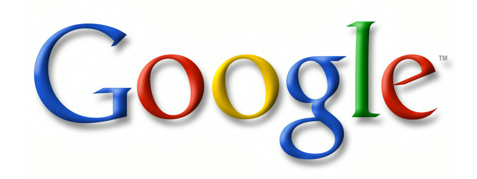
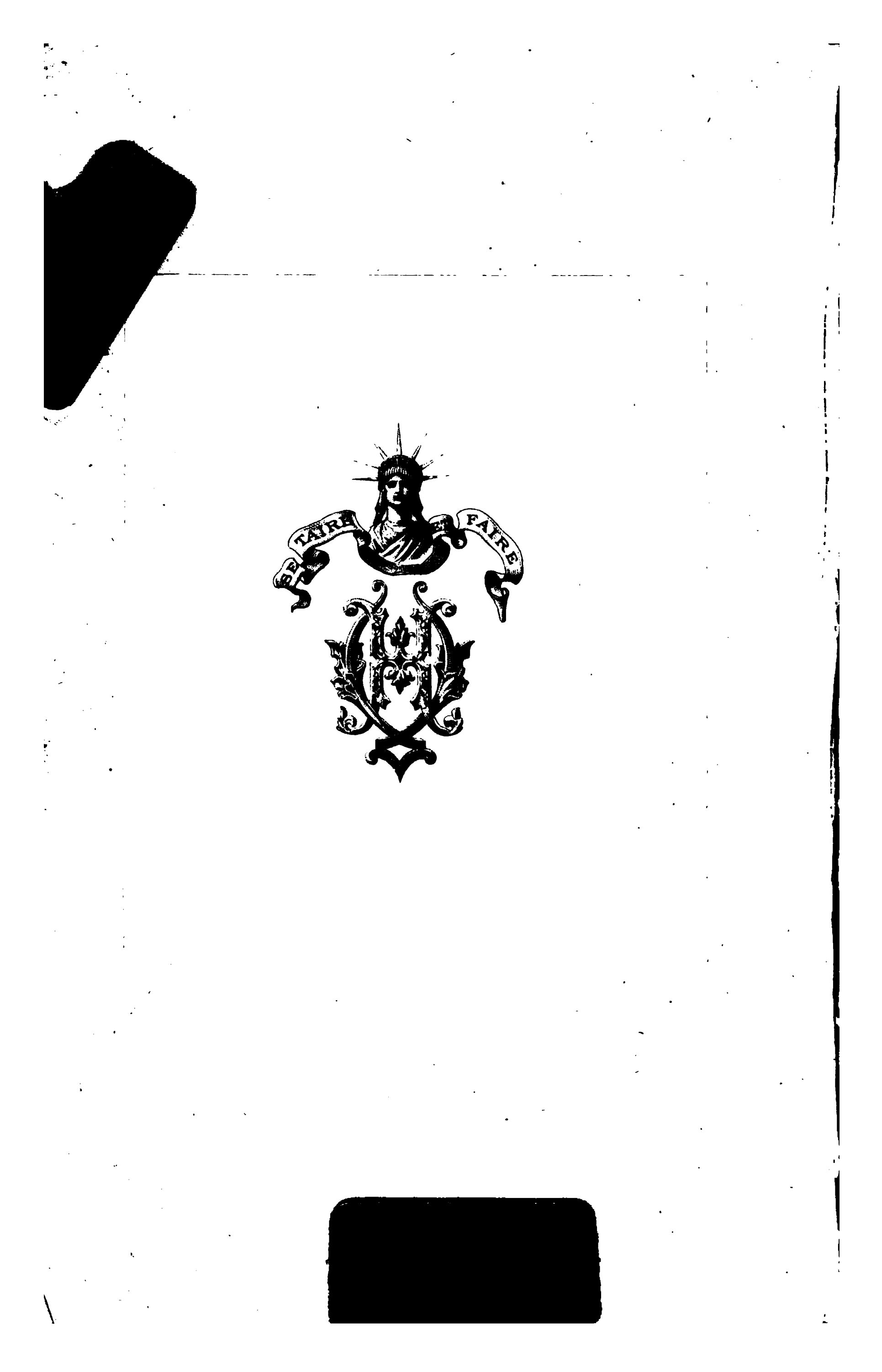



SE TAIRE ET FAIRE

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME SIXIÈME.

DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES,
GRECS ET LATINS,
TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.
DÉDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, Professeur au Collége de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de la Société Littéraire de la même Ville.

TOME SIXIÈME.



A CHÂLONS-SUR-MARNE,

Chez SENEUZE, Imprimeur du Roi, dans la Grande Rue;
Et se trouve à PARIS,
DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.
BARBOU, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.
HÉRISSANT, Fils, Libraire, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AUTRES OUVRAGES

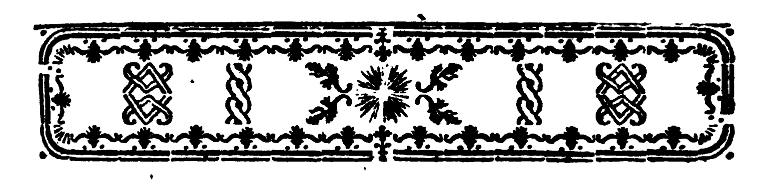
DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez les mêmes Libraires.

1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes ; Ouvrage, qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition. *Broché* 1.liv. 10.f.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque ; Ouvrage dédié à Monseigneur le Dauphin 1. *Vol. in-12. Relié* 2.liv. 10.f.

3.° Sous presse, Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France, lesquelles ont concouru pour le prix de différentes Académies. 1. *Vol. in-12.*



AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES.

NOus avions annoncé que l'on placeroit à la tête de ce Volume la Liſte de MM. les Souſcripteurs ; mais, la plûpart n'ayant pas encore envoyé leurs Noms, nous avons été obligés de différer l'impreſſion de cette Liſte. Les Perſonnes, qui ont ſouſcrit, & celles qui voudront encore ſouſcrire, ſont priées d'adreſſer directement & ſans frais une notice de leurs noms, qualités & demeures, à l'Auteur même de l'Ouvrage. C'eſt ſous ſes yeux qu'on l'imprime. Il en corrige lui-même toutes les épreuves ; & il n'y en a aucune qui ne ſoit lue au moins trois ou quatre fois. Ainſi, cette Édition ſera très-certainement la plus exacte de toutes celles, que l'on pourra donner dans la ſuite.

Nous oſons nous flatter qu'on n'aura point vu depuis long-tems de Liſte de Souſcripteurs auſſi-bien composée que le ſera celle-ci. Preſque tous les Souverains de l'Europe ont la bonté de s'intéreſſer à l'exécution de cette entrepriſe. Notre Auguſte Monarque, S. A. R. l'Infant Duc de Parme,

le Roi d'Espagne, le Roi de Sardaigne, l'Impératrice-Reine, &c. Souscrivent, chacun en particulier, pour plusieurs exemplaires.

Quelques Ministres des Cours Étrangères, ont fait l'honneur à M. S. de lui écrire, au nom de leurs Princes, des Lettres bien capables de l'encourager dans sa carrière. On en jugera par la lecture de celle de M. du Tillot, (a) Ministre de S. A. R. l'Infant Duc de Parme.

Son Altesse Royale a lu, MONSIEUR, *votre Lettre avec l'intérêt que votre mérite connu a dû lui inspirer. Elle avoit déjà entendu parler de votre Nom & de votre Dictionnaire avec de justes éloges. Desirant que la Jeunesse de ses Etats profite des lumières qui sont renfermées dans cet Ouvrage, elle a bien sincèrement à cœur de se le procurer & s'intéressera véritablement à son succès, qui est déjà si bien assuré. Monsieur Bonnet, Trésorier de son Altesse Royale, rue Poissonnerie à Paris, sera chargé en conséquence de souscrire pour le nombre d'exemplaires qu'elle jugera convenable. Je saisis avec bien de l'empressement cette occasion de vous assurer de l'estime sincère, avec laquelle je suis,* MONSIEUR, *votre très-humble & très-obéissant Serviteur, DU TILLOT.*

Parme ce vingt-six Novembre 1768.

IL n'y aura pas jusqu'à un Boulanger, qui n'ait desiré de se procurer cet Ouvrage. Cela paroîtra sans doute fort

(a) C'est autrement M. le Marquis de Félino.

étrange ; mais, la Lettre, que ce Boulanger a écrite à l'Auteur, doit paroître encore plus étrange. La voici :

MONSIEUR,

L'érudition, dont votre Dictionnaire porte l'empreinte, & l'avantage que tout homme curieux peut en retirer, m'ont déterminé à acheter chez la veuve Vatar de Nantes, les trois premiers Volumes, & me font desirer les autres. A cet effet, je vous prie de vouloir bien me marquer les conditions, auxquelles je dois souscrire pour le reste de l'Ouvrage, & quelles sont les mesures que je dois prendre pour recevoir chaque Volume aussi-tôt qu'il paroîtra. Je passerai avec plaisir par la voie que vous me prescrirez, persuadé qu'elle sera égale à celle des autres Souscripteurs,

Comme l'amour propre est l'appanage de presque tous les hommes, & que les Gens de Lettres y sont même plus sujets que les autres, je crois pouvoir vous demander, conformément à votre Avertissement, à être placé dans la Liste de ceux, qui concourent à l'édition de cet utile Dictionnaire.

Que les personnes, qui liront cette nomenclature, soient surprises d'y trouver un Boulanger de Paimbeuf, peu m'importe. Je ris même déjà de leur étonnement. Quoi ? l'Histoire Ancienne & les Langues mortes sont-elles exclusivement destinées aux Gens de la première distinction ? Est-il défendu à un Boulanger d'avoir d'autres connoissances que celles de son four & de son pain ? Et le proverbe, ne sutor ultrà crepidam, *pourra-t-il avoir lieu à mon égard, quand on se rappellera que le siécle passé a vu naître un maître Adam*

Billaud, Menuisier de Nevers? Adieu ne plaise que je veuille me mettre en parallele avec cet esprit naturel; mais, sans avoir son génie, j'ose me flatter d'être né avec quelques talens, que je me ferai toujours gloire de cultiver, lorsque je trouverai des maîtres tels que vous. En conséquence, j'espere que vous me ferez le plaisir de consigner mon nom & ma demeure à la fin de votre sixième Volume, & de croire que je serai avec respect & reconnoissance,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
FRANCOIS LE CLAIR.
Ancien maître Boulanger de Nantes, & présentement Marchand Boulanger à Paimbeuf.

Paimbeuf le vingt-huit Avril 1768.

BIEN des gens ne pourront s'imaginer qu'une telle Lettre soit de la façon d'un Boulanger. Nous le présumons d'avance. Mais, la chose n'en est pas moins réelle. A la vérité, qui dit Boulanger, dit pour l'ordinaire un homme grossier, sans politesse, sans éducation, & qui n'a d'autres connoissances, que celles qui ont rapport à son état. Ce n'est pas-là l'idée que l'on doit se former de M. le Clair. Nous avons été informés par une voie très-sûre, qu'il est véritablement homme de Lettres, & bien au-dessus de l'État qu'il exerce.

N.a *On travaille actuellement à la gravure des Planches & des Cartes Géographiques, qui doivent accompagner cet Ouvrage. Cette partie importante s'exécute aussi sous la direction de M. S.*

DICTIONNAIRE



DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES, CONTENANT LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.

B B



(*a*). Cette lettre est la première des consonnes & la seconde de l'alphabet dans presque toutes les langues.

Les Hébreux la nomment *Beth*, & les Grecs Βῆτα, que l'on prononce *Béta* ou *vita;* les Égyptiens, *vida*. Les Latins & les Occidentaux l'appellent *Bé*.

Cette lettre est du nombre des consonnes, qu'on appelle muettes, parce qu'elles ont un son plus sourd & moins distinct que les autres. Le B, le P & l'V consonne ont tant de rapport ensemble, qu'on les a souvent confondus, tant dans la prononciation que dans l'écriture. Quintilien remarque que, dans *obtinuit*, la raison vouloit qu'on mît un B; mais que, dans la prononciation, on lui donnoit le son d'un *p*, *optinuit*. C'est pourquoi, dans les manuscrits, ces deux lettres sont souvent mises l'une pour l'autre; & dans les verbes composés de *sub* ou d'*ob*,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 435. Tom. XX. pag. 67.

quand il ſuit un *b*, on change le B en *p*, comme *ſuppono* pour *ſubpono*; *oppono* pour *obpono*. On change de même le B en *p*, toutes les fois qu'il ſuit un *s*, comme *ſcribo*, *ſcripſi*. Les Grecs changeoient auſſi ſouvent ces deux lettres l'une en l'autre. Plutarque témoigne que c'étoit l'uſage de ceux de Delphes.

Quant à l'V conſonne, on le trouve ſouvent dans les Inſcriptions Latines & Grecques pour le B; & de même le B pour l'V conſonne. Il y a même pluſieurs Nations qui prononcent le B pour l'V, & l'V pour le B, ou d'un ſon moyen entre celui de l'un ou de l'autre. On voit dans des Inſcriptions, *Bixit*, *Berna*, &c. pour *vixit*, *verna*, &c.

Cette lettre ſeule étoit ſouvent une abréviation de noms propres, tels que ceux de Brutus, de Balbus, &c. & de pluſieurs autres mots, ſur tout dans les anciennes, Inſcriptions, où B. ſignifie *Bonus*, bon; *Beatus*, heureux; *Balnea*, bains; *Bona*, biens, richeſſes. Mais, ſa plus commune ſignification, dans ces monumens, eſt *Benè*, bien.

Deux B à côté l'un de l'autre, de cette manière B. B., ſignifioient ou *Bona*, *Bona*, des biens, des biens, c'eſt-à-dire, de très grands biens; ou *Benè*, *Benè*, bien, bien, c'eſt-à-dire, très-bien. B. DD. *Bonis deabus*, aux bonnes déeſſes. B. F. *Bonâ fide*; *Bona femina*; *Bona fortuna*; *Benè factum*; de bonne foi; bonne femme; bonne fortune; bien-fait. B. L. *Bona lex*, bonne loi. B. M. P. *Benè merito poſuit*; il a poſé à un homme qui lui a rendu ſervice. B. M. P. C. *Benè merito ponendum curavit*; il a eu ſoin de poſer à un homme, qui lui a rendu ſervice. B. M. S. C. *Benè merito ſepulcrum condidit*; il a bâti ce ſépulcre à un homme, qui lui a rendu ſervice.

Un B & un F renverſés, de cette manière, ꓭ.ꟻ, vouloient dire, *Bona femina*, ou *Bona filia*, bonne femme ou bonne fille. B. A. L. *Bixit* pour *vixit annis quinquaginta*; il a vécu cinquante ans. B. I. I. *Boni judicis judicium*; jugement d'un bon juge. B. H. *Bona hæreditaria*, ou *bonorum hæreditas*; biens héréditaires ou héritage des biens. BN. H. I. *Bona hìc invenies*; tu trouveras ici des biens. BN. EM. *Bonorum emptores*; acquéreurs des biens. B. RP. N. *Bono Reipublicæ natus*; né pour le bien de la République. BHNHMHRHNTI [*h* eſt mis ici pour *e*] *Bene merenti*; à un homme de bien. BIINII. MIIRIINTI. FIICIT. [ici deux *i* pour *e*] *Benè merenti fecit*; il a fait à un homme de bien. BIBU. *Bibu* pour *vivo*, à lui vivant. BIKTΩR, *Bictor* pour *victor*, vainqueur, &c.

On dit que les anciens Égyptiens exprimoient la lettre B dans leurs hiéroglyphes par la figure d'une brebis, à cauſe de la reſſemblance qu'il y a entre le bêlement des brebis & le ſon de cette lettre; & il eſt à remarquer que les Grecs modernes, qui donnent au B le nom de *vita*, diſent auſſi que le bêlement de la brebis exprime le ſon *vii*.

B, chez les Grecs & chez les Romains, étoit une lettre numérale, qui signifioit le nombre *deux*, quand elle étoit figurée simplement; &, avec un accent dessous, elle marquoit deux mille chez les Grecs.

Aujourd'hui, les Maîtres des petites écoles, en apprenant à lire, font prononcer *be*, comme on le prononce dans la dernière syllabe de *tombe; il tombe*. Ils font dire aussi, avec un *e* muet, *de*, *fe*, *me*, *pe*; ce qui donne bien plus de facilité pour assembler ces lettres avec celles qui les suivent. C'est une pratique, que l'Auteur de la Grammaire générale de Port-Royal avoit conseillée, & dont il parle comme de la voie la plus naturelle pour montrer à lire facilement en toutes sortes de langues, parce qu'on ne s'arrête point au nom particulier, que l'on a donné à la lettre dans l'alphabet; mais, on n'a égard qu'au son naturel de la lettre, lorsqu'elle entre en composition avec quelque autre.

Le B étant une consonne, n'a de son qu'avec une voyelle. Ainsi, quand B termine un mot, tels qu'*Achab*, *Joab*, *Moab*, *Oreb*, *Job*, *Jacob*, après avoir formé cette lettre par l'approche des deux lévres l'une contre l'autre, on ouvre la bouche, & on pousse autant d'air qu'il en faut pour faire entendre un *e* muet; & ce n'est qu'alors qu'on entend le B. Cet *e* muet est beaucoup plus foible que celui qu'on entend dans *syllabe*, *Arabe*, *Eusébe*, *globe*, *robbe*.

On divise les lettres en certaines classes, selon les parties des organes de la parole, qui servent le plus à les exprimer. Ainsi le B est une des cinq lettres, qu'on appelle labiales, parce que les lévres sont principalement employées dans la prononciation de ces cinq lettres, qui sont *b*, *p*, *m*, *f*, *v*.

Le B est la foible du *p*. En serrant un peu plus les lévres, on fait *p* de *b*, & *fe* de *ve*. Ainsi, il n'y a pas lieu de s'étonner si l'on trouve ces lettres l'une pour l'autre.

Le changement de ces deux lettres labiales *v*, *b*, a donné lieu à quelques jeux de mots, entr'autres à ce mot d'Aurélien, au sujet de Bonose, qui passoit sa vie à boire: *Natus est non ut vivat, sed ut bibat*. Ce Bonose étoit un capitaine originaire d'Espagne. On peut voir son article.

Outre le changement de B en *p* ou en *v*, on trouve aussi le B changé en *f*, ou en φ, parce que ce sont des lettres labiales. Ainsi, de Βρέμω est venu *fremo*; & au lieu de *sibilare* on a dit *sifilare*; d'où est venu notre mot *siffler*. C'est par ce changement réciproque que du Grec ἄμφω les Latins ont fait *ambo*.

On pourroit rapporter un plus grand nombre d'exemples pareils de ces permutations de lettres. Ce que nous venons d'en dire, nous paroît suffisant pour faire voir que les réflexions, que l'on fait sur l'étymologie, ont, pour la plûpart, un fondement plus solide qu'on ne le croit pour l'ordinaire.

Parmi nous, les villes où l'on

bat monnoie, sont distinguées les unes des autres, par une lettre, qui est marquée au bas de l'écu de France. Le B fait connoître que la piéce de monnoie a été frappée à Rouen.

(*a*) B, ou Béta, servoit chez les Grecs à désigner les syllabes longues; c'est parce que cette lettre a deux tems.

B A

BAAL, *Baal*, Βάαλ, (*b*) ville de Judée. Elle étoit située vers les frontières de la tribu de Siméon.

Sans doute que cette ville étoit ainsi appellée, parce qu'on y adoroit le dieu Baal, dont il est parlé ci-après; & ç'aura été aussi apparemment pour la même raison, qu'on aura joint à ce nom quantité d'autres villes, à moins que ce n'ait été parce que ces villes étoient comme des capitales de païs. Mais, outre les villes, il y avoit plusieurs lieux, dont le nom étoit composé de Baal.

BAAL, BEL, BÉLUS, *Baal*, *Bel*, *Belus*, (*c*) n'est qu'un même nom. C'étoit un titre de dignité & non pas un nom propre. Il signifioit en général Roi, Seigneur, Maître, Mari.

BAAL, *Baal*, Βάαλ, (*d*) célebre divinité chez quelques peuples d'Orient.

I. Ce dieu Baal ou Bel, dont il est assez souvent parlé dans l'Écriture sainte, semble y être confondu avec Moloch. Jérémie, en effet, reproche à la tribu de Juda & aux habitans de Jérusalem, d'avoir bâti un temple à Baal pour y brûler leurs enfans dans le feu; & ce Prophéte ajoûte ensuite: » C'est pourquoi, le tems vient » que ce lieu ne sera plus appellé » Topheth ni la vallée du fils » d'Ennon, mais la vallée du » carnage. « C'étoit à Moloch qu'on offroit ces innocentes victimes; & c'étoit dans la vallée du fils d'Ennon que se commettoit cette abomination. Baal ou Bel étoit donc le même dieu que Moloch. On peut tirer la même conclusion de la ressemblance de leurs noms, qui signifient l'un & l'autre, Roi, Seigneur, &c.; titres, qui conviennent au Soleil, adoré également sous le nom de Baal ou de Moloch.

Pour bien entendre cette Mythologie, il est nécessaire d'observer; 1.° Que le même dieu étoit souvent honoré par différens peuples, mais presque toujours sous des noms différens & avec des cérémonies différentes. C'est ce qui a jetté une grande obscurité sur la Mythologie. Il est certain, par exemple, que la grande divinité

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVII. p. 114.

(*b*) Paral. L. I. c. 4. v. 33.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 365.

(*d*) Reg. L. III. c. 14. v. 24. c. 15. v. 12. c. 18. v. 22. c. 22. v. 47. L. IV. c. 10. v. 19. c. 17. v. 16, 17. c. 23. v. 4. *& seq.* Psalm. 106. v. 28. Jerem. c. 19. v. 5, 6. c. 32. v. 35. Osee. c. 14. v. 14. Virg. Æneid. L. I. v. 625, 733, 734. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 156, 328. Tom. III. pag. 85. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. pag. 488. *& suiv.* Tom. V. pag. 364, 365. Tom. XVI. pag. 69. *& suiv.* Tom. XXI. pag. 23.

des peuples d'Orient étoit le Soleil. Cependant, sous combien de noms ne l'a-t-on pas adoré ? 2.° Que comme plusieurs princes ont porté le nom de Bélus, les Mythologues sont embarrassés à déterminer quel a été le premier de tous, qui a reçu les honneurs divins.

Si l'on vouloit suivre le sentiment de Bérose, que le Syncelle, sur l'autorité de Polyhistor, nous a conservé, nous trouverions des princes & des dieux de ce nom, même avant le Déluge; mais, sans nous arrêter à cette opinion, que l'on croit n'avoir aucun fondement, il est hors de doute que la plûpart des peuples de Syrie & de Phénicie reconnurent une divinité de ce nom. Les Syriens l'adoroient sous le nom de Baalpéhor; les Moabites, sous celui de Baalphégor; c'est-à-dire, Baal adoré sur le mont Phégor, comme le remarque Théodoret; les Assyriens, sous celui de Baalgad. Le culte de ce dieu passa même jusqu'en Afrique, apparemment avec la colonie de Didon. Les Carthaginois le nommoient Bal ou Bel, comme nous l'apprenons de Servius; c'est de-là sans doute que leur étoit venue la coûtume d'ajoûter par honneur, le titre de Bal aux noms de leurs Grands Hommes, comme dans ceux d'Anni-Bal, d'Asdru-Bal, & quelques autres.

Le culte de cette fausse divinité a été souvent défendu au peuple Juif par les Prophétes. L'impie Achab lui fit élever un temple à Samarie; & le prophéte Élie fit mourir quatre cens cinquante de ses Prêtres; ce qui fait voir la magnificence du culte de cette fausse divinité, devant laquelle presque toute la terre avoit fléchi le genou, comme il est dit dans l'Écriture sainte. Parmi les cérémonies du culte de ce dieu, on remarque celle de servir tous les jours des viandes devant son idole, que les Prêtres avoient soin d'enlever, en entrant dans le temple par des chemins souterreins, comme le prophéte Daniel le découvrit au roi de Babylone, à la confusion de ces scélérats.

II. Ceux, qui ont voulu rechercher l'origine de cette divinité, ont embrassé différentes opinions. Servius, Eusébe, Théophile d'Antioche & quelques autres ont cru que c'étoit Saturne. Vossius & Selden, comme on l'a dit, ont pensé que c'étoit le Soleil. Ce dernier confirme son sentiment par plusieurs raisons très-plausibles, entre lesquelles, celle qu'il tire du nom d'Héliogabale, prêtre du Soleil, n'est pas la moindre, puisque cet Empereur sembloit avoir joint les deux noms, que les Grecs & les Syriens donnoient à cet astre, appellé par les Grecs Ἥλιος, & Bel ou Bélus par les Syriens.

D'autres se sont imaginés que Baal étoit le même que Jupiter Stygien, ou Pluton; & ils appuyent leur sentiment d'un passage de l'Écriture, où l'Esprit saint appelle les sacrifices de Béelphégor, des sacrifices des morts. Car, comme le remarque Saint Augustin, par les sacrifices des morts on

doit entendre ceux, qui étoient offerts aux dieux manes, ou aux dieux des enfers.

On trouve des Auteurs, & Eusébe est de ce nombre, qui confondent Baal avec Bélus, premier roi des Assyriens, qui fut mis au rang des dieux après sa mort. Mais, il y a apparence que le culte de cette divinité étoit plus ancien que ce Prince, à qui on donna aussi, par honneur, le nom de Bélus, qui veut dire Seigneur; nom que les Juifs, comme le remarque judicieusement Grotius, ne voulurent jamais donner au Dieu d'Israël, parce qu'il étoit profané par l'application, qu'en faisoient les Idolâtres à leurs fausses divinités.

III. L'Écriture a un terme particulier pour désigner les temples consacrés à Baal ou au Soleil. Elle les appelle Chamanim. C'étoient des lieux fermés de murailles dans lesquels on entretenoit un feu éternel. Ils étoient très-fréquens dans l'Orient & sur tout chez les Perses. Les Grecs les nommoient *Pyreia*, ou *Pyratheia*, d'un mot dérivé du Grec *Pyr*, feu, ou *Pyra*, bûcher. On y voyoit un autel, beaucoup de cendres, & un feu qu'on ne laissoit point éteindre, suivant Strabon. Maundrel, dans son voyage d'Alep à Jérusalem, a encore remarqué quelques vestiges de ces enclos dans la Syrie. On ne voyoit point de statues dans la plûpart; on en voyoit cependant dans d'autres, mais rien d'uniforme dans la figure.

Baal ou Bel s'appelloit aussi El & Bélathes; de Bel, les Grecs avoient fait, outre Bélus, Bélis, Bélénus, Bolus, Bolanus, Bellucadrus & plusieurs autres, sans parler des composés, dont nous avons nommé une partie.

BAAL, *Baal*, Βάαλ, (*a*) fils de Jéhiël, prince de Gabaon & de Maacha. Il avoit plusieurs freres, dont l'aîné étoit Abdon.

BAAL, *Baal*, Βάαλ, roi de Tyr en Phénicie. Il succéda à Ithobal & prit le gouvernement de cet État, qui fut ruiné par Nabuchodonosor. Il mourut l'an du monde 3443, & avant J. C. 592. Après Baal, Tyr fut gouvernée, pendant treize ou quatorze ans, par des Juges qui dépendoient des Assyriens.

BAALA, *Baala*, Βάαλ, (*b*) ville de la Terre sainte dans la tribu de Juda. On la voyoit vers les frontières de cette tribu. C'étoit la même que Cariathiarim; c'est-à-dire, la ville des forêts. Lorsque les Philistins eurent renvoyé l'Arche du Seigneur, on la transporta dans cette ville, où elle fut mise en dépôt dans la maison d'Aminadab. On en confia le soin à Éléasar, son fils, qu'on sanctifia pour cet effet. Elle y demeura long-tems, jusqu'à ce qu'enfin David la fit transporter à Jérusalem.

La ville de Baala est désignée dans le Pseaume 131 sous le nom de *Campis Sylvæ*. Dom Calmet

(*a*) Paral. L. I. c. 8. v. 30.
(*b*) Josu. c. 15. v. 9, 10, 29. Reg. L. I. c. 6. v. 21. c. 7. v. 1. *& seq.* Paral. L. I. c. 13. v. 6. *& seq.*

dit que Baala, Baalat, Cariathiarim, Cariathbaal, ou Baal simplement, Baalim de Juda, Sédeiarim & *Campi Sylvæ*, ne sont qu'une même chose.

BAALATH, *Baalath*, Βαλὲκ, (*a*) ville de Palestine. Elle fit partie de l'héritage échu aux enfans de Siméon.

BAALATH, *Baalath*, (*b*) autre ville de Palestine. Elle étoit située dans la tribu de Dan. On lit au troisième Livre des Rois, que Salomon rebâtit, entr'autres villes, celle de Baalath.

BAALATHBÉER, *Baalathbeer*. (*c*) C'est la même ville que Baalath, située dans la tribu de Siméon. Il y en a qui distinguent ces deux mots, comme étant les noms de deux villes différentes. D'autres n'admettent pas cette distinction.

BAALBECH, *ou* BALBECH, est l'ancienne Héliopolis de Syrie. *Voyez* Héliopolis.

BAALBÉRITH, *Baalberith*, Βααλϐερίθ. (*d*) Ce dieu seroit totalement inconnu sans un passage du livre des Juges, où il est dit qu'après la mort de Gédéon, les Israëlites abandonnérent le Seigneur & firent alliance avec Baal, afin qu'il fût leur dieu. Le texte Hébreu porte: *ils établirent Baalbérith sur eux, afin qu'il fût leur dieu*. Il est dit aussi, dans le même Livre, que ce dieu avoit un temple à Sichem, d'où les habitans de cette ville tirérent soixante-dix livres d'argent pour les donner à Abiméleçh, fils de Gédéon.

Les Interprétes de l'Écriture sainte ont débité plusieurs conjectures pour nous apprendre quel étoit ce dieu. Dom Calmet croit qu'il étoit le même que Dercéto, ou Dagon, ou Diane Britomaris; & que son culte étoit passé de l'isle de Créte chez les Philistins, & avoit pénétré de-là jusqu'à Sichem; mais, ce n'est pas-là le chemin, qu'ont fait les fables. Le culte des dieux du Paganisme, originaire des païs de l'Orient, dit M. l'abbé Banier, a passé dans les isles de la Méditerranée, & de-là dans la Gréce & dans les païs voisins. Ainsi, ajoûte M. l'abbé Banier, nous aurons encore recours à Sanchoniathon. Cet Auteur, ou plutôt Philon de Byblos, son Interpréte, dit qu'Élion & Bérith sont deux divinités de Phénicie. Le premier de ces deux noms signifie *le Très-Haut*, & il est donné quelquefois au vrai Dieu par les Écrivains sacrés. Bel ou Baal veut dire le Seigneur; Béruth, qui a un rapport visible avec Bérith, signifie l'alliance. Ainsi, Élion-Béruth, ou Baal-Bérith, sera le vrai Dieu, ou la déesse de l'alliance. L'Écriture dit, en effet, que les Israëlites firent alliance avec ce Dieu, comme on vient de le voir dans le passage que nous avons rapporté.

On sçait que les Anciens avoient

(*a*) Josu. c. 19. v. 8.
(*b*) Josu. c. 19. v. 44. Reg. L. III. c. 9. v. 18.
(*c*) Josu. c. 19. v. 8.
(*d*) Judic. c. 8. v. 33, 34. c. 9. v. 4. Myth. par M. l'abb. Ban. Tom. II. pag. 430. T. III. pag. 95. & *suiv.*

plusieurs dieux, qui présidoient aux alliances ; & il semble que chacun étoit maître de choisir celui, qu'il vouloit, pour être le garant de ce qu'il alloit promettre. Cependant, on choisissoit ordinairement, parmi les Grecs & les Romains, Jupiter, qui, pour cela, étoit surnommé Jupiter au serment. Pausanias nous apprend que, dans la ville d'Olympie, on voyoit ce Jupiter tenant la foudre dans ses mains, prêt à la lancer contre ceux, qui violeroient leurs sermens. Il n'y avoit rien de plus célebre chez les Romains, que la formule du jurement par Jupiter-Pierre : *Quid igitur jurabo ?* dit Apulée ; *per deum lapidem Romano vetustissimo more.*

Mais, quel étoit donc ce dieu de l'alliance ? C'est ce qu'il est impossible de deviner ; car, Bochart ne nous satisfait point, lorsqu'il dit que Bérith est le même que la déesse Béroé, dont parle Nonnus, & que ce Poëte dit être fille de Vénus & d'Adonis ; ou, selon d'autres, de Téthys & de l'Océan. On ne sera pas plus avancé, quand on sçaura que ce dieu, ou cette déesse, avoit donné son nom à la ville de Bérith, où elle étoit adorée.

Baalbérith étoit un des dieux, qu'on invoquoit à Carthage. Il y étoit aussi honoré comme le dieu de l'alliance ou du serment.

BAALGAD, *Baalgad*, (a) Βααλγὰδ, ville de Judée. Elle appartenoit à la tribu d'Aser, & étoit située vers le mont Hermon au de-là du Jourdain. Cette ville prenoit son nom du dieu Baalgad, qu'on y adoroit.

BAALGAD, BAGAD, *ou* BÉGAD, *Baalgad*, *Bagad*, ou *Begad*, (b) dieu des Assyriens. Le premier nom est composé de *Baal*, seigneur ou dieu, & de *Gad*, fortune ; comme qui diroit dieu de la fortune. Bagad ou Bégad signifie bonne fortune. En Allemagne, les Juifs ont coûtume d'écrire, au-dessus de la porte de leurs maisons, *Ba-gade* ou *Mazaltob* ; c'est-à-dire, bonne fortune ou bon génie, pour attirer la prospérité dans leur famille.

Il y en a cependant qui expliquent Baalgad par le Soleil ; & selon ceux-ci, c'étoit cet astre, que les Assyriens adoroient sous le nom de Baalgad.

BAALHASOR, *Baalhasor*, Βελασώρ, (c) ville de Palestine, située dans la tribu d'Éphraïm. C'est dans cette ville, qu'Absalom fit assassiner Amnon, son frere, pour venger l'outrage, qu'il avoit fait à Thamar.

BAALHERMON, *Baalhermon*, (d) montagne de la Terre sainte, au nord de la tribu d'Issachar & du Grand-Champ, selon Dom Calmet. L'Écriture remarque que le Seigneur avoit laissé les peuples qui habitoient sur le mont Liban, depuis la montagne de Baalhermon jusqu'à l'entrée d'Émath, pour servir d'instruction & d'exercice aux enfans d'Israël.

(a) Josu. c. 11. v. 17.
(b) Myth. par M. l'abb. Ban. Tom. III. pag. 86, 87.
(c) Reg. L. II. c. 13. v. 23. & seq.
(d) Judic. c. 3. v. 3.

BAALI, *Baali*, Βααλείμ; (*a*) c'est-à-dire, mon maître. Ce terme se trouve dans le prophéte Osée. C'est la même chose que Baal. *Voyez* Baal.

BAALIA, *Baalia*, Βααλία, (*b*) un des trente braves de l'armée de David.

BAALIADA, *Baaliada*, (*c*) Ἐλιαδὲ, un des enfans de David, du nombre de ceux, que ce Prince eut à Jérusalem.

BAALIM, *Baalim*, terme, qui est souvent répété dans l'Écriture. C'est le pluriel de Baal. *Voyez* Baal.

BAALIS, *Baalis*, Βελεισσὰ, (*d*) roi des enfans d'Ammon. Ce Prince envoya Ismaël, fils de Nathanias, pour tuer Godolias, à qui on avoit donné le commandement du peuple, qui étoit resté dans Juda, pendant la captivité de Babylone.

BAALISÉPHON, *Baalisephon*; c'est-à-dire, dieu-sentinelle. On dit que les magiciens d'Égypte avoient mis cette idole dans le désert, comme une barrière, qui devoit arrêter les Hébreux & les empêcher de fuir.

BAALMÉON, *Baalmeon*, Βεελμεὼν, (*e*) ville de Judée dans la tribu de Ruben. Ceux de cette tribu la rebâtirent, ainsi que plusieurs autres. Du tems du prophéte Ézéchiel, la ville de Baalméon étoit en la dépendance des Moabites, ceux-ci l'ayant reprise sur les enfans de Ruben. Sa position étoit vers la frontière du païs de Moab.

Eusébe & S. Jérôme placent cette ville à neuf milles d'Esbus ou d'Ésébon, au pied du mont Baaru ou du mont Abarim. On la nomme aussi Béelméus & quelquefois Bethbaalméon. Il y avoit des eaux chaudes.

BAAL-OCHUS, *Baal-Ochus*, (*f*) dix-neuvième & dernier Roi de la première dynastie des rois d'Assyrie. Après l'extinction de cette maison, la couronne passa, d'une manière singulière, dit-on, mais dont on nous a laissé ignorer le détail, au sur-intendant des jardins du roi, nommé Baaltar.

BAALPÉOR, *Baalpeor*, (*g*) idole, à qui les Syriens rendoient les honneurs divins. C'étoit aussi un dieu des Arabes. C'est le Soleil, qu'on adoroit sous ce nom, puisque Baalpéor est le même que Baal. *Voyez* Baal.

BAALPHARASIM, *Baalpharasim*, (*h*) ville de Palestine dans la tribu de Juda. Elle prit ce nom, qui veut dire *dispersion*, *confusion*, parce que le Seigneur y fit remporter une victoire à David, en dispersant les Philistins ses ennemis. Ils y laissérent même leurs idoles, que le vainqueur emporta.

Cette ville n'étoit pas éloignée

(*a*) Osee. c. 2. v. 16.
(*b*) Paral. L. I. c. 12. v. 5.
(*c*) Paral. L. I. c. 14. v. 7.
(*d*) Jerem. c. 40. v. 14.
(*e*) Numer. c. 32. v. 38. Ezech. c. 25. v. 9.
(*f*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 6.
(*g*) Myth. par M. l'abb. Ban. Tom. II. pag. 420. Tom. III. pag. 86, 87.
(*h*) Reg. L. II. c. 5. v. 20. *& seq*

de Jérusalem, puisqu'elle étoit située dans la vallée de Raphaïm.

BAALPHÉGOR, *Baalphegor*, la même divinité que Béelphégor. *Voyez* Béelphégor.

BAALSALISA, *Baalsalisa*, Βαιθσαρισὰ, (*a*) ville de Judée dans la tribu d'Issachar. Ce fut de cette ville qu'un homme vint apporter à Élisée des pains des prémices, vingt pains d'orge, & du froment nouveau dans sa besace. Le Prophéte les fit donner au Peuple. Quoiqu'il y eût cent personnes, ils en mangérent tous, & il y en eut de reste, comme le Seigneur l'avoit prédit.

Cette ville, selon S. Jérôme & Eusébe, étoit à quinze milles de Diospolis, vers le nord.

BAALSAR, *Baalsar*; c'est-à-dire, le Seigneur Dieu. C'est le même que Bélésis. *Voyez* Bélésis.

BAALSÉMEN, *ou* BAALSEMÈS, *Baalsemen*, *Baalsemes*, (*b*) divinité, qui représentoit le Soleil, chez les Phéniciens. Sanchoniathon dit qu'une grande sécheresse étant survenue dans le païs, les Phéniciens tendirent les mains vers le Soleil, qu'ils regardérent comme le seul dieu & le maître des cieux, & lui donnérent le nom de Baalsémen, lequel, en Phénicien, signifie seigneur des cieux. C'est le même dieu que Baal. *Voyez* Baal.

BAALTAR, *Baaltar*, (*c*) surintendant des jardins du roi d'Assyrie. Cet Officier, après l'extinction de la famille, qui avoit regné jusqu'alors, fut placé lui-même sur le trône par un événement singulier, dont nous ignorons le détail.

BAALTHAMAR, *Baalthamar*, Βααλθαμάρ, (*d*) lieu de la tribu de Benjamin dans le voisinage de Gabaa. Durant la guerre, que les enfans d'Israël firent aux Benjamites pour tirer vengeance de l'outrage, que la femme d'un Lévite avoit reçu des habitans de Gabaa, ils allérent se camper à Baalthamar, tandis qu'un corps de leurs troupes s'étoit mis en embuscade au tour de la ville. Les enfans de Benjamin, ayant donné dans le piége, furent taillés en piéces. Ils perdirent jusqu'à vingt-cinq mille & cent hommes. Ceux, qui s'étoient sauvés, ayant fui vers Gabaa, furent également taillés en piéces par les troupes, qu'on avoit mises en embuscade. Tout ce qui restoit de Benjamites dans la ville, fut ensuite passé au fil de l'épée. *Voyez* Gabaa.

BAALTIDE, *Baaltis*, (*e*) déesse des Phéniciens, appellée autrement Beltis. Hésychius, au mot Βηλθῆς, dit que c'est, ou Junon, ou Vénus. Eusébe écrit Βῆλτις, & l'appelle Reine. D'autres disent que c'est la même que Diane, ou la Lune. Sanchoniathon, dans Eusébe, les distingue, & dit qu'Astarte & Baaltide sont sœurs;

(*a*) Reg. L. IV. c. 4. v. 42. & *seq.*
(*b*) Myth. par M. l'abb. Ban. Tom. I. pag. 156. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 494.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 6.
(*d*) Judic. c. 20. v. 33. & *seq.*
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 50.

que la première est Vénus, & l'autre Diane, que l'on prend pour Lucifer. Sanchoniathon ajoûte que Baaltide fut femme de Saturne, aussi-bien qu'Astarte, & qu'elle n'eut de lui que des filles. Cette Déesse étoit honorée à Byblos; car, Eusébe dit que Saturne lui avoit donné cette ville.

BAANA, *Baana*, Βαανὰ, (a) fils de Remmon de Béroth, avoit un frere, nommé Réchab. Ils étoient tous deux officiers d'Isboseth, fils de Saül. Un jour que le Prince, leur maître, dormoit sur son lit vers le midi, ils entrérent secrétement dans l'intérieur de la maison, comme pour acheter du bled; & ayant frappé Isboseth dans l'aîne, ils le tuérent, prirent sa tête & s'enfuirent.

Ayant marché toute la nuit par le chemin du désert, ils la présentérent à David, & lui dirent: » Voici la tête d'Isboseth, » fils de Saül, votre ennemi, qui » cherchoit à vous ôter la vie. » Le Seigneur venge aujourd'hui » mon Seigneur & mon Roi, de » Saül & de sa race. « David répondit à Baana & à Réchab: » Vive le Seigneur, qui m'a dé» livré des dangers les plus pres» sans. J'ai fait arrêter & tuer à » Siceleg celui qui me vint dire » que Saül étoit mort, celui qui » croyoit m'apporter une bonne » nouvelle, & qui en attendoit » une récompense. Combien plus, » maintenant, que des méchans » ont tué un homme innocent » dans sa maison, sur son lit, » vengerai-je son sang sur vous, » qui l'avez répandu de vos » mains, & vous exterminerai» je de dessus la terre? « David donna donc l'ordre à ses gens, & ils les tuérent. Ils leur coupérent les mains & les pieds, & les pendirent près de la piscine d'Hébron.

BAANA, *Baana*, Βαανὰ, (b) fils d'Husi, étoit intendant de tout le païs d'Aser & de Baloth, sous le regne de Salomon.

BAANA, *Baàna*, (c) pere de Héled, qui étoit un des trente braves de l'armée de David. Baana étoit de Nétophath.

BAANA, *Baana*, Βαανὰ, (d) un des chefs du peuple, qui signérent l'alliance, que l'on fit avec le Seigneur, au retour de la captivité de Babylone à Jérusalem.

BAARAS, *Baaras*, Βαάρας, (e) nom d'un lieu situé dans la vallée de Machéron ou Machéronte. Il croissoit en ce lieu une plante de même nom. Joséphe donne de cette plante la déscription suivante. » Elle ressemble, dit-il, à » une flamme, jette sur le soir » des rayons resplendissans, & se » retire lorsqu'on veut la prendre. » Le seul moyen de l'arrêter, est » de jetter dessus de l'urine de » femme ou de ce sang superflu, » dont elles se trouvent de tems» en-tems incommodées. On ne » la sçauroit toucher sans mourir, » si on n'a dans sa main de la ra» cine de la même plante; mais,

(a) Reg. L. II, c. 4. v. 2. & seq.
(b) Reg. L. III. c. 4. v. 16.
(c) Reg. L. II, c. 23. v. 29.
(d) Esdr. L. II. c. 10. v. 27.
(e) Joseph. de Bell. Judaic. pag. 981.

» on a trouvé encore un autre
» moyen de la cueillir sans péril.
» On creuse tout alentour, en
» sorte qu'il ne reste plus qu'un
» peu de sa racine; & à cette ra-
» cine, qui reste, on attache un
» chien, qui, voulant suivre celui
» qui l'a attaché, arrache la plan-
» te & meurt aussi-tôt, comme
» s'il rachetoit de sa vie celle de
» son maître. Après cela, on peut
» sans péril manier cette plante;
» & elle a une vertu, qui fait que
» l'on ne craint point de s'expo-
» ser à quelque danger pour la
» prendre. Car, ce que l'on nom-
» me des Démons, & qui ne sont
» autres que les ames des mé-
» chans, qui entrent dans les
» corps des hommes vivans, &
» qui les tueroient, si on n'y ap-
» portoit point de reméde, les
» quittent aussi-tôt que l'on ap-
» proche d'eux cette plante. «

Il y en a qui disent que cette plante naît au mont Liban, au-dessus du chemin, qui conduit à Damas, & qu'on ne commence à la voir qu'au mois de Mai, lorsque la neige est fondue. Dès que la nuit est venue, cette plante commence à s'enflammer & à rendre de la clarté, comme un petit flambeau, mais qu'aussi-tôt que le jour vient, cette lumière ne paroît plus, & l'herbe devient invisible. Les feuilles mêmes, qu'on a enveloppées dans des mouchoirs, ne s'y trouvent plus; ce qui autorise l'opinion de ceux qui disent que cette plante est obsédée des Démons, parce qu'elle a aussi, selon eux, une propriété occulte, pour rompre les charmes & les sortiléges. D'autres assurent qu'elle est propre à transmuer les métaux en or; & c'est pour cette raison, que les Arabes l'appellent *l'herbe de l'or*. Mais, ils n'oseroient la cueillir, ni même l'approcher, pour avoir, disent-ils, éprouvé plusieurs fois que cette plante fait mourir subitement celui qui l'arrache de terre, sans apporter les précautions nécessaires; & comme ils ignorent ces précautions, ils la laissent sans y toucher.

Il y a quelques Naturalistes, qui disent que cette plante se nourrit d'une terre & d'une humeur bitumineuse; que lorsqu'on l'arrache de terre, il sort de sa racine une forte odeur de bitume, qui suffoque celui qui l'arrache; & que c'est pour cette même raison qu'elle éclaire de nuit. Car, cette matière bitumineuse, qui participe de la nature du souffre, s'enflamme, selon eux, par l'antipéristase de l'air froid de cette haute montagne, & rend de la clarté jusqu'à ce que l'air, un peu échauffé par les rayons du soleil, fasse cesser cette flamme. Que si l'on s'étonne que cette plante ne se consume point, on doit considérer que ce qui s'enflamme, est le superflu de l'aliment nécessaire pour sa conservation, & que lorsqu'il est consumé, la lumiere cesse; comme l'on peut remarquer en une lampe, où, faute d'huile, la lumiere vient à manquer, quoique la méche ne soit point entièrement consumée. Voilà ce que les Naturalistes rapportent de cette plante admirable,

qui ne se trouve, disent-ils, qu'au mont Liban, dans les endroits plantés de cédres.

BAASA, *Baasa*, Βαασὰ, (a) fils d'Ahias, de la maison d'Issachar, fit une conjuration contre Nadab, fils de Jéroboam, roi d'Israël. Comme il étoit Général des armées de ce Prince, il le tua au siége de Gebbethon, qui étoit une ville des Philistins, & regna en sa place, la troisième année du regne d'Asa, roi de Juda, l'an 949 avant J. C. Baasa, étant devenu Roi, tua tous ceux de la maison de Jéroboam. Il n'en laissa pas vivre un seul de sa race, jusqu'à ce qu'il l'eût exterminée entièrement, selon que le Seigneur l'avoit prédit par Ahias Silonite, son serviteur.

Il y eut guerre entre Baasa & Asa, tant qu'ils vécurent. La trente-sixième année du regne de ce dernier, Baasa marcha contre Juda, & fortifia Rama d'une muraille tout au tour, afin que nul du royaume d'Asa ne pût sûrement ni entrer ni sortir. Mais, ayant appris que Bénadad, roi de Syrie, marchoit au secours d'Asa, il cessa de bâtir Rama, & laissa son ouvrage imparfait.

Le regne de Baasa fut de vingt-quatre ans. Ce Prince fit le mal devant le Seigneur; il marcha dans la voie de Jéroboam, & dans les péchés qu'il avoit fait commettre à Israël. Or, le Seigneur adressa sa parole à Jéhu, fils d'Hanani, contre Baasa, & lui ordonna de dire de sa part à ce Roi : » Je » vous ai élevé de la poussière, & » je vous ai établi chef sur mon » peuple d'Israël; & après cela » vous avez marché dans la voie » de Jéroboam, & vous avez fait » pécher mon peuple d'Israël. » C'est pourquoi, je retrancherai » de dessus la terre la postérité de » Baasa, & celle de sa maison; & » je ferai de votre maison ce que » j'ai fait de la maison de Jéro- » boam, fils de Nabat. Celui de » la race de Baasa, qui mourra » dans la ville, sera mangé par » les chiens; & celui, qui mour- » ra à la campagne, sera mangé » par les oiseaux du Ciel. « Le reste des actions de Baasa, & tout ce qu'il avoit fait & ses combats, tout cela avoit été écrit au livre des Annales des rois d'Israël. Baasa s'endormit donc avec ses peres. Il fut enseveli à Thersa; & Ela, son fils, regna en sa place, l'an 926 avant J. C.

Mais, la parole, que le Seigneur avoit dite par le prophéte Jéhu, s'accomplit par la punition de Baasa & de toute sa maison, à cause de tous les maux, qu'il avoit faits en la présence du Seigneur, pour l'irriter par les œuvres de ses mains. Sa maison fut traitée comme celle de Jéroboam. Ce fut Zambri, dont Dieu se servit pour cette exécution. Il extermina toute la maison de Baasa, sans en laisser aucun reste.

BAAU, *ou* LA NUIT, (b) avoit épousé le vent Colpias, selon San-

(a) Reg. L. III. c. 15. v. 27. *& seq.* c. 16. v. 1. *& seq.* Paral. L. II. c. 16. v. 1. *& seq.*

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 35.

choniathon. De ce mariage naquirent Eon & Protogone.

BABAS, *Babas*, Βάβας, (*a*) de l'illustre race des Asmonéens, & un de ceux qui avoient le plus de droit à la couronne de Judée, après le dernier Antigonus & le dernier Aristobule, qui fut étouffé dans le bain par l'ordre d'Hérode. Il s'opposa avec tous ses fils, qui étoient très-braves, aux invasions de ce tyran, & soûtint le parti d'Antigonus, avec beaucoup de chaleur, particulièrement lorsque ce Prince infortuné fut assiégé dans Jérusalem par Hérode & par Sosius. Mais, la ville ayant été prise, ce fut sur eux que cet usurpateur commença à décharger sa colère. Il donna ordre à Costobare, mari de sa sœur Salomé, d'en faire la recherche, de les arrêter, & d'empêcher qu'ils ne sortissent de la ville, pour les faire mourir.

Costobare, qui connoissoit leur mérite & leur qualité, & qu'en cas de changement dans l'État, ils étoient gens à monter sur le trône, ne crut pas devoir pousser à bout la vengeance d'Hérode. Il donna au contraire avis aux Babas, de ce qui se tramoit contr'eux; & au lieu de contribuer à leur perte, il les envoya secrétement en Idumée, dans des terres qu'il y avoit, pour qu'ils y vécussent en toute sûreté. Ils y demeurérent quelques années, sans être inquiétés; mais, Salomé & Costobare s'étant brouillés, cette méchante femme ne crut pas pouvoir mieux se venger de son mari, qu'en découvrant ce secret au roi son frere, qui envoya aussi-tôt des Satellites, pour les égorger, afin qu'il ne restât plus personne de la race royale ni des parens d'Hyrcan.

BABEL, *Babel*, Σύγχυσις, (*b*) terme qui signifie proprement confusion. Il est célebre dans l'Écriture. Voici ce qu'elle raconte à cette occasion. » Les descendans » de Noë étant partis du côté de » l'Orient, trouvérent une cam- » pagne dans le païs de Sennaar, » où ils habitérent. Ils se dirent » l'un à l'autre: Allons, faisons » des briques & cuisons-les au feu. » Les briques leur servirent donc » de pierres, & le bitume de ci- » ment. Ils s'entredirent ensuite: » Venez, bâtissons-nous une » ville & une tour, dont le som- » met s'éleve jusqu'au ciel, pour » rendre notre nom célebre, & » de peur que nous ne soyons » dispersés dans toute la terre. » Or, le Seigneur descendit pour » voir la ville & la tour, que les » enfans des hommes bâtissoient. » Ils ne sont maintenant qu'un » peuple, dit le Seigneur. Ils ont » tous le même langage; & ayant » commencé à faire cet ouvrage; » ils ne quitteront point leur des- » sein, qu'ils ne l'aient entière- » ment achevé. Venez-donc; des-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 532.

(*b*) Genes. c. 11. v. 2. & *seq*. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 11, 12. Herod. L. I. c. 181. Strab. pag. 738. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 339. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 226, 292. Tom. XXI. pag. 27.

» cendons en ce lieu, & confon-
» dons-y tellement leur langage,
» qu'ils ne s'entendent plus les uns
» les autres. C'est ainsi, que le
» Seigneur les dispersa de ce lieu
» dans tous les païs du monde,
» & qu'ils cessérent de bâtir cette
» ville. C'est pour cette raison
» que cette ville fut appellée Ba-
» bel, parce que c'est-là que le
» Seigneur confondit le langage
» de toute la terre, & que de-là
» il dispersa les hommes dans tou-
» tes les régions. « On place cet événement, vers l'an du monde 1775, & 120 ans après le Déluge.

On croit que Nemrod, fils de Chus, fut le principal auteur de l'entreprise de la tour de Babel. Il vouloit, dit Josephe, bâtir une tour si élevée, qu'elle pût le garantir d'un nouveau déluge, & le mettre en état de venger même contre Diéu, la mort de ses ancêtres, causée par le Déluge. Il est difficile de croire qu'il se soit mis une aussi folle imagination dans l'esprit. Quoiqu'il en soit, M. le président de Brosses, dans un Mémoire que l'on trouve parmi ceux de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, remarque que la Bible ne regarde point la construction de cette tour, comme une entreprise condamnable, & qu'elle ne dit nulle part que Dieu eût fait quelque défense à ce sujet. Ce sont les Commentateurs, ajoûte M. le président de Brosses, qui ont mis depuis ce sentiment en vogue, faute d'avoir, à ce que croit Périzonius, bien entendu le sens du passage de la Génèse, qui ne veut pas dire: *faisons-nous un nom, avant que d'être épars sur la terre;* mais *faisons-nous un signe, de peur que nous ne soyons épars.* Soit que cette tour dût servir d'un signal à ce peuple de bergers pour les empêcher de s'égarer en conduisant leurs troupeaux dans les vastes plaines de Sennaar; soit que les connoissances Astronomiques, à la perfection desquelles elle paroît avoir été destinée, dussent servir aux bergers à se retrouver au milieu de la nuit par le moyen des étoiles.

Nous ne sçavons pas jusqu'à quelle hauteur cette tour avoit été élevée. Tout ce que l'on en trouve dans les Auteurs, ne mérite aucune créance. Plusieurs ont cru que la tour de Bélus, dont parle Hérodote, & que l'on voyoit encore de son tems à Babylone, étoit la tour de Babel; ou du moins qu'elle avoit été bâtie sur les fondemens de l'ancienne. Ce dernier sentiment paroît d'autant plus vraisemblable, que cette tour étoit achevée & avoit toute sa hauteur. Elle étoit composée, selon Hérodote, ainsi que nous l'observons à l'article de Babylone, de huit tours placées l'une sur l'autre en diminuant toujours en grosseur depuis la première jusqu'à la dernière. Au-dessus de la huitième étoit le temple de Bélus. Hérodote ne dit pas quelle étoit la hauteur de tout l'édifice; mais seulement, que la première des huit tours, & celle qui servoit comme de base aux sept autres, avoit un stade, ou cent cinquante pas en hauteur & en largeur, ou en quar-

té; car, ſon texte n'eſt pas bien clair. Quelques Écrivains croyent que c'étoit la hauteur de tout l'édifice; & Strabon l'a entendu en ce ſens. D'autres ſoûtiennent que chacune des huit tours avoit un ſtade, & que tout l'édifice avoit huit ſtades, ou douze cens pas de hauteur; ce qui paroît impoſſible. Cependant, S. Jérôme dit, ſur le rapport des autres, qu'il avoit quatre mille pas de hauteur. D'autres lui en donnent encore davantage.

Les nouveaux Voyageurs varient dans les deſcriptions, qu'ils nous donnent des reſtes de la tour de Babel. Fabricius dit qu'elle peut avoir environ un mille de tour. Guion dit la même choſe. Benjamin, qui eſt beaucoup plus ancien, aſſure qu'elle avoit deux mille pas de long par les fondemens. Le ſieur de la Boûlaye le Gouz, gentil-homme Angevin, qui dit avoir fait un aſſez-long ſéjour à Babylone ou Bagdat, rapporte qu'il y a, environ à trois lieues de cette ville, une tour nommée Mégara, & ſituée entre l'Euphrate & le Tigre, dans une raſe campagne. Cette tour eſt toute ſolide en dedans, & reſſemble plutôt à une montagne, qu'à une tour. Elle a par le pied cinq cens pas de circuit; & comme la pluye & les vents l'ont beaucoup ruinée, elle ne peut avoir de hauteur qu'environ cent trente-huit pieds de roi. Elle eſt bâtie de briques, qui ont quatre doigts d'épaiſſeur. Après ſept rangs de briques, il y a un rang de paille de trois doigts d'épaiſſeur, mêlée avec de la poix ou du bitume. Depuis le haut juſqu'en bas, on en compte environ cinquante rangs.

Il y a apparence que tout ce que l'on raconte de cette tour, excepté ce que l'on en trouve dans l'Écriture, eſt fabuleux; & que les reſtes de quelques tours, que l'on montre dans la Babylonie, ne ſont rien moins que les reſtes de la tour de Babel.

BABIA, *Babia*, nom d'une idole, qui étoit révérée en Syrie & ſur tout à Damas. On y donnoit le nom de Babia aux enfans; ce qui a fait conjecturer que la Babia étoit déeſſe de l'Enfance.

BABRIAS, *Babrias*, *ou* GABRIAS, poëte Grec, qui a mis les fables d'Éſope en vers iambes. On ne ſçait pas en quel tems il a vécu.

BABYCE, *Babyce*, Βαϐύκα, (*a*) pont de Sparte. Il eſt fait mention de ce pont dans la vie de Lycurgue, écrite par Plutarque. » Quand tu auras bâti, répondit » l'oracle de Delphes à Lycur» gue, un temple à Jupiter Syl» lanien & à Minerve Syllanien» ne, & que tu auras rangé le » peuple par lignées & par tri» bus, & établi un Sénat de tren» te Sénateurs, y compris les » deux chefs, tu tiendras de tems » en tems le conſeil entre le Ba» byce & le Cnacion; tu conſer» veras le pouvoir de prolonger à » ton gré, ou de congédier l'aſ-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 43, 287.

„ ſemblée,

» semblée, & tu laisseras au peu-
» ple le droit de ratifier ou d'an-
» nuller ce qu'on y aura propo-
» sé. «

Le Babyce & le Cnacion, c'est l'Œnonte. Aristote écrit pourtant que le Cnacion est le fleuve, & que le Babyce est le pont; car, les Lacédémoniens tenoient leurs assemblées entre le pont & la rivière, dans un lieu où il n'y avoit ni salle enrichie de tableaux, ni place autrement ornée. Lycurgue estimoit que ces embellissemens, bien-loin de servir pour le bon conseil, lui nuisent au contraire, en remplissant de pensées, ou inutiles ou vaines, l'esprit des assistans, qui, au lieu d'être attentifs aux affaires, dont il s'agit, s'amusent à regarder ou les statues, ou les tableaux, ou les riches lambris, comme on regarde les décorations d'une scéne.

M. Dacier, dans une de ses remarques, conclut, de ce que les Lacédémoniens tenoit leurs assemblées entre le Babyce & le Cnacion, que ce pont devoit être le pont de quelque torrent différent de cette rivière; car, ajoûte-t-il, entre une rivière & son pont il n'y a pas d'espace pour tenir des assemblées, à moins que cette rivière n'ait deux bras. Cette remarque me paroît fort judicieuse.

Plutarque fait encore mention du Babyce dans la vie de Pélopidas. C'est au sujet d'un combat, qu'il dit avoir été le premier, qui apprit à tous les Grecs, que ce n'est ni l'Eurotas ni le lieu, qui est entre le Babyce & le Cnacion, qui portent des hommes belliqueux & de hardis combattans; mais que les grands courages naissent par tout où les jeunes gens sçavent avoir de la honte pour tout ce qui est mauvais, & de l'assurance & de l'audace pour tout ce qui est bon, & où ils craignent plus le moindre affront que tout les périls ensemble.

BABYLAS, *Babylas*, (a) évêque d'Antioche, vers le milieu du troisième siécle de l'Église. Selon S. Jean Chrysostome, ce saint Prélat chassa de l'Église, & mit en pénitence un Empereur, qui avoit fait mourir le fils d'un Roi, qu'on lui avoit donné en ôtage; ce que quelques-uns entendent de l'empereur Philippe, que l'on croit avoir été Chrétien, & de qui Eusèbe dit qu'un Évêque ne voulut pas le laisser entrer dans l'Église, qu'il n'eût fait pénitence publique de ses crimes. S. Chrysostome ne nomme point l'Empereur à qui cela est arrivé, ni Eusèbe, l'Évêque qui en agit ainsi.

La conformité de l'Histoire & la concurrence du tems, font entendre ces deux relations d'un même fait, & supposer que c'est l'empereur Philippe, que S. Babylas avoit chassé de l'Église, & mis en pénitence, parce qu'il avoit fait mourir le jeune Gordien. Mais, cette histoire en elle-même paroît suspecte. L'on a sujet de douter que l'empereur Philippe ait été Chrétien; & quand il l'auroit été, il n'y a pas d'apparence

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 391, 403.

qu'il en ait fait profession publique, encore moins qu'il ait été mis en pénitence.

Les reliques de S. Babylas étoient en très-grande vénération à Antioche, où il y avoit deux Églises bâties en son honneur, l'une ancienne, au de-là de la rivière d'Oronte, dont il est fait mention dans S. Chrysostome; & l'autre bâtie par Gallus, vis-à-vis du temple de Daphné, où ce Prince fit transporter les reliques de S. Babylas. On prétend qu'aussi-tôt qu'elles y furent transportées, l'oracle d'Apollon cessa; & que l'empereur Julien étant venu à Antioche en 362, & ayant rétabli le temple de Daphné, ne put avoir aucune réponse de l'oracle, jusqu'à ce qu'il eût fait reporter les reliques de S. Babylas dans son ancienne Église. Quoiqu'il en soit, le temple de Daphné fut ruiné peu de tems après par un tremblement de terre; ce que les Chrétiens attribuérent à l'effet des prieres de S. Babylas.

On croit que ce saint Évêque mourut durant la persécution de l'empereur Dece, vers l'an de J. C. 250.

BABYLONE, *Babylon*, (a) Βαϐυλών, ville d'Asie dans la Babylonie, située sur l'Euphrate. C'étoit une ville d'une très-grande antiquité, puisque Moïse, le plus ancien & le plus respectable des Écrivains, en place la fondation dans les tems qui ont suivi immédiatement le Déluge. Il y en a qui croyent que Nemrod en jetta les fondemens. D'autres en attribuent l'honneur à Bélus; d'autres à Sémiramis. Mais, il est visible, dit M. Rollin, que les uns & les autres se trompent, s'il est question de celui qui bâtit le premier Babylone; car, ajoûte-t-il, cette ville ne doit son commencement, ni à Sémiramis, ni à Bélus, ni à Nemrod, mais à la folle vanité de ceux, dont l'Écriture dit qu'ils voulurent bâtir une tour & une ville, qui rendissent leur mémoire immortelle.

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE de l'histoire des Babyloniens.

Babylone fut d'abord la capitale d'un État décrit dans la Génése. Mais, cet État demeura assez longtems sans s'accroître. Plusieurs siécles après, Assur, fondateur de Ninive, les rois de Sennaar, de la Mésopotamie, du païs d'Aram

(a) Ptolem. L. V. c. 20. Strab. pag. 77, 78, 80, 81, 82, 84, 86, 90, 735. *& seq.* Pomp. Mel. pag. 66, 67. Pausf. pag. 275, 509. Plin. Tom. I. pag. 269, 331, 332. *& seq.* Tom. II. pag. 122, 352. Plut. Tom. I. pag. 553, 937. Diod. Sicul. pag. 68. *& seq.* Herod. L. I. c. 178, 179. *& seq.* L. III. c. 158. *& seq.* Athen. pag. 651. Xenoph. pag. 188. *& seq.* Just. L. I. c. 2, 7. L. XI. c. 12. L. XII. c. 10, 13. *& seq. lib.* Q. Curt. L. III. *& seq.* Genes. c. 10. v. 10. Isai. c. 45. v. 2. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 328. *& suiv.* Tom. III. pag. 668. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 343, 344. *& suiv.* Tom. IV. pag. 392, 393. Tom. V. pag. 324, 332. *& suiv.* Tom. VI. p. 412. *& suiv.* Tom. VII. pag. 132. *& suiv.* Tom. X. pag. 26. Tom. XII. pag. 128. *& suiv.* Tom. XIII. pag. 27. Tom. XVI. pag. 72, 73, 205. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 528. *& suiv.* Tom. XXI. pag. 2, 3. *& suiv.*

ou de Syrie, & de la terre de Chanaan, semblent avoir été soumis à un Chodorlahomor, roi d'Élam; c'est-à-dire, de l'Élymaïde, de la Susiane & peut-être de la Perse. Nous apprenons par l'histoire d'Abraham, que ce Patriarche ayant joint ses vassaux ou ses domestiques, au nombre de 318 avec ceux de trois princes Chananéens ses alliés, surprit une partie de l'armée de Chodorlahomor, la tailla en piéces, & par cet heureux succès encouragea les peuples voisins à secouer le joug des Élamites, qui leur avoient imposé un tribut. Depuis ce tems-là, il n'est plus fait mention dans l'Écriture de la monarchie des Élamites. On peut même conclure, de la facilité avec laquelle Jacob & ses nombreux troupeaux passent de Mésopotamie en Syrie, & de la liberté qu'il avoit de les conduire de toutes parts, dans un païs où il ne possédoit pas un pouce de terre, que ces provinces étoient dans un état d'Autonomie ou de pleine liberté, assez semblable à celui des peuples de l'Amérique septentrionale.

Il est vrai cependant que suivant Alexandre Polyhistor & Jule Africain, il y avoit déjà deux cens ans que les Arabes s'étoient emparés de la Babylonie, & que ces Princes étrangers en jouissoient paisiblement, lorsque Bélus, 322 ans avant la prise de Troye, entra dans cette province avec une puissante armée. Il défit Nabonnadus, qui y regnoit alors; & par cette victoire, il demeura maître de ce royaume, sur lequel il avoit des prétentions légitimes. Les Babyloniens depuis demeurérent soumis aux rois d'Assyrie. Ceux-ci y envoyoient des Satrapes, qui gouvernoient le païs.

Les choses étoient encore en cet état, lorsqu'Arbace, gouverneur de Médie, soûtenu de Bélésis, gouverneur de la Babylonie, secoua le joug de Sardanapale, l'an 916 avant J. C., selon M. Fréret, ou 808 seulement, selon M. le président de Brosses. Bélésis, pour récompense d'un service si important, fut maintenu dans la possession de la Satrapie de Babylone. On prétend qu'Arbace ayant changé la forme du gouvernement Assyrien, les Gouverneurs des provinces ne reconnurent plus l'autorité des rois Assyriens; mais que le pouvoir devint héréditaire dans leur famille, & qu'ils ne purent être destitués que par une espèce de diete ou d'assemblée générale de tous les Princes confédérés.

Cependant, il arriva une révolution à Babylone, l'an 747 avant l'Ére Chrétienne. Le Royaume des Babyloniens prit une nouvelle forme. Nabonassar, qui regnoit sur ce païs, ayant fait des établissemens considérables par rapport aux Sciences & à l'Astronomie; le commencement de son regne devint une époque, que les Astronomes anciens employérent longtems après la destruction de cette ville. La suite des successeurs de Nabonassar, & les années de leur regne, sont ce qu'il y a de plus assuré dans toute l'ancienne Chronologie, parce qu'elles sont déter-

minées par des éclipses observées avec exactitude. Nabonassar eut pour successeur, son fils Mérodac-Baladan.

Mais, la race royale ayant manqué à Babylone, vers l'an 710., il y eut un interregne. Assarhaddon, roi de Ninive, réunit cet Empire à celui de Ninive. Ce ne fut que plus de cent ans après que Nabopolassar, général des armées d'Assyrie, qui étoit de Babylone, se révolta contre Sarac, & s'empara du gouvernement de la Babylonie. Pour se soûtenir dans sa révolte, il fit alliance avec les rois des Médes. Unis ensemble, ils assiégérent Ninive, tuérent Sarac, prirent la ville & la ruinérent de fond en comble. Depuis ce tems, Babylone fut la capitale de l'empire Assyrien.

Après la destruction de l'empire de Ninive, la puissance des Babyloniens devint si redoutable, qu'elle excita la jalousie des peuples voisins. Néchao, roi d'Égypte, en fut si allarmé, qu'il marcha vers l'Euphrate, à la tête d'une puissante armée; & déjà il s'étoit rendu maître de la Palestine & de la Syrie, lorsque Nabopolassar s'associa à l'empire son fils Nabuchodonosor, & l'envoya, à la tête d'une armée formidable, pour remettre ce païs sous son obéïssance.

Nabuchodonosor II, fils de Nabopolassar, vers l'an 606, battit près de l'Euphrate l'armée de Néchao, roi d'Égypte, & reprit Carcamis, ville très-considérable. De-là il s'avança du côté de la Syrie & de la Palestine, & fit rentrer ces provinces sous sa domination. Il se rendit pareillement maître de Jérusalem. Un grand nombre de Juifs, & entr'autres, les enfans de la race royale furent menés captifs à Babylone. Daniel, &, quelque tems après lui, Ézéchiel furent aussi enlevés. C'est à cette fameuse époque, la quatrième année de Joakim, roi de Juda, qu'il faut placer la captivité des Juifs à Babylone, prédite tant de fois par Jérémie.

Après la mort de Nabopolassar, Nabuchodonosor, son fils, se rendit en diligence à Babylone, & se mit en possession des États de son pere, qui comprenoient la Chaldée, l'Assyrie, l'Arabie, la Syrie & la Palestine. Ce Prince eut, la quatrième année de son regne, un songe, qui marquoit les révolutions des trois grands empires des Perses, d'Alexandre le Grand & des Romains. Daniel put lui seul en rappeller le souvenir & en donner l'explication. Le Prophéte fut élevé aux grandes dignités du royaume. Joakim, s'étant révolté contre le roi de Babylone, en fut aussi-tôt puni. Après la mort de Joakim, le royaume passa à Jéchonias, son fils. Jérusalem ayant été prise par Nabuchodonosor, les trésors, que rènfermoit cette ville, furent transportés à Babylone.

Sédécias fut mis sur le trône; mais, ayant fait alliance avec Pharaon Éphrée, roi d'Égypte, il rompit le serment de fidélité, qu'il avoit prêté au roi de Babylone. Nabuchodonosor songea aussi-tôt à en tirer vengeance. Il alla camper

devant Jérusalem & défit les Égyptiens, qui étoient venus au secours de cette ville. Après un an de siége, la ville fut emportée d'assaut, & il s'y fit un grand carnage. Nabuchodonosor fit mourir les deux fils de Sédécias en sa présence, avec tous les nobles & les grands de Juda. Il lui fit ensuite crever les yeux & l'emmena à Babylone, où il fut mis en prison. La ville & le temple furent livrés au pillage, & les fortifications démolies.

Nabuchodonosor, de retour à Babylone, fit élever une statue d'or, & ordonna à tous ses sujets de l'adorer, menaçant quiconque lui désobéiroit, de le faire précipiter dans une fournaise ardente. Ce fut dans cette occasion que trois jeunes Hébreux, Ananias, Misaël & Azarias, furent conservés d'une manière miraculeuse, au milieu des flammes.

L'an 572, le roi de Babylone s'empara de Tyr, ville célebre, après un siége de treize ans. Les habitans, avant que de se rendre, firent porter la plûpart de leurs effets dans une isle voisine à un demi mille du rivage, où ils bâtirent une nouvelle ville, dont les richesses & la magnificence firent, dans la suite, oublier la première.

Cependant, Nabuchodonosor ayant eu un nouveau songe plus effrayant que le premier, Daniel fut encore consulté. Le Prophéte ne lui déguisa point qu'il seroit banni de la compagnie des hommes pendant sept années; & que réduit à la demeure & à la condition des bêtes, il paîtroit comme elles, l'herbe des champs; que son royaume lui seroit pourtant conservé, & qu'il le recouvreroit après ce tems-là; ce qui fut, selon l'Ecriture, accompli à la lettre.

L'an 562, Évilmérodach succéda à Nabuchodonosor, son pere. Ce Prince fit sortir Jéchonias, roi de Juda, de prison, où il étoit enfermé depuis près de trente-sept ans. On place sous son regne la découverte, que fit Daniel de la fourberie des prêtres de Bel, & la délivrance miraculeuse de ce Prophéte dans la fosse aux lions. Évilmérodach se rendit si odieux, que ses propres parens conspirérent contre lui, & le firent mourir. Son regne ne fut que de deux ans. Nériglissor, son beau-frere, chef des conjurés, regna à sa place. Ce Roi fut tué la quatrième année de son regne, dans une bataille contre Cyaxare, roi des Médes. Laborosoarchod, son fils, lui succéda. Lorsqu'il fut sur le trône, il s'abandonna sans réserve à son humeur cruelle & féroce. Ce tyran fut tué par ses sujets. Il ne regna que neuf mois.

Labynit ou Nabonid monta ensuite sur le trône de Babylone. Ce Prince eut encore d'autres noms. L'Écriture l'appelle Balthasar. Il étoit, suivant le sentiment commun, fils d'Évilmérodach, par Nitocris, femme de ce Prince, & par conséquent petit-fils de Nabuchodonosor. En 538, dans le tems même que l'ennemi étoit aux portes de Babylone, & qu'il assiégeoit la ville, le roi donnoit un grand festin à toute sa cour; mais, la joie de cette fête fut troublée

par une vision bien effrayante. On vit sortir de la muraille une main, qui écrivit en caractères, que Daniel seul put expliquer, la condamnation du Roi & la destruction de l'Empire. En effet, la nuit même la ville fut prise, & Balthasar tué. Ici finit l'empire Babylonien.

DESCRIPTION
Topographique de la Ville de BABYLONE.

Babylone étoit située dans une plaine, dont le terroir étoit extrêmement gras & fertile. Ses murailles étoient d'une grandeur prodigieuse. Elles avoient cinquante coudées d'épaisseur, qui font douze toises & demie; deux cens de hauteur, qui font cinquante toises; & quatre cens quatre-vingts stades de circuit, qui font vingt-quatre lieues. Elles formoient un quarré parfait, dont chaque côté étoit de six vingts stades; c'est-à-dire, de six lieues. Elles étoient toutes bâties de larges briques, cimentées de bitume, liqueur épaisse & glutineuse, qui sort de terre dans ce païs-là, qui lie plus fortement que le mortier, & qui devient beaucoup plus dure que la brique ou la pierre, à qui elle sert de ciment.

Ces murailles étoient entourées d'un vaste fossé, rempli d'eau, & revêtu de briques des deux côtés. La terre qu'on en avoit tirée en le creusant, avoit été employée à faire les briques, dont les murailles étoient construites.

Chaque côté de ce grand quarré avoit vingt-cinq portes d'airain massif; ce qui en tout faisoit cent. D'où vient que lorsque Dieu promit à Cyrus la conquête de Babylone, il lui dit: *je marcherai devant vous, & je romperai les portes d'airain.* Entre ces portes, & aux angles de chaque quarré, il y avoit plusieurs tours, élevées de dix pieds plus haut que les murailles.

Des vingt-cinq portes de chaque côté du quarré partoient autant de rues, qui aboutissoient aux portes du côté opposé; de sorte qu'il y avoit en tout cinquante rues, qui se coupoient à angles droits. Elles étoient bordées de maisons, qui avoient trois ou quatre étages, & dont le devant étoit orné de toutes sortes d'embellissemens. Ces maisons n'étoient point contigues, ayant de chaque côté un vuide, qui les séparoit les unes des autres. On avoit laissé aussi une grande distance entr'elles & les murs de la ville. Ainsi, Babylone étoit plus grande en apparence qu'en réalité, près de la moitié de la ville étant coupée par des jardins & par des terres, qu'on labouroit & qu'on ensemençoit, comme nous l'apprend Quinte-Curse.

Une branche de l'Euphrate traversoit cette grande ville du nord au midi. On bâtit de chaque côté de la rivière, pour lui servir de quai, une grande muraille de brique & de bitume, de la même épaisseur que les murs de la ville. On y mit des portes d'airain vis-à-vis de toutes les rues, qui coupoient le fleuve, avec des descen-

tes, qui y conduisoient, & dont les habitans avoient accoûtumé de se servir pour passer en bateau d'un bord à l'autre, n'ayant pas d'autre passage sur le fleuve, avant que le pont eût été construit. Ces portes étoient ouvertes pendant le jour; mais, la nuit on les tenoit fermées.

Le pont ne le cédoit pour la beauté à aucun des autres ouvrages. Il avoit un stade; c'est-à-dire, cent quatre toises de long, sur trente pieds de large. Les arches étoient bâties de grosses pierres, qu'on avoit liées ensemble avec des chaînes de fer & du plomb fondu. Lorsqu'il s'étoit agi de le construire, on avoit détourné le fleuve, & mis son lit à sec pour d'autres raisons encore, comme nous le dirons bientôt. Et comme tout étoit préparé de loin, le pont fut construit pendant cet intervalle, aussi-bien que les quais, dont nous avons parlé.

Ces travaux, objet de l'admiration des plus habiles connoisseurs, avoient encore plus d'utilité que de magnificence. A l'approche de l'été, le soleil venant à fondre les neiges des montagnes d'Arménie, il en naît une grande crûe d'eaux dans les mois de Juin, Juillet & Août, qui, se jettant dans l'Euphrate, lui font franchir ses bords dans cette saison, de la même manière que le Nil se déborde en Égypte. Comme la ville & le païs en souffroient beaucoup de dommage, pour y remédier on fit tirer fort haut au-dessus de la ville deux canaux artificiels pour détourner dans le Tigre ces eaux débordées, avant qu'elles fussent parvenues à Babylone. Afin que le païs fût encore plus en sûreté contre les inondations, on fit construire une prodigieuse digue de brique cimentée de bitume des deux côtés du fleuve pour le retenir dans son lit, laquelle s'étendoit depuis la tête des canaux artificiels jusques à la ville & un peu au-dessous.

Pour faciliter la construction de la plûpart des ouvrages, dont nous venons de parler, il avoit fallu détourner le cours de la rivière. On avoit, pour cela, creusé à l'occident de Babylone un grand lac, qui, selon Hérodote, avoit quatre cens vingt stades en quarré; c'est-à-dire, vingt-une lieues, & trente-cinq pieds de profondeur, ou, selon Mégasthène, soixante-quinze pieds. Le fleuve fut conduit tout entier dans ce vaste lac par un canal qu'on avoit coupé à son bord occidental; & lorsque tous les ouvrages furent finis, on le fit rentrer dans son lit ordinaire. Cependant, de peur que l'Euphrate, dans le tems de ses crûes, n'inondât la ville par les portes qui y conduisoient, on conserva le lac avec son canal. L'eau qui y étoit conduite & reçue dans le tems des débordemens, y étoit conservée comme dans un réservoir commun, d'où on la tiroit par le moyen des écluses, dans les tems convenables pour arroser les terres voisines. Ce lac servoit donc en même tems à défendre le païs contre les inondations & à le fertiliser.

Nous rapporterons ce qu'on

dit les Anciens des merveilles de Babylone ; mais, il y en a qu'on à de la peine à concevoir ; & de ce nombre est la vaste étendue du lac, qu'on vient de décrire. Bérose, Mégasthène & Abydène, cités par Josephe & par Eusébe, font Nabuchodonosor auteur de presque tous ces ouvrages. Mais, Hérodote attribue le pont, les deux quais de la rivière, & le lac à Nitocris, belle-fille de ce monarque. Peut-être que Nitocris mit la dernière main à ce que son beau-pere avoit laissé imparfait à sa mort; ce qui lui a valu, chez cet Historien, l'honneur de toute l'entreprise.

Aux deux extrêmités du pont, il y avoit deux palais, qui communiquoient ensemble par une voute, qu'on avoit construite sous le lit du fleuve, pendant qu'il étoit à sec. Le vieux palais des rois de Babylone, situé au côté oriental du fleuve, avoit trente stades de circuit ; c'est-à-dire, une lieue & demie. Tout près delà étoit le temple de Bel ou Bélus, dont nous parlerons bientôt. Le nouveau palais, situé vis-à-vis de l'autre, au côté occidental du fleuve, avoit soixante stades de circuit, qui font trois lieues. Il étoit environné d'une triple enceinte de murailles, séparées l'une de l'autre par un espace assez considérable. Ces murailles, aussi bien que celles de l'autre palais, étoient embellies d'une infinité de sculptures, qui représentoient au naturel toutes-sortes d'animaux. On y voyoit sur tout une chasse, où Sémiramis de dessus son cheval lançoit un javelot contre un léopard, & où Ninus, son mari, perçoit un lion.

Dans ce dernier palais étoient ces jardins suspendus, si renommés parmi les Grecs. Ils formoient un quarré, dont chaque côté avoit quatre cens pieds. Ils étoient élevés, & formoient plusieurs larges terrasses, posées en forme d'amphithéatre, dont la plus haute égaloit la hauteur des murs de la ville. On montoit d'une terrasse à l'autre par un escalier large de dix pieds. La masse entière étoit soûtenue par de grandes voutes bâties l'une sur l'autre, & fortifiée d'une muraille de vingt-deux pieds d'épaisseur, qui l'entouroit de toutes parts. Sur le sommet de ces voutes, on avoit posé de grandes pierres plates de seize pieds de long & de quatre de large. On avoit mis par-dessus une couche de roseaux enduits d'une grande quantité de bitume, sur laquelle il y avoit deux rangs de brique, liés fortement ensemble avec du mortier. Tout cela étoit couvert de plaques de plomb; & sur cette dernière couche étoit posée la terre du jardin. Ces plates-formes avoient été ainsi construites, afin que l'humidité de la terre ne perçât point en bas, & ne s'écoulât point au travers des voutes. La terre, qu'on y avoit jettée, étoit si profonde, que les plus grands arbres pouvoient y prendre racine. Aussi toutes les terrasses en étoient-elles couvertes, ainsi que de toute sorte de plantes & de fleurs, propres à embellir un lieu de plaisance. Sur la plus haute ter-

raſſe, il y avoit une pompe, qui ne paroiſſoit point, par le moyen de laquelle on tiroit en haut l'eau de la rivière, & on en arroſoit de-là tout le jardin. On avoit ménagé, dans l'eſpace qui ſéparoit les voutes ſur leſquelles étoit appuyé tout l'édifice, de grandes & magnifiques ſalles, qui étoient fort éclairées, & qui avoient une vue très-agréable.

Amytis, femme de Nabuchodonoſor, ayant été élevée dans la Médie, dont Aſtyage, ſon pere, étoit Roi, s'étoit beaucoup plue aux montagnes & aux forêts de ce païs-là. Et comme elle ſouhaitoit d'avoir à Babylone quelque choſe de ſemblable, Nabuchodonoſor, pour lui complaire, fit conſtruire ce prodigieux édifice. Diodore dit à peu près la même choſe; mais, il ne nomme point les perſonnes.

Un des grands ouvrages, qu'il y eût à Babylone, étoit le temple de Bel. On a déjà dit qu'il étoit ſitué près du vieux palais. Ce qu'il avoit de plus remarquable, étoit une tour prodigieuſe, qui étoit au centre de cet édifice, bâtie en quarré, laquelle, ſelon Hérodote, avoit un ſtade de longueur ſur autant de largeur, &, ſelon Strabon, un ſtade auſſi de hauteur. Elle conſiſtoit en huit tours bâties l'une ſur l'autre, qui alloient toujours en diminuant. C'eſt pourquoi, Strabon lui done le nom de pyramide. On prétend & on démontre que cette tour ſurpaſſoit de beaucoup en hauteur la plus grande d'Égypte. C'eſt ce qui donne un juſte lieu de croire, comme Bochart l'aſſure, que c'eſt la même qui fut bâtie lors de la confuſion des langues; d'autant plus que les Auteurs profanes remarquent qu'elle fut toute bâtie de brique & de bitume, comme l'Écriture le dit de la tour de Babel. On y montoit par des dégrés, qui alloient en tournant par le dehors; ce qui ſignifie peut-être une rampe douce priſe dans l'épaiſſeur du mur, laquelle tournoyant huit fois, avant que d'arriver au ſommet, formoit une apparence de huit tours poſées l'une ſur l'autre. On y avoit pratiqué pluſieurs grandes chambres, avec des voutes ſoûtenues par des piliers.

Au ſommet de la tour, il y avoit une eſpèce d'obſervatoire, par le ſecours duquel les Babyloniens s'étoient rendus habiles en Aſtronomie plus qu'aucune autre nation, & y avoient fait en peu de tems les grands progrès, que l'Hiſtoire leur attribue. Mais, cette tour étoit principalement deſtinée au culte du dieu Bel ou Baal, & à celui de pluſieurs autres divinités. Il y avoit pour cette raiſon pluſieurs chapelles en différens endroits de la tour. Les richeſſes de ce temple en ſtatues, tables, encenſoirs, coupes & autres vaſes ſacrés, le tout d'or maſſif, étoient immenſes. Parmi ces ſtatues, il y en avoit une de quarante pieds de haut, qui ſeule peſoit mille talens Babyloniens.

Le talent Babylonien, ſelon Pollux dans ſon Onomaſticon, vaut 7000 dragmes Attiques, & par conſéquent un ſixième plus

que le talent Attique, qui n'en vaut que 6000. Selon le dénombrement, que Diodore fait des richesses renfermées dans ce temple, la somme totale est de 6300 talens Babyloniens. Le sixième de 6300 est 1050. Par conséquent 6300 talens d'or Babyloniens valent 7350 talens d'or Attique. Or 7350 talens Attiques d'argent valent 22050000 livres; c'est-à-dire, vingt-deux millions cinquante mille livres. Comme nous mettons pour les Anciens la proportion de l'or à l'argent de dix à un, 7350 talens Attiques d'or doivent valoir 220500000 livres; c'est-à-dire, deux cens vingt millons cinq cens mille livres.

Ce temple subsistoit encore au tems de Xerxès. Ce Prince, à son retour de son expédition contre la Gréce, le démolit entièrement, après en avoir enlevé les trésors immenses. Alexandre, quand il fut revenu des Indes à Babylone, forma le dessein de le rebâtir; & d'abord, il employa dix mille hommes pour nettoyer la place & en écarter les ruines. Mais, comme il mourut deux mois après, l'entreprise cessa. Il faut pourtant que ce temple ait été reconstruit depuis, puisqu'il existoit sous Séleucus Nicator.

Tels étoient les principaux ouvrages, qui ont rendu Babylone si fameuse. Quelques-uns sont attribués, par les Auteurs profanes, à Sémiramis.

La prise de Babylone par Cyrus est un des plus grands événemens de l'Histoire ancienne. Les circonstances, qui l'ont accompagnée, avoient été prédites plusieurs années auparavant par les Auteurs sacrés.

I.

Prédiction de la captivité des Juifs à Babylone & de sa durée

(*a*) Dieu ne s'étoit pas contenté de faire prédire long-tems auparavant la captivité, que son peuple devoit souffrir à Babylone; mais, il avoit encore marqué le nombre précis d'années qu'elle devoit durer. Il en avoit fixé le terme à soixante-dix ans, après lesquels, il avoit promis de le délivrer, en détruisant avec éclat & sans retour, la ville de Babylone, qui lui avoit servi de prison. *Servient regi Babylonis septuaginta annis.* Ce qui avoit allumé la colère de Dieu contre Babylone, c'étoit l'orgueil insupportable de cette ville, la dureté inhumaine, qu'elle avoit exercée contre les Juifs, & l'impiété sacrilége de son Roi.

I I.

Arrêt prononcé contre Babylone. Prédiction des maux, qui la doivent accabler, & de sa ruine entière.

(*b*) *Aiguisez vos fléches, remplissez vos carquois.* [C'est le Prophéte qui parle aux Médes & aux Perses.] *Le Seigneur a suscité le courage des rois de Médie. Il a*

(*a*) Jerem. c. 25. v. 11.
(*b*) Isai. c. 13. v. 6. *& seq.* c. 14. v. 23, 24. Jerem. c. 50. v. 15. *& seq.* c. 51. v. 3. *& seq.* Psalm. 136. v. 8, 9.

formé sa résolution contre Babylone, afin de la perdre, parce que le tems de la vengeance du Seigneur est arrivé, le tems de la vengeance de son Temple.

Poussez des cris & des hurlemens, parce que le jour du Seigneur est proche..... Jour cruel, plein d'indignation, de colère & de fureur.... Je vais visiter dans ma colère le roi de Babylone & son païs, comme j'ai visité le roi d'Assur.

Attaquez cette ville impie. Rendez-lui, selon ses œuvres. Traitez-la comme elle a traité les autres. N'épargnez point ses jeunes hommes. Exterminez toutes ses troupes. Quiconque sera trouvé dans ses murailles, sera tué. Tous ceux, qui se présenteront pour la défendre, passeront au fil de l'épée. Les enfans seront écrasés contre la terre à leurs yeux. Leurs maisons seront pillées, & leurs femmes seront violées. Je vais susciter contr'eux les Médes, qui ne chercheront point d'argent, & qui ne se mettront point en peine de l'or; mais, ils perceront les petits enfans de leurs fléches. Ils n'auront point de compassion de ceux, qui sont encore dans les entrailles de leurs meres; & ils n'épargneront point ceux, qui ne font que de naître.... Malheur à toi, fille de Babylone! Heureux celui, qui te rendra tous les maux, que tu nous a faits! Heureux celui qui prendra tes petits enfans, & les brisera contre la pierre!

Babylone si magnifique & si superbe, cette reine entre les royaumes du monde, qui avoit porté dans un si grand éclat l'orgueil des Chaldéens, sera détruite, comme le Seigneur renversa Sodome & Gomorrhe. Elle ne sera plus habitée. On ne la rebâtira jamais. Les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, & les pasteurs n'y viendront point pour y faire reposer leurs troupeaux. Mais, les bêtes sauvages s'y retireront. Ses maisons seront remplies d'oiseaux funestes & nocturnes. Les autruches y viendront habiter..... Les hiboux heurleront à l'envi l'un de l'autre dans ses maisons superbes, & les dragons feront leur demeure dans ses palais de délices..... Je la rendrai la demeure des hérissons. Je couvrirai d'un marais le lieu qu'elle occupe maintenant. Je rechercherai avec soin jusqu'à ses moindres vestiges pour les effacer. Le Seigneur des armées a fait ce serment: Je jure que ce que j'ai résolu, arrivera; & que ce que j'ai arrêté, s'exécutera.

III.

Cyrus appellé pour détruire Babylone & pour délivrer les Juifs.

(*a*) Cyrus, dont la Providence devoit se servir, comme d'un instrument, pour accomplir ses desseins de bonté & de miséricorde sur son peuple, avoit été nommé par son nom plus de deux cens ans avant sa naissance. Et afin qu'on ne fût point surpris de la rapidité étonnante de ses victoires, Dieu avoit marqué en ter-

(*a*) Isai. c. 45. v. 1. & *seq.*

mes magnifiques, qu'il feroit lui-même fon guide; qu'il le conduiroit par la main dans toutes fes expéditions; & qu'il lui foumettroit tous les Princes de la terre. *Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus, qui eſt mon Chriſt, que j'ai pris par la main pour lui aſſujettir les nations, pour mettre en fuite les Rois, pour ouvrir devant lui toutes les portes, ſans qu'aucune lui ſoit fermée. Je marcherai devant vous. J'humilierai les Grands de la terre. Je romperai les portes d'airain, & je briſerai les gonds de fer. Je vous donnerai les tréſors cachés & les richeſſes ſecretes & inconnues, afin que vous ſçachiez que je ſuis le Seigneur, le Dieu d'Iſraël, qui vous ai appellé par votre nom, à cauſe de Jacob, qui eſt mon ſerviteur, d'Iſraël qui eſt mon élu.*

IV.

Dieu donne le ſignal aux chefs & aux troupes pour marcher contre Babylone.

(*a*) *Placez mon étendard*, dit le Seigneur, *ſur une haute montagne*, afin qu'il foit vu de fort loin, & que tous ceux qui doivent m'obéir, connoiffent mes ordres. *Hauſſez la voix* à l'égard de ceux, qui peuvent vous entendre: *faites ſigne de la main*, pour hâter la marche de ceux qui font trop éloignés, pour difcerner une autre efpèce de commandement. *Que* les officiers des troupes *entrent dans les pavillons des Rois.* Que chaque nation fe range autour de fon Souverain, & s'empreffe de venir lui offrir fes fervices dans fon pavillon, qui eft déjà tout dreffé.

J'ai donné mes ordres à ceux, que j'ai conſacrés à l'exécution de mes deſſeins; & ces Rois marchent déjà pour m'obéir, quoiqu'ils ne me connoiffent point. C'eft moi qui les ai placés fur le trône, & qui leur ai foumis divers peuples, pour accomplir par eux mes deffeins. *J'ai fait venir mes guerriers, pour être les miniſtres de ma colère.* Ils tiennent de moi leur courage, leur capacité dans la guerre, leur patience, leur fageffe, le fuccès dans leurs entreprifes. Ils font invincibles, parce qu'ils me fervent. Tout tremble devant eux, parce qu'ils font les miniftres de ma colère & de ma vengeance. *Ils travaillent avec joie pour ma gloire.* L'honneur, qu'ils ont de m'avoir pour chef, & d'être mandés pour délivrer un peuple que j'aime, les remplit d'allégreffe & d'ardeur, & ils triomphent déjà dans l'efpérance certaine de la victoire.

Le Prophéte, témoin en efprit des ordres, qui viennent d'être donnés, eft étonné de la promptitude avec laquelle les Princes & les peuples les exécutent. *Déjà les montagnes*, s'écrie-t-il, *retentiſſent des cris différens d'une multitude de peuples. J'entends la voix des Rois confédérés & des nations qui s'aſſemblent. Le Seigneur des armées fait paſſer en revue toutes les troupes, qu'il deſtine à la guer-*

(*a*) Iſai. c. 13. v. 1. & *ſeq.* c. 21. v. 2.

re. Elles viennent des terres les plus reculées & de l'extrêmité du monde, où la voix du Dieu Souverain, qui en est le maître, a sçu se faire entendre.

Mais, ce n'est plus la vue d'une armée formidable, ni des Rois de la terre, qui me frappe. Je ne vois que Dieu seul ; & toute le reste ne paroît à sa suite que comme des Ministres de sa justice. *C'est le Seigneur lui-même qui marche avec tous les instrumens de sa colère, pour exterminer toute la terre. Dieu m'a révélé une épouvantable Prophétie. L'impie Balthasar, roi de Babylone, continue d'agir avec impiété, & celui qui dépeuploit, continue de dépeupler tout.* Pour arrêter ces excès, » Prince » des Perses ; partez : *Ascende » Aëlam.* Et vous, Prince des » Médes, formez le siége de Ba» bylone ; *obside Mede.* Je vais » faire cesser tous les gémisse» mens, dont elle étoit la cause ; » *omnem gemitum ejus cessare feci.*« Cette ville criminelle est prise & pillée. Elle est sans pouvoir. Mon peuple est délivré.

V.

Circonstances du siége & de la prise de Babylone, marquées en détail.

(*a*) 1.° Cette ville sera attaquée d'une manière toute extraordinaire, à laquelle elle ne s'étoit point du tout attendue ; *veniet super te malum, & nesciès ortum ejus.* Elle sera tout d'un coup & en un moment accablée de maux, qu'elle n'avoit pu prévoir ; *veniet super te repentè miseria, quam nescies.* En un mot, elle sera prise comme dans un filet, sans s'être apperçue qu'on lui tendoit des piéges : *Illaqueavi te, & capta es Babylon, & nesciebas.*

2.° Babylone comptoit que l'Euphrate seul pouvoit la rendre imprenable ; & elle étoit toute fière de se voir ainsi défendue par un fleuve si profond : *Quæ habitas super aquas multas.* C'est Dieu même, qui l'a définie de la sorte ; & ce sera l'Euphrate qui sera la cause de sa ruine. Cyrus, par un stratagême, qui n'avoit point eu d'exemple jusques-là, & qui n'en a point eu depuis, détournera le cours de ce fleuve, mettra son lit à sec, & par là s'ouvrira un passage dans la ville ; *desertum faciam mare ejus, & siccabo venam ejus.... Siccitas super aquas ejus erit, & arescent.* Cyrus s'emparera des quais du fleuve ; & les eaux, qui rendoient Babylone inaccessible, seront desséchées, comme si le feu y avoit passé ; *vada præoccupata sunt, & paludes incensæ sicut igni.*

3.° Elle sera prise de nuit, un jour de fête & de réjouissance, pendant que tout le monde sera à table, & que ses habitans ne songeront qu'à boire & à manger ; *in calore eorum ponam potus eorum, & inebriabo eos, ut sopiantur & dormiant somnum sempiternum.* Il est remarquable que c'est Dieu, qui fait tout ici, qui tend un piége à Babylone, *illaqueavi*

(*a*) Jerem. c. 50. v. 24, 38. c. 51. v. 13. *& seq.* Isai. c. 13. v. 14. c. 14. v. 19. *& seq.* c. 21. v. 3. *& seq.* c. 47. v. 11. Dani. c. 5. v. 6, 10.

te, qui féche les eaux du fleuve, *ficcabo venam ejus*, qui enivre & assoupit ses princes, *inebriabo principes ejus*.

4.° Le Roi entrera tout d'un coup dans un trouble & une agitation incroyables. *Mes entrailles sont pénétrées de douleur. Je suis déchiré au-dedans de moi comme une femme, qui est en travail. Ce que j'entends, me cause des convulsions. Ce que je vois, me jette dans le trouble. Mon cœur souffre de violentes agitations. Je suis saisi de terreur & d'effroi.* Dieu *a changé le commencement d'une nuit qui étoit l'objet de mes desirs, en un sujet de terreur.* C'est l'état de Balthasar, lorsqu'au milieu du repas, il vit sortir de la muraille une main, qui écrivoit des caractères, qu'aucun de ses Devins ne put, ni expliquer, ni lire; & sur tout lorsque Daniel lui déclara que ces caractères contenoient l'arrêt de sa mort. *Alors*, dit l'Écriture, *le visage du Roi se changea, les pensées, qui agitoient son esprit, le troublérent, ses reins se relâchérent, & dans son tremblement ses genoux se choquoient l'un l'autre.* L'étonnement, la frayeur, la défaillance, le tremblement de Balthasar sont exprimés par le Prophéte, qui en a été le témoin, comme par le Prophéte, qui les avoit prédits deux cens ans auparavant.

Mais, il falloit qu'Isaïe fût éclairé d'une lumière bien divine, pour ajoûter immédiatement après la description du trouble de Balthasar, les paroles qui suivent: *Couvrez la table; considérez avec attention du haut d'une guérite; mangez, buvez.* C'est que Balthasar, d'abord effrayé & perdant courage, sera consolé & ensuite rassuré par ses courtisans & plus encore par la Reine, sa mere, qui lui avoit dit, dès le commencement, qu'il ne devoit pas se livrer à ses craintes & à ses allarmes; *non te conturbent cogitationes tuæ, neque facies tua immutetur.* On l'exhortera donc à se contenter de donner de bons ordres, pour être averti de tout par les sentinelles; à faire servir de nouveau, comme si rien n'étoit arrivé; & à rappeller la joie & la tranquillité, que des craintes excessives lui avoient ôtées; *pone mensam; contemplare in specula; comede, bibe.*

5.° Mais pendant que les hommes donnent ces ordres, Dieu donne aussi les siens de son côté: *Levez-vous, Princes, & polissez vos boucliers.* C'est Dieu lui-même, qui commande aux Princes de s'avancer, de prendre les armes, & d'entrer sans crainte dans une ville noyée dans le vin, ou plongée dans le sommeil.

6.° Isaïe nous apprend deux circonstances importantes de la prise de Babylone. La première est que les troupes, dont elle est remplie, ne feront ferme nulle part, ni au palais, ni dans la citadelle, ni dans aucune place publique; qu'elles se débanderont, sans penser à autre chose qu'à la fuite; & qu'elles se diviseront en fuyant par diverses routes, comme un troupeau de daims ou de brebis se dissipe, dès qu'il est effrayé; *& erit quasi damula fu-*

giens, & quasi ovis; & non erit qui congreget. La seconde circonstance est que la plûpart de ces troupes étoient à la solde des Babyloniens, mais n'étoient pas de Babylone; & qu'elles retourneront dans les provinces, d'où elles avoient été tirées, sans être poursuivies par les vainqueurs, parce que c'étoit principalement sur les citoyens de Babylone que la vengeance divine devoit tomber; *unusquisque ad populum suum convertetur, & singuli ad terram suam fugient.*

7.° Enfin, sans parler du carnage horrible, qui doit se faire des habitans de Babylone, où l'on n'épargnera, ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans, pas même ceux, qui seront encore enfermés dans le sein de leurs meres, ce qui a déjà été marqué cidevant; une dernière circonstance est la mort du Roi même, qui sera privé de sépulture, & l'extinction entière de la famille royale, annoncées dans l'Écriture d'une manière bien effrayante, mais en même tems bien instructive pour les Princes. *Pour toi, tu seras jetté loin de ton sépulcre comme un tronc abominable..... Tu ne seras point mis dans le tombeau de tes ancêtres, parce que tu as ruiné ton royaume, tu as fait périr ton peuple.* Il est juste qu'on oublie un Roi, qui ne s'est jamais souvenu qu'il étoit le protecteur & le pere de son peuple. On doit refuser jusqu'au tombeau à celui qui n'a vécu que pour ruiner son propre païs. Il doit être séparé de tous les hommes, puisqu'il en a été l'ennemi. Il étoit semblable aux bêtes farouches, & il en aura la sépulture. Et puisqu'il n'avoit aucun sentiment humain, il est indigne qu'on en ait aucun à son égard. C'est l'arrêt que Dieu luimême prononce contre Balthasar; & il étend cette malédiction jusques sur ses enfans, qu'on regardoit comme associés au trône, & comme la source d'une longue postérité de Rois, & que les flatteurs n'entretenoient que de leur future grandeur. *Préparez ces enfans à être égorgés comme des victimes à cause de l'iniquité de leurs peres...... Ils ne seront point les héritiers du royaume* de leur pere. *Je m'éléverai contre eux. Je perdrai le nom de Babylone. J'exterminerai les restes* de cette famille, *le fils & le petit-fils, dit le Seigneur.*

Voilà un détail bien circonstancié de tout ce qui doit arriver à l'impie Babylone. Voyons-en maintenant l'exécution.

VI.

Description de la prise de Babylone.

(*a*) Le siége de cette place n'étoit pas une entreprise facile; mais aucune difficulté ne fut capable de détourner Cyrus de son dessein. Ce Prince désespérant de prendre la place d'assaut, laissa croire qu'il songeoit à la réduire par la famine. Il fit donc tirer d'abord une ligne de circonvallation tout au tour de la ville avec

(*a*) Dani. c. 5. v. 1, *& seq.*

un fossé large & profond; & pour ne pas accabler ses troupes de fatigue, il divisa son armée en douze parties, & assigna à chacune son mois pour la garde des tranchées. Les assiégés se croyant en pleine sûreté, à la faveur de leurs remparts & de leurs magazins, insultoient à Cyrus du haut de leurs murailles, & se moquoient de la peine inutile, qu'il se donnoit, & de tout ce qu'il faisoit contr'eux.

Quand Cyrus vit que le fossé, auquel on travailloit depuis longtems, étoit achevé, il songea sérieusement à exécuter son grand dessein, dont il n'avoit encore fait part à personne. La Providence lui en fournit une occasion, telle qu'il la pouvoit souhaiter. Il apprit qu'on devoit célébrer à Babylone une grande fête, & que les Babyloniens avoient accoûtumé, dans cette solemnité, de passer la nuit entière à boire & à faire la débauche.

Balthasar prit part plus qu'aucun autre, à cette réjouissance publique, & fit un festin magnifique aux premiers officiers de son royaume & aux dames de la cour. Dans la chaleur du vin, il fit apporter les vases d'or & d'argent, qui avoient été enlevés du temple de Jérusalem; & comme pour insulter au Dieu d'Israël, il y but lui & toute sa cour, & y fit boire toutes ses concubines. Dieu, irrité d'une telle impiété & d'une telle insolence, lui fit sentir dans le moment même à qui il s'étoit attaqué, & fit paroître tout à coup sur la muraille une main, qui écrivoit certains caractères. Le Roi, étrangement surpris & effrayé de cette vision, manda sur le champ tous ses Sages, tous ses Devins, tous ses Astrologues pour lire cette écriture & en expliquer le sens. Mais, ce fut inutilement. Aucun d'eux ne put, ni expliquer, ni lire ces caractères. C'est peut-être par rapport à cet événement qu'Isaïe, après avoir prédit à Babylone, qu'elle se trouvera tout d'un coup accablée de maux, auxquels elle ne s'attendoit point, ajoûte: *Appellez à votre secours vos enchanteurs..... Que vos Astrologues, qui contemplent le ciel, qui étudient* le cours & la disposition *des astres, se présentent maintenant, & vous sauvent.* La Reine mere [c'étoit Nitocris, princesse d'un grand mérite] étant venue au bruit de ce prodige dans la salle du festin, tâcha de rassûrer l'esprit du Roi, son fils, & lui parla de Daniel, dont elle connoissoit l'habileté dans ces sortes de matières, & qu'elle avoit toujours employé dans le gouvernement de l'État.

Il fut donc mandé sur le champ, & parla au Roi avec une liberté véritablement prophétique. Il le fit souvenir de la manière terrible, dont Dieu avoit puni l'orgueil de son grand-pere Nabuchodonosor, & l'abus criant qu'il faisoit de sa puissance, ne reconnoissant d'autre loi que sa volonté, & se croyant le maître d'élever l'un, d'abaisser l'autre, de ruiner celui-ci, de faire mourir celui-là, uniquement parce que tel étoit son bon plaisir.
» Loin de profiter de son exem-
» ple, dit-il au Roi, vous qui
„ êtes

» êtes son fils, vous avez affecté » d'enchérir sur son orgueil & sur » son impiété. Vous vous êtes » élevé contre le Dominateur du » ciel; vous avez fait apporter » devant vous les vases de sa mai» son sainte, & vous avez bu de» dans, vous, vos femmes & vos » concubines, avec les Grands » de votre cour. Vous avez rendu » un hommage public de louange » & d'honneur à vos dieux d'or » & d'argent, de bois & de pier» re, qui ne voyent point, qui » n'entendent point, qui ne sen» tent point; & vous n'avez » point rendu gloire au Dieu, » qui tient votre souffle dans sa » main, & qui est le maître de » toutes vos actions & de tous » les momens de votre vie. C'est » pour cela que Dieu a envoyé » les doigts de cette main, qui a » écrit ce qui est marqué sur la » muraille. Or, voici ce qui est » écrit: *Mane*, *Thecel*, *Phares*; » & en voici l'interprétation. *Ma*» *ne*; Dieu a compté les jours de » votre regne, & il en a marqué » la fin. *Thecel*; vous avez été » pesé dans la balance, & on » vous a trouvé trop leger. *Pha*» *res*; votre royaume a été divi» sé, & il a été donné aux Médes » & aux Perses. «

Cette interprétation devoit encore augmenter le trouble; mais on se rassura, apparemment sur ce que le malheur n'étoit pas annoncé comme présent, & que l'avenir pourroit fournir des expédiens pour le détourner. Ce qui est certain, c'est que la crainte de troubler une joie universelle & présente ayant fait renvoyer la discussion des affaires sérieuses à un autre tems, on se remit à table, & l'on poussa la débauche fort avant dans la nuit.

Cependant, Cyrus, bien informé de la confusion, que cette fête avoit coûtume de répandre dans le palais & dans la ville, avoit posté une partie de ses troupes à l'endroit où le fleuve entroit dans la ville, & l'autre partie à celui où il en sortoit, & leur avoit commandé d'entrer cette nuit dans la ville par le lit du fleuve, dès le moment qu'ils le trouveroient guéable. Après avoir donné tous les ordres nécessaires, & exhorté les officiers à le suivre, en leur représentant qu'il marchoit sous la conduite des dieux, il fit ouvrir sur le soir la tranchée des deux côtés de la rivière, au-dessous & au-dessus de la ville, afin d'y faire écouler les eaux. Par ce moyen le lit de l'Euphrate se trouva bientôt à sec. Alors, les deux corps des troupes, selon leurs ordres, s'y jettérent, conduits l'un par Gobryas, & l'autre par Gadatas, & s'avancérent sans trouver d'obstacle. Le guide invisible, qui avoit promis à Cyrus de lui ouvrir toutes les portes, s'étoit servi de la négligence & du désordre, qui regnoient par tout pendant cette nuit de dissolution, pour laisser ouvertes les portes d'airain, qui fermoient les descentes du quai vers le fleuve, qui seules auroient pu faire échouer son entreprise. Ainsi, ces deux corps de troupes pénétrérent jusques dans le cœur de la ville, sans trouver de résis-

tance ; & s'étant rencontrés au palais royal, comme ils en étoient convenus, ils surprirent la garde & la mirent en piéces. Ils se jettérent aussi-tôt dans le palais, dont quelques-uns de ceux, qui étoient au-dedans, avoient ouvert les portes pour sçavoir d'où venoit le bruit qu'on entendoit. Ils s'en rendirent les maîtres ; & ayant rencontré le Roi qui venoit à eux, l'épée à la main, à la tête de ceux qui s'étoient trouvés à portée de le secourir, ils le tuérent, & firent main-basse sur tous ceux qui l'accompagnoient. Le premier soin des vainqueurs fut de remercier les dieux d'avoir enfin puni ce Roi impie. Cette remarque de Xénophon mérite d'être pesée ; & elle s'accorde merveilleusement avec tout ce que l'Écriture sainte dit de l'impie Balthasar.

C'est ainsi que fut anéantie la puissance de cette ville superbe, cinquante ans précisément après qu'elle eut détruit Jérusalem & son Temple. Par-là furent accomplies les prédictions, qu'Isaïe, Jérémie & Daniel avoient prononcées contr'elle, comme on l'a vu par tout ce qui a été rapporté jusqu'ici. Il en reste une, la plus importante de toutes, la plus incroyable, & celle néanmoins qui est marquée dans l'Écriture de la manière la plus précise & la plus forte ; prédiction accomplie à la lettre dans tous ses points, & dont la preuve est actuellement subsistante, la plus facile à vérifier, & la plus incontestable. C'est la prédiction de la ruine totale & entière de Babylone, ensorte qu'il n'en doit pas rester le moindre vestige.

V I I.

Accomplissement de la prédiction de la ruine totale de Babylone.

Cette prédiction se trouve dans plusieurs Prophétes, mais sur tout dans Isaïe, au Chapitre XIII, depuis le verset 19 jusqu'au verset 22, & au Chapitre XIV, versets 23 & 24. On l'a rapportée dans son entier ci-dessus. Il y est marqué que Babylone sera entièrement détruite, comme le furent autrefois les villes criminelles de Sodome & de Gomorrhe ; qu'elle ne sera plus habitée ; qu'on ne la rebâtira jamais ; que les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, & que les pasteurs n'y viendront point pour y faire reposer leurs troupeaux ; qu'elle deviendra la retraite des bêtes sauvages & des oiseaux nocturnes ; qu'un marais couvrira le lieu, qu'elle avoit occupé, ensorte qu'il ne restera pas même des vestiges de l'endroit, où elle aura été. C'est Dieu même, qui avoit prononcé cet Arrêt.

1.° Babylone perdit d'abord la qualité de ville royale. Les Rois de Perse lui préférérent un autre séjour. Suse, Ecbatane, Persépolis ; toute autre demeure leur plut davantage, & ils ruinérent eux-mêmes une partie de la ville.

2.° Strabon & Pline nous apprennent que les Macédoniens, qui succédérent aux Perses, non seulement la négligérent & ne furent occupés, ni du soin de l'em-

bellir, ni de celui de la réparer ; mais, qu'ils affectérent même de bâtir dans son voisinage Séleucie, pour la faire abandonner & pour lui ôter ses habitans. Il n'y a rien de plus propre à expliquer ce que le Prophéte avoit prédit : *Non habitabitur.* Ses propres maîtres s'appliquent à la rendre déserte.

3.° Les nouveaux rois de Perse, qui devinrent maîtres de Babylone, achevérent de la ruiner en bâtissant Ctésiphon, qui lui enleva ce qui lui restoit d'habitans. Et il sembloit que depuis qu'elle avoit été frappée d'anathême, ceux, qui devoient être ses protecteurs, devenoient ses ennemis ; & que tous croyoient être chargés du soin de la réduire en solitude, mais par des voies indirectes & sans employer la violence, afin qu'il fût plus manifeste que c'étoit la main de Dieu, plutôt que celle des hommes, qui s'appliquoit à l'anéantir.

4.° Elle fut si universellement abandonnée, qu'il ne resta plus que l'enceinte de ses murailles. Elle étoit réduite à cet état, du tems que Pausanias écrivoit ses observations sur la Gréce. *Illa autem Babylon, omnium quas unquam sol aspexit urbium maxima, jam præter muros nihil habet reliqui.*

5.° Les Rois de Perse, la voyant déserte, en firent un parc, où ils enfermérent des bêtes sauvages pour la chasse. Elle devint ainsi, comme le Prophéte l'avoit prédit, la demeure des animaux cruels & ennemis de l'homme, ou fugitifs & timides. Ses citoyens furent convertis en des sangliers, des léopards, des ours, des ânes sauvages, des cerfs. Babylone fut la retraite des bêtes funestes, sauvages, ennemies de la lumière. *Requiescent ibi bestiæ, & replebuntur domus illorum draconibus*, &c.

Saint Jérôme nous a conservé cette précieuse remarque. Il la tenoit d'un religieux Persan, qui avoit vu ce qu'il lui avoit rapporté. *Didicimus à quodam fratre Elamita, qui de illis finibus egrediens, nunc Jerosolymis vitam exigit Monachorum, venationes regias esse in Babylone, & omnis generis bestias murorum ejus ambitu tantùm contineri.*

6.° Mais, c'étoit encore trop que les murs de Babylone subsistassent. Ils tombérent en plusieurs endroits, & ne furent pas réparés. Le reste suivit par divers accidens. Les bêtes, qui servoient aux plaisirs des rois de Perse, sortirent. Les serpens & les scorpions demeurérent ; & elle devint un lieu redoutable pour ceux, qui auroient eu quelque curiosité pour visiter ses Antiquités. L'Euphrate, qui la traversoit, n'ayant plus un canal libre, prit, avec le tems, son cours ailleurs. Et il ne restoit, au tems de Théodoret, qu'un filet d'eau, qui couloit à travers les masures, & qui n'ayant plus de pente ni d'écoulement libre, dégénéroit nécessairement en un marais.

7.° Par tous ces changemens, Babylone devint entièrement déserte ; & tous ses environs devinrent aussi affreux & aussi abandonnés que le lieu, qu'elle avoit

occupé ; & les Géographes les plus habiles ne sçavent aujourd'hui où le déterminer. Ainsi, fut accompli à la lettre ce que Dieu avoit prédit : » Je perderai le nom » de Babylone..... Je couvrirai » d'un marais le lieu, qu'elle occupe maintenant. Je rechercherai avec soin jusqu'à ses moindres vestiges pour les effacer. « Je ferai moi-même la recherche, dit le Seigneur, avec un œil jaloux, pour découvrir s'il ne restera rien d'une ville ennemie de mon nom & de Jérusalem. Je balaierai avec soin la place, où elle aura été ; & je la rendrai si nette, en effaçant jusqu'aux moindres vestiges d'une ville, que personne ne pourra conserver la mémoire du lieu choisi par Nemrod, & aboli par moi qui suis le Seigneur. *Scopabo eam in scopa terens, dicit Dominus exercituum.*

8.° Dieu ne s'étoit pas contenté de faire prédire tous ces changemens ; il avoit voulu terminer & sceller cette prédiction par un serment, pour en marquer davantage la certitude : » Le Seigneur des armées a fait ce serment : *Je jure que ce que j'ai » résolu, arrivera, & que ce que » j'ai arrêté, s'exécutera.* « Mais, pour donner à ce formidable serment toute son étendue, il ne faut pas le borner, ni à Babylone, ni au peuple qui l'a habité, ni aux Princes qui y ont regné. C'est la malédiction du monde entier, que nous lisons ici. C'est l'anathême général des impies. C'est l'arrêt foudroyant, qui séparera pour toujours les deux cités de Babylone & de Jérusalem, & qui mettra un éternel divorce entre les Saints & les Réprouvés. Les Écritures, qui l'ont prédit, subsisteront jusqu'au jour où il sera exécuté. La sentence en est écrite ici & mise comme en dépôt dans les archives publiques de la religion. *Juravit Dominus exercituum, dicens : si non ut putavi, ita erit ; & quomodo tractavi, sic eveniet.*

Au reste, il est à propos de remarquer, pour l'intelligence des anciens Auteurs, que la prédiction de la ruine totale de Babylone ne s'exécuta que successivement. En effet, Plutarque, en parlant de l'expédition de Crassus contre les Parthes, dit que la plus grande de toutes les fautes, qu'il fit dans cette guerre, après celle de l'avoir entreprise, ce fut d'avoir négligé de se saisir de Babylone & de Séleucie, villes toujours ennemies des Parthes.

M. Prideaux, dans son histoire des Juifs, prétend que Plutarque s'est trompé dans cet endroit ; qu'il a pris deux noms d'une même ville pour le nom de deux villes différentes ; que Babylone & Séleucie étoient alors la même ville ; & que, lorsque Crassus alla dans ce pays-là, il y avoit long-tems que l'ancienne Babylone n'étoit plus. Il fonde cette critique sur des passages de Strabon, de Pline & de Pausanias, qu'il a rapportés en ces termes : » Pline dit » que Babylone avoit eté épuisée » d'habitans, & rendue tout-à-» fait déserte par le voisinage de » Séleucie sur le Tigre, que Séleucus Nicator avoit fait bâtir

» exprès; & Strabon dit la même » chose, aussi-bien que Pausanias » dans ses Arcadiques. Car, ce » dernier dit que Babylone, au- » trefois la plus grande ville, que » le soleil eût jamais éclairée, » n'avoit plus rien que ses mu- » railles. «

Il est facile de prouver, dit M. Secousse, que M. Prideaux s'est trompé dans sa critique; & pour cela, il suffit d'examiner les passages qu'il a cités, & de les comparer avec d'autres endroits des mêmes Auteurs.

Le passage de Strabon est formel contre lui; & l'on est surpris d'y trouver précisément le contraire de ce qu'il lui fait dire. Strabon, après avoir rapporté que Nicator fonda Séleucie, qui fut augmentée par ses successeurs, ajoûte que cette ville est présentement plus grande que Babylone, & qu'une grande partie de celle-ci est déserte. Ce Géographe, en disant qu'une grande partie de Babylone est déserte, fait clairement entendre qu'une petite partie de cette ville est habitée; & la comparaison, qu'il fait de la grandeur présente de Séleucie & de Babylone, ne prouve-t-elle pas que cette dernière ville existoit encore?

Passons à Pline, dont voici les termes: *Durat adhuc ibi Jovis Beli templum.... Cæterò ad solitudinem rediit, exhaustâ vicinitate Seleuciæ quæ tamen Babylonia cognominatur.* Si l'on prend ces termes à la rigueur, il semble que Pline dise que l'ancienne Babylone n'est plus rien en comparaison de la nouvelle, qui s'est enrichie de ses dépouilles. Ce qui le persuade, c'est que Pline, dans un autre endroit, parle de l'ancienne Babylone, comme d'une ville, qui existoit encore de son tems, & qu'il la distingue précisément de Séleucie. Il dit que la ville de Philisque est éloignée de dix jours de navigation de Séleucie, & à peu près autant de Babylone. *Philiscum... ab eo Seleuciam dierum decem navigatio, totidemque ferè Babylonem.*

Pour le passage des Arcadiques de Pausanias, il est tel que M. Prideaux l'a rapporté; & il y est dit formellement que de cette grande ville de Babylone, il n'en reste plus que les murailles; mais, ce passage ne peut prouver que pour le tems, auquel vivoit Pausanias, qui écrivoit plus de deux cens ans après l'expédition de Crassus. D'ailleurs, Pausanias, dans ses Attiques, après avoir rapporté que Nicator avoit transplanté à Séleucie les habitans de Babylone, ajoûte qu'il ne détruisit, ni les murailles de cette ville, ni le temple de Bélus, & qu'il permit à des Chaldéens d'habiter au tour de ce temple. Ce passage, joint à celui de Strabon, prouve que depuis la construction de Séleucie ou nouvelle Babylone, l'ancienne n'avoit pas été entièrement dégarnie d'habitans.

Ainsi, Plutarque a eu raison de distinguer cette ville de celle de Séleucie; & la critique de M. Prideaux se détruit par les mêmes passages sur lesquels il l'a appuyée. *Voyez* Babylonie.

BABYLONE, *Babylon*, (a) Βαβυλών, ville d'Égypte, dont Diodore de Sicile raconte l'origine de deux manières différentes. Sésostris, roi d'Égypte, ayant, dit-il, renoncé à tout projet de guerre, licentia ses troupes, & assura à tous ses soldats la jouissance des biens, qu'ils avoient acquis par beaucoup de travaux. Ne perdant point toutefois l'amour de la gloire, & voulant au contraire affermir la sienne par toutes sortes d'endroits, il entreprit des ouvrages magnifiques par le dessein & par la dépense; mais, ils étoient tels qu'en immortalisant son nom, ils devoient contribuer aussi pour toujours à la sûreté & à la commodité de l'Égypte. Commençant par la religion, il fit bâtir en chaque ville un temple en l'honneur du dieu, qu'on y révéroit particuliérement. Il n'employa à ces ouvrages aucun de ses sujets, & il n'y fit travailler que les captifs. Il eut soin même de faire graver ces mots sur tous les temples: *Aucun Égyptien n'a mis la main à cet édifice.* Mais, les captifs de Babylone, ne pouvant supporter ces travaux, trouvérent moyen de s'échapper, & s'étant rendus maîtres d'un terrein avantageux sur les bords du fleuve, ils firent la guerre aux Égyptiens, & ravagérent la campagne des environs. Enfin, par un traité fait avec eux, ils habitérent tranquillement le lieu, où ils s'étoient retirés, & le nommérent Babylone en mémoire de la capitale de leur patrie.

Ctésias, selon Diodore de Sicile, donne une autre origine à cette ville; car, il assure qu'elle fut bâtie par des originaires de Babylone, qui se trouvérent à la suite de Sémiramis, lorsqu'elle passa en Égypte. Diodore de Sicile ajoûte qu'il n'entreprendra point de démêler la vérité sur cet article; mais, que rapportant les opinions différentes, qu'il trouve dans les Historiens, il laisse le choix au discernement des Lecteurs.

Josephe, en racontant par quelle route les Israëlites sortirent d'Égypte, dit qu'ils passérent auprès de Latopolis, qui étoit alors déserte; car, poursuit-il, on bâtit ensuite en ce lieu-là Babylone, dans le tems que Cambyse ravageoit l'Égypte. Voilà une troisième origine, que ce passage donne à cette ville; mais, il nous apprend aussi qu'elle avoit d'abord porté le nom de Latopolis, ou ville de Latone.

Ptolémée fait mention de la ville de Babylone; & il nous apprend qu'elle étoit arrosée par le fleuve Trajanus, qui baignoit aussi les murs d'une autre ville, nommée la ville des Héros. Cellarius l'entend du fleuve Bubaste. Pour Strabon, il dit qu'en remontant par eau, au-dessus du delta, on trouvoit Babylone, place forte naturellement & bâtie par quelques Babyloniens, qui, s'y étant retirés, obtinrent des Rois la permis-

(a) Diod. Sicul. pag. 36. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 65. Ptolem. L. IV. c. 5. Strab. pag. 807.

ſion de s'y établir. Il ajoûte que de ſon tems, on y tenoit une des trois légions, qui gardoient l'Égypte. Juſques-là, il ſemble que Babylone étoit ſur le Nil ; mais, ce qu'il dit enſuite fait voir le contraire. Entre ce lieu juſqu'au Nil, pourſuit cet Auteur, il y a une hauteur ſur laquelle on fait monter l'eau du fleuve, à force de moulins, à quoi cent cinquante eſclaves ſont continuellement occupés..... Il n'y a pas loin de-là à Memphis, qui eſt à trois ſchœnes du delta. Ainſi, Strabon ne met pas cette ville ſur un des bras du Nil, qui forment le delta, mais au-deſſus du delta même.

Quelques Critiques ont prétendu que c'étoit de cette Babylone, que S. Pierre a écrit ſa première Epître. Dom Calmet réfute ce ſentiment, dans une diſſertation à la tête du dernier tome de ſon Commentaire. Un livre anonyme, cité par Ortélius, qui ſoupçonne Poſtel d'en être l'auteur, dit que cette ville étoit nommée Mazar ou Mizir en Arabe, Maſſar en Arménien, Alchabir en Chaldéen, & Meſraïm en Hébreu. La plûpart des Géographes diſent que c'eſt la même ville que le vieux Caire. Le moine Brocardus dit que c'étoient deux villes différentes, mais qui furent jointes en une. L'on ne voit rien que de vraiſemblable dans ce ſentiment.

Cette ville a été épiſcopale ſous la métropole Léontopolis, ou la ville des Lyons ; & Cyrus, évêque de Babylone, eſt nommé dans les actes du concile d'Éphèſe, & dans le premier acte du concile de Chalcédoine.

BABYLONE, *Babylon*, (a) Βαϐυλών. Sémiramis, au rapport de Suidas, ayant entouré Ninive de murailles, changea ſon nom en celui de Babylone.

Il y eut en Phénicie une ville du nom de Babylone. Elle n'eſt guere connue. On ſçait ſeulement que l'on y faiſoit une ſorte de vin, qu'on appelloit le vin Polipodite.

Le nom de Babylone eſt devenu un nom injurieux, qui ſe donne métaphoriquement aux villes, où l'on veut faire entendre que le vice eſt monté à ſon plus haut excès ; & c'eſt dans ce ſens, que Pétrarque & Bocace ont appellé Babylone la ville d'Avignon, où ſiégeoit la cour de Rome, qu'ils haïſſoient. Les ennemis de l'Égliſe Romaine n'ont pas épargné ce nom à Rome la Sainte.

BABYLONIE, *Babylonia*, Βαϐυλωνία, (b) contrée d'Aſie, qui, ſelon Ptolémée, avoit pour bornes au ſeptentrion la Méſopotamie, à l'occident l'Arabie déſer-

(a) Suid. Tom. I. pag. 727.

(b) Ptolem. L. V. c. 20. Strabon. pag. 80, 109, 502, 692, 736. *& ſeq.* Pomp. Mel. pag. 65. Plin. Tom. I. pag. 331. Tom. II. pag. 354. Herod. L. I. c. 192. *& ſeq.* L. III. c. 150. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 71. Q. Curt. L. V. c. 1. Juſt. L. XX. c. 4. Geneſ. c. 10. v. 10. Ezech. c. 12. v. 13. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 548. *& ſuiv.* Géog. Hiſt. Eccléſ. & Civil. par Dom Vaiſſet. Tom. IX. pag. 337, 338. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IV. pag. 152. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 346. Tom. VI. pag. 6. Tom. VII. p. 431, 432. Tom. XVI. pag. 72, 73. T. XVIII. pag. 63.

te, à l'orient la Susiane, & au midi une partie du golfe Persique.

I. Il y en a qui croyent que la Babylonie est la même chose que la campagne de Sennaar, nommée ainsi dans la Génése. D'autres l'ont confondue avec la Mésopotamie, quoique celle-ci en fût séparée. Ptolémée, celui de tous les Anciens, qui en a parlé avec le plus de justesse, la divise en plusieurs petits païs, qui étoient l'Auranitide sur les bords de l'Euphrate, la Chaldée auprès de l'Arabie déserte, l'Amordacie ou l'Amordocie le long des marais. Ce dernier & le premier sont demeurés inconnus. Il n'y a eu que la Chaldée, qui ait été fameuse; & ce nom, se prenant dans un sens plus étendu, a quelquefois signifié toute la Babylonie. Ainsi, toutes les fois que le prophéte Jérémie, & ceux qui ont écrit l'Histoire de son tems, parlent des Chaldéens & de leurs armées, il faut l'entendre de ceux, qui demeuroient au tour de Babylone. C'est dans le même sens, que le prophéte Ezéchiel met cette ville dans la Chaldée, quoiqu'elle fût bien éloignée de la Chaldée propre de Ptolémée.

Le nom de Babylonie est employé par Diodore de Sicile, par Strabon, par Pline & autres; mais, il faut bien distinguer dans quelle étendue ils le prennent. Quelquefois, la Babylonie se prend pour tout le païs entre la Mésopotamie, le Tigre & le golfe Persique; & en ce sens, c'est la même chose que la terre des Chaldéens. Quelquefois, la Babylonie ne signifie que la haute partie vers le lit de l'Euphrate & au tour de la ville de Babylone. C'est dans ce sens, que Diodore de Sicile dit, à l'endroit cité, que l'Euphrate & le Tigre forment la Mésopotamie, & coupant la Babylonie, se jettent dans la mer.

M. Huet dit que, dans le commencement, la Babylonie se terminoit à la jonction du Tigre & de l'Euphrate. La contrée, poursuit-il, qui est au-dessous de cette jonction jusqu'au golfe Persique, est appellée Iraque par Alfergan, nommé communément Alfragan, par Abulféda & les autres Géographes Arabes, du nom d'Érec, qui fut, avec Babylone & d'autres lieux, le commencement du regne de Nemrod. Ce sont les termes de Moïse. Érec étoit une ville, située le long du lit commun du Tigre & de l'Euphrate. Babylone étoit située sur l'Euphrate au-dessus de sa jonction. Ces deux villes donnérent le nom à deux provinces. La Babylonie s'étendoit jusqu'à la jonction des deux fleuves, & la province d'Érec ou d'Iraque s'étendoit le long du lit commun de ces deux fleuves à droite & à gauche, depuis leur jonction jusqu'à la mer. Le tems a changé ces choses; l'Iraque a empiété sur la Babylonie, sur l'Assyrie & sur la Médie, & leur a fait porter son nom. La Babylonie, de son côté, s'est mise en possession de toute l'ancienne province d'Iraque. M. Huet prend ici la Babylonie autrement que nous ne l'avons marquée ci-dessus; car, il la met dans la Mésopotamie, au-dessus

de la jonction du Tigre ; ce qui est opposé à ce que dit Ptolémée, qui la met au midi de la Mésopotamie, & par conséquent au-dessus de la jonction. Mais, il faut remarquer que M. Huet dit *au commencement*, & que Ptolémée parloit dans un tems, où les choses avoient changé.

II. Comme tous les peuples de la domination de Cyrus étoient obligés de lui fournir, outre les tributs ordinaires, sa nourriture & la nourriture de son armée, toute l'Asie le nourrissoit avec ses troupes huit mois de l'année ; le seul païs de Babylone étoit obligé de le nourrir quatre mois, de sorte qu'il étoit seul égalé à la troisième partie de l'Asie. Le gouvernement de ce païs, que les Perses appelloient Satrapie, étoit le meilleur & le plus grand de tous les autres. Il étoit si considérable, que Tritechme, fils d'Artabase, qui levoit les tributs de cette contrée au nom du Roi, en retiroit tous les jours un artabe, rempli d'argent. Il nourrissoit pour le Roi, outre les chevaux de guerre, un haras de huit cens chevaux, & de seize mille jumens ; ensorte qu'il y avoit vingt jumens pour chaque cheval. On y élevoit aussi pour le Roi une si grande quantité de chiens d'Inde, qu'il y avoit quatre villes exemptes d'impositions & de tributs, à condition seulement qu'elles nourriroient ces chiens. Voilà ce que donnoit la Babylonie à celui qui en étoit le maître.

Au reste, il ne pleuvoit pas souvent dans ce païs, selon Hérodote. Les bleds, qui y venoient, étoient seulement arrosés par l'eau de la rivière, qui s'y répandoit par un effet de l'industrie des hommes, comme le Nil s'étend de lui-même sur les campagnes. Car, tout le païs des Babyloniens étoit, comme l'Égypte, divisé en canaux, dont le plus grand portoit navires, étoit tourné vers le solstice d'hiver, & alloit de l'Euphrate dans le Tigre. Enfin, cette contrée étoit pour le bled, la plus fertile & la meilleure qu'on ait vue ; mais, pour les arbres, comme le figuier, la vigne & l'olivier, elle le cédoit aux autres païs. Elle étoit, en récompense, si propre pour les grains, qu'elle rendoit ordinairement deux cens fois plus qu'on ne lui donnoit ; & quand les années étoient bonnes, elle rendoit trois cens fois davantage qu'elle n'avoit reçu. Les feuilles des bleds & de l'orge y avoient quatre grands doigts de large. Quoique je sçache bien, dit Hérodote, que le mil & le sézame y viennent aussi grands que des arbres ; cependant, je n'en parlerai point, parce qu'il sembleroit à ceux, qui n'ont pas été dans la Babylonie, que je leur conterois des fables.

On ne s'y servoit point d'autre huile que de celle qu'on faisoit de sézame. Les palmiers croissoient d'eux mêmes de tous côtés dans le païs ; & la plûpart portoient du fruit, dont on faisoit du pain, du vin & du miel. On ne les cultivoit pas d'une autre façon que les figuiers. De ces arbres, comme des autres, les Grecs en appelloient quelques-uns mâles. On attachoit le fruit

des mâles à ceux, qui rapportoient des dattes, afin que le moucheron, qui sortoit du fruit des mâles, fît mûrir la datte en pénétrant; autrement, elle tomboit. Les palmiers mâles produisoient dans leur fruit des moucherons, comme le figuier sauvage.

Mais, il ne faut pas passer sous silence une chose, qui semble la plus merveilleuse de toutes, c'est que les bateaux, dont on se servoit sur le fleuve, pour aller dans la Babylonie, étoient tous faits de peaux. C'étoient les Arméniens, qui habitoient au-dessus des Babyloniens, qui y travailloient, & les faisoient avec des perches de saule, qu'ils plioient, & qu'ils revêtoient de peaux, en mettant en dehors la partie, où il n'y avoit point de poil, & les tendoient de telle sorte, qu'elles ressembloient à un plancher. Ils n'y mettoient, ni pouppe, ni proue; mais, ils les arrondissoient comme un bouclier. Ils mettoient de la paille au fond, puis ils les abandonnoient au fleuve, chargés de diverses marchandises, & principalement de vin de palme. Deux hommes les conduisoient avec un aviron chacun. Ils en faisoient de fort grands & de fort petits; les plus grands portoient le poids de cinq mille talens. On pouvoit mettre un âne dans chaque petit bateau; mais, on en mettoit plusieurs dans les grands. Lorsqu'ils étoient arrivés à Babylone, & qu'ils y avoient déchargé ce qu'ils portoient, ils vendoient aussi les perches du bateau & la paille qui étoit dedans, & remettoient les peaux sur leurs ânes, qu'ils remenoient en Arménie; car, comme le fleuve étoit rapide, il étoit impossible de le remonter. C'est ce qui étoit cause qu'ils faisoient leurs bateaux de peaux & non pas de bois; & quand ils étoient de retour en Arménie avec leurs ânes, ils faisoient d'autres bateaux de la même sorte. Telle étoit leur manière de naviger.

Quant à leurs habits, ils portoient sur la chair une chemise de lin, qui leur descendoit jusqu'aux pieds. Ils mettoient par-dessus une robe de laine; & après cela, ils s'enveloppoient d'une espèce de veste blanche. Ils portoient des souliers, qui ressembloient presque à ceux des Thébains. Ils se laissoient croître les cheveux. Ils se couvroient la tête d'un turban, & se frottoient tout le corps de liqueurs odoriférantes. Chacun d'eux portoit au doigt son cachet, & un bâton à la main fort bien façonné, au bout duquel étoit une pomme, ou une rose, ou un lys, ou un aigle, ou quelque autre chose; car, il ne leur étoit pas permis de porter de bâton, sans qu'il y eût dessus quelque enseigne.

Pour ce qui concerne leurs loix, Hérodote croit que la meilleure qui étoit parmi eux, c'étoit une loi, dont les Hénétes, peuples d'Illyrie, se servoient dans chaque ville & dans chaque village. Quand les filles étoient en âge d'être mariées, ils les faisoient assembler en un endroit, où s'assembloient aussi quantité de jeunes hommes. Alors, le crieur pu-

blic les vendoit ; mais, il vendoit premièrement la plus belle. Quand il l'avoit vendue à haut prix, il mettoit en vente celle, qui la suivoit en beauté ; de sorte que les Babyloniens, qui étoient riches, & qui n'étoient pas mariés, achetoient à l'enchère les plus belles, qu'on adjugeoit à ceux, qui en donnoient davantage. Mais, comme ceux de basse condition, qui étoient à marier, ne se soucioient pas d'avoir de belles femmes, ils prenoient les plus laides avec de l'argent qu'on leur donnoit ; car, quand le crieur avoit achevé de vendre les belles, il faisoit lever la plus laide, & demandoit si quelqu'un la vouloit prendre avec une petite somme d'argent ; & on la donnoit à celui, qui se contentoit de peu de chose. Ainsi, on vendoit les belles filles ; & de l'argent qui en provenoit, on marioit les laides & celles qui avoient quelque défaut corporel. Il n'étoit pas permis à qui que ce fût, de marier sa fille à sa fantaisie, ni à celui qui l'achetoit, de l'emmener sans donner caution qu'il l'épouseroit. Et, si les parties ne pouvoient s'accorder, il étoit ordonné par la loi, qu'on rendroit l'argent à l'acheteur. Il étoit aussi permis à ceux, qui venoient d'une autre ville, d'acheter des filles pour les épouser. Voilà les coûtumes, qui furent d'abord en usage parmi les Babyloniens.

Mais, ils firent depuis une autre loi, par laquelle il étoit défendu de faire de mauvais traitemens aux femmes, & de les mener dans les autres villes. Comme ils étoient devenus pauvres par la ruine de leur ville, il n'y en avoit point parmi le peuple, qui ne prostituât ses filles, pour en tirer du profit. Ils observoient aussi cette coûtume, qui étoit sagement établie parmi eux ; c'est qu'ils apportoient les malades dans la place pour consulter les passans sur leurs maladies ; car, ils ne se servoient point de médecins. Ils demandoient donc à ceux, qui s'approchoient des malades, s'ils n'avoient pas eu le même mal, s'ils ne sçavoient point quelqu'un qui l'eût eu, & comment il en étoit guéri. Ainsi, chacun de ceux, qui venoient les trouver, leur enseignoit le remède, qu'il sçavoit, & les exhortoit à faire ce qu'il avoit fait, ou ce qu'il avoit vu faire pour le même mal. C'est pourquoi, il n'étoit pas permis de passer devant un malade sans lui parler & sans lui avoir demandé quelle étoit sa maladie.

Ils embaumoient leurs morts avec du miel ; & le deuil, qu'ils en faisoient, étoit semblable à celui des Égyptiens. Toutes les fois qu'un Babylonien vouloit avoir la compagnie de sa femme, il faisoit brûler sous lui des parfums. La femme faisoit la même chose ; & sur le matin, ils se lavoient tous deux, & ne touchoient aucun vaisseau, avant qu'ils se fussent lavés. Les Arabes observoient la même coûtume.

Mais, il y avoit une loi parmi les Babyloniens, qui étoit honteuse & infame, c'est que toutes les femmes du païs étoient obligées une fois en leur vie de se

trouver dans le temple de Vénus pour se prostituer à des étrangers. Mais, comme la plûpart de celles, qui s'estimoient plus considérables que les autres, par leur condition & par leurs biens, ne vouloient pas s'abandonner à des étrangers, elles se faisoient seulement porter dans des litières jusqu'à l'entrée du temple, où elles se présentoient, ayant laissé derrière elles une grande troupe de valets; & les autres alloient s'asseoir dans le temple avec des couronnes de fleurs sur la tête. Il y avoit dans ce temple quantité d'allées & de détours, par où se promenoient les étrangers pour faire le choix de celle qui leur plairoit davantage. Quand elles étoient dans ce temple, il n'étoit permis à aucune de s'en retourner en sa maison, que quelqu'un des étrangers ne lui eût jetté quelque argent, & que l'ayant menée à part hors du temple, il n'en eût eu connoissance. Mais, il falloit qu'en lui présentant cet argent, il lui dît qu'il imploroit en sa faveur la déesse Mylitta, qui étoit le nom, que les Babyloniens donnoient à Vénus. Au reste, il n'étoit pas permis de refuser cet argent, quelque modique qu'il pût être, parce qu'on estimoit qu'il étoit sacré; & même la femme ne pouvoit pas refuser celui, qui la choisissoit, & étoit obligée de le suivre, de quelque condition qu'il fût. Enfin, quand elle avoit satisfait à la loi avec l'étranger, & qu'elle avoit sacrifié à la Déesse selon la coûtume, elle s'en retournoit en sa maison; &, après cela, quelque grands présens qu'on lui fit, il étoit impossible de la gagner. On n'aura pas beaucoup de peine à croire que celles, qui étoient les plus belles, étoient celles, qui sortoient plutôt de ce temple; mais que les laides étoient contraintes d'y demeurer long-tems, avant qu'elles satisfissent à la loi, & attendoient bien souvent deux ou trois ans & quelquefois davantage.

Telles étoient les loix des Babyloniens, dont il y avoit trois tribus, qui ne vivoient que de poissons, & qui en usoient de cette sorte. Quand ils les avoient fait sécher au soleil, ils les piloient dans un mortier, en tiroient une espèce de farine, qu'ils passoient dans des linges, & en faisoient des tourteaux, qu'ils faisoient cuire comme du pain.

III. Ce qu'on vient de lire des mœurs & coûtumes des Babyloniens, est tiré d'Hérodote. Quinte-Curse nous trace, en peu de mots, un portrait à peu près semblable. Le voici. Il n'étoit rien, dit-il, de si corrompu que ce peuple, rien de plus sçavant en l'art des plaisirs & des voluptés. Les peres & les meres souffroient que leurs filles se prostituassent à leurs hôtes pour de l'argent; & les maris n'étoient pas moins indulgens envers leurs femmes. Les Rois & les Satrapes, dans toute la Perse, n'avoient point de plus grand divertissement que les festins, qu'ils mêloient de jeux pleins de licence & de dissolutions; mais, les Babyloniens se plongeoient principalement dans l'ivrognerie & dans les

désordres qui la suivent. Les femmes paroissoient d'abord à leurs banquets avec modestie ; mais, après cela, elles quittoient leur robe, puis le reste de leurs habits l'un après l'autre, dépouillant peu à peu la pudeur, jusqu'à ce qu'elles se mettoient toutes nues. Et ce n'étoient pas des femmes publiques, qui s'abandonnoient ainsi, c'étoient les dames les plus honorables & leurs filles, qui prenoient, aussi-bien que leurs peres & leurs meres, cette horrible prostitution pour une grande civilité.

On remarque que Xerxès, irrité de ce que les Babyloniens s'étoient révoltés, ne leur accorda le pardon qu'après leur avoir défendu de porter les armes, & leur avoir ordonné au contraire une profession moins honnête. Il leur imposa la nécessité de porter, à l'exemple des femmes, des tuniques traînantes & à longs plis. Ces peuples avoient une manière de broder toute particulière. Ils ne formoient qu'un tissu, qui n'étoit chargé que de la différence des couleurs. Après quoi, ils ne laissoient pas cependant d'employer l'aiguille. C'étoient eux, qui avoient appris aux Grecs l'usage du pole, du style, la division des jours, & autres choses semblables.

IV. Les Babyloniens adorérent d'abord le soleil & la lune; mais, ils ne furent pas long-tems, sans admettre d'autres divinités. Ils diviniférent Baal ou Bel, autrement Bélus, un de leurs Rois, avec Mérodach-Baladan. Ils adoroient encore, ainsi que nous l'avons déjà dit, Vénus sous le nom de Mylitta. Cette dernière & Bélus étoient les principales divinités des Babyloniens. Ils avoient coûtume de compter leurs jours, depuis le lever du soleil jusqu'au même tems du jour suivant. Ils avoient cinq jours dans l'année, qu'ils solemnisoient avec beaucoup de magnificence, & presque avec les mêmes cérémonies que les Romains célébroient leurs Saturnales.

Les Babyloniens étoient fort adonnés à l'Astrologie judiciaire. Leurs Prêtres, qui faisoient une profession ouverte de cet art, étoient obligés de mettre en écrit tous les événemens de la vie des hommes singuliers ; & c'étoit par le rapport, qui se trouvoit entre ces événemens, & les mouvemens des corps célestes, qu'ils avoient établi les principes de leur art. Ils prétendoient avoir, depuis des milliers de siécles, de pareilles observations des événemens historiques, comparés aux révolutions des astres. On leur conteste avec raison cette longue suite d'observations, qui étoient alléguées par les seuls Astrologues judiciaires ; mais, on ne peut révoquer en doute celles de leurs Astronomes. Il est certain que l'on en avoit, au tems d'Aristote, qui étoient plus anciennes que l'empire des Babyloniens.

V. La Babylonie étoit arrosée de plusieurs fleuves, dont les principaux étoient le Tigre & l'Euphrate. Le premier étoit navigable depuis son embouchure jusqu'à Séleucie & Opis, l'entrepôt des païs circonvoisins ; & le second

l'étoit également, à commencer à son embouchure jusqu'à Babylone.

Babylone étoit la principale ville du païs; mais, il y en avoit un nombre d'autres. On voyoit sur les bords du Tigre, au-dessous d'Apamée jusqu'à la mer, Bilbe ou Bible, Didugua ou Digua, Gunde ou Spunde, Batracharta, Thalatha, Altha; & sur ceux de l'Euphrate, Idicare, Durabe, Thaccone, Thelbencane. Volgèsie & Barsite étoient situées le long du Baarsare. Il y en avoit aussi plusieurs le long des marais & de l'Arabie déserte. C'étoient Béane ou Béone, Chuduca, Phumane ou Chumane, Ciase ou Céase, Bérambe ou Birande, Orchoé, Beththane, Théamé, Sorthide, Iamba, Rhagie, Chiriphe, Rhatte.

VI. Nous terminerons cet article par une courte description, que M. Fréret nous a donnée de la Babylonie. C'est au sujet des Saques, dont il est parlé dans la Cyropédie de Xénophon.

» La Babylonie, dit ce sçavant » Académicien, est une presqu'isle, ou même une isle fermée au nord par le canal royal » ou le Nahar-Malcha, à l'orient » par le Tigre, à l'occident & au » midi par l'Euphrate, qui, après » avoir coulé presque nord & sud, » tourne vers l'orient, & va tomber dans le Tigre. Cette grande isle est encore divisée en » deux par un bras du Tigre, qui, » se séparant au-dessus de la ville, » nommée Apamia Mésène, coule vers le midi, & vient tomber » dans l'Euphrate au-dessous de la » ville de Séleucie sur l'Euphrate, différente de celle qui étoit » sur le Tigre, & vers une autre » ville, nommée Apamia, de » même que celle qui étoit sur le » Tigre. Cette seconde isle, nommée Mésène dans quelques Auteurs, & formée par l'Euphrate, par le canal principal du » Tigre & par le bras nommé » Délas ou Sélas, étoit, à ce que » je crois, le païs des Saques de » la Cyropédie; ce qui me le fait » croire, c'est non seulement la » convenance de cette situation » avec toutes les circonstances du » récit de Xénophon, mais encore les vestiges de leur nom, » que l'on trouve dans ce païs.

» Dans la carte Arabe de Bassora & d'une partie de la Babylonie, publiée dans les recueils » de voyages de M. Thevenot, » oncle du voyageur, on trouve » deux villes ou bourgades, l'une » sur le Tigre, & l'autre sur » l'Euphrate, nommées l'une & » l'autre Sakié ou Zakié, & éloignées entr'elles de plus de vingt » lieues. Le rapport de ce nom » avec celui des Saques ou Σάκαι » de Xénophon, est si sensible, » que j'ai cru pouvoir supposer » que le nom de ces peuples étoit » demeuré à ces deux endroits. «

La Babylonie répond à présent à ce qu'on appelle l'Irac-Arabi, ou l'Yérac-Arabie. C'est une province, qui appartient aux Turcs.

Il faut observer que plusieurs Écrivains de l'histoire Byzantine donnent aux Arabes, sujets des

Califes, entr'autres noms, celui de Babyloniens. Josephe donne aussi ce nom-là aux habitans de Bathyra, qui étoit un village aux environs de Syrie.

BABYLONIENS, *Babylonii*, Βαϐυλώνιοι. C'est ainsi qu'on appelloit les habitans de Babylone ou de la Babylonie, dont cette ville fut la capitale. *Voyez* Babylone & Babylonie.

BABYS, *Babys*, frere de Marsyas, qui fut écorché par Apollon, pour avoir osé le défier à qui joueroit le mieux de la flûte. Comme Babys se mêloit aussi d'en jouer, il eût éprouvé le même sort que son frere, s'il n'eût été sauvé par l'intercession de Pallas, qui représenta à Apollon, que cet ignorant étoit indigne de sa colère.

BABYTACE, *Babytace*, (*a*) ville du royaume de Perse, dont Pline & Solinus disent que les habitans s'attachoient à ramasser & enfouir dans la terre, autant qu'ils pouvoient trouver d'or, afin que ce métal ne pût être entre les mains de personne. Mais, comme on ne trouve ce trait d'histoire dans aucun autre auteur que dans Pline & Solinus, Saumaise croit que Babytace a été une ville où l'on gardoit le trésor des Rois de Perse, & que pour le mieux cacher, on l'avoit enfoui dans la terre. Il y en a qui nomment cette ville Barbythace ou Barbytace.

BACA, *Baca*, Βακὰ, (*b*) village, qui séparoit le territoire des Tyriens, de la Galilée, au rapport de Josephe. On place une ville de même nom au pied du mont Liban.

BACABASE, *Bacabasus*, (*c*) seigneur de la cour de Perse, du tems de Xerxès. Artabane, capitaine des gardes de ce Prince, après l'avoir assassiné, lui & Darius son fils, vouloit encore sacrifier un autre fils, qui restoit; sçavoir, Artaxerxe, qui fut surnommé Longuemain. Mais, auparavant, il communiqua son dessein à Bacabase. Ce Seigneur, content de sa fortune présente, le révéla à Artaxerxe. Il lui apprit par quelles mains le Roi, son pere, avoit été assassiné, par quelle ruse il avoit immolé lui-même son propre frere sur le faux soupçon d'un parricide; enfin par quelles embûches on se préparoit à le faire périr lui-même. Artaxerxe profita habilement de la découverte, pour prévenir les desseins d'Artabane, qui fut tué par la main même de ce jeune Prince.

BACASIS, *Bacasis*, (*d*) lieutenant de Mithridate, roi des Parthes. Ce Prince, ayant fait la conquête du païs des Médes, en confia le gouvernement à Bacasis.

BACATHA, *Bacatha*, ville ou bourg, que S. Épiphane met dans l'Arabie, aux environs de Philadelphie, au de-là du Jourdain. On trouve un évêque de Bacatha dans les souscriptions de quelques Conciles. Charles de S.

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 334. Solin. pag. 328.
(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 832.
(*c*) Just. L. III. c. 1.
(*d*) Just. L. 41. c. 6.

Paul & , après lui, le P. Labbe croyent que Bacatha est la même que Bazcata , dans la tribu de Juda.

BACAUDES, *Bacaudæ*, autrement Bagaudes. *Voyez* Bagaudes.

BACBACAR, *Bacbacar*, (*a*) Βακϐακὰρ, Lévite, qui étoit un fameux charpentier. Au retour de la captivité de Babylone, il fut employé à la reconstruction du Temple de Jérusalem.

BACBUC, *Bacbuc*, Βακϐοὺκ, (*b*) Juif, dont les enfans revinrent à Jérusalem, après la captivité de Babylone.

BACCARIN, *Baccarinum*, (*c*) sorte de parfum, dont se servoient les Anciens. Il prenoit ce nom de l'herbe, appellée Baccar, qui porte une fleur de couleur de pourpre.

BACCHA, *Baccha*, Βάκχα, nom que l'on donnoit à la prêtresse de Bacchus.

BACCHANALES, *Bacchanalia*, Βακχικὰ, Διονύσια, (*d*) fêtes, qui se célébroient en l'honneur de Bacchus. Les Grecs distinguoient des Bacchanales de diverses sortes, d'anciennes, de nouvelles, de grandes, de petites, de champêtres, de printanières, d'automnales, de nocturnes, &c. Toutes ces différences se trouvent dans Thucydide, dans Aristophane & son Scholiaste, dans plusieurs endroits de Plutarque, dans Cicéron & dans plusieurs auteurs Grecs & Latins. Cette fête eut son origine en Égypte, selon Hérodote, & fut établie dans la Gréce par Mélampus, qui l'avoit apportée d'Égypte, au rapport de Diodore de Sicile. Plutarque fait aussi venir d'Égypte les Bacchanales.

Dans plusieurs villes Grecques, les femmes célébroient les Bacchanales tous les trois ans; & c'étoit la regle que les jeunes filles portassent alors des thyrses dans leurs mains, & qu'éprises d'une espèce de fureur, elles chantassent des cantiques en l'honneur de Bacchus. Elles s'assembloient pour lui offrir des sacrifices; & elles supposoient, dans leurs hymnes, la présence de ce dieu, à l'exemple des Ménades, qu'on dit avoir été à sa suite. Comme l'invention du vin est d'une grande utilité aux hommes, tant à cause du plaisir qu'il leur procure, que parce qu'il augmente leurs forces, on avoit coûtume d'apporter au milieu du repas du vin pur à tous les conviés, & d'invoquer le bon Génie. Quand le repas étoit fini, on leur donnoit du vin mêlé avec de l'eau; & ils invoquoient alors Jupiter Sauveur.

(*a*) Paral. L. I. c. 9. v. 15.

(*b*) Esdr. L. I. c. 2. v. 51.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 207.

(*d*) Thucyd. pag. 110. Herod. L. I. c. 150. L. II. c. 48, 49. Diod. Sicul. pag. 61, 148. Tit. Liv. L. XXXIX. c. 8. *&* *seq.* Cicer. de Natur. Deor. Athen. pag. 212, 659. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 87. *&* *suiv.* Hist. Rom. Tom. IV. pag. 407. *&* *suiv.* Antiq. expl. par Dom Bern. de Montf. Tom. II. pag. 227, 228. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 534, 535. Tom. IV. pag. 247, 248. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 101.

Il s'étoit introduit plusieurs infamies dans la célébration des Bacchanales. On y portoit un Phallus, à l'imitation de celui qu'Isis avoit consacré à Osiris; quoique les Auteurs Grecs, qui vouloient prouver à tout propos, que les dieux & leur culte avoient pris naissance dans leur païs, ayent inventé une autre raison de l'institution de cette cérémonie, en disant que son origine venoit de ce que les peuples de l'Attique n'ayant pas voulu recevoir le culte de Bacchus, ce dieu les avoit affligés d'une maladie honteuse, & que pour l'appaiser, ils avoient été obligés de consacrer la représentation des parties, sur lesquelles la vengeance du dieu étoit tombée.

Quoiqu'il en soit, les fêtes de Bacchus n'étoient célébrées nulle part avec plus de solemnité qu'à Athènes. On y en avoit même établi plusieurs en l'honneur de ce dieu; deux sur tout, qui étoient plus connues que toutes les autres, appellées les grandes & les petites fêtes de Bacchus. Celles-ci étoient comme une préparation aux premières. Elles se célébroient en pleine campagne, vers le tems de l'automne, & s'appelloient *Lenea*, d'un mot Grec, qui signifie pressoir. Les grandes étoient nommées ordinairement *Dionysia*, d'un des noms de ce dieu, & se célébroient dans la ville vers le printems.

Dans les unes & dans les autres, on donnoit au peuple des jeux, des spectacles, des représentations de théatre; ce qui se faisoit avec un grand concours & une grande magnificence. C'étoit pour lors que les Poëtes disputoient entr'eux le prix de la poësie, en soumettant au jugement des arbitres, nommés pour cet effet, les piéces soit tragiques soit comiques, qu'ils avoient composées, & que l'on représentoit devant le peuple.

Ces fêtes duroient plusieurs jours. Ceux, qui y étoient initiés, imitoient tout ce qu'il a plu aux Poëtes de feindre du dieu Bacchus. Ils se couvroient de peaux de bêtes; ils tenoient en main des thyrses, c'est-à-dire, des demi-piques couvertes de feuilles de lierre; ils avoient des tymbales, des cors, des sistres & d'autres instrumens propres à faire beaucoup de bruit; ils portoient sur la tête des couronnes de branches de lierre, de vigne, & d'autres arbres consacrés à Bacchus. Les uns représentoient Silène; les autres, Pan; les autres, des Satyres, tous habillés en mascarades. Plusieurs étoient montés sur des ânes; d'autres traînoient des chevres, pour les immoler. Hommes & femmes, travestis de la sorte, paroissoient en public, & le jour & la nuit, contrefaisant les ivrognes, dansant d'une manière tout-à-fait indécente, & couroient en foule sur les montagnes & dans les forêts, poussant des cris & des hurlemens terribles, les femmes sur tout, qui paroissoient plus forcenées que les hommes, & qui, toutes hors d'elles-mêmes, & transportées de fureur, appelloient à grands cris le Dieu, dont on célébroit la fête: εὐοῖ Βάκχε, ou

ὢ Ἴακχε, *ou* Ἰόβακχε, *ou* Ἰὼ Βάκχε. Cette troupe de Bacchantes étoit ſuivie de ce qu'il y avoit dans la ville de vierges plus reſpectables par leur naiſſance, appellées καινηφόροι, parce qu'elles portoient ſur leurs têtes des corbeilles couvertes de pampres & de lierre.

On joignoit à tout cela d'autres cérémonies de la dernière obſcénité, & dignes du dieu, qui vouloit être ainſi honoré. Tous les ſpectateurs entroient dans les mêmes diſpoſitions, & étoient ſaiſis du même eſprit. Ce n'étoient que danſes, ivrogneries, débauches, & tout ce que la licence la plus effrénée peut imaginer de plus grandes abominations. Voilà ce que tout un peuple, qui a paſſé pour l'un des plus ſages de la Gréce, non ſeulement ſouffroit, mais admiroit & pratiquoit. Nous diſons tout un peuple; car, Platon, en parlant des Bacchanales, dit en termes formels, qu'il avoit vu toute la ville d'Athènes plongée dans l'ivrognerie.

Une choſe encore plus digne de remarque, c'eſt ce qui ſe paſſoit à Rome dans les Bacchanales. On en trouve le détail dans Tite-Live; & il mérite certainement de trouver ici place.

Un certain Grec ſans naiſſance & ſans nom vint d'abord en Toſcane, où il n'apporta aucun de ces arts, aucune de ces ſciences, que ſa nation, la plus habile de l'univers en toute ſorte de connoiſſances, a ſouvent introduites à Rome pour la perfection de l'eſprit & du corps; mais, de nouveaux ſacrifices, ou pour mieux dire, de folles & dangereuſes ſuperſtitions; car, il n'étoit pas de ceux, qui, pour ſubſiſter, font profeſſion de quelque culte religieux, & enſeignent ouvertement au peuple des rits & des cérémonies, qui n'ont pour but que de lui inſpirer le reſpect des dieux. Ses myſtères étoient inconnus, & ſe célébroient dans le ſecret. Il n'y initia d'abord qu'un petit nombre de perſonnes; mais bientôt, il y admit indifféremment tous ceux, qui ſe préſentoient de l'un & de l'autre ſexe. Pour y attirer un plus grand nombre de gens, il les aſſaiſonna des plaiſirs du vin & de la bonne chere. Le vin, les cris & les ténébres de la nuit ayant bientôt éteint juſqu'aux moindres reſtes de pudeur, on s'abandonna à toute ſorte de corruptions & d'infamies, chacun trouvant, pour ainſi dire, ſous ſa main, le plaiſir qui étoit le plus conforme à ſon goût.

Un libertinage ſi affreux n'étoit pas le ſeul vice de ces aſſemblées nocturnes. Il ſortoit de la même ſource une foule d'autres crimes, tels que ſont les faux témoignages, les teſtamens & autres actes ſuppoſés, les dénonciations des innocens, les empoiſonnemens, & enfin les meurtres exécutés ſi ſecrétement, qu'on ne trouvoit pas même les corps des malheureux pour leur donner la ſépulture. Pluſieurs de ces forfaits ſe commettoient par la ruſe, & un plus grand nombre encore par la violence. Ceux de la dernière eſpèce étoient couverts par les hurlemens affec-

tés des coupables, & par le bruit des cymbales & des tambours, qui empêchoient qu'on n'entendît les cris de ceux ou de celles, à qui on ôtoit ou l'honneur ou la vie.

Ces abominations passérent de la Toscane à Rome, comme une maladie, qui se communique de proche en proche. La grandeur de la ville les tint quelque tems cachées, comme il arrive d'ordinaire. Mais enfin, le consul Postumius en eut connoissance de la manière qui suit.

Pub. Ébutius, fils d'un officier de cavalerie, ayant perdu son pere, étoit resté, après la mort des tuteurs, qu'on lui avoit nommés, sous la direction de sa mere Duronia & de son beau-pere T. Sempronius Rutilus, qui l'avoient fait élever. Cette dame se laissoit gouverner par son mari, qu'elle aimoit; & ce beau-pere, qui avoit administré les biens de son pupille, de façon à ne pouvoir en rendre compte, songeoit ou à se défaire de lui, ou au moins à le mettre dans une telle dépendance de sa volonté, qu'il ne pût jamais le troubler. Le moyen, qui lui parut le plus propre pour le conduire à son but, ce fut de faire initier P. Ébutius dans la confrérie des Bacchanales. Sa femme, à qui il avoit fait part de son dessein, fit venir ce jeune homme, & lui dit que, pendant qu'il avoit été malade, elle avoit promis aux dieux qu'elle l'initieroit dans cette confrérie, dès qu'il auroit recouvré la santé; que puisque les dieux avoient eu la bonté d'exaucer ses prieres, elle vouloit s'acquitter de son vœu; qu'il falloit qu'il passât dix jours dans l'abstinence des femmes; & qu'après ce terme, elle le laveroit dans de l'eau pure, & le conduiroit dans le sanctuaire du dieu, à qui elle l'avoit engagé.

Il y avoit, dans le voisinage de Duronia, une courtisanne célebre, connue sous le nom d'Hispala Fécénia. Elle étoit née avec des sentimens assez nobles; mais, telle est la force de l'habitude, que pour se soûtenir, elle continuoit, depuis qu'elle avoit reçu la liberté, l'indigne métier qu'on lui avoit appris dès l'enfance, & pendant son esclavage. P. Ébutius s'étoit engagé avec elle dans un commerce, qui ne faisoit tort, ni à sa réputation, ni à sa fortune. Car, c'étoit elle, qui l'avoit aimé la première, & qui avoit cherché à s'en faire aimer; & par sa libéralité, elle le mettoit en état de faire une dépense, que lui refusoit l'avarice de son beau-pere & de sa mere. Enfin, la tendresse, qu'elle avoit pour ce jeune homme, alla si loin, que depuis la mort de son patron, n'ayant personne sous l'autorité de qui elle pût contracter légitimement, elle se fit nommer un tuteur par le Préteur & par les Tribuns, & elle institua par son testament P. Ébutius pour son unique héritier.

Comme ils étoient donc unis de manière qu'ils n'avoient rien de secret l'un pour l'autre, P. Ébutius dit en riant à Hispala Fécénia, qu'elle ne fût pas étonnée, s'il passoit quelques nuits sans dormir

avec elle ; que par une suite dû vœu, que sa mere avoit fait pour sa santé, il vouloit se faire initier dans les mystères de Bacchus. *Les dieux vous en préservent*, s'écria Hispala Fécénia, effrayée de ce discours, *& qu'ils nous envoyent plutôt la mort à vous & à moi, que de permettre que vous exécutiez un dessein si funeste.* Et aussitôt elle commença à les conjurer de faire retomber sur ceux, qui lui avoient donné ce conseil, les malheurs dans lesquels ils avoient voulu le précipiter. P. Ébutius, surpris de ce discours & encore plus du trouble de sa maîtresse, lui dit, pour l'appaiser, qu'il n'étoit pas besoin de faire des imprécations; que c'étoit sa mere, qui, du consentement de son beau-pere, lui avoit ordonné de se préparer à cette cérémonie. *Votre beau-pere a donc dessein*, lui répliqua-t-elle, [*car, je ne veux pas en soupçonner votre mere*] *de vous faire perdre votre honneur, votre réputation, votre fortune & votre vie.*

P. Ébutius, plus étonné qu'auparavant, lui ayant demandé de quoi il étoit donc question, elle commença à prier les dieux & les déesses de lui pardonner, si la tendresse, qu'elle avoit pour lui, la forçoit de révéler les secrets, qu'elle auroit dû taire. Puis, elle lui avoua qu'étant esclave, elle avoit accompagné sa maîtresse à ces mystères, où elle ne s'étoit jamais trouvée, depuis qu'elle étoit libre ; mais qu'elle en avoit assez vu pour assurer qu'il n'y avoit sorte d'infamies à laquelle on ne se livrât dans ces assemblées nocturnes ; & qu'il étoit constant que depuis deux ans on n'y avoit associé personne, qui ne fût au-dessous de vingt ans; que dès que quelqu'un y avoit été introduit, on le mettoit comme une victime entre les mains des Prêtres, qui le conduisoient aussi-tôt dans un lieu à l'écart, où les hurlemens, le chant des musiciens,& le bruit des cymbales, des tambours & autres instrumens de musique, empêchoient qu'on ne pût entendre les cris plaintifs de ceux ou de celles, à qui on faisoit violence; qu'elle le prioit & le conjuroit d'éviter ce malheur, à quelque prix que ce fût, & de ne point se jetter aveuglément dans un précipice, où il lui faudroit d'abord souffrir dans sa personne, puis exercer sur les autres tous les outrages imaginables; & elle ne le quitta point, qu'il ne lui eût juré qu'il renonçoit absolument à des mystères si détestables.

Après cet entretien, il vint chez sa mere ; & cette dame lui ayant dit ce qu'il devoit faire ce jour-là & les suivans, pour se préparer à la cérémonie, dont elle lui avoit parlé, il lui déclara, en présence de son beau-pere, qu'il ne feroit rien de ce qu'elle demandoit, & qu'il ne vouloit point se faire initier. Aussi-tôt, Duronia s'écria qu'on voyoit bien qu'il étoit retenu par l'amour d'Hispala Fécénia, dont il n'avoit pas la force de se séparer pendant dix nuits; qu'enchanté par les attraits empoisonnés de cette Circé, il ne respectoit, ni son beau-pere,

ni ſa mere, ni les dieux. La diſpute s'étant échauffée peu à peu, Sempronius & Duronia le mirent hors de la maiſon avec quatre de ſes eſclaves. Le jeune homme ſe retira chez Ébutia ſa tante paternelle, & lui dit la raiſon, qu'avoit eüe ſa mere de le chaſſer de chez elle. Dès le lendemain, par le conſeil de cette dame, il alla trouver le conſul Poſtumius, à qui il expoſa en ſecret tout ce qu'il ſçavoit de la conjuration. Ce Magiſtrat le renvoya en lui ordonnant de revenir le trouver trois jours après. Pendant cet intervalle, il demanda à Sulpicia, ſa belle-mere, qui étoit une dame de grande conſidération, ſi elle ne connoiſſoit pas une femme âgée du mont Aventin, qui ſe nommoit Ébutia. Sulpicia lui ayant répondu qu'elle la connoiſſoit pour une femme d'honneur & digne des premiers tems de la République, il lui dit qu'il avoit à lui parler, & qu'il la prioit de la faire venir. Ébutia ne manqua pas de ſe rendre chez Sulpicia. Alors, le Conſul feignant de s'y rencontrer par hazard, lui parla de la converſation, qu'il avoit eue avec ſon neveu. Auſſi-tôt, Ébutia ſe mit à pleurer, plaignant le malheur de ſon neveu, qui, dépouillé de ſes biens par ceux-là même qui auroient dû le protéger, étoit alors dans ſa maiſon, ayant été chaſſé de celle de ſa mere; qu'elle prioit les dieux de le lui pardonner; mais que la ſeule raiſon, qui lui avoit attiré un traitement ſi rude, c'eſt qu'il avoit trop de pudeur & de modeſtie, pour vouloir participer à des myſtères, qu'on diſoit être remplis d'horreurs & d'obſcénités.

Le Conſul convaincu, n'ayant pas lieu de douter qu'Ébutius ne lui eût dit la vérité, congédia Ébutia, & pria ſa belle-mere de lui faire encore venir Hiſpala Fécénia, affranchie aſſez connue de tous ceux qui habitoient ſur le mont Aventin, qu'il vouloit l'interroger ſur des faits importans. Hiſpala Fécénia fut ſaiſie de crainte, quand elle ſe vit mandée, ſans en ſçavoir la raiſon, chez une dame de ce rang & de cette réputation. Mais, quand elle apperçut dans le veſtibule de ſon palais les licteurs du Conſul & la foule, qui accompagnoit ordinairement ce Magiſtrat, peu s'en fallut qu'elle ne tombât morte. Poſtumius, l'ayant raſſurée, la conduiſit dans l'endroit le plus ſecret de la maiſon; & là en préſence de Sulpicia, il lui dit qu'elle n'avoit rien à craindre, ſi elle pouvoit ſe réſoudre à dire la vérité; qu'il lui en donnoit ſa parole, auſſi-bien que Sulpicia, qu'elle ſçavoit n'être pas capable de la tromper; qu'elle lui apprît donc, ſans aucun déguiſement, ce qui avoit coûtume de ſe paſſer aux ſacrifices nocturnes des Bacchanales dans le bocage de Stimula. A ces mots, l'affranchie fut agitée d'une ſi grande frayeur & d'un tel tremblement dans tout ſon corps, qu'elle demeura long-tems ſans pouvoir ouvrir la bouche. Enfin, reprenant ſes eſprits, elle avoua qu'étant encore jeune eſclave, elle avoit été adoptée avec ſa maîtreſſe dans ces aſſemblées; mais que depuis pluſieurs

années qu'on l'avoit mise en liberté, elle n'avoit rien appris de ce qui s'y faisoit. Le Consul la loua de ce qu'elle avouoit qu'elle y avoit été initiée ; que c'étoit déjà une marque de sa bonne foi. Mais, il l'exhorta à lui apprendre le reste avec la même sincérité.

Comme elle persistoit à nier qu'elle en sçut davantage : » Si » vous êtes convaincue par le té» moignage d'un autre, lui dit » Postumius, de sçavoir ce que » vous refusez de m'avouer, n'es» pérez pas que je vous traite » avec la même douceur, que si » vous me le découvriez vous» même. Je sçais tout, ajoûta-t» il, de celui-là même que vous » en avez instruit. « Hispala Fécénia, persuadée que c'étoit de Pub. Ébutius que le Consul avoit tout appris, se jetta aux pieds de Sulpicia, & commença par la prier de ne pas changer en une affaire, non seulement sérieuse, mais même criminelle, une simple conversation d'un amant avec sa maîtresse ; que tout ce qu'elle avoit dit à P. Ébutius, étoit un conte, qui n'avoit rien de réel, & qu'elle n'avoit inventé que pour lui faire peur. » Tu penses, lui dit » Postumius en colère, être en» core à folâtrer avec ton amant, » & non répondre à une des pre» mières dames de Rome & au » Consul lui-même. « Alors, Sulpicia la relevant l'exhorte à parler, & prie son gendre de l'écouter avec douceur. Enfin, ayant repris courage & s'étant plainte amèrement de l'indiscrétion & de l'infidélité de Pub. Ébutius, qui payoit d'une telle ingratitude, le service important, qu'elle lui avoit rendu en cette occasion-là même, elle ajoûta qu'elle redoutoit fort la colère des dieux, dont elle alloit révéler les mystères secrets, & encore plus la vengeance des hommes, qui, apprenant qu'elle les avoit dénoncés, ne manqueroient pas de la mettre en piéces de leurs propres mains ; qu'elle conjuroit Sulpicia & le Consul de vouloir, par pitié, la faire transporter loin de l'Italie dans quelque lieu, où elle pût passer le reste de ses jours en sûreté. Postumius l'assura qu'elle n'avoit rien à craindre, & qu'il lui procureroit à Rome autant de sûreté qu'en aucun lieu du monde.

Alors, Hispala Fécénia découvrit au Consul tout le mystère de ces sacrifices, en les reprenant dès leur première origine ; » Que d'a» bord ils avoient été confiés à » des femmes, sans qu'on y ad» mît aucun homme ; qu'il y avoit » eu trois jours dans l'année, des» tinés à l'initiation de celles, qui » se présentoient pour être admi» ses dans la confrérie ; que les » dames parvenoient à la prêtri» se, chacune à leur tour ; mais, » que Paculla Minia de Capoue, » ayant été élevée à cette digni» té, avoit introduit dans ces cé» rémonies des changemens & » des nouveautés, qu'elle préten» doit lui avoir été inspirés par » les dieux ; que c'étoit elle qui y » avoit admis les premiers hom» mes ; sçavoir, ses deux fils Mi» nius & Hérennius, de la famil» le des Cerrinius ; qu'elle avoit » voulu que ces sacrifices se célé-

» brassent la nuit & non le jour ;
» & qu'au lieu des trois jours
» consacrés chaque année aux ini-
» tiations, elle en avoit établi
» cinq chaque mois ; que depuis
» que les hommes y avoient été
» admis pêle-mêle avec les fem-
» mes, & que les ténébres de la
» nuit avoient permis une licence,
» que la lumière du jour en avoit
» bannie auparavant, il n'y avoit
» sortes de crimes, d'infamies &
» d'abominations, auxquelles on
» ne se fût abandonné sans scru-
» pule ; que la corruption des
» hommes entr'eux surpassoit en-
» core celle à laquelle ils se por-
» toient avec les femmes ; que
» ceux, qui témoignoient de la ré-
» pugnance à souffrir ces indigni-
» tés dans leur personne, ou à les
» commettre dans celle des au-
» tres, étoient immolés comme
» des victimes ; que le caractère
» essentiel de leur religion étoit
» de se croire tout permis ; que les
» hommes, en s'agitant par des
» mouvemens convulsifs de tous
» leurs membres, & affectant de
» n'être plus les maîtres de leur
» esprit, parloient de l'avenir d'un
» air & d'un ton de prophéte ; que
» les femmes, travesties en Bac-
» chantes & laissant leurs cheveux
» épars, couroient aux bords
» du Tibre ; que plongeant dans
» ses eaux les torches ardentes, qu'-
» elles avoient à la main, elles les
» en retiroient tout allumées, &
» donnoient pour miracle, ce qui
» n'étoit que l'effet du souphre &
» de la chaux, dont on les avoit
» enduites ; que jettant dans le
» fond des abîmes ceux, dont ils
» vouloient se défaire, ils pu-
» blioient que les dieux les avoient
» enlevés ; qu'ils traitoient ainsi
» ceux, qui refusoient d'entrer
» dans la conjuration, de partici-
» per à leurs forfaits, ou de souf-
» frir les prostitutions auxquelles
» ils les vouloient assujettir ; que
» la secte étoit déjà si nombreu-
» se, qu'elle composoit à Rome
» un second peuple, dont plu-
» sieurs personnes illustres de l'un
» & de l'autre sexe faisoient par-
» tie ; que depuis deux ans, on
» avoit fait une loi, qui défen-
» doit de recevoir personne au-
» dessus de vingt ans ; qu'on re-
» cherchoit les âges les plus sus-
» ceptibles d'erreur & de prosti-
» tution. « Après avoir déclaré tout ce qu'elle sçavoit, elle se prosterna une seconde fois aux pieds du Consul, & le conjura de l'éloigner de Rome. Mais, ce Magistrat pria sa belle-mere de mettre la dénonciatrice en sûreté dans quelque partie de sa maison. Elle la logea tout au haut, dans un appartement fermé en dehors, & où l'on montoit par des dégrés placés dans l'intérieur de la maison même. Hispala Fécénia y fit aussi-tôt transporter tous ses effets & y appella ses esclaves. Pour P. Ébutius, le Consul lui ordonna d'aller loger chez un de ses clients. Par-là s'étant assuré des deux dénonciateurs, il informa le Sénat de toute cette intrigue.

Lorsqu'il eut exposé avec ordre, tant ce qui lui avoit été rapporté par d'autres, que ce qu'il avoit découvert par lui-même, le Sénat craignit, pour la République,

les suites d'un si pernicieux complot, & il n'y eut point de particulier, qui n'appréhendât que quelqu'un des siens ne s'y trouvât engagé. En attendant, les Sénateurs ordonnérent que le Consul seroit remercié des soins qu'il avoit pris de découvrir le tout sans tumulte & sans bruit. Ensuite, ils le chargérent lui & son collégue, d'informer extraordinairement contre les ministres de ces cérémonies nocturnes, & contre leurs complices & adhérents, prenant grand soin de mettre à couvert de leur cruauté P. Ébutius & Hispala Fécénia, & promettant des récompenses à quiconque se joindroit à eux, pour aider à approfondir ce mystère d'iniquité. Ils ordonnérent qu'on arrêtât, non seulement à Rome, mais encore dans tous les autres bourgs & villes circonvoisines, les Prêtres ou Prêtresses, qui présidoient à ces sacrifices, & qu'on les mît au pouvoir des Consuls; qu'on défendît à Rome par un édit qui seroit envoyé dans toutes les provinces de l'Italie, à tous ceux ou celles, qui s'étoient fait initier dans les Bacchanales, de s'assembler pour raison de ces sortes de sacrifices, ou pour aucune cérémonie qui y eût rapport. L'arrêt portoit sur tout, qu'on décrétât tous ceux, qui avoient conspiré contre l'honneur ou contre la vie de quelque personne que ce pût être.

Les Consuls commandérent aux Édiles curules de rechercher tous les Prêtres de cette secte, de les faire arrêter & de les tenir renfermés, sans cependant les enchaîner, afin qu'on pût les interroger en tems & lieu; & aux Édiles du peuple, de veiller à ce qu'il ne se fît aucun sacrifice secret. On chargea les Triumvirs capitaux de disposer des sentinelles dans les différens quartiers de la ville, & d'empêcher les assemblées nocturnes. Et pour prévenir les incendies, on nomma des Quinquevirs, à qui on donna la commission de travailler de concert avec les Triumvirs, & de garder les édifices, chacun dans son quartier, tant en de-çà qu'au de-là du Tibre.

Dès que ces officiers furent partis, pour aller où leur devoir les appelloit, les Consuls montérent sur la tribune aux harangues, où la multitude accourut en foule; & là, Postumius ayant commencé par la priere solemnelle, que les Magistrats avoient coûtume de prononcer, avant que de parler, il continua ainsi: » Romains, il n'y eut jamais d'assemblée où il fût non seulement » plus convenable, mais encore » plus nécessaire, d'adresser aux » dieux la priere que vous venez » d'entendre, pour vous avertir » que nous n'avons point d'autres » dieux, que[illegible]x que nos ancêtres ont a[illegible]s, & que nous » devons rejetter ceux, dont le » culte étranger & impie, après » avoir aveuglé les esprits par un » entousiasme furieux, & leur » avoir entièrement ôté l'usage » de la raison, jette les hommes » dans toutes sortes de désordres, » de déréglemens & de profanations. Pour moi, Citoyens, je

» ne sçais ce que je dois dire, ni » ce que je dois faire. J'ai lieu de » craindre, si je vous laisse ignorer une partie de ce que j'ai découvert, qu'on ne m'accuse de » négligence ; & que si je vous » fais tout connoître, je ne vous » cause trop de terreur & d'allarmes. Mais, de quelque façon » que je vous parle, sçachez par » avance, que mes expressions » ne répondront jamais à l'atrocité des forfaits, que j'ai à vous » révéler. Il me suffit qu'elles » soient assez fortes pour vous engager à vous tenir sur vos gardes. Qu'il regne depuis longtems dans toute l'Italie, & depuis peu même, en plusieurs » endroits de Rome, ce qu'on appelle les Bacchanales ; c'est ce » que je suis persuadé que vous » avez appris, non seulement par » la renommée, mais encore par » les hurlemens & le fracas, qui » se font entendre pendant la nuit » dans toutes les parties de la » ville. Mais, je sçais en même tems que vous n'en connoissez » que le nom, & que vous ignorez de quoi il est question dans » le fond. Les uns s'imaginent » que c'est le culte de quelque » dieu particulier ; d'autres que » ce sont des jeux & des divertissemens permis ; & qu'après » tout, il n'y a que très-peu de » gens, qui soient mêlés dans » cette intrigue, de quelque nature qu'elle soit. A l'égard du » nombre des initiés, si je vous » dis qu'il est composé de plusieurs milliers de personnes, » vous serez tout d'un coup effrayés, si je n'ajoûte aussi-tôt » pour vous rassurer, premièrement que ce sont, pour la plûpart, des femmes, [& c'est là » la principale source de tout le » mal] ; en second lieu, des » hommes qui ne valent guere » mieux que des femmes, uniquement occupés à corrompre les » autres, après s'être laissé corrompre les premiers; des fanatiques, » en qui les veilles, le vin, le bruit » des tambours & les clameurs » nocturnes ont étouffé la raison, » aussi-bien que la pudeur.

» La conjuration est encore » foible ; mais, tous les jours, » elle prend de nouveaux accroissemens. Ni vos ancêtres, ni » vous-mêmes, n'avez jamais » permis aux Citoyens de s'assembler, si ce n'est ou quand on leur » en donnoit le signal du haut du » Janicule, pour aller contre les » ennemis dans les attaques imprévues, ou quand les Tribuns » convoquoient le peuple pour » lui proposer quelque loi, ou » quand quelqu'un des autres » Magistrats le vouloit haranguer. En un mot, on n'a jamais » souffert que la multitude s'assemblât, sans avoir à sa tête » un chef légitime, qui pût en » modérer les mouvemens. Que » devez-vous donc penser de ces » assemblées, qui se tiennent la » nuit, où les hommes se trouvent pêle-mêle avec les femmes ? Si vous sçaviez à quel » âge les mâles y sont initiés, » leur misérable condition ne vous » causeroit pas moins de honte, » que de compassion. Quoi, Ro-

» mains, voudriez-vous enrôler
» pour soldats de jeunes gens,
» qui ont prêté serment à de tels
» corrupteurs ? Voudriez-vous
» leur mettre les armes à la main
» & leur confier votre salut, après
» les avoir tirés de ce sanctuaire
» obscur ? Croyez-vous propres
» à combattre pour l'honneur de
» vos femmes & de vos enfans,
» des gens qui se sont prostitués eux
» mêmes, avant que de devenir
» les prostituteurs des autres ?

» Encore, s'ils s'étoient con-
» tentés de se deshonorer eux-
» mêmes, en se plongeant dans
» toute sorte de turpitude, si leur
» cœur seul étoit souillé par des
» impuretés, & que leurs bras
» fussent exempts de meurtres,
» & leurs esprits de fraudes.....
» Mais, apprenez qu'on ne vit
» jamais dans la République un
» amas si complet de tous les cri-
» mes imaginables. Sçachez que,
» depuis quelques années, tout
» ce qu'il y a eu de libertinage,
» de fraudes, de violences &
» d'impiétés, est sorti de cette in-
» fame société, comme de sa
» source. Cependant, ils ne sont
» pas encore arrivés au but, qu'ils
» se sont proposés. La conjura-
» tion se borne, quant à présent,
» à nuire aux particuliers ; mais,
» elle s'accrédite tous les jours,
» & bientôt elle sera assez puis-
» sante pour attaquer & peut-être
» opprimer la République. Si
» vous ne prenez garde, Ro-
» mains, l'assemblée nocturne
» deviendra incessamment égale à
» celle, que le Consul tient ici en
» plein jour. Chacun d'eux vous
» redoute à présent qu'ils vous
» voyent tous ensemble ; mais,
» si-tôt que vous serez rentrés
» dans vos maisons, & que vous
» serez sortis de Rome, pour al-
» ler à la campagne, ils ne man-
» queront pas de délibérer entr'-
» eux sur les moyens, qu'il leur
» faudra prendre pour leur salut
» & pour votre perte. Alors,
» étant tous réunis, ils devien-
» dront redoutables à chaque Ci-
» toyen en particulier. Vous de-
» vez donc tous souhaiter qu'au-
» cun des vôtres n'ait été attaqué
» de cette maladie contagieuse.
» Car, s'il s'en trouvoit quel-
» qu'un, que son libertinage ou
» sa folie eût entraîné dans cet
» abîme, vous ne devez plus le
» tenir pour votre ami ou pour
» votre parent, mais le regarder
» comme un membre empesté de
» ce corps, avec lequel il s'est
» uni pour s'abandonner aux ex-
» cès les plus honteux & les plus
» détestables. Je ne suis pas mê-
» me bien assûré qu'aucun de vous
» ne se soit laissé ou ne se laisse
» surprendre à l'erreur.

» Car, rien n'est plus capable
» de séduire qu'une superstition
» criminelle, quand elle se cou-
» vre du manteau respectable de
» la religion. Elle oppose ordi-
» nairement à ses ennemis la ma-
» jesté redoutable des dieux, &
» leur fait craindre qu'en voulant
» punir la fraude & la malice des
» hommes, ils n'entreprennent
» sur les droits du ciel. Mais,
» nous avons une infinité de dé-
» crets des Pontifes, d'arrêts du
» Sénat & de réponses des Arus-

» pices, qui doivent vous ôter » ces vains scrupules. Combien » de fois, du tems de nos peres, » a-t-on chargé les Magistrats, » d'empêcher qu'on n'admît à » Rome aucun dieu, aucun cul- » te étranger; de chasser de la » place publique, du cirque & » de la ville entière, tous ces sé- » ducteurs, qui courent le païs, » sous le nom de devins ou de » prêtres; de rechercher toutes » les formules nouvelles de prie- » res ou de prophéties, & de les » brûler, & d'abolir tous les rits, » toutes les cérémonies & tous » les sacrifices, qui n'étoient pas » en usage à Rome ? Car, ces » personnages prudens & éclai- » rés, qui connoissoient égale- » ment, & les loix sacrées de la » religion, & la jurisprudence des » hommes, étoient persuadés que » les États n'avoient pas de plus » dangereux ennemis que les no- » vateurs, & que rien n'étoit » plus capable d'abolir la vérita- » ble & l'ancienne religion de nos » peres, que les sacrifices nou- » veaux & inconnus, qu'on vou- » loit introduire en sa place.

» Voilà de quoi j'ai cru vous » devoir avertir, afin que vous » n'ayez aucun scrupule, quand » vous nous verrez détruire ces » retraites de débauches & de » crimes, & dissiper cette assem- » blée d'impies & de fanatiques. » Tout se fera suivant la volonté » & sous les auspices des dieux, » qui ne pouvant souffrir qu'on » commît, sous leur nom, tant de » crimes & de sacriléges, ont ti- » ré ces attentats du milieu des » ténébres, pour les exposer au » grand jour, non dans le dessein, » qu'ils demeurent impunis; mais, » afin qu'on venge leur majesté » offensée, par la punition exem- » plaire des coupables. Le Sénat » nous a donné extraordinaire- » ment, à mon collégue & à moi, » la commission d'informer de » cette conspiration & de l'étouf- » fer; & nous nous en acquit- » terons ponctuellement. Nous » avons ordonné aux Magistrats » du second ordre de faire faire » exactement la ronde pendant » la nuit dans tous les quartiers » de la ville. C'est à vous, Ci- » toyens, à vous acquitter aussi » de vos devoirs dans les endroits, » où chacun se trouvera posté, » à bien exécuter les ordres, » qu'on vous donnera, & à em- » pêcher que la ruse & la malice » des conjurés n'excitent quelque » tumulte, qui mette la ville en » danger. «

Ensuite, ils firent faire lecture de l'arrêt du Sénat, & proposérent une récompense à quiconque ameneroit devant eux, ou au moins, leur dénonceroit quelqu'un des complices. Ils déclarérent en même tems que si quelqu'un de ceux, qui auroient été dénoncés, prenoit la fuite, ils lui donnoient, pour se représenter, un certain tems, passé lequel il seroit condamné par contumace; que si on leur nommoit quelqu'un, qui fût actuellement hors de l'Italie, ils lui accordoient un plus long terme pour venir comparoître & se défendre. Ils défendirent de plus, par un édit, à toute personne, de

quelque condition qu'elle fût, de rien vendre ou acheter, dans le dessein de favoriser la fuite des accusés, ou de les retirer dans sa maison, de les y tenir cachés, ou de leur donner support, en quelque manière que ce pût être.

Aussi-tôt que l'assemblée du peuple eut été congédiée, la terreur se répandit par toute la ville, & passa bientôt dans le territoire de Rome, & de-là dans toutes les provinces de l'Italie, à mesure que les Citoyens écrivoient à leurs hôtes & à leurs amis, pour leur apprendre l'arrêt du Sénat qui avoit été rendu, l'assemblée du peuple, que les Consuls avoient convoquée, & l'édit qu'ils avoient fait publier. La nuit qui suivit immédiatement l'assemblée dans laquelle le complot fut découvert au peuple, quelques-uns des complices, s'étant présentés aux portes de la ville pour se sauver, furent arrêtés par ceux, à qui on en avoit confié la garde, & livrés aux Triumvirs. On en ramena un grand nombre, qui en étoient déjà sortis. On en dénonça plusieurs, tant hommes que femmes, dont il y en eut qui prévinrent la peine de leur crime par une mort volontaire. On faisoit monter à plus de sept mille le nombre des conjurés de l'un & de l'autre sexe. On ne douta point que la conjuration n'eût pour chefs les deux Atinius M. & C. de la populace de Rome, & Faliscus L. d'Opiterne, & Minius Cerrinius de Capoue; & qu'ils ne fussent les auteurs de tous les crimes & de toutes les infamies de cette secte, comme ils étoient les souverains Pontifes & les fondateurs de ces sacrifices. On prit des mesures si justes, qu'ils furent bientôt arrêtés. Dès qu'ils parurent devant les Consuls, ils avouérent leur crime, & n'apportérent aucun délai au jugement.

Au reste, la frayeur avoit chassé tant de Citoyens hors de la ville, que comme plusieurs d'entr'eux, qui avoient des procès pendans pardevant les Juges, risquoient d'être condamnés par forclusion & de perdre leurs biens, ou d'être déchûs de leurs droits, les préteurs T. Ménius & M. Licinius, du consentement du Sénat, leur accordérent une surséance de trente jours, pendant lesquels les Consuls pouvoient terminer l'affaire des Bacchanales. Par la même raison, ceux, qui avoient été dénoncés, ne se trouvant pas à Rome, pour comparoître devant les Consuls & se défendre, ces Magistrats furent obligés de se transporter dans les villes voisines, d'y continuer leurs informations, & d'y prononcer leurs jugemens. Ceux, qui ne furent convaincus que de s'être fait initier & d'avoir prononcé la formule de prieres, que le Prêtre leur avoit dictée, & qui les engageoit à commettre tous les forfaits énoncés dans le plan de la conjuration; mais, qui, jusques-là, n'avoient encore, ni souffert dans leurs personnes, ni exécuté sur celles des autres, aucun des excès auxquels ils s'étoient obligés par leur serment, ceux-là restoient prisonniers & chargés de chaînes. C'étoit-là toute leur peine. Mais,

on puniſſoit de mort les corrupteurs, les meurtriers, les faux témoins, les fauſſaires, ceux, qui avoient contrefait des teſtamens, ou préſenté en juſtice d'autres actes faux & ſuppoſés. On en punit beaucoup plus par la perte de la vie, que par celle de la liberté. Dans ces deux cas ſe trouvoient preſqu'autant de femmes que d'hommes. Les Conſuls remettoient les femmes, qu'ils avoient condamnées, entre les mains de leurs parens ou de leurs tuteurs, afin qu'ils les fiſſent exécuter en leur particulier. S'il ne ſe trouvoit perſonne, à qui ils puſſent s'en rapporter de leur ſupplice, ils les faiſoient mourir publiquement.

Le Sénat chargea enſuite les Conſuls de détruire & d'abolir, premièrement à Rome, puis dans tout le reſte de l'Italie, ces abominations ſacriléges des Bacchanales, épargnant cependant les autels & les ſtatues de Bacchus, qui étoient d'ancienne date. Le Sénat rendit enſuite un arrêt, qui défendoit qu'à l'avenir on célébrât aucun ſacrifice, aucune fête en l'honneur de Bacchus, ni à Rome, ni dans aucune partie de l'Italie. Que ſi quelqu'un ſe trouvoit obligé en conſcience de faire quelque cérémonie de cette nature, & qu'il ne crût pas pouvoir s'en diſpenſer ſans offenſer les dieux, il en donnât ſa déclaration au Préteur de la ville, qui en feroit ſon rapport au Sénat; que ſi l'aſſemblée, compoſée au moins de cent Sénateurs, le lui permettoit, il pourroit offrir ſon ſacrifice, mais à condition qu'il n'y admettroit que cinq témoins au plus; qu'il n'y employeroit aucun denier public, & que perſonne n'y prendroit la qualité de Prêtre, ou de Maître des ſacrifices.

Le récit, que l'on vient de faire, ſe rapporte à l'an de Rome 566, & 186 avant l'Ére Chrétienne.

BACCHANS, *Bacchantes*, nom de ceux, qui ſervoient aux myſtères de Bacchus. On trouve beaucoup de ces Bacchans ſur les monumens.

BACCHANTES, *Bacchæ*, Βάκχαι, (*a*) nom que l'on donnoit aux femmes, qui célébroient les myſtères de Bacchus. On les appelloit auſſi Ménades, Baſſarides, Thyades, Mimallonides, Édonides, Élyades, Éléïdes; tous noms tirés, ou de leur manière de crier, ou de leur fureur. Nonnus, dans ſes Dionyſiaques, les nomme ſouvent Éleuſiniennes. C'eſt parce que la ſtatue de Bacchus étoit portée certain jour de l'année d'Athènes à Éleuſis. *Voyez* Bacchus & Bacchanales.

BACCHEIUS, *Baccheius*, (*b*) Βάκχειος, nom commun à pluſieurs ſtatues de Bacchus. Il y en avoit une ainſi nommée à Corinthe, une autre à Sicyone. La première étoit de bois & dorée, excepté le viſage, qui étoit peint de vermillon. Pour la ſeconde, les

(*a*) Pauſ. pag. 98. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 502. Tom. IV. pag. 250, 251. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 656.

(*b*) Pauſ. p. 88, 89.

Sicyoniens la renfermoient avec d'autres dans une espèce de sacristie. Mais, chaque année durant une certaine nuit, ils les tiroient de ce lieu pour les porter dans le temple. Ils allumoient des flambeaux, afin d'éclairer la cérémonie, & chantoient des hymnes, composées en vieux langage. La statue, qu'ils nommoient le Baccheius, tenoit le premier rang à cette procession. C'étoit une statue, qu'ils croyoient avoir été consacrée par Androdamas, fils de Phlias.

BACCHIA, *Bacchia*, nom d'une fille de Bacchus. Il y en a qui prétendent que les Bacchiades descendoient de cette Princesse. D'autres pensent différemment.

BACCHIADES, *Bacchiadæ*, Βακχίαδαι, (*a*) nom que l'on donnoit à Corinthe aux descendans de Bacchis, fils de Prumnis, qui se rendit maître de cette ville. Les Bacchiades la gouvernérent pendant cinq générations, ou, comme dit Strabon, pendant près de deux cens ans. Pour mieux conserver leur autorité, ils avoient soin de ne contracter mariage que dans leurs familles.

Mais, il arriva qu'un d'entr'eux, appellé Amphion, eut une fille, nommée Labda, qui naquit boiteuse; & parce que pas un des Bacchiades ne la voulut épouser, elle fut mariée à Éétion, fils d'Échecrate, qui n'étoit, à la vérité, que de la tribu de la Pierre; mais, qui descendoit de Lapithès & de Cénée. Éétion, ne pouvant avoir d'enfant, ni de cette femme, ni d'une autre, alla à Delphes pour sçavoir de l'oracle s'il ne pourroit jamais en avoir. A peine fut-il entré, que la Pythie lui fit entendre ces vers:

Encore que ton corps cache un
cœur magnanime,
Toutefois Étion, personne ne t'estime;
Labda doit enfanter un caillou
glorieux,
Qui tombera bientôt sur des impérieux,
Et dont la pesanteur à Corinthe
fatale
La doit rendre en tous lieux égale.

Cet oracle, qui avoit été rendu à Éétion, fut rapporté aux Bacchiades, qui n'en avoient pas entendu un autre, que le dieu avoit rendu touchant la ville de Corinthe, & qui tendoit à la même fin, que celui d'Éétion. Il étoit conçu en ces termes.

L'aigle conçoit parmi des roches,
Et doit enfanter un lion,
Dont les redoutables approches
Mettront tout en confusion.
Habitans de Corinthe, habitans de
Pallène,
Que cette voix, qui n'est point
vaine,
Fasse sur vous impression.

(*a*) Herod. L. V. c. 92. Strab. pag. 326, 378. Plut. Tom. I. pag. 433, 434. Pausf. pag. 92, 320. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. VIII. pag. 249.

Les Bacchiades n'avoient donc pu jusques-là entendre le sens de l'oracle, qui leur avoit été rendu auparavant; mais, aussi-tôt qu'ils eurent appris celui d'Éétion, ils reconnurent que ces deux oracles annonçoient une même chose. Cependant, ils n'en parlérent point, & résolurent de faire mourir tous les enfans qu'auroit Éétion. Ainsi, dès que sa femme fut accouchée, ils envoyérent dix des leurs, où demeuroit Éétion, afin de tuer son enfant; & quand ils furent arrivés au quartier, appellé la Pierre, & qu'ils furent entrés dans la maison d'Éétion, ils demandérent à voir l'enfant. Labda, qui ne sçavoit pas le dessein de leur voyage, & qui s'imagina qu'ils étoient venus pour se réjouir avec son mari de la naissance de leur enfant, leur apporta son fils, & le mit entre leurs mains. Ils avoient résolu en chemin, que celui qui prendroit le premier cet enfant, le laisseroit tomber si rudement, qu'il se tueroit. Il arriva par hazard que cet enfant jetta un souris à celui à qui sa mere le donna; de sorte que ce personnage en fut touché de pitié, & eut horreur de le tuer. Il le mit donc entre les mains d'un autre, qui le donna de même à un troisième; & cet enfant ayant ainsi passé dans les mains de tous les dix, sans que pas un d'eux se pût résoudre à le tuer, ils le rendirent à sa mere, & sortirent de sa maison.

Quand ils furent dehors, ils s'arrêtérent devant la porte, & commencérent à s'accuser les uns les autres, & principalement le premier, qui n'avoit pas exécuté ce dont ils étoient convenus entr'-eux. Enfin, après avoir demeuré quelque tems devant la porte, ils résolurent de rentrer & de tuer cet enfant tous ensemble. Mais, il falloit que le malheur de Corinthe sortît de la race d'Éétion. Labda, qui étoit demeurée derrière la porte, & qui avoit entendu tout ce qu'ils avoient dit, craignant que leur pitié ne se convertît en fureur, & qu'ils ne tuassent son enfant, alla aussi-tôt le cacher dans une cypsele, qui étoit une certaine mesure de bled, s'imaginant que cet endroit étoit le plus assuré, & que si ces inhumains rentroient, ils le chercheroient de tous côtés, comme il arriva. En effet, quand ils furent dans la maison, ils cherchérent par tout cet enfant, & ne l'ayant pu trouver, ils résolurent de s'en aller & de dire à ceux, qui les avoient envoyés, qu'ils avoient exécuté leurs ordres. Depuis, on nourrit soigneusement cet enfant, & parce que par une cypsele il avoit évité la mort, on lui donna le nom de Cypsele. Mais, quand il fut en âge d'homme, il alla consulter l'oracle, qui ne lui fit qu'une réponse obscure & pleine d'ambiguité. Néanmoins, il ne laissa pas d'y ajoûter de la créance; & sur l'opinion qu'il en eut, il attaqua Corinthe & s'en rendit maître. Voici cet oracle:

Homme riche & puissant, qui viens dans notre temple,
Fils d'Étion, que je contemple,
Sois de Corinthe un des Rois triomphans,

Toi, tes enfans & leurs enfans,
Mais non pas leurs enfans, de qui la destinée
Ne sera jamais couronnée.

Voilà donc l'oracle qui fut rendu. Cependant, Cypsele, ayant usurpé la puissance souveraine, persécuta plusieurs Corinthiens, en dépouilla d'autres de leurs biens, & en fit mourir un plus grand nombre. Ceux, qui restoient de la famille des Bacchiades, il les réduisit à une vie privée.

Il y en a qui prétendent que les Bacchiades s'étant retirés à Lacédémone, & ayant paru très-défigurés & très-difformes, parce qu'ils avoient coupé leurs cheveux, les Lacédémoniens, dès ce moment là, s'aviférent de laisser croître les leurs. Mais, Plutarque assure que cela est faux, & que cette coûtume des Lacédémoniens de porter de longs cheveux, venoit de Lycurgue.

BACCHIAS, *Bacchias*, fils de Denys, tyran de Sicile. Certains font descendre de ce héros les Bacchiades. Leur opinion ne paroît pas mieux fondée que celle de ceux, qui les font venir de Bacchia, fille de Bacchus.

BACCHIDAS, *Bacchidas*, Βακχίδης, (*a*) Eunuque de Mithridate, qui fut chargé par ce Prince de porter à ses sœurs & à ses femmes l'ordre de mourir. *Voyez* Bérénice, femme de Mithridate.

BACCHIDE, *Bacchides*, Βακχίδης, (*b*), officier, qui commandoit pour Antiochus Épiphane dans toutes les places de la Judée. Comme il étoit naturellement très-cruel, il exécutoit avec joie les ordres impies de son maître. Son insolence & ses violences alloient jusqu'à un tel excès, qu'il n'y avoit point d'outrages, qu'il ne fît aux personnes de la plus grande qualité. Ses incroyables inhumanités faisoient voir chaque jour une nouvelle & affreuse image de la prise & de la désolation de la ville de Jérusalem auparavant si puissante & si célebre. Mais enfin, une si insupportable tyrannie anima ceux, qui la souffroient, à s'en délivrer & à en tirer vengeance. Matthias ou Matthatias, sacrificateur, qui demeuroit dans le bourg de Modin, suivi de ses cinq fils, de ses domestiques, tua Bacchide, & s'enfuit dans les montagnes, pour éviter la fureur des garnisons établies par Antiochus Épiphane.

BACCHIDE, *Bacchides*, (*c*) Βακχίδης, un des amis de Démétrius Soter, roi de Syrie, & des plus considérables Seigneurs de son royaume. Il étoit fidele à son maître, & avoit obtenu le commandement du païs situé au de-là de l'Euphrate ; c'est-à-dire, de la Mésopotamie.

Il vint alors des hommes mé-

(*a*) Plut. T. I. p. 502, 503.
(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 709.
(*c*) Maccab. L. I. c. 7. v. 8. *& seq.* c. 9. v. 1. *& seq.* L. II. c. 8. v. 30. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 421. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. IV. pag. 698. Tom. V. pag. 170. *& suiv.*

chans

chans d'Israël, porter de fausses plaintes contre Judas Maccabée & ses freres. Bacchide fut choisi pour aller prendre connoissance de cette affaire. Démétrius lui associa Alcime, qui étoit venu à la tête de ces prétendus mécontens. Étant arrivés avec une grande armée dans le païs de Juda, ils députérent vers Judas & ses freres pour leur faire des propositions de paix, dans le dessein de les surprendre; mais, Judas & ses freres n'eurent aucun égard à ces propositions de paix. Cependant, quelques Docteurs de la loi s'étant assemblés, vinrent trouver Bacchide & Alcime, qui leur promirent de ne leur faire aucun mal. Ils ne laissérent pourtant pas d'en faire arrêter soixante, qui furent tous tués en un même jour.

Bacchide, étant ensuite parti de Jérusalem, alla camper près de Béthzétha, & envoya prendre plusieurs de ceux, qui avoient quitté son parti, & quelques-uns du peuple qu'il tua & qu'il fit jetter dans un grand puits. Après cela, il remit toute la province entre les mains d'Alcime, à qui il laissa des troupes pour le soûtenir; & il retourna trouver le Roi. On comptoit alors l'an 157 avant J. C. Peu de tems après, Bacchide fut envoyé de nouveau en Judée. Judas s'étoit campé à Laïsa, avec une armée de trois mille hommes; & celle de Bacchide étoit de vingt mille hommes de pied & de deux mille chevaux. Les troupes de Judas, intimidées par le grand nombre des ennemis, se renttérent insensiblement, ensorte qu'il ne lui resta que huit cens hommes. Il ne laissa pas de livrer la bataille à Bacchide, & de rompre son aîle droite, qu'il poursuivit jusques sur la montagne d'Azoth. Mais, l'aîle gauche de Bacchide ayant enveloppé Judas & sa petite armée, ce héros fut opprimé par la multitude, & tué par les ennemis.

Tout le païs se rendit ensuite à Bacchide. Ce Général choisit des hommes impies, & leur donna le gouvernement de ce païs. Ces hommes, faisant une très-exacte recherche des amis de Judas, les menoient à Bacchide, qui exerçoit sa vengeance sur eux, & les traitoit avec insulte. Le peuple, accablé d'affliction, choisit Jonathas pour succéder à Judas Maccabée, son frere. Bacchide n'en fut pas plutôt instruit, qu'il voulut le saisir & le faire mourir. Jonathas, en étant informé, se retira dans le désert de Thécué, & s'arrêta sur le bord du Jourdain. Bacchide l'y suivit, avec une puissante armée, le jour même du Sabbat. Alors, Jonathas dit à ses gens: » Allons combattre les ennemis; car, il n'en est pas de » ce jour comme d'hier, ou du » jour d'auparavant. Nous avons » les ennemis en tête, & derrière » nous, l'eau du Jourdain avec » les marais, & le bois, à droite » & à gauche, & il ne nous reste » aucun moyen d'échapper. C'est » pourquoi criez au ciel, afin que » vous soyez délivrez des mains » de vos ennemis. « En même tems la bataille se donna. Jonathas étendit la main pour frapper Bacchide; mais, Bacchide évita

BACCHIS, *Bacchis*, Βάκχις, (*a*) autre courtisanne, que Lucien introduit dans un de ses Dialogues. Elle s'entretient avec une autre courtisanne, nommée Mélisse. Le Dialogue est intitulé de leur nom, *Mélisse & Bacchis*.

BACCHIUS, *Bacchius*, (*b*) fameux gladiateur, qui vivoit du tems de l'empereur Auguste. Il avoit pour concurrent Bithus ; & ils étoient tous deux si égaux en âge & en force, qu'ils ne purent jamais se vaincre l'un l'autre, & qu'ils se tuérent tous deux en même tems ; d'où est venu le proverbe : *Bithus contra Bacchium*. Il en est fait mention dans Horace :

. . . . . . Uti non
Compositus meliùs cum Bitho Bacchius.

BACCHUS, *Bacchus*, (*c*) Διόνυσος, héros, fameux chez les Mythologues & les Poëtes. Mais, comme ceux d'entr'eux, qui font mention de ce héros, en parlent diversement, & chargent même son histoire de faits incroyables & absurdes, il est fort difficile de démêler la vérité de l'origine & des actions de Bacchus. Il y en a qui soûtiennent que ce Dieu n'a jamais paru sous la figure d'un homme ; & ils veulent que, par le mot de Bacchus, on entende seulement le vin. Nous rapporterons en abrégé ce qui en a été dit dans ces différentes suppositions.

Ceux, qui parlent physiquement de ce dieu, & qui nomment le raisin du nom de Bacchus, disent que la terre, entr'autres fruits, produisit d'elle-même la vigne, qui n'avoit point encore été semée. Leur raison est qu'on trouve dans des lieux abandonnés, des vignes sauvages, qui rapportent un fruit semblable à celui des vignes cultivées. Ils prétendent que Bacchus a été nommé Dimeter par les Anciens ; c'est-à-dire, qui a deux meres, parce qu'il naît pour la première fois, lorsque la vigne sort de terre, & pour la seconde, lorsque le vin sort de la vigne. Quelques Mythologues lui attribuent encore une troisième naissance ; car, ils racontent qu'étant né de Jupiter & de Cérès, il fut mis en pièces par les hommes, qui le firent ensuite bouillir ; mais que Cérès, ayant ramassé ses membres, lui rendit la vie.

On donne une interprétation Physique de ces fictions, en disant que Bacchus, fils de Jupiter &

(*a*) Lucian. Tom. II. pag. 709. *& seq.*

(*b*) Horat. L. I. Satyr. 9. v. 11.

(*c*) Diod. Sicul. pag. 87, 136. *& seq.* Herod. L. II. c. 42. *& seq.* L. IV. c. 79. Athen. pag. 26. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 119. *& seq.* Suid. Tom. I. pag. 529. Strab. pag. 48. *& seq.* Pauf. *Passim.* Lucian. Tom. I. pag. 140. *& seq.* Tom. II. pag. 197. *& seq.* Ovid. Metam. L. III. c. 9. *& seq.* L. IV. c. 1. *& alib. pass.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 124. Tom. IV. pag. 232, 233. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 229. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 121, 122, 202, 271. Tom. III. pag. 7. *& suiv.* Tom. IV. pag. 656. *& suiv.* Tom. V. pag. 37. *& suiv.* Tom. VI. pag. 94. *Voyez aussi les Vol. suiv.*

de Cérès signifie que la vigne étant venue à son point de maturité, par le moyen de Cérès qui est la terre, & de Jupiter qui est la pluye, produit le fruit qui fournit le vin. Bacchus, dans sa jeunesse mis en piéces par les hommes, marque la vendange & le raisin mis au pressoir. Ses membres, qu'on a fait cuire, indiquent la coûtume de faire cuire le vin pour le rendre plus fort & d'un goût plus agréable; ce qui se pratiquoit chez plusieurs peuples. Son retour à la vie & à son premier état, par les soins de Cérès, exprime qu'après qu'on a dépouillé la vigne de son fruit, & qu'on la taillée, la terre la remet en état de repousser dans son tems. On ajoûte que Cérès a été appellée Terre mere par les anciens Poëtes & Mythologues. Enfin, on remarque que ce qu'ils avancent est entièrement conforme à ce qu'en disoient les poëmes d'Orphée.

C'est aussi, par une raison de Physique, que d'autres prétendent que Bacchus est fils de Sémelé; car, ils disent que la terre fut nommée par les Anciens Sémelé & Thyoné; Sémelé à cause de la vénération qu'on portoit à cette Déesse, & Thyoné à cause des sacrifices qu'on lui faisoit. Il nâquit deux fois de Jupiter, selon eux; parce que le déluge de Deucalion ayant fait périr la vigne, ainsi que tous les autres arbres, les raisins furent bientôt reproduits à l'aide de la pluye. Ce Dieu s'étant montré ainsi aux hommes une seconde fois, on dit qu'il avoit été gardé dans la cuisse de Jupiter. Voilà quels sont les sentimens de ceux, qui n'entendent par Bacchus que l'invention ou la découverte du vin.

Les Mythologues, qui reconnoissent un vrai Bacchus, lui attribuent tous uniformément l'invention de la culture des vignes & de tout ce qui concerne le vin. Mais, ils disputent s'il y en a eu plusieurs, ou s'il n'y en a eu qu'un seul. Les uns disent qu'il n'y a eu qu'un seul Bacchus, qui enseigna aux hommes à boire du vin & à ramasser les fruits des arbres; qui mena une armée par toute la terre habitable, & qui introduisit les sacrés mystéres & les Bacchanales. D'autres admettent plusieurs Bacchus. Cicéron en compte jusqu'à cinq. » Plusieurs, dit-il,
» portent le nom de Dionysius.
» Le premier est fils de Jupiter
» & de Proserpine. Le second,
» fils du Nil, est celui qu'on dit
» avoir tué Nisa. Le troisième eut
» pour pere Caprius. On dit que
» celui-ci fut roi de l'Asie & au-
» teur des loix, qu'on appella
» Sabaziènes. Le quatrième, fils
» de Jupiter & de la Lune, à qui
» l'on croit que ce sont les céré-
» monies sacrées, qu'on appelle
» Orphiques. Le cinquième, fils
» de Nisus & de Thyoné, l'insti-
» tuteur des Triétérides. « Entre ces cinq, nous ne trouvons point le fils de Jupiter & de Sémelé, qui est pourtant le plus connu, soit dans l'Antiquité, soit dans les bas siécles.

Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Tyane, en admet trois. Le Thébain, l'Indien & l'Assy-

rien. Diodore de Sicile en compte trois de même. L'Indien, ou plutôt l'Égyptien, qui fit la conquête des Indes, surnommé le Barbu; celui, qu'on disoit être fils de Jupiter & de Proserpine ou de Cérès, & qu'on représentoit avec des cornes, ou parce qu'il avoit appris à labourer la terre, ou parce que les cornes étoient les anciens vaisseaux, dont on se servoit pour boire, [car ce héros étoit le Dieu du vin] ou pour marquer les rayons du soleil, dont il étoit le symbole. Enfin, le troisième Bacchus étoit fils de Jupiter & de Sémelé. C'étoit celui-là, qu'on nommoit ordinairement le Bacchus de Thèbes.

Certains, parmi nos Modernes, ont voulu chercher l'origine de cette divinité dans les Livres de l'Écriture sainte; ils ont cru que ce héros de la Fable étoit copié d'après ceux de la Bible.

Vossius a prouvé fort au-long que Bacchus est le même que Moïse. Voici les principaux chefs du parallele, qu'il en fait. Moïse est né en Égypte, ainsi que Bacchus. Le premier fut exposé sur le Nil; les Poëtes disent la même chose du second; & l'un & l'autre ont tiré leur nom de ce qu'ils avoient été sauvés des eaux. Car, Orphée appelle Bacchus Mysas. Celui-ci fut élevé dans une montagne d'Arabie, nommée Nysa; c'est dans ce même païs que Moïse a passé quarante ans. Le poëte Nonnus parle de la fuite de Bacchus vers les eaux de la mer Rouge; il ne se peut rien de plus précis pour Moïse. L'armée de ce dieu, selon Diodore de Sicile, composée d'hommes & de femmes, traversa l'Arabie pour aller aux Indes; celle du Législateur des Juifs, remplie de femmes & d'enfans, passa le désert pour aller dans la Palestine, qui étoit dans l'Asie. Les cornes, qu'on donne au dieu de la Fable, ne font-elles pas allusion aux rayons de lumiere, qui faisoient sur la tête de Moïse le même effet que deux cornes? Le mont Nysa n'est-il pas le même que Syna, par la transposition d'une seule lettre?

Le P. Thomassin ajoûte de nouvelles preuves au parallele de Vossius. Bacchus, armé de son thyrse, défait les Géans, selon Nonnus; Moïse n'est-il pas obligé de combattre les descendans d'Enac, reste des Géans? Sa verge est l'instrument de ses miracles. Moïse traverse la mer Rouge; & Nonnus nous raconte la même chose d'une nymphe de Bacchus. Jupiter envoye Iris à Bacchus, pour qu'elle lui ordonne d'aller détruire une nation impie dans les Indes; & Dieu ordonne à Moïse d'aller dans la Palestine abolir les abominations d'un peuple idolâtre. Caleb, dont le nom approche de celui d'un chien, fut le fidele compagnon de Moïse; les Poëtes nous disent que Pan avoit donné à Bacchus un chien pour l'accompagner dans ses voyages. Moïse & Josué arrêtent le soleil; Nonnus le dit formellement de Bacchus. Moïse, enfin, fait sortir une fontaine d'un rocher; Bacchus, en frappant la terre de son thyrse, en fait sortir des torrens de vin.

M. Huet est du même senti-

ment, & fait aussi un parallele entre Moïse & Bacchus. Le sçavant Bochart au contraire, & après lui, M. le Clerc, qui n'abandonne jamais ses opinions, croyent que Bacchus est le même que Nemrod, fils de Chus, ce qui lui fit donner le nom de Bar-chus; & ces deux Auteurs trouvent beaucoup de vraisemblance entre ce premier conquérant & le héros de la Fable. Bochart fait voir que tous les noms de Bacchus sont tirés de la langue Assyrienne, que les Grecs ont ajustée à la leur. Ainsi, Selon cet Auteur, le culte de Bacchus a commencé en Assyrie, d'où il est passé en Phénicie & en Égypte, & de-là dans la Gréce par le moyen de Cadmus & de Mélampe. Un parallele si frappant n'a pas cependant gagné tous les suffrages. Il y a des Sçavans, qui prétendent que Bacchus est le même que Noë, puisque l'invention de la vigne, qu'on attribue à Bacchus, convient uniquement à Noë, comme nous l'enseigne l'Écriture sainte; & ceux-là ajoûtent avec raison, que c'est le premier & le plus ancien Bacchus, sur le modéle duquel on a formé tous les autres.

Il faut convenir qu'il y a des traits assez semblables entre Moïse & Bacchus; & comme le Législateur des Hébreux se rendit très-célebre en Égypte, il peut bien être arrivé qu'on ait emprunté quelques-uns de ses traits, pour embellir l'histoire de Bacchus ou de Dionysius; c'est-à-dire, d'Osiris, qui est le véritable Bacchus. Le culte de cette divinité fut porté dans la Gréce par la colonie de Cadmus; & Sémelé, sa fille, ayant eu un fils; qui fut appellé ou dumoins surnommé Bacchus, & qui fit quelques conquêtes & quelques actions semblables à celles de l'ancien, on les a confondus dans la suite. Et pour faire honneur à la famille de Cadmus, on a mis son petit-fils au nombre des dieux. On lui a rendu tout le culte, qui s'étoit long-tems auparavant établi parmi eux en l'honneur de l'ancien Bacchus; & on a chargé son histoire des aventures d'Osiris & des autres Bacchus.

Nous allons maintenant faire connoître ces Bacchus chaçun en particulier, en nous attachant principalement au récit de Diodore de Sicile.

I.

BACCHUS LE THÉBAIN,

Fils de Jupiter & de Sémelé, fille de Cadmus.

On raconte que Jupiter, étant devenu amoureux de Sémelé, qui étoit extrêmement belle, la visitoit souvent; & que Junon, en ayant conçu de la jalousie, & voulant s'en venger sur sa rivale, prit la figure d'une des confidentes de cette jeune fille. Dans ce déguisement, elle lui persuada qu'il lui seroit glorieux que Jupiter vînt la trouver avec la même pompe & la même majesté, qui l'accompagnoient, lorsqu'il alloit voir Junon. Sémelé s'étant laissé séduire à cette proposition flatteuse, exigea de Jupiter, malgré lui-même, une faveur qui devoit la

perdre ; de sorte que ce dieu s'étant présenté à elle, armé du tonnerre & de la foudre, Sémelé, qui n'en put soûtenir l'éclat & le bruit, accoucha avant terme, & mourut. Jupiter renferma promptement l'enfant dans sa cuisse, où il prit l'accroissement ordinaire. Lorsque le tems de la naissance fut arrivé, il le porta à Nyse, ville d'Arabie, où cet enfant ayant été élevé par les nymphes, fut appellé Dionysius, d'un nom composé de celui de son pere & du lieu, où il avoit été nourri.

Un grand nombre de villes Grecques se disputoient néanmoins l'honneur de la naissance de Bacchus. Les Éléens, les Naxiens, les habitans d'Éleuthère, les Téïens & quantité d'autres peuples croyoient démontrer qu'il étoit né chez eux. Les Téïens, en particulier, donnoient pour preuve de leur prétention, une fontaine d'excellent vin, qui couloit dans leur ville en tems réglés. Quelques-uns alléguoient que leur païs étoit de toute ancienneté voué à ce dieu ; d'autres enfin, s'autorisoient de quelques temples de leurs villes, ou de quelques bois de leurs campagnes, qui étoient consacrés de tems immémorial à Bacchus. En général, comme ce dieu avoit laissé, en plusieurs endroits, des marques de sa présence & de sa bonté, il n'est pas étonnant que chaque peuple le crût originaire de son païs.

Homère confirme ce récit, lorsque, dans ses hymnes, il parle ainsi des villes, qui étoient en contestation pour le lieu de la naissance de Bacchus, en décidant néanmoins qu'il étoit né dans cette partie de l'Arabie, qui touche l'Égypte :

Cent (a) *peuples chérissant ses dons*
& ses vertus
Veulent avoir nourri l'enfance de
Bacchus.
Il n'est Grecque cité, si l'on croit
son histoire,
Qui ne puisse à l'Égypte enlever
cette gloire.
Mais, d'une erreur commune, on
est par tout séduit ;
Dans un profond secret, Jupiter
l'a produit,
En ces lieux, où du haut d'une
montagne,
Nyse voit l'eau du Nil couler dans
la campagne.

Il semble que les Anciens aient répandu à dessein, sur l'éducation de Bacchus, l'obscurité mystérieuse de sa naissance ; car, si nous en croyons Ovide, Ino sa tante fut sa première nourrice ; mais, le même Poëte, peu constant dans ses narrations, dit que ce dieu fut nourri par les Hyades. Démarchus, dans le poëte Nonnus, assure que les Heures furent les nourrices de Bacchus. Pausanias

---

(a) Les quatre premiers vers François ne présentent que le fond du sens des quatre premiers vers Grecs, où le Poëte nomme Dracanon, le mont Icare, l'isle de Naxos, le fleuve Alphée & la ville de Thèbes.

prétend que c'étoit une tradition reçue parmi le peuple de Patras en Achaïe, que Bacchus avoit été élevé dans la ville de Mésatis, & que Pan & les Satyres lui avoient dressé des embûches, dont il avoit eu de la peine à se délivrer. Apollonius dit que Mercure porta, par l'ordre de Jupiter, le jeune Bacchus dans l'isle d'Eubée, pour le donner à Macris, fille d'Aristée; & que Junon, jalouse de ce que le fils de sa rivale étoit élevé dans une isle, qui lui étoit consacrée, en avoit chassé la jeune nourrice, qui, s'étant retirée dans le païs des Phéaciens, l'avoit élevé secrétement dans un antre.

D'autres Auteurs assurent qu'il fut élevé dans l'isle de Naxos. Il s'en trouve encore qui prétendent, après Lucien, que ce fut dans l'Arabie. Prenoient-ils plaisir, ces graves Auteurs, à donner tant de nourrices à un dieu, qui devoit être immortel? Ou plutôt, dans l'envie de faire croire que tous les dieux étoient originaires de la Gréce, ne s'aveugloient-ils pas jusqu'à ne point appercevoir le ridicule de tant de narrations extravagantes?

Quoiqu'il en soit, nous croyons devoir nous en tenir à ce que nous avons dit, d'après Diodore de Sicile, que Bacchus fut élevé à Nyse dans l'Arabie. Quant à ce qui a donné lieu à la fable de sa naissance, c'est que Sémelé ayant eu quelque galanterie, on voulut, pour sauver son honneur, la mettre sur le compte de Jupiter. Quelques Auteurs disent que Cadmus, irrité contre sa fille, l'exposa sur la mer avec son fils, & qu'ils s'arrêtérent sur les rivages d'Orcate, ancienne ville de Laconie, où l'on trouva Sémelé morte dans une espèce de coffre, où elle avoit été enfermée, & on l'enterra avec beaucoup de magnificence. Selon d'autres, elle fut frappée de la foudre; ce qui, joint au bruit qu'on avoit répandu de son intrigue avec Jupiter, donna lieu à la fable, que les Grecs nous racontent. Diodore de Sicile ajoûte que cette Princesse accoucha d'un fils à l'âge de sept mois; & que comme on ne croyoit pas que les enfans, nés à cet âge, pussent vivre, Cadmus publia que Jupiter, qui en étoit le pere, l'avoit tenu renfermé dans sa cuisse pendant deux mois. C'est une équivoque, qui a donné lieu à cette fable; car, le mot Grec μηρὸς, signifie également la cuisse & une montagne. Ainsi, au lieu de dire que Bacchus avoit été nourri sur le mont Nyse, on ajoûta cette circonstance au Grec, qui en étoit la copie, & on dit qu'il avoit été porté dans la cuisse de Jupiter. De deux sens, les Grecs prenoient toujours le merveilleux. Bochart, qui s'est efforcé de trouver, dans la langue Phénicienne ou dans l'Hébraïque, la clef de toutes les fables, pretend que celle-ci tire son origine de cette phrase si ordinaire dans les Livres saints, *natus ex femore*.

Bacchus étoit, dit-on, d'une rare beauté. Il passa sa jeunesse parmi des femmes, en fêstins, en danses, & en toutes sortes de plaisirs. Mais, assemblant ensuite

ses femmes, & leur ayant donné des thyrses pour armes, il parcourut toute la terre avec elles. Il n'initia dans ses mystères, que des hommes pieux & d'une vie irréprochable. Il institua, en plusieurs endroits, des fêtes publiques & des prix de musique. Il appaisa les différends, qui étoient entre les Nations; & il établit par tout la paix au lieu des guerres, qui regnoient auparavant. Le bruit de sa générosité & de ses bienfaits s'étant répandu, & tout le monde sçachant qu'il rendroit le commerce de la vie plus agréable, on couroit au-devant de lui de tous côtés, & on le recevoit avec de grandes marques de réjouissance. Quelques-uns, cependant, le refusoient par fierté & par jalousie. Ils disoient que c'étoit par incontinence qu'il menoit les Bacchantes avec lui, & qu'il n'avoit inventé ses mystères & ses initiations, que pour corrompre les femmes d'autrui. Mais, il tira bientôt vengeance de ces calomnies; & se servant contre ses ennemis de son pouvoir divin, tantôt il les rendoit insensés, tantôt il les faisoit démembrer par les femmes qui le suivoient. Il employa aussi dans ces sortes d'exécutions un stratagême de guerre; car, au lieu de thyrses, il donna à ses Bacchantes des lances, dont le fer étoit caché sous des feuilles de lierre. Ses ennemis, ignorant ces artifices, méprisoient les thyrses comme des armes de femmes; & ne se précautionnant point contre leurs coups, ils en étoient mortellement blessés. Les plus célebres de ceux, que Bacchus punit, furent, dit-on, Penthée parmi les Grecs, le roi Myrrane chez les Indiens, & Lycurgue, roi de cette partie de la Thrace, qui étoit située sur l'Hellespont.

On raconte que Bacchus, voulant mener son armée d'Asie en Europe, lia amitié avec ce Roi, dont les États étoient sur son passage. Il avoit déjà fait avancer la tête de son armée dans ce païs, qu'il croyoit sûr. Mais, Lycurgue commanda à ses soldats de s'assembler la nuit pour se saisir de Bacchus & de ses Ménades. Bacchus, en ayant été averti par un Thrace, appellé Tharops, en fut très-inquiet; parce que la plus grande partie de ses troupes étoient encore sur l'autre rivage, & qu'il n'étoit accompagné que d'un très-petit nombre de femmes. C'est pourquoi, il repassa secrétement la mer pour aller rejoindre son armée. Cependant, Lycurgue ayant attaqué les Ménades, restées dans un lieu appellé Nysius, les fit passer au fil de l'épée. Mais, Bacchus amenant toute son armée, remporta la victoire sur les Thraces. Lycurgue étant tombé vif entre ses mains, il lui fit d'abord crever les yeux; & après toutes sortes d'opprobres & de tourmens, il le fit enfin attacher en croix. Ensuite, pour marquer à Tharops sa reconnoissance, il lui donna le royaume de Thrace, & lui enseigna ses mystères & ses orgies. Quelques poëtes, entre lesquels est Antimaque, disent que Lycurgue étoit roi, non de la Thrace, mais de l'Arabie, & que

ce fut à Nyse en Arabie, qu'il dressa des embûches à Bacchus & aux Ménades.

Bacchus, plus avancé en âge, inventa l'usage du vin & enseigna aux hommes la manière de planter la vigne. Il inventa aussi la biere, qui, selon Diodore de Sicile, est une boisson composée d'orge, & presque aussi bonne que le vin. Il en gratifia les peuples, qui habitoient des contrées peu propres à la culture des vignes. Voulant répandre ses bienfaits sur sa patrie, il rendit libre tout le païs de Béotie; & il y bâtit une ville, qui fut appellée Éleuthère; c'est-à-dire, libre; parce qu'elle ne recevoit des loix que d'elle-même. Il employa trois ans entiers à son expédition des Indes, au bout desquels il revint en Béotie, chargé de riches dépouilles. On dit que, monté sur un éléphant Indien, il fut le premier, qui reçut l'honneur du triomphe. Les Béotiens, les Thraces & les autres peuples Grecs avoient institué, en mémoire de cette expédition, les fêtes qu'on appelloit Triétérides, parce qu'elles revenoient tous les trois ans, & ils prétendoient qu'alors Bacchus se manifestoit aux hommes.

On dit qu'il fut accompagné dans ses expéditions par les Muses, qui étoient des filles très-sçavantes, & qui le divertissoient par leurs concerts, par leurs danses & par les beaux arts, dont elles faisoient profession. Il avoit aussi dans son armée Silène, qui étoit son pere nourricier & son précepteur, & qui avoit contribué à son mérite & à sa gloire. Bacchus étoit couvert à la guerre de ses armes & d'une peau de panthère; mais, en tems de paix & sur tout les jours de fête & d'assemblée, il s'habilloit d'étoffes fines de différentes couleurs. Il portoit une mitre fort étroite, afin de se préserver des maux de tête, que le vin cause à ceux, qui en prennent avec excès; & c'est pour cette raison, qu'on l'a appellé Mitrophore. On dit que c'est de cette mitre, qu'est venu l'usage du diadème des Rois.

On donnoit à Bacchus une baguette, par la raison que nous allons dire. Comme dans les premiers tems du vin, on ne s'étoit pas encore avisé du le tempérer avec de l'eau, la coûtume étoit de le boire pur. Il arrivoit souvent de-là que, dans les assemblées & les festins, ceux, qui étoient de la fête, en ayant trop pris, entroient en fureur, & se frappoient les uns les autres, avec leurs bâtons. Plusieurs étoient blessés, & quelques-uns même si grièvement qu'ils en mouroient. Bacchus, offensé de ces accidens, ne condamna pas les hommes à s'abstenir entièrement de boire du vin, à cause du plaisir, que procure cette boisson; mais, il voulut qu'au lieu de bâtons, ils se servissent de baguettes.

On lui attribua deux corps, parce qu'il y a eu deux Bacchus; l'ancien surnommé Catopogon, parce que tous les Anciens avoient coûtume de laisser croître leur barbe; & celui-ci, qui étoit jeune & bienfait, comme nous l'avons

déjà dit. Quelques-uns, cependant, prétendent qu'on lui a attribué deux formes, à cause des différentes dispositions, qu'on remarque dans les ivrognes, qui deviennent ou gais ou furieux. Bacchus avoit aussi avec lui les Satyres, qui lui donnoient du plaisir par leurs danses & par les tragédies, qu'ils représentoient. Les Muses, par l'étendue de leurs connoissances, lui procuroient des divertissemens utiles. Mais, les Satyres, ne cherchant qu'à le faire rire, lui faisoient agréablement passer le tems. On dit que Bacchus inventa les farces & les théatres, & qu'il établit même des écoles de musique. Il exempta de toutes fonctions militaires dans ses armées, ceux qui s'étoient rendus habiles dans cet art. C'est pour cette raison que depuis, à l'imitation de Bacchus, on forma des compagnies de musiciens, qui jouirent de grands priviléges.

II.

BACCHUS

Fils de Jupiter & de Proserpine ou de Cérès.

Quelques-uns disent qu'il y a eu un autre Bacchus, beaucoup plus ancien, que celui dont nous venons de parler. On prétend qu'il naquit de Jupiter & de Proserpine, ou de Cérès; & certains Auteurs lui donnent le nom de Sabazius. On dit qu'il avoit l'esprit très-inventif, & que ce fut lui qui, le premier, attela des bœufs à la charrue, & facilita les semailles par ce moyen; car, auparavant, on ne labouroit qu'à force de bras. Il inventa plusieurs choses utiles à l'agriculture, & qui soulagérent beaucoup les laboureurs. C'est pourquoi, suivant l'inclination qu'ont les hommes d'appeller dieux leurs bienfaiteurs, ils lui firent des sacrifices, & lui décernérent les honneurs divins. Les peintres & les sculpteurs ont donné à celui-ci des cornes pour le distinguer du précédent, & pour marquer de quelle utilité a été aux hommes, l'invention de faire servir le bœuf au labourage.

Les cérémonies du culte, que l'on rendoit à ce Bacchus, étoient accompagnées d'infamies. C'est pourquoi, on ne l'honoroit que durant la nuit. Suivant les Crétois, il étoit né chez eux. Ils alléguoient, pour preuve de la naissance de ce dieu en Créte, les deux isles qu'il avoit formées dans le voisinage, au lieu qu'on appelloit les deux Sinus. Il les avoit même nommées Dionysiennes; faveur, qu'il n'avoit faite à aucun autre païs.

III.

BACCHUS L'INDIEN.

On ne nous dit pas de qui étoit né ce Bacchus. Diodore de Sicile assûre qu'il étoit le plus ancien des héros de ce nom. Comme son païs étoit si fertile, qu'il portoit des vignes, sans être cultivé, il s'avisa le premier d'écraser des grappes de raisin; & montra ainsi aux hommes l'usage du vin. Après cela, il apporta beaucoup d'attention à cultiver les figuiers & les autres arbres, qui portent du fruit. En-

fin, il fut très-expérimenté dans tout ce qui concernoit les productions de la terre. On ajoûte qu'il parcourut toute la terre, à la tête d'une armée, & qu'il enseigna l'art de planter la vigne & de presser le raisin; ce qui lui fit donner le surnom de Lénéus. Enfin, ayant découvert aux hommes plusieurs autres secrets, il fut mis, après sa mort, au rang des immortels. Les Indiens montroient encore, du tems de Diodore de Sicile, l'endroit où il prit naissance; & ils avoient plusieurs villes, qui portoient en leur langue le nom de ce dieu. Il nous reste aussi, dit Diodore de Sicile, plus d'un monument, qui prouve qu'il est né dans les Indes; mais, poursuit-il, il seroit trop long de les rapporter.

Les Indiens, selon ce que rapporte ailleurs Diodore de Sicile, disoient que lorsqu'ils n'habitoient encore que dans les villages, Bacchus venant des païs occidentaux entra chez eux, avec une puissante armée, & qu'il parcourut aisément toute l'Inde, n'y ayant alors aucune ville, qui fût capable de l'arrêter. Des chaleurs excessives étant survenues, & la maladie s'étant mise dans son armée, cet habile capitaine la tira des lieux bas pour la conduire sur les montagnes. Les vents frais, que ses soldats y recevoient, & les eaux pures, qu'ils buvoient dans leurs sources, les eurent bientôt rétablis.

On dit qu'il apprit aux Indiens la culture des fruits, qu'il leur donna l'invention du vin, & qu'il leur communiqua d'autres secrets nécessaires ou utiles. Outre cela, il bâtit des villes considérables & bien situées, & y appella les habitans des villages pour les peupler. Il leur enseigna le culte des dieux & leur donna des loix. Il établit la justice parmi eux, & mérita enfin, par tant de bienfaits, le nom de dieu, & les honneurs divins. On ajoûte qu'il avoit mené un grand nombre de femmes dans son armée; que la trompette n'étant pas encore en usage, il se servoit de tambours & de tymbales dans les batailles, & qu'il mourut enfin de vieillesse après un regne de cinquante-deux ans. Ses fils lui succédérent & transmirent le royaume à leur postérité, qui le conserva pendant plusieurs générations; jusqu'à ce qu'enfin la monarchie fut changée en démocratie. Tel est l'abrégé de ce que les habitans des montagnes de l'Inde disoient de Bacchus & de ses descendans.

I V.

BACCHUS L'AFRICAIN.

Les Africains, qui habitoient les côtes de l'Océan, soûtenoient que Bacchus étoit né parmi eux. Ils prétendoient que tous les exploits, qu'on raconte de ce dieu, s'étoient faits dans leurs païs. Ils avoient même une ville, appellée Nyse, à laquelle ils appliquoient l'histoire de la naissance de Bacchus. Plusieurs anciens Mythologues ou Poëtes de la Grèce, & même quelques Écrivains plus récens ont été de cet avis. C'est pourquoi, afin de ne rien omettre

de ce qui concerne Bacchus, nous rapporterons, en peu de mots, ce que les Africains en disoient, conformément à ce qu'en ont écrit les Grecs.

Bacchus l'Africain étoit fils d'Ammon, roi d'une partie de l'Afrique, qui avoit épousé Rhéa, fille d'Uranus, sœur de Saturne & des autres Titans. Ammon, visitant son royaume, trouva dans les plaines voisines des monts Cérauniens, une fille singulièrement belle, qui s'appelloit Amalthée. En étant devenu amoureux, il en eut un enfant d'une beauté & d'une force admirables. Mais, Ammon craignant la jalousie de sa femme Rhéa, cacha avec soin cet enfant, & le fit élever secrétement dans la ville de Nyse, qui étoit fort éloignée de son royaume. On envoya le jeune Bacchus dans un antre, & on le donna à nourrir à Nyse, fille d'Aristée. Ammon établit pour son gouverneur Aristée même, homme recommandable par son esprit, par sa sagesse & par toute sorte de connoissances. Afin qu'il fût plus en sûreté contre les entreprises de Rhéa, sa marâtre, Ammon le recommanda à Minerve, qui étoit alors fort jeune.

Bacchus, ayant été nourri à Nyse & instruit dans toutes sortes de sciences, étoit non seulement d'une force & d'une beauté plus qu'humaines; mais, il communiqua aux hommes plusieurs inventions. Dans son enfance, il découvrit la nature du vin & son utilité, en s'amusant à écraser des raisins, qui croissoient naturellement à Nyse. Il remarqua aussi qu'on pouvoit faire sécher les raisins mûrs & les garder pour le besoin. Il rechercha avec attention quel terroir convenoit à chaque plante. Il résolut de faire part aux hommes de ces découvertes, persuadé qu'en reconnoissance d'un tel bienfait, ils lui rendroient des honneurs divins. Ses vertus & sa réputation étant venues à la connoissance de Rhéa, sa belle-mere, cette femme en conçut de la haine contre Ammon, & elle résolut de se saisir de Bacchus. Mais, n'en pouvant venir à bout, elle se sépara de son mari. Étant retournée chez les Titans, ses freres, elle épousa un d'entr'eux, appellé Saturne. Celui-ci, à la persuasion de sa femme, déclara la guerre à Ammon, & le vainquit en bataille rangée.

Il alla ensuite à Nyse attaquer Bacchus avec une grande armée. Mais, Bacchus ayant appris la défaite de son pere, & sçachant que les Titans venoient le combattre, leva une armée dans Nyse. Elle étoit composée sur tout de deux cens hommes, qui ayant été nourris avec le jeune Prince, lui portoient une véritable affection, & qui de plus étoient d'un courage extraordinaire. Outre cela, il appella des contrées voisines, les Africains & les Amazones. On dit que celles-ci furent portées à cette guerre par les avis de Minerve, qui avoit choisi le même genre de vie, & qui avoit embrassé, comme elles, la virginité & le métier des armes.

Bacchus s'étant mis à la tête des

hommes, & Minerve à la tête des femmes, ils tombérent tous ensemble sur l'armée des Titans. Le combat fut sanglant, & il y eut un grand carnage de part & d'autre. Mais enfin, Saturne fut blessé, & Bacchus gagna la bataille. Les Titans s'enfuirent dans les païs, qu'ils avoient conquis sur Ammon. Bacchus s'en retourna à Nyse, avec un grand nombre de prisonniers. Peu après, les ayant fait assembler & entourer par ses soldats, il rappella hautement devant eux tous les crimes des Titans, & donna lieu à ces captifs de croire qu'il les alloit tous condamner à la mort; mais, il leur fit grâce, & leur laissa la liberté de s'en retourner, ou de l'accompagner à la guerre. Ils s'attachérent tous à lui; & en reconnoissance de ce qu'il les avoit épargnés contre leur attente, ils l'adorérent comme un dieu. Ensuite, Bacchus, les ayant appellés l'un après l'autre, & leur ayant donné du vin, les fit jurer qu'ils le serviroient fidélement contre les Titans; & qu'ils combattroient pour lui jusqu'à la fin de leur vie. Comme ces soldats furent nommés Hypospondes; c'est-à-dire, qui se sont engagés par des libations, les descendans de Bacchus appellérent spondes ou libations, les traités conclus avec l'ennemi.

Bacchus ayant fait sortir ses troupes de la ville de Nyse dans le dessein d'aller combattre Saturne, on dit qu'Aristée, son gouverneur, lui offrit un sacrifice, & que ce fut lui qui donna à son égard le premier exemple de cet honneur excessif. On raconte aussi que Bacchus mit dans son armée les Silènes, qui étoient les plus nobles des Nyséens. Ayant traversé, à la tête de ses troupes, plusieurs païs, qui manquoient absolument d'eau, & quantité d'autres qui étoient déserts & incultes; il assiégea enfin Zabirne, ville d'Afrique. Il tua devant cette place un monstre né de la terre, qui s'appelloit Campé, & qui avoit dévoré beaucoup d'habitans. Cet exploit le mit en grande réputation parmi eux. Voulant en laisser la mémoire dans le païs, il fit élever sur le corps de cette bête un grand tertre, qui subsista long-tems.

Il alla ensuite à la rencontre des Titans. Il eut soin que son armée ne commît aucun désordre dans sa marche, & se montra doux & affable à tout le monde. Il déclara même qu'il n'avoit entrepris cette expédition que dans le dessein de punir les méchans & de répandre ses bienfaits sur le genre humain. Les Africains admirant la discipline, qu'il maintenoit parmi ses soldats, & charmés de sa magnanimité, fournirent abondamment des vivres à son armée & le suivirent avec joie. Cependant, les troupes de Bacchus approchant toujours de la ville des Ammoniens, Saturne lui livra bataille devant cette place; mais, ayant eu du dessous, il commanda qu'on y mît le feu pendant la nuit, dans le dessein de détruire entièrement la maison paternelle de Bacchus. Ensuite, emmenant avec lui Rhéa, sa femme, & quelques-uns de ses

amis, il abandonna la ville & s'enfuit.

Ce fut alors que Bacchus fit voir qu'il agissoit par des principes fort différens de ceux de ses ennemis ; car, ayant fait prisonniers, peu de tems après, Saturne & Rhéa, non seulement il leur pardonna à cause de la parenté qui étoit entr'eux ; mais, il les pria de vouloir le regarder comme leur fils, & même d'accepter les marques d'honneur & d'attachement, qu'il avoit dessein de leur donner. Rhéa l'aima toute sa vie, comme s'il eût été son fils ; mais, Saturne ne lui pardonna jamais sincérement. Dans ce tems-là, Saturne eut un fils appellé Jupiter, à qui Bacchus porta toujours beaucoup de respect, & qui enfin devint le maître du monde par sa vertu.

On dit qu'avant le combat, les Africains assurérent à Bacchus, que dans le tems qu'Ammon fut chassé de son royaume, il avoit prédit que son fils, ayant recouvré les États de son pere & étendu sa domination par toute la terre, seroit mis enfin au rang des dieux. Bacchus, ajoûtant foi à cette prédiction, bâtit une ville & un temple à son pere. Il l'adora comme un dieu, & établit des Prêtres, qui devoient rendre ses oracles. La statue d'Ammon, qu'on plaça dans ce temple, avoit une tête de bélier, parce que ce Prince portoit au combat un casque orné de cette figure. Quelques-uns prétendent cependant qu'il avoit naturellement deux cornes à la tête, & que son fils Bacchus lui ressembloit en cela. Bacchus fut le premier, qui consulta l'oracle de son pere sur ses entreprises. On dit que son pere lui prédit qu'il acquerroit l'immortalité par ses bienfaits envers les hommes. Cette réponse lui ayant élevé le cœur, il entra d'abord avec son armée dans l'Égypte. Il y établit pour roi Jupiter, fils de Saturne & de Rhéa, & lui donna Olympe pour gouverneur. Jupiter, ayant appris sous celui-ci la vertu & les belles lettres, en fut surnommé Olympien. Bacchus enseigna aux Égyptiens la culture de la vigne & de tous les fruits, comme il l'avoit enseignée aux autres nations.

Sa réputation s'étant répandue par tout, aucun peuple n'osa lui résister ; mais, ils se soumirent tous à lui volontairement, & lui offrirent des sacrifices. Il parcourut ainsi toute la terre, plantant des vignes dans toutes les provinces, & comblant tous les hommes de bienfaits. Il reçut de tous les mêmes actions de graces & les mêmes honneurs. En effet, dit Diodore de Sicile, les divers peuples ont des opinions différentes sur le sujet des dieux & des héros mis au rang des dieux ; mais, ils conviennent tous de l'immortalité de Bacchus, parce qu'il a répandu également ses bienfaits sur les Grecs & sur les Barbares. Il a même enseigné, continue le même Auteur, à ceux qui habitent des contrées sauvages & peu propres à la vigne, à faire un breuvage d'orge, qui n'est guere moins agréable que le vin.

Bacchus,

Bacchus, après avoir porté ses armes jusques dans les Indes, revint promptement du côté de la Méditerranée; car, les Titans, ayant ramassé leurs forces, étoient venus dans l'isle de Créte pour attaquer Ammon. Jupiter envoya des soldats Égyptiens au secours de ce Prince; & la guerre s'allumant de plus en plus dans cette isle, Bacchus, Minerve & quelques autres Dieux y accoururent. Il se donna là une grande bataille, qui fut gagnée par le parti de Bacchus, & où tous les Titans furent tués. Cependant, Ammon & Bacchus ayant passé de cette vie humaine au séjour des dieux, Jupiter regna sur tout le monde, d'autant plus que la destruction des Titans l'avoit délivré des seuls ennemis, qui eussent osé lui en disputer l'Empire. Voilà les actions, que les Africains attribuent à Bacchus, fils d'Ammon & d'Amalthée.

Nous n'avons presque fait que copier Diodore de Sicile, dans ce que nous venons de dire, comme nous en avons déjà prévenu le Lecteur. Nous lui laissons le soin de décider, s'il faut distinguer tous ces Bacchus. Nous ne nous permettrons qu'une seule réflexion; c'est qu'il nous semble appercevoir beaucoup d'identité dans ce que nous avons raconté. Nous ajoûterons que M. l'abbé Banier, que nous nous faisons un devoir de suivre, pour l'ordinaire, dans l'explication des fables, assure qu'il faut réconnoître plusieurs Bacchus.

Les Grecs ayant ajoûté plusieurs fables à l'histoire de Bacchus, il est nécessaire de les expliquer. Lorsque Diodore de Sicile & Plutarque disent que Bacchus descendit aux enfers pour en retirer sa mere; il y a apparence qu'ils ont voulu nous parler de quelque évocation, qu'il fit de l'ombre de Sémelé, ou plutôt de son apothéose, l'ayant, pour ainsi dire, retirée des enfers pour la placer dans le ciel, où elle fut mise au nombre des déesses, sous le nom de Thyoné. Pausanias dit que Bacchus descendit aux enfers, près du lac Alcyonien, qui étoit aux environs de Lerne; qu'un certain Polymnus lui en avoit montré le chemin, parce qu'apparemment Bacchus l'employa pour faire l'évocation ou l'apothéose de sa mere.

D'autres Auteurs ajoûtent, avec Ovide, que Bacchus changea en dauphins les mariniers, qui avoient voulu l'enlever. Cette fable n'a d'autre fondement, que l'aventure qui arriva à quelques marchands Phéniciens, qui, portant du vin en Italie, firent naufrage; ou plutôt, si nous en croyons Bochart, parce que ces marchands, qui étoient Tyriens, avoient sur leur vaisseau la figure d'un poisson de mer, nommé *tursio*, marsouin, dont le nom ressembloit au leur; ce qui donna lieu de dire qu'ils avoient été changés en dauphins; sur quoi, il est bon de remarquer que les Poëtes rapprochoient dans l'histoire d'une même personne, des événemens arrivés en des tems bien éloignés.

Le Poëte, qu'on vient de nommer, dit aussi que Bacchus changea en chauve-souris les Minéïdes, parce qu'elles avoient travaillé le jour de sa fête. C'est qu'apparemment quelques filles considérables de Thébes ayant fait paroître leur mépris pour le culte de Bacchus, on en fit une exacte recherche, & que n'ayant pu les trouver, ou plutôt les Prêtres les ayant fait périr secrétement, on publia que Bacchus les avoit changées en ces oiseaux, qui se cachent avec tant de soin.

Ces prétendus châtimens de Penthée, des Mariniers, des Minéïdes & de Lycurgue firent passer Bacchus pour une divinité fort vindicative ; & les Prêtres ne manquoient pas de faire valoir ces histoires, pour rendre son culte plus respectable.

On donnoit à Bacchus plusieurs noms, tirés des lieux, où il étoit honoré, ou des cérémonies de son culte, ou de quelque autre circonstance. Il y a beaucoup d'apparence qu'on ne lui donna le nom de Bacchus, qu'à cause des pleurs & des hurlemens des Bacchantes. Nous n'expliquerons pas ici les noms de Bimater, de Bromius, de Liber, de Lénéus, de Biformis, & autres, parce que chacun de ces noms a son article particulier. Nous ajoûterons seulement, à la fin de cet article, les noms qui lui étoient propres en Gréce, & que Pausanias nous a conservés.

La panthère étoit consacrée à Bacchus, ou parce que cet animal est ford chaud, ce qui convient au vin, ou parce que Bacchus étant l'Osiris des Égyptiens, qui étoit le symbole du soleil, la panthère marquoit par ses taches les étoiles, comme l'ont pensé quelques Auteurs ; ou plutôt, à cause que ce héros portoit la peau de cet animal, suivant l'usage de cet ancien tems.

On le représentoit quelquefois comme un jeune homme, pour marquer la joie des festins ; quelquefois comme un vieillard, pour nous apprendre que le vin, pris sans modération, use la santé, & nous rend, comme les vieillards, incapables de garder aucun secret.

La pie lui étoit consacrée, parce que dans les triomphes, dont il étoit l'inventeur, on avoit permission de parler avec une licence effrénée, & d'insulter même aux vainqueurs, en leur reprochant leurs défauts, comme Suétone nous l'apprend à l'occasion du triomphe de César.

C'est ainsi que les Égyptiens avoient allégorisé cette histoire. C'étoit leur génie ; & toute leur Théologie étoit remplie de symboles semblables. Mais, les Grecs, qui ne l'entendoient pas, & qui ne vouloient pas voir que tout ce qu'on racontoit de Bacchus avoit rapport au vin ou au soleil, dont ce dieu étoit le symbole, n'avoient, pour l'expliquer, d'autre ressource que leurs fables. Ils disoient, par exemple, qu'on lui donnoit des cornes, parce que Cérès, dont Jupiter avoit abusé, étoit accouchée d'un enfant sous la figure d'un taureau ; qu'il étoit couronné de figuier, parce que la nymphe Syca, dont le nom veut

dire un figuier, & dont Bacchus étoit amoureux, avoit été changée en cet arbre. C'est par la même raison qu'ils publioient que la vigne & le lierre lui étoient consacrés, parce que la nymphe Staphile & le jeune Cisson avoient été métamorphosés en ces plantes ; ainsi des autres.

Nous n'avons pas dessein d'expliquer toutes les figures, les bas-reliefs & les pierres gravées, qui nous restent de Bacchus. Il y a peu de divinités payennes, dont le tems ait conservé un plus grand nombre de représentations ; & on peut consulter, à ce sujet, les Antiquaires, & sur tout D. Bernard de Montfaucon, qui les a rassemblées. Mais, comme il y en a qui, par les symboles qu'elles portent, servent infiniment à éclaircir l'histoire de ce dieu, il est bon d'en dire un mot.

Il est ordinairement représenté comme un jeune homme sans barbe, quoiqu'il y ait aussi le Bacchus barbu, souvent même comme un enfant couronné de lierre ou de pampre. Et il est, selon Pline, le premier des dieux, qui ait porté une couronne, tenant le thyrse d'une main, de l'autre des grappes de raisin, & quelquefois une corne, qui étoit un vase à boire. Un beau vase de terre, donné par Spon, nous représente Mercure, donnant le jeune Bacchus à une nymphe, que cet Auteur croit être Leucothée. Mais, comment pouvoir deviner, à cause de la variété qui regne dans les Anciens, à l'égard de l'éducation de ce dieu ? Il est vrai que Lucien dit que Bacchus, après sa naissance, fut porté par Mercure à Nyse, pour être élevé par la nymphe du lieu ; mais, il y a d'autres Anciens, qui assurent qu'il fut élevé à Mélatis ou dans l'isle d'Eubée, ou à Naxe.

Quelquefois on le représente nu, quelquefois les épaules couvertes d'une peau de panthère, & quelquefois sur les épaules du Pan, ou entre les bras de Silène ; qui, suivant Nicandre de Colophon, étoit son pere nourricier. On le voit encore assis sur un globe céleste couvert d'étoiles ; & c'est alors le Soleil ou Osiris, aussi-bien que, quand il paroît avec des fléches, qui marquent les rayons de cet astre, ainsi qu'on le voit sur une médaille de Maronée, ville bâtie, selon Diodore de Sicile, par ce Maron compagnon d'Osiris.

Les symboles qui accompagnent le plus ordinairement les figures de ce dieu, sont le thyrse, le lierre, le pampre, des grappes de raisin, la peau de chevre, ou de léopard, ou de panthère, ou de lion.

La figure de Bacchus, surnommé Ésymnéte, que Béger dit être sur une pierre gravée, & M. Vaillant sur une médaille, renferme un trait d'histoire, qu'il ne faut pas omettre. On lit, dans Pausanias, que les Grecs, après la prise de Troyes, ayant partagé les dépouilles, Eurypyle eut dans son lot un coffre, dans lequel étoit une statue de Bacchus, de la main de Vulcain, que Jupiter avoit donnée à Dardanus ; & qu'Eury-

pyle ayant ouvert le coffre, & jetté les yeux ſur cette ſtatue, étoit devenu furieux. Dans un de ces momens d'intervalle, que la fureur lui laiſſoit, il alla conſulter l'oracle de Delphes, qui lui répondit qu'il devoit s'arrêter dans un lieu, où il trouveroit des gens prêts à offrir un ſacrifice barbare, y dépoſer le coffre, & y établir ſon domicile. Eurypyle, de retour dans l'endroit où étoit ſon vaiſſeau, ſe rembarque, & ſe laiſſant aller au gré des vents, il aborde à la côte de Patra, où étant deſcendu à terre, dans le tems qu'on alloit immoler un jeune garçon & une jeune fille à Diane Triclaria, ſuivant la coûtume du païs, il ſe préſenta avec ſon coffre. Ceux du païs, perſuadés qu'il y avoit dedans quelque divinité, interrompirent le ſacrifice, & reçurent ce Prince, qui ſe trouva dans ce moment guéri de ſa folie. Eurypyle fixa là ſa demeure; &, après ſa mort, les habitans du païs lui rendirent de grands honneurs, & célébrérent tous les ans l'anniverſaire de ſes funérailles. Ils inſtituérent auſſi une fête annuelle en l'honneur du dieu, qui étoit renfermé dans ce coffre, qu'ils nommérent Bacchus Éſymnéte.

Parmi les monumens, qui nous reſtent de Bacchus, les plus beaux ſont ceux, qui repréſentent ſon mariage avec Ariadne, que Théſée avoit abandonnée dans l'iſle de Naxe. Cette cérémonie eſt gravée ſur une pierre ineſtimable, qu'on nomme le cachet de Michel-Ange, qui eſt dans le cabinet du Roi, & qui a été deſſinée en grand par M. le Hai. Mais, un bas-relief de la vigne Montalte repréſente encore plus en détail cette cérémonie. Sur un char, tiré par des Centaures, ſont Bacchus & Ariadne; le cortége, qui les ſuit, eſt magnifique. D'abord, on voit des joueurs de flûtes & de tymbales, de l'un & de l'autre ſexe, qui paroiſſent à la tête de la troupe; un éléphant qui vient après, déſigne la conquête des Indes. Il eſt ceint d'un ruban, comme les victimes deſtinées aux ſacrifices. Silène, monté ſur un âne, & ivre à ſon ordinaire, vient enſuite accompagné de Faunes, de Satyres & de Nymphes, qui portent des pots, des vaiſſeaux à boire, des pampres, des grappes de raiſin & des thyrſes.

Les deux monumens, qui repréſentent le triomphe de ce dieu, après la conquête des Indes, ſont auſſi magnifiques. Ce dieu y paroît ſur un char traîné par des lions ou des panthères.

On remarque que les Scythes furent les ſeuls, qui ne voulurent point reconnoître Bacchus, diſant que c'étoit une choſe ridicule d'adorer un dieu, qui rendoit les hommes inſenſés & furieux.

BACCHUS ACRATOPHORE, *Bacchus Acratophorus*, Διόνυσος Ἀκρατοφόρος, (*a*) avoit un temple à Phigalie. Le bas de ſa ſtatue étoit tellement couvert de feuilles de lierre & de laurier, qu'on ne le pouvoit voir. Les parties qui

(*a*) Pauſ. pag. 520.

étoient visibles, étoient enluminées de vermillon.

BACCHUS ANTHÉUS, *Bacchus Antheus*, Διόνυσος Ἀνθεὺς. (*a*) On voyoit une statue de Bacchus Anthéus à Patra. Elle étoit placée dans un lieu sacré, situé près du théatre, & qui avoit appartenu anciennement à une femme de la ville. Il y avoit au même lieu deux autres statues de Bacchus, l'une de Bacchus Mésadéus, l'autre de Bacchus Aréus. Toutes ces statues tiroient leurs noms de différentes villes d'Achaïe. Le jour de la fête du dieu, on les portoit dans le temple de Bacchus Ésymnéte, qui étoit à l'extrêmité de la ville-basse sur le bord de la mer & à la droite du chemin par où l'on venoit de la place.

BACCHUS ARÉUS, *Bacchus Areus*, Διόνυσος Ἀρευς. *Voyez* l'article qui précéde.

BACCHUS AXITÈS, *Bacchus Axites*, Διόνυσος Ἀξίτης, (*b*) étoit honoré par les hahitans d'Hérée, ville d'Arcadie. Ils avoient même deux temples de Bacchus, l'un de Bacchus Axitès, l'autre de Bacchus Politès, sans compter une chapelle, où ils célébroient les Orgies en l'honneur du dieu. On voyoit cette chapelle, aussi-bien que les deux temples, sur les bords de l'Alphée, qui arrosoit les murs de la ville.

BACCHUS CADMÉEN, *Bacchus Cadmeus*, Διόνυσος Καδμεῖο. (*c*) Les Thébains assuroient que, lorsque Sémelé fut frappée de la foudre, il tomba en même tems du ciel un morceau de bois, que Polydore enchassa dans du bronze, & qu'il nomma Bacchus Cadméen.

BACCHUS CALYDONIEN, *Bacchus Calydonius*, (*d*) Διονυσος Καλυδώνιος. Ce dieu avoit un temple à Patra, dans le quartier où se trouvoit le théatre. Il étoit surnommé Calydonien, parce que sa statue avoit été apportée de Calydon.

BACCHUS CÉPHALLEN, (*e*) *Bacchus Cephallen*, Διόνυσος Κεφάλλην. Des pêcheurs de Méthymne, ayant jetté leurs filets dans la mer, en retirérent une tête faite de bois d'olivier. Cette tête ressembloit assez à celle d'un dieu, mais d'un dieu étranger & inconnu aux Grecs. Les Méthymnéens, voulant sçavoir si c'étoit la tête de quelque héros ou d'une divinité, envoyérent consulter la Pythie, qui leur ordonna de révérer Bacchus Céphallen. Gardant donc cette tête, ils en firent l'objet de leur culte; mais, en même tems, ils en envoyérent une copie à Delphes. Et c'étoit cette tête de bronze, que l'on voyoit après la statue de Scyllis.

BACCHUS CHANTANT, *Bacchus canens*, Διόνυσος Μελπόμενος. (*f*) Il fut ainsi surnommé, dit Pausanias, par la même raison, que l'on appelloit Apollon le chef & le conducteur des Muses. Bacchus chantant étoit honoré par les Athéniens, qui lui avoient

(*a*) Pauf. pag. 438.
(*b*) Pauf. p. 496.
(*c*) Pauf. p. 560.
(*d*) Pauf. pag. 437.
(*e*) Pauf. p. 643.
(*f*) Pauf. p. 4, 60.

consacré un lieu particulier de leur ville. Il l'étoit aussi par ceux d'Acharna de la tribu Œnéïde.

BACCHUS CISSUS, *Bacchus Cissus*, Διόνυσος Κισσὸς. (*a*) Bacchus Cissus, ou Bacchus dieu du lierre, c'est la même chose. Il étoit adoré sous ce nom par les habitans d'Acharna; & cela, parce que ce lieu étoit le premier canton de l'Attique, où l'on eût vu du lierre.

BACCHUS COLONATE, (*b*) *Bacchus Colonata*, Διόνυσος Κολωνάτα. Il y avoit à Sparte une éminence, appellée Colona, où étoit un temple de Bacchus Colonate. Ce temple tenoit presque à un bois, que les Spartiates avoient consacré à ce héros qui eut l'honneur de conduire Bacchus dans leur ville. Ces femmes même, qu'ils appelloient Dionysiades & Leucippides, sacrifioient à ce héros, avant que de sacrifier à Bacchus. Outre ces Prêtresses, il y avoit onze autres femmes, qui se nommoient aussi Dionysiades, & qui, tous les ans, disputoient le prix de la course entr'elles, suivant une coûtume qui leur avoit été suggérée par l'oracle de Delphes.

BACCHUS CRÉSIUS, *Bacchus Cresius*, Διόνυσος Κρήσιος. (*c*) On voyoit à Argos un temple de Bacchus surnommé Crésius. La haine de Bacchus contre Persée ayant pris fin avec la guerre, qu'ils s'étoient faite, les Argiens disoient que leurs ancêtres décernérent à ce dieu de grands honneurs, & lui bâtirent ce temple, qui eut depuis le surnom de Crésius, ou le Crétois, parce que Bacchus choisit ce lieu pour la sépulture d'Ariadne. En effet, Leucéas racontoit que, lorsque ce temple fut réparé, on y trouva une urne de terre, qui renfermoit les cendres d'Ariadne. Pausanias assure que Leucéas même & plusieurs Argiens avoient vu cette urne.

BACCHUS DASYLLIUS, (*d*) *Bacchus Dasyllius*, Διόνυσος Δασύλλιος. Ce dieu étoit honoré sous ce nom à Mégare. On voyoit dans cette ville un temple qui lui étoit consacré. On prétend que c'étoit Euchénor, fils de Cœranus & petit-fils de Polyidus, qui avoit fait la dédicace de la statue de Bacchus Dasyllius.

BACCHUS ÉGOBOLUS, (*e*) *Bacchus Ægobolus*, Διόνυσος Αἰγοβόλος, avoit un temple à Potnies. Voici la raison de ce surnom de Bacchus. Un jour que les Potniens sacrifioient à Bacchus, s'étant enivrés, ils portérent l'insolence jusqu'à tuer le Prêtre du dieu. Aussi-tôt frappés de la peste, ils envoyérent consulter l'oracle, dont la réponse fut que, pour appaiser Bacchus, il falloit lui immoler un jeune garçon, qui eût atteint l'âge de puberté. Mais, on dit que peu d'années après, le dieu lui-même substitua une chevre à la place du jeune homme, qu'ils alloient égorger; de-là vint le

(*a*) Pauf. p. 60.
(*b*) Pauf. p. 185.
(*c*) Pauf. p. 128.
(*d*) Pauf. p. 81.
(*e*) Pauf. p. 554.

surnom d'Égobolus.

BACCHUS ÉSYMNÉTE, (a) *Bacchus Æsymnetes*, Διόνυσος Αἰσυμνήτης, recevoit les honneurs divins à Patra. Il a déjà été parlé ci-dessus de Bacchus Ésymnéte. Nous ajoûterons ici, que le peuple choisissoit, parmi les plus honnêtes gens de la ville, neuf hommes & autant de femmes, pour être les ministres de son culte. Sa fête se célébroit tous les ans ; & la nuit, qui la précédoit, le prêtre du dieu apportoit le coffre, dans lequel on gardoit sa statue, & la tiroit de ce coffre. On pratiquoit ensuite la cérémonie suivante. Tous les enfans du païs se rendoient sur le bord du fleuve Milichus, couronnés d'épics de bled, & dans l'appareil de ces victimes que l'on immoloit à Diane ; mais, du tems de Pausanias, ils déposoient seulement leurs couronnes aux pieds de la déesse. Ensuite, ils se lavoient dans l'eau du fleuve, reprenoient des couronnes de lierre, & s'en alloient au temple de Bacchus Ésymnéte.

BACCHUS D'ÉLEUTHÈRE, *Bacchus Éleuthereus*, Διόνυσος Ἐλευθερεύς. (b) Ce surnom de Bacchus signifie Libérateur. Il étoit honoré à Athènes sous cette dénomination. Il y avoit un temple, qui n'étoit pas fort grand, & où l'on portoit la statue du dieu tous les ans à certains jours. Elle étoit d'or & d'ivoire, de la façon d'Alcmène.

Il y avoit dans l'Attique une ville du nom d'Éleuthère ; & c'est de-là que Bacchus prit le nom d'Éleuthère. Les habitans de cette ville avoient un temple dédié à ce dieu, dont la statue avoit été transportée à Athènes ; car, celle qui se voyoit à Éleuthère, du tems de Pausanias, n'étoit qu'une copie de l'autre.

BACCHUS LAMPTER, *Bacchus Lampter*, Διόνυσος Λαμπτήρ. (c) Le temple de Bacchus Lampter se voyoit à Pellène vis-à-vis du bois consacré à Diane conservatrice. Ce dieu étoit ainsi surnommé à cause des illuminations, que l'on faisoit à sa fête ; & l'on appelloit cette fête Lampteria. En effet, on allumoit, durant la nuit, un grand nombre de flambeaux ; & le vin couloit dans toutes les rues.

BACCHUS LEUCYANITE, *Bacchus Leucyanitas*, Διόνυσος Λευκυανίτας. (d) Ce dieu fut ainsi surnommé de la rivière de Leucyanias, sur les bords de laquelle, on lui avoit bâti un temple.

BACCHUS LYSIUS, *Bacchus Lysius*, Διόνυσος Λύσιος. (e) A Corinthe dans la place publique, il y avoit plusieurs temples, où, entr'autres statues, on en remarquoit deux de Bacchus en bois, toutes deux dorées, excepté le visage, qui étoit peint de vermillon. On nommoit l'une Bacchus Lysius, l'autre Baccheius. Voici à quelle occasion elles avoient été consacrées. On dit que Penthée se déchaîna insolemment contre

(a) Pauf. p. 436.
(b) Pauf. pag. 34, 54, 72.
(c) Pauf. pag. 453.
(d) Pauf. pag. 385.
(e) Pauf. pag. 88, 89, 98, 566.

Bacchus, & qu'après plusieurs marques de mépris, il voulut sçavoir ce qui se passoit dans les mystères, que les Bacchantes célébroient en l'honneur du dieu; que pour cela, il monta sur un arbre du mont Cithéron, & qu'il découvrit tout. Mais, les Bacchantes l'ayant apperçu s'en vengérent & le mirent en piéces. On ajoûte que l'oracle avertit les Corinthiens de chercher l'arbre ou Penthée étoit monté, & quand ils l'auroient trouvé, de l'honorer comme le dieu même. Ce fut alors qu'ils consacrérent à Bacchus nos deux statues, faites du bois de cet arbre là même.

On voyoit à Thébes, près du théatre, un temple de Bacchus surnommé Lysius, parce que des Thraces ayant emmené quelques Thébains captifs, lorsqu'ils furent arrivés au païs des Haliartiens, le dieu fit tomber les chaînes des Thébains, & endormit les Thraces; ce qui donna aux prisonniers le moyen de tuer leurs gardes & de regagner Thébes. Dans ce temple, outre la statue de Bacchus, on en voyoit une, que les Thébains disoient être de Sémelé; mais, on n'ouvroit le temple que certains jours de l'année.

BACCHUS Mélanégis, (*a*) *Bacchus Melanægis*, Διόνυσος Μελανάιγις. Il y avoit à Hermioné un temple, dédié à Bacchus Mélanégis. Le dieu y étoit représenté en bronze, appuyant un de ses pieds sur un dauphin. Tous les ans, on célébroit en son honneur des jeux publics. Les musiciens, les nageurs & les rameurs y disputoient le prix entr'eux.

BACCHUS Mésadeus, *Bacchus Mesadeus*, Διόνυσος Μεσαδεύς. *Voyez* Bacchus Anthéus.

BACCHUS le Mystérieux, *Bacchus Mystes*, Διόνυσος Μύστης. (*b*) Sur le chemin de Tégée à Argos, on trouvoit un temple de Bacchus, surnommé le Mystérieux.

BACCHUS Nyctélius, (*c*) *Bacchus Nyctelius*, Διόνυσος Νυκτέλιος, avoit un temple à Mégare. Ce temple étoit sur le chemin, qui conduisoit du bois sacré de Jupiter à une citadelle, nommée la Carie. Bacchus Nyctélius veut dire Bacchus le nocturne, ou qui aime à veiller, du mot Grec νὺξ, νυκτὸς, *nox*, *noctis*, *la nuit*.

BACCHUS Patroüs, *Bacchus Patroüs*, Διόνυσος Πατρῷος. (*d*) Bacchus Patroüs, recevoit les honneurs divins à Mégare. On voyoit dans cette ville la statue de Bacchus Patroüs, avec un temple dédié au dieu.

BACCHUS Politès, *Bacchus Polites*, Διόνυσος Πολίτης. *Voyez* Axitès.

BACCHUS Psilas, *Bacchus Psilas*, Διόνυσος Ψίλας. (*e*) Les habitans d'Amycle honoroient particulièrement Bacchus Psilas. Ils lui donnoient ce surnom par une raison assez ingénieuse; car, *Psila*, en langage Dorien, signifie la pointe de l'aile d'un oiseau,

(*a*) Pauf. pag. 151.
(*b*) Pauf. pag. 542.
(*c*) Pauf. p. 75.
(*d*) Pauf. p. 81.
(*e*) Pauf. p. 199.

Or, il semble que l'homme soit emporté & soûtenu par une pointe de vin, comme un oiseau dans l'air par les ailes.

BACCHUS SAOTÈS, *Bacchus Saotes*, Διόνυσος Σαώτης. (*a*) C'est comme qui diroit Bacchus le Sauveur. Il y avoit à Troëzène un autel de Bacchus Saotès. Cet autel lui avoit été dédié en conséquence d'un certain oracle. Pausanias parle ailleurs d'un temple consacré à Bacchus Saotès, où le dieu étoit en bois & assis.

BACCHUS, *Bacchus*, Διόνυσος, (*b*) titre d'un dialogue de Lucien. C'est l'entreprise de Bacchus contre les Indes, que ce héros, selon Lucien, fit malgré la raillerie des uns, & la compassion des autres, qui croyoient qu'il seroit écrasé par les éléphans, quand même il échapperoit à la fureur des armes; car, son armée n'étoit composée que de femmes, éprises d'une fureur divine, qui, au lieu de boucliers, portoient des tambours & des cymbales; pour lances ou javelots, des bâtons entortillés de lierre; au lieu d'armet, des guirlandes du même arbre; & pour harnois, des peaux de biches & de Panthères. Elles étoient suivies d'une troupe de Satyres, qui ne faisoient que sauter & danser, comme de jeunes chevreaux, dont ils avoient la queue & les cornes.

Bacchus étoit aussi cornu, mais sans barbe, vêtu de pourpre avec des brodequins dorés & des pampres chargés de raisins, entrelassés parmi ses tresses. Il étoit monté sur un char traîné par des tigres, qui étoit tout ce qu'il y avoit d'effroyable. Ses deux lieutenans étoient, l'un un petit vieillard camus, tout tremblant, vêtu de jaune, avec de grandes oreilles droites, & un gros ventre, monté la plûpart du tems sur un âne, ou, à son défaut, appuyé sur un bâton, mais du reste grand capitaine; l'autre, un Satyre cornu, avec des cuisses velues, la barbe & les pieds de bouc, qui tenoit de sa main gauche une flûte, & de l'autre un bâton courbé, & couroit par tout le camp en sautant & dansant, & faisant grand peur aux femmes; car, il étoit prompt & colère. Et lorsqu'il s'approchoit, elles couroient toutes échevelées, criant *évohé*, comme le reconnoissant pour maître. Cependant, ces enragées, entre leurs autres exploits, mettoient en piéces les troupeaux, & en mangeoient la chair crue.

Les Indiens, voyant un si grotesque équipage, plus propre à un balet, qu'à un appareil de guerre, dédaignérent d'abord de prendre les armes, & voulurent envoyer leurs femmes pour les combatre, de peur de ternir leur valeur par une indigne victoire. Mais, lorsqu'ils eurent appris que cette armée, quoique ridicule, mettoit le feu par tout, ils s'arment en hâte; & montant sur leurs éléphans, ils vinrent, pleins de rage & de dépit, rencontrer ces boute-feux. Quand ils furent

(*a*) Pausf. pag. 144, 155.

(*b*) Lucian. Tom. II. pag. 509. *& seq.*

en préſence, ils ſe rangérent en bataille, couvrant d'éléphans le front de leurs troupes. Bacchus rangea auſſi ſon armée, & mit Silène à la droite, qui étoit ce gros camus, dont nous avons parlé, & Pan à la gauche. Pour lui, il ſe plaça au milieu, après avoir répandu par tout les Satyres, comme autant d'officiers & de capitaines, & donné pour mot *évohé*. Auſſi-tôt, les Bacchantes ſonnérent la charge avec leurs petits tambours & leurs cymbales; & un Satyre ayant entonné un cor, l'âne de Silène commença à braire ſi terriblement, qu'aidé du heurlement des Bacchantes, qui découvrirent alors le fer de leurs thyrſes & les ſerpens, dont elles étoient ceintes, il fit prendre la fuite aux Indiens & à leurs éléphans, avant qu'ils fuſſent à la portée du Javelot. Ils furent donc défaits & aſſujettis, ayant appris à leurs dépens, qu'il ne faut jamais mépriſer ſon ennemi.

(*a*) Il y a un autre dialogue de Lucien, qui eſt intitulé, *Dialogue d'Apollon & de Bacchus*. C'eſt un des dialogues des dieux.

BACCHYLIDE, *Bacchylides*, Βακχυλίδης, (*b*) poëte Grec, qui naquit à Julis dans l'iſle de Céos. Il fut par conſéquent compatriote de Simonide, dont il étoit même le neveu. Suidas le dit fils de Médon & petit-fils de l'athléte Bacchylide. Mais, le Gyraldi prétend que dans le Lexicographe, il faut lire Milon, au lieu de Médon. Il allégue pour garants les Scholiaſtes de Pindare, qui n'en diſent rien, & un vers Grec, qu'il ne cite point, & dont il ne nomme point l'Auteur. Sur ce pied-là, il faudroit l'en croire ſur ſa parole; mais, c'eſt ce qu'on n'oſe exiger des Lecteurs. La chronique d'Euſébe place Bacchylide dans la 82e. Olympiade, puis dans la 87e; & ces deux dates n'ont rien d'incompatible, puiſque ne comprenant que l'eſpace de vingt-quatre ans, rien n'empêche que ce Poëte n'ait pu fleurir encore fort au de-là. Il s'établit dans le Péloponnèſe, & y compoſa la plûpart de ſes ouvrages, ſelon Plutarque. Il écrivit en dialecte Dorique, ainſi que ſon oncle & Pindare, ſon contemporain & ſon rival.

Ils chantérent l'un & l'autre les victoires d'Hiéron, remportées dans les jeux publics de la Gréce; & peut-être les poëſies de Bacchylide plurent-elles aſſez à ce Prince, pour exciter la jalouſie de Pindare. Celui-ci ne put s'en taire. Il en marqua ſon mécontentement dans une de ſes odes Pythiques, où il déſigne ſon rival, ſans le nommer, & s'efforce de le décrier auprès d'Hiéron, comme l'obſerve le Scholiaſte. S'il en faut croire le Gyraldi; Porphyrion, l'ancien commentateur d'Horace, aſſure que l'ode de celui-ci, *Paſtor cùm traheret per freta navibus*, &c., où il fait prédire par le dieu Né-

(*a*) Lucian. Tom. I. p. 177. *& ſeq.*

(*b*) Suid. Tom. I. pag. 529. Strabon. pag. 486. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 340. Tom. VI. pag. 142. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 378, 379. Tom. V. pag. 158, 159, 202. *& ſuiv.* Tom. XIII. p. 259. *& ſuiv.*

rée à Pâris les malheurs de Troyes, n'est qu'une imitation de celle, où Bacchylide mettoit les mêmes prédictions dans la bouche de Cassandre. Mais, c'est de quoi l'on ne trouve pas un mot aujourd'hui dans ce vieux Scholiaste Latin. Ammien Marcellin témoigne que les vers de ce poëte Grec faisoient les délices de l'empereur Julien, & qu'il en citoit souvent un passage, où Bacchylide, en louant un habile peintre, qui sçait embellir un portrait, compare cet art avec la pudeur, qui jette un nouvel éclat sur la vie héroïque d'un Grand-homme.

Il ne nous reste que quelques fragmens des poësies de Bacchylide, qui étoient de plus d'une espèce, quoique renfermées, pour la plûpart dans le genre Lyrique. Il avoit composé; 1.° Des vers amoureux; 2.° Des odes sur les victoires des Athlétes; 3.° Des prosodies; 4.° Des dithyrambes; 5.° Des hymnes; 6.° Des péans; 7.° Des hyporchemes; 8.° Des parthénies. Il faut consulter, sur tous ces ouvrages, la bibliothéque Grecque de M. Fabricius. Il releve une méprise du Gyraldi, qui, sur la foi d'Élien, nous parle de trois autres Bacchylides, l'un Athénien, les deux autres Arcadiens; au lieu que cet historien Grec ne dit rien de ces trois Bacchylides, faisant mention seulement de trois hommes, nommés Bakides, parmi lesquels il y en avoit un d'Athènes, & un autre d'Arcadie; mais, on trouve dans Suidas un second Bacchylide, poëte originaire d'Opunte, & que le poëte comique Platon range parmi les Sophistes, que celui-ci jouoit dans une de ses piéces.

BACCON. *Voyez* Bacon.

BACCONIQUES, nom que l'on donnoit à certains vaisseaux à mettre sur la table. C'étoit parce que l'on y servoit du porc, appellé anciennement Bacon, ou Baccon.

BACENIS, *Bacenis*, (*a*) nom d'une forêt de Germanie, qui séparoit les Chérusques des Suèves. Selon César, c'étoit une forêt d'une grandeur immense, qui s'étendoit fort avant dans le païs, & qui servoit de barrière naturelle entre les Chérusques & les Suèves, pour arrêter les hostilités naturelles de ces deux peuples. C'étoit à l'entrée de cette forêt, que les Suèves se retirérent à l'approche de César, qui avoit passé le Rhin.

La situation de cette forêt, la fuite des Suèves, qu'un Géographe moderne dit être les mêmes que les Cattes, qui s'éloignent du Rhin de plus en plus; tout cela fait voir que cette forêt ne peut être qu'une partie de la forêt, nommée aujourd'hui le Hartz, qui s'étend encore à présent très-loin, quoiqu'on en ait détruit une très-grande partie.

BACENOR, *Bacenor*, (*b*) Βακήνωρ, avoit parmi ses gens un certain cavalier, nommé Dosi-

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. VI. pag. 221.

(*b*) Maccab. L. II. c. 12. ꝟ. 35.

thée, qui étoit un vaillant homme.

BACHIE, *Bachium*, (*a*) isle de la mer Égée sur les côtes de l'Asie Mineure. Elle est appellée Bachine dans Pline ; & ce Géographe la met auprès de Smyrne. Tite-Live, qui la nomme Bachie, dit qu'elle commandoit Phocée.

Comme les Romains, l'an 190 avant J. C., avoient dessein d'aller à Phocée, ils vinrent mouiller à Bachie ; & après avoir pillé les temples, qu'ils avoient respectés d'abord, & en avoir enlevé les statues, qui étoient très-belles & en grand nombre dans cette isle, ils s'approchérent de la ville même, dans le dessein de lui donner l'assaut. Mais, jugeant que sans le secours des ouvrages & des travaux, il leur seroit impossible de l'emporter avec leurs seules armes & leurs échelles, sur tout depuis qu'un renfort de trois mille hommes, envoyé par Antiochus, y étoit entré ; ils abandonnérent aussi-tôt ce projet,& ramenérent leurs vaisseaux, bornant toute leur expédition au pillage des terres, qui étoient au tour de la ville.

BACHIQUE. *Voyez* Bacchique.

BACHOR, *Bachor*, *ou* BACHORE, *Bachora*, (*b*) qu'on nomme aussi Chorame, est la même chose que Bahurim. *Voyez* Bahurim.

BACHTAN, *Bachtan*, nom d'une pierre, que les Ismaëlites ; c'est-à-dire, les Arabes adoroient comme une idole de Vénus. Ils disoient qu'Agar avoit conçu Ismaël sur cette pierre, ou bien qu'Abraham y attacha son chameau, quand il voulut sacrifier Isaac. On y avoit représenté la forme d'une tête.

BACIS, *Bacis*, Βάκις, (*c*) fameux Athléte, qui étoit de Trœzène. Il se distingua particuliérement à la lutte ; ce qui lui mérita l'honneur d'une statue à Olympie. Cette statue étoit un ouvrage de Naucydès.

BACIS, *Bacis*, Βάκις, (*d*) célebre Devin, qui naquit en Béotie. On dit que ce Devin, inspiré par les Nymphes, fit diverses prédictions à plusieurs peuples de la Gréce, & sur tout celle-ci, au sujet du retour des Messéniens :

Sparte alors exposée à de fâcheux revers
Verra d'un œil jaloux Messène triomphante.

Pausanias assure que Bacis avoit prédit non seulement le siége d'Ira, mais même la manière dont elle seroit prise, témoin ce vers,

La tempête & les vents contre Ira conjurés.

Bacis avoit aussi prédit l'irruption des Perses en Gréce. Il n'étoit

(*a*) Plin. L. I. pag. 287. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 21.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 230.

(*c*) Pauf. pag. 359.

(*d*) Suid. Tom. I. pag. 528. Pauf. pag. 267, 633. *& seq.* Cicer. de Divinat. L. I. c. 34. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 176. Tom. XIX. pag. 180. Tom. XXIII. pag. 192.

pas moins célebre par ses opérations merveilleuses, que par ses prédictions. Il guérit par des purifications les femmes Lacédémoniennes, qu'une espèce de manie avoit saisies.

Le siécle de Bacis nous est inconnu. Ses prédictions formoient un recueil, qui portoit son nom. On ne peut douter que ce recueil ne fût déjà célebre au tems d'Hérodote, puisque cet Historien en rapporte quelques oracles, qu'il applique à des événemens de la guerre de Xerxès. M. Fréret ne croit pourtant pas qu'il fût beaucoup plus ancien, puisqu'on y voit le nom des Perses, qui n'a pu être connu des Grecs, que depuis la conquête de la Lydie par Cyrus, & dont Eschyle, contemporain de Darius, est probablement le premier, qui se soit servi. Sa tragédie est postérieure à l'an 510, & à la bataille de Marathon.

BACIS, *Bacis*, Βάκις, (*a*) nom d'un taureau, qui étoit consacré au Soleil. On l'adoroit à Hermonthi, ville d'Égypte; & selon Macrobe, il changeoit de couleur à chaque heure du jour. Son poil croissoit en haut, ensorte qu'il étoit toujours hérissé contre la coûtume des autres animaux.

BACON, *ou* BACCON, (*b*) terme, qui signifioit un porc engraissé. Cette dénomination se trouve dans le testament de Léodebode, abbé de Fleuri & dans les donations de Saint Didier, évêque d'Auxerre, à sa cathédrale, qui sont des piéces du commencement du septième siécle. Le grand nombre de citations du Glossaire au mot *Baco*, pourroient faire remonter jusqu'à cette haute antiquité, la coûtume suivant laquelle le clergé de l'église de Paris étoit autrefois nourri de porc, à certaines solemnités. Parmi les titres du chapitre de Notre-Dame, il y en a un qui fait mention des redevances, dites de *carnibus porcinis*; & c'est peut-être à ces redevances, qu'il faut rapporter l'origine de la foire des jambons, qui, de tems immémorial, se tient chaque année un des jours de la Semaine sainte au parvis de l'église de Notre-Dame.

Au reste, le goût des Germains & des Francs pour la chair de porc n'exclut pas l'usage des autres viandes. La loi Salique fait mention de vaches & de veaux, de brebis & d'agneaux. Clotaire I, se rendant les Saxons tributaires, voulut que chaque année, ils amenassent au fisc cinq cens vaches; & ce tribut fut exactement payé, jusqu'au tems où Dagobert les en dispensa.

BACTAILLÉ, *ou* BECTILETH, *ou* BAICTILAITH, (*c*) noms communs à une plaine, située dans la Syrie Cassotide, entre Hiérapolis & Antioche. Ce fut à l'entrée de cette plaine, qu'Holoferne joignit ses troupes qui s'y étoient rassemblées. De-là à Ninive il n'y avoit que trois journées de chemin.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 309.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVII. pag. 198.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 54.

BACTRES, *Bactra*, Βάκτρα, (a) ville d'Asie, capitale de la Bactriane. Elle porta d'abord le nom de Zariaspe, au rapport de Strabon & de Pline. Nous lisons dans Quinte-Curse, que la ville de Bactres étoit située au pied du mont Paropamise, sur les bords du fleuve Bactrus. Mais, Ptolémée veut que cette ville fût assise sur les rives du fleuve Dargyde. D'autres prétendent que Zariaspe étoit le nom du fleuve, qui arrosoit Bactres. Strabon & Pline s'expliquent là-dessus d'une manière fort obscure. On ne sçauroit distinguer, d'après leurs expressions, si le fleuve, dont les murs de Bactres étoient baignés, se nommoit ou Bactrus ou Zariaspe.

Quoiqu'il en soit, cette ville étoit très-considérable, dès le tems de Ninus, fameux roi d'Assyrie. En effet, ce Prince, à qui tant de conquêtes avoit déjà acquis la plus grande réputation, résolut d'y joindre celle de la Bactriane. Il partit de Ninive, avec une armée formidable, accompagné des principaux Seigneurs de sa cour. Après une bataille long-tems disputée, & que perdirent les Bactriens, toutes les villes ouvrirent leurs portes à Ninus. Bactres fut la seule qui arrêta la rapidité de ses conquêtes. Deux choses contribuoient à relever le courage des habitans, la force de la place, & la multitude de ceux qui la défendoient. On eut beau presser le siége, il n'avançoit que très-lentement ; & il ne l'étoit guere plus que le premier jour, lorsque Sémiramis arriva au camp. Étant allée reconnoître la place, elle apperçut que la citadelle n'étoit gardée que par un petit nombre de soldats, & que ces soldats, dans le tems des attaques, accouroient tous à la défense des postes les plus exposés. Trop habile pour ne pas profiter de la négligence des ennemis, elle forma le dessein d'attaquer la ville du côté de la citadelle. Un jour donc qu'on donnoit un assaut, elle s'avança avec un corps de troupes, & n'eut pas de peine à s'emparer d'un endroit, que la trop grande confiance des assiégés avoit laissé sans défenseurs. Ainsi fut prise la capitale de la Bactriane. Ninus, sensible à un service de cette importance, combla de présens cette Princesse, qui lui succéda depuis au royaume des Assyriens.

On croit que la ville de Bactres est celle qui prend aujourd'hui le nom de Balkh, à l'extrêmité de la Perse du côté de l'Orient.

BACTRIANE, *Bactriana*, (b) Βακτριανή, contrée d'Asie, bornée

(a) Diod. Sicul. pag. 66, 67. Strab. pag. 68, 71, 74, 514, 516. Plin. T. I. pag. 313, 314. Ptolem. L. VI. c. 11. Q. Curt. L. III. c. 10. L. IV. c. 5. L. V. c. 8. L. X. c. 10. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. pag. 366, 368. Tom. XVII. pag. 138.

(b) Ptolem. L. VI. c. 11. Strabon. pag. 72, 516, 517. Pomp. Mel. pag. 19. Plin. Tom I. pag. 313, 314, 324. 447. 660. Q. Curt. L. IV. c. 6, 12. L. V. c. 8, 12. L. VI. c. 6. L. VII. c. 4. L. IX. c. 7. Herod. L. I. c. 153. L. III. c. 92. L. VII. c. 68, 86. Diod. Sicul. pag. 606, 614, 628, 630, 648. Dom Vaisset, Géog. Hist. Civil.

à l'occident par la Margiane, au septentrion par la Sogdiane, à l'orient par les montagnes, & au midi par le Paropamise.

Cette contrée étoit entrecoupée & enfermée de montagnes de tous côtés, & arrosée d'un nombre de fleuves, tels que le Dargidus, l'Icarus, le Bactrus, le Dargomanes, le Zariaspe, l'Artamis & l'Oxus, dans lequel presque tous ces fleuves alloient porter leurs eaux. Ptolémée fait mention de plusieurs peuples, qu'il place dans les divers cantons de la Bactriane.

Les Salatares habitoient au septentrion du païs, le long de l'Oxus. On trouvoit ensuite les Zariaspes, au midi desquels étoient les Chomares, au-dessous des Salatares. Dans le voisinage des Chomares, il y avoit les Comes, puis les Acinaces & les Tambyzes. Aux Zariaspes étoient contigus les Tochares, nation considérable; après quoi, on trouvoit les Maryces, les Scordes, les Varnes, les Avadies, les Orsippes & les Amarispiens.

Il y avoit, chez ces différens peuples, quantité de villes. On trouvoit, le long de l'Oxus, Chatracharte, Charispe, Choane, Surogane, Phrati; & le long des autres fleuves, Alichorde, Chomare, Curiandre, Cuaris, Astacane, Tosmuanasse, Menapie, Eucratidie, Bactres, capitale du païs, Ostobare, Maracande, Maracodre.

La Bactriane avoit des contrées d'une nature bien différente. En certains endroits, tout étoit couverts d'arbres & de vignobles, qui portoient quantité de fruits & de vins délicieux. En d'autres la terre étoit plus grasse & arrosée d'une infinité de ruisseaux, où étoient ces belles prairies d'une si longue étendue. Les terres les plus legéres étoient réservées pour le froment, & les autres servoient à nourrir du bétail. Mais, d'un autre côté, qui contenoit la plus grande partie du païs, ce n'étoient que campagnes de sablons arides, que les sécheresses rendoient inhabitables, & où il ne croissoit aucun fruit. Quand les vents de la mer du Pont y souffloient, ils emportoient tout le sable, qui étoit dans les champs; & quand ce sable étoit ramassé, il paroissoit de loin comme de grandes collines, & l'on ne voyoit plus de chemin; de façon que ceux, qui traversoient ces plaines, observoient les astres la nuit pour dresser leur route, comme sur la mer. Ainsi, l'on n'y pouvoit voyager de jour, tant parce qu'il n'y avoit aucune trace, que l'on pût suivre, qu'à cause que ces vents excitoient des vapeurs si épaisses, qu'on n'y voyoit guere plus clair de jour que de nuit. Au reste, si cette tempête surprenoit les passans, elle les ensevelissoit dans le sable; mais, dans les lieux fertiles, il y avoit quantité d'hommes & de chevaux.

Les Bactriens furent soumis de

& Eccléf. Tom. IX. pag. 116, 117. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 361, 362, 366. *& suiv.* Tom. XVI. pag. 243. Tom. XXV. p. 17. *& suiv.*

très-bonne heure à des Rois. Zoroastre, selon Eusébe, ou Oxyartes, selon Diodore de Sicile, regnérent dans la Bactriane, & furent contemporains de Ninus, qui leur fit la guerre, & leur enleva leur païs. Tous les Historiens conviennent que la Bactriane fut subjuguée d'abord par les Assyriens, & ensuite par les Perses sous Cyrus le Grand. Elle tomba après cela sous la puissance des Grecs. Théodote fut le premier qui porta le titre de roi de la Bactriane, & qui fonda cet Empire, vers l'an 255 avant J. C. Il eut des guerres à soûtenir contre les rois des Parthes, qui venoient de fonder, dans le même tems, un puissant royaume. En mourant, il laissa ses États à Théodote II son fils, & celui-ci fut tué par Euthydème le Magnésien, qui se fit déclarer Roi. Ce dernier eut pour successeur Ménandre, son fils, qui fit de grandes conquêtes au de-là du mont Imaüs & dans l'Inde. On prétend qu'il pénétra même jusque chez des peuples Scythes, que Strabon appelle Σύροι & Φαῦνοι. Après Ménandre, les Grecs furent gouvernés par Eucratidès, qui fut tué par Eucratidès II son fils, dernier roi de la Bactriane.

Ce royaume fut très-florissant, pendant que les Grecs en étoient les maîtres ; & il paroît que ces peuples, aussi-bien que les Parthes, leurs voisins, pénétroient fort avant dans la Scythie & dans l'Inde, & qu'ils avoient, ou étoient à portée d'avoir, une grande connoissance de tous ces païs. Sous le regne de Théodote I, Tiridate, roi des Parthes, obligé de fuir devant Séleucus, roi de Syrie, s'étoit retiré chez les Saces, ou *Scythæ Aspasiaci*, qui doivent être les Scythes du Captchac, situés au nord de Sihon, & qui formoient alors un royaume très-considérable, que les Chinois appellent Kam-Kiu. Ménandre avoit de même porté la guerre chez les Scythes, qui habitoient au nord-est du Jaxarte. Euthydème & Démétrius, d'un autre côté, avoient pénétré jusque dans les Indes, à la tête de leurs armées. Eucratidès, après avoir soumis plusieurs provinces voisines, y étoit aussi entré dans la suite. Ces Grecs en furent dépouillés, vers l'an 144 avant J. C. par Mithridate, frere de Phraate, qui s'étoit avancé jusque dans le royaume, où Porus avoit regné.

Tous ces vastes païs, l'Inde, le Khorasan, le royaume des Grecs, ne formoient, pour ainsi dire, qu'un très-vaste Empire, dont les provinces les plus éloignées étoient unies par un commerce réciproque. Les peuples du Khorasan, les Parthes & leurs voisins portoient dans l'Inde les productions de leurs païs, pendant que les Indiens venoient trafiquer dans le Khorasan & dans les environs.

Telle étoit la situation de la Bactriane, lorsque quelques Nations, qui demeuroient dans l'Orient, sur les frontières occidentales de la Chine, obligées par un Prince puissant d'aller chercher d'autres habitations, arrivérent dans ces provinces, y détruisirent

le

le royaume des Grecs, & donnérent beaucoup d'occupation aux Parthes.

Ces nations possédoient encore la Bactriane sous les empereurs Adrien, Antonin le Pieux & Valerien. Elles en furent enfin chassées par les Huns, lesquels regnoient dans la Bactriane, du tems de Ladislas IV, roi de Hongrie.

Dans les commencemens, les mœurs des Bactriens, ainsi que celles des Sogdiens, ne différoient pas beaucoup des mœurs des Nomades. Leurs soldats étoient estimés les meilleurs du monde; mais, ils étoient brutaux & ne tenoient rien de la politesse des Perses. Comme ils étoient proches voisins des Scythes, peuples fort belliqueux, & qui ne vivoient que de larcins, ils étoient toujours en armes. Ils avoient, comme eux, le visage affreux, la barbe hérissée, de longs cheveux pendans & une taille énorme; de manière qu'ils firent peur d'abord aux Grecs, qui néanmoins les soumirent. Pline dit que les Bactriens envoyérent, l'an de J. C. 142, des ambassadeurs à l'empereur Antonin le Pieux. Quelques-uns prétendent qu'ils nourrissoient exprès des chiens, pour dévorer ceux, qui parvenoient à une extrême vieillesse, ou qui étoient épuisés par de longues maladies. On ajoûte que leurs épouses s'abandonnoient impunément aux étrangers. Les maris osoient à peine s'en plaindre, à cause de l'empire qu'elles avoient sur eux. Elles usoient de parfums, se traitoient & s'habilloient avec magnificence. Les esclaves avoient plus de respect pour elles que pour leurs maris. Elles ne paroissoient jamais en public qu'à cheval & avec un appareil des plus somptueux, étant toutes couvertes d'or & de pierres précieuses.

La Sogdiane fit anciennement partie de la Bactriane. Quand les Grecs se furent emparés de ce païs, ils le divisérent en Satrapies, dont deux, Aspionia & Turiva, furent détachées par les Parthes, comme nous l'avons déjà remarqué.

Cette contrée est représentée aujourd'hui par la grande Boukarie, qu'on partage en trois provinces, qui sont celles de Bouckara, de Maruarhennar ou de Samarkand & de Balek. Les deux premières appartiennent aujourd'hui au Kan de Bouckara, qui est très-puissant, & qui prétend descendre de Ginghiscan, aussi-bien que les autres Kans des Usbecks; & la troisième a son Kan particulier. Les deux premières provinces, séparées au midi du Khorasan par le Gihon, furent conquises par les Arabes Musulmans au commencement du huitième siécle de l'Ére Chrétienne. Elles furent ensuite possédées successivement par les Samanides, par les Khowaresmiens, par Ginghiscan & par Tamerlan. Les Tartares Usbecks les conquirent enfin en 1526 sur la postérité de ce dernier; & ils les possédent encore.

(a) M. Fréret, dans ses observations sur la Cyropédie de

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. IV. p. 606. *& suiv.* T. XXI. p. 14.

Xénophon, principalement par rapport à la Géographie, en fait une sur la Bactriane, qui m'a paru aussi solide que lumineuse; & je suis bien persuadé qu'elle ne contribuera pas peu à faciliter l'intelligence de certains endroits des anciens Auteurs. C'est dans cette vue que je placerai ici en entier cette observation.

» Xénophon, dit M. Fréret,
» parle de la Bactriane en plu-
» sieurs endroits de sa Cyropédie;
» mais, je crois que le païs, au-
» quel il donne ce nom, n'est pas
» celui, que nous connoissons,
» & qui est à l'extrêmité orien-
» tale de la Perse, entre l'*Oxus*
» & les montagnes de l'Inde;
» voici mes raisons.

» Au livre premier de la Cy-
» ropédie, on lit que le roi d'As-
» syrie ayant subjugué les Ara-
» bes & tous les peuples de Sy-
» rie, & tenant les Bactriens
» assiégés, πολιορκεῖν δὲ καὶ Βακ-
» τρίους, pensa que s'il pouvoit
» soumettre les Médes & les Per-
» ses, aucune des nations voisi-
» nes ne lui résisteroit. Si les Bac-
» triens, dont il s'agit ici, étoient
» ceux de l'*Oxus*, comment Xé-
» nophon pourroit-il dire que le
» roi d'Assyrie les tenoit assiégés,
» πολιορκῶν; car, cette Bactriane
» est un très-grand païs? Il ne lui
» auroit pas même été possible
» de les attaquer, puisqu'il en
» étoit séparé par une distance de
» trois cens lieues & par les états
» des Médes & des Perses, qui
» étoient entre la Bactriane &
» l'Assyrie.

» Dans les trois Livres suivans,
» il n'est plus parlé des Bactriens;
» mais, au cinquième, on les
» voit revenir sur la scène. On
» lit qu'après la première défaite
» des Assyriens, Cyrus trouva,
» parmi les captifs, Panthée fem-
» me d'Abradate roi de la Susia-
» ne & tributaire du roi de Baby-
» lone. Cet Abradate étoit pour
» lors en ambassade à la cour du
» roi de la Bactriane, pour l'en-
» gager dans le parti du roi d'As-
» syrie, parce qu'il étoit ami &
» allié du roi des Bactriens, ξένος
» γὰρ ὢν ἐτύγχανε τῷ τῶν Βακ-
» τριανῶν βασιλεῖ; ce qui montre
» que la guerre des Médes avoit
» fait abandonner celle de la Bac-
» triane aux Assyriens.

» Si cette Bactriane étoit celle
» de l'*Oxus*, on ne comprend pas
» quel chemin Abradate, roi de
» la Susiane, avoit pris pour s'y
» rendre par terre. Il ne le pou-
» voit faire sans traverser la Perse
» ou la Médie dans toute leur
» longueur, au hazard d'être ar-
» rêté par les peuples, dont il
» étoit ennemi. Par mer, outre
» que la navigation n'étoit pas
» fort connue alors dans ces païs
» Orientaux, il falloit toujours
» traverser une grande partie de
» la Perse, ou remonter l'*Indus*
» dans toute sa longueur, & fran-
» chir les montagnes presqu'im-
» praticables dans lesquelles il
» prend sa source; ce qui fait un
» voyage fort long & fort dan-
» gereux.

» D'ailleurs, quelle apparence
» qu'Abradate aimant passionné-
» ment sa femme Panthée, la
» laissât à la cour du roi d'Assy-

» rie, jeune Prince emporté, accoûtumé à sacrifier tous ses intérêts à sa passion, & qui avoit été amoureux de cette Princesse? N'est-il pas plus vraisemblable que Panthée, qui chérissoit tendrement son mari, qui haïssoit le roi d'Assyrie, auroit accompagné Abradate jusqu'à Suse, capitale de ses États, & au travers de laquelle il devoit passer nécessairement, quelque chemin qu'il prît, pour aller dans la Bactriane voisine de l'*Indus*?

» Il faut donc supposer que Xénophon donne ce nom à un autre païs. Le mot *Bacter*, d'où l'on a formé la Bactriane, signifie en général l'Orient, le Levant, ainsi que l'observe M. d'Herbelot, & par conséquent convient à tous les païs, situés à l'orient de le Perse. Mais, cela ne résout pas la difficulté; car, les païs Orientaux, à l'égard de la Perse, seront toujours séparés de la Syrie par la Perse même, qui est à l'orient de Babylone, & par conséquent les Assyriens ne pourront y porter leurs armes sans traverser la Perse.

» M. Bochart a conjecturé que la Mésopotamie & l'Assyrie étoient divisées en deux parties, l'une nommée *Ereb*, Occident, en de-ça du Tigre, l'autre appellée *Kedem*, Orient, au de-là du même fleuve. Cette conjecture, qui lui sert à résoudre une difficulté considérable du Texte sacré, pourroit, je crois, s'employer en cette occasion, en supposant que les Assyriens avoient donné ce même nom de *Kedem* aux conquêtes, qu'ils avoient faites vers l'Orient, & que l'on comprenoit sous le nom de *Kedem* ou d'Orient, une partie de la Syracène & des montagnes des Cosséens & des Uxiens, nations belliqueuses, que Pline nomme *Populi liberæ feritatis*. Néarque, cité par Strabon, assuroit que les seuls Cosséens, dans une grande guerre contre les Susiens & les Babyloniens, avoient mis douze cens archers en campagne. La situation de leur païs & l'impossibilité de les forcer dans leurs montagnes, les rendoient si hardis, qu'ils mettoient souvent la Perse à contribution, & que les rois des Parthes étoient contraints de leur payer un tribut annuel, pour se garantir de leurs incursions, pendant les voyages qu'ils faisoient tous les ans d'Ecbatane à Babylone.

» Les Géographes anciens mettent les Cosséens au nombre des habitans de la Perse, Κοσσέα μέρος Περσίδος, dit Étienne de Byzance. Ils traduisirent donc en Persan le nom de *Kedem* par celui de *Bacter*, qui a la même signification. Comme ils avoient été pendant quelque tems à l'extrêmité orientale de l'empire Babylonien, on les nomma Orientaux ou Bactriens, par la même raison, qui, dans la suite, fit donner ce nom aux peuples voisins de l'*Oxus*, à l'extrêmité orientale de la Per-

» se, aux environs du fleuve » nommé d'abord *Zariaspe* & » *Araxes*, mais dans la suite » *Bactrus*; changement, qui arri- » va aussi à la ville nommée de- » puis *Bactra*, & qui avoit porté » d'abord le nom de *Zariaspa*, » comme le fleuve. Les Persans » modernes nomment encore au- » jourd'hui toutes ces provinces » orientales de leur Empire, *Cha-* » *razan*; & ce nom signifie seu- » lement le Levant. On sçait que » les Grecs modernes ont donné » le nom d'Anatolie à l'Asie mi- » neure, qui étoit le païs le plus » avancé vers l'Orient, qu'ils » possédassent depuis l'établisse- » ment de l'empire des Califes. » Les Romains avoient, par la » même raison, donné le nom » d'Orient à la Syrie & à cette » partie de la Mésopotamie, qui » confinoit avec les Parthes & » avec les Arabes, & qui étoit » par conséquent la frontière » orientale de l'Empire. Je pour- » rois montrer, par un grand » nombre d'autres exemples, que » cet usage de donner aux nations » des noms tirés de leur situation, » à l'égard de certains païs, est » presqu'universel; mais, je ne » crois pas que cela ait besoin de » preuves.

» Ces Cosséens, Mardes, » Uxiens & autres peuples monta- » gnards de l'Élymaïde ne furent » jamais bien soumis aux Persans, » ni à ceux qui avoient regné » avant eux dans ces cantons. » Néarque, cité plus haut, assu- » roit qu'ils avoient fait la guerre » aux Babyloniens & aux Susiens » en même tems. Cette guerre » pourroit bien être celle, dont » parle Xénophon; car, depuis » l'établissement des Persans, la » Susiane n'a plus fait une pro- » vince séparée de la Perse; & » les Babyloniens n'ont point été » en état de lever des troupes. » Xénophon ne nous apprend » point quel fut le succès de cette » guerre; mais, comme on voit » dans la suite, le roi d'Assyrie » rechercher l'alliance de ces » mêmes Bactriens, qu'il tenoit » peu de tems auparavant bloqués » dans leurs montagnes, il est fort » vraisemblable qu'il n'avoit pu » les soumettre.

» Au reste, Xénophon n'est » pas le seul, qui ait mis des Bac- » triens dans le voisinage de la » Susiane. Hésychius dit [au mot » Νισαίας ἵππους, chevaux Ni- » séens.] Μεταξὺ τῆς Σουσιανῆς » καὶ τῆς Βακτριανῆς, τόπος ἐςὶ » Κατὰ ςηγῶνα. [Κατὰ ςιγόνα » dans Suidas, Κατὰ ςήγωνα dans » Phavorin] ὅπερ Ἑλλάδι γλώσσῃ » Νῆσος. *Entre la Susiane & la* » *Bactriane, il y a un lieu, nom-* » *mé* Kata Stégona *ou* Kata Sti- » gona; *c'est-à-dire, en langue* » *Grecque, l'Isle*, &c. Il n'y a » pas d'apparence que l'on ait » désigné un païs, en disant qu'il » étoit entre la Susiane & la Bac- » triane; sa désignation seroit un » peu vague. J'aimerois autant dé- » signer quelque canton de la Fran- » ce, en disant qu'il est entre » l'Espagne & le Danemarck. Il » faut donc chercher une autre » Bactriane que celle de l'*Oxus*, » & qui soit plus près de la Su-

» siane; & cette Bactriane sera » celle de Xénophon. Il y avoit » dans la Perse plusieurs plaines » avec des haras, dont les che- » vaux étoient nommés *Niséens*. » Il semble même que ce nom » étoit celui de tous les grands » pâturages, où le roi de Perse » avoit des haras établis; & Hésy- » chius parle ici des haras de l'É- » lymaïde, auprès de la Susiane. » Pline parle de la Bactriane en » plusieurs endroits de son ouvra- » ge; & si l'on n'explique une partie » de ce qu'il dit, de la Bactriane » de Xénophon, non seulement il » se contrediroit d'une façon bien » marquée, mais il avanceroit » des absurdités palpables. Il est » cependant étonnant qu'aucun » de ceux, qui ont commenté cet » Écrivain, ou qui ont cité les » passages, dont il s'agit, n'ait » soupçonné la difficulté, qu'ils » contiennent.

» Au chapitre XVI du sixième » Livre, Pline décrit la Bactria- » ne voisine de l'*Oxus*, située » entre le mont *Parapamisus* & » la *Sogdiane*. Il en parle confor- » mément au systême des Géo- » graphes, qui n'ont connu que » cette Bactriane. Mais, au cha- » pitre XXVII du même Livre, » ce n'est plus la même chose. » Voici de quelle façon il s'ex- » prime: *Susa à Persico mari ab-* » *sunt 250 millia passuum. Susia-* » *nis ab oriente sunt proximi Cos-* » *sæi; supra Cossæos ad septen-* » *trionem, Mesobatene sub monte* » *Cambalido, qui est Caucasi* » *ramus. Indè mollissimo transitu* » *in Bactros, Susianen ab Ely-* » *maïde disterminat amnis Eulæus* » *ortus in Medis, medioque spatio* » *cuniculo conditus, ac rursùs* » *exortus & per Mesobatenen lap-* » *sus, circuit arcem Susorum.* La » difficulté de ce passage consiste » dans ces mots, *indè mollissimo* » *transitu in Bactros;* à quoi les » doit-on rapporter? Est-ce *à* » *Caucasi ramus* ou à *Eulæus am-* » *nis?* Faudra-t-il dire que le » mont *Cambalidus*, qui est au » nord de la Susiane, & qui est » une branche du Caucase, est » aussi un passage très-commode » pour aller dans la Bactriane? » Mais, outre que la construction » Latine ne s'accommode pas » avec cette explication, est-il » vraisemblable que Pline se soit » exprimé aussi peu exactement? » Comment a-t-il pu dire que le » mont *Cambalidus* étoit un des » passages pour aller dans la Bac- » triane, dont il ne s'agit point- » là, qui est éloignée de l'Ély- » maïde de trois cens lieues, & » qui en est séparée par plusieurs » royaumes fameux, la Médie, » la Perse, la Carmanie, la Par- » thie, la Margiane, &c.? Par- » donneroit-on aujourd'hui à un » Écrivain, qui, parlant de la » Navarre ou du Béarn, & dé- » crivant une gorge des Pyré- » nées, diroit que c'est un passa- » ge très-commode pour aller en » Champagne ou en Picardie, » lorsqu'il ne s'agiroit point du » tout de ces provinces? D'ail- » leurs, l'expression de Pline se- » roit fausse. Au de-là de la Mé- » sobatène & du mont *Cambali-* » *dus*, il y a encore de très-rudes

» montagnes, de très-vastes plaines désertes, couvertes de sable salé, & par conséquent absolument stériles, qu'il faut traverser pour aller dans la Bactriane. Il ne faut que jetter les yeux sur la carte pour s'en convaincre. Ainsi, il n'y a point d'apparence que Pline ait voulu parler en cet endroit de la Bactriane orientale, ou voisine de *l'Oxus;* mais plutôt de la Bactriane occidentale & voisine de la Susiane. On ne peut même appliquer à la montagne ces mots, *indè mollissimo transitu in Bactros*, parce que l'on ne connoissoit qu'un passage pour aller de la Susiane dans la Perse, & que ce passage se nommoit *Susianæ portæ*, & non point *les portes de la Bactriane.*

» Il ne reste donc d'autre parti que de rapporter ces mots au fleuve *Eulæus*, & lire: *indè mollissimo transitu in Bactros Susianen ab Elymaïde distermi-nat amnis Eulæus ortus in Medis, medioque spatio cuniculo conditus, ac rursùs exortus, & per Mesobatenen lapsus, circuit arcem Susorum.*

» Ce qui signifiera que le fleuve *Eulæus*, qui prend sa source dans la Médie, se précipite sous terre & va se remontrer dans cette partie du mont *Cambalidus*, qui est un passage commode pour aller dans la Bactriane; que ce fleuve coulant par ce passage, sépare la Susiane de l'Élymaïde; & après avoir traversé la Mésobatène, va former une isle dans laquelle est bâtie la citadelle de Suse. Suivant cette explication, la Bactriane sera dans la Mésobatène, entre l'Élymaïde & la Susiane, dans les vallées du mont *Cambalidus;* & c'est où j'ai fait voir qu'elle devoit être, suivant le systême de Xénophon.

» Cette Bactriane n'est pas le seul païs, dont le nom se trouve répété en plusieurs endroits différens. Arrien, dans son histoire d'Alexandre donne le nom de *Sogdiane* au païs voisin d'Arbelles; c'est que le nom de *Sogdiane* signifie seulement une vallée, & que ce païs, appellé *Adiabene*, est en effet une large vallée, où coule le Tigre.

» Je ne sçais si le nom de la Bactriane est entièrement aboli dans la Perse. Un dénombrement des provinces & des gouvernemens de ce royaume, publié par *Oléarius*, & par Samson le Missionnaire, joint des Bacthianis aux peuples de l'Alouïse ou de la Susiane, & les met au nombre de ces provinces, dont les peuples sont plutôt tributaires que sujets, & sont gouvernés par un *Vali* ou Prince de leur nation. Ce pourroit bien être une nation du païs des *Louts* ou peuples du *Louvestan* & du *Courdistan;* car, ces montagnards ne sont presque point soumis aux rois de Perse. Ainsi, les Bactriens de Xénophon auroient conservé leur nom jusqu'à ce jour. La Bactriane orientale, voisine de l'*Oxus*, porte aujourd'hui le nom

» de *Tocharestan*, des peuples
» nommés *Tochari* par les An-
» ciens, & qui faisoient partie de
» cette Bactriane. Comme ce *To-*
» *charestan* est depuis long-tems
» sous la domination des Jouz-
» begs, ce ne peut être le païs des
» Bacthianis, qui sont encore au-
» jourd'hui sujets du roi de Perse.«

BACTRIENS, *Bactrii*, *Bactriani*, Βακτρίοι, Βακτριανοὶ. C'étoient les habitans de la Bactriane ou de Bactres, qui fut la capitale de cette province. *Voyez* Bactriane, Bactres.

BACTROPÉRATE, *ou* BACTROPÉRETE, nom que l'on donnoit aux Philosophes par mépris. Il signifie un homme à bâton & à besace, étant formé de βάκτρον, *baculus*, bâton, & de πήρα, *pera*, poche, besace. C'est Saint Jérôme qui nous apprend que l'on donnoit autrefois ce nom aux Philosophes. Du Cange croit qu'il faut dire Bactropérite, & que c'étoient des voyageurs, qui portoient un bâton & du vin dans des outres, ainsi que l'explique Papias, qui les appelle *Bactroperitæ*.

BACTRUS, *Bactrus*, (a) fleuve d'Asie dans la Bactriane. Il avoit sa source au mont Paropamise. En coulant de-là entre les montagnes, il arrosoit Darapse, & recevoit les eaux de l'Icarus. Après avoir baigné les murs de la ville de Bactres, qui en prit le nom, il alloit se perdre dans l'*Oxus*. Il est parlé du Bactrus à l'article de Bactres. *Voyez* Bactres.

BACULUS [P. SEXTIUS], *P. Sextius Baculus*. *Voyez* Sextius.

BACURDE, *ou* BACURDUS, *Bacurdus*, nom d'un faux-dieu, qui ne se trouve que dans deux Inscriptions, rapportées par Gruter. Les voici :

BACVRDO
SACRVM
M. ALBANVS
PATERNVS
OPTIO
V. S. L. M.
TT. SIL. CONS.

BACVRDO
SACRVM
T. JVL. FORTVNATVS
PRO SE ET SVIS
V. S. L. M.

Comme ces deux Inscriptions ont été prises à Cologne sur deux petits autels, & que ce nom ne se trouve point ailleurs, il est à croire que ce Bacurde étoit un dieu particulier de ce païs.

BADACE, *Badaca*, Βαδάκα, (b) ville d'Asie dans la Susiane. Elle étoit située sur les rives du fleuve Eulée. Diodore de Sicile nous a conservé le nom de cette ville. C'est à l'occasion d'Antigonus, l'un des lieutenans généraux d'Alexandre le Grand.

Ce général, après une perte considérable qu'il venoit de faire, sans pouvoir même y apporter aucun reméde, prit le parti de reculer du côté de Badace. Mais,

(a) Q. Curt. L. VII. c. 4. Cart. des Assyr. &c. par M. d'Anvill.

(b) Diod. Sicul. p. 681.

comme cette route étoit exposée à toutes les ardeurs du soleil, plusieurs de ses soldats tombérent morts; & le reste de son armée se laissa aller au dernier découragement. Cependant, ayant demeuré quelques jours dans la ville de Badace, il procura à ses soldats des rafraîchissemens, qui les firent un peu revenir; après quoi, il jugea à propos de passer à Ecbatane de Médie.

Il y a des leçons de Diodore de Sicile, qui portent Bagade, au lieu de Badace.

BADACER, *Badacer*, (*a*) Βαδεκὰρ, capitaine des gardes de Jéhu, roi d'Israël. Il fut chargé de jetter dans le champ de Naboth de Jezraël, le corps de Joram, fils d'Achab, que Jéhu avoit percé d'une fléche.

BADAD, *Badad*, Βαρὰδ, (*b*) étoit pere d'Adad, qui regna sur le païs d'Édom.

BADAIAS, *Badaïas*, (*c*) Βαδαία, un des enfans des Prêtres, qui, au retour de la captivité de Babylone, se trouvérent avoir pris des femmes étrangères. Il consentit, comme les autres, à s'en séparer & à offrir un bélier pour son péché.

BADAN, *Badan*, Βαρὰκ, (*d*) un de ceux qui délivrérent Israël; car, il est dit, au premier Livre des Rois, que le Seigneur envoya, pour sauver Israël, divers libérateurs, comme Jérobaal, Badan, Jephté, Samuël. On sçait que Jérobaal est le même que Gédéon; mais, on ne trouve pas le nom de Badan parmi les Juges d'Israël. Les Septante, au lieu de Badan, lisent Baraç. D'autres soûtiennent que Badan est le même que Jaïr de la tribu de Manassé, qui jugea Israël pendant vingt-deux ans. Badan étoit donc un des descendans de Machir; car, Jaïr étoit arrière-petit-fils de Machir. Le Chaldéen, les Rabbins, & après eux, la plûpart des Commentateurs ont avancé que Badan étoit Samson, qui étoit de la tribu de Dan. Mais, Dom Calmet préféreroit le sentiment qui l'explique de Jaïr. On avoit ajoûté les noms de Samson & de Barac dans plusieurs exemplaires Latins, avant les corrections des Censeurs Romains.

BADIOCASSES, *ou* VADIOCASSES, *Badiocasses*, *Vadiocasses*. *Voyez* Bajocasses.

BADIUS, *Badius*, (*e*) Campanien, qui vivoit sous l'an de Rome 540, & 212 avant J. C. Les Campaniens, en ce tems-là, avoient la guerre avec les Romains. Badius étoit lié avec un Romain nommé T. Quintius Crispinus, & par les loix de l'hospitalité, & par une amitié étroite, qui en étoit la suite. Ce qui avoit encore contribué à en resserrer les nœuds, c'est que Badius étant tombé malade à Rome chez T.

(*a*) Reg. L. IV. c. 9. v. 25.
(*b*) Genes. c. 36. v. 35. Paral. L. I. c. 1. v. 46.
(*c*) Esdr. L. 1. c. 10. v. 35.
(*d*) Judic. c. 10. v. 3. Reg. L. I, c. 12. v. 11. Paral. L. I. c. 2. v. 21, 22.
(*e*) Tit. Liv. L. XXV. c. 18. Roll. Hist. Rom. T. III. p. 427. *& suiv.*

Quintius Crifpinus, avant la révolte de Capouë, il avoit reçu de lui tous les fecours qu'on peut attendre en cet état d'un ami également fidele & généreux. Badius, voyant donc les troupes des Romains campées devant les murailles de fa patrie, s'avança jufqu'aux premiers corps de garde, & demanda à haute voix qu'on lui fît venir T. Quintius Crifpinus. Celui-ci, ayant été averti, crut que Badiús vouloit lui parler comme à un ancien ami, & que la rupture des deux nations n'avoit pas été capable d'effacer dans fon efprit le fouvenir de leur union particulière. Ainfi, il s'éloigna un peu des fiens, & alla au-devant de lui fans balancer. Quand Badius vit qu'il étoit à portée de l'entendre : » Je vous défie au combat, » dit-il, Crifpinus. Montons à » cheval, & nous écartant des » nôtres, voyons qui de vous ou » de moi fera paroître plus de » courage. » Crifpinus répondit à ce compliment, auquel il ne s'étoit point attendu; que l'un & l'autre, ils avoient affez d'ennemis, contre qui ils pouvoient éprouver leur valeur & leurs forces. » Pour moi, ajoûta-» t-il, quand je vous rencontre-» rois par hazard dans la mêlée, » je me détournerois, pour ne » point fouiller mes mains du fang » de mon ami & de mon hôte. «

Alors, Badius, encore plus fier qu'auparavant, commença à traiter de crainte & de lâcheté cette modération & cette douceur de Crifpinus; & lui, qui méritoit toute forte de reproches, accabloit cet homme véritablement brave des outrages les plus indignes. » Tu feins, di-» foit-il, de vouloir épargner ma » vie, parce que tu fçais bien que » tu n'es pas en état de défendre » la tienne contre moi; mais, fi » tu crois que la guerre, qui a » rompu l'alliance des deux peu-» ples, n'a pas fuffifamment étouf-» fé toutes les liaifons particuliè-» res, apprends que Badius de » Capoue renonce folemnelle-» ment à l'amitié de T. Quintius » Crifpinus Romain. Je prends à » témoin de ma déclaration les » foldats des deux armées, qui » m'entendent. Je ne veux plus » avoir rien de commun avec un » homme, qui eft venu attaquer » ma patrie & mes dieux, tant » publics que particuliers. Si tu as » du cœur viens combattre. «

T. Quintius Crifpinus n'auroit jamais pu fe réfoudre à accepter ce défi, fi fes camarades ne lui euffent fait comprendre combien il étoit honteux de fouffrir que le Campanien l'infultât impunément. Cependant, avant que de marcher au rendez vous, il alla demander à fes généraux s'ils vouloient bien lui permettre de combattre extraordinairement contre un ennemi qui le défioit. Ayant obtenu leur confentement, il prit fes armes, & monta à cheval; & ayant appellé Badius par fon nom, il lui déclara qu'il étoit prêt à le combattre. Badius fe préfenta fur le champ. Ils n'eurent pas plutôt pouffé leurs chevaux l'un contre l'autre, que T. Quintius Crifpinus perça l'épaule gauche

de Badius d'un coup de lance, qui passa au-dessus de son bouclier. Cette blessure ayant fait tomber le Campanien de dessus son cheval, le vainqueur sauta en bas du sien, & se jetta sur son ennemi pour l'achever à pied. Mais, Badius le prévint; & lui abandonnant son bouclier & son cheval, il s'enfuit au milieu des siens. T. Quintius Crispinus retourna vers les Romains avec le cheval & les armes du vaincu ; & leur ayant présenté ces dépouilles honorables & sa lance ensanglantée, il fut conduit, au milieu des cris de joie & des applaudissemens de tous les soldats, à la tente des généraux, qui donnérent à sa valeur les éloges & les récompenses, qui lui étoient dûs.

BADIUS, *Badius*, (*a*) qui est de couleur baie ou brune. On trouve certaines Inscriptions sur lesquelles les chevaux sont marqués avec cette couleur.

BADU, *Badu*, Βαδὺ. (*b*) On raconte que les femmes des Éléens voyant tout leur païs dépeuplé d'hommes, firent un vœu à Minerve, pour obtenir de la déesse qu'elles pussent concevoir, dès la première fois qu'elles auroient commerçe avec leurs maris. Elles furent exaucées, & bâtirent un temple, qui fut dédié, par cette raison, à Minerve, mere des hommes. Ensuite, les hommes & les femmes, pour conserver la mémoire d'un événement si heureux, donnérent le nom de Badu, non seulement au lieu où ils s'étoient rencontrés, mais encore au fleuve, qui passoit auprès ; car, Badu étoit un mot de leur païs, qui marquoit le plaisir qu'ils avoient eu de se trouver ensemble.

M. l'abbé Gédoyn fait là-dessus cette remarque. » Βαδὺ pour » ἀδὺ à la manière des Doriens, » ou ἡδὺ, suivant le dialecte commun. ἡδὺ, *dulce*, *jucundum*, » doux, agréable. «

BADUHENNA, *Baduhenna*, nom d'une divinité, qui étoit adorée chez les Germains.

BADUHENNE [la Forêt de], *Lucus Baduhennæ*. (*c*) C'étoit une forêt de Germanie dans le païs des Frisons. Il en est fait mention dans Tacite, qui dit qu'il y eut environ neuf cens Romains de taillés en piéces.

On croit que la forêt de Baduhenne étoit à peu près au même lieu, où est aujourd'hui la plus grande forêt de Frise, qui s'appelle Séven Wolden ou les sept forêts. Le nom de Baduhenne, selon Jérôme Vérutius, s'est conservé dans celui de Bagueen, qui est un village du païs à trois lieues de Groningue.

BADY, *Bady*. *Voyez* Badu.

BÆTER, *ou* BETHER, *ou* BÆTHARRUS. *Voyez* Bether.

BÆTICUS, *Bæticus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 286.

(*b*) Pauf. pag. 290, 291. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. XIV. p. 199, 200.

(*c*) Tacit. Annal. L. IV. c. 72.

BAGACUM, *Bagacum*, (*a*) Βάγακον, ville de la Gaule Belgique. On ne peut se dispenser de regarder cette ville comme l'ancienne capitale des Nerviens. Ptolémée, dans lequel il est aisé de reconnoître le nom de Bagacum dans celui qu'on lit Baganum, ne cite point d'autre ville chez les Nerviens. Dans la Table Théodosienne, la position de Bagacum est figurée comme capitale ; & Magnon, qui, dans une Notice du neuvième siécle, joint le nom propre des capitales à celui des cités, a écrit *Nervius Basiacum* ou *Bavacum*. C'est pourquoi, l'on est étonné de trouver, dans Cellarius, lorsqu'il parle des Nerviens, *ut caput Camaracum fuisse videatur*.

Quoique Bagacum ne soit pas aujourd'hui un lieu considérable, & que Cambrai prévale par sa dignité, ce qu'on trouve de vestiges d'antiquité à Bagacum & aux environs, dénote une ville puissante. Les Romains y avoient conduit les eaux de plusieurs fontaines, qui sont dans le village de Floréfies, distant de Bagacum de plus de 9000 toises. Mais, rien ne témoigne davantage le rang qu'a tenu Bagacum dans la contrée, que d'y voir aboutir, comme au centre, toutes les voies Romaines, ou partir de ce point pour communiquer à toutes les parties d'alentour. Les Itinéraires nous indiquent des routes, qui s'y rendent de Reims, de Tongres, de Cambrai, de Tournai. Nous n'y voyons point celle, qui, partant de Bagacum, se joint près de Vermand à la voie qui tend de *Samarobriva* à *Augusta Veromanduorum*. Mais, elle subsiste sous le nom de chaussée de Brunehaut. M. d'Anville dit qu'il en connoit une autre, qui étoit prolongée jusqu'à l'extrêmité de la Gaule la plus reculée vers le nord, & dont il croit qu'on n'a pas parlé jusqu'à présent.

Il faut convenir que nonobstant son titre de capitale, qu'on ne sçauroit lui contester primitivement, elle paroît en avoir perdu le rang au commencement du cinquième siécle, puisque, dans la Notice des provinces de la Gaule, les cités de Cambrai & de Tournai, représentent les Nerviens. Ce n'étoit plus qu'un château dans le moyen âge, comme on le voit dans les actes de Saint Liboire; *Castellum, quod Bavaca nominatur*.

C'est aujourd'hui Bavai, petit village des Païs-bas dans le Hainaut, à quatre lieues ou environ de Mons.

BAGATHAN, *Bagathan*, (*b*) Eunuque du roi Assuérus. Cet officier, avec Tharès, autre Eunuque du même Prince, commandoit à la première entrée du palais. Ayant conçu l'un & l'autre quelque ressentiment contre le Roi, ils entreprirent d'attenter sur sa

(*a*) Ptolem. L. II. c. 9. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIX. pag. 506. Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. pag. 394. 395.

(*b*) Esth. c. 2. v. 21. & *seq.*

personne & de le tuer. Mais, Mardochée, qui découvrit leur dessein, en avertit aussi-tôt la reine Esther. Cette Princesse en avertit le Roi, au nom de Mardochée. On en fit sur le champ les recherches. L'avis ayant été trouvé véritable, Bagathan & Tharès furent pendus.

Le terme *Bagathan* est à peu près le même que Bagoas, qui signifie un Eunuque. Le Chaldéen & quelques exemplaires des Septante portent: Bagathan & Tharès son compagnon se portérent à conspirer contre le Roi, parce qu'ils craignoient la future élévation de Mardochée, oncle de la Reine. D'autres croyent qu'étant fort attachés à Aman, ils avoient formé le dessein de l'élever sur le trône, en tuant Assuérus. Ce qui est certain, c'est que l'on ignore la cause de leur mécontentement.

BAGAUDES, *Bagaudæ*, (*a*) troupe rustique de Gaulois. La dureté des exactions les avoit réduits à prendre les armes pour se délivrer d'une tyrannie, qui leur paroissoit pire que la mort. Nous ne pouvons donner l'étymologie de leur nom, dont nous avons néanmoins près de Paris un monument dans le village de Saint Maur-des-fossés, que l'on appelloit anciennement le château des Bagaudes. Ce que nous sçavons, c'est que ces laboureurs & ces pâtres, transformés en soldats & en cavaliers, imitoient par leurs ravages les fureurs des Barbares, & dévastoient eux-mêmes les campagnes, qu'ils auroient dû cultiver. Ils avoient eu, sous Claude II, des forces considérables, puisqu'on les vit assiéger pendant sept mois la ville d'Autun, & enfin s'en rendre maîtres par la force. Sous Aurélien & sous Probus, il n'en est fait aucune mention. La valeur & l'activité de ces Princes guerriers les avoient sans doute tenus en respect. Mais depuis, poussés de nouveau à bout par les injustices, les violences, les cruautés de Carin, ils renouvellérent leur révolte, qui pouvoit paroître mériter d'autant plus d'attention, qu'ils avoient deux chefs, gens de quelque nom, ainsi qu'il est permis de le conjecturer par la hardiesse, qu'ils eurent de prendre le titre d'Augustes. Ils se nommoient Ælianus & Amandus.

Maximien fut chargé de faire la guerre aux Bagaudes. Il les soumit, & si son Panégyriste ne nous trompe point, il employa encore plus la clémence pour regagner ces rebelles, que la force pour les réduire. Ce n'est pas que la guerre ait été terminée sans résistance ni combat. L'expression de l'Orateur n'oblige point de le penser; & au septième siécle, lorsque l'abbaye de Saint Maur-des-fossés fut bâtie, la tradition du païs étoit que les Bagaudes, maîtres du château que César avoit fait construire dans la presqu'isle, que forme la Marne en cet endroit, y avoient soûtenu un siége contre Maximien; qu'ils en furent délogés par la force, & que le vainqueur rasa

(*a*) Crév. Hist. des Emp. T. VI, p. 13, 146, 149.

le château, ne laissant subsister que les fossés, dont l'Abbaye prit le surnom, qu'elle a porté jusqu'à nos jours. On ne nous dit point ce que devinrent Ælianus & Amandus, chefs des rebelles. Le nom & la faction des Bagaudes se renouvellérent au cinquième siécle. Salvien en fait mention.

BAGDAD, *ou* BAGDET, ville célébre sur le Tigre. Plusieurs lui donnent le nom de Babylone; mais, elle est assez éloignée de la place, où étoit l'ancienne ville de ce nom. Bagdad est la capitale de la province d'Yerach.

BAGISTAME, *Bagistame*, Βαγισάμη, (*a*) contrée d'Asie, dont Diodore de Sicile nous donne une courte description, à l'occasion d'Alexandre le Grand. Ce Prince, dit cet Historien, s'étant reposé quelques jours à Célones, se remit en marche, & se détourna un peu de son chemin, pour satisfaire la curiosité qu'il avoit de visister la Bagistame, très-beau païs, plein d'arbres fruitiers & de toutes les productions de la nature, qui peuvent servir aux besoins & aux plaisirs de l'homme. Il passa de-là dans une province voisine, très-propre à entretenir des haras. On disoit qu'on y avoit vu autrefois jusqu'à cent soixante mille poulains; mais, dans le tems qu'Alexandre le parcourut, on n'en voyoit plus qu'environ soixante mille. Il y demeura un mois entier, au bout duquel il vint en sept jours à Ecbatane de Médie.

BAGISTANE [le Mont], (*b*) *Mons Bagistanus*, ὄρος Βαγισανον. C'étoit une montagne d'Asie dans la Médie. On dit que Sémiramis, marchant contre les Médes, arriva au pied du mont Bagistane, où elle forma son camp. De plus, elle traça dans la plaine un jardin de douze stades de tour. Au milieu de ce jardin, il y avoit une fontaine, qui fournissoit l'eau nécessaire pour l'arroser. Le mont Bagistane, qui étoit consacré à Jupiter, présentoit au jardin une de ses faces, qui étoit un rocher escarpé de dix-sept stades de hauteur & plein d'inégalités. Sémiramis le fit unir par le bas, & y fit tailler sa figure, accompagnée de cent gardes. Elle y ajoûta une Inscription en caractères Syriens, qui portoit que Sémiramis, en mettant en un monceau le bagage, dont étoient chargées les bêtes de somme, qui suivoient son armée, étoit montée jusqu'au haut de la montagne.

Il y a apparence que cette montagne étoit dans le païs de Bagistame, dont il est parlé ci-dessus. Quoiqu'il en soit, les bas-reliefs, qu'on vient de décrire, subsistent encore. Nos plus exacts Voyageurs en parlent, & nous assurent qu'on les voit en allant de Bagdad à Hamadan.

BAGOAS, *Bagoas*, Βαγώας, (*c*)

(*a*) Diod. Sicul p. 611.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 71. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. V. pag. 388.

(*c*) Ovid. Amor. L. II. Eleg. 2. v. 1. Plin. T. I. pag. 664. Herod. L. III. c. 128. L. VII. c. 80. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. XXI. pag. 81, 82.

nom qui a été commun à plusieurs Eunuques. Un Poëte même s'en est servi pour désigner en général un Eunuque ; mais, ce n'en est pas moins un nom propre, comme Davus & Syrus ne sont pas moins des noms propres, pour avoir été communs à plusieurs esclaves, & avoir même servi quelquefois à désigner un esclave en général. Il est certainement employé comme nom propre dans le livre de Judith, où il est même joint à la qualité d'Eunuque, comme nous dirions l'eunuque Bagoas. Il est de même employé comme nom propre à l'égard du favori d'Ochus, soit par Diodore de Sicile, soit par Strabon & Plutarque, ou par les autres qui en ont parlé. Le passage de Pline, où ce nom se trouve, étant pris en entier, serviroit à prouver que c'est un nom propre, plutôt qu'à établir que c'est un nom appellatif; puisque cet Auteur ne dit pas simplement que Bagoas est le nom, que les Babyloniens donnent aux Eunuques, mais celui qu'ils donnent à des Eunuques, qui avoient regné chez eux. En effet, toute la suite du texte de Pline, & l'endroit même d'où il a tiré ce qu'il dit, qui se retrouve dans Théophraste, prouvent que Bagoas doit être pris comme nom propre. *On ne trouve*, dit-il, *cette plante, que dans le seul jardin de Bagoas à Babylone*. La chose est encore plus claire dans Théophraste, qui s'exprime ainsi : *cette plante ne se trouve que dans le seul jardin de Bagoas l'ancien à Babylone*, Βαγώου τοῦ παλαιοῦ.

Si Bagæus ou Bagaios est le même que Bagoas, il se trouvera encore employé comme nom propre dans Hérodote, qui appelle ainsi le fils d'Artonte au commencement du regne de Darius, & le pere de Mardonte, qui fut tué en Gréce, sous le nom de Xerxès. L'on pourroit même inférer de ce dernier exemple, que ce nom n'annonceroit pas toujours un Eunuque.

BAGOAS, *Bagoas*, Βαγώας, (*a*) Eunuque, qui étoit Égyptien de nation, & qui vécut sous le regne d'Artaxerxe Ochus en Perse. Il se rendit très-fameux; & on ne trouve dans l'Histoire aucun Eunuque du nom de Bagoas avant celui-ci. C'est sans doute pourquoi il est appellé l'ancien par Théophraste. Encore ne le rencontre-t-on sous Artaxerxe Ochus, qu'en la deuxième année de l'expédition d'Égypte ; c'est-à-dire, en l'année d'après celle de la mort d'Holoferne ; ensorte qu'il y a lieu de croire que cette année a été aussi la première de son élévation dans la cour des rois de Perse. En effet, la différence, que l'on voudroit mettre entre deux Bagoas, sur le fondement des dignités éminentes auxquelles parvint le Bagoas d'Ochus, tandis que l'autre n'étoit, dit-on, qu'un simple esclave d'Holoferne ; cette différence, dis-je, n'est pas aussi grande qu'on la re-

(*a*) Strab. pag. 736. Diod. Sicul. pag. 535. *& seq.* Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II, c. 1. Roll. Hist. Anc. T. III. pag. 438. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 52. *& suiv.*

présente. Le Bagoas d'Ochus ne fut lui-même qu'un esclave dans son origine, Eunuque de profession, dit Diodore de Sicile, qui s'éleva par son courage aux premières places de l'Empire. Notre Bagoas n'étoit, à la vérité, qu'un esclave d'Holoferne; mais, c'étoit l'esclave chef de toute sa maison, qui avoit l'intendance générale de tout ce qui lui appartenoit. Or, il ne répugne nullement, ce me semble, qu'un tel homme, après la mort d'Holoferne, ait passé au service d'Ochus, qu'il ait gagné sa confiance, qu'il soit parvenu auprès de lui au même poste, qu'il avoit auprès de son premier maître; rien ne répugne, dis-je, que comme il pouvoit être déjà connu par son courage & son habileté dans la guerre, Ochus se soit hâté de l'attacher à son service, lui ait donné de l'emploi dans son armée, & lui ait même confié le commandement de quelque détachement de ses troupes.

Quoiqu'il en soit, Bagoas étoit le premier & le vrai confident du Roi, mais du reste homme sans mœurs & capable de toutes sortes de crimes. Dans cette expédition d'Égypte, dont nous venons de parler, il commandoit les Grecs soumis au Roi & un assez grand nombre de Barbares. Il avoit de plus une flotte considérable. Ochus l'ayant envoyé prendre possession de la ville de Péluse, les Barbares, qu'il conduisoit, arrachérent aux soldats qui sortoient, une grande partie de leurs effets. Ces derniers élevérent leurs voix, en attestant le nom des dieux & la foi des sermens, que l'on violoit à leur égard; de sorte que Lacratès, indigné de la brutalité des Perses, se jetta sur eux, en tua quelques-uns, en prit d'autres, & fit enfin rendre justice à la garnison. Bagoas eut recours au Roi, & lui porta sa plainte contre Lacratès. Le Roi jugea que Bagoas avoit tort, & qu'il méritoit ce qui lui étoit arrivé. Il fit même punir de mort les premiers auteurs de ce tumulte.

Peu de tems après, Bagoas assiégeant Bubaste avec Mentor, se laissa prendre par les Grecs, qui étoient dans cette ville; & voyant que son salut dépendoit uniquement de Mentor, il lui demanda la vie, & jura de ne plus rien entreprendre, sans le lui avoir communiqué. Là-dessus, Mentor conseilla aux Grecs de relâcher Bagoas, mais d'employer le ministère de lui Mentor pour se rendre au Roi; ce qui lui donna tout l'honneur & tout l'avantage de cette expédition. De plus, après avoir sauvé Bagoas du péril, où il s'étoit jetté, il fit avec lui une liaison d'amitié & de communication intime, accompagnée même de sermens réciproques, à laquelle il fut fidele jusqu'à la mort. Il arriva même de-là que s'entendant & se concertant dans toutes les affaires, qui étoient portées devant le Roi, ils eurent plus de crédit auprès de lui qu'aucun de ses amis, sans en excepter les personnes même de son rang. Mentor, envoyé Commandant général dans les provinces maritimes de l'Asie, y rendit de très-

grands services au Roi, en lui fournissant de-là un grand nombre de soudoyés Grecs Asiatiques, & agissant lui-même dans l'occasion, avec autant de fidélité que de courage. Bagoas, gouvernant de son côté les provinces intérieures de l'Asie, réussit de telle sorte, par les communications qu'il entretenoit avec Mentor, qu'il étoit en un sens maître de l'Empire, & que le Roi ne faisoit plus rien que par son conseil.

Cependant, Bagoas, que nous avons dit être né en Égypte, avoit toujours conservé de l'amour pour sa patrie & du zéle pour sa religion. Quand son maître en fit la conquête, il s'étoit flatté de pouvoir adoucir le sort de l'un, & de garantir l'autre d'insulte. Mais, il ne put retenir la brutalité de ce Prince; & il se fit à l'égard de l'une & de l'autre mille choses, que cet Eunuque vit avec une extrême douleur, & dont le ressentiment lui resta toujours dans le cœur. Ochus, non content d'avoir démentelé les villes, pillé les maisons & les temples, avoit encore emporté toutes les archives, qui étoient déposées & gardées religieusement dans les temples des Égyptiens, & pour se moquer de leur religion, il avoit fait tuer le dieu Apis; c'est-à-dire, le taureau sacré qu'ils adoroient sous ce nom.

Pour les archives, Bagoas les racheta dans la suite, & les renvoya dans les endroits, où elles avoient coûtume d'être gardées. Mais, l'affront que l'on avoit fait à sa religion, ne se pouvoit réparer; & l'on croit que ce fut proprement ce qui coûta la vie à son maître. Sa vengeance ne s'en tint pas là. Il fit enterrer un autre corps, au lieu de celui du Roi; & pour se venger de ce qu'il avoit fait manger Apis par ses gens, il fit manger son corps mort par des chats, à qui il le donnoit hâché en petits morceaux; & pour ses os, il en fit faire des manches de couteaux ou d'épées, symboles naturels de sa cruauté. Apparemment que quelque nouveau sujet avoit réveillé dans le cœur de ce monstre son ancien ressentiment; sans quoi il est inconcevable qu'il eût porté si loin la barbarie à l'égard de son maître & de son bienfaiteur.

Après la mort d'Ochus, Bagoas porta lui-même au trône de Perse, Arsés, le plus jeune des enfans du Roi défunt. Il fit périr en même tems tous les freres du nouveau Roi, qui étoient encore dans leur première jeunesse, pour tenir le nouveau Prince dans une plus grande dépendance à son égard. Le jeune Arsès, instruit de tant de crimes, dont il se voyoit la cause involontaire, laissoit assez paroître le dessein d'en punir l'auteur. Mais, Bagoas le prévint lui-même, & fit périr Arsès & tous ses enfans en la troisième année de son regne. Le trône se trouvant par-là dépourvu de successeurs directs, Bagoas choisit un de ses amis, nommé Darius, qu'il fit monter sur le trône. Mais, cet ami étoit fils d'Arsane, fils d'Ostane, frere du dernier roi Artaxerxe Ochus.

Cependant, Bagoas arriva enfin à une mort digne de lui. Suivant la malheureuse habitude qu'il s'étoit faite d'empoisonner ses maîtres, quand il étoit dégoûté d'eux, il tenta la même entreprise à l'égard de Darius; mais, le Roi, averti de son dessein, lui présenta lui-même, sous des signes d'amitié dans un repas où il l'invita, la coupe destinée pour sa personne, & le força de l'avaler toute entière; ce qui arriva l'an 336 avant l'Ére Chrétienne.

Cornélius Népos, dans la vie d'Alcibiade, fait mention d'un Bagoas, qui fut envoyé avec Sysamithre, pour tuer ce grand homme, dans le tems qu'il se préparoit à faire son voyage à la cour de Perse. Quoique nous ayons dit, d'après M. Gibert, que le Bagoas d'Artaxerxe Ochus étoit le premier Eunuque de ce nom, dont il fût parlé dans l'Histoire, nous soupçonnons que cet autre, qui fit mourir Alcibiade, a dû vivre auparavant; si non, il devoit être âgé de près de cent ans, quand il commit tous les crimes horribles, que nous avons racontés. Mais, un homme de cet âge n'est guere propre à de pareilles exécutions.

BAGOAS, *Bagoas*, Βαγώας, Eunuque attaché au fameux Holoferne. M. Gibert pense que c'est le même que le précédent. *Voyez-en* l'article.

BAGOAS, *Bagoas*, Βαγώας, (*a*) Eunuque, qu'Alexandre le Grand aima beaucoup. Orsine, Satrape de Parsagade, qui descendoit de Cyrus, & qui étoit le plus grand Seigneur du païs, ayant fait des largesses à tous les Principaux de la cour d'Alexandre, au de-là de ce qu'ils pouvoient souhaiter, ne rendit aucun honneur à Bagoas. Quelqu'un l'ayant averti de l'affection que le Roi portoit à cet Eunuque, il répondit qu'il honoroit les amis du Roi, mais non pas ses Eunuques, & que les Perses se servoient autrement de ces gens-là que les Grecs.

Ce discours ayant été rapporté à Bagoas, il employa tout son crédit à la ruine de ce Prince, le plus noble sang de l'Orient, & de qui la vie étoit sans reproche. Il suborna des hommes même de sa suite, leur donnant des instructions pour se rendre dénonciateurs, quand il en seroit tems; & cependant, lorsqu'il étoit seul avec le Roi, il lui remplissoit l'esprit d'impostures, sans lui découvrir la cause de sa haine, afin qu'il ajoûtât plus de foi à son accusation. Le Roi néanmoins suspendoit encore sa créance; mais, il ne faisoit plus tant de cas que de coûtume, d'Orsine, qui ne sçavoit rien de ce qui se tramoit contre lui, tant la trame se conduisoit secrétement; & cet infame Eunuque, dans ses plus grandes familiarités, ne cessoit de le charger, tantôt de rapine, tantôt de trahison.

Enfin, l'heure étoit venue que la calomnie alloit opprimer l'innocence; car, Alexandre, ayant fait ouvrir le sépulcre de Cyrus,

(*a*) Q. Curt. L. X. c. 1. Plut. Tom. I. p. 688, 702.

pour rendre aux cendres de ce conquérant des honneurs funébres, n'y trouva qu'un vieux bouclier tout pourri, deux arcs à la façon des Scythes, & un cimeterre; au lieu qu'il croyoit le trouver plein d'or & d'argent, comme les Perses en faisoient courir le bruit. Le Roi mit une couronne d'or sur son urne, & la couvrit de son manteau, s'étonnant qu'un Roi, si puissant & si renommé, ne fût point enseveli plus somptueusement, que si c'eût été un simple homme. Là-dessus, Bagoas prenant son tems: „ Faut-il » s'étonner, dit-il, si les sépul» cres des Rois sont vuides, puis» que les maisons des Satrapes » regorgent de l'or qu'ils en ont » tiré? Pour moi, je n'avois ja» mais vu ce tombeau; mais, j'ai » ouï dire à Darius, qu'il y avoit » trois mille talens dedans; & de» là sont venues ces profusions » d'Orsine, afin qu'en donnant ce » qu'il ne pouvoit garder, sans se » perdre, il se ménageât encore, » par ce moyen, vos bonnes gra» ces. "

Il avoit déjà fort aigri le Roi, lorsque faisant avancer ses gens apostés, il assiége son oreille d'un côté, & les faux témoins de l'autre; de sorte que ce pauvre Prince se vit dans les fers, avant qu'il se doutât seulement qu'on l'eût accusé. Bagoas ne fut pas content de faire traîner un innocent au supplice, il eut l'impudence de le frapper comme il alloit mourir; & l'autre l'envisageant lui dit: » J'avois bien ouï dire que des » femmes avoient autrefois regné » en Asie; mais, c'est une chose » nouvelle que d'y voir regner un » infame Eunuque. "

Plutarque, dans la vie d'Alexandre, rapporte que ce Prince assistant un jour à des jeux, qu'il donnoit pour les danses des chœurs, Bagoas, qui fournissoit aux frais d'un de ces chœurs, remporta le prix. Fier de sa victoire, il traversa le théatre avec ses habits de la fête, & alla s'asseoir auprès du Roi. Les Macédoniens le voyant, furent si aises, qu'ils se mirent à battre des mains & à jetter de grands cris; & ils pressérent si fort Alexandre de le baiser, qu'il le prit entre ses bras, & le baisa devant tout le monde.

BAGOAS, *Bagoas*, Βαγώας, (*a*)Eunuque, qui vivoit sous Hérode le Grand. Cet Eunuque avoit un très-grand pouvoir à la cour de ce Prince. Les Pharisiens avoient fait, à son sujet, une prédiction singulière. Cette prédiction portoit que la couronne seroit ôtée à Hérode & à ses enfans, pour être donnée à Phéroras & à sa femme, de qui il devoit naître un Roi, qui auroit le pouvoir de faire les plus grands prodiges, & entr'autres celui de rendre la virilité à l'eunuque Bagoas; ensorte qu'il pût se marier & avoir des enfans. Hérode, instruit de cette menée, fit arrêter & mettre à mort les plus coupables des Pharisiens. Ba-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 586. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 282.

goas eut le même sort, ainsi qu'un jeune homme, surnommé Carus, que sa beauté avoit fait admettre dans la familiarité d'Hérode. Plusieurs officiers du palais, qu'on soupçonnoit d'avoir trempé dans le complot, furent aussi mis à mort.

BAGOAS, *Bagoas*, Βαγώας. (*a*) Lucien donne ce nom à l'Eunuque, qui fait le sujet d'un de ses dialogues. Cet Eunuque étoit un Philosophe de la secte des Péripatéticiens, qui disputoit une chaire de Philosophie de trois mille livres de rente à un autre Philosophe de la même secte, nommé Dioclès.

Le combat commença par des escarmouches assez legères, où chacun soûtint la doctrine de son maître, sans que pas un eût l'avantage. Mais, à la fin, Dioclès, laissant là son Aristote, tourna toutes ses forces contre son ennemi, & se mit à le décrier & à révéler ses défauts; & l'autre, pour se revancher en fit autant. Mais, ce qui fit rire la compagnie, c'est qu'après s'être bien dit des injures l'un à l'autre, Dioclès reprocha à son compagnon, qu'il n'étoit pas digne de philosopher, parce qu'il étoit Eunuque, & à plus forte raison, de remporter le prix proposé aux Philosophes; & que si l'on faisoit bien, les Eunuques seroient exclus, non seulement de toutes les charges publiques, mais des mystères des dieux & des assemblées, comme des monstres, dont la rencontre seule est funeste.

Bagoas demeura long-tems sans parler, soit que ce fût de honte ou de crainte; car, remarque Lucien, on dit que les Eunuques sont plus sujets à ces passions que les autres, & sa confusion paroissoit visiblement sur son visage. Mais, à la fin, il répondit d'une voix grêle, que Dioclès avoit tort de vouloir exclure des hommes d'une profession qui admettoit même les femmes, & allégua les exemples d'Aspasie, de Thargélie & de Diotime, & celui d'un Eunuque Gaulois, qui avoit été fort illustre dans la Philosophie Académique. Mais, Dioclès étoit si animé, qu'il ne vouloit point recevoir ces raisons; & il auroit sans doute exclus ce Gaulois même, s'il eût été présent, malgré sa réputation & sa gloire. Car, il allégua force railleries des autres Philosophes, tant Stoïciens que Cyniques, qui avoient joué sur ce défaut. Voici la question, qui se présentoit à juger: *Si un Eunuque peut être reçu à philosopher, & particulièrement à enseigner la Philosophie?* Dioclès soûtenoit que non, & qu'il falloit du moins pour cela une grande barbe; l'autre répondoit qu'il ne s'agissoit pas ici des perfections du corps, mais de celles de l'esprit, & qu'on devoit simplement avoir égard à la vertu & à la doctrine. Il rapporta, à ce propos, l'autorité d'Aristote, qui devoit être de grand poids dans cette matière; car, Aristote avoit fait un cas particulier de l'eunuque Hermias, tyran des Atarniens, jusqu'à lui sacrifier comme à un dieu. Il ajoûta que les Eunuques,

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 974. *& seq.*

bien loin de devoir être exclus de l'instruction de la jeunesse, y étoient plus propres que les autres, pour être exempts du soupçon, dont Socrate même n'avoit pu se garantir. Il tourna aussi contre l'autre ses railleries, & dit que, si la barbe étoit si considérable en cet endroit, un bouc devoit être préféré à un Philosophe. Là-dessus, un de la troupe se levant: » Messieurs, dit-il, quoique Bagoas n'ait point de barbe, il n'est » point Eunuque; mais, il a été » contraint de le contrefaire, pour » se sauver d'un adultère, où il a » été pris sur le fait; de façon » qu'à présent qu'il voit que le » danger est passé, je crois qu'il » avouera ce qu'il est. « A ces mots, il se fit un grand éclat de rire, & le docteur, tout confus, ne sçut s'il devoit confesser ou nier le crime.

Les Juges, cependant, ne pouvant s'accorder, remirent la chose à la décision du Sénat & de l'Empereur.

BAGODARAS, *Bagodaras*, Βαγώδαρας, (*a*) étoit contemporain de Bessus, Satrape, qui tua le roi Darius. Ce Satrape se portant lui-même pour Roi, fit un sacrifice aux dieux, à la suite duquel il invita ses amis à un festin. Dans la chaleur du vin, il prit querelle avec Bagodaras, un de ses convives; & la dispute en vint au point que Bessus étoit près de le tuer; à quoi pourtant les amis de l'un & de l'autre mirent obstacle. Cependant, celui, qui avoit couru le risque, jugea à propos, dès la nuit suivante, de se refugier auprès d'Alexandre. La réception favorable, que lui fit le Roi, & les présens, dont il accompagna, son accueil, furent un appas, dont l'exemple lui gagna l'affection des principaux officiers de Bessus; de sorte que le liant eux-mêmes, ils l'amenérent de force à Alexandre.

Bagodaras est appellé Cobarès dans Quinte-Curse, qui raconte la chose dans un plus grand détail. *Voyez* Cobarès.

BAGOÉ, *Bagoe*, nymphe, qui enseigna aux Toscans l'art de deviner par les foudres. Quelques-uns croyent qu'elle est la même que la Sibylle Érythrée, autrement nommée Hérophyle. D'autres veulent qu'elle ait vécu après Hérophyle, du tems d'Alexandre, & disent qu'elle est la première entre les femmes, qui ait rendu des oracles.

BAGOPHANES, *Bagophanes*, (*b*) gouverneur de la citadelle de Babylone, & gardien du trésor. Cet Officier fit une entrée très-magnifique à Alexandre dans cette ville, pour ne pas témoigner moins d'affection que Mazée. Il fit joncher les chemins de fleurs & dresser des deux côtés des autels d'argent, qui ne fumoient pas seulement d'encens, mais de toutes sortes d'autres parfums. Après lui, suivoient les présens, qu'il vouloit offrir au Roi, qui étoient des troupeaux de bêtes, & des

(*a*) Diod. Sicul. p. 606.
(*b*) Q. Curt. L. V. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 669.

équipages de chevaux, avec des lions, des léopards & des panthères. Alexandre voulut qu'il le suivît dans ses autres guerres, & lui fit depuis beaucoup d'honneur.

BAGORAZE, *Bagorazus*, (*a*) le plus fidele des Eunuques d'Artaxerxe, pere de Sogdien. Après la mort de son maître, il fut chargé de ses funérailles, aussi-bien que de celles de la Reine, sa femme, qui mourut le même jour que son mari. Après avoir conduit ces deux corps en Perse dans le tombeau ordinaire des Rois, il trouva à son retour Sogdien sur le trône, qui le reçut assez mal, à cause de quelque différend qu'ils avoient eu du vivant de son pere. Le nouveau Roi ne s'en tint pas à ces premières marques de mécontentement. Il ne fut pas longtems sans lui chercher querelle sur je ne sçais quoi, qui regardoit les funérailles de son pere, & il le fit lapider, vers l'an 424 avant l'Ére Chrétienne.

BAGOSE, *Bagoses*, Βαγώσης, (*b*) général des troupes d'Artaxerxe Ochus, roi de Perse. Jean ayant succédé à Judas, son pere, dans la souveraine sacrificature des Juifs, fut cause que Bagose profana le temple, & imposa aux Juifs un tribut de cinquante drachmes, payables aux dépens du public, pour chaque agneau, qu'ils offriroient en sacrifice; ce qui arriva pour la raison que l'on va dire. Bagose aimoit fort Jesus, frere de Jean, & lui avoit promis de lui faire obtenir la charge de grand Sacrificateur. Un jour que les deux freres étoient dans le Temple, ils entrérent sur ce sujet dans une telle contestation, que Jean, transporté de colère, tua son frere dans ce Lieu saint, & commit ainsi un crime si abominable, qu'il n'y a point, dit Josephe, d'exemple d'une semblable impiété, ni parmi les Grecs, ni parmi les peuples même les plus barbares. Dieu ne laissa pas ce sacrilége impuni. Il fut cause que les Juifs perdirent leur liberté, & que le temple fut profané par les Perses; car, aussi-tôt que Bagose en eut avis, il vint en criant avec fureur: » Quoi! misérables que vous » êtes; vous n'avez point craint » de commettre dans votre propre temple un crime si épouventable? " Il voulut ensuite y entrer; & comme on se mettoit en devoir de l'en empêcher, il dit d'une voix encore plus forte: „ Me » croyez-vous donc plus impur que » ce corps mort, que je vois ici » étendu. " En achevant ces paroles, il entra dans le temple, & se servit de cette occasion pour persécuter les Juifs, pendant sept années.

Ce Bagose est le même que d'autres appellent Bagoas. *Voyez* Bagoas.

BAGRADA, *Bagradas*, (*c*) Βαγράδας, grand fleuve de l'Afri-

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 400, 401.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 382, 383.

(*c*) Strab. pag. 832. Plin. Tom. I. pag. 246, 442. Ptolem. L. IV. c. 3. L. VI. c. 4, 8.

frique propre. Il avoit sa source au mont Mapsare, d'où il se rendoit dans la Méditerranée, entre Utique & Carthage. Les principales villes, assises sur ses bords, étoient Mascula, Tébeste, Ammédéra, Membrésa & Tuburbo.

Ce fleuve est célebre par l'aventure singulière, que l'on dit y être arrivée à Régulus, l'an de Rome 497. Ce général, étant venu en un lieu par où passoit le Bagrada, y trouva un ennemi d'un genre tout nouveau, auquel il ne s'attendoit point, & de qui toute son armée eut beaucoup à souffrir. C'étoit un serpent d'une grandeur monstrueuse. Quand les soldats approchoient de la rivière pour y faire de l'eau, il se lançoit sur eux, les écrasoit du poids de son corps, ou les étouffoit dans les replis de sa queue, ou les faisoit périr par le souffle empesté de sa gueule. Les dures écailles de sa peau le rendoient invulnérable à tous les traits & à toutes les armes. Il fallut dresser contre lui des balistes & des catapultes, & l'attaquer en forme comme une citadelle. Enfin, après bien des coups inutiles, une grosse & énorme pierre, lancée avec une roideur extrême, lui brisa l'épine du dos & le coucha par terre. On eut bien de la peine à l'achever, tant les soldats craignoient d'approcher d'un ennemi encore formidable, quoique dans le sein presque de la mort. Régulus en envoya les dépouilles à Rome; c'est-à-dire, sa peau, longue de six vingts pieds. Elle fut suspendue dans un temple, où Pline le Naturaliste dit qu'on la voyoit encore du tems de la guerre de Numance.

On appelle à présent ce fleuve Mégrada, ou Mégarada, ou Magérada.

Il y avoit dans l'Asie un fleuve du nom de Bagrada, qui arrosoit la Carmanie & la Perse, servant de bornes à ces deux contrées. Il y en a qui croyent que son nom moderne est Bintmir; d'autres, Budmir.

BAGUE, (*a*) petit ornement circulaire d'or, d'argent & de quelques autres matières, que l'on porte à un des doigts. L'usage ne paroît pas en avoir été commun en Gréce du tems d'Homère. Ce Poëte, qui a mis en œuvre presque tous les objets connus de son tems, ne parle des Bagues, ni dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée. Mais, les Égyptiens s'en servoient déjà; car, nous lisons que Pharaon donna à Joseph sa Bague à cacheter. Les plus anciens Romains appelloient la Bague, *ungulum;* & les Grecs avec les Romains d'un âge moins reculé, *symbolum*.

I. Les Mythologues donnent aux Bagues, comme à toutes les autres choses, une origine fabuleuse. Prométhée, disent-ils, en punition de ce qu'il avoit emporté le feu du ciel, fut attaché par Jupiter au mont Caucase, où une aigle le béquetoit sans disconti-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 465. Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 224 *& suiv.*

nuer. Mais, ce héros ayant depuis donné avis à Jupiter de ne pas approcher de Thètis, parce que l'enfant, qu'il auroit d'elle, le détrôneroit un jour; Jupiter, gagné par ce service, qu'il lui rendoit, consentit qu'Hercule l'allât délivrer; & parce qu'il avoit juré qu'il ne souffriroit jamais qu'on le déliât, pour ne pas violer son serment, il ordonna que Prométhée porteroit toujours au doigt une Bague de fer, où seroit attaché un petit fragment de la roche du Caucase, afin qu'il fût vrai, en quelque manière, que Prométhée restoit toujours lié à cette roche. De-là, ajoûtent les Mythologues, est venu l'usage des Bagues, où l'on attache une pierre précieuse.

II. On faisoit des Bagues de fer, d'or, d'argent, de bronze ou de métal mêlé. On en faisoit aussi d'argent doré. Il y en avoit qui portoient des Bagues d'or, couvertes d'une lame de fer. Trimalchion portoit deux Bagues, l'une qui étoit grande & dorée, au petit doigt de la main gauche; l'autre, qui étoit d'or semé d'étoiles de fer, au milieu du doigt annulaire. Il y avoit des Bagues vuides, & d'autres solides. Les Flamines, qu'on appelloit Diales ou de Jupiter, ne pouvoient se servir que des vuides. De ces Bagues, les unes avoient des pierres gravées, les autres étoient toutes unies & sans pierre.

Des pierres gravées, les unes l'étoient en bosse, les autres en creux. On en trouve encore aujourd'hui un nombre infini de l'une & de l'autre manière. Les pierres précieuses de toute espèce y étoient employées. Les plus communes étoient les agathes & les cornalines, les rubis, grenats, hyacinthes, sapphirs, émeraudes, turquoises, topases, béryl-les, chalcédoines, jaspes de toutes couleurs, giades, aigue-marines, lapis lazuli, améthystes, onyx, sardonyx, agathonyx & autres pierres dures plus ou moins précieuses. Les cabinets en sont pleins. Personne n'ignore que le diamant n'étoit guere employé dans ces anciens tems pour les Bagues. On gravoit aussi des figures sur l'ambre & sur l'ivoire. On trouve des Bagues à deux pierres précieuses. Telle étoit celle que l'empereur Valérien donna à Claude, qui fut depuis Empereur.

III. C'est une question si les Bagues d'or étoient seulement permises aux Sénateurs Romains, & si les Chevaliers n'en portoient pas aussi anciennement. La question ne peut rouler que sur les plus anciens tems de la République, puisqu'à la bataille de Cannes, les Sénateurs & les Chevaliers Romains en portoient tous, & ces derniers faisoient certainement le grand nombre. Les Carthaginois firent un si grand monceau des Bagues, qu'ils avoient ôtées à ceux, qui avoient été tués à la bataille, que les ayant mesurées, ils en trouvérent, selon quelques Auteurs, trois muids & demi. Dans la suite des tems, on donna aussi des Bagues d'or aux soldats en récompense de leur valeur. On en voit plusieurs exemples dans les Inscriptions. Elles devinrent encore

plus communes dans les tems postérieurs ; les Princes & les grands Seigneurs en donnoient à leurs affranchis. Certains exemples prouvent que, malgré plusieurs loix contraires, des gens de basse qualité en ont porté. Ceux, qui triomphoient, portoient des Bagues de fer. Caius Marius changea cette coûtume. Il avoit porté une Bague de fer, lorsqu'il triompha du roi Jugurtha ; il en porta une d'or en son troisième consulat, dit Pline.

IV. On mettoit ordinairement les Bagues au doigt, qu'on appelloit annulaire, qui est le quatrième, & à la main gauche. Mais, cet usage n'a pas été constant. Saint Clément d'Alexandrie dit qu'il faut que les hommes le portent à l'extrêmité du petit doigt, afin qu'ils aient la main libre pour agir. » Au commencement, dit » Pline, on en portoit aux deux » doigts, qui sont le plus près » du petit ; c'est-à-dire, aux » doigts annulaires, comme nous » voyons sur les statues de Numa » & de Servius Tullius. On en » mit ensuite aux statues mêmes » des dieux, au doigt, qui est le » plus près du pouce. On en mit » depuis au petit doigt. Les peu» ples des Gaules & de la grande » Bretagne les portoient au doigt » du milieu. C'est aujourd'hui le » seul, auquel on n'en met point, » pendant qu'on en charge tous » les autres ; & on en met même » plusieurs entre les différentes » jointures du même doigt. Il y a » des gens qui en mettent jusqu'à » trois au petit doigt ; d'autres » n'y en mettent qu'une, dont ils » se servent pour cacheter. « Les moribonds, qui donnoient leur Bague à quelqu'un, le déclaroient par-là leur héritier. Dans les tems de deuil & de calamité, on ôtoit les Bagues d'or, & l'on en prenoit de fer. C'étoit la marque de la plus extrême misère, quand quelqu'un étoit obligé d'engager sa Bague pour vivre.

V. Il y avoit des Bagues enchantées, dit Saint Clément d'Alexandrie, qui servoient à prédire l'avenir. Telles étoient les deux Bagues d'Exécestus, tyran des Phocéens, dont il se servoit, en les frappant l'une contre l'autre, pour connoître par le son ce qu'il avoit à faire, & ce qui lui devoit arriver. Il fut pourtant tué en trahison. Ces Bagues magnifiques, qui lui avoient marqué le tems de sa mort, ne lui fournirent point le moyen de l'éviter.

VI. Les Bagues à cacheter, qu'on appelle *annuli signatorii*, avoient quelquefois sur la matière même d'or, d'argent, de cuivre, de fer, quelque figure ou marque particulière de la personne. Mais, c'étoient plus ordinairement des pierres gravées, qui portoient ces marques. C'étoient des figures ou des personnes, qu'on aimoit, ou de la personne même à qui étoit la Bague, ou des divinités, des sacrifices, des histoires des dieux. Presque toute la Mythologie entre dans ce grand nombre de pierres, que les cabinets renferment. Il y a quelquefois des histoires véritables, des combats, des mariages, des devises, des animaux, des ca-

prices de toutes les manières. Pythagore défendoit de mettre les images des dieux ſur les Bagues ; de peur qu'en voyant trop ſouvent leurs images, cela n'engendrât quelque mépris pour eux. Ces pierres gravées ont donné matière à pluſieurs gros volumes ; & on en déterre tous les jours, qui nous apprennent quelque choſe de nouveau. Quoique les figures de ces pierres gravées ſoient ordinairement ſi petites, qu'on a peine à diſtinguer ce qu'elles contiennent, & que cela cauſe ſouvent des diſputes, elles ont pourtant cet avantage, que malgré la longueur & les injures du tems, elles ſe conſervent en bon état ; & elles doivent cela à la dureté de la matière, au lieu que les médailles ſe rouillent & ſe gâtent ſous terre ; enſorte que quand elles ſont rares, & qu'on ne peut pas rectifier, par d'autres médailles, les images quelquefois altérées, qui s'y trouvent, on a bien de la peine à découvrir ſûrement ce qu'elles repréſentent ; ce qui n'arrive pas, quand on a les médailles en grand nombre.

Entre les figures de ces anciennes Bagues, qui ſe trouvent répandues dans l'ouvrage de Dom Bern. de Montfaucon, il y en a de toutes unies, qui n'ont point de ſceau à cacheter ; d'autres en ont ſur la matière même. Telle eſt, dit-il, une de cuivre de notre cabinet, qui repréſente un oiſeau & un bâton augural. D'autres ont des pierres ſur leſquelles ſont ces figures. Dom Bern. de Montfaucon en préſente de toutes ces eſpèces, tirées de différens cabinets de l'Europe. Pluſieurs de celles-là n'ont pour ſceller, qu'une ſuperficie plate. D'autres ne ſont que des anneaux tout ſimples ; d'autres ont des têtes & des figures de divinités, de Jupiter Sérapis, de Pan qui ſe bat à coups de cornes contre un bouc, de Mercure, d'Hygiéa.

Sur une planche de notre Antiquaire, on voit des Bagues, qui ont des têtes d'Empereurs, une entr'autres de l'empereur Gordien III, qui a une inſcription Grecque tout au tour ; une de l'impératrice Criſpine, femme de Commode ; une autre d'un berger avec une chèvre ; une autre de Socrate.

BAGUETTE, *Virga.* (a) La Baguette étoit portée devant les Anciens, comme une marque d'autorité. Le Gymnaſiarque ; c'eſt-à-dire, l'officier qui préſidoit au gouvernement des Athlétes, avoit droit de porter la Baguette & de la faire porter devant lui par des bedeaux, toujours prêts à exécuter ſes ordres.

Il y avoit des Baguettes magiques chez les Anciens. On lit, dans Ézéchiel, que le roi Nabuchodonoſor, venant avec ſon armée vers la Paleſtine, s'arrêta à la tête de deux chemins, & mêla des fléches dans un carquois, pour en tirer un augure de la route, qu'il devoit

(a) Ezech. c. 21. v. 21. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. pag. 234. Tom. XII. pag. 56.

prendre. Saint Jérôme, Théodoret, Grotius & la plûpart des nou veaux Interprétes, écrivant sur ce passage d'Ézéchiel, disent que les Chaldéens avoient coûtume, lorsqu'ils vouloient entreprendre quelque chose ou quelque voyage, d'écrire sur des Baguettes ou sur des fléches, qu'ils mêloient dans un carquois, le nom des villes où ils vouloient aller, ou des choses qu'ils vouloient entreprendre ; & qu'ensuite, tirant au hazard les fléches du carquois, ils se déterminoient à ce qui étoit écrit sur la fléche ou sur la Baguette, qui venoit la première.

Cet usage de deviner par les Baguettes est très-ancien dans l'Orient. Les Scythes & les Alains devinoient par le moyen de certaines branches de saule ou de myrthe. Les Arabes encore aujourd'hui se servent de trois fléches enfermées dans un sac. Sur l'une, ils écrivent : *commandez-moi, Seigneur ;* sur l'autre : *empêchez, Seigneur ;* & ils n'écrivent rien sur la troisième. Si la fléche, que l'on tire du sac la première, porte : *empêchez, Seigneur*, on n'entreprend point la chose, dont il s'agit. On voit aussi quelque chose de pareil chez les Turcs & chez les Chinois ; & cela se pratiquoit anciennement chez les Médes & les Hébreux. Tacite le remarque chez les Germains. Ils coupoient en plusieurs piéces une branche d'un arbre fruitier ; & les marquant de certains caractères, ils les jettoient au hazard sur un drap blanc. Alors, le pere de famille levoit ces branches les unes après les autres, & en tiroit des augures pour l'avenir, par l'inspection des caractères qui y étoient.

On parle d'une Baguette magique, avec laquelle on fait les cercles, qui servent aux opérations magiques. Elle doit être de coudrier, de la pousse de l'année. Il faut la couper le premier mercredi de la lune entre onze & douze heures de nuit. En la coupant, il faut prononcer certaines paroles. Il faut que le couteau soit neuf ; & il faut le retirer en haut, en coupant la Baguette. Il faut la bénir & écrire au gros bout le mot *agla*, au milieu *on*, & le *Tetragrammaton* au petit bout avec une croix à chaque mot, & dire : *Conjuro te citò mihi obedire. Venias per Deum vivum*, une croix ; *Per Deum verum*, une seconde croix ; *Per Deum sanctum*, une troisième.

BAGYSTHÈNE, *Bagysthenes*, (*a*) Babylonien. Un jour qu'Alexandre poursuivoit vivement Darius, Bagysthène vint lui dire que ce Prince étoit sur le point d'être arrêté, ou de perdre la vie. Il le fut en effet par Bessus, seigneur Perse, qui s'étoit révolté contre son maître.

• BAHAMAN, *Bahaman*, (*b*) surnommé Ardschir Diraz Dost, étoit petit-fils de Gustasp ou Kischtasb, roi de Perse. Ce dernier, ayant abdiqué la couronne

(*a*) Q. Curt. L. V. c. 13.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. XVI. p. 261, 262.

après un regne de 120 ans, la remit à Bahaman. Il ne fut pas plutôt parvenu à l'Empire, que mécontent de l'administration de Baktaluassar, ou Balthassar fils de Nabucadnessar, gouverneur de Babylone, il lui ôta ce gouvernement, pour le donner à Cyrus ou Kircsch. Bahaman eut un fils, qu'il deshérita, pour laisser la couronne à sa fille Homaï, qu'il avoit épousée en secret, & qui étoit enceinte, lorsqu'il mourut après un regne de 112 ans. Voilà ce que nous apprennent les traditions Orientales.

BAHAMAN, *Bahaman*, (*a*) nom d'un des mois de l'année Persanne. Il répond au mois Omonia de l'année des Cappadociens.

BAHEM, *Bahem*, (*b*) terme, qui se trouve au premier livre des Maccabées. On y lit que le roi Démétrius écrivit au grand-prêtre Simon en ces termes : *Coronam auream & Bahem quam misistis, suscepimus*. Les uns croyent que ce *Bahem* signifie des perles ; d'autres, un habit. Le Grec, au lieu de Bahem, lit Bainen, que Grotius dérive de Baïs, une branche de palmier. Ce sentiment paroît le meilleur. Il étoit assez ordinaire d'envoyer ainsi des couronnes & des palmes d'or aux Rois vainqueurs, en forme de présens.

BAHIR, *Bahir*; (*c*) c'est-à-dire, Illustre. Buxtorf a remarqué dans sa bibliothéque des Rabbins, que les Juifs ont un livre de ce nom. Il ajoûte que c'est le plus ancien de tous les livres des Rabbins ; qu'il y est traité des plus profonds mystères de la cabale ; que ce livre n'a point été imprimé ; qu'on en voit seulement plusieurs passages dans les ouvrages des Rabbins ; que l'auteur se nommoit Rabbi Néchonia Ben Hakkana, & qu'il vivoit, selon les Juifs, en même tems que Jonathan, auteur de la Paraphrase Chaldaïque ; c'est-à-dire, environ quarante ans avant J. C. Le même Buxtorf s'est servi du témoignage de ce livre, pour prouver l'antiquité des points voyelles, qui sont écrits au texte Hébreu de la Bible.

M. Simon a mis, dans le catalogue des Auteurs Juifs, que l'on a imprimé depuis quelque tems en Hollande, un petit livre intitulé *Bahir*. Mais, il dit qu'il n'y a point d'apparence que ce soit l'ancien Bahir des Juifs, qui est beaucoup plus étendu.

BAHURIM, *Bahurim*, (*d*) Βαουρίμ, ville de la Terre Sainte, du côté de Jérusalem. Un jour que David étoit près d'arriver à Bahurim, il en sortit un homme, appellé Séméï, fils de Géra, & de la maison de Saül. Cet homme se mit à charger David de malédictions, & à lui jetter des pierres, ainsi qu'à tous ses gens, en prononçant ces termes : » Sors, sors, » homme de sang, homme de » Bélial. Le Seigneur a fait re» tomber sur toi le sang de la mai-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 44.
(*b*) Maccab. L. I. c. 13. v. 37.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 232, 233.
(*d*) Reg. L. II. c. 16. v. 5. *& seq.* L. III. c. 2. v. 8, 9.

» ſon de Saül, parce que tu as
« uſurpé le royaume pour te met-
» tre en ſa place. Maintenant, il
» fait paſſer ce royaume entre les
» mains de ton fils Abſalom, &
» tu te vois accablé des maux,
» que tu mérites. « David, ſans permettre que ſes gens le vengeaſſent de cet inſolent, continua ſon chemin, malgré les pierres & la pouſſière, qu'il ne ceſſoit de faire voler du haut de la montagne, & arriva enfin à Bahurim, où ce Prince prit un peu de repos.

BAIE, petit golfe, ou petit bras de mer, qui s'ouvre entre deux terres, où les vaiſſeaux ſont en ſûreté, & qui eſt beaucoup plus large en-dedans qu'à l'entrée; au lieu que les ances de mer ſont plus l'arges à l'entrée qu'en-dedans

BAIES, *Baiæ*, Βαἴαι, (*a*) ville d'Italie, ſituée entre le promontoire de Misène & de Putéoli, aujourd'hui Pouzole. Cette ville étoit de la plus grande antiquité, ſi ce qu'on rapporte de l'origine de ſon nom, eſt bien fondé; car, on prétend qu'elle fut ainſi appellée de Baïas ou Baïus, l'un des compagnons d'Ulyſſe.

Sur la fin de la République, quand les Romains ſe furent enrichis des dépouilles de tant de nations vaincues, & que chaque grand Seigneur ne ſongea plus qu'à employer dans l'Italie, en tout genre de luxe, ce qu'il avoit amaſſé de biens par toutes ſortes de brigandages dans les provinces; ils s'appliquérent particulièrement à faire bâtir de grandes maiſons de campagne, accompagnées de tout ce qui pouvoit les rendre plus magnifiques & plus délicieuſes. Ils choiſirent dans cette vue les endroits les plus commodes, les plus ſains & les plus agréables. Les bords du golfe de Baies, dans la comparaiſon, eurent la préférence. La campagne voiſine étoit fort fertile, abondante en grains & en vins. Le lac Lucrin, qui faiſoit preſque partie du golfe de Baies, étoit fort poiſſonneux, auſſi-bien que le reſte de cette côte. Il y avoit dans les environs une multitude de fontaines minérales de tous les dégrés de chaleur, également propres pour le plaiſir & pour la ſanté. Les promenades y étoient charmantes & en très-grand nombre, les unes ſur l'eau, les autres dans des prairies, que le plus affreux hiver ſembloit toujours reſpecter. Tout ce que l'on vient de dire du golfe de Baies & de toute cette région de la Campanie, n'eſt qu'un leger crayon de la peinture qu'en fait Strabon; & Pline en dit à peu près la même choſe.

Le premier de ces deux Auteurs, qui vivoit dans le ſiécle d'Auguſte, ajoûte que les riches, qui aimoient la vie molle & oiſive, ſoit qu'ils fuſſent las des affaires, ſoit qu'ils fuſſent rebutés par la

(*b*) Strab. pag. 26, 227, 243. *& ſeq.* Plin. Tom. I. pag. 154, 716. Tom. II. pag. 546. Tacit. Annal. L. XI. c. 1. L. XV. c. 52. Virg. Æneid. L. IX. v. 708. *& ſeq.* Horat. L. II. Ode. 15. v. 17. *& ſeq.* L. I. Epiſt. 1. v. 83. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. II. p. 314. *& ſuiv.*

difficulté de parvenir aux grands emplois, ou que leur propre inclination les entraînât du côté du plaisir, cherchérent à s'établir dans un lieu, qui n'étoit qu'à une distance raisonnable de Rome, & où l'on pouvoit impunément vivre à sa fantaisie, & suivant le plan qu'on s'étoit fait soi-même.

D'abord, on fut un peu retenu par la pudeur des mœurs antiques, à laquelle la vie, qu'on menoît à Baies, étoit directement opposée. Il falloit au moins une ordonnance du médecin pour passeport. Scipion l'Africain, fatigué des bruits injurieux, que les Tribuns du peuple répandoient tous les jours contre lui, choisit Literne pour le lieu de son exil & de sa mort, préférablement à Baies, de peur de deshonorer les derniers jours de sa vie par une retraite si peu convenable à ses commencemens. C. Marius, Pompée le Grand & Jules César ne furent pas tout-à-fait si réservés que Scipion. Ils firent bâtir dans le voisinage; mais, ils placérent leurs maisons sur la croupe de quelques collines, pour leur donner un air de châteaux & de places de guerre, plutôt que de maisons de plaisance.

» Croyez-vous, dit Séneque,
» que Caton eût pu se résoudre
» à habiter dans un lieu aussi con-
» traire à la bonne discipline que
» l'est aujourd'hui Baies? Et qu'y
» auroit-il fait? Quoi? Compter
» les femmes galantes, qui au-
» roient passé tous les jours sous
» ses fenêtres dans des gondoles
» de toutes sortes de couleurs?
» &c. *Putas tu habitaturum fuisse*
» *in mica Catonem?* [Mica étoit
» un sallon sur le bord du golfe]
» *ut præter navigantes adulteras*
» *dinumeraret, & aspiceret tot*
» *genera cymbarum, & fluitatem*
» *toto lacu rosam, & audiret ca-*
» *nentium nocturna convicia?* «

Voilà une peinture assez vive de la vie licencieuse de Baies. Cicéron en avoit parlé avant Séneque dans des termes moins étudiés, mais non moins significatifs, dans son oraison pour M. Cœlius. Ce jeune homme y avoit fait quelques voyages, avec des personnes d'une réputation assez équivoque, & s'y étoit comporté avec une liberté, que la présence des Censeurs auroit pu gêner dans Rome; d'où ses accusateurs prenoient occasion de le décrier comme un débauché, & par conséquent capable du crime pour lequel ils le poursuivoient. Cicéron, qui parle pour lui, convient de ce qu'il ne sçauroit nier, que Baies étoit un lieu dangereux. Il dit seulement que tous ceux qui y vont, ne se perdent pas pour cela; que d'ailleurs il ne faut pas tenir les jeunes gens en brassières, mais leur permettre quelques plaisirs, pourvu que ces plaisirs ne portent préjudice à personne.

Ceux, qui se piquoient de régularité, avoient beau déclamer contre la dissolution, qui regnoit à Baies & dans les environs. Le goût nouveau l'emportoit dans le cœur des Romains; & ce qui, dans les commencemens, ne s'étoit fait qu'avec quelque retenue, se pratiqua publiquement dans la suite. Quand on a une fois passé

les premières barrières de la pudeur, la dépravation va tous les jours en augmentant. Baies devint le lieu de l'Italie le plus fréquenté & le plus peuplé. Les Romains y alloient en foule du tems d'Horace, & y élevoient des bâtimens superbes à l'envi des uns des autres ; ensorte qu'il s'y forma en peu de tems, au rapport de Strabon, une ville aussi grande que Pouzole, quoique celle-ci fût alors le port le plus considérable de toute l'Italie & l'abord de toutes les Nations.

Mais, comme le terrein étoit fort serré d'un côté par la mer, & de l'autre par plusieurs montagnes, rien ne leur coûta pour vaincre ces deux obstacles. Ils raserent les côteaux, qui les incommodoient, & comblérent la plus grande partie du golfe, pour trouver des emplacemens, que la diligence des premiers venus avoit enlevés aux paresseux. C'est précisément ce que, dans Sallaste, Catilina entend par ces mots de la harangue, qu'il fait à ses conjurés, pour allumer leur rage contre les Grands de Rome, leurs ennemis communs : *Quis ferat illis superare divitias, quas profundant in exstruendo mari coæquandisque montibus, nobis larem familiarem deesse ?* » Qui est l'homme de » cœur qui puisse souffrir que des » gens, qui ne sont pas d'une au- » tre condition que nous, aient » plus de bien qu'il ne leur en » faut, pour applanir des monta- » gnes & bâtir des palais dans la » mer, pendant que nous man- » quons du nécessaire ? «

C'est aussi à quoi il faut rapporter ces vers du neuvième livre de l'Énéïde, dans lesquels Virgile, pour mieux représenter la chûte du géant Bitias, la compare à ces masses de pierres, qu'on jette dans le golfe de Baies pour servir de fondations :

Collapsa ruunt immania membra ;
Dat tellus gemitum, & clypeum super intonat ingens.
Qualis in Euboïco Baiarum littore quondam
Saxea pila cadit, magnis quam molibus ante
Constructam jaciunt Ponto ; sic illa ruinam
Prona trahit, penitusque vadis illisa recumbit ;
Miscent se maria ; & nigræ attolluntur arenæ.

Il n'y a pas non plus d'autre application à faire de différens passages d'Horace :

Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus, & sepulcri
Immemor, struis domos ;
Marisque Baiis, obstrepentis urges
Summovere littora.

Horace dit ailleurs :

Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis,
Si dixit dives, lacus & mare sentit amorem
Festinantis heri.

Le lac, soit véritablement le lac Lucrin, soit le golfe de Baies, tout enfin se ressent de la fureur de ce riche. Il jette aussi-tôt les fondemens d'une nouvelle habitation dans la mer, parce que le terrein lui manque ailleurs. Alors, comme le dit le même Poëte :

Contracta pisces æquora sentiunt,

Jactis in altum molibus.

Les poissons sentent leur domaine rétreci par ces vastes édifices.

Les relations modernes s'accordent à vanter la douceur de l'air & l'agrément des côteaux, qui s'élevent insensiblement autour du golfe de Baies. On y voit diverses ruines de temples, de thermes, & de palais; & quelques-uns de ces débris paroissent dans la mer. Au lieu des maisons de plaisance, dont les environs de la ville étoient parsemés; ce ne sont aujourd'hui que de tristes masures, qui font de ces lieux, autrefois enchantés, une solitude affreuse.

BAIES [le Lac de], *Lacus Baianus.* (*a*) Tacite fait mention de ce lac; & il y a des Auteurs, qui l'expliquent du lac Lucrin. Mais, Tacite lui-même les distingue formellement. Ce qu'il y a de certain, c'est que le lac de Baies ne sçauroit être différent du port ou du golfe de Baies, dont parlent les Géographes anciens. Agrippa le fit agrandir, en faisant entrer la mer dans le lac Lucrin & dans le lac Averne; & il voulut que ce port fût nommé le port Julius ou le port de Jules auprès de Baies, *apud Baias;* & cela, en l'honneur d'Auguste.

Strabon fait mention du golfe de Baiès; & il l'appelle Crater. Ce Géographe le place entre le promontoire de Misène & celui de Minerve; ensorte qu'il y comprend tout le golfe de Naples. On peut voir l'article précédent, où se trouve une description du golfe de Baies.

BAIES [le Golfe de], *Sinus Baianus. Voyez* l'article précédent.

BAIGNEURS, *Balneatores*, Βαλανεῖς. (*b*) Il y avoit une chanson qui étoit particulière aux Baigneurs, comme l'a remarqué Cratès dans les Audaces. Mais, s'il étoit permis de chanter aux personnes, qui servoient aux bains, il n'étoit point honnête à ceux qui se baignoient, d'en faire autant. Car, Théophraste, faisant la peinture de l'homme grossier, le représente chantant dans le bain.

BAIGNOIRES. *Voyez* Bain.

BAILLEMENT, terme de Grammaire. On dit également *Hiatus;* mais, ce dernier est Latin. Il y a Bâillement, toutes les fois qu'un mot, terminé par une voyelle, est suivi d'un autre, qui commence par une voyelle, comme dans *il m'obligea à y aller.* Alors, la bouche demeure ouverte entre les deux voyelles, par la nécessité de donner passage à l'air, qui forme l'une, puis l'autre sans

(*a*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 4. Strabon. pag. 247. Plin. Tom. I. pag. 120, 154, 715.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. p. 354.

aucune consonne intermédiaire. Ce concours de voyelles est plus pénible à exécuter pour celui qui parle, & par conséquent moins agréable à entendre pour celui qui écoute; au lieu qu'une consonne faciliteroit le passage d'une voyelle à l'autre. C'est ce qui a fait que dans toutes les langues, le méchanisme de la parole a introduit, ou l'élision de la voyelle du mot précédent, ou une consonne euphonique entre les deux voyelles.

L'élision se pratiquoit même en prose chez les Romains. (*a*) » Il » n'y a personne parmi nous, » quelque grossier qu'il soit, dit » Cicéron, qui ne cherche à évi- » ter le concours des voyelles, & » qui ne les réunisse dans l'occa- » sion. « *Quod quidem Latina lingua sic observat, nemo ut tam rusticus sit, quin vocales nolit Conjungere.* Pour nous, excepté avec quelques monosyllabes, nous ne faisons usage de l'élision, que lorsque le mot, suivi d'une voyelle, est terminé par un *e* muet; par exemple, *une sincére amitié*, on prononce *sincer-amitié.* On élide aussi l'*i* de *si* en *si il*, qu'on prononce *s'il.* On dit aussi *m'amie* dans le style familier, au lieu de *ma amie*, ou *mon amie.* Nos peres disoient *m'amour.*

Pour éviter de tenir la bouche ouverte entre deux voyelles, & pour se procurer plus de facilité dans la prononciation, le méchanisme de la parole a introduit dans toutes les langues, outre l'élision, l'usage des lettres euphoniques; & comme, dit Cicéron, on a sacrifié les régles de la Grammaire à la facilité de la prononciation. (*b*) *Consuetudini auribus indulgenti libenter obsequor. . . . . Impetratum est à consuetudine ut peccare suavitatis causâ liceret.* Ainsi, nous disons *mon ame*, *mon épée*, plutôt que *ma ame*, *ma épée.* Nous mettons un *t* euphonique dans *y a-t-il*, *dira-t-on*; & ceux, qui, au lieu de tiret ou trait d'union, mettent une apostrophe après le *t*, font une faute. L'apostrophe n'est destinée qu'à marquer la suppression d'une voyelle; or, il n'y a point ici de voyelle élidée ou supprimée.

Quand nous disons *si l'on*, au lieu de *si on*, *l'* n'est point alors une lettre euphonique, qu'oiqu'en dise M. l'abbé Girard. *On* est un abrégé de *homme.* On dit *l'on*, comme on dit *l'homme. On m'a dit :* C'est-à-dire, *un homme*, *quelqu'un m'a dit. On* marque une proposition indéfinie, *individuum vagum.* Il est vrai que quoiqu'il soit indifférent pour le sens de dire *on dit*, ou *l'on dit*, l'un doit être quelquefois préféré à l'autre, selon ce qui précede ou ce qui suit; c'est à l'oreille à le décider. Et quand elle préfere *l'on* au simple *on*, c'est souvent par la raison de l'euphonie; c'est-à-dire, par la douceur qui résulte à l'oreille de la rencontre de certaines syllabes. Au reste, ce mot *euphonie* est tout Grec, εὖ, *benè*, bien, & φωνὴ, *sonus*, son.

En Grec le ν, qui répond à no-

(*a*) Cicer. orator. c. 150.

(*b*) Cicer. orator. c. 158.

tre

tre *n*, étoit une lettre euphonique, ſur tout après l'ε & l'ι. Ainſi, au lieu de dire εἴκοσι ἄνδρες, *viginti viri*, vingt hommes, ils diſoient εἴκοσιν ἄνδρες, ſans mettre ce ν entre les deux mots.

Nos voyelles ſont quelquefois ſuivies d'un ſon naſal, qui fait qu'on les appelle alors voyelles naſales. Ce ſon naſal eſt un ſon, qui peut être continué; ce qui eſt le caractère diſtinctif de toute voyelle. Ce ſon naſal laiſſe donc la bouche ouverte; & quoiqu'il ſoit marqué dans l'écriture par une *n*, il eſt une véritable voyelle. Et les Poëtes doivent éviter de le faire ſuivre par un mot, qui commence par une voyelle; à moins que ce ne ſoit dans les occaſions, où l'uſage a introduit une *n* euphonique entre la voyelle naſale & celle du mot qui ſuit.

Lorſque l'adjectif, qui finit par un ſon naſal, eſt ſuivi d'un ſubſtantif, qui commence par une voyelle; alors on met l'*n* euphonique entre les deux, du moins dans la prononciation, par exemple, *un-n-enfant*, *bon-n-homme*, *commun-n-accord*, *mon-n-ami*. La particule *on* eſt auſſi ſuivie de l'*n* euphonique, *on-n-a*. Mais, ſi le ſubſtantif précede, il y a ordinairement *un Bâillement; un écran illuminé*, *un tyran odieux*, *un entretien honnête*, *une citation équivoque*, *un parfum incommode*. On ne dira pas *un tiran-n-odieux*, *un entretien-n-honnête*, &c. On dit auſſi *un baſſin à barbe*, & non pas *un baſſin-n-à barbe*. Il eſt vrai que ceux, qui déclament des vers, où le poëte n'a pas connu ces voyelles naſales, ajoûtent l'*n* euphonique, croyant que cette *n* eſt la conſonne du mot précédent. Un peu d'attention les détromperoit; car, prenez-y garde, quand vous dites, *il eſt bon-n homme*, *bon-n-ami*, vous prononcez *bon* & enſuite *-n-homme*, *-n-ami*. Cette prononciation eſt encore plus déſagréable avec les diphthongues naſales, comme dans ce vers:

Ah! jattendrai long-tems, la nuit
eſt loin encore.

où l'acteur, pour éviter le Bâillement, prononce *loin-n-encore;* ce qui eſt une prononciation Normande.

Le *b* & le *d* ſont auſſi des lettres euphoniques. En Latin *ambire* eſt compoſé de l'ancienne prépoſition *am*, dont on ſe ſervoit au lieu de *circum*, & de *ire;* or, comme *am* étoit en Latin une voyelle naſale, qui étoit même élidée dans les vers, le *b* a été ajoûté entre *am* & *ire*, *euphoniæ cauſâ*.

On dit en Latin *proſum*, *proſumus*, *profui*. Ce verbe eſt compoſé de la prépoſition *pro*, & de *ſum;* mais, ſi après *pro* le verbe commence par une voyelle; alors le méchaniſme de la parole ajoûte un *d*, *proſum*, *pro-d-eſt*, *pro-d-eram*, &c. On peut faire de pareilles obſervations en d'autres langues; car, il ne faut jamais perdre de vue, que les hommes ſont par tout des hommes, & qu'il y a dans la nature uniformité & variété.

BAIN, *Balneum*, Βαλανεῖον.

(a) On ne peut douter que l'usage de se laver & de se baigner ne soit très-ancien, puisqu'il est fondé sur des besoins aussi naturels, que ceux d'entretenir la propreté du corps, de le défendre des chaleurs excessives, & de le délasser des fatigues du travail ou des exercices violens. Dans les premiers siécles, on ne consultoit, pour cela, d'autres règles que celles de la nécessité ou du plaisir; & l'on n'y cherchoit d'autre façon ni d'autre appareil, que le choix d'une eau fraîche & pure, telle que la fournissoient les fontaines, les rivières & les autres réservoirs, que la nature offroit. Ce fut elle, qui, en faisant couler de divers lieux, des sources d'eau chaude & même d'eau bouillante, apprit vraisemblablement aux hommes à communiquer différens degrés de chaleur à l'eau de leurs Bains. Ils imaginérent pour cela plusieurs sortes de vaisseaux ou de baignoires, dont l'utilité parut si grande, que non seulement les particuliers, les plus à leur aise, se procurérent cette commodité domestique; mais, les Princes & les Magistrats eurent soin d'établir des Bains pour le public.

I. M. Burette est persuadé que l'usage des Bains a passé des Orientaux aux peuples de l'Occident; mais, sans vouloir en suivre les progrès chez les premiers, nous nous bornerons à examiner de quelle manière les Grecs & les Romains ont travaillé à le perfectionner. La Gréce connoissoit les Bains chauds, dès le tems d'Homère; en effet, ce Poëte en fait mention en plusieurs endroits, & entr'autres dans l'Odyssée, en décrivant la vie délicieuse, qu'on menoit dans le palais d'Alcinoüs, & en racontant la réception, que fit à Ulysse, la magicienne Cyrcé. Cette manière de se baigner consistoit pour lors à faire chauffer l'eau dans un grand vase à trois pieds, puis à la verser à plusieurs reprises sur la tête & sur les épaules de la personne, qui étoit assise dans une baignoire, & qu'on oignoit d'huile, en sortant du Bain. Ce qu'il y avoit de singulier, c'est que l'on commettoit des femmes, & quelquefois de jeunes & belles Princesses, pour faire ces opérations. Mais, telles étoient les coûtumes de ces temslà, & tout s'y passoit avec sagesse. Cependant, avec toute cette sagesse, cette coûtume ne pourroit subsister aujourd'hui. Elle est entièrement incompatible avec la pudeur, que la religion enseigne, & qu'elle exige; & elle a été abolie avec raison.

M. Burette observe d'après Thucydide, que les autres Grecs empruntérent des Lacédémoniens la coûtume de paroître nus dans les jeux publics, de s'huiler & de se couvrir de sable pour les exercices, & de les terminer par le Bain; & que les Lacédémoniens tenoient des Asiatiques ces divers usages. Il observe en-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 201. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 95. *& suiv.* Tom. III. p. 338.

core que, du tems d'Hyppocrate, il étoit rare de trouver des Bains chez les particuliers, & que ce médecin avoue que cette considération l'empêchoit souvent d'employer ce reméde à la guérison de plusieurs maladies, auxquelles il eût été très-convenable. A l'égard des Bains publics, ils étoient ordinairement joints aux Gymnases ou Palestres, comme il est aisé de le recueillir de la description, que Vitruve donne de ces édifices.

Les Romains commencérent assez tard à établir chez eux des Bains publics ou particuliers; soit qu'ils craignissent d'introduire par-là le luxe & la molesse; soit à cause de la difficulté qu'il y avoit à conduire l'eau dans les divers quartiers d'une ville presque toute bâtie sur des collines. Ce ne fut que vers l'an 441 de la fondation de Rome, qu'on y fit venir, pour la première fois, l'eau du territoire de Tusculum, par le moyen d'un aquéduc, construit par les soins du censeur Appius Claudius, du nom duquel on nomma cette eau Appia. Les aquéducs se multipliérent dans la suite; & l'on bâtit en quelques endroits de la ville des Bains & des Thermes; mais, ils se ressentoient encore de l'ancienne simplicité, comme l'on en peut juger par la description que Sénéque nous a conservée des Bains, que Scipion l'Africain avoit auprès de Linterne. Rien ne contribua davantage à la perfection & à la multiplication de ces édifices, que la coûtume qu'on prit de les unir aux Gymnases & aux Palestres, où le concours du peuple, pour les exercices, rendoit les Bains d'une nécessité indispensable, & le fréquent usage, qu'en firent les médecins, pour le traitement de plusieurs maladies.

Mais, ce ne fut que sous l'empire d'Auguste, que les Romains commencérent à donner à ces bâtimens cet air de grandeur & de magnificence, qu'on remarque encore aujourd'hui avec étonnement dans les débris, qui nous en restent. L'étendue énorme de ces édifices les fait comparer à des provinces par Ammien Marcellin; & l'on n'en sera point surpris, quand on sçaura qu'ils renfermoient, dans leur enceinte, un nombre prodigieux d'appartemens, de longues galeries, des portiques où les Athlétes avoient coûtume de s'exercer, des étangs d'eau vive, des terrasses, des jardins & des bois. Les plus considérables de ces Bains ou Thermes des Romains étoient 1.° Ceux d'Agrippa, gendre d'Auguste, bâtis de briques, peintes en émail, selon Pline; 2.° Ceux de Néron, dans lesquels ce Prince fit conduire non seulement des eaux douces, mais encore l'eau de la mer; 3.° Ceux de Caracalla, qui étoient ornés de deux cens colonnes de marbre, & garnis de 1600 siéges de même matière; 4.° Ceux de Dioclétien, qui surpassoient tous les autres en grandeur & en somptuosité, & qui se sont conservés plus entiers qu'aucuns, servant aujourd'hui de couvent aux Chartreux, sous le nom de Sainte Marie des Anges.

II. Quant à la structure des Bains,

elle n'étoit pas uniforme ; c'est-à-dire qu'on donnoit aux diverses piéces, qui les composoient, des situations différentes, selon qu'on destinoit ces Bains à l'usage du public ou à la commodité des particuliers ; selon qu'on les joignoit aux Gymnases & aux Palestres, ou qu'on les construisoit séparément. Ces variations ont engagé M. Burette à décrire d'abord les Bains, qui faisoient partie de ces Gymnases, & qui doivent passer pour les plus considérables par rapport au Grecs ; après quoi, il décrit les Bains détachés des lieux d'exercice, empruntant de Vitruve ces deux descriptions.

Il résulte de celle, que ce fameux Architecte nous a laissée de la première sorte de Bains, que dans les Palestres Grecques, ils étoient composés de sept piéces différentes, la plûpart détachées les unes des autres, & entremêlées de quelques piéces destinées aux exercices. Ces sept piéces étoient, 1.° Le Bain froid, *Frigida lavatio*, en Grec λουτρὼν ; 2.° L'*Elæothesium* ; c'est-à-dire, la chambre où l'on se frottoit d'huile ; 3.° Le lieu de rafrîchissement *Frigidarium ;* 4.° Le *Propnigeum* ; c'est-à-dire, l'entrée, ou le vestibule de l'Hypocaustum ou du Poële ; 5.° L'Étuve voutée pour faire suer, ou le Bain de vapeur, appellé *Concamerata sudatio* ou *Tepidarium ;* 6.° Le Laconique, ou l'Étuve sêche ; 7.° Le Bain d'eau chaude, appellé *Calida lavatio.*

Quant aux Bains détachés des Palestres, on peut recueillir de la description, qu'en fait Vitruve, 1.° Que ces Bains étoient ordinairement doubles, les uns pour les hommes, & les autres pour les femmes ; 2.° Que les deux Bains chauds se joignoient de fort près, afin qu'on pût échauffer, par un même fourneau, les lieux où étoient les vases de l'un & de l'autre Bain ; 3.° Que le milieu de ces Bains étoit occupé par un grand bassin, qui recevoit l'eau par divers tuyaux, dans lequel on descendoit par quelques dégrés, & qui étoit environné d'une balustrade, derrière laquelle étoit une espèce de corridor, appellé *Schola,* qui formoit un espace assez large, pour contenir ceux, qui attendoient que les premiers venus sortissent du bassin ; 4.° Que ces Bains étoient voutés, ensorte qu'ils ne recevoient la lumière que par en haut, afin que le bassin ne fût pas obscurci par ceux, qui étoient à l'entour ; 5.° Que les deux étuves, appellées *Laconicum* & *Tepidarium* étoient jointes ensemble ; 6.° Que ces lieux étoient arrondis au compas, afin qu'ils reçussent également en leur milieu la force de la vapeur chaude, qui tournoit & se répandoit dans toute leur cavité ; 7.° Qu'ils avoient autant de largeur que de hauteur jusqu'au commencement de la voute, au milieu de laquelle on laissoit une ouverture pour donner du jour ; & on y suspendoit avec des chaînes un bouclier d'airain, par le moyen duquel, en le haussant & le baissant, on pouvoit augmenter ou diminuer la chaleur, qui faisoit suer ; 8.° Que le plan-

cher de ces étuves étoit creux & ſuſpendu, pour recevoir la chaleur de l'hypocauſte, qui étoit un grand fourneau maçonné au-deſſous, que l'on avoit ſoin de remplir de bois & d'autres matières combuſtibles, & dont l'ardeur ſe communiquoit aux étuves, à la faveur du vuide qu'on laiſſoit ſous leurs planchers ; 9.° Que ce fourneau ſervoit à échauffer non ſeulement les deux étuves, mais auſſi une autre chambre, appellée *Vaſarium*, ſituée proche de ces mêmes étuves & des Bains chauds, dans laquelle on plaçoit trois grands vaſes d'airain, appellés *Milliaria*, à cauſe de leur capacité, l'un pour l'eau chaude, l'autre pour l'eau tiéde, & le troiſième pour l'eau froide. Ces vaſes étoient tellement diſpoſés, que l'eau pouvoit paſſer de l'un dans l'autre par le moyen de pluſieurs ſiphons, & étoit diſtribuée par divers tuyeaux ou robinets dans les Bains voiſins, ſuivant les beſoins de ceux qui s'y baignoient.

Ces deux deſcriptions peuvent ſervir à faire entendre quelle étoit, dans les Thermes des Romains, la diſpoſition & l'arrangement des divers appartemens des Bains. On y voyoit d'abord un grand baſſin ou vivier, appellé en Grec κολυμϐήθρα ου ϐαπτιστήριον, en Latin *natatio* & *piſcina*, qui occupoit le côté du nord, & où l'on pouvoit non ſeulement ſe baigner, mais même nager très-commodément. Il faut obſerver que les Bains des particuliers avoient quelquefois de ces piſcines, & que ceux de Cicéron & de Pline le Jeune étoient de ce nombre. L'édifice des Bains, dans les Thermes, étoit ordinairement expoſé au midi, & avoit une face très-étendue, dont le milieu étoit occupé par le poële ou l'hypocauſte, qui avoit à droite & à gauche une ſuite de quatre piéces conformes des deux côtés, & diſpoſées de manière, qu'on pouvoit paſſer facilement des unes dans les autres. Ces piéces, nommées en général *Balnearia*, étoient l'Étuve, le Bain chaud, le Bain froid & le *Tepidarium*.

M. Burette fait, ſur la forme & ſur l'uſage de ces différentes piéces, pluſieurs obſervations. Il remarque, par exemple, que la ſalle du Bain chaud, comme on en peut juger par ce qui nous reſte de ces bâtimens, étoit une fois plus grande que les autres, à cauſe du grand concours de peuple, qui y abordoit, & du long ſéjour qu'on y faiſoit d'ordinaire ; que le goût des Romains a varié ſur le dégré de chaleur de ces Bains ; qu'anciennement ils ſe contentoient que l'eau fût médiocrement chaude, mais que dans la ſuite ils la voulurent preſque bouillante ; que les Bains froids, employés avec ſuccès comme reméde par Artorius Muſa, médecin d'Auguſte, qui s'en étoit ſervi heureuſement, pour la guériſon de ce Prince, tombérent dans le décri, après la mort de Marcellus, cauſée par ce même reméde, puis ſe remirent en vogue ſur la fin de l'empire de Néron, par les ſoins d'un médecin de Marſeille, nommé Charmis ; que l'endroit, qui ſervoit de garde-robe, appellé

Apodytérion & Tépidarium, paroissoit d'une structure magnifique dans les Thermes de Dioclétien avant sa démolition ; que c'étoit un grand sallon octogone, de figure oblongue, dont chaque face formoit un demi-cercle, & dont la voute étoit soûtenue par plusieurs rangs de colonnes d'une hauteur extraordinaire. Le luxe & la magnificence éclatoient, non seulement dans les Bains publics, mais aussi dans les Bains des particuliers, où les glaces, les marbres & les métaux les plus précieux étoient prodigués.

III. Pour ce qui est des ustensiles, que la nécessité ou la volupté avoient introduits dans les Bains, les Baignoires y tenoient le premier rang. Il y en avoit de fixes & de mobiles ; & parmi ces dernières, on en trouvoit qui étoient faites exprès pour être suspendues en l'air, & dans lesquelles on joignoit le plaisir de se baigner à celui d'être balancé & comme bercé, par le mouvement qu'on imprimoit à la baignoire. M. Burette, après avoir parcouru les vaisseaux moins considérables, dont les uns étoient destinés à faire chauffer l'eau, & les autres à la puiser & à la verser, s'attache à décrire certains instrumens, nommés strigiles, qui étoient d'un très-grand usage, non seulement dans les Bains, mais aussi dans les Gymnases, pour frotter ou racler la peau des Athlétes & de ceux qui se baignoient.

La matière de ces instrumens étoit la corne, l'ivoire ou le métal. On y distinguoit deux parties ; le manche, qui formoit ordinairement un parallélépipéde rectangle, creux & oblong, dans le vuide duquel on pouvoit par les côtés engager la main, dont on empoignoit l'instrument ; & la languette, courbée en demi-cercle, creusée en façon de goutière & arrondie dans son extrêmité la plus éloignée du manche ; ce qui faisoit une espèce de canal, pour l'écoulement de l'eau, de la sueur, de l'huile, & des autres impuretés, qui se séparoient de la peau par le mouvement de cette sorte d'étrille.

IV. Nous terminerons cette discussion sur les Bains, par l'examen de ce qu'on en pourroit nommer la police ; c'est-à-dire, certaines loix, que l'autorité des Magistrats ou la coûtume avoient établies, par rapport aux bienséances, aux distinctions des rangs, des âges & des sexes, aux tems & aux heures de se baigner, aux prix qu'on payoit aux Baigneurs. Les Lacédémoniens furent les seuls d'entre les Grecs, qui introduisirent l'usage des Bains & des Gymnases, communs aux deux sexes. Les anciens Romains ne les imitérent point en cela, puisqu'ils ne croyoient pas même que la pudeur permît à un pere de se baigner avec ses fils ou avec ses gendres ; mais, comme ils se relâchérent dans la suite sur cet article, les Empereurs furent obligés de tems en tems de faire des réglemens, qui défendoient la communauté des Bains pour les deux sexes. Il regnoit, dans ces lieux publics, une si grande li-

berté par rapport aux rangs & aux qualités, qu'on y admettoit des gens de toutes conditions. Les Empereurs mêmes, qui vouloient se rendre populaires, se baignoient quelquefois publiquement avec le peuple.

L'heure du Bain, la plus ordinaire chez les Romains, étoit environ la huitième ou la neuvième heure du jour, peu éloignée du souper, & annoncée par une sorte de cloche, qui appelloit les Athlétes & tous ceux qui usoient des Bains chauds; car, passé cette heure là, on étoit réduit à l'eau froide. Outre la servitude de l'heure dans les Bains publics, il y avoit celle du prix, qu'il falloit payer pour y entrer; mais, elle étoit si modique, que chacun en étoit quitte pour la quatrième partie d'un as, appellé *quadrans*, qui valoit à peu près un liard de notre monnoie. Le Bain gratuit étoit du nombre des largesses, que les Empereurs faisoient au peuple, à l'occasion de quelque réjouissance publique; & dans les calamités, on avoit soin de lui retrancher cette commodité, ainsi que le plaisir des spectacles.

BAIN, *Balneum*, Βαλανεῖον, (*a*) titre d'un dialogue de Lucien. Il est aussi appellé Hippias. C'est parce que ce Bain étoit de la façon de cet architecte. C'étoit un très-bel édifice. Il étoit construit sur une pente assez roide, qu'Hippias avoit égalée par le moyen d'une base soûtenue par des fondemens convenables à la grandeur de l'édifice, qui étoit bien lié dans le haut jusqu'en bas pour durer à perpétuité. Le bâtiment étoit proportionné à l'étendue du lieu, & s'accordoit fort bien avec le plan dans toutes ses proportions.

On trouvoit d'abord en entrant un grand vestibule, où l'on montoit comme insensiblement par de larges degrés, qui avoient beaucoup de pente. De-là on entroit dans un grand sallon, où tous les valets & les officiers pouvoient tenir commodément. A gauche étoient les chambres pour le plaisir, accompagnées de lieux secrets fort propres & fort bien éclairés; ce qui étoit d'une grande commodité pour un Bain. Venoit ensuite l'appartement pour les personnes de condition, qui avoit sur les aîles des garde-robes pour se deshabiller. Au milieu étoit un logement, fort haut & fort bien percé, où il y avoit trois bains d'eau froide. Il étoit revêtu en dedans de pierre Laconique & orné de deux Antiques de marbre, dont l'une représentoit la Santé, & l'autre Esculape. De-là on entroit dans un appartement en ovale, où l'on sentoit d'abord une chaleur douce, qui s'augmentoit peu à peu, & d'où l'on passoit à droite dans un autre fort clair, pour s'huiler, qui avoit des dégagemens de part & d'autre, revêtus de pierre Phrygienne, pour recevoir ceux qui venoient des exercices. Plus loin étoit un autre appartement, le plus beau de tous & le plus commode, tant pour se tenir de bout,

(*a*) Lucian. Tom. II. pag. 503. *& seq.*

que pour se coucher & s'asseoir, où l'on pouvoit enfin demeurer très-sainement, & qui étoit revêtu de la même pierre depuis le haut jusqu'en bas. Il y avoit ensuite un passage chaud, couvert de pierre de Numidie, qui donnoit entrée au dernier appartement, lequel brilloit de tous côtés.

Il y avoit trois Bains d'eau chaude, d'où l'on se pouvoit retirer dans ceux d'eau froide, par une étuve, sans passer par les mêmes lieux par où l'on étoit entré. Tout l'édifice, comme on l'a dit, étoit très-bien percé, & les appartemens dans une juste proportion de longueur, de largeur & de hauteur. Enfin, tout rioit à l'abord, comme Pindare veut que soient les entrées des ouvrages; & l'architecte avoit tourné adroitement au septentrion, les lieux qui avoient besoin de froid, quoique pour la liberté de l'air & de la vue, il eût laissé quelques ouvertures du côté du midi. Les autres appartemens étoient exposés au soleil. Ajoûtez à cela, les lieux pour les exercices, & pour ceux qui gardoient les habits, qui étoient tout proches des autres, tant pour la santé que pour la commodité. Chaque appartement avoit double entrée & double issue, sans parler des autres portes pour communiquer en divers lieux.

BAJOARIENS, *Bajoarii*, *Voyez* Bojoariens.

BAJOCASSES, *Bajocasses*, (*a*) peuples des Gaules. Suivant la Notice des Provinces de cette contrée, il faut écrire ainsi le nom de ce peuple, que l'on croit être le même que celui, dont le nom est Bodiocasses dans les manuscrits de Pline, selon le P. Hardouin, Vadiocasses, suivant un manuscrit cité dans l'édition de Dalechamp; & dans plusieurs imprimés, il est remplacé par celui de Vadicasses.

La place, que Pline donne à ce peuple entre les Viducasses & les Unelles, convient à l'emplacement des Bajocasses, sur lequel on ne sçauroit former aucun doute; car, les Viducasses ont occupé la partie orientale du diocèse de Baïeux, & les Unelles sont ceux du Cotantin; de sorte que la position intermédiaire des Bodiocasses ou Vadiocasses est la même que celle des Bajocasses, dont Baïeux & le Bessin conservent le nom. Quoique l'ordre, dans lequel Pline fait l'énumération des peuples, ne réponde pas constamment à leur position immédiate & successive, on peut croire qu'il y répond ici, par la grande analogie qu'il y a entre la dénomination de Bajocasse & celle de Bodiocasse. Ainsi, on ne sçauroit se livrer à la conjecture du P. Hardouin, que le nom de Bodiocasses pourroit être supprimé, comme étant une répétition de celui de Viducasses. Quant au nom de Vadicasses dans les éditions de Pline, depuis celle d'Hermolaüs Barbarus en 1498, il y a apparence

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 225. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 626. T. XIX. pag. 509. T. XXI. pag. 494.

qu'il est emprunté de Ptolémée, chez qui l'on trouve les Vadicassiens. Mais, selon la position que Ptolémée donne aux Vadicassiens ou Vadicasses, ils étoient fort éloignés des Bajocasses, puisqu'ils confinoient à la Belgique; & c'est en effet l'emplacement qui leur convient.

Nous ignorons quel étoit le nom primitif de la capitale des Bajocasses. Sous le Bas-Empire, elle prit celui de *Civitas Bajocassium*, d'où s'est formé celui de Baïeux, qu'elle prend aujourd'hui.

On raconte l'origine de cette ville de la manière suivante. Saint Exupère, l'Apôtre du païs, y annonça la foi dans le quatrième siécle; & les Chrétiens trouvant moins de résistance dans le canton, où est maintenant Baïeux, cela les détermina sans doute à s'y fixer par préférence. Ils y bâtirent d'abord des Églises; & le Christianisme étant devenu dans la suite la religion dominante, il se forma une ville entre les deux petites rivières d'Aure & de Drome, à l'opposite du mont Chrismate, où l'on abattit les idoles & les bois consacrés aux anciennes divinités du païs. Cette ville fut construite dans une forme approchante de celle du quarré, comme l'étoient la plûpart des villes de ce tems-là. Quoique l'enceinte en soit encore visible, la bâtisse Romaine n'y est plus reconnoissable que dans les fondemens, & en dehors en un seul endroit, qui regarde le midi. C'est le même goût de travail qu'aux Thermes de Julien, rue des Mathurins à Paris. Cette nouvelle cité fut alors regardée comme la seconde ville de la province Lyonnoise seconde; & c'est vraisemblablement alors que tomba la ville d'Augustodure, d'autant plus facile à détruire qu'elle n'avoit jamais été fermée de murs.

Cette ville d'Augustodure avoit été la principale des Viducassiens, peuples limitrophes des Bajocasses; mais, ces Viducassiens ne faisoient alors qu'un même peuple avec les Bajocasses; ensorte que la cité de ceux-ci renfermoit le territoire des autres. Voilà pourquoi la Notice des provinces de la Gaule ne parle que de *Civitas Bajocassium*.

Le nom de cette cité a été différemment écrit, *Bajocasses*, *Civitas Bajocassium*, *Bajocæ*; dans la Notice de l'Empire, *Bajogas*; *Leodeningus Episcopus Civitatis Bajogas*, souscrivit au concile d'Attigny en 765. *Baia*, *Bajæ ou Baiæ Baiarum* dans les Offices de Saint Exupère ou Spire, de S. Regnobert & de Saint Sulpice, tous évêques de Baïeux. Un monument de Guillaume le bâtard, duc de Normandie, concernant son expédition en Angleterre, est le seul qui l'ait appellé *Bagias*, & qui y ait introduit un *g*. Le roman de Rou l'appelle indifféremment *Baex*, *Bajex* ou *Baieves*. M. de Valois a oublié de faire mention de ces différentes dénominations.

BAJOCASSINS [LES SAXONS], *Saxones Bajocassini*. (a)

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 507, 508.

Ces peuples sont désignés sous cette dénomination dans Grégoire de Tours vers l'an 578 & 590. Ils servoient dans les troupes de nos Rois. En 578, ils marchérent, sous les ordres de Chilpéric, contre Waroch, comte de la Basse-Bretagne, qui, dans une surprise nocturne, en fit périr un très-grand nombre sur les bords de la rivière de Vilaine. En 590, ils fournirent des soldats à Frédégonde, alors liguée avec le même Waroch, & qui les envoya au secours de ce Comte, pour l'aider à repousser les troupes de Gontran, commandées par un Bépolémus, que cette Princesse haïssoit personnellement.

Grégoire de Tours observe, à ce sujet, que comme ces Saxons Bajocassins devoient être incorporés dans l'armée du comte de Bretagne, Frédégonde les fit vêtir à la manière des Bretons, & voulut qu'ils coupassent leurs cheveux de même; d'où il ne faut pas conclure, avec quelques Sçavans, que ces Barbares, depuis qu'ils étoient devenus habitans paisibles des Gaules, avoient conservé leur chevelure & leurs habilemens anciens; il en résulte seulement que les Brétons avoient alors une façon particulière de s'habiller & de se couper les cheveux.

Comme le diocèse de Baïeux est d'une grande étendue, & qu'il avance dans les terres environ dix-huit lieues vers le midi; on demande, dans quel canton de ce diocèse les Saxons faisoient leur résidence? Accoûtumés à la navigation, ils s'étoient vraisemblablement fixés sur les côtes vers le nord. Le quartier, qu'ils habitoient, en avoit pris le nom d'*Otlingua Saxonia*, qui signifie terre des Saxons. C'est ainsi qu'il est appellé dans une Charte de Charles le Chauve de l'an 844, & dans un Capitulaire du même Prince, postérieur de dix ans. S. Aldric, évêque du Mans, qui, vers le même tems, y avoit fait des fondations pieuses, l'appelle aussi *Autlingua Saxonia*, en changeant l'*o* voyelle en la diphtongue *au*. Ce territoire n'étoit pas d'une grande étendue. La Charte de Charles le Chauve ne le qualifie que *Pagellus*; & il y est dit positivement que ce petit canton est situé dans le comté de Baïeux, *in comitatu Bajocensi*.

BAISEMAINS. (*a*) M. Morin, dans une dissertation lue à l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, établit que l'usage des Baisemains est non seulement très-ancien, & qu'il fut presque universellement répandu par toute la terre; mais, qu'il étoit également partagé, entre la religion & la société.

I. Pour commencer par la religion, il fait voir d'abord que dès les tems les plus reculés, on saluoit le soleil, la lune & les étoiles, en baisant la main. Job assure qu'il n'a jamais donné dans cette superstition. *Si vidi solem*, dit-il, *cùm fulgeret*, *& lunam incedentem clarè. . . . & oscula-*

(*a*) Reg. L. III. c. 19. v. 18. Job. c. 31. v. 26, 27. Plin. Tom. II. p. 448. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 69. *& suiv.*

tus sum manum meam ore meo. Il paroît par un autre endroit de l'Écriture, qu'on rendoit le même honneur à Bel ou Baal: *Je me suis réservé*, dit le Seigneur, *sept mille hommes, qui n'ont point fléchi le genou devant Baal, & qui ne l'ont point adoré en baisant la main.* Les Commentateurs de l'Écriture disent qu'on pratiquoit la même cérémonie à l'égard de Moloch, sur tout dans le sacrifice des enfans, qu'on offroit à cette idole.

Des Nations voisines de la Judée, où ce culte étoit établi, c'est-à-dire, chez les Phéniciens & les Chaldéens, M. Morin passe dans la Gréce, où presque toutes les superstitions étrangères étoient reçues. En effet, Lucien, après avoir parlé des différentes sortes de sacrifices, que les personnes riches offroient aux dieux, ajoûte que les pauvres les adoroient par de simples Baisemains. Le même Auteur rapporte que Démosthène se voyant entre les mains des soldats d'Antipater, & leur ayant demandé la permission d'entrer dans un temple près duquel ils passoient, porta, en y entrant, sa main à la bouche; ce que ses gardes prirent d'abord pour un acte de religion. Mais, la foiblesse, où il tomba quelques momens après, & la déposition de la servante de cet orateur, leur apprirent que c'étoit l'effet du poison, qu'il venoit de prendre. Enfin, dans le traité de la danse, il observe que les Indiens adoroient le soleil, en se prosternant devant lui, & en portant leurs mains à la bouche; en quoi ils différoient des Grecs, qui n'honoroient ce dieu que par de simples Baisemains.

Cette même coûtume passa des Grecs chez les Romains. Pline la mettoit, de son tems, au nombre de ces usages anciens, dont on ignoroit & l'origine & la raison. Apulée traite d'Athée un certain Émilien, parce que toutes les fois qu'il passoit devant quelque temple, il se dispensoit, par principe d'incrédulité, de baiser les mains pour adorer les dieux. Et en parlant de Psyché, il dit qu'elle étoit si belle, qu'on l'adoroit comme Vénus, en baisant la main droite, l'index appuyé sur le pouce élevé. Minucius Félix rapporte que Cécilianus, ayant apperçu une idole de Sérapis, porta aussi-tôt la main à la bouche & la baisa; & si nous en croyons le P. Besson Jésuite, on voyoit, de son tems, dans l'Église de Notre-Dame de Cahors un bas-relief très-ancien, où étoit représentée une femme, baisant sa main en présence d'une idole.

On peut ajoûter que ces formules de religion, ayant enfin changé d'usage, servirent, dès les premiers tems du Christianisme, à rendre respectables les cérémonies les plus augustes de nos mystéres, les Évêques & les autres Officians ayant coûtume de donner leur main à baiser aux ministres, qui les servoient à l'autel. Tarasius, patriarche de Constantinople, en parle comme d'une pratique fort ancienne, dans son Épître synodale, adressée aux Empereurs, qui avoient convoqué le second

Concile de Nicée.

II. L'uſage des Baiſemens, par rapport à la religion, étant tombé avec le paganiſme, il ne reſte plus qu'à voir de quelle manière il s'eſt conſervé dans la ſociété. M. Morin regarde la coûtume de baiſer les mains comme un devoir preſque continuel dans tous les États, comme un formulaire muet établi pour aſſurer les réconciliations, pour demander des graces, & pour remercier de celles, qu'on a reçues. C'eſt un ſignal de la nature, qui ſe fait entendre par toute la terre ſans interprête, & qui a précédé ſans doute celui de l'écriture, & peut-être celui de la parole. Salomon dit des ſupplians & des flatteurs de ſon tems, qu'ils ne ceſſoient point de baiſer les mains de leurs patrons, juſqu'à ce qu'ils en euſſent obtenu les faveurs, qu'ils deſiroient.

Si nous parcourons maintenant les autres Nations, nous trouverons d'abord dans Homère, que Priam baiſoit les mains & embraſſoit les genoux d'Achille, en le conjurant de lui rendre le corps de ſon fils Hector. Cette politeſſe étoit auſſi en uſage à Rome & dans l'Italie; mais, on y obſerve différentes variations. Dans les premiers tems de la République, il paroît qu'elle n'étoit pratiquée que par les ſubalternes à l'égard de leurs ſupérieurs. Les perſonnes libres ſe donnoient la main & s'embraſſoient. L'amour de la liberté alla même ſi loin dans la ſuite, que les ſoldats eux-mêmes ne rendoient pas volontiers ce devoir à leurs généraux; & on regarda, comme quelque choſe de fort extraordinaire, l'action des ſoldats de l'armée de Caton, qui allérent tous lui baiſer la main, lorſqu'il fut obligé de quitter le commandement. Dans la ſuite, les Romains devinrent moins délicats. La grande conſidération, que s'attirérent les Tribuns, les Conſuls & les Dictateurs, obligea les particuliers à vivre avec eux d'une manière plus reſpectueuſe. Ainſi, au lieu de les embraſſer, comme ils faiſoient auparavant, ils étoient trop heureux de leur baiſer la main; & c'eſt ce qu'ils appelloient *accedere ad manum*. Sous les Empereurs, cette conduite devint un devoir eſſentiel, même pour les Grands; car, les courtiſans d'un rang inférieur étoient obligés de ſe contenter d'adorer la pourpre; ce qu'ils faiſoient en ſe mettant à genoux, pour toucher la robbe des Empereurs avec la main droite, qu'ils portoient enſuite à leur bouche. Dans la ſuite même, cet honneur ne fut accordé qu'aux Conſuls & aux premiers Officiers de l'État. Il n'étoit permis à tous les autres de ſaluer les Empereurs que de loin, en portant la main à la bouche, de la même manière qu'on le faiſoit en adorant les Dieux.

Il ſeroit inutile, après cela, de ſuivre cette coûtume dans tous les autres païs, où elle a été en uſage. On ſçait qu'elle ſe pratique encore aujourd'hui dans preſque tous les païs connus, à l'égard des Princes & des Supérieurs, même parmi les Negres & les Habitans du Nouveau monde. Fernand Cor-

tez la trouva établie au Mexique, où plus de mille Seigneurs vinrent le saluer, en touchant la terre avec leurs mains, qu'ils portoient ensuite à leur bouche.

Ainsi, les Baisemains, soit qu'ils se pratiquent en baisant la main des autres par respect, ou en portant la sienne à la bouche pour saluer, sont de tous les usages celui qui est le plus universel dans le monde. Cependant, M. Morin assure que cette pratique a beaucoup perdu de ses droits, qu'on regarde aujourd'hui comme une trop grande familiarité, ou comme une trop grande bassesse, de baiser la main de ceux, avec qui on est en société; & il appréhenderoit que cet usage ne se perdît entièrement, si les amans ne prenoient soin de le conserver.

BAISER, *Osculari*, (*a*) si on l'entend d'un verbe, & *osculum*, si on l'entend d'un nom substantif. Dans le style de l'écriture, il y a des baisers d'amitié, des baisers d'adoration, d'hommage & de respect, & des baisers de paix & de réconciliation. S. Paul parle souvent du baiser de paix, qui étoit en usage parmi les Fidéles, & qu'ils se donnoient même en signe de charité & d'union, dans leurs assemblées publiques de religion; *salutate invicem in osculo sancto*.

Joseph étant venu visiter son pere Jacob, qui étoit au lit de la mort, ce bon vieillard baisa le bout du bâton de commandement, que portoit Joseph. Esther baisa le bout du sceptre du roi Assuérus par une manière d'hommage & d'adoration. Le Psalmiste nous exhorte à embrasser le Fils de Dieu & à reconnoître son empire. Nous baisons le texte des Saints Évangiles, la croix, les saintes reliques, les autels, les vases sacrés, par respect, & par une espèce de culte relatif, que nous leur rendons. C'est dans ce même esprit que la Pécheresse convertie baisoit les pieds du Sauveur, les arrosoit de ses larmes, & les essuyoit avec ses cheveux.

BAJULE, *Bajulus*, nom d'un magistrat du Bas-Empire. On croit que c'étoit le nom qu'on donnoit aux personnes chargées de l'éducation du présomptif héritier de la couronne dans l'Empire de Constantinople. On tire ce mot du Latin *bajulare*, porter; comme pour signifier que les instituteurs de ce Prince l'avoient porté entre leurs bras; & on en distinguoit de plusieurs degrés. Le précepteur portoit le titre de grand Bajule; & celui de Bajule simplement étoit donné aux sous-précepteurs. Si l'expression n'étoit pas noble, elle étoit du moins énergique pour insinuer que l'éducation d'un Prince est un fardeau bien redoutable.

BAKTALUASSAR, *ou* BALTHASSAR. *Voyez* Bahaman.

BAL, *Bal*, terme Carthaginois, dont on peut voir la signification à l'article de Baal.

BALA, *Bala*, Βαλα, ville de

(*a*) Esth. c. 5. v. 2. Luc. c. 7. v. 38. Ad. Rom. Epist. c. 16. v. 16. Ad. Hebr. Epist. c. 11. v. 21.

Judée, qui fut adjugée à la tribu de Siméon.

BALA, *Bala*, Βαλαχ, autre ville de Judée, ou peut-être la même que la précédente. Quoiqu'il en soit, le Roi de cette ville ayant été assujetti à Chodorlahomor pendant douze ans, voulut se révolter la treizième année, avec quatre autres Rois du païs. Mais, ils furent défaits & obligés de subir de nouveau la loi du vainqueur. Il est vrai que cela ne dura pas long-tems, parce qu'Abraham, pour délivrer Loth, son neveu, marcha contre Chodorlahomor & les autres Rois ses alliés, les défit & rendit aux Princes vaincus, tout ce qu'ils avoient perdu.

On dit qu'on lui donna le nom de Bala, c'est-à-dire, engloutie; parce que dès que Loth en fut sorti, elle fut abîmée dans la terre. Cette ville fut appellée depuis Ségor, dont on peut consulter l'article.

BALA, *Bala*, Βαλλὰ, (*a*) servante de Rachel, qui la donna à Jacob, son mari, pour avoir par elle des enfans. Jacob ne l'eut pas plutôt connue qu'elle conçut, & lui donna un fils. Alors, Rachel dit: » Le Seigneur a jugé en ma » faveur; & il a exaucé ma voix » en me donnant un fils. « C'est pourquoi, elle le nomma Dan. Bala conçut encore, & donna à Jacob un second fils. Rachel dit alors: » Le Seigneur m'a fait » entrer en combat avec Lia, ma » sœur, & la victoire m'est de» meurée. « C'est pourquoi, elle nomma cet enfant Nephtali.

Bala ne respecta pas assez la qualité honorable de femme de Jacob. Elle ne rougit point de se souiller du plus abominable des crimes, en se livrant à Ruben, l'aîné des enfans de Jacob. Cela fut cause que Ruben n'eut pas la prééminence parmi ses freres.

BALA, *Bala*, Βαλὲχ, (*b*) de la tribu de Ruben, étoit fils d'Azaz. Il s'établit dans Aroer, & s'étendit jusqu'à Nébo & Béelméon. Il poussa aussi ses habitations jusqu'au païs Oriental, jusqu'à l'entrée du Désert & jusqu'au fleuve de l'Euphrate.

BALA, *Bala*, Βάλας. *Voyez* Alexandre Bala.

BALAAM, *Balaam*, (*c*) Ιεμϐλάαν, ville de Palestine, située dans la demi tribu de Manassé. Elle fut cédée avec ses fauxbourgs aux enfans de la maison de Caath, qui n'avoient pas encore reçu leur partage.

BALAAM, *Balaam*, (*d*) Βαλαάμ, fils de Béor, étoit un prophéte, ou, selon d'autres, un devin, qui demeuroit à Phéthor, ville située sur le bord de l'Euphrate. Balac, fils de Séphor, regnoit alors sur les enfans de

(*a*) Genes. c. 30. v. 3. *& seq.* c. 35. v. 22, 25. c. 49. v. 3, 4.

(*b*) Paral. L. I. c. 5. v. 8, 9.

(*c*) Paral. L. I. c. 6. v 70.

(*d*) Numér. c. 22. v. 2. *& seq.* c. 23. v. 1. *& seq.* c. 24. v. 1. *& seq.* c. 31. v. 8. Deuter. c. 23. v. 4, 5. Petr. Epist. II. c. 2. v. 15, 16. Jud. Epist. v. 11. Apocal. c. 2. v. 14. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 112. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. V. p. 335. T. VII. p. 7. *& suiv.*

Moab. Les Israëlites étant venus camper dans les plaines de son royaume, ce Prince fut effrayé à la vue d'un peuple si nombreux. C'est pourquoi, il envoya des ambassadeurs à Balaam, afin qu'ils l'invitassent à venir, en lui disant : » Voici un peuple, qui est » sorti de l'Égypte, qui couvre » la face de la terre, & qui se » tient campé vis-à-vis de moi. » Venez-donc présentement, je » vous prie ; & en ma faveur » maudissez ce peuple. Car, il est » plus puissant que moi ; mais, » j'espere que je pourrai le battre » & le chasser de ce païs-cy. Je » sçais que celui, que vous bénissez, est béni; & que celui que vous maudissez, est « maudit. «

Les Anciens de Moab s'en allérent donc avec ceux de Madian, ayant en leurs mains de quoi payer le devin ; & étant venus trouver Balaam, il lui rapportérent toutes les paroles de Balac. Balaam leur répondit : „ Demeurez ici cette nuit ; & je vous » rendrai réponse, selon ce que » le Seigneur m'aura dit. “ Les Seigneurs de Moab demeurérent donc chez Balaam. Or, Dieu vint à Balaam, & lui dit : „ Qui sont » ces hommes-là, qni sont venus » chez vous ? “ Balaam répondit à Dieu : „ Balac, fils de Séphor, » roi de Moab, les a envoyés » pour me dire : voici un peuple, » qui est sorti de l'Égypte, & qui » couvre la face de la terre. Venez » tout présentement & maudissez-» le en ma faveur ; car, c'est par là » que j'espere de pouvoir le vain» cre & de le chasser. “ Mais, Dieu dit à Balaam. „ Vous n'irez point » avec eux, & vous ne maudirez » point ce peuple, parce qu'il » est béni. “ Balaam donc, s'étant levé dès le matin, dit aux Seigneurs, que Balac avoit envoyés. „ Retournez en vôtre „ païs ; car, le Seigneur a refusé „ de me permettre d'aller avec „ vous. “ Ainsi, les Seigneurs de Moab se levérent, s'en retournérent vers Balac, & lui dirent que Balaam avoit refusé de venir avec eux.

Alors, Balac envoya des Seigneurs en plus grand nombre & de plus grande considération que les premiers. Ils vinrent trouver Balaam, & lui dirent : „ Voici ce » que dit Balac, fils de Séphor : » Je vous prie que rien ne vous » empêche de venir me trouver ; » car, je vous comblerai d'hon» neur & de présens, & je ferai » tout ce que vous me direz. » Venez, donc je vous prie, & » en ma faveur maudissez ce peu» ple. “ Mais, Balaam prenant la parole, dit aux Officiers de Balac : „ Quand Balac me don» neroit plein sa maison d'or & » d'argent, je ne pourrois ni » transgresser l'ordre du Seigneur » mon Dieu, ni rien faire de moi » même, qui soit de petite ou de » grande conséquence. Mainte» nant donc demeurez aussi, je » vous prie, vous autres en cette » maison pendant la nuit, afin » que je sache ce que le Seigneur » me dira de nouveau. “ Dieu vint la nuit à Balaam, & lui dit : » Puisque ces hommes sont ve-

» nus pour vous emmener, levez-» vous, allez avec eux; mais, ne » faites autre chose que ce que je » vous dirai de faire. “

Balaam se leva donc dès le matin, sella son ânesse, & s'en alla vers les princes de Moab. Mais, la colère de Dieu s'enflamma contre lui, parce qu'il s'en alloit chez Balac, & l'ange du Seigneur se tint dans le chemin pour s'opposer à lui. Or, il étoit monté sur son ânesse; & il avoit avec lui deux de ses serviteurs. L'ânesse vit l'ange du Seigneur, qui se tenoit dans le chemin, & qui avoit à la main son épée nue. C'est pourquoi, elle se détourna du chemin, pour aller à travers les champs; & Balaam la frappa pour la faire retourner dans le chemin. Mais, l'ange du Seigneur s'arrêta dans un sentier entre deux clos, qui enfermoient des vignes. L'ânesse, ayant vu l'ange du Seigneur, se serra contre la muraille; & elle serra contre cette muraille le pied de Balaam, qui recommença à la battre. L'ange du Seigneur passa plus avant & s'arrêta en un lieu plus étroit, où on ne pouvoit se détourner ni à droite ni à gauche. L'ânesse voyant l'ange du Seigneur arrêté devant elle, s'abattit sous les pieds de Balaam, qui se mit en colère & la frappa encore plus fort avec son bâton. Alors, le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse; & elle parla ainsi à Balaam: „ Que vous ai-je fait, » pour me frapper comme vous » faites, pour la troisième fois. » C'est, dit Balaam, parce que » tu te moques de moi. Plût à » Dieu que j'eusse une épée en » ma main; car, je te tuerois tout » présentement. “ L'ânesse répondit à Balaam: „ Ne suis-je » pas votre ânesse, que vous » avez montée depuis votre jeu-» nesse jusqu'à ce jour? Ai-je » jamais eu coûtume de vous rien » faire de semblable? “ Non, répondit Balaam. Aussi-tôt, le Seigneur ayant ouvert les yeux à Balaam, ce Prophéte vit l'ange, qui se tenoit dans le chemin, avec une épée nue en sa main. Il s'inclina & se prosterna le visage contre terre, & l'ange du Seigneur lui dit: » Pourquoi venez-vous de » frapper votre ânesse par trois » fois. Sçachez que je suis sorti » pour m'opposer à vous, parce » que votre voie n'est pas droite » devant moi. C'est parce que » l'ânesse m'a vu, qu'elle s'est » détournée trois fois, effrayée de » ma présence, & me cédant » lorsque je m'opposois à votre » passage. Que si elle ne se fût pas » ainsi détournée de devant moi, » je vous aurois même ôté la » vie, & la lui aurois conser-» vée. “ Alors, Balaam dit à l'ange du Seigneur: „ J'ai péché, » parce que je ne sçavois pas que » vous vous teniez dans le chemin, » pour vous opposer à moi. Mais » maintenant s'il ne vous plait pas » que j'aille plus avant, je m'en » retournerai. “ L'ange du Seigneur dit à Balaam: „ Allez avec » ces hommes; mais, ne dites » que ce que je vous aurai dit. “ Ainsi, Balaam alla avec les Seigneurs envoyés par Balac.

Mais, Balac, apprenant que Balaam

Balaam venoit, sortit pour aller au-devant de lui en une ville de Moab, qui étoit sur la frontière de l'Arnon & à l'extrêmité du païs des Moabites. Il dit donc à Balaam : „ J'ai envoyé vers vous » pour vous prier de venir. Pourquoi donc n'êtes-vous pas venu » d'abord ? Est-ce que je ne puis » pas vous récompenser ? " Balaam répondit à Balac : „ Vous » voyez que je suis venu vous » trouver. Mais, puis-je maintenant dire quoi que ce soit de » moi-même ? Je ne vous dirai » que ce que Dieu me mettra » dans la bouche. " Balaam s'en alla avec Balac, & ils se rendirent dans la ville de Chusoth. Là, Balac sacrifia des bœufs & des brebis ; & il en envoya à Balaam, & aux Princes, qui étoient avec lui. Quand le matin fut venu, Balac prit Balaam, & le fit monter aux hauts lieux de Baal, afin que de-là il vît l'extrêmité du camp du peuple d'Israël.

Balaam dit à Balac : „ Faites-» moi dresser ici sept autels, & » préparez-moi sept veaux & sept » beliers. " Balac fit ce que Balaam avoit demandé ; & l'un & l'autre offrirent en holocauste un veau & un belier sur chaque autel. Balaam dit ensuite à Balac : » Tenez-vous ici auprès de votre » holocauste, & je m'éloignerai ; » car, j'espere que le Seigneur se » présentera à moi ; après quoi, » je vous rapporterai tout ce » qu'il m'aura dit. " Et il s'en alla dans la plaine. Or, Dieu vint à la rencontre de Balaam, qui lui dit : „ J'ai dressé sept autels, & » j'ai offert en holocauste un veau » & un belier sur chaque autel. " Le Seigneur mit en la bouche de Balaam ce qu'il devoit dire, & lui dit : » Retournez vers Balac, » & parlez-lui de telle manière. " Il s'en retourna donc vers Balac ; & il le trouva qui se tenoit auprès de son holocauste, avec tous les Princes des Moabites. Alors, il se mit à parler d'une manière figurée & à dire : „ Balac, roi » de Moab, m'a fait venir d'A-» ram, des montagnes d'Orient. » Venez, m'a-t-il dit ; & en ma » faveur maudissez Jacob. Venez » détester Israël. Comment maudirois-je celui, que Dieu n'a » point maudit ? Et comment » détesterois-je celui, que le Sei-» gneur n'a point détesté ? Car, » je le verrai du haut des rochers ; » je le considérerai du sommet » des collines. Ce peuple habitera » seul, & ne sera point mis au rang » des autres nations. Qui pourra » compter Jacob, qui est multi-» plié comme la poussière, ou » seulement le nombre de la » quatrième partie d'Israël ? Que » je meure de la mort des Justes, » & que ma fin ressemble à la » leur ! "

Alors, Balac dit à Balaam : » Que faites-vous, & comment » en usez-vous envers moi ? Je » vous ai fait venir pour maudire » mes ennemis, & vous ne faites » que les combler de bénédic-» tions. » Balaam lui répondit en ces termes : „ Ne dois-je pas » prendre garde de ne dire que » ce que le Seigneur me met en » la bouche. " Balac lui dit :

» Venez, je vous prie, avec moi » en un autre endroit, d'où vous » puissiez voir ce peuple, mais » seulement en partie; car, il ne » faut pas que vous le voyez tout » entier. Maudissez-le, en ma » faveur, de cet endroit où je » vous placerai. " Il le mena donc à Sadé-Sophim sur le sommet de Phasga. Il y dressa sept autels, & offrit en holocauste sur chaque autel un veau & un belier. Balaam dit à Balac: „ Tenez-vous là près de votre holo» causte; pour moi, j'irai jus» ques-là à la rencontre de Dieu, » comme j'ai déjà fait. " Le Seigneur vint à la rencontre de Balaam. Il lui mit dans la bouche ce qu'il devoit dire, & lui dit: » Retournez vers Balac, & par» lez lui de telle manière. " Il vint donc rejoindre Balac. Il le trouva qui se tenoit près de son holocauste, lui & les princes de Moab avec lui; & Balac lui demanda ce qu'avoit prononcé le Seigneur. Balaam, parlant d'une manière figurée, lui dit: „ Levez» vous, Balac, & écoutez. Prê» tez l'oreille à mes paroles, fils » de Séphor. Dieu n'est point » comme l'homme pour mentir, » ni comme le fils de l'homme » pour se repentir. Peut-il dire » quelque chose & ne pas l'exé» cuter, promettre & ne pas ac» complir? Je n'ai reçu ordre » que de bénir; & quand Dieu » même a béni, puis-je en em» pêcher l'effet? On ne voit » point d'iniquité dans Jacob. On » n'apperçoit point de malheur » dans Israël. Le Seigneur, son » Dieu, est avec lui; & on n'en» tend dans ce peuple que des » sons d'allégresse à l'honneur du » Seigneur qui est son Roi. C'est » Dieu qui les a tirés de l'Égypte. » L'élévation de ce peuple est » semblable à celle des cornes de » l'Oryx. Il n'y a point d'augure » dans Jacob, ni de divination » dans Israël. Dans le tems con» venable, on annonce à Jacob » & à Israël ce que Dieu a réso» lu de faire. Ce peuple se levera » comme une lionne, & il se » dressera comme un lion. Il ne se » couchera point qu'il ne dévore » la proie, & qu'il ne boive le » sang de ceux, qu'il aura bles» sés à mort. " Alors, Balac dit à Balaam: „ Ne maudissez point » ce peuple; mais aussi, ne le » bénissez pas. " Balaam répondit à Balac en ces termes: „ Ne » vous ai-je pas dit & déclaré, » que tout ce que le Seigneur » m'ordonneroit, je le ferois? "

Balac dit encore à Balaam: » Venez, je vous menerai en un » autre lieu. Peut-être que Dieu » trouvera bon qu'en ma faveur » vous le maudissiez de cet en» droit. « Balac conduisit donc Balaam au sommet du mont Phogor, qui regarde le désert, & Balaam lui dit: » Dressez-moi ici » sept autels, & préparez-moi » sept veaux & sept beliers. « Balac fit ce que Balaam avoit dit, & il offrit en holocauste un veau & un belier sur chaque autel.

Balaam reconnut qu'il plaisoit au Seigneur, qu'il bénît Israël; & il n'alla plus, comme les autres fois, pour chercher à former ses augu-

res. Il tourna seulement son visage du côté du désert. Et levant les yeux, il vit Israël campé sous ses tentes & divisé par tribus. Alors, l'esprit de Dieu se saisit de lui; & se servant d'un langage figuré, il dit: » Voici ce qu'a dit Balaam, » fils de Béor, ce qu'a dit l'homme, qui avoit ci-devant l'œil » fermé. Voici ce qu'a dit celui, » qui entend les oracles de Dieu, » qui a vu les visions du Tout-puissant, qui est tombé, & à » qui les yeux ont été ouverts. » Que tes pavillons sont beaux, » ô Jacob! que tes tentes sont » belles, ô Israël! elles sont étendues comme des vallées ombragées, comme des jardins » toujours arrosés d'eaux le long » d'un fleuve, comme des arbres » aromatiques, que le Seigneur » a plantés, comme des cédres » sur le bord des eaux. L'eau » coulera toujours de son sceau, » & sa race croîtra jusqu'à ressembler aux plus grandes eaux. » Son roi sera élevé au-dessus » d'Agag, dont le royaume sera » détruit. Dieu a fait sortir Israël » de l'Égypte. Il sera élevé comme le sont les cornes de l'Oryx. Il dévorera les nations; il » consumera ses ennemis, il » brisera leurs os & les percera » de ses fléches. Il s'est courbé, il » s'est couché comme un lion & » comme une lionne. Qui osera » le réveiller? Quiconque te bénira, ô Israël! sera béni; quiconque te maudira, sera maudit. « Alors, Balac, enflammé de colère, & frappant des mains, dit à Balaam: » Je vous ai fait » venir pour maudire mes ennemis; & voilà déjà trois fois que » vous ne prononcez, à leur sujet, que des bénédictions. Maintenant donc retirez-vous promptement en votre païs. J'avois dit » que je vous donnerois une grande récompense; mais, je vois » que le Seigneur vous en a privé. « Balaam répondit à Balac: » N'ai-je pas parlé d'abord de » cette sorte aux ambassadeurs, » que vous m'aviez envoyés? » Quand Balac me donneroit » plein sa maison d'or & d'argent, » je ne pourrois transgresser les ordres du Seigneur, pour rien » faire de moi-même, qui lui fût » avantageux, ou pernicieux à ses » ennemis. Je ne dirai précisément que ce que le Seigneur » m'aura dit. Mais maintenant » que je m'en vais vers mon peuple, je vous donnerai un conseil. Je vous dirai ce que votre » peuple peut faire contre celui-ci, & ce que ce peuple fera » contre le vôtre dans la suite des » tems. « Et reprenant ses discours figurés, il parla ainsi: » Voici ce que dit Balaam, fils de » Béor, ce que dit l'homme, qui » avoit ci-devant l'œil fermé. » Voici ce que dit celui, qui entend les oracles de Dieu, & qui » est instruit de la doctrine du » Très-haut, qui voit les visions » du Tout-puissant, qui est tombé, & à qui les yeux ont été » ouverts. Je le vois; mais, il ne » viendra pas si-tôt. Je le considére; mais, il n'est pas proche. » Une étoile sortira de Jacob, & » une vierge s'élevera d'Israël. Elle

» frappera les chefs de Moab & » renverſera tous les enfans de » Seth. L'Idumée ſera ſa poſ- » ſeſſion. Séïr deviendra l'hérita- » ge des ennemis ; & Iſraël agira » avec valeur. Celui, qui ſera » ſorti de Jacob, aura l'Empire ; » & il perdra juſqu'aux reſtes des » villes ennemies. «

Balaam vit le païs d'Amalec ; & uſant de nouveau d'un diſcours figuré, il dit : » Amalec étoit com- » me les prémices des nations ; » mais à la fin il périra pour tou- » jours. « Il vit auſſi les Cinéens, & parlant d'une manière figurée, il dit : » Votre demeure eſt dans » un lieu fort ; & vous mettez » votre nid dans le rocher. Tou- » tefois, ô Cinéen ! vous ſerez » expoſé aux ravages, juſques-là » que l'Aſſyrien vous emmenera » en captivité. « Et continuant à ſe ſervir d'un langage ſententieux, il dit : » Hélas ! qui pourra ſauver » ſa vie, lorſque Dieu fera ces » choſes ? Mais enſuite, il vien- » dra des navires du côté de Cé- » thim. Ils affligeront l'Aſſyrien ; » ils affligeront les Hébreux, qui » ſeront eux-mêmes conduits à » leur perte. « Alors, Balaam ſe leva & s'en alla pour retourner en ſon païs ; & Balac s'en alla auſſi où il devoit aller.

Mais, avant que de ſortir des terres de Moab, Balaam dit à Balac & aux Madianites, que s'ils vouloient ſe garantir des efforts des Hébreux, & même remporter ſur eux quelque avantage, il falloit les engager dans l'idolâtrie & dans l'impudicité ; qu'alors abandonnés du ſecours de leur Dieu, ils deviendroient la proie de leurs ennemis. Ce mauvais conſeil fut ſuivi. Les filles Moabites invitérent les Hébreux aux fêtes de Béelphégor ; & après les avoir engagés dans l'idolâtrie, elles les firent tomber dans l'impureté. Dieu ordonna que Moïſe tirât vengeance de ce crime. Il déclara la guerre aux Madianites, leur tua cinq de leurs princes, avec un très-grand nombre d'autres perſonnes de tout âge & de tout ſexe, & Balaam fut enveloppé dans leur malheur. Voilà ce que l'Écriture nous apprend touchant Balaam.

Mais, les Rabbins nous racontent bien d'autres particularités de ſa vie & de ſa perſonne. Ils croyent qu'il fut d'abord un des conſeillers de Pharaon, & que s'étant ſauvé de la cour, il ſe retira en Éthiopie, où il ſe révolta, & engagea dans ſa révolte une ville célebre, qu'il prétendit rendre imprenable par les ſecrets de ſa magie. Mais, Moïſe ſçut rendre inutiles tous ſes efforts, & ſe rendit maître de la ville. Balaam ſe ſauva & ſe retira en Arabie. Quelques Hébreux le confondent avec Éliu, ami de Job ; & Saint Jérôme fait mention de cette opinion dans ſes queſtions Hébraïques. D'autres croyent que c'eſt le même que Laban ; ils lui donnent pour fils, Jannès & Mambrès, fameux magiciens. Ils diſent qu'il eſt Auteur de cet endroit des Nombres, où nous liſons ſon hiſtoire ; & que Moïſe l'a inſérée dans ſon ouvrage, de même qu'il y a inſéré, par exemple, les dernières paro-

les de Jacob, & quelques passages du livre des Guerres du Seigneur. Quelques Peres ont cru que les Mages, qui vinrent adorer J. C. à Bethléem, étoient les disciples & les descendans de Balaam, & avoient appris de lui, qu'au lever d'une étoile miraculeuse, il paroîtroit un nouveau Roi dans Israël; c'est-à-dire, le Messie.

Les Mahométans prétendent que Balaam étoit Chananéen de nation & de la race des Énacims, ou Géans de la Palestine; qu'il avoit lu les livres d'Abraham, dans lesquels il avoit appris le nom ineffable de Dieu, par la vertu duquel il prédisoit les choses à venir, & obtenoit de Dieu tout ce qu'il demandoit. Les Géans du païs, étonnés du grand nombre de l'armée d'Israël & des prodiges, que Dieu avoit faits en sa faveur, envoyérent prier Balaam de venir maudire ce peuple. On lui porta de grands présens, & on le sollicita avec de grandes instances à venir dévouer ce peuple. Il s'en défendit d'abord avec beaucoup de vigueur; & il ne se rendit qu'aux pressantes sollicitations de sa femme, que les Chananéens avoient gagnée par leurs présens.

Balaam s'étant donc mis en devoir de prononcer sa malédiction contre Israël, Dieu, offensé de son procédé, lui ôta de la mémoire son nom ineffable, retira ses graces, & l'abandonna à son propre sens; ensorte, dit Mahomet, qu'on peut le comparer à un chien, qui tire toujours sa langue & montre ses dents, quand vous le quittez, après l'avoir poursuivi.

Balaam, suivant plusieurs Peres de l'Église & quantités d'Interprétes de l'Écriture, n'offrit des victimes sur les autels, qu'il avoit fait dresser en présence de l'armée d'Israël, que pour en tirer des pronostics par l'inspection de leurs entrailles. Il ne paroissoit s'adresser au vrai Dieu, que pour en imposer à ceux, qui le consultoient. S'il prononce des Prophéties en faveur d'Israël, s'il lui donne les bénédictions les plus singulières; son esprit & sa volonté, selon Philon & plusieurs Commentateurs des Livres sacrés, n'y avoient aucune part. On ne se contente pas de lui ôter la qualité de prophéte, que lui donnent néanmoins toute l'école Juive, plusieurs célebres Critiques, S. Jérôme, S. Pierre même; on le fait encore passer pour un devin, un magicien, un idolâtre, dont les sacrifices ne s'adressoient qu'aux dieux de Moab & de Madian. Mais, outre qu'on ne le dit que pour avoir pris en mauvaise part les termes Hébreux de *Pathoura*, de *Chosem* & de *Nechaschim*, qui, étant de signification douteuse, peuvent être expliqués dans un sens plus favorable, ainsi que les expressions d'*Ariolus* & d'*Augurium*, de la Vulgate au sujet de Balaam; rien n'est aussi plus contraire au sens simple & naturel du Texte sacré, que les idées sous lesquelles quantité d'Auteurs nous représentent ce Prophéte. C'étoit, à la vérité, un ambitieux, un avare, un cœur corrompu; mais, on ne peut lui refuser la qualité de véritable prophéte & d'adorateur du vrai Dieu.

Il appelle le Seigneur son Dieu, *Jehova Elohai*, il en reconoît la toute-puissance, la suprématie au-dessus de toutes les créatures, la force infinie & la souveraineté par ces noms caractéristiques de *Saddaïs*, d'*Hélion*, d'*Hélohim* & de *Jehova*. Il ne consulte que lui ; il a des entretiens avec lui; il en reçoit les ordres & les exécute. Enfin, toutes ses démarches annoncent que c'est à lui seul & non pas aux faux dieux qu'il adresse ses sacrifices, qu'il consacre des autels ; & s'il en éleve jusqu'à vingt-un, sept sur chaque éminence du mont Abarim, s'il y multiplie ses holocaustes, ce n'est que pour engager le Dieu d'Israël, par l'importunité de ses vœux, à se déclarer pour les Moabites, à abandonner son peuple & à le charger de sa malédiction. Le roi de Moab même n'avoit point d'autres vues dans ces sacrifices réitérés, que d'attirer dans son parti la Divinité, qu'adoroient les Juifs. C'est ainsi que les Romains invoquoient les dieux des nations, qu'ils attaquoient.

Mais, dit-on, les cérémonies, que Balaam observa dans ses sacrifices, tiennent trop de l'idolâtrie, & même des pratiques superstitieuses des Devins & des Magiciens, pour qu'on puisse se persuader que ce fût au vrai Dieu, qu'il consacra les autels du mont Abarim. Premièrement, cette préférence affectée pour le nombre de sept, tant à l'égard des autels, que des victimes, qui devoient y être immolées, étoit une espèce de rit purement Payen, & tiré de l'art magique, suivant lequel le nombre de sept étoit un nombre mystérieux, consacré aux sept planétes, & qui avoit la vertu, à ce que prétendoient les magiciens, d'en tirer les Génies pour les faire descendre sur la terre. Secondement, ces autels multipliés sept à sept en différens lieux, coup sur coup; ces sacrifices, redoublés d'un moment à l'autre, avec un si grand nombre de victimes ; l'affectation d'aller tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, tout cela donne à connoître que Balaam prétendoit en quelque sorte enchanter la divinité, suivant la ridicule opinion des Philosophes & des Magiciens d'Égypte, qui s'imaginoient, dit Jamblique, que les dieux ne pouvoient résister au grand nombre des victimes, & qu'elles avoient le pouvoir de les forcer à quitter le séjour céleste, pour venir converser avec les hommes. L'on répond à ces raisons 1.° que Balaam ne se servoit point du nombre de sept comme d'un nombre magique; mais comme d'un nombre, qui, selon Aben Esra, signifioit les sept principales perfections de Dieu, & désignoit les sept fameux autels, qu'Abraham, Isaac & Jacob lui avoient dédiés. Ce nombre rappelloit sur tout le souvenir de la création. Il étoit d'ailleurs consacré aux cérémonies de la religion. Dieu ordonna lui-même aux amis de Job d'offrir un sacrifice de sep veaux & de sept beliers. Et David, dans la solemnité de la translation de l'Arche, crut qu'un pareil sacrifice seroit le plus agréable

qu'il pût offrir au Seigneur. Abraham lui en avoit donné l'exemple, en faisant présent à Abiméléch de sept brebis, pour être immolées en holocauste sur l'autel, à la face duquel il avoit contracté alliance avec ce Prince.

2.° Combien, dans les grandes solemnités, ne multiplioit-on pas les sacrifices chez les Juifs, & quelle prodigieuse quantité d'hosties n'immoloit-on pas dans les occasions d'éclat ? On sçait par l'Écriture de quelle efficace sont auprès du trône de la Majesté Divine les prieres ferventes & redoublées. On n'ignore pas non plus la préférence & la prédiléction, que Dieu même marquoit pour certains lieux, où il se plaisoit, sur tout à exaucer les vœux de son peuple ; de-là, le nom de Saint, que l'on donna à la ville de Jérusalem, celui de plus Saint, qu'eut le mont Sion, & de très-Saint, qu'eut le temple de Salomon. Au reste, les autels, que Balaam dressa sur les hauteurs du mont Abarim, ayant été faits sur le champ & à la hâte, furent de ces sortes d'autels, que les Anciens nommoient *Aræ temerariæ, subitæ, temporales*, qui n'étoient que de simples gazons, ou tout au plus de pierres brutes, ramassées sur le champ & au hazard ; tels que furent les autels, que Dieu permit à son peuple de lui dédier dans le désert, avant la construction du Tabernacle.

BALAAN, *Balaan*, Βαλαάμ, (*a*) étoit un des enfans d'Éser, suivant ce qui se lit au premier livre des Paralipomènes.

BALAATH, *Balaath*, (*b*) ville de Palestine. Elle étoit située dans la tribu de Dan, à qui elle fut adjugée par le sort. Ce doit être la même qui suit.

BALAATH, *Balaath*, (*c*) Βαλαὰθ, ville qui fut rebâtie par le roi Salomon. C'est la même que Baalath.

BALAC, *Balac*, Βαλὰκ, (*d*) fils de Séphor, étoit roi des Moabites, l'an 1469 avant J. C. Ce Prince, qui étoit uni d'amitié & par une ancienne alliance avec les Madianites, voyant les progrès des Hébreux, commença à craindre pour lui-même ; car, il ne sçavoit pas que Dieu leur avoit défendu d'entreprendre de conquérir d'autres païs, que celui de Chanaan. Ainsi, par un mauvais conseil, il résolut de s'opposer à eux ; & comme il n'osoit attaquer une nation, que ses victoires rendoient si audacieuse & si fière, il ne pensa qu'à les empêcher de s'agrandir davantage. Il envoya pour ce sujet des ambassadeurs aux Madianites, afin de délibérer sur ce qu'ils auroient à faire. Les Madianites envoyérent ces mêmes ambassadeurs avec quelques-uns des principaux d'entr'eux vers Balaam, qui étoit un prophéte célebre & leur ami, & qui demeuroit près de l'Euphrate, pour le

(*a*) Paral. L. I. c. 1. v. 42.
(*b*) Josu. c. 19. v. 44.
(*c*) Paral. L. II. c. 8. v. 6.
(*d*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 112. & *seq.* Numer. c. 22. v. 1. & *seq.* c. 23. v. 1. & *seq.* c. 24. v. 1. & *seq.* c. 25. v. 1. & *seq.* c. 31. v. 1. & *seq.*

prier de venir faire des imprécations contre les Iſraëlites. Il reçut fort bien ces ambaſſadeurs, & conſulta Dieu pour ſçavoir ce qu'il devoit leur répondre. Dieu lui défendit de faire ce qu'ils deſiroient. Ainſi, Balaam leur répondit qu'il auroit ſouhaité de leur pouvoir témoigner ſon affection; mais que Dieu, à qui il étoit redevable du don de prophétie, lui défendoit de s'y engager, parce qu'il aimoit ce peuple, qu'ils vouloient l'obliger de maudire; & qu'ainſi il leur conſeilloit de faire la paix avec les Iſraëlites. Ces ambaſſadeurs étant retournés avec cette réponſe, les Madianites, preſſés par le roi Balac, envoyérent une ſeconde fois vers le prophéte. Comme il deſiroit de leur plaire, il conſulta Dieu, qui, s'en tenant offenſé, lui commanda de faire ce que vouloient ces ambaſſadeurs. Ainſi, Balaam, ne voyant pas que Dieu lui parloit de la ſorte dans ſa colère, parce qu'il n'avoit pas ſuivi ſon ordre, s'en alla avec ces ambaſſadeurs.

Le roi Balac le reçut avec joie; & il pria ce Prince de le faire conduire ſur quelque montagne, d'où il pût voir le camp des Iſraëlites. Balac, accompagné de pluſieurs de ſa cour, le mena lui-même ſur une montagne, qui n'étoit éloignée du camp que de ſoixante ſtades. Balaam, après l'avoir fort conſidéré, dit au Roi de faire élever ſept autels pour y offrir à Dieu ſept taureaux & ſept moutons. Cela fut exécuté; & le prophéte offrit ces victimes en holocauſte pour connoître de quel côté tourneroit la victoire. Il adreſſa enſuite la parole vers l'armée des Iſraëlites, & prononça toute ſorte de bénédictions en leur faveur. Balac, outré de douleur, lui dit que ce n'étoit pas là ce qu'il avoit promis, & lui fit des reproches de ce qu'après avoir reçu de grands préſens pour maudire les Iſraëlites, il leur donnoit au contraire mille bénédictions, Balaam lui répondit que, quand il s'agiſſoit de prophétiſer, il ne dépendoit pas de lui de dire ou de ne pas dire ce qu'il vouloit; mais que c'étoit Dieu, qui le faiſoit parler comme il lui plaiſoit, ſans qu'il y eût aucune part. Il fit cependant de nouvelles propoſitions au roi Balac, qui les approuva. Les ſacrifices furent renouvellés; mais Balaam ne put obtenir de Dieu la permiſſion de maudire les Iſraëlites.

Balac, fort irrité de ſe voir trompé dans ſon eſpérance, renvoya Balaam ſans lui faire aucun honneur. Cependant, Balaam lui ayant conſeillé d'engager les Iſraëlites dans le crime, en les invitant à leurs fêtes, Balac ſuivit ce conſeil, qui fut également pernicieux à celui qui le donna, à ceux qui le ſuivirent, & à ceux contre qui il étoit donné. Les Iſraëlites prévaricateurs furent mis à mort par leurs propres freres, qui étoient demeurés fideles. Balaam fut enveloppé dans le carnage, que l'on fit des Madianites. Enfin, les Madianites, qui avoient été les plus ardens à corrompre les Hébreux, furent taillés en piéces, & leur païs ſaccagé.

On ne ſçait rien de la mort de

Balac, Dieu n'ayant pas permis que l'on attaquât les Moabites, à cause de leur pere Loth, neveu d'Abraham.

BALACRE, *Balacer*, Βάλακρος, (*a*) fils d'Amyntas, étoit un des lieutenans d'Alexandre. Cet officier ayant un jour défait Idarne, Satrape de Darius, s'empara de la ville de Milet. Dans la suite, pendant que l'on faisoit le siége du fameux rocher d'Aorne, Balacre y fut envoyé pour reconnoître ce qui se passoit; & il vint rapporter au Roi, que les Indiens, qui défendoient ce rocher, s'étoient retirés.

BALACRE, *Balacer*, Βάλακρος, (*b*) fils de Nicanor, étoit encore un des lieutenans d'Alexandre. Ce Prince l'ayant envoyé dans la Pisidie, pour capitaine & pour gouverneur de Laranda & d'Isaura, ces deux villes le firent égorger du vivant même du Roi. Perdiccas & le roi Philippe vengérent depuis sa mort, par la ruine de Laranda & d'Isaura, l'an 323 avant l'Ére Chrétienne.

BALACRES, *Balacri*, (*c*) troupes de l'armée d'Alexandre, selon Quinte-Curse. Cet Auteur dit que c'étoient de nouveaux alliés, qui avoient Philage pour commandant. On ne connoit point de nation, qui ait porté ce nom. Ainsi, les troupes Balacres, suivant toute apparence, avoient pris le nom de Balacre, fils de Nicanor, qui les avoit assemblées dans la Province, dont il étoit gouverneur. Sans doute que Philage n'en fut établi chef, qu'après la mort de Balacre, qui avoit été assassiné, comme on l'a dit dans l'article précédent.

BALADAN, *Baladan*, Βαλαδάν, roi de Babylone, que plusieurs croyent être le même que Bélésis, dont on peut voir l'article. Ce Prince mourut après un regne de douze ans, laissant pour successeur son fils Mérodach Baladan.

BALADAN [MÉRODACH], *Merodach Baladan*, Μαρωδὰχ Βαλαδὰν, (*d*) fils du précédent, succéda à son pere au royaume de Babylone. Ce Prince, vers l'an 714 avant J. C., ayant appris la guérison miraculeuse d'Ézéchias, lui envoya des ambassadeurs, avec des lettres & des présens pour l'en féliciter, & pour s'informer du prodige qui étoit arrivé sur la terre à cette occasion, lorsque le Soleil avoit rétrogradé de dix lignes. Ézéchias fut extrêmement sensible à l'honneur, que lui faisoit ce Prince étranger; & il s'empressa de montrer à ses ambassadeurs tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus précieux dans ses trésors, & de leur faire remarquer la magnificence de son palais.

A en juger humainement, cette démarche n'avoit rien que de permis & de louable; mais, les yeux du souverain Juge, bien plus per-

(*a*) Q. Curt. L. IV. c. 5. L. VIII. c. 11.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 639.
(*c*) Q. Curt. L. IV. c. 13.
(*d*) Reg. L. IV. c. 20. v. 12. *& seq.* Isai. c. 39. v. 1. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 350. *& suiv.*

çans & plus délicats que les nôtres, y apperçurent une vanité sécréte & un orgueil caché, dont sa justice fut blessée. Il lui envoya dire sur le champ par son prophéte Isaïe, que les richesses & les trésors, qu'il venoit de montrer avec tant de faste à ces ambassadeurs, seroient un jour transportés à Babylone, & que ses enfans y seroient conduits pour servir dans le palais du Roi. C'est à quoi il n'y avoit pour lors nulle apparence; car, Babylone, dans le tems dont nous parlons, étoit amie & alliée de Jérusalem, puisqu'elle lui envoyoit des ambassadeurs; & il semble qu'elle n'avoit rien à craindre que du côté de Ninive, dont la puissance étoit alors formidable & entièrement déclarée contr'elle. Mais, le sort de ces deux villes devoit changer; & la parole de Dieu fut accomplie à la lettre.

BALAN, *Balan*, Βαλαὰν, (*a*) étoit fils de Jadihel. Il fut pere de plusieurs enfans; sçavoir, Jéhus, Benjamin, Aod, Chanana, Zéthan, Tharsis & Ahisahar.

BALANAGRES, *Balanagræ*, Βαλανάγραι, (*b*) ville des Cyrénéens. L'Esculape médecin, que l'on honoroit dans cette ville, étoit pris d'Épidaure; & le temple de ce dieu, qui étoit à Lebène, ville de Créte, avoit été bâti sur le modele de celui qui étoit à Balanagres. Les cérémonies, qui se pratiquoient en ces différens lieux, avoient seulement cette différence, qu'à Balanagres on immoloit des chévres à ce dieu; ce que ne faisoient point les Épidauriens.

BALANAN, *Balanan*, (*c*) Βαλλενὼν ou Βαλαεννὼρ, fils d'Achobor, succéda à Saül au royaume d'Édom. Il eut à son tour pour successeur Adar ou Adad.

BALANCE, *Libra*, (*d*) nom, que l'on a donné à un des douze signes du Zodiaque, qui est composé de huit étoiles, lesquelles représentent, à ce que l'on dit, la figure d'une Balance. Le Soleil entre dans ce signe au mois de Septembre, & fait alors l'équinoxe de l'automne. C'est peut-être de-là que cette constellation a été nommée Balance; car, le jour & la nuit sont en ce moment comme dans un équilibre, à cause de leur égalité. Virgile l'explique ainsi dans le premier livre des Géorgiques:

Libra die somnique pares ubi fecerit horas,
Et medium luci atque umbræ jam dividet orbem.

Les Poëtes disent que c'est la Balance d'Astrée, déesse de la Justice, qui se retira au ciel pendant le siécle de fer.

S'il faut s'en rapporter à l'Auteur d'une dissertation, qu'on trouve parmi les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, du nom du patriarche Aser, on a fait *Libra*, la Balance;

(*a*) Paral. L. I. c. 7. v. 10.
(*b*) Pauf. p. 134.
(*c*) Genef. c. 36. v. 38, 39. Paral. L. I. c. 1. v. 49, 50.
(*d*) Virg. Georg. L. I. v. 208, 209. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 32.

parce que, suivant l'Écriture, ce Patriarche étant destiné à fournir du pain & des délices royales à ses freres, on peut le considérer comme un marchand, qui vend son pain au poids & à la livre. Or, il faut des Balances pour cela.

BALANCE, *Lanx*, *Statera*, Τάλαντον. (a) Homère dit au huitième livre de l'Iliade, au sujet d'un combat entre les Grecs & les Troyens, que lorsque le Soleil eut gagné le haut des cieux, le pere des dieux & des hommes prit ses Balances d'or, mit dans les deux bassins les sorts de la mort des Grecs & de celle des Troyens, les éleva de sa main puissante, & les pesa attentivement. Sur quoi, Madame Dacier observe que le Soleil marque la destinée. Pendant que cet astre monte; c'est-à-dire, que la destinée commence à se montrer & à se développer, les deux armées combattent avec un égal avantage. Mais, lorsque cette destinée est parvenue à son plus haut période; c'est-à-dire, à son terme, alors elle exécute ses ordres, & la victoire se déclare pour l'un des deux partis. Mais, pour faire voir que Dieu est toujours le maître de cette destinée, & qu'il peut ou la hâter ou la retarder comme il lui plaît, Homère feint qu'elle ne se déclare qu'après que Jupiter a pesé lui-même le sort des deux armées dans ses Balances d'or; c'est-à-dire, qu'après qu'il a encore interrogé sa providence & sa justice, & vu les décrets, qu'elles ont prononcés. Cette idée est grande & noble. Homère parle encore de ces Balances d'or dans le vingt-deuxième Livre.

C'est à propos d'Hector & d'Achille, dont les destinées, selon ce Poëte, furent aussi pesées dans ces mêmes Balances. Virgile a traduit cet endroit dans le dernier de son Énéide, en parlant du combat d'Énée & de Turnus.

Jupiter ipse duas æquato examine lances
Sustinet, & facta imponit diversa duorum;
Quem damnet labor, quo vergat pondere letum.

Cette traduction est belle & noble; mais, quelle est inférieure à son original! Au reste, comme j'ai voulu, dit Madame Dacier, chercher d'où Homère avoit pu tirer cette belle idée des Balances de Jupiter, j'ai trouvé qu'elle étoit connue parmi les Orientaux, & qu'on en trouve des marques dans l'Écriture Sainte, peu de tems après le siécle d'Homère; car, dans l'histoire de Baltasar roi de Babylone, la main qui écrivoit sur la muraille de la salle du festin, l'arrêt de sa mort en trois mots, employa le mot *Thecel*, qui lui disoit, comme l'Écriture même l'explique, qu'il avoit été pesé dans la Balance, & qu'il n'avoit pas été trouvé de poids; *Appensus es in statera, & inventus es minùs habens.*

(a) Iliad. L. VIII. v. 68. & seq. L. XXII. v. 209. & seq. Virg. Æneid. L. XII. v. 725. & seq. Esth. c. 10. v. 10. Job. c. 6. v. 2. c. 31. v. 6. Dan. c. 5. v. 27.

Mais, cette idée est encore plus clairement exprimée dans Esther, *& duas sortes esse præcipit; unam populi Dei, & alteram cunctarum gentium*, comme le sçavant Grotius l'a fort bien remarqué. C'est dans la même figure que Job s'explique, quand il dit: *Utinam appenderentur peccata mea, quibus iram merui, & calamitas, quam patior, in statera.* » Ah! » plût à Dieu que mes péchés, » par lesquels j'ai mérité la colère & les maux que je souffre, » fussent pesés dans la Balance. « Et dans un autre endroit: *Appendat me in statera justa, & sciat Deus simplicitatem meam.* » Que » Dieu me pese dans les Balances de sa justice; & il connoîtra mon innocence. « Voilà des idées bien conformes sur ces Balances dans la main de Dieu.

BALANCE. (*a*) La Balance sur les monumens est un symbole de l'équité, qui fait tout avec poids & mesure, & rend à chacun ce qui lui appartient.

BALANE, *Balana*, (*b*) fille d'une nymphe, nommée Hamadryade, & d'Oxylus. Elle fut appellée Hamadryade du nom de sa mere. On lui donne sept sœurs, qui furent aussi appellées Hamadryades.

BALANÉE, *Balaneæ*, (*c*) Βαλανέαι, Βαλαναῖαι, Βαλαναία, ville d'Asie, qui étoit située sur la côte de Syrie, entre les villes de Gabala & d'Antaradus, à seize milles de la première, & à vingt-quatre milles de la seconde. La ville étoit dans une position agréable, sur un côteau, à cent toises de la mer. Elle avoit un port commode pour le commerce. Elle étoit arrosée du côté du midi par une petite rivière fort claire & rapide. Son territoire produisoit en abondance des grains & des fruits. Balanée étoit comprise dans la Syrie proprement dite, selon Strabon, Pline & Ptolémée. En effet, elle étoit au septentrion de la rivière d'Éleuthère, qui, selon les anciens Géographes, séparoit la Syrie de la Phénicie. Les habitans de Balanée avoient fait graver sur leurs monnoies le nom du païs, qu'ils habitoient, Βαλανεων Συρίας. C'étoit un usage ordinaire en Orient.

Nous avons quelques médailles de la ville de Balanée. Une, entr'autres, est un moyen bronze, frappé en l'honneur de Marc-Antoine. Au revers on voit Bacchus, ou plutôt Marc-Antoine, avec les attributs de ce dieu monté sur un quadrige, avec l'Inscription Βαλανεων, de la ville de Balanée, le nom de la province Συρίας, & la date de l'an AQ, 91, d'une ére dont on donnera bientôt une courte explication; une autre médaille aussi de moyen bronze, représente d'un côté une tête de femme, de l'autre Jupiter assis, tenant de la

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 350.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 386.

(*c*) Strab. pag. 753. Ptolem. L. V. c. 15. Plin. Tom. I. pag. 265. Vell. Paterc. L. II. c. 82. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XXX. p. 287. & suiv.

main droite une victoire ; on fit au tour le nom de la ville Βαλανεων, & dans le champ la date de l'an ΔΡ, 104. On peut croire, d'après le type de cette dernière médaille, que la ville de Balanée renfermoit dans son enceinte un temple de Jupiter Nicéphore ; car, on voit sur les médailles de plusieurs rois de Syrie & sur quelques-unes des médailles d'Antioche & d'autres villes, le type de ce Jupiter.

Mais, le type le plus curieux & le plus intéressant est celui qu'elle fit graver au revers de la tête de Marc-Antoine. Il y est représenté monté sur un quadrige, sous la forme de Bacchus, la tête couronnée de Pampres, tenant le thyrse à la main. On connoît la folle & ridicule vanité de ce Triumvir, qui vouloit passer pour un nouveau Bacchus. Lorsque l'année d'après la bataille de Philippes, il passa en Asie, & qu'il fit son entrée à Éphése, des hommes & des enfans, sous la figure de Satyres & de Faunes, des femmes faisant le rôle de Bacchantes, vinrent au-devant de lui. Les rues étoient ornées de lierre & de thyrses. La ville retentissoit du son des flûtes & des autres instrumens. On annonçoit à haute voix la venue de Bacchus bienfaisant.

Dans la fête magnifique, que Cléopâtre lui donna sur les bords du Cydnus, où l'art épuisa tous les rafinemens du luxe & de la volupté, les peuples étonnés de ce spectacle, disoient que Vénus rendoit visite à Bacchus pour le salut de l'Asie. Dans la suite, Marc-Antoine, livré aux passions & aux caprices de la reine d'Égypte, porta le désordre & la débauche aux derniers excès. Aveuglé par son amour pour cette Princesse, il lui sacrifia l'honneur & la majeste du peuple Romain. Sur la fin de l'an 34 avant l'Ére Chrétienne, vers l'an de Rome 720, Antoine, au retour d'une expédition en Arménie, entra avec tout l'appareil du triomphe dans la ville d'Alexandrie, proclama Cléopâtre, reine des Rois, & assigna aux enfans, qu'il avoit eus de cette Reine, plusieurs riches provinces de l'empire Romain. Enfin, Cléopâtre, par un attentat sacrilége, s'étant déclarée Déesse & nouvelle Isis, Antoine voulut être appellé Osiris & nouveau Bacchus. *Cùm antè*, dit Velleïus Paterculus, *novum se liberum patrem appellari jussisset*. Il parut, au milieu d'Alexandrie, monté sur un char, comme Bacchus, couronné de lierre, tenant le thyrse, chaussé de cothurnes. *Cùm redimitus hederis, coronâque velatus aureâ, & thyrsum tenens cothurnisque succinctus, curru, velut liber Pater, vectus esset Alexandriæ*. Ce texte de Velleïus Paterculus est une exacte description du type de la médaille. Tout y est dessiné jusqu'au cothurne. On croiroit que l'Auteur avoit la médaille sous les yeux. Ce type, joint à la date de l'année AQ, 91, est un moyen sûr pour découvrir le commencement ou l'époque primitive de l'Ére de Balanée.

Marc-Antoine, sur la fin de l'an de Rome 720, avoit ordon-

né qu'on l'appellât nouveau Bacchus, & qu'on le représentât sous la forme de ce dieu. Les habitans de Balanée, dans une province voisine d'Égypte & dans le département du Triumvir, exécutérent ses ordres par flatterie, & par obéïssance. Ils firent graver sur leurs monnoies, & apparemment sur d'autres monumens, son triomphe bacchique, tel qu'il est décrit par Velleïus Paterculus. Ce fait doit être de l'an de Rome 721. L'année suivante, Marc-Antoine étoit occupé de tout autre soin que de son apothéose. Ayant répudié Octavie, il acheva d'irriter Rome & tout l'Empire. Il fit les préparatifs de la guerre, qui fut terminée par la bataille d'Actium.

Or, à compter de l'an de Rome 721, les quatre-vingt-onze ans marqués sur la médaille, on remonte jusqu'à l'année Syrienne, qui commença à l'automne de l'an de Rome 630, 124 avant l'Ére Chrétienne. Et cette année est précisément celle, où les affaires du roi Alexandre, qui, de l'état de particulier, avoit été élevé sur le trône des Séleucides, tombérent en décadence. Les villes de Syrie, les unes après les autres, l'abandonnérent & embrassérent le parti d'Antiochus VIII, surnommé Épiphanes. Ce Prince dut accorder des graces aux villes, qui se soumettoient volontairement à son obéïssance. Il est bien probable que la ville de Balanée fut une des premières à reconnoître l'autorité du roi légitime de Syrie, & qu'elle en reçut alors une faveur distinguée, puisque les monumens de la ville démontrent qu'elle établit dans la même année une ére, qu'elle employoit encore sous la domination Romaine. Deux ans auparavant, la ville de Tyr ayant embrassé le parti du roi Alexandre, reçut de ce Prince le titre & les priviléges de l'Autonomie, & institua une nouvelle ére. La ville de Balanée ayant quitté le parti d'Alexandre, pour suivre celui d'Antiochus Épiphanes, aura été décorée par ce dernier Prince, de quelque titre utile & honorifique, qui lui aura donné l'occasion d'établir une ére. L'Autonomie de Tyr est connue par l'Histoire & par les monumens. Nous ne sommes pas également instruits sur la nature & l'espèce des graces, qui furent accordées à la ville de Balanée. Nous avons peu de détails sur l'histoire particulière de cette ville.

Les habitans de l'isle d'Aradus possédoient des terres dans le continent sur la côte voisine de leur isle. Il paroît que la ville de Balanée & quelques autres étoient dans leur dépendance; mais, sous la domination Romaine, tout ce païs fut soumis au lieutenant de l'Empereur, qui gouvernoit la province de Syrie. La ville de Balanée fut décorée d'un siége épiscopal; Euphranion, évêque de cette ville, assista au premier concile général de Nicée. On peut voir la suite de ses Évêques, connus dans l'*Oriens Christianus*. La Syrie ayant été divisée en deux provinces, sous le regne de

Théodose le jeune, Balanée fut comprise dans la seconde Syrie, sous la métropole d'Apamée. L'empereur Justinien forma une nouvelle province, qu'il appella Théodoriade, en l'honneur de l'impératrice Théodora, & la composa des villes de Laodicée, de Gabala, de Paltus & de Balanée. Cet établissement ne fut pas perpétuel. On voit dans la Notice imprimée à la suite de Guillaume de Tyr, que Balanée, au douzième siécle, dépendoit de la métropole d'Apamée.

Lorsque les Croisés passérent en Orient sous la conduite de Godefroi de Bouillon, la ville de Balanée, appellée Valénia par Guillaume de Tyr, étoit soumise au Khalife d'Égypte. Dans la suite, les Croisés en firent la conquête. Elle étoit défendue par le château fort de Merkab, éloigné d'environ une lieue, que les Mahométans avoient construit sur une hauteur au bord de la mer l'an 454 de l'Hégire, 1062 de l'Ére Chrétienne. La ville subit le sort des villes voisines. Elle retomba au pouvoir des Mahométans, apparemment l'an 584 de l'Hégire, 1188 de J. C., lorsque Saladin reconquît Antaradus, Laodicée & autres villes voisines. Depuis que les Turcs Ottomans eurent conquis la Syrie, la ville de Balanée, appellée par les Arabes, Bélinas, dépendit du Pachalik ou gouvernement de Tripoli; mais, depuis plusieurs années, elle n'est plus habitée; & l'on voit par sa situation & par ses ruines, que c'étoit autrefois une ville agréable, d'une médiocre grandeur. Le château de Merkab, qui a la figure d'un triangle équilatéral, a été célébré par les Arabes & par les Turcs, à cause de sa force & des siéges qu'il a soûtenus. Il est maintenant abandonné, & n'est habité que par de pauvres païsans.

BALANIN, *Balaninum*, (a) autrement huile de Ben. Elle se faisoit avec une espèce de gland. Les Anciens en faisoient usage.

BALANOS, *Balanos*, (b) roi d'un canton des Gaules; mais, on ne sçait pas précisément quel étoit ce canton. Quoiqu'il en soit, ce Prince vivoit vers le milieu du second siécle avant l'Ére Chrétienne.

Comme les Romains avoient alors la guerre avec les Macédoniens, Balanos, envoya des ambassadeurs à Rome, pour offrir au Sénat des secours pour cette guerre. On remercia Balanos de sa générosité, & on lui envoya pour présent un collier d'or du poids de trois marcs, des coupes du même métal pesant six marcs, & un cheval caparaçonné avec tout l'équipage du cavalier.

BALARES, *Balari*, (c) Βαλαροί, peuples de l'isle de Sardaigne, dont Pausanias nous raconte l'origine de la manière suivante. Les Carthaginois, s'étant rendus fort puissans par mer, vin-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. Tom. III. pag. 207.
(b) Tit. Liv. L. XLIV. c. 14.

(c) Pauf. pag. 640. Strabon. pag. 225. Plin. T. I. pag. 160. Tit. Liv. L. XLI. c. 8, 12.

rent s'emparer de la Sardaigne, & en soumirent tous les peuples, à la réserve des Iliens & des Corses, que leurs montagnes défendoient contre cette invasion. Ils bâtirent ensuite deux villes, Caralis & Soulches. Mais, lorsqu'il fut question de partager les dépouilles de l'ennemi, les Ibériens & les Libyens, qui avoient eu bonne part à cette conquête, mécontens du partage, abandonnérent les Carthaginois, gagnérent aussi les hauteurs, & s'y cantonnérent. Les Corses leur donnérent le nom de Balares, qui, dans la langue du païs, vouloient dire des fugitifs.

Strabon dit que les Balares étoient un des quatre peuples, qui habitoient les montagnes, où ils se tenoient renfermés dans des cavernes. Ils négligeoient la culture de leurs terres, pour aller piller les travaux des autres, partie dans l'isle, partie sur le continent. Selon Pline, les Balares, les Iliens & les Corses étoient les plus célebres Nations de la Sardaigne.

Vers l'an de Rome 574, les Balares s'étant joints aux Iliens, s'étoient répandus dans cette province; & comme le Préteur, qui y commandoit alors, n'étoit pas en état de leur résister, on y fit passer, l'année suivante, l'un des Consuls, avec une armée considérable. Ce général combattit les deux Nations, réunies contre lui, les battit, les mit en déroute, & s'empara de leur camp, après leur avoir tué douze mille hommes. Le lendemain, il fit mettre en un monceau les armes des vaincus, & les brûla en l'honneur de Vulcain.

Bochart, qui ne fait qu'un seul peuple des Iliens, des Corses & des Balares, tire le mot d'Iliens, du mot Syriaque *ilaë*, haut ou élevé; celui de Corses, d'un autre mot de la même langue, qui signifie forêts; & celui de Balares, de Barari, terme Arabe par lequel on entend un désert. Le sentiment de ce Sçavant est entièrement opposé à celui des Anciens, suivant ce qui est rapporté dans cet Article; & le sentiment des Anciens vaut bien celui de Bochart.

BALATRON [SERVILIUS], *Servilius Balatro*, (*a*) étoit un fameux parasite, du tems de Mécène. Ce favori d'Auguste le mena un jour à un repas, où se trouva aussi Horace. Pendant qu'on ne pensoit qu'à rire, manger & boire, un dais mal assuré s'échappe, & couvre la compagnie d'un nuage de poussière. L'un reste étendu sur le lit, pleurant comme s'il eût perdu son fils unique. Un autre s'étouffe avec sa serviette, pour ne point éclater. Mais, Balatron prenant un air comiquement grave: Et voilà, dit-il, ce que c'est que la vie. On a beau faire de son mieux, jamais on n'a tout l'honneur, qu'on mérite. Monsieur se tourmente pour régaler son monde. Il a mille inquiétudes pour avoir du pain cuit à propos, des

(*a*) Horat. L. II, Satyr. 8. v. 21. *& seq.*

faufses assaisonnées à leur point, pour que des esclaves soient bien peignés, que leurs robes soient bien retroussées. Ajoutez à cela, les accidens; un dais vient à se détacher, comme tout à l'heure; un coquin de laquais tombe & fracasse un plat....... Mais, il en est d'un homme, qui donne un repas, comme d'un général d'armée. Ce sont les revers, qui le font connoître, & non la prospérité. Elle étouffe le génie. Vous êtes un brave homme, reprit Nasidiénus, un bon esprit, & je vous souhaite tout ce que vous desirez vous-même.

BALBILLUS, [C.], *C.* (*a*) *Balbillus*, gouverneur d'Égypte du tems de Néron, l'an de J. C. 55. Il écrivit un traité des particularités de cette province. Son nom est Balbilius, suivant ce qu'on lit dans les éditions de Pline.

C. Balbillus étoit un sénateur Romain, qui fut fort attaché au parti d'Agrippine, mere de Néron. Ce fut pour l'en récompenser que cette Princesse lui fit donner le gouvernement d'Égypte.

BALBIN [Décimus Cœlius], *Decimus Cœlius Balbinus*, (*b*) empereur Romain, passoit pour être d'une naissance illustre; & elle l'étoit, selon la façon de penser des tems où il vivoit. Il est très-probable qu'Albin descendoit de Cœlius Balbinus, Consul cent ans auparavant sous Adrien, & fait Patricien par cet Empereur. Pour lui, il faisoit remonter plus haut sa généalogie; &, si nous en croyons Capitolin, il se disoit issu de Balbus Cornélius Théophane, ami & historiographe de Pompée, & devenu citoyen Romain par sa protection. Surquoi, on peut consulter l'article de ce Balbus Cornélius Théophane.

Quoiqu'il en soit de cette origine de Balbin, il fut élu Empereur par le Sénat, avec Maxime, d'une façon infiniment honorable pour l'un & pour l'autre. La Compagnie étant assemblée le neuf Juillet, l'an de Rome 988, le premier Opinant ouvrit l'avis de nommer deux Empereurs. Maxime, qui parla ensuite, appuya ce sentiment. Avant qu'il eût fini d'opiner, Vectius Sabinus, de la famille des Ulpius, c'est-à-dire, du même sang que Trajan, voyant que la délibération s'échauffoit peu, & ne se faisoit qu'avec lenteur, demanda au Consul la permission de parler avant son rang; & il s'expliqua ainsi: „ Messieurs, » dans des circonstances aussi pé» rilleuses, que celles où nous » nous trouvons, il ne s'agit » point de chercher long-tems le » parti convenable, il faut le sai» sir. Les paroles sont déplacées » où l'action ne peut être trop » prompte. Que chacun de nous » considére le danger, qui me» nace sa tête; qu'il envisage sa

(*a*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 22. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 268.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 318. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 115. Tom. XII. pag. 417. Tom. XIX. p. 342.

» femme & ses enfans, sa fortune » & toutes les possessions, qu'il » tient de ses peres ; tout cela » court un risque présent de la » part de Maximin, qui, natu- » rellement cruel, violent, féro- » ce, ne peut manquer de le deve- » nir encore davantage, mainte- » nant que sa barbarie lui semble » autorisée par un motif légitime. » Il marche contre la ville, & » vous perdez le tems à délibé- » rer. » Après ce véhément préambule, Vectius Sabinus adopta l'avis proposé de faire deux Empereurs, le fortifia de raisons, & donna le premier son suffrage à Maxime & à Balbin.

Il est probable que tout cela se faisoit de concert, & que les esprits, au moins des principaux membres de sa Compagnie, étoient préparés ; car, dès que Vectius Sabinus eut achevé son discours, le consentement se donna à l'unanimité. De toutes parts on s'écria : » Rien n'est plus juste, rien n'est » plus convenable. Nous sommes » tous de l'avis de Sabinus, nous » nommons Maxime & Balbin » Empereurs. « On les combla de souhaits & de vœux pour leur prospérité & pour celle de la République. Le Sénat leur conféra en commun tous les titres de la puissance impériale, jusqu'à celui de souverain Pontife, qui, suivant plusieurs Sçavans, étoit demeuré affecté à un seul Empereur, même lorsqu'il y en avoit eu plusieurs à la fois. Les inscriptions donnent encore à Maxime & à Balbin le titre assez rare de Peres du Sénat.

Après leur élection, les nouveaux Empereurs voulurent aller prendre possession de leur dignité, & en offrir les prémices aux dieux dans le Capitole. Ils rencontrérent un obstacle, auquel ils ne s'attendoient pas. Le peuple craignoit la sévérité de Maxime, & ne se portoit pas volontiers à le reconnoître pour son Souverain. Une foule immense se met au devant de Maxime & de Balbin, & les empêche d'avancer. Ils entreprirent d'écarter les séditieux avec ce qu'ils avoient de troupes. Mais, le peuple, soûtenu d'une partie des soldats, s'opiniâtra, & demanda un Empereur de la famille des Gordiens. Leur ardeur & leur obstination furent telles, qu'il fallut que Maxime & Balbin y cédassent au moins en partie. Ils firent venir l'héritier des Gordiens & consentirent que le Sénat le nommât César. A ce prix, le peuple & les soldats leur permirent d'être Empereurs & de se loger au Palais.

Le trône, dans l'état où étoient alors les choses, étoit bien capable d'inspirer de la terreur à Maxime & à Balbin, lorsqu'ils y montérent. Aux portes de l'Italie, ils voyoient un ennemi redoutable par ses forces & par sa cruauté, contre lequel il falloit pousser la guerre à toute outrance sans aucune espérance de paix, sans autre alternative que celle de tuer ou de périr. Dans Rome une milice indisciplinée, un peuple turbulent & toujours prêt à se soulever. Ajoutez la jalousie inévitable entre deux collégues, & la contrariété des humeurs fortifiant

celle des intérêts. Le concours de tant de fâcheuses circonstances leur annonçoit les malheurs, qu'ils éprouvérent effectivement. Après qu'ils se furent acquittés du premier devoir, que leur imposoient les bienséances, & qu'ils eurent fait rendre par le Sénat un décret pour mettre les deux Gordiens au rang des dieux; après qu'ils eurent pourvu aux deux grandes charges de Préfet de la ville & de Préfet du Prétoire, dont l'une fut donnée à Sabinus, apparemment celui qui avoit ouvert l'avis de les nommer Empereurs, & l'autre à Pinarius Valens, oncle de Maxime; ils partagérent entr'eux les soins des affaires. Maxime, comme le plus guerrier, se chargea de marcher contre l'ennemi. Balbin resta dans la ville pour y maintenir la tranquillité.

Mais, à peine Maxime étoit-il parti qu'un trouble affreux, qui s'excita dans Rome, & qui mit la ville en danger de périr, manifesta, & la mauvaise disposition des esprits, & l'incapacité de Balbin. C'étoit une sédition, accompagnée de combats entre le peuple & les Prétoriens. Balbin, renfermé dans son palais, publioit des édits pour exhorter le peuple à la paix; il promettoit amnistie aux soldats; mais, aucun des deux partis ne l'écoutoit. Leur fureur réciproque s'allumoit par les obstacles. Il paroît que la violence du mal força Balbin de sortir de son inaction. Il se présenta; il voulut interposer son autorité pour appaiser le désordre. On le méprisa, & il fut même blessé; les uns disent d'une pierre lancée contre lui; les autres, d'un coup de bâton. L'unique reméde fut de montrer aux séditieux le jeune César Gordien, qui étoit adoré également des deux partis.

Cependant, Maximin ayant été tué, Maxime revint triomphant à Rome. Dans la joie commune de tous les ordres, les soldats seuls paroissoient tristes & mécontens. Les discours de Maxime, l'amnistie offerte & assurée, les largesses promises, rien n'avoit pu les consoler de la nécessité où ils se voyoient d'obéir à des Empereurs, qu'ils n'avoient point élus; & le Sénat augmenta cette mauvaise disposition par ses acclamations imprudentes. Au milieu des applaudissemens, dont les Sénateurs combloient Maxime & Balbin, comparant leur fortune avec celle de Maximin, ils s'écriérent: *Ainsi triomphent les Empereurs mis en place par un choix sage; ainsi périssent ceux, qui s'élevent par la faveur d'une multitude inconsidérée.* Les soldats n'eurent pas de peine à comprendre que cette censure tomboit directement sur eux; & le ressentiment, qu'ils en conçurent, produisit bientôt les plus tristes effets.

Pendant un calme de fort courte durée, dont jouirent les deux Empereurs, ils donnérent une idée avantageuse de leur gouvernement. Ils témoignoient une grande déférence pour le Sénat, rendoient la justice par eux-mêmes, faisoient de sages réglemens, disposoient toutes choses avec vigilance & activité pour la guerre

qu'ils prétendoient pouſſer contre les Perſes d'une part, & contre des nations Germaniques ou Scythiques de l'autre. Maxime devoit marcher vers l'Orient, & Balbin du côté du Nord.

Néanmoins, cette conduite, ſi louable au dehors, cachoit un mal funeſte & preſque inévitable entre deux collégues, qui partagent la ſouveraine puiſſance. Ils paroiſſoient agir en tout de concert; dans le fond, la jalouſie les diviſoit. Balbin avoit été bleſſé des éloges donnés à Maxime pour une victoire remportée, diſoit-il, ſans coup férir, pendant qu'il avoit eſſuyé lui-même tant de fatigues, & couru tant de riſques, pour appaiſer une ſédition, qui menaçoit Rome de ſa ruine. D'ailleurs, il mépriſoit ſon collégue, comme inférieur à lui pour la naiſſance; & Maxime, de ſon côté, tiroit avantage de ſa ſupériorité dans le mérite des armes, & tournoit en riſée la timide foibleſſe de Balbin. Ils ſe regardoient tous deux preſque avec des yeux de rivaux; & chacun, aſpirant dans ſon cœur à devenir ſeul maître, devinoit dans ſon compagnon la façon de penſer, qu'il trouvoit en lui-même. Ces diviſions n'éclatoient pas ouvertement; mais, il en tranſpiroit des ſignes non équivoques, qui affligeoient les bons citoyens, & qui donnérent aux Prétoriens l'eſpérance & la facilité de réuſſir dans le noir deſſein, qu'ils tramoient contre leurs Empereurs.

Ils trouvérent l'occaſion, qu'ils cherchoient, dans les jeux Capitolins, qui attiroient toute la ville; en ſorte que les Empereurs étoient preſque ſeuls dans leurs palais. Les Prétoriens s'ameutent & partent en armes pour exécuter leur horrible attentat. Maxime fut averti du danger; & il manda ſes fidéles Germains. S'il avoit pu les raſſembler autour de ſa perſonne, il lui auroit été aiſé de ſe défendre contre la fureur des meurtriers. Mais, Balbin, par un aveuglement auſſi étrange que pernicieux, donna des ordres contraires, s'imaginant que l'intention de Maxime étoit de ſe ſervir des Germains pour s'emparer ſeul de la ſouveraine puiſſance, & pour ſe défaire d'un collégue importun. Il ne tira d'autre fruit, de ces ombrages ſi déplacés, que ſa perte & celle de Maxime. Les Prétoriens, n'ayant à vaincre aucune réſiſtance, entrent dans le palais, & ſe rendent maîtres de la perſonne des deux Empereurs. Ce ne fut pas aſſez pour eux de leur ôter la vie. Ils pouſſérent la rage juſqu'à vouloir deshonorer & outrager des Princes ſi vénérables par la majeſté du rang ſuprême, par leur âge, par leur vertu. Ils les dépouillent, & les traînant par les rues de Rome vers leur camp, ils les frappent au viſage; ils leur arrachent les ſourcils & les poils de la barbe; ils mêlent en mille manières la dériſion à la cruauté, & ſe font un plaiſir barbare de prolonger leurs douleurs & d'inſulter en eux le caractère d'Empereurs choiſis par le Sénat. Enfin, lorſqu'ils ſçurent que les Germains accouroient à la défenſe des Princes, ils mirent fin à leurs tourmens avec leurs vies;

& les ayant massacrés, ils laissérent leurs corps morts étendus au milieu de la rue, & s'en retournérent au camp. Les Germains, dont le zéle apparemment n'avoit pas grande vivacité, voyant que ceux, qu'ils se proposoient de secourir, n'étoient plus, ne jugérent pas à propos d'entreprendre, pour des morts, un combat, qui n'avoit plus d'objet, & ils se retirérent tranquillement.

Cet événement est placé par M. de Tillemont vers le quinzé Juillet de l'an de J. C. 238. Ainsi, le regne d'Albin & de Maxime avoit duré un peu plus d'un an. Balbin, en mourant, laissa une postérité, qui subsistoit florissante au tems de Dioclétien.

DIGRESSION

*sur le portrait d'*ALBIN.

Ce Prince étoit riche, & il usoit de ses richesses pour se procurer tous les plaisirs, dont elles sont le prix; une table bien servie, des vins délicieux, & les excès qui accompagnent trop ordinairement la bonne chere. Il ne se livroit pourtant pas à une basse & indigne débauche. Il cultiva les lettres, & particuliérement l'éloquence, qui n'avoit pas encore perdu son crédit parmi les Romains, & qui passoit toujours pour nécessaire aux hommes d'État. Il réussissoit même en poësie, au point d'égaler tout ce qu'il y avoit de mieux en ce genre dans son siécle. Appellé par sa naissance, qui étoit regardée comme illustre, aux premières dignités de l'Empire, il se mit à portée de les exercer avec honneur. Il fut deux fois Consul. Il gouverna successivement un très-grand nombre de Provinces, l'Asie, l'Afrique, la Bithynie, la Galatie, le Pont, la Thrace & les Gaules. Il commanda aussi les troupes dans certaines occasions, qui ne sont pas autrement expliquées. Mais, il brilloit moins dans les armes, que dans la conduite des affaires civiles.

Son propre caractère étoit la bonté; & l'histoire nous apprend qu'on appliquoit à Maxime & à lui les portraits contraires, que Salluste a tracés de Caton & de César. L'un, disoit-on, est sévère, l'autre est indulgent. L'un se fait estimer par sa fermeté, l'autre mérite l'amour par sa bonté; l'un n'accorde rien au de-là de ce qui est dû, l'autre se plaît à répandre les dons & les bienfaits.

BALBINUS, *Balbinus*, (*a*) Βαλβῖνος, étoit un homme si éperdument amoureux d'Hagnès, qu'il trouvoit de l'agrément jusques dans le polype de cette femme. On sçait que le polype est une excrescence de chair dans le nez, & qui est de mauvaise odeur.

BALBINUS, *Balbinus*, (*b*) Βαλβῖνος, parvint au consulat, après avoir été proscrit. Junie, sœur de Brutus, étant impliquée dans un procès criminel fait au jeune Lépidus, son fils, qui avoit conspiré contre Octavien; Mécè-

(*a*) Horat. L. I. Satyr. 3. v. 40.
(*b*) Appian. p. 618, 619. Crév. Hist. Rom. VIII. pag. 522, 523.

ne vouloit l'envoyer à ce Prince pour qu'il la jugeât lui-même, ou du moins il exigeoit qu'elle donnât caution comme elle se représenteroit toutes les fois qu'elle en seroit requise. C'est-ici un des grands exemples de la variation & de l'instabilité des choses humaines. Le Consul devant qui cet incident fut porté, & qui devoit en ordonner souverainement, étoit notre ancien proscrit.

Le vieux Lépidus, autrefois l'un des trois auteurs de la proscription, se vit forcé d'implorer la protection de ce Consul, étant tombé dans un tel décri, & dans un tel oubli, qu'il ne trouvoit personne, qui voulût se rendre caution pour sa femme. Il se présenta souvent à la porte de Balbinus sans pouvoir entrer. Lorsqu'il vouloit approcher de son tribunal, les Licteurs le repoussoient. Enfin, il perça, & tint ce petit discours à Balbinus : » Les accusateurs » eux-mêmes reconnoissent mon » innocence, & ne me reprochent point d'être complice de » ma femme, ni de mon fils. » Pour vous, ce n'est point moi » qui vous ai proscrit ; & je me » vois actuellement au-dessous de » plusieurs, que j'ai proscrits autrefois. Considérez-donc les revers de fortune auxquels les » hommes sont sujets. Voyez Lépidus, qui se présente comme » suppliant devant vous. Et touché d'un tel spectacle, ou acceptez-moi pour caution de » ma femme, ou envoyez-moi » avec elle pieds & poings liés à » César. « Le Consul fut attendri, & il exempta Junie de la nécessité de donner caution.

BALBINUS [Cœlius], (a) *Cœlius Balbinus*, parvint au Consulat sous l'Empire d'Adrien. Il fut fait aussi Patricien par ce Prince.

BALBIS, *Balbis*, Βαλβὶς, (b) espece de gradin, qui étoit au bout des stades. Ce nom devint aussi celui de l'entrée même des stades. Car, c'est ainsi que Suidas le définit : Βαλβὶς, Βαλβίδος, βάσις ταπεινή, *Balbis*, *Balbidis*, *Basis humilis*. Ce Grammairien dérive le mot Βαλβὶς, du verbe ἄλλομαι, ἄλλεσθαι, *sauter*, *franchir*, d'où il prétend que s'est formé en premier lieu ἀλμὶς, puis ἀλβὶς, enfin par transposition Βαλβὶς. Eustathe fait venir ce mot de βάλλειν, *jetter*, *lancer*, & ajoûte qu'il se prend encore pour les rebords des puits, des bassins & autres choses semblables. Βαλβὶς, dans Hyppocrate, signifie, selon Galien, une cavité oblongue, & garnie, selon Hésychius, d'un rebord de part & d'autre.

Du reste, les Grecs faisoient du mot Βαλβὶς le même usage que du mot γραμμὴ ; c'est-à-dire, qu'ils s'en servoient quelquefois pour marquer l'extrêmité de la carrière, suivant le témoignage de Pollux & de Suidas.

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 330, 331.
(b) Suid. Tom. I. pag. 530. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T III. pag. 292.

BALBUS [le Mont], *Mons Balbus*, (a) étoit une montagne d'Afrique, sur laquelle Masinissa se retira avec un petit nombre de cavaliers, après avoir été défait par Syphax, roi des Numides, vers l'an de Rome 548. Quelques familles l'y suivirent avec leurs cabannes portatives & leurs troupeaux.

La montagne, dont ces exilés s'étoient emparés, étoit fertile en pâturages, & ne manquoit point d'eaux. Ainsi, étant propre à nourrir des troupeaux, elle fournissoit abondamment à la subsistance d'une nation, qui ne vivoit que de leur chair & de leur lait. Bientôt, ces proscrits se mirent à faire, dans les campagnes voisines, des courses secrétes & nocturnes, qui dégénérérent insensiblement en un brigandage public & découvert. Ils se jettoient principalement sur les terres de la dépendance des Carthaginois, parce qu'ils y faisoient de meilleurs coups & avec plus d'impunité. Ils exerçoient ces ravages avec tant de licence, qu'ils portoient leur butin au bord de la mer, & le vendoient à des marchands, que l'espoir du gain y attiroit; & dans les rencontres des partis, il y avoit souvent plus de Carthaginois tués, ou pris, que dans une guerre déclarée. Les Carthaginois en portoient souvent leurs plaintes à Syphax, & poussoient ce Prince, déja irrité par lui-même contre ces pillards, à opprimer ce reste d'ennemis. Mais, il lui paroissoit indigne de la majesté royale de courir lui-même après un voleur, qui n'avoit point d'autre asyle que les montagnes.

Il choisit, pour cette expédition, un de ses lieutenans, nommé Bocchar, homme vif, brave & entreprenant. Il lui donna quatre mille hommes de pied & deux mille chevaux, & lui promit les plus grandes récompenses, s'il lui rapportoit la tête de Masinissa, ou qu'il le lui amenât vivant; ce qui lui causeroit encore plus de joie. Bocchar ayant donc attaqué la troupe de Masinissa, dans le tems qu'elle y pensoit le moins, commença par séparer les troupeaux & ceux qui les gardoient, dont le nombre étoit fort grand, d'avec les gens armés de Masinissa. Ensuite, il poussa Masinissa lui-même avec le peu qu'il avoit de soldats, jusque sur le sommet de la montagne. Dès-lors, regardant la guerre comme terminée, il envoya à Syphax les hommes & les troupeaux, qu'il avoit pris, & avec eux la plus grande partie des troupes, qu'il lui avoit données, comme inutiles pour le peu qui lui restoit à faire. Il ne garda avec lui qu'environ cinq cens piétons & deux cens cavaliers, avec lesquels il se mit à poursuivre dans la pleine Masinissa, qui étoit descendu des montagnes, jusqu'à ce qu'enfin il l'enferma dans un vallon étroit, dont les deux issues étoient fermées. Mais, Masinissa, à la tête de cinquante cavaliers au plus, se déroba à ceux qui le

(a) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 31, 32. Ptolem. L. IV. c. 3.

pourſuivoient, en ſuivant les détours de la montagne, qui leur étoient inconnus. Cependant, Bocchar le ſuivit à la piſte; & l'ayant joint auprès de Clupée, dans une large plaine, il l'inveſtit de façon qu'il lui tua tous ſes cavaliers, à l'exception de quatre, & le bleſſa lui-même; ce qui n'empêcha pas qu'au milieu de la mêlée, il ne lui échappât, lorſqu'il croyoit l'avoir entre ſes mains.

La Martinière infére de cette dernière circonſtance, qu'il faut chercher le mont Albus entre la ville de Clupée, le territoire de Carthage, la Numidie & la mer, & que ce n'eſt peut-être qu'une des montagnes, qui ſont le long de la rivière, appellée Rubricatus dans Ptolémée, à l'embouchure de laquelle on voyoit Tabraca.

BALBUS, *Balbus*, Βάλβος, nom commun à pluſieurs Romains, diſtingués par leur naiſſance, leurs emplois & leur érudition. Ce nom appartenoit en même tems à différentes familles. Il y en a cependant, qui ne l'attribuoient qu'à une ſeule, qu'on dit avoir été une branche de la famille Attia.

BALBUS [LUCIUS LUCILIUS], *Lucius Lucilius Balbus*, Λ. Λουκίλιος Βάλβος, excellent Juriſconſulte, étoit diſciple de Mutius Scévola, & précepteur du célebre Servius Sulpitius. Il floriſſoit environ quatre-vingts ans avant J. C.

BALBUS [OCTAVIUS], *Octavius Balbus*, Ὀκταουΐος Βάλβος, étoit encore un excellent Juriſconſulte & contemporain du précédent.

BALBUS [Q. LUCILIUS], *Q. Lucilius Balbus*, Κ. Λουκίλιος Βάλβος, étoit un philoſophe Stoïcien, que Cicéron fait parler dans ſon dialogue ſur la Nature des dieux.

BALBUS [M. ACTIUS], *M. Actius Balbus*, Μ. Ἄττιος Βάλβος, avoit épouſé une femme nommée Julie, dont il eut Actia, qui devint mere de l'empereur Auguſte.

BALBUS [AMPIUS], *Ampius Balbus*, (a) étoit grand ami de Cicéron. Les lettres, que cet Orateur lui avoit écrites, en font foi. C'eſt à Ampius Balbus qu'eſt adreſſée la douzième lettre du ſixième Livre des lettres de Cicéron à ſes amis; & c'eſt apparemment à lui auſſi qu'eſt adreſſée la vingt-neuvième lettre du dixième Livre. Cela étant, cette vingt-neuvième lettre du dixième Livre a dû être miſe avant cette autre du ſixième Livre, comme on en peut aiſément juger par le ſujet de l'une & de l'autre. On verra même qu'elles ont été écrites la même année; c'eſt-à-dire, Céſar étant pour la troiſième fois Conſul avec Lépidus.

BALBUS [L. CORNÉLIUS], *L. Cornelius Balbus*, Λ. Κορνήλιος Βάλβος, (b) naquit à Gades, aujourd'hui Cadiz, ville ſituée alors,

(a) Cicer. ad Amic. L. VI. Epiſt. 12. L. X. Epiſt. 29.

(b) Dio. Caſſ. pag. 376. Corn. Nep. in Attic. c. 21. Cæſ. de Bell. Gall. L.

comme présentement, dans une petite isle de l'Océan, à très-peu de distance de la côte d'Espagne vers le détroit. Cicéron, dans un endroit de ses ouvrages, donne à L. Cornélius Balbus le nom de Tartessien, à cause de l'isle Tartesse si voisine de l'autre, qu'on ne sçauroit dire aujourd'hui si elle a disparu, ou si elle ne s'est pas jointe à la première par des atterrissemens & des constructions d'édifices. La ville de Gades, Phénicienne & Espagnole, plus attentive à ménager les Romains à cause de son commerce maritime, qu'allarmée des progrès de ces conquérans, leur donnoit en toute occasion des marques d'attachement & de zéle. L'ombre seule d'une alliance, dont il avoit été question entr'elle & les Romains dans le tems des premières guerres d'Espagne, lui avoit suffi pour l'engager à faire tout ce qu'on auroit pu attendre d'une ville véritablement confédérée. Le traité d'alliance se fit dans les formes, l'an de Rome 676, sous le consulat de M. Lépidus & de Q. Catulus, lorsque Sertorius cherchoit à établir dans la Lusitanie, au voisinage de Gades, une nouvelle république Romaine, pour l'opposer à l'ancienne.

Ce fut dans ces circonstances que L. Cornélius Balbus sortit de chez lui, pour aller servir dans l'armée de Métellus, qu'on avoit envoyée d'Italie en Espagne contre Sertorius. L. Cornélius Balbus étoit fort jeune, quand il joignit ainsi, pour la première fois, les aigles Romaines, soit qu'il y fût obligé en vertu de l'alliance depuis peu conclue avec Rome, soit qu'il prît le parti des armes par une curiosité & une ardeur de jeune homme; soit que gêné dans la sphère étroite, où son ambition & ses talens seroient renfermés dans sa patrie, il roulât dès-lors les projets de fortune & d'élévation, qu'il exécuta depuis.

Il fit donc ses premières armes sous Métellus, & se distingua autant que sa jeunesse & le poste peu élevé, sans doute, qu'il occupa d'abord, purent le lui permettre; mais, ce n'étoit pas Métellus, qui devoit lui ouvrir la porte des honneurs. L'année d'après le traité d'alliance de Gades, Pompée se rendit en Espagne pour y commander à la tête d'une armée, comme Métellus à la tête de la sienne, avec un pouvoir égal, qui les rendoit indépendans l'un de l'autre. L. Cornélius Balbus commença dès ce moment à être ce qu'il fut toujours depuis, ou fort heureux ou fort habile dans le choix de ses protecteurs. Il s'attacha à Memmius, Questeur de Pompée, & trouva le moyen de lui devenir nécessaire. Memmius l'avoit toujours avec lui, soit à l'armée, soit en voyage, soit dans les embarquemens.

Quoique la charge de Ques-

VIII. pag. 368. de Bell. Civil. L. III. pag. 597. Plin. Tom. I. pag. 114, 250, 398. Tacit. Annal. L. II. c. 24. Plut. Tom. I. pag. 736. Cicer. Orat, pro L. Corn. Balb. c. 1. *& seq.* Crév. Hist. Rom. Tom. VIII, pag. 322, 323. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIX. p. 327. *& suiv.*

teur Romain regardât le maniement de l'argent, les approvisionnemens & pareils détails, il ne faut pas croire qu'à l'armée un Questeur & ceux qu'il avoit à sa suite, ne campassent pas avec les troupes, & ne partageassent pas avec elles les fatigues & les dangers. Memmius, en particulier, étoit homme de guerre, & commandoit même alors en qualité de lieutenant de Pompée. Ainsi, L. Cornélius Balbus ne perdit aucune occasion de payer de sa personne. Il se signala surtout à la bataille de Sucron & à celle qui se donna peu de tems après dans les plaines de Sagonte, où Memmius fut tué. Heureusement pour L. Cornélius Balbus, il s'étoit déjà fait connoître; & il ne se vit privé de son premier protecteur, que pour en retrouver, dans la personne de Pompée, un second, également bien intentionné pour lui, & beaucoup plus en état de lui en donner des preuves. Cependant, quelque bonne volonté qu'eût Pompée pour un citoyen de Gades, elle ne pouvoit aboutir qu'à des faveurs passagères. Il n'y avoit point d'avancement à espérer dans les charges de la République, à moins qu'on ne fût citoyen Romain; & cette exclusion donnée aux étrangers, mais jointe en même tems à la facilité qu'ils avoient de cesser d'être étrangers pour devenir Romains, & à l'espérance de pouvoir alors parvenir à tout, a toujours été regardée avec raison comme le chef-d'œuvre de la politique Romaine, & comme le moyen, qui a le plus contribué à rendre Rome maîtresse du monde.

Pompée, occupé à terminer les troubles d'Espagne, après la mort de Sertorius & de Perpenna, reçut de Rome un plein pouvoir d'accorder à qui il voudroit le droit de bourgeoisie Romaine. La loi, qui l'y autorisoit, fut proposée en 682 par les consuls L. Gellius & Cn. Cornélius, & établie à l'ordinaire par le peuple. En conséquence, Pompée déclara Balbus citoyen Romain par un réglement fait de l'avis de son Conseil, condition que la loi Gellia Cornélia lui avoit prescrite. La faveur s'étendit à toute la famille de Balbus, à son neveu, comme le dit Pline, & à son frere, pere de ce dernier, ainsi qu'il est prouvé par des médailles, qui nomment le neveu Lucius fils de Publius. Ils prirent le nom de l'illustre famille Cornélia, sans avoir eu cependant l'honneur d'y être incorporés; & Balbus, qui fait l'objet de cet article, s'appella Lucius Cornélius; soit que, par reconnoissance pour les deux Consuls auteurs de la loi Gellia Cornélia, il ait emprunté le prénom de l'un & le nom de l'autre, suivant la conjecture d'un Sçavant moderne; soit qu'il ait cherché à se confondre dans le grand nombre des Cornélius, qui formoient, au rapport de Cicéron, par leur multitude comme un corps à part dans la République.

Pour ce qui regarde le nom de Balbus, c'étoit apparemment celui du citoyen de Gades, qui demeura pour surnom au citoyen Romain. Il est vrai que plusieurs

Romains de différentes familles, ont porté ce même ſurnom, dans l'uſage qu'on avoit quelquefois à Rome, & qui s'eſt depuis renouvellé ſi ſouvent ailleurs, de caractériſer les hommes par leurs défauts naturels. Mais, il ſemble qu'à cet égard Balbus de Gades n'a point été dans le cas des Balbus Romains, & que le nom de cet habitant d'une ville Phénicienne, où l'on parloit, ſelon Cicéron, un langage différent de celui de Rome, doit être pris pour un nom Punique, ſur tout puiſque le mot *Balbus* n'étoit point un terme étranger pour les Phéniciens d'Afrique, & qu'on appelloit de ce nom une montagne aſſez voiſine de Carthage.

Le titre de citoyen Romain, accordé à L. Cornélius Balbus, ne fut que le prélude de ce qui devoit lui arriver d'avantageux. Pompée, étant ſorti d'Eſpagne peu de tems après pour aller recevoir à Rome les honneurs du triomphe, & marcher de-là à la conquête de l'Orient, Jules Céſar commençoit à entrer dans les charges; & il débuta par être Queſteur en Eſpagne, où il ſemble que la fortune le conduiſit pour le bonheur de L. Cornélius Balbus. Ce fut dans un temple de Gades, que Céſar, voyant une figure d'Alexandre, fit éclater publiquement ſon dépit de ſe voir ſimple Queſteur à un âge où Alexandre avoit déjà fait les plus vaſtes conquêtes. Céſar avoit trente-deux ans; & L. Cornélius Balbus en avoit encore moins, puiſque Cicéron dit de lui, qu'étant encore fort jeune, il fit connoiſſance avec Céſar, & réuſſit à lui plaire. Céſar revint enſuite à Rome, & retourna quelques années après en Eſpagne, avec la qualité de Préteur, l'an de Rome 694. Ce fut alors que L. Cornélius Balbus acheva de gagner l'amitié de Céſar; & que perçant la foule des courtiſans ordinaires, il devint un de ſes plus intimes favoris. Céſar employa le tems de ſa préture à ſoumettre des contrées d'Eſpagne, où les armes Romaines n'avoient point encore pénétré. L'Hiſtoire ne parle pas de la part que L. Cornélius Balbus a pu avoir à ces exploits de guerre; mais, les progrès, qu'il fit alors dans l'amitié de Céſar, font aſſez comprendre qu'il en fut redevable au même genre de ſervices, qui lui avoient autrefois procuré les bonnes graces de Pompée. Ce dernier étoit déjà de retour à Rome, chargé des dépouilles de l'Orient, lorſque Céſar s'y rendit auſſi, avant que l'année eût expiré. L. Cornélius Balbus fit le même voyage, pour être plus à portée de ſes puiſſans protecteurs; & à peine fut-il arrivé, qu'il commença à jouer un rôle dans la capitale de l'Empire. L'occaſion ne pouvoit être plus favorable pour lui. Pompée & Céſar étoient alors amis, parce que leur intérêt mutuel demandoit qu'ils le fuſſent. Ils formérent, conjointement avec Craſſus, ce fameux Triumvirat, qui, funeſte à pluſieurs citoyens, fut pour L. Cornélius Balbus une ſource de biens & d'avantages.

Pompée lui fit préſent d'un ter-

rein propre à bâtir des édifices & & à planter des jardins, & marqua pour lui des attentions capables d'exciter la jalousie des premiers citoyens de Rome. » Quel » est, disoient-ils, parmi nous » celui sur qui Pompée ne lui a » pas donné souvent des préfé» rences ? « La façon dont il étoit auprès de Pompée, lui procura la connoissance & l'affection de Théophane de Mitylène, que des Modernes ont traité mal-à-propos d'affranchi, & qui nous est donné par les Écrivains contemporains pour un homme des plus illustres de la Gréce, mis, après sa mort, au rang des dieux par les gens de sa nation. C'étoit un Sçavant du premier ordre, titre de tout tems estimable aux yeux des plus grands conquérans. Pompée, à son passage en Asie, avoit donc cherché à s'attacher Théophane, l'avoit pris avec lui, l'avoit installé citoyen Romain d'une manière solemnelle, à la tête des troupes, l'avoit déclaré son Historiographe & son ami, & l'avoit amené à Rome, où il ne cessoit de lui donner des marques d'amitié & de le consulter dans les affaires les plus importantes. L. Cornélius Balbus fit si bien que Théophane l'adopta pour son fils; ce qui lui fit recueillir de riches héritages. Il faut penser, pour l'honneur de l'un & de l'autre, que Théophane étoit pour lors sans enfans; & en effet, l'âge de son fils Pompée, courtisan de l'empereur Tibère, environ quatre-vingts ans après le tems, dont nous parlons, persuade assez qu'il n'étoit pas encore né, quand L. Cornélius Balbus fut adopté. Voilà une partie des avantages que L. Cornélius tira du plus accrédité des Triumvirs.

Les bienfaits, qu'il reçut en même tems de César, étoient d'un autre genre, & partoient d'un autre principe. Dans les grands projets, que César méditoit, & qu'il exécuta depuis, il lui falloit des gens qui pussent lui être utiles par leurs talens & par leurs services. Se voyant donc Consul, & sçachant qu'il auroit un commandement d'armée l'année suivante, il nomma d'avance L. Cornélius Balbus pour son Préfet des ouvriers; charge militaire & importante, qui avoit, dans son détail, l'armement des troupes, les machines de guerre, la construction des camps, les équipages, les voitures, & en général, tous les ouvrages des charpentiers, des maçons, des forgerons, des pionniers & des mineurs. Les Historiens, qui nous restent, ne marquent pas comment il s'acquitta de cet emploi; mais, les succès de César & les richesses de L. Cornélius Balbus n'ayant fait, dès ce moment, que se multiplier de plus en plus jusqu'à la fin, c'en est assez pour assurer que le favori, sans oublier ses propres affaires, fit parfaitement bien celles de son maître.

Crassus, le dernier des Triumvirs du côté de la considération & de l'autorité, & le premier du côté de l'opulence, profita aussi d'une occasion de faire plaisir à L. Cornélius Balbus, en lui cédant

ſa maiſon de Tuſculum, avec les magnifiques jardins dont elle étoit embellie. Il eſt vrai qu'il ne fit pas les choſes auſſi noblement que Pompée & Céſar; quoique le plus riche des Romains, il ne ſe piquoit pas d'être le plus généreux. Mais enfin, l'achat, que L. Cornélius Balbus lui fit alors, le mit en relation avec lui, & il retrouva au beſoin un protecteur en ſa perſonne, comme nous le dirons dans un moment.

Tous ces progrès de fortune ſe firent dans les deux ou trois premières années du ſéjour de L. Cornélius Balbus à Rome; ce qui montre qu'il ne perdoit point de tems, & qu'il ſçavoit mettre à profit le crédit qu'il avoit auprès des chefs de la République. Mais, quand il ſe vit dans la claſſe des Citoyens, qui figuroient par leurs richeſſes, il s'apperçut avec chagrin qu'il étoit, à l'exemple de la plûpart des nouveaux citoyens, membre d'une tribu obſcure & peu honorable. Le paſſage d'une tribu à l'autre étoit aſſez difficile, quoiqu'il ne fût pas impoſſible. Il ne trouva pas de plus court moyen pour y parvenir que de ſupplanter un citoyen de la tribu Cruſtumine, en l'accuſant & le convainquant de brigue. Il monta ainſi à la tribu de l'autre, & le fit deſcendre à la ſienne, par un de ces procédés, que les loix ont beau autoriſer, & qui répugnent toujours à la délicateſſe des ſentimens.

Du reſte, L. Cornélius Balbus n'étoit cependant point malfaiſant; & quoiqu'il eût continuellement affaire à des gens, dont les intérêts étoient contraires dans des circonſtances forts délicates, on ne voit pas qu'il ſe ſoit fait des ennemis. Livré totalement à Céſar dès les premières années du Triumvirat, il ſembloit occupé à rendre ſervice à ceux-là même que Céſar cherchoit à détruire. De ce nombre étoit Cicéron, qui ſe loue extrêmement des bons offices, que L. Cornélius Balbus lui rendit dans le tems de ſes premiers malheurs. Étoit-ce généroſité de la part de L. Cornélius Balbus, & bonté de cœur pour des gens de mérite opprimés? Étoit-ce prudence & politique pour ſe ménager des amis en cas de révolution? Ou bien étoit-ce un plan de conduite concerté entre Céſar & ſon favori, pour mieux réuſſir dans le deſſein de perdre la République? C'eſt ce que nous ignorons.

Cicéron, ayant donc été dépouillé de ſes dignités & de ſes biens, pour avoir refuſé d'entrer dans le vues du Triumvirat, & ayant été rappellé glorieuſement de l'exil dès l'année ſuivante, avoit vu L. Cornélius Balbus prendre toute la part poſſible & à ſa diſgrace & à ſon rétabliſſement. Il ne tarda pas à lui en témoigner ſa reconnoiſſance dans une affaire d'éclat, où l'orateur Romain trouvoit en même tems à déployer ſon éloquence, à rendre ſervice à un ami, & à marquer des ménagemens & des attentions pour les chefs de la République, qu'il ſe repentoit d'avoir indiſpoſés. Ils avoient toujours dans Rome des ennemis, qui n'oſant guere s'at-

taquer personnellement à eux, cherchoient à les mortifier par des voies indirectes. Entre diverses tentatives, qu'ils firent, il y en eut une, où il fut question de perdre L. Cornélius Balbus, créature du Triumvirat, & sur tout de César, qui commandoit dans les Gaules.

La conduite de L. Cornélius Balbus, qu'on auroit peut-être trouvée assez irréprochable dans d'autres circonstances, arma contre lui l'envie & la médisance. On se récrioit sur ses grandes richesses; on blâmoit également la façon dont il les avoit acquises, & l'usage qu'il en faisoit. On l'accusoit d'un luxe indécent. On lui reprochoit l'adoption de Théophane, l'acquisition des lieux de plaisance de Tusculum & son passage à la tribu Crustumine. Cicéron n'a pas beaucoup de peine à le laver sur tous ces chefs d'accusation, qui n'avoient rien de criminel, & qui demeurérent toujours renfermés dans les bornes des cercles & des conversations particulières. Il fallut donc chercher ailleurs quelque tour de chicane, qui pût traduire devant les tribunaux un homme, qui n'avoit jamais donné prise à la justice. On lui suscita un de ses anciens concitoyens, un homme de Gades, qui lui contesta le droit de bourgeoisie Romaine. Il prétendoit que les droits respectifs des villes confédérées empêchoient qu'aucun citoyen de l'une ne pût devenir citoyen de l'autre; à moins que la première n'eût autorisé juridiquement cette espèce d'aliénation, formalité, qui n'avoit point eu lieu dans la translation de L. Cornélius Balbus. C'étoit, sans l'accuser d'aucun crime, vouloir le priver de son état & de ses biens, pour faire de la peine à Pompée, dont le nouveau citoyen étoit l'ouvrage, & à César, qui en avoit fait un de ses plus chers confidens.

La ville de Gades, avertie de ce qui se passoit, désavoua hautement l'accusateur, & envoya des députés à Rome pour la défense de L. Cornélius Balbus. Cependant, il essuya l'humiliation de se voir appellé en justice; & cela, devant les Juges qui décideroient s'il étoit sujet ou non aux coups de verges; supplice auquel pouvoit être exposé tout homme qui n'étoit pas citoyen Romain. L. Cornélius Balbus eut à se consoler par la manière dont son affaire fut plaidée & jugée. Crassus prononça un discours pour lui devant le peuple. Pompée fit ensuite, sur le même sujet, une harangue, où il déclara que c'étoit sa propre cause qu'il défendoit, défiant les adversaires cachés d'oser se montrer vis-à-vis de lui. Enfin, l'un & l'autre priérent Cicéron de parler le lendemain. Il le fit; & nous avons encore son discours, où il établit invinciblement le droit de L. Cornélius Balbus, par la force des raisons & par l'autorité des exemples. Le jugement, rendu en conséquence l'an 698, confirma le privilége de bourgeoisie accordé à L. Cornélius Balbus; heureux que son affaire eût précédé les divisions de César & de Pompée. Elles éclatérent peu de tems après; & le consul Marcellus,

pour faire alors dépit à César, fit fouetter publiquement dans Rome un nouveau citoyen, en lui recommandant d'aller à César, & de lui montrer ses plaies comme une attestation de sa bourgeoisie.

Pendant que César commandoit dans les Gaules, L. Cornélius Balbus étoit tantôt avec lui à l'armée pour y exercer sa charge de Préfet des ouvriers, & tantôt à Rome pour y régler les affaires domestiques de César, ou plutôt pour y ménager les esprits en sa faveur. Absent & présent, il fut toujours en liaison avec Cicéron, qu'il tâchoit de rapprocher de César. Il leur envoyoit & leur remettoit leurs lettres mutuelles; & s'il ne vint jamais à bout de leur inspirer de vrais sentimens de cordialité l'un pour l'autre, ils en laissérent du moins voir quelques apparences l'an 700, que César prit le frere de Cicéron pour un de ses lieutenans dans les Gaules. Les soins officieux de L. Cornélius Balbus à l'égard de Cicéron nous étant connus par les lettres de ce dernier, il n'est pas douteux que, si nous avions d'autres monumens de ces tems-là, nous n'y trouvassions la même conduite de L. Cornélius Balbus à l'égard des autres citoyens; c'est-à-dire, le même caractère doux & obligeant, ou si l'on veut, la même souplesse & la même politique.

Un homme, qui joignoit ainsi le sçavoir faire & les talens à un mérite réel, se frayoit une route certaine aux dignités de la République. Nous ignorons pourtant l'époque précise de son entrée dans les charges moins considérables, par où il étoit nécessaire à tout Romain de commencer. Nous voyons seulement que l'an 703, il avoit déjà séance dans le Sénat. Il y assistoit un jour à une délibération sur la conduite de César dans les Gaules; & un avis un peu violent de Scipion attrista L. Cornélius Balbus, qui lui en fit des reproches. Ses inquiétudes à ce sujet durent se renouveller souvent dans le cours de la même année & de la suivante, que le Sénat tint de fréquentes assemblées sur la destinée de César, & conséquemment sur le sort de ceux qui lui étoient attachés.

L. Cornélius Balbus ne laissoit pas d'interposer, dans l'occasion en plein Sénat, le nom & l'autorité de César; & un jour qu'il s'agissoit d'accorder à Cicéron les honneurs de la supplication, un Tribun voulant s'y opposer, L. Cornélius Balbus lui déclara que sa résistance seroit une injure faite à César. Après cela, le décret passa en faveur de Cicéron, qui étoit absent.

Vers la fin de la même année 704, le Proconsul des Gaules, près de rentrer en Italie, refusoit de déposer le généralat, dont le tems expiroit, manifestant des projets, qui n'étoient plus équivoques. Cependant, & L. Cornélius Balbus & César lui-même écrivoient encore à Cicéron, l'un de Rome, & l'autre des environs de Ravenne, des lettres flatteuses, qui n'annonçoient que des intentions pacifiques; mais, elles

n'en imposérent point à Cicéron, qui commença à regarder L. Cornélius Balbus d'un autre œil qu'auparavant. De plus, débiteur de César pour une somme d'argent, il avoit encore cet embarras particulier, qui lui faisoit craindre la présence de L. Cornélius Balbus. » Soyez persuadé, écrivoit-il à » Atticus, que si je vais parler » hautement pour la République » en plein Sénat, le Tartessien, » au sortir de l'assemblée, viendra » me faire le compliment de vouloir bien songer à payer. « Mais, Cicéron se trompoit; il ne sçavoit pas que L. Cornélius Balbus & lui ne pourroient pas de long-tems se retrouver vis-à-vis l'un de l'autre dans le Sénat. Car, Cicéron écrivoit ceci le 6 de Décembre; & le soir même Hirtius étant arrivé à Rome du camp de César, L. Cornélius Balbus sortit brusquement de la ville pour aller joindre César, malgré un rendez-vous qu'il avoit le lendemain matin avec Scipion, pour entrer en conférence sur les prétentions de César & de Pompée. Ce départ précipité fut regardé par Pompée comme le signal de la guerre; & Cicéron, qui faisoit les réflexions les plus justes sur l'état présent de la République, n'en faisoit peut-être pas d'assez justes sur la conduite précédente de L. Cornélius Balbus. Il ne lui pardonnoit plus, ni l'adoption de Théophane, ni l'acquisition des jardins de Tusculum, ni tant d'autres démarches, dont il avoit fait solemnellement l'apologie six ans auparavant. Tant il est vrai que la différence des tems fait souvent changer de sentiment ou de langage les personnes mêmes, qui ont le plus d'esprit, & qui se piquent le plus de probité.

Enfin, la guerre civile éclata au commencement de l'an 705; L. Cornélius Balbus auroit été regardé comme un monstre, s'il se fût acharné les armes à la main contre Pompée, son premier bienfaiteur. D'un autre côté, rompre avec César c'eût été se sacrifier inutilement; & l'on ne devoit pas attendre de L. Cornélius Balbus ce trait d'héroïsme ou d'imprudence. Il prit, en homme sage, le milieu entre les deux extrêmités; c'étoit le parti le plus convenable à son caractère, à ses intérêts & à ceux de César, qui n'étoit pas fâché que ses agens ne parlassent que de paix, pourvu que ses soldats fissent bien la guerre. L. Cornélius Balbus demeura donc dans Rome comme auparavant, disant que César lui-même l'avoit dispensé de porter les armes contre des gens à qui il avoit les dernières obligations, & annonçant que César n'avoit rien plus à cœur que de voir Pompée le maître; à condition qu'il fût lui-même en sûreté. Une conduite modérée répondoit à ces discours pacifiques; ce qui en imposa à quelques-uns; & Pline, plus de cent ans après, étoit encore dans cette idée, que, si L. Cornélius Balbus suivit le parti de César, il ne le fit que dans l'espérance de ramener la paix. D'autres pourront croire qu'il étoit trop habile homme pour ne la pas faire espérer & pour l'espérer lui-même.

Il

Il avoit dans l'armée de César un neveu, que ce Général députa aux Consuls pour les engager de revenir à Rome, d'où ils s'étoient enfuis à son approche. Des contre-tems empêchérent le succès de la députation. On ne sçauroit douter que l'oncle n'ait eu la principale part à tout ce qui arriva pour lors d'heureux, soit à sa famille, soit à ses anciens concitoyens. Dès la première année des guerres civiles, César fit restituer au temple d'Hercule de Gades les riches dépouilles, qu'on en avoit enlevées peu auparavant, & accorda le droit de bourgeoisie Romaine à tous les habitans.

On ne s'arrêtera point à quelques petits faits particuliers répandus dans les lettres de Cicéron, qui nous apprennent la conduite toujours soûtenue de L. Cornélius Balbus dans ces tems d'orage, son zéle pour les intérêts de César, ses ménagemens pour le parti opposé, son talent pour les affaires, son crédit, sa magnificence, son caractère vif & agissant. Les mouvemens, qu'il se donnoit, semblent dire qu'il joignoit à la vigueur d'esprit une santé forte & robuste. Il étoit pourtant sujet à la goutte.

Il paroît qu'il fut Édile l'an 709, puisqu'on s'adressa fort souvent à lui, précisément cette année-là, pour des célébrations de jeux, pour des négociations de maisons & de jardins, & pour de pareils arrangemens qui étoient du ressort de l'Édilité. Un des principaux devoirs de cette charge étoit de veiller sur les cérémonies religieuses, & d'en écarter les innovations. Cependant, César, étant revenu à Rome cette même année, qui fut celle d'avant sa mort, souffrit qu'on portât ses statues avec celles des divinités à l'ouverture des jeux du Cirque, & qu'on lui consacrât des temples, des autels & des Prêtres; excès énormes, que L. Cornélius Balbus, ainsi qu'on a lieu de le présumer, eut à se reprocher plus que personne. Peu de tems après, le Sénat ayant décerné au Dictateur des honneurs excessifs & même fous, & étant venu, les Consuls à la tête, pour lui en annoncer la nouvelle; César, qui rendoit alors la justice auprès du temple de Vénus, voulut par politesse se lever de son siége. Mais L. Cornélius Balbus, dit-on, lui inspira de demeurer assis, en lui disant de se souvenir qu'il étoit César. Plutarque & Suétone, auteurs du récit, avertissent que la circonstance, qui regarde L. Cornélius Balbus, n'étoit qu'un ouï dire; & il semble en effet qu'elle n'est pas trop dans son caractère. Mais, généralement parlant, est-il possible qu'il n'ait pas souvent donné dans des excès de complaisance & de flatterie, ayant été jusqu'à la fin l'ami & le confident d'un homme tel que César?

La mort de celui-ci, arrivée aux ides de Mars 710, fut annoncée par de prétendus prodiges; & Suétone en a rapporté un sur la foi de L. Cornélius Balbus. On découvrit, dit-il, à Capoue un ancien tombeau, avec une Inscription qui marquoit que dans le

tems qu'on en feroit la découverte, un descendant d'Iule seroit tué par ses propres parens. C'est un fait, ajoûte Suétone, qu'on ne traitera point de fable. Il est allégué par L. Cornélius Balbus favori de César. Comme nous ignorons à quel point L. Cornélius Balbus pouvoit être susceptible des bruits populaires, nous devons juger qu'il rapporta ce prodige, ou par une crédulité tout-à-fait superstitieuse, ou plutôt par politique, dans un tems où il n'étoit pas indifférent aux partisans de César d'intéresser le ciel & la terre à la justification de sa mémoire. Quelques Sçavans modernes ont soupçonné avec fondement que le récit de Suétone avoit été tiré de l'Éphéméride de L. Cornélius Balbus; ouvrage, que Sidonius a compté parmi les écrits historiques de la vie & des actions de César. Sidonius fait l'éloge de ce journal; & il est certain que personne n'étoit plus en état de fournir des mémoires sur ce sujet que L. Cornélius Balbus. César n'avoit rien de secret pour eux. Ce qu'il vouloit dérober à la connoissance du reste du monde, il leur en faisoit confidence par un genre d'écriture singulier, qu'eux seuls connoissoient. L. Cornélius Balbus, non content de travailler à la gloire de César par des mémoires particuliers, avoit engagé un de ses amis à continuer l'histoire, que César avoit écrite de ses propres guerres. Ce fut Hirtius, mort Consul l'année d'après le meurtre de César. Son ouvrage est parvenu jusqu'à nous; & l'Auteur, en le dédiant à L. Cornélius Balbus, déclare que c'est à sa sollicitation qu'il l'a entrepris.

Ces deux amis, Hirtius & L. Cornélius Balbus, sortirent de Rome quelques jours après la mort de César, dans le tems que Marc-Antoine se mettoit à portée de lui succéder, sous prétexte de le venger. Ils arrivérent à Aquinum à une journée l'un de l'autre. On crut d'abord qu'ils alloient ensemble aux eaux de Baies; & l'on vit bientôt que le motif de leur voyage avoit été d'aller au-devant d'Octavien, nommé héritier par le testament de César. Cicéron s'étoit aussi retiré de Rome dans une maison de campagne au voisinage de Naples, où L. Cornélius Balbus alla pendant quelque tems lui tenir compagnie. Octavien arriva le 18 d'Avril à Naples; L. Cornélius Balbus y accourut le lendemain matin, & revint le soir même, annoncer à Cicéron le dessein où étoit Octavien d'accepter l'hérédité. On remarquoit alors, dans toutes les démarches de L. Cornélius Balbus, un homme intriguant & rompu au train des affaires, qui ne redoutoit rien tant que le repos. Cicéron, qui en faisoit alors la réflexion dans une de ses lettres à Atticus, ajoûte ces mots: » Vous connoissez l'homme » & sa dissimulation. Cependant, » il nous comptoit les projets » d'Antoine..... Il se plaignoit » aussi d'avoir des ennemis; & » tout son discours n'aboutissoit » qu'à faire entendre qu'il étoit » partisan d'Antoine. Que vou- » lez-vous que j'en dise? nulle

» sincérité de sa part. « Cicéron ne pouvoit pourtant pas s'empêcher d'avoir toujours quelque tendresse pour L. Cornélius Balbus, & de s'occuper des prétendus ennemis de cet ami de tout le monde. » Je voudrois, écrivoit-il encore à Atticus, que nous puissions radoucir les esprits en sa faveur; mais, il ne croit pas lui-même la chose possible. «

La suite des événemens fit bientôt voir que ce n'étoit pas pour L. Cornélius Balbus qu'il falloit trembler. Octavien prit avec son monde le chemin de Rome, d'où L. Cornélius Balbus écrivit à Cicéron les nouvelles pendant quelque tems; après quoi, l'on ne trouve plus qu'une affaire ou deux, qu'ils aient traitées ensemble dans le cours de la même année 700. Cicéron fut enveloppé dans la proscription de l'année suivante, pendant que L. Cornélius Balbus d'un côté, & son neveu de l'autre, se faisoient jour aux premières charges de l'Empire. L. Cornélius Balbus, après avoir été Préteur vers l'an 711, fut ensuite Propréteur d'abord après. Une médaille, frappée sous le Triumvirat, lui donne ce titre de Propréteur; ce qui regarde nécessairement l'an 712 ou 713, puisqu'il parvint au Consulat en 714.

Il fut le premier des étrangers élevé à la dignité de consul Romain. Pline en fait la remarque; & il trouve singulier qu'on ait ainsi accordé à un homme, né sur les bords de l'Océan, une charge refusée autrefois si long-tems aux Latins mêmes, qui étoient aux portes de Rome. L'occasion de sa nomination au Consulat fut une émeute populaire, arrivée sous les consuls Cn. Domitius Calvinus & C. Asinius Pollion, qui furent contraints d'abdiquer. Les Triumvirs leur substituérent ou permirent au peuple de leur substituer L. Cornélius Balbus & P. Canidius. Dion écrit que ces deux Consuls subrogés ne furent en place que peu de jours, parce que l'année étoit près d'expirer.

On ignore le reste de la vie de L. Cornélius Balbus & le tems de sa mort. On sçait seulement qu'en mourant il légua, par tête à chaque citoyen, vingt-cinq deniers d'argent; car, c'est ainsi qu'il faut entendre les vingt-cinq drachmes de l'historien Dion. C'étoit par tête environ quinze livres de notre monnoie, & le tiers de la somme léguée autrefois à chaque citoyen par le testament de César. Si l'on étendoit le legs de L. Cornélius Balbus à tous les citoyens Romains sans exception, & qu'on jugeât de leur nombre par le premier dénombrement fait par Auguste, douze ans après le consulat de L. Cornélius Balbus, & vraisemblablement vers le tems de sa mort, ce legs auroit été de plus de soixante millions, puisque le dénombrement d'Auguste fut de quatre millions soixante-trois mille citoyens. Dans cette supposition, les facultés de L. Cornélius Balbus auroient passé de beaucoup celles des particuliers de ce tems-là les plus opulens, dont Pline a apprécié les richesses, sans faire mention de L. Cornélius Balbus.

Il eſt donc plus naturel de réduire le legs porté par ſon teſtament à une partie ſeulement des citoyens, c'eſt-à-dire, à ceux des habitans de Rome, que la médiocrité de leur fortune mettoit dans le cas de porfiter des diſtributions publiques.

On ne voit pas que L. Cornélius Balbus ait laiſſé des enfans après lui. Cependant, l'empereur Balbin ſe venta d'être de ſa poſtérité, à en croire Capitolin.

DIGRESSION ſur le portrait de L. Cornélius Balbus.

Les Écrivains de ſon ſiécle, occupés d'objets plus conſidérables & plus intéreſſans, ne ſe ſont pas attachés à nous le peindre avec toutes ſes couleurs. Ils n'ont fait qu'ébaucher çà & là différens traits. Natif d'une petite iſle, qui n'avoit de rapport avec les autres nations, que celui de ſon trafic & de ſon commerce, il ne pouvoit eſpérer, en s'y fixant, que d'y vivre dans une condition obſcure & tranquille, ou d'y devenir peut-être, à force de travail, un riche négociant.

Le premier parti ne convenoit point à un génie actif & intriguant, ni le ſecond à une ame ambitieuſe. Il eut le courage de s'expatrier & de ſe livrer au métier des armes. Ses ſervices militaires, en le faiſant incorporer parmi les citoyens Romains, lui ouvrirent enfin une carrière digne de lui. Il parut dans la capitale du monde avec des talens ſupérieurs, annoncés & ſoûtenus par des protections puiſſantes; ſans quoi les talens demeurent ordinairement enfouis. Exempt de vices groſſiers & ennemi de tout excès, il ne s'attira jamais de mauvaiſes affaires. Officieux & complaiſant, il ſe fit des amis. Intelligent, vif, laborieux, attentif à tout, il amaſſa des richeſſes immenſes; & ſon peu de délicateſſe en matière de ſentimens ou les autres défauts, qu'il pouvoit avoir, ne furent jamais de nature à mettre obſtacle à ſa fortune. Il n'affecta point une vertu rigide dans un tems où Rome, fort éloignée de la ſimplicité & des mœurs auſtères de ſes premiers habitans, ſe plongeoit dans la diſſolution & dans le déſordre. Il fut magnifique & ſomptueux par goût & par réflexion. C'étoit alors un moyen néceſſaire pour s'attirer la conſidération publique, & pour obtenir des dignités, qui réparoient les breches qu'on pouvoit avoir faites d'ailleurs à ſa fortune, ou même à ſon honneur.

Homme de guerre & homme d'État, homme de ſociété & homme de cabinet, homme de génie & homme de détail, il fut un inſtrument propre à tout, entre les mains de Céſar. Il ſervit utilement le proconſul des Gaules dans ſes armées, & plus utilement encore le tyran dans Rome, en faiſant ſemblant de n'avoir l'œil que ſur des affaires domeſtiques. Il avoit toute la confiance de ſon maître, ſans qu'il y parût, ſçachant que le crédit d'un favori n'eſt jamais plus ſolidement appuyé, que lorſqu'il ne s'en laiſſe point éblouir, & qu'il peut en tempérer l'éclat aux

yeux du public. Il étoit sans doute trop sage & trop modéré pour inspirer à César tout ce qu'il exécuta depuis; & César lui-même étoit d'un caractère si décidé, qu'on ne mettra jamais sur le compte de ses ministres, ni ses exploits héroïques, ni ses projets criminels. Mais, s'il conçut en premier le dessein & le plan de renverser la République, que peut-on penser de ses confidens, si non qu'ils furent & trop habiles & trop fideles à le seconder? Ils se réunirent après sa mort pour faire passer ses biens & ses dignités sur la tête d'Octavien. Ils y réussirent: & L. Cornélius Balbus arriva au comble des honneurs par les mêmes voies, qui lui en avoient ouvert l'entrée. Il vécut dans un état de grandeur qui étoit son ouvrage. Il fit sentir à sa famille & à sa ville les effets de sa protection, & dans le don qu'il fit en mourant au peuple Romain, il avoit eu César pour modele, & il eut Auguste pour imitateur.

BALBUS [L. Cornélius], *L. Cornelius Balbus*, Λ. Κορνήλιος Βάλβος, (a) neveu du précédent, naquit comme lui à Cadiz. On a vu dans l'histoire de l'oncle, que le neveu, étant dans l'armée de César, fut député par son général vers les Consuls pour les engager de revenir à Rome, d'où ils s'étoient enfuis, & que des contretems empêchérent le succès de la députation. Dans la suite, il parvint peu à peu aux dignités les plus éminentes. L'an de Rome 711, il fut envoyé Questeur en Espagne, où il commit des excès capables de le perdre, si peut-être la considération qu'on avoit pour son oncle ne l'eût sauvé, ou plutôt si les Triumvirs, occupés dans Rome à leurs sanglantes exécutions, n'avoient pas eu les yeux fermés sur les désordres des provinces.

Depuis, L. Cornélius Balbus, étant devenu proconsul d'Afrique, vainquit les Garamantes, nation qui n'avoit jamais éprouvé les armes Romaines. Cette victoire lui mérita les honneurs du triomphe; & dans la cérémonie parut une longue file de noms barbares, de peuples, de villes & de montagnes, jusques-là inconnues & par lui subjuguées. La personne du Triumphateur étoit elle-même une singularité remarquable. En effet, L. Cornélius Balbus est le seul, qui, n'étant citoyen Romain que par grace, & n'ayant pas même l'avantage d'être né dans l'Italie, ait obtenu le plus grand honneur, auquel un Romain pût aspirer. Nul particulier n'eut cet honneur depuis L. Cornélius Balbus. Sans doute que pour détruire la proposition que l'on avance, personne ne voudroit alléguer sérieusement l'exemple de Bélisaire, qui triompha six cens ans après à Constantinople sous le regne de Justinien.

L'an de Rome 739, L. Corné-

(a) Plin. Tom. I. p. 250. Tom. II. p. 734. Dio. Cass. pag. 539. Strab. p. 169. Crév. Hist. des Emp. T. I. pag. 81. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 237. & *suiv.* Tom. XXI. pag. 313, 314.

lius Balbus célébra la dédicace d'un théatre, qu'il avoit construit à ses frais, & qui porta son nom. Il en retira non seulement des applaudissemens populaires, mais l'honneur que lui déféra Tibère alors consul, d'opiner le premier dans le Sénat. Les estimateurs judicieux loueront pourtant davantage un autre monument de la magnificence de L. Cornélius Balbus. Comme il étoit de Cadiz, il bâtit à ses compatriotes une nouvelle ville près de l'ancienne, qui étoit fort petite, avec un arsenal de mer en terre ferme, vis-à-vis de l'isle où la ville est située. Il ne pouvoit faire un plus noble usage des richesses immenses, que lui & son oncle avoient acquises, en s'attachant à la maison des Césars.

BALBUS CORNÉLIUS THÉOPHANE, *Babus Cornelius Theophanes*, (*a*) historien de réputation, étoit, selon Capitolin, un des ancêtres de l'empereur Balbin.

Ce Prince étoit de la famille Cœlia; ainsi, tout le rapport qu'il y avoit entre Balbus Cornélius Théophane & lui, étoit sans doute une ressemblance de nom, même fort imparfaite. La question n'est donc point de sçavoir de qui Balbin descendoit, mais de qui on prétend le faire descendre en nommant parmi ses ancêtres, Balbus Cornélius Théophane, historien de réputation. A ces titres, Savaron & Bayle reconnoissent Balbus; Vossius n'y apperçoit que le seul Théophane; & Fabretti les y retrouve l'un & l'autre confondus en un seul par un de ces traits de négligence, ordinaires aux Auteurs de l'histoire des Augustes. Le texte de Capitolin seroit sans tous ces embarras, si l'on y suppléoit une conjonction, & qu'au lieu de lire *à Balbo Cornelio Theophane*, on lût *à Balbo Cornelio & Theophane*. Alors, Balbin descendra de Balbus & de Théophane; & en effet, descendant de Balbus, il seroit aussi descendu de Théophane, pere adoptif de Balbus.

BALBUS [NONIUS], *Nonius Balbus*, Νώνιος Βάλϐος, (*b*) vivoit du tems d'Auguste. Il fut Tribun du peuple, au rapport de Dion.

BALBUS [D. LÉLIUS], (*c*) *D. Lælius Balbus*, Δ. Λαίλιος Βάλϐος, étoit consul avec C. Antistius Vétus, l'an de Rome 746.

BALCAZAR, fils de Pygmalion, roi de Tyr & d'Astebé. Cette Princesse, après avoir fait périr son mari de la manière la plus tragique, voulut encore faire noyer son fils. Mais, Balcazar, instruit de la cruelle résolution de sa mere, se sauva dans une barque, & passa en Syrie, où il garda les troupeaux pour gagner sa vie. Narbal, un des principaux officiers de la cour, qui l'avoit averti des desseins de sa mere, le fit revenir, en lui envoyant un anneau d'or, qui étoit le signe, dont ils étoient convenus; & ce Prince monta sur son trône après la mort de son ennemie.

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 331. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 342.

(*b*) Dio. Cass. pag. 419.

(*c*) Dio. Cass. pag. 554. Crév. Hist. des Emp. T. I. pag. 178.

BALDAD, *Baldad*, Βαλδάδ, (*a*) roi de Sué, étoit un des amis de Job. Ce Prince, ayant appris tous les maux, qui étoient arrivés à Job, partit de son païs, & le vint trouver. Mais, lorsqu'il étoit encore assez loin, ayant levé les yeux pour le considérer, il ne le reconnut point; & ayant jetté un grand cri, il commença à pleurer. Il déchira ses vêtemens, & jetta de la poussière en l'air, pour la faire retomber sur sa tête. Il demeura avec lui assis sur la terre durant sept jours & sept nuits, sans lui dire aucune parole; car, il voyoit que sa douleur étoit extrême. Au bout de ce tems-là, Job fut le premier à ouvrir la bouche. Baldad lui fit ensuite un discours, où l'on voit bien que c'est l'esprit de Dieu, qui parle & non pas celui de l'homme. Job y répondit d'une manière qui fait honneur à sa piété.

Le païs, où regnoit Baldad, faisoit partie de l'Arabie déserte, à l'orient de la Terre Sainte. Car, c'est dans ce canton que les descendans de Sué, fils d'Abraham & de Céthura avoient fixé leur demeure.

BALÉ, *Bale*, Βαλὲ, (*b*) fils aîné de Benjamin, fut pere de plusieurs enfans. Il est aussi appellé Béla.

BALÉ, *Bale*, Βαλὰκ, (*c*) fils de Béor, fut le premier, qui regna au païs d'Édom, avant qu'il y eût un Roi établi sur les enfans d'Israël. Sa ville s'appelloit Dénaba. Après sa mort, Jobab, fils de Zaré de Bosra, regna en sa place. Balé est nommé Bèla dans la Génese.

BALÉARES [les Isles], (*d*) *Insulæ Baleares*, Νῆσοι Βαλεαρίδες, *vel* Βαλιαρίδες. Ces deux Isles, que les Grecs nommoient encore Gymnésies, parce que les habitans vivoient tous nus en été, étoient situées dans la Méditerranée, entre l'Espagne & la Sardaigne, vis-à-vis l'embouchure de l'Ébre; c'est-à-dire, entre Sagunte & Tarragone. La plus grande avoit deux villes, Palme & Pollentie, l'une à l'orient & l'autre à l'occident. Sa longueur étoit d'environ six cens stades, & sa largeur de deux cens seulement. Ces deux nombres sont doubles dans Artémidore. L'Espagne n'en étoit qu'à une journée de navigation. La plus petite avoit aussi deux villes, Iamne & Magon; elle n'étoit éloignée de Pollentie que de soixante-dix stades. Elle nourrissoit quantité d'animaux de toutes sortes; mais, sur tout des mulets d'une espèce bien différente des nôtres, dit Diodore de Sicile, tant par leur grandeur que par leur cri. L'une & l'autre étoient

(*a*) Genes. c. 25. v. 2. Job. c. 2. v. 11 *&* *seq*. c. 8. v. 1. *&* *seq*. c. 9. v. 1. *&* *seq*. c. 10. v. 1. *&* *seq*.

(*b*) Paral L. I. c. 7. v. 33.

(*c*) Genes. c. 36. v. 32. Paral. L. I. c. 1. v. 43, 44.

(*d*) Strab. pag. 167, 168. Ptolem. L. II. c. 6. Diod. Sicul pag. 206, 207. Plin. Tom. I. pag. 159, 463, 483, 570. Pomp. Mel. pag. 153, 154. Tit. Liv. L. XXI. c. 21, 55. L. XXII. c. 20, 37. L. XXIII. c. 40. L. XXVIII. c. 37. L. XXXVIII. c. 29. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 133. Dom Vaisset. Géog. Hist. Civ. & Ecclés. Tom. VIII. pag. 396.

très-fertiles, & entretenoient environ trente mille habitans.

Strabon dit que ces deux Isles sont heureuses l'une & l'autre, & qu'elles ont de bons ports ; que cependant l'entrée ne laisse pas d'en être assez difficile à cause des rochers, qui sont cachés sous l'eau; ce qui étoit cause que, quand on y entroit, il falloit user de beaucoup de précaution.

Quelques-uns croyent, mais sans fondement, que les isles Baléares furent ainsi appellées d'un certain Baléus, compagnon d'Hercule, qui s'arrêta dans ces Isles; mais, d'autres, avec plus de vraisemblance, dérivent ce nom du Grec βάλλειν, qui signifie jetter ou darder, parce que les habitans se servoient du javelot & de la fronde, avec une adresse admirable. Les Poëtes font souvent mention de leurs frondes, & Virgile entr'autres:

Stuppea torquentem Balearis verbera fundæ.

Les Grecs se vantent d'avoir peuplé ces Isles; les uns voulant avec Lycophron, que ce soient ceux de Béotie; & les autres ceux de Rhodes, sous la conduite de Néoptolème, qui étoit leur chef à la guerre de Troye. Il n'est pas impossible que les uns & les autres soient venus jusques-là. Néanmoins, ni le langage de ces Insulaires, ni leurs coûtumes, fort différentes de celles des Béotiens & des Rhodiens, ne témoignent pas qu'ils en tirent leur origine.

Ce que l'Histoire nous apprend de plus certain là-dessus, c'est que les isles Baléares furent habitées par les Phéniciens dans les tems les plus reculés; que les Romains en firent la conquête sous la conduite de Métellus, & qu'elles furent d'abord comprises dans la Tarragonoise. Après la subdivision des provinces, elles en firent une particulière, gouvernée par un préfet, & ensuite par un président.

Les habitans, ainsi que les Ébuséens leurs voisins, vivoient en paix, à cause de la force & de la fertilité du païs. Quelques malfaiteurs s'étant joints à des pirates, furent généralement blâmés. C'étoient d'excellens frondeurs. Ils disoient eux-mêmes qu'ils s'étoient exercés beaucoup à cet art, depuis que les Phéniciens s'étoient emparés de ces Isles. On rapporte qu'ils furent les premiers, qui portérent de larges tuniques. Ils alloient au combat sans ceinture, ayant un bouclier à la main, ou un javelot brûlé par le bout & rarement armé d'un petit fer. Ils portoient à l'entour de leurs têtes trois frondes d'une espèce de jonc, ou plutôt ils n'en avoient qu'une au tour de la tête; ils avoient l'autre au tour du ventre, & la troisième dans leurs mains. Leurs frondes étoient de trois sortes, une longue, qu'on appelloit Macrocolon, pour porter des coups au loin, une autre courte, qui se nommoit Brachycolon, pour frapper de près, & une troisième médiocre, pour lancer des coups médiocres.

Dans les expéditions militaires, ils jettoient les plus grosses pier-

res & avec plus de violence que les machines mêmes. Quand ils assiégeoient une place, ils atteignoient aisément ceux, qui gardoient les murailles ; & dans les batailles rangées, ils brisoient les boucliers, les casques & toutes les armes défensives de leurs ennemis. Ils avoient une telle justesse dans la main, qu'il leur arrivoit peu souvent de manquer leur coup.

Ces Insulaires, dès l'enfance, étoient exercés à tirer de la fronde ; de sorte que les enfans n'avoient du pain, qu'après qu'ils avoient touché le but d'un coup de fronde. On prétend même que les meres attachoient leur déjeuné au haut d'un arbre ou d'une perche pour les obliger de l'abattre à coups de fronde. C'est pourquoi Métellus, faisant voile vers les isles Baléares, fit étendre des peaux sur les vaisseaux, afin de parer les coups de fronde. Ce qui contribuoit le plus à la fertilité & à l'abondance du païs, c'est qu'on n'y trouvoit presqu'aucun animal nuisible. On dit que, dans les commencemens, il n'y avoit point de lapin ; mais qu'on y en apporta deux, un mâle & une femelle, du continent opposé, & que depuis il s'y en engendra une si grande quantité, qu'ils renversoient les maisons & les arbres, & qu'ils causoient la famine dans le païs, en ravageant les moissons ; de façon que les habitans furent contraints d'implorer le secours des Romains. Du tems de Strabon, ils étoient devenus d'assez bons chasseurs, pour ne pas permettre que ces animaux s'accrussent au point de leur nuire.

Il croissoit peu de vignes dans les isles Baléares ; & cette rareté du vin étoit cause que les habitans l'aimoient beaucoup. Ils manquoient absolument d'huile d'olive ; & ils ne s'oignoient que d'une espèce d'huile, qu'ils tiroient du lentisque, & qu'ils mêloient avec de la graisse de porc. L'amour & l'estime, qu'ils avoient pour le sexe, alloient si loin, que si les corsaires leur enlevoient une femme, ils ne faisoient aucun scrupule de donner pour sa rançon trois ou quatre hommes. Leurs habitations étoient soûterreines, & ils ne les plaçoient que dans des lieux escarpés. Ainsi, le même expédient les mettoit à l'abri des injures de l'air & des incursions des Barbares. L'or & l'argent n'étoient point en usage chez eux ; & ils ne permettoient pas que l'on en fît entrer dans leur Isle. La raison, qu'ils en apportoient, c'est qu'Hercule ne déclara autrefois la guerre à Géryon, fils de Chrysaor, que parce qu'il possédoit des trésors immenses d'or & d'argent. Pour mettre donc leurs possessions à couvert de l'envie, ils interdisoient chez eux le commerce de ces métaux. Ce fut même pour conserver cette coûtume ; que s'étant mis autrefois à la solde des Carthaginois, ils ne voulurent point rapporter leur paye dans leur patrie ; mais, ils l'employérent toute entière à acheter des femmes & du vin, qu'ils emmenérent avec eux.

Ils avoient une étrange prati-

que dans leurs mariages. Après le festin des nôces, les parens & les amis alloient trouver, chacun à leur tour, la mariée. L'âge décidoit de ceux, qui devoient passer les premiers; & le mari étoit toujours le dernier, qui recevoit cet honneur. La cérémonie, qu'ils observoient, quand il s'agissoit d'enterrer leurs morts, n'étoit guere moins particulière. Ayant brisé d'abord à coups de bâton tous les membres du cadavre, ils le faisoient entrer dans une urne, & le couvroient ensuite d'un grand tas de pierres.

Les Sarasins s'étant emparés au huitième siécle des isles Baléares, y établirent un de leurs royaumes, que Charlemagne soumit à sa domination; mais, les Sarasins secouérent bientôt après le joug, & y regnérent jusqu'à Jacques I, roi d'Aragon, qui les subjugua, en 1229 & 1230. Jacques, son second fils, lui succéda, & transmit le royaume à ses descendans, jusqu'à l'an 1344, que Pierre IV, roi d'Aragon, en dépouilla Jacques II, & le réunit à sa couronne.

Les isles Baléares se nommoient en Latin *Balearis major*, & *Balearis minor*. Ces deux noms se sont conservés jusqu'à présent, dans ceux de Majorque & de Minorque, que ces deux Isles prennent aujourd'hui.

BALEINE, *Balæna*, (*a*) sorte de poisson, qui passe pour le plus grand de tous les animaux. On dit qu'on a vu des Baleines, qui avoient jusqu'à deux cens pieds de longueur. Quelque énorme que soit cet animal par lui-même, il y a apparence qu'on aura voulu l'agrandir encore davantage par l'amour du merveilleux. On prétend à la Chine, qu'on y a vu des Baleines longues de neuf cens soixante pieds. D'autres ont comparé ces grands poissons à des écueils, à des isles flottantes, &c. Quoiqu'il en soit de ces relations, on assure que les premières Baleines, que l'on pêchoit autrefois dans le Nord, étoient beaucoup plus grandes que celles, qu'on y trouve à présent; sans doute parce qu'elles étoient plus vieilles.

On ne sçait pas quelle est la vie de ces animaux. Il est vraisemblable qu'ils vivent très-longtems.

Les Baleines, que l'on prend sur la côte de Bayonne & dans les Indes, ont environ trente-six coudées de longueur sur huit de hauteur. L'ouverture de la bouche est de dix-huit pieds. Il n'y a point de dents; mais, il se trouve, à la place, des lames d'une sorte de corne noire, terminée par des poils assez semblables à des soies de cochon, qui sont plus courts en devant qu'en arrière. On a donné le nom de fanons aux lames, qui sont dans la bouche. On les fend pour les employer à différens usages. C'est ce qu'on appelle la Baleine, dont on se sert pour faire des corps pour les femmes, les busques, &c. La langue est d'une substance si molle, que

(*a*) Plin. Tom. II. pag. 573. Job. c. 40. v. 20. *& seq.*

lorſqu'on l'a tirée hors de la bouche de l'animal, on ne peut plus l'y faire rentrer. Les yeux ſont à quatre aunes de diſtance l'un de l'autre. Ils paroiſſent petits à l'extérieur ; mais, au-dedans, ils ſont plus grands que la tête d'un homme. La Baleine a deux grandes nageoires aux côtés. Il n'y en a point ſur le dos. La queue eſt ſi grande & ſi forte que lorſque l'animal s'agite, il pourroit, dit-on, renverſer un petit vaiſſeau. Le cuir de la Baleine eſt fort dur & de couleur noire. Il n'y a point de poils. Il s'y attache quelquefois des coquillages, tels que des lépas & des huitres.

L'eſtomac de la Baleine eſt d'une grande étendue ; cependant, on n'y a pas vu des choſes d'un grand volume. Rondelet dit qu'on n'y trouve que de la boue, de l'eau, de l'algue puante, & qu'on en a tiré quelquefois des morceaux d'ambre. Il ſoupçonnoit que la Baleine n'avaloit point de poiſſons, parce qu'on n'en avoit pas vu dans ſon eſtomac ; mais, Willugby fait mention d'une Baleine, qui avoit avalé plus de quarante merlus, dont quelques-uns étoient encore tous frais dans ſon eſtomac. D'autres diſent que ces grands poiſſons vivent en partie d'inſectes de mer, qui ſont en aſſez grand nombre dans les mers du Nord pour les nourrir, & qu'on a trouvé dans leur eſtomac dix ou douze poignées d'araignées noires, des anchois & d'autres petits poiſſons blancs, mais jamais de gros. Les Baleines mangent une très-grande quantité de harengs.

M. Anderſon eſt entré dans un détail très-ſatisfaiſant ſur les différentes eſpèces de Baleines, dans ſon hiſtoire naturelle d'Iſlande & du Groënland, &c. Selon cet Auteur, la véritable Baleine de Groënland a des barbes & le dos unis. C'eſt celle que Ray diſtingue par cette phraſe : *Balæna vulgaris edentula, dorſo non pinnato.* La groſſeur énorme de ce poiſſon fait qu'il n'approche guere des côtes d'Iſlande, & le retient dans des abimes inacceſſibles vers Spitzberg & ſous le pole du Nord. Il a juſqu'à ſoixante ou ſoixante-dix pieds de longueur. La tête ſeule fait un tiers de cette maſſe. Les nageoires des côtes ont depuis cinq juſqu'à huit pieds de long. La geule eſt horiſontale, un peu recourbée vers le haut aux deux extrêmités. Elle forme à peu près deux demi-lunes ; elle a trois ou quatre braſſes de largeur. Ses coups ſont très-violens, ſur tout lorſque ce poiſſon eſt couché ſur le côté. C'eſt par le moyen de ſa queue que la Baleine ſe porte en avant ; & on eſt étonné de voir avec quelle viteſſe cette maſſe énorme ſe meut dans la mer. Les nageoires ne lui ſervent que pour aller de côté. L'épiderme de ce poiſſon n'eſt pas plus épais que du gros papier ou du parchemin. La peau eſt de l'épaiſſeur du doigt, & couvre immédiatement la graiſſe, qui eſt épaiſſe de huit pouces ou d'un pied. Elle eſt d'un beau jaune, lorſque le poiſſon ſe porte bien. La chair, qui ſe trouve au-deſſous, eſt maigre & rouge. La mâchoire ſupérieure eſt garnie des deux côtés de barbes, qui s'ajuſ-

tent obliquement dans la mâchoire inférieure comme dans un fourreau, & qui embrassent, pour ainsi dire, la langue des deux côtés. Ces barbes sont garnies du côté de leur tranchant de plusieurs appendices, & sont rangées dans la mâchoire comme des tuyaux d'orgue, les plus petites devant & derrière, & les plus grandes dans le milieu. Celles-ci ont six ou huit pieds & plus de longueur. La langue est adhérante presqu'en entier; ce n'est, pour ainsi dire, qu'un morceau de graisse. Mais, il est si gros, qu'il suffit pour remplir plusieurs tonneaux. Les yeux ne sont pas plus grands que ceux d'un bœuf; & leur crystallin desséché n'excéde pas la grosseur d'un gros pois. Ils sont placés sur le derrière de la tête, à l'endroit où elle est le plus large. Les Baleines ont des paupières & des sourcils. On ne voit dans ces poissons aucune apparence d'oreilles au-dehors. Cependant, ils ont l'ouïe très-bonne; & si on enleve l'épiderme, on apperçoit, derriere l'œil & un peu plus bas, une tache noire, & dans ce même endroit, un conduit, qui est sans doute celui de l'oreille. Les excrémens de la Baleine ressemblent assez au vermillon un peu humecté. Ils n'ont aucune mauvaise odeur. Il y a des gens, qui les recherchent, parce qu'ils teignent d'un joli rouge, & cette couleur est assez durable sur la toile. La Baleine femelle porte pendant neuf ou dix mois; & pendant ce tems-là, elle est plus grosse que d'ordinaire, sur tout lorsqu'elle est près de son terme. On prétend qu'un embryon de dix-sept pouces est déjà tout-à-fait formé & blanc; mais, étant parvenu au terme, il est noir & a environ vingt pieds de longueur. La Baleine ne porte ordinairement qu'un fœtus, & rarement deux. Lorsqu'elle donne à tetter à son petit, elle se jette de côté sur la surface de la mer, & le petit s'attache à la mamelle. Son lait est comme le lait de vache. Lorsqu'elle craint pour son petit, elle l'emporte entre ses nageoires.

On trouva près de l'isle de Corse, en 1620, une Baleine, qui avoit cent pieds de longueur. Son lard pesoit cent trente-cinq mille livres. Il fallut employer les forces de dix-sept hommes pour tirer du corps de l'animal le gros intestin dont la capacité étoit si grande, qu'un homme à cheval auroit pu y entrer. L'épine du dos étoit composée de trente-deux vertébres. Cette Baleine étoit femelle & pleine. On retira de la matrice un fœtus, qui avoit trente pieds de longueur, & qui pesoit quinze cens livres.

Quelqu'utile que soit la pêche de la Baleine, il s'est passé des siécles sans que les hommes ayent osé la tenter. C'étoit, au tems de Job, une entreprise qu'on regardoit comme si fort au-dessus de leurs forces, que Job même se sert de cet exemple pour leur faire sentir leur foiblesse, en comparaison de la Toute-puissance divine. » Homme, enleveras-tu la Baleine avec l'hameçon, & lui lieras-tu la langue avec une cor-

» de ? Lui pafferas-tu un anneau » dans le nez, & lui perceras tu » la mâchoire avec le fer ? La ré- » duiras-tu à la fupplication & à » la prière ? Fera-t-elle un pacte » avec toi, & fera-t-elle ton ef- » clave éternel ? Te joueras-tu » d'elle comme de l'oifeau, & » fervira-t-elle d'amufement à ta » fervante ? Tes amis la coupe- » ront-ils par pièces, & tes négo- » cians la trafiqueront-ils par » morceaux ? Rempliras-tu ton » filet de fa peau & de fa tête, le » réfervoir des poiffons ? Mets » ta main fur elle ; fouviens-toi » de la guerre, & ne parle » plus. «

Envain, les incrédules voudroient-ils mettre en contradiction le difcours de Job avec l'expérience d'aujourd'hui. Il eft évident que l'Écriture parle ici d'après les notions populaires de ces tems-là, comme Jofué, quand il dit : *arrête toi, foleil.* L'exemple du livre de Job eft bien choifi. Il montre parfaitement la hardieffe des Bafques, qui font les premiers qui ayent entrepris la pêche de la Baleine ; & il prouve qu'une exactitude fcrupuleufe & peu néceffaire dans des raifonnemens phyfique nuiroit fouvent au fublime.

Les Anciens ne difent autre chofe des Baleines, finon qu'elles fe jettent quelquefois d'elles-mêmes à terre pour y jouir de la chaleur du foleil, qu'elles aiment, & que d'autres échouent ou font pouffées fur les bords de la mer, par la violence de fes vagues. Si Pline rapporte que l'empereur Claude a donné au peuple Romain le plaifir d'une efpèce de pêche, où l'on prit une Baleine, il obferve en même-tems que ce monftre marin avoit échoué au port d'Oftie ; qu'auffi-tôt qu'on l'apperçut dans le détroit, l'Empereur en fit fermer l'entrée avec des cordes & des filets, & que ce Prince, accompagné des archers de la garde Prétorienne, en fit monter un certain nombre dans des efquifs & des brigantins, qui lancérent plufieurs dards à cet animal, dont il fut bleffé à mort ; que dans le combat, il jetta une fi grande quantité d'eau, par fon évent ou tuyeau, qu'il en mit à fond l'un des efquifs. Mais, cette hiftoire eft rapportée comme un fait rare & fingulier ; ainfi, il demeure toujours pour conftant que l'ufage de cette pêche n'étoit pas commun.

Pourquoi l'auroit-il été ? On ne connoiffoit prefque pas, dans ces premiers tems, le profit, qu'on en pouvoit tirer. Juba, roi de Mauritanie, écrivant au jeune Prince Caius Céfar, fils d'Augufte, lui manda qu'on avoit vu en Arabie des Baleines de fix cens pieds de long & de trois cens foixante pieds de large, qui avoient remonté de la mer dans un fleuve, où elles avoient échoué. Il ajoûte que les marchands Afiatiques recherchoient avec grand foin la graiffe de ce poiffon & des autres poiffons de mer ; qu'ils en frottoient leurs chameaux pour les garantir des groffes mouches, appellées taons, qui craignent fort cette odeur. Voilà, felon Pline, tout l'avantage, que l'on retiroit

alors des Baleines. Cet Auteur fait ensuite mention de quarante-deux sortes d'huile; & l'on n'y trouve point celle de ce poisson. On sçavoit encore si peu profiter de la Baleine, sous les regnes de Vespasien, de Tite, de Domitien & de Nerva, que Plutarque rapporte que plusieurs avoient échoué, en donnant de travers aux côtes de la mer, comme un vaisseau, qui n'a point de gouvernail; que lui-même en avoit vu dans l'isle d'Ancyre; qu'une entr'autres, que les flots avoient jettée sur le rivage près de la ville de Bunes, avoit tellement infecté l'air par sa putréfaction, qu'elle avoit mis la peste dans la ville & dans les environs.

BALINUS, *Balinus*, (a) Βαλεῖνος, frere de Nicomaque. Ils vivoient sous le regne d'Alexandre le Grand. Comme ils servoient dans l'armée de ce Prince, Nicomaque eut connoissance d'un complot, que Limnus tramoit contre le Roi. Il fut même sollicité d'être de l'entreprise; mais, il le refusa avec exécration; & sur le champ, il découvrit à son frere ce qui se passoit.

Ils allérent aussi-tôt trouver Philotas, & le priérent de les introduire sans perdre un moment chez Alexandre, à qui ils avoient à déclarer des choses très-grandes, très-importantes, & dont il étoit très-nécessaire qu'il fût instruit. Philotas, on ne sçait pourquoi, car on ne fait sur cela que des conjectures, ne les fit point parler au Roi, disant que ce Prince étoit occupé à des affaires de plus grande conséquence. Balinus & son frere revinrent encore à la charge pour la seconde fois, & le pressérent de les faire parler à Alexandre, mais inutilement. Alors, commençant à se défier de Philotas, ils s'adressérent à un autre, qui les mena sur l'heure à Alexandre. Là ils déduisirent premièrement tout ce qu'ils sçavoient de la conjuration de Limnus; & ensuite ils lui touchérent en passant quelque chose de la conduite de Philotas, qui n'avoit tenu aucun compte d'eux, quoiqu'ils se fussent adressés à lui par deux fois.

Balinus est appellé Cébalinus dans Quinte-Curse; & cet historien rapporte cette aventure dans un plus grand détail, & avec des circonstances différentes. Il lit aussi Dymnus, au lieu de Limnus. *Voyez* Cébalinus.

BALISSE, *Balissus*, Βαλίσσος, (b) ruisseau vers les frontières de l'Assyrie & de l'Arabie. Il servit autrefois de bornes à ces deux contrées. Ce fut auprès de ce ruisseau, que s'arrêta Crassus, avec son armée, après une longue traite à travers des sables arides. Le Balisse, quoiqu'il ne fût pas fort grand, & qu'il n'eût pas beaucoup d'eau, ne laissa pas de faire un très-grand plaisir à ses soldats, tant à cause de l'extrême sécheresse & de l'excessive chaleur qu'il faisoit, qu'à cause de la grande fatigue, qu'ils avoient essuyée dans cette longue & péni-

(a) Plut. Tom. I. pag. 692.

(b) Plut. T. I. p. 557.

ble marche, au travers de ces arides sablons.

BALISTAIRE, *Balistarius*, nom d'un officier de guerre dans l'empire Romain & dans l'empire Grec. Les Balistaires étoient répandus dans les villes de l'Empire; & ils avoient soin d'entretenir en bon état les armes & les machines, qui étoient dans les arsenaux.

BALISTE, *Balista*, (*a*) chef de Gladiateurs, qui fut lapidé à cause de ses brigandages. Virgile, qui n'étoit encore qu'un enfant, fit, à cette occasion, ce distique :

Monte sub hoc lapidum tegitur Balista sepultus;

Nocte, die, tuum carpe, viator, iter.

C'est-à-dire,

Cy-gît, sous ce monceau de pierres entassées,

Baliste à la sanglante main.

Nuit & jour, délivré de tes craintes passées,

Voyageur, poursuis ton chemin.

BALISTE [SERVIUS ANICIUS], *Servius Anicius Balista*, (*b*) étoit un officier Romain, qui s'acquit beaucoup de gloire dans les premiers emplois militaires sous Valérien. Il étoit homme de tête & de main, propre au conseil & à l'action, & sur tout excellent dans ce qui regarde le soin des subsistances d'une armée. Valérien, dans une lettre qui nous a été conservée par Trébellius Pollion, se louë beaucoup des avis, qu'il avoit reçus de Baliste en ce genre, & qui tendoient à mettre l'abondance parmi les troupes, en évitant de fouler les provinces. Pour satisfaire à ce double objet, Baliste vouloit que l'on n'exigeât des peuples que les productions de leur païs, & qu'afin d'éviter les frais des voitures & des transports, on distribuât les quartiers d'hiver & les passages des troupes, de façon que les denrées se consumassent sur le lieu, qui les faisoit naître. Attentif au bon ordre, au bien du service, à la diminution des charges de l'État, Baliste conseilla aussi à Valérien de ne souffrir dans les troupes ni soldat ni officier surnuméraire. Car, comme la milice étoit alors très-fructueuse, bien des gens s'y engageoient pour en percevoir les émolumens sans en remplir les fonctions; & cet abus fut réformé par Valérien sur les avis de Baliste.

Ce fut cet homme, habile & courageux en même tems, qui, le premier, releva en Orient, les affaires des Romains réduites à la situation la plus déplorable par l'infortune de Valérien. Tout avoit plié sous les armes victorieuses de Sapor, roi des Perses, qui avoit poussé fort loin ses conquêtes. Baliste rassembla les malheureux débris des troupes vaincues. Il en fit un corps d'armée; &

(*a*) Virg. Vit. Autor. Incert.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 446. *& suiv.*

avec des forces si peu capables, ce sembloit, de grands exploits, il commença par sauver Pompeiopolis, que les Perses assiégeoient. Après ce premier succès, il continua de harceler Sapor. Il le força d'abandonner ses conquêtes, & il le remena toujours battant vers l'Euphrate.

Ce fut là que Baliste se trouva secondé ou relevé par Odénat, prince Palmyrénien ou Sarrasin. Ce Prince, après avoir été constamment fidele à l'empereur Valérien, le fut également à l'égard de son fils, connu sous le nom de Gallien, lequel lui conféra le titre de Général des troupes Romaines en Orient. Baliste n'en usa pas de même; & dès qu'il eut chassé les Perses de dessus les terres des Romains, il se lia avec un sujet infidele, pour l'élever sur le trône de leur maître commun. Dans une assemblée où se trouvoient les principaux officiers de l'armée, posant pour principe indubitable, qu'il falloit choisir un Empereur, Baliste déclara que ce n'étoit point l'intérêt personnel, qui le gouvernoit; qu'il ne prétendoit point à la souveraine puissance, & que ses vœux étoient pour Macrien. Ce Macrien, ayant été mis sur le trône, marqua sa reconnoissance à Baliste, en lui continuant la charge de préfet du Prétoire, qui lui avoit été donnée par Valérien; & il le laissa avec Quiétus, son second fils, en Syrie, pour qu'ils s'opposassent à Odénat.

Ils furent bientôt obligés de se renfermer dans Émèse. Odénat vint les y assiéger, & ils ne pouvoient lui échapper. Mais, Baliste étoit homme de ressources, & il ne se piquoit pas d'une fidélité, qui l'exposât au péril. Comme il sçavoit que c'étoit sur tout à Quiétus qu'Odénat en vouloit, il résolut de faire sa paix en sacrifiant ce jeune & malheureux Prince. Il persuada donc aux habitans d'Émèse de le tuer & de jetter son corps par-dessus les murailles. Odénat satisfait se retira; & Baliste, demeuré maître de la ville, s'empara des trésors, que Macrien y avoit laissés. A l'aide de cette riche proie, il se fit proclamer Empereur par les soldats, qui lui obéissoient. Son empire doit avoir été renfermé dans des bornes fort étroites. Il ne pouvoit pas s'étendre beaucoup, ayant un voisin tel qu'Odénat. Il porta néanmoins environ trois ans le titre d'Empereur, sans que nous puissions citer aucun exploit de lui durant cet intervalle, au bout duquel Odénat, qui montra toujours du zéle pour les intérêts de Gallien, fit tuer ce rebelle dans sa tente, par un soldat qu'il avoit gagné, l'an de J. C. 264.

BALISTE, *Balista*, ou *Ballista*, (*a*) machine de guerre, dont se servoient les Anciens. Elle étoit de fer, pointue, & on la lançoit avec des cordes & des poulies contre les murs des villes. On s'en servoit aussi, & même plus

(*a*) Tacit. Hist. L. III. c. 23. Tit. Liv. L. XXVI. c. 27. Joseph. de Bell. Judaïc. p. 898. Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 824, 825. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 134. *& suiv.*

ordinairement pour lancer des pierres. Les Balistes, selon Vitruve, se faisoient de diverses manières, qui ne servoient toutes qu'à un même effet. Il y en avoit que l'on bandoit avec des moulinets & des leviers; d'autres, avec des mouffles; d'autres, avec des vindas; quelques-unes, avec des roues à dents.

Végèce dit que la Baliste poussoit des traits avec tant de rapidité & de violence, qu'elle brisoit tout ce qu'elle rencontroit. Athénée marque qu'Agésistrate en fit une d'un peu plus de deux pieds seulement de longueur, qui jettoit des traits jusqu'à l'espace de près de cinq cens pas; & une autre d'environ trois pieds, qui portoit à plus de cinq cens pas. Ces sortes de machines ressembloient assez à nos arbaletes. Il y en avoit de bien plus fortes, & qui lançoient, à plus de cent vingt-cinq pas, des pierres de trois cens livres pesant, & même plus.

Les Auteurs confondent souvent la Baliste avec la Catapulte, & il seroit difficile d'en marquer au juste la différence. Elles étoient également destinées à lancer des traits, des fléches, des pierres. Il y en avoit de diverse grandeur, & qui, par cette raison, produisoient plus ou moins d'effet. Les unes servoient pour les batailles, & pourroient être appellées des piéces de campagne; les autres étoient employées aux siéges, & c'étoit l'usage le plus ordinaire qu'on en faisoit. Il falloit que les Balistes fussent plus pesantes & plus difficiles à voiturer que les catapultes; car, celles-ci, dans les armées, étoient toujours en plus grand nombre que les premières. Tite-Live, dans la description qu'il fait du siége de Carthagène, dit que l'on prit près de six vingts grandes catapultes, & plus de deux cens quatre-vingts petites; trente-trois grandes Balistes, & cinquante-deux petites. Josephe marque la même différence par rapport aux Romains, qui avoient au siége de Jérusalem trois cens catapultes & quarante Balistes.

BALIUS, *Balius*, Βαλίος, (a) un des chevaux d'Achille. A la course, il étoit aussi vîte que les vents. On rapporte la même chose de Xanthe, autre cheval d'Achille. On dit qu'ils étoient l'un & l'autre fils du Zéphire, qui les avoit eus de la harpye Podarge, qui paissoit dans une prairie sur les bords de l'Océan.

C'est dans l'Iliade d'Homère que nous lisons cette fable. Comme le Poëte a dit d'abord que ces chevaux étoient aussi vîtes que les vents, cela a amené cette idée, qu'ils étoient nés du Zéphire & d'une harpye, appellée Podarge; c'est-à-dire, d'une sorte de jumens célèbres par leur vîtesse & qui couroient comme si elles avoient eu des aîles. Car, les Anciens appelloient harpyes, certains monstres aîlés; & de-là ce nom a été donné à tout ce qui vole, ou qui court avec une extrême

(a) Iliad. L. XVI. v. 149. *& seq.*

jets, qu'ils ne peuvent naturellement représenter. Il a cru y voir un jeu de Balle & des joueurs échauffés, qui se renvoyent la Balle à grands coups de raquette; car, c'est précisément ce qu'il entend par *reticulo aperto;* au lieu qu'il n'est question dans ce passage, que d'un jeu fort tranquille, ou de jeunes filles répandent sur une table faite exprès, quantité de petites boules très-polies, en les versant d'une espèce de petit sac de rêseau, & disputent entr'elles, à qui relevera un plus grand nombre de ces petites boules, en les prenant l'une après l'autre, sans toucher, ni ébranler le moins du monde celles d'alentour.

Telle est, sans doute, la meilleure explication, que l'on puisse donner à ces mots, *reticulo aperto;* à moins qu'on n'aime mieux les entendre, avec quelques Interprétes, d'une espèce de damier ou d'échiquier, dont les cases figuroient en quelque façon un rêseau. Mais certainement, ils ne signifieront jamais dans ces vers une raquette; & Boulenger, sans doute, n'avoit pas consulté l'endroit d'Ovide, d'où sont tirés ces deux vers, & les avoit cités d'après quelque autre, qui s'y étoit mépris avant lui.

DE

L'exercice de la petite Balle.

Des quatre espèces de Sphéristiques pratiquées chez les Grecs, l'exercice de la petite Balle étoit le plus en usage, & celui, qui avoit le plus mérité l'approbation des Médecins. Antyllus, dont Oribase nous a conservé des fragmens considérables, & qui est l'Auteur, dont nous pouvons tirer le plus d'éclaircissemens sur cette matière, reconnoît trois différences dans cet exercice de la petite Balle, non seulement par rapport à la diverse grosseur des Balles, dont on jouoit, mais aussi par rapport à la diverse manière de s'en servir.

Dans la première espèce, où l'on employoit les plus petites Balles, les joueurs se tenoient assez près les uns des autres; ils avoient le corps ferme & droit; & sans s'ébranler de leur place, ils s'envoyoient réciproquement les Balles de main en main, avec beaucoup de vîtesse & de dextérité.

Dans la seconde espèce, où l'on jouoit avec des Balles un peu plus grosses, les joueurs, quoiqu'assez voisins les uns des autres, déployoient davantage les mouvemens de leurs bras, qui se croisoient & se rencontroient souvent; & ils s'élançoient ça & là pour attrapper les Balles, selon qu'elles bondissoient ou bricolloient différemment.

Dans la troisième espèce, où l'on se servoit de Balles encore plus grosses, on jouoit à une distance considérable, & les joueurs se partageoient en deux bandes, dont l'une se tenoit ferme en son poste, & envoyoit avec force & coup sur coup les Balles de l'autre côté, où l'on se donnoit tous les mouvemens nécessaires pour les recevoir & les renvoyer.

On doit rapporter à l'exercice de la petite Balle, dont on vient de

décrire les trois espèces alléguées par Antyllus, trois autres sortes de jeux, appellés Ἀπόρραξις, Οὐρανία & Ἁρπαστόν, ou Aporrhaxis, Ourania & Harpaston. Chacun de ces trois derniers jeux a son article particulier, qu'on peut consulter.

DE
L'exercice de la grosse Balle.

L'exercice de la grosse Balle étoit différent des précédens, non seulement à raison du volume des Balles, que l'on y employoit, mais aussi par rapport à la situation des bras. Car, dans les trois principales espèces de petite Sphéristique, les joueurs tenoient toujours leurs mains plus basses que leurs épaules; au lieu que dans celle-ci, ces mêmes joueurs levoient leurs mains au-dessus de leur tête, se dressant même souvent sur la pointe du pied, & faisant divers sauts, pour attraper les Balles, qui leur passoient par-dessus la tête. Cet exercice, comme l'on voit, devoit être d'un fort grand mouvement, & d'autant plus pénible, qu'outre qu'on y mettoit en œuvre toute la force des bras, pour pousser des Balles d'une grosseur considérable à une fort grande distance, les courses, les sauts & les violentes contorsions, que l'on s'y donnoit, contribuoient encore à en augmenter la fatigue.

DE
L'exercice du Ballon.

La troisième espèce de Sphéristique connue des Grecs, étoit l'exercice du Ballon, appellé σφαῖρα κενή, dont nous sçavons peu de circonstances, si ce n'est que ces Ballons étoient vraisemblablement faits comme les nôtres; qu'on leur donnoit une grosseur énorme, & que le jeu en étoit difficile & fatiguant. Nous croirions assez volontiers que les trois Balles, qui paroissent sur le revers de la médaille, dont nous avons parlé, & qui sont sur tout remarquables par leur grosseur, représentent de véritables Ballons, d'autant plus que les trois Athlétes, qui s'y exercent, ont les mains garnies de courroies, qui supposent la nécessité d'un effort violent pour pousser ces Balles.

DE
L'exercice du Corycus.

L'exercice du Corycus, qui étoit la quatrième espèce de Sphéristique Grecque, la seule dont Hippocrate ait parlé, & qu'il appelle κωρυκομαχίν, qui est la même chose que le κωρυκοβολία du médecin Arétée, consistoit à suspendre au plancher d'une salle, par le moyen d'une corde, une espèce de sac, que l'on remplissoit de farine ou de graine de figuier pour les gens foibles, & de sable pour les robustes; & qui descendoit jusqu'à la hauteur de la ceinture de ceux qui s'exerçoient. Ceux-ci, prenant ce sac à deux mains, le portoient aussi loin que la corde pouvoit s'étendre. Après quoi, lâchant ce sac, ils le suivoient, & lorsqu'il revenoit vers eux, ils se retiroient pour céder à la violence du choc. Ensuite, le repre-

nant encore à deux mains, ils le poussoient en avant de toutes leurs forces, & tâchoient, malgré l'impétuosité qui le ramenoit, de l'arrêter, soit en opposant leurs mains, soit en présentant leur poitrine, les mains étendues ou croisées derrière le dos; ensorte que pour peu qu'ils négligeassent de se tenir fermes, l'effort du sac qui revenoit, leur faisoit quelquefois lâcher le pied & les contraignoit de reculer. Voilà comme ce jeu se trouve décrit par le médecin Antyllus dans Oribase; & il est aisé de juger, par cette discription, que ce jeu étoit fort différent de celui du Ballon, avec lequel néanmoins il a plu à quelques Critiques de le confondre.

DES

Effets de la Sphéristique par rapport à la santé.

A l'égard des avantages, qui, selon les Médecins, résultoient de ces différentes espèces de Sphéristiques, par rapport à la santé du corps, on en comptoit plusieurs, qui méritent quelque réflexion. Les Médecins croyoient que l'exercice de la petite Balle étoit très-propre à fortifier les bras; aussi-bien que les muscles du dos & de la poitrine; à débarrasser la tête, à éclaircir la vue, à rendre l'épine du dos plus souple par les fréquentes inflexions, à affermir les jambes & les cuisses. L'exercice de la grosse Balle produisoit ces mêmes effets d'autant plus efficacement, que l'on s'y donnoit de plus grands mouvemens. Ils n'estimoient pas que le jeu du Ballon fût d'une grande utilité, à cause de sa difficulté & des mouvemens violens qu'il exigeoit. Mais, en général, ils croyoient tous ces exercices contraires à ceux qui étoient sujets aux vertiges, parce que les fréquens tournoiemens de la tête & des yeux, nécessaires dans la Sphéristique, ne pouvoient manquer d'irriter cette indisposition.

Pour ce qui concerne l'exercice du Corycus ou de la Balle suspendue, ils le jugeoient très-convenable à la diminution du trop d'embonpoint & à l'affermissement de tous les muscles du corps. Ils étoient aussi persuadés que les secousses réitérées, que la poitrine & le ventre recevoient du choc de cette Balle, n'étoient pas inutiles pour maintenir la bonne constitution des viscères, qui y sont renfermés. Arétée en conseilloit l'usage aux lépreux; mais, on le défendoit à ceux, qui avoient la poitrine délicate.

II. Après avoir parcouru les espèces de Sphéristiques, en usage chez les Grecs, examinons présentement ce que les Romains ont emprunté d'eux par rapport à cet exercice, & ce qu'ils y ont ajoûté de nouveau.

On ne trouve dans l'antiquité Romaine que quatre sortes de Sphéristiques; sçavoir, le Ballon appellé *Follis*, la Balle surnommée *Trigonalis*, la Balle villageoise, *Pila paganica*, & l'*Harpastum*. Le médecin Célius Aurélianus les désigne toutes par l'expression générale de *Sphæra Italica*, Balle Italienne; & le poëte

Martial les a toutes comprises dans ces vers :

Non pila, non follis, non te paganica thermis
Præparat, aut nudi stipitis ictus hebes ;
Vara nec injecto ceromate bracchia tendis ;
Non harpasta vagus pulverulenta rapis.

DU BALLON.

Le Ballon étoit de deux espèces, de la grande & de la petite. On poussoit les grands Ballons avec le bras, garni d'une manière de brassard, dont il a déja été parlé, & c'étoit là proprement le Ballon des Grecs. La petite espèce, & qui étoit le plus en usage, se poussoit avec le poing ; d'où elle recevoit le nom de *Follis pugillaris* ou *pugilatorius*. C'est de ce Ballon que Plaute veut parler, lorsqu'il fait dire par un valet à un marchand d'esclaves dans son *Rudens*:

Extemplò Herclè ego te follem pugilatorium
Faciam, & prudentem incursabo pugnis, perjurissime.

C'est-à-dire, » Je te ferai sauter » en l'air comme un Ballon, & je » te poursuivrai si bien à coups de » poing, que je ferai ensorte que » tu ne tomberas pas à terre, » maudit parjure. «

On l'appelloit aussi *Folliculus ;* & Suétone, dans la vie d'Auguste, met ce jeu au nombre de ceux, qui faisoient le passe-tems de ce Prince. *Ad pilam primò folliculumque transiit.* Quelques Critiques se sont figurés que ces sortes de Ballons se remplissoient quelquefois de plume, trompés sur cela par ce vers de Martial, où il dit :

Plumea seu laxi partiris pondera follis.

Mais, il est visible que la seule legéreté de ce Ballon, & non ce qui en occupoit le vuide, y a fait joindre l'épithéte *plumea.* Cette même legéreté contribuoit beaucoup à rendre cet exercice des moins fatiguans ; ensorte qu'il étoit un de ceux, qui se trouvoient le plus à la portée des personnes les moins robustes, tels que sont les enfans, les vieillards & les convalescens ; de-là vient que le même Martial dit, en parlant de ce jeu :

Ite procul juvenes, mitis mihi convenit ætas.
Folle decet pueros ludere, folle senes.

DE
La Balle appellée Trigonalis.

La Balle, appellée Trigonalis, se jouoit avec une petite Balle, nommée Trigon, non pas de sa figure, qui étoit ronde & nullement triangulaire, mais du nombre des joueurs, qui étoient ordinairement trois, disposés en triangle, & qui se renvoyoient la Balle, tantôt de la main droite, tantôt de la gauche ; & celui, qui, manquant de la recevoir, la laissoit tomber, perdoit la partie. C'est ce que faisoit entendre Martial par ce vers :

Captabit tepidum dextrâ lævâque
trigonem.

Et par ceux-ci:

Sic palmam tibi de trigone nudo
Unctæ det favor arbiter coronæ,
Nec laudet Polybi magis sinistras.

Le jeu, que Pétrone décrit dans son festin de Trimalcion, paroît être cette même espèce de Balle. Voici ce qu'il en dit : » Nous » jettâmes d'abord les yeux sur » un vieillard chauve, vêtu d'une » camisole rousse, qui jouoit à la » Balle, avec de jeunes garçons » à longue chevelure. Cette jeu- » nesse, quoiqu'elle en valût bien » la peine, attira moins nos re- » gards, que ce vieillard, qui » s'exerçoit ainsi en chaussons ; » & nous remarquâmes qu'il ne » se servoit plus des Balles, quand » une fois elles avoient touché à » terre ; mais qu'un esclave qui » en avoit un sac plein, en four- » nissoit suffisamment aux joueurs. » Nous apperçumes encore d'au- » tres choses assez particulières ; » car, il y avoit deux Eunuques » de bout, vis-à-vis l'un de l'au- » tre, proche de la barrière, » dont l'un tenoit un pot de » chambre d'argent, & l'autre » comptoit les Balles, non pas » celles qui étoient en l'air, & » que les joueurs se renvoyoient » les uns aux autres, mais celles » qui tomboient par terre. «

Il y a trois expressions Latines, qui ont rapport à ce jeu, & qui méritent d'être remarquées. On appelloit *raptim ludere*, lorsque les joueurs faisoient en sorte de prendre la Balle au premier bond. *Datatim ludere*, se disoit d'un joueur qui envoyoit la Balle à un autre, & qui accompagnoit ce mouvement de diverses feintes pour tromper les joueurs. Enfin, *expulsum ludere*, s'appliquoit à l'action des joueurs, qui se repoussoient les uns les autres, pour attrapper la Balle & la renvoyer. On trouve ces circonstances exprimées dans ces vers attribués à Lucain:

Nec tibi mobilitas minor est, si
fortè volantem
Aut geminare pilam juvat, aut
revocare cadentem,
Et non sperato fugientem reddere
gestu.

DE

La Balle de Village.

La Balle de Village, appellée *Pila paganica*, n'étoit pas tellement abandonnée aux païsans, qu'elle ne fût aussi reçue dans les Gymnases & dans les Thermes, comme il est facile de s'en convaincre par les vers de Martial, que nous avons rapportés. Les Balles qu'on employoit à cette sorte de jeu, étoient faites d'une peau remplie de plume, bien foulée & bien entassée ; ce qui donnoit une dureté considérable à ces Balles. Elles surpassoient d'ailleurs en grosseur, non seulement les Balles Trigones, qui étoient les plus petites de toutes, mais aussi les Ballons Romains. Cette description est confirmée par ce distique de Martial:

Hæc quæ difficilis turget paganica pluma,
Folle minùs laxa est, & minùs arcta pilâ.

La dureté de ces Balles, jointe à leur volume, en rendoit le jeu plus difficile & plus fatiguant.

DE *L'Harpastum des Romains.*

La dernière espèce de Sphéristique en usage chez les Romains, & nommée Harpastum, n'étoit en rien différente de l'Harpastum des Grecs, de qui les premiers l'avoient empruntée. Ainsi, sans répéter ce qui en a été déjà dit, nous remarquerons seulement que l'on s'exerçoit à ce jeu sur un terrein sablé; que la Balle, qui y servoit, étoit de la petite espèce, & que l'on y employoit plutôt les mains que les pieds, comme il paroît par cette épigramme de Martial sur des Harpastes :

Hæc rapit Antæi velox in pulvere draucus,
Grandia qui vano colla labore facit.

Et par ces vers du même Poëte.

Sive Harpasta manu pulverulenta rapis.

Non Harpasta vagus pulverulenta rapis.

DU *Jeu de la Balle de verre.*

L'antiquité Grecque & Romaine ne nous fournit rien de plus, touchant les différentes espèces de Sphéristiques. Mais, on en découvre une tout-à-fait singulière, qui est le jeu de la Balle de verre dans une ancienne Inscription, trouvée à Rome en 1591, sous le pontificat d'Innocent IX, & que l'on voit encore attachée à un des murs du Vatican. Le marbre sur lequel est gravée cette Inscription, a dix palmes de hauteur sur cinq de largeur. Gruter l'a rapportée dans son Recueil; & un Romain, nommé *Franciscus Maria Turrigius*, la fit imprimer en 1630, accompagnée de ses remarques. Cette Inscription, qui est en vers iambes, paroît être du siécle d'Adrien & des Antonins. En voici la traduction :

» Je suis, [n'en doutez-pas & » m'en croyez sur ma parole] je » suis cet Ursus Togatus, qui, le » premier, ai joué avec tant d'art » contre mes antagonistes à la » Balle de verre, dans les Thermes de Trajan, dans ceux d'Agrippa & de Tite, & très-souvent dans ceux de Néron, où » j'ai mérité les applaudissemens » du peuple. Venez en foule, » joueurs de Balle, & poussant » des cris de joie, couvrez de » violettes, de roses & de verdure, la statue de votre ami. » Frottez-la de l'essence la plus » douce; & conformément aux » souhaits de ce même ami, qui » est encore plein de vie, répandez avec profusion le meilleur » vin de Falerne, de Sezze ou de » Cécube, tiré de la propre cave » de mon maître. Chantez de » concert les louanges du vieillard Ursus, de ce joueur de

» Balle, si connu dans les Gym-
» nases, si gai & si fécond en
» bons mots, qui a surpassé,
» par sa conduite, par sa bonne
» grace, & par son adresse, tous
» les joueurs, qui l'ont précédé.
» Mais cependant, mes vieux
» amis, disons encore une vérité
» dans ces vers. J'ai été vaincu,
» non pas une fois, mais plu-
» sieurs, je l'avoue, par mon
» patron Vérus trois fois consul,
» dont je passe volontiers pour le
» bouffon. «

Nous ne nous amuserons point à expliquer en détail tous les termes de cette Inscription; sur quoi l'on peut consulter l'Auteur, qui vient d'être cité. Son ouvrage se trouve réimprimé dans le douzième volume des Antiquités Romaines recueillies par les soins de Grævius. Nous nous contenterons seulement d'y faire quelques réflexions par rapport à la Sphéristique. On peut remarquer, en premier lieu, que cette Inscription est le seul monument dont nous ayons connoissance, qui fasse mention du jeu de la Balle de verre, inconnu jusqu'au tems de cet Ursus Togatus, qui s'en dit ici l'inventeur. Il est difficile de deviner précisément en quoi consistoit ce jeu; & il faut nécessairement, au défaut d'autorités sur ce point, hazarder quelques conjectures. M. Burette dit qu'il a de la peine à se persuader que les Balles de verre, qu'on y employoit, fussent solides; car, si l'on veut leur attribuer une grosseur proportionnée à celle de nos Balles ordinaires, elles eussent été d'une pesanteur incommode & dangereuse pour les joueurs. Si, au contraire, on les suppose très-petites, elles eussent donné trop peu de prise aux mains, & eussent échappé aux yeux. Nous croirions donc, avec M. Burette, que ces Balles étoient autant de petits Ballons de verre, que les joueurs s'envoyoient les uns aux autres; & l'adresse, dans ce jeu, consistoit sans doute à faire ensorte que ces Ballons fussent toujours soûtenus en l'air par les diverses impulsions, qu'ils recevoient des joueurs, qui les frappoient de la paume de la main; & à empêcher qu'ils ne heurtassent contre les murs, ou qu'ils ne tombassent par terre; & dans ce cas, ils ne manquoient guere de se briser. Ce qui acheve même de déterminer en faveur de cette opinion, c'est un passage de Pline le naturaliste, qui emploie l'expression de *pila vitrea*, dans une occasion où ce ne peut être qu'une boule de verre creuse.

On peut encore faire une remarque sur le mot *pilicrepus*, qui se lit deux fois dans cette Inscription. Ce mot, qui se trouve aussi dans Séneque, a reçu diverses interprétations. Quelques Critiques le prennent pour le nom d'un barbier, qui faisoit craquer les poils sous les ciseaux, dont il les coupoit. D'autres prétendent qu'on nommoit ainsi le valet des Bains & des Thermes, qui étoit chargé du soin d'entretenir le feu des fourneaux de l'Hypocauste, en y jettant des boules de poix, qui pétilloient en brûlant. Mais, les uns & les autres sont égale-

ment réfutés par cette Inscription, qui nous fait connoître d'une manière à n'en pas douter, que *pilicrepus* n'est autre chose qu'un joueur de Balle, ainsi appellé du bruit que faisoient les Balles, soit en recevant l'impulsion de la main, qui les poussoit, soit en frappant contre les planchers & les cloisons du jeu de Balle, qui étoit boisé pour l'ordinaire. C'est ce que Stace, en décrivant les bains d'Étruscus, fait assez entendre par ces vers :

Quid nunc strata solo referam tabulata crepantes
Auditura pilas ; ubi languidus ignis inerrat
Ædibus, & tenuem volvunt hypocausta vaporem ?

C'est-à-dire, » Parlerai-je des planchers boisés, qui font entendre le bruit des Balles, &c. « C'est dans ce même sens qu'on doit expliquer ce passage de Séneque, où il dit : *Si verò pilicrepus supervenerit & numerare cœperit pilas ;* » S'il survient un joueur de Balle, & qu'il commence à compter les Balles. «

BALLES, (a) de plomb, en usage chez les Anciens, dans les combats. Les frondeurs jettoient autrefois des pierres ; car, Xénophon dit : *Jussit funditores lapidem plenos habere sacculos.* Mais, il n'étoit pas naturel que ces soldats, dont les attaques étoient importantes, & quelquefois décisives dans les commencemens d'une bataille, n'eussent pas des Balles d'une égalité constante, d'un poids & d'une forme convenables. Les pierres étoient souvent difficiles à trouver ; & la variété de leur figure & de leur grosseur pouvoit nuire à l'effet, qu'on en attendoit. Les Anciens avoient donc des Balles de plomb dans les arsenaux. Ils leur donnoient le nom de gland, & leur faisoient souvent porter des caractères relatifs aux circonstances.

Avant que de rapporter les autorités des Auteurs Latins, il faut s'arrêter un moment à examiner le sentiment d'un Écrivain moderne, dont le récit est capable seul d'établir une certitude sur cette matière.

Torgioni Tozzetti, dans la relation de ses voyages en Toscane, assure que l'on trouve depuis longtems au voisinage de Pise, & dans un lieu situé sur des montagnes dépendantes de cette ville, des glands de plomb, formés en olives, & ressemblans à des pierres Judaïques. Ils servoient anciennement, dit-il, aux frondeurs. Torgioni Tozzetti fit chercher de ces Balles dans la pente de cette montagne ; mais, il ne put en trouver que deux, qui, apparemment, n'avoient point de caractères. Car, il cite celles, qu'il a vues à Florence dans le cabinet du marquis Capponi, & sur lesquelles

(a) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 20, 21. Virg. Æneid. L. VII. v. 686, 687. L. IX. v. 589, 590. Sallust. de Bell. Jugurth. Cæs. de Bell. Gall. L. VII. p. 360. Lucret. L. VI. v. 177, 178, 305. *& seq.* Ovid. Metam. L. II. v. 728. *& seq.* Plut. in Marcell. Recueil d'Antiq. par M. le C. de Cayl. Tom. II. pag. 317. *& suiv.*

on s'appercevoit qu'il y avoit eu des lettres enfermées dans un quarré, marqué par des lignes creuses. Le nom de *Castellare* & la situation avantageuse de cette montagne, qui, sans être commandée, commande à tous les environs, lui persuadent qu'anciennement il y avoit dans cet endroit un fort, qui doit avoir subsisté jusqu'au tems de l'invasion des Barbares. Mais, il convient qu'on n'y voit aujourd'hui aucun vestige de bâtiment. Les plombs, dont il parle, augmentent, selon lui, cette conjecture. Il suppose qu'on a pu les tirer pour la défense ou l'attaque de cette place, & il appuie son opinion sur cet endroit où Virgile, parlant des soldats d'Anagni & de Palestrine, qui vinrent au secours de Turnus, dit :

Pars maxima glandes
Liventis plumbi spargit.

Juste-Lipse, cité par Torgioni Tozzetti, rapporte cinq de ces plombs, dont trois ont des caractères. On trouve sur un *FVGITIVI PERITIS*, & sur deux autres, qui sont d'une forme un peu différente, *ITAL.* & *GAL.*; ce qui veut dire apparemment *Itali* & *Galli*.

Aldovrandi en a fait graver deux, dont le premier porte *FIR.* de relief & à rebours par l'inattention du graveur ; l'autre n'est traversé, dans sa longueur, que par un trait qui peut venir du moule, au sortir duquel on n'a pas ébarbé le morceau. L'Antiquité n'étant point l'objet de cet Auteur, il n'en parle que par rapport à leur matière.

Ces glands étoient donc connus ; & on ne doit pas douter, après ces témoignages, de l'emploi auquel ils étoient destinés. On pourroit y joindre des autorités sans nombre, que fourniroient les anciens Auteurs. On ne présentera que quelques passages, & ceux qui paroîtront les plus décisifs, pour ne pas fatiguer les Lecteurs par toutes les citations, qu'il seroit facile de rassembler.

Tite-Live dit, en parlant de la victoire, que les Romains remportérent sur les Gallo-Grecs : *Consul, quia non cominus pugnam sed procul, locis oppugnandis futuram præceperat animo, ingentem vim pilorum, velitarium, hastarum, sagittarum, glandisque & modicorum qui fundâ mitti possent lapidum, paraverat.* Et plus bas : *Sagittis, glande, jaculis incauti, ab omni parte configebantur.*

Salluste dit des Romains, qui combattoient contre les Numides : *Romani pro ingenio quisque pars eminus ; glande aut lapidibus pugnare.* Et César, dans ses Commentaires : *Fundis..... ac glandibus Gallos perterrent.*

Les Poëtes ont aussi fait mention de ces glands de plomb, lancés par les frondeurs.

Lucrece dit :

Plumbea verò
Glans etiam longo cursu volvenda liquescit.

Et plus bas :

Plombea sæpe

Frevida fit glans in cursu, cùm multa rigoris
Corpora dimittens ignem concepit in auris

Ovide, dans ses Métamorphoses :

Non secùs exarsit, quàm cùm Balearica plumbum
Funda jacit, volat illud & incandescit eundo,
Et quos non habuit, sub nubibus invenit ignes.

Outre le passage rapporté ci-dessus, Virgile fait mention de cette arme offensive dans son Énéide :

Et medio adversi liquefacto tempora plumbo
Diffidit.

Quoique l'autorité des Poëtes ne soit pas d'un grand poids, il est constant que les comparaisons, qu'ils employent, portent ordinairement sur des usages reçus ; & leur témoignage concourt ici à prouver que les frondeurs jettoient dans les combats des glands de plomb. Mais, l'effet qu'ils attribuent à ce métal, lancé par une fronde, mérite en particulier quelques réflexions.

L'expérience nous prouve que les Balles de nos fusils s'applatissent. Le changement de leur forme n'est pas causé par la chaleur de la poudre embrasée. Elle n'a pas le tems de faire cette impression. C'est la vîtesse du mouvement & la pression de l'air, qui agissent sur le métal, de manière qu'il s'applatit contre les plus foibles résistances ; mais, il y a loin de cette préparation & de cet amollissement à la fusion. Les Anciens, voyant que les glands, lancés par les frondeurs, perdoient leur forme, en perçant même des corps aussi peu solides que les chairs, s'étoient imaginés que le plomb se fondoit en l'air. Ils observoient tout. Rien ne leur échappoit du côté des effets ; mais, ils en ignoroient souvent la cause.

Nous finirons par un passage de Celse. Ce sçavant homme, dont le jugement n'est jamais hazardé, & dont le témoignage seul peut faire une preuve, dit dans son Livre VII : » On est encore » quelquefois obligé d'extraire » des Balles de plomb, des pier» res, & d'autres corps sembla» bles, qui sont entièrement en» sevelis dans les chairs. «

Voilà une partie des citations, qu'on pouvoit tirer des Auteurs anciens. Elles prouvent suffisamment que les Balles de cette espèce, qu'on rencontre, étoient fabriquées pour servir dans les batailles.

Nous ne parlons point ici des masses de plomb, qu'Archiméde jettoit contre les ennemis ; des glands de même métal, qu'on lançoit pour donner des avis, par le moyen des caractères qu'on imprimoit sur ce plomb, ainsi qu'on peut le voir dans Hirtius.

J'ai, dit M. le compte de Caylus, trois de ces glands antiques. On lit sur le premier *FERI*. Frappe. [Sur quoi on peut remarquer

que les Romains, au rapport de Plutarque, se crioient l'un à l'autre, en attaquant & poursuivant l'ennemi : *Feri, feri ;* comme nous disons : *Tue, tue.*] Les lettres sont de relief & formées simplement par l'impression du moule. Le second portoit des caractères Grecs. On pourroit conclure de ce petit monument que les Grecs avoient aussi l'usage de fondre des Balles dans leurs arsenaux, pour les distribuer aux frondeurs. Mais, quoique ce gland ait été trouvé il y a peu d'années dans un tombeau, qui fut ouvert dans l'Asie mineure ; il est probable que les légions Romaines établies dans la Gréce, ont employé les caractères reçus dans les païs, qu'elles habitoient ; pratique que les Romains ont suivie dans des matières plus importantes. Le troisième gland est absolument uni.

BALLET, danse figurée, exécutée par plusieurs personnes, qui représentent, par leurs pas & leurs gestes, une action naturelle ou merveilleuse, au son des instrumens ou de la voix.

Tout Ballet suppose la danse & le concours de deux ou plusieurs personnes pour l'exécuter. Une personne seule, qui, en dansant, représenteroit une action, ne formeroit pas proprement un Ballet. Ce ne seroit alors qu'une sorte de pantomime. Et plusieurs personnes, qui représenteroient quelque action sans danse, formeroient une comédie, & jamais un Ballet.

La danse, le concours de plusieurs personnes & la représentation d'une action par les gestes, les pas & les mouvemens du corps, sont donc ce qui constitue le Ballet. Il est une espèce de poësie muette, qui parle, selon l'expression de Plutarque, parce que, sans rien dire, elle s'exprime par les gestes, les mouvemens & les pas. *Clausis faucibus*, dit Sidoine Apollinaire, *& loquente gestu, nutu, crure, genu, manu, roratu, toto in schemate, vel semel latebit.* Sans danse, il ne peut point exister de Ballet ; mais sans Ballet, il peut y avoir des danses.

Le Ballet est un amusement très-ancien. Son origine se perd dans l'Antiquité la plus reculée. On dansa dans les commencemens pour exprimer la joie ; & ces mouvemens réglés du corps firent imaginer bientôt après un divertissement plus comique. Les Égyptiens firent les premiers, de leurs danses, des hiéroglyphes d'action, comme ils en avoient de figurés en peinture pour exprimer tous les mystères de leur culte. Sur une musique de caractère, ils composérent des danses sublimes, qui exprimoient, & qui [illegible]gnoient le mouvement réglé des astres, l'ordre immuable & l'harmonie constante de l'univers.

Les Grecs, dans leurs tragédies, introduisirent des danses & suivirent les notions des Égyptiens. Les chœurs, qui servoient d'intermédes, dansoient d'abord en rond de droite à gauche, & exprimoient ainsi les mouvemens du ciel, qui se font du levant au couchant. Ils appelloient cette danse strophes ou tours. Ils se tournoient

enfuite de gauche à droite pour repréfenter le cours des planétes ; & ils nommoient ces mouvemens antiftrophes ou retours. Après ces deux danfes, ils s'arrêtoient pour chanter. Ils nommoient ces chants épodes. Par-là ils repréfentoient l'immobilité de la terre, qu'ils croyoient fixe.

Théfée changea ce premier objet de la danfe des Grecs. Leurs chœurs ne furent plus que l'image des évolutions & des détours du fameux labyrinthe de Créte. Cette danfe, inventée & exécutée par le vainqueur du Minotaure & la jeuneffe de Délos, étoit compofée de ftrophes & d'antiftrophes, comme la première ; & on la nomma la danfe de la grue, parce qu'on s'y fuivoit à la file, en faifant les diverfes évolutions, dont elle étoit compofée, comme font les grues, lorfqu'elles volent en troupe.

Les Ballets furent conftamment attachés aux tragédies & aux comédies des Grecs. Athénée les appelle danfes philofophiques, parce que tout y étoit réglé, & qu'elles étoient des allégories ingénieufes, & des repréfentations d'actions, ou des chofes naturelles, qui renfermoient un fens moral.

Le mot *Ballet* vient de ce qu'originairement on danfoit, en jouant à la Balle. Les Anciens, attentifs à tout ce qui pouvoit former le corps, le rendre agile ou robufte, & donner des graces à fes mouvemens, avoient uni ces deux exercices ; enforte que le mot *Ballet* eft venu de celui de Balle. On en a fait Bal, Ballet, Ballade & Baladin, le Ballar & Ballo des Italiens, & le Bailar des Efpagnols, comme les Latins en avoient fait ceux de *Ballare* & de *Ballator*.

Deux célebres danfeurs furent en Gréce les inventeurs véritables des Ballets, & les unirent à la tragédie & à la comédie. Batile d'Alexandrie inventa ceux, qui repréfentoient les actions gaies ; & Pilade introduifit ceux, qui repréfentoient les actions graves, touchantes & pathétiques. Leurs danfes étoient un tableau fidele de tous les mouvemens du corps ; & une invention ingénieufe, qui fervoit à les régler ; comme la tragédie, en repréfentant les paffions, fervoit à rectifier les mouvemens de l'ame.

Les Grecs avoient d'abord quatre efpèces de danfeurs, qu'on nommoit Hylarodes, Simodes, Magodes & Lyfiodes. Ils s'en fervoient pour compofer les danfes de leurs intermédes. Ces danfeurs n'étoient proprement que des bouffons ; & ce fut pour purger la fcène de cette indécence, que les Grecs inventérent les Ballets réglés & les chœurs graves, que la tragédie reçut à fa place.

Les Anciens avoient une grande quantité de Ballets, dont les fujets font rapportés dans Athénée ; mais, on ne trouve point qu'ils s'en foient fervis autrement que comme de fimples intermédes. Ariftote, Platon & autres en parlent avec éloge. Le premier eft entré, dans fa poëtique, dans un très-grand détail, au fujet de cet-

te brillante partie des ſpectacles des Grecs.

Quelques Auteurs ont prétendu que c'étoit à la cruauté d'Hiéron, tyran de Syracuſe, que les Ballets devoient leur origine. Ils diſent que ce Prince ſoupçonneux ayant défendu aux Siciliens de ſe parler, de peur qu'ils ne conſpiraſſent contre lui; la haine & la néceſſité, deux ſources fertiles d'invention, leur ſuggérérent les geſtes, les mouvemens du corps & les figures, pour ſe faire entendre les uns aux autres. Mais, nous trouvons des Ballets, & en grand nombre, antérieurs à cette époque; & l'opinion la plus certaine ſur l'origine des danſes figurées eſt celle que nous avons rapportée ci-deſſus.

Le Ballet paſſa des Grecs chez les Romains; & il y ſervit aux mêmes uſages. Les Italiens & tous les peuples de l'Europe en embellirent ſucceſſivement leurs théâtres; & on l'employa enfin pour célébrer, dans les Cours les plus galantes & les plus magnifiques, les mariages des Rois, les naiſſances des Princes & tous les événemens heureux, qui intéreſſoient la gloire & le repos des Nations. Il forma ſeul alors un très-grand ſpectacle & d'une dépenſe immenſe, que, dans les deux derniers ſiécles, on a porté au plus haut point de perfection & de grandeur. Lucien, qui a fait un traité de la danſe, entre dans un détail fort grand des ſujets, qui ſont propres à ce genre de ſpectacle. Il ſemble que cet Auteur ait prévu l'uſage, qu'on en feroit un jour dans les Cours les plus polies de l'Europe.

Comme, dans ſon principe, le Ballet eſt la repréſentation d'une choſe naturelle ou merveilleuſe; il n'eſt rien dans la nature, & l'imagination brillante des Poëtes n'a pu rien inventer, qui ne fût de ſon reſſort.

On peut diviſer ces grands Ballets en hiſtoriques, fabuleux & poëtiques.

Les ſujets hiſtoriques ſont les actions connues dans l'hiſtoire, comme le ſiége de Troye, les victoires d'Alexandre, &c.

Les ſujets fabuleux ſont pris de la Fable, comme le jugement de Pâris, les nôces de Thétis & Pélée, la naiſſance de Vénus, &c.

Les ſujets poëtiques, qui ſont les plus ingénieux, ſont de pluſieurs eſpèces, & tiennent pour la plûpart de l'hiſtoire & de la Fable.

On exprime par les uns les choſes naturelles, comme les Ballets de la nuit, des ſaiſons, des tems, des âges, &c. D'autres ſont des allégories, qui renferment un ſens moral, comme le Ballet des proverbes, celui des plaiſirs troublés, celui de la mode, des aveugles, de la curioſité, &c.

Il y en a eu quelques-uns de pur caprice, comme le Ballet des poſtures & celui de bicêtre. Quelques autres n'ont été que des expreſſions naïves de certains événemens communs, ou de certaines choſes ordinaires. De ce nombre étoient les Ballets des cris de Paris, de la foire Saint Germain,

des Passe-tems, &c. Enfin, l'Histoire, la Fable, l'Allégorie, les Romans, le Caprice, l'Imagination sont les sources, dans lesquelles on a puisé les sujets des grands Ballets. On en a vu de tous ces genres différens réussir & faire honneur à leurs inventeurs.

Ce spectacle avoit des régles particulières & des parties essentielles & intégrantes, comme le poëme épique & dramatique. La première régle est l'unité de dessein. En faveur de la difficulté infinie qu'il y avoit à s'assujettir à une contrainte pareille, dans un ouvrage de ce genre, il fut toujours dispensé de l'unité de tems & de l'unité de lieu. L'invention ou la forme du Ballet, est la première de ses parties essentielles. Les figures sont la seconde; les mouvemens, la troisième; la musique, qui comprend les chants, les ritournelles & les symphonies, est la quatrième; la décoration & les machines sont la cinquième; la Poësie est la dernière. Elle n'étoit chargée que de donner, par quelques récits, les premières notions de l'action, que l'on représentoit.

Leur division ordinaire étoit en cinq actes; & chaque acte étoit subdivisé en trois, six, neuf, & quelquefois douze entrées. On appelle entrée une ou plusieurs quadrilles de danseurs, qui, par leur danse, représentent la partie de l'action, dont ils sont chargés. On entend par quadrille, quatre, six, huit & jusqu'à douze danseurs vêtus uniformément ou de caractères différens, suivant l'exigence des cas. Chaque entrée étoit composée d'un ou de plusieurs quadrilles, selon que le sujet le demandoit.

Il n'est point de genre de danse, de sorte d'instrumens, ni de caractère, de symphonie, qu'on n'ait fait entrer dans les Ballets. Les Anciens avoient une singulière attention à employer des instrumens différens, à mesure qu'ils introduisoient sur la scène de nouveaux caractères. Ils prenoient un soin extrême à peindre les âges, les mœurs, les passions des personnages, qu'ils mettoient devant les yeux. A leur exemple, dans les grands Ballets exécutés dans les différentes Cours de l'Europe, on a eu l'attention de mêler dans les orchestres, les instrumens convenables aux divers caractères, qu'on a voulu peindre; & on s'est attaché plus ou moins à cette partie, selon le plus ou le moins de goût de ceux, qui en ont été les inventeurs, ou des Souverains pour lesquels on les a exécutés.

Voici, en abrégé, un de ces grands Ballets, propre à faire connoître la marche théatrale de ces sortes de spectacles. Il fut donné pour la naissance du cardinal de Savoye. Le sujet de ce Ballet étoit *la verita nemica della apparenza sollevata dal Tempo*.

Au lever de la toile, on voyoit un chœur de faux bruits & de soupçons, qui précédoient l'apparence & le mensonge. Le fond du théatre s'ouvrit. Sur un grand nuage porté par les vents, on vit l'Apparence vêtue d'un habit de couleurs changeantes, & parsemé

de glaces de miroir, avec des aîles & une queue de Paon. Elle paroissoit comme dans une espèce de nid, d'où sortirent en foule les mensonges pernicieux, les fraudes, les tromperies, les mensonges agréables, les flatteries, les intrigues, les mensonges bouffons, les plaisanteries, les jolis petits contes.

Ces personnages formérent les différentes entrées, après lesquelles le Tems parut. Il chassa l'Apparence; il fit ouvrir le nuage sur lequel elle s'étoit montrée. On vit alors une grande horloge à sable, de laquelle sortirent la Vérité & les Heures. Ces derniers personnages, après différens récits analogues au sujet, formérent les dernières entrées, qu'on nomme le grand Ballet.

BALLETS DE CHEVAUX. On lit, dans Pline, que c'est aux Sibarites que l'on doit l'invention de la danse des Chevaux. Le plaisir étoit le seul objet de ce peuple voluptueux. Il étoit l'ame de tous ses mouvemens, & de tous ses exercices. Athénée, d'après Aristote, rapporte que les Crotoniates, qui faisoient la guerre aux Sibarites, s'étant apperçus du soin avec lequel on élevoit les Chevaux, dans leur païs, firent secrétement apprendre à leurs trompettes les airs de Ballet, que les Sibarites faisoient danser à ces animaux dociles. Au moment de la charge, lorsque leur cavalerie s'ébranla, les Crotoniates firent sonner tous ces airs différens; & dès-lors les chevaux Sibarites, au lieu de suivre les mouvemens, que vouloient leur donner les cavaliers, qui les montoient, se mirent à danser leurs entrées de Ballet ordinaires, & les Crotoniates les taillérent en piéces. Les Bisaltes, peuples de Macédoine, se servirent du même artifice contre les Cardiens, au rapport de Charon de Lampsaque.

Il n'est pas étonnant qu'on dresse des Chevaux à la danse, puisque ce sont les animaux les plus maniables & les plus capables de discipline. On a fait des Ballets de chiens, d'ours, de singes, d'éléphans; ce qui est bien plus extraordinaire.

BALLETS AUX CHANSONS. Ce sont les premiers Ballets, qui aient été faits par les Anciens. Ériphanis, jeune Grecque, qui aimoit passionnément un chasseur, nommé Ménalque, composa des Chansons par lesquelles elle se plaignoit tendrement de la dureté de son amant. Elle le suivit en les chantant, sur les montagnes & dans les bois; mais, cette amante malheureuse mourut en se donnant tant de peine. Son aventure fit du bruit dans la Gréce, parce qu'on y avoit appris ses Chansons; on les chantoit, & on représentoit sur ces chants les aventures, les douleurs d'Ériphanis, par des mouvemens & des gestes, qui ressembloient beaucoup à la danse.

BALLETS DE COLLÉGE. Ce sont ces spectacles, qu'on voit dans les Colléges lors de la distribution des prix. Dans celui de Louis le Grand, lorsqu'il étoit tenu par les Jésuites, il y avoit tous les ans une tragédie & un grand Ballet,

qui tenoit beaucoup de l'Ancien, tel qu'on le représentoit autrefois dans les différentes Cours de l'Europe; mais, il étoit plus chargé de récits & moins rempli de danses figurées. Il servoit pour l'ordinaire d'intermédes aux actes de la tragédie. En cela, il rendoit assez l'idée des intermédes des Anciens.

On sçait que le Parlement de Paris a défendu, par un arrêt, la représentation des tragédies dans les Colléges qu'occupoient les Jésuites. Les Ballets, par conséquent, en seront aussi bannis.

BALLION, *Ballio*, (a) nom d'un homme, dont il est parlé dans le discours de Cicéron pour Q. Roscius. Cet Orateur en trace, en peu de mots, un portrait qui n'est pas flatteur pour celui qui en est l'objet.

BALLISTA, *Ballista*, nom d'un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

BALLISTE, [LE MONT], *Mons Ballista*. (b) Cette montagne étoit située dans la Ligurie. Il en est fait mention plusieurs fois dans Tite-Live. Comme cet ancien Historien la joint presque toujours à une autre montagne, qu'il appelle Suis-montie, il est à présumer qu'elles n'étoient pas éloignées l'une de l'autre.

L'an de Rome 565, M. Æmilius mit à feu & à sang tout le païs des Liguriens habitans des plaines & des vallées, pendant qu'ils étoient sur les monts Balliste & Suis-montie, où ils s'étoient réfugiés. Ensuite, étant allé les attaquer sur ces montagnes, il les harcella d'abord par de légers combats, & les ayant à la fin forcés de livrer bataille, il les défit après avoir fait vœu de bâtir un temple en l'honneur de Diane.

Sept ans après, A. Postumius, avec la première & la troisième légion, s'empara des montagnes de Balliste & de Suis-montie; &, en fermant les passages étroits par où les Liguriens recevoient leurs provisions, il les affama & les réduisit, par la disette de toutes les choses nécessaires, à se soumettre. Quelques années après, ces mêmes peuples ayant appris que C. Claudius approchoit, & se souvenant que ce général les avoit vaincus & mis en déroute auprès du fleuve Scultenna, n'osérent pas employer des armes, qui leur avoient si mal réussi; mais, pour se défendre par l'avantage des lieux contre un ennemi, à qui il étoit dangereux d'opposer la force, ils s'emparérent du mont Balliste & du mont Létus, qu'un sommet contigu joignoit l'un à l'autre; & pour plus de sûreté, ils les entourérent d'une muraille.

On croit que c'est présentement Monte Balestra, qui est une partie de l'Apennin, entre la ville de Luques & de Reggio Lepido, sur les confins de la côte de Gênes & de Toscane. Cluvier, au contraire, cherche cette montagne

(a) Cicer. orat. pro. Q. Rosc. c. 20.

(b) Tit. Liv. L. XXXIX c. 2. L. XL, c. 41. L. XLI. c. 18.

vers les sources de la Lavagna & de la Stura, dans la côte orientale de Gênes; & il croit qu'on la nomme aujourd'hui Monte Cervera, d'où l'on passe par le Val de Taro dans le duché de Parme.

BALLON [l'Exercice du]. Il en est parlé dans l'article de Balle. *Voyez* Balle.

BALLOTES [Les], étoient en usage chez les Grecs, pour tirer au sort. On peut voir à l'article d'Athlétes de quelle manière on se servoit des Ballotes. Il faut, pour cet effet, consulter l'endroit où il est parlé de la façon dont on tiroit au sort les Athlétes.

BALNEUM. *Voyez* Bain.

BALOTH, *Baloth*, (*a*) ville de la Terre Sainte dans la tribu de Juda. Elle étoit située sur la frontière d'Édom, du côté du midi.

• BALSALISA, *Balsalisa*, *Voyez* Baalsalisa.

BALSAMUM. *Voyez* Baume.

BALTASAR, *Baltasar*. *Voyez* Balthasar.

BALTASSAR, *Baltassar*. *Voyez* Balthasar.

BALTÉ, *Balte*, Βάλτη, (*b*) nom d'une Nymphe, dont il est parlé dans Plutarque. On ne sçait qui étoit cette nymphe Balté. Épiménide le Phestien étoit appellé de son tems le fils de cette Nymphe.

BALTEI, nom que l'on donnoit aux précinctions des Amphithéatres. *Voyez* Amphithéatres.

BALTHAMAR, *Balthamar*, *Voyez* Baalthamar.

BALTHASAR, *Balthasar*, Βαλτάσαρ, (*c*) roi de Babylone. Ce Prince fit un grand festin à mille des plus Grands de sa cour, & se mit à boire avec eux. Balthasar, étant déjà plein de vin, commanda qu'on apportât les vases d'or & d'argent, que son pere Nabuchodonosor avoit emportés du temple de Jérusalem, afin que le Roi bût dedans avec les Grands de sa cour, ses femmes & ses concubines. On apporta donc aussitôt les vases d'or & d'argent, qui avoient été transportés du temple de Jérusalem, qui étoit la maison de Dieu; & le Roi but dedans avec les Grands de sa cour, ses femmes & ses concubines. Ils buvoient du vin & louoient leurs dieux d'or & d'argent, d'airain, de fer, de bois & de pierre.

Au même moment, on vit paroître des doigts comme de la main d'un homme, qui écrivoit vis-à-vis du chandelier sur la muraille de la salle du Roi; ensorte que ce Prince voyoit le mouvement des doigts de la main qui écrivoit. Alors, le visage du Roi se changea; son esprit fut saisi d'un grand trouble; ses reins se relâchérent, & dans son tremblement, ses genoux se choquoient l'un l'autre. Balthasar fit un grand cri, & ordonna qu'on fit venir les Mages,

(*a*) Josu. c. 15. v. 24.
(*b*) Plut. T. I. p. 84.
(*c*) Daniel. c. 5. v. 1. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 364. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. VI. p. 414. *& suiv.* T. VII. pag. 463. *& suiv.*

les Chaldéens & les Augures; & ce Prince, prenant la parole, dit aux Sages de Babylone: » Quiconque lira cette écriture, & me l'interprétera, sera revêtu de pourpre, aura un collier d'or au cou, & sera la troisième personne de mon royaume. « Mais, tous les Sages du Roi étant venus devant lui, ne purent ni lire cette écriture, ni lui en donner l'interprétation; ce qui redoubla encore le trouble de Balthasar. Son visage en fut tout changé; & les Grands de sa cour en furent épouvantés comme lui. Mais, la Reine, touchée de ce qui étoit arrivé au Roi & aux Grands, qui étoient près de lui, entra dans la salle du festin, & lui dit: » O Roi, vivez à jamais; que vos pensées ne vous troublent point, & que votre visage ne perde rien de sa sérénité. Il y a, dans votre royaume, un homme, qui a dans lui-même l'esprit des Dieux Saints, en qui l'on a trouvé, sous le regne de votre pere, une lumière, une science & une sagesse plus qu'humaines. C'est pourquoi, le roi Nabuchodonosor votre pere l'établit chef des Mages, des Devins, des Chaldéens & des Augures. Votre pere, dis-je, ô Roi, l'établit au-dessus d'eux tous, parce qu'on reconnut que cet homme, appellé Daniel, à qui le Roi donna le nom de Balthasar, avoit une plus grande étendue d'esprit qu'aucun autre, plus de prudence & d'intelligence pour interpréter les songes, pour découvrir les secrets & pour développer les choses les plus obscures & les plus embarrassées. Qu'on fasse donc maintenant venir Daniel, afin qu'il lise & qu'il interpréte cette écriture. «

Aussi-tôt, on fit venir Daniel devant le Roi; & ce Prince, lui adressant la parole, dit: » Êtes vous Daniel, l'un des captifs des enfans de Juda, que le Roi mon pere a emmenés de Judée? On m'a dit de vous, que vous aviez l'esprit des Dieux Saints, & qu'il s'est trouvé en vous une plus grande étendue de science, d'intelligence & de sagesse qu'en aucun autre. Je viens de faire venir devant moi les Sages & les Mages pour lire & pour interpréter cette écriture; & ils n'ont pu me dire ce que ces lettres signifient. Mais pour vous, on m'a rapporté que vous pouviez expliquer les choses les plus obscures & développer les plus embarrassées. Si vous pouvez donc lire cette écriture, & m'en dire l'interprétation, vous serez vêtu de pourpre; vous porterez au cou un collier d'or; & vous serez le troisième d'entre les Princes de mon royaume. " Daniel répondit à ces paroles du Roi Balthasar, & lui dit: » Que vos présens soient pour vous, & faites part à un autre des honneurs, que vous m'offrez; mais, je lirai au Roi cette écriture, & je lui dirai ce qu'elle signifie. O Roi, le Dieu très-haut donna à Nabuchodonosor votre

» pere, le royaume, la grandeur, » la gloire & l'honneur; & à » cause de cette grande puissance, que Dieu lui avoit donnée, » tous les Peuples & toutes les » Nations, de quelque langue » qu'ils fussent, le respectoient » & trembloient devant lui. Il » faisoit mourir ceux qu'il vouloit, & il donnoit la vie à qui » il lui plaisoit de la donner. Il » élevoit les uns & abaissoit les » autres selon sa volonté. Mais, » après que son cœur se fut élevé, » & que son esprit se fut affermi » dans son orgueil, il fut chassé » du trône; il perdit son royaume, & sa gloire lui fut ôtée. » Il fut même chassé de la société » des enfans des hommes; & son » cœur devint semblable à celui » des bêtes. Il demeura avec les » ânes sauvages. Il mangea l'herbe des champs comme un bœuf, » & son corps fut trempé de la » rosée du Ciel; jusqu'à ce qu'il » reconnut que le Très-haut a un » souverain pouvoir sur les royaumes des hommes, & qu'il établit sur le trône qui il lui plaît. » Et vous, Balthasar qui êtes son » fils, vous-même n'avez point » humilié votre cœur, quoique » vous sçussiez toutes ces choses. » Mais, vous vous êtes élevé » contre le Dominateur du Ciel. » Vous avez fait apporter devant » vous les vases de sa Maison » sainte, & vous avez bu dedans » des vins exquis, Vous, les » Grands de votre cour, vos » femmes & vos concubines. » Vous avez loué en même-tems » vos Dieux d'argent & d'or, » d'airain & de fer, de bois & » de pierre, qui ne voyent point, » qui n'entendent point, & qui » ne sentent point; & vous n'avez point rendu gloire au Dieu, » qui tient dans sa main votre » ame & tous les momens de votre vie. C'est pourquoi, Dieu » a envoyé les doigts de cette » main, qui a écrit ce qui est » marqué sur la muraille. Or, » voici ce qui est écrit. *Mané*, » *Thecel*, *Pharès*; & en voici » l'interprétation. *Mané*, Dieu a » compté les jours de votre regne, & il en a marqué la fin. » *Thécel*, vous avez été pesé » dans la balance, & on vous a » trouvé trop léger. *Pharès*, votre » royaume a été divisé, & il a » été donné aux Médes & aux » Perses. "

Alors, Daniel fut revêtu de pourpre, par ordre du roi Balthasar. On lui mit au cou un collier d'or, & on fit publier qu'il auroit la puissance dans le royaume, comme en étant la troisième personne. Cette même nuit, Balthasar fut tué. Darius, qui étoit Méde, lui succéda au royaume, étant âgé de soixante-deux ans.

Voilà ce que nous lisons de Balthasar au cinquième Chapitre de Daniel; mais, de sçavoir maintenant, quel est ce Prince, dont parle le Prophéte, c'est une difficulté, qu'il n'est pas aisé de résoudre. On croit pour l'ordinaire que c'est le même Roi sur lequel Babylone fut prise par Cyrus, au rapport de Xénophon. C'est sur cette idée qu'est fondé ce que nous avons dit à l'article de Babylone;

mais, il s'en faut bien que les Sçavans soient d'accord entr'eux sur l'identité du Balthasar de Daniel & du roi de Babylone de Xénophon. M. Fréret fait là-dessus des réflexions, qui nous ont paru très-lumineuses & très-solides. Nous allons les transcrire ici en faveur des Curieux.

» Le Roi, sur lequel Cyrus » prit Babylone, fut non seulement le dernier roi Assyrien, » mais encore le dernier Roi de » cette Ville, qui cessa d'être capitale d'un Empire; le » royaume des Assyriens ayant » été absolument éteint, & la » Babylonie, avec les États qui » en rélevoient, étant devenue » une province dépendante de » l'empire des Perses. Ce Prince » regnoit depuis cinq ans; son pere auquel il succéda, ayant été » tué dans un combat, dès la » première année de la guerre. "

„ Xénophon le nomme un » Prince impie, ἀνόσιον; mais, » cette impiété ne doit pas s'entendre du mépris de la religion. » Le terme ne le signifie pas nécessairement. Xénophon lui » donne ce titre à cause des actions injustes & barbares, qu'il » en rapporte, à l'occasion de » Gadâtes & du fils de Gobryas. » Mais, quand bien même cette » impiété devroit s'entendre du » mépris des Dieux, elle n'auroit » aucun rapport à la profanation » des vases du temple des Juifs » par Balthasar. Cette profanation n'étoit regardée comme » une impiété, que par ceux, » qui adoroient le Dieu des Juifs. » Les Idolâtres n'en portoient » pas le même jugement.

„ Daniel nous apprend qu'après la mort de Nabuchodonosor, roi de Babylone, son fils » Balthasar lui succéda. Il lui » donne en cinq endroits différens » du Chapitre V.e le titre de fils » de Nabuchodonosor, du Roi » qui avoit pris Jérusalem & brûlé le temple, emporté les vases » sacrés, & réduit les Juifs en » servitude; de celui la-même, » que Dieu avoit châtié, & que » ce châtiment avoit fait rentrer » en lui-même. Les termes de » Daniel ne se peuvent entendre » que d'un fils de Nabuchodonosor; & il n'est pas possible de » supposer qu'il s'agit là seulement d'un petit-fils, ou même » d'un descendant de ce Conquérant.

„ Il est vrai que le quatrième » Livre des Rois, Jérémie, Bérose, Mégasthènes & le Canon » Astronomique, nomment le » fils & le successeur de Nabuchodonosor, Évilmérodach, & que » ce nom de Balthasar n'est donné à aucun des Rois de Babylone; mais, nous trouvons dans » Baruch de quoi résoudre cette » difficulté, puisque nous voyons » qu'il donne le nom de Balthasar au fils de Nabuchodonosor, » à celui qui étoit destiné à lui » succéder, & qui étoit en quelque façon associé à la souveraineté. Dans la lettre qu'il écrit, » au nom des Juifs transportés à » Babylone, à ceux qui étoient » demeurés à Jérusalem, il les

» exhorte à prier pour la vie du » roi Nabuchodonosor & pour » celle de son fils Balthasar : *Orate* » *pro vita Nabuchodonosor regis* » *Babylonis, & pro vita Baltha-* » *sar filii sui..... ut vivamus* » *sub umbra Nabuchodonosor re-* » *gis Babylonis, & sub umbra* » *Balthasar filii ejus, & servia-* » *mus eis, & inveniamus gra-* » *tiam in conspectu eorum.* On » voit par-là que le fils de Nabu- » chodonosor avoit porté le nom » de Balthasar du vivant de son » pere, & que, quoqu'il eût » pris le titre d'Évilmérodach, » en montant sur le trône, Da- » niel a pu continuer de le dési- » gner par son premier nom.

„ Cette première observation » forme une différence absolue » entre le Balthasar de Daniel & » le Roi de Babylone de Xéno- » phon. Ce dernier avoit succédé » à son pere, tué dans un com- » bat, & avoit régné cinq ans. » Si le Balthasar de Daniel est » le même que le Roi impie de « Xénophon, ce dernier aura été » fils de Nabuchodonosor; & il » faudra supposer que Nabucho- » donosor sera aussi le roi d'As- » syrie, tué dans un combat cinq » ans avant la prise de Babylone » par Cyrus. Comment ajuster » cette circonstance avec ce que » nous apprennent Bérose, Mé- » gasthènes, &c, que Nabucho- » donosor mourut de maladie, » vingt-trois ans au moins avant » la prise de Babylone. La durée » de ces vingt-trois ans posté- » rieurs à Nabuchodonosor est » constatée d'une manière indu- » bitable par le Canon Astrono- » mique des rois Chaldéens, & » par plusieurs observations d'é- » clipses, rapportées par Ptolé- » mée, & marquées par les Astro- » nomes aux années du regne » des successeurs de Nabuchodo- » nosor.

„ Il faut encore supposer, dans » cette hypothése, que le Bal- » thasar de Daniel, fils de Nabu- » chodonosor, a vécu & a regné » jusqu'à la prise de Babylone » par Cyrus, ou jusqu'à la fin de » la captivité; & comme le Roi » impie de Xénophon n'a regné » que cinq ans, il faut supposer » par une conséquence nécessaire, » qu'il a commencé à regner la » soixante-cinquième année de la » captivité. Comment accorder » cela avec ce que nous appren- » nent Jérémie & le quatrième » Livre des Rois, qu'Évilmé- » rodach, fils de Nabuchodono- » sor, monta sur le trône à la fin » de la trente-septième année de- » puis la déportation de Joa- » chim ? Cet événement étoit de » la huitième année de Nabucho- » donosor, à ce que nous ap- » prend le Livre des Rois. Ainsi, » le commencement d'Évilméro- » dach tombe à la quarante-qua- » trième année après celui de son » pere Nabuchodonosor. La pre- » mière année du regne de ce » Prince avoit été la première de » la captivité de soixante-dix » ans. On ne peut en placer le » commencement plutôt, puisque » la captivité fut prédite par Jé- » rémie la première année de Na- » buchodonosor. Évilmérodach

» ayant commencé à regner la » quarante-quatrième année de » la captivité, elle a duré encore » vingt-six ans; & s'il n'a regné » que cinq ans, comme il le » faut supposer, en le faisant le » même que le Roi impie de » Xénophon, la captivité aura » duré encore vingt-un ans après » la prise de Babylone par Cy- » rus; & comme ce Prince n'a » regné que neuf ans à Babylo- » ne, le retour des Juifs & la fin » de la captivité ne seront arri- » vés que la sixième année de » Darius, treize ans après la » mort de Cyrus, quoique l'É- » criture nous apprenne que les » Juifs avoient été renvoyés à » Jérusalem, dès la première an- » née du regne de Cyrus.

» Bérose & le Canon Astrono- » mique ne donnent que deux ans » de regne à Évilmérodach. Da- » niel fait mention de la troisiè- » me année de Balthasar; mais, » cette difficulté ne doit pas ar- » rêter, dès que l'on sçait que les » Babyloniens n'attribuoient aux » Rois; que les années, qui a- » voient commencé sous leur re- » gne, & qu'ils les leur attri- » buoient toutes entières, quand » même ils seroient morts, avant » qu'elles fussent révolues; ce » qui est encore en usage à la » Chine. On comprend par-là » qu'Évilmérodach ayant regné » deux ans & demi, la dernière » année de son regne n'étoit » comptée que pour la seconde, » quoiqu'elle fût en effet la troi- » sième.

» Le roi Balthasar fut tué dans » un festin, après avoir élevé le » prophéte Daniel à la troisième » place du royaume pour récom- » pense de lui avoir expliqué une » vision, qui l'avoit effrayé, lui » & toute sa cour. Après la mort » de Balthasar, Darius le Méde, » fils d'Assuérus, âgé de soixante- » deux ans, lui succéda. Ceux, » qui prétendent que Xénophon » est conforme à Daniel, suppo- » sent que ce Darius, Méde de » naissance, & fils d'Assuérus, est » le même que Cyaxare, fils » d'Astyage & oncle de Cyrus, » qu'ils font regner à Babylone » contre le témoignage de Xéno- » phon. Le nom d'Assuérus, pe- » re de Darius, n'a aucun rap- » port avec celui d'Astyage, pe- » re de Cyaxare. C'est le nom de » Cyaxare, qui, comme de très- » habiles gens l'ont fait voir, res- » semble à celui d'Assuérus, & » peut-être pris pour le même. » D'ailleurs, l'âge de ce Darius » Méde quadre avec le tems de » Cyaxare, troisième roi des Mé- » des, beaucoup mieux qu'avec » celui d'Astyage. Son fils Cyrus » succéda à cet Astyage, l'an 560 » avant J. C. Astyage avoit re- » gné trente-cinq ans, & avoit » commencé l'an 595. Cyaxare » avoit regné quarante ans, & » par conséquent étoit monté sur » le trône l'an 635.

» Darius le Méde succéda au » fils de Nabuchodonosor, selon » Daniel; & par conséquent, il » est le même que le Nériglissor » ou Néricassolassar de Bérose, » de Mégasthènes & du Canon » Astronomique, qui commença

» de regner l'an 189 de Nabonassar, 559 avant l'Ére Chrétienne. S'il avoit alors soixante-deux ans, il étoit né l'an 620, & la sixième année du regne de Cyaxare roi des Médes.

» Nabuchodonosor avoit épousé une princesse du sang royal de Médie, à ce que nous apprend Bérose; & ce fut pour elle qu'il fit construire ces fameuses terrasses, dont les Anciens ont tant parlé. Alexandre Polyhistor, qui la nomme Aroïtis, dit qu'elle étoit fille d'Astyage. Quoiqu'il en soit, de ce dernier article, on ne sera pas étonné de voir un prince de Médie, frere d'Astyage, aller chercher une retraite auprès de Nabuchodonosor, qui avoit épousé sa sœur ou sa nièce, de le voir épouser une fille de Nabuchodonosor, & succéder à son beau-frere Évilmérodach, comme le rapportent Bérose & Mégasthènes. Daniel, après avoir raconté la mort de Balthasar, fils de Nabuchodonosor, tué dans un festin, dit que Darius le Méde lui succéda. Bérose & Mégasthènes disent que Nériglissor, qui avoit épousé la sœur d'Évilmérodach, fils de Nabuchodonosor, conspira contre lui, lui ôta la vie, & s'empara de la royauté. La parité est entière, & la différence des noms de Darius & de Nériglissor ne doit pas arrêter; car, l'identité des personnes est prouvée; & Daniel appelle cet usurpateur du nom, qu'il portoit, avant que de monter sur le trône, de même qu'il donne au fils de Nabuchodonosor celui de Balthasar, qu'il avoit quitté pour prendre celui d'Évilmérodach, lorsqu'il avoit succédé à son pere.

» Darius le Méde ou Nériglissor regna quatre ans commencés, & laissa la couronne à son fils Laborosoarchod encore enfant, & petit-fils de Nabuchodonosor par sa mere. Ce jeune Prince, qui n'étoit pas encore sorti de l'enfance, ne regna que neuf mois. Son regne n'est pas marqué dans le Canon Astronomique, sans doute parce que les neuf mois de son regne faisoient partie de la quatrième année de celui de son pere. Il périt par une conspiration; & les conjurés mirent sur le trône un d'entr'eux, qui n'étoit point de la famille royale, comme l'observe Mégasthènes; & par-là s'accomplit la prophétie de Jérémie, qui, dès les premières années du regne de Nabuchodonosor, avoit prédit que le sceptre de Babylone sortiroit de la famille de ce Prince, après la troisième génération, *Et servient Nabuchodonosori & filio ejus & filio filii ejus*. Josephe dit que celui, qui fut mis sur le trône de Babylone par les conjurés, se nommoit Naboandel. Bérose & le Canon Astronomique l'appellent Nabonade. Mégasthènes le nommoit Nabannid'Ochus. C'est le même que le Labynet d'Hérodote. Ce Prince regna dix-sept ans entiers. Il marcha à la tête d'une

» armée contre Cyrus, lorſque » celui-ci vint attaquer la Babylonie, & ayant perdu un combat, il ſe retira, avec les débris » de ſon armée, dans la ville de » Borſippe. Mais, tandis qu'il » cherchoit à raſſembler de nouvelles troupes pour aller attaquer Cyrus, occupé au ſiége » de Babylone, cette ville fut » ſurpriſe par le ſtratagême connu de tout le monde. Il ſe vit » lui-même aſſiégé dans Borſippe » par Cyrus, & prit le parti de » ſe remettre entre les mains du » vainqueur, qui le reçut avec » bonté, & lui donna le gouvernement de la Carmanie. Voilà » ce que nous apprend Béroſe » dans les fragmens de ſon hiſtoire Chaldéenne, écrite ſur les » mémoires des Prêtres de Babylone; & tous ces traits ſont » également éloignés de l'hiſtoire de Xénophon & du récit de » Daniel.

» Balthaſar étoit fils de Nabuchodonoſor, comme on l'a vu; » au lieu que Nabonnide étoit un » ſimple particulier, qui n'avoit » aucune alliance avec la famille » de ſon prédéceſſeur. Ce ſeroit » ſuppoſer ce qui eſt en queſtion, » que de rejetter, en cette occaſion avec Prideaux, le témoignage de Béroſe & de Mégaſthènes, parce qu'ils ne s'accordent pas avec Daniel; il » faudroit avoir prouvé auparavant que le Balthaſar du Prophéte eſt le même que le Nabonnide de ces deux Hiſtoriens. Il faut expliquer les écrits » des Prophétes par l'Hiſtoire; & » non les Hiſtoriens par les interprétations, que nous donnons aux Prophétes. C'eſt, ce » me ſemble, une des premières » régles de la Critique ſacrée.

» Les circonſtances de la mort » de Balthaſar ſont abſolument » oppoſées à l'hiſtoire du dernier » roi de Babylone. On vient de » voir le récit qu'en faiſoient Béroſe & Mégaſthènes. Xénophon » ſe contente de dire que ce Roi » fut tué dans ſon palais, en combattant contre les ſoldats de » Cyrus. Daniel décrit au cinquième chapitre la viſion effrayante, qui troubla la joie » de ce feſtin, dans lequel Balthaſar avoit fait ſervir les vaſes » du temple de Jéruſalem, ſoit à » faire des libations à ſes dieux, » ſoit à augmenter la pompe & le » luxe du repas. Après quoi, il » rapporte l'explication, qu'il donna à ce Prince de trois mots, » qu'une main céleſte avoit tracés » à ſes yeux ſur la muraille de la » ſalle. Daniel déclara à Balthaſar, que ſes crimes avoient » comblé la meſure; que la fin » de ſon regne étoit arrivée, & » que ſon royaume ſeroit déchiré » & livré aux Médes & aux Perſans. C'étoit-là une prophétie » bien claire de la conquête de » Babylone par les Perſans; mais » c'étoit une prophétie; c'eſt-à-dire, la prédiction d'un événement futur, qui ne pouvoit être » connu que par révélation, & » que l'eſprit humain ne pouvoit » prévoir naturellement. Si la » ville eût été aſſiégée alors; ſi » l'Euphrate, ayant été détourné

» de son lit, eût donné, dans ce » moment même, entrée aux Persans dans la ville; si aussi-tôt » après l'explication de la vision » de Balthasar, les troupes de » Cyrus eussent attaqué le palais, » comme le dit Prideaux; il me » semble que Daniel pouvoit sçavoir toutes ces choses sans révélation. La conduite du roi de » Babylone, la connoissance de » son caractère & de l'habileté de » Cyrus, devoient faire prévoir » à Daniel, quelle seroit la fin de » cette guerre.

» La prédiction de Daniel fut » donc une véritable prophétie, » & par conséquent précéda l'événement de quelque tems. Sur » le champ, Balthasar le fit revêtir d'une robe de pourpre, lui » fit mettre un collier d'or, & le » déclara solemnellement l'un de » ses trois premiers Ministres. » Ces ornemens étoient apparemment les marques de cette » dignité.

» Balthasar fut tué cette même » nuit, à ce que nous apprend le » prophéte Daniel; mais, il ne » parle point de la prise, ni du » ravage de la ville. Il ne dit » point que la prophétie, qu'il » venoit de faire, fut accomplie » alors. Il se contente de nous » apprendre que Darius, Méde » de nation, & âgé de soixante-deux ans, monta sur le trône. » Le terme, dont il se sert n'emporte point même l'idée d'un » Prince, qui s'empare d'un État » à main-armée, & qui le soumet à un royaume, dont il » étoit déjà possesseur. Il ne désigne qu'une succession ordinaire. » *Darius successit in regnum*, dit » la Vulgate. Le Texte dit seulement que *Darius fut fait Roi.* » Darius auroit-il exprimé ainsi » la conquête de Babylone par le » roi des Médes?

» La révolution, qui mit ce » Darius sur le trône, ne causa » même aucun changement à la » forme du gouvernement, établi sous Balthasar; ce que l'on » ne peut dire de la conquête de » Babylone par Cyrus. Car, ce » Prince y mit une garnison Persanne & des Magistrats ennemis des Chaldéens ou Assyriens, » & ordonna, à ce que nous apprend Bérose, que l'on rasât » toutes les fortifications extérieures de cette ville, dont il » craignoit la révolte.

» Le royaume de Babylone » demeura gouverné sous Darius, » comme il l'avoit été sous les » Rois précédens, par trois Ministres suprêmes, auxquels les » Satrapes inférieurs rendoient » compte; & Daniel conserva, » parmi ces trois Satrapes, le rang » que lui avoit donné Balthasar. » Le changement n'étoit donc arrivé que dans la personne du » Roi. Ceux, qui lui avoient ôté » la vie, en avoient mis un autre » sur le trône; & ce nouveau » Roi laissa subsister l'ancienne » forme de l'administration. «

BALTHASAR, *Balthasar*; Βαλτάσαρ, (a) nom que le chef

(a) Daniel, c. 1. v. 7. c. 5. v. 12.

des Eunuques de Nabuchodonosor donna à Daniel. On ne le connoissoit guere que sous ce nom à la cour de ce Prince. Ce nom est un nom Chaldéen, & il est dit dans un endroit, que le Roi lui-même l'avoit donné à Daniel.

BALTHASAR, *Balthasar*, Βαλτάσαρ, nom, que donne une tradition peu certaine à l'un des trois Mages ou Rois, qui, étant conduits par une étoile, vinrent adorer le Sauveur, nouvellement né à Bethléem.

BALTHAZAR, *Balthazar*. *Voyez* Balthasar.

BALTIS, *Baltis*, *ou* BALCHIS, ou même BALKIS, nom que les Orientaux donnent à la reine de Saba, qui vint voir Salomon. Selon eux, elle étoit reine d'Arabie, de la postérité d'Iarab, fils de Cahthan. Elle regnoit dans la ville de Mareb, capitale de la province de Saba. Son pere étoit Hadhad, fils de Scharhabis, vingtième roi d'Iémen ou de l'Arabie heureuse. D'autres la font fille de Sarahil, qui descendoit en ligne droite de Saba, fils d'Iakh-Schab, fils d'Iaarab, fils de Cathan ou Joctan.

Les Mahométans racontent une infinité de particularités fabuleuses touchant un prétendu voyage, que Salomon fit en Arabie, & les messages qu'il faisoit faire par un oiseau, que nous appellons Huppe, & qu'il avoit toujours auprès de lui. Ils racontent aussi à leur manière le voyage, que la reine Balkis fit en Palestine pour voir Salomon, les présens qu'elle y envoya, & le mariage qu'elle contracta avec ce Prince. Tout cela est bien plus propre à fournir la matière d'un Roman, qu'à donner quelques lumières au récit des Auteurs sacrés des Juifs.

BALVENTIUS [T.], (a) *T. Balventius*, officier Romain, qui avoit été premier capitaine d'une légion, & qui étoit en grande estime parmi les soldats. Il se distingua sur tout dans une action contre Ambiorix. Couvert de plusieurs blessures, il ne quitta le combat, que quand il eut eu les deux cuisses percées d'un dard.

BALUSTRADES, *Cancelli*. (b) Il y avoit sur le bord des vaisseaux de guerre des Balustrades, plus ou moins hautes les unes que les autres. On en voyoit, du moins dans quelques vaisseaux, de percées exprès pour y mettre des rames.

BALYRE, *Balyra*, Βαλύρα, (c) nom d'une rivière du Péloponnèse dans la Messénie. On prétend que cette rivière fut ainsi nommée, parce que Thamyris, étant devenu aveugle, y avoit laissé tomber sa lyre. Elle passoit près de la ville d'Ithome à trente stades ou environ de la porte, par où l'on sortoit pour aller à Mégalopolis en Arcadie. Deux autres rivières se jettoient dans celle de Balyre; l'une étoit Leucasie; & l'autre, Amphise.

BAMAAL, *Bamaal*, Βαμαὴλ,

(a) Cæs. de Bell. Gall. pag. 188, 189.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 292.

(c) Pauf. p. 279.

(*a*) fils de Jéphlat, étoit frere de Phosech & d'Asoth. Il est appellé Chamaal dans la Vulgate.

BAMAH, *Bamah*, est un terme Hébreu, qui signifie une hauteur.

BAMBALION, *Bambalio*, (*b*) nom du pere de la femme de M. Antoine. C'étoit, selon Cicéron, un homme fort méprisable. Il avoit beaucoup de difficulté à parler; & c'est pour cela qu'on l'avoit appellé Bambalion. On sçait que ce terme signifie un homme qui bégaie.

BAMBOU, (*c*) sorte de bois de la Chine. Avant la découverte du papier, on employoit ce bois pour faire des tablettes ou planches minces, sur lesquelles on traçoit les caractères, avec un bâton trempé dans le vernis. Ces caractères, formant une certaine épaisseur sur la tablette, avoient quelque ressemblance avec des insectes aquatiques, nommés *Co-teou-tchong*. Cette ressemblance avoit fait donner aux caractères tracés avec le vernis, le nom de *Co-teou-ouene*; & ce nom s'employe encore aujourd'hui pour désigner d'une manière générale toutes les différentes espèces de l'ancienne écriture, usitée sous les trois premières familles.

BAMBYCATIENS, peuples, qu'on croit avoir été voisins du fleuve du Tygre, & qui sont peut-être les habitans de Bambyce ou Hiérapolis dans la Célésyrie. On dit qu'ils avoient en si grande horreur l'or & l'argent & toute sorte de métaux, dont on peut faire de la monnoie, qu'ils enterroient dans les lieux les plus déserts, tout ce qu'ils pouvoient en amasser; de peur que cela n'engendrât parmi eux la corruption. Mais, pour bien entendre ce trait d'histoire, *voyez* à l'article de Babythace, une conjecture de Saumaise, qui paroît ingénieuse.

BAMBYCE, *Bambyca*, ou *Bambyce*, Βαμβύκη, (*d*) ville d'Asie, située, selon Strabon, dans l'Assyrie, au de-là de l'Euphrate à quatre schœnes de ce fleuve. On l'appelloit encore Édesse & Hiérapolis; c'est-à-dire, ville Sacrée. On prétend que ce fut Séleucus, qui lui donna ce dernier nom. L'on y adoroit Atargatis, déesse Syrienne, que les Grecs nommoient Dercéto. Pline la qualifie monstrueuse, à cause qu'elle avoit un visage d'homme, tandis que le reste du corps ressembloit à un poisson.

Cet Auteur ajoûte que la ville de Bambyce, qu'il met dans la Célésyrie, étoit appellée par les Syriens, Magog. Mais, M. Falconet observe que cette ville est la même que Manbesja des Arabes, qui a été nommée par les Syriens Mabôugo Mabog, & que c'est ce dernier qu'il faut lire dans Pline, & non Magog, que le pere Har-

(*a*) Paral. L. I. c. 7. v. 33.
(*b*) Cicer. Philip. 3. c. 16.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 520.
(*d*) Strab. pag. 748. Plin. Tom. I. pag. 266. Plut. Tom. I. pag. 932. Ezech. c. 38. v. 2. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVII, pag. 140.

douin a laissé dans le Texte, & qu'il prétend vainement autoriser. On doit la correction de ce mot à Thomas Hyde, qui, pour faire voir la conformité de Bambyce & de Mabog, apporte des exemples de la permutation des lettres *b*, *p* & *m*.

Cette ville est appellée, dans Plutarque, Borbyce; peut-être est-ce la faute de quelque copiste, qui aura lu Βορϐύκη pour Βαμϐύκη. Ce fut une des trois villes, que M. Antoine donna à Monésès, seigneur de la cour des Parthes, qui s'étoit réfugié auprès de sa personne. Plutarque ne manque pas d'observer, à cette occasion, la vaine ostentation de M. Antoine, parce que, comparant la fortune de ce Parthe à celle de Thémistocle, il voulut faire aller de pair son opulence & sa magnificence avec celles des rois des Perses.

Suivant le sentiment de ceux, qui pensoient que l'on ne doit point faire de changement dans le Magog de Pline, cette ville sera la même, dont il est parlé dans le prophéte Ézéchiel, sous le nom de Magog, fils de Japhet. Ceux de ses descendans, qui avoient fixé leur demeure dans ce lieu, furent entièrement exterminés sous Nabuchodonosor, 573 ans avant J. C.

On dit que cette ville subsiste encore, en conservant le nom de Magog.

BAMBYCE, *Bambyce*, Βαμϐύκη, (*a*) autre ville d'Asie dans la Syrie, à l'orient d'Antioche. Ce fut une de ces villes, où Denys le tyran, fils d'Héracléon, exerça son autorité. Cette ville n'étoit pas éloignée de celle de Berrhœe, & par conséquent elle étoit à la droite & au couchant de l'Euphrate.

BAMOTH, *Bamoth*, Βαμώθ, (*b*) ville de Judée dans la tribu de Ruben. Les Israëlites, étant partis de Nahaliel, allérent se camper à Bamoth; & de-là ils se rendirent dans une vallée, située au milieu des campagnes de Moab.

BAMOTH-BAAL, *Bamoth Baal*, Βαμὼν Βαὰλ, (*c*) ville de Judée, qui fut donnée aux enfans de Ruben. Elle étoit située au delà du Jourdain. Eusébe la met dans la plaine, où couloit l'Arnon. Ce devoit être la même que la précédente.

BANA, *Bana*, Βανὰ, (*d*) fils d'Ahilud, vécut sous le regne de Salomon. Il étoit gouverneur de Thanach, de Mageddo & de tout le païs de Bethsan, qui étoit proche de Sarthana au-dessous de Jezrahel, depuis Bethsan jusqu'à Abelméhula, vis-à-vis de Jecmaan.

BANAA, *Banaa*, Βαναὰ, (*e*) fils de Mosa, fut pere de Rapha.

BANAIA, *Banaia*, Βαναία, (*f*) étoit fils de Nébo. Au retour de la captivité de Babylone, il se trouva du nombre des Prêtres, qui avoient épousé des femmes étrangères. Il s'en sépara, & offrit un bélier pour son péché.

(*a*) Strab. pag. 751.
(*b*) Numer. c. 21. v. 19, 20.
(*c*) Josu. c. 13. v. 17.
(*d*) Reg. L. III. c. 4. v. 12.
(*e*) Paral. L. I. c. 8. v. 37.
(*f*) Esdr. L. I. c. 10. v. 43.

BANAIAS, *Banaias*, Βαναίας, (*a*) fils de Joïada, étoit de Capséel. Ce fut un homme très-vaillant, & qui fit de très grandes actions. Il tua les deux lions de Moab; & lorsque la terre étoit couverte de neige, il descendit dans une citerne, où il tua un lion. C'est lui aussi qui tua un Égyptien d'une grandeur extraordinaire. L'Égyptien parut la lance à la main; & Banaïas la lui arracha, n'ayant qu'une baguette, & le tua de sa propre lance. Voilà ce que fit Banaïas; & il fut illustre entre les trois seconds des Braves de David. Il étoit au-dessus des trente; mais néanmoins, il n'égaloit pas les trois premiers. David le prit auprès de sa personne pour exécuter ses commandemens.

Lorsque ce Prince voulut déclarer Salomon son successeur, il manda entr'autres Banaïas, & lui fit part de son dessein. Banaïas répondit à David: » Qu'il soit » ainsi; que le Seigneur, le Dieu » du Roi mon Seigneur, l'ordonne ainsi. Comme le Seigeur a » été avec le Roi mon Seigneur, » qu'il soit de même avec Salo- » mon; qu'il éleve son trône en- » core plus que ne l'a été le trône » de David, mon Roi & mon Sei- » gneur. « Banaïas fut aussi constamment attaché à Salomon, qu'il l'avoit été à David, son pere. Ce fut lui que Salomon envoya pour tuer Adonias; & Joab, qui avoit suivi le parti d'Adonias, ayant appris cette nouvelle, s'enfuit dans le Tabernacle. Banaïas eut ordre de s'y rendre; & il dit à Joab: » Le Roi vous commande » de sortir de-là. « Joab lui répondit: » Je ne sortirai point; » mais, je mourrai en ce lieu. « Banaïas fit son rapport au Roi, & lui dit: » Voilà la réponse, que » Joab m'a faite. « Le Roi lui dit: » Faites comme il vous a dit; » tuez-le & l'ensevelissez. « Banaïas, ayant exécuté le commandement du Roi, ensevelit Joab en sa maison dans le désert. Il fut ensuite établi général de l'armée, à la place de Joab. C'est lui aussi que Salomon chargea depuis d'aller frapper Séméï; & Banaïas obéït à son Prince. Il avoit été, sous le regne de David, un des capitaines des gardes de ce Prince. Sa troupe, composée de vingt-quatre mille hommes, entroit en service le troisième mois.

BANAIAS, *Banaias*, Βαναίας, (*b*) étoit de Pharathon de la tribu d'Éphraïm. Il est mis au nombre des trente Braves de l'armée de David. Ce fut aussi un des capitaines des gardes de ce Prince. Il étoit l'onzième, & destiné pour l'onzième mois. Les troupes, qu'il commandoit pendant ce tems-là, montoient à vingt-quatre mille hommes.

BANAIAS, *Banaias*, Βαναία, (*c*) fils de Phahath Moab, étoit de la race sacerdotale. Pendant la captivité de Babylone, il avoit épousé une femme étrangère. De retour à Jérusalem, il consentit à s'en

(*a*) Reg. L. II. c. 23. v. 20. *&* *seq.* L. III. c. 1. v. 8. *&* *seq.* c. 2. v. 25. *&* *seq.* Paral. L. I. c. 27. v. 5, 6.

(*b*) Reg. L. II. c. 23. v. 30. Paral. L. I. c. 27. v. 14.

(*c*) Esd. L. I. c. 10. v. 30.

s'en séparer, & à offrir un bélier pour son péché. Il y en a qui le nomment Bananias.

BANANIAS, *Bananias*, le même dont il est parlé dans l'article précédent.

BANAUSES, *Banausi*, Βάναυσοι, espèce d'esclaves, qui travailloient des mains. S. Jérôme en fait mention.

BANC D'HIPPOCRATE, *Scamnum Hippocratis*, machine dont on se servoit pour réduire les luxations & les fractures. C'étoit une espèce de bois de lit, sur lequel on étendoit le malade. Il y avoit un aissieu à chaque bout, qui se tournoit avec une manivelle. On attachoit des lacs aux parties luxées ou fracturées d'un côté, & aux aissieux de l'autre. En tournant les aissieux, ces lacs, qui s'entortilloient au tour, faisoient l'extension & la contre-extension, autant qu'il étoit nécessaire, pendant que le Chirurgien réduisoit les os dans leur situation naturelle. On trouve la description de ce Banc dans Oribase. Hippocrate lui avoit donné son nom, parce qu'il en avoit été l'inventeur.

Banc se dit en parlant du tems d'étude, qu'on doit faire dans les Universités pour parvenir aux dégrés. Il faut avoir été cinq ans sur les Bancs, pour...... ; c'est-à-dire, il faut avoir étudié cinq ans.

BANCS, *Transtra*, *Scamna*, (a) nom que l'on donnoit à cette partie du vaisseau sur laquelle se tenoient les rameurs pour ramer. C'étoit aussi leur lit, aussi-bien que celui des soldats.

BANDEAU. Un monument nous représente Homère, le front ceint d'un Bandeau, comme étant le grand-prêtre des Muses, ou plutôt le roi ou le dieu des Poëtes ; car, le Bandeau au tour de la tête n'étoit pas seulement la marque de la royauté & de la grande prêtrise, mais encore de la divinité.

BANDELETTE, *Vitta*, (b) petite bande avec laquelle on lie, on bande quelque chose. Les Bandelettes des Anciens étoient comme nos rubans. Leurs victimes étoient ornées de Bandelettes. Les Pontifes se couvroient aussi la tête de Bandelettes, qu'on appelloit sacrées, pour faire des sacrifices ou des prieres publiques dans les cérémonies extraordinaires. Les dames Romaines se coëffoient avec de petites Bandelettes, qui étoient la marque de la pudeur & de la chasteté, & que les courtisannes n'osoient porter. C'est pour cela qu'Ovide dit :

Este procul, vittæ tenues, insigne pudoris.

Les Bandelettes, en général, étoient une marque de dignité. Aussi elles servoient sur tout à la coëffure des Reines & des Princesses. C'est un des ornemens de tête d'Andromaque dans l'Iliade d'Homère. Du moins, c'est ainsi qu'on rend pour l'ordinaire l'ἄμ-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 265.

(b) Homer. Iliad. L. XXII. v. 469.

πυξ, dont se sert ce Poëte; quoiqu'à dire vrai, nous ne sçavons pas aujourd'hui ce que c'étoit proprement qu'ἄμπυξ, non plus que κεκρύφαλος & ἀναδέσμη, autres ornemens de tête, dont parle Homère au même endroit; car, les Anciens ne nous l'expliquent pas bien distinctement; & nous n'avons aucun monument de ces tems-là, qui nous l'enseigne. On nous dit seulement qu'ἄμπυξ étoit un ornement de tête des femmes, ce qui lioit & attachoit les cheveux; que κεκρύφαλος étoit le voile, que l'on mettoit par-dessus; & qu'ἀναδέσμη étoit *mitra*, une autre sorte d'ornement. On n'en sçait pas davantage.

BANDIUS [L.], *L. Bandius*, Λ. Βάνδιος, le même que L. Bantius. *Voyez* Bantius.

BANÉ, *Bane*, (*a*) ville de la Terre Sainte. On voyoit cette ville dans la tribu de Dan. Elle lui fut adjugée par le sort.

(*b*) Du tems de l'historien Josephe, il y avoit un solitaire du nom de Bané, qui s'étoit retiré dans les déserts de la Judée, où il pratiquoit tant d'austérités, qu'à peine trouve-t-on un homme, qui ait mené une vie aussi dure que la sienne. Ce saint Homme ne se revêtoit que d'écorces d'arbres, & ne prenoit d'autre nourriture que des herbes & des racines crues, & n'avoit pour lit que des pierres. Chaque jour & chaque nuit, il se baignoit plusieurs fois dans l'eau froide, pour réprimer les impétuosités de la chair, & se maintenir chaste. Josephe passa trois ans avec lui, depuis sa seizième année jusqu'à sa dix-neuvième, en suivant le même genre de vie.

BANEA, *Banea*, Βαναία, (*c*) étoit fils de Pharos, de la race sacerdotale. A son retour de la captivité de Babylone à Jérusalem, il consentit à quitter la femme étrangère, qu'il avoit épousée contre la loi, & offrit un bélier pour son péché.

BANI, *Bani*, Βανουί, (*d*) Juif, dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone à Jérusalem, au nombre de six cens quarante-deux.

BANI, *Bani*, Βανί, (*e*) un des chefs du peuple, qui signérent l'alliance, dont il est parlé dans l'article suivant. Ce Bani doit être le même que le précédent.

BANI, *Bani*, (*f*) Lévite, qui signa l'alliance, que l'on fit avec le Seigneur, au retour de la captivité de Babylone à Jérusalem.

BANINU, *Baninu*, (*g*) autre Lévite, qui signa aussi cette même alliance.

BANIRE, *Banira*, nom d'une divinité, qui se lit dans une Inscription, déterrée à Maley près de Lausane.

BANN. *Voyez* Βουνός.

BANNIS, (*h*) nom, que l'on donne à ceux, qui furent chassés

(*a*) Josu. c. 19. v. 45.
(*b*) Joseph. de Vit. Sua. p. 999.
(*c*) Esdr. L. I. c. 10. v. 25.
(*d*) Esdr. L. I. c. 2. v. 10.
(*e*) Esdr. L. II. c. 10. v. 14.
(*f*) Esdr. L. II. c. 10. v. 13.
(*g*) Esdr. L. II. c. 10. v. 13.
(*h*) Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 442, 443, 590. *& suiv.*

de Sparte par le tyran Nabis. C'étoient les citoyens les plus distingués en richesses & en naissance ; & le tyran abandonna leurs biens & leurs femmes aux principaux de son parti. L'histoire de ces Bannis est trop célebre pour ne pas trouver ici son article.

Ils s'étoient cantonnés dans des bourgs & des châteaux le long de la côte, & de-là inquiétoient les Spartiates. Ceux-ci ayant attaqué de nuit un de ces bourgs, nommé Las, s'en saisirent ; mais, ils en furent chassés bientôt après. Cette entreprise jetta l'allarme parmi les Bannis, & les obligea de recourir aux Achéens. Philopémen, qui étoit pour lors en charge, favorisoit sous mains les Bannis, & en toute occasion cherchoit à diminuer le crédit & l'autorité de Sparte. Sur son avis, on fit un décret, qui portoit : que Quintius & les Romains ayant mis sous la protection des Achéens les bourgs & les châteaux de la côte maritime de la Laconie, & en ayant interdit l'accès aux Lacédémoniens ; & ceux-ci cependant ayant attaqué le bourg, nommé Las, & y ayant commis des meurtres, l'assemblée Achéenne demandoit qu'ils lui livrassent les auteurs de cette entreprise, sans quoi ils seroient déclarés avoir violé le traité. On envoya des ambassadeurs pour leur notifier ce décret. Une demande si fière révolta les Lacédémoniens à un point qui ne peut s'exprimer. Ils firent mourir sur le champ trente de ceux, qui avoient quelque liaison avec Philopémen & les Bannis, rompirent l'alliance qu'ils avoient avec les Achéens, & envoyérent des Ambassadeurs au consul Fulvius, qui étoit pour lors dans la Céphallénie, pour remettre Sparte sous le pouvoir des Romains, & le prier d'en venir prendre possession. Quand les Achéens eurent appris ce qui s'étoit passé à Sparte, d'un commun accord, ils lui déclarérent la guerre, qui commença par quelques legéres incursions, tant par mer que par terre, la saison avancée ne leur permettant pas de rien faire de plus.

Le Consul, s'étant transporté dans le Péloponnèse, entendit les deux parties dans une assemblée publique. La dispute fut vive & extrêmement échauffée de part & d'autre. Sans rien décider sur le champ, il leur ordonna de mettre bas les armes, & d'envoyer leurs ambassadeurs à Rome. Ils s'y rendirent sans perdre de tems, & eurent audience. La ligue des Achéens étoit fort considérée à Rome. On ne vouloit pas cependant mécontenter entièrement les Lacédémoniens. Le Sénat rendit une réponse obscure & ambigue, qui laissa croire aux Achéens qu'on leur abandonnoit tout pouvoir contre Sparte, & aux Spartiates que ce pouvoir étoit fort restraint & limité.

Les Achéens y donnérent toute l'étendue, qu'il leur plut. Philopémén avoit été continué dans la première magistrature. Sans perdre de tems, il conduisit l'armée près de Lacédémone, & fit demander de nouveau aux habitans,

qu'on lui livrât les auteurs de l'entreprise contre le bourg de Las, promettant qu'ils ne seroient point condamnés ni punis sans avoir été entendus. Sur cette assurance, ceux, qu'on avoit demandés nommément, partirent accompagnés de plusieurs des plus illustres citoyens, qui regardoient leur cause comme la leur, ou plutôt comme celle du public. Quand ils furent arrivés au camp des Achéens, ils furent bien surpris de voir les Bannis à la tête de l'armée. Ceux-ci, sortant du camp, allérent à leur rencontre d'un air insultant, commencérent par les accabler de reproches & d'injures. Puis, la querelle s'échauffant, ils se jettérent sur eux avec violence, & les maltraitérent indignement. Les Spartiates imploroient en vain les dieux & les hommes, & reclamoient le droit des gens. La multitude des Achéens, animée par les cris séditieux des Bannis, se joignit à eux, malgré la protection des ambassadeurs & les défenses du premier Magistrat. Dix-sept furent tués sur le champ à coups de pierre. Soixante-trois furent arrachés ce jour-là, par le Magistrat, à la violence de ces forcenés. Ce n'est pas qu'il eût dessein de les sauver; mais, il ne vouloit pas qu'on pût dire qu'ils avoient été mis à mort sans être écoutés. Le lendemain, on les produisit devant cette multitude furieuse, qui, sans avoir daigné presque les entendre, les condamna tous & les fit exécuter.

Ce n'est pas là tout. Les Achéens imposérent des conditions à Sparte comme à une ville, qu'ils auroient prise de force. Ils ordonnérent, entr'autres choses, *que les murs seroient renversés, & les loix de Lycurgue entièrement abrogées.* L'exécution de ces ordres dut coûter beaucoup aux Spartiates. Mais, rien ne leur causa une si vive douleur, que de voir rentrer les Bannis, qui avoient donné lieu à la ruine de Sparte, & qu'on en pouvoit regarder comme les plus cruels ennemis. Il faut convenir néanmoins que la cause des Bannis étoit favorable en elle-même. Ils avoient à leur tête Agésipolis, à qui le royaume de Sparte étoit dû légitimement.

Quelque tems après, Sparte fut reçue dans la ligue des Achéens; mais, on refusa d'y admettre ceux d'entre les Bannis, qui, depuis leur rétablissement, s'étoient déclarés contre elle; ce qui causa de nouvelles brouilleries. Et effet, quand l'affaire fut finie, on envoya des ambassadeurs à Rome, au nom de toutes les parties intéressées. Le Sénat, après avoir entendu ceux de Sparte & ceux des Bannis, ne dit rien aux ambassadeurs de la ville, qui marquât que l'on fût mécontent de ce qui s'étoit passé. Pour ceux, qui étoient nouvellement Bannis, on leur promit qu'on écriroit aux Achéens de leur permettre de retourner dans leur patrie. Nos Bannis ne furent pas plutôt revenus de Rome dans le Péloponnèse, qu'ils remirent aux Achéens les lettres, qu'ils avoient reçues pour eux de la part du Sénat, & par lesquelles on les exhortoit à rétablir les Bannis dans

leur patrie. On leur répondit, qu'on attendroit à délibérer sur ces lettres, que les ambassadeurs des Achéens fussent de retour de Rome. Bippe en arriva peu de jours après, & rapporta que, quand le Sénat avoit écrit en faveur des Bannis, c'étoit moins parce qu'il avoit leur rétablissement à cœur, que pour se délivrer de leurs importunités. Sur cette assurance, les Achéens jugérent qu'il ne falloit rien changer à ce qui avoit été réglé. Hyperbate & Callicrate furent d'un avis contraire. Selon eux, il falloit obéir ; & il n'y avoit ni loi, ni serment, ni traité, qu'on ne dût sacrifier à la volonté des Romains. Dans ce partage de sentimens, il fut résolu qu'on députeroit au Sénat pour lui représenter les raisons, que Lycortas avoit exposées dans le Conseil. Les ambassadeurs furent Callicrate, Lysiade & Aratus. On leur donna des instructions conformes à ce qui avoit été délibéré. Quand ces ambassadeurs furent arrivés à Rome, Callicrate, introduit dans le Sénat, fit tout le contraire de ce qui lui avoit été ordonné. Non seulement il eut l'audace de blâmer ceux, qui ne pensoient pas comme lui, mais il se donna encore la liberté d'avertir le Sénat de ce qu'il devoit faire.

Son discours fini, Callicrate se retira ; & les Bannis entrérent après lui. Ils expliquérent leur affaire en peu de mots & de façon à émouvoir la compassion des auditeurs. Le Sénat fut favorable à leurs demandes. Pour les rétablir, il ne se contenta pas d'écrire aux Achéens. Il écrivit encore aux Étoliens, aux Épirotes, aux Athéniens, aux Béotiens & aux Acarnaniens. Ce fut Callicrate, qui contribua sur tout à disposer favorablement le Sénat envers les Bannis. De retour en Achaïe, il sçut si bien intimider le peuple, qu'il se fit nommer capitaine général ; & en cette qualité, il rétablit les Bannis de Sparte dans leur patrie.

BANNISSEMENT PAR L'OSTRACISME. *Voyez* Ostracisme.

BANOBALES, *Banobales*, (*a*) un de ces misérables, qui servoient si bien Verrès dans ses vexations. Mais, Banobales avoit un mérite de plus; c'est qu'il servoit aux plaisirs de son maître. Aussi est-il qualifié par Cicéron *le servus Venerius* de Verrès.

BANQUEROUTIERS. (*b*) L'empereur Adrien punit sévérement les Banqueroutiers frauduleux; & loin de souffrir qu'ils triomphassent, comme il arrive fréquemment, au moyen des ressources secrétes, qu'ils se sont ménagées, il les soumit à la peine du fouet.

BANQUET [Le], *Symposium*, Συμπόσιον, (*c*) titre d'un Dialogue de Lucien. On le nomme aussi les Lapithes. C'est la description d'une noce, où des Pédans conviés font & disent cent

(*a*) Cicer. in Verr. L. V. c. 75.
(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 289.
(*c*) Lucian. Tom. II. pag. 843. & seq.

extravagances, jusqu'à en venir aux mains, & à s'estropier l'un l'autre.

BANQUIERS, *Argentarius*, *Mensarius*, Négociant en argent, qui donne des Lettres de change pour faire tenir de l'argent de place en place.

Il y avoit à Rome des Banquiers, qui étoient des personnes publiques. C'étoit par leur ministére que se faisoient les dépôts, les changes, les ventes, les achats. Ils exerçoient la charge de Notaire d'aujourd'hui. Comme l'usure étoit permise à Rome, ils faisoient profiter l'argent, qu'on leur mettoit entre les mains, & en tiroient l'intérêt sans aliéner. Parmi nous, la Banque n'est permise que par nécessité, & pour faire tenir de l'argent d'un lieu à un autre, à cause des correspondances, que les Banquiers ont dans les païs étrangers, ou dans les villes du royaume. Cela se fait par le moyen des Lettres de change, qu'on tire de place en place; c'est-à-dire, d'une ville à l'autre. Les Banquiers, pour récompense de leurs soins, exigent une petite remise, qu'on appelle le change, qui est un quart, un tiers ou un demi pour cent par mois, suivant le cours du change.

BANTIE, *Bantia*, Βαντία, (a) ville d'Italie située au territoire des Apuliens suivant Tite-Live. Car, cet Historien dit que, durant la seconde guerre Punique deux cens huit ans avant l'Ére Chrétienne, les deux Consuls Romains allérent asseoir séparément leur camp dans l'Apulie entre Vénusie & Bantie, ne laissant entr'eux qu'environ une lieue d'intervalle. Annibal vint aussi dans le même canton, en quittant le païs des Locriens. Là les deux Consuls, d'un caractère également fier & bouillant, mettoient presque tous les jours leurs troupes en bataille, ne doutant point qu'ils ne pussent terminer heureusement la guerre, si Annibal osoit hazarder le combat contre les deux armées consulaires jointes ensemble. Mais, celui-ci désespéroit d'avoir un succès favorable, supposé qu'il fût obligé de combattre les deux Consuls en même tems. C'est pourquoi, se renfermant uniquement dans les ruses, qui avoient coûtume de lui réussir, il ne songea qu'à dresser des embûches à ses ennemis; & il y réussit.

Pline fait mention des habitans de cette ville, & les appelle Bantines, qu'il met dans le païs des Lucaniens. Peut-être que la proximité de l'Apulie & de la Lucanie, qui ont dû être limitrophes autrefois, aura donné lieu à ces divers sentimens. D'ailleurs, rien n'empeche que ce qui a appartenu dans un tems à l'une, n'ait appartenu dans un autre tems à l'autre.

On croit trouver des restes de Bantie à cinq ou six milles au-dessus de Forentum dans le lieu, où est ce qu'on appelle S. Maria de Vanze.

BANTIUS [L.], *L. Ban-*

(a) Tit. Liv. L. XXVII. c. 25. Plin. T. I. pag. 165. Plut. Tom. I. pag. 314.

tius; (*a*) jeune homme, qui vivoit du tems de la seconde guerre Punique. Il étoit de Nole, où Marcellus Claudius, Préteur des Romains, avoit alors mis une garnison. Il craignoit cependant le peuple & sur tout L. Bantius.

Ce jeune homme, à qui sa conscience reprochoit d'avoir voulu soulever ses compatriotes contre les Romains, craignant d'être puni par le Préteur, n'étoit occupé que du dessein de livrer sa patrie aux Carthaginois, ou, s'il n'en pouvoit venir à bout, de se retirer lui-même dans leur armée. Il étoit vif & entreprenant; & les Romains n'avoient pas alors parmi leurs alliés un cavalier plus remarquable par sa bravoure. Il s'étoit sur tout distingué à la bataille de Cannes, où, après avoir tué un grand nombre de Carthaginois, il étoit tombé enfin sur un monceau de morts, le corps percé d'une infinité de traits. Annibal, l'ayant trouvé en cet état, avoit admiré son courage, l'avoit fait panser; & après avoir lié amitié avec lui, & lui avoir accordé le droit d'hospitalité, il l'avoit renvoyé non seulement sans rançon, mais chargé de présens. Bantius, pour lui marquer sa reconnoissance, étoit un des plus ardens dans son parti; & fortifiant le peuple, il le portoit à la révolte.

Marcellus Claudius, de son côté, trouvoit qu'il n'étoit ni pieux ni juste de faire mourir un homme si considérable, & qui avoit si souvent exposé sa personne en partageant avec les Romains les plus grands périls dans les batailles, qu'ils avoient données. D'ailleurs, Marcellus joignoit à beaucoup de douceur & d'humanité, une probité & une affabilité très-capables d'attirer la confiance & de gagner l'affection de tout le monde, sur tout d'un ambitieux. Un jour donc, Bantius, étant allé lui faire sa cour, Marcellus lui demanda qui il étoit. Ce n'est pas qu'il ne le connût de longue-main; mais, il cherchoit un prétexte & une entrée à la conversation, qu'il vouloit avoir avec lui. Bantius lui ayant dit son nom, Marcellus, comme ravi & plein d'admiration : „ Quoi, lui dit-il, » vous êtes ce Bantius, dont on » parle tant à Rome, comme de » celui qui a combattu si vail» lamment à la bataille de Can» nes, & qui seul n'a pas aban» donné le Consul Paul Emile, » mais a reçu sur son corps la » plûpart des traits destinés à ce » Général. « Bantius lui ayant répondu que c'étoit lui-même, & lui ayant montré les cicatrices de ses blessures : » Eh, lui dit » Marcellus, comment après » nous avoir donné de si grandes » marques d'amitié, n'êtes-vous » donc pas venu d'abord à nous ? » Pensez-vous que nous soyons » assez ingrats pour ne sçavoir » pas récompenser la vertu de » nos amis, nous qui sçavons si » bien estimer & honorer celle

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 15. Plut. Tom. I. pag. 303. Roll. Hist. Rom. T. III. p. 278, 279.

» de nos ennemis mêmes ? « Après ces gracieuses paroles, qui avoient déjà comblé le jeune homme de joie, il ajoûta le don d'un fort beau cheval & d'une somme de deux cens cinquante livres, qu'il lui fit compter par son trésorier; & en sa présence il ordonna à ses licteurs de le faire entrer, toutes les fois qu'il se présenteroit pour le voir.

Par ces façons généreuses, Marcellus adoucit tellement l'esprit féroce de ce jeune Cavalier, qu'il fut, le reste de sa vie, l'allié de la République le plus brave & le plus fidéle, au rapport de Tite-Live. Selon Plutarque, L. Bantius servit depuis comme de garde à Marcellus, ne l'abandonna pas un moment, & se montra très-ardent à découvrir & à dénoncer ceux, qui tenoient le parti contraire, qui étoient en fort grand nombre, & qui avoient résolu, dès que les Romains seroient sortis, pour marcher aux ennemis, de fermer les portes de la ville, de piller leur bagage & de se rendre aux Carthaginois. Selon le même Plutarque, L. Bantius étoit un homme des plus illustres par sa naissance; au lieu que Tite-Live n'en fait qu'un simple cavalier.

BAPHYRE, *Baphyrus*, ou *Baphyras*, Βαφύρας, (*a*) fleuve de Gréce, autrement appellé Hélicon. *Voyez* Hélicon.

BAPTÊME, *Baptisma*, (*b*) *Baptismum*, *Baptismus*, Βάπτισμα. Ce terme Grec a pour racine le verbe βάπτω, *mergo*, *lavo*, je plonge, je lave. On voit par-là quelle est la véritable signification du mot *Baptême*, qui est si usité dans notre langue, mais dont peu de personnes sçavent le véritable sens. De combien d'autres termes non moins utiles en pourroit-on dire autant ? Une très-légere teinture du Grec donneroit la connoissance de tous ces termes. Il me semble que cette raison seule devroit inspirer aux jeunes gens du goût pour une langue, qui a tant de rapport avec la nôtre, & aux peres & meres moins d'éloignement pour cette même langue; car, il n'arrive que trop souvent, sur tout dans les provinces, qu'ils sont les premiers à détourner leurs enfans de l'étude du Grec, malgré l'utilité visible qui en revient. Mais malheureusement ils ne la connoissent pas eux-mêmes cette utilité, du moins pour la plus grande partie. Et on n'aura jamais que des blasphêmes à prononcer contre tout ce que l'on ignore. Revenons cependant à notre sujet.

I. Les Juifs avoient plusieurs espèces de Baptêmes ou de purifications. Quelquefois, ils se lavoient tout le corps, en le plongeant dans l'eau; quelquefois, ils ne lavoient que les habits. D'au-

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 6.

(*b*) Exod. c. 19. v. 10. c. 29. v. 4. Levit. c. 8. v. 6. c. 13. v. 6, 34. c. 16. v. 6. *& seq.* c. 22. v. 6. Numer. c. 8. v. 6, 7. c. 19. v. 14. c. 31. v. 24. Matth. c. 3. v. 11. c. 28. v. 19. Marc. c. 1. v. 4, 8. c. 7. v. 2, 4. c. 10. v. 38. c. 16. v. 16. Luc. c. 12. v. 50. Joann. c. 2. v. 6. c. 3. v. 7. Actu. Apost. c. 18. v. 25. c. 19. v. 2.

tres fois, ils lavoient & le corps & les habits. Les plus superstitieux d'entr'eux se lavoient les bras, depuis les coudes jusqu'aux extrémités de la main, lorsqu'ils revenoient de la place publique ou de la rue; & cela, parce qu'ils craignoient d'avoir touché quelque chose ou quelque personne souillée. Ils lavoient aussi fort exactement leurs mains avant & après le repas. Enfin, ils lavoient les meubles & les ustensiles de table & de cuisine, lorsqu'ils avoient quelque leger soupçon qu'ils avoient été souillés par quelque accident.

Toute la Loi & l'Histoire des Juifs sont pleines de lustrations & de Baptêmes de différentes sortes. Moïse ordonne au peuple de laver ses vêtemens & de se purifier pour recevoir la Loi du Seigneur. Les Prêtres & les Lévites, la prémière fois qu'ils entroient dans l'exercice de leur ministére, avoient soin de se laver auparavant tout le corps dans l'eau. Toutes les souillures légales se purifioient par le Baptême, ou bien on se plongeoit dans l'eau. Il y avoit même certaines maladies & certains maux naturels aux hommes & aux femmes, qui passoient pour souillures, & qui devoient être purifiés par le bain. L'attouchement d'un mort & l'assistance à ses funérailles demandoient des purifications. Mais, toutes ces purifications n'étoient pas uniformes. Pour l'ordinaire, on se plongeoit entièrement dans l'eau; & c'est la notion la plus simple & la plus naturelle du mot *Baptiser*. Quelquefois aussi, on se contentoit d'un Baptême par aspersion, ou d'une lustration par laquelle on répandoit légérement du sang ou de l'eau lustrale sur la personne.

Lorsque les Juifs recevoient un Prosélyte dans leur religion, ils lui donnoient la circoncision & le Baptême, prétendant que ce Baptême étoit une espèce de régénération, qui faisoit que le Prosélyte devenoit par-là un homme nouveau. D'esclave il devenoit libre. Ceux, qui étoient ses parens avant cette cérémonie, ne l'étoient plus après. On croit que le Sauveur fait allusion à cela, lorsqu'il dit à Nicodème, que, pour devenir son disciple, il falloit naître de nouveau.

II. Lorsque S. Jean-Baptiste commença à prêcher la pénitence, il institua une sorte de Baptême, qu'il donnoit dans l'eau du Jourdain. Il ne lui attribuoit d'autre vertu que celle de disposer à recevoir le Baptême de J. C., & la rémission des péchés; voulant, pour cet effet, que cette cérémonie fût accompagnée de certaines œuvres de pénitence. Il ne demandoit pas une simple douleur des péchés; il exigeoit des œuvres satisfactoires & un changement de vie.

Ce Baptême de Jean étoit beaucoup plus parfait que celui des Juifs, mais moins parfait que celui de Jesus-Christ. C'étoit, selon S. Chrysostome, comme un pont, qui conduisoit du Baptême des Juifs à celui du Sauveur, plus élevé que le premier, & plus bas que le second. Le Baptême de S. Jean promettoit ce que celui de

traces ; comme de donner aux nouveaux Baptisés du lait & du miel, dans l'église d'Orient ; & dans celle d'Occident, du miel & du vin ; de les revêtir d'une robe blanche, &c. de ne baptiser qu'à jeun, de donner immédiatement après le Baptême, la Confirmation & l'Eucharistie, &c.

Il y en a qui ont prétendu que dans la primitive Église, on ne baptisoit que les adultes ; mais, c'est sans fondement. Car, quoiqu'on n'ait point dans l'Écriture de textes précis, qui marquent que des enfans ont été baptisés, & que quelques anciens Peres, comme Tertullien, fussent persuadés que de baptiser les enfans, avant qu'ils eussent atteint l'âge de raison, c'étoit les exposer à violer les engagemens de leur Baptême, & qu'ainsi il étoit de la prudence & de la charité de n'admettre à ce Sacrement que les adultes ; néanmoins il est certain, 1.° Que les Apôtres ont baptisé des familles entières, dans lesquelles il est très-probable qu'il se trouvoit des enfans. 2.° Que la pratique actuelle de l'Église à cet égard est fondée sur la tradition des Apôtres, comme l'assure Saint Augustin, après Saint Irénée & Saint Cyprien. Ce dernier sur tout, consulté par l'évêque Fidus, s'il ne feroit pas à propos de fixer le tems du Baptême des enfans au huitième jour après leur naissance, comme celui de la Circoncision l'étoit chez les Juifs, en conféra avec soixante-cinq autres Évêques, assemblés en Concile à Carthage en 253, & répondit à Fidus : *Quod tu putabas esse faciendum, nemo consentit ; sed universi potiùs judicavimus nulli hominum nato misericordiam Dei & gratiam esse denegandam.*

Quelqu'autorisée que fût cette pratique dans les premiers siécles de l'Église, il faut convenir qu'elle n'étoit pas généralement observée à l'égard de tous les enfans des fideles. Les Catéchumènes mêmes différoient plusieurs années à recevoir le Baptême. L'Histoire Ecclésiastique nous apprend que S. Ambroise ne fut baptisé qu'après avoir été élu évêque de Milan. On sçait que l'empereur Constantin ne reçut ce Sacrement qu'à l'article de la mort, & qu'il eut en cela bien des imitateurs d'un nom illustre dans l'Église. Plusieurs différoient ainsi leur Baptême le plus long-tems qu'ils pouvoient, mais par des motifs très-différens; les uns, par un esprit d'humilité, dans la crainte de n'être pas assez bien disposés pour recevoir dignement ce premier Sacrement ; les autres, pour mener plus librement une vie déréglée, se flattant d'en obtenir le pardon à la mort par l'efficace du Baptême. Les Peres s'élevérent avec tant de force contre les fausses raisons & le danger des délais, dont on usoit pour recevoir si tard le Baptême, qu'ils réussirent peu à peu à établir l'usage, qui subsiste aujourd'hui.

Quoique J. Ç. soit venu dans le monde pour ouvrir à tous les hommes la voie du salut ; cependant, il étoit d'usage & de régle, dans la primitive Église, de refuser le Baptême à certaines person-

nes, engagées dans des conditions ou professions notoirement criminelles, comme incompatibles avec la sainteté du Christianisme ; à moins qu'elles ne renonçassent à cette profession ou à cet état. De ce nombre étoient les sculpteurs, fondeurs, ou autres ouvriers, qui faisoient des idoles ; les femmes publiques, les comédiens, les cochers, gladiateurs, musiciens ou autres, qui gagnoient leur vie à amuser le public dans le cirque ou l'amphithéatre ; les astrologues, devins, magiciens, enchanteurs ; ceux qui étoient adonnés aux crimes contre nature, ceux mêmes qui étoient tellement passionnés pour les représentations des jeux & du théatre, qu'ils refusassent de s'en abstenir, dès qu'ils auroient embrassé la religion ; les concubinaires, ceux qui tenoient des lieux de débauche. Quelques-uns même ont cru qu'on n'y admettoit pas les gens de guerre ; mais, l'Histoire Ecclésiastique ne laisse aucun doute que les Chrétiens n'ont pas confondu une profession utile & honorable par elle-même avec des arts ou des conditions réprouvés par la raison même

Le sacrement de Baptême est fondé sur ces paroles de J. C. à ses Apôtres : *Allez, enseignez toutes les Nations, & baptisez-les au nom du Pere, du Fils & du Saint-Esprit. Quiconque croira & sera baptisé, sera sauvé ; mais, quiconque ne sera pas baptisé, sera condamné.* Le Baptême est donc absolument nécessaire au salut ; & le premier caractère des vrais Disciples de J. C., c'est de croire & d'être baptisés au nom du Pere, du Fils & du Saint-Esprit.

On distingue trois sortes de Baptêmes ; le Baptême d'eau, dont nous avons parlé ; le Baptême de desir, autrement la charité parfaite, jointe à un ardent desir d'être baptisé, ce qu'on appelle aussi le Baptême du Saint-Esprit, qui supplée au Baptême d'eau ; & le Baptême de sang ; c'est-à-dire, le martyre.

Anciennement, on ne donnoit le Baptême aux Catéchumènes, qu'à Pâques & à la Pentecôte, excepté en cas de nécessité.

IV. Il ne sera pas inutile de remarquer que le nom de Baptême se prend assez souvent dans l'Écriture pour les souffrances. Par exemple : *Pouvez-vous boire le calice, que je dois boire, & être baptisé du Baptême, dont je dois être baptisé ?* Et ailleurs : *Je dois être baptisé d'un Baptême ; & combien me sens-je pressé, jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ?* On trouve des vestiges de ces expressions dans l'Ancien Testament, où les eaux marquent souvent les tribulations, & où l'on dit : *Être abîmé sous les eaux, ou passer de grandes eaux*, pour *être accablé de malheurs & de disgraces.*

DU

Baptême par le feu.

(*a*) Ces paroles de Saint Jean-Baptiste, *qu'il ne baptisoit que*

(*a*) Matth. c. 3. v. 11. Genes. c. 3. v. 24. ad Corinth. Epist. I. c. 3. v. 12, 13.

dans l'au ; mais, que celui, qui viendroit après lui, baptiseroit dans le Saint-Esprit & dans le feu, méritent quelques réflexions. On demande ce que c'est que ce Baptême de feu ?

Plusieurs Peres ont cru que tous les fideles, avant que d'entrer au ciel, passoient par un feu, qui achevoit de purifier les souillures, qui pouvoient leur rester à expier. Ce sentiment est proposé, mais avec quelque différence, par la plûpart des Anciens. Il est fondé sur ce qui est dit dans la Génése, des Chérubins placés à l'entrée du Paradis terrestre, avec des glaives de feu, & sur ce que dit Saint Paul : » Que si, sur ce fondement, [Jesus-Christ] on bâtit » avec de l'or, de l'argent, des » pierres précieuses, ou avec du » bois, du foin, du chaume, » l'ouvrage de chacun sera connu; car, le jour du Seigneur » fera voir quel il est, parce qu'il » sera découvert par le feu, & » que le feu mettra à l'épreuve » l'ouvrage de chacun. «

D'autres Peres expliquent ce feu de celui de l'enfer ; d'autres, du feu des tribulations & des tentations ; d'autres, d'une abondance de graces ; d'autres, de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, en forme de langues de feu ; d'autres enfin ont prétendu qu'en cet endroit le nom de feu étoit ajoûté, & qu'il falloit simplement lire dans Saint Matthieu : *Je baptise dans l'eau ; mais, celui qui viendra après moi, baptisera dans le Saint-Esprit.* On assure qu'il y a en effet plusieurs exemplaires manuscrits de Saint Matthieu, où l'on ne lit pas le nom de feu ; mais, on le lit dans Saint Luc, & dans les Versions orientales de S. Matthieu.

Quelques anciens Hérétiques, comme les Séleuciens & les Hermiens, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, prenoient à la lettre le passage dont il s'agit, & soûtenoient que le feu matériel étoit nécessaire dans l'administration du Baptême. Mais, on ne dit pas, ni comment, ni à quelle partie du corps ils l'appliquoient, ou s'ils se contentoient de faire passer les Baptisés sur, ou à travers les flammes.

Quoiqu'il en soit, l'Église n'a jamais approuvé ceux, qui, prenant les paroles de l'Évangile à la lettre, prétendoient que le feu devoit entrer dans la cérémonie du sacrement de Baptême. Elle a cependant laissé la liberté d'expliquer ce feu, ou de l'abondance des graces, qui est répandue dans nos ames par le Baptême, ou du feu, qui accompagna la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, ou du feu des tribulations, de la douleur & de la pénitence, dont le Baptême doit être accompagné.

DU Baptême au nom de Jesus-Christ.

(*a*) On a formé quelques difficultés sur ces paroles de Saint Luc dans les actes des Apôtres : *Que*

(*a*) Actu. Apost. c. 2. v. 38. c. 8. v. 16.

chacun de vous soit baptisé au nom de Jesus-Christ pour obtenir la rémission de vos péchés. Et dans un autre endroit : *Le Saint-Esprit n'étoit encore descendu sur aucun d'eux ; mais, ils avoient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jesus.* A-t-on jamais baptisé au nom de Jesus-Christ seul, sans faire une mention expresse des deux autres Personnes de la Trinité ? Et ce Baptême étoit-il valide & légitime ?

Sur quoi, il faut remarquer que baptiser au nom de Jesus-Christ peut signifier deux choses; 1.° Baptiser en invoquant le nom de Jesus-Christ seul, sans faire aucune mention de Dieu le Pere & du Saint-Esprit ; 2.° Baptiser au nom de Jesus-Christ ; c'est-à-dire, par son autorité & du Baptême qu'il a institué, en exprimant les trois Personnes de la Trinité, comme il l'a ordonné clairement & expressément dans Saint Matthieu. Puisque nous avons un Texte clair & formel, pourquoi l'abandonneroit-on pour en suivre d'autres susceptibles de divers sens ? Qui croira que les Apôtres, abandonnant la forme du Baptême prescrite par Jesus-Christ, en aient institué une autre toute nouvelle sans aucune nécessité ?

Il est pourtant vrai que plusieurs Peres & quelques Conciles ont cru que les Apôtres avoient quelquefois baptisé au nom de Jesus-Christ seul ; & en cela, dit Saint Hilaire, on ne doit pas les accuser de prévarication, ni condamner les écritures, comme si elles étoient contraires à elles-mêmes, en ordonnant de baptiser au nom du Pere, & du Fils & du Saint-Esprit, & nous enseignant néanmoins que les Apôtres ont baptisé au nom seul de Jesus-Christ. Bien plus, Saint Ambroise soûtient que quand on n'exprimeroit qu'une Personne de la Trinité, le Baptême n'en seroit pas moins parfait. *Si unum sermone comprehendas, aut Patrem, aut Filium, aut Spiritum Sanctum, plenum erit fidei Sacramentum.* Car, ajoûte-t-il, quiconque nomme une personne de la Trinité, la désigne toute entière. *Quia qui unum dixerit, Trinitatem signavit.*

Saint Bernard & plusieurs autres ont cru aussi, sans difficulté, que les Apôtres avoient quelquefois baptisé au nom de Jesus-Christ seul, & que ce Baptême étoit bon & légitime. Mais, il n'est pas impossible que des Peres, des Docteurs & même des Conciles particuliers se soient trompés, premièrement sur le fait & sur l'explication du texte de Saint Luc, & ensuite dans la conséquence qu'ils en ont tirée. Car, on montre, 1.° Que le texte des Actes des Apôtres n'est nullement clair pour l'opinion dont il est question? 2.° Qu'il est par conséquent très-douteux que les Apôtres aient jamais baptisé au nom de Jesus-Christ seul. 3.° Que Saint Ambroise même n'est pas favorable à ce sentiment, quoiqu'il ait servi de base à ceux qui l'ont embrassé.

En effet, Saint Ambroise, dans l'endroit cité, au témoignage de Dom Calmet, ne parle pas du

ministre qui baptise, mais de la foi de celui qui est baptisé. Il suppose que le ministre du Baptême a fait son devoir ; mais, il croit que celui, qui nie une des Personnes de la Trinité, en recevant le Baptême, ne reçoit pas la grace, & que le Sacrement n'est, ni plein, ni parfait à son égard ; & qu'au contraire, quand il n'exprimeroit qu'une des Personnes, s'il les croit toutes, comme il le doit, le Sacrement est entier & parfait envers lui. Il en reçoit tout l'effet, *quia qui unum dixerit, Trinitatem signavit.* On voit que tout cela ne regarde que celui qui a reçu le Baptême. D'ailleurs, Saint Ambroise, en plusieurs autres endroits, enseigne que ce Sacrement n'est d'aucun mérite sans l'invocation expresse des trois Personnes de la Trinité.

DU

Baptême pour les morts.

(*a*) Certains ont cru qu'on devoit conférer le Baptême aux morts, & qu'on pouvoit même le recevoir à leur place, fondés sur ce passage de Saint Paul : *Que feront ceux, qui reçoivent le Baptême pour les morts, si les morts ne ressuscitent point ;* passage sans doute mal entendu. A la lettre, il ne signifie autre chose, si non que l'on peut pratiquer, en mémoire des morts, des œuvres de pénitence, qui leur obtiennent la rémission des péchés, qu'ils n'ont pas suffisamment expiés en cette vie. Car, le mot *Baptême*, comme nous l'avons déjà observé, veut dire quelquefois la pénitence, les afflictions & les souffrances.

BAPTES, *Baptæ*, (*b*) certains Prêtres, dont parle Juvénal. C'étoient les Prêtres de Cotytto, déesse de l'impudicité, qui étoit en grande vénération à Athènes. On célébroit sa fête durant la nuit par des danses, mêlées de toutes sortes de débauches & d'impuretés. C'étoit donc avec raison qu'on regardoit les Baptes comme les derniers de tous les hommes par les infamies dont ils se souilloient impunément. Il falloit en effet qu'ils poussassent la débauche bien loin, puisque Juvénal, qui les peint d'un seul coup de pinceau, dit qu'ils fatiguoient leur Déesse même :

Cecropiam soliti Baptæ lassare Cotytton.

Ces Prêtres furent appellés Baptes du mot Grec βαπτεῖν, qui signifie laver, tremper, plonger, parce qu'ils se plongeoient dans de l'eau tiéde. Eupolis s'étant avisé de composer une satyre contre leurs impudicités, ils le trempérent dans de l'eau tiéde, & puis le jettérent dans la mer, où il fut noyé.

BAPTES, nom d'une comédie, composée par Cratinus, où ce Poëte railloit d'une manière sanglante les principaux personnages du gouvernement d'Athènes.

(*a*) Ad Corinth. Epist. 1. c. 15. v. 29.
(*b*) Juven. Satyr. 2. v. 92. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 118.

Lorſque Cratinus compoſa ſes Baptes ou Plongeurs, la liberté de l'ancienne comédie étoit reſtrainte à la cenſure des ridicules, & ſur tout des Poëtes, que le gouvernement n'étoit point fâché qu'on décriât, parce que, de tout tems, les hommes en place ont haï les ſatyriques & les plaiſans. Cratinus fit un effort pour rendre à la ſcène comique les droits, dont on l'avoit dépouillée. Mais, il fut la victime de ſa hardieſſe. Il éprouva le châtiment auquel on dit que M. de Montauſier, l'homme de la Cour qui avoit le moins à craindre de la ſatyre, condamnoit tous les ſatyriques. Il fut jetté dans la mer pieds & mains liés.

BAPTES, (*a*) nom d'une autre comédie, dont il eſt parlé dans le dialogue de Lucien contre un ignorant, qui faiſoit une bibliothéque. C'étoit, ſelon Lucien, une piéce qu'on ne pouvoit lire ſans rougir. C'eſt vraiſemblablement celle, dont il eſt parlé dans l'article précédent.

BARA, *Bara*, Βαμὰ, (*b*) étoit roi de Sodome, du tems d'Abraham. Ce Prince avoit été aſſujetti à Chodorlahomor, roi des Élamites; & quatre autres Rois du païs avoient ſubi le même ſort. Il y avoit déjà douze ans qu'ils vivoient dans cette ſujettion, lorſqu'ils penſérent à ſecouer le joug de Chodorlahomor. Ce fut l'année ſuivante, qu'ils levérent l'étendard de la révolte. Mais, Chodorlahomor, s'étant ligué avec trois autres Rois, vint attaquer Sodome, Gomorre, Adama, Séboïm & Ségor, les prit, les pilla, & emmena le butin juſqu'à Hoba, un peu plus loin que les ſources du Jourdain. Comme Loth, neveu d'Abraham, étoit du nombre des priſonniers, qu'on avoit faits, Abraham pourſuivit les vainqueurs, les atteignit, les diſſipa, reprit le butin, & rendit à Bara & aux autres Rois de la Pentapole, ce qui leur avoit été pris. Cette guerre eſt la premiére, dont il ſoit fait une mention expreſſe dans l'Écriture. Elle arriva vers l'an 1908 avant J. C.

BARA, *Bara*, Βααδὰ, (*c*) avoit épouſé Saharaïm, par qui elle fut enſuite répudiée.

BARAC, *Barac*, Βαρὰκ, (*d*) étoit fils d'Abinoem de Cédès de Nephthali. De ſon tems, les enfans d'Iſraël furent livrés entre les mains de Jabin, roi des Chananéens, qui avoit pour général d'armée Siſara de Haroſeth. Cependant, le Seigneur s'étant laiſſé fléchir par leurs prieres, Débora, célebre prophéteſſe, qui jugeoit alors le peuple, envoya vers Barac; & l'ayant fait venir, elle lui dit: » Le Seigneur, le Dieu d'Iſ- » raël, vous donne cet ordre: » allez & engagez l'armée à vous » ſuivre ſur le mont Thabor. Pre- » nez avec vous dix mille com- » battans des enfans de Neph- » thali & des enfans de Zabulon. » Quand vous ſerez au torrent » de Ciſon, je vous amenerai

(*a*) Lucian. Tom. II. p. 558.
(*b*) Geneſ. c. 14. v. 2. & *ſeq.*
(*c*) Paral. L. I. c. 8. v 8.
(*d*) Judic. c. 4. v. 2. & *ſeq.* c. 5. v. 1. & *ſeq.*

» Sisara, général de l'armée de » Jabin, avec tous ses chariots & » toutes ses troupes; & je vous » le livrerai entre les mains. « Barac lui répondit: » Si vous venez avec moi, j'irai; si vous » ne voulez point venir avec moi, » je n'irai point. « Débora lui dit: » Je veux bien aller avec vous; » mais, la victoire pour cette fois » ne vous sera point attribuée, » parce que le Seigneur livrera » Sisara entre les mains d'une » femme. « Débora donc partit aussi-tôt, & s'en alla à Cédès avec Barac, lequel ayant fait venir ceux de Zabulon & de Nephthali en ce lieu-là, marcha avec dix mille combattans, étant accompagné de Débora, vers le mont Thabor.

En même tems, Sisara en ayant été averti, assembla ses neuf cens chariots armés de faulx, & fit marcher toute son armée de Haroseth au torrent de Cison. Alors, Débora dit à Barac: » Courage, » car voici le jour où le Seigneur » a livré Sisara entre vos mains. » Le Seigneur lui-même vous » conduit. « Barac descendit donc du mont Thabor, avec ses dix mille combattans. En même tems, le Seigneur frappa de terreur Sisara, tous ceux qui conduisoient ses chariots, & toutes ses troupes, & les fit passer au fil de l'épée aux yeux de Barac; de sorte que Sisara sautant de son chariot en bas, s'enfuit à pied. Barac poursuivit les chariots & toutes les troupes jusqu'à Haroseth; & toute cette multitude si nombreuse d'ennemis fut taillée en piéces, sans qu'il en restât un seul. Sisara fuyant vint à la tente de Jahel, femme d'Haber Cinéen; & il y fut tué par cette femme même.

Cependant, Barac arriva poursuivant Sisara. Jahel sortit au-devant de lui, & lui dit: » Venez, » je vous montrerai l'homme, » que vous cherchez. « Il entra chez elle, & vit Sisara étendu mort, ayant la temple percée d'un clou. Dieu confondit donc en ce jour-là Jabin, roi de Chanaan devant les enfans d'Israël, qui, croissant tous les jours en vigueur, se fortifiérent de plus en plus contre Jabin, & le poursuivirent jusqu'à ce qu'ils l'eurent exterminé. Alors, Barac & Débora chantérent un cantique d'actions de graces au Seigneur, vers l'an du monde 2719.

Quelques-uns ont cru que Barac étoit le fils de Débora; d'autres, qu'il étoit son pere; d'autres, qu'il étoit son mari, & que Barac & Lapidoth ne sont que la même personne. Mais, Saint Jérôme soûtient que c'est une grande ignorance de dire que Débora ait été veuve, & que Barac fût son fils. Quoiqu'il en soit, il paroît certain, d'après le Texte, que Débora étoit mariée à Lapidoth, & que Barac ne lui appartenoit point.

BARACH, *Barach*, (a) ville de Judée. Elle étoit située dans la tribu de Dan. Le sort la lui attribua.

BARACHA, *Baracha*, Βερχία, (b) parent du roi Saül, soit

(a) Josu. c. 19. v. 45.

(b) I Paral. L. I. c. 12. v. 3.

de la tribu de Benjamin. C'étoit un homme très-fort & très-brave dans la guerre. Il tiroit de l'arc, & se servoit également des deux mains pour jetter des pierres avec la fronde, ou pour tirer des fléches. Quoiqu'attaché à Saül par des nœuds aussi serrés que ceux de la parenté, il ne laissa pas d'aller se joindre à David à Sicéleg, lorsque ce Prince fuyoit Saül, qui le poursuivoit.

BARACHEL, *Barachel*, (*a*) Βαραχιὴλ, étoit pere d'Éliu, & descendoit de Buz.

BARACHIAS, *Barachias*, (*b*) Βαραχία, Lévite, fils de Samaa. Il fut pere d'Asaph, un des chantres, qui jouoient des tymbales d'airain. Barachias faisoit la fonction d'huissier à l'égard de l'Arche. Ce Lévite vivoit sous le regne de David.

BARACHIAS, *Barachias*, (*c*) Βαραχία, autre Lévite, qui étoit fils d'Asa.

BARACHIAS, *Barachias*, (*d*) Βαραχία, fils de Zorobabel, descendoit du prophéte David. Il eut plusieurs freres.

BARACHIAS, *Barachias*, (*e*) Βαραχίας, fils de Mosollamoth, vivoit du tems d'Achaz, roi de Jérusalem. Il eut part à l'action d'Amasa, au sujet des prisonniers, qu'on avoit faits sur les enfans de Juda. *Voyez* ce qui en est dit à l'article d'Amasa.

BARACHIAS, *Barachias*, (*f*) Βαραχίας, fils de Mésézébel, étoit pere de Mosollam, un de ceux qui revinrent de la captivité de Babylone, & qui travaillérent au rétablissement de Jérusalem.

BARACHIAS, *Barachias*, (*g*) Βαραχίας, pere de Zacharie, dont il est fait mention dans Saint Matthieu. » C'est pourquoi, dit le » Sauveur aux Scribes & aux » Pharisiens, je vais vous en» voyer des Prophétes, des Sages » & des Docteurs; & vous tue» rez les uns, vous crucifierez les » autres; vous en fouetterez d'au» tres dans vos synagogues, & » vous les persécuterez de ville » en ville, afin que tout le sang » innocent, qui a été répandu sur » la terre, retombe sur vous, de» puis le sang d'Abel le juste jus» qu'au sang de Zacharie, fils de » Barachias, que vous avez tué » entre le temple & l'autel. «

Les Sçavans sont partagés sur la personne de ce Zacharie, fils de Barachias. Les uns croyent que c'est Zacharie, fils de Joïada, qui fut tué par les ordres de Joas entre le temple & l'autel. Ils prétendent que Joïada avoit deux noms, Barachias & Joïada; & dans l'Évangile des Nazaréens, cité dans Saint Jérôme, on lisoit Zacharie, fils de Joïada, au lieu de Zacharie, fils de Barachias. D'autres croyent que c'est Barachias, pere de Zacharie, le dernier des douze petits Prophétes.

(*a*) Job. c. 32. v. 2.
(*b*) Paral. L. I. c. 6. v. 39. c. 15. v. 17. & *seq*.
(*c*) Paral. L. I. c. 9. v. 16.
(*d*) Paral. L. I. c. 3. v. 20.
(*e*) Paral. L. II. c. 28. v. 12.
(*f*) Esdr. L. II. c. 3. v. 4, 30.
(*g*) Matth. c. 23. v. 34, 35. Isai. c. 8. v. 2. Zachar. c. 1. v. 1. Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 883.

Mais, on n'a aucune preuve que ce Barachias soit mort d'une mort violente, ni qu'il ait été tué dans le temple entre l'autel des holocaustes & le vestibule du temple.

Plusieurs Anciens ont cru que Zacharie, pere de Saint Jean-Baptiste, étoit fils de Barachias, dont il est parlé ici ; & on lisoit, dans quelques anciens livres apocryphes, qu'en effet, Zacharie avoit été tué dans le temple, parce qu'il avoit soustrait son fils à la fureur d'Hérode, lorsque ce prince faisoit mourir les enfans de Bethléem. Mais, ce récit n'est rien moins que certain.

Il y a eu un Zacharie, fils de Barachias, à qui le prophéte Isaïe s'adressa, pour qu'il fût témoin de la prophétie, qu'il écrivoit alors sur la naissance du Messie. Mais, on ignore la vie & la mort de ce Barachias & de Zacharie son fils.

Enfin, quelques Modernes conjecturent que ce Barachias n'est autre que Baruch, pere de Zacharie, dont parle Josephe dans ses livres de la guerre des Juifs. Zacharie fut tué au milieu du temple par les Zélateurs, un peu avant la prise de Jérusalem par les Romains.

BARAD, *Barad*, Βαρὰδ, (*a*) ville de Palestine dans la tribu de Juda. Elle n'étoit pas éloignée de Cadès. Mais, elle l'étoit encore moins du puits, auprès duquel l'ange du Seigneur avoit trouvé Agar, lorsqu'elle fuyoit de devant sa maîtresse, & qui fut appellé depuis le puits du Dieu vivant.

Cette ville est appellée Agara en Chaldéen, Gédar en Syriac, & Jader en Arabe.

BARAIA, *Baraia*, Βαραΐα, (*b*) étoit fils de Séméï. Il avoit plusieurs freres.

BARALIPTON, nom par lequel on désigne le premier mode indirect d'argument de la premiere figure. Le syllogisme en Baralipton a les deux premières propositions universelles & affirmatives, & la troisième particulière affirmative.

BARANGES, *Barangi*, officiers, qui gardoient les clefs des portes de la ville, où demeuroit l'empereur de Constantinople. On prétend que ce mot est originairement Anglois, parce que ces gardes des clefs étoient pour l'ordinaire tirés des isles Britanniques.

BARASA, *Barasa*, ville qu'on croit être la même que Bosor. *Voyez* Bosor.

BARATHRA, *Barathra*, Βάραθρα, terme Grec, qui signifie, en François, un gouffre, un abîme. Ce nom étoit commun à tous les abîmes en général ; mais, il étoit pourtant particulier à quelques-uns, dont il est fait mention dans les Auteurs. *Barathra* est le pluriel de *Barathrum*.

BARATHRA, *Barathra*, (*c*) Βάραθρα, marais à l'orient de l'Égypte ; c'est-à-dire, entre cette province & la Célésyrie. On l'appelloit aussi Serbonis. Il étoit

(*a*) Genes. c. 16. v. 14.
(*b*) Paral. L. I. c. 8. v. 21.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 18, 534.

fort étroit dans toute sa longueur, qui étoit de deux cens stades, mais prodigieusement profond & très-dangereux pour ceux, qui ne le connoissoient pas. Car, étant comme une bande d'eau entre deux rivages très-longs & très-sablonneux, les vents violens & perpétuels le tenoient presque toujours couverts de sable ; de sorte qu'il ne faisoit qu'une même surface avec la terre ferme, de laquelle il étoit impossible de le distinguer à l'œil. Il y avoit eu des capitaines, qui y étoient péris avec toute leur armée, faute de bien connoître le païs. Le sable, accumulé sur cette eau bourbeuse, ne cédoit d'abord que peu à peu, comme pour séduire les passans, qui continuoient d'avancer, jusqu'à ce que s'appercevant de leur erreur, les secours, qu'ils tâchoient de se donner les uns aux autres, ne pouvoient plus les sauver. En effet, ce composé n'étant, ni solide, ni liquide, on ne pouvoit nager dans une eau épaissie par le sable & par le limon, dont elle étoit chargée, & l'on ne trouvoit nulle part un fond assez ferme pour appuyer le pied & pour s'élancer en haut. Tous les efforts, qu'on pouvoit faire, ne servoient même qu'à attirer le sable, qui étoit sur le rivage, & qui achevoit d'accabler ceux qui étoient pris dans ce funeste piége.

BARATHRUM, *Barathrum*, Βάραθρον, (*a*) nom, que l'on donnoit à un lieu d'Athènes, où l'on précipitoit les criminels. Il s'en trouve cependant qui sont d'avis que c'étoit le nom d'un endroit d'Égypte très-profond. D'autres enfin placent le Barathrum dans l'Attique en général.

Suidas parle ainsi de ce lieu : le Barathrum étoit une ouverture ou fosse en forme de puits, profonde & obscure. Elle étoit dans l'Attique, & l'on y jettoit les malfaiteurs. Dans cette fosse étoient des crocs, les uns en haut, les autres en bas. Le Phrygien Atys, le galant & le prêtre de Cybèle, qui étoit devenu furieux, y fut précipité, parce qu'il annonçoit que Cérès venoit pour chercher sa fille Proserpine. La Déesse, irritée de cet attentat, le vengea en rendant le païs stérile. Les Athéniens ayant reconnu la cause de cette stérilité, comblérent de terre cette ouverture, & appaisérent la Déesse par des sacrifices.

Harpocration dit que c'étoit seulement la tribu Hippothontide, qui y jettoit les criminels ; & il observe que Démosthène employe le mot de Barathrum au figuré, pour signifier un séjour mortel, un lieu où l'on ne peut manquer de périr. Nous disons par la même figure, qu'un homme est dans l'abîme, d'un homme à qui il ne reste presqu'aucune ressource.

Saint Jean Chrysostôme donne le nom de Barathrum au lieu du supplice.

BARBANE, *Barbana*, (*b*)

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 533. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 246.

(*b*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 31.

fleuve d'Illyrie, qui avoit sa source dans le lac Labéatis. Il couloit à l'occident de la ville de Scodra, pendant que le fleuve Clausala couloit à l'orient de la même ville. Ces deux fleuves, ayant ensuite réuni leurs eaux, alloient tomber dans l'Orionde, sorti du mont Scodrus, qui les portoit dans la mer Adriatique, avec plusieurs autres rivières, qu'il recevoit aussi dans son cours.

On dit que le Barbane prend aujourd'hui le nom de Boyana.

BARBARA, nom que l'on donne au premier mode d'argument de la première figure. Un syllogisme en Barbara est un syllogisme dont toutes les propositions sont universelles & affirmatives, & dont le moyen terme est sujet dans la première proposition, & attribut dans la seconde. En voici un [illegible].

Tous [illegible], qui [illegible] mourir de faim ceux [illegible] nourrir, Sont homi[illegible].

Tous les riches, qui ne donnent pas l'aumône, laissent mourir de faim ceux, qu'ils doivent nourrir.

Donc tous les riches, qui ne donnent pas l'aumône, sont homicides.

BABARES, *Barbari*, (a) terme qui n'avoit pas, dans son origine, la même signification, qu'on lui a donnée ensuite. C'est un de ces mots, qui, après avoir été pris en bonne part, ont été destinés par l'usage à n'être plus qu'une injure.

Nous entendons aujourd'hui, par le mot *Barbares*, des peuples sans loix, sans mœurs, sans humanité; tels que sont les Cannibales & quelques peuples de l'Afrique & de l'Amérique.

Les Grecs donnoient par mépris le nom de Barbares à toutes les Nations, qui ne parloient pas leur langue, ou du moins qui ne la parloient pas aussi-bien qu'eux. Ils n'en exceptoient pas même les Égyptiens, chez qui ils avouoient pourtant que tous leurs Philosophes & tous leurs Législateurs avoient voyagé pour s'instruire. Nous nous dispenserons d'entrer ici dans les différentes étymologies de ce terme, & d'examiner s'il est composé du *bar* des Arabes, qui signifie désert, ou s'il est dérivé du terme par lequel les Chaldéens rendent le *foris* ou l'*extra* des Latins. Nous remarquerons seulement que, dans la suite des tems, les Grecs ne s'en servirent que pour exprimer l'extrême opposition, qui se trouvoit entr'eux & les autres Nations, qui ne s'étoient point encore dépouillées de la rudesse des premiers siécles, tandis qu'eux-mêmes, plus modernes que la plûpart d'entr'elles, avoient perfectionné

(a) Actu. Apost. c. 28. v. 1, 4. ad Rom. Epist. c. 1. v. 14. ad Corinth. Epist. I. c. 14. v. 11. ad Coloss. c. 3. v. 11. Plaut. Mil. Gloriosf. Act. 2. Scen. 2. v. 56. Horat. Epod. 8. v. 5, 6. L. I. Epist. 2. v. 7. Virg. Æneid. L. II. v. 504. Lucret. de Rer. Natur. L. II. v. 499. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XXI. p. 14.

leur goût, & contribué beaucoup aux progrès de l'esprit humain. Ainsi, toutes les Nations étoient réputées Barbares, parce qu'elles n'avoient, ni la politesse des Grecs, ni une langue aussi pure, aussi féconde, aussi harmonieuse, que celle de ces peuples. En cela, ils furent imités par les Romains, qui appelloient aussi Barbares tous les autres peuples, à l'exception des Grecs, qu'ils reconnoissoient pour une nation sçavante & policée. C'est, à peu près comme nous autres François, qui regardons comme grossier tout ce qui s'éloigne de nos usages. Les Grecs & les Romains étoient jaloux de dominer, plus encore par l'esprit, que par la force des armes, ainsi que nous voulons le faire par nos modes.

Lorsque la Religion Chrétienne parut, ils n'eurent pas pour elle plus de ménagement qu'ils n'en avoient eu pour la Philosophie des autres Nations. Ils la traitérent elle-même de Barbare; & sur ce pied, ils osérent la mépriser. C'est ce qui engagea les premiers Chrétiens à prendre contre les Grecs & les Romains, la défense de la philosophie Barbare. C'étoit un détour adroit, dont ils se servoient pour les accoûtumer peu à peu à respecter la Religion Chrétienne, sous cette enveloppe grossière, qui leur en déroboit toute la beauté, & à lui soumettre leur science & leur orgueil. Tatien de Syrie, disciple de Saint Justin, leur a prouvé qu'ils n'avoient rien inventé d'eux-mêmes, & qu'ils étoient redevables à ces mêmes hommes, qu'ils traitoient de Barbares, de toutes les connoissances, dont ils étoient si fort enorgueillis. » Quelle est, leur disoit-il, la » science parmi vous, qui ne tire » son origine de quelque étran» ger? Vous n'ignorerez pas que » l'art d'expliquer les songes, » vient de l'Italie; que les Ca» riens se sont les premiers avisés » de prédire l'avenir par la diver» se situation des astres; que les » Phrygiens & les Isauriens se » sont servis pour cela du vol des » oiseaux; & les Cypriotes, des » entrailles encore fumantes des » animaux égorgés. Vous n'igno» rez pas que les Chaldéens ont » inventé l'Astronomie; les Per» ses, la Magie; les Égyptiens, » la Géométrie; les Phéniciens, » l'art des Lettres. Cessez donc, » ô Grecs, de donner pour dé» couvertes particulières, ce que » vous n'avez fait que suivre & » qu'imiter. «

Plaute, parlant de Névius, poëte Latin, le nomme Barbare, parce qu'il n'avoit pas écrit en Grec:

Nam os columnatum Poëtæ esse
inaudivi Barbaro.

Et en parlant de lui-même, il se sert du même mot, au sujet d'une comédie de Démophile, qu'il avoit mise en Latin:

Demophilus scripsit, Marcus vertit
Barbarè.

Horace employe ce terme pour désigner la Phrygie:

Græcia Barbariæ lento collisa
duello,

Et ailleurs, il dit :

Sonante mixtum tibiis carmen lyrâ

Hâc dorium, illis Barbarum.

Virgile dit dans le même sens :

Barbarico postes auro spoliisque superbi,

Lucréce avoit dit avant ces Poëtes :

Jam tibi Barbaricæ vestes,

Dans tous ces passages, il s'agit de la Phrygie, comme les Critiques en conviennent.

Nous avons dit que les Grecs donnoient le nom de Barbares aux peuples étrangers ; sur quoi il faut remarquer que cette qualification n'a pas toujours signifié seulement des hommes d'une nation différente, mais quelquefois des peuples, qui n'étoient pas admis dans le corps Hellénique. C'est ainsi que nous voyons les peuples de la Thrace, de la Maçédoine & de l'Épire, auxquels dans la suite on refusoit le nom de Grecs, faire originairement partie de cette nation, qui les traitoit de Barbares.

Le terme de Barbare ne se trouve qu'une seule fois dans la traduction Latine des Livres saints, écrits en Hébreu. C'est dans le premier verset du Pséaume CXIII. *In exitu Israël de Ægypto, domûs Jacob de populo Barbaro.* Selon les Hébreux, le terme *loëz*, qu'on a rendu par celui de Barbare, signifie un étranger, qui ne sçait, ni la langue Sainte, ni la loi du Seigneur.

Saint Luc appelle les habitans de l'isle de Malte, Barbares. Saint Paul comprend tous les hommes sous les noms de Grecs & de Barbares ; *Græcis ac Barbaris debitor sum.* » Je suis redevable aux » Grecs & aux Barbares. « Et dans son Épître aux Colossiens, il met le Barbare & le Scythe comme termes à peu près de même valeur. Enfin, dans sa première Épître aux Corinthiens, il dit que si celui, qui parle une langue étrangère dans une assemblée, n'est pas entendu de ceux à qui il parle, il sera Barbare à leur égard ; & réciproquement, s'il n'entend pas ceux, qui lui parlent, ils seront Barbares envers lui.

Le Concile de Chalcédoine donne aux Évêques, qui sont hors des limites de l'empire Romain, le nom de Barbares.

On pourroit ajoûter ici bien d'autres choses ; mais, en voilà assez, ce me semble, pour donner une idée de ce que l'on entendoit anciennement par le mot *Barbares*.

BARBARI, *Barbarorum.* (a) Ce terme se trouve employé dans une lettre de Cicéron. On doit l'entendre en cet endroit comme celui de *Barbaria forensis* dans le premier livre des dialogues de l'Orateur, des gens qui n'ont, ni la justesse du bon sens, ni la pureté du langage. D'où vient le mot de barbarisme dans les colléges, pour marquer les fautes, qui se font dans les compositions des écoliers.

(a) Cicer. ad Amic. L. IX. Epist. 3.

BARBARIA FORENSIS. *Voyez* Barbari.

BARBARIA, (*a*) terme qui se lit sur les Abraxas. D. Bernard de Montfaucon n'ose rien hazarder sur ce terme.

BARBARIE, *Barbaria*, (*b*) Βαρβαρία, nom que les Anciens ont donné aux païs habités par les peuples, qu'ils traitoient de Barbares; mais, ces païs étoient bien éloignés & bien différens de ce que nous appellons aujourd'hui Barbarie.

Ptolémée nomme Barbarie toute la côte d'Afrique, depuis la Troglodytique jusqu'au promontoire *Raptum;* c'est-à-dire, tout le païs qui s'étend depuis le royaume d'Adel ou de Zéïla, qui est l'Azanie de Ptolémée, jusqu'à la rivière de Quilmanci,

Saumaise prétend que la plante, connue sous le nom de Rheubarbe, nommée par les Anciens *Rha-Barbaricum*, fut ainsi appellée de la Barbarie. Étienne de Byzance dit que la Barbarie est un païs auprès du golfe Arabique; ce qu'il ne faut pas entendre, comme s'il disoit qu'elle étoit dans ce golfe. Mais, ce mot *auprès*, παρὰ, doit s'expliquer hors du golfe, en allant vers le midi. Marcien d'Héraclée confirme ce que l'on vient de dire. » Après la mer » Rouge, dit-il, en tournant » vers le midi, & ayant la côte à » sa droite, on trouve le mont » Éléphas & le païs qui produit » des aromates. Après quoi, suit » la Barbarie ou province Barba» rique avec la mer Barbarique, » dans laquelle mer il y a plu» sieurs golfes & plusieurs pla» tains, [le Grec dit Δρομοὶ, qui » signfie courses ou lieux propres » à faire une course] de ce qu'on » appelle l'Azanie. Entre les prin» cipaux golfes, le premier se » nomme Apocopa. Après cela » de suite sont le grand & le petit » rivage, puis un autre vaste » golfe jusqu'au promontoire » Raptum. "

BARBARIE, *Barbaria*, Βαρβαρία, (*c*) nom, que les Romains ont donné quelquefois au païs, que les Francs habitoient au de-là du Rhin; & cela, sans autre fondement que l'usage où ils étoient d'appeller Barbares les peuples, qu'ils n'avoient pas soumis.

BARBARIE, *Barbaria*, Βαρβαρία. Ortélius trouve dans la vie de l'empereur Sévère, écrite par Lampridius, un païs sur la Méditerranée, nommé Barbarie, & soupçonne que ce pourroit bien être le même que celui que nous appellons Barbarie.

BARBARIE, *Barbaria*, Βαρβαρία. Aulu-Gelle, parlant d'un Thrace, dit qu'il étoit venu du fond de la Barbarie, *ex ultima Barbaria.* Ce n'est pas à dire pour cela que la Barbarie fût un des noms de la Thrace, mais un nom appellatif, employé pour désigner le caractère des habitans.

BARBARIE [le Golfe de], *Sinus Barbaricus*, κολπὸς, (*d*)

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 362.

(*b*) Ptolem. L. IV. c. 8.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 506.

(*d*) Ptolem. L. IV. c. 7.

Βαρϐαρικός. Ce golfe étoit ainsi appellé de la Barbarie, où il étoit situé. Ptolémée en fait mention. Ce Géographe nous apprend qu'il y avoit quantité d'entrepôts sur ce golfe, & entr'autres, Opone, Essina, Tonice.

BARBARIE [Port de], (*a*) *Emporium Barbaricum*. C'étoit un port de mer d'Asie sur l'un des bras de l'Indus. Et comme Ptolémée place une ville, appellée Barbari dans une des isles, que forme l'Indus à son embouchure, ce doit être la même chose.

BARBARIE [la Campagne de], *Campus Barbaricus*. C'est ainsi que les Anciens ont appellé une plaine de Syrie, où étoient les villes de Zénobie & de Sergiopolis. Procope en parle ainsi. » Chosroès » envoya........ à Sergiopolis, ville de l'obéïssance des » Romains, laquelle a pris son » nom de Sergius si célébre parmi les Chrétiens, & est située » dans un champ appellé le champ » Barbare, à cent vingt-six stades de Sura du côté du nord. « L'autorité de Procope, qui connoissoit l'Orient beaucoup mieux que l'Occident, est suffisante pour prouver que ce champ s'appelloit ainsi.

On trouvoit assez près de Sergiopolis, qui, auparavant, s'appelloit Rasaphe, à neuf lieues de Sura, une ville nommée Barbalisse par la plûpart des Auteurs & Barbarissus par Ptolémée. Ces noms avoient peut-être la même origine.

BARBARIE, *Barbaria*, Βαρϐαρία. On prétend que la Phrygie, province de l'Asie mineure, étoit appellée spécialement la Barbarie par les Grecs. C'étoit, selon eux, le nom propre & particulier à cette province. Il en a déjà été parlé sous l'article de Barbares, auquel nous renvoyons le Lecteur.

BARBARISME, *Barbarismus*, (*b*) terme de Grammaire. C'est un des principaux vices de l'élocution. Ce mot vient de ce que les Grecs & les Romains appelloient les autres peuples Barbares; c'est-à-dire, étrangers. Par conséquent, tout mot étranger, mêlé dans la phrase Grecque ou Latine, étoit appellé Barbarisme. Il en est de même de tout idiotisme ou façon de parler, & de toute prononciation, qui ont un air étranger. Par exemple, un Anglois, qui diroit à Versailles: *est pas le Roi allé à la chasse*, pour dire, *le Roi n'est-il pas allé à la chasse?* ou *je suis sec*, pour dire, *j'ai soif*, feroit autant de Barbarismes par rapport au François.

Il y a aussi une autre espèce de Barbarisme; c'est lorsqu'à la vérité le mot est bien de la langue, mais qu'il est pris dans un sens, qui n'est pas autorisé par l'usage de cette langue; ensorte que les naturels du païs sont étonnés de l'emploi, que l'étranger fait de ce mot. Par exemple, nous nous servons au figuré du mot d'entrailles, pour marquer le sentiment tendre, que nous avons pour autrui. Ainsi,

(*a*) Ptolem. L. VII. c. 1.

(*b*) Cicer. ad. Herenn. L. IV. p. 37.

nous disons, *il a de bonnes entrailles;* c'est-à-dire, il est compatissant. Un étranger, écrivant à M. de Fénelon, archevêque de Cambrai, lui dit : *Monseigneur, vous avez pour moi des boyaux de pere.* Boyaux ou intestins, pris en ce sens, sont un Barbarisme, parce que, selon l'usage de notre langue, nous ne prenons jamais ces mots dans le sens figuré, que nous donnons à entrailles.

Il ne faut pas confondre le Barbarisme avec le solécisme. Le Barbarisme est une élocution étrangère; au lieu que le solécisme est une faute contre la régularité de la construction d'une langue; faute que les naturels du païs peuvent faire par ignorance ou par inadvertance, comme quand ils se trompent dans le genre des noms, ou qu'ils font quelqu'autre faute contre la syntaxe de leur langue.

On fait un Barbarisme. 1.° En disant un mot, qui n'est point du dictionnaire de la langue. 2.° En prenant un mot dans un sens différent de celui qu'il a dans l'usage ordinaire; comme quand on se sert d'un [illegible] comme d'une préposition. Par exemple, *il arrive auparavant midi*, au lieu de dire *avant midi.* 3.° Enfin, en usant de certaines façons de parler, qui ne sont en usage que dans une autre langue. Au lieu que le solécisme regarde les déclinaisons, les conjugaisons & la syntaxe d'une langue. 1.° Les déclinaisons, par exemple, *les émails*, au lieu de dire, *les émaux.* 2.° Les conjugaisons, comme si l'on disoit *il alli*, pour *il alla.* 3.° La syntaxe, par exemple, *je n'ai point de l'argent*, pour *je n'ai point d'argent.*

Ajoûtons ici un passage, tiré du quatrième livre à Hérennius, ouvrage attribué à Cicéron. „ La » Latinité, dit l'Auteur, consiste » à parler purement, sans aucun » vice dans l'élocution. Il y a » deux vices, qui empêchent » qu'une phrase ne soit Latine, » le solécisme & le Barbarisme; le » solécisme, c'est lorsqu'un mot » n'est pas bien construit avec les » autres mots de la phrase; & le » Barbarisme, c'est quand on » trouve dans une phrase un mot » qui ne devoit pas y paroître, » selon l'usage reçu. “ *Latinitas est quæ sermonem purum conservat, ab omni vitio remotum. Vitia in sermone, quominus is latinus sit, duo possunt esse, solecismus & Barbarismus. Solecismus est, cùm verbis pluribus consequens verbum superiori non accommodatur. Barbarismus est, cùm verbum aliquod vitiosè effertur. Voyez* Solécisme.

BARBARISME, *Barbarismus*, (a) nom, que Saint Épiphane donne à la Religion depuis Adam jusqu'à Noë. Tout est en effet inconnu durant cette époque, à l'exception de ce qu'en rapporte Moïse.

BARBARUS, *Barbarus*, nom d'un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

BARBATA, *ou* BARBUE, surnom, qu'on donnoit à Vénus.

(a) Myth. par M. l'abb. Ban. Tom. I. p. 281.

C'est qu'on représentoit quelquefois cette Déesse avec de la Barbe & avec les deux sexes.

BARBATUS [CORNÉLIUS], *Cornelius Barbatus. Voyez* Cornélius.

BARBATUS [T. QUINTIUS], *T. Quintius Barbatus. Voyez* Quintius.

BARBE, *Barba*, (*a*) poil, qui croît au menton, & aux autres parties du visage, sur tout des mâles adultes.

I. La Barbe a été assujettie à diverses coûtumes & cérémonies. On nous assure qu'une partie considérable de la religion des Tartares consiste dans le gouvernement de leur Barbe; qu'ils ont fait une longue & sanglante guerre aux Persans, & les ont déclarés infideles, quoique de leur communion à d'autres égards, précisément parce que ceux-ci ne se faisoient point la moustache à la mode ou suivant le rit des Tartares.

Athénée remarque, d'après Chrysippe, que les Grecs, avant Alexandre, avoient toujours conservé leur Barbe, & que le premier Athénien, qui coupa la sienne, fût toujours après cela dans les médailles surnommé le tondu, κόρσης. Plutarque ajoûte qu'Alexandre ordonna aux Macédoniens de se faire raser, de peur que les ennemis ne les prissent par la Barbe. Quoiqu'il en soit, on voit que Philippe, son pere, ainsi que ses prédécesseurs, Amyntas & Archélaüs, sont représentés sans Barbe sur les médailles.

Pline observe que les Romains ne commencérent à se raser, que l'an de Rome 454, lorsque P. Ticinius leur amena de Sicile une provision de Barbiers. Il ajoûte que Scipion l'Africain fut le premier, qui fit venir la mode de se raser chaque jour.

Ce fut encore une coûtume, parmi les Romains, de se faire des visites de cérémonie, à l'occasion de la première coupe de la Barbe. Les jeunes gens commençoient à se faire couper la Barbe depuis l'âge de 21 ans, jusqu'à celui de 49. Passé 49 ans, il n'étoit plus permis, selon Pline, de ne pas porter la Barbe longue. Ils enfermoient leur première Barbe dans une petite boëte d'or ou d'argent, qu'ils consacroient à quelque divinité, & sur tout à Jupiter Capitolin, comme Suétone le remarque de Néron. Les quatorze premiers Empereurs se firent raser jusqu'au tems de l'empereur Adrien, qui rétablit l'usage de porter la Barbe. Plutarque dit que le motif de ce Prince fut de cacher les cicatrices, qu'il avoit au visage. Tous ses successeurs l'imitérent jusqu'à Constantin. Les Barbes reparurent sous Héraclius, & tous les Empereurs Grecs l'ont portée depuis.

II. Éginhard représente les der-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 3. Plin. Tom. I. pag. 419. Levit. c. 14. v. 9. c. 19. v. 27. Numer. c. 8. v. 7. Reg. L. II. c. 10. v. 4, 5. c. 19. v. 24. Paral. L. I. c. 19. v. 5. Esdr. L. I. c. 9. v. 3. Isai. c. 15. v. 2. Jerem. c. 41. v. 5. c. 48. v. 37. Baruc. c. 6. v. 30. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 716, 717.

niers rois Mérovingiens avec une longue Barbe, *Barba submissa* ; ce qui paroît fabuleux. En effet, qu'on consulte l'effigie de la plûpart de nos Rois de la première race, qu'on trouve sur leurs monnoies; aucun de ces Princes n'y est représenté avec cette Barbe vénérable dont parle Éginhard. La plûpart sont rasés; & il n'y en a que deux ou trois, dont le poil paroît avoir trois semaines ou un mois, ou tel qu'on le rapporte d'un voyage ou d'une expédition, qui n'auroit pas permis de se faire raser. L'Histoire est conforme sur cet article avec le métal; & Apollinaris Sidonius, qui vivoit du tems de nos premiers Rois, dit que les François se faisoient raser le visage, & qu'ils ne conservoient que de grandes moustaches, qu'ils relevoient avec le peigne.

On demanderoit volontiers à Éginhard & à ses partisans, comment Clovis II pouvoit avoir cette grande Barbe, qui descendoit jusqu'à la ceinture, lui qui, de l'aveu de tous les Historiens, est mort à l'âge de vingt-un ans? Clotaire III, son fils, n'en a vécu que dix-sept ou dix-huit; Childeric II, son frere, fut tué n'ayant pas encore vingt-quatre ans. Clovis III, leur neveu, mourut à l'âge de quatorze ans. Childebert II, son frere, ne passa pas sa vingt-huitième année. Le jeune Dagobert II, son fils, né en 700, mourut en 716; & Thierri de Chelles vers la vingt-troisième année de son âge. Si Childeric III, que Pepin détrôna, étoit fils de Thierri, i ne pouvoit avoir que dix-neuf ans. Il est aisé de conclure par l'âge de la plus grande partie de nos Rois de la première race, que ces Princes, étant morts ou en minorité ou très-jeunes, ne pouvoient avoir cette grande Barbe, avec laquelle Éginhard nous les représente; à moins qu'ils n'en portassent de postiches, pareilles à celle que prit René, duc de Lorraine, à l'enterrement du duc de Bourgogne, tué à la bataille de Nanci. Le Continuateur de Monstrelet dit qu'il vint voir le corps de ce Prince vêtu de deuil, avec une grande Barbe d'or venant jusqu'à la ceinture.

Les anciens Philosophes portoient de longues Barbes. On prétend que c'est de cet usage qu'est venue l'origine du nom des Lombards, *Longobardi, quasi Longo-Barbati*. C'est une remarque de Saint Chrysostôme, que les rois de Perse avoient leur Barbe tissue & nattée avec un fil d'or.

III. Les Hébreux portoient tous de la Barbe sur le menton, mais non pas sur la lévre d'en haut ni sur les joues. Moïse leur défend de couper entièrement l'angle ou l'extrêmité de leur Barbe; c'est-à-dire, de la faire à la manière des Égyptiens, qui ne laissoient qu'un toupet de Barbe à l'extrêmité du menton, au lieu que l'on prétend que les Juifs, encore aujourd'hui, laissent un filet de Barbe, depuis le bas de l'oreille jusqu'au menton, où ils ont un bouquet de Barbe assez long, ainsi que sur la lévre d'en bas. Dans leur deuil, ils rasoient entièrement

les poils de leurs cheveux & de leur Barbe. Mais, ils négligeoient auſſi quelquefois de faire leur Barbe en pareille circonſtance ; c'eſt-à-dire, de couper ce qui croiſſoit ſur la lévre d'en haut & ſur leurs joues. Dans les tems de douleur & d'affliction, ils s'arrachoient quelquefois la Barbe & les cheveux, comme le pratiquoient les autres Nations dans leurs plus fâcheuſes diſgraces.

Le roi des Ammonites, voulant faire inſulte aux ambaſſadeurs de David, leur coupa la moitié de la Barbe & la moitié des habits ; c'eſt-à-dire, qu'il leur coupa la Barbe de tout un côté du viſage. David ne leur permit pas qu'ils paruſſent à ſa cour, que leur Barbe ne fût entièrement revenue.

Lorſqu'un lépreux étoit guéri de ſa lépre, il ſe lavoit dans le bain, & raſoit tous les poils de ſon corps. Enſuite, il rentroit dans le camp ou dans la ville ; & ſept jours après, il ſe baignoit de nouveau avec ſes habits, raſoit tout ſon poil, & offroit les ſacrifices ordonnés pour ſa purification.

Les Lévites, le jour de leur conſécration, ſe purifioient par le bain, & lavoient leurs corps & leurs habits. Puis, ils ſe raſoient tous les poils du corps, & offroient ainſi les ſacrifices de leur conſécration.

IV. Il y a un Canon du Concile de Carthage, qui défend aux Clercs de porter de longs cheveux & de longues Barbes ; *Clericus nec comam nutriat nec Barbam* ; ce qui ſe concilie difficilement avec cette leçon, *nec Barbam tundat.* Grégoire VII dit que le Clergé d'Occident a toujours été raſé. Aujourd'hui les Occidentaux ſe font raſer, & les Grecs au contraire, les Turcs & tous les Orientaux ont conſervé la mode de porter de longues Barbes.

On uſoit anciennement de grandes cérémonies en béniſſant la Barbe ; & l'on voit encore les prieres, qui ſe diſoient dans la ſolemnité de ſa conſécration, lorſque l'on tonſuroit un Clerc.

Les gens de qualité faiſoient raſer leurs enfans la première fois par des hommes auſſi qualifiés qu'eux, ou même plus ; & ceux-ci devenoient par ce moyen les parreins ou les peres adoptifs des enfans. Il eſt vrai qu'anciennement on devenoit parrein du garçon préciſément en lui touchant la Barbe. Auſſi voit-on dans l'Hiſtoire, qu'un des articles du traité entre Clovis & Alaric, fut que ce dernier lui toucheroit la Barbe, afin de devenir le parrein de Clovis.

Quant aux Eccléſiaſtiques, la diſcipline a conſidérablement varié ſur l'article de leur Barbe. On leur a quelquefois enjoint de la porter, parce qu'il y a quelque choſe d'efféminé à ſe la faire, & qu'une Barbe longue ſied bien à la gravité du Clergé. D'autre fois, on l'a défendue comme ſuſpecte de cacher de l'orgueil ſous un air vénérable. L'Égliſe Grecque & l'Égliſe Romaine ont été longtems aux priſes à ce ſujet. Ceux de l'Égliſe de Rome ſemblent avoir encore eu plus de goût pour ſe

raser, afin de contredire les Grecs. Ils ont même fait certaines constitutions expresses *de radendis Barbis*. Les Grecs, de leur côté, défendent la cause des grandes Barbes avec un zéle ardent, & sont très-scandalisés de voir dans les Églises Romaines des images de Saints, qui n'ont point de Barbe. On trouve que, par les statuts de quelques monastères, les moines lais devoient laisser croître leur Barbe, & les prêtres se raser, & que l'on bénissoit avec beaucoup de cérémonies les Barbes de tous ceux, qui étoient reçus dans les couvents.

V. En certains païs, c'est porter le dueil que de laisser croître sa Barbe. En d'autres c'en est un que de se raser. Le P. le Comte remarque l'extravagance des Chinois dans leur affectation de porter de grandes Barbes, eux à qui la nature n'en a donné que de fort petites, qu'ils ont la folie de cultiver avec un grand soin, enviant beaucoup le bonheur des peuples de l'Europe à cet égard, & les considérant comme les premiers hommes du monde, à cause de leur Barbe.

Les Russes portoient encore leur Barbe, il n'y a que très-peu d'années, lorsque le Czar, Pierre I, leur ordonna de se raser. Mais, nonobstant son ordre, il fut contraint de tenir sur pied un bon nombre d'officiers, pour la couper de haute lutte à ceux, que l'on ne pouvoit réduire autrement à s'en défaire.

Les Arabes ont tant de respect pour leur Barbe, qu'ils la considérent comme un ornement sacré, que Dieu leur a donné pour les distinguer des femmes. Ils ne la rasent jamais, & la laissent croître dès leur première jeunesse. Il n'y a point de plus grande infamie pour un homme que de lui raser la Barbe. Ils en font un point capital de leur religion, parce que Mahomet ne l'avoit jamais rasée. C'est aussi une marque d'autorité & de liberté parmi eux, aussi-bien que parmi les Turcs. Les Persans, qui la rognent & qui la rasent par-dessus la machoire, sont réputés hérétiques. Le rasoir ne passe jamais sur le visage du Grand-Seigneur. Tous ceux, qui servent dans son serrail, l'ont rasée, pour marque de leur servitude. Ils ne la laissent croître, que quand le Sultan les a mis en cette liberté, qui leur tient lieu de récompense, & qui est toujours accompagnée de quelque emploi.

Les jeunes gens, qui ne sont pas mariés, peuvent couper leur Barbe; mais, quand ils sont mariés, ou dès qu'ils ont un enfant, ils ne la coupent plus, pour marquer qu'ils sont devenus sages, & qu'ils ont renoncé aux vanités de la jeunesse, & qu'ils ne songent plus qu'à leur honneur & à leur salut. Lorsqu'ils peignent leur Barbe, ils tiennent un mouchoir sur leurs genoux, & ramassent soigneusement les poils, qui tombent, & lorsqu'ils en ont ramassé une certaine quantité, ils les plient dans du papier, & les portent au cimetière.

C'est parmi eux une plus grande infamie de couper la Barbe à

quelqu'un, que parmi nous de donner le fouët & la fleur de lys. Il y a beaucoup de gens en ce païs-là, qui préféreroient la mort à ce genre de supplice....

Les femmes baisent la Barbe à leurs maris; & les enfans à leurs peres, quand ils viennent les saluer. Les hommes se la baisent réciproquement des deux côtés, lorsqu'ils se saluent dans les rues, ou qu'ils arrivent de quelque voyage..... Ils disent que la Barbe est la perfection de la face humaine, & qu'elle seroit moins défigurée, si, au lieu de couper la Barbe, on en avoit coupé le nez..... Ils admirent ceux qui ont une belle Barbe, & leur portent envie. Voyez, je vous prie, disent-ils, cette Barbe. Il ne faut que la voir pour croire que c'est un homme de bien. Que si un homme, avec une belle Barbe, fait quelque chose de messéant, ils disent: Quel dommage! Cette Barbe est à plaindre. S'ils veulent faire quelque correction, ils diront plusieurs fois. Soyez honteux de votre Barbe. La confusion ne tombe-t-elle pas sur votre Barbe? S'ils prient quelqu'un, ou s'ils font des sermens pour nier ou pour affirmer, ils disent: Par votre Barbe, par la vie de votre Barbe, accordez-moi cela; ou, par votre Barbe, cela est, ou cela n'est pas. Ils disent encore, pour remerciment; Dieu veuille conserver votre bénite Barbe; Dieu veuille verser ses bénédictions sur votre Barbe. Et dans les comparaisons, cela vaut mieux que la Barbe.

Une des principales cérémonies dans les visites sérieuses, c'est de jetter de l'eau de senteur sur la Barbe & de la parfumer ensuite avec du bois d'aloës, qui s'attache à cette humidité, & lui donne une odeur agréable. Cela a beaucoup de rapport avec ce qui est dit dans le second verset du Pseaume CXXXII, que l'onction, qui fut répandue sur la tête d'Aaron, découla jusques sur sa Barbe. *Sicut unguentum in capite, quod descendit in Barbam, Barbam Aaron.*

BARBÉLIOTES, *Barbeliotæ*, secte des Gnostiques. Ils disoient qu'un Éon immortel avoit eu commerce avec un esprit vierge, appellé Barbéloth, à qui il avoit accordé successivement la prescience, l'incorruptibilité & la vie éternelle; que Barbéloth, un jour plus gai qu'à l'ordinaire, avoit engendré la lumière, qui, perfectionnée par l'onction de l'esprit, s'appella Christ; que Christ desira l'intelligence, & l'obtint; que l'intelligence, la raison, l'incorruptibilité & Christ s'unirent; que la raison & l'intelligence engendrérent Autogène; qu'Autogène engendra Adamas l'homme parfait, & sa femme la connoissance parfaite; qu'Adamas & sa femme engendrérent le bois; que le premier Ange engendra le Saint-Esprit, la Sagesse ou Prunic; que Prunic ayant senti le besoin d'époux, engendra Protarchonte ou premier Prince, qui fut insolent & sot; que Protarchonte engendra les Créatures; qu'il connut charnellement Arrogance, & qu'ils en-

gendrérent les Vices & toutes leurs branches. Pour relever encore toutes ces merveilles, les Gnostiques les débitoient en Hébreu ; & leurs cérémonies n'étoient pas moins abominables, que leur doctrine étoit extravagante. *Voyez* l'article suivant.

BARBÉLO, *Barbelo*, nom d'une espèce de divinité des Nicolaïtes. Saint Épiphane attribue le culte de cette divinité aux Gnostiques, qu'il dit être les successeurs des Nicolaïtes. Il l'appelle Barbélo ou Barbéro, & assure que c'est de-là qu'ils ont été nommés Barbélites ou Barbérites. Ces Hérétiques disoient que Barbélo habitoit le huitième ciel. Elle étoit sortie du pere, & étoit mere de Jaldabaoth, ou, suivant d'autres, Sabaoth, qui s'étoit emparé par force du septième ciel, & disoit à ceux d'en-bas : » Je suis le premier & le dernier ; & il n'y a » point d'autre dieu que moi. « Saint Épiphane ne dit point que Barbélo fût mere de Jaldabaoth. Philastrius ne le dit pas non plus. Il dit seulement que quelques-uns des Nicolaïtes adoroient Barbélo ; & d'autres, Jaldabaoth.

BARBIER, *Tonsor*, Κουρεὺς, (*a*) celui qui fait la Barbe. Les Romains, comme il a été dit à l'article de Barbe, se passérent de Barbiers pendant 454 ans. On dit que Julien l'Apostat les avoit chassés de sa cour.

Nicias, général des Athéniens, ayant été défait en Sicile, on dit que ceux d'Athènes refusérent de croire d'abord la nouvelle de cette défaite, principalement à cause de celui, qui la répandit. Car, on assure qu'un étranger, ayant abordé au port du Pirée, & s'étant arrêté dans la boutique d'un Barbier, se mit à parler de ce qui étoit arrivé en Sicile, comme si les Athéniens en eussent déjà été informés. Le Barbier, l'ayant entendu avant que cet étranger pût l'apprendre à d'autres, courut vers la ville ; & ayant rencontré les Archontes, il leur donna cruement cette nouvelle au milieu de la place. L'étonnement & le trouble s'emparent de tous les esprits. Les Archontes convoquent une assemblée du peuple, & introduisent le Barbier. On lui demande d'abord, de qui il tient ce qu'il vient de débiter. Et comme il ne peut rien dire de certain, ni nommer son Auteur ; il est traité de forgeur de nouvelles, & pris pour un homme, qui, par ses imaginations creuses, ne cherche qu'à effrayer & à troubler la ville. On l'attache à une roue, où on le tient à la torture pendant longtems, jusqu'à ce qu'il arriva des gens, qui confirmérent ce bruit, & qui contérent tout le détail de l'affaire, comme elle s'étoit passée.

Le sçavant Casaubon a voulu inférer de ce passage, que les Athéniens avoient établi une peine contre les forgeurs de nouvelles ; mais, cela ne paroît par aucun endroit de l'Antiquité. Il n'y a même nulle apparence que les

(*a*) Plut. Tom. I. p. 542.

Athéniens curieux, comme ils étoient, eussent voulu frauder leur curiosité par cette cruelle précaution, qui auroit empêché les gens non seulement de débiter de fausses nouvelles, mais d'en dire même de véritables, dans la crainte d'être exposés à cette punition, avant que la vérité, qu'ils auroient dite, eût pu être avérée. Et ce qui prouve invinciblement que cela n'étoit pas, c'est que Théophraste même dans le chapitre, où il détaille ce vice, dit: *J'admire ce que prétendent les forgeurs de nouvelles; car, non seulement ils mentent, mais ils mentent sans aucune utilité pour eux.* S'il y avoit eu une punition établie, cet Écrivain si exact n'auroit pas manqué d'en parler & d'ajoûter, *& avec beaucoup de danger.* Le passage de Plutarque, qui est unique, ne sçauroit servir de preuve à ce que Casaubon a avancé; car, ce que font ici les Athéniens contre ce malheureux Barbier, ce sont la conjoncture & l'importance de cette nouvelle, qui les y portent, parce qu'elle les jettoit dans la dernière désolation.

BARBILLÉENS, *Barbillea*, (*a*) Βαρϐίλληα, espèce de jeux à Éphèse. Cette espèce de jeux est connue par les marbres. Un fragment de Dion, recueilli par M. de Valois, nous apprend que l'empereur Vespasien permit aux Éphésiens, en considération d'un certain Barbillius, astrologue, de célébrer un jeu sacré; faveur, qu'il n'accorda à aucune autre ville. Il est probable que les Éphésiens donnérent le nom de Barbillius à cette espèce de jeux, qu'ils continuérent de faire célébrer après la mort de Vespasien.

BARBITON, *Barbiton*, (*b*) nom d'un instrument des Anciens. On ne sçait point ce que c'étoit. Les Anciens & les Modernes l'ont souvent confondu avec la lyre. M. Dacier conjectutre qu'il étoit à cordes; & faisant venir Barbiton de barumiton, qui signifie grosse corde de lin, il en conclut que c'étoit un instrument à grosses cordes. Ce qu'il y a de certain, c'est que le lin étoit en usage pour les instrumens de musique, avant que l'on eût trouvé l'art d'employer au même usage les boyaux des bêtes.

Horace l'appelle Lesbien, *Lesboum Barbiton;* & dans un autre endroit, il dit: *Lesbio primùm modulate civi.* » Vous Barbiton, » qui avez été touché la première » fois par un citoyen de Lesbos. « C'étoit Alcée, à qui il attribuoit l'invention du Barbiton. On appelle aussi cet instrument, Baton.

BARBIUS PROCULUS, *Barbius Proculus*, (*c*) simple soldat, qui n'avoit d'autre emploi que celui de porter les ordres du commandant aux compagnies. Ce fut cependant un tel homme, qui, avec Véturius, autre simple soldat, entreprit de faire Othon Em-

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. II. pag. 229.

(*b*) Horat. L. I. Ode 1. v. 34. Ode 32. v. 5. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 345.

(*c*) Tacit. Hist. L. I. c. 25, 26. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 34, 35.

pereur, en la place de Galba; &, ce qui est encore plus singulier, c'est que l'entreprise réussit.

En effet, Othon communiqua d'abord à un de ses affranchis, nommé Onomastus, le dessein qu'il avoit formé de se revêtir de la pourpre impériale; & cet affranchi, pour seconder ses vues, s'en ouvrit à Barbius Proculus & à Véturius. Il n'eut pas plutôt reconnu, à diverses questions, qu'ils étoient adroits, hardis & entreprenans, qu'il leur fit des présens, leur en promit de plus considérables, & leur donna de l'argent pour s'en servir à débaucher, le plus qu'ils pourroient, de leurs camarades. Ainsi, deux soldats, dit Tacite, prirent sur eux la commission de faire changer de maître au peuple Romain, & ils en vinrent à bout. Ils associérent à leur dessein un petit nombre de leurs amis; & d'abord ils gagnérent les plus considérables d'entre les soldats, en leur faisant entendre qu'ils étoient suspects à Galba, comme ayant été avancés par Nymphidius, dont il venoit de se défaire; & ils achevérent de corrompre tous les autres, déjà irrités du délai d'une gratification tant de fois promise, & qu'ils désespéroient d'obtenir jamais. Il y en avoit qui regrettoient Néron, & la licence dont ils avoient joui sous son regne; & tous en général appréhendoient qu'on ne les assujettît à une discipline plus rigoureuse. Le mécontentement passa comme une maladie contagieuse jusqu'aux légions & aux troupes auxiliaires des alliés.

BARBOSTHÈNE, *Barbosthenes*, (a) montagne de Gréce dans la Laconie, province du Péloponnèse. Elle étoit à dix mille pas de Sparte. Il y avoit un chemin, qui conduisoit d'une porte de cette ville au mont Barbosthène. Ce fut auprès de cette montagne que le général Philopémon, alla se camper, l'an 192 avant J. C. Il faisoit alors la guerre au tyran Nabis.

BARBULAS, *Barbulas*, (b) Βαρβούλας, ancien ami de Marc-Antoine, & qui l'avoit servi à la bataille de Philippes. Il acheta, après cette bataille, un proscrit, qui s'étoit déguisé en esclave pour sauver sa vie. Ce prétendu esclave, qu'Appien ne nous fait connoître que par son prénom Marcus, appliqué à différens ministères, s'en acquitta avec une intelligence & une probité, qui décélérent sa condition. Barbulas voulut lui arracher son secret, en lui promettant, s'il étoit du nombre des proscrits, de faire effacer son nom de dessus la liste fatale. Marcus demeura ferme, & suivit son maître à Rome. Là il fut reconnu par un des amis de Barbulas; & celui-ci, fidele à sa promesse, obtint, par le crédit d'Agrippa, la grace de Marcus, qui, en conséquence, s'attacha à Octavien,

Plusieurs années après survint

(a) Tit. Liv. L. XXV. c. 27, 30.
(b) Appian. p. 618. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 479, 480.

la guerre d'Actium, dans laquelle Marcus & Barbulas se trouvérent encore divisés, le premier combattant pour Octavien, & le second pour Antoine. Après la bataille, la scène entr'eux se renouvella, mais en sens contraire. Barbulas n'imagina point de meilleur moyen pour éviter la mort, que de se travestir en esclave. Marcus l'acheta, feignant de ne le pas connoître; & il se servit de la faveur où il étoit auprès d'Octavien pour sauver à son tour celui qui avoit été son libérateur. Appien ajoûte, pour dernier trait de ressemblance, dans la fortune de ces deux amis, qu'ils furent quelque tems après Consuls ensemble; c'est-à-dire, Consuls substitués & en second. Car, leurs noms ne se trouvent pas parmi les Consuls ordinaires.

BARCA, *Barca*, Βάρκα, fils de Bélus, roi de Tyr en Phénicie, & frere de Pygmalion. On dit qu'il passa de Tyr en Afrique, avec ses sœurs Didon & Anne. Il fut le premier de l'illustre famille de Barca, dont Annibal étoit issu.

BARCA, *Barca*, Βάρκα, (*a*) Carthaginois, dont parle Plutarque dans la vie de Fabius Maximus. Ce Carthaginois dit un jour tout en colère à Annibal: *Annibal, tu sçais vaincre; mais, tu ne sçais pas user de la victoire.*

Tite-Live attribue ce bon mot à Maharbal, genéral de la cavalerie. Il y a apparence que c'est le même, & que Maharbal étoit appellé Barca, comme Amilcar Barca.

BARCA, *Barca*, Βάρκα, (*b*) ami de Caton d'Utique & de Munatius. Il les pria un jour à souper l'un & l'autre, avec Martia, femme de Caton. Ce dernier arriva comme ils étoient à table, & demanda où il pourroit se placer. Barca lui répondit que ce seroit où il voudroit, & qu'il pouvoit choisir la place qu'il aimeroit le mieux. Caton, ayant bien regardé, dit qu'il se mettroit auprès de Munatius; & ayant fait le tour de la table, il alla se placer à côté de lui, & ne lui fit aucune caresse pendant tout le souper. C'est qu'il avoit quelque ressentiment contre lui; mais, ils se réconcilièrent quelques jours après.

BARCANIENS, *Barcani*, (*c*) peuples d'Asie, qu'Étienne de Byzance met sur les frontières des Hyrcaniens. M. d'Anville, dans sa carte pour l'intelligence de l'histoire des Assyriens, Médes, &c. les place au de-là des bouches de l'Oxus sur les bords & à l'orient de la mer Caspienne, assez loin de l'Hyrcanie.

Quinte-Curse, qui nous a conservé le nom de ces peuples, dit qu'il y en avoit dans l'infanterie de Darius, dix mille armés de haches tranchantes des deux côtés, & de petits boucliers faits à peu près comme des rondaches. Et dans la cavalerie du même Prince, il y avoit aussi deux mille Barcaniens, armés de même que ceux de l'infanterie.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 184.
(*b*) Plut. Tom. I. p. 777.
(*c*) Q. Curt. L. III. c. 2.

BARCAS, *Barcas*, surnom d'un Amilcar. *Voyez* Amilcar.

BARCÉ, *Barce*, Βάρκη, (*a*) ville de l'Asie mineure dans la Lydie. Cyrus, ayant vaincu Crœsus, roi du païs, lui donna cette ville avec tout ce qui composoit son patrimoine. Ce Prince infortuné y vécut, sinon en Roi, du moins d'une manière fort approchante.

L'on ne voit pas pourquoi certains Commentateurs prétendent qu'il faut lire dans Justin, Barène, au lieu de Barcé. La ville de Barène étant située dans la Médie du côté d'Ecbatane, & y ayant par conséquent environ cinq cens lieues d'une contrée à l'autre; quelle prodigieuse distance entre le séjour de Crœsus & son patrimoine! Certes il n'en eût pas souvent fait la visite.

BARCÉ, *Barce*, Βάρκη, (*b*) ville d'Afrique dans la Cyrénaïque. On en attribue la fondation aux freres d'Arcésilaüs, fils de Battus, roi de Cyrène. Ces Princes avoient d'abord disputé la couronne à Arcésilaüs; mais, forcés de la lui céder, ils se retirérent en un autre endroit, où ils bâtirent la ville de Barcé. Pendant qu'ils travailloient à la construction de cette ville, ils sollicitérent ceux de Cyrène d'abandonner leur patrie. Mais, Arcésilaüs déclara aussi-tôt la guerre à ceux qui s'étoient enfuis, aussi-bien qu'aux Princes ses freres, qui les avoient reçus.

Arcésilaüs, petit-fils du précédent, s'étant retiré à Barcé, auprès du roi Alasir, dont il avoit épousé la fille, fut tué avec son beau-pere, au milieu de la place, par quelques habitans. Phérétime, mere d'Arcésilaüs, ayant appris la nouvelle de la mort de son fils, se déroba de Cyrène, & se retira en Égypte, sous la protection de Cambyse, fils de Cyrus. Aryande, qui étoit alors gouverneur du païs pour ce Prince, ayant eu pitié de Phérétime, la secourut de toutes les forces d'Égypte, tant de terre que de mer. Il donna la conduite de celles de terre à Amasis Maraphin, & le commandement de celles de mer à Badres, qui étoit Pasargarde d'extraction. Mais, avant que de les faire partir, il envoya à Barcé pour sçavoir qui étoit le meurtrier d'Arcésilaüs. Tous les Barcéens répondirent qu'ils étoient ses meurtriers, & qu'ils l'avoient mis à mort, parce qu'ils en avoient reçu une infinité de maux. Après cette réponse, Aryande fit partir l'armée avec Phérétime.

Les Perses, étant arrivés à Barcé, mirent le siége devant cette ville, & envoyérent aussi-tôt un héraut pour sommer les habitans de livrer les meurtriers d'Arcésilaüs; mais, les habitans ne voulurent point entendre parler de cette demande, comme étant tous coupables de la mort de ce Prince. Après que les Perses eurent demeuré huit mois devant cette ville, ils s'avisérent au neuvième

(*a*) Just. L. I. c. 7.

(*b*) Herod. L. III. c. 13, 91. L. IV. c. 160. *& seq.* Ptolem. L. IV. c. 4. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 129, 130.

de faire des mines, qui alloient jusqu'aux murailles ; & pour les faire tomber, ils se servirent des plus fortes machines, dont on eût coûtume de se servir à la guerre. Mais, un ouvrier en cuivre de la ville trouva le moyen d'éventer ces mines, par le moyen d'une plaque de cuivre, dont il se servit de cette façon. Il fit le tour des murailles avec cette plaque, dont il frappoit le pavé, chemin faisant. Mais, aux lieux où l'on ne minoit pas, elle ne rendoit aucun son ; & au contraire, elle résonnoit aux endroits où l'on travailloit à ces mines. Ainsi, les Barcéens contreminérent & tuérent tous les mineurs des Perses. D'ailleurs, comme ils avoient puissamment soûtenu tous les assauts, qu'on leur avoit donnés, & que ce siége n'étoit pas moins funeste aux assiégeans qu'aux assiégés ; enfin Amasis, voyant qu'on ne pouvoit avoir les Barcéens par la force, résolut d'en venir à bout par la ruse.

Il donna donc ordre qu'on fît de nuit un grand fossé ; que l'on mît par-dessus des piéces de bois, que l'on pût faire tomber aisément, & qu'on les couvrît de terre ; de sorte qu'il ne sembloit pas qu'on eût creusé en cet endroit, parce que la terre étoit égale par tout. Quand le jour fut venu, il envoya dire aux Barcéens, qu'il vouloit avoir une entrevue avec eux ; & comme ceux-ci avoient envie d'en venir à un accommodement, ils y consentirent volontiers. On se donna donc cette parole de part & d'autre, sur ce fossé couvert de terre, qu'on observeroit les conventions, qu'on auroit faites, aussi long-tems que cette terre demeureroit en l'état, où on la voyoit alors. Ceux de Barcé promirent de payer un certain tribut, & les Perses jurérent de ne rien attenter de nouveau contr'eux. Ainsi, les Barcéens, qui mettoient leur confiance dans le respect qu'on doit au serment, sortirent librement de la ville ; & toutes les portes en ayant été ouvertes, on y laissa entrer les Perses. Cependant, ils firent tomber le bois & la terre, qui couvroient le fossé, & se jettérent aussi-tôt dans Barcé. Or, ils rompirent cette espèce de pont, afin de rompre en même tems le serment, qu'ils avoient fait avec les Barcéens, que leur traité subsisteroit aussi long-tems que cette terre demeureroit dans le même état où elle étoit ; de façon que la terre n'étant plus en cet état, il leur sembloit qu'il n'y avoit plus entre eux, ni de serment, ni de traité.

Quand les Perses eurent mis les Barcéens en la puissance de Phérétime, cette princesse fit empaler, à l'entour des murailles, les plus coupables de la mort d'Arcésilaüs. Elle ordonna ensuite que l'on coupât les mammelles de toutes les femmes, & qu'on les attachât aussi aux murailles de la ville. Elle commanda encore aux Perses de piller le reste des Barcéens, excepté les Battiades, & ceux qui n'avoient point eu de part à l'assassinat de son fils. Elle ne permit qu'à eux seuls de demeurer dans la ville. Enfin, lorsque tous les au-

tres eurent été mis en servitude, les Perses s'en retournérent. Ceux, qui avoient été faits esclaves dans le sac de Barcé, furent envoyés d'Égypte à Darius; & ce Prince les envoya habiter dans une bourgade de la Bactriane, à laquelle ils donnérent le nom de Barcé.

Il y a apparence que la ville de Barcé est la même qu'on appelle à présent Barca ou Berké. Ébulféda dit que Berké, sous la domination des Roums, s'appelloit Entablus; que les Arabes, s'en étant rendus maîtres au commencement de l'Islam ou de l'Hégire, la nommérent Berké; ce qui signifie un païs de sable mêlé de cailloux. Mais, Ébulféda se trompe. Le nom de Barca, employé souvent par les Anciens, est de beaucoup antérieur à la conquête des Arabes.

Berké, que leurs Géographes placent à quarante dégrés, quarante-cinq minutes de longitude, sur trente-deux dégrés de latitude, est de moyenne grandeur, & située dans un terrein uni, sur une langue de terre, qui court du sud au nord dans la mer. Ses environs, quoique dans un désert, sont assez-bien cultivés. Les terres en sont rougeâtres. On y voit encore les ruines d'une très-grande ville détruite depuis long-tems. Le Khalife Mutevekkil la fit autrefois entourer de murs.

Le païs de Berké est plus long que large. Il touche d'une part à celui de Misir; & de l'autre, à l'Afrikié. On n'y trouvoit, du tems d'Ébulféda, aucune ville forte, ni même aucun lieu considérable. Dans ces déserts arides, sont deux montagnes sur lesquelles on rencontre de bonnes terres bien cultivées, abondantes en sources, & qui produisent beaucoup. Ce territoire fournit à l'Égypte du vin, des moutons & du goudron. Les vaisseaux arrivent au rivage de Berké.

Léon prend le désert de Barka, depuis les confins de Mesrate, province située le long de la mer Méditerranée, à cent milles environ de Tripoli, jusqu'à ceux d'Alexandrie; ce qui fait à peu près treize cens milles de côtes sur deux cens milles de profondeur.

BARCÉ, *Barce*, Βάρκη, bourg de la Bactriane, dont il a été parlé dans l'article précédent. *Voyez* cet article.

BARCÉ, *Barce*, Βάρκη, (a) autre ville d'Afrique, aussi dans la Cyrénaïque. Elle étoit située sur le bord de la mer dans le païs, qu'on appelloit la Pentapole. Elle prit dans la suite le nom de Ptolémaïs. Ptolémée ne l'a connue que sous ce nom, & il l'appelle une ville illustre. Le nom de Ptolémaïs s'est conservé jusqu'à nos jours, avec quelques legers changemens; car, le nom moderne de cette ville est Tolométa ou Toléméta.

BARCÉ, *Barce*, Βάρκη, (b) ville des Indes, dont Alexandre

(a) Strab. p. 837. Ptolem. L. IV. c. 4. Plin. Tom. I. p. 249.

(b) Just. L. XII. c. 10.

fut le fondateur. Ce Prince, étant arrivé à l'embouchure de l'Indus, y construisit cette ville, pour être un monument éternel de ses beaux exploits. Il eut aussi soin d'y faire élever des autels. Et pour s'assurer du païs, il en laissa le gouvernement à un de ses favoris. Arrien & Quinte-Curse ne font point mention de la ville de Barcé, quoiqu'ils disent qu'Alexandre fit construire quelques ports dans ce canton.

(*a*) Il y avoit dans l'Afrique une montagne, qui portoit le nom de Barcé. Elle bornoit un golfe de six cens seize mille pas, auprès de l'embouchure de la rivière de Darat.

BARCÉ, *Barce*, (*b*) vieille femme, qui avoit été nourrice de Sichée, mari de Didon. Il en est fait mention dans l'Énéïde. Ayant un jour reçu des ordres de Didon, elle se hâta de les exécuter.

BARCÉ, *Barce*, (*c*) fille d'Antée, roi d'Irase en Libye. Cette Princesse fut proposée par son pere, pour prix de la course, à ceux qui la recherchoient en mariage. Pindare s'en explique ainsi à la fin de la neuvième ode des Pythioniques : „ Ce fut à une » pareille condition que ce roi de » Libye donna un époux à sa » fille. Après l'avoir magnifique» ment parée, il la plaça juste» ment sur la ligne, qui terminoit » la carrière, afin qu'elle fût com» me le but de la course ; & il » déclara aux prétendans, que ce» lui d'entr'eux, qui le premier » toucheroit le voile de la Prin» cesse, pouvoit se saisir d'elle & » l'emmener. "

BARCÉENS, *Barcæi*, Βαρκαῖοι, (*d*) peuples d'Afrique, dont parle Virgile, au quatrième livre de l'Énéïde. Ce sont les mêmes que Ptolémée nomme Barcistes. Ces peuples habitoient le païs, situé au-dessous de la Pentapole, à l'orient des jardins des Hespérides. On dit qu'ils prenoient le nom de la ville de Barcé. Ce que Virgile en rapporte, prouve que cet ancien peuple n'avoit pas meilleure réputation que les Arabes, qui ont pris sa place. Le païs des Barcéens est représenté aujourd'hui par une partie seulement du royaume de Barca ; car, ce royaume a bien plus d'étendue que n'en avoit le leur.

Élien parle d'un peuple du nom de Barcéen, qu'il met dans l'Hespérie. Ce peuple étoit dans l'usage de brûler les corps de ceux qui étoient morts de maladie, & d'exposer aux vautours les corps de ceux qui avoient été tués par l'ennemi. Il y en a qui placent ces Barcéens entre la Colchide & l'Ibérie. D'autres aiment mieux lire Baccéens, en cet endroit d'Élien, que Barcéens.

BARCETIS, *Barcetis*, Βαρκέτις, (*e*) princesse, dont il est fait mention dans un dialogue de Lucien.

(*a*) Plin. Tom. I. p. 242.
(*b*) Virg. Æneid. L. IV. v. 632. & *seq.*
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 291, 292.
(*d*) Virg. Æneid. L. IV. v. 42, 43. Ptolem. L. IV. c. 4.
(*e*) Lucian. Tom. II. pag. 96.

BARCINE [la Famille], *Familia Barcina.* C'étoit une famille de Carthage, qui avoit pris le nom d'Amilcar, surnommé Barca. Elle avoit produit plusieurs grands Hommes. Il ne faut pas confondre la famille Barcine avec la faction Barcine, qui comprenoit tous ceux, qui étoient attachés au parti de cette famille.

BARCINE [la Faction], (*a*) *Factio Barcina.* On donnoit ce nom au parti de la famille Barcine à Carthage. Cette Faction avoit un crédit immense parmi le peuple, & dans l'armée. Elle étoit particulièrement opposée aux Romains.

BARCINIENS, *Barcini*, ceux de Barcino, ville d'Espagne. *Voyez* Barcino.

BARCINIENS, *Barcini*, nom que l'on donnoit à ceux de la faction ou de la famille Barcine.

BARCINO, *Barcino*, (*b*) Βαρκινών, ville maritime d'Espagne, située à l'embouchure du Rubricatus, dans le territoire des Léétaniens ou Lectaniens, selon Ptolémée. Pline la qualifie Colonie, & ajoûte qu'elle étoit surnommée Faventia. On en fait remonter la fondation à l'an 234 avant J. C., & on l'attribue à Amilcar, surnommé Barca, que les Carthaginois avoient envoyé en Espagne, avec une armée considérable.

Entre les Inscriptions, recueillies par Gruter, on lit celle-ci: *COL. F. I. A. P. BARCIN.* Le P. Hardouin lit ainsi les lettres initiales: *COLONIA FLAVIA JULIA AUGUSTA PIA BARCINO.* Ce Pere prétend que l'*F*, en cet endroit, signifie *FLAVIA* & non pas *FAVENTIA;* & il le prouve, parce que dans la même page, on lit *COL. FLAV. P. BARC.* Il croit fausse une médaille de Galba, sur laquelle on lit: *COL. BARCINO FAVENTIA.* Il est persuadé que cette médaille est supposée, comme la plûpart de celles du trésor de Goltzius, dans lequel elle se trouve.

Il y eut un Évêché à Barcino dès le quatrième siécle, sous la métropole de Tarragone. Cette ville étant tombée au pouvoir des Sarrasins au commencement du huitième siécle, elle demeura, à ce qu'il paroît, sans Évêque jusqu'au commencement du siécle suivant. L'Évêché y fut rétabli & soumis à la métropole de Narbonne avec toutes les autres Églises de la Marche d'Espagne, jusqu'au rétablissement de l'Archévêché de Tarragone, à la fin du onzième siécle.

C'est aujourd'hui Barcelone, capitale de la Catalogne, & l'une des plus considérables & des plus importantes villes de l'Espagne.

BARCITES, *Barcitæ*, Βαρκῖται, autrement Barcéens. *Voyez* Barcéens.

BARCOCHÉBAS, *Barcochebas*, (*c*) voleur & brigand de profession, se donnoit pour le

(*a*) Tit. Liv. L. XXI. c. 2. *& seq.*

(*b*) Ptolem. L. II. c. 6. Plin. Tom. I. pag. 141. Géog. Hist. Ecclés. & Civil. par D. Vaissett. T. VIII. p. 363, 364.

(*c*) Numer. c. 24. v. 17. Crév. Hist. des Emp. T. IV. pag. 314. *& suiv.*

Messie, sans aucun autre titre que l'interprétation de son nom. Ce nom signifie fils de l'Étoile; & Barcochébas prétendoit que la prophétie de Balaam : *Une étoile sortira de Jacob, & une vierge s'élevera d'Israël*, avoit en lui son accomplissement. Ce fourbe, pour mieux abuser de la crédulité de ses compatriotes, renouvelloit l'artifice employé autrefois par Eunus, chef des Esclaves révoltés en Sicile; & se mettant des étoupes enflammées dans la bouche, il paroissoit vomir le feu.

Vers ce tems-là, les Juifs avoient sécoué le joug de l'empereur Adrien à cause de la profanation, que ce Prince avoit faite de leur ville. Barcochébas se mit à la tête des Rebelles. Il rassembla, sous ses enseignes, de grandes troupes, & ravagea la Judée & même la Syrie; cruel envers tous, mais particuliérement contre les Chrétiens, qui refusoient également, soit de renoncer J. C., soit de se révolter contre le Prince, auquel la Providence les avoit soumis. Déjà la contagion du mal se répandoit au loin. Tous les Juifs, dispersés dans l'univers, s'ébranlérent. Des Étrangers même, amorcés par l'espoir du gain & du pillage, se joignirent à eux; & le feu de la révolte, allumé dans la Judée, devenoit un embrasement universel, qui menaçoit tout l'Empire.

Les Romains avoient négligé les premiers mouvemens des Juifs, comme un objet de peu de conséquence. Le danger, qu'ils avoient laissé croître, les réveilla. Adrien donna de si bons ordres dans toutes les provinces, qu'il n'y eut point de rebellion ouverte ailleurs que dans la Judée; & pour étouffer le mal dans son centre, il se hâta d'envoyer à Tinnius Rufus, qui commandoit en Judée, un renfort de troupes. Et il tira de la Grande Bretagne Julius Sévérus, grand Capitaine, qu'il chargea du commandement général de la guerre. Les forces des Rebelles étoient si redoutables, & leur courage si furieux, que Sévérus ne jugea pas qu'il fût prudent de leur livrer bataille. Il aima mieux aller moins vîte & marcher plus sûrement. Il répandit ses troupes, qui étoient nombreuses, dans tout le païs; & ayant ainsi obligé les ennemis de se partager eux-mêmes en plusieurs corps, il les attaquoit par pelotons, leur enlevoit des partis, leur coupoit les vivres, les enfermoit dans leurs châteaux, qu'il assiégeoit ensuite, & emportoit de vive force, ne faisant quartier à personne, & exterminant tout, hommes, femmes & enfans. Il prit ainsi sur eux, & détruisit cinquante places fortifiées, & neuf cens quatre-vingt-cinq villes ou bourgades considérables.

L'exploit le plus mémorable de toute la guerre, fut le siége de Bitther, qu'Eusébe date de la dix-huitième année du regne d'Adrien. Ce siége fut long, & la défense des Juifs, très-opiniâtre. Enfin, la ville fut prise; & la guerre bientôt après, entièrement finie. Barcochébas y périt. Le nombre des Juifs, qui furent mis à

mort, ou vendus pendant & après la guerre, est presque innombrable. On en vendit un très-grand nombre à la foire du Térébinthe. Ceux, qui ne purent être vendus en cet endroit, furent exposés en vente à Gaza. Enfin, ceux, dont on ne put se défaire à Gaza, furent menés en Égypte, où ils périrent par les naufrages, par la famine ou par les mains des Payens. Après-cela, Adrien fit afficher un édit, qui défendoit aux Juifs d'aller à Jérusalem sous peine de la vie; & on mit exprès des gardes aux portes, pour les empêcher d'y entrer.

Barcochébas, au rapport des Juifs, tomba entre les mains des Romains, qui lui déchirérent la peau avec des ongles de fer, & mourut ainsi misérablement, vers l'an de J. C. 179. Les Juifs ajoûtent qu'Adrien, à qui l'on avoit apporté sa tête, eut la curiosité de voir son corps. Mais, lorsqu'on voulut l'enlever on trouva un serpent autour de son cou, qui effraya les porteurs; & l'Empereur reconnut que Dieu seul pouvoit tuer cet homme.

Barcochébas s'étoit lui-même donné ce nom; & nous en avons dit la raison, par l'interprétation que nous en avons donnée. Mais, il y en a qui croyent que Barcochébas tiroit son nom du bourg de Cochébas, situé au-delà du Jourdain, aux environs d'Astaroth-Carnaïm, & au-delà d'Adrac ou Édraï. Scaliger remarque, sur l'autorité des Rabbins, que son véritable nom étoit Gazeb ou Caseb, Menteur; ou Barcosébah, fils du Mensonge. Mais, ayant honte de ce nom, il le changea en celui de Barcochébas, fils de l'Étoile.

Suivant les Juifs, il y a eu dans leur nation deux imposteurs du nom de Barcochébas, le grand-pere & le petit-fils. Cochébas ou Cozibas I, fut élu Roi par les Juifs cinquante-deux ans après la ruine du premier Temple, & mourut à Bitther, ville voisine de Jérusalem, & capitale de son Empire. Son fils, le roux, prit sa place; & ensuite regna son petit-fils Romulus, appellé Cozibas. C'est ce dernier, que les Juifs reconnurent pour le Messie.

BARDAICUS CUCULLUS, (a) sorte d'habit. C'étoit, selon Casaubon, la même chose que le Bardocucullus des Gaulois; mais, selon Saumaise, c'étoit ce que Martial appelle Liburnicus Cucullus. Le nom de Bardaïcus, selon lui, étoit pris des peuples d'Illyrie, qu'on appelloit *Bardæi*. La chose est incertaine, dit D. Bernard de Montfaucon.

BARDANES, *Bardanes*, (b) fils d'Artabane, roi des Parthes. On croit que ce Prince regna d'abord dans l'Arménié, ou dans quelqu'autre canton de l'Asie. Quoiqu'il en soit, il fut appellé par les Parthes, après que Gotarzes, son frere, eut fait mourir Artabane avec sa femme & son

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 25.

(b) Tacit. Annal. L. XI. c. 8. & *seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 201. & *suiv.*

fils. Bardanes, qui étoit hardi & entreprenant, fit en deux jours & deux nuits une marche de trois mille stades, chassa Gotarzes effrayé & surpris d'une telle diligence ; & sans différer, il s'empara des gouvernemens les plus voisins. Il ne trouva de résistance que dans les Séleuciens, qui seuls refusérent de le reconnoître. C'est pourquoi, prenant conseil de sa colère, plutôt que de son intérêt présent, & d'ailleurs voulant se venger d'un peuple, qui s'étoit révolté contre son pere, il s'amusa à assiéger une ville forte par elle-même, défendue par une bonne muraille, & qui avoit pour rempart un fleuve impétueux ; ce qui lui fit perdre un tems infini. Cependant, Gotarzes, fortifié des troupes auxiliaires des Daces & des Hyrcaniens, recommence la guerre & force Bardanes d'abandonner le siége de Séleucie, & de se retirer dans les plaines de la Bactriane, où il se campa.

Les deux Princes étoient sur le point de se donner bataille, lorsque Gotarzes, ayant découvert les embûches que les peuples dressoient aux deux concurrens, en donna avis à son frere ; ensorte qu'étant convenus d'une entrevuë, ils s'abordérent premièrement avec un peu de froideur ; mais, enfin, l'amitié fraternelle venant à se réchauffer, ils s'embrassérent, & firent à la face des autels un traité, dont ils prirent les Dieux à témoins, promettant de s'unir pour se venger de la fraude de leurs ennemis, & de convenir cependant à l'amiable sur la possession du royaume. En effet, lorsqu'il eut paru que Bardanes étoit celui des deux, qui avoit le plus de droit au trône, Gotarzes, pour ne laisser aucune jalousie à son frere, se retira au fond de l'Hyrcanie. Bardanes étant revenu à Séleucie, les habitans se rendirent, après avoir persisté sept ans dans leur révolte, au grand deshonneur des Parthes, dont une seule ville avoit si long-tems éludé toutes les forces.

Aussi-tôt, Bardanes s'empara des places les plus fortes ; & il songeoit à rentrer en possession de l'Arménie, si Vibius Marsus, lieutenant de Syrie, n'eût réprimé son audace, en le menaçant lui-même de-la guerre. Cependant, Gotarzes, fâché d'avoir abandonné si facilement ses prétentions, & rappellé par la Noblesse du royaume, ramasse des troupes & recommence la guerre. Son frere marche à sa rencontre jusqu'au fleuve d'Érinde ; & les deux rivaux s'étant long-tems battus d'un bord à l'autre, Bardanes le passa enfin, battit Gotarzes, pénétra jusqu'au Ginde, qui séparoit les Daces d'avec les Ariens, & soumit toutes les autres Nations qui se trouvoient entre ces deux fleuves. Ce fut là que la fortune borna ses prospérités ; les Parthes, quoique vainqueurs, ayant refusé de le suivre plus avant. C'est pourquoi, après avoir élevé en ce lieu des monumens pour apprendre à la postérité, qu'il avoit poussé jusques-là ses conquêtes ; & qu'avant lui, aucun des Arsacides n'avoit fait payer tribut à ces peu-

ples, il revint sur ses pas comblé de gloire; mais, par cette raison même, plus dur & plus insupportable à ses sujets.

Leur mécontentement alla si loin, que lui ayant dressé des embûches, ils le tuérent au milieu d'une chasse, qui occupoit tout son esprit & toute son attention. Il étoit encore dans les premières années de sa jeunesse; mais, il avoit déjà acquis tant de gloire, qu'il auroit surpassé ceux de ses prédécesseurs, qui avoient régné le plus long-tems, s'il eût eu autant de soin de se faire aimer de ses sujets, que de se faire craindre de ses ennemis. La mort de Bardanes jetta le royaume dans de nouveaux troubles, les Parthes étant partagés sur le choix de son Successeur. La plûpart inclinoient pour Gotarzes. Quelques-uns lui préféroient Méherdates, petit-fils de Phraate, qui étoit en ôtage à Rome. A la fin, Gotarzes l'emporta sur son concurrent, vers l'an de Rome 802.

BARDARIOTES, *Bardariotæ*, nom commun à certains soldats de la garde de l'Empereur de Constantinople. Ils étoient vêtus de rouge, couverts d'un bonnet à la Persanne, appellé Augurot & bordé de draps de couleur de Citron, & armés de bâtons & de baguettes, pour éloigner le peuple du passage de l'Empereur. Ils veilloient aux portes du palais. Ils étoient Persans d'origine. Ils avoient pris le nom de Bardariotes du fleuve Bardarius, sur lequel un des Empereurs, qu'on ne nomme pas, les avoit transportés. Nicétas leur donne les noms de Bardouques & de Manclavites. Leur poste à l'armée étoit au Septentrion de la tente impériale, où ils faisoient le garde. Ils obéissoient au Primicérius ou Comite de la Cour. Macri pense que les Bardariotes sont les mêmes que les Barbutes.

BARDES, *Bardi*, Βάρδοι, (a) prêtres des Gaulois, ainsi nommés du mot *Bard*, qui, en langue Celtique, signifie un Chantre. Ils habitoient dans l'Auvergne, & dans la Bourgogne, où ils avoient un collége.

Cette espèce de ministres Gaulois étoient les musiciens & les poëtes de la Nation. Ils célébroient en vers les actions immortelles des grands Hommes, & les chantoient ordinairement sur des instrumens de musique. Leurs vers étoient d'un si grand prix, qu'ils suffisoient pour immortaliser la mémoire de ceux, qu'ils avoient entrepris de louer. Les Bardes eux-mêmes étoient si estimés, que s'ils se présentoient, lorsque deux armées étoient près d'en venir aux mains, & que le combat fût même déjà commencé, on mettoit sur le champ les armes bas pour écouter leurs propositions. Outre leur occupation ordinaire de célébrer les louanges de leurs Héros & de ceux

(a) Strab. pag. 197. Myth. par M. l'abb. Ban. Tom. V. pag. 389, 390. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 435. Tom. III. pag. 115. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 320, 321. Tom. VI. pag. 251. Tom. XVIII. pag. 187. Tom. XIX. pag. 484, 485.

qui leur faisoient du bien, ils se mêloient de censurer les actions des particuliers, sur tout lorsque leur conduite ne répondoit pas à leur devoir.

L'estime & la considération, qu'on avoit pour les Bardes, faisoient, que chacun en vouloit avoir à sa suite, soit pour les mener à la guerre, soit pour avoir le plaisir de s'entendre louer par leurs poësies & leurs concerts, tant en public qu'en particulier. Ceux, qui les avoient ainsi auprès d'eux, leur donnoient ordinairement leur table ; ce qui a fait passer ces Poëtes pour des Parasites dans l'esprit de quelques Écrivains.

Il ne faut pas douter que le nombre des Bardes ne fût fort considérable chez les Gaulois, puisque leur principale occupation étoit de chanter les grands exploits de la Nation, & que cette Nation étoit une des plus belliqueuses de l'univers. C'est sur ce fondement que M. Huet prétend que les Belges avoient plus de Bardes, qu'aucun autre peuple des Gaules, parce qu'étant les plus vaillans, ils avoient plus à chanter que les autres. Dans la suite des tems, les Bardes se trouvérent confondus avec les Druides. Il semble même qu'ils l'étoient déjà avant que César écrivît, puisqu'il n'en dit mot dans tout ce qu'il nous apprend des coûtumes des Gaulois.

On remarque que le nom des Bardes est encore en usage dans la langue du païs de Galles & d'Irlande, ainsi que la fonction que ce titre exprimoit. On y donne le nom de Bardes à ceux, que nos ancêtres appelloient Trouvères ou Troubadours, espèce de Poëtes musiciens, qui vont par les châteaux, chanter les éloges des grands Hommes morts ou vivans, en accompagnant leurs chansons avec la harpe.

BARDÉSANISTES, *Bardesanistæ*, nom d'une secte, qui avoit pris le nom de Bardésanes Syrien, qui vivoit dans le second siécle, & demeuroit à Édesse, ville de Mésopotamie. Si l'on en croit S. Épiphane, Bardésanes fut d'abord Catholique, & se distingua autant par son sçavoir que par sa piété, ayant écrit contre Marcion & d'autres Hérétiques. Eusébe, au contraire, en parle comme d'un homme, qui a toujours été dans l'erreur. Il fut d'abord engagé dans celles de Valentin, en reconnut une partie, en retint une autre, & y en ajoûta de nouvelles de son propre fonds.

Quoiqu'il admît l'ancien & le nouveau Testament, il adoptoit aussi quelques Livres apocryphes; & dans un de ses écrits, intitulé *du Destin*, il soûtenoit que les actions des hommes étoient nécessitées, & que Dieu lui-même étoit sujet au destin. Il imagina aussi plusieurs générations d'Éons, & nia la résurrection des morts. Ses Sectateurs allérent plus loin, & niérent l'Incarnation & la Mort de J. C., prétendant que c'étoit seulement un corps phantastique, qui étoit né de la Vierge Marie, & que les Juifs avoient crucifié. Ils retomboient par-là dans l'hérésie de Marcion, que leur maître même avoit combattue.

BARDIÉENS, *Bardiæi*, (a) Βαρδιαῖοι, nom, que Caius Marius donnoit à ses Satellites choisis entre tous les esclaves, qui s'étoient retirés auprès de lui. Ces Satellites, sur la moindre parole, que Marius leur disoit, ou sur le moindre signe qu'il leur faisoit, tuoient sans distinction tous ceux, qu'il ordonnoit; de façon qu'un Sénateur, qui avoit été Préteur, s'étant approché de lui pour le saluer, comme Marius ne daigna ni lui parler, ni faire semblant de le voir, ils le tuérent à ses pieds. Et depuis ce meurtre, ils tuérent de même tous ceux, qui, en abordant Marius, n'en recevoient ni une parole ni un salut. C'étoit-là le signal, quand il marchoit dans les rues; de manière que ses meilleurs amis ne l'approchoient jamais, sans des frayeurs mortelles.

Dans l'intérieur même des maisons, on n'étoit pas à l'abri de l'inhumanité des Bardiéens. Les corps étoient jettés dans les rues sans tête, & foulés aux pieds, & la compassion étoit bannie de tous les cœurs. Car, ce spectacle n'excitoit que la frayeur & le tremblement, chacun craignant pour soi-même. Mais, ce qui affligeoit encore plus le peuple, c'étoient l'insolence & la luxure abominable de ces Scélérats, qui, après avoir égorgé les maîtres dans leurs maisons, abusoient de leurs enfans, & violoient leurs femmes; & on ne pouvoit réprimer leur dissolution, leur avarice & leur cruauté. Enfin, Cinna & Sertorius, ayant pris ensemble leurs mesures, les surprirent une nuit dans le camp, comme ils dormoient, & les égorgérent sans faire quartier à un seul.

M. Dacier avoue qu'il ne sçait pas pourquoi Marius appelloit ainsi ses gardes, parce que Bardiéens ne signifie rien. M. de Thou, comme on le voit à la marge de son Plutarque, croyoit qu'il falloit corriger le texte & écrire Bardyetes ou Bardyates. Les Bardyetes, en effet, étoient une nation Espagnole très-sauvage & très féroce; ce qui auroit bien pu porter Marius à donner ce nom à ses gardes, pour épouvanter par ce nom le peuple, & lui faire redouter leur férocité. Cette conjecture est assez vraisemblable. Cependant, dit M. Dacier, j'oserai hazarder ici la mienne. Plutarque nous dit que ce qui affligeoit encore plus le peuple, c'étoit la luxure abominable de ces gardes, qui violoient les femmes & les enfans. On peut donc croire que c'étoit de-là que Marius avoit tiré le nom, qu'il donnoit à ces infames, & qu'il les appelloit, non pas Bardiéens, mais Bardéens du mot Grec βαρδῦν, qui, dans le langage d'Ambracie, signifioit violer les femmes. Mais, peut-être est-ce chercher trop de finesse. Au lieu de Βαρδιαίους, Plutarque n'auroit-il pas écrit Μαριαίους, les Mariéens, pour dire les Satellites de Marius? Cette dernière conjecture nous paroît la plus vraisemblable.

(a) Plut. Tom. I. pag. 431, 432.

BARDITUS, *Barditus*, (a) nom que les Germains, selon Tacite, donnoient au chant de leurs cantiques de guerre. Ce chant échauffoit leur vertu guerrière, & leur présageoit, au moment de l'action, quel en seroit le succès. Selon que cette musique barbare étoit animée ou languissante, ils trembloient ou faisoient trembler. Elle n'étoit, pour ainsi dire, que l'expression unanime de leur courage. Sur tout, ils affectoient un ton rude, bruyant, inégal, & mettoient leur bouclier devant leur bouche pour enfler leur voix & la rendre plus effrayante.

Juste-Lipse, Cluvier & Vossius prétendent qu'il faut lire Barritus, comme on le lit en effet dans Végèce & dans Ammien Marcellin. Végèce s'en sert en parlant des Romains, qui ne doivent, dit-il, pousser ce cri que dans le moment même où ils chargent l'ennemi. Ammien Marcellin le compare au mugissement des vagues qui se brisent contre les rochers. Dans le livre vingt-unième, il l'emploie en parlant des Romains. Constantius assure ses soldats, que les Barbares ne soûtiendront pas même leur cri. Et au livre trente-unième, Ammien Marcellin reconnoît que les Romains ont emprunté des Barbares le mot *Barritus*.

Ces différentes descriptions montrent que ce cri de guerre ne pouvoit être nommé, ni *cantus*, ni *carmen*, dans le sens propre de ces deux mots. Juste-Lipse & Cluvier ont rejetté l'origine de ce mot prise du nom Gaulois de Bardes. Vossius, qui est de leur avis, prouve par quelques exemples, que ces deux mots, *Barditus* & *Barritus*, ont été confondus par les copistes. Il cite le Glossaire de Cyrille, où le mot *Bardit* a pris la place de *Barrit*, en parlant du cri de l'éléphant. Ces trois Critiques, qui avoient joint à l'étude des langues sçavantes, celle des anciennes langues du Nord, dérivent Barritus du mot *Beren*, ou *Baeren*, c[illegible], élever la voix. Rien n'est plus simple ni plus naturel que cette étymologie; & dans le passage de Tacite, les mots, *relatus carminum* & *cantus*, ne signifient que la manière de prononcer ce cri, que les Germains nommoient Barritus.

Les Romains avoient dans leur langue les termes *Barrire* & *Barritus*; mais, ces mots, destinés à exprimer le cri de l'éléphant, sont formés du mot *Barrus* donné en Latin à cet animal. On le trouve rarement, parce que les Écrivains ont mieux aimé se servir de celui d'*elephas*, emprunté des Grecs chez qui il étoit ancien, puisqu'il se trouve employé dans Homère pour signifier l'ivoire.

Plusieurs Grammairiens voyent, entre *Ebur* & *Barrus*, une ressemblance, qui leur fait croire qu'ils venoient d'une racine commune. Mais, quelle étoit cette racine? Isidore assure que c'est le mot In-

(a) Tacit. de Morib. Germ. c. 3. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXIII. pag. 164. & *suiv.*

dien

dien *Barro*. On a de la peine à concevoir qu'un mot Indien ait pu passer dans la langue Latine, autrement que par le canal des Grecs, chez qui on ne voit aucun vestige du mot *Barrus*.

Réland a soupçonné qu'on avoit pris pour un nom Indien le mot Persan *Barou*, qu'il prétend signifier une tour, un château, & désigner les tours, que portoient les éléphans à la guerre. Il ne seroit pas impossible que les Macédoniens eussent emprunté ce nom des Persans, & que les soldats de Pyrrhus l'eussent appris aux Grecs de l'Italie. Peut-être les Romains avoient-ils pris l'usage du mot *Barrus* dans leurs guerres de Sicile, & venoit-il des Grecs de cette isle, qui pouvoient l'avoir reçu des Carthaginois. Il seroit possible que *Barro* fût le nom Africain de l'éléphant. Quoiqu'il en soit de ces conjectures, qu'il est tout au plus permis de proposer, il est certain que dans les différentes langues Indiennes, dont nous avons des vocabulaires, soit imprimés, soit manuscrits, on donne à l'éléphant des noms, qui n'ont aucune ressemblance, même éloignée, avec le mot *Barrus*.

Peut-être pourroit-on, en conséquence de l'idée de Réland, dériver ce nom du mot Indien *Baharo* ou *Bahro*, qui, dans la langue vulgaire des Indiens, signifie une montagne, à ce que dit Bayer.

BARDOCUCULLUS, (*a*) *Bardocucullus*, ou simplement Cucullus, partie du vêtement des Gaulois de Langres & de Saintes. C'étoit une espèce de cape, qui avoit un capuchon terminé en pointe, & qui tomboit sur les épaules, quand on ne vouloit pas se garantir des injures de l'air. Il étoit aussi fort commode pour ceux, qui ne vouloient pas être connus dans les rues.

Juvénal & Martial ont parlé de cet habillement. Le premier en parle comme d'une cape, dont les jeunes Romains se couvroient, lorsqu'ils alloient en bonne fortune.

Cet habillement, choisi dans la suite par les moines & les fondateurs d'Ordre, est nommé par ces Poëtes, tantôt *Santonicus*, & tantôt *Lingonicus;* ce qui pourroit persuader, dit M. le comte de Caylus, que les habitans de Xaintonge & de Langres étoient les inventeurs de cet habillement, ou qu'ils s'en servoient plus communément.

BARDONE, *Bardo*, (*b*) ville d'Espagne, qui, à ce qu'on croit, étoit voisine de celle de Cardone. C'étoit deux places fortes, situées au de-là de l'Èbre. Elles se déclarérent contre les Romains sous l'an de Rome 555, ayant embrassé le parti de Luscinus.

BARDYLIS, *Bardylis*, le même que Bargulis. *Voyez* Bargulis.

BARDYLIS, *Bardylis*, (*c*) Βάρδυλις, roi des Illyriens, vécut

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 33, 90. Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. IV. pag. 399.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 21.

(*c*) Lucian. Tom. II. p. 635.

environ quatre-vingt-dix ans. Ce Prince périt en combattant à cheval, dans une guerre, qu'il eut contre Philippe.

BARDYLLIS, *Bardyllis*, (*a*) Βαρδύλλις, autre roi des Illyriens. Ce Prince avoit une fille, nommée Bircenna, qui fut mariée à Pyrrhus, roi d'Épire. Bardyllis vivoit environ 300 ans avant J. C.

BARÉA SORANUS, (*b*) *Barea Soranus*, Sénateur Romain. L'an de Rome 803, étant Consul désigné, il fut d'avis qu'on décernât à Pallas, affranchi de l'empereur Claude, les ornemens de la Préture, avec une gratification de quinze cens mille livres. C'étoit une basse flatterie, indigne d'un Magistrat, dont les mœurs & la gravité sont d'ailleurs louées dans l'Histoire.

Au sortir de son proconsulat d'Asie, Baréa Soranus fut accusé par un Chevalier Romain, nommé Ostorius Sabinus, qui lui reprochoit l'amitié de Plautus, & une attention marquée à se concilier l'affection des peuples dans son gouvernement par une conduite justement suspecte de vues d'ambition. Cette conduite prétendue criminelle consistoit pourtant à s'être acquitté avec zéle de toutes les fonctions de son ministère, à avoir rendu la justice avec une parfaite intégrité, à s'être prêté aux desirs légitimes des peuples. Il avoit fait déboucher le port d'Éphèse. Il avoit laissé impunie la résistance de la ville de Pergame aux violences de l'affranchi Acratus, qui avoit été envoyé par Néron en Asie, pour en enlever les tableaux & les statues. C'étoient-là des crimes auprès de Néron, qui vouloit perdre Baréa Soranus.

A ces griefs, Ostorius Sabinus en ajoûta peu après un autre, qui tomboit sur la fille de Baréa Soranus, encore plus que sur lui; car, il l'accusa d'avoir donné de l'argent aux Astrologues pour apprendre d'eux la destinée de l'Empereur & celle de sa famille. Il est vrai que Servilie, [c'est ainsi que s'appelloit sa fille] autant par l'imprudence de sa jeunesse, que par la tendresse, qu'elle avoit pour son pere, avoit consulté cette espèce de gens, se bornant cependant à leur demander si sa maison n'avoit rien à craindre de la colère de Néron ou de la rigueur du Sénat. On la fit donc venir dans l'assemblée, où l'on vit d'un côté un vieillard accablé sous le poids des années, & de l'autre une jeune femme de vingt ans, triste & désolée du malheur de son mari Annius Pollion qu'on venoit d'exiler, & n'osant pas même lever les yeux sur son pere, à qui elle sembloit susciter un nouveau péril.

Alors, son accusateur lui ayant demandé d'un ton sévère & menaçant, s'il n'étoit pas vrai qu'elle avoit vendu son collier & les autres joyaux, dont son mari lui avoit fait présent avant que de l'épouser, pour en employer l'ar-

(*a*) Plut. Tom. I. p. 387.

(*b*) Juven. Satyr. 3. v. 116. Satyr. 7. v. 91. Tacit Annal. L. XII. c. 53. L. XVI. c. 21. & *seq*. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 231, 458. & *suiv.*

gent à des ſacrifices défendus. Elle demeura long-tems proſternée à terre, ſans oſer ouvrir la bouche. Enſuite, s'étant approchée des autels & les tenant embraſſés: » Je n'ai point invoqué, dit-elle, » les divinités infernales, ni offert » des ſacrifices impies & déteſta- » bles. Toutes mes prieres ont eu » pour but d'obtenir de vous, » Seigneur, & de vous, Séna- » teurs, la grace du meilleur pere » qui fût jamais, & que j'aime » plus que ma propre vie. J'ai » donné mes pierreries & tous » mes autres ornemens, comme » j'aurois donné mon ſang, ſi on » me l'eût demandé pour prix de » ſon ſalut. Je ne ſçais ce que » c'eſt que ceux, dont on me re- » proche le commerce, & je ne » connois point le métier dont ils » ſe mêlent; & s'ils veulent me » rendre juſtice, ils avoueront » que je n'ai jamais parlé de l'Em- » pereur que comme d'un dieu. » Après tout, mon pere ignore » ce que j'ai pu faire; & ſi c'eſt » un crime, on ne doit l'imputer » qu'à moi. «

Elle parloit encore, lorſque Baréa Soranus l'interrompant: » Ma » fille ne m'a point accompagné, » s'écria-t-il, dans mon gouver- » nement. Elle eſt trop jeune pour » avoir connu Plautus; & ſi ſon » mari a fait des fautes, elle n'en » a point été complice. Comme » on ne peut lui reprocher que » trop d'amitié pour ſon pere, » toute la grace, que je deman- » de, c'eſt, quel que puiſſe être » mon ſort, qu'elle ne ſoit point » enveloppée dans ma diſgrace. « Après ce peu de paroles, il couroit embraſſer Servilie, qui elle-même venoit ſe jetter entre ſes bras; mais, les Licteurs les repouſſant, les obligérent de retourner en leurs places. Enſuite, on entendit des témoins, dont l'impudence cauſa autant d'indignation, que la cruauté de l'accuſateur avoit excité de compaſſion pour Baréa Soranus dans le cœur des Sénateurs. Mais, le plus odieux de tous étoit un certain Egnatius, client de Baréa Soranus, à qui on avoit donné de l'argent pour l'engager à trahir ſon ami.

Ce fut ſur la dépoſition de pareils témoins que Baréa Soranus & Servilie furent condamnés à mort, avec pouvoir de choiſir la voie qui leur conviendroit pour ſortir de la vie; ce qui arriva l'an de Rome 817, & de J. C. 66. Nous ignorons quelles furent les circonſtances de leur dernier moment, parce que nous avons perdu la fin du ſeizième livre des Annales de Tacite, qui, ſans doute, en contenoit le détail.

BARED, *Bared*, Βαρὰδ, (*a*) fils de Suthala, étoit de la tribu d'Éphraïm.

BARGILETES, *Bargiletæ*, (*b*) peuples de Carie. Il faudroit peut-être lire Bargyletes; car, c'étoient les habitans de Bargylies. *Voyez* Bargylies.

BARGULE, *Bargulum*, (*c*)

(*a*) Paral. L. I. c. 7. v. 20.
(*b*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epiſt. 56.
(*c*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 12.

ville d'Illyrie dans le voisinage de Dimalle & d'Eugénie, ainsi que des Parthiniens. Elle fut cédée aux Romains, l'an 205 avant l'Ére Chrétienne, par un traité fait entre Philippe & T. Sempronius, qui en dicta lui-même les conditions.

BARGULIS, *Bargulis*, (*a*) fameux voleur d'Illyrie, dont il est parlé dans Théopompe. Ce fut par une grande fidélité dans le partage du butin, qu'il amassa de grands biens.

BARGUNTINUS, *Barguntinus*, Βαργυντῖνος, (*b*) un des lieutenans de Crassus. Pendant qu'il servoit en Asie sous ce Général, s'étant séparé une nuit du gros de l'armée avec quatre cohortes, il manqua son chemin, & fut trouvé le lendemain sur une colline par les Barbares, qui l'attaquérent. Il se défendit avec beaucoup de valeur; mais, enfin il fut accablé par le nombre, & tous ses gens furent tués, excepté une vingtaine, qui, l'épée à la main, se jettérent en désespérés au travers des ennemis pour se faire jour. Les Barbares furent si étonnés de cette audace, que pleins d'admiration ils s'ouvrirent & leur donnérent passage.

BARGUSIE, *Bargusia*, ville connue aussi sous le nom de Bergusie. *Voyez* Bergusie.

BARGUSIENS, *Bargusii*, (*c*) peuples d'Espagne, qui habitoient entre les Pyrénées & l'Ébre. Ils étoient ainsi nommés de leur ville, appellée Bargusie, située sur les bords d'un fleuve, qui alloit porter ses eaux dans celui de l'Ébre.

Il nous semble que c'est à tort que la Martinière dit que bien des Auteurs confondent ces peuples avec les habitans de Bargusie. La raison, qu'il en apporte, c'est qu'ils ne sçauroient être les mêmes, puisqu'ils, étoient éloignés des Pyrénées, au de-là de l'Ébre dans l'intérieur de l'Espagne. Tite-Live, dont il paroît s'autoriser, nous enseigne le contraire de ce qu'assure ce Géographe. On pourra s'en convaincre par les deux passages suivans.

» Les ambassadeurs de Rome, » selon l'ordre qu'ils en avoient » reçu en partant, passérent de » Carthage en Espagne, & par» coururent toute cette province, » pour tâcher d'attirer les peu» ples dans l'amitié des Romains, » ou au moins pour les détour» ner de celle des Carthaginois. » Les Bargusiens, qu'ils visitérent » les premiers, n'étant pas con» tens des Carthaginois, les re» çurent avec beaucoup de bien» veillance; & leur exemple fit » naître à la plûpart des nations, » qui sont au de-là de l'Ébre, le » desir de passer dans un nou» veau parti. « Quelques chapitres après, Tite-Live dit, parlant d'Annibal, qui venoit d'avoir une vision: » Encouragé par cette vi» sion, il passa l'Ébre avec son » armée partagée en trois corps,

(*a*) Cicer. de Offic. L. II. c. 40.
(*b*) Plut. T. I. p. 561.
(*c*) Tit. Liv. L. XXI. c. 19, 23.

» ayant pris la précaution d'en-
» voyer des gens devant, avec
» des préſens, pour s'aſſurer de
» l'affection des Gaulois, par le
» païs deſquels il lui falloit néceſ-
» ſairement paſſer, & en même
» tems pour ſonder le paſſage des
» Alpes. Il paſſa l'Èbre avec qua
» tre-vingt-dix mille hommes
» d'infanterie & douze mille hom-
» mes de cavalerie. Il ſoumit en-
» ſuite les Ilergétes, les Bargu-
» ſiens, les Auſetans & les La-
» cétans, qui habitent au pied
» des monts Pyrénées. «

Des autorités ſi ſolides & ſi lumineuſes ſont ſans replique.

BARGYLÉTIQUES [les Campagnes], *Campi Bargyletici*. C'eſt ainſi que Pline nomme les campagnes des environs de Bargylies. C'eſt à l'occaſion du Méandre, qui, ſelon ce Géographe, parcourt premièrement la contrée d'Apamée, enſuite celle d'Euménie, puis les campagnes de Bargylies. Enſuite, arroſant de ſes eaux paiſibles la Carie, & fourniſſant à toutes ces campagnes un limon, qui les rend très-fertiles, il ſe joint lentement à la mer, à dix ſtades de Milet. Il y a ici, dit la Martinière, une difficulté, que je n'entreprendrai point de réſoudre. Sanſon, dans ſa carte du Patriarchat de Conſtantinople, met très-bien Bargylies, qu'il nomme *Bargylia*, entre Iaſe & Mynde; en quoi il s'accorde avec Pline. La difficulté conſiſte en ce que le Méandre, étant à ſon embouchure plus ſeptentrional de dix ſtades, que Milet, au midi duquel Bargylies, & par conſéquent les campagnes Bargylétiques étoient ſituées; il n'eſt pas aiſé de comprendre comment ce fleuve arroſoit les campagnes de Bargylies, qui, n'étant pas une ville fort conſidérable, ne pouvoit avoir un territoire aſſez grand pour s'étendre juſqu'à ce fleuve.

BARGYLIES, *Bargylia*, (*a*) Βαργυλία, ville maritime de l'Aſie mineure dans la Carie, aux environs d'Iaſe & de Mynde. On voyoit, dans le voiſinage de Bargylies, un temple de Diane Myndiade; & il y eut auſſi autrefois un village, portant le nom de Myndia.

Cette ville vit naître le célebre Protarque, diſciple d'Épicure & précepteur de Démétrius, qui prit le ſurnom de Laconien. Entre la ville de Mynde & celle de Bargylies étoit le marais de Caryande, ainſi qu'une iſle de même nom, habitée par les Caryandiens. Ce fut la patrie de Scylax, qui avoit écrit l'Hiſtoire ancienne.

Le nom de cette ville s'écrit diverſement dans les Auteurs. Ainſi, on lit *Bargyliæ* dans Tite-Live, *Bargyla* dans Pline, *Bargylos* dans Pomponius Méla, τα Βαργυλία dans Strabon, Βαργυλία dans Ptolémée, & ΒΑΡΓΥΛΙΗΤΩΝ ſur les médailles de Sévère & d'Antonin. Dans une Notice Eccléſiaſtique, on trouve *Bargyli* ſous la métropole Stauropolis dans

(*a*) Strab. pag. 658. Plin. Tom. I. pag. 276. Tit. Liv. L. XXXII. c. 33. L. XXXIII. c. 18, 39. Ptolem. L. V. c. 2. Pom. Mel. pag. 76.

la province de la Carie. Dardanius, son évêque, souscrivit au Concile de Chalcédoine.

BARGYLLÉTIQUE [le Golfe], *Sinus Bargylleticus.* (*a*) Ce golfe prenoit son nom de la ville de Bargylies. *Voyez* Bargylies.

BARRIA, *Baria*, Βεριὰ, (*b*) fils d'Aser, fut pere d'Héber & de Melchiel.

BARJÉSU, *Barjesu*, Βαριησοῦς, (*c*) Juif magicien & faux prophéte. Il étoit à Paphos, ville de Chypre, avec le proconsul Sergius Paulus, lorsque Saint Paul & Saint Barnabé arrivérent dans cette ville. Le Proconsul, desirant d'entendre la parole de Dieu, envoya querir les deux Apôtres. Mais, Barjésu s'y opposoit; & comme il cherchoit à détourner le Proconsul d'embrasser la Foi, Saint Paul, étant rempli du Saint-Esprit, & regardant fixement Barjésu, lui dit: » O homme, plein » de toute sorte d'artifice & de » malice, enfant du diable, en» nemi de toute justice, ne ces» seras-tu jamais de pervertir les » voies droites du Seigneur? » Mais, maintenant, la main du » Seigneur est sur toi; tu vas de» venir aveugle, & jusqu'à un » certain tems, tu ne verras » point le soleil. « Aussi-tôt, les ténébres tombérent sur lui; ses yeux s'obscurcirent; & tournant de tous côtés, il cherchoit quelqu'un qui lui donnât la main. Le Proconsul ayant vu ce miracle, embrassa la Foi.

Il y a des exemplaires, qui lisent Bajéu. Ce faux prophéte est appellé Élymas dans les Actes des Apôtres; & ce terme en Arabe, veut dire un Magicien. Certains Peres de l'Église croyent qu'il se convertit avec le Proconsul, & que Saint Paul lui rendit la vue.

BARJONA, *Barjona*, Βαριωνᾶ; (*d*) c'est-à-dire, fils de Jona ou de la colombe. C'est le surnom, que le Sauveur donne quelquefois à Saint Pierre. Certains traduisent fils de Jean, dans la persuasion que Barjona est mis pour Bar-Johanna.

BARIS, *Baris*, Βάρις, (*e*) nom que porta d'abord cette fameuse forteresse de Jérusalem, connue ordinairement sous le nom d'Antonia. Elle fut ainsi appellée par Hérode le Grand, qui lui donna ce nom, en l'honnenr de Marc-Antoine, son ami & son protecteur.

Cette forteresse étoit située dans l'angle que formoient les deux galeries du premier temple, qui regardoient l'occident & le septentrion. Hérode l'avoit fait bâtir sur un roc de cinquante coudées de haut, inaccessible de tous côtés; & il n'avoit fait paroître, dans aucun autre ouvrage, une si grande magnificence. Il avoit fait incruster ce roc de marbre, depuis le pied jusqu'au haut, tant pour la beauté, qu'afin de le rendre si glissant que l'on ne pût y monter ni en descendre. Il avoit enfermé la tour d'un mur de trois coudées

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 17.
(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 30.
(*c*) Actu. Apost. c. 13. v. 6. & seq.
(*d*) Matth. c. 16. v. 17.
(*e*) Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 717. 919.

de haut seulement ; & tout l'espace de cette tour, à compter depuis ce mur, étoit de quarante coudées. Quoiqu'elle fût si forte en dehors, il y avoit en dedans tant de logemens, de bains, & de salles capables de contenir un grand nombre de gens, qu'elle pouvoit passer pour un superbe palais ; & les offices en étoient si beaux & si commodes, qu'on l'auroit prise pour une petite ville. Son circuit avoit la forme d'une tour, & étoit accompagné, à distances égales, de quatre autres tours, dont trois avoient cinquante coudées de haut ; mais, celle, qui étoit dans l'angle, qui regardoit le midi & l'orient, en avoit soixante-dix, & on pouvoit voir de-là tout le temple. Aux endroits où elles joignoient les galeries, il y avoit à droite & à gauche, des dégrés par où, lorsque les Romains étoient maîtres de Jérusalem, alloient & venoient des gens de guerre, qui avoient ordre d'empêcher que le peuple n'entreprît rien dans les jours de fête. Car, le temple étant comme la citadelle de la ville, la tour Antonia étoit comme la citadelle du temple ; & la garnison, que l'on y mettoit, n'étoit pas seulement pour la conserver, mais aussi pour s'assurer de la ville & du temple.

C'étoit dans cette tour que l'on conservoit les ornemens pontificaux du grand-Prêtre, & où on les serroit, lorsqu'il s'en étoit servi aux jours de grandes fêtes.

BARIS, *Baris*, Βάρις. Ce terme est employé par les Septante, pour marquer un palais, une grande maison fermée de tous côtés, en forme de tour. Ce mot vient du Chaldéen *Bérah*, qui se trouve souvent dans le même sens, dans les livres Hébreux écrits depuis la captivité de Babylone, comme Daniel, Esdras, Néhémie, Esther. Saint Jérôme dit que c'est un terme propre à la Palestine, pour signifier ce que nous venons de dire.

Baris fait au pluriel *Bareis*; terme équivoque, parce qu'il peut venir de *Barus*, qui signifie pesant. C'est de-là que quelques auteurs Latins, interprétant le Pseaume XLIV. ℣. 10, où nous lisons *à domibus eburneis*, lisoient *à gravibus eburneis* ; ce qui n'a point de sens, & a produit une autre faute. Car, quelques-uns voulant corriger ces premiers, ont lu *à gradibus eburneis*, des dégrés d'ivoire, qui n'ont aucun rapport au passage du Pseaume. On remarque les mêmes erreurs dans le Pseaume XLVII. ℣. 14, où l'on lit *distribuite domos ejus*. Certains, trompés par la même équivoque du terme *Bareis*, ont lu *graves ejus* ; & d'autres voulant enchérir & subtiliser ; *distribuite gradus ejus*.

BARIUM, *Barium*, Βάριον, (*a*) ville d'Italie, que Pline met dans le païs des Pédicules ; & Ptolémée, dans celui des Apuliens Peucétiens ; ce qui revient

(*a*) Pom. Mel. pag. 128. Strab. pag. 283. Plin. Tom. I. pag. 167. Ptolem. L. III. c. 1.

au même. Elle étoit ſituée à ſept çens ſtades de Brundufium, aujourd'hui Brindes, & à peu près autant de Tarente.

C'eſt à préſent Bari, capitale du païs, qui en porte le nom, avec un Archevêché, dans la Pouille.

BARNABAZE, *Barnabazus*, Βαρνάβαζος, (*a*) ſerviteur de Bagathan, eunuque du roi Aſſuérus. Il découvrit à Mardochée Juif, la conſpiration de ſon maître contre ce Prince ; & Mardochée le fit auſſi-tôt ſçavoir au Roi par la reine Eſther, ſa niéce.

BARNABÉ, *Barnabas*, Βαρνάβας, (*b*) Juif de la tribu de Lévi, naquit dans l'iſle de Chypre, où ſa famille étoit établie. Il s'appelloit Joſe ou Joſeph. Ce furent les Apôtres, qui lui donnérent le nom de Barnabé, qui veut dire, enfant de conſolation ou d'exhortation. Quelques exemplaires Grecs, au lieu de *Barnabas*, portent *Barſabas ;* ce qui a donné lieu à quelques-uns de confondre Barnabé avec Barſabas, qu'on tira au ſort avec Matthias, lorſqu'il fut queſtion de remplir la place de Judas dans l'Apoſtolat.

On croit que Barnabé fut élevé dans ſa jeuneſſe à Jéruſalem, & qu'il étudia ſous Gamaliël avec Saint Paul. Certains prétendent qu'il fut un des ſoixante-douze diſciples de J. C. Mais, Saint Luc en parle d'une manière qui fait plutôt croire qu'il ne ſe joignit aux Apôtres qu'après la mort de J. C. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que depuis ce tems-là, il a été un des principaux prédicateurs de l'Évangile, & qu'il a mérité d'être mis au nombre des Apôtres. On ne ſçait rien de ſa vie que ce qui eſt rapporté par Saint Luc dans les Actes. Il vendit une terre qu'il avoit, & en apporta le prix aux pieds des Apôtres. Saint Paul étant venu à Rome, trois ans après ſa converſion, ce fut Barnabé qui le préſenta aux Apôtres, & qui leur apprit comment de perſécuteur de J. C., il étoit devenu le prédicateur de ſon nom.

Cinq ans après, l'Égliſe de Jéruſalem ayant ſçu le progrès, que l'Évangile faiſoit dans Antioche, y envoya Saint Barnabé, qui vit avec joié les merveilles, que la grace de Dieu y avoit opérées. Il y exhorta les fideles à perſévérer dans le ſervice du Seigneur. Quelque tems après, il alla à Tarſe, pour y chercher Saint Paul & l'amener à Antioche. Ils demeurérent enſemble deux ans dans cette ville, où ils firent un ſi grand nombre de converſions, que ce fut là que les diſciples commencérent à être appellés Chrétiens. Saint Barnabé & Saint Paul quittérent Antioche, l'an de J. C. 44, pour porter les aumones, que les fideles de cette Égliſe envoyoient à celle de Jéruſalem. A leur retour, ils amenérent avec eux Jean Marc, couſin de Bar-

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 374.

(*b*) Actu. Apoſt. c. 1. v. 23. c. 9. v. 27. c. 11. v. 22. *&* *ſeq.* c. 12. v. 25. c. 13. v. 1. *&* *ſeq.* c. 14. v. 1. *&* *ſeq.* c. 15. v. 2. *&* *ſeq.* ad Rom. Epiſt. c. 16. v. 11.

nabé. Comme ils étoient à Antioche, le Saint-Esprit ordonna qu'on les lui séparât, & qu'on les consacrât, pour les employer à la fonction qu'il leur avoit destinée. Ainsi, après la priere & le jeûne, ils reçurent l'imposition des mains, & partirent d'Antioche pour aller à Séleucie. De-là, ils passérent dans l'isle de Chypre. Étant à Paphos & y préchant l'Évangile, ils y convertirent le proconsul Sergius Paulus; & ce fut à cette occasion que Saint Paul frappa d'aveuglement le magicien Barjésu. Ils s'embarquérent là pour se rendre dans la Pamphilie. Cependant Jean Marc, cousin de Barnabé, s'étant séparé d'eux, se retira à Jérusalem.

Ils prêchérent à Perge en Pamphilie sans beaucoup de succès, à cause de l'endurcissement & de la malice des Juifs. Ils sortirent de la ville, secouant contr'eux la poussière de leurs pieds, & vinrent à Icone, où ils firent un assez grand nombre de conversions. Mais, les Juifs endurcis excitérent contr'eux une sédition, & les obligérent de se retirer à Derbe & à Lystre en Lycaonie. Saint Paul ayant guéri, dans cette dernière ville, un homme, qui étoit boiteux dès sa naissance, les habitans les prirent, lui & Barnabé, pour des dieux, & voulurent leur offrir des sacrifices, disant que Barnabé étoit Jupiter, & Paul Mercure. Les deux Apôtres, déchirant leurs habits & se jettant au milieu de la multitude, eurent bien de la peine à les empêcher de leur sacrifier. Peu de tems après, il vint à Lystre quelques Juifs d'Antioche, de Pisidie & d'Icone, qui apprirent à ceux de Lystre qui étoient Paul & Barnabé, & les firent passer pour des perturbateurs du repos public; ce qui fut cause qu'on traîna Paul hors de la ville, & qu'on l'y lapida. Ayant été laissé pour mort, il fut relevé par les disciples, & ramené dans la ville. Le lendemain, il partit avec Barnabé pour aller à Derbe. Enfin, après avoir visité de nouveau toutes les villes par où ils avoient passé, & où ils avoient annoncé l'Évangile, ils revinrent à Antioche de Syrie, d'où ils étoient partis.

L'an de J. C. 51, Saint Barnabé fut envoyé, avec Saint Paul, d'Antioche à Jérusalem, à l'occasion des disputes, qui s'étoient élevées sur l'observation des cérémonies légales, auxquelles les Juifs vouloient assujettir les Gentils convertis. Saint Paul & Saint Barnabé y assistérent au Concile qu'on tint à ce sujet. On les y reconnut pour Apôtres des Gentils. On leur recommanda seulement les pauvres de la Judée. Ils retournérent aussi-tôt à Antioche, où Saint Pierre étant venu quelque tems après, & s'étant laissé aller jusqu'à autoriser en quelque sorte l'observation des cérémonies de la loi par son exemple, Barnabé même se laissa emporter à cette dissimulation. Mais, la liberté, avec laquelle Saint Paul reprit Saint Pierre, corrigea bientôt Barnabé, aussi-bien que tous ceux qui avoient suivi un exemple si pernicieux.

Saint Paul ayant ensuite résolu

d'aller visiter les Églises, qu'il avoit fondées avec Barnabé dans l'isle de Chypre & dans l'Asie mineure, Barnabé souhaita que Jean Marc les accompagnât dans ce voyage, comme il avoit fait dans le premier. Mais, Saint Paul n'y ayant pu consentir, parce que Jean Marc les avoit quittés la première fois, les deux Apôtres se séparérent. Saint Paul prit la route de l'Asie ; & Barnabé, avec Jean Marc, alla en Chypre. Voilà ce que l'on sçait de certain sur Saint Barnabé; car, on ne peut guere faire de fonds sur les prétendus Actes, qui portent le nom de Jean Marc, ni sur sa vie écrite par le moine Alexandre.

On dit qu'il fut lapidé par les Juifs de Chypre à Salamine. Son corps fut, en effet, découvert dans cette isle, du tems de l'empereur Zénon. Le sépulcre ayant été ouvert, on trouva sur sa poitrine, l'Évangile de Saint Matthieu, écrit en Grec de sa propre main. On place cet événement vers l'an de J. C. 488. Les Grecs & les Latins font la fête de Saint Barnabé le 11 de Juin.

Nous avons, sous le nom de Saint Barnabé, une Épître, qui a été citée par plusieurs Écrivains, & qui a été mise par quelques-uns d'entr'eux au rang des écritures Canoniques. On ne peut guere l'attribuer à Saint Barnabé, sans croire aussi qu'elle est Canonique. Mais, l'Église, ne l'ayant pas reçue comme inspirée, nous donne lieu de douter qu'elle soit l'ouvrage de ce Saint Apôtre. Il est certain qu'elle est très-ancienne & écrite du tems des Apôtres. Son principal objet est de prouver l'abolition de la loi par l'Évangile, l'inutilité des cérémonies légales, & la nécessité de l'Incarnation & de la Mort de J. C.

Les nouveaux Grecs donnent à Saint Barnabé un frere, nommé Aristobule, dont ils racontent bien des merveilles. Ils prétendent que c'est lui, dont Saint Paul parle dans son Épître aux Romains : *Salutate eos, qui sunt ex Aristobuli domo.* Mais, on n'a rien de bien certain sur cet Aristobule, qui a été inconnu aux Anciens, en qualité de frere de S. Barnabé.

On attribue à Saint Barnabé un faux Évangile, dont parle le pape Gélase, dans son décret contre les livres Apocryphes. Cet ouvrage est perdu ; & on n'en connoît plus aucun exemplaire, ni manuscrit, ni imprimé. Mais, les Turcs ont composé malicieusement un faux Évangile sous le nom de Saint Barnabé, dans lequel ils ont inséré quantité de choses injurieuses à J. C. & honorables à leur faux prophéte. Cet ouvrage fut, à ce que l'on croit, composé en Arabe, sous l'empire de Frédéric II, au commencement du treizième siécle, & ensuite traduit en Italien vers le milieu du quinzième. On ne le trouve qu'en cette dernière langue. Mais, il n'a jamais été imprimé.

Barnabé, qui se dit chargé de l'écrire, s'y donne pour un Apôtre familier avec J. C. & avec la Sainte Vierge, & mieux instruit que Saint Paul du mérite de la Circoncision & de l'usage qu'on

doit faire des viandes accordées ou défendues aux fideles. On y voit que les peines infernales des Mahométans ne seront pas éternelles; que J. C. n'est qu'un simple prophéte; qu'il ne fut pas crucifié; mais, qu'après qu'il eut été transporté au troisième ciel, Judas le fut en sa place; que la Vierge même & les Apôtres crurent que J. C. avoit été mis en croix, tant il ressembloit à Judas; que J. C. avoit obtenu la permission de venir consoler sa mere & ses Apôtres; que Dieu, pour le punir de ce que les hommes lui ont donné le nom de Dieu, a permis que jusqu'à la fin du monde il fût le jouet des hommes, qui demeurent persuadés que c'est lui qui est mort en croix. Tel est l'ouvrage, que les Mahométans ont attribué à S. Barnabé.

BAROCO, terme, qui désigne le quatrième mode d'argument de la seconde figure. Un syllogisme en Baroco a la majeure universelle affirmative, & la mineure & la conclusion particulières négatives.

BARPANTHER, *Barpanther*, ou fils de Panther. Saint Jean Damascène dit que Lévi, descendu de David par Nathan, eut pour fils Melchi & Panther. Panther engendra Barpanther, & de Barpanther sortit Joachim, pere de la Sainte Vierge. Les Juifs, dans les fausses vies qu'ils ont publiées de J. C., avancent qu'il est né de l'adultère de Panther avec Marie, sa mere. Le nom de Panther se trouvant dans Origène & dans le Talmud, cela fait voir l'antiquité des fables & des calomnies des Juifs contre J. C.

Au reste, le systême généalogique de Saint Jean Damascène n'est pas soûtenable, puisqu'il est contraire à l'Évangile, qui ne met entre Lévi & la Sainte Vierge, que le seul Héli, qui est apparemment le même que Joachim.

BARQUE, *Cymba*, *Navicula*, *Scapha*, &c. πλοῖον, σκάφη. (a) Les Anciens navigérent d'abord sur les radeaux. Dans la suite, ils les bordérent de claies faites d'osier. Telle étoit la Barque sur laquelle alloit Ulysse, comme il est dit au cinquième livre de l'Odyssée. Les peuples de la Grande Bretagne en faisoient ainsi, selon César. Ils font, dit-il, des carènes de bois leger; tout le reste est de claies d'osier couvertes de cuir.

On demande si les Anciens ou les Barbares ont jamais fait des Barques de cuirs cousus ensemble, & si les Barques de cuir des Sabéens, dont parle Strabon, étoient faites seulement de cuirs cousus & poissés, ou si elles étoient de bois, mais revêtus de cuirs cousus. Scheffer est de ce dernier sentiment, & en apporte une raison qui paroît fort plausible; c'est que de même que Strabon appelle les Barques des Sabéens, des Barques de cuir, Xiphilin appelle aussi des

(a) Strab. pag. 778. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 223, 257, 417. Virg. Æneid. L. VI. v. 413, 414. Juven. Satyr. 15. v. 125. *& seq.* Q. Curt. L. VIII. c. 10. Herod. L. I. c. 194. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 206. *& suiv.*

Barques de cuir, celles de la Grande Bretagne, qui, selon César déjà cité, n'étoient que revêtues de cuir. Les carabies étoient de même tyssus d'osier. Scheffer croit aussi que ce que les Auteurs Grecs appellent δερμάτινον πλοῖον est la même chose que la *Cymba sutilis*, la Barque cousue de Virgile. Un passage de Pline sert aussi à l'expliquer en ce sens : » Encore aujourd'hui, dit-il, on fait dans » l'Océan Britannique des vaisseaux tout entourés de cuir, » fort propres pour la navigation.« *Etiamnum in Britannico Oceano utiles naves corio circumsuto fiunt.*

Ce que Strabon dit des Égyptiens, qu'ils faisoient des Barques de terre cuite, paroîtroit incroyable, si cet Auteur, dont la bonne foi est reconnue de tout le monde, ne parloit pas d'une chose, qui se passoit de son tems. » Ils navigent, » dit-il, avec tant de facilité, que » quelques-uns se servent même » de Barques de terre cuite. « Cela revient à ce que dit Juvénal, que les Agathyrses, peuples d'Égypte, construisent des Barques de terre cuite, qu'ils font aller avec des rames peintes.

Il est certain que les Égyptiens faisoient de petites Barques de la plante, qu'on appelloit *Papyrus*, qui étoit la même, dont on se servoit anciennement pour faire des feuilles à écrire. On faisoit une si grande quantité de ces feuilles, que l'Égypte seule en fournissoit à une bonne partie de la terre habitable. De-là vient que le tyran Firmus se vantoit d'avoir assez de Papyrus pour nourrir toute son armée ; ce que quelques-uns ont entendu comme si le Papyrus étoit une chose bonne à manger, & dont une armée pût se nourrir. Mais, ce n'est pas ainsi qu'il faut l'expliquer, selon Casaubon. Cela veut dire que Firmus avoit une si grande quantité de ce Papyrus, que de la somme qu'il pourroit tirer en le vendant, il auroit de quoi entretenir toute son armée. On se servoit aussi du Papyrus pour en faire des Barques. Strabon, Pline, Lucain, Plutarque & plusieurs autres le disent expressément. Ce dernier, dans son traité d'Isis & d'Osiris, rapporte des Barques de papyrus une chose fort singulière ; sçavoir, que les crocodiles, qui nuisoient souvent à ceux, qui alloient sur de petites Barques, ne faisoient jamais de mal à ceux, qui alloient sur celles, qui étoient faites de Papyrus. La raison qu'en apportoient les Égyptiens, c'est qu'Isis avoit une fois navigé sur une Barque de Papyrus ; & depuis ce tems-là, la crainte de cette Déesse ou le respect que les crocodiles avoient pour elle, les empêchoient de nuire à ceux qui alloient sur une Barque semblable. Les feuilles de Papyrus étoient fort larges & pleines de longs filamens. Il est aisé de comprendre qu'en en cousant un grand nombre ensemble, cela pouvoit faire une Barque, en la poissant ensuite, de peur que l'eau ne la pénétrât.

Ce qui paroît plus incroyable, c'est que dans les Indes, selon le témoignage de plusieurs Auteurs, on faisoit des Barques d'un seul

roseau ou d'une canne. Ces cannes étoient à plusieurs nœuds & vuides en dedans, comme sont nos cannes de Languedoc; mais, elles étoient d'une si prodigieuse grosseur, qu'en les coupant d'un nœud à l'autre, dit Héliodore, & les fendant en deux, on faisoit deux Barques. Quelques-unes de ces Barques portoient jusqu'à trois hommes, suivant Pline. Diodore de Sicile en parle aussi; mais, il ne s'accorde pas tout-à-fait avec les Auteurs précédens. » Dans » l'Inde, dit-il, il y a une grande » quantité de cannes si grosses, qu'à » peine un homme peut-il en em» brasser une. On assure qu'on » en fait des vaisseaux, qui sont » d'un très-bon usage, parce » que les vers ne s'y mettent ja» mais. « Quand Diodore de Sicile dit qu'à peine un homme peut les embrasser, il ne les fait pas assez grosses, pour que la moitié d'une puisse faire une Barque. Il entend apparemment qu'on en joignoit plusieurs ensemble pour en faire une. En effet, selon le même Diodore de Sicile, on en faisoit des Barques, dont les parties se pouvoient séparer; & cela s'accorde fort bien, comme a remarqué Scheffer avec ce que dit Quinte-Curse. » Il commanda, » dit-il, qu'on avançât jusqu'au » fleuve Indus, & qu'on fît des » Barques pour passer l'armée à » l'autre bord. Ceux à qui il en » donna la charge, voyant qu'il » y avoit plusieurs fleuves à pas» ser, firent ces Barques, de ma» nière qu'on les pouvoit défaire » après, & les rejoindre, quand » il seroit nécessaire. «

Les Romains avoient trouvé une manière plus courte & plus commode de faire promptement des ponts de Barques, en mettant ces Barques tout entières sur des charettes; invention, qui n'a peut-être pas toujours été continuée depuis, mais qui a été renouvellée de nos jours.

Il y avoit encore une autre espèce de Barques, qu'on appelloit pliables. Les Éthiopiens, dit Pline, qui navigent sur le Nil, étant arrivés avec des Barques à l'isle de l'Éléphant, quand ils sont près des cataractes, plient leurs Barques, les mettent sur leurs épaules, & les portent au bas de ces énormes chûtes d'eau, pour les remettre dans le fleuve & s'embarquer dessus. Scheffer croit que les Éthiopiens mettoient dans ces Barques de certains ais circulaires, qu'ils ôtoient, lorsqu'ils avoient tiré ces Barques hors de l'eau. Mais, cela ne se trouve pas dans le texte de Pline, quoique le sentiment de Scheffer soit assez vraisemblable. Hérodote, parlant des Arméniens, dit qu'ils se servoient de Barques d'une espèce à peu près semblable. » Toutes leurs Bar» ques, dit-il, sont de cuir & de » forme circulaire. Après qu'ils » ont préparé du bois de saule » de cette même forme, ils met» tent par-dessus des peaux, sur » lesquelles ils marchent, & qui » forment le fond de la Barque. » Ils n'ont, ni pouppe, ni proue; » leurs Barques sont rondes com» me un bouclier; ils les bour» rent ensuite de paille, les char-

» gent de différentes choses, & » les mettent dans le fleuve. Ils » portent dans ces Barques des » ânes; & quand ils sont arrivés » à Babylone, ils vendent le bois, » & tout ce qui étoit dans la » Barque, & mettent les cuirs » sur les ânes, qu'ils ramènent en » Arménie. «

Pline parle aussi de Barques du Nil, faites de jonc. On croit que la petite Barque, dans laquelle le jeune Moïse fut exposé, étoit de même matière.

BARRABBAS, *Barrabbas*, Βαρραββᾶς, (*a*) insigne voleur, séditieux & homicide. Il avoit été mis en prison pour ses crimes; mais, comme c'étoit vers la fête de Pâques, & que c'étoit la coûtume de délivrer un prisonnier en ce tems-là, les Juifs préférérent ce Barrabbas à Jesus-Christ, lorsque Pilate leur demanda lequel des deux ils vouloient qu'il leur délivrât, de Jesus ou de Barrabbas. Selon Origène, plusieurs exemplaires portoient que Barrabbas s'appelloit aussi Jesus. C'est en ce sens qu'on lit dans l'Arménien: » Lequel voulez-vous que » je vous délivre; Jesus Barrab- » bas ou Jesus, qui est appellé le » Christ? «

BARRE, *Vectis*, (*b*) terme, qui se trouve assez souvent employé dans l'Écriture. Il signifie proprement les Barres des portes, tant des maisons particulières, que des portes des villes. Il se prend quelquefois pour toute sorte de défenses & d'obstacles. Dieu dit, par exemple, qu'il a opposé des Barres & des portes à la mer, pour l'empêcher de se répandre sur la terre. Il promet à Cyrus, qu'il marchera devant lui, & qu'il brisera en sa présence les portes d'airain & les Barres de fer; c'est-à-dire, qu'il le rendra maître des villes les plus fortes. Jonas, décrivant l'état où il se trouva, étant englouti par le poisson, dit que les Barres de la terre l'ont enfermé; c'est-à-dire, qu'il s'est trouvé renfermé de tous côtés dans les abîmes, comme dans une prison, fermée de bonnes Barres.

BARRE SACRÉE, instrument de bois en forme de cassette, partagé par deux sceptres posés en sautoir, dont les Égyptiens se servoient dans leurs sacrifices & pour leurs divinations.

BARREAU, (*c*) terme, qui signifioit dans l'origine une Barre de fer, ou fermeture de bois à hauteur d'appui, qui séparoit l'enceinte, où étoient assis les Juges, d'avec les parties extérieures du tribunal, où étoient les Avocats & autres Praticiens. Mais, par extension, ce terme a signifié dans la suite le corps même des Praticiens, Avocats, Procureurs, &c. C'est dans ce dernier sens qu'on dit les maximes du Barreau, l'éloquence du Barreau. Quelquefois même, ce mot est pris dans une plus grande étendue encore,

(*a*) Matth. c. 27. v. 16. *& seq.* Marc. c. 15. v. 7. *& seq.* Luc. c. 23. v. 18, 19. Joan. c. 18. v. 40.

(*b*) Job. c. 38. v. 10. Isaï. c. 45. v. 2. Jona. c. 2. v. 7.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 314. *& suiv.*

comme synonyme au *forum* des Latins ; & alors il s'entend collectivement de tous les officiers de Justice, Magistrats & Praticiens, en un mot de tout ce qu'on appelle autrement Gens de robe.

Chez les Romains, la troisième heure, qui répondoit à nos neuf heures du matin, étoit toujours employée aux affaires du Barreau, excepté dans les jours que la religion avoit consacrés au repos, ou qui étoient destinés à des choses plus importantes que les jugemens, telles que les Comices.

Ceux, qui ne se trouvoient pas au Barreau comme Juges, comme Parties, comme Avocats, ou comme Solliciteurs, y assistoient comme Spectateurs & Auditeurs ; & pendant la République, comme Juges des Juges mêmes. » Sachez, dit Cicéron aux Sénateurs, qui composoient l'assemblée devant laquelle il accusoit » Verrès, que si vous ne jugez » pas Verrès comme vous le devez ; le peuple Romain, qui » m'entend, vous jugera vous-» mêmes ; & que, si vous faites » grace au coupable, il n'y en » aura point à espérer pour vous. « En effet, dans les procès particuliers, comme ils se plaidoient dans les temples, il n'y avoit guere que les amis de ces particuliers, qui s'y trouvassent. Mais, quand c'étoit une affaire où le public fût intéressé ; par exemple, quand un homme, au sortir de sa magistrature, étoit accusé d'avoir mal gouverné sa province, ou mal administré les deniers publics, d'avoir pillé les alliés, ou donné quelque atteinte à la liberté de ses concitoyens ; alors, la grande place, où les causes se plaidoient, étoit trop petite pour contenir tous ceux, que la curiosité y attiroit. Mais, c'est trop peu dire, la curiosité ; supposons, ce qui arrivoit presque tous les jours, pendant que la République étoit dans sa plus grande splendeur, supposons, dis-je, qu'un Proconsul, ou qu'un Préteur eût donné lieu à une accusation de concussion ou de péculat ; chaque citoyen, qui regardoit les provinces du même œil, que les fils de famille regardent les terres de leurs peres & de leurs meres, qui en tiroit toute sa subsistance pour prix du sang, que lui ou les siens avoient versé en les conquérant, & qui voyoit que, si les malversations & les rapines des Gouverneurs demeuroient impunies, ce fonds deviendroit bientôt infructueux, ne manquoit pas de se trouver à ces jugemens-là, & de porter par sa présence les Juges à s'acquitter fidélement de leurs obligations ; pendant que d'un autre côté les amis de l'accusé, ses proches & ses enfans, tous vêtus de deuil, tâchoient par leurs sollicitations & par leurs larmes, de seconder les efforts de ses Avocats, & de fléchir le Juge même à la compassion.

Quoique tous les citoyens, généralement parlant, donnassent la plus grande partie du matin au Barreau & à ce qui s'y passoit, il y en avoit cependant de bien plus assidus que les autres. Horace les appelle *Forenses* ; Plaute & Pris-

cien, *Subbasilicani*; & M. Cœlius écrivant à Cicéron, *Subrostrani* ou *Subrostrarii*.

BARRIÈRES [la Rue des]. (a) Il y avoit à Sparte une rue, ainsi appellée, & qui aboutissoit à la place de cette ville. On dit qu'Icarus, pere de Pénélope, voulant marier sa fille, la proposa pour prix à quiconque surpasseroit les autres à la course. Il est certain qu'Ulysse fut victorieux, & qu'il eut Pénélope. La lice, où l'on courut, étoit cette rue, & parce qu'elle étoit fermée de deux Barrières, le nom lui en resta.

Dans la rue des Barrières étoit la maison, qu'on nommoit le Boonéte. Le texte de Pausanias, d'où est tiré cet article, porte Ἄφεται ; terme, qui veut dire en François, des Barrières.

BARRIQUE, *Dolium*. (b) Les Romains se servoient de Barriques, faites de douves & de cerceaux, comme les nôtres. Nous en voyons souvent sur les colomnes Trajane & Antonine. C'étoit apparemment pour la commodité du transport & pour en pourvoir les armées. Nous n'en voyons presque jamais que sur des chariots & sur des bâteaux. Les Romains s'en servoient aussi dans les maisons. Strabon, parlant de cette partie de l'Italie, qu'on appelle la Lombardie, & louant beaucoup sa fertilité, pour marquer l'abondance du vin qui s'y recueilloit, dit qu'on y faisoit des Barriques de bois plus grandes que des maisons. Peut-être pourroit-on conclure de-là que les maisons y étoient fort petites.

BARRUS [L. Butélius], *L. Butelius Barrus*, (c) Chevalier Romain, débauché de profession. On dit que, las des conquêtes trop aisées, il voulut rendre plus piquans ses infames plaisirs par l'attrait de la difficulté & du danger. Il attaqua donc une vestale, qui se nommoit Émilie ; & lorsqu'il fut venu à bout de la corrompre, bientôt la contagion gagna ; & deux autres vestales, Licinia & Marcia, suivirent l'exemple de leur compagne. Il y eut néanmoins cette différence que Marcia ne lia commerce qu'avec un seul ; au lieu qu'Émilie & Licinia admirent une foule de débauchés, parce qu'ayant commencé une fois à étendre leurs intrigues criminelles, lorsqu'elles virent que le secret s'éventoit, tous ceux qu'elles craignirent pour témoins, elles les engagérent au silence, en les rendant complices.

Je ne sçais si l'on devroit distinguer l'article, qu'on vient de lire, de l'article qui suit.

BARRUS, *Barrus*, (d) certain personnage, dont Horace parle en plus d'un endroit de ses Satyres, supposez que ce soit le même, comme cela est assez vraisemblable. Le Poëte nous apprend d'abord que Barrus avoit dissipé le bien de ses peres. Il nous le dé-

(a) Pauf. p. 181.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 141.

(c) Crév. Hist. Rom. Tom. V. pag. 286.

(d) Horat. L. I. Saty. 4. v. 109. Satyr. 6. v. 30. Satyr. 6. v. 8.

peint

peint ensuite comme un homme, qui avoit la manie de vouloir passer pour être beau ; & dans un autre endroit, Horace nous dit qu'il étoit présomptueux, vain, & d'un aigre au de-là de ce qu'on peut imaginer.

BARSABAS, *Barsabas*, (*a*) Βαρσαβᾶς, surnom de Joseph, qui eut aussi celui de Juste, comme il est rapporté aux Actes des Apôtres. Ce fut un des premiers disciples de Jesus-Christ, & apparemment du nombre des Soixante-dix. Après l'Ascension du Sauveur, lorsque les Apôtres étoient assemblés, attendant la descente du Saint-Esprit, que Jesus-Christ leur avoit promis, Saint Pierre proposa à l'assemblée de choisir un Disciple du nombre de ceux, qui avoient été témoins de tout ce que le Sauveur avoit fait depuis le commencement de sa prédication, pour le mettre en la place de Judas le traître. On présenta donc deux personnes, Barsabas & Matthias ; mais, le sort tomba sur ce dernier.

On assure que Barsabas, un jour, ayant bu du poison, la grace de Jesus-Christ l'empêcha d'en ressentir aucun mal. Nous ne sçavons rien de particulier de sa vie. Quelques-uns l'ont confondu avec Saint Barnabé. Il y a des Martyrologes, qui mettent sa fête le 20 Juillet, & qui disent qu'ayant beaucoup souffert pour l'Évangile, il mourut en Judée, & eut une fin très-glorieuse.

BARSABAS, *Barsabas*, (*b*) Βαρσαβᾶς, surnom de Jude, un des principaux Disciples, dont il est parlé dans les Actes des Apôtres. Il fut envoyé à Antioche avec Silas, Saint Paul & Saint Barnabé, pour porter aux fideles de cette ville, une lettre des Apôtres, qui leur marquoit ce qui avoit été décidé dans le Concile de Jérusalem. Étant arrivés à Antioche, ils assemblérent les fideles, & leur présentérent la lettre, dont ils étoient chargés. Elle fut lue ; & elle donna à toute l'assemblée beaucoup de consolation & de joie. Barsabas & Silas y instruisirent & y fortifiérent les Freres durant quelque tems. Après cela, Barsabas s'en retourna à Jérusalem. Voilà tout ce que nous sçavons de lui.

Il y en a qui disent qu'il étoit fils d'Alphée & frere de Saint Jacques le mineur ; ce qui a fait croire à quelques-uns, que c'est le même que l'Apôtre Saint Jude, de qui nous avons une Épitre Canonique.

BARSAITH, *Barsaïth*, (*c*) Βερθαΐθ, étoit fils de Melchiel, & petit-fils de Baria.

BARSÉMIUS, *Barsemius*, (*d*) roi d'Atra. Ce Prince fournit à Niger des archers, dont le nombre n'est pas marqué dans l'Histoire. L'empereur Sévère, qui n'eut pas d'abord le tems de tirer vengeance de cette injure, voulut le faire dans la suite. Pour cet effet, il alla former le siége d'A-

(*a*) Actu. Apost. c. 1. v. 23. *& seq.*
(*b*) Actu. Apost. c. 15. v. 22. *& seq.*
(*c*) Paral. L. I. c. 7. v. 31.

(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 61, 93. *& suiv.*

tra ; mais, le succès ne répondit point à ses espérances, comme on peut le voir à l'article d'Atra.

BARSÈNE, *Barsene*, autrement BARSINE. *Voyez* Barsine.

BARSINE, *Barsine*, Βαρσίνη, femme d'Eumène, de laquelle il est parlé dans l'article suivant. *Voyez* cet article.

BARSINE, *Barsine*, Βαρσίνη, (a) fille d'Artabaze, capitaine Perse. Étant devenue veuve, par la mort de son mari Memnon, elle fut prise près de Damas. Comme elle étoit fort belle, très-sçavante dans les lettres Grecques, qu'elle avoit des mœurs douces & polies, & d'ailleurs beaucoup de naissance, Alexandre s'attacha à elle par la suggestion de Parménion, qui lui représenta qu'il ne devoit pas laisser perdre l'occasion d'avoir les bonnes graces d'une dame si accomplie, & dont la beauté étoit la moindre de ses perfections. Il naquit de ce mariage un fils, nommé Hercule, qui vécut jusqu'à l'âge de quatorze ans, selon les uns, & de dix-sept selon les autres. Il fut massacré avec sa mere par Cassandre, lorsqu'il étoit sur le point d'être couronné, & de regner en la place de son pere, la quatrième année de la 117e. Olympiade, l'an 309 avant Jesus-Christ.

Justin, de qui nous apprenons cette circonstance, ajoûte que Cassandre, de peur que le lieu de leur sépulcre ne fît connoître le meurtre, qu'il avoit commis, commanda qu'on cachât bien avant sous terre le corps de l'un & de l'autre. Il y en a qui attribuent la mort de Barsine & d'Hercule, son fils, à Polysperchon, autre général de l'armée d'Alexandre. Quoiqu'il en soit, Barsine est regardée comme la première personne, que ce Prince aima en Asie. Elle avoit une sœur de même nom, qu'il fit épouser à Eumène, qui étoit encore un des généraux de son armée.

BARTHÉLEMI, *Bartholomæus*, Βαρθολομαῖος; (b) c'est-à-dire, selon Dom Calmet, fils de Ptolomée, fut mis au nombre des Apôtres par le Sauveur lui-même. Il étoit de Galilée, comme les autres Apôtres; mais, on n'en sçait pas davantage sur sa patrie. D'ailleurs, l'Évangile ne nous apprend rien de particulier sur la personne de S. Barthélemi, & on n'a aucune histoire certaine de sa vie ni de sa mort. On croit pour l'ordinaire, qu'il précha dans les Indes ; & on assure qu'il y porta l'Évangile de S. Matthieu écrit en Hébreu, & que S. Pantène l'y trouva cent ans après. On dit aussi qu'il précha dans l'Arabie heureuse & dans la Perse ; ce qui n'est point contraire à l'opinion de ceux qui croyent qu'il précha dans les Indes, puisqu'il put passer par ces païs pour aller dans les Indes.

(a) Q. Curt. L. X. c. 6. Plut. Tom. I. pag. 583, 676. Diod. Sicul. pag. 742. Just. L. XI. c. 10. L. XIII. c. 2. L. 15. c. 2. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 25, 104.

(b) Matth. c. 10. v. 3. Marc. c. 3. v. 18. Luc. c. 6. v. 14. Actu. Apost. c. 1. v. 13.

Nous ne sçavons pas bien sûrement ni le tems, ni le lieu, ni le genre de sa mort. Les nouveaux Grecs & les Latins conviennent qu'il mourut dans la ville d'Albane. C'est apparemment Albane en Albanie sur la mer Caspienne. Ce païs, à ce qu'on dit, à été désigné quelquefois sous le nom d'Indes. On croit que S. Barthélemi fut écorché vif par Astyage, frere de Polémon roi d'Arménie. Mais, ces faits ne sont rien moins que certains.

Théodore le Lecteur rapporte que l'empereur Anastase fit transporter le corps de S. Barthélemi à Dara, ville de Mésopotamie, où l'on voyoit une Église dédiée en l'honneur de ce Saint. Cependant, S. Grégoire de Tours nous apprend que de son tems on prétendoit avoir le corps de cet Apôtre dans l'isle de Lipari, près de Sicile, où l'on voyoit aussi une Église bâtie en son honneur. Anastase le Bibliothécaire assure que les Sarasins, ravageant cette Isle l'an 808, détruisirent le tombeau de S. Barthélemi, & en dispersérent les os & les cendres; mais qu'un moine Grec, qui demeuroit en Sicile, en ramassa les os, & qu'ils furent repris par les Lombards, qui les déposérent à Bénévent. Othon de Frisingue rapporte que l'empereur Othon II les demanda à cette ville, & qu'ils les fit transporter à Rome, où ils demeurérent. D'autres disent qu'Othon III les demanda aux habitans de Bévévent, qui lui donnérent le corps de S. Paulin pour celui de S. Barthélemi. Quoiqu'il en soit, Rome & Bénévent disputent de la possession du corps de S. Barthélemi, quoiqu'elles ne l'ayent apparemment ni l'une ni l'autre.

On a été long-tems dans l'Église sans célébrer la fête de S. Barthélemi. On la trouve au vingt-quatre d'Août dans plusieurs Martyrologes. Mais, on ne la fait à Rome que le 25. Les Grecs en font mémoire le 11 Juin.

Plusieurs ont cru que Nathanaël étoit le même que Barthélemi. On fonde cette conjecture sur plusieurs raisons. 1.° La vocation de Barthélemi n'est marquée nulle part, à moins que ce ne soit celle de Nathanaël. 2.° Les Évangélistes, qui parlent de Barthélemi, ne disent rien de Nathanaël; & S. Jean, qui fait mention de Nathanaël, ne parle point de Barthélemi. 3.° Le nom de Barthélemi n'est pas un nom propre. Il signifie seulement le fils de Ptolomée. Il pouvoit, outre cela, porter le nom de Nathanaël. 4.° S. Jean semble mettre Nathanaël au rang des Apôtres, lorsqu'il dit que S. Pierre, S. Thomas, les deux fils de Zébédée, Nathanaël & deux autres Disciples étant allés prêcher, Jesus se manifesta à eux.

On a attribué à S. Barthélemi un faux Évangile, qui fut mis au rang des Apocryphes par le pape Gélase. Il y en a qui ont cru qu'il étoit l'époux des noces de Cana.

BARTIMÉE, *Bartimæus*, (a)

(a) Matth. c. 20. v. 29. *& seq.* Marc. c. 10. v. 46. *& seq.* Luc. c. 18. v. 35. *& seq.*

Βαρτίμαιος, fils de Timée, comme le désigne le nom-même de Bartimée, étoit un aveugle de Jéricho. Un jour que Jesus-Christ sortoit de cette ville, avec ses Disciples, suivi d'une grande troupe de peuple, Bartimée se trouva assis sur le bord du chemin pour demander l'aumone. Ayant appris que c'étoit Jesus de Nazareth, il se mit à crier: *Jesus fils de David, ayez pitié de moi.* Et plusieurs lui disoient, avec menaces, de se taire; mais, il crioit encore beaucoup plus haut: *Fils de David, ayez pitié de moi.* Alors, Jesus, s'étant arrêté, commanda qu'on le fit venir. On appella donc l'aveugle, en lui disant qu'il eût bonne espérance, puisque Jesus lui-même l'appelloit. Aussi-tôt, il jetta son manteau, se leva & vint à Jesus, qui lui dit: *Que souhaitez vous que je vous fasse?* L'aveugle lui répondit: *Maître, faites que je voie. Allez*, lui dit Jesus; *votre foi vous a sauvé.* Il vit au même instant, & suivit Jesus dans le chemin.

On trouve la même histoire dans S. Matthieu, avec cette différence pourtant, que cet Évangéliste admet deux aveugles. En effet, au sortir de Jéricho, dit S. Matthieu, Jesus fut suivi d'une grande troupe de peuple. Deux aveugles, qui étoient assis sur le bord du chemin, ayant ouï dire que Jesus passoit, se mirent à crier en disant: *Seigneur, fils de David, ayez pitié de nous.* Le peuple les reprenoit rudement pour les faire taire; mais, ils criérent encore plus fort en disant: *Seigneur, fils de David, ayez pitié de nous.* Alors, Jesus s'arrêta, & les ayant fait venir, il leur dit: *que souhaitez-vous que je fasse pour vous? Seigneur*, lui dirent-ils, *que nos yeux s'ouvrent.* Jesus, ayant pitié d'eux, leur toucha les yeux. Au même moment, ils recouvrérent la vue, & le suivirent. Surquoi, on dit que S. Marc a jugé à propos de ne marquer que Bartimée, parce qu'il étoit le plus connu, ou qu'il témoigna plus de zéle & de foi, & que ce fut lui qui parla à Jesus-Christ, & qui se fit le plus remarquer dans cette occasion.

S. Luc raconte aussi la même histoire. Sa narration ne me paroît différer de celles de S. Marc & de S. Matthieu, qu'en ce qu'il dit que la chose arriva, lorsque Jesus entroit à Jéricho. On va s'en convaincre par la lecture même. Comme Jesus, dit S. Luc, approchoit de Jéricho, un aveugle se trouva assis le long du chemin, où il demandoit l'aumone. Entendant le bruit du peuple qui passoit, il demanda ce que c'étoit. On lui répondit que c'étoit Jesus de Nazareth, qui passoit par-là. Aussi-tôt, il se mit à crier. *Jesus, fils de David, ayez pitié de moi.* Ceux, qui alloient devant, le reprenoient & lui disoient de se taire. Mais, il crioit encore plus fort; *Fils de David, ayez pitié de moi.* Alors, Jesus s'arrêta, & commanda qu'on le lui amenât. Quand il se fut approché, Jesus lui demanda: *que souhaitez vous que je vous fasse? Seigneur*, répondit l'Aveugle, *faites que je voie.* Jesus lu

dit : *voyez ; votre foi vous a sauvé.* Il vit au même instant ; & il le suivoit en rendant gloire à Dieu.

Pour sauver l'espèce de contradiction, qui semble se trouver ici, certains disent que cette guérison, que rapporte S. Luc, est différente de celle, que raconte S. Marc ; & ils n'en donnent d'autres preuves, si non que l'une est arrivée à l'entrée de Jesus à Jéricho ; & l'autre, à sa sortie de cette ville. Une pareille raison n'est pas péremptoire. Les faits sont évidemment les mêmes, & ne diffèrent que quant aux circonstances ; & ces circonstances, quoiqu'un peu différemment rapportées, ne sçauroient détruire la réalité de la chose. Et le but du S. Esprit, qui vouloit nous instruire par le récit de ce miracle, n'en est pas moins rempli d'une manière ou d'une autre. D'ailleurs, combien rencontre-t-on dans les histoires profanes de faits, dont on regarde l'indentité comme une chose incontestable, quoique plusieurs Auteurs y mêlent des circonstances entièrement différentes, pour ne pas dire opposées ?

BARTOLE. (*a*) On trouve dans cet auteur moderne, une instruction singulière d'un procès entre la S. Vierge & le Diable. Ce grave Écrivain, voulant donner l'idée d'une affaire instruite dans toutes les formes de la procédure ancienne, imagine ce procès. Il introduit sur la scène cet imposteur, qui prétendant remettre les hommes sous le joug, où le crime d'Adam les a fait tomber, assigne le genre humain devant le tribunal de Jesus-Christ. L'assignation, donnée aux termes du droit, est à trois jours. Elle se trouve échoir un vendredi saint. Le Diable cite à Jesus-Christ les loix, qui ne permettent pas d'assigner à un jour de Fête. Jesus-Christ dispense de cette formalité, en vertu d'autres loix, qui donnent ce droit aux Juges en certains cas. Alors, le Diable comparoît plein de rage, & demande si quelqu'un ose parler pour le genre humain. La Vierge se présente ; mais, le Diable la recuse pour deux raisons. La première, c'est qu'étant mere du Juge, elle pourroit trop aisément le faire prononcer en faveur de sa partie. La seconde, c'est que les femmes sont exclues de la fonction d'Avocat. Il appuye ces deux motifs sur des paragraphes tirés du Digeste & du Code. De son côté la Vierge allégue les loix & les paragraphes qui autorisent les femmes à sister en jugement pour les veuves, les pupiles & les misérables. Elle gagne ce point ; & Jesus-Christ lui permet de plaider pour les hommes. Le Diable demande la provision, comme ayant été possesseur du genre humain, depuis la chûte d'Adam, selon la maxime de droit : *Spoliatus antea restituendus*, & fait valoir pour lui la prescription. La Vierge lui oppose le titre du droit, *quod vi aut clàm*, lui soûtient qu'un pos-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 366. & suiv.

sesseur de mauvaise foi, ne peut acquérir par la voie de prescription, & le prouve *lege 3.a, paragrapho ultimo Digestis, de acquirenda possessione*. Jesus-Christ ayant débouté le Diable de la provision, le fond du procès se discute & se décide de même par loix & par paragraphes.

Ces monstreuses absurdités humilient la raison. Elles affligent ceux, qui prennent à la religion l'intérêt qu'ils lui doivent, & peuvent tout au plus amuser ces esprits prétendus forts, qui, croyant la détruire, en l'insultant, feignent de la confondre avec la superstition. Ignorent-ils que le Christianisme, simple & grand comme son Auteur, est indépendant de toutes ces chimères, qui le défigurent, & que désavouent ses principes? Plantes étrangères & parasites, elles s'attachent à l'écorce de l'arbre; elles en dérobent la sève; mais, elles ne font point partie de sa substance. On peut les en arracher, on le doit même; & c'est un des plus nobles usages, que la raison puisse faire des armes, dont elle n'abuse que trop aujourd'hui. En vain, cet esprit philosophique, dont notre siècle fait vanité, prétend-il soulever l'une contre l'autre. Leurs intérêts sont les mêmes; & suivant la judicieuse remarque d'un de nos plus grands Magistrats, *la raison n'est que la religion naturelle, & la religion n'est qu'une raison surnaturelle*. Nous sommes plus éclairés que nos peres. Le jour qui nous luit, a dissipé ces fantômes ténébreux, nés dans le sein de l'ignorance; mais, en proscrivant les erreurs, souvenons-nous qu'il est en tout genre un juste milieu, qu'habitent la vérité, la sagesse & la vertu. Rien n'est plus utile en soi que la philosophie; mais, l'abus en est dangereux. » On peut la comparer dit » le philosophe Bayle à des poudres si corrosives, qu'après » avoir consumé les chairs baveuses d'une plaie, elles rongeroient la chair vive, carieroient » les os, & perceroient jusqu'aux » moëlles. La philosophie réfute » d'abord les erreurs; mais, si on » ne l'arrête point-là, elle attaque les vérités; & quand on la » laisse faire à sa fantaisie, elle » va si loin, qu'elle ne sçait plus » où elle en est, & ne trouve » plus où s'asseoir. Il faut imputer » cela à la foiblesse de l'esprit de » l'homme, ou au mauvais usage, » qu'il fait de ses prétendues forces. «

BARUCH, *Baruch*, Βαρούχ, (*a*) fils de Nérias & petit-fils de Maasias, étoit d'une illustre famille de la tribu de Juda. Saraïas, son frere, avoit un emploi très-important à la cour du roi Sédécias.

Baruch s'attacha au prophéte Jérémie, & fut son plus fidele disciple. Il lui servit de secrétaire pendant sa vie, & ne le quitta qu'après sa mort. Sous le regne de Joakim, roi de Juda, pendant que Jérémie étoit en prison, ce

(*a*) Jerem. c. 32. v. 2. *& seq.* c. 36. v. 1. *& seq.* c. 43. v. 3. *& seq.* c. 45. v. 1. *& seq.* c. 51. v. 59. *& seq.* Baru. c. 1. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 337, 343.

prophéte reçut ordre du Seigneur, de mettre en écrit toutes les prophéties, qu'il avoit publiées jusqu'alors. Jérémie appella donc Baruch; & Baruch écrivit dans un rouleau toutes les paroles, que le Seigneur avoit dites à Jérémie, & que Jérémie lui dictoit. Jérémie ensuite donna cet ordre à Baruch : » Je suis enfermé, & je » ne puis entrer dans la maison » du Seigneur. Entrez-y donc » vous-même, & prenant ce li- » vre où vous avez écrit les pa- » roles du Seigneur, que je vous » ai dictées, vous les lirez devant » le peuple dans la maison du » Seigneur, au jour du jeûne. » Vous les lirez aussi devant tous » les hommes de Juda, qui vien- » nent de leurs villes, pour voir » s'ils se prosterneront avec une » humble priere devant le Sei- » gneur, & si chacun reviendra » de sa voie corrompue, parce » que le Seigneur a parlé contre » ce peuple dans son indignation » & dans sa grande fureur. «

Baruch exécuta tout ce que le prophéte Jérémie lui avoit ordonné. La cinquième année de Joakim, au neuvième mois, on publia un jeûne devant le Seigneur à tout le peuple, qui étoit dans Jérusalem, & à tous ceux qui étoient venus des villes de Juda dans Jérusalem. Baruch lut dans le livre les paroles de Jérémie dans la maison du Seigneur, en la chambre de Gamarias, fils de Saphan & Docteur de la loi, dans le vestibule supérieur, à la porte neuve de la maison du Seigneur, en présence de tout le peuple. Michée, fils de Gamarias, ayant entendu toutes les paroles du Seigneur, écrites dans ce Livre, descendit en la maison du Roi dans la chambre du secrétaire, où tous les Grands étoient assis; & il leur rapporta toutes les paroles, que Baruch venoit de lire dans ce Livre devant le peuple. Tous les Grands envoyérent donc à Baruch, Judi, fils de Nathanias, pour lui dire : » Prenez le livre, » que vous avez lu devant le peu- » ple, & venez ici. « Baruch prit le livre, & les vint trouver. Ils lui dirent. » Asseyez-vous-là, & lisez » ce livre devant nous. « Et Baruch le lut devant eux. Ayant donc entendu toutes ces paroles, ils s'entreregardérent tous avec étonnement; & ils dirent à Baruch: » Il faut que nous donnions » avis au Roi de tout ce qui est » écrit dans ce livre. » Et ils l'interrogérent en lui disant : » Dé- » clarez-nous comment vous avez » recueilli toutes ces paroles de » la bouche de Jérémie. « Baruch leur répondit que Jérémie dictoit de sa bouche toutes ces paroles, comme s'il les eût lues dans un livre; & que lui, il les écrivoit dans ce livre avec de l'encre. Les Princes dirent à Baruch, qu'il allât se cacher, aussi-bien que Jérémie.

Ayant laissé ensuite le livre en dépôt dans la chambre d'Élisama secrétaire, ils allérent trouver le Roi dans le vestibule de son palais, & lui rapportérent tout ce qu'ils avoient entendu. Alors, le Roi envoya Judi pour prendre le livre; & Judi, l'ayant pris dans la chambre d'Élisama, le lut de-

vant tous les Grands, qui l'environnoient. Le Roi étoit dans son appartement d'hiver, au neuvième mois, & il y avoit devant lui un brasier ardent. Judi ayant lu trois ou quatre sections, le Roi coupa le rouleau avec le canif du secrétaire, & le jetta dans le feu de ce brasier, jusqu'à ce que tout le volume fût consumé. Le Roi & tous ses serviteurs, qui entendirent les paroles de ce livre, n'eurent point de peur, en les écoutant, & ils ne déchirérent point leurs vêtemens. Et même Elnathan, Dalaïas & Gamarias ayant supplié le Roi que ce livre ne fût point brûlé, il ne les écouta point. Il commanda de plus d'arrêter Baruch avec le prophéte Jérémie; mais, le Seigneur les cacha. Cependant, le Seigneur adressa la parole à Jérémie, & lui dit : » Prenez un autre livre, & écri» vez-y tout ce qui étoit dans le » premier, que Joakim a brûlé. « Jérémie prit donc un autre livre, & le donna à Baruch, qui y écrivit toutes les paroles, qui étoient dans le livre, que Joakim avoit brûlé, selon que Jérémie les lui dictoit de sa bouche, & il ajoûta beaucoup d'autres choses semblables.

L'attachement de Baruch à Jérémie lui attira plusieurs persécutions & divers mauvais traitemens. Il tomba un jour dans le découragement, & se plaignit amérement de tant de maux; mais, Dieu le rassura par la bouche de Jérémie. Depuis ce tems-là, il demeura plus ferme & plus tranquille. La quatrième année de Sédécias, Baruch alla à Babylone, avec Saraïas, son frere, & y porta une longue lettre de Jérémie, dans laquelle ce prophéte prédisoit les malheurs, qui devoient arriver à Babylone, & promettoit aux captifs qu'ils seroient un jour remis en liberté. Baruch exécuta les ordres du Prophéte, lut sa lettre au roi Jéchonias & aux autres captifs; après quoi, il la jetta dans l'Euphrate, ainsi que Jérémie le lui avoit commandé.

Les captifs, touchés de componction par la lecture de la lettre de Jérémie, donnérent à Baruch quelque argent, pour en offrir des sacrifices au Seigneur dans son temple de Jérusalem. Ils écrivirent aussi à leurs freres, qui étoient dans cette ville, une longue lettre, dont Baruch fut apparemment le secrétaire, & qui se trouve dans les cinq premiers chapitres du livre, qui porte son nom. Après son retour à Jérusalem, il continua d'être également attaché à Jérémie; & lorsque Jérusalem étoit assiégée par Nabuchodonosor, ce Prophéte ayant été mis en prison, Baruch y fut aussi enfermé. Pendant ce tems-là, le Seigneur parla à Jérémie en ces termes : » Hanaméel, fils de Sellum » votre oncle, vient vous trou» ver pour vous dire : achetez » mon champ, qui est à Ana» thoth, parce que c'est vous qui » avez droit de l'acheter, comme » étant le plus proche parent. « Hanaméel vint effectivement, & Jérémie acheta le champ qui étoit à Anathoth. Il en écrivit le contract, & le cacheta en présence

de témoins ; après cela, il le remit à Baruch, & lui dit devant tout le monde : » Voici ce que dit le » Seigneur des armées, le Dieu » d'Israël : Prenez ces contrats, ce » contrat d'acquisition qui est ca- » cheté, & cet autre qui est ou- » vert, & mettez-les dans un pot » de terre, afin qu'ils puissent se » conserver long-tems ; car, voi- » ci ce que dit le Seigneur des ar- » mées, le Dieu d'Israël : On pos- » sédera encore, en cette terre, » des maisons, des champs & des » vignes. «

Après la prise de Jérusalem, Nabuzardan, général de l'armée de Nabuchodonosor, témoigna beaucoup de considération à Baruch, le mit en liberté, & lui permit d'aller où il voudroit avec Jérémie. Ceux d'entre le peuple, qui étoient restés dans le païs sous la conduite de Godolias, ayant pris la résolution d'aller en Égypte ; comme Jérémie s'opposoit à ce voyage, on s'en prit à Baruch, & on prétendit que c'étoit lui qui faisoit parler le Prophéte, & qui le détournoit de ce dessein. Enfin, Jérémie & Baruch ayant été obligés de suivre le peuple en Égypte, Jérémie y mourut ; & Baruch se retira à Babylone, où il mourut, suivant les Rabbins, la douzième année de la captivité.

Pour ce qui est du livre de Baruch, que l'on met ordinairement avec celui de Jérémie, & que l'on place à la fin des écrits de ce prophéte, nous ne l'avons plus en Hébreu, mais seulement en Grec. Les Juifs, qui se font une loi de ne recevoir dans leur Canon des écritures, que les livres qui sont Écrits en leur langue, en excluent Baruch. Saint Jérôme parle de cet ouvrage d'une manière, qui marque qu'il n'en faisoit pas le même cas que des autres livres Canoniques. On ne trouve point Baruch dans les anciens catalogues des Écritures, cités dans les Peres & dans les Conciles. Les Protestans & même quelques Auteurs Catholiques ne le comptent pas au nombre des livres Canoniques.

On répond à tout cela, que l'exemple des Juifs, qui ne reçoivent pas Baruch dans leur Canon, n'est pas une raison pour nous le faire abandonner. Nous avons d'autres livres, qu'ils n'ont point admis pour Canoniques, & que nous recevons cependant comme tels. Si les anciens catalogues de l'Église n'en ont point fait mention, c'est qu'ils le comprenoient sous le nom de Jérémie. Les conciles de Florence & de Trente l'ont nommément mis dans le Canon ; & les anciens Peres, comme Saint Irénée, Saint Cyprien, Saint Clément d'Alexandrie, Eusébe, Saint Ambroise, Saint Augustin, Saint Basile, Saint Chrysostôme, Saint Épiphane, & d'autres, l'ont cité comme partie de l'Écriture Sainte ; mais, ils le citent assez souvent sous le nom de Jérémie. Encore aujourd'hui, l'Église, lorsqu'elle employe les écrits de Baruch dans son Office, les cite sous le nom de Jérémie.

BARUCH, *Baruch*, Βαρούχ,

(a) fils de Zachaï, fut un de ceux, qui, au retour de la captivité de Babylone, contribuérent au rétablissement de Jérusalem. Il bâtit sur la montagne un double espace, depuis l'angle jusqu'à la porte de la maison du grand-prêtre Éliasib.

BARUTH, *Baruth*, qu'on dit être la même ville que Béryte. *Voyez* Béryte.

BARYPYCNI, *Barypycni*, Βαρύπυκνοι, (b) nom, que les Anciens donnoient aux intervalles dansés ou serrés dans le tétracorde le plus grave.

BARZAENTE, *Barzaentes*, (c) Satrape, qui eut part à la conjuration de Bessus contre le roi Darius. Appréhendant le supplice, qu'il avoit mérité, il s'enfuit aux Indes, & devint gouverneur des Drances. Il l'étoit encore, lorsqu'Alexandre pénétra dans ce païs; & comme il avoit porté les Arachosiens à la révolte, il fut pris & mené au Roi avec trente éléphans. Alexandre fit mettre ce traître sous bonne garde.

BARZANE, *Barzanes*, (d) prince qui regnoit en Arménie, du tems de Ninus, roi de Babylone. Comme le royaume d'Arménie étoit fort à la bienséance des Babyloniens, Ninus étoit à peine monté sur le trône, qu'il tourna ses forces de ce côté-là. Barzane intimidé par la prise de quelques-unes de ses places, aima mieux avoir recours à la clémence du vainqueur, que d'attendre les dernières extrêmités. Il en fut reçu avec beaucoup d'humanité; & Ninus ne lui imposa d'autres conditions, que celles de lui fournir des vivres & de le suivre avec son armée.

BARZAPHARNÈS, *Barzapharnes*, Βαρζαφάρνης, (e) général des armées de Pacorus, roi des Parthes. Il servit utilement son maître à la conquête de la Syrie. L'année suivante, qui étoit la 71e avant J. C., il vint au secours d'Antigonus, roi des Juifs, contre Hérode, son compétiteur. Il prit prisonniers Hyrcan & Phasaël, fut cause de la mort de celui-ci, fit saccager le palais d'Hérode, qui avoit pris la fuite, ravagea la ville & tout le païs des environs, & mena Hyrcan prisonnier à Babylone, après que son neveu lui eut fait couper les oreilles. Barzapharnès fut tué depuis dans une bataille contre Ventidius.

BARZENTE, *Barzentes*, le même que Barzaente. *Voyez* Barzaente.

BAS, roi de Bithynie, fils & successeur de Botiras. L'histoire de ce Prince se trouve ci-après à l'article de Bithynie. *Voyez* Bithynie.

BAS, *Calceus*. (f) Les Bas des Parthes étoient fort larges, atta-

(a) Esdr. L. II. c. 3. v. 20.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVII. pag. 73.

(c) Q. Curt. L. VI. c. 6. L. VIII. c. 13.

(d) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 356.

(e) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 494, 495. de Bell. Judaïc. pag. 730, 731. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 342.

(f) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 77.

chés à l'extrêmité de la jambe près des souliers, & semblables à des guêtres de toile.

BASAIA, *Basaia*, Βααρία, (*a*) fils de Melchias, étoit de la race de Gerson. Il fut pere de Michel.

BASAIAS, *Basaias*, le même que le précédent. *Voyez-en* l'article.

BASALAS, *Basalas*, frere d'Achémon. *Voyez* Achémon.

BASALTE, *Basalte*, (*b*) sorte de pierre. Pline nous dit, à l'occasion du Basalte : *Invenit eadem Ægyptus in Æthiopia, quem vocant Basalten, ferrei coloris atque duritiæ ; undè & nomen ei dedit. Nunquam hic major repertus est quam in templo Pacis, ab imperatore Vespasiano Augusto dicatus, argumento Nili, XVI. liberis circa ludentibus, per quos totidem cubiti summi incrementi augentis se amnis intelliguntur. Non absimilis illi narratur in Thebis delubro Serapis, ut putant, Memnonis statuæ dicatus, quem quotidiano solis ortu contactum radiis crepare dicunt.*

Les mêmes Égyptiens ont découvert en Éthiopie le Basalte, qu'ils nomment ainsi, parce qu'il a la couleur & la dureté du fer. Ce passage nous apprend que le mot *Basalte* est Égyptien. *On n'en a jamais trouvé de plus grand morceau, que celui qui a été consacré dans le temple de la Paix par l'empereur Vespasien. Il représente le Nil avec seize enfans, qui jouent au tour de lui, & indiquent la plus grande crue du fleuve à ce même nombre de coudées.*

J'avoue, dit M. le comte de Caylus, que je ne puis me persuader qu'une pierre d'une dureté pareille à celle du Basalte, ne fournisse pas des blocs de la plus grande étendue à ceux, qui ne seront pas retenus par la dépense. Je crois seulement, ajoûte M. le comte de Caylus, qu'on n'en avoit point vu de plus grand morceau à Rome, dans le tems que Pline écrivoit ; car, on doit avoir la même idée de cette pierre, que de celle dont parle Strabon, & que l'on tiroit des rochers, que l'on voyoit à droite & à gauche, en allant de Syène à Philé. » Ils » sont, dit Strabon, d'une pierre » noire & dure, de laquelle on » fait des mortiers. «

Un autre ouvrage [de Basalte, poursuit Pline], *que l'on dit aussi considérable que celui-ci* [le Nil], *a été consacré dans le temple de Sérapis à Thébes. On assure qu'il représente la statue de Memnon, qui rend des sons tous les jours, quand les rayons du Soleil levant viennent la frapper.*

Il ne faut pas confondre la statue de Memnon, dont parle Pline, avec celle qui subsiste, & qui a inspiré une si grande curiosité aux voyageurs anciens & modernes. Non seulement cette dernière est colossale, mais elle est de granite. D'ailleurs, elle étoit antique à l'égard de Pline, puis-

(*a*) Paral. L. I. c. 6. v. 40.
(*b*) Plin. Tom. II. p. 734. Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. V. p. 12. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 106.

qu'elle étoit placée, de son tems, dans l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui; c'est-à-dire, hors de la ville de Thébes, assez près des tombeaux des anciens rois d'Égypte, & qu'elle avoit été élevée avant la conquête, que les Perses firent de ce païs; au lieu que la statue de Basalte, que Pline présente comme un objet beaucoup moins considérable, étoit consacrée dans un temple de Sérapis, dont le culte n'a été introduit en Égypte que sous les Ptolémées. D'un autre côté, on ne peut rien conclure, du moins avec certitude, du rapport de Pline, au sujet de la statue du Nil. On ignore à Rome la situation du temple de la Paix, & l'on n'y connoît point ce monument du Nil. Celui, qui subsiste dans cette ancienne capitale du monde, est de marbre blanc. On pourroit le regarder comme une très-belle copie de l'ouvrage exécuté en Basalte. Du moins, l'un & l'autre représentoient exactement le même sujet.

Si la conjecture est permise, on peut dire que la figure antique du Nil, que nous connoissons, n'a pu être tirée que d'un bloc de huit à neuf pieds de longueur, sur cinq ou six de hauteur, & qu'il est vraisemblable, qu'une statue, placée dans un temple de Rome & par un Empereur, ait eu des proportions capables d'en imposer. Par conséquent, dit M. le comte de Caylus, je suis persuadé que la statue de Basalte, que Pline a citée, devoit être à peu près de ce volume. Un bloc d'une pareille dimension, continue notre Antiquaire, autorise encore ce que les raisons naturelles m'ont fait dire plus haut sur la possibilité d'avoir des blocs considérables d'une matière, que Pline n'a peut-être regardée que comme médiocre dans son volume, qu'en la comparant au granite, dont les blocs n'ont point de grandeur limitée, & que l'on voyoit fréquemment avoir trente pieds & plus de longueur, avec une largeur très-considérable. En ce cas, le raisonnement de Pline seroit très-conséquent & très-digne de lui. Cela est d'autant plus croyable, que les statues Egyptiennes & de Basalte, que M. le comte de Caylus avoit vues, n'étoient pas plus grandes que le naturel. Les Auteurs mêmes ne font mention d'aucun colosse de cette matière, quoiqu'il eût été facile de les composer de plusieurs morceaux. Ce n'est point ici le lieu de discuter plus au long ces points de critique.

Il ne sera pas hors de propos d'avertir le Lecteur, de l'abus, que les curieux, & principalement ceux d'Italie, font souvent du nom de Basalte; car, ils le donnent à des pierres dures, à la vérité, & dont le grain est fin, mais qui n'ont pas la couleur du fer. Cependant, cette qualité distingue particulièrement l'espèce de cette pierre. Nous sommes si éloignés de connoître toutes les matières, que les Égyptiens employoient, & plus encore de sçavoir les noms par lesquels ils les désignoient, que nous devons, ce semble, être attentifs à ne pas confondre les espèces, que nous pouvons distinguer.

BASAN, *Basan*, Βασάν, (a) païs, qui échut à la demi tribu de Manassé. Dom Calmet le place dans la Pérée ; c'est-à-dire, au de-là du Jourdain, au nord des tribus de Gad & de Ruben. Ce sçavant Bénédictin ajoûte qu'il est borné à l'orient, par les monts de Galaad & le canton d'Ammon, avec l'Idumée orientale; au nord, par le mont Hermon; au midi, par le torrent de Jabok; & à l'occident, par le Jourdain. Le païs de Basan fut conquis par les enfans d'Israël, du tems de Moïse. Voici comme l'Écriture raconte la chose.

Moïse ayant envoyé des gens pour reconnoître Jazer, ils prirent les bourgades, qui en dépendoient, & exterminérent les Amorrhéens, qui y habitoient. Les Israëlites, s'étant ensuite tournés, montérent par le chemin de Basan ; mais, Og, roi du païs, ayant appris cette nouvelle, marcha au-devant d'eux avec tout son peuple pour leur livrer bataille à Édraï. Alors, le Seigneur dit aux Israëlites, qu'ils n'avoient rien à craindre, parce qu'il leur avoit livré ce Prince avec tout son peuple & son païs. En effet, l'action s'étant donnée, le roi de Basan fut vaincu & même tué, ainsi que tous ses gens, sans qu'il y en eût un seul d'épargné. On ravagea les villes. Pas une ne put échapper. Elles furent toutes prises, au nombre de soixante avec le païs d'Argob. Elles étoient fortifiées de bonnes & hautes murailles, ayant des portes & des barres, sans compter un grand nombre de bourgs, qui n'avoient point de remparts. On passa au fils de l'épée les habitans sans distinction. Hommes, femmes, enfans, tout fut exterminé. On se saisit ensuite des troupeaux & des dépouilles des villes. Og fut en même tems, & le dernier roi de Basan, & le dernier de la race des Géans.

Le païs de Basan passoit pour un des plus fertiles du monde. On loue principalement ses bons pâturages, ses chênes, son beau bétail.

BASARA, *Basara*, Βόσσορα, (b) ville de Judée, qui étoit située dans la tribu de Gad. Il en est parlé dans les Maccabées, où on lit que Judas Maccabée & Jonathas, son frere, après avoir passé le Jourdain & marché durant trois jours dans le désert, apprirent des Nabuthéens, que plusieurs d'entre leurs freres avoient été enfermés dans Basara, ainsi que dans quelques autres places, qui étoient toutes grandes & fortes.

BASCA, *Basca*, la même que Bascama. *Voyez* Bascama.

BASCAMA, *Bascama*, (c) Βασκαμᾶ, ville de la Terre Sainte dans la tribu de Juda. Elle est célebre par la mort de Jonathas Maccabée, qui y fut tué par Tryphon. Simon, son frere, envoya querir ses os pour les enterrer à Modin, qui étoit la ville de leurs peres.

(a) Numer. c. 21. v. 32. & *seq.* Deuter. c. 3. v. 1. & *seq.* Reg. L. III. c. 4. v. 13.

(b) Maccab. L. I. c. 5. v. 26.

(c) Maccab. L. I. c. 13. v. 23. & *seq.*

On croit que c'eſt la même que Bezec ou Baſcath, dans la tribu de Juda. Bezec n'étoit pas loin de Bethſan, où l'on paſſoit le Jourdain, pour aller au païs de Galaad.

BASCATH, *Baſcath*, (*a*) ville de Paleſtine, qui étoit ſituée dans la tribu de Juda.

BASEMATH, *Baſemath*, (*b*) Βασεμὰθ, fille d'Élon Héthéen. Elle fut mariée à Éſaü; & ce mariage ſe fit contre le gré d'Iſaac & de Rébecca. Il en naquit un fils, qui fut nommé Rahuel. Baſemath eſt dite ailleurs fille d'Iſmaël.

BASEMATH, *Baſemath*, (*c*) Βασεμὰθ, fille de Salomon, qui épouſa Achimaas, intendant de Nephthali.

BASÉUS [RUFUS], *Rufus Baſæus*, (*d*) parvint du plus bas dégré de la milice, au rang de Préfet du Prétoire. Il étoit né pauvre païſan; & il retint toute ſa vie la groſſierté de ſon premier état, parlant ſi mal, qu'à peine pouvoit-on l'entendre. Il ne laiſſa pas de devenir un excellent officier; & il eſt une preuve que la nature toute ſeule, lorſqu'elle eſt forte & vigoureuſe, ſe ſuffit à elle-même pour former, ſans le ſecours de l'éducation, des hommes de mérite. Ce fut un des Généraux, qui ſe ſignalérent le plus ſous les ordres de Marc-Auréle dans la guerre des Marcomans.

BASILE, *Baſilus*, (*e*) étoit ami particulier de Cicéron. C'eſt à lui qu'eſt adreſſée la quinzième, ou, ſelon d'autres, la ſeizième lettre du ſixième livre des Lettres de Cicéron à ſes amis. On croit que ce Baſile eſt celui, que les Hiſtoriens appellent Lucius Minucius Baſilius, & qui, après avoir été des plus attachés à la fortune de Céſar, ne laiſſa pas d'être des premiers à conjurer contre lui, avec ſes aſſaſſins, & fut enſuite lui-même aſſaſſiné par ſes eſclaves.

BASILÉE, *Baſilea*, Βασίλεια, (*f*) nom d'une iſle, que Diodore de Sicile place à l'oppoſite de la Scythie & au de-là des Gaules. C'étoit dans cette iſle ſeule, ſelon cet Écrivain, que les flots de la mer jettoient l'ambre. Les Anciens ont débité ſur cette matière des fables tout-à-fait incroyables, & dont l'expérience a découvert la fauſſeté. Mais, la vérité eſt, ajoûte Diodore de Sicile, que l'ambre ſe recueille ſur les rivages de l'iſle Baſilée, & que les habitans de cette iſle le tranſportent au continent voiſin, d'où enſuite on l'envoie dans nos cantons.

La queſtion, c'eſt de ſçavoir quelle étoit cet iſle, & où il faut chercher ſa véritable poſition? Au rapport de Pline, Pythéas nommoit ainſi une iſle, que Xénophon de Lampſaque appelloit Baltie, & qu'il diſoit être d'une étendue immenſe, à trois journées de navigation du rivage des Scythes.

(*a*) Joſu. c. 15. v. 39.
(*b*) Geneſ. c. 26. v. 34. c. 36. v. 3. & ſeq.
(*c*) Reg. L. III. c. 4. v. 15.
(*d*) Diod. Sicul. pag. 803, 804. Crév. Hiſt. des Emp. T. IV. pag. 4[illegible]1.
(*e*) Cicer. ad Amic. L. V[illegible]. Epiſt. 15. vel. 16.
(*f*) Diod. Sicul. pag. 209, 210. Plin. Tom. I. p. 220.

Timée, qui la nommoit aussi Basilée, ne la mettoit qu'à une journée de trajet du rivage des Scythes. On ne doute point que ces Auteurs n'aient voulu désigner la Scandinavie, que les Anciens ont prise long-tems pour une isle, quoique ce n'en soit pas une.

BASILÉE, *Basilia*, Βασίλεια, ville d'Italie, selon Trallien, cité par Ortélius.

BASILÉE, *Basilia*, Βασίλεια, (*a*) ville, dont parle Ammien Marcellin; & cet Auteur est le premier qui en fasse mention. C'est au sujet de la construction d'une forteresse auprès de cette ville par l'empereur Valentinien I, vers l'an de J. C. 374.

Les Itinéraires ne connoissent point Basilée, quoiqu'ils indiquent une route qui passoit bien près de cette ville. La destruction d'Auguste, capitale des Rauraces, a beaucoup contribué à l'agrandissement de Basilée; de manière que dans la Notice des provinces de la Gaule, cette ville étant appellée *civitas Basiliensium*, il n'est fait mention de l'autre qu'en qualité de *castrum Rauracense*. Dans le moyen âge, le nom de Basilée est pour l'ordinaire *Basela* ou *Basula*. C'est aujourd'hui Basle, en Suisse, capitale du canton de même nom.

BASILÉE, *Basilia*, Βασίλεια, (*b*) lieu de la gaule Belgique. Il en est parlé dans l'Itinéraire d'Antonin, qui place ce lieu entre Durocortorum, ou Rheims, & Axuenne. La distance étoit de X à l'égard de Durocortorum, & de XII à l'égard d'Axuenne. Parce qu'on n'a pas d'autre notion de Basilée, l'emplacement, qui lui conviendroit, peut paroître incertain. Cependant, en suivant la direction de la route, on voit un lieu dans l'intervalle des rivières de Vesle & de Suippe, sous le nom de Bacone, dont la distance à Rheims ne s'éloigneroit pas de l'indication des 10 lieues Gauloises à l'égard de Durocortorum; parce qu'étant d'environ 12000 toises, elle ne passe le calcul de 10 lieues que d'une fraction. Cela pourroit peut-être fixer la position de Basilée, au témoignage de M. d'Anville.

BASILÉE, *Basilia*, Βασίλεια, lieu très-fortifié dans la Scythie d'Europe, sur le fleuve Tapsis, vers le Bosphore Cimmérien, selon Diodore de Sicile.

BASILÉE, *Basilea*, Βασίλεια, (*c*) fille d'Uranus & de Titéa. Elle avoit plusieurs sœurs, aussi-bien que plusieurs freres, connus sous le nom de Titans. Comme elle étoit la première, elle étoit aussi la plus sage & la plus habile. Elle éleva tous ses freres, & elle avoit pour eux une amitié de mere. Quand son pere passa au rang des dieux, les peuples, & sur tout ses freres, l'obligérent de monter sur le trône. Elle étoit encore vierge; & par un excès de pudeur, elle ne vouloit pas se marier. Mais enfin, pour avoir des enfans, qui pussent succéder à sa couronne, elle épousa

(*a*) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.
(*b*) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.
(*c*) Diod. Sicul. p. 133.

Hypérion, celui de ses freres qu'elle aimoit le plus. Elle en eut un fils & une fille, Hélius & Sélené, tous deux admirables par leur beauté & par leur vertu. Cependant, ces avantages attirérent sur Basilée l'envie de ses freres, qui, craignant d'ailleurs qu'Hypérion ne voulût se rendre maître du royaume, conçurent un dessein exécrable ; ils conjurérent entr'eux d'égorger Hypérion & de noyer dans l'Éridan son fils Hélius, qui n'étoit encore qu'un enfant.

Quand Sélené apprit ce malheur, comme elle aimoit son frere uniquement, elle se jetta du haut du Palais en bas. Pendant que Basilée cherchoit le long du fleuve le corps de son fils Hélius, elle s'endormit de lassitude. Elle crut voir son fils, qui l'appella & lui recommanda de ne point s'affliger de la mort de ses enfans. Il ajoûta que les Titans recevroient le châtiment, qu'ils méritoient; que sa sœur & lui alloient être admis au rang des dieux par l'ordre du destin ; que ce qui s'appelloit autrefois dans le ciel, le feu sacré, s'appelleroit Hélius ou le Soleil, & qu'on donneroit à l'astre, appellé Mené, le nom de Sélené ou de Lune. S'étant réveillée, elle raconta son songe à ceux, qui la suivoient, & leur défendit de la toucher. Aussi-tôt, elle tomba dans une espèce de fureur. Prenant en main les jouets de sa fille, qui pouvoient faire du bruit, elle erroit par tout le païs; & se mettant à courir & à danser, les cheveux épars, comme elle auroit fait au son des tambours & des tymbales, elle excitoit la compassion de tous ceux qui la voyoient. Tout le monde en ayant pitié, quelques-uns voulurent l'arrêter. Mais aussi-tôt, il tomba une grande pluie, accompagnée d'horribles éclats de tonnerre. Sur ces entrefaites, Basilée disparut. Le peuple, changeant alors sa douleur en vénération, plaça Hélius & Sélené entre les astres. On éleva des autels en l'honneur de leur mere ; & on lui offrit des sacrifices, au bruit des tambours & des tymbales, à l'imitation de ce qu'on lui avoit vu faire.

BASILÉE, *Basilea*, *Βασίλεια*. (*a*) M. le comte de Caylus, dans son Antiquité, présente un monument singulier par la disposition des personnages, qui le composent ; l'Inscription est telle, ΑΣιος ΤΩ ΕΥΣΙΠΠΩΙ ΚΑΙ ΤΗΙ ΒΑΣΙΛΕΙΑΙ; c'est-à-dire, *Asius Eusippo & Basileæ*.

Basilée est assise sur une pierre longue & quarrée. Elle a les cheveux courts & sans aucune parure. Elle n'est point vêtue ; mais, elle est couverte depuis la ceinture jusqu'à la cheville des pieds par une étoffe simple & point taillée, mais simplement jettée sur elle. On voit, à ses côtés, & sur le premier plan, une petite figure entièrement vêtue. Il est vraisemblable, qu'elle représente sa fille, qui lui a survécu. Cet enfant est placé sur un retable à l'extrêmité

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. VI. pag. 178, 179.

duquel

duquel, on voit un vase à deux anses & d'une assez mauvaise forme, mais qui ne rappelle pas moins l'idée d'un sacrifice fait par cet enfant, au bon Génie représenté par un serpent de bas-relief, exécuté sur la pierre quarrée, qui porte Basilée. Eusippe est assis devant elle sur une chaise sans dossier, & dont les pieds sont fermés comme des balustrades. Il a les cheveux courts & la tête ceinte d'une bandelette; ce qui pourroit le faire regarder comme un Poëte, d'autant plus qu'il tient une main élevée en parlant à Basilée. Il est vrai cependant qu'il s'exprime avec modération. Il est couvert d'un manteau assez négligemment placé sur ses épaules, & dont les extrêmités recouvrent les jambes jusqu'à la cheville des pieds. Un cordon, arrangé en feston, duquel il pend des glands, couronne agréablement cette composition. Mais, une serpette, soûtenue par le cordon, & placée au-dessus de Basilée, ne peut constamment avoir de rapport qu'à elle. M. le comte de Caylus dit qu'il est d'autant plus surpris de cet attribut, que Basilée paroît être d'une condition noble, & qu'on ne doit point lui avoir donné l'instrument d'une profession vile. Cette circonstance paroît difficile à comprendre, à moins qu'on ne veuille regarder cette serpette comme un emblême; mais, l'allusion nous est inconnue, & nous ignorons si quelque Auteur a parlé de cet instrument.

BASILES, *Basilæ*, Βασίλαι, (*a*) nom de certains prêtres de Saturne. Ils sacrifioient tous les ans à ce dieu, au mois de Mars dans le tems de l'équinoxe, sur le sommet du mont Saturne.

ΒΑΣΙΛΕΥΣ, *Rex*, (*b*) Roi. Dans les plus anciens tems, les Rois étoient ministres ou pontifes de la religion. Lorsque la Royauté fut abolie à Athènes, on donna le titre de Roi, Βασιλεύς, à un des Archontes, qui devoit représenter les anciens Rois dans certaines fonctions religieuses. A Rome, après l'expulsion des Rois, on institua le *Rex sacrificulus* pour le même ministère. Lorsque les Empereurs Romains eurent élevé la puissance monarchique sur les ruines de la République, ils réunirent en leur personne le sacerdoce & l'empire. Nous voyons que sous les premiers Empereurs, quelques Princes de l'Orient, tels que les Pontifes, Princes d'Olba en Cilicie, avoient conservé l'autorité & l'exercice des deux puissances. Dans les villes Grecques, dont le gouvernement étoit démocratique, les fonctions du Roi, Βασιλεὺς, avoient rapport à la religion. Outre un exemple constaté par un marbre de Chalcédoine, on en trouve plusieurs autres sur les marbres de Cyzique.

BASILIC, *Basiliscus*, sorte de serpent ou de dragon fabuleux, chez les Anciens. On le croyoit de médiocre grosseur, & on pré-

(*a*) Pauf. p. 380.

(*b*) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. II. pag. 173. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 4.

tendoit qu'il avoit sur la tête des éminences en forme de couronne.

On distinguoit trois espèces de Basilics. Les uns brûloient & enflammoient tout ce qu'ils regardoient; les autres causoient, par le même moyen, la terreur & la mort; les Basilics de la troisième espèce avoient la funeste propriété de faire tomber la chair de tous les animaux, qu'ils touchoient. Enfin, il y avoit une autre espèce de Basilic, qui étoit produit par les œufs des vieux coqs. Toutes ces absurdités n'ont été que trop répétées par les Naturalistes. De pareils contes méritent à peine d'être rapportés.

BASILICIDES, *Basilicides*, nom d'un des Auriges du Cirque.

BASILICUM, *Basilicum*, (*a*) espèce d'ajustement ou de vêtement des Anciens, dont la nature nous est encore inconnue. On croit que c'étoit un des ajustemens des femmes.

BASILIDE, *Basilides*, Philosophe natif de Scythopolis. Il florissoit dans le second siécle du tems de Marc-Auréle Antonin, qui l'estimoit beaucoup. On dit qu'il fut un des précepteurs de Lucius Vérus; mais, Jules Capitolin n'en fait point mention.

BASILIDES, *Basilides*, (*b*) prêtre de l'oracle du mont Carmel, vivoit du tems de Vespasien. Ce prince voulut consulter cet oracle sur sa future élévation; & le prêtre Basilides, après avoir considéré les entrailles des victimes à diverses reprises: » Quels » que soient vos desseins, dit-il, » ô Vespasien! assurez-vous qu'ils » auront une heureuse issue. Soit » que vous ayez entrepris de bâ- » tir un palais, ou d'étendre vos » possessions, ou d'augmenter le » nombre de vos esclaves, les » destins vous promettent une » ample & magnifique habitation, » des terres grandes & fertiles, & » un nombre infini de vaisseaux. « La renommée, qui avoit d'abord divulgué cette réponse incertaine, en donnoit alors l'explication. Les peuples n'avoient point d'autre conversation, & on en entretenoit surtout Vespasien, qui en étoit l'objet.

BASILIDES, *Basilides*, (*c*) un des Premiers de l'Égypte, vivoit aussi du tems de Vespasien. Nous sçavons que ce Prince avoit de l'esprit & du jugement; mais, il n'en donnoit pas moins dans toutes les superstitions du Paganisme. Étant donc à Alexandrie, il résolut de consulter le dieu Sérapis dans son sanctuaire même. Il se rendit seul dans le temple, & défendit que Personne y fût admis. Dès qu'il y fut entré, il regarda derrière lui, & apperçut Basilides, qu'il sçavoit être retenu au lit malade à plusieurs journées d'Alexandrie. Étonné de cette aventure, il demanda aux Prêtres si ce jour-là Basilides étoit entré dans le temple, & à tous ceux qu'il rencontra, si on l'avoit vu dans la ville. Enfin, il sçut, par le

(*a*) Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. T. III. pag. 38.

(*b*) Tacit. Hist. L. II. c. 78. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 164.

(*c*) Tacit. Hist. L. IV. c. 82. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 301.

rapport des cavaliers, qu'il avoit dépêchés vers lui, qu'en ce moment même il étoit éloigné d'Alexandrie de quatre-vingt milles pas. Alors, il jugea que celui, qu'il avoit vu, n'étoit qu'un phantôme envoyé par les dieux, & que le nom de Basilides étoit un présage assuré que lui-même regneroit à Rome. On sçait que Basilides vient du Grec Βασιλεὺς, qui signifie *Rex*, Roi.

BASILIDIENS, *Basilidiani*, (*a*) sorte de secte, qui devoit son nom & son origine à Basilide. Ce Basilide, qui vivoit au commencement du second siécle de l'Ére Chrétienne, étoit sorti de l'école des Gnostiques, dont le chef étoit Simon le magicien. Il croyoit avec lui que Jesus-Christ n'avoit été homme qu'en apparence, & que son corps n'étoit qu'un phantôme; qu'il avoit donné sa figure à Simon le Cyrénéen, qui avoit été crucifié en sa place. Nous apprenons d'Eusébe que cet imposteur avoit écrit vingt-quatre livres sur les Évangiles, & qu'il avoit feint, je ne sçais, quels prophétes, à deux desquels il avoit donné les noms de Barcaba & de Barcoph. Nous avons encore les fragmens d'un Évangile de Basilide.

Ses disciples prétendoient qu'il y avoit des vertus particulières dans les noms, & enseignoient avec Pythagore & avec Platon, qu'ils n'avoient pas été inventés au hazard, mais qu'ils signifioient tous quelque chose de leur naturel. Basilide, pour imiter Pythagore, vouloit que ses disciples gardassent le silence pendant cinq ans. Suivant la doctrine de leur maître, ils croyoient que l'ame étoit punie en cette vie des péchés, qu'elle avoit commis auparavant. Ils enseignoient la Métempsycose, & nioient la résurrection de la chair, parce que, disoient-ils, le salut n'avoit pas été promis au corps. Ils ajoûtoient que dans chaque homme, il y avoit autour de l'ame raisonnable, plusieurs esprits, qui excitoient les différentes passions; que loin de les combattre il falloit leur obéir & se livrer aux desirs les plus déréglés.

Les Basilidiens, qui vivoient en Égypte, voulant avoir entre eux des marques certaines pour se reconnoître, & des signes qui leur assurassent l'hospitalité, signes appellés *Tesseræ* par les Romains, qui en portoient aussi, avoient adopté la plus grande partie des pierres anciennement travaillées par les Égyptiens, & les tables des Scarabées. Quelques-unes de ces tables étoient nues & sans ornement, comme on en trouve encore aujourd'hui. Ils les avoient remplies en tout sens de mots bisarres & de caractères Grecs, Cophtes & Hébreux, qui n'avoient de signification que pour eux, & dans lesquels on pouvoit reconnoître la religion, qu'ils professoient. Souvent pour rendre encore ces caractères plus inintelligibles, ils les plaçoient au côté de différentes figures, antiques à leur

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. II. pag. 39, 40.

égard, que ces tables portoient déjà. Ces pierres, qui forment un assemblage bisarre, sont répandues dans tous les cabinets de l'Europe, & connues sous le nom d'Abraxas.

BASILIE. *Voyez* Basilée.

BASILIQUE, *Basilica*, (*a*) terme qui est formé du Grec Βασιλεὺς, *Rex*, Roi. Il signifioit originairement un palais, ou une grande salle, ou un lieu public, avec portiques, aîles, tribunes & tribunal, où les Rois rendoient eux-mêmes la justice. Ce nom dans la suite fut aussi donné aux lieux, où les Magistrats la rendoient, au nom du Prince, & où les marchands s'assembloient, aussi-bien que les écoliers. Ceux-ci y alloient faire leurs déclamations.

Un Écrivain Latin nous apprend, dans trois ou quatre phrases, ce qu'étoit une Basilique. *Basilicum*, dit-il, *principio fuisse locum constat, quo sub tectum ad jus dicendum principes convenirent. Cui loco dignitatis gratiâ additum erat tribunal. Post id, quò esset ea quidem laxior, primariis tectis non sufficientibus, circumaddidêre porticus patulas intrinsecùs, hinc atque hinc, primùm simplices, mox etiam duplices. Addidêre insuper alii secundum tribunal transversamque alteram ambulationem, quam Causidicam nuncupamus; quòd illic Rhetorum turmæ causidicique versarentur. Erat porrò persimilis templo Basilica, proinde compari fermè modo exornabatur.* Ce passage peut servir d'interprétation à cet autre, qu'on lit dans Hirtius Pansa: *Eoque ipso die, meridianâ horâ, cùm in Basilicam iret, quidam Minutius Silo, cliens L. Racilii, libellum, quasi aliquid ab eo postularet, ut miles ei transdit.*

Il y avoit à Rome environ une vingtaine de Basiliques, qu'on appelloit *Æmilia*, *Julia*, *Fulvia*, *Antoniniana*, *Alexandrina*, *Argentaria*, celle de Caius & de Lucius Césars, *Marciana*, *Mattidia*, *Pompeiana*, *Porcia*, *Ulpia*, *Sicinii*, *Sempronia*, la Basilique de Neptune & plusieurs autres.

Il nous reste peu de choses de toutes ces Basiliques. L'ancien plan de Rome, fait sous Septime Sévère, dont on a beaucoup de fragmens, nous a conservé une bonne partie du plan de la Basilique Émilienne, que donne D. Bernard de Montfaucon avec une espèce d'avant-cour en demi-cercle, qui étoit ce qu'on appelloit *Atrium libertatis*. On y voit les galleries des deux côtés, & la salle du milieu, le tout orné de colonnes. Cette Basilique avoit deux étages, comme on le voit sur les médailles de la famille *Æmilia*. Le nom *Aimilia*, écrit au-dessus, en fait foi. Nous voyons encore, sur un revers de Trajan, une façade de la Basilique Ulpia, avec l'Inscription *Basilica Ulpia*. On ne peut, sur cette façade, en connoître la forme, que fort imparfaitement.

(*a*) Hirt. Panf. de Bell. Alex. pag. 729. Sanct. Greg. Episc. Turon. Hist. Franc. Lib. 10. c. 31. Artic. 3. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXVII. pag. 176. *& suiv.*

Dans les premiers siécles de l'Ére Chrétienne, le nom de Basilique fut donné aux Églises. L'Auteur anonyme d'un mémoire, qu'on trouve dans l'histoire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, dit qu'on entendoit par l'Église, *Ecclesia*, l'Église Cathédrale, & par la Basilique, *Basilica*, quelque autre Église, différente de la Cathédrale. » On voit, dit l'Anonyme, par » Grégoire de Tours même, que » le terme *Ecclesia*, sans aucune » addition, signifioit l'Église Ca» thédrale ; les autres se nom» moient *Basilica*. « En admettant un tel principe, il faudra admettre des Cathédrales, dans quantité de bourgs & de villages, où les successeurs de Lidoire sur le siége de Tours, fondérent des Églises, peu de tems après la mort de ce Saint Prélat. Ainsi, il y avoit une Cathédrale à Langeai, à Sonnay, à Amboise, à Charnisay ou Chissau, à Tournon, à Landes. Car, Saint Martin, successeur de Saint Lidoire, au rapport de Grégoire, établit des Églises qualifiées *Ecclesias*, dans ces différens lieux, après y avoir détruit les temples des idoles, & converti les Payens, auxquels il conféra le sacrement de notre renaissance spirituelle. *In vicis quoque, id est, Alingaviensi, Solonacensi, Ambaciensi, Cisomagensi, Tornomagensi, Condatensi, destructis delubris; baptisatisque gentilibus, Ecclesias ædificavit* [*Martinus*.]

Suivant le même principe, il y avoit aussi une Cathédrale dans les villages de Chaumont, de Bréche, de Roue ou Ruam, de Brésis & de Chinon, parce que, dans chacun de ces villages, Briccius, qui succéda à Saint Martin, fonda également des Églises, qui sont appellées *Ecclesias*. *Hunc* [*Briccium*] *ferunt instituisse Ecclesias per vicos, id est, Catalonnum, Briccam, Rotomagum, Briotreidem, Cainonem*. Enfin, selon le principe établi, on voyoit autrefois des Cathédrales à Brisay, à Iscure, à Loches, & à Dole, puisqu'Eustoque, qui remplaça Briccius, établit pareillement des Églises dans tous ces villages. *Hunc* [*Eustochium*] *ferunt instituisse Ecclesias per vicos Brixis, Iciodorum, Luccas, Dolus*.

Ce n'est pas là tout. Il s'ensuit du principe de l'Anonyme, qu'il y a eu anciennement jusqu'à trois Cathédrales à la fois dans la ville de Tours. En voici la preuve. Saint Lidoire, deuxième évêque de cette ville, y bâtit une Église, *Ecclesiam*. *Hic* [*Littorius*] *ædificavit Ecclesiam primam infra urbem Turonicam*. Eustoque, dont j'ai déjà parlé, fit aussi construire, dans la ville de Tours, une Église désignée sous le nom de *Ecclesia*, dans laquelle il fit porter les reliques des Saint Gervaise & Protaise. [*Eustochius*] *ædificavit Ecclesiam infra muros civitatis, in qua reliquia sanctorum Gervasii & Protasii martyris condidit*. En un mot, Injuriosus, quinzième évêque de Tours, acheva de bâtir dans cette ville une Église dédiée sous l'invocation de la Sainte Vierge, & appellée *Ecclesiam*, que

son prédécesseur, nommé Ommatius, avoit commencée. *Hic [Injuriosus] perædicavit Ecclesiam Sanctæ Mariæ infra muros urbis Turonicæ.* D'après ces remarques, qui ont pour fondement les moyens mêmes pratiqués par l'Anonyme, ou il faut nier le principe qu'il a posé, ou l'on ne peut s'empêcher d'en tirer des conséquences ridicules & insoûtenables, quoiqu'elles soient déduites naturellement & avec la plus grande justesse.

D'un autre côté, veut-on une preuve bien sensible, que l'on ne distinguoit pas alors l'Église Cathédrale d'avec une Église Basilique, par les dénominations *Ecclesia* & *Basilica ?* Elle est tirée de Saint Grégoire de Tours luimême. Il nous dit donc, parlant d'Ommatius déjà cité, que le Prélat commença à bâtir, aux pieds des murs de la ville de Tours, la Basilique de la Sainte Vierge, qu'il ne put achever. *Hic cœpit ædificare Basilicam Sanctæ Mariæ infra muros urbis, quam imperfectam reliquit.* Puis, dans l'abrégé, que le même Historien nous a laissé de la vie d'Injuriosus, il nous apprend que cet ancien Pasteur des Tourangeaux acheva de construire l'Église de Sainte Marie. *Hic perædificavit Ecclesiam sanctæ Mariæ.....* On voit bien clairement, par la comparaison des deux passages, que la distinction de l'Église Cathédrale d'avec une autre Église ne venoit pas précisément des termes *Ecclesia* & *Basilica*, la même Église étant appellée tantôt *Ecclesia*, tantôt *Basilica.*

BASILIQUE, *Basilicus*, Βασιλικὸς, nom de certains officiers sous les empereurs Grecs. Leur charge étoit de porter les ordres du Prince.

BASILIQUES, nom que l'on a donné à une collection des loix & ordonnances des empereurs de Constantinople. Ce mot est formé du Greo Βασιλικὸς, qui veut dire Royal ou Impérial dans le sens, que les empereurs Grecs donnoient à ce mot. Car, ils s'attribuoient le nom de Βασιλεὺς, *Basileus*, donnant aux autres Souverains celui de Ῥὴξ, *Rex.* Ces ordonnances, écrites en langue Grecque, furent publiées par l'empereur Léon VI, surnommé le Philosophe, fils de Basile & frere de Constantin, vers l'an 888. Elles sont divisées en soixante Livres. C'est pourquoi, les Grecs appellent ce recueil Ἑξηκοντάβιβλον; c'est-à-dire, Livre divisé en soixante parties, ou recueil de soixante Livres. L'empereur Basile en dressa le projet; & quelquesuns ont cru que le nom de cet Empereur pouvoit avoir donné lieu de les appeller Basiliques.

Ménage assure qu'il est faux que les livres des Basiliques n'aient contenu que les constitutions des empereurs de Constantinople. Il prétend que les Basiliques, τὰ Βασιλικὰ, sont les loix des Empereurs, comme les Éparchiques, τὰ Επαρχικὰ, sont les édits des Préfets du Prétoire; mais, que les livres des Basiliques sont les loix des Romains, traduites en Grec; c'est-à-dire, le Digeste, le Code

Justinien, les Novelles de Justinien, à quoi on a ajoûté quelques édits de Justinien, de Justin le jeune, de Tibère de Thrace, de Zénon & de Basile le Macédonien; que ce fut Sabbatius Protospatarius, qui en fit la traduction par ordre de l'empereur Léon; & que dans le même tems Photius, patriarche de Constantinople, fit la collection des Canons, qu'il appella Nomocanon.

BASILIS, *Basilis*, Βασιλίς, (a) ville d'Arcadie, située à dix stades d'un Vallon, nommé Bathos. Elle fut bâtie par ce Cypsélus, qui maria sa fille à Cresphonte, fils d'Aristomaque. Cette ville étoit en ruines, du tems de Pausanias. Il ne s'y étoit conservé qu'un temple de Cérès Éleusinienne. On voyoit la ville de Basilis près de l'Alphée.

Selon Cédrène, il y avoit une place fortifiée du nom de Basilis sur le lac Prespa. Ortélius croit que cette place étoit quelque part dans la Macédoine.

BASILIS, *Basilis*, surnom de Vénus.

BASILIUM, *Basilium*, (b) terme, qui se trouve employé sur les monumens pour couronne. Βασίλειον, *Basilium*, veut dire regne ou royaume. Les Italiens appelloient, il n'y a pas long-tems, la couronne un regno, & peut-être l'appellent-ils encore de même aujourd'hui. Dans le moyen âge, *regnum* se prenoit souvent pour une couronne, ou Royale ou Impériale.

BASILIUS [M.], *M. Basilius*, (c) célebre Romain, dont parle Cicéron dans sa harangue pour A. Cluentius. Il florissoit dans le tems que la République étoit elle-même très-florissante.

BASILLUS [Lucius], (d) *Lucius Basillus*, Λεύκιος Βάσιλλος, lieutenant de Sylla. Lorsque ce fameux capitaine marchoit contre Rome, il envoya Lucius Basillus & un autre lieutenant, nommé Caius Mommius, avec un détachement, se saisir d'une porte & des murailles du mont Esquilin. Basillus s'étant emparé de la porte avec sa troupe, entra dans la ville. Le peuple, qui n'avoit point d'armes, monta sur le toit des maisons, & à coups de pierre & de tuile l'empêcha d'avancer & le repoussa jusqu'aux pieds des murailles.

BASILUS [Minucius], (e) *Minucius Basilus*, un de ceux qui attentérent à la vie de César. Il en fut puni par ses propres esclaves, qui l'assassinérent peu de tems après, parce qu'ils ne pouvoient souffrir sa cruauté.

BASILUS, *Basilus*, (f) avocat, qui vivoit du tems de Juvénal. Ce Poëte nous le représente comme un avocat réduit presque à la mendicité. Il ne manquoit pas cependant d'éloquence. Mais, le

(a) Pauf. p. 503, 504.
(b) Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 325.
(c) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 86.
(d) Plut. Tom. I. p. 457.
(e) Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. p. 186, 187.
(f) Satyr. 7. v. 145. & seq. Satyr. 10. v. 222.

peu de fortune, dont il jouissoit, étoit cause qu'on n'avoit guere recours à lui, & qu'il n'étoit pas même trop favorablement écouté des Juges.

BASIN, (*a*) roi des Francs. Ce Prince fut mis au nombre des héros, & mérita, après sa mort, les honneurs divins.

BASIOTHIA, *Basiothia*, (*b*) ville de Judée. Elle se trouvoit dans la tribu de Juda, à laquelle elle fut adjugée par le sort. Le nom de cette ville ne se lit point dans les Septante. On lit, à la place, leurs bourgs & leurs métairies.

BASRA, *Basra*, (*c*) ville d'Asie, située près de l'embouchure du Tigre. Il y avoit aux environs un lieu, qu'on nommoit en Grec Σπασίνου χάραξ; c'est-à-dire, le retranchement de Spasinus. C'étoit une digue construite à l'embouchure du Tigre. L'objet de cette digue étoit de mettre le plat païs à couvert des inondations dans le tems des grandes marées, qui s'étendent extrêmement loin. C'est-là que Trajan séjourna pendant l'hiver de l'an de J. C. 116 à l'an 117, dans l'expédition que ce Prince fit aux Indes, suivant Eutrope & Sextus Rufus.

BAS-RELIEFS [Les], (*d*) antiques ont un agrément & un avantage réels. Ils nous font voir, en premier lieu, le goût de la composition des Anciens, & nous ne pouvons pas tirer le même secours de la peinture. Car, les morceaux de ce dernier genre sont très-rares, plus exposés à la fureur des tems, & fournissent moins de moyens de comparaisons. En second lieu, ces compositions simples, toujours exécutées sur le même plan, sont grandes, & ne présentent aucun contraste forcé. Elles nous conservent des usages, des modes & des pratiques, que la ronde-bosse est moins propre à nous transmettre, soit par la petitesse de son volume, soit parce qu'elle est plus susceptible de destruction. Une figure isolée ne présente en effet que ses propres attributs. Si l'assemblage des figures, représentées sur les Bas-Reliefs, ne les multiplie pas toujours, ils paroissent en conséquence l'un de l'autre; & leur rapport est souvent utile pour l'intelligence & l'instruction. En troisième lieu, la joie noble & riante, qu'on remarque jusques dans les Bacchanales, qui sont les sujets les plus ordinairement traités, mérite les plus grands éloges. L'œil n'est jamais offusqué dans la représentation des figures. Il jouit, il se promene sans obstacle. L'esprit est facilement éclairé. Le sujet ne lui laisse aucun doute. Une position le charme. Un balancement simple lui plait d'autant plus qu'il lui coûte moins à sentir, & qu'il est choisi & saisi sur la nature avec finesse & délicatesse. Enfin, dans le Bas-Relief antique, tout est dis-

(*a*) Myth. par M. l'abb. Ban. Tom. V. p. 578.
(*b*) Josu. c. 15. v. 28.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 59.
(*d*) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. III. p. 220, 221.

tinct, & l'action n'est jamais confondue. Les régles de la plus exacte composition s'y trouvent observées, sans aucune affectation de l'art; & quoique ce monument soit pour l'ordinaire peu chargé de figures, on ne peut cependant l'accuser de froideur & de stérilité.

BASSACÈS, *Bassaces*, (a) Perse de nation, étoit fils d'Artaban. Xerxès lui confia le commandement des troupes Bithyniennes dans son expédition de Gréce.

BASSANIE, *Bassania*, (b) ville située sur les frontières de l'Illyrie, à cinq milles de Lissus. L'an de Rome 584, Gentius, roi d'Illyrie, vint en personne mettre le siége devant cette ville. Les habitans étoient alliés des Romains. Ainsi, malgré les tentatives, qu'il avoit faites pour les porter à lui ouvrir leurs portes, ils aimérent mieux souffrir un siége, que de se rendre. Cependant, le préteur Anicius courut à la défense de ses alliés; & Gentius n'eut pas le courage de continuer le siége à la vue de l'armée Prétorienne. Mais, décampant sur le champ, il marcha vers Scodra avec tant de précipitation, qu'il laissa la moitié de son armée derrière lui; ensorte que la plus grande partie de ses troupes, qui pouvoient arrêter les Romains, si elles eussent eu à leur tête un chef plus résolu, se rendirent à eux, dès qu'elles s'apperçurent qu'il les avoit abandonnées. Toutes les villes du païs suivirent leur exemple, portées à prendre un parti auquel elles inclinoient déjà par la justice & la clémence, dont le Préteur usoit à l'égard de tous les habitans.

BASSARES, *Bassaræ*, un des noms, que l'on donnoit aux Bacchantes. *Voyez* Bassaréus.

BASSARÉUS, *Bassareus*, (c) un des surnoms de Bacchus. On lui donnoit ce nom à cause d'une espèce de chaussure ou de certains habits, dont se servoient ses Prêtresses, lorsqu'elles lui sacrifioient. Elles en prenoient elles-mêmes le nom de Bassarides.

D'autres tirent le mot *Bassareus*, du Grec βαύζειν, qui signifie crier. Horace a dit, en s'adressant à Bacchus:

Non ego te, candide Bassareu,

Invitum quatiam.

On dit que l'endroit, où l'on faisoit ces sortes de chaussures ou vêtemens, étoit dans la Lydie, & qu'il se nommoit Bassaréum, d'où l'on a fait Bassarides.

Perse donne le nom de Bassaris aux prêtresses de Bacchus:

Et raptum vitulo caput ablatura superbo,

Bassaris, & Lyncem mænas flexura corymbis.

L'ancien Scholiaste dit, en expliquant cet endroit du Poëte, que les Bassarides étoient des Bac-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 328, 332.

(b) Tit. Liv. L. XLIV. c. 30.

(c) Horat. L. I. Ode 18. v. 11, 12. Pers. Satyr. 1. v. 114, 115. Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. Tom. I. p. 250.

chantes, ainsi nommées d'une sorte d'habits, qui alloient jusqu'aux talons, & que les Africains & les Thraces appelloient *Bassara*, *Bassaris*. Bochart donne une autre étymologie de ce mot dans son Chanaan, lorsqu'il dit qu'il vient de l'Hébreu *Bassar*, qui signifioit la même chose parmi les Juifs, que τρυγᾶν chez les Grecs; c'est-à-dire, vendanger. Il y en a qui croyent avec raison que cette dernière étymologie est la meilleure de toutes.

BASSARIDES, *Bassarides*, ou Bassares. *Voyez* Bassares.

BASSARIS, *Bassaris*, sorte d'habit ou de chaussure, qui, selon quelques-uns, fit donner à Bacchus le surnom de Bassaréus. *Voyez* Bassaréus.

BASSARUS, *Bassarus*, le même que Bassaréus. *Voyez* Bassaréus.

BASSES, *Bassæ*, Βασσαὶ, (a) bourg d'Arcadie, situé sur le mont Cotylius. On voyoit dans ce bourg, un temple d'Apollon Épicurius, dont la voute étoit de pierre de taille. Après celui de Tégée, c'étoit, de tous les temples du Péloponnèse, le plus estimé, soit pour la beauté de la pierre, soit pour l'élégance & la symmétrie de l'édifice. La statue du dieu étoit aussi très-belle, elle étoit haute de douze pieds. C'étoient les Phigaliens, qui l'avoient fait faire à leurs dépens. Elle fut portée dans la suite à Mégalopolis pour y servir d'ornement à cette ville.

Apollon, avant que de prendre le surnom d'Épicurius, portoit celui de Basses.

BASSIANUS, *Bassianus*, (b) Βασσιανὸς, prêtre du temple, que l'on avoit élevé au Soleil à Émèse en Phénicie. Il fut pere de l'impératrice Julie & de Julia Mœsa, & grand-pere de l'empereur Caracalla, qui en fut d'abord nommé Bassianus.

BASSIANUS, *Bassianus*, Βασσιανὸς, premier nom de l'empereur Caracalla. *Voyez* Caracalla.

BASSIANUS, *Bassianus*, (c) Βασσιανὸς. Ce fut aussi le premier nom le l'empereur Héliogabale. Ce Prince avoit été ainsi nommé de Bassianus, son bisayeul.

BASSIANUS, *Bassianus*, (d) Βασσιανὸς, célebre capitaine, qui épousa Flavie Anastasie, fille de l'empereur Constance Chlore, & sœur de Constantin le Grand. On croit que Bassianus étoit décoré du titre de César. Il ne nous est pourtant connu que par un recueil des actions du grand Constantin, compilé par un ancien Auteur anonyme, & publié pour la première fois en 1636 par Henri de Valois, à la fin de son Ammien Marcellin, de l'édition de Paris, *in*-4°.

BASSIN, *Labrum*, (e) ou lavoir du Tabernacle. Ce Bassin,

(a) Pauf. pag. 504, 522.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 137, 197.

(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 197.

(d) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. II. pag. 551.

(e) Exod. c. 38. v. 8. Athen. pag. 514.

avec sa base, fut fait de l'airain des miroirs des femmes dévotes, qui veilloient, & qui faisoient sentinelle à la porte du Tabernacle.

Nous apprenons d'Athénée qu'il y avoit, chez les Perses, des femmes, qui veilloient la nuit, & qui faisoient garde à la porte du palais du Roi. Elles dormoient le jour, & passoient la nuit à chanter & à jouer des instrumens à la clarté des lampes. Cet ancien usage de voir les femmes faire la garde à l'entrée du palais des rois d'Orient, subsiste de nos jours. C'étoit ainsi apparemment que les femmes Israëlites passoient la nuit, mais d'une manière plus modeste, à la porte du Tabernacle, comme à la porte de leur Seigneur & de leur Monarque.

Quant aux miroirs, on en faisoit autrefois de toute sorte de métaux, d'argent, de cuivre, d'étain & d'un mêlange d'étain & de cuivre. En Orient, encore aujourd'hui, presque tous les miroirs sont de métal. Il fut donc facile à Moïse de les jetter en fonte, pour en former le Bassin du Tabernacle. Il en fallut un grand nombre pour composer un aussi grand vaisseau. Mais, selon la force des termes de l'original, ces femmes venoient en troupes, comme une espèce d'armée, à la porte du Tabernacle. C'est pourquoi, il dut y en avoir même de reste.

BASSIN, *Discus*, Δίσκος. (a) Plutarque, dans la vie de Périclès, parle des signes, que l'on donnoit avec le son des Bassins. C'est comme nous dirions aujourd'hui le son des trompettes ou des tambours; car, les Grecs se sont servis quelquefois de Bassins d'airain dans les troupes; & les Romains s'en servoient pour appeller les Athlétes aux exercices, comme cela paroît par ce passage de Cicéron dans le second livre de l'Orateur, sect. 5. *Et hoc ipso tempore, cùm omnia Gymnasia philosophi teneant, tamen eorum auditores discum audire quàm philosophum malunt, qui simul ut increpuit in media oratione, de maximis rebus & gravissimis disputantem philosophum omnes unctionis causâ relinquunt.*

BASSIUS, *Bassius*, (b) est mis au nombre de ceux, que l'empereur Sévère aima constamment, & qu'il combla de richesses.

BASSTA, (c) terme Esclavon ou Sarmate, qui veut dire château & retranchement. Quelques Critiques font venir de ce terme le nom des Bastarnes, parce que cette nation entouroit ses villages de châteaux & de retranchemens.

BASSUS [Cécilius], (d) *Cæcilius Bassus*, Καικίλιος Βάσσος. C'étoit un simple Chevalier Romain, mais homme de tête & de courage, qui, ayant suivi le parti de Pompée, s'étoit sauvé à Tyr, depuis son désastre.

Il y étoit encore, lorsque César, en quittant la Syrie, par laquelle il avoit passé au sortir de

(a) Plut. Tom. I. p. 155.
(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 118.
(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIX. p. 626.
(d) Diod. Cass. pag. 342, 343. Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 123, 124.

l'Égypte, laissa pour commander dans cette province un jeune homme de ses parens, nommé Sext. César, avec une légion. L'âge, la mollesse & la vie voluptueuse de ce commandant, ne lui conciliérent pas l'estime & le respect de ses soldats. C'est ce qui fit naître la pensée de le supplanter à Cécilius Bassus. Il commença par s'assurer de la ville de Tyr; & il y réussit sans peine, parce que les Tyriens étoient mal affectionnés envers César, qui, suivant sa pratique constante de trouver toutes voies bonnes pour avoir de l'argent, jusqu'aux sacriléges mêmes, avoit pillé les trésors du temple d'Hercule extrêmement respecté parmi eux. Cécilius Bassus attaqua ensuite Sext. César; & ayant eu un assez mauvais succès, il entreprit de gagner par intrigue les soldats de ce jeune commandant, & cabala auprès d'eux si bien & si heureusement, qu'il les engagea même à le tuer. La légion reconnut Cécilius Bassus pour chef, & il devint de cette façon maître de la Syrie. Mais, comme il s'attendoit à n'y être pas laissé tranquille, il choisit Apamée, ville très-forte, pour en faire sa place d'armes, & augmenta ses troupes, autant qu'il lui fut possible, enrôlant tous ceux, qui se présentérent, libres & esclaves.

Ceci se passoit pendant que César faisoit la guerre contre Métellus Scipion en Afrique. Cécilius Bassus se soûtint pendant tout le reste de la vie du Dictateur, qui ne jugea pas cette affaire assez importante, pour se transporter en personne sur les lieux. Antistius Vétus, par son ordre, assiégea Cécilius Bassus dans Apamée, & fut repoussé par les Parthes, que l'habile Chevalier Romain avoit sçu intéresser dans sa querelle. Stacius Murcus, homme de mérite, envoyé de Rome après sa préture pour gouverner la Syrie, avec la qualité de Proconsul & trois légions, ne réussit pas mieux. Il appella à son secours Q. Marcius Crispus, qui lui amena de Bithynie trois autres légions; & avec leurs forces réunies, ils purent bien enfermer Cécilius Bassus dans Apamée; mais, ils ne purent l'y forcer.

Les choses étoient en cet état, lorsque Cassius aborda en Syrie, avec une petite escadre. Lentulus Spinther, questeur de Trébonius, lui avoit fourni quelques secours d'hommes & d'argent, qu'il fait beaucoup valoir dans une lettre à Cicéron. Mais, c'étoient-là des forces bien peu proportionnées à la grandeur de l'entreprise. Le nom de Cassius, sa réputation, la cause qu'il soûtenoit, voilà ce qui lui fit acquérir, pour ainsi dire, en un seul coup de filet huit légions. Les six des assiégeans lui furent remises par les Généraux eux-mêmes. Cécilius Bassus, à qui Appien donne deux légions, celle de Sext. César & une autre, qu'il avoit formée lui-même de ses nouvelles levées, se fit beaucoup presser pour se démettre du commandement. Il ne prétendoit pas avoir beaucoup travaillé, beaucoup hazardé, pour qu'un autre vînt recueillir le fruit de ses peines & de

ses périls. Mais, ses soldats députérent, malgré lui, à Cassius pour lui offrir ses services; de sorte que Cécilius Bassus fut obligé d'ou[illegible] les portes d'Apamée.

BASSUS [Bélienus], *Belienus Bassus*, (*a*) questeur de l'empereur Caligula. Ce prince barbare eut l'inhumanité de le faire déchirer à coups de fouet, & puis tourmenter par tous les supplices de la question, au milieu desquels expira cette innocente victime.

BASSUS [C. Lécanius], (*b*) *C. Lecanius Bassus*, étoit consul, l'an de Rome 815 & de J. C. 64. Son collégue fut M. Licinius Crassus Frugi. Leur consulat est remarquable, en ce que ce fut cette année que l'empereur Néron commença à exécuter le dessein, qu'il avoit formé, de se donner en spectacle dans les jeux publics.

BASSUS [Césellius], (*c*) *Cesellius Bassus*, Carthaginois d'origine, & selon Suétone, Chevalier Romain. Sur un songe qu'il avoit eu, il vint à Rome, l'an de cette ville 816, & de J. C. 65; & ayant distribué de l'argent parmi les officiers du Prince, pour obtenir une audience, il lui exposa qu'il avoit découvert, dans un coin de sa terre, une caverne d'une profondeur immense, où étoit enfouie une quantité prodigieuse d'or, non pas en monnoie, mais en lingots; que ce trésor, caché depuis une longue suite de siécles, avoit été réservé pour augmenter la félicité de son regne; & que l'on ne pouvoit pas douter que ce ne fût Didon, fondatrice de Carthage, qui eût enterré cet or, soit pour empêcher qu'un peuple naissant n'abusât de ces grandes richesses, soit que le desir de s'en emparer n'engageât les rois Numides, qui d'ailleurs la haïssoient, à lui déclarer la guerre. Néron, sans s'instruire du caractère de celui qui lui parloit, sans examiner le fait, sans envoyer sur les lieux des hommes sûrs, qui lui en rendissent un compte fidele, reçoit avidement l'espérance d'une si riche proie, en grossit luimême l'idée & le bruit par ses discours, & fait partir, sous les ordres de Césellius Bassus, une escadre de plusieurs galéres, avec une chiourme d'élite, pour plus grande diligence.

Cette nouvelle fit l'entretien de toute la ville. La crédulité du peuple s'en repaissoit. Les gens sages en parloient diversement. Les Orateurs & les Poëtes la prirent pour fondement de leurs flatteries. Ils disoient, dans leurs piéces d'éloquence & de poësie, que la terre ne se contentoit plus de donner ses fruits, ni de produire dans son sein, des mines où le métal fût confondu avec des matières étrangères; mais qu'elle enrichissoit le monde par une fécondité d'une espèce toute nouvelle, & que les dieux donnoient au Prince l'or tout préparé, tout épuré, & autres

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 40.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 397.

(*c*) Tacit. Annal. L. XVI. c. 1. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 439. *& suiv.*

traits pareils, où brilloit l'esprit, dit Tacite, & encore plus une servile adulation, qui abusoit sans crainte & sans honte de la facilité qu'avoit Néron à se laisser duper. Cependant, à l'appas de cette frivole espérance, la prodigalité croissoit; & Néron dissipoit ses richesses actuelles, comme assuré d'une nouvelle ressource, qui suffiroit à la dépense de plusieurs années. Il assignoit même des dons & des largesses sur ce trésor; en sorte que l'attente d'une opulence chimérique devenoit une des causes de la pauvreté de l'État.

Césellius Bassus, accompagné non seulement des soldats, mais d'une multitude de païsans, que l'on faisoit travailler par corvées, fouilla dans toute l'étendue de son champ & dans les campagnes voisines, sans rien trouver, & avoua enfin son illusion. Surpris & confus, parce que ses songes, disoit-il, ne l'avoient jamais trompé, pour se dérober à la honte d'une si folle entreprise & à la crainte d'en être puni, il se donna la mort à lui-même. Dautres disoient qu'il avoit été arrêté & mis dans les chaînes, & qu'il racheta sa liberté, par la perte de ses biens.

BASSUS [Lucilius], *Lucilius Bassus*, Λουκίλιος Βάσσος, (a) préfet des flottes de Ravenne & de Misène, vers l'an de J. C. 69. Il avoit reçu de l'empereur Vitellius ce double commandement. Mais, mécontent de n'avoir point été nommé préfet du Prétoire, il voulut venger un injuste ressentiment par une honteuse perfidie.

En effet, Aliénus Cécina étant vint le trouver, pour concerter avec lui une trahison qu'il méditoit, il entra facilement dans ses vues. Ils allérent ensemble à Padoue, pour se voir seuls, & en pleine liberté d'arranger toutes leurs mesures. Tacite ne décide point lequel des deux fut le séducteur ou le séduit; & comme les mauvais cœurs se ressemblent, il soupçonne qu'ils pouvoient s'être trouvés également disposés à une infidélité. Ceux, qui avoient écrit l'histoire des guerres, qui arrivérent sous les regnes de Vespasien & de ses enfans, attribuoient à ces deux traîtres des motifs honorables, l'amour du bien public, le desir de faire succéder une heureuse paix aux horreurs des guerres civiles; langage inspiré par la flatterie. C'étoit leur intérêt propre qui les conduisoit. Ils avoient déjà trahi Galba, & une seconde perfidie coûtoit peu à ces ames viles. Comme ils craignoient d'être effacés & obscurcis par le crédit, que d'autres prendroient sur l'esprit de Vitellius, ils résolurent de le perdre lui-même. Lucilius Bassus ne trouva pas beaucoup de difficulté à réussir dans ses manœuvres auprès de ses marins; & ce qui facilita considérablement le succès de son dessein, c'est qu'il avoit beaucoup de soldats levés dans la Dalmatie & la Pannonie, provinces qui reconnoissoient Vespasien.

(a) Tacit. Hist. L. II. c. 100, 101. L. III. c. 12, 36, 40. L. IV. c. 3. Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 980. & *seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. III, pag. 176, 188, 276, 490. & *suiv.*

Lorſqu'il crut l'affaire mûre, il choiſit le tems de la nuit pour l'exécution de ſa perfidie; & après avoir donné ordre à tous ceux du complot de s'aſſembler dans la grande place du camp; pour lui, comme les traîtres ſont toujours des ames lâches, il s'enferma dans ſa maiſon, attendant l'événement. Les capitaines de vaiſſeau, s'étant jettés avec grand fracas ſur les images de Vitellius, qui étoient propoſées à la vénération de l'armée, ne trouvérent qu'une foible réſiſtance; & le petit nombre de ceux, qui vouloient venger leur Empereur, ayant été tués ſur le champ, toute la multitude ſe déclara ſans peine pour Veſpaſien. Alors, Lucilius Baſſus ſe montra & oſa s'avouer l'auteur d'une entrepriſe, qui avoit réuſſi. Il n'eut pas lieu de s'applaudir, pour ce qui le regardoit perſonnellement, de la démarche qu'il venoit de faire. Il perdit le commandement de la flotte, qui demanda pour amiral Cornélius Fuſcus. Celui-ci accourut en diligence; & ayant mis Lucilius Baſſus ſous une garde, qui avoit pourtant ordre de le traiter avec honneur, il l'envoya par mer à Adria. L'officier, qui commandoit dans cette ville, en uſa encore plus rigoureuſement à l'égard du traître, & le fit charger de chaînes. Mais, un affranchi de Veſpaſien, nommé Hormus, qui tenoit rang auſſi parmi les chefs, étant ſurvenu, l'en délivra.

Lucilius Baſſus fut envoyé depuis dans la Campanie, à la tête d'un détachement de cavalerie. A peine ſe fut-il montré que la tranquillité ſe rétablit dans le païs. Peu de tems après, il alla commander les troupes Romaines dans la Judée, en qualité de lieutenant général en la place de Céréalis Vétilianus. Il prit par compoſition le château d'Hérodion; & étant encore fortifié de la dixième légion, il réſolut d'attaquer celui de Machéron, parce qu'il jugeoit néceſſaire de le ruiner; car, il étoit ſi fort, & dans une aſſiette ſi avantageuſe, qu'il pouvoit donner ſujet aux Juifs de ſe révolter par l'eſpérance de trouver leur ſûreté dans la difficulté qu'il y auroit de les y forcer.

Après avoir reconnu cette place, il fit combler la vallée, qui étoit du côté de l'orient, & travailla avec grande diligence à élever des terraſſes aſſez hautes pour pouvoir battre le château. Les Juifs, qui s'y trouvérent aſſiégés, contraignirent ceux, qu'ils ne conſidéroient que comme une vile populace, de ſe retirer dans la ville pour ſoûtenir les premiers efforts des aſſiégeans, & ſe réſervérent pour la défenſe du château, parce qu'outre qu'il étoit beaucoup plus fort & plus facile à défendre, ils ne doutoient point qu'ils n'obtinſſent aiſément pardon des Romains en le leur rendant, s'ils ne le pouvoient éviter, après avoir fait tout ce qui ſeroit en leur pouvoir, pour les obliger à lever le ſiége. Il ne ſe paſſoit point de jour qu'ils ne fiſſent diverſes ſorties & ne tuaſſent pluſieurs des ennemis, qu'ils tâchoient continuellement de ſurprendre; & les

Romains, pour s'en garantir, se tenoient fort sur leurs gardes. Mais, ce n'étoit pas de cette manière que ce siége devoit se terminer. Un accident imprévu contraignit les Juifs à rendre la place.

Il y avoit, parmi eux, un jeune homme, nommé Éléazar, vigoureux & très-brave. Il se signaloit dans toutes les sorties, retardoit les travaux des Romains, rehaussoit le courage des assiégés par son exemple; & quand ils étoient obligés de se retirer, il leur en facilitoit le moyen, en demeurant toujours le dernier, pour soûtenir l'effort des ennemis. Un jour après le combat, au lieu de rentrer avec les autres dans la place, il s'arrêta dehors pour parler à ceux, qui étoient sur les murailles, comme méprisant les assiégeans, qu'il ne croyoit pas assez hardis pour s'engager à un nouveau combat. Alors, un soldat de l'armée Romaine, nommé Rufus, qui étoit Égyptien, partit si promptement qu'il le surprit, l'enleva, tout armé qu'il étoit, & l'emporta dans le camp au grand étonnement des Juifs. Lucilius Bassus le fit étendre tout nu & battre de verges à la vue des assiégés. Ils accoururent tous à ce spectacle; & leur douleur fut si grande, que l'air retentissoit de tant de cris & de gémissemens, que l'on n'auroit pu s'imaginer que le malheur d'un seul homme en fût la cause. L. Bassus, pour en profiter, & augmenter la compassion qu'ils avoient d'Éléazar, afin de les obliger à rendre la place pour lui sauver la vie, fit dresser une croix comme à dessein de le faire crucifier à l'heure même. Elle ne fut pas plutôt plantée, que leur douleur s'accrut encore de telle sorte, qu'ils se mirent à crier que cette affliction leur étoit insupportable. Éléazar, de son côté, les conjura de ne le pas laisser périr misérablement, & de penser à leur propre salut, sans prétendre pouvoir résister aux forces & à la bonne fortune des Romains, après que tous les autres avoient été contraints de leur céder. Cette priere, jointe à ce que plusieurs de ses parens intercédérent pour lui, toucha si vivement ceux qui défendoient le château, que contre leurs premiers sentimens, ils résolurent, pour conserver Éléazar, de rendre la place, à condition qu'ils se retireroient où ils voudroient, & envoyérent aussi-tôt en faire la proposition à L. Bassus, qui en demeura aisément d'accord. Ceux, qui étoient dans la ville, informés de ce traité fait sans leur participation, résolurent de s'enfuir la nuit. Mais, les autres, soit par envie ou par crainte que L. Bassus ne s'en prît à eux, lui en donnérent avis. Ainsi, il n'y eut que ceux, qui sortirent les premiers, & qui étoient les plus déterminés, qui se sauvérent. Le reste, dont le nombre étoit de dix-sept cens, fut tué; & leurs femmes & leurs enfans faits esclaves. Quant à ceux du château, L. Bassus, pour leur tenir la parole, qu'il leur avoit donnée, leur rendit Éléazar.

Ce général ayant appris que plusieurs Juifs, qui s'étoient sauvés de Machéron, s'étoient retirés

dans une forêt nommée Jardes, marcha contre eux, la fit environner par son armée, afin que nul ne se pût sauver, & commanda à son infanterie de couper les arbres de cette forêt. Ainsi, les Juifs furent contraints de tenter de se faire un passage par la force. Ils donnérent tous ensemble avec beaucoup de vigueur & en jettant de grands cris ; & les Romains les reçurent avec leur courage ordinaire. D'un côté l'audace, & de l'autre une fermeté inébranlable maintinrent long-tems le combat. Mais enfin, les Romains demeurérent victorieux sans autre perte qu'une douzaine d'hommes & peu de blessés ; au lieu que de trois mille Juifs qu'il y avoit, il ne s'en sauva pas un seul. Ils avoient pour chef Judas, fils de Jaïrus. Il commandoit quelques gens de guerre dans Jérusalem durant le siége, & s'étoit sauvé par les égouts.

L. Bassus ne jouit pas long-tems du fruit de tant de belles victoires. Il mourut peu après dans son gouvernement, & eut pour successeur Flavius Sylla.

BASSUS Junius, *Bassus Junius.* (a) Celui-ci vivoit du tems de Néron ou de Vespasien. Parce qu'il étoit grand parleur, on le nomma l'Ane blanc, comme le remarque Quintilien.

BASSUS [Saleius], *Saleius Bassus*, (b) poëte célebre sous l'empereur de Vespasien. Il reçut de la libéralité de ce Prince, en une seule fois, cinq cens mille sesterces. Il ne nous reste rien de ce Poëte. Son talent poëtique est fort vanté dans un ouvrage composé sous Vespasien.

BASSUS Lollius, *Bassus Lollius*, (c) poëte Grec, dont Vossius n'a fait aucune mention dans son livre des poëtes Grecs.

Il y eut, dans le second siécle, un Hérétique du nom de Bassus. Il étoit disciple de Cérinthe, d'Ébion & de Valentin. Il faisoit consister la vie des hommes & la perfection de toutes choses, en vingt-quatre lettres & en sept astres, ajoûtant ridiculement qu'il ne falloit pas espérer son salut de Jesus-Christ seul.

BASSUS, *Bassus*, Βάσσος, (d) célebre Sophiste, dont il est question dans le dialogue de Lucien, intitulé, *Contre un ignorant qui faisoit une bibliothéque.*

BASTA, *Basta*, Βάςα, (e) personnage célebre, dont parle Lucien dans son dialogue de l'Apophrade, ou du mauvais Grammairien. Ce Basta étoit de Chio.

BASTAGAIRES, *Bastagarii*, nom de quelques officiers des empereurs Grecs, dont la fonction étoit de veiller sur les bagages de l'Empereur. On nommoit aussi, dans l'Église de Constantinople, Bastagaire celui à qui il appartenoit de porter l'image du Saint de l'Église, aux processions & dans les fêtes solemnelles. En ce sens, Bastagaire revient à notre porte-

(a) Quintil. L. VI. c. 3.
(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 357.
(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 265.
(d) Lucian. Tom. II. p. 555.
(e) Lucian. T. II. p. 586.

banière, ou porte-bâton de Confraire.

BASTAME, *Bastame*, autrement Bagistane. *Voyez* Bagistane.

BASTARNES, *Bastarnæ*, (a) Βαςάρναι, peuples Celtiques, dont il est beaucoup parlé dans les anciens Auteurs. Aucun n'en a parlé d'une manière plus détaillée que Tite-Live, qui les fait venir d'au-de-là du Danube.

L'an de Rome 570 & 182 avant J. C., Philippe, roi de Macédoine, avoit député chez les Bastarnes, pour engager cette nation à lui envoyer des troupes auxiliaires. Les députés en revinrent amenant avec eux plusieurs jeunes gens de qualité & quelques-uns même de race royale, dont un entr'autres offrcit sa sœur en mariage au fils de Philippe; & le Roi paroissant flatté de cette alliance, Persée son fils s'y opposa.

Trois ans après, arriva la mort de Philippe; & peu de jours après, les chefs des Bastarnes, qu'il avoit si long-tems sollicités, passérent le Danube, avec une grande multitude de gens de pied & de cheval, & envoyérent devant eux Cotto, l'un des premiers de cette nation, & Antigonus qui s'étoit chargé, avec peine, d'aller avec lui soulever ces peuples, pour avertir le Roi qu'ils étoient en chemin. Mais, la mort de Philippe, qu'ils apprirent auprès d'Amphipolis, apporta du changement dans leur projet. Or, le Roi étoit convenu avec eux, qu'ils auroient le passage libre par la Thrace, & qu'il leur fourniroit des vivres. Dans ce dessein, il avoit gagné les premiers de cette province, à force de présens; & ils lui avoient donné leur parole, qu'ils ne troubleroient point les Bastarnes dans leur passage. [illegible] but, qu'on s'étoit proposé, [illegible] d'exterminer les Dardaniens, & d'établir la nation des Bastarnes dans leur païs. Philippe comptoit tirer de-là deux avantages; premiérement, de détruire les Dardaniens, ennemis éternels des Macédoniens, & toujours prêts à profiter des disgraces de leurs Rois; secondement, d'engager les Bastarnes à laisser leurs femmes & leurs enfans dans la Dardanie & à aller ensuite ravager les terres d'Italie. Il croyoit qu'ils pouvoient, en passant par le païs des Scordisques, arriver jusqu'à la mer Adriatique, & entrer de-là dans l'Italie; qu'il n'y avoit point d'autre chemin pour y conduire une armée; que les Scordisques ne refuseroient pas le passage aux Bastarnes, dont la langue & les mœurs n'étoient pas différentes des leurs; que bien plus, ils se joindroient volontiers à eux, lorsqu'ils apprendroient qu'ils alloient

(a) Tit. Liv. L. XL. c. 5, 57, 58. L. XLI. c. 19. Strab. pag. 118, 128, 289, 294, 296, 305, 306. Ptol. L. III. c. 5. Plin. Tom. I. pag. 246, 222. Tacit. Annal. L. II. c. 65. de Morib. Germ. c. 46. Plut. Tom. I. pag. 259, 260. Dio. Cass. pag. 64, 461. Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 102, Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 713. Tom. XIII. pag. 469. Tom. XIX. pag. 624. & suiv.

piller le plus riche & le plus beau païs de l'Europe. Quel que fût l'événement de ce projet, Philippe y trouvoit toujours son avantage; car, si les Bastarnes étoient défaits par les Romains, la ruine des Dardaniens, dont le païs tomberoit sous sa puissance, & les effets des Bastarnes, dont il demeureroit le maître, le consoleroient de ce mauvais succès. Si, d'un autre côté, les Bastarnes réussissoient dans l'expédition d'Italie, ils donneroient assez d'occupation aux Romains, pour lui laisser le tems & la liberté de reprendre les places, qu'on lui avoit ôtées dans la Gréce. Tels étoient les vues & les raisonnemens de Philippe.

Les Bastarnes entrérent donc dans la Thrace, marchérent d'abord assez paisiblement sous la conduite de Cotto & d'Antigonus, garans de l'exécution du traité. Mais, bien-tôt après la nouvelle de la mort de Philippe, les Thraces commencérent à se rendre plus difficiles sur la vente de leurs denrées; & les Bastarnes, à ne plus se contenter de ce qu'on leur fournissoit en payant, mais à s'écarter de leur route & à piller ce qu'ils rencontroient à droite & à gauche; & peu à peu les injustices, qu'ils se faisoient réciproquement, allumérent la guerre entre les deux nations. Enfin, les Thraces ne pouvant résister à la multitude de leurs ennemis, abandonnérent les plaines & se réfugiérent sur une haute montagne, qu'ils appelloient Donuca. Les Bastarnes voulurent les poursuivre; mais, quand ils furent parvenus à une certaine hauteur, il ne leur fut pas possible d'aller plus haut. Ils furent opprimés par une tempête, semblable à celle qui, à ce qu'on rapporte, fit périr les Gaulois, lorsqu'ils commençoient à piller le temple de Delphes. La pluie, la grêle & les éclats épouventables du tonnerre, accompagnés d'eclairs, qui les aveugloient en les éclairant, sembloient avoir conjuré leur ruine. La foudre du ciel, qui tomba en plusieurs endroits & à diverses reprises, écrasoit non seulement les soldats, mais encore les officiers & les principaux conducteurs de ce peuple. Ainsi, ils prirent la fuite, se précipitant du haut en bas à travers des rochers escarpés, & tombant les uns sur les autres de la manière du monde la plus déplorable. Ils prenoient les Thraces, qui les poursuivoient, pour les dieux vengeurs d'une entreprise impie, & s'imaginoient que le ciel tomboit sur eux pour les écraser. Après avoir été dispersés de côté & d'autre par un orage si affreux, ils se rassemblérent avec beaucoup de peine, comme des gens échappés du naufrage, & se retirérent, la plûpart sans armes, dans le camp d'où ils étoient partis. Alors, ayant délibéré sur ce qu'ils devoient faire, ils furent partagés en deux sentimens, les uns voulant qu'on retournât sur ses pas; & les autres, qu'on continuât à marcher jusqu'à ce qu'on eût pénétré dans la Dardanie. Environ trente mille sous la conduite de Clondicus persistérent dans leur premier dessein

& y arrivérent enfin. Tous les autres repassérent le Danube, & retournérent dans le païs, qu'ils avoient abandonné.

Cependant, les Dardaniens, voyant que les Bastarnes, bien loin de s'éloigner de leurs confins, comme ils l'avoient espéré, y exerçoient de jour en jour de plus grands ravages, aidés des troupes auxiliaires des Thraces & des Scordisques du voisinage, qu'ils avoient encore amenées avec eux, crurent devoir s'armer de courage, à quelque péril qu'ils pussent s'exposer; & ayant tous pris les armes, ils s'assemblérent vers la ville, auprès de laquelle les Bastarnes étoient campés. L'hiver avoit déjà commencé; & ils avoient exprès attendu cette saison, afin de donner le tems aux Thraces & aux Scordisques de s'en retourner dans leur païs, comme ils firent. Ils n'eurent donc pas plutôt appris que les Bastarnes étoient seuls, qu'ayant partagé leurs troupes en deux corps, ils marchérent avec l'un, contre les ennemis par le chemin qui conduisoit directement à eux pour les attaquer ouvertement, tandis que l'autre, après avoir fait un circuit par des routes détournées, viendroit fondre sur eux par derrière. Mais, avant que ces derniers eussent fait le tour qu'il fallut prendre, les premiers en vinrent aux mains avec les Bastarnes; & ayant été vaincus ils se réfugiérent dans la ville qui étoit éloignée du camp des Bastarnes d'environ douze milles. Les vainqueurs vinrent aussi-tôt les y investir, se flattant que dès le lendemain, ou les ennemis se rendroient volontairement, ou qu'ils prendroient eux-mêmes la place d'assaut. Mais, dans le même tems, l'autre troupe des Dardaniens ayant fait son circuit, sans apprendre la défaite des siens, vint attaquer le camp des Bastarnes, resté sans défense, & s'en empara aisément.

Les Bastarnes, dépouillés de toutes les provisions & de tous les autres effets, qu'ils avoient laissés dans leur camp, & ne voyant pas qu'ils pussent réparer cette perte dans le païs ennemi, & sur tout pendant une saison si fâcheuse, résolurent de s'en retourner dans leur païs. Étant donc arrivés sur le bord du Danube, ils furent ravis de trouver ses eaux prises jusqu'à une profondeur, qui sembloit devoir résister aux fardeaux les plus pesans. Mais, la glace, pressée par la multitude des hommes & des animaux, qui s'efforçoient de passer tous ensemble, plia enfin, après avoir soûtenu longtems une charge si énorme, & s'étant partagée en plusieurs piéces, plongea l'armée entière dans les gouffres de ce fleuve. La plûpart de ceux, qui tâchérent de se sauver à la nage, furent submergés par les glaçons détachés, qui leur passoient sur le corps; ensorte que de tout ce peuple, il n'y a en eut qu'un petit nombre, qui gagnérent avec beaucoup de peine l'une ou l'autre rive, tout brisés des chocs qu'ils avoient reçus.

Il est constant, d'après ce qu'on vient de lire, que sous le regne de Philippe, pere de Persée, les Gé-

tes n'étoient plus les maîtres des païs situés au nord du Danube, mais que ces païs étoient occupés par les Bastarnes. Cette nation avoit les mêmes mœurs & la même langue que les Scordisques de Pannonie, qui étoient de véritables Gaulois. Polybe donne le plus souvent le nom de Galates aux Bastarnes; & Plutarque, qui parle souvent d'eux dans la vie de Paul-Émile, composée sur cette partie de l'histoire de Polybe, dont il ne nous reste que quelques fragmens, les appelle les Gaulois ou les Galates du Danube.

Le commencement du regne de Philippe est de l'an 220 avant J. C.; mais, nous n'avons aucun fait, qui puisse déterminer le tems de la guerre des Bastarnes contre les Gétes, & de la conquête qu'ils firent sur eux des païs situés entre le Danube & le Borysthène. Tout ce qu'on voit, c'est qu'il doit être antérieur au regne de Philippe, & postérieur à celui de Lysimaque, mort 282 avant l'Ére Chrétienne.

Strabon, Pline & Tacite semblent mettre les Bastarnes au nombre des Germains. Strabon les divise en trois cités, les Peucines, les Atmones & les Sidones ou Sithones. Polybe & Plutarque leur donnent, comme on l'a vu, le nom de Galates & de Gaulois, & supposent qu'ils parloient la même langue que les Scordisques ou Gaulois d'Illyrie; mais, cette contrariété n'est pas bien considérable au fond. Au tems de Strabon, de Pline & de Tacite, la langue des Gaulois de la Celtique ne devoit plus être tout-à-fait la même que celle des anciennes colonies Germaniques. Celle des premiers devoit avoir été altérée, sur tout dans les provinces méridionales par le commerce avec les Aquitains, les Grecs & les Romains; tandis que celle des colonies Germaniques avoit pu se mêler avec celle des Germains proprement dits, & adopter même plusieurs mots de la langue des Sarmates & des Gétes ou Illyriens. D'ailleurs, la seule différence de prononciation pouvoit avoir fait regarder deux dialectes du même langage comme deux langues différentes. Il est assez probable que ceux des étrangers, qui sçavoient parler un de ces dialectes, ne pouvoient entendre ceux, qui parloient l'autre, comme nous le voyons arriver dans les dialectes de nos langues modernes. C'étoit plus qu'il n'en falloit aux Anciens, qui ont presque toujours confondu les dialectes avec les langues, pour décider que les Bastarnes parloient Germain & non Gaulois.

Ces Bastarnes, ayant des demeures fixes & des villages à la différence des Gétes ou Sarmates, comme le remarque Tacite, ne pouvoient abandonner le bord des rivières; & ils devoient laisser aux Sarmates les plaines ou les savannes de l'Ukraine, aussi-bien que celles du bord de la mer. Ces Sarmates, nommés Amaxobiens par les Grecs, n'avoient que des cabanes portatives; & leurs femmes, aussi-bien que leurs enfans, passoient leur vie dans des cha-

riots, dont les Scythes leur avoient appris à se servir. Il paroît que les Bastarnes avoient aussi adopté l'usage de ces chariots; usage, qui passa même dans la suite aux Romains, qui donnérent le nom de Bastarne à une espèce de chariot ou de coche fermé de tous côtés, que les Anciens n'avoient guere connu.

Quelques Critiques ont pensé que ces chariots avoient donné leur nom aux Bastarnes, de même qu'ils ont fait donner par les Turcs le nom d'*Arabaji* aux Tartares du Boudsiak; mais, comme le mot de Bastarne n'a point une origine Latine ou Grecque, il y a plus d'apparence qu'il a été formé sur le nom des peuples, de qui on avoit emprunté l'usage des Bastarnes.

D'autres Critiques ont tiré le nom de ces peuples du mot Esclavon ou Sarmate, *Bassta*, château & retranchement, à cause de ceux dont ils entouroient leurs villages. Pour moi, dit M. Fréret, il me sembleroit plus naturel de lui donner une origine Germanique. *Vaste* signifie un désert; & *Vastar*, un habitant des déserts dans la paraphrase théotisque du Cantique des Cantiques; & c'est probablement de cette même racine que sont dérivés les noms de plusieurs lieux de France, qui étoient dans les premiers tems incultes & déserts.

Les Bastarnes continuérent toujours de former un corps de nation ou cité particulière, même après que les Goths, sortis des bords de la mer Baltique, furent venus s'établir sur le Danube; ce qui doit être arrivé sur la fin du second siécle de l'Ére Chrétienne, & depuis le tems du Géographe Ptolémée. Les deux nations, n'ayant pas la même origine Germanique, ne se confondirent point, & continuérent de former deux lignes séparées. Nous lisons, dans Vopisque, que l'empereur Probus, ayant remporté des avantages considérables sur ces Bastarnes, qui avoient passé le Danube, enveloppa leur armée, leur coupa la retraite, & en dispersa environ cent mille, qu'il plaça en divers endroits de la Pannonie, où il leur distribua des terres vacantes. Après sa mort, arrivée en 282, ils reprirent les armes & commirent de grands désordres dans l'Illyrie. En 303, il est encore parlé d'eux sous l'empire de Dioclétien & de Maximien, ainsi que d'un peuple particulier; mais, comme il n'en est plus fait mention dans la suite, M. Fréret croiroit qu'affoiblis par tant de défaites, ils entrérent dans la ligue des Goths, & adoptérent leur nom, comme avoient fait les Marcomans, les Quades, les Gépides, les Vandales, les Lombards & plusieurs autres nations Germaniques.

Sans doute qu'une partie de ces Bastarnes passa le Danube, avec les Visigoths, lorsqu'ils vinrent chercher une retraite sur les terres de l'Empire, pour se mettre à couvert des Huns. M. Fréret croit cependant que le plus grand nombre demeura au nord du fleuve avec les Ostrogoths ou Goths orientaux, & qu'ils aimérent mieux se soumettre aux Huns d'At-

tila, lorſqu'ils paſſérent le Tanaïs & le Boryſthène vers l'an 376, que d'abandonner leur ancienne patrie pour ſe mettre à la diſcrétion des gouverneurs Romains.

Ce que les Baſtarnes poſſédoient au de-là du Danube, étoit borné à l'orient par les bouches de ce fleuve & par le Pont-Euxin. Au midi, ils eurent d'abord pour limites le Danube, juſqu'à l'embouchure de la rivière d'Hiéraſſus, enſuite cette même rivière, puis le mont Crapack. A l'occident, il ſemble qu'ils s'étendoient juſqu'au pied du mont Tatary, & qu'enſuite la Viſtule les ſéparoit des Ligiens, juſqu'à l'embouchure de la rivière de Wieprz. Au nord, on leur donne la même rivière de Wieprs & celle de Turla; de ſorte qu'on ne ſçait pas trop bien les autres limites, qui diſtinguoient les Vénédes & les autres Sarmates d'avec les Baſtarnes.

Le nom de ce peuple ſe lit diverſement dans les Auteurs. On trouve Baſternes, *Baſternæ*, dans Appien; Blaſtarnes, *Blaſtarni*, dans la Table de Peutinger; Batarnes, *Batarnæ*, dans Valérius Flaccus; les Peucins, que quelques-uns nomment Baſtarnes, *Baſtarnæ*, dans Tacite; Baſternes, *Baſternæ*, dans Pline; Peuces, *Peucæ*, Πεῦκαι, dans Zozime; Peuceſtes, *Peuceſtæ*, Πευκέσαι, dans Suidas; Peucenes, *Peuceni*, de l'iſle Peuce, dans Jornandès. Mais, de tous ces noms le plus ordinaire c'eſt celui de Baſtarnes.

Leur païs répond à préſent à la Podolie, à la Beſſarabie, à la Moldavie & à la Valaquie.

BASTERNE, *Bâſterna*, (*a*) ſorte de voiture ou de chariot, fermé de tous côtés, qui avoit emprunté le nom des peuples Baſternes ou Baſtarnes. L'uſage de ce chariot paſſa de ces peuples aux Romains, & même à nos premiers Rois.

Grégoire de Tours, parlant de la reine Deutérie, femme du roi Théodebert, petit-fils du grand Clovis, rapporte que cette Princeſſe craignant que le Roi ne lui préférât une fille, qu'elle avoit eue d'un premier lit, la fit mettre dans une Baſterne, à laquelle on attacha par ſon ordre de jeunes bœufs, qui n'avoient pas encore été mis ſous le joug, & que ces animaux la précipitérent dans la Meuſe.

Nous avons des vers d'Ennodius, où ce Poëte parle de la Baſterne de la femme de Baſſus. Cependant, afin qu'on ne diſe pas que cette voiture étoit réſervée aux femmes ou à des hommes efféminés, on peut voir, dans les épîtres de Symmaque, que ce Préfet de Rome, écrivant aux enfans de Nicomachus, les prie de tenir des Baſternes prêtes pour le voyage de leur frere.

Il paroît que la Baſterne n'étoit traînée que par des bœufs. La coûtume en duroit encore du tems de Charlemagne; & c'eſt à cette coûtume, que M. Deſpréaux fait al-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 711. *& ſuiv.* Tom. XIX. p. 626.

lusion, dans son poëme du Lutrin, où il fait ainsi parler la molleſſe :

Hélas! qu'eſt devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de fainéans,
S'endormoient ſur le trône, & me ſervant ſans honte,
Laiſſoient leur ſceptre aux mains, ou d'un maire, ou d'un comte?
Aucun ſoin n'approchoit de leur paiſible cour;
On repoſoit la nuit, on dormoit tout le jour;
Seulement au printems, quand Flore, dans les plaines,
Faiſoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux ſiécle n'eſt plus.

On voit que le Poëte, pour jetter du ridicule ſur ces Princes, leur reproche ce chariot traîné par des bœufs, comme une voiture inventée exprès pour entretenir leur molleſſe & leur indolence. Mais, il faut diſtinguer ici le Poëte de l'Hiſtorien; & M. Deſpréaux étoit trop ſçavant pour ignorer que c'étoit peut-être la ſeule voiture en uſage en ce tems-là.

BASTHÉ, *Baſthe*, Βάσθη, grand ami de Bélitte. *Voyez* Bélitte.

BASTONADE, *Fuſtuarium*, (*a*) ſorte de punition militaire. Elle ſe faiſoit ainſi. Le Tribun, prenant un bâton, ne faiſoit qu'en toucher le criminel; & auſſi-tôt après, tous les légionnaires fondoient ſur lui, à coups de bâton & de pierre; enſorte que le plus ſouvent il perdoit la vie dans ce ſupplice. Si quelqu'un en échappoit, il n'étoit pas pour cela ſauvé entièrement. Le retour dans ſa patrie lui étoit interdit pour toujours; & aucun de ſes parens n'auroit oſé lui ouvrir ſa maiſon. On puniſſoit de ce ſupplice la garde, qui ne s'étoit point trouvée à ſon poſte; par où l'on peut juger de l'exactitude, avec laquelle la diſcipline étoit obſervée par rapport aux gardes nocturnes, d'où dépendoit la ſûreté & le ſalut de toute l'armée. Tous ceux auſſi, qui abandonnoient leur poſte, ſoldats ou officiers, étoient traités de la même ſorte. Velleius Paterculus en cite un exemple dans un des premiers officiers d'une légion, qui fut expoſé à la Baſtonade, pour avoir pris honteuſement la fuite dans le combat. C'étoit du tems d'Antoine & du jeune Céſar. Mais, ce qui paroît bien plus étonnant, on condamnoit à la même peine ceux, qui voloient dans le camp.

BASYNIAS, *Baſynias*, (*b*) eſpèce de gâteau, que faiſoient les cuiſiniers Grecs. Les Auteurs ne nous apprennent rien touchant la

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 806, 807.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 119.

manière de faire cette espèce de gâteau.

BAT, *Batus*, (*a*) sorte de mesure, qui étoit en usage parmi les Hébreux. Cette mesure contenoit la dixième partie du chore ou gomor; c'est-à-dire, vingt-neuf pintes, chopine, demi-settier & quelque chose de plus.

Quelques-uns ont imaginé, sans aucune raison, un Bat sacré, différent du Bat ordinaire. Le premier, disent-ils, contenoit un Bat & demi ordinaire; ce que l'on prétend prouver, en ce que, dans les livres des Rois, il est dit que la mer de Salomon contenoit deux mille Bats; & dans les Paralipomènes, qu'elle tenoit trois mille mesures ou trois mille Bats. Mais, on concilie aisément cette différence, en disant que la coupe ou cuvier de la mer d'airain contenoit deux mille Bats, comme le dit le troisième livre des Rois, & que le pied de ce vase qui étoit creux, en contenoit encore mille, & en tout trois mille Bats, comme portent les Paralipomènes.

BAT, BATTOLOGIE, *Butubata.* (*b*) La Battologie est un des vices de l'élocution; c'est une multiplicité de paroles, qui ne disent rien; c'est une abondance stérile de mots vuides de sens, *inane multiloquium*

Ce terme est Grec, βαττολογία, *inanis eorumdem repetitio*, & formé du verbe, βαττολογέω, *verbosus sum.* Jesus-Christ, dans Saint Matthieu, nous défend d'imiter les Payens dans nos prieres, & de nous étendre en longs discours & en vaines répétitions des mêmes paroles. Le Grec porte, μὴ βαττολογήσητε; c'est-à-dire, ne tombez pas dans la Battologie. La Vulgate traduit cet endroit par *nolite multùm loqui.*

Quant à l'étymologie de ce mot, Suidas croit qu'il vient d'un certain Battus, poëte sans génie, qui répétoit toujours les mêmes chansons. D'autres disent que ce mot vient de Battus, roi de Libye, fondateur de la ville de Cyrène, qui avoit, dit-on, une voie frêle & qui bégayoit. Mais, quel rapport y a-t-il entre la Battologie & le bégaiement? On fait aussi venir ce mot d'un autre Battus, pasteur, dont il est parlé dans le second livre des métamorphoses d'Ovide, & qui répondit à Mercure:

Sub illis
Montibus, inquit, erant; & erant sub montibus illis.

Cette réponse, qui répéte à peu près deux fois la même chose, donne lieu de croire qu'Ovide adoptoit cette étymologie.

Tout cela paroît puéril. Avant qu'il y eût des Princes, des Poëtes & des Pasteurs, appellés Battus, & qu'ils fussent assez connus pour donner lieu à un mot tiré de quelqu'un de leurs défauts, il y avoit des diseurs de rien; & cette manière de parler, vuide de sens, étoit connue & avoit un nom. Peut-

(*a*) Reg. L. III. c. 7. v. 26. Paral. L. II. c. 4. v. 5.

(*b*) Matth. c. 6. v. 7. Plaut. Pseud. Act. 1. Scen. 3. v. 6. Ovid. Metam. L. II. c. 15.

être étoit-elle déjà appellée Battologie. Quoiqu'il en soit, nous aimons mieux croire que ce mot a été formé par onomatopée de Bat, espèce d'interjection en usage, quand on veut faire connoître que ce qu'on nous dit, n'est pas raisonnable; que c'est un discours déplacé, vuide de sens. Par exemple, si l'on nous demande: *Qu'a-t-il dit?* Nous répondrons: *Bat, rien; patipata.* C'est ainsi que, dans Plaute, Calidore dit: *Quid opus est?* A quoi bon cela? Pseudolus répond: *Potin aliam rem ut cures?* Vous plaît-il de ne vous point mêler de cette affaire? Ne vous en mettez point en peine; laissez-moi faire. Calidore replique *at*..... Mais..... Pseudolus l'interrompt en disant *Bat*, comme nous dirions, *ba*, *ba*, *ba*, discours inutile, *vous ne sçavez ce que vous dites.*

Au lieu de notre *patipata*, où le *p* peut aisément être venu du *b*, les Latins disoient *Butubata*, & les Hébreux, *bitubote*, pour répondre à une façon de parler futile. Festus dit que Nævius appelle Butubata, ce qu'on dit des phrases vaines, qui n'ont point de sens, qui ne méritent aucune attention; *Butubata Nævius pro nugatoriis posuit, hoc est, nullius dignationis.*

Scaliger croit que le mot *Butubata* est composé de quatre monosyllabes, qui sont fort en usage parmi les enfans, les nourrices & les imbécilles; sçavoir, *bu*, *tu*, *ba*, *ta*. *Bu*, quand les enfans demandent à boire; *ba* ou *pa*, quand ils demandent à manger; *ta* ou *tatam*, quand ils demandent leur pere, où le *t* se change facilement en *p* ou en *m*, *maman;* mots, qui étoient aussi en usage chez les Latins, au témoignage de Varron & de Caton. Et pour le prouver, voici l'autorité de Nonius Marcellus au mot *Buas. Buas, potionem positam parvulorum.* Var. Cato, *vel de liberis educandis. Cùm cibum ac potionem buas, ac papas docent & matrem mamam, & patrem tatam.*

BATABACÈS, *Batabaces*, Βαταβάκης, (*a*) grand-prêtre de la mere des dieux à Pessinunte. Dans le tems que les Romains avoient sur les bras une guerre très-considérable contre des peuples barbares, connus sous le nom de Teutons, de Cimbres & d'Ambrons, Batabacès arriva de Pessinunte, & annonça que la déesse lui avoit parlé du fond de son sanctuaire, & lui avoit dit que la victoire & tous les avantages de cette guerre demeureroient aux Romains.

Le Sénat ajoûta foi à ce rapport, & ordonna qu'on bâtiroit un temple à la grande déesse pour la remercier de la victoire. Mais, quand Batabacès voulut se représenter au peuple pour lui faire part de la même promesse, le tribun Aulus Pompeius l'en empêcha, l'appella charlatan, & le chassa outrageusement de la tribune; mais, ce fut là justement ce qui fit ajoûter encore plus de foi à sa prédiction; car, l'assemblée

(*a*) Plut. T. I. p. 415.

congédiée, Aulus Pompeius ne fut pas plutôt rentré dans sa maison qu'il fut surpris d'une fièvre si violente, que l'on vit manifestement, & que le bruit se répandit dans toute la ville, qu'il mourroit avant le septième jour.

Batabacès est nommé Batacès dans un manuscrit.

BATAILLE, (*a*) combat, action, *pugna*, *prælium*, *certamen*. La Bataille est une action plus générale & ordinairement précédée de préparations. Le combat est une action plus particulière & moins prévue. On peut dire que la Bataille de Pharsales & le combat des Horaces & des Curiaces sont des actions bien connues. Ainsi action semble le genre; & Bataille & combat, des espèces. Bataille a rapport aux dispositions; & combat, à l'action. On dit l'ordre de Bataille, & la chaleur du combat. Combat se prend au figuré, & Bataille ne s'y prend point. On ne parleroit point mal en disant, il s'est passé au-dedans de moi un violent combat entre la crainte de l'offenser, & la honte de lui céder; mais, il seroit ridicule d'employer en ce sens le terme de Bataille. Celui d'action ne conviendroit pas davantage.

I. Il est souvent fait mention d'armées rangées en Bataille, dans les histoires Grecques & Romaines. Élien nous a donné un livre entier sur cette matière; c'est-à-dire, sur l'ordre d'un armée entière, & la disposition de ses différentes parties. Des Auteurs plus anciens avoient travaillé sur la même matière avant lui, comme Stratocle, Hermias & Fronton, ou comme d'autres lisent Frontin. Ceux-ci avoient écrit sur l'ordonnance militaire, telle qu'elle se trouve dans Homère; mais, Énée a parlé plus au long de l'ordonnance de Bataille & a fait plusieurs livres touchant l'art militaire, qui ont été réduits en abrégé par Cynéas Thessalien. Il reste encore quelque chose de ses ouvrages. Pyrrhus, roi d'Épire, laissa un livre sur l'art militaire. Alexandre, son fils, écrivit aussi sur la même matière, aussi-bien que Cléarque, Pausanias, Évangélus, Polybe, Iphicrate, Posidonius le Stoïcien & Bion. Ces Auteurs sont perdus, excepté le livre d'Élien & celui d'Arrien, qui est imparfait en bien des endroits.

Ces deux livres nous décrivent l'ordonnance militaire des Grecs, la division des troupes en différentes parties, la manière dont étoient composées les phalanges, les différentes sortes de bataillons & d'escadrons; les armées rangées en Bataille, conformément au terrein & aux occasions. Ce sont des régles générales, que l'usage & les différentes conjonctures changeoient tous les jours. Il seroit difficile de trouver un fait dans

(*a*) Xenoph. de Instit. Cyr. Hist. pag. 29. 158. *& seq.* de Hist. Græc. pag. 596. *& seq.* Herod. L. VII. c. 208. Plut. Tom. I. pag. 54, 217, Tit. Liv. L. III. c. 62. L. VIII. c. 30. L. XXII. c. 52. L. XXVI. c. 4. L. XXXII. c. 17. L. XXXVII. c. 38. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 794. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 146. *& suiv.*

l'Hiſtoire, où les armées ſe trouvent rangées, ſelon ces préceptes. Le tems, le lieu, les nations contre leſquelles les Grecs avoient à combattre, obligeoient les chefs de diſpoſer différemment leurs phalanges, ſelon les circonſtances.

L'infanterie ordinairement étoit placée au centre ſur une ou pluſieurs lignes, & la cavalerie ſur les deux aîles. A la Bataille de Thymbrée, toutes les troupes de Créſus, tant de pied que de cheval, étoient rangées ſur une même ligne, & avoient trente hommes de profondeur, excepté les Égyptiens, dont le nombre montoit à ſix vingt mille hommes. Ils étoient partagés en douze gros corps ou bataillons quarrés de dix mille hommes chacun, qui avoient cent hommes de front & autant de profondeur. Il ne fut pas poſſible à Créſus de leur faire changer cet arrangement, auquel ils étoient accoûtumés; ce qui rendoit inutile la plus grande partie de ces troupes, qui étoient les meilleures de l'armée, & ne contribua pas peu à la perte de la Bataille. Les troupes Perſannes combattoient ordinairement ſur vingt-quatre de hauteur. Cyrus, à qui il importoit de former le plus grand front, qu'il lui ſeroit poſſible pour ne pas être enveloppé par les ennemis, dédoubla ſes files, & les mit ſur douze ſeulement. On ſçait quel fut le ſuccès de ce combat.

Dans la Bataille de Leuctres, les Lacédémoniens, qui avoient, tant de leurs propres troupes que de celles des alliés, vingt-quatre mille hommes d'infanterie & ſeize cens chevaux, étoient rangés ſur douze de hauteur; & les Thébains, ſur cinquante, quoiqu'ils n'euſſent que ſix mille fantaſſins & quatre cens chevaux. Cela paroît contre les régles. Le deſſein d'Épaminondas étoit de tomber d'abord, avec tout le poids de ſon épais bataillon, ſur la phalange des Lacédémoniens, bien ſûr que, s'il pouvoit l'enfoncer, tout le reſte de l'armée ſeroit bientôt mis en déroute. Et en effet, c'eſt ainſi que la choſe arriva.

La phalange Macédonienne eſt célebre chez les Anciens. Elle ſe diviſoit ordinairement, ſelon Polybe en dix corps, dont chacun étoit compoſé de ſeize cens hommes, rangés ſur cent de profondeur. Quelquefois on doubloit, ou l'on dédoubloit ce dernier nombre, ſelon l'exigence des cas. Le même Polybe donne à un eſcadron huit cens chevaux, rangés pour l'ordinaire ſur cent de front & ſur huit de hauteur; il parle de la cavalerie Perſanne.

A l'égard des Romains, leur coûtume de ranger l'infanterie ſur trois lignes, dura aſſez long-tems, & fut aſſez uniforme. Entr'autres exemples, celui de la Bataille de Zama entre Scipion & Annibal peut ſuffire pour nous donner une juſte idée de la manière dont les Romains & les Carthaginois rangeoient leurs troupes. Scipion plaça les haſtaires à la première ligne, laiſſant des intervalles entre les cohortes. Il mit à la ſeconde les princes, poſtant leurs cohortes, non vis-à-vis les eſpaces de la première ligne, comme c'é-

toit la coûtume chez les Romains; mais, derrière les cohortes des hastaires, laissant des intervalles, qui enfiloient ceux de la première ligne; & cela, à cause du grand nombre d'éléphans, qui étoient dans l'armée ennemie, auxquels on vouloit laisser un passage libre. Les triairès étoient sur la troisième ligne, & formoient comme un corps de réserve. La cavalerie étoit répandue sur les deux aîles; celle d'Italie à la gauche, commandée par Lélius; celle des Numides à la droite, commandée par Masinissa. Il jetta, dans les espaces de la première ligne, des armés à la légére, & leur donna ordre de commencer le combat; de manière pourtant que s'ils étoient poussés, ou ne pouvoient soûtenir le choc des éléphans, ils se retirassent; ceux qui courroient le mieux, derrière toute l'armée par les intervalles directs; & ceux qui se verroient enveloppés, par les espaces de traverse à droite & à gauche.

Pour ce qui est de l'autre armée, plus de quatre-vingts éléphans en couvroient le front. Annibal plaça ensuite les étrangers soudoyés, au nombre d'environ douze mille Liguriens, Gaulois, Baléares, Maures; derrière cette première ligne, les Africains & les Carthaginois. C'étoit l'élite de son armée; & il les destinoit pour tomber sur l'ennemi, quand il seroit fatigué & affoibli par le combat; & à la troisième ligne, qu'il éloigna de la seconde de plus de cent pas, les troupes qui étoient venues d'Italie avec lui, auxquelles il ne se fioit pas, parce qu'elles avoient été arrachées par force de leur païs, & qu'il ne sçavoit s'il devoit les regarder comme ennemies ou alliées. Il mit sur l'aîle gauche la cavalerie des alliés Numides, & sur la droite celle des Carthaginois.

Il seroit à souhaiter que Polybe ou Tite-Live nous eussent marqué quel étoit le nombre des troupes de part & d'autre, & quelle profondeur les généraux leur avoient donnée en les rangeant en Bataille. Dans la Bataille de Cannes, qui précéda celle-ci de quelques années, il n'est fait nulle mention des hastaires, des princes, des triaires, qui formoient ordinairement les trois lignes de l'armée Romaine. Tite-Live, sans doute, la suppose comme une chose d'usage & connue de tout le monde.

Il étoit assez ordinaire, surtout à certains peuples, de jetter de grands cris, & de frapper de leurs épées sur leurs boucliers, en s'avançant vers l'ennemi pour l'attaquer. Ce bruit, joint à celui des trompettes, étoit fort propre à étouffer en eux, par une sorte d'étourdissement, toute crainte du danger, & à leur inspirer un courage & une hardiesse, qui n'envisageoit plus que la victoire & bravoit la mort. Quelquefois, les troupes alloient à pas lent & de sang froid au combat; quelquefois, quand elles approchoient de l'ennemi, elles s'élançoient contre lui avec impétuosité par une course rapide. On voit de grands hommes partagés de sentimens sur ces deux sortes d'attaques. A la

journée des Thermopyles, l'espion de Xerxès trouva les Spartiates, qui se préparoient au combat, en peignant leurs chevelures. Jamais pourtant danger ne fut plus grand. Cette bravade ne convenoit qu'à des soldats déterminés, comme ceux-là, à vaincre ou à périr. D'ailleurs, c'étoit leur coûtume ordinaire.

Les armés à la legére commençoient ordinairement l'action, & lançoient leurs traits, leurs fléches, leurs pierres contre les éléphans, s'il y en avoit, ou contre les chevaux, ou contre l'infanterie, pour tâcher d'y jetter le désordre; après quoi, ils se retiroient à travers les vuides de leurs troupes derrière la première ligne, d'où ils continuoient leurs décharges par-dessus la tête des soldats.

Les Romains commençoient le combat par lancer leurs javelots contre l'ennemi; puis, ils en venoient aux mains; & c'étoit-là où paroissoit le courage, & où se faisoit le grand carnage. Quand on étoit venu à bout d'enfoncer l'ennemi & de le mettre en fuite, le grand danger étoit, comme il l'est encore, de le poursuivre avec trop d'ardeur, & d'oublier ce qui se passoit dans le reste de l'armée. L'Histoire nous apprend que la perte de la plûpart des Batailles vient de cette faute, d'autant plus à craindre qu'elle paroît avoir pour principe la bravoure & le courage. Lélius & Masinissa, dans la Bataille de Zama, après avoir mis en désordre & en fuite leurs ennemis, ne se livrérent pas à une ardeur indiscréte; mais, revenant promptement de la poursuite, ils rejoignirent le gros, & tombant sur les derrières d'Annibal, ils passérent au fil de l'épée la plus grande partie de ses phalanges.

Lycurgue avoit ordonné qu'après avoir assez poursuivi l'ennemi pour s'assurer la victoire, on cessât de le poursuivre; & cela, pour deux raisons; la première, parce que faisant la guerre Grecs contre Grecs, l'humanité demandoit qu'on ne poussât pas à toute outrance des peuples voisins & en quelque sorte compatriotes, & qui, par la fuite, s'avouoient vaincus; la seconde, parce que les ennemis, comptant sur cette coûtume, étoient portés à mettre leur vie en sûreté par la retraite, plutôt qu'à s'opiniâtrer au combat, où ils sçavoient qu'il n'y avoit point de quartier à espérer pour eux.

Il faut que l'attaque d'une armée par les flancs & par les derrières, soit bien avantageuse; puisque, dans la plûpart des Batailles, elle est ordinairement suivie de la victoire. Aussi voit-on, dans tous les combats, que le principal soin des habiles généraux étoit de se mettre en sûreté contre ce danger.

On doit être étonné de voir si peu de cavalerie dans l'armée Romaine, trois cens chevaux pour quatre ou cinq mille hommes de pied. Il est vrai qu'ils faisoient un excellent usage du peu qu'ils en avoient. Tantôt, ils sautoient par terre & combattoient à pied, leurs chevaux étant accoûtumés à demeurer cependant immobiles. Tantôt, ils recevoient en croupe

des fantassins armés à la legére, qui descendoient de cheval & y remontoient avec une vîtesse admirable. Quelquefois, les cavaliers lâchoient leurs chevaux à toute bride contre les ennemis, qui ne pouvoient en aucune sorte soûtenir une aussi violente attaque. Mais enfin, tout cela se réduisoit à peu de chose; & on voit que la supériorité d'Annibal, dans ses quatre premières Batailles, venoit principalement de sa cavalerie.

Les Romains avoient d'abord fait la guerre à des voisins, dont les païs étoient fourrés, embarrassés par des vignes & des oliviers, situés près des montagnes des Apennins, où la cavalerie avoit peu de liberté pour agir & pour s'étendre. Les peuples voisins avoient la même raison pour se charger de peu de cavalerie; & on s'accoûtuma ainsi de part & d'autre à s'en passer. La légion Romaine fut établie sur le pied de trois cens chevaux, dont les alliés fournissoient le double. Cette coûtume, dans les tems suivans, tint lieu de loi.

L'armée des Perses étoit sans cavalerie, quand Cyrus en reçut le commandement. Il en sentit bientôt le besoin; & en assez peu de tems, il en forma une fort nombreuse, à laquelle il fut principalement redevable de ses conquêtes. Les Romains furent obligés d'en faire autant, quand ils tournérent leurs armes du côté de l'Orient, & qu'ils eurent affaire à des peuples dont les principales forces consistoient en cavalerie. Ils avoient appris d'Annibal l'usage, qu'il en falloit faire.

On ne voit pas que, dans les armées des Anciens, il soit fait mention d'hôpitaux pour les malades & les blessés. Ils en prenoient soin sans doute. Homère parle de plusieurs illustres médecins, qui étoient dans l'armée des Grecs au siége de Troye; & l'on sçait qu'ils faisoient aussi les fonctions de chirurgiens. Le jeune Cyrus, dans l'armée qu'il menoit au secours de son oncle Cyaxare, ne manqua pas de mener avec lui bon nombre d'habiles médecins. César marque en plus d'un endroit dans ses Commentaires, qu'au sortir d'une Bataille, on portoit les blessés dans la ville la plus voisine. Il y a plusieurs exemples de généraux, qui alloient visiter les blessés dans leurs tentes; ce qui est une preuve que dans une chambrée, composée de sept ou huit camarades, & formée de citoyens d'une même ville, & d'un même quartier de la ville, les soldats prenoient soin de leurs blessés.

Tite-Live parle souvent de cartel; c'est-à-dire, de l'accord qui se fait entre les peuples pour le rachat des prisonniers pendant la guerre. Après la Bataille de Cannes, Annibal, s'étant rendu maître du petit camp des Romains, convint de rendre les citoyens Romains chacun pour trois cens piéces de monnoie, appellées *quadrigati*, qui étoient des deniers; c'est-à-dire, pour cent cinquante livres; les alliés pour deux cens; les esclaves pour cent. Les Romains ayant pris Érétrie, ville d'Eubée, où il y avoit une gar-

nison de Macédoniens, fixérent le prix de leur rachat à trois cens piéces de monnoie aussi ; c'est-à-dire, à cent cinquante livres. Annibal, voyant que les Romains étoient déterminés à ne point racheter leurs prisonniers, qui s'étoient rendus à l'ennemi, les avoit vendus à différens peuples. Les Achéens en avoient acheté un assez grand nombre. Quand les Romains eurent rétabli la Gréce en liberté, les Achéens, par reconnoissance, leur remirent tous ces prisonniers ; & ils payérent à leurs maîtres par tête cinq cens deniers ; c'est-à-dire, deux cens cinquante livres ; ce qui, selon Polybe, monta pour le total à cent talens, ou cent mille écus. Car, les prisonniers se trouvérent, dans l'Achaïe, au nombre de douze cens.

Il ne paroît pas que l'usage des lettres en chiffre fût connu chez les Anciens. Il est pourtant bien néceffaire pour faire passer des avis secrets à des officiers, ou éloignés de l'armée, ou enfermés dans une ville, ou dans d'autres occasions. Pendant que Q. Cicéron étoit assiégé dans son camp par les Gaulois, César lui écrivit pour lui donner avis qu'il marchoit à son secours, avec plusieurs légions, & qu'il arriveroit promptement. Sa lettre étoit écrite en Grec, de peur que si elle tomboit entre les mains des ennemis, elle ne leur apprît que César étoit en marche. La précaution ne paroît pas fort sûre. Celle des signaux ne l'étoit pas beaucoup plus ; outre que l'usage en étoit fort difficile & fort embarrassant.

Il y avoit un usage commun chez les Romains & fort remarquable. C'étoit leur coûtume, quand ils étoient rangés en Bataille, & près de prendre leurs boucliers & de ceindre leurs robes, de faire leur testament sans rien écrire, en nommant seulement leur héritier devant trois ou quatre témoins. C'est ce qu'on appelloit, *Testamenta in procinctu facere.*

II. Pour que l'on soit en état de se former une certaine idée de la manière dont les Batailles se donnoient anciennement, nous allons rapporter ici la description, que Tite-Live nous donne de celle qui fut livrée entre Antiochus, roi de Syrie, & Scipion l'Asiatique.

» On garda pendant deux jours » le silence de part & d'autre, » sans qu'aucun des deux partis » passât la rivière. Le troisième » jour, toute l'armée des Romains la passa & campa à environ deux mille cinq cens pas » de l'ennemi. Pendant que les » Romains étoient occupés à dresser & à fortifier leur camp, trois » mille royaux, tant à pied qu'à » cheval, tous gens d'élite, vinrent fondre avec une grande » impétuosité sur la garde avancée. Elle étoit un peu inférieure en nombre, & ne passoit pas » deux mille hommes, qui, sans » appeller à leur secours ceux qui » travailloient au camp, soûtinrent le choc. L'avantage fut » égal pendant quelque tems; » mais, les Romains redoublant » leurs efforts, poussérent l'en-

» nemi, qui laissa cent hommes
» sur la place & presque autant
» de prisonniers.

» Pendant les quatre jours suivans, les deux armées se tinrent dans leurs retranchemens. » Le cinquième jour, les Romains présentérent la Bataille. » Antiochus ne branla point, » quoique le front de l'armée des » ennemis fût à moins de mille » pieds de ses retranchemens. Le » Consul voyant que l'ennemi » refusoit de donner Bataille, assembla le lendemain le Conseil » de guerre, pour délibérer sur » ce qu'il y avoit à faire, représentant que si Antiochus continuoit à éviter le combat, l'hiver s'approchant, il faudroit, » ou camper sous des peaux, ou » aller en quartier d'hiver, & différer la guerre jusqu'à la campagne suivante. Jamais les Romains ne témoignérent tant de » mépris pour l'ennemi, qu'en » cette occasion. Un cri s'éleva » dans toute l'armée, qu'il les » menât incessamment, & qu'il » profitât de l'ardeur des soldats, » qui marcheroient non pas pour » combattre tant de milliers » d'hommes, mais comme pour « égorger un pareil nombre de » moutons, & qui étoient prêts » à franchir les fossés & les retranchemens, si l'ennemi ne » vouloit pas donner Bataille. » Cneius Domitius fut envoyé » pour reconnoître les avenues » & les endroits les plus accessibles pour l'attaque. Il en rendit » bon compte; & le jour suivant, on s'approcha de l'ennemi. Le troisième jour, on porta » les signes militaires au milieu » du camp, & l'on commença à » mettre l'armée en Bataille.

» Antiochus, voyant bien qu'il » ne pouvoit plus tergiverser, de » peur qu'en refusant la Bataille, » il ne décourageât ses gens & » n'enflât le cœur à ses ennemis, fit sortir l'armée du camp, » & s'avança de telle sorte, qu'on » comprit qu'il vouloit en venir » aux mains. L'armée des Romains étoit presque toute de » même forme, soit pour les » hommes, soit pour les armes. » Il y avoit deux légions de Romains, & deux d'associés ou » de Latins. Chacune avoit cinq » mille quatre cens hommes. Les » Romains occupoient le centre, » & les Latins, les aîles. Les premiers signes étoient des Piquiers » ou *Hastati*; les seconds, de ceux » qu'on appelloit Princes; & les » troisièmes, des Triaires, qui occupoient le derrière. Au de-là » de ce corps de Bataille, le Consul mit à la droite environ trois » mille hommes; c'étoient un » corps d'Achéens, armés de petits boucliers, appellés *cetra*, » & des troupes auxiliaires d'Eumène, qui faisoient front en » même ligne que les autres. Devant eux, il y avoit un corps de » cavalerie de près de trois mille » hommes, dont huit cens étoient » des troupes d'Eumène, & les » autres, Romains. A l'extrêmité de cette aîle, il mit les Tralliens & les Crétois au nombre » de cinq cens. L'aîle gauche n'avoit pas besoin d'être ainsi for-

» tifiée, parce qu'elle étoit fer-
» mée par le fleuve dont le rivage étoit fort escarpé. Il y mit
» pourtant quatre escadrons de
» cavalerie. C'étoit-là toute l'ar-
» mée des Romains. Deux mille
» Macédoniens & Thraces, mê-
» lés ensemble, qui avoient suivi
» l'armée volontairement, furent
» laissés dans le camp pour le gar-
» der. On mit seize éléphans
» après les Triaires, comme en
» un corps de réserve; tant parce
» qu'il ne paroissoit pas qu'ils
» pussent résister aux éléphans du
» Roi, qui étoient au nombre de
» cinquante-quatre, que parce
» que, même à nombre égal, les
» éléphans d'Afrique ne résistent
» point à ceux des Indes, n'étant
» ni si grands, ni si courageux.

» L'armée royale étoit bien
» plus variée, comme composée
» de nations différemment ar-
» mées. Il y avoit seize mille pié-
» tons, armés à la manière des
» Macédoniens, qu'on appelloit
» Phalangites. Ceux-ci faisoient
» le milieu du front de l'armée.
» Ils étoient divisés en dix parties,
» entre chacune desquelles il y
» avoit des espaces pour mettre
» deux éléphans, au de-là des-
» quels le front du dedans étoit
» divisé en trente-deux rangs.
» C'étoit la force de l'armée du
» Roi. L'aspect en étoit terrible,
» principalement à cause de ces
» éléphans mêlés parmi les gens
» de guerre. Ils étoient de gran-
» deur énorme. Les crêtes, les
» panaches de la tête & les tours,
» qui étoient sur leur dos, dans
» lesquelles on plaçoit le conduc-
» teur & quatre soldats, les fai-
» soient encore paroître plus
» grands & plus formidables. A
» la droite des Phalangites étoient
» quinze cens piétons Galates,
» auxquels on en ajoûta trois
» mille autres couverts de cui-
» rasses, qu'on appelloit Cata-
» phractes. Après eux, il y avoit
» une aîle d'environ mille che-
» vaux, qu'on nommoit la Gé-
» mée. Tout le milieu de cette
» cavalerie étoit de gens d'élite
» de la même nation. Les autres
» mêlés ensemble étoient de dif-
» férens païs. On mit derrière
» eux, comme en un corps de
» réserve, seize éléphans. La co-
» horte royale des Argyraspides
» ou des soldats aux boucliers
» d'argent étoit du même côté,
» & faisoit un front un peu plus
» avancé que les autres. Venoient
» ensuite douze cens Dahes, ar-
» chers à cheval; les Armés à la
» legére au nombre de trois mil-
» le. Les Crétois & les Tralliens
» au nombre de deux mille cinq
» cens étoient joints à ces ar-
» chers à cheval. Quatre mille,
» tant Cyrtéens frondeurs, qu'É-
» lyméens archers, mêlés en-
» semble, terminoient cette aile
» droite.

» L'aîle gauche étoit ainsi com-
» posée. Auprès des Phalangites
» étoient quinze cens Galates,
» armés de même qu'eux; deux
» mille Cappadociens envoyés
» par Ariarathe; deux mille sept
» cens hommes de troupes auxi-
» liaires de différentes nations,
» mêlés ensemble; trois mille ca-
» valiers Cataphractes & mille

» autres. L'aîle royale, plus légérement armée, & dont les chevaux étoient ornés à peu près de même que les précédens, étoit composée de Syriens, Phrygiens & Lydiens, mêlés ensemble. Devant cette cavalerie étoient des chariots à faulx & des chameaux, qu'on appelle dromadaires, montés par des archers Arabes, qui portoient des épées minces & longues de quatre coudées, afin qu'étant si haut montés, ils pussent frapper les ennemis. Ensuite venoit un nombre de troupes égal à celui de l'aîle droite. Les premiers étoient les Tarentins; après cela deux mille cinq cens cavaliers Galates, mille Néocrétes, mille cinq cens Cariens & Ciliciens armés de même, autant de Tralliens; trois mille armés de petits boucliers, qu'on appelloit Cétres, étoient Pisidiens, Pamphyliens & Lyciens, qui répondoient à un pareil nombre de Cyrtéens & d'Élyméens de l'aîle droite; ensuite seize éléphans peu éloignés les uns des autres. Le Roi en personne commandoit l'aîle droite. Il donna le commandement de l'aîle gauche à Séleucus son fils & à Antipater son neveu, & celui du milieu, ou du corps de Bataille, à Mynion, à Zeuxis & à Philippe maître des éléphans.

» Un brouillard, qui se forma le matin, & qui, attiré par le soleil, se tourna en nuée obscure, & ensuite en pluie, ne fit point de dommage aux Romains; mais, il incommoda beaucoup l'armée du Roi. Car, l'armée des Romains étant peu nombreuse & peu étendue, l'obscurité n'empêchoit pas qu'on n'en vît toutes les parties; & la pluie tombant sur les gens armés pesamment, n'émoussoit pas les pointes des épées & des javelots. Au contraire, l'armée du Roi étoit si étendue, que du centre même on ne pouvoit pas voir les extrêmités; & la pluie amollit les cordes des arcs, les frondes & les courroies des javelots. Les chariots à faulx, qu'Antiochus espéroit devoir mettre le désordre dans l'armée des ennemis, mirent la terreur dans la sienne propre. Ces chars étoient armés de cette sorte. Il y avoit autour du timon de longues pointes, éloignées du joug de dix coudées, qui avoient comme des cornes pointues pour percer tout ce qu'elles rencontroient. A chaque extrêmité du joug, deux faulx étoient disposées de telle manière, que l'une alloit en droite ligne avec le joug, & l'autre étoit penchée vers la terre. Celle, qui alloit en droite ligne, étoit pour couper tout ce qu'elle rencontreroit sur les côtés; & celle, qui étoit penchée vers la terre, pour fendre ceux, qui seroient tombés, ou ceux qui se courberoient pour décliner l'autre faulx. Il y avoit encore deux faulx attachées à l'essieu des roues de chaque côté, de la même manière que les précédentes. Et parce que si ces chars à quatre

» chevaux avoient été dans les » rangs, soit au milieu, soit à » l'extrêmité de l'armée, ils n'au- » roient pu aller contre l'ennemi, » qu'au travers de ses propres » Bataillons, le Roi les mit à la » tête comme nous avons dit. » Eumène voyant cela, instruit » en cette sorte de combats, sça- » chant bien que pour rendre ce » secours également périlleux aux » amis & aux ennemis, il valoit » mieux épouvanter les chevaux, » que les attaquer dans les for- » mes, détacha les archers Cré- » tois, les frondeurs & ceux qui » tiroient des javelots contre les » chevaux, & leur commanda » d'aller tous épars & les plus » éloignés qu'ils pourroient les » uns des autres, & de leur jet- » ter des dards & des traits de » tous côtés. Une grêle de traits » vint fondre sur ces chevaux, » qui, blessés de toutes parts des » traits qu'on leur lançoit, & » d'ailleurs effrayés des cris & » des voix différentes, qu'ils en- » tendoient, se mirent à courir, » où la frayeur les emportoit. Les » armés à la legére, les frondeurs » & les Crétois, legers à la cour- » se, déclinoient habilement ces » chars, & les poursuivoient après » cela, augmentant la frayeur » des chevaux & des chameaux; » à quoi contribuoient aussi beau- » coup les cris des troupes voi- » sines.

» De cette manière, ces qua- » driges à faulx firent leur course » entre les deux armées, & furent » chassés sans aucune perte. Après » quoi, le signal étant donné de » part & d'autre, les armées en » vinrent aux mains. Cette ridi- » cule course des chariots à » faulx fut pourtant la cause de » la défaite de l'armée du Roi. » La terreur des quadriges passa » jusqu'aux troupes auxiliaires de » cette aîle, qui prirent la fuite, & » dégarnirent ainsi toute cette aîle » de l'armée jusqu'aux cavaliers » Cataphractes, qui, étant atta- » qués par la cavalerie Romai- » ne, ne soûtinrent pas même le » premier choc; les uns s'enfui- » rent, & les autres, ne pouvant » fuir à cause de la pesanteur de » leurs armes, furent tués. Toute » l'aîle gauche fut ébranlée de ce » mauvais commencement. Les » troupes auxiliaires entremêlées » parmi les cavaliers, nommés » Phalangites, prirent l'épouvan- » te; & la terreur se répandit » jusqu'au corps de Bataille, qui » ne tint pas plus ferme. Les » rangs y furent troublés par ceux, » que la frayeur avoit mis en dé- » sordre, & qui couroient dans » le Bataillon; ensorte que les sol- » dats ne pouvant se servir de » leurs longues piques, que les » Lacédémoniens appellent saris- » ses, les Romains les attaqué- » rent en cet état, & lancérent » leurs javelots sur ces rangs » ébranlés. La terreur des élé- » phans ne rallentit point leur vi- » gueur. Ils s'étoient déjà accoû- » tumés dans les guerres d'Afri- » que à éviter leur impétuosité » en se détournant, à leur lancer » des javelots; ou, s'ils pou- » voient en approcher de plus » près, à leur couper les nerfs

» avec leurs épées.

» Tout le front du corps de » Bataille étoit déjà renversé ; les » subsidiaires étoient enveloppés, » & on les tailloit en piéces, lorsque » le bruit de la fuite & de la » défaite de ces troupes se répandit » jusqu'à l'autre aîle de l'armée » & presque jusqu'au camp » des royaux. De l'autre côté, » Antiochus, qui commandoit » l'aîle droite, voyant l'aîle opposée » des Romains presque dégarnie » sur ce que le Consul avoit » cru que le fleuve, qui la terminoit, » la mettoit en sûreté & » hors de crainte d'être enveloppée, » & s'appercevant que les » quatre escadrons, qu'il y avoit » laissé pour s'approcher de leurs » gens, avoient abandonné le rivage, » chargea cette partie de » l'armée, avec ses troupes auxiliaires » & sa cavalerie de Cataphractes. » Il ne se contenta pas » de les attaquer de front ; mais, » passant entre le fleuve & l'aîle, » il les prit encore en flanc. Les » cavaliers Romains mal menés » prirent les premiers la fuite. » L'infanterie voisine, ébranlée » par cet exemple, se mit aussi à » fuir vers le camp, où commandoit » M. Æmilius, tribun » militaire, fils de M. Lépidus, » qui, peu d'années après, fut » fait souverain Pontife. Le Tribun, » voyant les Romains en » fuite, ramassa tout ce qu'il put » de troupes pour retenir les » fuyards. Il les faisoit d'abord » arrêter & les obligeoit ensuite » de retourner au combat, leur » reprochant leur lâcheté & leur » honteuse fuite. Il ajoûta, après » cela, les menaces, leur disant » que s'ils n'obéissoient pas, ils » courroient à une mort certaine ; » & il donna enfin le signal à ses » gens pour tuer les premiers des » fuyards, & pour pousser les » autres vers l'ennemi, à coups » d'épée & de pique. Une plus » grande peur chassa la première. » Voyant le péril des deux côtés, » ils s'arrêtérent d'abord ; & faisant » volte face, ils retournérent » au combat. M. Æmilius, avec » son corps de réserve de deux » mille vaillans hommes, fit ferme » contre le Roi, qui poursuivoit » les fuyards. D'un autre » côté, Attale, frere d'Eumène, » voyant de l'aîle droite qui venoit » de renverser la gauche des » ennemis, la fuite de la gauche » des Romains & le tumulte qui » étoit vers le camp, vint fort à » propos avec deux cens chevaux. » Alors, Antiochus voyant que » les fuyards revenoient au combat, » & que de nouvelles troupes » couroient à leur secours, » tant du camp que de l'autre » aîle, prit la fuite avec sa cavalerie.

» Les Romains, vainqueurs » aux deux aîles, marchérent au » travers des corps morts, qu'ils » avoient rassemblés en monceaux, » principalement à l'endroit, » où les Royaux n'avoient » pu fuir, tant par la valeur & » l'impétuosité de leurs ennemis, » que par la pesanteur de leurs » armes, & allérent droit au » camp des ennemis pour le piller. » La cavalerie d'Eumène,

» suivie de la cavalerie Romaine, pourſuivit les fuyards, tuant toujours les derniers, qu'ils pouvoient attraper. L'embarras, que causérent aux Royaux dans leur fuite, les quadriges, les éléphans & les chameaux, ainſi que la foule des gens, qui fuyoient, en fit plus périr que le fer des ennemis. Tout débandés & sans aucun ordre, ils tomboient les uns ſur les autres; & pluſieurs étoient écraſés par les éléphans, qui couroient au travers de la foule. Le carnage fut grand dans le camp, & peut-être encore plus grand qu'au milieu de l'action; car, les premiers qui avoient pris la fuite, s'y étoient retirés; & ſe fiant ſur le grand nombre de troupes, qui y étoient en réſerve, ils combattirent plus opiniârrément qu'auparavant. Les Romains, qui croyoient l'emporter d'emblée & de premier abord, y furent arrêtés plus long-tems qu'ils ne penſoient. Ils l'emportérent enfin; & cette réſiſtance augmentant leur fureur, ils en firent une horrible boucherie. Il y eut, dit-on, ce jour-là cinquante mille hommes de pied & trois mille de chevaux de tués, & quatorze cens de priſonniers. On prit auſſi quinze éléphans avec leurs conducteurs. Les Romains ne perdirent que trois cens hommes de pied & vingt-quatre de cheval; & les troupes d'Eumène, vingt-cinq hommes ſeulement. Il y eut en outre quelques-uns des leurs bleſſés. «

BATAILLE NAVALE, (a) *Pugna navalis*: Ce que nous avons dit dans l'article précédent, ne regarde que les Batailles, qui ſe donnoient ſur terre. Il convient de dire quelque choſe de celles, que l'on livroit ſur mer, & que nous appellons Batailles navales. Cet objet ne ſera pas moins intéreſſant que l'autre.

I. Quand les Anciens ſe diſpoſoient à une Bataille navale, ils avoient premièrement ſoin de décharger les vaiſſeaux qui devoient combattre, de peur que la charge ne les rendît plus difficiles à tourner & à faire les autres mouvemens néceſſaires. Ils évitoient de donner des Batailles près du rivage de la mer. Il eſt fait mention, dans l'Hiſtoire, d'une Bataille navale perdue par les Romains, parce qu'ils ne tinrent pas aſſez le large. Cela n'empêcha pas que Thémiſtocle n'attaquât l'armée des Perſes, entre deux rivages, parce que la conjoncture le demandoit ainſi. On obſervoit, comme on fait encore aujourd'hui, les vents contraires. On abattoit alors les voiles, & on n'alloit plus qu'à la rame. Dans une Bataille navale, que l'on voit dans l'Antiquité expliquée par D. Bern. de Montfaucon, toutes les voiles ſont abattues, & le mât même ne paroît pas. Les Anciens laiſſoient pour-

(a) Herod. L. VII. VIII. *Paſſim*. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 273. *& ſuiv.* Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 213. *& ſuiv.*

tant, en certaines occasions, quelques-unes des petites voiles en abattant les grandes.

Après avoir fait, ou observé toutes ces choses, le Commandant mettoit sa flotte en état de combattre. L'ordre de Bataille n'étoit pas toujours le même. Un habile Général avoit toujours égard au tems, au lieu & aux ennemis, qu'il avoit à combattre pour disposer son armée, selon les conjonctures. Dans le tems de la République, les Romains rangeoient, selon Polybe, leurs flottes en quatre classes, ou en quatre rangs; mais, cela fut changé dans la suite. On voit presqu'autant d'ordres de Bataille différens, qu'on trouve d'actions. Les Grecs n'avoient pas plus d'uniformité. Chacun rangeoit sa flotte, selon l'occasion. Si la flotte étoit rangée en forme de demi-lune; ordonnance, qui étoit des plus communes, le Commandant étoit au milieu. Si elle étoit rangée en ligne droite, il occupoit l'aîle droite de l'armée. Si l'aîle droite des ennemis étoit la plus forte, il se mettoit quelquefois à l'aîle gauche pour lui être opposé. Les vaisseaux étoient plus ou moins serrés, selon la disposition de la flotte ennémie. Un autre ordre de Bataille, assez en usage chez les Grecs, c'étoit de ranger la flotte en forme ovale.

Les soldats avoient aussi chacun un rang assigné. On en mettoit sur le pont. Il y en avoit encore d'autres en réserve sous le pont, pour remplacer les premiers, s'ils venoient à être tués ou blessés. Les soldats, armés pesamment, étoient placés sur les bords des ponts; les armés à la legére, comme les archers & les frondeurs, sur la proue ou sur la pouppe, ou même au milieu. Mais, cet ordre n'étoit pas toujours le même. Il varioit, selon la volonté du Commandant.

Avant que d'en venir aux mains, ils observoient les présages. Cette superstition a regné plus que toute autre dans l'Antiquité. L'histoire Grecque & Romaine en est pleine. Il y avoit certains présages, qui étoient généralement tenus pour bons ou mauvais, & peut-être un plus grand nombre encore, que chacun tiroit à sa fantaisie. On faisoit aussi des sacrifices aux dieux. Le Général montoit sur un bâtiment leger, & alloit au travers de la flotte de côté & d'autre, pour exhorter chacun à bien faire. Ensuite, la trompette donnoit le signal de la Bataille, premièrement dans le vaisseau du Commandant, puis dans tous les autres.

Quand le signal étoit donné, les vaisseaux alloient les uns contre les autres. Ils tournoient pour prendre le vaisseau ennemi à leur avantage. Ils faisoient des efforts pour séparer les vaisseaux de la flotte ennemie les uns des autres. Quelquefois, les vaisseaux de l'un des partis venoient à la charge, & reculoient ensuite pour revenir tout de nouveau. Un vaisseau tâchoit de rompre les rames de l'autre pour le mettre dans l'inaction; & c'est ce qu'on appelloit en Latin *remos detergere*. Les vaisseaux se choquoient rudement les uns les autres, pour s'entrepercer & se

fracaſſer. Ils choquoient ou la proue du vaiſſeau ennemi, ou la pouppe, ou l'un des côtés. Ce dernier choc étoit le plus dangereux, parce qu'ordinairement les côtés étoient plus foibles que la proue & la pouppe. Il arrivoit quelquefois que d'un ſeul coup un vaiſſeau étoit ſubmergé. Les coups, donnés ſur la proue, étoient pourtant pernicieux, en ce qu'ils faiſoient ſouvent ſauter dans la mer, ceux qui étoient deſſus, & qu'ils rendoient le vaiſſeau frappé, moins agile & moins propre au combat. Pour éviter ces grands coups, qui ſe donnoient avec les éperons, ceux du vaiſſeau attaqué avançoient des rames pour arrêter le vaiſſeau ennemi, ou du moins pour diminuer la violence du coup. Quelquefois, ils frappoient le vaiſſeau à la pouppe; ce qu'ils ne manquoient pas de faire, quand il fuyoit.

Lorſque les vaiſſeaux s'accrochoient avec des mains de fer ou des grappins, alors le combat étoit ſanglant. Chacun des deux partis tâchoit de monter dans le vaiſſeau ennemi. On jettoit un pont pour aller de l'un à l'autre. Il y avoit d'autres fois des ſoldats aſſez hardis pour ſauter du bord d'un vaiſſeau à l'autre ſans pont. Voilà ce qui ſe faiſoit le plus ordinairement dans ces Batailles navales.

II. Pour donner au Lecteur un ſpectacle plus vif, plus intéreſſant & plus inſtructif, nous joindrons encore ici la deſcription d'une Bataille navale. Ce ſera celle de la Bataille de Salamine entre les Grecs & les Perſes. On la trouve dans Hérodote.

» Cette Bataille navale fut donnée près de l'iſle de Salamine. » Thémiſtocle, qui commandoit la » flotte des Athéniens, uſa d'artifice pour obliger les autres » Grecs à reſter là, & à y donner » la Bataille. Les Péloponnéſiens » étoient ſur le point de ſe retirer » & d'abandonner les Athéniens, » pour aller défendre leur païs & » leurs côtes. Cette diviſion de » vaiſſeaux auroit ruiné la Gréce. » Thémiſtocle, prévoyant le malheur qui en arriveroit, fit avertir ſecrétement les Perſes [faiſant ſemblant d'être dans leurs » intérêts] que les Grecs vouloient s'enfuir, afin qu'ils vinſſent leur fermer le paſſage parderrière; ce qu'ils ne manquérent pas de faire. Thémiſtocle » trompa ainſi les deux; les Péloponnéſiens, en les empêchant » de ſe retirer, ce qui auroit » pourtant ruiné leurs affaires; les » Perſes, en les obligeant de donner la Bataille, en un lieu où ils » ne tiroient aucun avantage de » leur grand nombre, parce que » le combat ſe donnant dans un » détroit, ils ne pouvoient pas » faire un plus grand front que » l'ennemi, ni l'attaquer par les » flancs. En un mot, ils ne pouvoient combattre qu'à nombre » de vaiſſeaux égal; au lieu que » les Athéniens & les autres Grecs » ôtant à l'ennemi cet avantage, » avoient encore celui d'entendre » mieux la marine & d'être plus » braves gens qu'eux. L'armée du » roi Xerxès étoit compoſée de » deux mille deux cens ſept tri-

» mes de différentes nations soumises à son Emp re. Les Phéniciens & les Syriens lui en fournirent trois cens; les Égyptiens, deux cens; ceux de Chypre, cent cinquante; les Ciliciens, cent; les Pamphyliens, trente; les Lyciens, cinquante; les Doriens des côtes de l'Asie, trente; les Cariens, soixante-dix; les Ioniens, cent; les Insulaires, dix-sept; les Éoliens, soixante; les Hellespontiens, cent. Outre ces triremes, il y avoit d'autres plus petits vaisseaux à trente & à cinquante rames, des cercures, des vaisseaux pour le transport des chevaux, le tout jusqu'à trois mille. Les commandans de cette grande flotte étoient Ariabignès, fils de Darius, Prexaspe, fils d'Aspathine, Mégabaze, fils de Mégabate & Achémène, autre fils de Darius. La flotte des Grecs étoit composée de trois cens soixante-dix-huit vaisseaux, sans compter les autres plus petits vaisseaux à cinquante rames. Des trois cens soixante-dix-huit, les Athéniens seuls en fournirent cent quatre-vingts.

» La Bataille commença au point du jour. Le premier, qui attaqua fut Aminias de Pallène Athénien. Il choqua violemment un vaisseau des ennemis, & le perça; ensorte qu'il y demeura attaché. Alors, les autres venant pour le secourir, la mêlée commença tout de bon. Les Éginétes disoient pourtant que c'étoit un de leurs vaisseaux, qui avoit commencé la Bataille. Les Athéniens combattoient contre les Phéniciens; & les Lacédémoniens contre les Ioniens; quelques-uns d'entre ces derniers, sollicités sous main par Thémistocle, épargnoient, autant qu'ils pouvoient, leurs adversaires, qui étoient Grecs comme eux. D'entre ces Ioniens, il y en eut aussi qui prirent quelques vaisseaux des Grecs, tels que Théomestor Samien, qui fut pour cela établi par Xerxès tyran de Samos; & Phylacus, qu'on mit au nombre de ceux, qui avoient bien servi le Roi, & qui eut, pour récompense, beaucoup de fonds de terre. Cépendant, la flotte du Roi étoit fort mal menée. Beaucoup de vaisseaux étoient coulés à fond par les Athéniens & par les Éginétes. La raison, c'est que les Grecs combattoient avec beaucoup d'ordre; au lieu que les Barbares, combattant confusément, & ne gardant, ni rang, ni ordre, devoient avoir nécessairement un mauvais succès, comme ils l'eurent en effet. Ce n'est pas qu'ils ne combatissent vaillamment & qu'ils ne fissent beaucoup mieux qu'ils n'avoient fait en l'isle d'Eubée. La présence & la crainte du roi Xerxès, qui les regardoit d'une montagne voisine, les animoient à combattre; mais, le désordre étoit si grand dans leur flotte, qu'on n'y pouvoit presque point démêler les actions particulières.

» Il y eut sur ces entrefaites
» un cas fort singulier, qui arriva
» à la reine Artémise, & qui aug-
» menta le crédit, qu'elle avoit
» auprès du Roi. Dans le tems
» que la flotte de ce Prince étoit
» dans le désordre, que nous ve-
» nons de décrire, le vaisseau
» d'Artémise fut attaqué par un
» vaisseau Athénien. Cette Prin-
» cesse, se trouvant hors d'état
» de résister, & n'ayant pas d'au-
» tre moyen de s'enfuir, parce
» que des vaisseaux royaux lui
» bouchoient le chemin par où
» elle pouvoit se sauver, s'avisa
» d'un expédient, qui lui réussit.
» Ayant tourné la proue, pour
» fuir devant le vaisseau Athé-
» nien, elle alla heurter rude-
» ment contre le vaisseau de Da-
» masithymus, roi des Chalin-
» diens, qui combattoit pour
» Xerxès, le coula à fond, & se
» fit un passage pour se sauver.
» On ne sçait point si c'étoit par
» vengeance, & à cause d'une
» querelle qu'elle avoit eue avec
» Damasithymus dans l'Helles-
» pont, qu'elle l'attaqua préféra-
» blement aux autres ; mais,
» quoiqu'il en soit, Artémise tira
» de cette action deux avantages ;
» le premier, ce fut que le capi-
» taine Athénien, voyant que ce
» vaisseau, qu'il poursuivoit,
» avoit coulé à fond un vaisseau
» des ennemis, crut que c'étoit
» un vaisseau ou Grec, ou qui
» s'étoit tourné du côté des Grecs
» pendant le combat, & laissa
» celui-là pour en aller attaquer
» d'autres ; le second avantage,
» ce fut que le roi Xerxès, qui
» regardoit cette Bataille d'une
» montagne voisine, ainsi que
» nous l'avons déjà dit, fut averti
» par quelqu'un, apparemment
» ami d'Artémise : *Voyez-vous,*
» *mon Prince*, dit-il, *comme Ar-*
» *témise combat vaillamment, &*
» *comme elle vient de couler à*
» *fond un vaisseau des ennemis.*
» Le Roi lui demanda si c'étoit
» véritablement le vaisseau d'Ar-
» témise. Il lui répondit que c'é-
» toit assurément celui-là, & qu'il
» en connoissoit la marque. Il ne
» parloit ainsi que parce qu'il
» croyoit que le vaisseau, coulé
» à fond, étoit un des ennemis.
» Par un effet du bonheur d'Arté-
» mise, il arriva encore que de
» ce vaisseau coulé à fond il ne se
» sauva pas un seul homme qui
» pût l'accuser.

» On dit que le roi Xerxès,
» persuadé qu'Artémise avoit
» coulé à fond un vaisseau des
» ennemis, dit : *Les hommes, qui*
» *combattent pour moi, agissent*
» *en femmes ; & les femmes agis-*
» *sent en hommes.* Il périt dans
» ce combat beaucoup de grands
» seigneurs Perses & d'autres na-
» tions, entr'autres Ariabignès,
» fils de Darius & frere de Xer-
» xès. Du côté des Grecs, il pé-
» rit fort peu de monde, parce
» que comme ils sçavoient tous na-
» ger, quand leurs vaisseaux étoient
» fracassés ou coulés à fond, ils se
» sauvoient en nageant jusqu'à
» Salamine ; au lieu que ces Bar-
» bares, dont la plûpart ne sça-
» voient pas nager, périssoient
» tous. Après que les premiers
» vaisseaux, qui faisoient front,

» eurent été mis en fuite, ceux, » qui étoient derrière, voulant » faire montre de leur courage, » & plaire au Roi, qui les voyoit » combattre, avancérent pour » aller fondre sur les vaisseaux » des Grecs; mais, ils rencon- » troient en allant ces premiers » vaisseaux, qui s'enfuyoient & » se mêloient avec eux; ce qui » causa une confusion étrange. » Dans cet embarras, quelques » Phéniciens, dont les vaisseaux » avoient été fracassés, & qui » s'étoient sauvés en abordant sur » le rivage, accusérent les Ioniens » auprès du Roi, & dirent que » c'étoient eux, qui l'avoient » trahi, & qui étoient la cause de » la perte de tant de vaisseaux. » Mais, il arriva un accident, qui » sauva les chefs des Ioniens, aux- » quels le Roi n'auroit pas man- » qué de faire un mauvais parti, » & qui fit que les Phéniciens » portérent la peine du talion. » Dans le moment qu'ils par- » loient au Roi, un vaisseau Sa- » mothrace choqua rudement un » vaisseau Athénien & le coula à » fond. Un autre vaisseau d'Égi- » ne vint d'abord heurter contre » le vaisseau Samothrace & le » perça; ensorte qu'il fut submer- » gé. Mais, les Samothraces, ha- » biles à lancer le javelot, net- » toyérent promptement les bords » du vaisseau d'Égine, sautérent » dedans, & s'en rendirent les » maîtres. Cette action se passa à » la vue du Roi, qui, pénétré de » douleur de la déroute de sa » grande flotte, & voyant cette » belle action des Ioniens, dé- » chargea sa colère sur ces Phé- » niciens, & commanda qu'on » leur coupât la tête; & cela, » pour empêcher, disoit-il, ces » lâches de calomnier de braves » gens. Les vaisseaux d'Égine fi- » rent merveilles dans ce com- » bat. Comme les vaisseaux Bar- » bares s'enfuyoient à Phalère, » pour échapper aux Grecs, les » vaisseaux Athéniens les pour- » suivoient en fracassant les uns, » & coulant à fond les autres. » S'ils échappoient aux vaisseaux » Athéniens, ils tomboient entre » les mains des Éginétes, qui en » coulérent aussi à fond une gran- » de quantité. «

Telle fut la fameuse Bataille navale de Salamine. Nous avons omis beaucoup de digressions & de parenthéses, qui se rencontrent fort souvent dans Hérodote, pour ne prendre que les principales particularités du combat.

BATAILLON SACRÉ, *Cohors Sacra*, Λόχος Ἱερός. (a) Il y avoit à Thébes en Béotie, un corps de troupes, qu'on appelloit le Bataillon sacré. On prétend que Gorgidas fut le premier qui le leva, & qu'il le composa de trois cens hommes choisis, qui furent soudoyés & entretenus aux dépens de la ville, & qu'on mit en garnison dans la Cadmée. C'est pourquoi, il fut appellé le Bataillon de la ville, parce qu'alors on appelloit les citadelles, des villes. D'autres prétendent que ce Bataillon

(a) Plut. Tom. I. p. 287, 288. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 352

fut composé d'amans & d'aimés [ce qui ne doit pas être pris en mauvaise part, comme on peut le voir à l'article d'Amans]; & à ce propos, on rapporte ce bon mot, que Pammenès dit en riant, que le Nestor d'Homère ne s'entendoit pas bien à ranger des troupes en bataille, puisqu'il ordonnoit aux Grecs de se ranger par lignées & par nations, afin, comme il le dit, que la lignée soûtint sa lignée, & la nation sa nation; au lieu qu'il falloit les ranger en mettant les amans avec les aimés; car, les lignées & les nations n'ont pas grand soin les unes des autres dans les grands périls. Mais, un Bataillon, composé d'amans & d'aimés, & lié par cette union que produit l'amour, est invincible & ne peut être rompu. En effet, l'amant respectant l'aimé, & l'aimé respectant l'amant, ils demeurent fermes dans les plus grands dangers les uns pour l'amour des autres. Et ce n'est pas une chose bien étonnante, qu'ils se montrent ainsi inébranlables en présence, puisqu'ils se respectent plus dans l'absence, que les autres hommes ne se respectent présens; comme on le voit par l'exemple de ce jeune homme, qui, étant porté par terre, & son ennemi levant l'épée pour le percer, le pria & le conjura de la lui enfoncer dans l'estomac, *afin*, dit-il, *que celui, que j'aime, n'ait pas la douleur & la honte de me voir blessé au dos.* Aussi dit-on qu'Iolaüs, qu'Hercule aimoit, fut le compagnon de tous les travaux de ce héros, & ne l'abandonna dans aucun danger. De-là vint qu'on obligea les amans & les aimés, d'aller jurer foi & loyauté sur le tombeau d'Iolaüs; & Aristote écrit que cette coûtume se pratiquoit encore de son tems. Il est donc très-vraisemblable que ce Bataillon fut appellé Sacré, comme Platon a appellé un amant, un ami inspiré d'un dieu.

Tout ce qu'on vient de lire, d'après Plutarque, est admirable. C'est un abrégé de ce que Platon a écrit dans son Banquet, où, après avoir enseigné que le meilleur guide pour la bonne vie, c'est l'amour [car ni la naissance, ni les honneurs, ni les richesses, ne menent au bien comme l'amour]; & que l'amour consiste à avoir honte de ce qui est honteux, & à rechercher tout ce qui est honnête, il ajoûte que s'il étoit possible que l'on composât une ville entière ou une armée d'amans & d'aimés, il n'y auroit point de meilleur établissement au monde. Chacun fuiroit ce qui est honteux & rechercheroit ce qui est honnête; & dans les combats, une armée d'amans & d'aimés, quelque petite qu'elle fût, vaincroit, pour ainsi dire, tous les hommes ensemble. Car, l'amant ne se résoudra jamais à quitter son poste ou à jetter ses armes à la vue de celui, qu'il aime; & il se fera plutôt tuer que de l'abandonner dans le péril, ou que de ne pas le secourir. En un mot, il n'est point d'homme si lâche, dont l'amour ne fasse un homme divinement inspiré pour la vertu; de sorte qu'il ne sera en rien inférieur à

celui, qui est naturellement brave; & ce qu'Homère dit qu'un dieu inspire à certains héros une force extraordinaire, voilà justement l'effet que l'amour produit dans les amans.

Pour revenir à notre Bataillon sacré, on dit que ce Bataillon sacré se maintint invincible jusqu'à la Bataille de Chéronée, après laquelle Philippe, visitant les morts, & s'étant arrêté à l'endroit, où ces trois cens soldats étoient étendus, les uns près des autres, tous percés par-devant de longues javelines, il fut rempli d'admiration; & ayant appris que c'étoit-là le Bataillon si célebre d'amans & d'aimés, il se mit à pleurer, & dit tout haut: » Périssent malheu-
» reusement tous ceux, qui sont
» capables de soupçonner que de
» si braves gens aient jamais pu
» faire ou souffrir des choses hon-
» teuses. «

Gorgidas, qui, comme on l'a déjà dit, avoit levé le Bataillon sacré, l'ayant en toute occasion répandu dans les premiers rangs de sa bataille, & en ayant toujours couvert tout le front de la phalange de son infanterie, ne fit point paroître le courage de ces hommes choisis, & ne se servit pas utilement de leur valeur, parce qu'il n'en avoit pas formé un seul corps, & qu'il les avoit affoiblis en les désunissant, & en les mêlant avec des troupes bien inférieures & en plus grand nombre. Mais, Pélopidas, qui avoit vu éclater leur courage à la journée de Tégyre, où ils combattirent sans être mêlés avec d'autres, & toujours autour de lui, ne les sépara & ne les divisa plus. Il s'en servit toujours comme d'un seul corps, à la tête duquel il commençoit toujours la charge dans les plus grandes occasions.

Ce jugement de Plutarque sur la manière dont Gorgidas & Pélopidas se servirent du Bataillon sacré, est important, dit M. Dacier, & mérite d'être examiné. Je m'envais, ajoûte-t-il, dire ma pensée, que je soumets aux officiers consommés dans le métier de la guerre, auxquels seuls il appartient de décider sur ce sujet. C'est un principe certain, qu'un corps d'une grande réputation doit combattre seul sans être mêlé avec des troupes inférieures; ou, si on le mêle, il faut que ce soit avec un plus petit nombre de ces troupes foibles. Car, ce petit nombre fera, ou par émulation, ou par honte, ce que fera le grand, qui lui donnera l'exemple; au lieu que si on le mêle avec un plus grand nombre de ces troupes foibles; ce grand nombre, venant à se décourager & à plier, entraînera le plus petit, qui ne pourra le ranimer & le rétablir. Ainsi, on perdra tout l'avantage, que l'on pouvoit attendre de ce corps, s'il avoit combattu seul. C'est la faute, que fit Gorgidas, en mêlant ce Bataillon sacré avec un plus gros corps de troupes foibles; au lieu que Pélopidas eut de grands succès avec ce même corps, parce qu'il ne le sépara jamais, & qu'il le fit toujours combattre ensemble. Il est rare que le bon corrige le mauvais; & l'on voit ordinaire-

ment que le mauvais corrompt le bon, sur tout si ce mauvais est plus fort & supérieur en nombre. Ce que je dis là, qu'on peut mêler utilement des troupes foibles avec un plus grand nombre de braves troupes, pourroit se confirmer par des exemples, tirés non seulément des guerres anciennes, mais de nos guerres modernes, où l'on l'a pratiqué avec succès. Plutarque a donc eu raison de relever la faute de Gorgidas, qui avoit affoibli ce Bataillon sacré, en le mêlant avec un plus grand nombre de mauvaises troupes; car, que ce soit la pensée de Plutarque, c'est ce que ces mots παρὰ πολὺ font assez connoître.

BATALE, *Batalus*, Βάταλος, (a) étoit, selon les uns, un joueur de flûte fort efféminé, contre lequel le poëte Antiphane fit une petite comédie. Selon d'autres, c'étoit un poëte, qui ne faisoit des vers que pour la mollesse & pour la débauche. Il fut le premier, qui se servit d'une chaussure de femme sur le théatre. De-là vient que les Anciens appelloient Batales les hommes lascifs & efféminés. Les ennemis de Démosthène lui donnérent ce surnom. Il paroît aussi qu'en ce tems-là Batale étoit, dans l'Attique, le nom d'une partie du corps, que la pudeur ne permet pas de nommer.

BATALE, *Batalus*, Βάταλος, poëte Grec, qui étoit natif d'Éphése. On ne sçait pas en quel tems il a vécu. Libanius le fait joueur d'instrumens, & Thomas Magister assure qu'il a été comédien. Peut-être est-ce le même que celui qui précéde.

BATANÉE, *Batanæa*, Βαταναία, le même païs que Basan. *Voyez* Basan.

BATARD, (b) & en termes plus adoucis, Enfant naturel. On appelle ainsi celui, qui est né hors d'un légitime mariage.

I. On compte deux sortes de Bâtards; les uns simples, tels que ceux qui sont nés de deux personnes libres; c'est-à-dire, non engagées dans le mariage, ou dans un état qui les oblige à la continence, mais qui pouvoient contracter mariage ensemble. Les autres ce sont ceux qui sont nés d'autres conjonctions plus criminelles, comme les Bâtards adultérins & les Bâtards incestueux.

On appelle Bâtards adultérins ceux, dont le pere ou la mere, ou tous les deux, étoient engagés dans le mariage; & Bâtards incestueux, ceux dont le pere & la mere étoient parens à un dégré auquel le mariage est prohibé par les Canons.

II. Chez les Athéniens, une loi de Solon excluoit du droit de bourgeoisie, non seulement les enfans nés des concubines, mais encore tous ceux qui n'étoient pas nés d'un pere & d'une mere Athéniens. Cette loi souffrit de tems en tems quelques atteintes de la part de ceux, qui eurent assez de crédit pour faire agréger leurs Bâ-

(a) Lucian T. II. p. 555. Plut Tom. I. p. 847.

(b) Plut. T. I. p. 111, 112. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. XII. p. 77.

tards au corps des citoyens. Tel fut Thémistocle, dont la mere étoit de Thrace. Périclès renouvella cette loi dans toute sa vigueur, & condamna cinq mille Bâtards à être vendus comme esclaves; mais, la peste lui ayant enlevé ses enfans légitimes, il demanda lui-même au peuple la révocation de la loi en faveur d'un Bâtard, qu'il avoit d'Aspasie. On la lui accorda, & cet exemple eut des suites pernicieuses. Bientôt, il n'y eut plus de distinction entre les enfans légitimes & les Bâtards, entre les femmes Athéniennes & les étrangères; ce qui jetta le trouble & la confusion dans toutes les familles.

III. Suivant le Droit Romain, la mere succédoit à son enfant Bâtard; mais, ce Droit mettoit une grande différence entre les Bâtards, qu'il qualifioit *Nothi*, ou simplement Bâtards, & ceux qui étoient *Spurii*. La loi ne reconnoissoit point ces derniers, & leur refusoit jusqu'à la nourriture, parce qu'ils étoient les fruits d'une prostitution publique, & sans peres qui fussent bien connus pour tels par leurs meres même, par la raison que *Is non habet patrem, cui pater est populus*.

Les autres étant nés dans le concubinage, qui ressemble au mariage, héritoient de leurs meres, & pouvoient exiger des alimens de leurs peres naturels. On les considéroit comme des créanciers domestiques & des personnes, que l'on devoit traiter avec d'autant plus d'humanité, qu'elles étoient les innocentes productions des crimes de leurs parens.

Les peres n'avoient point l'autorité paternelle sur leurs Bâtards, parce que n'étant, disoit-on, peres que pour le plaisir, ce plaisir devoit leur tenir lieu de récompense.

Anciennement à Rome, les enfans naturels étoient absolument exclus de la succession de leurs peres *ab intestat*; mais, ils pouvoient être institués héritiers. Les empereurs, Arcadius & Honorius, firent une exception en faveur des enfans naturels, & les admirent au douzième de la succession à partager avec leur mere, quand il y avoit des enfans légitimes. Ensuite, Justinien les admit à ce partage pour une moitié, & voulut qu'ils eussent un sixième de l'hérédité *ab intestat*, lorsqu'il y avoit des enfans légitimes.

Les Bâtards pouvoient être légitimés, ou par un mariage subséquent, ou par lettres de l'Empereur. L'empereur Anastase avoit permis aux peres de légitimer leurs Bâtards par la seule adoption; mais, ce privilége fut aboli par Justin & Justinien, de peur qu'une telle condescendance n'autorisât le concubinage.

IV. En France, le Roi seul a le droit de légitimer des Bâtards & de les rendre habiles à succéder. En Angleterre, ce droit privatif appartient au Roi & au Parlement.

BATAVA CASTRA, nom Latin de Passau, ville située vers le Danube.

BATAVES, *Batavi*, Βατάβοι.

(a) peuples sortis de la nation Germanique des Cattes. Une guerre civile les ayant obligés d'abandonner leurs terres, ils vinrent s'établir dans un canton inhabité à l'extrêmité de la Gaule, & dans une isle, que formoient l'Océan & les bras du Rhin.

I. La nation des Bataves est célébre dans l'histoire des Empereurs. Il y avoit huit cohortes de cette nation, destinées à marcher à la suite de la quatorzième légion, comme auxiliaires. Dans le mouvement qui délivra de Néron l'Empire & le genre humain, les légionnaires & les Bataves, s'étoient divisés, & avoient pris parti, les premiers pour le Prince, & les autres contre lui. Néron ayant succombé, ce fut pour les Bataves un sujet de vanité & de triomphe. Ils ne voulurent point accompagner la quatorzième légion en Dalmatie; mais, ils se déterminérent à retourner dans la Grande Bretagne, d'où ils étoient partis. Ils étoient déjà sur les terres de ceux de Langres, lorsque Valens passa par cette cité. Ayant rencontré ces huits cohortes, il les joignit à son armée. Les Bataves prirent querelle avec les légionnaires; & les soldats des autres corps se partageant entre les deux partis opposés, peu s'en fallut qu'il ne s'en suivît un combat général. Valens usa de l'autorité de commandant; & par le supplice d'un petit nombre de Bataves, il apprit aux autres à se rappeller les sentimens, presque oubliés, de respect & d'obéissance pour la majesté de l'Empire.

Les Bataves, en embrassant le parti de Vitellius, y portérent toute leur fierté. Ils se vantoient sans cesse auprès des légions, avec lesquelles ils marchoient, d'avoir réduit la quatorzième légion, d'avoir privé Néron de la possession de l'Italie. En un mot, ils s'attribuoient tout l'honneur de la décision de cette grande querelle, & ils se donnoient pour les arbitres de la fortune des Princes & du succès des guerres. Les soldats des légions souffroient impatiemment ces bravades. Le chef lui-même en étoit blessé. La discipline s'altéroit par des querelles continuelles, qui pouvoient aisément dégénérer en combat. Enfin, Valens craignoit que de l'insolence les Bataves ne passassent à l'infidélité. Frappé de ces réflexions, Valens saisit le prétexte, que lui offroit la défaite des troupes, qu'il avoit envoyées au secours de la Narbonnoise contre la flotte d'Othon. Sous prétexte de défendre les alliés de Vitellius, & en effet dans la vue de séparer un corps trop puissant, lorsque toutes ses forces étoient réunies, il ordonna à une partie des Bataves de se

(a) Tacit. Annal. L. II. c. 6, 8. Hist. L. I. c. 59. L. II. c. 27, 66, 69. L. IV. c. 12. *& seq.* L. V. c. 14. *& seq.* de Morib. Germ. c. 29. Ptolem. L. II. c. 9. Cæs. de Bell. Gall. L. IV. pag. 128. Plin. Tom. I. pag. 222, 225. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Crév. Hist. des Emp. T. I. pag. 142, 207. Tom. III. pag. 81, 82, 101, 102, 137, 138, 251. *& suiv.* Tom. IV. pag. 273. Tom. VI. p. 169.

transporter dans la Narbonnoise. Cet ordre affligea les Bataves, & indisposa même les légions, qui se plaignoient qu'on leur ôtoit un important appui en éloignant d'excellentes troupes.

Quelque tems après, Vitellius, étant obligé d'éloigner de l'Italie la quatorzième légion, voulut que les cohortes Bataves l'accompagnassent dans la Grande Bretagne, où il l'envoyoit. Son dessein étoit qu'elles eussent occasion, par une contradiction fréquente, de la rendre plus traitable. Elles ne s'acquittérent que trop bien de cette commission; & dans Turin, une aventure fortuite ayant réveillé la haine réciproque entr'elles & la légion, peu s'en fallut que la querelle ne s'échauffât au point de se décider par les armes. Ce fut donc une nécessité de séparer ces troupes ennemies; & l'on envoya les cohortes Bataves en Germanie, où elles devinrent le principal appui de la révolte de Civilis, qui arriva l'an de J. C. 69.

Elles étoient néanmoins en marche pour retourner en Italie suivant les ordres de Vitellius, lorsque le courrier de Civilis les atteignit. Leur résolution fut tout d'un coup prise d'embrasser la querelle commune de la nation. Comme néanmoins elles se trouvoient environnées des forces Romaines, elles ne se déclarérent pas d'abord; & pour avoir un prétexte de quitter leurs alliés, elles cherchérent à faire naître une brouillerie, demandant avec hauteur une gratification générale, double paie & autres avantages, que leur avoit promis Vitellius. Flaccus leur accorda une partie de leurs demandes, croyant les calmer; mais, il ne fit que les rendre plus intraitables & plus opiniâtres à insister sur ce qu'elles sçavoient bien qu'il leur refuseroit. Enfin, méprisant ses promesses & ses menaces, elles tournérent vers la Basse Germanie pour aller joindre Civilis. C'étoit une désobéissance formelle, & dont elles auroient eu lieu de se repentir, si Flaccus eût fait usage des ressources, qu'il avoit en main. Car, à Bonn étoit campée une légion commandée par Hérennius Gallus. Si Flaccus eût donc poursuivi les cohortes Bataves, elles se seroient trouvées entre lui & Gallus, & elles ne pouvoient échapper. Mais, il tint une conduite pitoyable, & qui fortifia beaucoup les soupçons de ceux, qui l'accusoient d'être d'intelligence avec les rebelles. Il résolut d'abord de se renfermer dans son camp, comme ne pouvant compter sur la fidélité des auxiliaires, ni sur la force de ses légions, toutes composées de nouvelles levées. Ensuite, dans un moment de courage, il se détermina à marcher sur les pas des Bataves; & il écrivit à Gallus de sortir à leur rencontre. Enfin, revenant à sa timidité naturelle, il changea une troisième fois d'avis, & envoya un contre-ordre à Gallus.

Cependant, les cohortes approchoient de Bonn; & comme leur intention étoit de ne manifester leur révolte, que lorsqu'elles se verroient jointes à Civilis, elles se firent précéder d'un député,

qu'elles chargérent de dire de leur part à Hérennius Gallus, qu'elles n'avoient nul dessein de faire la guerre aux Romains, pour qui elles avoient tant de fois combattu; que fatiguées d'un service long & infructueux, elles alloient chercher le repos dans le sein de leur patrie; que si elles ne trouvoient point d'obstacle, elles passeroient sans commettre aucune hostilité; mais que si on leur opposoit les armes, elles avoient le fer en main, & s'en serviroient pour s'ouvrir un passage.

Hérennius Gallus balançoit sur le parti qu'il devoit prendre. Ses soldats l'enhardirent à hazarder le combat. Trois mille légionnaires, quelques cohortes de Belges, levées à la hâte, & une grande multitude de milices & de valets; aussi téméraires avant le combat, que lâches dans le danger, sortent impétueusement par toutes les portes du camp, & enveloppent les Bataves, qui étoient inférieurs en nombre. Ceux-ci, vieux guerriers, se forment en épais bataillons, serrent leurs rangs, font face de tous côtés; & ils eurent bientôt enfoncé l'armée ennemie, qui s'étoit étendue en front, & n'avoit point de profondeur. Les Belges prennent la fuite, la légion recule & regagne en désordre ses retranchemens. C'est-là que se fit le plus grand carnage. Les tas de corps morts s'accumulent dans le fossé; & ils ne périssoient pas seulement par le fer des Bataves, mais ils s'étouffoient en tombant les uns sur les autres, & se perçoient de leurs propres armes. Les vainqueurs continuérent paisiblement leur route, tant qu'ils furent sur les terres de l'Empire. Ils eurent soin d'éviter Cologne, & ils excusoient l'affaire de Bonn comme involontaire de leur part & occasionnée par l'injustice des Romains, qui leur avoient refusé le passage. C'est ainsi que les cohortes Bataves parvinrent jusqu'à Civilis.

Ce général avoit engagé dans sa rebellion non seulement tous les Bataves, ses compatriotes, mais encore quelques peuples du voisinage. Toutes ses tentatives n'eurent pas un heureux succès. Il y avoit à peine un an qu'il avoit secoué le joug de l'Empire, que pour dernière ressource, il essaya un combat naval contre les Romains à l'embouchure de la Meuse. Mais, n'ayant pas réussi, il se découragea entièrement; il abandonna une entreprise malheureuse, & se retira au de-là du Rhin. Cérialis ravagea l'isle des Bataves & y exerça toutes sortes d'hostilités, épargnant néanmoins, suivant une ruse souvent pratiquée par les Généraux, les terres de Civilis.

Cependant, la saison s'avançoit; & les pluies abondantes, qui survinrent, ayant grossi le fleuve, il se déborda dans l'isle, & la convertit en un grand étang. Les Romains, qui n'avoient pas prévu cet inconvénient, se trouvérent fort embarrassés. Leur flotte étoit loin. Ils n'avoient point de vivres; & dans un païs plat & uni, qui n'a aucunes inégalités, aucune colline, ils étoient privés de toute ressource pour mettre leur camp

à l'abri de l'inondation. Ils pouvoient périr si les Germains les eussent attaqués en cet état, comme ils en eurent la pensée. Civilis se fit dans la suite un mérite auprès des Romains d'avoir sçu en détourner ses compatriotes. Peut-être disoit-il vrai; car, il songeoit alors à faire sa paix. Cérialis l'y invitoit par de secrets messages, lui promettant le pardon à lui & à sa nation. En même-tems, aussi habile politique que brave guerrier, Cérialis travailloit à détacher du parti des Rebelles les Germains au de-là du Rhin.

Les Bataves, de leur côté, se voyant en danger d'être abandonnés de leurs alliés, entrérent aussi dans des sentimens de paix. „ Pour-
» quoi, se disoient-ils les uns aux
» autres, porter nos maux à l'ex-
» trême? Une seule nation peut-
» elle briser le joug imposé au
» genre humain? Nous en souf-
» frons moins qu'aucun autre peu-
» ple. Nos voisins payent des tri-
» buts onéreux, & on n'exige de
» nous que le service militaire &
» l'exercice de notre valeur. C'est-
» là l'état le plus voisin de la
» liberté; & s'il nous faut des
» maîtres, encore vaut-il mieux
» obéir aux Empereurs Romains
» qu'à des femmes Germaines. „
Ainsi pensoit la multitude. Les chefs alloient plus loin; & ils s'en prenoient à Civilis, dont la rage pernicieuse, disoient-ils, avoit exposé toute la nation, pour l'intérêt de sa vengeance domestique & de sa sûreté personnelle. „ Pourquoi
» nous opiniâtrer à soûtenir une
» guerre nécessaire à un seul,
» funeste pour tous? C'en est fait
» de nous, si nous ne rentrons en
» nous-mêmes, & ne prouvons
» notre repentir en livrant le cou-
» pable. "

Civilis, instruit & effrayé du danger, résolut de le prévenir, C'est ce qu'il exécuta, en implorant la clémence du vainqueur. Sa soumission fut reçue par le général Romain. La paix ayant été ainsi rétablie dans le païs des Bataves, l'on n'y vit plus de longtems renaître aucun trouble.

II. Tacite nous peint en peu de mots l'origine, les mœurs & le caractère des Bataves. „ Les
» Bataves, dit-il, qui possédent
» peu de terrein le long du fleuve
» [du Rhin], en occupent une
» isle, & sont les plus vaillans de
» tous ces peuples. Ils faisoient
» autrefois partie des Cattes.
» Obligés, par des troubles do-
» mestiques, de s'en séparer, ils se
» sont retirés dans ce canton de
» la Gaule, pour se donner aux
» Romains. Aussi continue-t-on
» de les traiter avec une distinc-
» tion & des égards, qui prou-
» vent l'estime, que nous faisons
» de leur alliance. Nous ne les
» insultons point par des impôts,
» ni ne les écrasons par des gens
» d'affaires. Libres de contribu-
» tions & de charges, ils sont
» destinés uniquement au service.
» Nous les réservons comme nos
» armes, pour les employer un
» jour de combat. " Et ailleurs:
» Unis avec les Romains, sans
» s'asservir à des alliés si puissans,
» ils ne leur fournissent que des
» chevaux & des armes. Après

» s'être signalés long-tems dans
» nos guerres de Germanie, ils
» mirent le comble à leur gloire
» dans les expéditions de la Gran-
» de Bretagne, où leurs cohortes
» passérent sous nos auspices,
» mais commandées, selon leur
» coûtume par les plus qualifiés
» de leur Nation. Ils avoient dans
» leur païs un corps de cavaliers
» choisis; excellens nageurs, &
» accoûtumés à passer le Rhin
» sans quitter leurs chevaux ni
» leurs armes & sans rompre leurs
» rangs. « On cite plusieurs Inscriptions, où les Bataves sont qualifiés freres & amis du Peuple ou de l'empire Romain.

On trouve dans l'orateur Euménius une description élégante du sol singulier de l'isle des Bataves, lequel ne sembloit pas être fait pour se peupler de villes florissantes & pour devenir l'entrepôt des marchandises de l'univers.
» Cette terre, dit-il, n'est point,
» à proprement parler, une terre.
» Elle est tellement pénétrée &
» imbibée d'eau, que non-seule-
» ment les parties manifestement
» marécageuses cédent sous le
» pied qui les presse, & le font
» plonger; mais que les endroits
» mêmes, qui paroissent plus fer-
» mes, tremblent & chancellent
» sous les pas; & l'agitation, qui
» se communique au loin, prouve
» qu'une légére & mince écorce
» surnage des amas d'eaux. «

César fait mention de l'isle des Bataves, ainsi que Pline. Celui-ci lui donne près de cent mille pas de long; & il comprend, parmi les Bataves, ceux qu'on appelloit Caninéfates. M. d'Anville remarque que cette mesure d'étendue est très-convenable. Cependant, les Bataves, suivant notre Académicien, n'étoient pas, absolument parlant, renfermés dans l'isle, qui a pris leur nom; mais, ils occupoient les terres situées entre le bras du Rhin, appellé Vahal, & la partie inférieure de la Meuse. C'est-ce dont on ne sçauroit douter, lors qu'on lit dans Tacite, que Civilis, après sa défaite près de *Vetera*, mit le feu à la ville des Bataves, avant que de faire sa retraite dans l'isle; & on croit que cette ville est Batenburg sur la droite de la Meuse. A voir aussi la position, qui est sous le nom de Batavodurum dans *Ptolémée*, il faut croire qu'elle étoit en de-çà des branches, entre lesquelles le Rhin se partage en approchant de la mer. Quelques Auteurs, moins anciens que le siécle de Tacite, ont employé le nom de Batavie.

On s'imagine appercevoir dans le Landgraviat de Hesse quelques vestiges des Battes ou Bataves dans les noms de Battenberg près de la rivière d'Éder & de Battenhausen près de la Wère. Mais, il est plus probable que les Cattes, qui se réfugiérent dans l'isle du Rhin, furent alors appellés Bataves; c'est-à-dire, habitans d'un mauvais païs. Il y a encore aujourd'hui, entre le Rhin & le Leck, une contrée basse & marécageuse, qui porte le nom de Bétau; & dans le voisinage un autre canton moins humide & plus élevé, qu'on nomme Velau; c'est-à-dire, bon païs.

Pour les villes & les lieux remarquables du païs des Bataves, on en trouve un sous l'empire de Vespasien; sçavoir, *Batavorum oppidum*, ou la ville des Bataves. Il n'étoit pas dans l'isle, mais entre le Vahal & la Meuse. Tacite met dans l'isle quatre villages, où il y avoit garnison, Arénacum, Batavodurum, Grinnes & Vada. Entre Batavodurum & la mer, c'est-à-dire, dans la basse partie de l'isle, Tacite ne met rien. Mais, Ptolémée y place Lugodinum, qui n'est que le Lugdunum des autres déguisé. L'Itinéraire d'Antonin & la Table de Peutinger y mettent plusieurs autres lieux, dont voici les plus remarquables: Trajectus entre Mannaricium & Albiniana Castra, [on voit assez que c'est Utrecht]; Albiniana Castra aujourd'hui Alfen; Prætorium Agrippinæ, dont la distance & le nom font voir que c'est Roomburg; comme qui diroit forteresse des Romains. On ne convient pas assez de ce qu'étoit anciennement que l'*Arx Britannica*, ou Brittenbourg, ville ou forteresse submergée, que l'on voit encore sous l'eau, pour en parler en cet endroit. Forum Adriani est connu à présent sous le nom de Vorburg.

L'isle des Bataves, formée par le Rhin, par le Vahal, qui en est un bras, & par l'Océan, étoit à l'extrêmité de la Gaule Belgique. Mais, les irruptions de la mer ont tellement dérangé le cours des rivières, qu'il est difficile de déterminer exactement quelle portion des provinces de Hollande, d'Utrecht & de Gueldre répond à l'ancienne isle des Bataves. On sçait seulement que le nom de cette isle subsiste dans celui de Betuwe, quoiqu'il soit actuellement restraint à la partie supérieure, en remontant du Leck à la séparation du Vahal d'avec le Rhin. En tronquant le nom de *Batavia*, on a écrit *Batua* dans le moyen âge; d'où se sera formé le nom de Betuwe.

BATAVES [la Ville des], *Oppidum Batavorum*. (*a*) Cette ville des Bataves étoit située sur le bord septentrional de la Meuse, au sud-est du Bois sacré, & au sud-ouest de Nimégue. C'étoit la capitale du païs & même la seule ville qu'il y ait eu dans ces quartiers-là jusqu'à l'empire de Vespasien. C'est pour cette raison que l'on croit que Tacite la nomme simplement Oppidum Batavorum, sans ajoûter de nom propre, la trouvant suffisamment désignée, parce qu'il avoit dit qu'elle étoit la capitale de la nation, & le lieu où résidoient Civilis & Labéon; car, on ne peut placer ailleurs, l'endroit, où le même Tacite dit que les Bourgeois eurent quelque différend au sujet de ces deux généraux. C'est cette même ville, où Civilis, après avoir été défait par Cérialis auprès du lieu qu'on appelloit alors *Vetera*, vers l'an de J. C. 70, mit le feu, avant

(*a*) Tacit. Hist. L. V. c. 19. Ptolem. L. II. c. 9. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

que de passer le Vahal, parce qu'il voyoit qu'il n'étoit pas en état de la défendre par les armes. Ainsi, il est visible que cette ville n'étoit point dans l'isle des Bataves, mais à l'extrêmité de la Gaule.

Cluvier assure qu'elle subsiste encore aujourd'hui sous le nom de Batenburg, formé de celui de Batavodurum. Il paroit en effet, par la Carte de la Gaule de Ptolémée, qu'après que la guerre fut finie, l'on rétablit la ville, & que l'on y fixa le siége de la Justice, que les Bataves avoient déjà établi auparavant dans ce même lieu, en de-çà du Vahal; car, c'est dans l'endroit où cet Auteur place Batenburgum sur la Meuse, qu'étoit Batavodurum. Cluvier reprend à la vérité Ptolémée dans cet endroit; mais, au lieu d'y avoir de l'erreur, comme il le prétend, il paroît que Ptolémée, ne pouvant distinguer cette ancienne ville, appellée Batavorum oppidum, de plusieurs autres qui se trouvoient alors avoir le même nom, a jugé à propos de se servir du nom appellatif de Forum judiciarium, sous lequel elle étoit également connue, & qui la distinguoit des autres villes. Cependant, comme les Bataves avoient deux de ces Forum judiciarium, l'un dans un village de l'isle sur le Rhin, & l'autre sur la Meuse dans l'ancienne ville, Ptolémée auroit dû écrire *Batavodurum ad Mosam;* mais, comme son principal dessein étoit de faire des Tables Géographiques; il a cru qu'il suffisoit d'avoir marqué Batavodurum, sur le bord de la Meuse.

BATAVIE, *Batavia*, nom de l'isle des Bataves. *Voyez* Bataves.

BATAVODURUM, *Batavodurum*, Βαταυόδουρον, (a) ville ou village de la dépendance des Bataves, situé sur le bord méridional du Rhin, environ à treize milles d'Utrecht, & à vingt milles de la ville des Bataves. Tacite place aussi ce village sur la partie supérieure du Rhin, qui étoit la seule, dont les Romains fussent encore les maîtres, & où ils avoient leur seconde & leur dixième légion, avec quelques cohortes alliées & quelque peu de cavalerie. Ce village étoit peu considérable dans ce tems-là, & on y construisoit un pont pour la défense duquel étoient préposés les soldats de la deuxième légion.

Tacite ne marque point à quelle distance étoit Batavodurum d'*Arenacum*, de Grinnes ou de Vada, village des environs. Il ne désigne pas même la situation de ces derniers lieux, observant plutôt dans cette énumération la dignité des garnisons, que l'ordre de la position des endroits, où elles étoient placées. Car, il nomme d'abord Arénacum & Batavodurum, où étoient les camps des deux légions, quoique ces deux lieux fussent aux extrêmités; & il ne nomme que le dernier, le lieu, où étoient les

(a) Tacit. Hist. L. V. c. 20. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 336. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

troupes alliées, quoiqu'il fût situé entre les deux autres. Cependant, comme H. Junius & P. Scrivérius ont fait voir, par d'anciennes médailles d'or, que Batavodurum a été nommé par les Romains Dorestate, & qu'il subsiste encore aujourd'hui, sans avoir changé de place; sa juste situation se trouve à treize milles d'Utrecht & à vingt-deux de Niomagus ou Nimégue. On y voit présentement une ville avec une citadelle.

Cette ville s'appelle aujourd'hui Wick, & la citadelle Durstede, & toutes deux ensemble Wick-te-Durstede. Cet endroit est devenu une ville considérable depuis l'établissement du Christianisme; mais, du tems de Tacite, ce n'étoit qu'un village, puisque, dans l'isle des Bataves, il n'y avoit en ce tems-là encore aucune ville.

BATAVORUM OPPIDUM. *Voyez* la ville des Bataves au mot Bataves.

BATAVORUM INSULA, l'isle des Bataves. *Voyez* Bataves.

BATEA, *Batea*, (a) fille de Teucer. Cette Princesse fut accordée en mariage à Dardanus.

BATEAU, *ou* BARQUE. *Voyez* Barque.

BATH, *Bath*, sorte de mesure chez les Hébreux. *Voyez* Bat, qui est la même chose.

BATHÉCHOR, *Bathechor*, Βαθεχώρ, (b) c'est-à-dire, maison d'Hyssope. C'étoit un bourg de la tribu de Juda, situé à peu de distance de Jérusalem. Il ne méritoit pas d'être connu dans l'histoire, s'il n'avoit donné la naissance à des meres assez féroces & assez impitoyables, pour manger leurs propres enfans.

Une Dame de qualité, nommée Marie, fille d'Éléazar & fort riche, vint après la mort de son mari & dans le tems que Vespasien entroit dans la Judée, se réfugier à Jérusalem, avec un petit enfant qu'elle nourrissoit. Cette Dame se trouva assiégée, avec d'autres de son village, dans cette capitale. Elle y avoit fait porter tout son bien, & ce qu'elle avoit de meilleur & de plus précieux, pour vivre & s'en servir dans la nécessité. Tout cela lui fut bientôt enlevé par les Tyrans, qui fouillérent jusques dans les lieux les plus retirés, où elle avoit caché quelque chose pour sa nourriture. Une action si tyrannique jetta cette Dame dans un tel désespoir, que lorsqu'elle se vit ainsi maltraitée & réduite à n'avoir rien du tout pour conserver sa vie & celle de son enfant, il n'y eut point de paroles outrageuses, ni d'imprécations, dont-elle ne les chargeât pour les obliger à la tuer. Mais, les Tyrans ne furent pas plus touchés de ses injures que de sa misère. Enfin, elle se trouva poussée à cette extrêmité, que de ne pouvoir plus, de quelque côté qu'elle se tournât, espérer le moindre secours. Alors, la faim, qui la consumoit, & encore plus le feu que la colère avoit allumé dans son cœur, lui

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 412.

(b) Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 954, 955.

inspirérent une résolution, qui fait horreur à la nature.

Elle prit cet enfant, qui étoit suspendu à sa mamelle, le coupa en deux, & en fit cuire une partie, & réserva l'autre pour la première nécessité. L'odeur de cette viande abominable se répandit bientôt dans la maison. Nos scélérats, étant entrés chez cette Dame, voulurent sçavoir où elle l'avoit prise. Elle la leur montra; & comme pour leur reprocher qu'ils étoient cause du crime qu'elle avoit commis, elle les pressa d'en manger. Ils le refusérent & sortirent tout tremblans de frayeur & d'épouvante.

BATHINUS, *Bathinus*, (*a*) fleuve de la Pannonie, dont il est parlé dans Velleius Patercule. Ce fut auprès de ce fleuve, que la jeunesse Pannonienne mit bas les armes & se soumit aux Romains, l'an 8 de J. C.

BATHIPPUS, *Bathippus*, Βάθυππος, un de ceux, qui s'opposérent à la loi de Leptine contre l'Immunité; c'est-à-dire, contre l'exemption des charges publiques. Mais, il se désista ensuite de son opposition, soit qu'il se fût laissé gagner par des largesses, soit plutôt parce qu'étant tombé malade, il ne put point continuer ses poursuites; car, il mourut de cette maladie.

BATHKOL, *Bathkol*; (*b*) c'est-à-dire, Fille de la voix. C'est le nom, que les Auteurs Juifs donnent à la révélation, que Dieu a faite de sa volonté au peuple choisi, depuis que la prophétie verbale a cessé dans Israël. C'est sur cette Fille de la voix, qu'ils fondent la plûpart de leurs traditions & des usages de leur nation. Ils prétendent que Dieu les a révélés à leurs Anciens, non par une prophétie articulée, mais par une inspiration secréte, ou par une tradition, qu'ils appellent la Fille de la voix.

Les Rabbins reconnoissent dans leur nation trois sortes de prophéties; la première, par le moyen de l'Urim & Thummim, qui faisoit entendre sa voix du fond du sanctuaire, ou du pectoral du grand-Prêtre; la seconde, par l'esprit de prophétie, qui inspira les prophétes, tant avant que depuis la loi; la troisième, par la Fille de la voix, Bathkol. La première a duré, selon eux, depuis la construction du Tabernacle jusqu'à celle du Temple; la seconde, depuis le commencement du monde, jusqu'à la mort de Malachie, le dernier des prophétes, sous le second Temple, quoique son usage le plus fréquent ait été sous le premier Temple; la troisième commença après Malachie, & a continué de subsister jusqu'à présent dans leur nation.

Nos Rabbins prétendent que la Fille de la voix est une voix du ciel, qui se fait entendre d'une manière articulée, à peu près comme la voix, qui appella le jeune Samuël, lorsque Dieu lui révéla ce qui devoit arriver au grand-prêtre Héli & à sa famille. Dieu l'appella par

(*a*) Vell. Paterc. L. II. c. 114.

(*b*) Reg. L. I. c. 25. v. 1.

une voix articulée jusqu'à trois fois. Samuël répondit comme il auroit fait à un homme, ne sçachant pas encore distinguer la voix du Seigneur. Autrement, la Fille de la voix ressemble à celle qui sortoit du sanctuaire, lorsque Dieu parloit à Moïse, ou qu'il répondoit au grand-Prêtre, qui le consultoit par l'Urim & Thummim. Ces deux sortes de voix étoient comme la mere de cette autre voix, qui lui succéda, & qu'on appella Bathkol, Fille voix ou Fille de la voix, parce qu'elle étoit comme la fille de cette première voix. C'étoit une sorte d'inspiration bien moins parfaite, mais néanmoins aussi certaine que la première.

Il y auroit cependant de l'erreur à s'imaginer que la révélation de Bathkol se fit toujours par une voix articulée, venue du ciel & entendue distinctement de ceux, à qui Dieu faisoit connoître ses volontés par ce canal. On ne peut pas même assurer que les anciens Prophétes entendissent des voix articulées, lorsque la parole de Dieu se faisoit entendre à eux. Il suffit de croire que c'étoit une parole intérieure, une inspiration, un mouvement, une lumière, qui les pénétroit & leur faisoit connoître d'une manière vive & lumineuse ce que Dieu vouloit qu'ils annonçassent aux hommes. De même, lorsque Dieu manifestoit ses volontés par la Fille de la voix, il le faisoit, ou par une voix articulée & entendue distinctement, ou par une vive impression dans l'imagination ou dans l'esprit, ou enfin par une voix entendue au hazard, & que l'on prenoit comme un oracle venu du ciel.

En voici un exemple tiré du Talmud. Deux Rabbins, ayant envie d'aller voir leur ami le Rabbin Samuël docteur de Babylone, dirent : suivons ce que nous en dira Bathkol. En passant près d'une école, ils entendirent un jeune garçon, qui lisoit ce passage du premier livre des Rois : *Samuël mourut*. Ils en conclurent que Samuël étoit mort. L'événement justifia ce qu'ils avoient pronostiqué ; car, on trouva qu'alors le Rabbin Samuël de Babylone étoit décédé. On pourroit citer plusieurs autres exemples de même espèce répandus dans les livres des Juifs. Ces oracles casuels & bizarres étoient considérés comme des voies envoyées de Dieu ; de même à peu près que, pendant plusieurs siécles, on s'est servi dans l'Église des premières paroles qui se lisent dans un livre ouvert à l'aventure, afin d'en tirer des présages pour l'avenir.

BATHON, *Bathon*, Βάθων. *Voyez* Baton.

Βάθος, en Grec, comme *Altitudo* en Latin, se prend également pour élévation & profondeur de la mer.

BATHOS, *Bathos*, Βάθος, (*a*) vallon d'Arcadie, situé aux environs & à la gauche de l'Alphée. C'est ainsi que l'appelloient les gens du païs. Tous les trois ans, ils y célébroient les mystè-

(*a*) Pauf. p. 502, 503.

res des grandes Déeſſes. Là on voyoit la fontaine Olympias, qui étoit à ſec de deux années l'une, & dans le voiſinage de laquelle il ſortoit de terre des tourbillons de flamme. Selon les Arcadiens, ce fut-là & non près de Pellène en Thrace, que les Géans combattirent contre les dieux. C'eſt pourquoi, ils ſacrifioient aux tempêtes, aux éclairs & aux foudres. A dix ſtades de ce vallon étoit la ville de Baſilis.

BATHSAMÉ, *Bathſame*, Βαθσάμη, la même que Bethſamès. *Voyez* Bethſamès.

BATHUEL, *Bathuel*, Βαθουήλ, (*a*) ville, qui étoit ſituée dans la tribu de Juda.

BATHUEL, *Bathuel*, Βαθουήλ, (*b*) étoit fils de Nachor & de Melcha, & neveu d'Abraham. Il eut pluſieurs enfans, & entr'autres Laban, aſſez connu dans l'Écriture, & Rébecca, qui fut mariée à Iſaac. Bathuel étoit mort, lorſqu'Éliézer vint demander cette Princeſſe pour le fils de ſon maître. Auſſi, n'eſt-il point queſtion de lui dans toute cette affaire, mais ſeulement de Laban, qui prenoit ſoin de ſa ſœur, auſſi-bien que de toute ſa famille, au rapport de Joſephe.

BATHYCLÈS, *Bathycles*, Βαθύκλης, (*c*) fils unique de Chalcon, qui habitoit dans la Ville d'Hellas, & qui étoit un des plus riches & des plus conſidérables de toute la Theſſalie. Ce fut un des capitaines Grecs, qui allérent au ſiége de Troye; & il y fut tué par Glaucus, général des Lyciens. Ce Général, qui ſe voyoit ſur le point de tomber entre les mains de Bathyclès, ſe tourna tout d'un coup & le perça. Bathyclès tomba avec un grand bruit. Les Grecs furent vivement touchés de la perte d'un ſi vaillant homme, & les Troyens en témoignérent leur joie par leurs cris. Ils ſe preſſérent tous autour de ſon corps pour avoir ſes armes; mais, les Grecs firent des efforts extraordinaires pour les repouſſer.

BATHYLIS, *Bathylis*, (*d*) natif de Créte. Cet homme, étant phthiſique & en grand péril de mort, eut ordre de Sérapis de manger de la chair d'un âne. Il en mangea, & il fut auſſi-tôt guéri.

BATHYLLE, *Bathyllus*, (*e*) Βάθυλλος, nom d'une fontaine du Péloponnèſe dans l'Arcadie. Elle ſortoit d'une colline de Mégalopolis, & alloit groſſir l'Héliſſon.

BATHYLLE, *Bathyllus*, Βάθυλλος, jeune garçon de Samos, qui étoit extrêmement beau. Il fut aimé de Polycrate, tyran de cette iſle & d'Anacréon, poëte Lyrique, lequel, voulant conſacrer dans ſes vers la beauté de Bathylle, a éterniſé ſes propres débauches & ſon penchant déteſtable.

BATHYLLE, *Bathyllus*, (*f*) Βάθυλλος, affranchi d'Antipater,

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 30.
(*b*) Geneſ. c. 22. v. 22, 23. c. 24. v. 15. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 25.
(*c*) Iliad. L. XVI, v. 594. *& ſeq.*
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 299.
(*e*) Pauſ. p. 507.
(*f*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 589.

fils d'Hérode le Grand. Un jour qu'il venoit d'arriver de Rome, sur quelques soupçons, on le mit à la question, & il confessa qu'il avoit apporté du poison pour le mettre entre les mains de la mere d'Antipater & en celles de Phéroras, afin que, si le premier, qu'on avoit dû donner au Roi, n'avoit pas produit son effet, on lui donnât ce second. Cela arriva l'année que le Sauveur vint au monde.

BATHYLLE, *Bathyllus*, (*a*) Βάθυλλος, célebre Pantomime, naquit à Alexandrie. Il vint à Rome sous le regne d'Auguste, & fut affranchi de Mécène, qui l'aimoit éperdument. Il y introduisit avec Pylade une nouvelle espèce de danse, où l'on représentoit, par des postures étudiées & par des gestes ingénieux, toutes sortes de sujets tragiques, comiques & satyriques. Ils firent une troupe à part, & ne voulurent point se mêler avec les autres comédiens; de façon qu'ils jouoient seuls leurs comédies muettes sur l'orchestre sans d'autres acteurs que des Pantomimes. Pylade excelloit dans la représentation des sujets tragiques & majestueux; mais, Bathylle réussissoit incomparablement mieux dans les sujets comiques ou satyriques. Cela leur donna occasion de se séparer & de faire deux bandes.

BATHYLLE, *Bathyllus*, (*b*) Βάθυλλος, Poëte Romain, vivoit sous l'Empire d'Auguste. Virgile ayant fait, à l'honneur de ce Prince, deux vers sur la félicité & la gloire de son regne, les avoit affichés aux portes de son palais, sans en nommer l'Auteur. Voici ce distique :

Nocte pluit totâ, redeunt spectacula manè;
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

Ce qu'on peut rendre ainsi :

Il pleut toute la nuit, & Jupiter fait rage.
César fait revenir le calme avec le jour.
C'est ainsi que tous deux ils ont fait leur partage,
Et qu'ils gouvernent tour à tour.

Auguste chercha long-tems en vain qui pouvoit avoir fait ces vers. Dans cette incertitude, Bathylle, qui n'étoit qu'un Poëte médiocre, eut la hardiesse de se les attribuer, & s'attira par-là les louanges & les libéralités de l'Empereur. Virgile le trouva mauvais, & afficha sur les mêmes portes ce commencement de pentamétre, répété quatre fois, dont le sens demeuroit suspendu :

Sic vos non vobis............

Auguste souhaita de voir ces vers achevés. Plusieurs l'entreprirent inutilement. Alors, Virgile écrivit, au-dessous des vers qui louoient Auguste, un hexamétre

(*a*) Tacit. Annal. L. I. c. 54. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 704. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 90, 91. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVII. pag. 213.

(*b*) Virg. Vit. Autor. incert.

avec les pentamétres imparfaits, dont on vient de parler.

Hos ego versiculos feci ; tulit alter honores.

Sic vos non vobis nidificatis aves.

Sic vos non vobis vellera fertis oves.

Sic vos non vobis mellificatis apes.

Sic vos non vobis fertis aratra boves.

C'est-à-dire :

C'est moi qui fis ces vers ; un autre en a la gloire.

Ainsi, petits oiseaux, vous bâtissez vos nids ;

Et d'autres, à vos yeux, enlevent vos petits.

Ainsi, diligentes abeilles,

D'autres mangent le miel, ce doux fruit de vos veilles.

Ainsi, foibles troupeaux, innocentes brebis,

D'autres de vos toisons font filer leurs habits.

Ainsi, laborieux taureaux,

D'autres mangent le blé, qu'ont produit vos travaux.

Quand la vérité du fait eut été reconnue à Rome, Bathylle fut quelque tems la fable de la ville ; au lieu que Virgile vit augmenter par-là sa réputation.

BATHYNUS, *Bathynus*, autrement Bathinus. *Voyez* Bathinus.

BATHYRE, *Bathyra*, Βαθύρα, (*a*) bourg de la Bathanée, qui fut bâti par un Juif, nommé Zamaris, venu de Babylone, sous le regne d'Hérode. Ce Prince lui avoit donné le canton où il bâtit ce bourg, & l'avoit exempté de toutes impositions, à condition qu'il s'opposeroit aux courses que l'on pourroit faire dans le païs. Zamaris fut fidèle à sa parole. Ainsi, il conservoit le païs contre les efforts des Traconites, & garantissoit de leurs voleries les Juifs, qui venoient de Babylone à Jérusalem pour y offrir des sacrifices.

Plusieurs de ceux, qui observoient religieusement les loix de leurs peres, se joignirent à lui ; & ce païs se peupla extrêmement à cause des immunités accordées par Hérode, & dont ils jouïrent durant tout son regne. Mais, Philippe, son fils, ayant succédé au royaume, leva quelque chose sur eux, peu cependant & durant peu de tems. Agrippa le Grand & son fils, qui portoit le même nom, mirent sur eux de grandes impositions ; mais, ils les laissérent jouir de leur liberté, & les Romains en usérent de la même sorte.

BATIATUS [LENTULUS], *Lentulus Batiatus*, Λεντλος Βατίατος, (*b*) citoyen de Capoue. Il entretenoit dans cette ville un certain nombre de Gladiateurs, dont la plûpart étoient Gaulois ou Thraces. Comme ces Gladiateurs étoient enfermés par force,

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 584.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 547.

non pour aucun crime, qu'ils eussent commis, mais par la seule injustice du maître qui les avoit achetés, & qui se servoit d'eux pour les faire combattre, & pour en tirer du profit, il y en eut deux cens qui complottérent de s'enfuir. Ce fut-là l'origine du soulévement des Gladiateurs & du pillage de l'Italie, qui sont connus sous le nom de la guerre de Spartacus, parce que Spartacus en étoit un des principaux chefs.

BATIÉE, *Batieia*, Βατίεια, (*a*) nom d'une colline, située devant la ville de Troye, à quelque distance de ses murailles. Elle étoit assez étendue & d'une pente douce & facile de tous côtés. Les hommes, dit Homère, l'appellent Batiée, & les dieux la nomment le tombeau de la courageuse Myrinne.

C'est la même colline, que notre Poëte appelle ailleurs Callicoloné, & que Strabon met à quarante stades de la ville.

Quant à ce que dit Homère, que les hommes appellent cette colline Batiée, & les dieux, le tombeau de la courageuse Myrinne, nous croyons, avec Madame Dacier, que ce Poëte peut vouloir dire simplement par-là, que ceux, qui sont instruits de l'Antiquité, & à qui les muses ont révélé les choses anciennes, sçavent que c'est le tombeau de Myrinne, & que les autres croyent que c'est celui de Batiée.

BATIMENT, *Ædificium*. On entend sous ce nom tous les lieux propres à la demeure des grands & des particuliers, aussi-bien que les édifices sacrés, places publiques, portes de ville, arcs de triomphe, fontaines, obélisques, &c. construits de pierre, ou de pierre & de bois de charpente, & dans lesquels on emploie le marbre, le bronze, le fer, le plomb & autres matières.

Il y a eu anciennement quantité de Bâtimens très-célebres. Nous allons faire connoître les principaux.

I.

Bâtimens d'Égypte.

(*b*) L'on se rappellera facilement les obélisques, les pyramides, le labyrinthe & tant d'autres Bâtimens superbes, qui firent autrefois l'ornement de l'Égypte, & dont les restes sont encore aujourd'hui l'admiration des connoisseurs. On ne s'arrêtera pas sur cette matière, à cause des articles particuliers, qu'ont ces divers monumens. On se contentera d'une courte digression sur les Bâtimens d'Alexandrie.

On s'attend bien que tout ce qui part d'Alexandre, doit avoir quelque chose de grand, de noble, de frappant. C'est le caractère de la ville, qu'il bâtit en Égypte. Durant le voyage, que ce Prince fit dans ce païs, y ayant découvert un port, qui avoit un fort bon abri & un abord facile, qui étoit environné d'une campagne

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 320. L. XX. v. 53. Strab. pag. 573, 597, 598.

(*b*) Strab. pag. 791. & *seq*. Plin. T. II. pag. 739. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 581. & *suiv*.

fertile, & qui avoit beaucoup de commodité à cause du voisinage du Nil; il commanda à Dinocrate d'y bâtir une ville, qui fut, de son nom, appellée Alexandrie. L'art de l'architecture & la magnificence du Prince concoururent à l'envi pour l'embellir, & semblérent s'épuiser pour la rendre une des plus grandes & des plus magnifiques villes du monde. Elle étoit environnée d'une grande étendue de murailles & fortifiée de tours. Il y avoit un port, des aquéducs, des fontaines, des canaux d'une grande beauté, un nombre presque infini de maisons pour les habitans, des places & des Bâtimens magnifiques, des lieux publics pour les jeux & pour les spectacles; enfin des temples & des palais si spacieux & en si grand nombre, qu'ils occupoient presque le tiers de toute la ville.

Un Bâtiment considérable, que l'on fit quelque tems après dans le voisinage de cette ville, la rendit encore plus célebre; j'entends le fanal de l'isle de Pharos. Les ports étoient ordinairement munis de tours, tant pour les défendre, que pour servir la nuit à guider ceux, qui navigeoient sur la mer, par le moyen des feux, qu'on y allumoit. Ces tours étoient d'abord d'une structure fort simple; mais, Ptolémée Philadelphe en fit faire une, dans l'isle de Pharos, si grande, si magnifique, que quelques-uns l'ont mise parmi les merveilles du monde. Elle coûta huit cens talens; c'est-à-dire, huit cens mille écus. L'isle de Pharos étoit éloignée du continent de sept stades, ou de plus d'un quart de lieue. Elle avoit un promontoire ou une roche, contre laquelle les flots de la mer se brisoient. Ce fut sur cette roche que Ptolémée Philadelphe fit bâtir de pierre blanche la tour du Phare; ouvrage d'une magnificence étonnante, à plusieurs étages voûtés, à peu près comme la tour de Babylone, qui avoit huit étages. Il en donna l'intendance à un célebre architecte, nommé Sostrate, qui grava sur la tour cette Inscription: *SOSTRATE CNIDIEN, FILS DE DEXIPHANE, AUX DIEUX SAUVEURS, EN FAVEUR DE CEUX, QUI VONT SUR MER.*

Un Auteur, qui vivoit, il y a environ six cens ans, parle de la tour du Phare, comme d'un édifice, qui subsistoit encore de son tems. La hauteur de la tour, selon lui, est de trois cens coudées; c'est-à-dire, de quatre cens cinquante pieds, ou de soixante-quinze toises. Un Scholiaste de Lucien manuscrit, cité par Isaac Vossius, assure que pour la grandeur, elle pouvoit être comparée aux pyramides d'Égypte; qu'elle étoit quarrée; que ses côtés avoient près d'un stade de long, près de cent quatre toises; que de son sommet on découvroit jusqu'à cent milles loin; c'est-à-dire, environ jusqu'à trente ou quarante lieues.

Cette tour prit bien-tôt le nom de l'isle, & fut appellée Phare; & ce nom a passé aux autres tours construites pour le même usage. L'isle, où elle étoit bâtie, devint

péninsule dans la suite du tems. La reine Cléopâtre la joignit à la terre par une chaussée & par un pont qui alloit de la chaussée à l'isle; travail important dont fut chargé l'architecte Dexiphane, natif de l'isle de Chypre. Elle lui donna, pour récompense, une charge considérable auprès de sa personne & la conduite de tous les Bâtimens qu'elle fit construire ensuite. On croit qu'il vaut mieux attribuer cet ouvrage à Ptolémée Philadelphe.

I I.

Bâtimens de Babylone.

On peut consulter sur cet objet l'article de Babylone.

I I I.

Bâtimens d'Athènes.

(*a*) On ne finiroit pas, si on entreprenoit de parcourir tous les Bâtimens célebres, dont la ville d'Athènes étoit ornée. Il faut mettre à la tête de tous les autres le Pirée, parce que c'est ce port, qui contribua le plus à la grandeur & à la puissance d'Athènes. Avant Thémistocle, c'étoit une simple bourgade. Les Athéniens pour lors n'avoient d'autre port que le Phalère, qui étoit fort borné & fort incommode. Thémistocle, qui songeoit à tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, sentit bien qu'il falloit, pour faire réussir ce dessein véritablement digne d'un grand Homme, préparer une retraite assurée pour un grand nombre de vaisseaux. Il jetta sa vue sur le Pirée, qui, par sa situation naturelle, offroit dans la même enceinte trois ports différens. Il y fit travailler sans relache, eut soin de le bien fortifier, & le mit bientôt en état de recevoir de nombreuses flottes. Ce port étoit éloigné de la ville d'environ deux lieues, distance avantageuse, selon la remarque de Plutarque, pour écarter de la ville la licence, qui regne ordinairement dans les ports. La ville étoit en état d'être secourue par le Pirée; & le Pirée, par la ville, sans que le bon ordre, qui devoit être observé dans la ville, en souffrît. Pausanias rapporte un grand nombre de temples, qui décoroient cette partie d'Athènes, qui formoit comme une seconde ville séparée de l'autre.

Ce fut Périclès, qui joignit ces deux parties par le fameux mur, dont la longueur étoit de deux lieues, qui faisoit la beauté & la sûreté du Pirée & de la ville. On l'appelloit la longue muraille. Démétrius de Phalère, pendant qu'il gouvernoit Athènes, s'appliqua particulièrement à fortifier & à embellir le Pirée. L'arcenal, qui y fut alors construit, a été regardé comme un des plus beaux ouvrages, qu'il y ait eu dans la Gréce. Démétrius en donna la conduite à Philon, l'un des plus célebres architectes de son tems. Il s'acquitta de cette commission

(*a*) Corn. Nep. in Themist. c. 6. Plut. T. I. p. 121, 158. Thucyd. p. 62. Pauf. p. 1. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 578. *& suiv.*

avec tout le succès, qu'on devoit attendre d'un homme de sa réputation. Quand il en rendit compte dans l'assemblée publique, il le fit avec tant d'élégance, de netteté & de précision, que le peuple d'Athènes, bon juge en matière d'éloquence, le trouva aussi disert orateur, que sçavant architecte, & n'admira pas moins son talent pour la parole, que son habileté pour les Bâtimens. Le même Philon fut chargé du changement, qu'on jugea à propos de faire au magnifique temple de Cérès & de Proserpine à Éleusis.

Pour revenir à Périclès, c'est sous son gouvernement aussi long que glorieux, qu'Athènes, enrichie de temples, de portiques, de statues, devint l'admiration de tous les peuples voisins, & qu'elle se rendit presque aussi illustre par la magnificence de ses Bâtimens, qu'elle l'étoit d'ailleurs par l'éclat de ses exploits guerriers. Périclès, la trouvant dépositaire & maîtresse des trésors publics; c'est-à-dire, des contributions auxquelles chaque ville de la Gréce étoit taxée, & qui étoient destinées à l'entretien des troupes & des flottes contre les Perses, crut, après avoir pourvu suffisamment à la sûreté du païs, ne pouvoir employer plus utilement les sommes qui lui restoient, qu'à orner & à embellir une ville, qui faisoit l'honneur, & qui travailloit à la défense de toutes les autres. Nous n'examinons pas ici s'il avoit tort ou non; car, on lui en fit un crime. Nous n'examinons pas non plus si cet emploi des deniers publics étoit bien conforme à l'intention de ceux, qui les fournissoient. Nous nous contentons de remarquer qu'un homme seul inspira du goût aux Athéniens pour tous les arts; qu'il mit toutes les mains habiles en mouvement, & qu'il jetta une si vive émulation parmi les plus excellens ouvriers en tout genre, qu'uniquement occupés du soin d'immortaliser leur nom, ils s'efforçoient à l'envi, dans les ouvrages qu'on confioit à leurs soins, de surpasser la magnificence du dessein par la beauté & l'excellence de l'exécution. On auroit cru qu'il n'y avoit aucun de ces Bâtimens, auquel il ne fallût un grand nombre d'années & une longue suite d'hommes, se succédant les uns aux autres, pour l'achever; & l'on voyoit avec étonnement, qu'ils avoient tous été portés à une souveraine perfection sous le gouvernement d'un seul homme, & dans un assez petit nombre d'années, eu égard à la difficulté & à la qualité du travail.

Une autre considération en releve encore infiniment le prix. Pour l'ordinaire, la facilité & la promptitude ne communiquent pas aux ouvrages une grace solide & durable, ni une beauté parfaite. Mais, le tems associé avec le travail, paie bien l'usure du délai, & donne à ces mêmes ouvrages une force capable de les conserver & de les faire triompher des siécles. C'est ce qui rend encore plus admirables les ouvrages de Périclès, qui ont été achevés en si peu de tems, & qui ont eu une si longue durée; car, dans le moment

ment même qu'ils étoient sortis des mains de l'ouvrier, ils avoient une beauté, qui sentoit déjà son antique ; & aujourd'hui encore, dit Plutarque, c'est-à-dire, environ six cens ans après, ils ont une fraîcheur de jeunesse, comme s'ils venoient d'être achevés, tant ils conservent encore une fleur de grace & de nouveauté, qui empêche que le tems n'en ternisse l'éclat, comme s'ils avoient en eux-mêmes un principe de jeunesse immortelle & un esprit de vie incapable de vieillir.

Plutarque rapporte ensuite plusieurs Temples & plusieurs Bâtimens superbes, auxquels les plus sçavans ouvriers avoient travaillé. Périclès avoit choisi Phidias pour avoir l'intendance sur tous ces ouvrages. C'étoit le plus fameux architecte, & en même tems, le plus habile sculpteur & statuaire de son tems.

IV.

Des quatre principaux Temples de la Gréçe.

(*a*) Selon Vitruve, il y avoit entr'autres, quatre Temples chez les Grecs, qui étoient bâtis de marbre & enrichis de si beaux ornemens, qu'ils faisoient l'admiration des plus habiles connoisseurs, & étoient devenus comme la regle & le modele des Bâtimens dans les trois ordres d'architecture.

Le premier de ces ouvrages étoit le temple de Diane à Ephése. Le second étoit celui d'Apollon dans la ville de Milet. Ils étoient l'un & l'autre d'ordre Ionique. Le troisième étoit le temple de Cérès & de Proserpine à Éleusis, qu'Ictinus fit d'ordre Dorique, d'une grandeur extraordinaire, capable de contenir trente mille personnes ; car, il s'en trouvoit autant, & souvent plus, à la célebre procession de la fête d'Éleusis. D'abord, ce temple étoit sans colonnes au dehors, pour laisser plus de place à l'usage des sacrifices. Mais Philon ensuite, du tems que Démétrius de Phalère commandoit à Athènes, y mit des colonnes sur le devant, pour rendre cet édifice plus majestueux.

Le quatrième, enfin, étoit le temple du Jupiter Olympien à Athènes, d'ordre Corinthien. Pisistrate l'avoit commencé ; mais, il étoit demeuré imparfait après sa mort, à cause des troubles, qui survinrent dans la République. Plus de trois cens ans après, Antiochus Épiphane, roi de Syrie, se chargea de faire la dépense nécessaire pour achever la nef du temple, qui étoit fort grande, & pour les colonnes du portique. Cossutius, citoyen Romain, qui s'étoit rendu célebre parmi les architectes, fut choisi pour exécuter ce grand ouvrage. Il y acquit beaucoup d'honneur, cet édifice étant estimé tel, qu'il y en avoit peu, qui en pussent égaler la magnificence.

(*a*) Herod. L. VIII. c. 65. Strab. pag. 395. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 585.

V.

Bâtimens de Rome.

(a) L'art de bâtir a été presqu'aussi-tôt connu en Italie qu'en Gréce, s'il est vrai que les Toscans n'eussent pas encore eu de commerce avec les Grecs, lorsqu'ils inventérent la composition d'un ordre particulier, qui s'appelle encore aujourd'hui de leur nom. Le tombeau que Porsenna, roi d'Étrurie, se fit élever proche de Clusium, pendant qu'il vivoit, marque la grande connoissance, qu'on y avoit alors de cet art. Cet édifice étoit de pierre, & construit à peu près de la même manière que le labyrinthe bâti par Dédale dans l'isle de Créte, si le tombeau étoit tel que Varron l'a décrit dans un passage, que Pline rapporte.

Le premier Tarquin avoit un peu auparavant fait faire à Rome des travaux fort considérables; car, ce fut lui qui, le premier, environna cette ville d'une muraille de pierre. Il jetta aussi les fondemens du temple de Jupiter Capitolin, que son petit-fils Tarquin le superbe acheva avec beaucoup de dépense, ayant fait venir pour cela les meilleurs ouvriers d'Étrurie. Les citoyens Romains ne furent point dispensés de ce travail; & quoiqu'il fût très-pénible & très-accablant, étant ajoûté aux fatigues de la guerre, ils ne s'en trouvérent point surchargés, tant ils avoient de joie & se croyoient honorés de construire de leurs propres mains les temples de leurs dieux.

Ce même Tarquin l'ancien fit faire deux autres ouvrages, moins éclatans à la vérité pour le dehors, mais d'un travail & d'une dépense encore plus considérables; ouvrage, dit Tite-Live, auxquels la magnificence de nos jours, portée, ce semble, au suprême dégré, n'a presque pu rien faire d'égal. Un de ces ouvrages étoit les décharges & les conduits soûterreins, destinés à recevoir toutes les ordures & toutes les immondices de la ville, dont les restes donnent encore aujourd'hui de l'admiration, & étonnent par la hardiesse de l'entreprise, & par la grandeur des dépenses, qu'il a fallu faire pour la conduire à sa fin. En effet, de quelle épaisseur & de quelle solidité devoient être ces voûtes, conduites depuis l'extrêmité de la ville jusqu'au Tibre, pour avoir pu soûtenir pendant tant de siécles, sans s'ébranler, le moins du monde, l'énorme poids des grandes rues de Rome bâties dessus, dans lesquelles passoient des voitures sans nombre & d'une charge immense.

M. Scaurus, pour orner pendant son édilité, la scène d'un théatre, qui ne devoit durer qu'un mois tout au plus, avoit fait préparer trois cens soixante colonnes de marbre, dont plusieurs avoient trente-huit pieds de hauteur. Quand le tems du spectacle fut

(a) Plin. Tom. II. pag. 723, 731, 740. Dio. Cass. pag. 776. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 586. & *suiv.*

fini, il fit conduire toutes ces colonnes dans sa maison. L'entrepreneur, chargé de l'entretien des égoûts, exigea de cet Édile, qu'il s'engageât à payer le dommage, que le transport de tant de colonnes si pesantes pourroit causer à ces voûtes, qui, depuis Tarquin l'ancien, c'est-à-dire, depuis près de huit cens ans, étoient toujours demeurées immobiles, & elles soûtinrent encore une si violente secousse sans s'ébranler. Au reste, ces conduits soûterreins contribuoient infiniment à la propreté des maisons & des rues, aussibien qu'à la pureté & à la salubrité de l'air. Les eaux des sept ruisseaux, qu'on avoit réunies ensemble, & qu'on lâchoit fréquemment, nettoyoient parfaitement ces fosses souterreines en fort peu de tems, & entraînoient avec elles toutes les immondices dans le Tibre.

De pareils Bâtimens, quoique cachés sous la terre & ensevelis dans les ténébres, paroîtront sans doute à tout juge équitable plus dignes de louanges, que les édifices les plus magnifiques & les palais les plus superbes. Ceux-ci conviennent à la majesté des Rois, mais ne rehaussent point leur mérite; &, à proprement parler, ils ne font honneur qu'à l'habileté de l'architecte; au lieu que les autres marquent des Princes, qui connoissent le vrai prix des choses, qui ne se laissent point éblouir par un vain éclat, qui sont plus occupés de l'utilité publique, que de leur pro-propre gloire, & qui cherchent à étendre leurs services & leurs bienfaits jusques dans la postérité la plus reculée; digne objet de l'ambition d'un Prince.

Après que les Tarquins eurent été chassés de Rome, le peuple, ayant aboli le gouvernement monarchique, & repris la souveraine autorité, ne songea plus qu'à étendre les bornes de son état. Lorsque, dans la suite, il eut plus de commerce avec les Grecs, il commença à élever des Bâtimens plus superbes & plus réguliers; car, ce fut des Grecs que les Romains apprirent l'excellence de l'architecture. Avant cela, leurs édifices n'avoient rien de recommandable, que leur solidité & leur grandeur. De tous les ordres, ils ne connoissoient que l'ordre Toscan. Ils ignoroient presque entièrement la sculpture, & n'avoient pas même l'usage du marbre. Du moins, ne sçavoient-ils ni le polir, ni en faire des colonnes, ou d'autres ouvrages, qui, par leur éclat & l'excellence du travail, fissent paroître de la richesse dans les lieux, où ils pouvoient être employés.

Ce n'est, à proprement parler, que vers les derniers tems de la République & sous les Empereurs; c'est-à-dire, lorsque le luxe fut devenu dominant à Rome, que l'architecture y parut dans tout son éclat. Quelle foule de Bâtimens superbes & d'ouvrages magnifiques, qui sont encore l'ornement de Rome! Le Panthéon, les Thermes, l'Amphithéatre, nommé Colisée, les Aquéducs, les grands Chemins, la Colonne de Trajan, celle d'Antonin. Le fa-

meux Pont sur le Danube, bâti par l'ordre de Trajan, auroit suffi pour immortaliser son nom. Il avoit vingt piles pour porter les arches, épaisses chacune de soixante piéds, hautes de cent cinquante, sans compter les fondemens, & à cent soixante-dix pieds l'une de l'autre; ce qui fait en tout sept cens quatre-vingt-quinze toises de large. C'étoit néanmoins l'endroit de tout le païs, où le Danube étoit le plus étroit; mais, il y étoit aussi le plus rapide & le plus profond; & c'est ce qui paroissoit un obstacle à l'industrie humaine. Il fut impossible d'y faire des batardeaux pour fonder les piles. Au lieu de cela, il fallut jetter dans le lit de la rivière une quantité prodigieuse de divers matériaux, & par ce moyen former des manières d'empatemens, qui s'élevassent jusqu'à la hauteur de l'eau, pour pouvoir ensuite y construire les piles & tout le reste du Bâtiment. Trajan avoit fait ce pont pour s'en servir contre les Barbares. Adrien, son successeur, craignit au contraire que les Barbares ne s'en servissent contre les Romains, & en fit abattre les arches. Apollodore de Damas fut l'architecte, qui présida à la construction de ce pont.

Nous n'avons point mis au nombre des Bâtimens magnifiques de Rome le palais, appellé la Maison dorée, que Néron fit élever dans cette capitale du monde, quoique peut-être on n'ait jamais rien vu de pareil pour l'étendue de l'espace qu'il renfermoit, pour la beauté des jardins, pour le nombre & la délicatesse des portiques, pour la somptuosité des édifices, où l'or, les perles, les pierreries & toutes les autres matières précieuses brilloient de toutes parts. Nous ne croyons pas qu'il soit permis de donner le nom de magnificence à un palais bâti & cimenté en quelque sorte du sang des citoyens. Aussi, Suétone dit-il que les Bâtimens de Néron furent plus ruineux à l'Empire, que toutes ses autres folies.

Cicéron en auroit jugé encore bien plus sévèrement, lui qui ne rangeoit au nombre des dépenses véritablement louables, que celles qui avoient pour objet l'utilité publique, comme les murs des villes & des citadelles, les arsenaux, les ports, les aquéducs, les grands chemins & d'autres pareilles. Il portoit la rigidité jusqu'à improuver les théatres, les portiques, & même les nouveaux temples; & il s'appuyoit de l'autorité de Démétrius de Phalère, qui condamnoit nettement les dépenses excessives, que Périclès avoit employées pour de pareils édifices. Le même Cicéron fait de judicieuses réflexions sur les Bâtimens des particuliers; car certainement sur cet article, comme sur tous les autres, il y a une distinction à faire pour les Princes. Il veut que les personnes, qui tiennent le premier rang dans un État, soient logées honorablement, & qu'elles soûtiennent leur dignité par le Bâtiment qu'elles occupent; ensorte pourtant que le Bâtiment ne fasse pas leur principal mérite, & que ce soit le maître qui fasse honneur

à la maison, & non la maison au maître. Il recommande aux grands Seigneurs, qui bâtissent, d'éviter avec soin les dépenses excessives, qu'entraîne la magnificence des édifices ; dépenses, qui deviennent d'un exemple funeste & contagieux dans une ville, la plûpart ne manquant pas, & se faisant un mérite d'imiter les Grands, & quelquefois même de les surpasser. Ces palais, ainsi multipliés, font honneur, dit-on, à une ville. Ils la deshonorent plutôt, si l'on en veut juger sainement, parce qu'ils la corrompent, en lui rendant pour toujours le luxe & le faste nécessaires, par la somptuosité des meubles & par les autres ornemens précieux, qu'exige un Bâtiment superbe ; outre que souvent ils sont la cause de la ruine des familles.

Caton, dans son livre sur la Vie rustique, donne un conseil bien sage. » Quand il s'agit de bâtir, » dit-il, il faut délibérer long- » tems, & souvent ne point bâ- » tir ; mais, quand il s'agit de » planter, il ne faut point délibé- » rer, mais planter sans délai. «

En cas que l'on bâtisse, la prudence demande qu'on prenne de justes précautions. » Autrefois, » dit Vitruve, il y avoit à Éphé- » se une loi très-sévère, mais » très-juste, par laquelle les ar- » chitectes, qui entreprenoient » un ouvrage public, étoient te- » nus de déclarer ce qu'il devoit » coûter, de le faire pour le prix » qu'ils avoient demandé, & d'y » obliger tous leurs biens. Quand » l'ouvrage étoit achevé, ils » étoient récompensés & hono- » rés publiquement, si la dépense » étoit telle qu'ils avoient dit. Si » elle n'excédoit que du quart ce » qui étoit porté par le marché, » le surplus étoit fourni des de- » niers publics. Mais, quand elle » passoit le quart, l'excédent étoit » sur le compte de l'architecte. » Il seroit à souhaiter, continue » Vitruve, que les Romains eus- » sent un pareil réglement pour » leurs Bâtimens, tant publics que » particuliers. Il empêcheroit la » ruine de bien des personnes. «

Cette réflexion est bien sensée, & montre dans Vitruve un caractère bien estimable & un grand fond de probité, qui brille, en effet, dans tout son ouvrage, & ne lui fait pas moins d'honneur, que son extrême habileté. Il exerçoit sa profession avec un désintéressement & une noblesse, bien rares dans ceux qui s'en mêlent. La réputation, non l'argent, étoit son motif. Il avoit appris de ses maîtres, dit-il, qu'il faut qu'un architecte attende qu'on le prie de prendre la conduite d'un ouvrage ; & qu'il ne peut, sans rougir, faire une demande, qui le fait paroître intéressé, puisqu'on sçait qu'on ne sollicite pas les gens pour leur faire du bien, mais pour en recevoir.

Il exige, pour cette profession, une étendue de connoissances qui étonne. Il faut, selon lui, que l'architecte soit ingénieux & laborieux tout ensemble ; car, l'esprit sans le travail, & le travail sans l'esprit, ne rendirent jamais aucun ouvrier parfait. Il doit donc sçavoir dessiner, être instruit dans

la Géométrie, n'être pas ignorant de l'Optique, avoir appris l'Arithmétique, sçavoir beaucoup d'Histoire, avoir bien étudié la Philosophie, avoir connoissance de la Musique & quelque teinture de la Médecine, de la Jurisprudence & de l'Astrologie. Il entre ensuite dans le détail, & montre en quoi chacune de ces connoissances peut aider un Architecte. Quand il vient à la Philosophie, outre ce que la Physique peut lui fournir de connoissances nécessaires pour son art, il la considere par rapport aux mœurs. » L'étude de la Philosophie, dit-il, sert aussi à rendre parfait l'architecte, qui doit » avoir l'ame grande & hardie » sans arrogance, équitable & » fidele; &, ce qui est le plus » important, tout-à-fait exempte » d'avarice; car, il est impossible que, sans fidélité & sans » honneur, on puisse jamais rien » faire de bien. Il ne doit donc » point être intéressé, & doit » moins songer à s'enrichir, qu'à » acquérir de l'honneur & de la » réputation par l'architecture, » ne faisant jamais rien d'indigne » d'une profession si honorable; » car, c'est ce que prescrit la Philosophie. «

Vitruve ne s'avise pas de demander pour un architecte, le talent de la parole, dont il est même souvent à propos de se défier, comme nous le marque un assez bon mot, que Plutarque nous a conservé. Il s'agissoit d'un Bâtiment considérable, que les Athéniens vouloient faire construire, pour l'exécution duquel deux architectes se présentérent devant le peuple. L'un, beau parleur, mais peu habile dans son art, charma & éblouit toute l'assemblée par la manière élégante, dont il s'exprima en exposant le plan, qu'il se proposoit de suivre. L'autre, aussi mauvais orateur qu'il étoit excellent architecte, se contenta de dire aux Athéniens: *Messieurs, je ferai comme celui-ci vient de parler.*

V I.

Bâtimens des Juifs.

(*a*) Entre les Bâtimens célebres de cette nation, il faut, sans contredit, compter le Tabernacle de Moïse & le Temple de Jérusalem. L'Écriture Sainte, en parlant de la construction du Tabernacle, & ensuite de celle du Temple de Jérusalem, qui y fut substitué, nous apprend une particularité bien honorable à l'architecture; c'est que Dieu voulut bien être le premier architecte de ces deux grands ouvrages, & en traça en quelque sorte, de sa main divine, le plan, qu'il remit entre les mains de Moïse & de David pour servir de modele aux ouvriers, qui devoient y être employés. Il fit plus. Afin que l'exécution répondît pleinement à ses desseins, il remplit de son esprit Béséléel, qu'il avoit destiné pour présider à la construction du Tabernacle; c'est-à-dire, comme

(*a*) Exod. c. 25. v. 9. c. 31. v. 2. *& seq.* Reg. L. III. c. 7. v. 13. *& seq.* Paral. L. I. c. 28. v. 19.

l'Écriture le marque expressément, qu'il le remplit de sagesse, d'intelligence & de science pour toutes sortes d'ouvrages, pour inventer tout ce que l'art peut faire avec l'or, l'argent, l'airain, le marbre, les pierres précieuses & tous les bois différens. Il lui donna pour adjoint Ooliab, qu'il remplit de sagesse, aussi-bien que tous les artisans, afin qu'ils suivissent en tout ses ordonnances. Il est dit pareillement qu'Hiram, qui fut employé par Salomon pour la construction du Temple, étoit rempli de sagesse, d'intelligence & de science pour faire toutes sortes d'ouvrages de bronze.

Ce que l'on vient de citer, montre que la science, l'habileté, l'industrie des ouvriers les plus excellens, ne viennent point de leur propre fond ; mais, que c'est un don de Dieu, dont il est rare qu'ils connoissent l'origine, & qu'ils fassent un bon usage.

BATINUS, *Batinus*, (a) fleuve d'Italie, au rapport de Pline. Il est appellé Matrinus dans Strabon. Selon ce dernier Géographe, il arrosoit les murs d'Adria.

BATIR, ÉDIFIER, *Ædificare*. (b) Ce terme, outre sa signification propre & littérale, se met aussi pour donner des enfans & une nombreuse postérité. Sara prie Abraham de prendre Agar pour femme, afin que, par son moyen, elle puisse se Bâtir ; c'est-à-dire, avoir des enfans pour soûtenir sa maison. Les sages-femmes, qui n'avoient pas voulu déférer aux ordes de Pharaon, qui vouloit que l'on fît mourir tous les enfans mâles des Hébreux, en furent récompensées, parce que Dieu Bâtit leur maison ; c'est-à-dire, qu'il leur donna une nombreuse postérité.

Le prophéte Nathan promet à David, de la part de Dieu, qu'il lui Bâtira sa maison, ou qu'il lui donnera des successeurs & des enfans. L'Écriture, parlant de la formation de la femme, dit que Dieu la Bâtit avec une côte d'Adam.

Édifier, dans le sens moral, se dit des bonnes instructions & des bons exemples, que l'on donne au prochain pour lui inspirer l'amour de la vertu, pour l'entretenir dans ses sentimens & pour les augmenter en lui.

BATNES, *Batnæ*, (c) ville de l'Osrhoéne, selon Étienne de Byzance, Zozime & Ammien Marcellin. Ce dernier dit que c'étoit un municipe dans l'Anthémusie, bâti anciennement par les Macédoniens, à peu de distance de l'Euphrate, rempli de riches marchands ; & que chaque année, vers le commencement de Septembre, il s'y tenoit une foire, où se rendoit une multitude de personnes de tous états, pour y acheter les denrées, qu'on y envoyoit des Indes & de la Sérique, & autres

(a) Plin. T. I. p. 170. Strab. p. 241.
(b) Genes. c. 2. v. 22. c. 16. v. 2. Exod. c. 1. v. 21. Reg. L. II. c. 7. v. 27.
(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 240. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 58.

marchandises, qu'on avoit coûtume d'y voiturer, tant par mer que par terre.

Il semble que, du tems de Trajan, elle étoit soumise aux Parthes, aussi-bien que Nisibe; car, Xiphilin dit que cet Empereur, après la conquête de ces deux villes, prit le nom de Parthique. L'empereur Justinien la fit fermer de murailles, & en fit une place de défense. On l'avoit tout-à-fait négligée auparavant, dit Procope. Ce Prince y fit mettre tous les ornemens, qu'on y voyoit du tems de l'Historien. L'empereur Julien ne se contente pas de décrire cette place; mais, il la préfére même pour la beauté à Tempé en Thessalie.

Le nom de Batnes est écrit *Batne* & *Batna* dans Ammien Marcellin, & *Bathnæ* dans l'Itinéraire d'Antonin.

BATON, *Baton*, Βάτων, (a) étoit du même sang qu'Amphiaraüs & descendoit comme lui de Mélampus. Il lui servoit d'écuyer dans les combats; & après la déroute des Argiens devant Thébes, la terre s'étant ouverte sous les pieds d'Amphiaraüs, le maître, le char & l'écuyer disparurent tout à la fois. Ceux d'Argos avoient consacré une chapelle à Baton.

BATON, *Baton*, Βάτων, natif de Sinope, étoit un historien Grec. On ne sçait pas en quel tems il a vécu. Il laissa des mémoires de Perse, qui sont souvent cités par Strabon, par Athénée & par Plutarque; & ces Auteurs alléguent d'autres ouvrages de sa façon.

BATON, *Baton*, Βάτων, (b) Poëte comique, dont on ignore aussi le tems. On croit qu'il pouvoit être contemporain d'Antiphane, & plus ancien que Ctésibius, qui passe pour l'auteur des horloges automates. Cependant, ces sortes d'horloges étoient fort communes à Athènes du tems de Baton; de façon que les particuliers en portoient sur eux. On en tire la preuve d'un passage de Baton, rapporté par Athénée. » Il regarde de si souvent ce qu'il porte, » qu'on croiroit qu'il porte une » horloge. «

BATON, *Baton*, ou *Bato*, Βάτων, (c) fils de Longarus, roi des Dardaniens. Ce Prince, deux cens ans avant l'Ére Chrétienne, vint offrir ses services aux Romains, lorsqu'ils alloient faire la guerre aux Macédoniens. Le Consul lui répondit qu'il employeroit ses troupes, quand il entreroit sur les terres des ennemis, avec son armée.

BATON, *Bato*, Βάτων, (d) chef des Pannoniens. Il fit révolter cette nation contre les Romains, sous l'empire d'Auguste, l'an de Rome 757, & de J. C. 6. Il avoit joint ses troupes à celles des Dalmates, comme il est dit

(a) Pauf. pag. 126. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 210.
(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XX. p. 447.
(c) Tit. Liv. L. XXXI. c. 28.
(d) Strab. pag. 314. Dio. Caff. pag. 568. *& seq.* Vell. Paterc. l. II. c. 110. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 220. *& suiv.*

dans l'article suivant. Mais, étant devenu suspect de fidélité à ses alliés, il fut pris par eux & mis à mort dans leur camp, après qu'ils lui eurent fait son procès.

BATON DYSIDIATE, *Baton Dysidiatus*, Βάτων Δυσιδίατος, (a) chef des Dalmates sous l'empire d'Auguste. L'an de Rome 757, & de J. C. 6, les Romains firent, parmi les Dalmates, des levées d'hommes, qui donnérent lieu à ces peuples de connoître leurs forces, en réunissant sous leurs yeux une nombreuse & florissante jeunesse. Dans ces circonstances, animés par Baton, ils entreprirent de secouer le joug; & au lieu d'aller fortifier l'armée de Tibère, comme ils en avoient ordre, ils se jettérent sur les Romains, qui étoient restés dans le païs & en massacrérent un grand nombre. Ce fut-là le signal de la révolte, à laquelle s'associérent aussi-tôt les Pannoniens sous la conduite d'un autre Baton.

Le lieutenant Messalinus marcha contre Baton le Dalmate, qu'une blessure, reçue devant Salones, avoit obligé d'abandonner l'entréprise formée contre cette place. Les deux armées se choquérent, & le Barbare eut quelque avantage. Mais peu après, étant tombé dans une ambuscade, il fut fort battu par Messalinus, à qui cet exploit procura les ornemens du triomphe. Baton se retira dans la ville d'Andétrie; mais, quand il vit qu'il n'y avoit aucune espérance qu'elle pût résister aux efforts des Romains, il s'enfuit, & la ville se rendit. Quoiqu'il eût encore autour de lui un peloton de gens armés, il n'osa plus tenter la fortune, & fit offrir à Tibère de se rendre, moyennant la vie sauve pour lui & pour les siens. Son offre ayant été acceptée, il vint dans le camp des Romains, parut devant le tribunal de Tibère, avec une noble constance; & interrogé par lui sur les motifs de sa révolte: » Romains, qui m'écoutez, dit-il, c'est à vous que » vous devez vous en prendre. » Pour paître vos troupeaux, » vous envoyez des loups & non » des pasteurs. «

BATON, *Bato*, Βάτων, (b) Gladiateur, qui vivoit du tems de l'empereur Caracalla. Il fut contraint, par ce Prince, de combattre trois fois en un même jour contre trois différens adversaires, dont le dernier le vainquit & le tua. Caracalla lui fit faire un beau tombeau, qui se trouve dans l'Antiquité de D. Bernard de Montfaucon. Ce Gladiateur y est représenté sur un marbre de six pieds & demi de haut. C'est un de ceux, qu'on appelloit Samnites, dont parle Cicéron dans son oraison pour Sestius. L'écu, fait comme une tuile à canal, se rétrecit par le bas. Il porte sur la poitrine quelque chose, qui doit être une éponge. A la jambe gauche, il a

(a) Dio. Cass. pag. 568. *& seq.* Vell. Paterc. L. II. c. 110. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 210. *& suiv.*

(b) Dio. Cass. pag. 873. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 151. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 266.

une botte extrêmement large; au lieu qu'à la droite, il en a une assez étroite. Son casque, qui a une aigrette, a aussi une visière. Il est mis sur un tronc d'arbre. Le nom du Gladiateur est en cette forme: ▲ BA ▲ TO ▲ NI ▲.

BATON, *Baculus*. (*a*) Tobie dit que son fils étoit le Bâton de sa vieillesse. Dieu menace Moab de lui briser le Bâton de sa gloire, ou de sa force, dans lequel il mettoit sa confiance. Les Prophétes, menaçant de la famine, disent que Dieu brisera le Bâton du pain; c'est-à-dire, qu'il réduira à la dernière disette. » Espérez-vous, dit » le roi des Assyriens à Ézéchias, » roi de Jérusalem, de trouver du » secours dans ce Bâton de ro- » seau, autrement dans le roi d'É- » gypte? Ce n'est qu'un roseau » cassé; & si un homme s'y appuie » dessus, il se brisera & lui en- » trera dans la main & la trans- » percera. « Les méchans sont comme un Bâton dans la main de Dieu, & il s'en sert pour éprouver les bons.

On verra dans Jérusalem des vieillards, qui s'appuyeront sur leurs Bâtons. Jacob dit qu'il a passé le Jourdain, n'ayant qu'un Bâton à la main, & qu'il le repasse avec deux grosses troupes de personnes & de bestiaux. Dieu ordonne aux Israëlites, qui mangent la Pâque d'avoir un Bâton à la main, comme des voyageurs. David fait une espèce d'imprécation contre Joab, en disant qu'il y ait toujours dans sa maison, des gens, qui marchent avec un Bâton; c'est-à-dire, des boiteux. La Vulgate traduit des hommes, qui manient le fuseau.

Chez les Romains, les coups de Bâton étoient une façon modérée de punir les esclaves; & ils les recevoient par-dessus leurs habits.

Les Lacédémoniens avoient coûtume de porter des Bâtons dans leurs assemblées. Cet usage subsista jusqu'au tems de Lycurgue; & il ne fut aboli que parce que ce fameux Législateur avoit eu un œil crevé d'un coup de Bâton, qu'on lui avoit donné sur le visage, au sortir d'une assemblée tumultueuse.

Autrefois, ceux, qui enseignoient Homère, & qu'on nommoit ῥαψῳδοὶ, avoient un Bâton rouge, quand ils expliquoient l'Iliade, & un Bâton jaune, quand ils expliquoient l'Odyssée.

BATON, (*b*) terme de Mythologie. On distingue le Bâton augural & le Bâton pastoral.

Le Bâton augural, appellé par les Latins *Lituus*, étoit façonné en crosse par le bout. Il servoit à l'augure pour partager le ciel dans ses observations. Celui de Romulus avoit de la réputation chez les Romains. Ceux d'entr'eux, qui ne se piquoient pas d'une certaine force d'esprit, croyoient qu'il avoit été conservé miraculeusement dans un grand incendie.

(*a*) Genes. c. 32. v. 10. Exod. c. 12. v. 11. Reg. L. II. c. 3. v. 29. L. IV. c. 18. v. 21. Tob. c. 5. v. 23. Isaï. c. 10. v. 5. c. 36. v. 6. Ierem. c. 48. v. 17. Ezech. c. 4. v. 16. Zachar. c. 8. v. 4. Plut. Tom. I. p. 46.

(*b*) Cicer. de Divinat. L. II. c. 27, 80, 81.

Quintus tire de ce prodige & de la croyance générale, qu'on lui accordoit, une grande objection contre le Pyrrhonisme de son frere Cicéron, qui n'y répond que par des principes généraux, dont l'application vague seroit souvent dangereuse. *Hoc ego*, dit-il, *Philosophi non esse arbitror, testibus uti, qui, aut casu veri, aut malitiâ falsi fictique esse possunt. Argumentis & rationibus oportet, quare quidque ita sit, docere, non eventis, iis præsertim, quibus mihi liceat non credere...... Omitte igitur lituum Romuli, quem in maximo incendio negas potuisse comburi..... Nihil debet esse in Philosophia commentitiis fabellis loci. Illud erat Philosophi, totius augurii primùm naturam ipsam videre, deinde inventionem, deinde constantiam...... Quasi quicquam sit tam valdè, quàm nihil sapere vulgare; aut quasi tibi ipsi in judicando placeat multitudo.*

Cicéron a beau dire; il y a cent mille occasions, où la sorte d'examen, qu'il propose, ne peut avoir lieu; où l'opinion générale, la croyance non interrompue & la tradition constante, sont des motifs suffisans; où le jugement de la multitude est aussi sûr que celui du Philosophe. Toutes les fois qu'il ne s'agira que de se servir de ses yeux, sans aucune précaution antérieure, sans le besoin d'aucune lumière acquise, sans la nécessité d'aucune combinaison ni induction subséquente, le païsan est de niveau avec le Philosophe. Celui-ci ne l'emporte sur l'autre que par les précautions, qu'il apporte dans l'usage de ses sens, par les lumières qu'il a acquises, & qui bientôt ôtent, à ses yeux, l'air de prodige à ce qui n'est que naturel, ou qui lui montrent comme surnaturel ce qui est vraiment au-dessus des forces de la nature, lesquelles lui sont mieux connues qu'à personne, par l'art qu'il a de combiner les expériences, d'évaluer les témoignages & d'estimer le dégré de certitude; enfin, par l'aptitude qu'il a de former des inductions, ou de la supposition, ou de la vérité des faits.

Quant au Bâton pastoral, il est de deux sortes. L'un c'est celui, qu'on voit sur les monumens anciens à la main des faunes, des sylvains, en un mot des dieux, des bois & des forêts; ce Bâton est long, noueux & terminé en crosse. L'autre sorte de Bâton, c'est la crosse même, que nos Évêques portent à la main dans les jours de cérémonie. C'est un assemblage de différentes piéces façonnées d'or & d'argent, entre lesquelles on peut distinguer le bec de corbin ou la crosse d'enhaut, les vases, les fonds de lanterne, les dômes, les douilles & les croisillons.

BATON, *Baton.* *Voyez* Barbiton.

BATONS, (*a*) sorte de supplice, usité chez plusieurs peuples. Il l'étoit aussi chez les Hébreux. On lit, au second livre des Maccabées, que le Saint vieillard

(*a*) Maccab. L. II. c. 6. v. 19. *& seq.* ad Hebræ. Epist. c. 11. v. 35.

Eléazar fut conduit au supplice, & qu'étant sur le point d'expirer sous les coups de Bâtons, il dit en gémissant : » Le Seigneur est » témoin des douleurs que je » souffre, accablé de coups de » Bâtons. «

Cette sorte de supplice s'appelloit *tympanum*, parce que le patient etoit frappé à coups de verge comme un tambour. Saint Paul rapporte que quelques Saints ont souffert le supplice du *tympanum*, espérant une meilleure résurrection. Cette peine est encore en usage aujourd'hui en Orient. On fait coucher le coupable sur le ventre. Il a les pieds élevés en haut & attachés à un piquet, qui est soûtenu par les soldats. On le frappe avec un Bâton sur la plante des pieds & même sur l'échine & sur le dos, & on lui donne quelquefois jusqu'à cinq cens coups. Ceux, à qui on en donne mille, survivent rarement à ce supplice.

BATRACHION, (*a*) *Batrachion*, Βατραχίων, nom d'un cuisinier de Larisse, qui vivoit du tems de Pyrrhus. Ce Prince, étant dans cette ville, montra à une vieille, chez qui il logeoit, les portraits de Philippe, de Cassandre & de Perdiccas, & lui demanda à qui de tous ceux-là il ressembloit. Elle répondit qu'il ressembloit au cuisinier Batrachion, qui avoit en effet beaucoup de son air. Pour sentir la finesse de cette réponse, il est bon d'être instruit que le mot *Batrachion* veut dire une grenouille.

BATRACHOMYOMACHIE, *Batrachomyomachia*, Βατραχομυομαχία, (*b*) nom d'un petit poëme Grec, où l'on fait la description d'un combat donné entre les grenouilles & les rats. Ce mot est, en effet, composé de Βάτραχος, *rana*, une grenouille, μῦς, *mus*, souris ou rat, & μάχη, *pugna*, combat.

Le sujet de ce combat est la mort de Psicharpax, rat, fils de Troxarte, qui, étant monté sur le dos de Physignathe, pour aller dans son palais, où cette grenouille l'invitoit, fut saisi d'une si grande peur, quand il se vit au milieu du marais, qu'il tomba dans l'eau & se noya. Physignathe fut soupçonnée de l'avoir secoué par malice. Les rats déclarérent la guerre aux grenouilles, pour en tirer raison. La bataille fut livrée ; & les rats auroient exterminé les grenouilles, si Jupiter & les autres dieux, en présence desquels se donnoit le combat, n'eussent envoyé au secours des grenouilles, des cancres qui arrêtérent la fureur des rats.

Suidas fait honneur de ce petit poëme à Pigrès ou Tigrès d'Halicarnasse, frere de l'illustre Artémise ; & le nom de ce Carien se lit à la tête d'un ancien manuscrit de la bibliothéque du Roi. Plusieurs Sçavans modernes pensent aussi qu'Homère n'en est point l'auteur. Cependant, l'Antiquité dépose en faveur de ce Poëte. Martial le dit expressément dans cette épigramme :

(*a*) Lucian. Tom. II. p. 553.
(*b*) Suid. Tom. II. pag. 523. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 46, 47.

Perlege Mæonio cantatas carmine ranas,
Et frontem nugis solvere disce meis.

Stace est du même sentiment; & ce qui semble confirmer l'opinion des Anciens à cet égard, c'est que, dans le siécle dernier, on déterra près de Rome, dans des anciens jardins de l'empereur Claude, un bas-relief d'Archélaüs, sculpteur de Priène, représentant un Homère avec deux rats, pour montrer qu'il étoit auteur du combat des rats.

Quoiqu'il en soit, M. Perrault, auteur du parallele des Anciens & des Modernes, a donné au public une traduction en vers François de la Batrachomyomachie. M. Boivin, de l'Académie Françoise & de celle des Belles Lettres, a aussi traduit ce petit poëme en vers François; & sa traduction est aussi exacte qu'élégante; à cela près, que pour la commodité de la rime, il a quelquefois donné aux rats & aux grenouilles, des noms différens de ceux, qu'ils ont dans le texte Grec.

La Batrachomyomachie, selon Hérodote, qui est du nombre de ceux qui l'attribuent à Homère, étoit destinée à servir d'instruction aux enfans de Chio, que des dissensions continuelles armoient les uns contre les autres. Suivant Daniel Heinsius, qui doutoit que ce fût l'ouvrage du Prince des Poëtes, l'Écrivain, quel qu'il soit, avoit en vue de réprimer, par l'exemple des grenouilles & des rats, l'ambition des Souverains, qui, pour soûtenir une guerre témérairement entreprise, traînent à leur suite un peuple de vagabonds, plus avides du pillage, qu'animés du desir de la gloire.

BATRACHUS, *Batrachus*, (a) Βάτραχος, fameux architecte de Lacédémone, étoit contemporain de Saurus, autre fameux architecte de la même ville. Ces deux architectes, sans exiger de récompense, bâtirent quelques temples dans un endroit de la ville de Rome, qu'Octavia fit depuis environner de galeries. Ils s'étoient flattés d'y pouvoir mettre leur nom; & c'étoit, ce semble, la moindre récompense qu'on dût à leur généreux désintéressement. Mais, il paroît qu'alors ceux, qui mettoient en œuvre les plus habiles gens, prenoient toutes les précautions possibles pour ne pas partager, avec de simples ouvriers, les suffrages & l'attention de la postérité. On refusa à ceux-ci impitoyablement ce qu'ils demandoient. Leur adresse leur fournit un dédommagement. Ils semérent en manière d'ornemens, des lézards & des grenouilles sur les bases & sur les chapiteaux de toutes les colonnes. Le nom de Saurus étoit désigné par le lézard, que les Grecs nomment σαῦρα & celui de Batrachus par la grenouille, qu'ils appellent βάτραχος.

BATTES, *Batti*, Βάττοι, (b)

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 604, 605. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 663.
(b) Plut. T. I. p. 218.

nom d'une famille, à qui la ville de Cyrène dut sa fondation. Plutarque dit que le second Prince de cette famille fut surnommé Eudaimon, ou l'Heureux.

BATTIADES, *Battiades*, (a) épithéte, qu'Ovide emploie, pour dire le fils de Battus. C'est au poëte Callimaque qu'il donne cette épithéte.

BATTIS, *Battis*, (b) jeune fille, dont Ovide fait mention. Elle fut aimée du poëte Philétas, qui l'avoit célébrée dans ses vers.

BATTOLOGIE, *Battologia*. *Voyez* Bat.

BATTRE, frapper. Battre marque plusieurs coups. C'est avoir frappé que d'en avoir donné un. On n'est point Battu qu'on ne soit frappé; mais, on est quelquefois frappé, sans être Battu. Battre suppose toujours de l'intention, & on peut frapper sans le vouloir. Le plus violent frappe le premier, & le plus foible doit être Battu. Frapper est toujours un verbe actif. Battre devient neutre dans *se Battre*; car, *se Battre* ne signifie point *se frapper* soi-même de coups redoublés, mais seulement combattre quelqu'un. La loi du Prince défend de se Battre en duel; celle de Jesus-Christ défend même de frapper.

BATTUS, *Battus*, Βάττος, (c) fils de Polymnestus, un des principaux Seigneurs de l'isle de Théra, & de Phronyme princesse, qui eut pour pere Étéarque, roi d'Oaxus en Créte. Battus fut ainsi nommé parce qu'il avoit le ton de la voix foible, & qu'il bégaioit. Mais, il faut remarquer que le mot *Battus* n'est qu'un surnom, que l'on ne put donner à cet enfant que lorsqu'il commença à parler, & que l'on s'apperçut de son bégaiement. Il faut encore remarquer qu'Aristotelès étoit le nom propre de Battus. Il n'y a pas deux opinions sur cela.

Hérodote nous donne une autre cause du surnom de Battus, que celle du bégaiement. Il prétend que dans le voyage que Battus fit à Delphes pour les raisons que nous verrons dans un moment, la Pythie, qui sçavoit qu'il devoit regner dans la Libye, & que, dans la langue des Libyens, Battus signifioit un Roi, le qualifia par avance du titre de Roi, en l'appellant Battus. Et Hérodote ajoûte qu'il ne porta ce nom que lorsqu'il fut établi dans la Libye. Cette opinion n'est fondée que sur le goût extraordinaire d'Hérodote pour tout ce qui tenoit du merveilleux. Il ne nous en donne aucun garant; & par cette seule raison, dit M. Hardion, nous la devons tenir pour très-suspecte. D'ailleurs, les mots βάττος, βάτταλος, étoient les surnoms, que les Grecs donnoient communément aux gens, qui avoient quelque difficulté de par-

(a) Ovid. Amor. L. I. Eleg. 15. v. 13.
(b) Ovid. de Pont. L. III. v. 58.
(c) Herod. L. IV. c. 150. *& seq.* Just. L. XIII. c. 7. Strab. pag. 837. Pauf. p. 186, 636, 637. Suid. Tom. I. pag. 543. Myth. par M. l'abb. Ban. Tom. II. pag. 439, 440. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 408. *& suiv.* Tom. XII. pag. 138. *& suiv.* T. XXI. p. 232.

ser, aussi-bien que le mot de κόκκυξ, qui signifie la même chose, & que quelques Auteurs avoient donné à Battus. Βατταρίζειν, βαττολογεῖν étoient, selon Strabon, Hésychius & d'autres, du nombre de ces mots techniques ou artificiels, faits pour imiter les choses qu'ils signifient. Et quand il seroit vrai que βάττος, dans la langue des Libyens, eût signifié la même chose que le mot βασιλεὺς dans la langue Grecque, on en conclura tout au plus que les Libyens appellérent leurs Rois du nom de Battus, comme les Romains ont donné depuis le nom de Césars à leurs Empereurs.

Mais, il y a une difficulté plus considérable sur le motif du voyage de Battus à Delphes, & de son passage dans la Libye. Hérodote nous a conservé sur cela deux traditions, l'une des Cyrénéens, & l'autre des Théréens; & les Scholiastes de Pindare & de Lycophron nous en fournissent une troisième, qu'ils ont tirée de Ménéclès, ancien Écrivain.

Lorsque Battus, au rapport des Cyrénéens, eut atteint l'âge d'homme, il alla consulter l'oracle de Delphes sur son bégaiement. La Pythie lui répondit en deux vers, dont voici la traduction: *Tu viens, Battus, me consulter sur le défaut de ta voix. Apollon t'ordonne d'aller dans la fertile Libye & d'y bâtir une ville.* Battus fut étonné de cette réponse. Eh quoi! dit-il, je viens demander un reméde à mon bégaiement; & au lieu de répondre à ma demande, Apollon me propose une entreprise chimérique & ridicule! Comment me seroit-il possible d'aller seul & sans troupes, fonder une ville dans un païs qui m'est inconnu? Il eut beau se plaindre. Il ne put tirer d'autre réponse d'Apollon. Cependant, il retourne à Théra & ne songe plus à l'oracle. Il en fut puni, & tous les Théréens furent enveloppés dans le châtiment. On envoie à Delphes. La Pythie ordonne expressément aux Théréens d'aller avec Battus, fonder dans la Libye la ville de Cyrène. Les Théréens obéissent; car, ils n'avoient pas d'autre parti à prendre. Voilà ce que disoient les Cyrénéens.

Leur tradition différe, dans les circonstances, de celle des Théréens, que nous ne croyons pas devoir rapporter ici; mais, elles se ressemblent toutes deux dans les vues, que se proposoient l'une & l'autre nation. Ces deux peuples avoient le même intérêt à donner une cause honnête au voyage de Battus à Delphes & à son établissement dans la Libye; les premiers, parce qu'ils étoient bien aises de faire intervenir les dieux dans la fondation de leur ville, & de rendre par-là leur origine plus auguste; les derniers, parce qu'il leur étoit honorable d'avoir donné la naissance au fondateur & aux habitans de Cyrène. Mais, la troisième tradition rabat un peu de la vanité des uns & des autres. Elle porte que, dans un soulévement général des Théréens, Battus s'étoit mis à la tête d'une des factions, qui partageoient ce peuple; qu'il avoit été défait & con-

traint d'abandonner la ville & l'isle de Théra, avec ceux des siens, qui s'étoient sauvés du combat; que n'ayant plus d'espérance de se rétablir dans sa patrie, il songea à se retirer ailleurs. Il alla cependant, pour dernière ressource, demander à l'oracle de Delphes s'il ne pourroit point par quelque moyen rentrer dans l'isle de Théra. La Pythie lui conseilla de renoncer à ce dessein, de ne plus penser à l'isle de Théra, & d'aller s'établir sur la terre ferme, où il seroit plus heureux. Battus ne balança point à suivre ce conseil. Il partit de Delphes & s'en alla dans la Libye, où il fonda la ville de Cyrène.

Il est maintenant question de juger entre ces trois traditions. Celle des Théréens, qui est la seconde, paroît avoir eu moins de cours, que les deux autres. Le Scholiaste de Pindare nous dit que les Historiens étoient partagés principalement entre la première & la troisième. Ménéclès, qui les a balancées toutes deux avec un examen sérieux, donne la préférence à cette troisième comme à la plus vraisemblable, & rejette la première comme fabuleuse. On peut appuyer le témoignage de Ménéclès de celui d'Acésander, autre écrivain fort ancien, cité par le même Scholiaste de Pindare. Il Nous apprend que Battus étoit homme d'un excellent esprit, fort éloquent & capable de bien conduire une affaire; qu'il n'étoit point né bégue; mais, que par politique il en avoit joué le personnage. Or, pourquoi l'auroit-il joué ce personnage, si ce n'eût été pour mieux cacher les entreprises, qu'il machinoit; peut-être pour usurper la domination dans sa patrie? Ceci n'est qu'une conjecture; mais, elle peut servir de preuve à la suite de l'autorité de Ménéclès.

Le passage de Battus dans la Libye, selon Eusébe, doit se rapporter vers l'an 630 avant J. C. Les Cyrénéens, dans la suite, lui bâtirent des temples & lui rendirent les honneurs divins. Ce fut Démonax, qui, à l'occasion d'un oracle de Delphes, avoit été envoyé à Cyrène par les Mantinéens, ses compatriotes, qui y établit le culte de Battus. Ce Prince avoit regné quarante ans à Cyrène, au rapport d'Hérodote, & avoit fondé la ville de Zoa.

Pausanias fait mention de Battus. Voici ce qu'il en dit: » On » voit [à Delphes] Battus sur » un char. C'est un don des Cy- » rénéens, qui, sous les auspices » de Battus, quittérent l'isle de » Théra pour aller s'établir dans » la Libye. Cyrène conduit le » char elle-même, & la nymphe » Libye couronne Battus. Ce mo- » nument est un ouvrage d'Am- » phion de Cnosse, fils d'Acestor. » On dit que Battus, après avoir » conduit sa colonie à Cyrène, » recouvra la parole d'une ma- » nière fort extraordinaire. Étant » allé faire une course avec les » Cyrénéens dans les déserts de » la Libye, il apperçut un lion; » & la peur, qu'il en eut, lui fit » jetter un grand cri bien articu- » lé. Près de la statue, il y a un

„ Apollon,

» Apollon, qui a été fait par or» dre des Amphictyons, & de » l'amende imposée aux Phocéens » pour l'attentat, qu'ils avoient » commis contre le Dieu. «

BATTUS, *Battus*, Βάττος, (a) petit-fils du précédent. Son pere se nommoit Arcésilaus, & sa mere, Éryxo. Ce Prince étoit boiteux. Il succéda à son pere au royaume de Cyrène, & fut surnommé l'Heureux. Il paroît que plusieurs rois des Cyrénéens portérent le nom de Battus; car, Hérodote parle d'un quatrième Battus, roi de Cyrène.

BATTUS, *Battus*, Βάττος, (b) bon homme, qui gardoit les forêts, les pâturages & la charrue de Nélée aux environs de Pyle dans le Péloponnèse. Les troupeaux du roi Admète ayant passé jusques dans les plaines de Pyle, par la négligence de Jupiter, qui les gardoit alors, Mercure les poussa dans la forêt voisine, afin de les y cacher. Personne ne s'étoit apperçu de ce larcin, que le bon homme Battus.

Mercure, qui craignoit d'en être découvert, l'alla trouver, & l'ayant tiré à l'écart : » Qui que » vous soyez, lui dit-il, en le » flattant; si quelqu'un demande » les troupeaux, que j'ai cachés, » dites que vous ne les avez point » vus; & afin que vous ne pen» siez point que je vous demande » pour rien cette grace, prenez, » pour votre récompense, la plus » belle vache de ces troupeaux; « Et aussi-tôt il la lui donna. Battus l'ayant reçue : » Ne vous mettez » point en peine, lui dit-il; « Et en lui montrant une pierre: » Cette pierre, lui dit-il encore, » vous découvrira plutôt que » moi; « Mercure, ayant reçu cette parole, feignit de se retirer, & revint quelque tems après sous une autre forme & avec une autre voix. » Bon homme, lui deman» da-t-il, n'avez-vous point vu » passer quelques vaches par cet » endroit ? Je vous prie de m'as» sister & de ne pas favoriser un » larcin par votre silence; & pour » reconnoître le plaisir, que vous » me ferez, je vous donnerai un » bœuf & une vache. « Le bon homme, qui vit qu'on doubloit la récompense : » Vos troupeaux, » dit-il, sont à l'entour de ces » montagnes; « Et ils y étoient en effet. Alors, Mercure se découvrit, & se moquant du bon homme Battus: » Est-ce ainsi, lui » répondit-il, que tu me trahis » toi-même ? « Et en même tems, il le changea en une pierre dure, qu'on appelle pierre de touche, & qui tient encore aujourd'hui de la nature de Battus, en ce qu'aucun métal ne la peut toucher, qu'elle ne découvre ce qu'il est. C'est une espèce d'infidélité, qui est demeurée dans cette pierre, & qui la rendroit infame, sans qu'elle l'ait mérité, si une pierre étoit capable d'infamie.

La fable de Battus, qui promettoit au premier-venu ce qu'il

(a) Herod. L. IV. c. 159. & *seq.*
(b) Ovid. Metam. L. II. c. 15. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 128.

desiroit, moyennant les récompenses, qu'on lui faisoit espérer, nous apprend à nous tenir sur nos gardes, toutes les fois que des inconnus nous font des promesses; que bien souvent on a dessein de nous éprouver, quand on nous fait de grandes offres; qu'il ne faut tromper personne, & garder la parole qu'on a donnée. On a donc feint que le bon homme Battus avoit été changé en pierre de touche, parce que comme aucun métal ne peut toucher cette pierre, qu'elle ne découvre ce qu'il est, Battus ne pouvoit cacher aucun secret.

Quelques-uns ont dit que ce fut lui qui trouva la pierre de touche; soit que cette pierre se forme dans la terre comme les autres; soit qu'elle se forme par artifice de plusieurs matières mêlées, comme l'on en fait tous les jours. Enfin, parce qu'il étoit d'une humeur, qui ressembloit aux qualités de cette pierre, on a pris sujet de dire qu'il avoit été converti en pierre de touche.

On dit aussi que Battus fut un mauvais poëte, qui répétoit fort souvent les mêmes choses mal à propos; & qu'Ovide veut l'en railler, lorsqu'il le fait parler à Mercure en cette sorte:

Sub illis

Montibus, inquit, erant, & erant sub montibus illis.

Ils étoient sous ces monts, sous ces monts ils étoient.

C'est, à ce qu'on croit, de ce poëte nommé Battus, qu'est venu le mot de Battologie, qui est une superfluité de paroles, & une vicieuse répétition des mêmes choses.

On pourroit aussi croire que, dans cette fable, on nous veut représenter par Mercure un adroit dissimulé, & par Battus la sotte franchise de quelques personnes, qui sont toujours pour le dernier qui leur parle.

O! que dans le siécle où nous sommes
Plein de vices & de vertus,
Il se trouve parmi les hommes
De Mercures & de Battus!

BATUALIA, *ou* BATTALIA, nom d'une espèce de Gymnase, ou de lieu destiné à des exercices publics. Ce mot vient de *batuere*, battre, frapper combattre. *Batuere cum aliquo rudibus*, faire des armes avec quelqu'un.

BATULE, *Batulus*, (*a*) ville d'Italie. Ses habitans furent subjugués par Œbale, prince qui marcha au secours de Turnus contre Énée. On ignore la position de cette ville, quoiqu'il s'en trouve, qui la mettent dans la Campanie.

BATYLLE, *Batyllus*, (*b*) nom d'un instrument de fer, dont se servoient les Anciens pour le feu. Horace en fait mention:

Prætextam, & latum clavum, prunæque Batyllum.

(*a*) Virg. Æneid. L. VII. v. 739.

(*b*) Horat. L. I. Satyr. 5. v. 36.

Cet instrument ressembloit à ce que nous appellons une pelle à feu, ou un réchaud, ou une cassolette.

BAU, terme de la Mythologie Phénicienne, pris, selon plusieurs Sçavans, du second verset du premier chapitre de la Génèse, où il est dit que, dans le commencement, la terre étoit nue, vuide & sans forme; en Hébreu, *Tohu Vabohu*. De ces deux mots *Tohu* & *Bohu*, les Phéniciens ont pris Thot & Bau.

BAVAI, *Bavai*, Βενεΐ, (*a*) fils d'Énadad. Au retour de la captivité de Babylone, il étoit capitaine de la moitié du quartier de Céïla, & il contribua au rétablissement de la ville de Jérusalem.

BAUBO, (*b*) vieille femme, qui habitoit dans une cabane. On dit que Cérès, cherchant sa fille, vint frapper à cette cabane. Et comme elle étoit accablée de lassitude & de soif, elle demanda à boire à Baubo. Cette bonne femme lui présenta un breuvage, qu'elle avala avec avidité.

Ce trait d'histoire fabuleuse a beaucoup de rapport avec ce qu'on va lire dans l'article suivant.

BAUCIS, *Baucis*, (*c*) bonne femme, qui avoit vieilli avec son mari, nommé Philémon, dans la Phrygie. Jupiter & Mercure, s'étant dépouillés de leur grandeur & de leur divinité, descendirent un jour dans ce païs; mais, personne ne voulut les loger. Toutes les maisons leur furent fermées. Il n'y eut que Baucis & Philémon, qui les reçurent dans leur petite cabane, couverte de jong & de chaume. Ils avoient fort peu de bien; mais, en supportant constamment leur pauvreté, ils l'avoient rendue plus légere & plus facile à supporter. Il n'y avoit point de différence chez eux entre le maître & le serviteur. Tout le train consistoit en eux seulement. Ils étoient seuls toute leur maison. Ils étoient valets & maîtres. Ils commandoient & obéissoient.

Qand les Dieux furent entrés dans cette petite cabane, où ils ne purent entrer qu'en baissant la tête; aussi-tôt le bon h[illegible]ne Philémon leur présenta[illegible]ges; & pour leur faire plus d'honneur, la bonne femme Baucis étendit par dessus un vieux tapis, qui leur servoit de couverture. Ensuite, elle alla découvrir le feu, qu'on n'avoit point allumé depuis le jour précédent; & pour l'allumer plutôt, elle y mit des feuilles séches & quelques petites branches d'arbres, & le souffla avec la bouche. En même tems, elle apporta sur le feu une petite marmite, qu'elle remplit de choux, que son mari avoit été promptement cueillir à leur jardin, & mit un morceau de lard, qu'elle gardoit au plancher; & pour la faire plutôt bouillir, elle rompit de sa cabane quelques branchages de bois sec, & les arrangea par dessous. Cependant, Philémon entretint ses

(*a*) Esdr. L. II. c. 3. v. 18.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 80.
(*c*) Ovid. Metam. L. VIII. c. 15. & *seq.*

hôtes le mieux qu'il lui fut poſſible, afin de les déſennuyer en attendant le repas. Pour tâcher encore de les délaſſer, il prit un plat de bois, qui étoit pendu à une cheville, le remplit d'eau tiéde, & leur en lava les pieds. Le lit de ces bonnes gens étoit fait de perches de ſaule, & n'étoit garni que de feuilles ſéches; mais, ils le couvrirent d'une vieille tapiſſerie, qui répondoit à leur pauvreté, & qui étoit digne de leur lit. Néanmoins, ils n'avoient pas coûtume de s'en ſervir tous les jours, mais ſeulement les jours de fête.

Lorſque les Dieux y furent aſſis, la bonne femme Baucis, ayant les bras retrouſſés, dreſſa la table devant [illegible] & parce que l'un des pieds de cette table étoit plus court que les autres, elle l'aſſura avec une tuile, qu'elle mit deſſous. Puis, elle la frotta avec de la menthe pour la rendre de meilleure odeur. Elle leur préſenta premièrement des olives, des cormes confites dans du raiſiné, une ſalade de petites herbes, du fromage blanc, des œufs mollets; & tout cela dans des plats de terre. Elle apporta enſuite un grand pot, qui n'étoit pas plus précieux, ſi ce n'eſt qu'il étoit rempli de vin, & mit ſur la table des coupes de bois bien poli. Bientôt après, elle dreſſa le potage & l'apporta avec le lard; mais, au reſte, le vin qu'elle fit boire à ſes hôtes, fut un vin nouveau, comme le boivent les pauvres gens. Le ſecond ſuivit de près le premier, ou plutôt le premier & le ſecond furent ſervis en même tems; & pour le fruit, elle leur donna des noix, des pommes, du raiſin & du miel. Mais, le meilleur mets de ce repas, ce fut le bon viſage qu'ils firent à leurs hôtes, & la bonne volonté, qu'ils leur témoignérent. Cependant, toutes les fois qu'ils verſoient du vin, ils s'appercevoient qu'au lieu de diminuer, il croiſſoit dans le pot. Ils s'étonnérent donc d'une nouveauté ſi étrange; & alors s'imaginant que leurs hôtes étoient des Dieux, ils les priérent inſtamment, les mains jointes, de leur pardonner s'ils leur avoient fait ſi mauvaiſe chère, & s'ils ne s'étoient pas mis en peine de faire un plus grand apprêt. Ils n'avoient qu'une oie, qui gardoit leur petite cabane; & ils voulurent la tuer pour mieux regaler les Dieux. Mais, comme la vieilleſſe les rendoit peſans, cette oie s'échappoit de leurs mains, toutes les fois qu'ils s'imaginoient la prendre, & les laſſa à force de les faire courir. Enfin, elle vola vers les Dieux pour leur demander la vie, & les Dieux ne voulurent pas qu'on la tuât. Ce fut alors que ſe découvrant: „ Il eſt vrai, dirent-» ils, nous ſommes des Dieux; & » vos voiſins ne demeureront pas » impunis du mépris, qu'ils ont » fait de nous. Mais, vous n'au-» rez point de part à la peine qui » leur eſt due. Sortez ſeulement » de votre maiſon, & ſuivez-nous » ſur le ſommet de cette monta-» gne. “

Ils obéirent à ce commandement; & s'appuyant ſur leurs bâtons, ils marchérent après les Dieux, & montérent avec peine

une côte assez difficile. Lorsqu'ils furent près du sommet de la montagne, ils regardérent derrière eux, & ne virent plus que des eaux, qui avoient submergé toutes choses, excepté leur seule cabane. Ce prodige leur fit peur, & les obligea de pleurer l'infortune de leurs voisins; mais, tandis qu'ils pleuroient les autres, leur cabane avoit disparu; & leurs yeux épouvantés la cherchérent parmi les eaux. Néanmoins, elle ne périt que pour prendre un être plus noble. Cette vieille cabane, qui étoit même trop petite pour deux personnes, fut convertie en un beau temple. Les fourches, qui la soûtenoient, devinrent de riches colonnes. Le chaume, qui la couvroit, fut changé en une couverture dorée. Sa petite porte fut convertie en une porte de cuivre gravé; & la terre d'alentour se couvrit peu à peu de marbre, dont il se forma des dégrés pour monter à ce nouveau temple. Alors, Jupiter, voulant récompenser la piété de ces bonnes gens, & le bon accueil qu'il avoit reçu: » Dites-moi, dit-il, bon vieillard, » & vous femme, digne d'un » mari si vertueux, dites-moi ce » que vous voulez. C'est un Dieu, » qui vous le demande, & qui » peut vous donner plus de biens, » que vous n'en pouvez desi» rer. "

Le bon homme s'approcha aussi-tôt de sa femme, & lui parla quelque tems. Enfin, il dit aux Dieux leur intention: » Nous ne » demandons autre chose, dit-il, » que d'être ministres de ce tem» ple, & d'avoir l'honneur de vous » y servir; qu'ayant vécu tous » deux ensemble dans une par» faite union, nous mourions aussi » tous deux ensemble; que je ne » voye pas les funérailles de ma » femme, & qu'elle n'ait point le » déplaisir de me conduire au » tombeau. " Leurs prieres furent » favorablement écoutées. Ils eurent la garde & l'administration du temple pendant le reste de leur vie; & lorsqu'ils furent arrivés à l'extrêmité de la vieillesse, un jour qu'ils étoient devant la porte de ce temple, & qu'ils s'entretenoient de l'aventure de ce lieu, Baucis apperçut que la tête de Philémon jettoit des branches chargées de feuilles; & Philémon, de son côté, vit que les cheveux de Baucis se convertissoient en rameaux. Ils se parlérent tandis qu'ils le purent; & quand ils sentirent que le bois commencoit à leur fermer la bouche, ils se dirent les derniers adieux avec quelque sorte de joie de ne pas survivre l'un à l'autre; & en même tems, une écorce d'arbre acheva de les couvrir.

Il n'y a rien, qui se donne plus librement aux hommes, que la grace de Dieu, que Dieu même. Cependant, il n'y a rien, à quoi les hommes ouvrent plus difficilement leurs ames. C'est ce que nous apprend cette fable, où Jupiter va heurter lui-même à tant de portes, sans que personne veuille lui ouvrir. Mais, la désolation du païs, où l'on n'avoit point voulu le recevoir, montre que le châtiment suit de près le mépris qu'on a fait

de la grace, & que Dieu n'eſt jamais impunément mépriſé.

Jupiter ne trouve qu'une cabane, où l'on lui faſſe bon accueil, pour faire voir qu'il y a peu de lieux dans le monde, où Dieu ſoit véritablement adoré. C'eſt chez de pauvres & de ſimples gens qu'il eſt bien reçu, pour montrer que c'eſt parmi la ſimplicité, & ſouvent parmi la pauvreté, que Dieu ſe trouve, & non pas dans l'abondance de toutes choſes; ou bien cela nous marquera la ſenſibilité, que les indigens & les malheureux ne trouvent que chez les petits.

Combien d'autres inſtructions dans cette fable! l'amour conjugal, la tranquillité & le bonheur, réfugiés dans une cabane. Cette cabane eſt changée en temple, parce que les deux époux y rendoient par leur union le culte le plus pur aux Dieux. Autrement c'eſt pour apprendre à tout le monde, que la maiſon d'un homme de bien eſt véritablement un temple, où Dieu eſt toujours préſent.

Jupiter commande à ces deux bonnes gens de demander une récompenſe pour l'avoir ſi bien reçu; & ils lui demandent qu'il veuille permettre qu'ils ſoient les miniſtres de ce temple. Ne veut-on pas montrer par-là, qu'après avoir bien ſervi Dieu, la plus belle récompenſe, que l'on puiſſe lui en demander, c'eſt la grace de continuer à le bien ſervir & de l'adorer toujours? On peut dire encore que cette ſimplicité de ſouhaits fait voir que le bonheur eſt dans la médiocrité & dans l'obſcurité; & combien les hommes ſont inſenſés de le chercher ſi loin d'eux-mêmes.

Au reſte, on a feint que nos deux bonnes gens furent métamorphoſés en arbres, qu'on vit long-tems après eux, parce que comme les arbres durent long-tems après la mort de ceux, qui les ont plantés, la réputation des gens de bien eſt comme un arbre immortel, dont chaque ſiécle cueille des fruits; je veux dire, les beaux exemples.

Quelqu'un a dit que cette fable de Baucis & de Philémon enſeignoit que l'hoſpitalité & la frugalité étoient des choſes agréables à Dieu. L'Écriture Sainte nous en rend auſſi témoignage, en nous apprenant que des Anges, revêtus d'une forme humaine, ont ſouvent converſé avec les hommes; & je ne ſçais ſi cette fable n'a point été compoſée ſur l'Hiſtoire ſainte, auſſi-bien que beaucoup d'autres.

Il y en a qui diſent que Baucis & Philémon étoient métayers d'Ovide. Mais, n'en parlons pas davantage, & diſons ſeulement en paſſant, qu'il falloit qu'Ovide fût bon maître, puiſque, pour récompenſe de leurs ſervices, il a rendu ſes métayers immortels, ainſi que lui.

Cette fable a été miſe en vers par la Fontaine, Prior & le docteur Swift. La fontaine a célébré Baucis & Philémon, d'un ſtyle ſimple & naïf, ſans preſque rien changer au ſujet. Prior & Swift en ont fait l'un & l'autre un poëme burleſque & ſatyrique. La

Fontaine s'est proposé de montrer que la piété envers les Dieux étoit toujours récompensée; Prior que nous n'étions pas assez éclairés pour faire un bon souhait; & Swift, qu'il y a peut-être plus d'inconvénient à changer une cabane en un temple, qu'un temple en une cabane.

BAUCIS, *Baucis*. (*a*) Ce nom se prend quelquefois pour une bonne vieille, qui vend dans le marché des herbes de senteur.

BAUDRIER, *Balteus*, (*b*) partie de l'habillement des gens de guerre, servant à porter leur épée. Les militaires, qui étoient admis aux festins de l'Empereur ou des Généraux d'armées, avoient coûtume de quitter leurs Baudriers, avant que de se mettre à table. Trébellius Pollion rapporte que dans un repas, que l'empereur Gallien donnoit à plusieurs officiers, le jeune Salonin, fils de ce Prince, leur enleva leurs Baudriers dorés & constellés, *auratos constellatosque Balteos.*

M. Baudelot, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, croit que ces Baudriers constellés étoient des ceinturons chargés de pierres précieuses & de lames d'or & d'argent, sur lesquelles étoient gravées quelques figures mystérieuses de signes célestes, suivant les idées superstitieuses de la théologie payenne, ou qui avoient été fabriquées sous l'aspect de quelques constellations.

Tertullien, en décrivant quelques ceintures, semble vouloir parler de ces talismans; *latent in cingulis smaragdi.* Or, Pline & Marcellus Empiricus attribuent beaucoup de vertus aux figures d'aigles & de scarabées, qu'on gravoit sur ces pierres, *smaragdi.*

Les gens de guerre, aussi superstitieux que d'autres, pouvoient avoir d'autant plus de foi à ces pierres constellées, dont leurs Baudriers étoient enrichis, qu'on croyoit communément que c'étoit par la vertu d'un semblable amulete, que Milon de Crotone avoit été invincible dans les combats; & que l'hématite, autre espèce de pierre précieuse, n'étoit pas moins salutaire pour repousser les ennemis & les vaincre; recherches, que notre Académicien appuie des témoignages de plusieurs anciens Auteurs. Sans prétendre diminuer le mérite de toutes ces découvertes ingénieuses, nous hazarderons que comme, dans le passage de Trébellius Pollion, *auratos Balteos* signifie des Baudriers ornés ou enrichis de dorures, *constellatos* y signifie tout simplement qu'ils étoient parsemés d'étoiles en broderie, & qu'apparemment Casaubon, qui n'y a point entendu de mystére, a cru que ce sens se présentoit de lui-même, & n'avoit pas besoin d'explication. *Voyez* Constellatus.

BAVIUS, *Bavius*, (*c*) poëte Latin, qui vivoit environ 40 ans avant la Naissance de J. C. C'étoit

(*a*) Perf. Satyr. 4. v. 21.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 353. *& suiv.*
(*c*) Virg. Eclog. 3. v. 90.

un misérable versificateur, qui s'imagina qu'il pourroit acquérir quelque réputation, en attaquant Virgile, qui le raille souvent dans ses Eclogues, comme quand il dit :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

Bavius mourut dans la Cappadoce, vers l'an de Rome 720 & avant J. C. 34.

BAULES, *Bauli*, (*a*) nom d'une maison de campagne, qui, selon Tacite, étoit située entre le promontoire de Misène & le lac de Baies, & baignée par les eaux de la mer, qui faisoit un coude en cet endroit.

On dit que ce lieu fut nommé *Boaulia*, parce qu'Hercule y avoit fait un parc pour y enfermer des bœufs, qu'il avoit emmenés de la demeure de Géryon. C'est par rapport à cette tradition, que Silius Italicus appelle ce lieu *Herculeos Baulos*.

L'orateur Hortensius avoit à Baules un réservoir, dans lequel étoit une lamproie, qu'il aimoit tellement qu'on dit qu'il la pleura quand elle fut morte. On raconte encore qu'Antonia, femme de Drusus, avoit aussi à Baules une lamproie, pour laquelle elle avoit un amour particulier ; ensorte qu'elle lui mettoit des pendans d'oreille. La réputation de ce poisson fit naître à plusieurs personnes l'envie de voir Baules.

Cette maison de campagne étoit si célebre, que l'on se servoit de son nom, pour marquer les autres maisons de campagne, qui étoient dans le voisinage. C'est dans ce sens qu'il faut prendre ce qu'on vient de rapporter, au sujet de Hortensius, qui avoit, en effet, une maison de campagne aux environs de ce lieu-là.

Baules subsiste encore de nos jours, sous le nom de Bauli ou Bagola dans la terre de Labour.

BAULES, *Baulæ*, ville d'Italie. Ce nom s'écrit aussi avec un o seulement. *Voyez* Boles.

BAULUS, *Baulus*, (*b*) surnom d'Hercule. Ce héros fut ainsi surnommé d'un temple, qu'on lui avoit élevé à Baules auprès de Baies. On assure qu'on y a trouvé une Inscription, qui en fait foi.

BAUME, *Balsamum*. (*c*) C'est proprement une substance huileuse, résineuse, odoriférante, provenant des incisions de certaines plantes, d'une vertu souveraine pour la cure des plaies & de divers autres maux.

On distingue différentes sortes de Baumes ; mais, nous nous arrêterons à celui qui a été connu des Anciens, & qu'on appelle Baume d'Arabie, ou Baume de Giléad. Ce Baume est un des plus estimés, quoiqu'il y ait des Auteurs, qui prétendent que celui du Pérou ne lui est point inférieur en vertu.

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 154, 534. Tacit. Annal. L. XIV. c. 4.

(*b*) Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. T. II. pag. 9[illegible]

(*c*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 270. Plin. Tom. I. pag. 672, 673. T. II. pag. 23. Tacit. Hist. L. V. c. 6. Pauf. pag. 583. Cantic. c. 1. v. 13. Ezech. c. 27. v. 17.

L'arbrisseau, qui le produit, ne s'éleve guere plus haut que nos grenadiers. Dapper dit qu'il est de la forme de l'agnus castus, & de la hauteur du trœsne. Il a peu de feuilles, jette beaucoup de branches, garnies de petites feuilles arrondies, toutes vertes. Son bois est gommeux & de couleur rougeâtre. Ses branches sont longues, minces, & garnies de peu de feuilles. Ses fleurs sont petites, blanches & fort odoriférantes. Son fruit est un noyau couvert d'une peau seche brune. Il enferme ordinairement une petite amende; mais, quelquefois sa semence étant avortée, ce noyau est rempli d'une liqueur jaune semblable à du miel, d'un goût amer, & qui pique la langue. Marmol lui donne trois pieds de haut. Selon lui, ses branches sont comme le sarment de la vigne & de même couleur; & sa graine, rouge.

Quelques Auteurs ont écrit que l'arbre du Baume étoit propre à la Judée; que c'étoit-là que le vrai & le bon Baume croissoit. Mais, on sçait, à n'en pouvoir douter, que cet arbrisseau est propre à l'Arabie; qu'il vient naturellement en ce païs-là, aux environs de la Mecque & de Médine; que sur la montagne & dans la plaine, dans les terres cultivées & dans les terres incultes, & même sur les sablons, il croît une infinité d'arbres de gomme; que les habitans de ces lieux, pour en tirer plus de profit, les enlevent des endroits incultes & stériles, & les transplantent dans des terres plus grasses & plus fertiles; que ceux, qui viennent dans des lieux sablonneux ne rendent que fort peu de Baume, mais beaucoup de graines, que l'on envoye en Europe. Selon les Arabes, le païs n'en a jamais manqué. C'est de-là que la reine de Saba en fit apporter en Judée, & que Salomon en fit cultiver dans les plaines d'Engaddi & de Jéricho. Le Baume, qui croît en Égypte, aux environs de Matara, vient originairement d'Arabie. Depuis que les Arabes se sont apperçus du grand profit, que l'on pouvoit faire sur le Baume, ils en ont beaucoup multiplié l'espèce. Cependant, il y a une loi, qui défend de planter cet arbre, sans la permission du Grand-Seigneur.

L'incision, par laquelle cet admirable suc coule, se fait pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août. Théophraste dit qu'elle doit être faite avec des clous de fer; & Pline, avec du verre, parce que le fer fait mourir la plante. Tacite nous apprend que, lorsque les branches sont pleines de sève, leurs veines semblent appréhender le fer, & s'arrêter quand une incision est faite avec ce métal, mais couler librement, lorsqu'elles sont ouvertes avec une pierre ou un têt de cruche cassée. Enfin, Marmol assure que les veines doivent être ouvertes avec de l'ivoire ou du verre. Le suc est d'abord d'une couleur sombre. Il devient ensuite blanc, enfin vert, & peu à peu d'une couleur d'or; & quand il est vieux, de la couleur de miel. Il est de la consistance de la térébenthine. Son odeur est agréable

& très-vive ; son goût amer, piquant & astringent. Il se dissout aisément dans la bouche, & il ne laisse point de tache sur le drap.

Pausanias dit que les arbres, d'où coule le Baume en Arabie, sont de la grosseur de nos myrtes, & que leurs feuilles ressemblent assez à celles de notre marjolaine ; que les viperes se plaisent fort sous ces arbres, qu'elles en aiment l'ombre, & encore plus le suc ou l'espèce de gomme, qui fait le Baume. Lorsque le tems est venu de recueillir ce suc, les Arabes viennent avec deux baguettes de bois à la main ; & en frappant de ces baguettes l'une contre l'autre, ils font du bruit pour chasser les vipéres. Car, ils se donnent bien de garde de les tuer, les regardant comme sacrées &, comme les génies tutélaires de ces arbres. S'il arrive que quelqu'un en soit piqué, on diroit d'une blessure faite avec la pointe d'une épée. Mais, il ne faut pas craindre qu'il y ait rien de venimeux, parce que tout le venin de ces animaux est tempéré & comme émoussé par l'odeur & la vertu du précieux Baume, dont ils se nourrissent. Ce que je dis, ajoûte Pausanias, est un fait connu.

Il faut remarquer que le suc, qui nous est apporté pour du Baume, n'est pas proprement la gomme, ou pleurs de l'arbre, extraites par incision, parce qu'il n'en rend que peu de cette façon ; mais, il est préparé avec du bois & des branches vertes de l'arbre distillées. Et il se trouve même souvent sophistiqué avec de la térébenthine de Chypre & d'autres résines & huiles, ainsi qu'avec du miel, de la cire, &c. Outre cela, il y a pareillement une liqueur extraite de la semence de la plante, qu'on fait passer souvent pour le véritable Baume, quoique son odeur soit beaucoup plus foible, & son goût beaucoup plus amer.

Le nom de *Balsamum* peut venir de l'hébreu *Baal-schemen*, comme qui diroit l'huile royale, ou la plus précieuse des huiles de parfum. Ce nom ne se trouve dans aucun endroit des livres Hébreux de l'ancien Testament ; mais, on trouve, dans le Cantique des cantiques, les vignes d'Engaddi, que l'on croit être celles du Baume. Dans Ezéchiel, on lit le terme *Pannag*, que la Vulgate traduit par *Balsamum* ; ce qui est expliqué de même par le Chaldéen & plusieurs autres Interprêtes.

BAUME [La Ste.], (a) nom qu'on donne au roc, où la tradition des Provençaux, dénuée de témoignages anciens & authentiques, porte que Sainte Madeleine fit pénitence pendant trente ans. Il est dans la basse Provence près de S. Maximin, entre Aix, Marseille & Toulon sur une haute montagne. Plusieurs Auteurs ont fait la description de ce lieu. Pétrarque, qui avoit long-tems demeuré en Provence, en fit une en vers, qu'il adressa à Philippe de Cabassole, Cardinal, Évêque de

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 777.

Cavaillon. C'est la même que Gabriel Siméonis de Florence publia en 1557, dans son Ouvrage des illustrations des Monumens anciens.

BAUTHON, *Bauthon*, (a) capitaine Franc, eut une fille, nommée Eudocie, qui fut mariée à Arcadius. Zozime & Philostorge écrivent Baudon, au lieu de Bauthon.

BAXÉE, *Baxea*, (b) sorte de chaussure. Cette chaussure étoit du nombre de celles, qui avoient une ou plusieurs semelles au-dessous du pied, & des bandes qui lioient le pied nu par dessus; ensorte qu'une partie restoit découverte. La Baxée étoit une chaussure de Philosophe, selon Tertullien & Arnobe. Ce dernier parle aussi de Baxées, faites de feuilles de palmier.

BAZARIE, *Bazaria*, (c) païs d'Asie, dont parle Quinte-Curse. Cet Auteur est le seul, qui ait fait mention de ce païs. Aussi seroit-il difficile d'en marquer les justes bornes. On lit, dans notre Historien, qu'Alexandre, après avoir subjugué une seconde fois les Sogdiens, retourna à Maracande, & que de-là il passa dans la Bazarie; d'où il revint encore à Maracande. Or, Maracande étoit une ville considérable de la Sogdiane. Ainsi, le pais de Bazarie devoit être une partie de la Sogdiane, ou tout au moins contigu à cette province.

Quoiqu'il en soit, la plus grande magnificence des habitans de Bazarie ne consistoit qu'en des parcs, remplis de bêtes fauves; & pour cet effet, ils choisissoient de grandes forêts arrosées d'eaux, & les fermoient de murailles, qu'ils garnissoient de tours pour la retraite des véneurs. On en fit voir un entr'autres, où il y avoit quatre cens ans qu'on n'avoit chassé. Le Roi entra dedans, avec toute son armée, & fit lancer des bêtes de tous côtés, parmi lesquelles il y eut un lion d'une épouvantable grandeur, qui vint droit à lui; & Lysimaque, qui se trouvoit près d'Alexandre, ayant présenté l'épieu à la bête, ce Prince lui commanda de se retirer, disant qu'il pouvoit tuer un lion aussi-bien que Lysimaque; car, un jour, comme Lysimaque chassoit en Syrie, il tua tout seul un lion d'une grandeur prodigieuse. Mais aussi, il en eut l'épaule gauche déchirée jusqu'à l'os, & fut en grand danger de perdre la vie. Le Roi, lui reprochant cela, fit mieux encore qu'il n'avoit dit, puisque non-seulement, il ne manqua pas la bête, mais il la tua d'un seul coup. Et c'est peut-être cette aventure, qui donna lieu au conte, qu'on fit mal à propos d'Alexandre, qu'il avoit exposé Lysimaque à la fureur du lion. Au reste, quoique ce combat lui eût réussi; cependant, les Macédoniens ordonnérent, selon leur coûtume, que le Roi n'iroit pas à la chasse à pied, & sans avoir quelques-uns

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XX. pag. 71.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 55, 61.

(c) Q. Curt. L. VIII. c. 1.

des grands & de ses officiers avec lui. Après avoir fait mettre par terre jusqu'à quatre mille bêtes, il fit un festin à toute l'armée dans ce même parc. Après cela, Alexandre quitta le païs, & retourna, comme on l'a déjà dit, à Maracande.

BAZATHA, *Bazatha*, (a) Βαζάν, un des sept Eunuques, Officiers ordinaires du roi Assuérus.

BAZÉE, *Bazeos*, Βαζίως, (b) surnom de Monobaze, roi des Adiabéniens. Ce Prince, touché d'une violente passion pour Hélene, sa sœur, voulut l'épouser. Elle devint grosse; & lorsqu'étant couché & endormi auprès d'elle, il avoit la main sur son ventre, il entendit une voix, qui lui commanda de l'ôter, de peur de blesser cet enfant, qui, ayant été conçu par une conduite particulière de Dieu, devoit être très-heureux. Il s'éveilla tout troublé & raconta à sa femme ce qu'il avoit entendu; & quand l'enfant fut venu au monde, il lui donna le nom d'Izate. Il avoit déjà eu un autre fils de cette Princesse, nommé Monobaze comme lui, & il en avoit aussi d'autres de ses autres femmes. Mais, sa tendresse pour Izate étoit si grande, qu'il n'y avoit personne, qui ne remarquât que quand il auroit été unique, il ne l'auroit pas aimé davantage.

Ce grand amour du Roi pour Izate donna une extrême jalousie à ses freres. Ils ne pouvoient souffrir qu'il le préférât; & ce Prince ne pouvoit leur sçavoir mauvais gré d'être touchés d'un sentiment, qui ne partoit point d'un principe de malice, mais seulement du desir, que chacun avoit de tenir la première place dans son cœur. Pour tirer Izate du péril, que cette haine de ses freres lui donnoit lieu d'appréhender pour lui, il l'envoya avec de riches présens à Abennérigus, roi de Spasine, & le lui recommanda extrêmement. Ce Prince le reçut très-bien, & le prit en si grande affection, qu'il lui donna en mariage la Princesse Samacho, sa fille, avec une province de grand revenu.

Monobaze, étant fort âgé, & voyant qu'il lui restoit peu de tems à vivre, desira, avant que de mourir, de voir encore une fois ce fils, qui lui étoit si cher. Il envoya querir Izate, & lui donna toutes les marques de l'affection la plus tendre, que puisse avoir un pere, & une province nommée Céron, très-fertile en plantes odoriférantes, & où Josephe prétend que l'on voyoit encore de son tems, les restes de l'arche, qui sauva Noë du déluge. Izate y demeura jusqu'à la mort du Roi son pere.

BAZIOTHIA, *Baziothia*, (c) ville de Judée. Elle étoit dans la tribu de Juda, à laquelle elle fut adjugée par le sort. Le nom de cette ville ne se trouve point dans les Septante. On lit à la place, leurs bourgs & leurs métairies.

(a) Esth. c. 1. v. 10.
(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 683, 684.
(c) Josu. c. 15. v. 28.

BAZIRE, *Bazira*, ville appellée auſſi Bezire. *Voyez* Bezire.

B D

BDELLIUM, *Bdellium*, (a) ſorte de gomme aromatique. On croit que ce mot eſt formé de l'Hébreu *Bedollach*, que les Traducteurs ont rendu par Bdellium. On écrit auſſi Bedellium, Bedella, Ptellium, Petalium, Megalium & Telinum.

Ce nom ſe trouve dans les anciens Natúraliſtes & dans l'Écriture. Mais, y eſt-il pris dans le même ſens que dans nos langues? Cela eſt fort douteux. Moïſe dit que la manne étoit de la couleur du Bdellium; & Joſephe, expliquant ce paſſage, prétend que c'eſt la gomme d'un arbre ſemblable à l'olivier, & que la manne, dont furent nourris les Juifs dans le déſert, lui reſſembloit. Mais, Scaliger & d'autres Auteurs rejettent cette conjecture, & avouent qu'ils ignorent ce que c'eſt que le Bdellium.

Il y en a qui en diſtinguent de trois ſortes; l'un, en larmes, tranſparent, ſemblable à la colle du taureau, gras en dedans, facile à fondre, ſans bois & ſans ordure, amer au goût, odorant quand on le brûle, de la couleur de l'ongle, & produit par un arbre du païs des Sarraſins; l'autre, en maſſes graſſes, noires, ſordides, de la couleur de l'aſpahalte & apporté des Indes; le troiſième eſt ſec, réſineux, livide & tiré de la ville de Pétra.

Galien reconnoit deux Bdellium, l'Arabique & le Scythique. Selon Pline, il y a, dans la Bactriane, un arbre noir de la grandeur de l'olivier, avec la feuille du chêne, & la forme & le fruit du figuier ſauvage, appellé Bdellium, & donnant une gomme tranſparente, ſemblable à la cire odorante, graſſe au toucher, amere au goût, mais ſans âcreté. Pline ajoûte qu'il y avoit auſſi de cette gomme dans l'Arabie, aux Indes, dans la Médie & à Babylone.

Si l'hiſtoire du Bdellium eſt très-obſcure dans les Anciens, elle n'eſt pas plus claire dans les Modernes. Il y en a qui le confondent avec la myrrhe; d'autres, avec la gomme animée. Il y en a même qui font ſignifier au mot *Bdellium*, eſcarboucle ou cryſtal. G. Bauhin en compte ſix eſpèces différentes. Dale le décrit ou comme une ſubſtance gommeuſe & réſineuſe, graſſe, tenace, gluante, noirâtre & reſſemblant à la myrrhe, dont elle imite la couleur & le goût, & il fait venir ce Bdellium de l'Arabie, de la Médie & des Indes; ou comme une ſubſtance réſineuſe, un peu dure, noirâtre, friable, en gouttes durcies, de la même odeur & du même goût; & il fait venir cette dernière eſpèce de Ganaa. Pomet prétend qu'on a dans les boutiques ſous le nom de Bdellium des

(a) Geneſ. c. 2. v. 12. Numer. c. 11. v. 7. Plin. Tom. I. pag. 660. & ſeq. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 72, 73.

résines d'espèces différentes ; mais, M. Geoffroi dit que le Bdellium des boutiques est la même chose, que la première espèce de Dale, & qu'il n'y a rien de certain sur l'arbre qui le porte.

B E

BÉAN, *Bean*, Βαιάν. (a) Ce terme se trouve dans les Maccabées ; mais, on ne sçait pas précisément s'il faut le prendre pour le nom d'une ville, ou pour celui d'un homme. Il y a lieu cependant de pencher pour le premier sentiment. Quoiqu'il en soit, les enfans de Ban étoient comme un piege & un filet pour prendre le peuple d'Israël, en lui dressant des embûches dans le chemin. Judas Maccabée, les ayant contraints de se renfermer dans des tours, les y tint d'abord investis. Mais ensuite, il brûla les tours avec tous ceux qui étoient dedans.

Béan pourroit bien être la même chose que Béon, ville de la tribu de Juda.

BÉATITUDE, *Beatitudo*, le souverain bien, la félicité éternelle. Il y a des Peres de l'Église, qui ont cru que les ames ne jouiroient de la Béatitude qu'après la Résurrection. La Béatitude de l'homme, selon Épicure, consiste dans le sentiment du plaisir, ou en général dans le contentement de l'esprit. Le mot *Béatitude*, en tant qu'il signifie la félicité éternelle, se prend en trois manières différentes. 1.° Pour l'objet, dont la possession doit nous rendre heureux ; c'est Dieu, qui est le souverain bien, la Béatitude objective. 2.° Pour les actes de l'ame, par lesquels elle possede le souverain bien, & en jouït ; c'est ce qu'on appelle Béatitude formelle. 3.° Pour l'état où la possession de Dieu met une ame ; & en ce sens, la Béatitude renferme ou suppose la Béatitude objective & la Béatitude formelle.

Béatitude se dit aussi du contentement de l'esprit, de ce qui rend bienheureux. Les Béatitudes de ce monde sont annoncées au nombre de huit dans le cinquième chapitre de S. Matthieu.

Cébès représente la Béatitude arrêtée sur un cippe, ou sur une pierre quarrée, pour montrer qu'elle doit être inébranlable, tranquille, éternelle.

BEAU, *Pulchrum*. Platon a écrit deux Dialogues du Beau, le Phédre & le grand Hippias. Dans celui-ci, il enseigne plutôt ce que le Beau n'est pas, que ce qu'il est. Dans l'autre, il parle moins du Beau, que de l'amour naturel, qu'on a pour lui. Il ne s'agit dans le grand Hippias, que de confondre la vanité d'un Sophiste ; & dans le Phédre, que de passer quelques momens agréables avec un ami dans un lieu délicieux.

Saint Augustin avoit composé un Traité sur le Beau ; mais, cet Ouvrage est perdu, & il ne nous reste de S. Augustin sur cet objet important, que quelques idées éparses dans ses écrits, par lesquelles on voit que ce rapport

(a) Maccab. L. I. c. 5. v. 4, 5.

exact des parties d'un tout entr'elles, qui le constitue un, étoit, selon lui, le caractère distinctif de la Beauté. Si je demande à un architecte, dit ce grand Homme, pourquoi ayant élevé une arcade à une des aîles de son bâtiment, il en fait autant à l'autre; il me répondra sans doute, *que c'est afin que les membres de son architecture symmétrisent bien ensemble.* Mais, pourquoi cette symmétrie, vous paroît-elle nécessaire? *Par la raison qu'elle plaît.* Mais, qui êtes vous pour vous ériger en arbitre de ce qui doit plaire ou ne pas plaire aux hommes? Et d'où savez-vous que la symmétrie nous plait? *J'en suis sûr, parce que les choses ainsi disposées ont de la décense, de la justesse, de la grace; en un mot, parce que cela est Beau.* Fort bien, mais, dites-moi; cela est-il Beau parce qu'il plaît? Ou, cela plaît-il, parce qu'il est Beau? *Sans difficulté cela plaît, parce qu'il est Beau.* Je le crois comme vous; mais, je vous demande encore, pourquoi cela est-il Beau? Si ma question vous embarrasse, parce qu'en effet, les maîtres de votre art ne vont guere jusques-là, vous conviendrez du moins sans peine que la similitude, l'égalité, la convenance des parties de votre bâtiment, réduisent toutes à une espèce d'unité, qui contente la raison. *C'est ce que je voulois dire.* Oui, mais prenez-y garde. Il n'y a point de vraie unité dans les corps, puisqu'ils sont tous composés d'un nombre innombrable de parties, dont chacune est encore composée d'une infinité d'autres. Où la voyez-vous donc cette unité, qui vous dirige dans la construction de votre dessein; cette unité, que vous regardez dans votre art comme une loi inviolable; cette unité, que votre édifice doit imiter pour être Beau, mais que rien sur la terre ne peut imiter parfaitement, puisque rien sur la terre ne peut être parfaitement *un*? Or de-là que s'ensuit-il? Ne faut-il pas reconnoître qu'il y a au-dessus de nos esprits une certaine unité originale, souveraine, éternelle, parfaite, qui est la regle essentielle du Beau, & que vous cherchez dans la pratique de votre art? D'où S. Augustin conclut dans un autre Ouvrage, que c'est l'unité qui constitue, pour ainsi dire, la forme & l'essence du Beau en tout genre. *Omnis porrò pulchritudinis forma, unitas est.*

M. Wolf dit, dans sa Psycologie, qu'il y a des choses, qui nous plaisent; d'autres, qui nous déplaisent, & que cette différence est ce qui constitue le Beau & le laid; que ce qui nous plaît, s'appelle Beau, & que ce qui nous déplaît, est laid. Il ajoûte que la Beauté consiste dans la perfection; de manière que par la force de cette perfection, la chose, qui en est revêtue, est propre à produire en nous du plaisir. Il distingue ensuite deux sortes de Beautés, la vraie & l'apparente; la vraie est celle, qui naît d'une perfection réelle; & l'apparente, celle qui naît d'une perfection apparente.

Il est évident que S. Augustin avoit été beaucoup plus loin dans la recherche du Beau, que le

Philofophe Lebnitien. Celui-ci femble prétendre d'abord qu'une chofe eft belle, parce qu'elle nous plaît ; au lieu qu'elle ne nous plaît, que parce qu'elle eft belle, comme Platon & S. Auguftin l'ont très-bien remarqué.

BEAUME. *Voyez* Baume.

BEAUTÉ, *Pulchritudo Species.* (*a*) La Beauté, felon certains, confifte dans la jufte proportion des parties du corps, & dans cette grace qu'on peut mieux imaginer que définir.

Cicéron en diftingue de deux fortes ; une Beauté d'agrément, qui convient particulièrement aux femmes ; une Beauté de bonne mine & de dignité, commune aux deux fexes, & qui, dans les perfonnes du premier rang, fe nomme majefté. Dans les femmes, on a toujours eftimé la Beauté un attribut fi néceffaire, qu'on a regardé comme difgraciées celles qui en étoient entièrement dépourvues ; & la première, fouvent l'unique queftion, qu'on fait à leur fujet, c'eft de demander fi elles font belles.

Les Anciens n'ont pas oublié cet article, fur tout lorfqu'ils ont eu occafion de parler des femmes Germaines. Diodore de Sicile, parlant des peuples, qui habitoient au de-là & en deça du Rhin, dit qu'ils avoient des femmes d'une grande beauté. Et Athénée nous apprend qu'entre tous les Barbares, les Celtes [c'eft ainfi qu'il nomme les Germains] avoient les plus belles femmes.

Le terme Hébreu *Naveh,* (*b*) qui fignifie Beauté, fe prend auffi fouvent pour une demeure. Le Seigneur a aimé la Beauté de Jacob ; c'eft-à-dire, fon temple, fa demeure, qu'il a choifie dans Jacob. *Elegit nobis hæreditatem fuam, fpeciem Jacob, quam dilexit.* On peut expliquer de même cet autre paffage : *Ex Sion fpecies decoris ejus ;* & cet autre : *Speciei domûs dividere fpolia,* felon l'Hébreu, *la demeure de la maifon.*

Le temple du Seigneur & fon tabernacle, qui font les lieux de fa demeure pour les hommes, font auffi nommés fa demeure. Jérémie appelle le temple *Pulchritudo Juftitiæ, Mons Sanctus.* Dans un autre endroit, il le compare à un lion & le nomme *Pulchritudinem robuftam,* à caufe de fa force. Dieu livra la Beauté des Ifraëlites ; fçavoir, l'arche du Seigneur, entre les mains des Philiftins. Job dit qu'il a maudit la Beauté de l'impie ; l'Hébreu porte fa demeure.

BEAUX [LES BEAUX-ARTS]. *Voyez* Art.

BEBAI, *Bebaï*, Βαϐαΐ, (*c*) Juif, dont les enfans revinrent de Babylone, au nombre de fix cens vingt-trois.

BÉBÉÉCOS, *Bebeecos*, (*d*) nom, que les Vénétes, felon Héfychius,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Infcrip. & Bell. Lett. Tom. V. p. 332.

(*b*) Pfalm. 46. v. 5. Pfalm. 49. v. 2. Pfalm. 67. v. 13. Pfalm. 77. v. 61. Jerem. c. 31. v. 23. c. 49. v. 19. Job. c. 5. v. 3.

(*c*) Efdr. L. I. [illegible] v. 11.

(*d*) Mém. de [illegible]ad. des Infcrip. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 77.

ſychius., donnoient au Pô ou à l'Éridan. Polybe aſſure que ce fleuve étoit nommé Bodinco par les Gaulois & par les Liguriens. On voit dans Pline, que ce nom ſignifioit, dans le langage des Gaulois, un fleuve profond, qui n'eſt pas guéable. Boddi, dans la langue Gauloiſe, ſignifie encore noyer & ſe noyer. En ajoûtant ing à la racine, on en a fait le nom verbal Bodding, & par altération Bodinco, le noyeur, celui qui noye.

BÉBÉTHEN, *Bebethen*, ville ſituée à huit milles de Ptolémaïde vers l'Orient.

BÉBIA [la Loi], *Lex Bebia.* (*a*) Il y eut à Rome pluſieurs Loix de ce nom. 1.° Une qui concernoit la création des Préteurs. Suivant cette Loi, il en falloit créer quatre tous les ans. 2.° Une autre, qui étoit du nombre des Loix agraires. Celle-ci ordonnoit que l'on ne fît plus aucun partage des terres. 3.° La troiſième fut portée contre la brigue. On ſçait que le nom de Bébia venoit du nom de ceux qui avoient propoſé ces Loix.

BÉBIUS [Q. Bébius Tamphilus], *Q. Bebius Tamphilus*, (*b*) fut un des ambaſſadeurs, qu'on envoya à Carthage, l'an de Rome 534. L'objet de cette ambaſſade, c'étoit de demander au Sénat de Carthage, ſi c'étoit par ſon ordre qu'Annibal avoit aſſiégé Sagunte; & s'il en convenoit, comme il y avoit apparence, de déclarer la guerre au peuple de Carthage, de la part de celui de Rome. Nous remarquerons que ceux, qui compoſoient l'ambaſſade, avoient été choiſis parmi les perſonnes les plus recommandables par leur âge & leur rang; & que Q. Bébius Tamphilus avoit déjà été envoyé, avec P. Valérius Flaccus, auprès d'Annibal, pendant que ce fameux capitaine faiſoit le ſiége de Sagunte; mais, que n'ayant pu l'obliger de le lever, il étoit paſſé à Carthage, où il n'avoit pas mieux réuſſi qu'à Sagunte.

BÉBIUS [Q. Bébius Hérennius], *Q. Bebius Herennius*, (*c*) parent de C. Térentius Varron, étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 536. Cette année, y ayant eu un interregne, les aſſemblées ſe tinrent avec de grandes conteſtations entre le Sénat & le peuple. C. Térentius Varron s'étoit attiré les bonnes graces de ce dernier par le zèle & l'attachement, qu'il avoit témoigné pour ſes intérêts. Le peuple, en conſéquence, faiſoit tous ſes efforts pour élever juſqu'au conſulat ce citoyen, qui étoit de ſon corps. Mais, les Patriciens s'y oppoſoient auſſi de toutes leurs forces. L'exemple leur paroiſſoit avoir des conſéquences dangereuſes. Ils craignoient que les gens de la lie du peuple ne s'accoûtumaſſent à s'égaler à eux, à force de leur déclarer la guerre.

Dans ces circonſtances, Q. Bébius Hérennius déclamoit avec

(*a*) Roſin. de Antiq. Rom. pag. 833, 842, 870.

(*b*) Tit. Liv. L. XXI. c. 6. & *ſeq.* Cicer. Philip. 5. c. 183.

(*c*) Tit. Liv. L. XXII. c. 34, 35.

beaucoup de véhémence, non seulement contre le Sénat, mais encore contre les Augures. En les accusant d'avoir empêché le Dictateur de terminer les assemblées, il leur attiroit la haine du peuple, & rendoit la cause de Varron plus favorable. Il soûtenoit, » Que c'étoient les Nobles, qui, pour » exciter une guerre, qu'ils desiroient depuis long-tems, avoient » attiré Annibal en Italie. Que » c'étoient eux, qui, par leurs artifices, tiroient exprès la guerre en longueur, pendant qu'on » pouvoit aisément la terminer. » Que la victoire, que M. Minucius avoit remportée sur les » Carthaginois pendant l'absence » de Fabius, prouvoit bien qu'on » pouvoit les combattre avec toutes les légions; mais, que le » Dictateur en avoit exposé deux » comme à la boucherie, & les » en avoit ensuite tirées, pour se » faire donner les noms ambitieux » de pere & de patron, lui qui » avoit empêché les Romains de » vaincre, avant que de les empêcher d'être vaincus. Que dans » la suite les Consuls, en suivant » la méthode de Fabius, avoient » encore prolongé la guerre, au » lieu de la finir, comme ils le » pouvoient. Que c'étoit une espèce de traité fait entre les Nobles, & que jamais les Romains » n'auroient la paix, qu'ils n'eussent élevé au consulat un homme vraiment Plébéien; c'est-à-dire, un homme nouveau, puisque les Plébéïens nobles étoient » initiés dans les mêmes mystères; & que depuis qu'ils avoient » remarqué que les Patriciens cessoient de les mépriser, ils avoient » commencé eux-mêmes à mépriser le peuple. Qui ne voyoit » pas que leur dessein avoit été, en » demandant un interroi, que les » Sénateurs fussent les maîtres des » assemblées? Que c'étoit-là ce » qu'avoient prétendu les Consuls, en demeurant à la tête » des armées. Qu'ensuite, voyant » qu'on avoit créé un Dictateur, » malgré eux, ils avoient fait ensorte, de concert avec les Augures, que sa nomination parût » vicieuse. Qu'on avoit donc » nommé un interroi, qui ne » pouvoit être pris que parmi » eux; mais, qu'on ne pouvoit » nier que l'un des deux consulats » n'appartînt au peuple. Qu'il en » conserveroit assurément la possession, & le confieroit à un » homme, qui aimât mieux vaincre tout de bon les ennemis, » que commander long-tems à ses » citoyens. »

Ainsi parla Q. Bébius Hérennius; & le peuple fut tellement animé par son discours, qu'il ne nomma que C. Térentius Varron, avec pouvoir de présider à l'assemblée, dans l'espérance qu'il seroit le maître de se choisir un Collégue. La chose arriva ainsi.

BÉBIUS [CN. BÉBIUS TAMPHILUS], *Cn. Bebius Tamphilus*, (a) étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 548, avant J. C. 204. Cette année, les censeurs, M.

(a) Tit. Liv. L. XXIX. c. 37. L. XXXI. c. 49, 50. L. XXXII. c. 7. L. XXXIX. c. 22, 56. L. XL. c. 16. & *seq.* Corn. Nep. in Annib. c. 13.

Livius & C. Claudius, s'étant rendus odieux par la manière dont ils avoient quitté leur charge, furent aussi-tôt accusés devant le peuple par Cn. Bébius Tamphilus, qui crut avoir trouvé une occasion de se faire valoir à leurs dépens. Mais, les Sénateurs assoupirent cette affaire, pour ne point exposer dans la suite la censure au caprice de la multitude.

Quatre ans après, Cn. Bébius Tamphilus étoit Édile Plébéïen avec L. Térentius Massa. En cette qualité, il donna, avec son Collégue, pendant trois jours, les jeux Plébéïens, qui furent accompagnés de tous leurs agrémens. L'année suivante, on le nomma Préteur avec plusieurs autres; & comme il étoit chargé de la province de Gaule, étant entré témérairement sur les terres des Gaulois Insubriens, il fut investi, avec toutes ses troupes, & perdit plus de six mille six cens hommes. Une perte si considérable, reçue d'un ennemi, qu'on ne craignoit plus, obligea le consul L. Lentulus de partir de Rome, & de se rendre sur les lieux. En arrivant, il trouva la province & l'armée remplies de troubles & de désordres; & après avoir fait au Préteur tous les reproches, que méritoit son imprudence, il lui ordonna de sortir de la province, & de s'en retourner à Rome.

Plusieurs années après, Cn. Bébius Tamphilus fut créé Triumvir avec L. Scribonius Libon & M. Tuccius, pour conduire des colonies à Siponte & à Buxente. Après avoir ainsi rempli les différentes charges de la République, Cn. Bébius Tamphilus se vit élevé au consulat, l'an de Rome 570, avec L. Émilius Paulus. Ils partirent l'un & l'autre pour la Ligurie, qui étoit alors l'unique province consulaire. Les avantages, qu'ils y remportérent, donnérent lieu à des actions de graces rendues aux dieux un jour entier. Sur la fin de la campagne, L. Émilius Paulus permit à son collégue Cn. Bébius Tamphilus d'aller à Rome tenir les assemblées, parce que M. Bébius Tamphilus, son frere, se présentoit pour demander le consulat, & il l'obtint en effet.

Selon Polybe, la mort du grand Annibal arriva sous le consulat de Cn. Bébius Tamphilus & de L. Émilius Paulus. Ces deux Magistrats continuérent de commander les armées, l'année suivante, sous le titre de Proconsuls. Cn. Bébius Tamphilus étoit en quartier d'hiver à Pises, lorsqu'il reçut des lettres de son Collégue, par lesquelles il le prioit de venir le délivrer des embuches dans lesquelles les ennemis l'avoient surpris à l'occasion d'une tréve. Mais, Cn. Bébius Tamphilus avoit donné ses troupes à M. Pinarius pour les transporter en Sicile, dont il étoit Préteur. Tout ce qu'il put faire, ce fut d'écrire au Sénat pour lui apprendre le péril de L. Émilius Paulus & de son armée, & à M. Marcellus, dont le département étoit le plus voisin, de passer, s'il le jugeoit à propos, de la Gaule dans la Ligurie, pour délivrer les légions Romaines, que les ennemis y tenoient assiégées.

BÉBIUS [M. Bébius Tamphilus], *M. Bebius Tamphilus*, (*a*) frere du précédent, remplit successivement, comme lui, les diverses charges de la République. En effet, l'an de Rome 549, les Carthaginois ayant rompu une tréve, qu'on n'avoit accordée qu'à leurs instantes prieres, M. Bébius Tamphilus fut envoyé à Carthage avec L. Sergius & L. Fabius pour se plaindre de cette infraction, qui ôtoit toute espérance de conclure la paix. Mais, ces ambassadeurs furent insultés par la multitude, qui s'assembla au tour d'eux. Comme ils craignirent les mêmes outrages à leur sortie de la ville, ils demandérent aux Magistrats, qui avoient arrêté la violence du peuple, des vaisseaux & une escorte qui pût assurer leur retraite. On leur donna deux trirèmes, qui, les ayant conduits jusqu'au fleuve Bagrada, d'où on appercevoit le camp des Romains, s'en retournérent à Carthage.

Quelques années après, M. Bébius Tamphilus fut créé Triumvir, avec Décimus Junius Brutus & M. Helvius; & ils conduisirent ensemble une colonie à Siponte, ville, qui avoit appartenu aux Arpiniens. Peu de tems après, M. Bébius Tamphilus fut élevé à la Préture, & envoyé dans l'Espagne citérieure. Mais, en vertu d'un arrêt du Sénat, suivi d'un décret du peuple, on changea son département, & on lui ordonna de partir pour le païs des Bruttiens, avec les deux légions, qui étoient restées, l'année précédente, à Rome pour la garde de la ville, auxquelles les alliés eurent ordre de joindre quinze mille hommes d'infanterie & cinq cens cavaliers. Arrivé dans ce païs, il s'avança vers Tarente & Brundusie, pour être en état de passer de-là dans la Macédoine, s'il en étoit besoin. Il y étoit à peine cantonné, qu'il reçut ordre de traverser la mer, de se rendre en Épire avec toutes ses troupes, & de les arrêter aux environs d'Apollonie.

M. Bébius Tamphilus & le roi Philippe se joignirent dans la Dassarétie, pendant l'hiver de l'année suivante; & après avoir envoyé App. Claudius à Larisse, pour qu'il en fît le siége, la saison ne leur permettant pas de rien entreprendre, ils étoient retournés dans leurs quartiers d'hiver. Mais, en étant sortis dès le commencement du printems, ils avoient réuni leurs troupes, & étoient descendus dans la Thessalie, dans le tems qu'Antiochus étoit dans l'Acarnanie. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, que Philippe mit le siége devant Mallée dans la Perrhébie. M. Bébius Tamphilus, de son côté, attaqua & prit d'assaut Phacium; de-là il marcha contre Pheste, qu'il prit en aussi peu de tems; & s'étant retiré ensuite à Atrace, il se rendit maître de Cyréties & de Phricium. Après avoir mis des troupes dans les places, dont il s'étoit emparé, il alla rejoindre Philippe,

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 74. Tit. Liv. L. XXX. c. 25. L. XXXIV. c. 45. L. XXXV. c. 10, 20. *&* *seq.* L. XXXVI. c. 8. *&* *seq.* L. XXXIX. c. 24. L. XL. c. 17. *&* *seq.* Corn. Nep. in Annib. c. 13.

qui assiégeoit Mallée. Les habitans s'étant rendus à l'approche de l'armée Romaine, soit par la crainte d'être punis, s'ils résistoient plus long-tems, soit par l'espérance d'obtenir grace en se soumettant, ils allérent avec leurs forces réunies, reprendre les places, dont les Athamanes s'étoient emparés, Éginie, Éricine, Gomphes, Silanes, Tricces, Mélibées & Phalories. Ensuite, ils assiégérent Pellinée, que Philippe de Mégalopolis défendoit avec une garnison de cinq cens hommes de pied & quarante chevaux. Mais, avant que d'y donner l'assaut, ils firent avertir Philippe de ne pas attendre la dernière extrêmité pour se rendre. Il répondit avec beaucoup de fierté, qu'il auroit pu se fier aux Romains ou aux Thessaliens; mais, qu'il se garderoit bien de se mettre sous la puissance du roi Philippe. On vit bien qu'il falloit employer la force pour le réduire. Ainsi, jugeant qu'ils pouvoient en même tems forcer Limnée, ils convinrent que le Roi iroit l'attaquer, & que M. Bébius Tamphilus resteroit à Pellinée. Sur ces entrefaites, arrive le consul Man. Acilius, à qui les habitans se rendirent sans la moindre résistance.

Depuis, quelques peuples de Gréce étant venus se plaindre à Rome des injustices de Philippe, M. Bébius Tamphilus fut un des députés, qu'on envoya sur les lieux, pour entendre les plaintes de ces nations, & terminer leurs contestations, avec le Prince Macédonien. Il ne manquoit plus à M. Bébius Tamphilus que de parvenir à la dignité consulaire. Il en fut décoré l'an de Rome 571, & eut pour collégue Pub. Cornélius Céthégus. On vit cette année à Rome, & on apprit de la campagne plusieurs prodiges aussi menaçans les uns que les autres. Dans la place de Vulcain & de la Concorde, il plut du sang; & les pontifes assurérent que les lances, qui étoient suspendues dans ces temples, s'étoient remuées d'elles-mêmes. On contoit qu'à Lanuvium, la statue de Jupiter Sospite avoit versé des larmes; & la mortalité étoit si grande dans les campagnes, dans les bourgs & les petites villes, où se tenoient les assemblées, que ceux, qui étoient chargés des funérailles, pouvoient à peine suffire à leur ministère. Les Sénateurs, effrayés de ces prodiges & de cette contagion, ordonnérent aux Consuls d'immoler les grandes victimes à telles divinités qu'ils jugeroient à propos, & aux Décemvirs de consulter les livres des Sibylles. En vertu de leur décret, on fit un jour entier des processions & des prieres dans tous les temples de Rome; & par leur conseil, le Sénat fut d'avis que les Consuls ordonnassent par un édit, que, dans toute l'Italie, on s'abstînt pendant trois jours des travaux ordinaires, pour ne s'occuper que de processions & de prieres. La peste avoit emporté, ou attaquoit encore tant de monde, que le Sénat ayant ordonné aux Consuls de lever huit mille hommes de pied & trois cens cavaliers parmi les Latins, pour les employer contre les re-

belles de Corse & contre les Iliens, les Consuls lui écrivirent qu'il restoit si peu de sujets dans le païs, qu'il n'étoit pas possible d'y trouver un si grand nombre d'hommes.

Cette année fut encore remarquable par la sécheresse extraordinaire & la disette de grains, qui en fut la suite. On dit que pendant six mois, il ne tomba pas une goutte de pluie. Cette même année des laboureurs, qui travailloient au-dessous du Janicule dans le champ de L. Pétillius, l'un des greffiers de la ville, ayant enfoncé le soc de la charrue un peu plus avant qu'à l'ordinaire, découvrirent deux coffres de pierre, longs de huit pieds & larges de quatre, dont les couvercles étoient scellés avec du plomb. Il y avoit, sur l'un & l'autre, des Inscriptions Grecques & Latines, qui témoignoient que dans l'une étoit le corps de Numa Pompilius, fils de Pompo, & roi des Romains, & dans l'autre les livres de ce même Roi. Le maître de la terre ayant ouvert ces coffres, par le conseil de ses amis, trouva celui, que l'Inscription déclaroit renfermer le corps de Numa, absolument vuide, sans aucun vestige de corps humain, le tems ayant apparemment consumé les os & jusqu'à la poussière en laquelle le corps avoit été réduit. Dans l'autre étoient deux paquets fiscellés & enduits de poix, qui contenoient chacun sept volumes, non seulement entiers, mais qui paroissoient encore neufs. Les sept volumes Latins traitoient du droit des Pontifes & des loix de la Religion; les sept livres Grecs, de la Philosophie telle qu'elle étoit dans des tems si reculés. Antias Valérius ajoûte que c'étoient les maximes & les sentimens de Pythagore, suivant l'opinion, mais fausse, de ceux qui assurent que Numa avoit été disciple de ce Philosophe.

Q. Pétillius, préteur de la ville, les ayant parcourus, & s'étant apperçu que la plûpart des dogmes, qui y étoient contenus, tendoient à détruire l'ancienne religion des Romains, fut d'avis qu'on brûlât ces livres; ce qui fut exécuté en présence du peuple Romain, dans un feu allumé par les Préteurs, dont le ministère étoit d'égorger les victimes.

Cependant, nos deux Consuls demeurérent fort tranquilles dans leur province; ce qui donna lieu à M. Bébius Tamphilus de revenir à Rome, où on le rappelloit pour présider aux assemblées. Il fit nommer consuls A. Postumius Albinus Luscus & C. Calpurnius Pison. On lui prorogea ensuite le commandement de l'armée, ainsi qu'à son Collégue, avec ordre de rester dans la province jusqu'à l'arrivée des nouveaux Consuls. Alors, ils passérent l'un & l'autre dans le païs des Liguriens Apuaniens, & transportérent cette nation dans un canton du Samnium, que les Romains avoient confisqué sur les Taurasiniens. Ils furent chargés de lui distribuer ce canton; mais, à leur requisition, le Sénat leur envoya des Quinquevirs pour leur aider à faire ce partage. Cette affaire étant termi-

née, ils ramenérent à Rome la vieille armée, & obtinrent l'honneur du triomphe. Ils furent les premiers Commandans, qui triomphérent à Rome, sans avoir fait la guerre. Ils firent seulement conduire quelques-uns des Barbares devant leur char; car, ils n'avoient rapporté aucune dépouille digne d'être étalée aux yeux du public, ni aucune espèce d'or ou d'argent, dont ils pussent faire des gratifications aux soldats.

BÉBIUS [Q.], *Q. Bæbius*, (*a*) Tribun du peuple, l'an de Rome 552. Cette année, le consul Pub. Sulpicius proposa une loi pour ordonner la guerre de Macédoine; mais, cette loi fut presque rejettée par toutes les Centuries, dès la première assemblée. Outre que le peuple avoit été porté de lui-même à prendre ce parti, par le dégoût des travaux & des périls, qu'il avoit essuyés dans une guerre, aussi longue & aussi difficile qu'avoit été celle de Carthage, il y avoit encore été poussé par les discours séditieux de Q. Bébius, qui, employant contre les Patriciens un reproche si souvent répété, les accusoit de susciter toujours de nouvelles guerres pour ne pas laisser au peuple le tems de respirer. Les Sénateurs furent si irrités de ce procédé de Q. Bébius, qu'après l'avoir accablé d'injures en pleine assemblée, ils firent, à l'envi les uns des autres, les dernières instances au Consul, pour l'engager à tenir une nouvelle assemblée, afin qu'on y proposât une seconde fois la loi, qu'on reprochât au peuple sa lâcheté & son indolence, & qu'on lui fît connoître combien le délai de cette guerre seroit honteux & préjudiciable à la République.

Le Consul ayant donc assemblé le peuple dans le champ de Mars, la guerre fut ordonnée, malgré l'opposition de Q. Bébius.

BÉBIUS [L. BÉBIUS DIVÈS], *L. Bæbius Dives*, (*b*) étoit Préteur l'an de Rome 563. Le département de l'Espagne ultérieure lui étant échu, on lui donna, outre la légion de sa province, un supplément de mille hommes de pied & de cinquante cavaliers Romains, avec six mille hommes de pied & deux cens cavaliers Latins.

Mais, peu de tems après, il vint à Rome des ambassadeurs de la part des Marseillois, qui apprirent au Sénat que L. Bébius Divès, en partant pour aller dans son département d'Espagne, avoit été investi par les Liguriens, qui avoient tué la plus grande partie de ceux, qui l'accompagnoient, & l'avoient blessé lui-même; & que ce Général, s'étant fait porter à Marseille sans Licteurs, avec un petit nombre de gens, y étoit mort au bout de trois jours.

BÉBIUS [Q. BÉBIUS SULCA], *Q. Bæbius Sulca*. (*c*) Ce fut un des ambassadeurs, que les Romains envoyérent vers Persée, l'an de Rome 579, pour exa-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 6. *& seq.*
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 47. *& seq.*
(*c*) Tit. Liv. L. XLII. c. 6.

portoit alors une robe Prétexte. Tout le monde jetta les yeux sur Bébius Marcellinus, qui étoit fort chauve, & qui avoit géré l'Édilité curule dans le tems marqué par le témoin. Bébius Marcellinus se leva, & dit : *Si le témoin m'a vu, sans doute qu'il me reconnoîtra.* On introduisit le témoin, qui fut long-tems à promener ses regards sur tous les visages, sans se fixer à aucun. Enfin, quelqu'un de la compagnie eut la méchanceté de lui montrer du doigt Bébius Marcellinus; & le témoin dit qu'il le reconnoissoit pour celui, qu'il avoit vu. Aussi-tôt, sans aucune instruction, ni formalité, Bébius Marcellinus fut saisi, & conduit au supplice. Dans la place publique, il trouva quatre enfans qu'il avoit ; & en les embrassant, il plaignit leur sort d'avoir à vivre dans un tems si malheureux. Il fut ensuite exécuté & eut la tête tranchée, avant même que Sévère fût instruit de sa condamnation.

BÉBRIAC. *Voyez* Bédriac.

BÉBRIUS [M.], *M. Bebrius*, (*a*) Sénateur Romain. Cicéron fait mention de ce Sénateur dans son oraison pour A. Cluentius.

BÉBRYCÉ, *Bebryce*, fille de Danaüs. Son histoire se trouve à l'article de Bébryces. *Voyez* Bébryces.

BÉBRYCES, *Bebryces*, (*b*) Βέϐρυκες, peuples, qui, à ce que les Grecs prétendent, sont les plus anciens habitans de la Bithynie. Ils y avoient déjà fixé leur demeure, lorsque les Argonautes s'embarquérent pour la Colchide. Étienne de Byzance rapporte l'origine des Bébryces à un certain Bébryx, dont aucun autre que lui ne fait mention. Mais, si l'on en croit Eustathe, c'est de Bébrycé, fille de Danaüs, que ces peuples ont emprunté leur nom. Il assure que malgré les ordres de son pere, elle conserva la vie à celui des enfans d'Égyptus, qu'on lui avoit donné en mariage. Dans la crainte que Danaüs ne la sacrifiât à son ressentiment, elle alla chercher un asyle dans les cantons de l'Asie, que possédoient alors des peuples Barbares.

Bébrycé étoit instruite dans les sciences des Égyptiens. Sa sagesse & son éloquence excitérent l'admiration de ses nouveaux hôtes; & sensibles aux avantages, que leur avoit procurés l'arrivée de cette Princesse, ils voulurent désormais être appellés Bébryces. Je ne voudrois pas cependant, dit M. l'abbé Sévin, garantir le récit d'Eustathe ; du moins, les Poëtes & les Historiens nous représentent toujours les Bébryces comme des gens, qui, bien loin d'avoir quelque teinture des Lettres, ne connoissoient pas même les loix de l'humanité. Ce n'est pas, ajoûte notre Académicien, que je soupçonne ce Grammairien d'avoir rien avancé de son chef. Arrien, si je ne me trompe, est la source

(*a*) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 25.

(*b*) Strab. pag. 295, 541, 542, 586, 678. Plin. Tom. I. pag. 283. Virg. Æneid. v. 368. *&* *seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. p. 111, 316. *&* *suiv.* Tom. XIV. p. 64. *&* *suiv.* T. XIX. p. 584.

dans laquelle il avoit puisé les particularités en question. Il le cite souvent à l'occasion des antiquités de Bithynie.

Cet Auteur, au rapport de Photius, les avoit mises dans tout leur jour. Les tems fabuleux y étoient développés avec beaucoup d'érudition ; & il n'est guere probable qu'Arrien, jaloux de la gloire de sa patrie, eût omis dans son ouvrage l'histoire de Bébrycé, qui faisoit tant d'honneur à la Bithynie. Il seroit à desirer qu'un monument si précieux subsistât encore aujourd'hui. Nous aurions une suite complette des Souverains, qui ont commandé dans cette partie de l'Asie. Le plus ancien, dont le nom soit parvenu jusqu'à nous, est Amycus, fils de Neptune & de la nymphe Mélié.

Les Bébryces, après la mort de ce Prince, dont la mémoire leur étoit chere, déférérent la couronne à l'aîné de ses enfans ; car, la maison d'Amycus, ne fut point éteinte avec lui, comme le prouvent clairement ces vers de Virgile:

Nec mora ; continuò vastis cum viribus effert
Ora Dares, magnoque virûm se murmure tollit.
Solus qui Paridem solitus contendere contra ;
Idemque ad tumulum, quo maximus occubat Hector,
Victorem Buten immani corpore, qui se
Bebrycia veniens Amyci de gente ferebat,
Perculit, & fulvâ moribundum extendit arenâ.

C'est-à-dire, » Aussi-tôt, le » grand & le robuste Darès se » présente. A sa vue, il s'éleve » un bruit confus dans le Cirque. » C'étoit ce Darès, qui seul osa » autrefois combattre contre Pâ» ris, & qui, dans les jeux funé» bres célébrés près du tombeau » d'Hector, vainquit & tua Butès, » ce redoutable athléte d'une taille » énorme, qui se vantoit d'être » de la race d'Amycus, roi de » Bébrycie. «

On ignore combien d'années la postérité d'Amycus occupa le trône des Bébryces. Les Auteurs font mention de Mandron, un de leurs Souverains. Sous le regne de ce Prince, il vint en Bébrycie une colonie de Grecs, à qui il fit un accueil favorable. Les Bébryces, à l'exemple du Roi, donnérent aux Grecs, dans ces commencemens, des marques de la plus sincère amitié ; & ceux-ci, en revanche, portérent la désolation dans le païs ennemi. Mais, les grandes richesses, que le butin, fait sur les Barbares du voisinage, avoit procurées à ces nouveaux venus, excitérent d'abord la jalousie des Bébryces, & ensuite la crainte. Pleins du desir de s'en défaire, ils ne purent jamais y faire consentir Mandron, homme juste, & qui aimoit les Grecs. Mais, pendant l'absence de ce Prince, ses sujets concertérent entr'eux les moyens de les massacrer en trahison. Lampsacé, fille de Mandron, & qui n'étoit point encore mariée, aver-

tie du complot, s'efforça de les en détourner. Elle leur remontra donc que l'action, qu'ils alloient commettre, étoit une action horrible & détestable ; & que ceux, dont ils méditoient la perte, étoient leurs bienfaiteurs, leurs alliés & maintenant leurs concitoyens. N'étant point venue à bout de les persuader, elle instruisit secrétement les Grecs de ce qui se passoit, & les exhorta à se tenir sur leurs gardes. Ceux-ci, après avoir travaillé aux préparatifs d'un sacrifice solemnel & d'un repas public, invitérent les Bébryces à se rendre dans le fauxbourg. Cependant, les Phocéens se partagérent en deux bandes, dont l'une s'empara des murs de la ville, & l'autre en massacra les perfides habitans.

Les Grecs, par ce moyen, demeurérent maîtres de cette ville, qui prit depuis le nom de Lampsaque. La perte de cette importante place fut le prélude des affreuses calamités, qui accablérent les Bébryces sous les successeurs de Mandron. Les Cimmériens, nation cruelle & féroce, pénétrérent dans la Bébrycie vers le commencement des Olympiades. Ils s'en rendirent les maîtres ; & cette conquête, suivant toutes les apparences, diminua considérablement le nombre des naturels du païs. Les Cimmériens en furent chassés à leur tour par les Thraces Bithyniens. L'invasion de ces peuples acheva de détruire les malheureux Bébryces. Ce-ci posé, il n'y a plus de difficulté sur l'intelligence du fragment d'Ératosthène, qui les met au nombre des nations de l'Asie, dont il ne s'est pas conservé le moindre vestige. Au reste, l'ordre, dans lequel nous avons rangé l'expédition des Cimmériens & celle des Thraces, est fondé sur le témoignage d'Arrien, Écrivain bien supérieur à Syncelle, qui rapporte la dernière de ces expéditions au tems des colonies Ioniennes. Il paroît d'ailleurs qu'Arrien ne parloit ici que d'après le Démosthène, qui avoit publié en vers une histoire de Bithynie ; & ce qui nous persuade, en quelque façon, qu'il n'y avoit aucune différence entre ces deux Auteurs par rapport au fait que nous examinons, c'est qu'ils assuroient l'un & l'autre, que les Thraces passérent en Asie sous le commandement de Patarus.

M. Fréret, dans un mémoire sur les Cimmériens, assure que les Bébryces faisoient originairement partie des peuples connus sous le nom de Mysiens ; & ces Mysiens n'étoient autres que les Thraces septentrionaux & voisins du Danube. Ils portérent ce nom de Mysiens dans l'Asie mineure, lorsqu'ils y passérent à diverses reprises, & qu'ils occupérent les païs situés à l'occident & au nord de la Phrygie. Une partie d'entr'eux conserva le nom de Mysiens ; mais, les diverses petites cités, qui se séparérent du gros de la Nation, prirent des noms particuliers, comme celui de Bébryces & autres. Il pourroit très-bien se faire que le chef de la colonie, qui prit ce nom-là, s'appellât Bébryx, & suivant l'usage de ces

tems reculés, il en fut regardé comme le fondateur.

BÉBRYCES, *Bebryces*, (a) Βέϐρυκες. D'anciens Auteurs parlent d'un peuple de ce nom, qui occupoit une partie de la Gaule Narbonnoise. Silius Italicus est le premier, qui parle de cette contrée sous le nom de Bébryce; & Tzetzès, qui a recueilli des scholies sur Lycophron, en rapporte une, qui fait mention de ces Bébryces Gaulois. Étienne de Byzance & Eustache, dans leur commentaire sur Denys le Géographe, s'expriment dans les mêmes termes. Narbonne étoit la capitale de leur état, selon Festus Aviénus.

Gensque Bebrycum priùs

Loca hæc tenebat; atque Narbo civitas

Erat ferocis maximum regni caput.

Ce peuple avoit même donné son nom à la mer, qui baignoit cette côte. Nous ignorons si cette nation n'étoit pas un essain des Bébryces d'Asie. La chose, au reste, ne seroit pas impossible.

BÉBRYCIE, *Bebrycia*, Βεϐρυκία, contrée d'Asie, qui prit depuis le nom de Bithynie. *Voyez* Bébryces.

BÉBRYX, *Bebryx*, héros, qui donna son nom aux Bébryces, selon Étienne de Byzance.

BÉCA, *Beca*, autrement *Numisma censûs*. (b) C'étoit un tribut d'une dragme Hébraïque, ou d'un demi-sicle, que l'on levoit tous les ans parmi les Hébreux sur chaque enfant mâle, pour contribuer à la fabrique du Temple. Quand les Empereurs Romains se furent rendus maîtres de la Judée, ils exigérent ce même tribut; ce qui fut cause de grands désordres. Ce tribut n'étoit que de la valeur d'un denier d'argent Attique. Cela donna occasion à certains envieux d'interroger J. C. s'il falloit le payer à César ou non.

BECBÉCIA, *Becbecia*, (c) un des Lévites, qui revinrent à Jérusalem, après la captivité de Babylone.

BECCOS, *Beccos*, Βέκκος, (d) nom que les Phrygiens donnoient au pain. *Voyez* Psammétique.

BÊCHE, *ou* RATEAU, *Rutrum*, (e) instrument, qui faisoit partie de l'équipage des Athlétes. Ils s'exerçoient avec cet instrument à remuer la terre ou le sable du stade, pour fortifier les parties supérieures de leur corps. Οἱ γὰρ γυμνασαὶ τούτοις [*id est*, σκαπάνη, δικέλλα, ἄμη,] ἐχρῶντο ὑπὲρ γυμνασίας, τῇ σκαπάνῃ σκάπτοντες, καὶ τὰ ἄνω μέρη ἀναῤῥωννῦντες. C'est à quoi se rapporte ce passage de Festus sur le mot *Rutrum*. *Rutrum tenentis juvenis est effigies in Capitolio, Ephebi, more Græcorum, arenam ruentis, exercitationis gra-*

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 49.
(b) Exod. c. 30. v. 13.
(c) Esdr. L. II. c. 11. v. 17.
(d) Herod. L. II. c. 2.
(e) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 241, 242.

tiâ ; quod ſignum Pompeius Bithynicus ex Bithynia ſupéllectilis regiæ Romam deportavit. C'eſt-à-dire, » On voit au Capitole la » ſtatue d'un jeune homme, qui » tient un Rateau, avec lequel il » ſemble s'exercer à jetter du ſa- » ble, à la manière des Grecs. » Cette ſtatue fut apportée de » Bithynie à Rome par Pompée.«

Du Faur ſuit une route fort différente pour l'explication du paſſage, dont il s'agit. Il veut que le mot σκαπάνη ſe prenne ici pour la même choſe que σκαφίς, qui étoit une ſorte de vaiſſeau paſtoral, deſtiné à mettre du lait, & non pas pour une Bêche ou un Rateau, qui ne convient guere, dit-il, à un Athléte, puiſque Galien témoigne que ces ſortes de gens n'étoient nullement propres aux travaux de l'agriculture. Mais, quelque érudition que du Faur étale pour faire valoir ſon interprétation, M. Burette croit devoir s'en tenir à la première comme à la ſeule véritable.

BÉCHER, *Becher*, (*a*) fils d'Éphraïm, étoit chef de la famille des Béchérites.

BÉCHÉRITES, *Becheritæ*, (*b*) nom d'une famille, qui fut ainſi appellée de Bécher, fils d'Éphraïm.

BÉCHOR, *Bechor*, Βοχὸρ *ou* Βαχὶρ, (*c*) ſecond fils de Benjamin, fut pere de Zamira, de Joas, d'Éliézer, d'Élioénaï, d'Amri, de Jérimoth, d'Abia, d'Anathoth & d'Almath.

BÉCHORATH, *Bechorath*, Βαχὶρ, (*d*) fils d'Aphia, fut un des ancêtres du roi Saül. Il étoit par conſéquent de la tribu de Benjamin.

BECTILETH, *Bæctilæth*, (*e*) Βαικτιλαὶθ, terme qui ſe trouve au livre de Judith, ſelon les Septante. On y lit qu'Holofernes, étant parti de Ninive, après trois jours de marche, arriva à Bectileth, & campa près de la montagne, qui eſt à la gauche de la Cilicie. Dom Calmet croit que Bectileth eſt la campagne de Bagdanie, à la gauche ou au nord du mont Argée, appellé, dans la Vulgate, montagne d'Angé.

BÉCUBO, la même que Baubo. *Voyez* Baubo.

BÉCULE, *Bæcula*, (*f*) ville d'Eſpagne dans la Bétique. Cette ville eſt célebre par les victoires, que les Romains y remportérent ſur les Carthaginois, durant la ſeconde guerre Punique.

En effet, l'an de Rome 543, Aſdrubal étant venu camper près de Bécule, avoit placé devant ſon camp quelques corps de cavalerie. Mais, l'avant-garde de Scipion ſe jetta ſur ces corps de garde, tout en arrivant & avant que d'avoir choiſi le lieu, où on devoit camper, avec tant de furie, que ce premier choc fit aiſément juger ce que les deux partis avoient à eſpérer ou à craindre pour la ſuite. Car, ces cavaliers rentré-

(*a*) Numer. c. 26. v. 35.
(*b*) Numer. c. 26. v. 35.
(*c*) Geneſ. c. 46. v. 21. Paral. L. I. c. 7. v. 6, 8.
(*d*) Reg. L. I. c. 9. v. 1.
(*e*) Judith. c. 2 v. 21.
(*f*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 18, 20. L. XXVIII. c. 13.

rent dans leur camp, avec tant d'effroi & de désordre, que peu s'en fallut, que les Romains n'y entrassent pêle-mêle avec eux. Les Romains, ayant seulement essayé leurs courages, s'en tinrent pour le présent à ce premier avantage & se campérent. Pendant la nuit, Asdrubal retira ses troupes sur un côteau, au haut duquel étoit une plaine assez étendue, où il se campa. Tout au tour rouloit un fleuve, dont les rives escarpées lui servoient comme de rempart. Un peu au-dessous de cette plaine, après une descente assez douce, il y en avoit une seconde, défendue, comme la première, par des bords, qui n'étoient pas plus aisés à franchir. Le lendemain, Asdrubal voyant que les Romains se tenoient en bataille devant leurs retranchemens, fit descendre dans cette seconde plaine la cavalerie des Numides, & les soldats armés à la legère, Baléares & Africains.

Scipion, parcourant à cheval les différens quartiers de son armée, montroit l'ennemi à ses soldats, & leur faisant remarquer que désespérant de leur résister en raze campagne, il s'emparoit des collines, d'où il se montroit à eux, croyant avoir trouvé dans l'avantage du lieu une sûreté, que, ni son courage, ni ses armes ne pouvoient lui donner; mais, que les soldats Romains avoient bien escaladé les murailles de Carthage, encore plus hautes que le poste qu'ils occupoient; que ni les collines, ni les citadelles, ni la mer même, n'avoient pas été capables de les arrêter; que tout le fruit qu'il tireroit des hauteurs où il s'étoit réfugié, ce seroit de se jetter de-là dans les précipices, qu'il avoit derrière lui pour s'enfuir; mais qu'il lui ôteroit encore cette foible ressource. En effet, il détacha deux cohortes, ordonnant à l'une de garder l'entrée du vallon, dans lequel couloit la rivière, & à l'autre de s'emparer du chemin, qui conduisoit de la ville dans la campagne, par les routes obliques du côteau. Pour lui, avec les coureurs, qui, la veille, avoient chassé les corps de garde des Carthaginois, il marcha contre les Numides & les Frondeurs, qu'Asdrubal avoit postés sur le sommet de la seconde plaine. Le chemin, qui étoit rude & escarpé, fut le seul obstacle, qu'ils trouvérent d'abord. Mais, dès qu'ils furent arrivés à la portée des coups, on fit pleuvoir sur eux une grêle de toute sorte de traits. De leur côté, ils jettoient contre les ennemis les pierres, qu'ils ramassoient par terre, où ils en trouvoient une grande quantité. Les valets de l'armée se mêloient avec les soldats & les secondoient; ensorte que malgré la difficulté du lieu & la quantité de traits & de pierres, dont on les accabloit, l'habitude, où ils étoient de monter à l'escalade, & leur fermeté leur firent surmonter tous ces obstacles.

Lorsque les premiers furent arrivés dans un terrein plus uni, où ils étoient plus fermes sur leurs pieds, ils repoussérent facilement un ennemi, qui n'étoit propre qu'à courir çà & là, & à lancer de

loin ses traits d'un poste avantageux, mais qui lâchoit pied, dès qu'on l'avoit joint & qu'on le serroit de près. Ils en firent un grand carnage, & forcérent bien-tôt ceux qui restoient, à aller rejoindre le gros de l'armée sur la plus haute éminence. Scipion, ayant ordonné ensuite aux victorieux de suivre le chemin, qui les menoit directement au milieu des ennemis, partagea ce qui lui restoit de troupes avec Lélius, & lui commanda de chercher au tour de la colline, en prenant sur la droite, une route par où il pût plus facilement aller aux ennemis. Pour lui tournant à gauche, après un circuit assez court, il alla les attaquer par les flancs. Le désordre se met d'abord parmi les Carthaginois, tandis qu'ils veulent faire face aux ennemis, qui s'avancent par différens endroits, en poussant de tous côtés de grands cris. Pendant qu'ils étoient dans cet embarras, Lélius arriva. Aussi-tôt, ils reculérent en arrière, pour empêcher qu'on ne les prît à dos; & la première ligne ayant aussi plié pour suivre ce mouvement, ceux des Romains, qui montoient par le milieu, gagnérent le haut; ce qu'ils n'auroient jamais pu faire par un chemin si rude & si raboteux, tant que les Carthaginois auroient gardé leurs rangs, & que les éléphans auroient couvert le front de leur bataille. On les tailloit en piéces de tous côtés. Mais, Scipion sur tout, ayant, avec l'aîle gauche, attaqué l'aîle droite des ennemis par les flancs, ne trouvoit presqu'aucune résistance. Ils n'avoient pas même la ressource de se pouvoir sauver par la fuite; car, Scipion avoit disposé des troupes pour s'emparer des chemins à droite & à gauche; & d'ailleurs, la fuite d'Asdrubal & des principaux officiers avoit fermé la porte du camp au reste de l'armée, sans parler des éléphans, que la frayeur avoit rendu furieux, & qui, dans cet état, n'étoient pas moins à craindre pour les Carthaginois, que les vainqueurs mêmes. Ainsi, on leur tua dans cette action environ huit mille hommes.

Trois ans après, Scipion étant parti de Tarragone, s'en alla à Castulon, en ramassant le long de sa route ceux des habitans, qu'il put enrôler. Ce fut-là que Silanus lui amena les secours, qu'il attendoit, & qui consistoient en trois mille hommes d'infanterie & cinq cens chevaux. De-là, il s'avança jusqu'à la ville de Bécule avec toutes ses forces, qui montoient à quarante-cinq mille hommes, tant infanterie que cavalerie, en comptant les citoyens & les alliés. Pendant qu'ils étoient occupés à camper, Magon & Masinissa vinrent fondre sur eux avec toute leur cavalerie; & ils auroient pu mettre le désordre parmi ceux qui travailloient aux retranchemens, si un corps de cavalerie, que Scipion avoit caché derrière une éminence, qui se trouvoit-là fort à propos pour un tel dessein, ne fût tombé sur eux dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins, & qu'ils ne songeoient qu'à harceller les travailleurs des Romains, en en-

trant jusques dans leurs lignes. Ils furent donc repoussés, après avoir fait une legère résistance. Scipion eut à soûtenir un combat plus long & plus opiniâtre contre ceux, qui étoient venus l'attaquer, marchant en bon ordre & en corps de bataille. Mais, dès que les cohortes, délivrées de leur bagage, se furent avancées contr'eux ; que Scipion eut retiré les soldats du travail, pour leur faire prendre leurs armes ; & que de tout le camp il fut sorti un nombre considérable de soldats frais & rangés en bataille, pour aller prendre la place de ceux, qui étoient las & harrassés, les Carthaginois & les Numides tournérent le dos sans hésiter. D'abord, ils se retiroient en gardant leurs rangs, sans effroi & sans précipitation. Mais, bientôt, ne pouvant soûtenir l'impétuosité des Romains, qui poussoient vivement leur arrière-garde, ils se mirent entièrement en déroute; ensorte que chacun, sans se mettre en peine de suivre son enseigne, se sauva par tout où il put. Cette action fut suivie, quelques jours après, d'une autre beaucoup plus considérable, où les Romains eurent également l'avantage.

La ville de Bécule, dans quelques exemplaires de Tite-Live, est nommée Bétule, ainsi que dans les fragmens du dixième livre de Polybe. Cellarius ne la nomme jamais autrement. Il avertit néanmoins de ne pas la confondre avec la ville de Bécule, que Ptolémée met au païs des Authétains, ou Ausétains.

M. Doujat, l'un des Commentateurs de Tite-Live, prétend qu'il faut distinguer la ville de Bécule, dont cet Historien parle au vingt-septième livre, de celle dont il fait mention au vingt-huitième. C'est une erreur grossière. Il suffit, pour le prouver, de remarquer qu'au vingt-septième livre, Scipion retourne de Bécule à Tarragone par les défilés de Castulon, & qu'au vingt-huitième, il arrive de Tarragone à Castulon, & de Castulon à Bécule. Cette remarque vaut une démonstration.

BÉCULE, *Bæcula*, Βαικούλα, (*a*) ville de l'Espagne Tarragonoise, située sur le bord de la mer, au païs des Authétains ou Ausétains. Elle étoit entre Barcino & Blanda. Ses habitans sont appellés, dans Pline, Béculonenses. Il y en a qui placent cette ville au territoire des Laletains. Pomponius Méla l'appelle Bétullo, & Pline, Bétulo. C'est donc avec raison que quelques manuscrits de ce dernier portent Bétulonenses, au lieu de Béculonenses.

Cette ville se nomme aujourd'hui Badaléna dans la Catalogne, à quatre lieues de Barcelone.

Il y avoit une autre ville d'Espagne du nom de Bécule, située près de la colonne d'Hercule, selon Étienne de Byzance. C'est peut-être la même que Strabon nomme Bétis.

BÉCULONIUS [A.], *A*.

(*a*) Ptolem. L. II. c. 6. Plin. T. I. p. 141, 142. Pomp. Mel. p. 139.

Bæculonius, (*a*) étoit porte-enseigne, l'an de Rome 574, & 178 avant J. C. Cet officier étoit d'une valeur reconnue. Ayant un jour reçu ordre de porter son drapeau dans le camp des ennemis, il répondit que si on vouloit le suivre, il alloit l'y jetter, pour avoir plutôt fait. Et en effet, il le lança de toutes ses forces pardessus le fossé, & il entra le premier de tous dans le camp par la porte, qu'il avoit devant lui. Cette action donna lieu aux Romains d'effacer le deshonneur, dont ils venoient de se couvrir, en laissant prendre leur propre camp par les Barbares, qui étoient les Istriens.

BED. *Voyez* Beth.

BÉDRIAC, *Bedriacum*, (*b*) petit bourg, situé entre Crémone & Vérone, étoit célebre par le malheur de deux armées Romaines, défaites à peu d'intervalle l'une de l'autre. Il s'agit ici de la défaite d'Othon par les troupes de Vitellius, & de celle de Vitellius par l'armée de Vespasien.

La défaite d'Othon arriva l'an de Rome 820, & de J. C. 69. L'armée de Vitellius étoit campée près de Crémone, & celle d'Othon à Bédriac. Ce dernier venoit de quitter son camp, lorsqu'il y eut une rencontre entre les deux armées sur le bord du Pô, parce que Cécina dressoit un pont de bateaux sur cette rivière, & que les troupes d'Othon vouloient l'en empêcher. Mais, comme tous leurs efforts étoient inutiles, ils remplirent des barques de torches, enduites de poix & de bitume, où ils mirent le feu; & le vent les poussa par le courant sur l'ouvrage des ennemis. D'abord, il s'éleva une grande fumée, qui fut bientôt suivie d'une flamme très-haute & très-éclatante. Les ennemis, troublés & mis en désordre, sont contraints de se jetter dans la rivière. Ils renversent leurs bateaux & se livrent eux-mêmes à leurs ennemis, non sans leur fournir de grands sujets de risée. Les troupes de la Germanie se jettent à la nage pour aller attaquer les gladiateurs d'Othon, qui passoient sur des barques, chacun voulant se saisir d'une petite isle, qui étoit au milieu de la rivière. Les Gladiateurs furent repoussés; & on en tua un grand nombre. Les soldats d'Othon, qui étoient dans Bédriac, témoins de cet affront & piqués jusqu'au vif, demandérent à toute force qu'on les menât au combat. En même tems, Proculus les tira de Bédriac, & les mena camper à cinquante stades de la ville; mais, il choisit son camp avec tant d'incapacité & d'une manière si ridicule, que, quoiqu'on fût alors au milieu du printems, & que tout le païs des environs fût arrosé de quantité de rivières & de sources, qui ne tarissoient jamais, il prit un poste, où il manquoit d'eau.

Le lendemain, comme il vou-

(*a*) Tit. Liv. L. XLI. c. 4.

(*b*) Tacit. Hist. L. II. c. 23, 39. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 1070, 1071. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 570. Dio. Cass. pag. 732. Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 896. Crév. Hist. des Emp. T. III. pag. 98, 110. *& suiv.*

lut les mener contre l'ennemi, qui étoit campé à cent ſtades de lui, Paulin ne voulut pas le permettre, diſant qu'il falloit attendre & ne pas ſe fatiguer d'avance pour aller ainſi, tout recrus du chemin, attaquer des gens armés, qui auroient eu tout le loiſir de ſe mettre en bataille, pendant qu'ils feroient une ſi longue traite, chargés de bagages & embarraſſés de valets. Comme tous les Généraux étoient en conteſtation ſur cela, arrive un cavalier Numide avec des lettres d'Othon, qui ordonne qu'on ne différe pas davantage, & que ſur l'heure même on aille attaquer l'ennemi. Cet ordre reçu, l'armée ſe mit en marche. Cécina, averti que les troupes d'Othon venoient fondre ſur lui, ſe trouva d'abord dans un grand trouble; & abandonnant promptement le pont & la rivière, il regagna ſon camp, où il trouva la plûpart de ſes ſoldats déjà armés & munis du mot, que Valens leur avoit donné.

Pendant que les légions ſe mirent en bataille, on envoya des deux côtés la fleur de la cavalerie pour eſcarmoucher. Tout d'un coup, il ſe répand un bruit dans le premier corps de bataille d'Othon, ſans qu'on en ſçache la cauſe, que les ſoldats de Vitellius ſe révoltoient & venoient ſe joindre à eux. Dans cette penſée, quand ils furent aſſez près, ils les ſaluérent amiablement, en les appellant compagnons. Mais, les ſoldats de Vitellius ne reçurent point ce ſalut doucement & tranquillement. Au contraire, ils y répondirent avec furie & avec des cris de guerre, comme des gens prêts à charger; enſorte que ceux, qui les avoient ſalués, perdirent d'abord courage, & que les autres ſoupçonnérent quelque trahiſon de leur part. Ce fut la première choſe, qui jetta le trouble dans leurs troupes, dès le premier choc. D'ailleurs, rien ne ſe fit de leur côté avec ordre; car, les bêtes de ſomme, ſe trouvant mêlées avec les combattans, cauſoient un déſordre affreux; & l'endroit, où l'on combattoit, étant traverſé de foſſés & de coupures, les obligeoit à faire de grands circuits pour les éviter, & à combattre par pelotons, & éloignés les uns des autres. Il n'y eut que deux légions, l'une de Vitellius appellée la Raviſſante, & l'autre d'Othon, nommée la Secourable, qui, s'étant démêlées de ces défilés, & déployées dans une plaine raſe & ouverte, donnérent un véritable combat, & combattirent fort longtems. Les ſoldats d'Othon étoient vigoureux & braves; mais, comme cette légion étoit nouvellement levée, elle n'avoit aucune expérience de la guerre; & c'étoit la première bataille, où elle ſe trouvoit; au lieu que les ſoldats de Vitellius étoient fort aguerris, s'étant trouvés à pluſieurs affaires, mais rompus par les fatigues & affoiblis par l'âge.

La légion d'Othon, pleine d'ardeur, donna avec tant de violence ſur celle de Vitellius, qu'elle enfonça d'abord les premiers rangs, & emporta l'aigle. Les ſoldats de Vitellius, furieux de

honte & de rage, ranimérent leurs forces, & donnant tête baissée sur les ennemis, ils firent de si grands efforts, qu'ils les repoussérent, tuérent leur Commandant, & enlevérent plusieurs enseignes. Dans le même tems, Alphénus Varus chargea les gladiateurs d'Othon, qui passoient pour gens pleins d'expérience & de courage dans les combats de main, & il mena contre eux les Bataves. Il y eut très-peu de ces Gladiateurs, qui fissent ferme. La plûpart s'enfuirent vers la rivière, & tombérent dans quelques troupes des ennemis, qui étoient là en bataille, & qui les taillérent en piéces; de sorte qu'il ne s'en sauva pas un seul. Mais, ceux, qui firent le plus mal, & qui se comportérent le plus lâchement dans cette journée, ce furent les soldats Prétoriens; car, sans attendre presque la première charge, ils lâchérent le pied, & fuyant au travers de leurs gens, qui étoient en bataille, ils les mirent en désordre & les remplirent d'effroi. Il y eut cependant des troupes d'Othon, qui, ayant défait tout ce qui s'étoit opposé à elles, se firent jour l'épée à la main au travers de leurs ennemis victorieux, & retournérent dans leur camp. Mais, pour leurs Capitaines, ni Proculus, ni Paulin n'osérent les y suivre. Ils se sauvérent par différens chemins, craignant la fureur des soldats, qui imputoient à leurs chefs leur défaite.

Annius Gallus reçut dans la ville de Bédriac tous ceux, qui se sauvérent de la défaite; & il tâchoit de les consoler, en leur disant que l'avantage avoit été égal, & que plusieurs des leurs avoient remporté la victoire de leur côté. Mais, Marius Celsus, assemblant les principaux officiers, les exhorta à pourvoir au salut commun. Le discours, qu'il leur fit, les persuada; & étant allés d'abord sonder les soldats, ils trouvérent qu'ils demandoient tous la paix. Titianus lui-même fut d'avis qu'on envoyât des ambassadeurs aux ennemis pour traiter d'un accord.

Quelque tems après, Vitellius vint de Crémone à Bédriac, & examina avec plaisir les vestiges encore récens de la défaite de ses ennemis; spectacle affreux pour tout autre qu'un vainqueur. Après quarante jours, la terre étoit couverte de membres séparés de leurs corps, & épars çà & là, de cadavres d'hommes & de chevaux infectés, & d'un sang corrompu, dont la puanteur étoit insupportable. On ne voyoit que des moissons détruites, des arbres fruitiers arrachés ou coupés, triste image de la misère & de la famine. Le chemin, qui conduisoit à Crémone, pour avoir été jonché de roses & de branches de laurier par les habitans de cette ville, n'en présentoit pas un objet moins inhumain; car, ils avoient dressé le long de la route des autels où ils immoloient des victimes, comme pour recevoir un Roi conquérant, & s'abandonnoient à une joie démesurée, qui devoit bientôt causer leur perte. Valens & Cécina accompagnoient l'Empereur, & lui expliquoient toutes les circonstances du combat. » C'est

» par-ici, disoient-ils, que les lé» gions se sont avancées. C'est là » que la cavalerie a donné. C'est » par cet endroit, que les troupes » auxiliaires ont investi l'ennemi.« Et en même tems, les Tribuns & les Préfets vantoient leurs exploits vrais ou faux. Les soldats, de leur côté, poussant à l'envi mille cris de joie, s'écartoient du grand chemin, & contemploient, avec un plaisir mêlé d'étonnement, les divers endroits où on avoit combattu, qu'ils distinguoient par les monceaux d'armes ou de corps morts, qui y étoient restés. Il y en avoit parmi eux, qui, déplorant la misérable condition des hommes, ne pouvoient s'empêcher de verser des larmes. Mais, Vitellius ne détourna point ses yeux d'un objet si pitoyable, & vit sans horreur tant de citoyens entassés les uns sur les autres, & privés de sépulture. Bien plus, goûtant sans remords le plaisir de sa victoire, il faisoit des sacrifices aux dieux de cette contrée, ne pensant guere au revers, dont il étoit lui-même menacé.

Nous avons dit, d'après Tacite, que le bourg de Bédriac étoit situé entre Crémone & Vérone. Cluvier a raison d'observer que cette position est bien vague. La distance de Vérone à Crémone est considérable; & Bédriac doit avoir été beaucoup plus près de la dernière de ces villes, que de la première. Selon ce même Géographe, Tacite se seroit mieux exprimé, s'il eût placé Bédriac entre Crémone & Mantoue. Mais, si Cluvier releve bien un défaut d'exactitude dans l'historien Latin, il n'a pas réussi également à déterminer la vraie position de Bédriac, qu'il suppose répondre au bourg, appellé Canéto. Ce bourg est à la gauche de l'Oglio; & Bédriac étoit à la droite de cette rivière. M. d'Anville pense que Bédriac est le lieu, appellé aujourd'hui Cividale.

Au reste, il n'y a guere de noms, qui aient été écrits avec une plus grande variété d'orthographe. Plutarque dit Βετριακὸν, Bétriacon; Suétone dit aussi Bétriacon, selon les meilleurs manuscrits, au rapport de Casaubon & de Grévius; & il ne le dit pas seulement une fois, mais en plusieurs occasions. Saint Jérôme, dans sans chronique, lit *Vetriacum;* Josephe, dans son histoire de la guerre des Juifs, Φρηγδιακὸν; ce qui est une faute, mais une faute qui prouve qu'il faut lire *Bedriacum.* Car le γ ou *g* est superflu, & le ρ ou *r* est transposé. Le φ a pu facilement se confondre avec le B. Tacite met *Bedriacum.* Plutarque, à l'endroit cité, prétend que c'étoit une bourgade, voisine de Crémone; & Dion Cassius, parlant du combat de Bédriac, dit le combat de Crémone, parce que Bédriac étoit plus près de Crémone que de Vérone. On peut voir aussi Xiphilin. Mais, Aurélius Victor veut qu'Othon ait été mis en déroute à la bataille de Vérone; en quoi, il s'écarte du vrai lieu. En effet, Tacite marque expressément où étoit le champ de bataille par ces paroles : » On jugea à propos d'a-

» vancer l'armée jusqu'à quatre » milles de Bédriac. « Pline parle de *Bebriacensia bella*, les guerres civiles de Bébriac. C'est peut-être à son imitation qu'Eutrope dit *apud Bebriacum*, en parlant de la défaite de l'empereur Othon.

BÉDYS, *Bedys*, Βέδυς, (a) ville, dont il est parlé dans Diodore de Sicile. Quoique cet Écrivain n'en marque pas la position, on peut assurer qu'elle n'étoit pas éloignée de la Bisaltie; car, selon lui, Cratevas, un des commandans de l'armée de Cassandre, ayant quitté la Bisaltie, s'étoit retiré à Bédys. Il y en a même, qui assurent que cette ville étoit comprise dans la province de Bisaltie; ce qui convient assez avec le sentiment de ceux, qui, en cette occasion, font de Bisaltie un nom de ville.

BÉELMÉON, *Beelmeon*, la même que Baalméon. *Voyez* Baalméon.

BÉELMÉUS, *Beelméus*, aussi la même que Baalméon. *Voyez* Baalméon.

BÉELPHÉGOR, *Beelphegor*, Βεελφεγὼρ, (b) divinité, que les Moabites adoroient. L'Écriture dit que les Israëlites, étant campés au désert de Settim, se laissérent aller à l'adoration de Béelphégor; qu'ils participérent à ses sacrifices, & qu'ils tombérent dans l'impudicité avec les filles de Moab. Le Psalmiste, racontant le même événement, rapporte que les Hébreux furent initiés aux mystères de Béelphégor, & qu'ils participérent aux sacrifices des morts.

On croit que ce dieu est le même qu'Adonis, adoré par les Égyptiens, & par la plûpart des peuples d'Orient; car, ce terme *Phegor*, ou *Peor*, selon Dom Calmet, est la même chose qu'Or ou Orus, en en retranchant l'article *Pe*, qui ne signifie rien. Pour Orus, il n'est point différent d'Adonis, suivant le même Auteur. On célébroit les fêtes d'Adonis, comme des funérailles. On commettoit dans ces fêtes mille dissolutions, lorsqu'on disoit qu'Adonis, qu'on avoit pleuré mort, étoit vivant.

Origène dit que Phégor ou Béelphégor étoit le même que Priape ou l'idole de turpitude, à qui les femmes sur tout rendoient leurs adorations; & que Moïse, craignant de souiller les oreilles des Hébreux, n'a pas jugé à propos de distinguer d'une manière plus claire de quelle sorte de turpitude il vouloit parler. Suivant Saint Jérôme, cette idole étoit représentée d'une manière obscène, comme l'on a coûtume de représenter Priape. Selon le même, les hommes efféminés & les femmes, qui se prostituoient en l'honneur des idoles, dont parle si souvent l'Écriture, étoient consacrés à Béelphégor, ou à Priape. Saint Jérôme semble croire que cette

(a) Diod. Sicul. pag. 698.

(b) Numer. c. 25. v. 1. & seq. Psalm. 106. v. 28. Baruc. c. 6. v. 31. Osee. c. 9. v. 10. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 86. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 125. Tom. XVI. pag. 70, 71.

honteuse divinité avoit eu dans la bouche ce que l'on représente ordinairement dans les figures de Priape.

Mémonides prétend qu'on adoroit Béelphégor, en découvrant devant lui ce que l'honnêteté cache avec le plus de soin; & Salomon Jarchi, qu'on lui offroit des excrémens. Il est hors de doute que Béelphégor étoit un dieu d'impureté. On sçait avec quelle impudence les filles de Moab engagérent les Israëlites dans l'impudicité; & le prophéte Osée, parlant de ce crime, dit: » Qu'ils » sont allés vers Béelphégor; » qu'ils se sont égarés dans leurs » actions honteuses, & ont com» mis des choses abominables, » suivant le penchant de leur » amour. « D'autres ont prétendu que Béelphégor étoit Saturne, divinité adorée par les Arabes. L'aventure, que l'on raconte de cette divinité, mutilée par son propre fils, a pu donner lieu aux obscénités du culte de Béelphégor, dont nous avons parlé. On pourroit encore trouver quelques marques de ressemblance entre Saturne & Loth, pere des Moabites, adorateurs de Béelphégor.

Quelques-uns ont cru trouver, dans Béelphégor, le dieu que les Païens ont adoré sous le nom de Crépitus, parce que le verbe *Phegor* est dérivé d'une racine, qui signifie lâcher le ventre. D'autres ont cru que les Moabites adoroient leur dieu sous le nom de Béelréem, dieu du tonnere; mais, que les Hébreux, par dérision, lui donnoient le nom de Béelphégor, dieu Pet. Selon Vossius, les Moabites adoroient le Soleil & Priape sous le nom de Béelphégor. Selden veut que Béelphégor soit le dieu Pluton. Il fonde sa conjecture sur ce qui est dit dans les Pseaumes: » Ils se firent initier aux » mystères de Béelphégor & man» gérent les sacrifices des morts. « Ces sacrifices sont, dit Selden, ceux qu'on faisoit aux manes pour les appaiser. Apollinaire, dans sa paraphrase sur ce Pseaume, dit que les Hébreux se souillérent dans les sacrifices de Béelphégor, en mangeant des hécatombes immolées aux morts. On assure que Saturne mit au rang des dieux son fils Moth, qu'il avoit eu de Rhéa, & que Moth fut adoré des Phéniciens, tantôt sous le nom de la mort, tantôt sous celui de Pluton.

Mais, tous ces divers sentimens paroissent, selon Dom Calmet, beaucoup moins probables, que celui que ce sçavant a proposé & soûtenu dans sa dissertation sur Béelphégor; c'est-à-dire, que cette fausse divinité n'étoit autre qu'Adonis ou Osiris. On peut ajoûter à ce qu'en a dit Dom Calmet, que suivant quelques-uns, Adonis étoit pere de Priape; qu'on faisoit des repas funéraires en son honneur, lesquels peuvent fort bien être entendus sous le nom de sacrifices. Le prophéte Baruch, parlant des Prêtres des faux dieux, s'exprime ainsi: *Rugiunt clamantes contra deos suos, sicut in cœna mortui;* » Ils rugissent en criant » devant leurs dieux, comme au » festin pour un mort. « Si le Psalmiste a désigné sous un nom

pluriel les sacrifices des morts, *comederunt sacrificia mortuorum ;* c'est que les sacrifices de Béelphégor n'étoient pas comme ceux des autres divinités. C'étoient des repas comme aux funérailles des morts, avec cette différence que souvent ceux des morts étoient accompagnés & suivis de douleurs réelles & véritables, & qu'au contraire dans ceux d'Adonis, ce n'étoit que pleurs, feintes & véritables dissolutions.

BÉELSÉMEN, *Beelsemen*, *ou* BÉELZÉMEN, *Beelzemen.* C'est la même divinité que Baalsémen. *Voyez* Baalsémen.

BÉELSÉPHON, *Beelsephon*, Βεελσεπφῶν ; (*a*) ville dont il est fait mention plusieurs fois dans l'Écriture. Elle étoit située dans le désert, du côté de la mer Rouge. Ce fut même aux environs de Béelséphon, que les Israëlites passérent à pied sec au travers de cette mer. Dom Calmet en conclut que Béelséphon étoit donc près de Clysma ou Colsum, parce que c'est-là, selon lui, que les Anciens nous disent que les Hébreux passérent la mer Rouge.

L'on croit que Séphon ou Zéphon étoit une divinité Égyptienne, qui donnoit le nom à la ville de Béelséphon. Mais, on ne sçait pas précisément qui elle étoit. Séphon en Hébreu signifie le Septentrion ou le Caché. Adonis, à l'égard des Égyptiens, étoit le dieu du septentrion, puisqu'il avoit été tué sur le mont Liban, & qu'on l'adoroit principalement à Byblos, dans la Phénicie. Il étoit aussi le dieu Caché ; & les Égyptiens l'appelloient Thammuz, qui signifie caché, parce que, dans ses mystères, on le tenoit enfermé comme un mort dans un cercueil, & qu'ensuite on feignoit qu'il étoit ressuscité ; ou parce que l'on disoit qu'il passoit six mois sur la terre avec Vénus, & six mois dans les enfers avec Proserpine. Selon les Rabbins, Béelséphon étoit une idole, ou figure constellée, que Pharaon avoit placée en cet endroit pour arrêter les Hébreux & les empêcher de sortir du païs.

Il y en a qui lui donnent la forme de chien, comme les Égyptiens représentoient leur dieu Anubis avec une tête de chien ; peut-être étoit-ce afin que ce chien veillât sur cet endroit, & avertît par ses aboiemens de l'arrivée des ennemis, & qu'il gardât la côte de la mer Rouge de ce côté-là. On dit qu'il étoit placé là principalement pour arrêter tous les esclaves, qui s'enfuyoient de chez leurs maîtres. On assure que toutes les statues des divinités Égyptiennes ayant été détruites par l'Ange exterminateur, Béelséphon fut la seule qui résista. Les Égyptiens conçurent par-là une grande idée de son pouvoir, & redoublérent leur dévotion à son égard. Moïse, voyant que les peuples y alloient en foule, demanda à Pharaon qu'il lui permît d'y aller aussi avec les Israëlites. Pharaon le leur accorda. Mais, comme ils étoient occupés à ramasser, sur le rivage de la mer

(*a*) Exod. c. 14. v. 2, 9. Numer. c. 33. v. 7.

Rouge, les pierres précieuses, que le Phison avoit apportées dans le Gihon, qui, de ce dernier, étoient passées dans la mer Rouge, & que cette mer avoit jettées sur son rivage; Pharaon les surprit, & offrit des sacrifices à Béelséphon, attendant au lendemain à attaquer les Israëlites, qu'il croyoit que son dieu lui avoit livrés entre les mains. Pendant ce tems-là, ils passérent la mer Rouge & lui échappérent; & son prétendu dieu ne fut pas capable de le délivrer de la mort. Ce sont là des fables inventées par les Rabbins, & indignes de toute créance.

M. Basnage croit que Béelséphon veut dire le Soleil. Séphon ou Zéphon en Hébreu signifie celui qui contemple, comme qui diroit le dieu spéculateur, le Soleil, ce grand œil de la nature, qui connoît, qui voit & qui éclaire toutes choses. Un poëte, cité par Eusébe, croit que Béelséphon étoit une ville, & la construction du texte de Moïse est très-favorable à ce sentiment.

BÉELTÉEM [RÉUM], (*a*) *Reum Beelteem*, Ῥεούμ Βαλτάμ, officier Perse. Réum étoit son nom; & Béeltéem étoit celui de sa dignité, que quelques-uns croyent être celle de conseiller, ou de secrétaire, ou d'intendant des finances. Il étoit à la tête des officiers du roi de Perse, qui commandoient dans la Samarie & la Palestine. Il écrivit à Artaxerxe, nommé autrement Smerdis, ou Oropaste, successeur de Cambyse, pour s'opposer au rétablissement du temple de Jérusalem. Sa lettre, écrite en caractères & en langue Syriaques, étoit conçue en ces termes:

» Réum Béeltéem, Samsaï secrétaire & les autres conseillers qui sont avec eux, Dinéens, Apharsathachéens, Terphaléens, Apharséens, Erchuéens, Babyloniens, Susanéchéens, Diévéens & Élamites, & les autres d'entre les peuples, que le grand & le glorieux Asénaphar a transférés de divers païs, & qu'il a fait demeurer en paix dans les villes de Samarie & dans les autres provinces au de-là du fleuve, au roi Artaxerxe. Vos serviteurs, qui sont au de-là du fleuve, souhaitent au Roi toute sorte de prospérité. Nous avons cru devoir avertir le Roi, que les Juifs, qui sont retournés d'Assyrie en ce païs, étant venus à Jérusalem, qui est une ville rebelle & mutine, la rebâtissent & travaillent à en rétablir les murailles & les maisons. Nous supplions donc le Roi de considérer que, si cette ville se rebâtit, & qu'on en releve les murailles, on ne payera plus les tributs, ni les impôts & les revenus annuels; perte, qui retombera jusques sur les Rois. Et comme nous nous souvenons que nous avons été nourris autrefois au palais du Roi, & que nous ne pouvons souffrir qu'on blesse ses intérêts en la moindre

(*a*) Esdr. L. I. c. 4. v. 8. *& seq.*

» chose, nous avons cru devoir » lui dônner cet avis, & le supplier d'ordonner que l'on consulte les livres de l'Histoire des » Rois ses prédécesseurs, où on » trouvera écrit, & où on reconnoîtra que cette ville est une » ville rebelle, ennemie des Rois » & des provinces, qui a excité des » guerres depuis plusieurs siécles, » & que c'est pour cela même » qu'elle a été ruinée. Nous vous » représentons donc, ô Roi! que, » si cette ville est rétablie, & » qu'on en rebâtisse les murailles, » vous perdrez tout ce que vous » possédez au de-là du fleuve. «

Cette lettre eut l'effet, que l'on souhaitoit. Le Roi y répondit par un édit, qui portoit : » Empêchez » ces gens-là de rebâtir cette ville » jusqu'à nouvel ordre de ma » part. Prenez garde de n'être » pas négligens à faire exécuter » cette ordonnance, de peur que » ce mal ne croisse peu à peu » contre l'intérêt des Rois. « La copie de cet édit du roi Artaxerxe fut luë devant Réum Béeltéem, Samsaï secrétaire & leurs conseillers. Ils allérent ensuite en grande hâte la porter aux Juifs dans Jérusalem, & les empêchérent par force de continuer à bâtir. Alors, l'ouvrage de la maison du Seigneur fut interrompu à Jérusalem, & on n'y travailla point jusqu'à la seconde année du regne de Darius, roi de Perse.

BÉELZÉBUT, *Beelzebut*, Βεελζεβούλ, (*a*) dieu des habitans d'Accaron. Ce dieu est un de ceux, dont l'Écriture Sainte parle le plus souvent. Son nom signifie, ou le Dieu mouche, ou, comme prétend Saint Augustin, le Prince des mouches. Mais, on ne sçait pas, ainsi que le remarquent Selden & Grotius, si c'étoit le nom que le peuple d'Accaron donnoit à cette idole, ou si les Juifs le nommoient ainsi par dérision, à peu près comme les prophétes changérent le nom de Béthel, qui veut dire la maison du Seigneur, en celui de Béthaven, qui signifie la Maison d'iniquité, parce que Jéroboam y avoit fait adorer un de ses veaux d'or. Cependant, il y a apparence que ce peuple nommoit ainsi ce faux dieu, ou parce que son temple étoit exempt de mouches, ou parce qu'il avoit le pouvoir de les chasser des lieux qu'elles fréquentoient. Aussi voyons-nous que ceux de Cyréne, au rapport de Pline, immoloient des victimes au dieu Achor, pour être délivrés de ces insectes, qui causoient quelquefois dans leur païs des maladies contagieuses. Cet Auteur remarque qu'elles mouroient, lorsqu'on avoit sacrifié à cette idole. *Quæ protinùs intereunt, quàm litatum est ei deo.*

Ces deux peuples n'étoient pas les seuls, qui reconnussent un dieu Chasse-mouches, puisque les Grecs, les plus superstitieux de tous les hommes, avoient aussi leur Jupiter & leur Hercule Myode, ou Myagron, Chasse-mou-

(*a*) Exod. c. 23. v. 13. Reg. L. IV. c. 1. v. 2. *& seq.* Psalm. 16. v. 4. Matth. c. 12. v. 24. *& seq.* Marc. c. 3. v. 22. Luc. c. 11. v. 15. Plin. Tom. I. pag. 559. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 93. *& suiv.*

ches. Si nous en croyons Pausanias, l'origine du culte, qu'ils rendoient à cette divinité, venoit de ce qu'Hercule, se trouvant incommodé de ces insectes, dans le tems qu'il vouloit sacrifier dans le temple de Jupiter Olympien, offrit une victime à ce dieu sous le nom de Myagron, & toutes les mouches s'envolérent au de-là du fleuve Alphée. Pline assure même qu'on ne manquoit pas toutes les fois qu'on célébroit les jeux Olympiques, de sacrifier au dieu Myode, de peur que les mouches ne troublassent la solemnité.

Quoiqu'il en soit, Béelzébut est appellé, dans l'Écriture, le prince des démons; ce qui fait voir que c'étoit une des principales divinités des Syriens. Lorsqu'Ochosias envoya le consulter, le prophéte Élie fit ce reproche à ses domestiques: » N'y a-t-il pas » un dieu dans Israël? Et pour- » quoi aller consulter Béelzébut, » dieu des Accaronites. «

Certains croyent que le nom d'Achor, divinité, qui, comme on l'a dit, étoit invoquée à Cyrène contre les mouches, étoit pris du dieu d'Accaron. D'autres disent que le vrai nom, que les Accaronites donnoient à leur divinité, étoit Béelzébach, dieu du sacrifice, ou Béelzébaoth, dieu des armées, ou Béelzébul, dieu de l'habitation, ou dieu du ciel; & que les Juifs, qui se plaisoient à défigurer les noms des faux dieux, & qui se faisoient même un scrupule de les nommer par leur nom, lui donnoient par dérision celui de dieu mouche, ou dieu d'ordure. Le nom de Béelzébut n'est pas fort éloigné de celui de Béelzébaoth, dieu des armées.

Le culte de ce faux dieu devoit être encore en réputation du tems du Sauveur, puisque les Juifs l'accusoient de chasser les démons au nom de Béelzébut, prince des démons; c'est-à-dire, de Sathan, de Lucifer, du chef des Anges révoltés, à qui les Juifs, du tems de Jesus-Christ, donnoient le nom de Béelzébut, ou de Béelzébub. Cela paroît clairement par la réponse & par le raisonnement du Sauveur. *Si Sathan chasse Sathan, son royaume est divisé, comment pourra-t-il subsister?*

On demande quelle est la vraie leçon du texte de Saint Matthieu, si c'est Béelzébub, comme nous lisons dans la Vulgate; ou Béelzébul, comme lisent la plûpart des anciens exemplaires Grecs & les versions orientales faites sur le Grec; ou Béelzébut, comme nous prononçons en François. Il est certain que, dans les livres Hébreux de l'Ancien Testament, on lit toujours Béelzébub; c'est-à-dire, le dieu mouche, ou le dieu de la mouche. Les Septante le traduisent par Baal la mouche, & par conséquent ils lisoient Béelzébub. Il y en a qui croyent que les originaux du Nouveau Testament lisoient de même, & que les copistes, par ignorance ou par dérision, y ont substitué Béelzébul, le dieu de l'ordure; mais, c'est de quoi on n'a aucune preuve. Pour Béelzébut, on voudroit le justifier, en disant que c'est le pluriel de Zébub, & que l'on a dit

d'abord Béelzébubot, dieu des mouches, & par abréviation Béelzébut. Mais, on ne peut produire aucun passage, où l'on trouve Béelzébubot, au lieu de Béelzébub.

BÉELZÉPHON, *Beelzephon*, autrement Béelséphon. *Voyez* Béelséphon.

BÉER, *Beer. Voyez* Béra.

BÉERA, *Beera*, (*a*) fils de Baal, & petit-fils de Reïa, étoit chef de la tribu de Ruben, lorsqu'il fut emmené captif par Thelgathphalnasar, roi des Assyriens. Ses freres & toute sa parenté, dans le dénombrement, qui en fut fait par familles, se trouvoient avoir pour chefs Jéhiel & Zacharie.

BÉERELIM, *Beerelim*, (*b*) ou Putéus Élim, terme, qui se trouve dans Isaïe. Il signifie le puits des Princes. C'est apparemment le même, dont il est parlé dans les Nombres, sous le nom de Béersarim.

BÉERI, *Beeri*, Βεὼχ, (*c*) pere de Judith, qui fut mariée à Esaü, étoit Héthéen.

BÉERI, *Beeri*, Βεηρεὶ, (*d*) fut pere du prophéte Osée, qui vivoit du tems d'Ozias.

BÉERI, *Beeri*, le même que Béera. *Voyez* Béera.

BÉEROTH, *Beeroth*, le même que Béroth. *Voyez* Béroth.

BÉERSABÉE, *Beersabée*, autrement Bersabée. *Voyez* Bersabée.

On la trouve aussi marquée sous le nom de Béershéba, Bérosba & Berzamma.

BÉFROI, *Belfredus*, *Belfredius*, *Verfredus*, *Berefridus*. On appelloit autrefois de ce nom une tour ou machine de charpente, montée sur quatre grosses roues, qui égaloient les murs des villes, qu'on attaquoit. Ses côtés étoient accommodés avec de grosses planches & des claies, que l'on couvroit de plusieurs peaux de taureaux & de chevaux, pour la garantir de certains feux, appellés *inextinguibles*. Les soldats étoient postés, les uns dans de petites loges, les autres tout en haut, d'où ils tiroient continuellement dans la ville des traits & des javelots sur l'ennemi. Au bas de cette tour, il y avoit des hommes vigoureux & robustes, qui, à force de bras, avançoient la machine proche des murs. Voilà ce que l'on faisoit avant l'invention de l'artillerie.

On trouve la description de cette machine dans plusieurs Auteurs, dans les machines de guerre de Juste-Lipse & dans l'empereur Léon. Lamet explique fort exactement la manière dont cette tour ou ancien Béfroi étoit construit, & montre comment on doit s'y prendre pour en construire de semblables. De-là le nom de Béfroi a passé en usage pour signifier ces hautes tours, que l'on élévé dans une place de guerre, dans une ville ou dans un camp, où il y a une cloche, où l'on fait le guet, & d'où on sonne l'allarme, quand les ennemis paroissent; ce que les Latins nomment *Specula*.

(*a*) Paral. L. I. c. 5. v. 6, 7.
(*b*) Numer. c. 21. v. 17. Isaï. c. 15. v. 8.
(*c*) Genes. c. 26. v. 34.
(*d*) Osée. c. 1. v. 1.

Nicod dérive ce mot de *bée* & de *effroi*, parce qu'il est fait pour béer & regarder, & ensuite donner l'effroi. Mais, M. du Cange le dérive, avec plus de vraisemblance, du Saxon ou Allemand *bell*, qui signifie cloche, & *freid*, paix; parce que dans plusieurs villes, on sonne cette cloche, non seulement dans le tems de guerre, mais quelquefois en tems de paix, lorsque les Magistrats le jugent à propos, afin d'assembler les communes pour le bien de la paix.

BÉGABAR, *Begabar*, ville située au de-là du Jourdain. Ce fut la patrie du prophéte Nahum. C'est apparemment la même que Béthabara.

BÉGOAI, *Begoaï*, Βογουΐα, (a) un de ceux qui revinrent à Jérusalem avec Zorobabel, après la captivité de Babylone.

BÉGORRITE, *Begorrites*, (b) nom d'un lac situé dans la Macédoine à peu de distance de l'Élimée, vers le fleuve Haliacmon. On lit dans Tite-Live, que Persée ayant campé un jour dans le voisinage de ce lac sous l'an de Rome 581, s'avança le lendemain jusques dans l'Élimée sur les bords de l'Haliacmon.

BÉGUAI, *Beguaï*, Βαγουὲ, (c) Juif, dont les enfans revinrent de Babylone à Jérusalem, au nombre de deux mille cinquante-six.

BÉGUI, *Begui*, Βαγουαΐ, (d) est compté au nombre de ceux, qui revinrent de Babylone à Jérusalem avec Esdras. Bégui ramena avec lui Uthaï & Zachur, deux de ses enfans, & soixante-dix hommes.

BÉHÉMOTH, *Behemoth*, (e) sorte d'animal, dont parle Job, & dont il donne la description suivante: » Considérez, lui dit le
» Seigneur, Béhémoth, que j'ai
» créé comme vous, & qui se
» nourrit de foin comme le bœuf.
» Sa force est maintenant dans
» ses reins, & sa puissance dans
» le nombril de son ventre. Il se
» plaît à dresser sa queue, qui
» est comme un cédre; & les
» nerfs de ses parties, qui sont le
» siége d'une cupidité honteuse,
» sont entrelassés. Ses os sont
» comme des tuyaux d'airain, &
» comme des barres de fer. Il est
» le commencement des ouvra-
» ges de Dieu; & celui, qui l'a
» créé, peut seul le percer de son
» épée. Les montagnes lui don-
» nent de quoi se nourrir; & tou-
» tes les bêtes sauvages y sont
» avec lui dans la joie. Il dort
» sous des feuillages épais, dans
» les roseaux à l'écart, & dans
» des lieux marécageux. Des ar-
» bres touffus lui procurent l'om-
» bre, & les saules du torrent le
» couvrent de la leur. Il englou-
» tit un fleuve sans en être éton-
» né, & il se promet qu'il attire-
» ra dans sa gueule le Jourdain
» même. Qui le prendra par les
» yeux, ou qui lui percera les
» narines avec des pieux? «

Bochart s'est donné bien de la

(a) Esdr. L. II. c. 7. v. 7.
(b) Tit. Liv. L. LXII. c. 53.
(c) Esdr. L. I. c. 2. v. 14.
(d) Esdr. L. I. c. 8. v. 14.
(e) Job. c. 40. v. 10. & seq.

peine pour montrer que c'est l'hippopotame, ou cheval de rivière. Sanctius croit que c'est le bœuf. Les Perses l'entendent du démon. Nous croyons, avec la plûpart des Interprétes, que c'est l'éléphant. Béhémoth, en Hébreu, signifie en général des bêtes, sur tout de gros animaux de service. Les Rabbins enseignent que Béhémoth est le plus grand des animaux à quatre pieds, que Dieu ait créé ; qu'il en fit deux au commencement, le mâle & la femelle. Il tua la femelle, & la sala, pour en faire un régal aux élus au tems du Messie. Le mâle vit encore, & il le tuera dans ce même tems, pour le donner aux Israëlites ressuscités. Ils sont si persuadés de ces rêveries, qu'ils jurent souvent sur leur part du Béhémoth.

BÉISAR, *ou* BÉITHIR ; (*a*) c'est-à-dire, Busiris. Ce Prince est mis par les auteurs Arabes à la tête de leurs catalogues des rois d'Égypte.

BEIZA, *ou* BEIZATH, *Beiza*, *Beizath*, terme Hébreu, qui signifie un œuf & une certaine mesure usitée parmi les Juifs. L'œuf, selon eux, contient la sixième partie du log, & par conséquent trois pouces cubes, avec cette fraction de pouce $\frac{678895}{2114907}$.

Le Beizath est aussi une espèce de monnoie d'or, usitée parmi les Perses. Cette monnoie pese quarante dragmes. C'est du mot *Beizath* que le Besam a été formé, & non pas de la ville de Byzance. Un Besam valoit deux dinars, & chaque dinar valoit vingt ou vingt-cinq dragmes. Les Perses prétendent que Philippe, roi de Macédoine, devoit mille Beizaths ou œufs d'or à Darius, roi de Perse ; & qu'Alexandre le Grand, ayant succédé à Philippe, refusa de les payer, disant que l'oiseau, qui pondoit ces œufs, s'étoit envolé en l'autre monde.

BEL, *Belus*, Βῆλος, (*b*) ruisseau de la Palestine, dont Pline donne la description suivante : Il sort d'un marais, appellé Cendévia, au pied du mont Carmel. Il coule dans un espace de cinq mille pas, & se rend dans la mer auprès de Ptolémaïde. Son cours est lent. Ses eaux ne sont point bonnes à boire ; mais, elles sont sacrées, & destinées aux cérémonies. Son lit est profond & plein de limon. Il ne connoît, pour ainsi dire, le sable, que parce que les eaux de la mer, qui remontent dans son lit, le lavent & lui donnent un certain éclat en lui ôtant les taches. On fait le verre avec ce sable. Le bord, d'où on le tire, n'a pas plus de cinq cens pas d'étendue ; & quoiqu'on en tire depuis tant de siécles, on ne peut néanmoins l'épuiser.

On rapporte qu'un vaisseau de marchands de nitre ayant abordé en ce lieu, l'équipage mit pied à

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 1.

(*b*) Plin. Tom. I. pag. 263. Tom. II. pag. 757, 758. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 790. Tacit. Hist. L. V. c. 7. Mém de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 109.

terre. On voulut ensuite faire la cuisine sur ce rivage ; mais, comme l'on ne trouvoit point de pierre pour placer les chaudières, on tira du vaisseau quelques piéces de nitre. Après qu'on y eut mis le feu, & mêlé du sable du rivage, on vit couler des ruisseaux transparens d'une liqueur nouvelle. Telle fut l'origine du verre.

Tacite assure la même chose que Pline ; mais, les Auteurs des guerres Saintes, selon la remarque de la Martinière, ne font mention de ce sable du Bel, que comme d'une chose, qui, de leur tems, étoit hors d'usage, & que l'on ne connoissoit que par les écrits des Anciens.

BEL, *Bel*, (*a*) dieu des Babyloniens. C'étoit le même que Baal, dont on peut voir l'article. Nous nous contenterons de rapporter ici en détail un trait, que nous n'avons fait qu'indiquer dans cet article.

Les Babyloniens, du tems de Daniël, sacrifioient tous les jours pour l'idole de Bel douze grandes mesures de farine du plus pur froment, quarante brebis & six grands vases de vin. Le roi de Babylone honoroit aussi cette idole ; & il alloit tous les jours l'adorer. Mais, Daniël adoroit son dieu, & le Roi lui dit : » Pour» quoi n'adorez-vous point Bel ? « Daniël répondit au Roi : » Parce » que je n'adore point les idoles, » qui sont faites de la main des » hommes, mais le Dieu vivant, » qui a créé le ciel & la terre, & » qui tient en sa puissance tout ce » qui a vie. « Le Roi dit à Daniël : » Croyez-vous que Bel ne » soit pas un dieu vivant ? Ne » voyez-vous pas combien il » mange, & combien il boit cha» que jour ? « Daniël lui répondit en souriant : » O Roi ! ne vous » y trompez pas ; ce Bel est de » boue au-dedans, & d'airain au» dehors, & il ne mange jamais. « Alors, le Roi, entrant en colère, appella les prêtres de Bel, & leur dit : » Si vous ne me dites qui est » celui qui mange tout ce qui » s'employe pour Bel, vous » mourrez. Mais, si vous me fai» tes voir que c'est Bel, qui man» ge toutes ces viandes, Daniël » mourra, comme ayant blasphé» mé contre Bel. « Daniël dit au Roi : » Qu'il soit fait selon votre » parole. «

Or, il y avoit soixante-dix prêtres de Bel, sans compter leurs femmes, leurs enfans & leurs petits enfans. Le Roi alla donc avec Daniël au temple de Bel ; & les prêtres de Bel lui dirent : » Nous » allons sortir dehors ; & vous, » ô Roi, faites mettre les viandes » & servir le vin. Fermez la por» te du temple, & scellez-la de » votre anneau. Demain au ma» tin, lorsque vous entrerez, si » vous ne trouvez point que Bel » ait tout mangé, nous mourrons » tous ; ou bien Daniël mourra, » pour avoir rendu un faux té» moignage contre nous. « Ils parloient ainsi sans rien craindre, parce qu'ils avoient fait, sous

(*a*) Dan. c. 14. v. 2. & *seq.*

la table de l'autel, une entrée secréte, par laquelle ils venoient toujours, & mangeoient ce qu'on avoit servi pour Bel. Après donc que les Prêtres furent sortis, le Roi mit les viandes devant Bel; & Daniël commanda à ses gens d'apporter de la cendre; & il la répandit par tout le temple en présence du Roi seul, la faisant passer par un crible. Ils sortirent ensuite & fermérent la porte du temple; & l'ayant scellée du cachet du Roi, ils s'en allérent. Les Prêtres entrérent durant la nuit, selon leur coûtume, avec leurs femmes & leurs enfans, & ils mangérent & burent tout ce qui avoit été servi.

Le Roi se leva dès la pointe du jour; & Daniël vint au temple avec lui. Le Roi lui dit: » Daniël, le sceau est-il en son entier? « Daniël répondit: » O Roi, le sceau est tout entier. « Aussi-tôt, le Roi, ayant ouvert la porte, & voyant la table de l'autel, jetta un grand cri, en disant: » Vous êtes grand, ô Bel, » & il n'y a point en vous de » tromperie. « Daniël commença à rire, & retenant le Roi, afin qu'il n'avançât pas plus avant, il lui dit: » Voyez ce pavé. Considérez de qui sont ces traces » de pied. Je vois, dit le Roi, » des traces de pieds d'hommes, » de femmes & de petits enfans. « Et il entra dans une grande colère. Il fit alors arrêter les Prêtres, leurs femmes & leurs enfans; & ils lui montrérent les petites portes secrétes par où ils entroient, & venoient consumer tout ce qui étoit sur la table. Le Roi les fit donc mourir, & livra Bel en la puissance de Daniël, qui renversa l'idole & son temple.

BÉLA, *Bela*, la même que Bala. *Voyez* Bala.

BÉLA, *Bela*, fils de Béor. Il en a été parlé sous le nom de Balé. *Voyez* Balé.

BÉLA, *Bela*, Βαλέ, (*a*) fils de Benjamin, étoit le chef de la famille des Bélaïtes. Ses enfans étoient Héred & Noëman.

BÉLADUCRADUS, *Beladucradus*, le même que Bélatucadrus. *Voyez* Bélatucadrus.

BÉLAITES, *Belaïtæ*, (*b*) étoient les descendans de Béla, fils de Benjamin.

BÉLATES, *Belates*, (*c*) un des Centaures, qui renversa par terre le Lapithe Céladon, avec le pied d'une table rompue. Il lui en abattit le menton sur l'estomac, & en redoublant le coup, il acheva de le tuer. Il y a des éditions d'Ovide, qui portent Pélates, au lieu de Bélates.

BÉLATHEN, *Belathen*, un des noms que les Chaldéens donnoient à Baal.

BÉLATUCADRUS, *Belatucadrus*, (*d*) nom d'une fausse divinité honorée dans la Grande Bretagne. Il en est fait mention dans une Inscription sur une vieille pierre dans la maison du sieur Th. Dikes, au comté de Cumberland:

(*a*) Numer. c. 26. v. 38, 40.
(*b*) Numer. c. 26. v. 38.
(*c*) Ovid. Metam. L. XII. pag. 227.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 467, 522. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. I. pag. 360.

Deo

Deo Sancto Belatucadro Aurelius Diatova aram ex voto posuit L. L. M. M. On trouve encore une Inscription du même Bélatucadrus sur une autre pierre : *Belatucadro Jul. Civilis Opt.* V. S. L. M., & sur une troisième qui a échappé au recueil des Inscriptions de Gruter, & que Cabden a communiquée : *Deo Belatucadro, Lib. votum fecit Jolus.* Selden, dans son ouvrage *De Diis Syriis* croit que ce Bélatucadrus est le même que Bélénus & Abellion; nom, que les Payens donnoient au Soleil, qu'ils honoroient particulièrement.

D'autres pensent que Bélatucadrus étoit un de ces grands hommes, dont les peuples avoient consacré la mémoire, pour éterniser celle des bienfaits, qu'ils en avoient reçus.

BÉLATUCADUA, *Belatucadua*, qui est le même que Bélatucadrus. *Voyez* Bélatucadrus.

BELBINE, *Belbina*, Βέλβινα, (*a*) ville du Péloponnèse. C'étoit, selon Plutarque, la porte de la Laconie; & du tems d'Agis & de Cléomène, rois de Lacédémone, cette ville étoit en contestation entre les Lacédémoniens & les habitans de Mégalopolis, ville d'Arcadie. Cléomène, s'en étant saisi, la fortifia.

Pausanias dit que de Phalésies il n'y a plus que vingt stades à faire pour arriver au temple de Mercure, qui est auprès de la ville de Belbine, ou, comme il l'appelle Bélémine. Les Arcadiens, ajoûte Pausanias, prétendent que Belbine étoit autrefois une ville de leur frontière, & que les Lacédémoniens l'ont usurpée sur eux. Mais, poursuit Pausanias, je n'y vois aucune apparence; car, sans recourir à d'autres raisons, qu'on pourroit alléguer, les Thébains n'auroient pas manqué de faire valoir les droits de leurs alliés, s'ils avoient cru pouvoir justement revendiquer cette ville en leur nom.

Il est fait mention du territoire de Belbine dans Tite-Live, où il est appellé *Ager Belbinites*. Cet Historien paroît être d'un sentiment tout-à-fait contraire à celui de Pausanias. Il nous apprend en effet qu'en vertu d'un ancien décret des Achéens, fait sous le regne de Philippe, fils d'Amyntas, on rendit à la ville de Mégalopolis le territoire de Belbine, dont les tyrans de Lacédémone s'étoient injustement emparés. Cela se fit l'an de Rome 563, lorsque les Achéens, devenus maîtres de Lacédémone, y abolirent entièrement les loix & la discipline de Lycurgue.

Des trois passages qu'on vient de citer, on peut inférer que c'est de la même ville que parlent Plutarque, Pausanias & Tite-Live, quoique le nom soit un peu défiguré. Plutarque dit Belbine; Pausanias, Bélémine; Ptolémée, Blemmine.

Le territoire de cette ville étoit

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 806. Pauf. pag. 203, 511. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 34. Ptolem. L. III. c. 16. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIV. pag. 85.

fort aquatique. Il étoit arrosé par l'Eurotas & par quantité de sources.

BELBINE, *Belbina*, Βέλβινα, (a) isle de la mer Égée, située, à l'entrée du golfe, qui étoit entre l'Argolide & l'Attique; c'est-à-dire, entre le promontoire de Sunium & celui de Scylléum. Pline, Strabon & autres font mention de cette isle.

BELBUCH, *Belbuch.* (b) Les Vandales rendoient les honneurs divins à Belbuch, & à Zéombuch, qu'ils regardoient comme le Bon & le Mauvais Génie. Les noms de ces deux Génies signifioient l'un le Dieu blanc, l'autre le Dieu noir. Belbuch étoit le Dieu blanc, & Zéombuch le Dieu noir.

BÉLÉMINE, *Belemina*, Βελεμίνα, ville du Péloponnèse. *Voyez* Belbine.

BÉLENDES, *Belendi*, (c) peuples des Gaules dans l'Aquitaine. Il est fait mention de ces peuples dans Pline. M. de Valois retrouve le nom des Bélendes dans celui de Bélin, qui est un bourg dans les Landes sur la route de Bourdeaux à Baïone. Ce lieu est du diocèse de Bourdeaux. Son nom, dans quelques titres, est *Belinum ;* & le passage de la rivière de Leire à Bélin est appellé *Pons Belini.*

BÉLÉNUS, *Belenus*, Βηλένος, (d) fameuse divinité des Gaulois. César dit que cette nation honoroit Apollon, & qu'elle pensoit, au sujet de ce dieu, comme les autres Nations; c'est-à-dire, que les Gaulois croyoient qu'Apollon guérissoit les maladies.

C'est ce même dieu, qu'ils honoroient sous le nom de Bélénus, comme le prétendent presque tous les Anciens, quoique César ne le dise pas. M. Della Torré, évêque d'Hadria, a fait, au sujet de Bélénus, une sçavante Dissertation dans laquelle il montre que ce Dieu avoit été fort honoré à Aquilée dans le Frioul, ainsi que le prouvent un grand nombre d'Inscriptions, trouvées dans cette ville, & rapportées par Gruter & par Reinesius. D'Aquilée, suivant ce sçavant Prélat, le culte de Bélénus fut porté chez les peuples de la Norique, assez voisins d'Aquilée, comme il est attesté par Tertullien, qui dit dans son Apologétique : „ Chaque peuple, chaque ville a son dieu tutélaire. » Les Syriens ont Astarté ; les » Arabes, Disarès; les Noriciens, » Bélénus, &c. " Ce même culte, continue M. Della Torré, après avoir été reçu dans plusieurs autres païs, passa enfin dans les Gaules, où Bélénus devint une des grandes divinités de ce peuple. Mais, de toutes les provinces des Gaules, il n'y en eut point où

(a) Plin. Tom. I. pag. 208. Strab. pag. 375.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 579.

(c) Plin. Tom. I. pag. 226. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

(d) Cæs. de Bell. Gall. L. VI. pag. 233. & seq. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 466. & suiv. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 419, 420. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 361, 362. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 41. T. XVIII. pag. 183.

il fût plus honoré que dans l'Auvergne, où son nom étoit un peu changé, puisque sur une Inscription, rapportée par Gabriel Siméoni, il est appellé Bellinus ; & dans l'Aquitaine ou dans la Bretagne, ainsi qu'on peut le prouver par l'autorité d'Ausone. Car, ce Poëte, étant de Bourdeaux, se trouvoit en état de connoître les dieux & la religion de cette province.

Les Gaulois communiquérent la connoissance de Bélénus aux habitans de la grande Bretagne, qui l'honorérent, au rapport de Selden, sous le nom de Belertucadès. M. de Valois, dans sa Notice des Gaules, trouve aussi, dans plusieurs autres provinces de ces peuples, des vestiges du culte de Bélénus; & ni lui, ni l'évêque d'Hadria, ni les autres Sçavans ne doutent nullement qu'il ne soit le même que l'Apollon, dont parle César, comme en font foi les Inscriptions, qui joignent ordinairement le nom de Bélénus à celui d'Apollon, *Apollini Beleno*.

Si on nous demande maintenant d'où étoit venu à Aquilée, & delà dans les autres païs, dont on vient de parler, le culte de Bélénus, & ce que signifie ce nom; nous répondrons que ce nom peut venir de βέλος, *sagitta*, une fleche, ou avec Vossius, qu'il étoit venu de la Syrie ou de la Phénicie, & qu'il étoit le même que Bel ou Béelsémen; c'est-à-dire, le Soleil. L'Auteur, que nous venons de citer, n'est pas le seul qui soit de ce sentiment. Bochart, Selden, Reinesius, Spon, en un mot, tous les Mythologues en conviennent, & il seroit inutile d'en rapporter les témoignages.

Quoique l'autorité des Sçavans, que l'on vient de nommer, soit d'un grand poids pour prouver que Bélénus est le Bel des Syriens, l'évêque d'Hadria ne s'y rend point, & ouvre un sentiment nouveau. Il prouve d'abord la distinction du Soleil & d'Apollon, sur les mêmes principes dont se sert M. l'abbé Banier en parlant du soleil; d'ou il conclut que Bélénus étoit à la vérité le même qu'Apollon, mais qu'il étoit très-différent du Soleil, les Inscriptions désignant *Apollo Belenus*, & jamais *Sol Belenus*. Ainsi, il ne pouvoit être le Bel des Syriens, qui véritablement étoit le Soleil & non Apollon, ni être venu de cette partie de l'Orient, où anciennement on ne connoissoit point l'Apollon des Grecs.

Après avoir démontré cet article, le sçavant Prélat pense que Bélénus est le même que Hélénus, fils de Priam; le changement de l'aspiration en la consonne B ne devant causer aucun embarras. Anténor, dit-il, étant parti de Troye avec Pyrrhus, ils consultérent l'un & l'autre Hélénus, que tout le monde sçait avoir exercé l'art de prédire l'avenir. Et comme il apprit à chacun de ces deux chefs la suite de leurs aventures, Anténor, ayant traversé la mer Adriatique [car pour Pyrrhus il s'établit dans la partie occidentale de la Gréce, qui depuis porta son nom] alla dans la partie orientale de l'Italie, assez près d'Aquilée, & y fit honorer Hélénus comme

un Dieu, qui connoissoit l'avenir; ce qui le fit confondre dans la suite avec Apollon. De cette partie de l'Italie, le culte d'Hélénus passa dans les Gaules, comme nous l'avons dit, ou peut-être, ajoûte M. Della Torré, que quelques-uns des Troyens, qui accompagnoient Anténor, l'abandonnérent dans le tems qu'il traversoit le golfe Adriatique, & continuant leur navigation, vinrent s'établir dans les Gaules, & y firent reconnoître ce nouveau dieu.

On ignore, au reste, quelle étoit la nature du culte, que les Gaulois rendoient à Bélénus; & aucun Auteur ne dit qu'on lui ait immolé, comme à Ésus & à Teutatès, des victimes humaines. Ausone parle des Prêtres de ce dieu; mais, il ne nous apprend rien, au sujet des sacrifices, qu'ils lui offroient. Tout ce qu'il en dit, se réduit à ceci: Qu'Attius, de la race des Druides, étoit au service du temple de Bélénus, & qu'il portoit le surnom de Patéra; car, c'est ainsi que ceux, qui étoient initiés dans les mystères, nommoient les ministres d'Apollon. Dans un autre endroit, il fait mention d'un vieillard, appellé Phœbitius, Druide qui avoit été sacristain du temple du même dieu. Mais, de tout cela même, on peut conclure que le Bélénus des Gaulois étoit, ainsi qu'on l'a dit d'abord, l'Apollon dont parle César.

Outre les Inscriptions, qui font mention de Bélénus, & qui sont en grand nombre, on a trouvé encore dans les Gaules quelques monumens de ce dieu. Le plus curieux est sans doute cette tête rayonnante, avec une grande bouche ouverte, si long-tems conservée au château de Polignac, & gravée, pour la première fois, par les soins de Gabriël Siméoni. Elle représente Apollon rendant des oracles; & on croit qu'il les rendoit dans un temple, qu'il avoit à Polignac; nom qui est dérivé de celui d'Apollon même.

Élias Schédius, persuadé que le nom de Bélénus étoit mystérieux dans ses lettres, les a considérées selon leur valeur dans les nombres, à la manière des anciens Grecs, dont les caractères étoient en usage parmi les Druides, & a trouvé qu'elles faisoient 365, qui est le nombre des jours, que le Soleil met à faire son cours.

Β	η	λ	ε	ν	ο	ς
2.	8.	30.	5.	50.	70.	200.

Ces valeurs réunies font justement le nombre de trois cens soixante-cinq.

BÉLEPHANTES, *Belephantes*, Chaldéen, fut choisi par les siens pour faire connoître à Alexandre le péril, dont les astres le menaçoient, s'il entroit dans Babylone.

BÉLERTUCADÈS, *Belertucades*, autrement Bélatucadrus. *Voyez* Bélatucadrus.

BÉLÉSIS, *Belesis*, Βέλεσις, (*a*) le plus illustre des Prêtres,

(*a*) Diod. Sicul. pag. 78. *& seq.* Roll. hist. Anc. Tom. I. pag. 347. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 397. Tom. XXI. pag. 11. *& suiv.*

que les Babyloniens appelloient Chaldéens. Comme il étoit fort versé dans l'astrologie & dans la divination, il avoit fait à plusieurs personnes des prédictions, que l'événement avoit justifiées. S'étant mis par-là dans un grand crédit, il assura Arbace, capitaine des Médes, son ami, qu'il regneroit un jour à la place de Sardanapale. Arbace, le remerciant, lui promit, si la prophétie s'accomplissoit, de le faire Satrape de Babylone. Et cependant, aussi plein d'espérance que s'il avoit oui la voix d'un dieu, il rechercha l'amitié des chefs des autres provinces. Ensuite, il se lia par serment avec Bélésis; & ils convinrent entr'eux qu'Arbace feroit révolter les Perses, tandis que Bélésis feroit entrer les Babyloniens dans cette conjuration, à laquelle il tâcheroit aussi d'attirer le roi des Arabes, qui étoit son ami particulier. Le tems arriva cependant de remener les troupes de l'année pour en lever d'autres, selon la coûtume. Arbace profita de cette occasion pour exciter les Médes à se rendre maîtres de l'empire d'Assyrie; & il flatta en même tems les Perses d'un gouvernement plus libre. Bélésis, de son côté, pressa les Babyloniens de secouer le joug; & passant dans l'Arabie, il fit goûter sa proposition au Roi, qui la gouvernoit, & qui avoit été son hôte & son ami. Au commencement de la nouvelle année, les troupes de toutes les provinces se rendirent à Ninive, en apparence pour satisfaire à la coûtume établie, mais en effet, pour ôter l'Empire aux Assyriens.

Sardanapale, ayant appris ces nouvelles, assembla de son côté les troupes de toutes les autres provinces. Le combat s'étant donné dans la plaine, les conjurés furent vaincus & poursuivis avec une grande perte jusques sur une montagne éloignée de soixante-dix stades de Ninive. Cependant, ils en redescendirent bientôt pour tenter encore une fois la fortune. Sardanapale, après avoir rangé toutes ses troupes en bataille, envoya des hérauts à l'armée des ennemis pour déclarer de sa part, qu'il donneroit deux cens talens d'or à celui qui tueroit le Méde Arbace, & deux fois autant avec le gouvernement de la Médie à celui qui le lui ameneroit vivant. Il fit faire une déclaration à peu près semblable à l'égard de Bélésis. Ces promesses n'ayant tenté personne, il livra un second combat, où les conjurés perdirent encore beaucoup des leurs; & le reste s'enfuit dans le camp, qu'ils avoient sur la montagne. Découragés par cette seconde défaite, ils consultérent entr'eux sur le parti, qu'ils avoient à prendre. La plûpart étoient d'avis de s'en retourner chacun dans sa province & de s'y retrancher, jusqu'à ce qu'ils eussent rétabli leurs forces.

Mais, Bélésis, les excitant par des motifs, qui convenoient à leur situation présente, & leur promettant de la part des dieux un succès heureux pour prix & pour terme de leurs travaux, les engagea de nouveau dans le péril. Il se donna un troisième combat, où

le Roi, victorieux pour la troisième fois, se rendit maître de leur camp, & les poursuivit jusques dans les montagnes de la Babylonie. Arbace, faisant des prodiges de valeur, & ayant tué de sa main plusieurs Assyriens, fut blessé lui-même. Les chefs des conjurés, voyant la fortune opposée si constamment à leur entreprise, commencérent à en désespérer, & ne songeoient plus qu'à leur sûreté particulière. Mais, Bélésis ayant passé toute une nuit, dans un lieu découvert, à observer les astres, leur assura que s'ils avoient la patience d'attendre seulement cinq jours, ils recevroient un secours, auquel ils ne s'attendoient point, & qui feroit absolument changer la face des choses. Il avoit vu, disoit-il, cette destinée, clairement écrite dans le ciel. Ainsi, il ne leur demandoit que ce terme pour leur donner une preuve complette de son sçavoir & de la faveur des dieux.

Les conjurés s'étant laissé gagner par ses instances, on attaqua de nouveau Sardanapale, qui fut en effet vaincu & poursuivi jusqu'à Ninive. Assiégé dans cette ville, & désespérant de son salut, il se brûla avec ses trésors. Les conjurés ayant appris la mort de Sardanapale, entrérent dans la ville, où Arbace fut proclamé Roi & maître absolu de l'Empire. Le nouveau Roi ayant distribué des présens convenables à tous ceux, qui l'avoient servi dans son entreprise, & ayant établi des Satrapes dans toutes les provinces; Bélésis se présenta à lui pour le faire ressouvenir de la part, qu'il avoit à son élévation, & pour lui demander le gouvernement de la Babylonie, qu'il lui avoit promis pour récompense de ce service. Il lui dit aussi que dans les périls, qu'ils avoient courus, il avoit fait vœu à Jupiter Bélus, que si Sardanapale étoit défait, & que l'on brûlât son palais, il en transporteroit les cendres à Babylone, pour en élever auprès du temple un monument, qui rappellât à tous ceux qui descendoient l'Euphrate, la mémoire de celui, qui avoit renversé la monarchie des Assyriens. Il faisoit cette demande, parce qu'il avoit appris d'un eunuque de Sardanapale, qui s'étoit donné à lui, & qu'il tenoit caché dans sa maison, la circonstance de l'or & de l'argent mis dans le bûcher.

Arbace, ne sçachant rien de tout cela, parce qu'il n'étoit resté personne de la maison du Roi, qui pût l'en instruire, accorda à Bélésis les cendres, qu'il lui demandoit, & lui donna Babylone exempte de tout tribut. Celui-ci ayant fait charger plusieurs barques de ces cendres, aussi-bien que de l'or & de l'argent, qu'elles couvroient, les envoya incessamment à Babylone. Cependant, la chose s'étant découverte d'elle-même, le Roi nomma pour Juges de cette action tous les capitaines, qui avoient combattu pour lui. L'accusé ayant avoué son larcin, les Juges opinérent tous à la mort. Mais, le Roi, qui étoit généreux, & qui vouloit donner des marques de bonté & de clémence

au commencement de son regne, non seulement pardonna à Bélésis, mais encore lui fit don de tout ce qu'il avoit enlevé. Il ne lui ôta point non plus le gouvernement de Babylone, disant que les services, que Bélésis lui avoient rendus auparavant, l'emportoient de beaucoup sur la faute, qu'il venoit de commettre.

Certains croyent que Bélésis est le même que Nabonassar, du regne duquel commence à Babylone une fameuse époque astronomique, appellée de son nom l'Ére de Nabonassar. Il est nommé dans l'Écriture Sainte Baladan. Il ne régna que douze ans. Il eut pour successeur son fils Mérodach Baladan. C'est celui, qui envoya des Ambassadeurs au roi Ézéchias pour le féliciter sur sa convalescence.

Nous croyons devoir observer que ceux, qui font de Bélésis & de Nabonassar une même personne, ne s'accordent gueres avec des Sçavans du premier ordre, comme M. Fréret & autres, qui font vivre Bélésis long-tems avant Nabonassar.

BÉLÉSIS, *Belesis*, Βέλεσις, (a) gouverneur de la Syrie & de l'Assyrie, du tems de Cyrus le jeune & de Xénophon. Il avoit un beau palais & un jardin magnifique, où l'on trouvoit tout ce que l'on pouvoit souhaiter dans chaque saison de l'année. Mais, Cyrus brûla ce palais, après avoir dépouillé Bélésis de son gouvernement.

BÉLÉTARAS, *Beletaras*, (b) surintendant des jardins de Bélochus, roi d'Assyrie. Cet officier ayant détrôné son maître, s'empara de la couronne. Les descendans de Bélétaras demeurérent sur le trône d'Assyrie, jusqu'au tems de la révolte d'Arbace. Le Sardanapale, détrôné par le général Méde, fut le dernier roi de la famille de Bélétaras.

Agathias dit que la manière dont Bélétaras s'empara du trône, selon Bion & Alexandre Polyhistor, étoit presque incroyable. Le détail de cet événement n'est pas conservé. Les amours & les noces incestueuses d'Atossa avec son fils, y avoient apparemment quelque part; mais, ce seroit faire un roman que de vouloir aller plus loin.

Dans le catalogue des rois d'Assyrie, le dix-neuvième roi c'est Bélétaras, & le commencement de son regne tombe à l'année 650 après Ninus.

BÉLÉUS, *Beleus*, Βηλαῖος, (c) certain homme, qui n'est connu que pour avoir fourni un vaisseau à Caius Marius, dans le tems que ce capitaine Romain étoit fort embarrassé pour se sauver. Car, il fuioit alors de Minturnes, où il étoit prisonnier.

BELGA, *Belga*, Βελγὰ, (d) fut le chef de la quinzième bande des Prêtres du tems de David; car, ce prince les avoit divisés en plusieurs bandes, dont chacune devoit être employée tour à tour dans le temple.

(a) Xenoph. pag. 254, 427.
(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. p. 361. *& suiv.*

(c) Plut. Tom. I. p. 428.
(d) Paral. L. I. c. 24. v. 14.

BELGAI, *Belgaï*, Βελγαΐ, (*a*) un des Prêtres, qui, au retour de la captivité de Babylone, signérent l'alliance, que l'on fit avec le Seigneur.

BELGES, *Belgæ*, Βελγαὶ, *ou* Βέλγες, (*b*) peuples de la Gaule Belgique. Tout le monde sçait que la Gaule fut d'abord divisée en trois parties. Les Belges en habitoient une ; les Aquitains, une autre ; & les Celtes, la troisième. Les Belges, selon César, étoient séparés des Celtes, qu'il appelle proprement Gaulois, par la Marne & par la Seine. Le Rhin les distinguoit des Germains. Depuis les embouchures de ce fleuve jusqu'à l'embouchure de la Seine, ils s'étendoient le long de l'Océan.

Si l'on s'en rapporte au sentiment de Strabon, le païs des Belges étoit d'une bien plus grande étendue. Il prétend que cette province commençoit au Rhin, & finissoit à l'embouchure de la Loire, & qu'elle s'étendoit vers l'Océan jusqu'au païs des Vénétes. Mais, Strabon, accoûtumé d'ailleurs à suivre César, s'est éloigné en cela de son guide ; car, César a marqué positivement que la Seine & la Marne séparoient les Belges des Celtes ou Gaulois. Une autre raison, qui fait rejetter en cette occasion le sentiment de Strabon, c'est qu'en étendant la Belgique au de-là de la Seine jusqu'à la Loire, on ne trouveroit plus d'endroit pour placer les Celtes ou Gaulois, proprement dits, parce que la Loire fut donnée par Auguste pour bornes à l'Aquitaine. Il faut donc s'en tenir aux limites marquées par César.

I. On dispute sur l'origine du nom des Belges. Quelques Auteurs, au rapport d'Hoffman, font venir ce nom du mont Allemand *Wahlen* ou *Walgen*, qui est le nom que les Allemans donnent aux François & aux Italiens. Mais, ce mot ne paroît pas si ancien que celui de *Belga*, & il est formé sur ce dernier ou sur celui de Gallus. La partie de l'Italie, qui touche l'Allemagne, étoit la Gaule Cisalpine. D'autres tirent le nom des Belges du mot *Balgen*, qui, selon Junius, signifie combattre & venir aux mains ; & ils disent qu'il fut donné aux Belges, à cause de leur férocité naturelle dans les combats, ou de leur humeur guerrière. D'autres croyent que ce nom est un mot Celtique ; que dans cette langue, qui venoit de l'Hébreu, on disoit, comme en Hébreu, *Balag*, que Buxtorf traduit *confortare se* ; que de-là se forma le mot *Belga*, qui fut donné à ces peuples, parce que, comme dit César, *horum omnium* [*Cel-*

(*a*) Esdr. L. II. c. 10. v. 8.

(*b*) Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 1, 2. *& seq.* L. II. pag. 61. *& seq.* Strab. pag. 176, 177, 194. *& seq.* Ptolém. L. II. c. 9. Pomp. Mel. pag. 166. Plin. Tom. I. pag. 223. *& seq.* Tacit. Annal. L. I. c. 34. L. III. c. 40. Hist. L. IV. c. 17, 20. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 4, 5, 6, 7, 53, 54. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 403. *& suiv.* Tom. XIII. pag. 594. Tom. XVI. pag. 165. Tom. XVIII. pag. 212, 213. Tom. XIX. pag. 495, 501. T. XXI. pag. 502.

tarum & Aquitanorum] *fortiſſimi ſunt Belgæ;* » Les Belges ſont les » plus braves de tous ces peuples » [les Celtes & les Aquitains]. «

Guillaume Breton, auteur de la Philippide, le tire de Berg-Saint-Vinoch, comme ſi le mot Belga n'étoit pas plus ancien que celui de ce fort. Le moine Robert dans ſa chronique à l'an 1210, dit qu'il vient de *Belgis*, ancien nom de la ville de Tréves. D'autres le dérivent auſſi d'une ville, nommée *Belgis*. Mais, ils la placent en Bourgogne, & diſent que c'eſt Baugey près de Mâcon. Or, les Belges n'habitoient point ce canton-là. Dom du Pleſſis le tire de Bel, qui, ſuivant lui, doit ſignifier un bélier ou un mouton, comme *belg* ou *belch* a dû ſignifier un berger. Encore aujourd'hui, dit-il, Bélech en bas Breton veut dire un Prêtre, ſans doute dans le ſens de paſteur. Les anciens Belges étoient en effet adonnés à la vie paſtorale.

Il n'eſt pas douteux que les Belges n'euſſent une origine commune avec le reſte des Gaulois. Cependant, la plûpart, au témoignage de Céſar, deſcendoient des Germains, qui étoient venus s'établir en ce païs-là, attirés par la bonté du terroir, & en avoient chaſſé les anciens habitans. De tous les peuples de la Gaule, les Belges étoient les plus braves & les plus vaillans. Ils ne connoiſſoient point les délices ni les voluptés. L'éloignement de la province Romaine les avoit garantis de leur contagion. De tems immémorial, la Gaule Belgique étoit un païs fermé pour toutes ſortes de marchands, dans la crainte que ce peuple belliqueux avoit toujours eue d'amollir ſon courage par le luxe & les commodités de la vie.

Chacune des trois parties de la Gaule comprenoit pluſieurs peuples. Il y avoit dans la Belgique les Rhémois, les Bellovaces, les Sueſſones, les Nerviens, les Atrébates, les Ambiains, les Morins, les Ménapiens, les Calétes, les Vélocaſſes, les Véromanduens, les Atuatices, les Condruſes, les Éburons, les Céreſes & les Pémanes. Tel eſt le dénombrement qu'en fait Céſar. Chaque peuple avoit ſes Magiſtrats, ſon Sénat, ſon Chef. Néanmoins, ils formoient tous enſemble un corps de Nation. Ils avoient des aſſemblées générales, & ſe réuniſſoient pour les affaires communes. Le Sénat, compoſé des principaux de chaque cité, étoit dépoſitaire de l'autorité publique. Le lieu, où il s'aſſembloit, c'étoit la ville capitale du canton.

Céſar dit que les Belges, les Celtes & les Aquitains différoient entr'eux pour le langage, auſſi-bien que pour la manière de vivre & de ſe gouverner. Cela eſt vrai à certains égards ſeulement. Car, pour le fond du gouvernement, il étoit à peu près le même. On en peut dire autant du caractère & des coûtumes de ces peuples. Il faut conſulter pour tous ces objets l'article des Gaulois, où ils ſont expoſés dans un certain détail. Quant au langage, ceux de nos Modernes, qui ont le plus approfondi cette matière, prétendent

qu'il y avoit une langue commune non seulement à tous les habitans de la Gaule, mais à tous les peuples d'origine Celtique ; ce qui, outre les Gaulois, comprend les Germains, les Illyriens, les Espagnols, & ils n'admettent entre les langues de tous ces peuples que des diversités de dialectes.

II. Les Belges, jusqu'à l'an 57 avant J. C., n'avoient jamais laissé entamer leur liberté. Les Celtes, au contraire, paroissoient soumis, au moins pour la plus grande partie, & disposés à porter le joug des Romains. La nation Belgique étoit bien éloignée d'une pareille disposition. Germains pour la plûpart, les Belges étoient tous fiers, belliqueux, accoûtumés à braver les fatigues & les périls. Seuls entre tous les habitans de la Gaule, ils avoient préservé leur païs de l'inondation des Cimbres & des Teutons ; & cette gloire leur rehaussoit encore le courage, & les portoit à se regarder comme invincibles. Les victoires de César sur les Helvétiens & sur Arioviste ne les effrayérent point, mais leur firent sentir la nécessité de réunir leurs forces pour s'opposer à ce redoutable ennemi. Animés de plus par les instigations secrétes de plusieurs d'entre les Celtes, qui souffroient impatiemment la domination Romaine, mais qui n'osoient se déclarer ouvertement, ils travaillérent pendant tout l'hiver à former entr'eux une ligue, & à se mettre en état au printems d'avoir une armée capable de venger la liberté de la Gaule.

César apprit ces nouvelles, lorsqu'il étoit encore dans la Gaule Citérieure. Il y leva sur le champ deux légions, qu'il envoya au delà des Alpes, sous la conduite de Q. Pédius. Pour lui, dès qu'il y eut du fourrage dans les campagnes, il se rendit à son armée ; & s'étant assuré par lui-même de la vérité des faits, il se mit en marche au bout de douze jours, & en quinze autres jours, il arriva sur la frontière du païs des Belges. Là des ambassadeurs des Rhémois se présentérent à lui, & lui déclarérent que leur nation étoit parfaitement soumise aux ordres du peuple Romain ; qu'ils étoient les seuls d'entre les Belges, qui n'eussent pas voulu entrer dans la confédération, ni prendre les armes ; & que la fureur de la guerre s'étoit tellement emparée de tous les esprits, qu'ils n'avoient pu même ramener ceux de Soissons, qui étoient leurs alliés, leurs freres, gouvernés par les mêmes loix & par les mêmes Magistrats.

César leur ayant demandé quelles étoient les forces des confédérés, ils lui dirent que les Bellovaces étoient le peuple le plus puissant & le plus nombreux de tous ; qu'ils pouvoient mettre cent mille hommes sous les armes ; & qu'ils en avoient promis soixante mille ; que le contingent de ceux de Soissons étoit de cinquante mille hommes, & que leur roi Galba, qui avoit une grande réputation de justice & de prudence, avoit le commandement général de toute la guerre. Ils lui nommérent encore plusieurs autres peu-

ples, qui occupoient le païs jusqu'au Rhin, & dont les principaux étoient les Nerviens & les Aduatices. Des Germains, établis en de-çà du Rhin étoient aussi entrés dans la ligue; & le nombre de toutes ces troupes réunies se montoit à plus de trois cens mille combattans. On sera moins étonné de ce nombre, qui paroît prodigieux, si l'on se souvient qu'alors tout citoyen étoit soldat, & que ni les lettres ni les arts ne détournoient personne, excepté les Druides, des fonctions militaires.

Le général Romain, charmé de l'obéissance & de la soumission des Rhémois, prit néanmoins la précaution d'exiger d'eux des ôtages. En même tems, il pensa à faire une diversion, afin de n'être pas obligé de combattre tout à la fois cette multitude effroyable de Belges; & pour cela, il engagea Divitiac à persuader aux Éduens d'entrer en armes sur les terres des Bellovaces, se servant ainsi d'une partie des Gaulois pour subjuguer l'autre.

Bientôt, il apprit que l'armée des Belges avançoit à grandes journées, & venoit à lui. Il passa la rivière d'Aîne pour aller lui-même à leur rencontre; & il se campa avantageusement sur une colline, appuyant un de ses flancs à la rive droite du fleuve. Dans cette position, il assuroit ses derrières, & se donnoit la facilité de tirer ses vivres des Rhémois & des autres peuples alliés. Il y avoit un pont sur cette rivière à quelque distance du camp. César plaça à la tête de ce pont un bon corps de garde, & fit construire de l'autre côté un fort, où il laissa Q. Titurius Sabinus, lieutenant général, avec six cohortes.

Les Belges, trouvant sur leur route la ville de Bibrax, qui étoit à huit milles du camp de César, & qui appartenoit aux Rhémois, voulurent l'insulter. Mais, un secours, que César y envoya, les força d'abandonner cette entreprise, & ils vinrent se poster à deux mille pas des Romains. Leur camp occupoit plus de huit milles en largeur. César, à leur approche, ajoûta de nouveaux retranchemens à son camp, résolu de temporiser & de tâter d'abord l'ennemi par des escarmouches. Le succès en ayant été assez heureux, il crut pouvoir hazarder une action générale. Il laissa donc à la garde du camp les deux légions, qu'il avoit nouvellement levées, & sortit avec les six autres, qu'il rangea en bataille, sans vouloir cependant perdre l'avantage du terrein, & sans quitter la colline sur laquelle il étoit campé. Les Belges se mirent aussi en ordre de bataille à la tête de leur camp. Mais, entre les deux armées étoit un marais, que ni les uns ni les autres ne voulurent passer en présence de l'ennemi. Ainsi, il n'y eut qu'un combat de cavalerie, où les Romains eurent quelque supériorité; après quoi, César retira ses troupes dans son camp.

Les Belges virent bien qu'ils ne pouvoient rien entreprendre contre César. C'est pourquoi, ils formérent le dessein de passer la

riviére à gué, & d'aller de l'autre côté attaquer le fort, où commandoit Titurius, l'emporter, s'il étoit possible, & rompre le pont. César, averti promptement par son lieutenant, part avec toute sa cavalerie, ses armés à la legère & ses gens de trait, passe le pont & arrive à l'autre bord, pendant que les ennemis étoient embarrassés au passage de la riviére. Il en eut bon marché ; & quelque effort de bravoure qu'ils fissent, jusqu'à se servir des corps morts de leurs camarades comme de ponts pour arriver au bord, il en tua beaucoup, & força le reste à se retirer. Les Belges se rebutérent, voyant que rien ne leur réussissoit. D'ailleurs, les vivres commençoient à leur manquer. Enfin, les Bellovaces apprenoient qu'une armée d'Éduens, commandée par Divitiac, étoit entrée sur leurs terres. On tint conseil; & les Bellovaces ayant déclaré qu'ils étoient résolus d'aller défendre leur païs, leur exemple entraîna tous les autres. Il fut dit que l'armée se sépareroit ; que chaque peuple se retireroit sur ses terres ; & que dès qu'un canton seroit attaqué, tous les autres se rassembleroient pour marcher au secours de ceux, qui seroient en péril.

Cette résolution, mal entendue en elle-même, étoit encore de très-difficile exécution. Il s'agissoit de faire retraite à la vue de l'ennemi ; ce qui est toujours dangereux. C'est ce qu'éprouvérent les Belges, d'autant plus qu'ils ne gardérent aucun ordre, chacun tâchant de prendre les devans, dans l'extrême hâte qu'ils avoient d'arriver chez eux ; ensorte que le départ ressembloit à une fuite. Ils sortirent de leur camp à la quatrième heure de la nuit, & sur le champ César en fut informé. Néanmoins, il ne fit d'abord aucun mouvement, craignant quelque embuscade. Au point du jour, sur les nouveaux avis qu'il reçut, & qui l'assurérent pleinement que les ennemis se retiroient, il détacha toute sa cavalerie, & ensuite trois légions sous les ordres de Labiénus, pour se mettre à la poursuite des Belges. Les Romains en tuérent un très-grand nombre & sans aucun péril, parce qu'il n'y avoit que ceux qui étoient attaqués, qui se défendissent. Les autres, qui se trouvoient à la tête, au lieu de soûtenir leurs compatriotes, se voyant loin du péril ne songeoient qu'à s'en éloigner encore davantage, en gagnant païs. Ainsi, le carnage fut très-grand, tant que le jour dura. Sur le soir, Labiénus & la cavalerie Romaine revinrent au camp, suivant les ordres de César.

Ce Général, toujours actif, ne manqua pas de profiter de la faute, que les ennemis avoient faite en séparant leurs forces. Il se mit en marche dès le lendemain, pour entrer dans le Soissonnois ; & il fit tant de diligence, qu'il arriva devant la capitale avant même les troupes du païs, qui venoient de quitter l'armée des Belges. Ceux de Soissons se soumirent, & furent désarmés. Ceux de Beauvais & d'Amiens suivirent le même exemple & eurent le même sort. Les

Nerviens ne furent pas si dociles. Bien-loin d'être disposés à se rendre, ils taxoient de lâcheté ceux qui avoient fait cette démarche honteuse & indigne, selon eux, de la gloire & du nom des Belges. Il leur fallut pourtant à la fin subir le joug des Romains. Il en fut de même des Atuatices. C'est ainsi que César, en une seule campagne, fit la conquête de toute la Belgique. On dit même que le bruit de ses exploits s'étant porté jusqu'au de-là du Rhin, plusieurs nations Germaniques envoyérent des ambassadeurs pour faire leurs soumissions à César.

A Rome, la nouvelle de ses victoires fut reçue avec tant d'applaudissement, qu'on ordonna des actions de graces aux dieux, dont la solemnité dura quinze jours; nombre qui excédoit celui, qui avoit été accordé à tous les autres Généraux avant lui, & même à Pompée.

Le païs des Belges reçut depuis quelques colonies, une dans la ville de Tréves, *Augusta Trevirorum*, une dans la ville des peuples Morins, apparemment à Térouanne. La colonie Trajane fut placée sur le Rhin au-dessus de Nimègue. Ce n'est plus qu'un village, qu'on nomme encore Coln; c'est-à-dire, la colonie, près de la ville de Clèves. Mais, la plus célebre de toutes fut celle, qu'Agrippine, femme de l'empereur Claude, fit établir dans la ville des Ubiens, où elle avoit pris naissance, & à laquelle elle donna son nom, *Colonia Agrippinensis*; c'est la ville de Cologne.

III. La Gaule ayant été divisée par l'empereur Auguste en quatre parties, la Belgique, la Lyonnoise, l'Aquitaine & la Narbonnoise, les Séquanois & les Helvétiens furent détachés de la Celtique, pour faire partie de la Belgique. Mais, celle-ci, selon M. d'Anville, perdit alors vraisemblablement deux cités, par lesquelles elle s'étendoit jusqu'à la Seine, les Calétes & les Vélocasses. Ces deux peuples, qui, dans César, se trouvent unis d'intérêt avec les Belges, sont compris dans la Lyonnoise par Pline & par Ptolémée. Quant à l'extension des Belges vers la partie inférieure du cours du Rhin, comme César s'en explique, il paroît que le plus reculé des peuples, qu'il ait soumis de ce côté-là, est celui des Ménapiens. Il nomme pourtant les Bataves, comme occupant l'isle, que forment les bras du Vahal & du Rhin; mais, on est informé qu'Auguste entretenoit un corps de cavalerie Batave. Quelques efforts que fasse Hadrianus Junius, pour enlever la Batavie à la Gaule, & pour la donner à la Germanie, il ne détruira point le témoignage de Pline & de Ptolémée, ni ce que dit formellement Tacite, *Caninefates, Batavique, exigua Galliarum portio*. C'est le cours du bras du Rhin, qui en a conservé le nom, qu'il convient de regarder comme la séparation de la Gaule d'avec la Germanie.

Il y eut dès-lors trois gouvernemens dans la Belgique, parce que cette province étant la plus expo-

sée aux incursions des Barbares, il étoit nécessaire d'y entretenir de grandes armées, que la prudence ne permettoit pas de confier toujours à un seul homme. Outre que la conduite des troupes & l'administration de la justice appartenant alors aux gouverneurs, ils n'auroient pu remplir exactement leurs devoirs dans une si grande étendue de païs. L'une de ces trois provinces garda le nom de Belgique. Les deux autres, qui avoient le nom commun de Germanie, parce que la plûpart de leurs peuples étoient de la nation Germanique, furent distinguées d'abord par les surnoms de Haute & de Basse, & depuis par ceux de première & de seconde; & dans chacune des trois provinces, il y eut un gouverneur appellé lieutenant, *Legatus*, parce qu'elles étoient du nombre de celles, dont Auguste s'étoit réservé la disposition; ce qui n'empêchoit pas qu'il n'y eût quelquefois un gouverneur général, à qui ces gouverneurs-lieutenans obéissoient, comme à Drusus sous le regne d'Auguste, & à Germanicus sous celui de Tibère.

On trouve la preuve de ce que l'on vient de dire, en cet endroit de Tacite: *Quietæ ad id tempus res in Germania fuerant, ingenio ducum...... Paullinus Pompeius, L. Vetus ea tempestate exercitui præerant..... invidit operi Ælius Gracilis, Belgicæ Legatus, deterrendo Veterem, ne legiones alienæ provinciæ inferret.* On peut remarquer encore dans cet Historien trois autres endroits, qui ont rapport à la même division. Dans le premier, il nomme les gouverneurs des Germanies, sans parler assez distinctement des Provinces. *Duo apud ripam Rheni exercitus erant; cui nomen superiori, sub C. Silio Legato; inferiorem A. Cæcina curabat.* Dans les deux autres passages, on trouve les noms de ces provinces exprimés clairement: *Quod ubi L. Apronio, inferioris Germaniæ Proprætori cognitum, vexilla legionum è superiore provincia...... accivit.* Et ailleurs: *Iisdem diebus in superiore Germania trepidatum.*

Nous croyons qu'il est inutile d'ajoûter au témoignage de Tacite, les autorités de Ptolémée & de Dion Cassius. Le premier décrit séparément la Belgique & les deux Germanies; & le second fait mention des deux dernières provinces sous les noms de haute & de basse. Postume ne fut fait empereur à Cologne, capitale de la basse Germanie, que parce qu'il étoit gouverneur lieutenant de cette province sous Saloninus Valérianus, comme Cécina l'avoit été sous Germanicus. Ulpius Cornélius Lélianus, qui se révolta contre ce tyran à Mayence, a dû avoir aussi le gouvernement de la haute Germanie, dont Mayence a toujours été la capitale. Enfin, on ne trouve aucune autorité, aucun fait, qui ne persuade, à l'égard de cette division des deux Germanies, qu'elle est aussi ancienne que l'Empire, & qu'elle a duré autant que le pouvoir des Empereurs dans les Gaules entières.

L'empereur Dioclétien, ayant fait une nouvelle division des provinces de la Gaule, ajoûta deux gouvernemens aux trois qui étoient déjà établis dans le païs des Belges. Ammien Marcellin en fournit la preuve. Cet Auteur, en parlant de cette seconde division de la Gaule par Dioclétien, nomme, outre la première & seconde Germanie, la première & seconde Belgique & la Séquanique. Il a eu, dit M. de la Barre, une raison particulière de nommer la Séquanique après les deux Belgiques, puisque les deux Belgiques & cette province furent formées de la Belgique proprement dite. On ne fit depuis aucun changement ni aux Germanies, ni aux Belgiques, ni à la Séquanique, qui se maintinrent dans l'étendue qu'elles avoient, lorsqu'[illegible] Marcellin écrivoit.

La Belgique première se retrouve dans la province ecclésiastique de Tréves, ou d'*Augusta Treverorum*, sa métropole, comprenant les cités des Médiomatrices, des Leuces & des Vérodunenses. La Belgique seconde, ayant la capitale des Rhémois pour métropole, renfermoit un plus grand nombre de cités; sçavoir, celles des Suessones, des Catalaunes, des Véromanduens, des Atrébates, de Camaracum & de Turnacum, [ces deux dernières représentant la nation des Nerviens]; enfin, celles des Bellovaces, des Silvanectes, des Ambiains, des Morins & de Bononie. L'érection de Cambrai & de Malines en métropoles, l'an 1559, a enlevé à la province ecclésiastique de Reims une grande partie de ce qui composoit la seconde Belgique. Car, elle y a perdu les diocéses de Cambrai & de Tournais, d'Arras, ceux de Saint Omer & d'Ipre, qui sont du territoire des anciens Morins, ceux de Bruges & de Gand, sur lesquels les Nerviens ont autrefois dominé, & qui étoient sous la jurisdiction des évêques de Tournai, avant que ces évêchés & celui d'Ipre fussent rangés sous la métropole de Malines.

La Germanie première renfermoit sous Mogontiacum, sa métropole, les Vangiones, les Néméres & les Triboces, le territoire de ceux-ci étant désigné par la cité d'Argentoratum dans la Notice des provinces. Celle des dignités de l'Empire fait mention même dans cette province d'un district particulier sous le nom de *Tractu Argentoratensis*. Le détail, qu'elle donne des postes établies le long du Rhin, sous le commandement d'un général, résidant à Mayence, fait connoître que ce département s'étendoit depuis Salétio ou Seltz inclusivement, jusques & compris Antunnacum; & Ptolémée sépare les deux Germanies par une rivière, qu'il appelle Obringa. La Notice des provinces ne donne d'autre détail de la seconde Germanie, sinon qu'elle y nomme la métropole Agrippina & la cité de Tongres. Mais, les dépendances de cette cité contribuent beaucoup à donner de l'extension à la province, dont elle fait partie. C'est ce que les ancien-

nes limites de la jurisdiction spirituelle des évêques de Liége, dont le siége est celui de Tongres, nous indiquent. Car, cette jurisdiction s'est étendue jusques sur Malines ; & on sçait que le diocèse de Namur n'est séparé de celui de Liége que depuis environ 200 ans. Il faut se rappeller que la Belgique commençoit à l'Escaut, selon Pline ; & cet Auteur dit encore ailleurs, que les nations Germaniques s'étendoient jusqu'à cette rivière.

La Séquanique, connue sous le nom de *Maxima Sequanorum*, avoit pour métropole Vésontio, capitale des Séquanois. La Notice y fait mention de trois cités, Noïodunum ou Équestris, Aventicum & Basilie ; celle-ci avoit succédé à la dignité d'Augusta des Rauraces. Il faut remarquer que quoique le Rhin soit désigné en général comme servant de limites à la Gaule ; cependant, ce n'est pas précisément en cette partie de son cours, qui tient à ses sources, que les dépendances de la Séquanoise ont bordé étroitement la rive du Rhin. Les nations Rhétiques l'occupoient ; & de leur nombre étoit celle des Sarunétes, dont on trouve la ville principale en de-çà du Rhin à l'égard de la Gaule. Une position de *fines*, placée sur une voie Romaine en descendant plus bas, désigne indubitablement la séparation de la Séquanoise d'avec la Rhétie.

Le païs des Belges, renfermé dans les bornes que César nous en a données, répond aujourd'hui à une partie de la Champagne, de l'Isle de France, de la Normandie, à la Picardie, à l'Artois, à la Flandre, au Hainaut, aux Païs-Bas, au Brabant & aux autres païs situés en de-çà du Rhin.

BELGES, *Belgæ*, *Βελγαὶ*, *ou* *Βέλγες*, (*a*) peuples de la partie de l'isle d'Albion, qui étoit nommée par les Romains la seconde Bretagne. Leur païs répondoit à ce que nous appellons aujourd'hui Wiltshire, Somersetshire, Hampshire & l'isle de Wight. Leurs places étoient, *Aquæ Calidæ* ou *Solis Aquæ*, aujourd'hui Bath ; *Sorbiodurum* ou *Sarriodurum*, à présent Salisburg, ou plutôt Old-Sarum ; *Theodorunum*, présentement [illegible]els ; *Ellandunum*, au-[illegible] Wilton ; *Vindonum Se-g[illegible]acorum*, à présent Silcester ou Silchester ; *Venta Belgarum* aujourd'hui Portsmouth ; *Veetis* ou *Veeta*, présentement l'isle Wight.

On peut remarquer qu'entre les anciens habitans de la Grande Bretagne, il se trouve des noms de peuples, que l'on voit aussi parmi ceux des Gaules. C'est que ces peuples étoient autant de colonies, venues de la Gaule septentrionale, qui avoient conservé leur premier nom, après leur transmigration.

BELGES, *Belgæ*. (*b*) Jean le Maire rapporte qu'en la Gaule Belgique, il y eut autrefois trois cités principales, nommées Bel-

(*a*) Ptolem. L. II. c. 3. Cæs. de Bell. Gall. L. V. p. 167.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 594.

ges ;

ges; que la troisième est Bavais en Hainaut; que quoiqu'elle soit aujourd'hui une ville déserte & abandonnée, ses ruines peuvent donner encore une idée de sa grandeur, & montrent assez qu'elle a été d'une étendue merveilleuse.

Il y a apparence que cela doit s'entendre du Belgium, qui comprenoit trois cités. *Voyez* Belgium.

BELGIQUE, *Belgica*, Βελγικὴ, l'une des trois parties de la Gaule, qui étoit occupée par les Belges. *Voyez* Belges.

Il ne faut pas confondre cette province avec celle du Belgium, qui n'en étoit qu'une partie. *Voyez* Belgium.

BELGIUM, *Belgium*, (*a*) païs des Gaules, situé dans la Belgique. César en fait mention dans le cinquième livre de ses Commentaires. Il faut bien distinguer le Belgium de la Belgique. On ne sçauroit confondre l'un avec l'autre, sans prendre la partie pour le tout. César, en assignant des quartiers d'hiver à ses légions, distingue formellement les Morins, les Nerviens, les Rhémois, les Trévères, qui sont des nations de la Belgique, d'avec le Belgium; & le Belgium, dans cet endroit, désigne les Bellovaces. Car, c'est de chez ce peuple que César rappelle Crassus, qu'il avoit placé dans le Belgium, pour l'envoyer au secours de Q. Cicéron. On lit dans Hirtius, que César se rend auprès de ses légions dans le Belgium, & prend son quartier d'hiver à Néménétocenna, qui étoit la ville principale des Atrébates. Or, l'extension du Belgium dans le territoire des Atrébates, comprend nécessairement les Ambiains dans le Belgium, puisque les Ambiains sont renfermés entre les Bellovaces & les Atrébates. Il n'y a aucun indice particulier, concernant les Véromanduens, que Sanson croit devoir faire entrer dans le Belgium.

D'après ces remarques, il paroît constant que le Belgium comprenoit le païs des Bellovaces, des Ambiains & des Atrébates. C'est ce qu'on nomme aujourd'hui le Beauvaisis, l'Amiénois & l'Artois. Il est pourtant bon d'avertir que ces provinces ne répondent pas exactement au territoire des peuples, dont elles ont pris le nom.

Au reste, les habitans du Belgium étoient les vrais Belges. Les autres peuples, qui ont été compris sous le nom de Belges, ne sont appellés ainsi que parce qu'ils étoient de la Belgique, grande contrée, qui prenoit elle-même ce nom du Belgium. La Belgique & le Belgium sont donc deux choses très-différentes. La première comprenoit les Païs-bas, situés au nord de la Picardie & de l'Artois, jusqu'au Rhin, une partie de la Champagne & d'autres païs, que l'on peut voir dans l'article des Belges; au lieu que le Belgium, comme nous l'avons dit, ne renfermoit que ce qu'on appelle à

(*b*) Cæs. de Bell. Gall. L. V. pag. 167, 179, 181. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 441.

présent le Beauvaisis, l'Amiénois & l'Artois. Ceux-là sont donc dans une erreur bien grossière, qui, écrivant en Latin, nomment Belgium ce que nous nommons, en François les Païs-bas, ou du moins les païs où la langue Flamande est en usage. C'est un abus, qui n'a d'autre fondement que l'ignorance de ceux, qui l'ont introduit; mais, ceux, qui aiment la justesse de l'expression, se gardent bien d'employer ce mot dans une signification si fausse. Car, ceux, qui sçavent la langue Latine, & qui ont lu les écrits de César, le seul des Anciens, qui ait parlé exactement de la Gaule Septentrionale, ne s'aviseront point d'expliquer par les Païs-bas, le nom de Belgium qui ne leur convient point; mais, ils entendront toujours les païs seulement, que nous avons indiqués. On doit respecter les noms, auxquels plusieurs siécles ont attaché une idée, & ne pas mettre un Lecteur dans l'embarras de ne sçavoir si l'Auteur qui nomme le Belgium en Latin, a parlé juste, & a pris ce mot dans sa vraie signification, ou si par ignorance il l'a employé dans un sens, que les personnes un peu instruites ne lui donneront jamais.

BELGIUS, *Belgius*, roi qu'on dit fils de Lugdus. Ce fut le troisième roi des anciens Gaulois, selon le Bérose supposé par Annius de Viterbe. On prétend que c'est lui qui donna son nom à la Gaule Belgique. Mais, ces Rois sont fabuleux.

BELGIUS, *Belgius*, (*a*) chef des Gaulois, est appellé Bolgius dans Pausanias. Ce Prince, vers l'an 279 avant J. C., s'étant mis à la tête d'une armée considérable, alla faire la guerre aux Macédoniens & aux Illyriens. Comme il vouloit sonder les esprits des Macédoniens, il envoya des Ambassadeurs à Ptolémée, leur roi, avec ordre de lui offrir la paix, à condition qu'il l'achetât. Mais, Ptolémée se vanta faussement parmi les siens, que les Gaulois venoient eux-mêmes la demander, par la crainte qu'ils avoient déjà de la guerre. Il soûtint ce caractère d'arrogance devant les ambassadeurs mêmes, & leur dit qu'il ne leur accorderoit point la paix, qu'ils ne lui eussent auparavant livré les premiers d'entr'eux pour ôtages, & leurs armes; & que pour se fier à ceux de sa nation, il falloit qu'il les vît désarmés. Les Gaulois, instruits par leurs ambassadeurs de la réponse de ce Roi, n'en firent que rire, & se mirent à crier de toutes parts, qu'ils lui feroient bien sentir si c'étoit pour son avantage ou pour le leur, qu'ils lui avoient fait offrir la paix. Quelques jours après, on en vint à un combat. Les Macédoniens furent vaincus & taillés en piéces. Ptolémée, percé de plusieurs coups, tombe entre les mains des vainqueurs, qui lui coupent la tête, & l'attachant au bout d'une

(*a*) Pauf. pag. 644. Just. L. XXIV. c. 5, 6. Roll. Hist. Anc. Tom. IV, pag. 198, 199.

pique, ils la promenent tout au tour de l'armée des ennemis, pour les épouventer. Peu de Macédoniens échappérent par la fuite. Tout le reste fut ou pris ou tué.

Il n'est plus fait mention depuis de Belgius ni de sa troupe. Il paroît qu'il n'avoit pas sçu profiter de l'avantage, que lui donnoit sa victoire sur les Macédoniens, & qu'il avoit renoncé trop facilement à l'ample butin d'une province pleine des dépouilles de tout l'Orient. Brennus, son collégue, en fut indigné, & alla en diligence faire une nouvelle irruption dans la Macédoine, dont il ravagea impunément toutes les campagnes.

BÉLIAL, *Belial*, Βελίαλ, (*a*) idole des Sidoniens. Saint Jérôme dit que par les enfans de Bélial, on doit entendre les enfans du démon; c'est-à-dire, les méchans. Aquila explique ce mot par celui d'Apostat. Il renferme une espèce d'injure, & signifie à peu près la même chose, que nos mots François de fainéant ou de vaurien.

Ce mot est purement Hébreu. Il signifie un homme, qui ne vaut rien, un méchant, un homme qui ne veut point souffrir de joug, un rebelle, un désobéissant; ainsi, on donne dans l'Écriture le nom de Bélial aux habitans de Gabaa, qui abusérent de la femme du Lévite. Ophni & Phinées, fils du grand-prêtre Héli, sont aussi appellés enfans de Bélial, à cause de leurs crimes, & de la manière indigne dont ils se conduisoient dans le Tabernacle du Seigneur.

Quelquefois, on prend le nom de Bélial, pour désigner le démon. Par exemple, Saint Paul dit: *Quel accord y a-t-il entre Jesus-Christ & Bélial?* On peut juger par-là que, de son tems, les Juifs entendoient pour l'ordinaire le démon sous le nom de Bélial, dans les endroits de l'Ancien Testament, où ce terme se rencontre.

BÉLIDES, *Belides*, Βηλίδες, (*b*) nom que l'on donnoit à une, ou peut-être à plusieurs portes de la ville de Babylone. Ce fut par les portes Bélides & Cissies, que Zopyre introduisit les Perses dans cette ville.

BÉLIDES, *Belides*, (*c*) nom qu'Ovide donne aux filles de Danaüs. Elles étoient ainsi appellées, parce que leur pere étoit fils de Bélus. On les nomme encore Danaïdes. Virgile donne la même épithéte à Palamédes, parce qu'il descendoit aussi de Bélus.

* BÉLIDES, *Belides*, (*d*) nom commun aux rois d'Argos, qui descendoient de Danaüs.

BÉLIER, *Aries*, Ἀρνειὸς, (*e*) Κριός. Priam, dans l'Iliade d'Homère, voyant Ulysse, qui alloit & venoit tranquillement au milieu de ses troupes pour les faire ranger, le compare à un Bélier, à cause de la majesté, qui éclate

(*a*) Judic. c. 19. v. 22. Reg. L. I. c. 2. v. 12. Ad Corinth. Epist. II. c. 6. v. 15.

(*b*) Herod. L. III. c. 155, 158.

(*c*) Virg. Æneid. L. II. v. 82.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 48.

(*e*) Homer. Iliad. L. III. v. 195. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. II. pag. 283, 284.

sur sa personne. Car, selon Salomon même, le Bélier est comme le lion, le symbole de la fierté & de la grandeur. Dans Daniël, le roi des Perses & des Médes est désigné par un Bélier; & dans toute l'Écriture Sainte, il y a beaucoup d'endroits, où les Béliers sont pris pour les chefs des troupes.

Le Bélier, comme la Brebis, étoit honoré chez les Thébains en Égypte. Ces peuples rendoient cette raison de la vénération, qu'ils avoient pour cet animal. Hercule ayant une grande passion de voir Jupiter, ce dieu prit la dépouille d'un Bélier, & lui apparut sous ce déguisement. Voilà, dit Hérodote, la raison pour laquelle les Thébains représentent Jupiter avec une tête de Bélier; qu'ils regardent cet animal comme sacré, & s'abstiennent de l'offrir en sacrifice, si ce n'est une fois l'an, au jour de la fête de Jupiter. Dans cette fête, pour éterniser la mémoire de son apparition à Hercule, ils immolent un Bélier, couvrent de sa dépouille la statue de ce dieu, & placent auprès d'elle, celle de son fils, comme s'il lui apparoissoit de nouveau.

BÉLIER A LA TOISON D'OR, On en trouve l'explication à l'article d'Argonautes. *Voyez* Argonautes.

(*a*) Il y eut un autre Bélier à la Toison d'Or, qu'on dit que les dieux avoient donné à Pélops, & qui étoit comme un gage sacré, qui assuroit la couronne d'Argos dans sa famille. Thyeste, comme nous l'apprend Sénéque, le vola à son frere Atrée avec le secours d'Ærope, sa belle-sœur, qu'il avoit débauchée. C'étoit apparemment un sceptre couvert d'une Toison dorée, qu'une tradition mal examinée avoit fait prendre pour la peau d'un des moutons de Pélops. Les Rois, descendus de Tentale, portoient toujours ce sceptre, qu'ils regardoient comme un talisman. On croyoit même que Jupiter l'avoit donné à son fils Mercure, qui en avoit fait présent à Pélops, d'où il étoit passé à Atrée. Thyeste crut, en le dérobant à son frere, s'assurer la couronne. Agamemnon le portoit encore à la guerre de Troye, comme le dit Homère en plus d'un endroit. Le peuple de Chéronée, si nous en croyons Pausanias, eut dans la suite tant de respect pour ce sceptre, qu'il l'adoroit comme une divinité.

Pausanias nous apprend encore qu'on avoit représenté ce Bélier en marbre sur le tombeau de Thyeste, dans l'endroit du chemin, qui conduisoit de Mycènes à Argos, qu'on appelloit les Béliers.

BÉLIER, *Aries*, Κριὸς, (*b*) le premier des douze signes du Zodiaque. Il est composé de treize étoiles, qui représentent, dit-on, la figure d'un Bélier. Le Soleil entre dans ce signe au mois de Mars, & y fait l'équinoxe du printems & le commencement de l'année Astrologique.

(*a*) Pauf. pag. 115, 116. Myth. par M. l'abb. Ban. Tom. VII. pag. 329. & suiv.

(*b*) Virg. Æneid. L. XI. v. 259, 260. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. p. 32.

Les Poëtes feignent que c'est le Bélier à la toison d'or, sur lequel Phryxus passa dans la Colchide, où il l'immola à Jupiter, dans le temple duquel il suspendit la toison. Ce Bélier fut changé, disent les Poëtes, en la constellation, qui en a retenu le nom. Les Mythologues assurent que l'on a nommé Bélier ce signe, parce que le Bélier est le symbole de la force, & qu'alors le Soleil commence à se montrer plus fort & plus chaud. D'autres croyent que le Bélier étant un des animaux consacrés à Mars, on en a donné le nom au signe du mois, où l'on commençoit à se mettre en campagne pour la guerre.

Il y en a qui prétendent que ce Bélier est celui, qui montra une fontaine à Bacchus, errant dans les déserts de Libye & pressé de la soif. On dit que ce sont les Égyptiens, qui ont donné le nom de Bélier au premier signe du Zodiaque; & cela, en l'honneur de Cham ou de Jupiter Ammon, que l'on représentoit avec des cornes de Bélier, pour marque de sa puissance. Cependant, cette constellation n'a pas seulement passé pour le signe de Jupiter Ammon, mais encore pour celui de Minerve. C'est ainsi que Virgile l'appelle; & c'est parce qu'il est le premier des signes, & qu'il conduit, pour ainsi dire, les autres, qu'on en a fait le signe de Minerve, déesse de la prudence & de la conduite; ce qui a fait dire à un Poëte:

Consilium ipse suum est Aries, ut Principe dignum est.

La figure du Bélier en Astronomie est ♈. Dans les ouvrages des Grecs, ses cornes sont plus tortillées en forme de volute.

Suivant l'Auteur d'un Mémoire, qui se trouve parmi ceux de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, le nom du signe du Bélier est dérivé de celui de Nephthali, un des enfans de Jacob; parce que Nephthali, qui signifie une biche, peut aussi signifier un mouton.

BÉLIER, *Aries*, (*a*) machine de guerre, qui étoit la plus usitée pour faire breche aux places assiégées. Les Grecs & les Romains se servoient de cette machine. On l'appelloit en Latin *Aries*, & κριὸς en Grec; ce qui signifie Bélier, parce que la partie, qui frappoit le mur, étoit ordinairement une tête de Bélier. Tous les Béliers, que nous voyons sur les monumens Romains, sont en cette forme.

On dispute sur l'origine de cet instrument de guerre. Plusieurs l'attribuent aux Carthaginois, qui, au siége de Cadis, voulant détruire une forteresse, qu'ils avoient prise, & n'ayant, ni les instrumens de fer, ni les machines nécessaires pour cela, prirent une poutre, la pousserent à force de bras, à coups redoublés, & parvinrent enfin, par ce moyen, à jetter à bas la forteresse. Après cela un charpentier de la ville de Tyr, nommé Péphasménos, instruit par

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 416. Tom. II. pag. 59. Ezech. c. 4. v. 2. c. 21. v. 22. Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 843. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 826, 827. Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. T. IV. pag. 136. & suiv.

cette première expérience, planta un mât, auquel il en pendit un autre, comme une balance, avec lequel, par la force des grands coups que le mât donnoit allant & venant, il abattit le mur de la ville de Cadis.

Cétras, Chalcédonien, fut le premier qui fit une base de charpenterie, portée sur des roues. Sur cette base, il fit un assemblage de montans & de traversans, dont il fit une hutte, dans laquelle il suspendit un Bélier; & il la couvrit de peaux de bœufs, afin de mettre en sûreté ceux, qui travailloient à battre la muraille. Depuis ce tems-là, cette hutte fut appellée une sortie à Bélier, à cause qu'elle n'avançoit que fort lentement. Ces sortes de machines ayant ainsi eu leur premier commencement, Polydien Thessalien leur donna la dernière perfection au siége, que le roi Amyntas mit devant Byzance; & il en inventa de plusieurs autres sortes, dont on se servoit avec beaucoup de facilité.

Athénée, dans son livre des Machines, dit que l'inventeur de la base de cette machine, fut Géras, Carthaginois. Il y a pourtant quelques Critiques, qui prétendent que les Grecs ayant mené Épéus au siége de Troye, ce fut lui qui inventa le Bélier pour abattre les murs de cette ville. Ce que l'on peut dire de plus certain, c'est que l'usage du Bélier est de la plus grande antiquité, puisque nous voyons que l'on s'en servoit dès le tems du prophéte Ézéchiël; & c'est vraisemblablement le plus ancien Auteur, qui fasse mention de cette machine.

Il y avoit différentes manières de faire aller le Bélier. La première c'étoit de le suspendre. Le Bélier suspendu étoit composé d'une poutre d'un seul brin de bois de chêne, assez semblable à un mât de navire, d'une longueur & d'une grosseur prodigieuses, dont le bout étoit armé d'une tête de fer fondu, proportionnée au reste, & de la figure de celle d'un Bélier; ce qui lui fit donner ce nom, à cause qu'elle heurtoit les murailles, comme le Bélier fait de sa tête tout ce qu'il rencontre. Ce Bélier devoit être d'une grosseur conforme à sa longueur. Vitruve donne à celui dont il parle, quatre mille talens de pesanteur; c'est-à-dire, quatre cens quatre-vingt mille livres; ce qui n'est pas exorbitant. Cette terrible machine étoit suspendue & balancée en équilibre, comme la branche d'une balance, avec une chaîne ou de gros cables, qui la soûtenoient en l'air, dans une espèce de bâtiment de charpente, qu'on faisoit avancer sur le comblement du fossé à une certaine distance du mur, par le moyen de rouleaux ou de plusieurs roues. Ce bâtiment étoit mis en sûreté contre le feu des assiégés par différentes couvertures, dont il étoit environné. Cette manière de faire agir le Bélier, paroît plus aisée, & ne demande pas de grandes forces mouvantes. Il n'en faut pas de considérables pour mouvoir tout corps suspendu en l'air, quelque pesant qu'il puisse être.

Mais, il n'est pas si aisé de

comprendre comment on faisoit le transport de ces Béliers; car, il ne faut pas s'imaginer qu'on pût trouver des poutres d'une si immense grosseur & d'une longueur si extraordinaire par tout où l'on en avoit besoin ; & il est certain que les armées ne marchoient jamais sans ces sortes de machines. M. le Chevalier Follard, au défaut de lumières, qu'il ne trouve point sur ce sujet dans les Écrivains de l'Antiquité, imagine qu'on transportoit la poutre Bélière sur un chariot à quatre roues d'une construction particulière, composé d'une charpente très-forte ; & la poutre suspendue court sur un fort montant, puissamment soûtenu de toutes les pièces de charpente, capables de résister aux plus grands efforts, le tout retenu & bandé par de fortes lames & des équerres de fer.

Une autre manière de faire aller le Bélier, c'étoit de le pousser à force de bras, sans le suspendre. On voit sur la colonne Trajane, les Daces, qui assiégent quelques Romains dans une forteresse, & poussent ainsi le Bélier à force de bras. Ils font aller le Bélier à découvert ; ensorte que tant le Bélier, que ceux qui le poussent, sont exposés aux traits des assiégés. Il étoit difficile qu'une machine, poussée à force de bras, fît un fort grand effet. Ils la poussent pourtant courageusement à découvert. Leurs compagnons Daces, pour nettoyer les remparts, & faciliter les efforts de la machine, tirent des fléches de tous côtés contre les assiégés. Ce qui fait croire que ces retranchemens étoient fort bas, c'est que la cavalerie Sarmate vient escarmoucher contre les assiégés. Les efforts des Daces furent inutiles.

Le Bélier, dont se servent les Romains sur l'arc de Sévère pour battre la place, est à couvert dans des maisons de bois. La breche qu'il a faite, est déjà si grande, que les assiégés capitulent & veulent se rendre à l'Empereur. Le Bélier représenté à un autre siége, qu'on voit encore sur l'arc de Sévère, est placé dans un lieu d'une structure singulière. On y monte par un dégré. Comme l'édifice, dans lequel est le Bélier, est plus élevé que les murs de la ville même, il y a des soldats, tant dans l'édifice, qu'au plus haut de son parapet ; & ceux-ci combattent avec avantage contre ceux de la ville, qui sont plus bas qu'eux, & qui, voyant la breche qu'a faite le Bélier, demandent à capituler. Il semble que le Bélier, dans ces deux images, alloit autrement que par libration. Il y avoit sans doute des machines ou des ressorts, qui le poussoient.

Apollodore donne trois autres formes de Bélier toutes différentes. Elles conviennent pourtant toutes en cela, que le Bélier est suspendu. Le premier Bélier passe au travers & dans le vuide d'une roue faite pour porter de l'eau sur le haut de la machine pour éteindre le feu, en cas que les assiégés l'y eussent mis. Le second Bélier est double & suspendu entre deux échelles. La troisième image, qui est une charpente haute & quarrée comme une tour, a un Bélier de

chaque côté. Apollodre donne encore plusieurs autres manières de suspendre le Bélier.

Il y a une autre manière de faire aller le Bélier dans le livre d'Athénée sur les machines, où le Bélier ne paroît pas suspendu, quoique retenu en l'air par des barres de fer ou de métal, qui font comme un arc. J'avoue pourtant, dit D. Bernard de Montfaucon, que s'il n'est pas suspendu, je ne comprends pas comment des forces mouvantes le peuvent faire aller dans cette situation.

Comme le Bélier étoit la machine la plus pernicieuse aux assiégés, on inventa bien des manières pour le rendre inutile. On lançoit du feu contre le toit, qui le couvroit, & contre la charpente qui le soûtenoit, pour la brûler avec le Bélier; à quoi on paroît avoir obvié au dernier Bélier de l'arc de Sévère, qui est dans un édifice de pierre. Pour amortir le coup du Bélier, on suspendoit des sacs de laine à l'endroit, où il devoit frapper. Au siége de Jotapate, Josephe, qui commandoit dans la ville, faisoit descendre par les murs des sacs pleins de paille, qui amortissoient les coups du Bélier. Cela retarda long-tems la prise de la ville, comme Josephe le raconte.

On opposoit au Bélier d'autres machines pour le rompre, lorsqu'il viendroit avec violence. Toute l'attention des assiégés étoit à rendre le Bélier inutile, ou du moins à en recevoir le moins de mal, qu'ils pouvoient. Josephe raconte une action surprenante d'un Juif, nommé Éléazar, qui, au siége de Jotapate, jetta une pierre d'une grandeur énorme sur la tête du Bélier, avec tant de violence, qu'il la détacha de la poutre & la fit tomber. Il sauta ensuite du mur en bas, alla prendre cette tête au milieu des ennemis, & la porta sur le mur; jusqu'à ce que perdant son sang & ses forces, il tomba en bas du mur avec la tête du Bélier.

Une autre manière de modérer l'impétuosité du Bélier, c'étoit de faire avancer hors du mur un certain fer, qui avoit des dents, & qu'on appelloit un loup, qui amortissoit la violence du Bélier, ou des poutres mobiles, qui se trouvoient à l'endroit, où le Bélier frappoit. Athénocle, selon Polyène, se voyant assiégé, fit, pour opposer au Bélier, des poutres de plomb, qu'on mit aux endroits, où le Bélier pouvoit porter. Par ce moyen, ajoûte Polyène, non seulement les coups étoient rabattus, mais les machines se cassoient.

BÉLISAMA, *Belisama*, (a) nom sous lequel les Gaulois adoroient Minerve. L'Antiquité ne nous apprend rien à ce sujet. En avoient-ils reçu le culte des Égyptiens par les Phéniciens ou par les Carthaginois, qui trafiquoient sur leurs côtes, ou ne le reçurent-ils que lorsque les Romains devinrent les maîtres de leur païs?

(a) Cæs. de Bell. Gall. L. VI. pag. 233. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 471. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. XVIII. pag. 183.

Quelle idée avoient-ils de cette déesse ? C'est ce qu'on ne sçauroit décider aujourd'hui. Ce que l'on sçait, c'est que cette déesse étoit nommée dans les Gaules Bélisama, & qu'on la regardoit comme l'inventrice des Arts.

Les Antiquaires croyent remarquer sur la colonne de Cussi, la Minerve Gauloise. Le casque, qu'elle porte, est orné d'une aigrette ; & la déesse est appuyée sur un tronc d'arbre, revêtue d'une tunique sans manches, sur laquelle est le manteau, nommé Péplum, qui lui couvre le corps. Elle a les pieds croisés, & la tête penchée sur sa main droite. Son attitude est celle d'une personne, qui rêve profondément. A cela près, elle ne ressemble en rien aux figures Grecques & Romaines de cette déesse, & n'a point d'égide comme celles-là.

Au reste, comme parmi les figures, qui sont représentées sur la colonne dont nous venons de parler, se trouve celle d'un homme, qui a les mains liées, avec un air triste & abattu, semblant attendre que le Druide vienne le frapper d'un coup mortel, & qui est sans doute le prisonnier qu'on alloit immoler ; il s'ensuit que ce n'étoit pas seulement à Ésus & à Teutatès, qu'on offroit des victimes humaines, qu'on en immoloit aussi aux autres dieux, & en particulier à Minerve, qui est sur ce monument.

Une Inscription, trouvée à Conserans, porte :

MINERVÆ
BELISAMÆ
Q. VALERIVS
MONVM.....

On donnoit aussi le nom de Bélisama à Junon, à Vénus & à la Lune. Ce mot veut dire reine du Ciel.

BÉLISTICHE, *Belistiche*, (a) Βελιστίχη, femme née sur les côtes de la Macédoine. Elle remporta le prix à une course de deux poulains, menés en main, en la 128e Olympiade. C'est pourquoi, on lui avoit érigé une statue à Olympie.

BÉLITARAS, *Belitaras*, (b) Βελιτάρας, (b) nom, que Dinon donne à celui, dont se servit Parysatis, femme d'Artaxerxe second, pour empoisonner Statira, sa belle-fille. Ctésias le nomme Mélantas.

M. Huet, ancien évêque d'Avranches, & un des plus sçavans hommes de l'Europe, croit que ce nom de Bélitaras est le même que celui de Bélitasar ou Baltasar, fort usité en Perse ; & que celui de Mélantas, que Ctésias donne à ce même homme, est encore le même, mais corrompu.

BÉLITES, *Belitæ*, (c) peuples Asiatiques, dont il est fait mention dans Quinte-Curse. Cet Auteur, le seul des Anciens, qui en ait parlé, les met au nombre des nations, dont étoit composée l'armée de Darius.

(a) Pauf. pag. 302.
(b) Plut. T. I. p. 1020.
(c) Q. Curt. L. IV. c. 12.

BÉLITTE, *Belitta*, Βελίττα, (*a*) un des parens d'Amisoque. Il avoit un ami, nommé Basthé, auquel il étoit fort attaché. Un jour, Bélitte le voyant terrassé à la chasse par un lion, & sur le point d'être dévoré, saute en bas de son cheval, & frappe la bête parderrière, pour l'obliger à tourner sur lui; & comme elle ne veut point lâcher prise, il lui met la main dans la gueule pour lui arracher même d'entre les dents son ami. Le lion irrité se jette sur l'un, après avoir assouvi sa rage sur l'autre; mais, Bélitte, en mourant, lui passe son épée au travers du corps, & venge du même coup la mort de son ami & la sienne. Pour éterniser cette action, on enferma par édit public ces deux amis dans un même tombeau, & on mit le lion auprès dans un tombeau séparé.

BÉLIZANA, *Belizana*, la même que Bélisama. *Voyez* Bélisama.

BELKIS, *Belkis*, nom de la reine de Saba, qui se rendit à la cour de Salomon.

BELLEROPHON, *Bellerophontes*, Βελλεροφόντης, (*b*) fils de Glaucus, naquit à Éphyre, autrement Corinthe, où regnoit alors son pere. Il étoit petit-fils de Sisyphe le plus sage & le plus prudent des mortels de son tems. Bellerophon s'appella d'abord Hipponoüs ou Hipponomus. Mais, ayant tué son frere ou quelque personne considérable de Corinthe, qui, selon quelques Auteurs, s'appelloit Bellerus, il fut nommé Bellerophon, comme qui diroit meurtrier de Bellerus. Cela l'obligea de se retirer à Argos, où Prœtus le reçut très-bien. Ce Prince fit la cérémonie de son expiation; car, suivant un ancien usage, il falloit que tout meurtre, même involontaire, fut expié.

Bellerophon avoit reçu des dieux en partage la beauté & une valeur aimable, qui le distinguoient du reste des hommes. C'est pourquoi, Antie, femme de Prœtus, ayant conçu une violente passion pour ce jeune Prince, le sollicitoit à tous momens d'y répondre. Bellerophon, qui n'avoit que des pensées pleines de piété & de sagesse, ne consentit point à son infame desir. Cette Princesse, outrée de ce mépris, eut recours à la plus noire de toutes les calomnies, & abordant son mari: » Seigneur, lui dit-elle, » il faut vous résoudre ou à périr » vous-même, ou à tuer Bellero» phon, qui a eu la folle pré» somption de lever les yeux sur » moi, & de vouloir me faire » violence. « Prœtus trop crédule se laissa prévenir par cette accusation, & entra dans une colère furieuse. Il ne voulut pourtant pas tuer ce Prince; car, il craignit

(*a*) Lucian. Tom. II. p. 89.

(*b*) Homer. Iliad. L. VI. v. 155. *& seq.* Virg. Æneid. L. II. v. 177, 178. Pauf. pag. 88. *& seq.* Strab. pag. 379, 630. Suid. Tom. I. pag. 548. Myth. par M. l'abb. Ban. Tom. VI. pag. 219, 220. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. pag. 18, 19. Tom. IV. pag. 629. Tom. VII. pag. 37. *& suiv.* 69. *& suiv.* Tom. VIII. pag. 318. *& suiv.* Tom. X. p. 119.

d'attirer sur lui la vengeance divine, s'il violoit l'hospitalité. Mais, déguisant son ressentiment, il l'envoye en Lycie, & lui donne pour le roi Iobate son beau-pere, des lettres bien cachetées, où il lui marque l'injure, qu'il a reçue, & le prie de le défaire d'un traître, qui a voulu le deshonorer.

Nous remarquerons en passant, que Prœtus offensé ne veut pas tuer son ennemi par respect pour l'hospitalité; & il ne fait pas difficulté de charger de ce meurtre le Roi son beau-pere, comme si ce crime étoit moins grand. Cela peint bien l'homme, qui veut obéir à sa religion, mais, qui veut aussi accorder avec elle ses passions, ses intérêts, ses vues. Eustathe prétend que ces lettres de Prœtus étoient des tablettes, où, au lieu de lettres, il y avoit des hiéroglyphes, des signes qui apprenoient au roi Iobate, le prétendu crime de Bellerophon & la vengeance, qu'il en vouloit prendre. C'est pourquoi, Homère appelle ces lettres σήματα, des signes. Quoiqu'il en soit, ce Poëte a grand soin de marquer quelle étoit la partie de la Lycie, qui fut le théatre des aventures de Bellerophon; & il ne la confond jamais avec l'autre, qui étoit plus voisine de la Phrygie, & de laquelle Pandare commandoit les troupes au siége de Troye; pendant que Glaucus & Sarpédon, petits-fils de notre héros, y avoient conduit les Lyciens des environs du Xanthe, comme le dit le même Poëte. Mais, reprenons l'histoire de Bellerophon.

Ce Prince, selon la remarque d'Homère, partit sous la conduite des dieux, toujours protecteurs de l'innocence & de la sagesse. Il arrive heureusement en Lycie, sur les rives du Xanthe. Le Roi le reçoit magnifiquement & avec toutes les démonstrations d'une véritable joie. Il le régale pendant neuf jours; & chaque jour il immole aux dieux un taureau, pour les remercier de son arrivée. Le dixième jour, il lui demande des lettres, que le Roi son gendre lui écrivoit, & il ne les a pas plutôt lues, qu'il ordonne à ce jeune Prince d'aller tuer un monstre épouvantable, appellé la Chimère, qui n'étoit pas de race mortelle, mais divine. Elle avoit la tête d'un lion, la queue d'un dragon, & le corps d'une chévre, & de sa gueule béante, elle jettoit des tourbillons de flammes & de feux.

Bellerophon, obéïssant aux signes, que les dieux lui envoyérent pour le conduire dans cette entreprise, tua ce monstre. Il combattit ensuite contre les belliqueux Solymes; & il avoua depuis que jamais il n'avoit vu un si furieux combat. Les Solymes vaincus, il alla contre les guerrières Amazones, & les défit. Le Roi de Lycie, voyant que la vertu de Bellerophon, triomphoit de tous les périls, & toujours résolu de le perdre, choisit les plus braves & les plus déterminés des Lyciens, & les mit en embuscade; mais, ces Braves ne revirent jamais leurs maisons. Le vaillant Bellerophon les tua tous.

Iobate, connoiſſant à ces grands exploits, qu'il étoit de la race des dieux, le retint, & lui donna ſa fille en mariage avec la moitié de ſon royaume pour dot. Les Lyciens, à l'exemple de leur Prince, lui donnérent en propre un grand parc, où il y avoit le plus beau vignoble du païs, des bois & des terres labourables. Bellerophon eut de cette Princeſſe trois enfans, Iſandre, Hippolochus & Laodamie. Jupiter, devenu amoureux de Laodamie, en eut Sarpédon. Mais, après que Bellerophon eut attiré ſur lui la haine des dieux, il s'abandonna à une ſi noire mélancolie, qu'il erra ſeul dans les déſerts, rongeant ſon cœur & évitant la rencontre des hommes. Car, le dieu Mars, inſatiable de combats & de meurtres, tua ſon fils dans une bataille contre les Solymes ; & Diane, qui fend les airs ſur un char d'argent, tua de ſes traits la princeſſe Laodamie. Des trois enfans de Bellerophon, il ne reſta donc qu'Hippolochus.

L'hiſtoire de Bellerophon eſt mêlée de fables, dont il faut donner une explication. Ces fables commencent à ce prétendu monſtre, appellé la Chimère. Selon Homère, la Chimère n'étoit pas de race mortelle, mais divine. Elle avoit la tête d'un lion, la queue d'un dragon & le corps d'une chévre ; & elle vomiſſoit de ſa gueule béante, des tourbillons de flammes & de feux. Héſiode, qui a fait auſſi la deſcription de ce monſtre, ajoûte qu'il étoit né de Typhon & d'Échidne, & qu'il avoit les trois têtes des animaux, qu'on vient de nommer. Lucréce, Virgile, Ovide & les autres Poëtes ont ſuivi Héſiode & Homère. On ne s'attend pas ſans doute que nous entreprenions de réaliſer un monſtre, dont le nom eſt devenu ſynonyme avec les êtres de raiſon, qui ne ſont eux-mêmes que de ſpécieuſes chimères. Nous n'avons pas beſoin non plus de prendre la choſe auſſi ſérieuſement que Lucréce, qui a voulu prouver, par de bonnes raiſons, que la Chimère ne ſubſiſta jamais. Car, comment pourroit-on croire, dit-il, qu'il y eût un être compoſé de trois natures, avec la tête d'un lion qui vomiſſoit des flammes, puiſque le feu conſume également les entrailles de tous les animaux ? Que ſi on vouloit ſoûtenir, continue ce Poëte, que la terre, encore nouvelle & dans une vigoureuſe fécondité, a pu produire de pareils monſtres, qui nous empêchera de croire qu'elle a pu former auſſi des fleuves d'un or liquide, des arbres dont les feuilles & les fruits étoient des pierres précieuſes, & des hommes capables de traverſer les mers, ſans autre ſecours que leurs forces & leur agilité ? Voilà, ſelon M. l'abbé Banier, ce qu'on peut appeller de la Phyſique en pure perte.

Il faut donc chercher quel a pu être le fondement de cette fiction ; & heureuſement les Mythologues, tant anciens que modernes, ne manquent pas de conjectures ſur ce ſujet. Pour épargner un détail ennuyeux, nous ne rapporterons que les plus raiſonna-

bles; car, on ne se rendroit pas sans doute au témoignage de Plutarque, qui dit qu'il y avoit une roche sur le sommet d'une montagne de Lycie, qui réfléchissoit les rayons du Soleil dans la plaine avec tant de vivacité, que les campagnes voisines & les herbes en étoient desséchées; & que Bellerophon, ayant fait fendre & couper ce rocher, diminua l'effet de cette incommode réverbération; ce qui fit dire qu'il avoit détruit la Chimère. On seroit aussi peu favorable à une autre explication de Nicandre de Colophon, qui prétend que par la Chimère on avoit voulu désigner les rivières & les torrens, qui, dans l'hiver, coulent avec rapidité, ravagent les campagnes, & dont les replis tortueux ressemblent à la queue d'un dragon; & que la victoire de Bellerophon, qui tue le monstre à coups de fléche, marque les rayons du Soleil, qui, pendant les chaleurs de l'été, desséchent les torrens, & font rentrer les rivières dans leur lit.

La conjecture de ceux, qui ramenent cette fable à la morale, ne mérite pas plus de croyance, que l'explication physique de Nicandre; & on aura de la peine à croire qu'elle n'ait été inventée que pour nous apprendre qu'il faut travailler sans cesse à éteindre le feu de nos passions, qui, semblables à des lions rugissans, nous font une guerre continuelle, s'insinuent comme des serpens dans les plis les plus cachés de l'amour propre, & comme des chevres, qui broutent l'herbe, détruisent sans ressource le repos & la tranquillité de l'ame.

Comme, selon Homère, Iobate, obligea Bellerophon à combattre les Solymes, les Amazones & les Lyciens eux-mêmes, qui s'étoient mis en embuscade pour le surprendre, Ttetzès, sur l'autorité de Carystius, a cru qu'on avoit composé la Chimère sur le caractère de ces trois sortes d'ennemis. Les Solymes, gens courageux, sont comparés aux lions; les Amazones, qui firent moins de résistance, & qui se tenoient peut-être sur des lieux escarpés, sont regardées comme des chévres; & les Lyciens, cachés pour surprendre le héros, comme des serpens. Le sçavant Bochart, qui avoit bien jugé qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'on eût composé un monstre des trois ennemis, que Bellerophon défit en des lieux & en des tems différens, & qui sçavoit qu'Homère n'avoit parlé de ces trois expéditions, qu'après que ce héros eut vaincu la Chimère, a recours à une autre conjecture, qui, pour être plus ingénieuse, n'est peut-être pas mieux fondée. Comme cet Auteur croyoit avoir trouvé des vestiges de la langue Phénicienne dans plusieurs parties de la Gréce & de l'Asie mineure, il prétend que par la Chimère, on a désigné les trois chefs de l'armée des Solymes, Argus, Arsalus & Trosibius, dont les noms, dans la langue des Phéniciens, répondoit aux trois animaux, qui formoient le monstre. Le premier veut dire un lion; le second un chevreuil;

& le troisième, la tête d'un serpent. On peut dire aussi, ce qui revient au même, que c'étoient les trois divinités principales de ce peuple, dont les noms étoient ceux des animaux qu'on portoit dans les enseignes militaires. Dans le premier bataillon, le drapeau avoit un lion; celui du second, un chevreuil; & celui du troisième, un dragon. Mais, où trouvera-t-on ces trois divinités Phéniciennes, sur lesquelles toute l'Antiquité garde un profond silence?

Agatarchide de Cnide fournit une explication, qui paroît d'abord très-spécieuse. Amisodar, dit-il, roi d'une partie de la Lycie, avoit une femme, nommée la Chimère, dont les deux freres s'appelloient le Lion & le Dragon. Ces deux Princes, s'étant emparés de plusieurs postes importans, faisoient passer au fil de l'épée tous ceux, qui tomboient entre leurs mains, & causoient beaucoup de ravages dans les terres de leurs voisins. Leur grande union avec leur sœur avoit fait dire que c'étoient trois corps sous une même tête, comme on l'avoit publié de ces trois princes d'Épire, qu'Hercule défit sous le nom du monstrueux Géryon. Iobate, incommodé des courses que ses deux freres faisoient dans ses États, envoya contr'eux Bellerophon, qui en délivra le païs; & on dit, à cause de cela, qu'il avoit vaincu la Chimère. Homère, dans un endroit cité par Apollodore, pouvoit avoir donné lieu à cette explication, lorsqu'il nous append que la Chimère avoit été élevée par Amisodar. Mais, outre que le passage de cet Auteur ne se trouve, ni dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée, il est certain qu'il n'en dit pas un mot dans le sixième Livre, où il rapporte fort au long les aventures de Bellerophon.

Ce sera donc en suivant Strabon, Pline, Servius & d'autres anciens Auteurs, que nous allons établir ce qu'on peut raisonnablement penser de cette fable. La partie de la Lycie, où regnoit Iobate, & qui s'étendoit le long du fleuve Xanthe jusqu'à la mer, étoit remplie de montagnes, couvertes de bois & de pâturages. Le Cragus seul avoit huit sommets, sur un desquels, suivant Strabon, il y avoit une ville, qui portoit le nom de cette montagne. Sur un autre sommet, qu'on nommoit la Chimère, ainsi que le rapporte Pline, étoit un Volcan, qui ne s'éteignoit jamais. Pline ajoûte que c'étoit sur l'autorité de Ctésias, qu'il parloit du Volcan du mont Chimère. Cependant, dans l'endroit de Ctésias, rapporté par Photius, où il est parlé de ce même Volcan, on ne trouve point le nom du mont Chimère. L'un des deux a sans doute mal copié cet Ancien.

Quoiqu'il en soit, ces montagnes de Lycie, suivant les mêmes Écrivains, étoient remplies de lions, de chévres sauvages & de serpens, qui faisoient beaucoup de ravages dans le vallon & les prairies, qui s'étendoient le long du Xanthe jusquà la mer, & empêchoient qu'on n'y conduisît les

troupeaux. Iobate, pour exercer la valeur du jeune Bellerophon, dans un tems où l'héroïſme conſiſtoit à purger la terre preſque par tout couverte de forêts & de bêtes féroces, ou pour ſatisfaire ſon gendre, qu'il craignoit, & qui lui demandoit la mort de ce Prince, le chargea de cette difficile expédition. Bellerophon donna la chaſſe à tous ces animaux, en nettoya le païs, & rendit utiles les pâturages de ces montagnes & des plaines voiſines. Servius, ſur ce vers de Virgile:

Flammiſque armata Chimera,

donne à cette fable la même explication, que celle qu'on vient de rapporter. Il faut ajoûter que c'étoient principalement les chévres de cette montagne, qui lui avoient fait donner le nom de Chimère, puiſque ce mot eſt compoſé de deux autres, qui ſignifient une chévre née pendant l'hiver.

L'hiſtoire d'Hercule, qui vivoit à peu près dans le tems de Bellerophon, ne laiſſe guere lieu de douter que cette explication de la fable de la Chimère ne ſoit la véritable & la ſeule à laquelle il faille s'arrêter. Cette expédition reſſemble trop aux travaux de ce héros, ſur tout à ce qu'il fit pour nettoyer les marais de Lerne, remplis de ſerpens & d'autres bêtes venimeuſes, pour ne pas croire que la Chimère & l'Hydre ont la même origine. Car, encore une fois, de pareils monſtres ne ſubſiſtérent jamais; & il en faut chercher de réels, qui cauſoient véritablement dans ce tems-là des déſordres parmi les troupeaux & même parmi les hommes. Ce fut ſans doute après un ſervice ſi important qu'Iobate donna ſa fille en mariage à Bellerophon; car, nous ne croyons pas qu'il faille arranger les événemens de la vie de ce héros, comme a fait Homère, qui conte ſes aventures tout de ſuite, & ne lui fait épouſer la fille du roi de Lycie, qu'après tous ſes combats, puiſque, ſelon la remarque de M. l'abbé Banier, lorſqu'il fit la guerre aux Solymes, il avoit déjà de cette Princeſſe un fils, qui l'y ſuivit, & qui y fut tué.

Nous obſerverons ici que le roi Iobate ne ſe contenta pas de faire épouſer ſa fille à Bellerophon; mais, qu'il lui donna en même tems la moitié de ſon royaume. Voilà ce que fait la vertu. Bellerophon devient le gendre du Prince, qui avoit fait tous ſes efforts pour le faire périr. L'hiſtoire de Joſeph en Égypte a bien du rapport avec celle de Bellerophon.

Homère dit que le dixième jour, Iobate demanda à Bellerophon les lettres, que Prœtus lui envoyoit. C'étoit une politeſſe des Anciens pour leurs hôtes, de ne leur demander que le dixième jour de leur arrivée, le ſujet qui les amenoit. En le demandant dès le premier jour, ils auroient craint de leur donner lieu de croire qu'ils avoient de l'impatience de les voir partir.

Le Poëte finit par rapporter qu'après que Bellerophon ſe fut

attiré la haine des dieux, il se livra à une si noire mélancolie, qu'il erra seul dans les déserts, rongeant son cœur & évitant la rencontre des hommes. Il ne dit point ce qui lui avoit attiré la haine des dieux. Seroit-ce, comme l'a remarqué Madame Dacier, qu'il fut plus facile à ce Prince de conserver son innocence, pendant qu'il étoit persécuté, que dans la prospérité, & que l'orgueil le perdit? Nous croirions plutôt que, comme Homère raconte en cet endroit, la mort d'Isandre & celle de Laodamie, il a voulu nous faire entendre que la perte de ces deux enfans l'avoit rendu inconsolable, & qu'il avoit abandonné le soin des affaires à son fils Hippolochus pour chercher une retraite.

Voilà ce qu'on peut dire de plus raisonnable au sujet de Bellerophon. Nous nous sommes principalement attachés à Homère, qui rapporte cette histoire dégagée de la plûpart des fictions, que ceux qui sont venus après lui, y ont ajoûtées. Ainsi, nous n'avons point parlé du Pégase, ce cheval fameux, qui fut dressé par Minerve elle-même, qui le donne à ce héros, & qui fut cause de sa mort. Car, ce Prince, dit-on, monté sur Pégase, ayant voulu s'élever jusqu'au ciel, un taon piqua le cheval, & le héros se tua en tombant. On ajoûte que Pégase prit alors sa place parmi les constellations, où l'Aurore l'employe le matin pour ouvrir les barrières du jour. 1.° Tout cela n'est qu'un épisode, dont Homère n'a rien dit; & ce ne fut que dans la suite que Pindare publia le premier cette fiction. Hésiode, qui parle du cheval Pégase, ne dit pas que Bellerophon s'en fût servi. 2.° Pégase, selon M. l'abbé Banier, n'étoit point un cheval, mais un vaisseau, qui en portoit la figure sur sa proue. 3.° Quand Hygin dit que Bellerophon étoit fils de Neptune, il prouve clairement qu'on le regardoit, non comme un cavalier, mais comme un célebre navigateur, qui étoit venu par mer d'un païs éloigné.

Cette fable d'Hygin en enfanta une autre, ou du moins elle en fut une suite. Bellerophon, au rapport de Plutarque, étant mécontent d'Iobate, qui l'avoit exposé à tant de dangers, pria, dit-on, Neptune son pere de le venger. Après cette priere, les flots de la mer le suivirent & inondérent tout le plat-païs. Les Lyciens, qui se voyoient perdus sans ressource, le supplièrent de vouloir bien appaiser le dieu courroucé. Mais, ce Prince étant insensible à leurs larmes, les femmes Lyciennes se présentérent devant lui d'une manière peu décente, & l'obligérent enfin à retourner du côté de la mer, & les flots se retirérent. Cette fiction, inconnue à Hésiode & à Homère, & qui s'accorde si mal avec les marques éclatantes de reconnoissance, qu'Iobate avoit données à Bellerophon, ne signifie sans doute autre chose, sinon que la mer ayant inondé la basse Lycie, ce héros y fit élever une digue, qui arrêta le débordement, à l'exemple

d'Hercule,

d'Hercule, qui fit un ſemblable ouvrage ſur les rivages de Troye, que la mer avoit inondés.

Terminons cet article, en diſant avec Bochart, que le nom de Bellerophon paroît composé de deux mots Hébreux, *Baal-haroum*, *Magiſter* ou *Præfectus jaculatorum;* le maître ou le chef des archers. Nous pouvons ajoûter que le nom d'Hipponoüs, qu'il portoit avant le meurtre, qui l'obligea de ſortir de Corinthe, lui avoit ſans doute été donné, parce qu'il avoit exercé l'art de dompter les chevaux.

Quoique Bellerophon eût quitté Corinthe, où il ne revint jamais, cette ville ſe faiſoit pourtant honneur de lui avoir donné la naiſſance; & on le trouve ſur ſes médailles avec la Chimère. Elle y paroît avec une tête de lion. Sur le milieu du corps s'éleve une tête de chévre, & la queue eſt terminée par celle d'un ſerpent. Bellerophon paroît au milieu des airs, monté ſur Pégaſe & près de porter au monſtre le coup mortel. Nous avons encore une pierre gravée par les ſoins de M. Maffei, ſur laquelle paroît de même Bellerophon dans les airs, ſur le cheval Pégaſe, dardant ſon javelot contre la Chimère. Elle a auſſi une tête de lion; celle de chévre s'éleve ſur ſon dos, & ſa queue ſe termine en une groſſe tête de dragon. Une autre pierre, donnée par Licéti, repréſente le même combat; mais, la Chimère ne paroît être qu'un lion. Du moins la petiteſſe de la pierre empêche qu'on n'y remarque autre choſe.

Il faut fixer maintenant, autant qu'il eſt poſſible, le tems où vivoit Bellerophon, rien n'étant plus prope à éclaircir les Antiquités de ce tems-là, que la véritable époque de ce fameux héros.

RECHERCHES

ſur le tems où a vécu Bellerophon.

Les Chronologiſtes anciens & modernes, perſuadés que Bellerophon avoit été expié du meurtre qu'il avoit commis, par Prœtus, roi d'Argos, ont été obligés d'avancer qu'il vivoit long-tems avant Perſée, qui n'étoit que le petit-neveu de Prœtus; & leur opinion étoit généralement reçue, lorſque M. Fréret & M. l'abbé Banier, ayant examiné cette queſtion dans le même tems, & ſans s'être communiqué leurs idées, apportérent à l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres deux diſſertations, dans leſquelles ils prouvérent l'un & l'autre par les ſynchroniſmes & les généalogies, que les Auteurs anciens nous ont conſervés, que Perſée étoit antérieur de pluſieurs années à Bellerophon; que le premier vivoit à la cinquième génération avant le ſiége de Troye, pendant que le ſecond n'étoit éloigné de cette époque que de deux générations, & même moins; & que delà il falloit néceſſairement conclure que le Prince, chez qui ſe retira Bellerophon, pour être expié de ſon crime, n'étoit pas le roi d'Argos, qui avoit détrôné Acriſe ſon frere. Nous eſpérons que le réſultat de ces deux diſſertations ſatisfera le Lecteur ſur le véritable tems au-

quel ont vécu les deux Héros, dont il s'agit.

A ne prendre la ſucceſſion des rois d'Argos que depuis Danaüs, duquel deſcendoit Perſée, juſqu'à la priſe de Troye, on trouvera dix générations, & Perſée à la cinquième. Or, cinq générations, en en comptant trois pour cent ans, avec Hérodote, font cent ſoixante-ſix ans. Pour rendre la choſe plus ſenſible, joignons la liſte de ces générations avec celle des rois d'Athènes, en ſuppoſant ſeulement, ce qui ne doit pas paroître extraordinaire, que les regnes ne ſont pas entièrement égaux en durée des deux côtés, & que quelquefois l'un enjambe ſur l'autre.

Rois d'Argos.	Rois d'Athènes.
Danaüs.	Erichthonius.
Lyncée.	Pandion I.
Abas.	Érechthée.
Acriſe & Prœtus.	Cécrops II.
Danaé & Perſée.	Pandion II.
Électryon & Sthénélus.	Égée.
Euryſthée & Hercule.	Théſée.
Atrée & Thyeſte.	Mneſthée.
Agamemnon.	Démophoon.

Il eſt donc évident, s'il y a quelque choſe de certain dans l'hiſtoire de ces tems reculés, que Perſée vivoit environ cent ou cent vingt ans avant la guerre de Troye.

M. Fourmont, dans ſes réflexions critiques ſur les hiſtoires des anciens peuples, ne met entre Perſée & la guerre de Troye que quatre-vingts ans. Mais, il eſt obligé, pour prouver cette prétention, de dire que les ſucceſſeurs d'Acriſe juſqu'à la guerre de Troye, qu'il eſt forcé de reconnoître comme tous les Chronologiſtes, ou avoient regné pluſieurs enſemble, ou n'avoient regné que peu de tems. M. Fréret, dans ſes recherches Chronologiques ſur l'hiſtoire de Lydie, croit que du commencement du regne de Perſée juſqu'à la priſe de Troye, il y a ſoixante-dix-huit ans. Enfin, le Chronographe Apollodre prétend que Prœtus, grand oncle de Perſée, vivoit cent quatre-vingt-ſept ans avant cette époque. Pour nous, nous penſons, avec M. l'abbé Banier, qu'en réduiſant les regnes de ſes ſucceſſeurs à leur juſte valeur, on ne peut pas admettre entre ce héros & la guerre de Troye, ni plus ni moins d'eſpace que celui que nous y mettons. Mais, quelque ſentiment qu'on ſuive, il eſt conſtant que Perſée a précédé Bellerophon de pluſieurs années, puiſque celui-ci ne vivoit que quarante ou quarante-cinq ans

avant la prise de Troye; c'est ce qu'il faut prouver.

Glaucus & Sarpédon, ses deux petits-fils, commandoient les Lyciens au siége de cette ville, comme le dit Homère. C'est ce même Glaucus, qui raconte à Dioméde les aventures de Bellerophon, son grand-pere, & qui ajoûte que son pere Hippolochus vivoit encore dans le tems qu'il étoit parti pour cette guerre. Il n'y a donc pas tout-à-fait deux générations complettes entre Bellerophon & la guerre de Troye, puisque son fils n'étoit pas encore mort; & voilà pourquoi nous ne mettons qu'une distance de 40 ou 45 ans. Il résulte de cette même conversation entre Dioméde & Glaucus, d'autres preuves du fait, que nous avançons. Ces deux Princes s'étant reconnus, Dioméde, dit qu'il avoit oui raconter à son pere Tydée, que Bellerophon avoit été à la cour d'Œnée, roi de Calydon. Cet Œnée étoit son grand-pere, comme Bellerophon l'étoit de Glaucus. Ainsi, les deux ayeux vivoient deux générations avant la guerre de Troye. Le synchronisme d'Œnée en donne plusieurs autres; c'est-à-dire, tous les Princes, qui allérent à la chasse du sanglier de Calydon, Méléagre, Idas, Lyncée, Castor & Pollux, Thésée & tant d'autres, qui ne vivoient tous qu'une génération avant la prise de Troye. Que si les autres aventures de Bellerophon, excepté ce voyage chez Œnée, ne se trouvent pas mêlées avec celles des héros de son siécle, c'est qu'il avoit quitté fort jeune la Gréce, pour se retirer en Lycie.

Si on vouloit parcourir les différentes branches des familles de ce tems-là, on trouveroit encore une foule de témoignages, qui prouveroient la même vérité. Pausanias dit que Médée, en abandonnant le séjour de Corinthe, que l'infidélité de Jason lui avoit rendu odieux, laissa la couronne à Sisyphe. Médée & Jason étoient donc contemporains du grand-pere de Bellerophon; & par conséquent ce Prince ne vivoit que vers le tems du voyage des Argonautes, dont Jason étoit le chef; c'est-à-dire, peu d'années avant le siége de Troye. Le même Pausanias dit encore que Bellerophon, avant que de quitter la Gréce, étoit allé à Trœzène, pour demander en mariage Œthra, fille de Pithée, qui, peu de tems après, devint mere de Thésée. Bellerophon vivoit donc du tems de Pithée & d'Égée.

On pourroit encore rapprocher davantage ce Prince de cette époque. Éole, son bisayeul, avoit entr'autres filles, Alcyone, femme de Ceyx, roi de Trachine. Or, Ceyx, suivant tous les Anciens, étoit contemporain d'Hercule, qu'il reçut à sa cour, & l'expia du meurtre, qu'il avoit commis. Alcyone étoit donc grand'tante de Bellerophon, lequel, par conséquent n'a dû naître, que vers les dernières années d'Hercule, ou même après la mort de ce héros. Enfin, pour abréger des synchronismes, qui nous meneroient trop loin, il suffit de faire remarquer que Strabon dit que les Amazones

firent la guerre à Priam & à Bellerophon, du tems de la guerre de Troye. Or, le tems de Priam est fort connu, puisque ce Prince commença à regner après la première prise de cette ville par Hercule, de laquelle parle sans doute Strabon, dans l'endroit qu'on vient de rapporter.

Mais, dira-t-on, si Bellerophon est postérieur de tant d'années à Persée, quel est donc le Prœtus, qui le reçut, & l'expia du meurtre, qu'il avoit commis à Corinthe ? Pour répondre à cette question, il suffiroit de dire que quand l'Histoire ne parleroit d'aucun autre Prœtus, que du grand oncle de Persée, il seroit toujours infiniment plus probable que Bellerophon lui est postérieur d'un grand nombre d'années, qu'il ne l'est que celui, qui l'expia, étoit le roi d'Argos, qui détrôna son frere Acrise. M. Fréret, dans sa dissertation, au lieu d'un Prœtus postérieur au roi d'Argos, en trouve deux ; sur quoi, on peut consulter Pausanias. On objectera qu'Homère, parlant de Prœtus, qui expia Bellerophon, dit qu'il étoit un des plus puissans princes d'Argos. Mais, on peut répondre 1.° Que ce Poëte ne lui donne point la qualité de Roi, 2.° Que par Argos, il n'entend pas la ville de ce nom, mais la Gréce en général ; ce qui lui est assez ordinaire, ainsi qu'à Virgile. Car, on ne niera pas que, quand ce dernier Poëte dit qu'on ne prendra jamais Troye, qu'on ne retourne auparavant à Argos :

Nec posse Argolicis exscindi Pergama telis,
Omina ni repetant Argos.

le mot *Argolicis* ne soit pris là pour tous les Grecs, & celui d'*Argos* pour la Gréce en général.

Il est étonnant que ces preuves n'aient pas été saisies pas les Sçavans des deux derniers siécles, qui ont fait tant d'heureuses découvertes dans la Chronologie ; mais, nous avons déjà marqué la source de leur erreur. Ils connoissoient Prœtus, frere d'Acrise, comme un prince très-célebre dans l'Histoire de ce tems-là. Les aventures de Bellerophon leur ont paru liées à son regne. Ce Prœtus étoit incontestablement grand-oncle de Persée ; de-là ils ont conclu que ce héros n'avoit vécu que deux générations après Bellerophon ; mais, ils devoient s'appercevoir en même tems que ce même Persée étoit bisayeul d'Hercule, plus connu encore que Bellerophon & Persée. Hercule vivoit une génération avant la guerre de Troye. Ainsi, son bisayeul regnoit quatre générations avant cette guerre. Bellerophon n'étoit que le grand-pere de Glaucus & de Sarpédon, qui assistérent à la prise de cette ville. Il ne devoit donc précéder cette époque que d'une génération.

BELLERUS, *Bellerus*, frere de Bellerophon, qui le tua par mégarde. Il est aussi appellé Pirrène.

BELLE-SŒUR, est un terme, qui comprend ce que les Grecs séparoient en deux, & qu'ils appelloient γάλως, & εινάτηρ. Γάλως

est la sœur du mari, ἐνάτηρ est la femme du mari.

BELLES-LETTRES. *Voyez* Lettres.

BELLICA, *Bellica*, étoit à Rome le nom d'une petite colonne, placée vis-à-vis le temple de Bellone, & contre laquelle le héraut d'armes avoit coûtume de lancer une pique, lorsqu'au nom du peuple Romain, il avoit déclaré la guerre à quelque nation.

BELLICIA MODESTA, *Bellicia Modesta*, (*a*) vierge vestale, qu'on voit représentée sur un monument dans l'Antiquité expliquée par D. Bernard de Montfaucon. Elle n'a point de voile; mais, sa tête est ornée d'une bande, qu'on appelloit *infula*.

BELLIENUS [L.], *L. Bellienus*, (*b*) préteur d'Utique, du tems de Bocchus, roi de Mauritanie, environ l'an de Rome 650.

BELLIÉNUS, *Bellienus*, (*c*) oncle de Catilina. Suivant Asconius Pédianus, il fut envoyé par le dictateur Sylla, pour massacrer Lucrétius Ofella, qui avoit osé briguer le Consulat contre la défense de ce redoutable Magistrat. A ce meurtre, tout le peuple s'émut. On saisit Belliénus, & on l'amena aux pieds de Sylla. *Laissez-le aller en liberté*, dit le Dictateur; *il n'a fait qu'exécuter mes ordres*. Cela se passoit l'an de Rome 671 & 81 ans avant J. C. Nous devons remarquer que Plutarque, sans nommer celui, qui tua Lucrétius Ofella, dit qu'il le fut par un Centurion.

Dans la suite, Belliénus fut condamné à mort, pour avoir exécuté un tel ordre. Ce fut lorsque César condamna, comme coupables de meurtres ceux qui avoient tué les proscrits, pour obéir au commandement de Sylla.

BELLIÉNUS [L.], *L. Bellienus*. (*d*) Cicéron parle de ce Romain dans ses Philippiques. Il nous apprend qu'on avoit mis le feu à sa maison, à la mort de César, & que cette maison fut réduite en cendres.

BELLIÉNUS, *Bellienus*, (*e*) fils d'un esclave de Démétrius, au témoignage de Cicéron. Ce Belliénus, étant à Intimélie, avec la garnison de cette place, se laissa séduire par quelque somme d'argent, & se saisit d'un certain Domitius, hôte de César, & de noble condition, qu'il étrangla. Ce meurtre alluma la guerre entre les citoyens partagés en deux factions. Il fallut que Cicéron y allât au travers des neiges, avec quatre cohortes, pour appaiser la sédition.

BELLIGENE, *Belligenus*, (*f*) nom d'un homme, qui, dans la Sicile, avoit engagé Méricus à se déclarer en faveur des Romains. Pour récompense, on lui décerna quatre cens arpens de terre dans cette province.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 63.
(*b*) Sallust. in Jugurgt. c. 68.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 48, 49, 413, 414.
(*d*) Cicer. Philip. 2. c. 93.
(*e*) Cicer. ad Amic. L. VIII. Epist. 15.
(*f*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 21.

BELLINUS, *Bellinus*, ou Bélénus. *Voyez* Bélénus.

BELLINUS, *Bellinus*, Βελλῖνος, (*a*) Préteur des Romains. Il eut le malheur d'être pris par des Pirates, étant vêtu de sa robe de pourpre, avec ses domestiques & les Licteurs qui portoient les faisceaux devant lui. Les Pirates les emmenérent tous prisonniers.

BELLIUS, *Bellius*, employé pour Duellius. *Voyez* Duellius.

BELLOCASSES, *Bellocassi*, (*b*) peuples des Gaules; mais, ils ne sont guere connus. Aussi les sentimens sont-ils fort partagés sur leur véritable position. Il y en a qui veulent que ce fût la même nation que les Vérocasses. D'autres les placent sur les bords de la Seine; d'autres, à l'extrêmité de la Gaule Armorique; d'autres enfin dans ce qu'on appelle à présent le territoire de Cassel dans le comté de Flandre.

BELLONAIRES, *Bellonarii*, nom donné aux prêtres de Bellone. Il en est parlé à l'article de cette déesse. C'étoient les mêmes que les Fanatiques. *Voyez* Fanatiques.

BELLONE, *Bellona*, Ἐνυὼ, (*c*) déesse, qui présidoit à la guerre. On la confond quelquefois avec Pallas. Cependant, dans la bonne Mythologie, elles sont souvent distinguées l'une de l'autre. En effet, Hésiode dit que Bellone étoit fille de Phorcys & de Céto, ce qu'on n'a jamais dit de Minerve. Varron ajoûte qu'elle étoit sœur de Mars, & qu'on la nommoit anciennement Duellione. Il y a même des Auteurs, qui la font sa femme; d'autres, sa mere. Selon Saint Augustin, elle étoit sa sœur & sa femme tout ensemble. On en trouve encore qui disent qu'elle étoit sa fille; d'autres, sa nourrice. Il ne paroît pas qu'aucun de ces sentimens ait prévalu sur les autres. Mars étant appellé Ényalius, cela pourroit favoriser l'opinion de ceux, qui prétendent que Bellone, ou Ényo selon les Grecs, étoit sa mere.

Quoiqu'il en soit, les Poëtes, à l'envi, la dépeignent comme une divinité guerriere, qui préparoit le chariot & les chevaux de Mars, lorsqu'il partoit pour la guerre, ainsi qu'on le voit dans Stace. Cette Déesse, selon Virgile, armée du fouët, excitoit les guerriers dans les combats:

Et scissâ gaudens vadit discordia pallâ,
Quam cum sanguineo sequitur Bellona flagello.

Lucain s'explique ainsi à cette occasion:

Sanguineum veluti quatiens Bellona flagellum.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 631.

(*b*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. pag. 352.

(*c*) Strab. pag. 535. Pausf. pag. 14. Virg. Æneid. L. VIII. v. 702, 703. Juven. Satyr. 4. v. 123, 124. Myth. par M. l'abb. Ban. Tom. I. pag. 344. Tom. III. pag. 220, 221. Tom. IV. pag. 12. & suiv. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 125, 126. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 200. T. V. p. 62. T. XVIII. p. 179.

On repréſentoit encore Bellone, les cheveux épars, tenant une torche à la main :

Ipſa facem quatiens, ac flavam ſanguine multo

Sparſa comam, medias acies Bellona pererrat.

Cette Déeſſe avoit un temple à Rome dans la neuvième région, près de la porte Carmentale ; & c'étoit dans ce temple, que le Sénat donnoit audience aux ambaſſadeurs, auxquels il n'étoit pas permis d'entrer dans la ville, de même qu'aux généraux, qui revenoient de la guerre. A la porte étoit une petite colonne, qu'on nommoit la guerrière, contre laquelle on jettoit une lance, toutes les fois qu'on déclaroit la guerre.

Bellone, ſelon Servius, avoit ſon rang parmi les dieux, qu'il nomme communs ; & elle étoit regardée comme égale en puiſſance à Mars, dieu de la guerre. Les prêtres de Bellone, nommés Bellonaires, recevoient leur ſacerdoce par des inciſions qu'on leur faiſoit à la cuiſſe, & dont ils recevoient le ſang dans la paume de la main ; ainſi qu'il eſt rapporté dans Tertullien. Mais, Élien Lampridius, dans la vie de Commode, dit que c'étoit au bras que ſe faiſoit cette inciſion. Ces malheureux, après avoir ainſi tiré leur ſang par ces cruelles inciſions, en faiſoient un ſacrifice à cette Déeſſe. Il paroît que dans la ſuite, cette cruauté n'étoit que ſimulée. Ces Prêtres étoient des fanatiques, qui, dans leurs anthouſiaſmes, prédiſoient la priſe des villes, la défaite des ennemis, & n'annonçoient que ſang & carnage ; ce qui fait dire à Juvénal :

Sed ut fanaticus œſtro

Percuſſus, Bellona, tuo divinat, &c.

Le culte de Bellone, quoique célebre à Rome, l'étoit beaucoup davantage en Cappadoce, ſur tout à Comane. Il y avoit deux villes principales de ce nom ; l'une dans la Cappadoce, & l'autre dans le royaume de Pont. Elles étoient l'une & l'autre conſacrées à cette Déeſſe, & obſervoient à peu près les mêmes cérémonies, dans le culte qu'elles lui rendoient. Le temple, qu'elle avoit à Comane de Cappadoce, doté de beaucoup de terres, étoit deſſervi par un grand nombre de miniſtres, ſous l'autorité d'un Pontife, homme d'un grand crédit, & d'une telle conſidération, qu'il ne voyoit que le Roi au-deſſus de lui, & on le prenoit, pour l'ordinaire, dans la famille Royale. Sa dignité étoit à vie. Strabon, qui parle du culte, que les Cappadociens rendoient à cette Déeſſe, dit qu'au tems qu'il voyagea dans ce païs, il y avoit plus de ſix mille perſonnes, tant hommes que femmes, conſacrés au ſervice du temple de Comane.

Bellone paroît ſur quelques monumens & ſur les médailles des Bruttiens avec Mars, armée d'une pique & d'un bouclier. Mais, il eſt très-difficile de la diſtinguer de Pallas, avec laquelle elle eſt ſouvent confondue, comme nous l'a-

vons déjà dit au commencement de cet article.

On assure qu'il y avoit à Rome des particuliers, qui immoloient à Bellone des victimes humaines, & qu'il fallut, pour les abolir, que les loix s'armassent de toute leur autorité.

BELLORIX, *Bellorix*, (a) nom qu'on lit sur une Inscription trouvée à Langres en 1673.

APOLLINI IVLIA
BELLORIX
ABREX TVB
OGI. F. EX. VO
TO SVSCEPT
O

Le nom de Bellorix se fait connoître pour Celtique par sa seule terminaison, qui, ajoûtée à quelque nom propre Gaulois que ce fût, servoit dans cette ancienne langue à marquer un homme puissant & accrédité. Tous les Gaulois, dont les noms rapportés dans les Commentaires de César, se terminent de cette manière, étoient considérables dans leurs cantons.

Bellorix étoit donc, chez les Langrois, un homme d'autorité. M. Mahudel croit qu'il avoit été un de leurs Rois. Car, il prétend que le mot *ABREX* marque qu'il avoit abdiqué la royauté; soit qu'elle fût annuelle & élective chez ces peuples comme parmi quelques autres des Gaules, soit qu'elle fût perpétuelle dans la personne de celui, qu'on avoit élu. Car, si ce n'eût point été de son propre mouvement qu'il eût renoncé à cette dignité, mais qu'il l'eût quittée après l'expiration du terme, on auroit dit *EXREX*. Cependant, toute cette prétention tomberoit, si on faisoit du mot *ABREX*, comme de quantité d'autres, un simple surnom indépendant de tous les sens, qui se présentent; & on se le persuaderoit peut-être, d'autant plus volontiers, qu'on le trouve ici placé avant les mots de *TUBOGI Filius*, au lieu qu'il devroit naturellement être mis après, s'il marquoit un titre acquis par l'abdication d'une couronne.

Au reste, quel que soit ce *JULIAnus BELLORIX ABREX*, qui s'acquitte d'un vœu fait à Apollon, c'est à ce dieu que les Gaulois s'adressoient pour être guéris ou préservés des maladies. *Habent opinionem Apollinem morbos pellere*, dit César dans ses Commentaires.

BELLOVACES, *Bellovaci*, Βελλοάκοι, (b) peuples de la Gaule Belgique, qui avoient pour bornes au septentrion les Ambiains, au couchant les Calétes, au midi les Vélocasses & à l'orient les Suessones. Les Bellovaces tenoient un rang considérable parmi les Belges, soit pour la valeur, soit pour l'autorité, soit pour le nombre des troupes. Ils étoient en état de

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 140, 141.

(b) Cæs. de Bell. Gall. L. II. pag. 63. Plin. Tom. I. pag. 224. Strab. pag. 194, 196. Ptolem. L. II. c. 9. Notice de la Gaul. par M. d'Anvil. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 54. *& suiv.*

mettre ſur pied juſqu'à cent mille hommes. Leur ville, ſelon Ptolémée, ſe nommoit Céſaromagus. Elle prit enſuite le nom du peuple, qui l'habitoit.

Les Bellovaces, comme le reſte des Belges, avoient été ſoumis par Céſar, l'an 57 avant J. C. Six ans après, au commencement du printems, on les vit donner à ce fameux capitaine une occupation ſérieuſe & difficile. Ils n'avoient point voulu fournir leur contingent pour l'armée, qui marchoit au ſecours de Vercingétorix, prétendant faire la guerre par eux-mêmes, & ne recevoir les ordres de perſonne. Seulement, les ſollicitations preſſantes de Comius Atrébate les avoient engagés à donner à la ligue deux mille hommes. Comme ils n'avoient donc eu que très-peu de part à la diſgrace, que la Gaule avoit éprouvée devant Aliſe, ils avoient conſervé toute leur fierté, auſſi-bien que toutes leurs forces; & s'étant réunis avec quelques peuples voiſins, ils aſſemblérent de nombreuſes troupes, ſe préparant à entrer ſur les terres des Sueſſones, qui dépendoient des Rhémois, alliés des Romains. Les chefs de l'armée confédérée étoient Corréus de la nation des Bellovaces & Comius. A ces nouvelles, Céſar mena contr'eux un corps de quatre légions, choiſiſſant celles qui s'étoient repoſées. Car, pendant qu'il ne ſe ménageoit point lui-même, courant ſans ceſſe de péril en péril, & de fatigue en fatigue, il avoit grande attention à ménager ſes ſoldats, & à partager entre ſes légions les travaux & les dangers des expéditions militaires.

Nous n'entrerons point dans le détail des opérations de cette guerre, qui fut conduite par les Bellovaces & leurs alliés avec autant d'habilèté que de bravoure. Voici un trait, qui fera connoître leur adreſſe & leur ruſe. Les armées avoient été long-tems en préſence; & il s'étoit livré preſque tous les jours de petits combats, dans leſquels les Gaulois avoient eu ſouvent l'avantage. Céſar, ne ſe croyant pas aſſez fort avec ce qu'il avoit de troupes, manda trois légions, qui lui furent amenées par Trébonius. A l'approche de ce renfort, les Bellovaces crurent devoir ſe retirer. Mais, la retraite n'étoit pas facile devant un ennemi tel que Céſar. Ils s'aviſérent d'un ſtratagême. Ce fut d'amaſſer, à la tête de leur bataille, tout ce qu'ils avoient de faſcines dans leur camp. Lorſque la pile fut élevée, ſur le ſoir ils y mirent le feu. A la faveur de cet incendie, qui les déroboit à la vue des Romains, ils partirent en toute diligence; & ayant échappé ainſi à Céſar, qui ſe douta de leur deſſein, mais dont la flamme arrêta la pourſuite, & qui craignoit même quelque embuſcade, ils allérent ſe camper dans un lieu très-fort, à dix mille pas de celui, qu'ils avoient abandonné. Une action, dans laquelle Corréus fut tué, termina la guerre. Les vaincus en furent quittes pour donner des ôtages à Céſar & lui promettre fidélité.

M. d'Anville dit qu'on n'a point de connoiſſance particulière, dont

on puisse inférer que les Bellovaces se soient étendus au de-là des limites du diocèse de Beauvais. Il avoue néanmoins qu'il est tenté de croire que les Silvanectes, qui ne paroissent point dans César, & que l'on voit resserrés dans un canton limitrophe des Bellovaces, pouvoient en faire partie, avant que de composer une cité particulière. Le Pere Hardouin, dans son commentaire sur Pline, donne une bien plus grande étendue au territoire des Bellovaces; car, il prétend qu'il s'étendit autrefois jusqu'aux bords de l'Océan, où l'on voit aujourd'hui les villes d'Eu & de Dieppe.

Les Bellovaces occupoient une partie du Belgium, province particulière de la Belgique. Leur territoire répond à peu près à ce que l'on appelle à présent le Beauvaisis.

BELLOVÈSE, *Bellovesus*, (a) frere de Sigovèse. Ces deux Seigneurs, célebres dans l'Histoire, appartenoient à la maison royale des Bituriges. Ils étoient fils d'une sœur d'Ambigat, roi de cette nation.

Tite-Live nous apprend que, sous le regne de ce Prince, qui tenoit alors le premier rang dans les Gaules, le païs se trouvant chargé d'habitans, & sur tout d'une jeunesse inquiete, qu'il étoit difficile de contenir; le Conseil de la nation résolut d'envoyer deux colonies nombreuses, chercher de nouveaux établissemens hors de la Gaule. Bellovèse & Sigovèse, neveux du Roi, furent les conducteurs & les chefs de ces deux colonies; & les augures réglérent le païs, où ils devoient porter leurs armes. Le sort fit marcher Sigovèse vers le nord & du côté de la forêt Hercynie; & il envoya Bellovèse dans l'Italie, séparée de la Gaule par les Alpes. Comme cette dernière colonie a été plus connue aux Romains, Tite-Live nomme les différens peuples, qui la composoient. Il y avoit des Bituriges, des Arvernes, des Sénones, des Éduens, des Ambarres, des Carnutes & des Aulerces. Ils s'avancérent jusqu'au pied des Alpes à l'orient du Rhône; & tandis qu'ils délibéroient sur la route, qu'ils choisiroient pour traverser les montagnes, ils apprirent qu'une troupe d'étrangers, venus par mer, avoit débarqué sur la côte des Salyes, & que ces peuples s'opposoient à leur établissement. Bellovèse regarda cet événement comme un présage de ce qui lui pouvoit arriver, & résolut de favoriser ces étrangers. Ils étoient Grecs, & venoient de Phocée sur la côte d'Ionie. Ce furent eux, qui jettérent les premiers fondemens de Marseille, plusieurs années avant la seconde colonie, qui abandonna Phocée, au tems de Cyrus, pour venir habiter la colonie de Marseille.

Bellovèse traversa les Alpes par la gorge voisine des Taurines; & s'avançant au nord, il s'établit

(a) Tit. Liv. L. V. c. 34. & seq. Roll. Hist. Rom. Tom. II. pag. 49, 50. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. p. 617, 618.

auprès du Téſin, dans un canton qui portoit déjà le nom Gaulois d'Inſubrie. Cet événement précéda de 200 ans la priſe de Cluſium, antérieure de deux ans à celle de Rome, que Tite-Live & Polybe s'accordent à mettre ſous l'an 365 de ſa fondation, & 388 ans avant l'Ére vulgaire. Par-là, on a l'an 390 pour la date de l'arrivée des Gaulois; car, cette date doit être celle de leur établiſſement dans l'Inſubrie. L'arrivée des premiers Phocéens ſur la côte des Salyes, dont la date donne celle du paſſage de Bellovèſe, eſt antérieure de dix ans, & de l'an 600 avant J. C. Hécatée, Cité par par Scymnus de chio, mettoit la première fondation de Marſeille cent vingt ans avant la bataille de Salamine. Ariſtote, cité par Harpocration, obſerve que Marſeille avoit été fondée par des marchands Phocéens pluſieurs années avant le regne de Cyrus & la conquête de Lydie; & il relevoit l'erreur de ceux, qui confondoient les deux fondations de cette colonie Grecque.

Cette époque de la première fondation de Marſeille donne celle de l'arrivée de Bellovèſe au pied des Alpes dans l'année 600 avant J. C. Ce Prince, étant entré en Italie, ſe rendit maître de cette partie, que nous appellons Lombardie, & y bâtit les villes de Milan, de Breſſe, de Boulogne, de Crémone, de Bergame & autres. Il favoriſa le paſſage des autres Gaulois, qui allérent s'établir dans ce païs, & fut cauſe par, ſes victoires, qu'on donna le nom de Gaule Ciſalpine à la meilleure & à la plus fertile partie de toute l'Italie.

BELLUS, *Bellus*, (a) un des plus conſidérables ſeigneurs de la cour de Gentius, roi des Illyriens, 168 ans avant J. C. Comme ce Prince etoit alors vivement preſſé dans la ville de Scodra par les Romains, Bellus fut chargé d'aller, avec Teuticus, demander à leur général une tréve de quelques jours, pendant leſquels Gentius pût délibérer ſur le parti, qu'il avoit à prendre dans les conjonctures, où il ſe trouvoit. On accorda trois jours ſeulement.

BELMA, *Belma*, Βελθέμ, (b) lieu de la Paleſtine, auprès duquel alla camper le fameux Holoferne, avec une armée des plus nombreuſes, lorſqu'il marchoit contre Béthulie.

BELMEN, *Belmen*, Βελμέν, (c) terme, qui ne ſe trouve point dans la Vulgate; mais, il ſe lit dans les Septante. On croit que c'eſt la même choſe que Béelmaïm, ou peut-être Abelmaïm de la tribu de Nephthali, ou Abelméhula, comme lit le Syriaque.

BÉLOCHUS, *Belochus*. (d) Dans le catalogue des rois d'Aſſyrie, on trouve un Bélochus, qui a regné depuis l'an 625 juſqu'à l'an 650 après Ninus. Ce Bélochus eſt nommé Baléus par des

(a) Tit. Tiv. L. XLIV. c. 31.
(b) Judith. c. 7. v. 3.
(c) Judith. c. 4. v. 4.

(d) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 361. & *ſuiv.*

Écrivains anciens. Le nom de Bélochus est composé de deux mots, dont le premier *Bel* ou *Bal* a fait *Balim* ou *Belim*. Bélochus fut détrôné par un de ses officiers, nommé Bélétaras. Il s'étoit associé sa fille Atossa, qui regna avec lui pendant ses douze dernières années.

BÉLOMANTIE, *Belomantia*, (*a*) espèce de divination, qui se faisoit avec des fléches. Ce terme vient du Grec βέλος, arme de jet, dard, fléche, & μαντεία, *divinatio*, divination.

La Bélomantie étoit fort en usage chez les Orientaux, pour prendre les augures, sur tout avant que de commencer les expéditions militaires. » Le roi de » Babylone, dit Ézéchiel en parlant de Nabuchodonosor, s'est » arrêté à la tête des deux chemins. Il a mêlé des fléches dans » un carquois pour en tirer un » augure de la marche, qu'il doit » prendre. Le sort est tombé sur » Jérusalem, & lui a fait prendre » la droite. « Il s'ensuit de-là que la Bélomantie se pratiquoit de cette sorte : celui, qui vouloit tirer un augure sur son entreprise, prenoit plusieurs fléches, sur chacune desquelles il écrivoit un mot relatif à son dessein, & pour ou contre. Il brouilloit ensuite & confondoit ses fléches dans un carquois ; & la première qu'il tiroit, le décidoit, suivant ce qu'elle portoit écrit. Le nombre des fléches n'étoit pas déterminé. Quelques-uns le font monter à onze ; mais, Pacockius, dans son essai sur l'histoire des Arabes, remarque que ces peuples, dans une espèce de divination semblable à la Bélomantie, & qu'ils nomment Alazalam, n'employent que trois fléches ; l'une sur laquelle ils écrivent ces mots : *Le Seigneur m'a commandé* ; sur la seconde, ceux-ci : *Le Seigneur m'a empêché*, & ils ne marquent rien sur la troisième. Si du vase où ils ont mis ces trois fléches, ils tirent du premier coup la première ou la seconde, c'en est assez pour faire exécuter le dessein, qu'ils ont projetté, ou pour les en détourner. Mais, si la troisième leur tombe d'abord sous la main, ils la remettent dans le vase jusqu'à ce qu'ils en aient tiré une des deux autres, afin d'être absolument décidés.

Il est encore fait mention, dans le prophéte Osée, d'une espèce de divination, qu'on faisoit avec des baguettes, & qui a plus de rapport à la Rhabdomantie qu'à la Bélomantie. Grotius & Saint Jérôme confondent ces deux sortes de divinations, & prouvent que la Bélomantie eut lieu chez les Mages, les Chaldéens, les Scythes ; que ceux-ci la transmirent aux Sclavons, de qui les Germains la reçurent.

BÉLON, *Belon*, (*b*) un des lieutenans d'Alexandre le Grand. C'étoit un vaillant homme, qui avoit vieilli dans les armes. De simple soldat, il étoit parvenu,

(*a*) Ezech. c. 21. v. 21, 22. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 117, 118.

(*a*) Q. Curt. L. VI. c. 11.

par dégré, à la charge qu'il possédoit alors. Mais, du reste, il n'étoit propre qu'à la guerre, & il n'avoit rien de poli ni de civil dans ses mœurs.

Cet esprit farouche, dans une assemblée tenue au sujet de la conspiration de Philotas contre le Roi, voyant que tous les autres ne disoient mot, s'avança, & plein d'une audace brutale, se mit à leur représenter, » Combien de fois » Philotas les avoit chassés de leur » logement pour y mettre cette » canaille d'esclaves, qu'il traînoit à sa suite; que les chemins » n'étoient pleins que de ses chariots chargés d'or & d'argent; » qu'il ne pouvoit souffrir qu'aucun de ses compagnons logeât » dans son quartier; mais, qu'ils » étoient tous écartés au loin par » des gardes posées aux environs, que cet efféminé n'entretenoit que pour flatter son sommeil, & faire regner le silence au » tour de sa tente; qu'ils avoient » toujours été l'objet de ses railleries & de son mépris, les appellant tantôt grossiers & rustiques, tantôt Phrygiens & Paphlagoniens, lui qui, né en Macédoine, n'avoit point de honte » de traiter avec ceux de son païs » par truchement. Et pourquoi » veut-il qu'on aille consulter » Ammon, lui qui l'a accusé de » mensonge, lorsqu'il a reconnu » Alexandre pour son fils? Car, » à la vérité, il avoit grand sujet » de craindre que le Roi ne s'attirât de l'envie, en acceptant » ce que les dieux lui offroient. » Que lorsqu'il avoit conspiré » contre la vie de son Roi & de » son bienfaiteur, il n'en avoit » pas été demander avis à Jupiter; mais, que maintenant il » voudroit bien qu'on envoyât à » l'oracle pour donner le tems à » son pere, qui commandoit en » Médie, de pourvoir à ses affaires, & de s'associer d'autres scélérats comme lui, & qu'il aura » gagnés avec l'argent qu'il avoit » en garde. Qu'ils vouloient bien » envoyer vers l'oracle, non pas » pour apprendre de Jupiter ce » qu'ils sçavoient de la bouche du » Roi, mais pour lui rendre graces & s'acquitter des vœux, » qu'ils lui avoient faits pour le » le salut du meilleur Prince de la » terre. «

Ces invectives enflammérent toute l'assemblée, & principalement les gardes du corps, qui commencérent les premiers à crier qu'on leur laissât déchirer ce parricide.

BELSAMIN, *Belsamin*, est la même chose que Baalsémen. *Voyez* Baalsémen.

BELSAN, *Belsan*, Βαλσὰν, (a) un de ceux, qui revinrent à Jérusalem, après la captivité de Babylone.

BELSÉPHON, *ou* BELZÉPHON, *Belsephon*, *Belzephon*. *Voyez* Béelséphon.

BELTIDE, *Beltis*, *ou* Baaltide. *Voyez* Baaltide.

BÉLURIS, *Beluris*, Βηλούρις, (b) secrétaire d'Artaxerxe II, roi

(a) Esdr. L. I. c. 2. v. 2.

(b) Plut. Tom. I. pag. 1022.

de Perse. Timagoras l'Athénien, voulant écrire un jour à ce Prince pour lui donner quelque avis secret, lui envoya sa lettre par le secrétaire Béluris.

BÉLUS, *Belus*, Βῆλος, (*a*) roi de Tyr en Phénicie. Il y a eu deux Princes de ce nom, chez les Phéniciens; car, M. l'abbé Banier, dans sa Mythologie, parle d'un Bélus II, roi de Tyr; & il dit qu'Élise, si connue sous le nom de Didon, étoit fille de ce Bélus II, aussi bien que Pygmalion, qui fut son successeur.

BÉLUS, *Belus*, Βῆλος, (*b*) roi d'Égypte, est le même qu'Aménophis, dont on peut voir l'article. Certains Mythologues confondent ce Prince avec le précédent.

BÉLUS, *Belus*, Βῆλος, (*c*) pere de Céphée, selon Hérodote.

BÉLUS, *Belus*, Βῆλος, (*d*) fils de Neptune & de Libye. Ce fut ce Prince, qui, selon la fable, conduisit une colonie d'Égyptiens à Babylone. Il est parlé de ce Bélus dans l'article suivant.

BÉLUS, *Belus*, Βῆλος, (*e*) roi des Assyriens. De la maniere dont parlent la plûpart des Auteurs, on s'imagineroit qu'il faut chercher l'époque de Bélus dans les siécles voisins du Déluge. Élien & Sulpice Sévère l'appellent un Roi très-ancien. Eusébe le fait regner avant même qu'Abraham fût entré dans la Palestine. Mais, que penser de Philon de Byblos, qui, dans Étienne de Byzance, assure que Bélus a précédé Sémiramis de mille ans? Eustathe, dans ses commentaires sur Denys d'Alexandrie, en compte dix-huit cens. Mais, ce ne seroit jamais fait, si nous voulions rapporter les différentes opinions, qui ont partagé les Sçavans sur l'époque de ce Prince. Nous nous contenterons de dire que les Anciens & les Modernes, de concert ensemble, lui donnent la plus haute ancienneté.

M. l'abbé Sévin ne fait monter Bélus sur le trône d'Assyrie que 322 ans avant la prise de Troye; & il le prouve par plusieurs autorités, qui paroissent incontestables. Quoiqu'il en soit, Bélus est regardé comme le fondateur de la monarchie des Assyriens. Presque tous les Auteurs s'accordent à le mettre à la tête des rois d'Assyrie. De ce nombre sont Thallus, Hellanicus, Castor, Histiéus, Jule Africain, Syncelle, Sulpice Sévère, Saint Jérôme & Saint Cyrille d'Alexandrie. Quelqu'appuyée néanmoins que soit cette opinion, on lit dans Syncelle, que

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 413. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. V. pag. 365. T. VII. pag. 9.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 27, 28.

(*c*) Herod. L. VII. c. 61.

(*d*) Diod. Sicul. pag. 17.

(*e*) Herod. L. I. c. 181. Diod. Sicul. pag. 17, 69, 70. Strab. pag. 738. 744. Pauf. pag. 29, 261. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 328. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 342. *& suiv.* Tom. III. pag. 5. *& suiv.* Tom. IV. pag. 36. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 490. *& suiv.* Tom. III. pag. 349. *& suiv.* Tom. IV. pag. 392, 393, 629. Tom. V. pag. 22, 356. Tom. XXI. pag. 6, 28, 29.

le nom de Bélus ne paroissoit nulle part dans la Chronographie de Castor ; & cela, par rapport au peu de certitude des choses, qui avoient été publiées de ce Prince. En effet, on ne sçait ni quels avoient été les Rois, qui l'avoient précédé, ni s'il devoit, à la naissance ou à la fortune, le rang qu'il tenoit. Diodore de Sicile & Pausanias le font sortir d'Égypte avec une colonie, qui, sous son commandement, vint s'établir dans le païs de Babylone; & ce sentiment a été du goût de quelques Critiques modernes, qui, trop prévenus en faveur des Égyptiens, se sont aisément laissé séduire par les contes, que ces peuples avoient débités aux Grecs, pour se faire honneur de l'origine des Nations les plus célébres. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce systême ne sçauroit absolument se concilier avec l'histoire de ces tems-là. Les Égyptiens, alors opprimés par les pasteurs, n'étoient guere en état d'envoyer des colonies assez nombreuses pour faire la conquête de deux empires, tels que ceux de Babylone & d'Assyrie. Ne seroit-il donc pas plus naturel de dire que Bélus étoit un des descendans d'Assur?

Quoiqu'il en soit, Bélus ne fut pas plútôt monté sur le trône, qu'il forma le dessein de recouvrer la province de Babylone, que Nemrod avoit enlevée à ses ancêtres. Depuis la mort de cet usurpateur, il étoit arrivé de grandes révolutions dans cet État. Les Arabes, en dernier lieu, s'en étoient emparés ; & il y avoit deux cens ans, suivant Alexandre Polyhistor & Jule Africain, que ces Princes étrangers en jouissoient paisiblement, lorsque Bélus entra dans la Babylonie avec une puissante armée. Il défit Nabonnadus, qui y regnoit alors ; & par cette victoire, il demeura maître de ce royaume, sur lequel il avoit des prétentions légitimes. Cette importante conquête rendit les Assyriens formidables à tout l'Orient. Balaam, qui vivoit peu d'années après, parle de ces peuples, comme si rien n'eût été capable d'arrêter la rapidité de leurs conquêtes. S'adressant au Cinéen, il lui dit que quand il se retireroit sur les rochers les plus inaccessibles, il ne seroit pas pour cela à couvert des armes des Assyriens.

On ne sçait pas si Bélus borna là ses conquêtes. Il y a bien de l'apparence néanmoins que, content de la gloire qu'il venoit d'acquérir, il ne songea plus qu'à faire de Babylone la plus belle ville de l'Orient. Il n'épargna rien pour exécuter ce magnifique projet; & Babylone depuis a été regardée comme son ouvrage. Abydène en est un bon garant, aussi-bien que le poëte Dorothée, avec cette différence néanmoins que, par une erreur assez commune, ce dernier a confondu Bélus l'Assyrien avec celui, qui avoit regné chez les Tyriens. Enfin, l'on peut dire, après Quinte-Curse, que dans l'Antiquité c'étoit l'opinion la plus généralement reçue. Il y a plus, c'est que les Écrivains sacrés paroissent la favoriser; témoin cet endroit d'Isaïe, où parlant des

Chaldéens, il assure que cette nation vivoit autrefois dans l'obscurité, & qu'elle devoit sa grandeur à l'Assyrien, qui avoit élevé ses citadelles & bâti ses palais. *Ecce terra Chaldæorum*, dit ce Prophéte ; *iste populus aliquandò non erat. Assyrius fundavit eam deserticolis ; erexerunt arces ejus; suscitaverunt ædes ejus.*

M. l'abbé Sévin est fort porté à croire que par l'Assyrien il faut entendre Bélus ; & c'est, selon lui, le sens le plus naturel de ce passage, qui a donné la torture aux Interprétes. Ce Prince cependant n'eut pas la satisfaction de mettre la dernière main à cet ouvrage. Babylone ne fut revêtue de murs que sous le regne de Sémiramis. Apparemment que la mort le surprit, avant qu'il eût eu le tems de les commencer. Elle arriva la quarante-cinquième année de son regne, suivant Jule Africain, & la soixantième, selon Eusébe & Saint Augustin, deux cens soixante-sept ans avant la prise de Troye, & six cens soixante-quatorze avant la première Olympiade.

Les successeurs de ce Prince, pour assurer à leur maison l'empire d'Assyrie & de Babylone, ne manquérent pas, par un trait de politique assez bien concerté, de lui déférer les honneurs divins. Le peuple, toujours crédule, se laissa aisément séduire ; & depuis ce tems-là, il n'y eut point dans la Babylonie de divinité plus respectée. Le temple de ce nouveau dieu, situé au cœur de la ville, en faisoit un des plus beaux ornemens. C'étoit, à ce que dit Strabon, une pyramide quarrée, dont chacun des côtés avoit un stade. Au milieu de cette pyramide s'élevoient huit tours l'une sur l'autre. Des degrés, qui alloient en tournant par dehors, conduisoient à un grand temple, qu'on avoit bâti sur la dernière de ces tours. Il étoit enrichi d'une table d'or & d'un lit de parade, où couchoit une femme, que le dieu avoit soin de choisir lui-même, & que toutes les nuits il honoroit de sa présence. Outre ce temple, il y en avoit un autre au bas de la tour, dans lequel étoit une statue d'or de Jupiter assis, une table, un marchepied & un siége de la même matière ; le tout estimé huit cens talens.

Hérodote, sur le témoignage des Chaldéens, assure que, peu d'années avant lui, on y voyoit une statue d'or massif, qui étoit de douze coudées, mais qu'elle avoit été enlevée par Xerxès. Ce fut apparemment lorsqu'il vint à Babylone pour entrer dans le tombeau de Bélus, comme le raconte Ctésias. On lit dans Élien, que l'ayant fait ouvrir, il vit d'un côté le cadavre de cet ancien Roi, dans un cercueil, qui, à quelques doigts près, étoit plein d'huile ; & de l'autre, une Inscription, qui menaçoit des plus grands malheurs celui, qui ne rempliroit pas cet espace vuide. Xerxès le tenta vainement. Quelques années après, les Perses ayant été défaits à Salamine & à Platée, on ne manqua pas de regarder ces mauvais succès comme autant d'effets de

de la colère de Bélus. A la vérité, il en coûta cher à Babylone. Xerxès, pour se venger, fit raser tous les temples de cette ville ; & celui de Bélus fut enveloppé dans cette condamnation générale. C'est ainsi que périt ce superbe bâtiment. Alexandre l'auroit rétabli ; mais, il en fut empêché, & par la grandeur de l'entreprise, & par les difficultés, que firent naître les Prêtres de ce dieu, qui ne trouvoient pas leur compte à se dessaisir des présens & des revenus, que les anciens rois d'Assyrie avoient laissés pour l'entretien du temple & des sacrifices.

Voilà tout ce que l'Histoire nous apprend du regne de Bélus. Celui de Ninus, son fils & son successeur, fut encore plus glorieux.

M. Rollin, dans son histoire des Assyriens, suppose qu'il y a eu deux Bélus, dont l'un est le même que Nemrod, & deux Ninus. D'autres n'en supposent qu'un, & ils le confondent avec Nemrod. Hygin nous apprend que Bélus fut ainsi nommé, à cause qu'il étoit le premier qui avoit fait la guerre aux animaux. *Belus* à *Belluis*. Mais, peut-on compter sur une étymologie Latine, tirée d'un nom, qui certainement n'y a aucun rapport ?

BÉLUS, *Belus*, Βῆλος, (*a*) roi de Lydie, étoit un des descendans d'Hercule par Alcée. C'est Hérodote, qui nous apprend ces circonstances ; & c'est mal à propos que Joseph Scaliger a voulu retrancher ce Prince de la liste des rois de Lydie.

BÉMÉSÉLIS, *Bemeselis*, Βεμέσελις, la même que Béthome. *Voyez* Béthome.

BÉMILUCIUS, *Bemilucius*, (*b*) surnom de Jupiter. Jupiter Bémilucius, ainsi appellé apparemment du lieu, où on lui avoit dressé des autels, fut trouvé il y a environ cinquante ans en Bourgogne, dans une terre dépendante de l'abbaye de Flavigni. Ce Jupiter est sans barbe. C'étoit une statue d'environ trois pieds de haut, dont les jambes sont cassées. Elle tient à la pierre jusqu'aux cuisses, qui sont tout-à-fait isolées. Le dieu est représenté en jeune homme, sans barbe, un manteau sur l'épaule, qui lui laisse le corps à demi découvert. Il tient de la main droite une grappe de raisin, & de la gauche une pomme ou un autre fruit. Sur la même main est un oiseau. Cette grappe marqueroit-elle que ce Jupiter étoit honoré dans un païs de vignobles, comme est la Bourgogne aujourd'hui ?

BEN, *Ben*, (*c*) un des Lévites, qui faisoient la fonction de chantres, & qui jouoient de toute sorte d'instrumens de musique.

BÉNABINADAB, *Benabinadab*, (*d*) officier, qui vivoit sous le regne de Salomon. Il avoit l'intendance de tout le païs de Néphatdor ; & il épousa dans la

(*a*) Herod. L. I. c. 7. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 249.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 43.

(*c*) Paral. L. I. c. 15. v. 18.

(*d*) Reg. L. III. c. 4. v. 11.

suite Taphet, fille de Salomon.

BÉNACE, *Benacus*, Βηνάκος, (a) lac d'Italie, qui, selon Pline, étoit situé dans le territoire de Vérone, & produisoit le mincio. Ce lac, s'il en faut croire Virgile, s'enfloit comme la mer, & étoit sujet aux tempêtes.

Les habitans des environs de ce lac sont nommés Bénacenses sur d'anciennes Inscriptions. Quelques Auteurs ont prétendu qu'il y a eu autrefois une ville nommée Bénacum sur le bord de ce lac, qui en tiroit le nom ; & ils croyent en trouver les ruines au village, nommé Tusculano. Mais, ils n'en fournissent aucune preuve appuyée sur l'Antiquité. Et ce que dit Vopiscus, à la fin de la vie de l'empereur Probus, que la postérité de ce Prince, pour se mettre à couvert de la jalousie, quitta Rome & alla s'établir en Italie auprès de *Veronam*, *Benacum* & *Larium*, peut aussi-bien s'entendre du lac que d'une ville, dont personne n'a parlé.

Au reste, les choses sont changées depuis Pline. Le lac, qui subsiste encore, appartient d'un côté au Véronois, & de l'autre à l'évêché de Trente. Il se nomme aujourd'hui le lac de Garde, en Italien *Lago di Garda*. On lui donne environ trente milles de longueur & dix milles de largeur. Du tems de Strabon, il avoit cinq cens stades de longueur, & cent cinquante de largeur. Si cela est bien juste, sa longueur & sa largeur sont diminuées de moitié, huit stades équivalant à un mille Romain.

BÉNADAD I, *Benadad*, (b) fils de Tabremon, fils d'Hésion, roi de Syrie, demeuroit à Damas, du tems d'Asa, roi de Juda. Ce dernier, se voyant attaqué par Baasa, roi d'Israël, prit tout ce qu'il y avoit d'argent & d'or dans les trésors de la maison du Seigneur & dans ceux du palais du Roi, le mit entre les mains de ses serviteurs, & l'envoya à Bénadad, en lui disant : » Il y a alliance entre vous & moi, comme » il y en a eu entre mon pere & » le vôtre. C'est pourquoi, je » vous ai envoyé des présens, de » l'argent & de l'or ; & je vous » prie de venir & de rompre l'alliance, que vous avez faite avec » Baasa, roi d'Israël, afin qu'il » se retire de dessus mes terres. « Bénadad, s'étant rendu à la priere du roi Asa, envoya les généraux de son armée contre les villes d'Israël ; & ils prirent Ahion, Dan, Abel-beth-Maacha & toute la contrée de Cennéroth ; c'est-à-dire, toutes les terres de Nephthali. Cela contraignit Baasa de se retirer, vers l'an 938 avant l'Ére Chrétienne.

BÉNADAD II, *Benadad*, (c) fils du précédent, monta sur le trône de Syrie, après la mort de son pere. Voulant faire la guerre à Achab, roi d'Israël, il assembla

(a) Strab. pag. 209. Virg. Georg. L. II. v. 160. Plin. Tom. I. pag. 119, 176, 513.

(b) Reg. L. III. c. 15. v. 18. *& seq.*

(c) Reg. L. III. c. 20. v. 1. *& seq.* L. IV. c. 6. v. 8. *& seq.* c. 7. v. 1. *& seq.* c. 8. v. 7. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 290. *& seq.*

toutes ses forces, appella à son secours trente-deux des Rois, qui demeuroient au de-là de l'Euphrate, & marcha contre Achab. Ce Prince ne se sentant pas assez fort pour en venir à un combat, retira dans ses meilleures places tout ce qu'il y avoit à la campagne, & s'enferma lui-même dans Samarie, qui étoit tellement fortifiée, qu'elle paroissoit imprenable. Bénadad envoya un héraut lui demander un sauf-conduit pour des ambassadeurs, qui iroient lui faire des propositions de paix. Achab l'accorda; & Bénadad lui fit proposer que, s'il vouloit remettre entre ses mains ses trésors, ses femmes & ses enfans, pour en disposer comme il lui plairoit, il léveroit le siége, & se retireroit dans son païs. Achab y consentit; & Bénadad renvoya ensuite ces mêmes ambassadeurs lui dire qu'il feroit partir le lendemain quelques-uns des siens, pour fouiller dans son palais & dans toutes les maisons de ses proches, & de ceux qu'il aimoit le plus, afin d'y prendre tout ce qu'ils voudroient.

Achab, surpris de cette nouvelle proposition, assembla le peuple & dit en présence de tout le monde : » Que son extrême affection » pour le salut de ses sujets, & » son desir de leur procurer la » paix, l'avoit fait résoudre d'ac- » corder à Bénadad la demande, » qu'il lui avoit faite, d'abandon- » ner à sa discrétion ses femmes, » ses enfans & ses trésors; mais, » que maintenant il lui proposoit » d'envoyer des gens fouiller dans » toutes les maisons, pour y » prendre tout ce que bon leur » sembleroit; en quoi, il faisoit » bien voir qu'il ne vouloit point » de paix; puisqu'après avoir re- » connu que son amour pour ses » sujets l'avoit porté à lui accor- » der tout ce qui dépendoit de » lui, il cherchoit un prétexte de » rompre sur ce qui le regardoit » en particulier; que néanmoins » il étoit prêt à faire tout ce qu'ils » desireroient. « Alors, chacun s'écria qu'il ne falloit point écouter les insolentes propositions de ce barbare, mais se préparer à la guerre. Achab fit ensuite venir les ambassadeurs, & leur dit de rapporter à leur maître, que son affection pour son peuple le faisoit demeurer dans les termes de la première proposition; mais, qu'il ne pouvoit accepter la seconde. Cette réponse irrita Bénadad de telle sorte qu'il envoya une troisième fois ses ambassadeurs lui dire avec menaces, qu'il voyoit bien qu'il se fioit sur les fortifications de sa place; mais que ses soldats n'avoient qu'à porter chacun un peu de terre pour élever des plates-formes, qui seroient plus hautes que ses murailles. Achab répondit à cela, que ce n'étoit pas par des paroles, mais par des actions que se terminoient les affaires de la guerre. Les ambassadeurs trouvérent, à leur retour, Bénadad dans un grand festin, qu'il faisoit aux trente-deux Rois ses alliés; & tous ces Princes ensemble résolurent d'attaquer la ville de force & d'employer toutes sortes de moyens pour s'en rendre maîtres.

Dans cet extrême péril, où

Achab se voyoit réduit avec tout son peuple, un Prophéte vint, de la part de Dieu, lui dire de ne rien craindre, & qu'il le rendroit victorieux de tant d'ennemis. Ce Prince lui ayant demandé de qui Dieu vouloit se servir pour le délivrer: » Ce sera, lui répondit-il, » des enfans des plus grands » Seigneurs de votre royau» me, dont il sera lui-même » le chef, à cause de leur peu » d'expérience. « Achab les ayant aussi-tôt fait assembler, leur nombre se trouva de deux cens trente-deux. On lui donna avis en ce même tems que Bénadad s'amusoit à faire grand'chere, & il commanda à cette petite troupe de marcher contre cette grande armée. Les sentinelles de Bénadad lui firent sçavoir qu'elle s'avançoit. Bénadad envoya contre nos deux cens trente-deux Seigneurs, avec ordre de les lui amener pieds & poings liés; soit qu'ils vinssent pour traiter ou pour combattre. Achab, cependant, fit mettre sous les armes dans la ville tout ce qui lui restoit de gens de guerre. Ces jeunes Seigneurs attaquérent si brusquement les gardes avancées de Bénadad, qu'ils en tuérent plusieurs sur la place, & poursuivirent les autres jusques dans leur camp. Pour seconder un si heureux succès, Achab fit sortir le reste de ses troupes; & elles défirent sans peine les Syriens, parce que ne s'attendant à rien moins, ils étoient presque tous ivres. Ils jettérent leurs armes pour s'enfuir, & Bénadad même ne se sauva que par la vîtesse de son cheval. Achab & les siens les poursuivirent longtems, tuérent tous ceux, qui tombérent entre leurs mains, pillérent leur camp & retournérent à Samarie, chargés d'or, d'argent, & avec une grande quantité de chevaux & de chariots, qu'ils avoient pris. Le même Prophéte dit ensuite à Achab de préparer une armée, pour soûtenir un autre grand effort l'année suivante, parce que les Syriens l'attaqueroient de nouveau.

Bénadad, après être échappé d'un si grand péril, tint conseil avec ses principaux officiers, pour résoudre de quelle sorte il continueroit à faire la guerre aux Israëlites. Ils lui dirent que le moyen de les vaincre n'étoit pas de les attaquer dans les montagnes, parce que leur Dieu y étoit si puissant, qu'il les y rendroit toujours victorieux; mais, qu'il les surmonteroit sans doute, s'il les attaquoit dans la plaine; qu'il falloit renvoyer les Rois, qui étoient venus à son secours, retenir seulement leurs troupes & leurs généraux, & faire des levées de cavalerie & d'infanterie dans son royaume pour remplacer les gens, qu'il avoit perdus. Ce conseil fut approuvé par Bénadad, & il donna ordre de l'exécuter. Aussi-tôt que le printems fut venu, il entra dans le païs des Israëlites, & se campa dans une grande plaine près de la ville d'Alphéca. Achab marcha à sa rencontre; & quoique son armée fût fort inférieure en nombre à la sienne, il assit son camp vis-à-vis de lui. Le Prophéte vint le retrouver & lui dit que Dieu

pour faire connoître qu'il n'étoit pas moins puiſſant dans les plaines que dans les montagnes, contre la penſée des Syriens, lui donneroit encore la victoire.

Les armées demeurérent ſix jours en préſence, ſans en venir aux mains. La bataille ſe donna le ſeptième jour, & le combat fut extrêmement opiniâtre. Mais enfin, les Syriens furent contraints de tourner le dos. Les Iſraëlites les pourſuivirent avec tant d'ardeur, que le nombre de ceux qu'ils tuérent, ſoit dans la bataille, ſoit dans leur fuite, joint à ceux qui furent étouffés par leurs propres chariots & par les gens de leur parti, fut de cent mille hommes. Vingt-ſept mille gagnérent Aphéca, qui tenoit pour eux, & où ils croyoient trouver leur ſûreté; mais, ils furent accablés ſous les ruines de ſes murailles. Le roi Bénadad s'étant ſauvé dans une caverne, avec quelques-uns de ſes principaux officiers, ils lui repréſentérent que les rois d'Iſraël étoient des Princes ſi bons & ſi généreux, qu'Achab pourroit ſe porter à lui conſerver la vie, s'il vouloit leur permettre d'avoir recours, en ſon nom, à ſa clémence. Il le leur permit. Et ils allérent revêtus de ſacs & la corde au cou [c'étoit la manière dont les Syriens témoignoient leur humiliation] prier ce Prince de ſauver la vie à leur Roi, à condition qu'il lui ſeroit pour jamais aſſujetti. Il leur répondit qu'il ſe réjouiſſoit de ce qu'il n'eût pas été tué dans la bataille ; qu'ils pouvoient l'aſſurer qu'il le traiteroit comme s'il étoit ſon frere, & qu'il le leur promettoit avec ſerment. Sur cette parole, Bénadad le vint trouver & ſe proſterna devant lui. Achab, qui étoit alors ſur ſon char, ſe baiſſa, lui prit la main, le tira auprès de lui, le baiſa & lui dit de s'aſſurer qu'il ne recevroit point de traitement de lui, qui ne fût digne d'un Roi. Ce Prince, après l'avoir fort remercié, lui proteſta qu'il n'oublieroit jamais une ſi grande obligation ; qu'il lui rendroit toutes les villes, que ſes prédéceſſeurs avoient priſes ſur les Iſraëlites, & que le chemin de Damas ne leur ſeroit pas moins libre, que celui de Samarie. En conſéquence de ce traité, fait entre les deux Rois, & confirmé par ſerment, Achab renvoya Bénadad avec des préſens.

Incontinent après, le prophéte Michée dit à un Iſraëlite de le frapper à la tête, parce que Dieu le vouloit ainſi. Cet homme ne put s'y réſoudre ; & le Prophéte lui dit que pour punition de ce qu'il n'avoit pas ajoûté foi à ce qu'il lui avoit commandé de la part de Dieu, il ſeroit dévoré par un lion ; ce qui arriva. Le Prophéte fit enſuite un pareil commandement à un autre homme, qui, profitant de l'exemple de ſon compagnon, lui obéit. Alors, Michée ſe banda la tête, alla en cet état trouver Achab & lui dit que ſon capitaine lui ayant donné en garde un priſonnier avec menace de le faire mourir, s'il le laiſſoit échapper, ce priſonnier s'étoit ſauvé, & qu'ainſi il couroit riſque de la vie. Achab répondit qu'il

méritoit de la perdre, & auſſi-tôt Michée débanda ſa tête, Le Roi le reconnut, & comprit facilement qu'il s'étoit ſervi de cet artifice pour donner plus de force à ce qu'il avoit à lui dire. Le Prophéte lui déclara que Dieu, pour le châtier d'avoir laiſſé échapper Bénadad, qui avoit proféré contre lui tant de blaſphêmes, permettroit qu'il déferoit ſon armée, & que lui-même ſeroit tué dans la bataille. Cette menace du Prophé irrita tellement Achab, qu'il le fit mettre en priſon, & ſe retira tout triſte dans ſon palais.

Douze ans après, l'an du monde 3115, Bénadad déclara la guerre à Joram, fils & ſucceſſeur d'Achab; & ayant aſſemblé ſon Conſeil, il dit à ſes officiers, qu'il falloit dreſſer une embuſcade en tel & tel endroit. Mais, le prophéte Éliſée envoya dire au roi d'Iſraël, qu'il prît garde de ne pas paſſer par-là, parce que les Syriens y devoient dreſſer une embuſcade. Le roi d'Iſraël envoya au lieu, que lui avoit marqué l'homme de Dieu, & il s'en ſaiſit le premier; & il ſe garda ainſi des Syriens plus d'une & deux fois. Le cœur du roi de Syrie fut troublé de cet accident; & ayant aſſemblé ſes ſerviteurs, il leur dit: » Pourquoi ne me découvrez- » vous point qui eſt celui qui me » trahit auprès du roi d'Iſraël. « L'un de ſes officiers lui répondit: » Ce n'eſt point qu'on vous tra- » hiſſe, ô Roi, mon Seigneur; » mais, c'eſt le prophéte Éliſée, » qui eſt en Iſraël, qui découvre » au roi d'Iſraël tout ce que vous » dites en ſecret dans votre cham- » bre. « Il leur répondit: » Allez, » voyez où il eſt, afin que je l'en- » voie prendre. « Ils vinrent donc l'avertir qu'Éliſée étoit à Dothan. Bénadad y envoya auſſi-tôt de la cavalerie, des chariots & ſes meilleures troupes; & étant arrivés la nuit, ils inveſtirent la ville. Mais, Éliſée les frappa d'aveuglement; enſorte qu'ils ne le reconnurent point lorſqu'il leur parla, & qu'il ſe préſenta à eux. Il les mena juſque dans Samarie, ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Lorſqu'ils y furent, il pria Dieu de leur ouvrir les yeux, & dit à Joram de leur faire donner à manger, & de les renvoyer ſans leur faire aucune violence.

Dans la ſuite, Bénadad aſſembla toutes ſes troupes & vint aſſiéger Samarie. La ville fut preſſée d'une famine extrême, juſque-là que le ſiége continuant toujours, la tête d'un âne fut vendue quatre-vingts pièces d'argent; & la quatrième partie d'un cabat de fiente de pigeon, cinq pièces d'argent. Enfin, la choſe alla à un tel point, qu'une mere mangea ſon propre enfant. Joram, informé de ces malheurs, les imputa à Éliſée, & envoya des gens pour le faire mourir. Mais, avant que ſes gens fuſſent entrés dans la maiſon du Prophéte, il y arriva lui-même; & Eliſée lui prédit que le lendemain à pareille heure, la meſure de farine ſe donneroit pour un ſicle, à la porte de Samarie. La choſe arriva comme l'avoit dit le Prophéte. Pendant la nuit, une terreur panique ſe répandit dans

l'armée des Syriens. Ils s'imaginérent que Joram avoit fait venir à son secours une armée d'Héthéens & d'Égyptiens ; & abandonnant leurs chevaux, leurs tentes, leurs provisions, ils ne songérent qu'à se sauver par la fuite. Quatre lépreux, qui étoient hors de la ville de Samarie, parce que leur maladie ne leur permettoit pas de demeurer avec les autres hommes, étant entrés dans le camp des Syriens, le trouvérent abandonné ; & le voyant rempli de toutes sortes de biens, ils en donnérent promptement avis à Joram. Ce Prince, s'étant levé, [car il étoit nuit] crut d'abord que les Syriens vouloient lui tendre un piége. Il envoya donc du monde à la découverte ; & on lui rapporta qu'on avoit trouvé par tous les chemins, des hardes & des armes, que les Syriens avoient jettées dans leur fuite, pour courir plus vîte. Dès que cette nouvelle se fut confirmée, le peuple de Samarie sortit de la ville, & pilla le camp des Syriens. On vit alors l'accomplissement de la prédiction d'Élisée, qui avoit dit que la mesure de farine ne seroit vendue qu'un sicle à la porte de Samarie.

L'année suivante, Élisée vint à Damas. Bénadad étoit alors malade, & ses gens lui dirent que l'homme de Dieu étoit venu dans le païs. Sur quoi, le Roi dit à Hazaël, de prendre des présens, d'aller au-devant de l'homme de Dieu, & de consulter par lui le Seigneur, pour sçavoir s'il pourroit relever de cette maladie. Hazaël alla donc au-devant de l'homme de Dieu, menant avec lui quarante chameaux, chargés de présens, de tout ce qu'il y avoit de plus précieux à Damas ; & s'étant présenté devant Élisée, il lui dit : » Bénadad, roi de Syrie, votre » fils, m'a envoyé vers vous, » pour sçavoir s'il pourra relever » de sa maladie. « Elisée lui répondit : » Allez, dites-lui qu'il » n'en mourra point ; mais, le Sei» gneur m'a fait voir qu'il mourra » assurément d'un autre genre de » mort. « Et l'homme de Dieu, étant demeuré quelque tems avec Hazaël, se trouva ému. Son émotion parut même sur son visage, & il versa des larmes. Hazaël lui dit : » Pourquoi mon Seigneur » pleure-t-il ? Parce que, lui ré» pondit Élisée, je sçais combien » de maux vous devez faire aux » enfans d'Israël. Vous brûlerez » leurs villes fortes ; vous ferez » passer au fil de l'épée leurs jeu» nes hommes ; vous écraserez » contre terre leurs petits-enfans, » & vous fendrez le ventre aux » femmes grosses. « Hazaël lui dit : » Qu'est votre serviteur, qui » n'est qu'un chien, pour faire de » si grandes choses ? « Élisée lui répondit : » Le Seigneur m'a fait » voir que vous serez roi d'Is» raël. «

Hazaël, ayant quitté Élisée, vint retrouver son maître ; & ce Prince lui demanda ce qu'Élisée lui avoit dit. Hazaël lui rapporta la réponse du Prophéte ; sçavoir, qu'il ne mourroit pas de la maladie, dont il étoit actuellement attaqué. Le lendemain, Hazaël prit une couverture, qu'il trempa dans

l'eau, & l'étendit sur le visage du Roi. Bénadad étant mort, Hazaël regna en sa place.

BÉNADAD III, (a) fils d'Hazaël, roi de Syrie, succéda à son pere, & regna en sa place sur les Syriens. Mais, il ne fut pas plutôt monté sur le trône, que Joas, fils de Joachaz, roi d'Israël, reprit sur lui les villes, qu'Hazaël avoit prises à Joachaz pendant la guerre. Joas le battit trois fois, & fit recouvrer par-là à Israël tout ce qu'il avoit perdu, l'an du monde 3168.

(b) L'historien Josephe nomme Adad ces Princes, que l'Écriture appelle Bénadad, ou fils d'Adad. Cet Historien ajoûte que les Syriens de Damas ont rendu les honneurs divins au dernier Adad & à Hazaël, en considération de leurs bienfaits, & en particulier parce qu'ils avoient orné la ville de Damas de temples magnifiques. Ils portoient chaque jour leurs statues en procession, & vantoient leur antiquité, quoiqu'ils ne fussent nullement anciens, & qu'il n'y eût pas onze cens ans depuis leur tems jusqu'à celui de Josephe. Selon notre Chronologie, depuis la mort de Bénadad II, & le commencement d'Hazaël jusqu'à la mort de Jesus-Christ, il n'y a que neuf cens dix-sept ans.

BENDÉCAR, *Bendecar*; (c) c'est-à-dire, fils de Décar. C'étoit un officier, qui vivoit sous le regne de Salomon. Il étoit intendant de Maccès, de Salebim, de Bethsamès, d'Élom & de Béthanan.

BENDIDIE [le Temple de], *Templum Bendidium*, Ἱερὸν Βενδίδειον. (d) Ce temple étoit situé dans la Thrace. Un corps de troupes Romaines alla camper aux environs 188 ans avant l'Ére Chrétienne. Strabon parle des sacrifices Bendidies, & dit que Platon en a fait mention.

BENDIDIE, en langue Thrace, veut dire Diane. C'étoit donc cette déesse, que les Thraces honoroient sous ce nom.

BENDIDIES, *Bendidia*, Βενδίδια, nom que l'on donnoit aux sacrifices & aux fêtes de Diane. Cette dénomination étoit en usage à Athènes. Elle venoit des Thraces, chez qui cette déesse avoit un temple. *Voyez* Bendidie, & Bendis.

BENDIS, *Bendis*, Βενδὶς, (e) nom que les peuples de Thrace donnoient à Diane, entendant par ce mot, la terre, comme le témoigne Hésychius. D'autres veulent que ce fût la Lune, comme Suidas & Phavorin. Les fêtes, que ces peuples faisoient en l'honneur de cette déesse, approchoient des Bacchanales. On les célébroit à Athènes dans le Pirée, le 21 du mois appellé Thargélion, un peu avant les Panathénées.

BÉNÉBARAH, *Benebarah*, (f) ville qui appartenoit à la tribu

(a) Reg. L. IV. c. 13. v. 3, 24, 25.
(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 306.
(c) Reg. L. III. c. 4. v. 9.
(d) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 41. Strab. pag. 470, 471.
(e) Lucian. Tom. II. pag. 194. Strab. p. 470, 471.
(f) Josu. c. 19. v. 45.

de Dan. La Vulgate en fait deux villes, Bané & Barach.

BÉNÉDICTION, *Benedictio*. (*a*) Parmi les Hébreux, on entend souvent, par le nom de Bénédiction, les présens que se font les amis; sans doute parce qu'ils sont d'ordinaire accompagnés de Bénédictions & de complimens de la part de ceux qui les donnent, & de ceux qui les reçoivent.

I. Il y avoit des Bénédictions solemnelles, que les Prêtres donnoient au peuple dans certaines cérémonies. Par exemple, Moïse dit au grand-prêtre Aaron: » Quand vous bénirez les enfans » d'Israël, vous direz: que le » Seigneur vous bénisse & vous » conserve; que le Seigneur fasse » briller sur vous la lumière de » son visage; qu'il ait pitié de » vous; qu'il tourne sa face vers » vous, & qu'il vous donne sa » paix. « Moïse prononçoit ces paroles de bout, à haute voix, les mains étendues & élevées.

Les Prophétes & les hommes inspirés donnoient aussi souvent des Bénédictions aux serviteurs de Dieu & au peuple du Seigneur. Les Pseaumes sont pleins de pareilles Bénédictions. Les Patriarches, au lit de la mort, bénissoient leurs enfans & leurs familles. Le Seigneur ordonne que le peuple d'Israël étant arrivé dans la Terre promise, on assemble toute la multitude entre les montagnes d'Hébal & de Garizim, & que l'on fasse publier des Bénédictions pour ceux qui observent les loix du Seigneur sur la montagne de Garizim, & des malédictions contre les violateurs de ces loix sur la montagne d'Hébal. C'est ce que Josué exécuta, après qu'il eut fait la conquête d'une partie de la terre de Chanaan.

II. Bénédiction signifie aussi abondance. Saint Paul, dans sa seconde Épître aux Corinthiens, dit: *Celui, qui seme peu, moissonnera peu, & celui, qui seme dans les Bénédictions, moissonnera dans les Bénédictions*; c'est-à-dire, avec abondance. Il avoit dit, dans le verset précédent: *J'ai jugé nécessaire de prier les Freres de vous aller trouver avant moi, afin qu'ils aient soin que la Bénédiction, que vous avez promise, soit toute prête avant notre arrivée; mais de telle sorte que ce soit une Bénédiction, & non pas une espèce d'avarice.*

Jacob étant sur le point de mourir, souhaite à son fils Joseph *les Bénédictions du haut du Ciel*; c'est-à-dire, la pluie & la rosée en abondance. Il lui souhaite ensuite *les Bénédictions de l'abîme, qui est sous la terre*, autrement les eaux des sources cachées dans le sein de la terre. Il lui souhaite enfin *les Bénédictions des mamelles & des entrailles*; c'est-à-dire, la fécondité des femmes & des animaux.

Le Psalmiste dit dans un endroit: *Vous remplissez tout animal de Bénédiction*, ou de l'abondance de vos biens.

(*a*) Genes. c. 49. v. 25. Numer. c. 6. v. 24. *& seq.* Deuter. c. 11. v. 26. *& seq.* Josu. c. 8. v. 30. *& seq.* Paral. L. II. c. 20. v. 26. Psal. 144. v. 16. Ad Corint. Epist. II. c. 9. v. 5, 6.

III. Il y eut une vallée, qu'on nomma la vallée de Bénédiction. C'étoit un lieu situé dans la tribu de Juda, aux environs de la mer Morte & d'Engaddi. On lui donna ce nom de vallée de Bénédiction, après la victoire miraculeuse, que le roi Josaphat remporta sur l'armée liguée des Ammonites, des Moabites & des Iduméens, vers l'an 892 avant la naissance de Jesus-Christ.

BÉNÉFICIAIRES, *Beneficiarii*, (*a*) sorte de troupes chez les Romains. Ceux, qu'on appelloit Bénéficiaires, servoient volontairement pour obtenir les bonnes graces & la faveur des Consuls & des Chefs, & aussi sur l'espérance d'une récompense. Ils étoient rangés sous les drapeaux dans les cohortes. Ils étoient exempts de monter la garde, & de travailler aux fortifications & aux campemens. En cas de nécessité, ils faisoient l'office de Centurions & portoient la branche de vigne comme eux. Le mot *Bénéficiaires* se prend en divers sens; & l'on ne convient pas trop de la qualité de ceux, dont nous venons de parler. Toutes ces choses furent en différens tems sujettes à bien des changemens.

On donnoit aussi le nom de Bénéficiaires à ceux, que le Questeur Romain nommoit pour être récompensés de quelques services, rendus à la République dans sa province.

BÉNÉJAACAN, *Benejaacan*, (*b*) lieu, où les enfans d'Israël, après avoir quitté Moséroth, allérent se camper, & d'où ils se rendirent à la montagne de Gadgad. *Voyez* Béroth.

BÉNENNOM, *ou* ENNOM, *Benennom*, *Ennom*, (*c*) vallée de la Terre Sainte, vers la frontière de la tribu de Juda. C'étoit un lieu consacré aux superstitions du Paganisme les plus révoltantes. La divinité, qu'on y adoroit, se nommoit Moloch. Les peres & les meres avoient la cruauté de passer leurs enfans par le feu, pour les consacrer à cette prétendue divinité. C'est ce qu'on rapporte en particulier de Manassé, roi de Jérusalem. Josias, un des plus religieux princes, qui aient regné dans cette ville, souilla & profana le temple du dieu Moloch, connu sous le nom de Tophet, afin que personne ne lui consacrât plus son fils ou sa fille.

Cette vallée est appellée ordinairement la vallée des enfans d'Ennom. On lit aussi Benhennom ou Benhinnom, ou Gehhinnom, ou Gehbenehennom. Elle étoit située à l'orient & au midi de la ville de Jérusalem. On dit que c'étoit la voirie de Jérusalem & la figure de l'enfer; d'où vient que l'on a donné à l'enfer le nom de Gehenne, formé de Gehennom.

BÉNÉVENT, *Beneventum*, Βενεούεντον, (*d*) ville d'Italie, qui étoit située sur la voie Appia, &

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 10.

(*b*) Numer. c. 33. v. 31, 32.

(*c*) Josu. c. 15. v. 8. Reg. L. IV. c. 23. v. 10. Paral. L. II. c. 33. v. 6.

(*d*) Strab. pag. 249. 250, 282, 283. Plin. Tom. I. pag. 167. Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. IX. c. 27. L. XXII.

arrosée par les eaux du Vulturne. Les Auteurs la donnent les uns aux Hirpins, les autres aux Samnites. On ne peut alléguer d'autre raison de ces diverses opinions, sinon que la ville de Bénévent, étant placée sur les frontières des Hirpins & des Samnites, aura pu appartenir tantôt aux premiers, tantôt aux derniers, comme cela est arrivé à une infinité de villes, dont il est parlé dans cet Ouvrage. Voilà le seul & unique moyen de résoudre quantité de difficultés, qui se rencontrent souvent dans les Auteurs, par rapport à la situation des lieux, dont ils font mention.

Cette ville s'appella d'abord Malévent, du Latin *Maleventum*; & ce nom fut ensuite changé en celui de Bénévent. On en fait remonter la fondation jusqu'au tems de la guerre de Troye, puisqu'on l'attribue à Dioméde, roi des Étoliens, qui se trouva en personne à cette guerre.

Vers l'an 312 avant J. C., il se donna un combat entre les Romains & les Samnites, dans lequel les premiers furent tous tués ou faits prisonniers, à la réserve de ceux, qui se sauvérent à Bénévent. Environ cent ans après, il y eut un autre combat auprès de cette ville, dans lequel Tibérius Gracchus demeura vainqueur des Carthaginois, que commandoit Hannon. Les soldats Romains, en portant le butin sur leurs épaules, ou en le faisant marcher devant eux, retournérent à Bénévent en chantant & en dansant, avec des transports de joie si éclatans, qu'on les eût pris pour des convives, qui sortoient d'un festin, & non pas des soldats qui revenoient de la bataille. Les habitans sortirent de la ville en foule, pour aller audevant d'eux. Ils leur prodiguoient toutes sortes de témoignage de joie & de félicitation. C'étoit à qui les inviteroit à venir manger & loger chez soi. Les repas étoient tout préparés dans la cour de chaque particulier; & ils pressoient les soldats d'entrer, & prioient Gracchus de leur permettre de boire & manger avec eux. Gracchus y consentit, à condition qu'ils mangeroient tous en public. Les habitans dressérent donc devant leurs maisons des tables, sur lesquelles ils portérent tout ce qu'ils avoient préparé. Ceux, qui venoient de recevoir la liberté, avoient sur la tête des bonnets de laine blanche, qui en étoient la marque. Les uns étoient sur des lits, suivant l'usage de ce tems-là; les autres étoient de bout, & tous à la fois mangeoient & servoient leurs compagnons. Gracchus trouva ce spectacle si singulier & si nouveau, qu'étant de retour à Rome, il le fit peindre, & plaça le tableau dans le temple de la liberté, que son pere avoit fait bâtir sur le mont Aventin, des deniers qui provenoient des amendes, & dont il avoit fait aussi la dédicace.

Toutes les villes des Samnites ayant été ruinées par le consul

c. 13. L. XXV. c. 17. L. XXVII. c. 10. Roll. Hist. Rom. Tom. II. pag. 319. Tom. III. pag. 347. & *suiv*. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 397, 398.

Sylla, comme le témoignent Strabon, Cicéron & Valère-Maxime, la ville de Bénévent fut la seule épargnée, selon le même Strabon. Dans la suite, Néron Claudius y transporta une colonie, que Frontin dit avoir été appellée *Concordia ;* ce qui se trouve appuyé par une Inscription, que Holsténius rapporte dans ses remarques sur l'Italie de Cluvier. Cette Inscription est conçue en ces termes : *COLONIA IV. LIA. CONCORDIA. AUC. FELIX. BENEVENTUM.* Le même Frontin ajoûte que Néron Claudius attribua à la colonie de Bénévent la ville de Caudium, avec tout son territoire. En effet, du tems de Septime Sévère, la même ville de Caudium dépendoit du territoire de Bénévent, comme on le voit aussi sur une Inscription, donnée par Fabretti, laquelle paroît avoir été consacrée à la mémoire de Julie, mere du même Sévère. Voici en quels termes est conçue cette Inscription: *COLONIA. JULIA. CONCORDIA. AUG. FELIX. BENEVENTUM. DEVOTA. MAJESTATI. AUGG. IN. TERRITORIO. SUO. QUOD. CINGIT. ETIAM. CAUDINORUM. CIVITATEM. MURO. TENUS.*

La ville de Bénévent, qu'Auguste avoit mise dans la seconde région de l'Italie, fut renfermée dans la Campanie par l'empereur Adrien. Cette ville, qui avoit résisté à un des plus fameux capitaines de l'Antiquité, à Annibal, ne put arrêter le progrès des armes de Totila, roi des Goths, qui se rendit maître de cette ville en 545, & la ruina entièrement. Antharis, ou Anthariche, roi des Lombards, la répara en 589, l'érigea en duché, & y joignit une grande partie de ce qui compose aujourd'hui le royaume Naples, en faveur de Zothus, un de ses courtisans.

Bénévent se glorifie d'avoir produit plusieurs grands Hommes, & entr'autres le célebre grammairien Orbilius, qui fleurissoit du tems de Cicéron. Cette ville a été si souvent maltraitée par les tremblemens de terre, qu'elle est devenue presque déserte & fort délabrée, principalement en 1703. Son Archevêché, érigé en 969, est presque toujours possédé par un cardinal, à cause de son revenu, qui est bien plus considérable, que ceux des autres Archevêchés du royaume de Naples, si l'on en excepte celui de la capitale. On dit que la campagne de Bénévent est délicieuse, fertile & d'un aspect charmant, & qu'on y trouve un grand nombre de belles maisons de plaisance. Ce petit païs fait à présent partie de la principauté ultérieure, au royaume de Naples.

BÉNÉVENTAINS, *Beneventani*, peuples, ainsi nommés de la ville de Bénévent. *Voyez* Bénévent.

BENGABER, *Bengaber*, (*a*) étoit de la tribu de Manassé. Sous le regne de Salomon, il fut établi

(*a*) Reg. L. III. c. 4. v. 13.

intendant de Ramoth-Galaad. Il avoit les bourgs de Jaïr, fils de Manassé, qui étoient en Galaad. Il commandoit dans tous le païs d'Argob, qui étoit en Basan, à soixante grandes villes, fermées de murailles & de portes de bronze.

BENHAIL, *Benhaïl*, (*a*) un des premiers Seigneurs de la cour de Josaphat, roi de Juda. Il fut du nombre de ceux, que ce Prince envoya dans les villes de ses États, pour instruire le peuple & le retirer de l'idolâtrie.

BENHANAN, *Benhanan*, (*b*) étoit fils de Simon. Il eut pour freres, Amnon, Rinna & Thilon. La Vulgate lit seulement *Rinna filius Hanan*.

BENHÉSED, *Benhesed*, (*c*) un des officiers du roi Salomon. Il étoit intendant d'Aruboth, & il avoit aussi Socho avec toute la terre d'Épher.

BENHUR, *Benhur*, (*d*) étoit aussi un des officiers du roi Salomon. Il eut l'intendance sur la montagne d'Éphraïm.

BENJAMIN, *Benjamin*, (*e*) Βενιαμίν, douzième & dernier fils de Jacob, naquit vers l'an 1746 avant J. C. Rachel, sa mere, souffrit de grandes douleurs en le mettant au monde; & près d'expirer, elle le nomma Benoni, ou fils de ma douleur. Mais, Jacob changea ce nom, & l'appella Benjamin, ou le fils de ma droite. Souvent, dans l'Écriture, il est simplement appellé Jémini, c'est-à-dire, ma droite.

Durant cette grande famine, qui désola la terre de Chanaan & les païs des environs, Jacob, ayant envoyé ses fils en Égypte pour y acheter du froment, retint Benjamin auprès de lui pour sa consolation; de peur qu'il ne lui arrivât quelque malheur en chemin. Joseph reconnut ses freres sans en être reconnu; & comme il ne voyoit point Benjamin avec eux, il s'informa adroitement s'il étoit en vie, & ne leur donna du froment, qu'à condition qu'ils le lui ameneroient. Pour gage de leur parole, il voulut que Siméon restât en prison jusqu'à leur retour. Jacob eut toutes les peines du monde à laisser partir Benjamin; mais enfin, pressé par la famine, & sollicité par ses fils, il leur permit de l'amener, & ils se mirent ensemble en chemin pour aller en Égypte.

Joseph, ayant vu Benjamin avec ses autres freres, les fit entrer dans sa maison, & les fit manger avec lui; mais, non pas à sa table, parce qu'il ne vouloit pas encore se manifester à eux, & que les Égyptiens ne mangeoient point avec les Hébreux. Joseph fit placer ses freres selon leur âge; & dans la distribution des viandes, qu'il leur envoya, la part de Benjamin se trouva cinq fois plus grande, que celle des autres. Après

(*a*) Paral. L. II. c. 17. v. 7.
(*b*) Paral. L. I. c. 4. v. 20.
(*c*) Reg. L. III. c. 4. v. 11.
(*d*) Reg. L. III. c. 4. v. 8.
(*e*) Genes. c. 35. v. 18. c. 42. v. 4. *& seq.* c. 43. v. 3. *& seq.* c. 44. v. 2. *& seq.* c. 45. v. 1. *& seq.* c. 46. v. 1. *& seq.* c. 49. v. 27. Deuteron. c. 33. v. 12.

cela, Joseph, pour éprouver la fidélité de ses freres, & leur amitié pour Benjamin, ordonna à l'intendant de sa maison, de remplir de bled les sacs de tous ces hommes, & de mettre dans le sac du plus jeune, la coupe d'argent, dont il se servoit, avec la somme qu'il avoit apportée pour le payement de sa charge de bled. Cet ordre fut exécuté; & lorsque les freres de Joseph furent sortis de la ville, il fit courir après eux. L'intendant de la maison leur dit qu'ils étoient des voleurs, puisqu'ils avoient pris la coupe de son Seigneur. Ils s'en excusérent, & dirent qu'ils consentoient que celui d'entr'eux, qui auroit fait ce vol, fût mis à mort, & que les autres demeurassent esclaves de Joseph. L'intendant répondit qu'il n'en vouloit qu'à celui, qui avoit fait le vol; que tous les autres pouvoient s'en aller en pleine liberté.

En même tems, il les fouilla tous, & trouva la coupe dans le sac de Benjamin. Alors, ils déchirérent leurs habits, & retournérent à la ville. Joseph leur fit des reproches de leur infidélité; & Judas fit tout ce qu'il put pour excuser Benjamin. Il conjura Joseph de le retenir lui-même prisonnier en la place de son frere. Il lui dit que son pere étoit un vieillard, qui ne pourroit survivre à la perte de son fils; que d'ailleurs il s'en étoit chargé, & en avoit répondu. Alors, Joseph, ne pouvant plus retenir ses larmes, leur déclara qui il étoit, & se jettant au cou de Benjamin, il le baisa & tous ses freres après lui. Il les invita à venir s'établir en Égypte & à y amener leur pere. Il leur donna à chacun une paire d'habits; c'est-à-dire, deux tuniques & deux manteaux. Pour Benjamin, il lui donna cinq robes & trois cens pièces d'argent. Il leur donna aussi des présens pour son pere & les renvoya ainsi, en leur recommandant la paix & l'union.

Depuis ce tems-là, l'Écriture ne nous apprend rien de particulier, touchant la personne de Benjamin. On dit qu'il descendit en Égypte avec son pere, ses freres & ses enfans; qu'il demeura dans ce païs quatre-vingt-sept ans, & qu'il y mourut âgé de cent onze, dans la terre de Gessen. Ainsi, il n'avoit que vingt-quatre ans, quand il partit pour l'Égypte.

Jacob, au lit de la mort, dit à Benjamin : *Benjamin est un loup ravissant. Le matin, il dévorera sa proie, & le soir il partagera les dépouilles.* Moïse, dans son dernier cantique, dit à Benjamin : *Le bien-aimé du Seigneur demeurera dans son partage avec assurance. Il y habitera tout le jour comme dans sa chambre nuptiale. Il se reposera entre ses bras.* On explique d'ordinaire ces mots : *Benjamin est un loup ravissant*, ou de Saint Paul, qui étoit de la tribu de Benjamin, ou de la valeur de ceux de cette tribu.

La tribu de Benjamin étoit composée 35400 combattans, tous au-dessus de vingt ans, sous le gouvernement d'Abidan, fils de Gédéon. Cette tribu se vit près d'être détruite par les autres, à cause d'une action infame, que

quelques jeunes débauchés de la ville de Gabaa avoient faite ſur la femme d'un Lévite qui habitoit dans la tribu d'Éphraïm, & qui s'en retournoit alors avec elle en ſon païs. Les autres onze tribus firent aſſez d'inſtances, pour que les principaux des Benjamites ne laiſſaſſent pas un tel crime impuni. Mais, n'en pouvant avoir raiſon, ils prirent les armes, & au nombre de quatre cens mille, allérent aſſiéger Gabaa, où tous les hommes de la tribu de Benjámin s'étoient rendus pour la défendre. Ils y étoient vingt-cinq mille tous gens d'élite, parmi leſquels il y en avoit ſept cens extraordinairement vaillans, qui tiroient ſi bien de la fronde, qu'ils auroient atteint un cheveu. Cette guerre, pour avoir été bientôt terminée, ne laiſſa pas d'être fort ſanglante; car, le premier jour, il ſe donna un combat ſi furieux, que les Iſraëlites y perdirent vingt-deux mille hommes. Dans un ſecond combat, dix-huit mille des leurs eurent encore le malheur d'être taillés en pièces par les Benjamites. La victoire, qu'on eût dit s'être entièrement déclarée pour ceux-ci, les abandonna au troiſième combat. On leur dreſſa une embuſcade, où ils périrent tous, excepté ſix cens, qui, par leur valeur & leur intrépidité, ſe firent jour à travers les troupes ennemies, & ſe retirérent ſur le roc de Rhemmon, où ils attendirent ce que leur bonne ou mauvaiſe fortune en décideroit.

Après cette grande défaite, les autres tribus, ſe répentant de leur précipitation, envoyérent des députés à ces ſix cens, qui reſtoient, pour leur témoigner leur déplaiſir, & les aſſurer qu'ils les aſſiſteroient de tout leur pouvoir pour procurer leur rétabliſſement; & comme le maſſacre avoit été général, & qu'on n'avoit épargné ni âge, ni ſexe, & qu'il ne reſtoit ni femme, ni fille de cette tribu, que quatre cens vierges, qui avoient été priſes à la ruine de Jabet Galaad, on les maria à quatre cens de ces hommes, qui s'étoient enfuis dans le déſert de Rhemmon; & pour les autres deux cens, on leur permit d'enlever des filles ou des veuves des autres tribus, pour éviter par ce rapt ſimulé de violer le ſerment qu'ils avoient fait de ne leur en point donner. Il y en a qui placent cet événement la première ou la ſeconde année après la mort de Joſué, qui arriva l'an du monde 2593.

Quoique la tribu de Benjamin fût la plus petite pour l'étendue du païs, elle ne laiſſoit pas d'être la mieux partagée, tant pour ſon territoire, qui étoit le meilleur du monde, que pour le nombre de ſes villes, qui étoient très-conſidérables. On ſçait que la principale étoit Jéruſalem, qui fut le ſiége des rois de Juda, qui domina ſur toutes les tribus, & même ſur toutes les nations de la terre, depuis que David l'enleva aux Jébuſéens, & que Jeſus-Chriſt, le Sauveur du monde, y a voulu opérer notre ſalut. Cette tribu ſe peut glorifier d'avoir donné le premier Roi aux Juifs, de leur

avoir été toujours très-fidele, aussi-bien que celle de Juda, & de n'avoir jamais voulu suivre le schisme des autres, du tems de Roboam. Elle avoit au midi la tribu de Juda, à l'orient le Jourdain, & au nord la tribu d'Éphraïm.

Il y a eu, dans le douzième siécle, un Juif célebre du nom de Benjamin. Il étoit de Tudele dans le royaume de Navarre. Il voyagea dans tous les lieux, où il crut qu'il y avoit des Synagogues, afin de s'instruire de l'état de sa nation. Après avoir voyagé pendant plusieurs années, il revint en France sous le regne de Louis le Jeune, & passa en Castille en 1173, où il mourut la même année. Il a écrit la relation de ses voyages, où l'on trouve plusieurs particularités touchant la nation des Juifs; mais, il est peu exact, mauvais Géographe, & souvent Historien fabuleux. Cependant il ne laisse pas d'être très-propre à donner une idée générale de l'état des Juifs tant en Orient qu'en Occident pendant le douzième siécle. On lui reproche beaucoup d'entêtement en faveur de sa nation. Son ouvrage fut d'abord imprimé en Hébreu à Constantinople en 1543. Il fut ensuite traduit en Latin, & imprimé à Anvers en 1575. On le réimprima depuis avec des notes à Leide en 1633.

BÉNITIER. (*a*) On mettoit ordinairement à l'entrée des temples un vaisseau d'eau lustrale, & ce vaisseau étoit fait comme nos Bénitiers.

BENNE, *Benna*, (*b*) nom Celte ou Gaulois, qui signifioit un chariot ou un fourgon garni d'osier. De-là venoit qu'on appelloit Combennons ceux, qui alloient dans la même Benne.

BENNI, *Benni*, de la race sacerdotale, est le même que Bennui. *Voyez* Bennui.

BENNO, *Benno*, (*c*) Lévite, qui étoit fils d'Oziau.

BENNOI, *Bennoï*, Βαναΐα, (*d*) Lévite, qui fut pere de Noadaïa.

BENNUI, *Bennui*, (*e*) fils de Phahath-Moab, & un des Prêtres, qui revinrent de la captivité de Babylone à Jérusalem. A son retour, il quitta la femme étrangère, qu'il avoit épousée contre la loi. S'il est le même que Benni, comme on le croit, il fut pere de Béhum.

BENNUI, *Bennui*, (*f*) fils d'Hénadad, revint de Babylone à Jérusalem, & contribua au rétablissement de cette ville. Il bâtit un double espace depuis la maison d'Azarias jusqu'au tournant & jusqu'à l'angle.

BÉNONI, *Benoni*; c'est-à-dire, le fils de ma douleur. Ce fut le premier nom de Benjamin. *Voyez* Benjamin.

BENZOHETH, *Benzoheth*, (*g*)

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 78.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 192.
(*c*) Paral. L. I. c. 24. v. 26.
(*d*) Esdr. L. I. c. 8. v. 33.
(*e*) Esdr. L. I. c. 10. v. 30.
(*f*) Esdr. L. II. c. 3. v. 24.
(*g*) Paral. L. I. c. 4. v. 20.

étoit fils de Jési, suivant les Paralipomènes.

BÉON, *Beon*, Βαιὰν, (a) ville de Judée, qu'on place dans la tribu de Gad. C'est une de ces villes, qui furent données avec leurs dépendances aux enfans de Gad & de Ruben, à condition qu'ils aidessent leurs freres à conquérir les païs, qui restoient. On croit que cette ville n'est pas différente de celle de Béan. Du moins, les Septante les écrivent toutes deux de même. *Voyez* Béan.

BÉOR, *Beor*, Βεὼρ, (b) fut pere de Béla, qui regna dans Edom.

BÉOR, *Beor*, Βεὼρ, (c) pere du fameux prophéte Balaam. Il demeuroit à Phétor, ville située près du fleuve de l'Euphrate.

BÉOTARQUES, *Beotarchæ*, (d) nom de dignité chez les Thébains. Thébes étant la plus considérable ville & la capitale de la Béotie, les Magistrats & les Généraux, qui y étoient chargés du gouvernement, portoient, pendant leur administration, le nom de Béotarques; c'est-à-dire, commandans ou gouverneurs de la Béotie. Ce mot est composé du nom de la province & du Grec ἄρχειν, *imperare*, commander.

BÉOTIE, *Bœotia*, Βοιωτία, (e) contrée de la Gréce, ayant pour bornes au nord la Phocide, au midi l'Attique, au couchant la mer ou le golfe de Corinthe, & au levant l'isle d'Eubée, qui en est séparée par la mer d'Euripe.

I. Cette contrée, selon Pausanias, prit son nom de Béotus, fils d'Itonus & de la nymphe Mélanippe. Elle fut d'abord occupée par des Barbares, tels que les Aoniens & les Temmices, qui y étoient venus de Sunium, & par les Léleges & les Hyantes. Ensuite, des Phéniciens, ayant quitté leur patrie sous la conduite de Cadmus, vinrent chasser ces Barbares, & s'emparérent de leur païs. Cadmus y bâtit une ville, qu'il appella Cadmée de son nom, & laissa le royaume à ses descendans. Ceux-ci ajoûtérent à la ville de Cadmée celle de Thébes, dont ils furent les fondateurs. Ayant étendu leur empire sur presque toute la Béotie, ils le conservérent jusqu'à la guerre des Épigoniens. Alors, ils abandonnérent pour quelque tems Thébes; mais, ils y revinrent ensuite. En ayant été chassés encore par les Thraces & les Pélasges, ils établirent dans la Thessalie, de concert avec les Arnéens, une République, qui subsista long-tems; ensorte qu'on

(a) Numer. c. 32. v. 3. *& seq.*

(b) Genes. c. 36. v. 32.

(c) Numer. c. 22. v. 5.

(d) Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 342.

(e) Pauf. pag. 543. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 197, 198, 559, 560. Strab. pag. 400. *& seq.* Ptolem. L. III. c. 15. Pomp. Mel. pag. 110, 111. Herod. L. II. c. 49. L. V. c. 57. *& seq.* L. VII. c. 202. L. VIII. c. 34. L. IX. c. 67. Just. L. II. c. 14. L. III. c. 6. L. VI. c. 3. L. VIII. c. 4. Tit. Liv. L. XXVII. c. 30. L. XXVIII. c. 8. L. XXIX. c. 12. *& seq. lib.* Diod. Sicul. pag. 187, 188, 285. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 4. Tom. VI. pag. 252. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 200. Tom. V. pag. 316. Tom. VI. pag. 390. *& suiv.* Tom. VII. pag. 107, 108. Tom. IX. pag. 102, 105. Voyez les Volumes suivans.

les appelloit tous Béotiens. Néanmoins, ils retournérent dans la suite dans leur païs. Ce fut dans le tems que les enfans d'Oreste étoient près de faire voile d'Aulide en Asie sur une flotte Éolienne, qu'on avoit préparée dans ce port. Alors, ayant ajoûté l'Orchoménie à la Béotie [car anciennement ces deux provinces ne faisoient pas un même corps, Homère même ne compte point les Orchoméniens parmi les Béotiens, il en fait une mention particulière sous le nom de Minyens] & reuni leurs forces à celles des Orchoméniens, ils chassérent les Pélasges, qui furent contraints de se retirer dans l'Attique. Pour les Thraces & les Hyantes, ils allérent chercher une retraite; les premiers vers le mont Parnasse, & les autres dans la Phocide, où ils construisirent une ville, qui porta le nom d'Hyampolis.

Éphore rapporte que les Thraces firent une tréve avec les Béotiens, & que lorsque ceux-ci, se croyant en paix, négligeoient de faire bonne garde, les Thraces les attaquérent de nuit & furent repoussés. Comme on leur reprochoit leur mauvaise foi, ils répondirent qu'ils avoient bien fait la tréve pour le jour, mais non pas pour la nuit. Cette réponse donna lieu au proverbe, *la subtilité des Thraces*. Il raconte aussi que, durant la guerre, les Pélasges & les Béotiens envoyérent consulter l'oracle. Il ne dit pas quelle réponse eurent les premiers; mais, il dit que la Prêtresse répondit aux Béotiens, qu'ils feroient bien leurs affaires, s'ils commettoient une impiété. Leurs députés crurent qu'elle se moquoit d'eux, parce qu'elle étoit compatriote des Pélasges, la saisirent & la jettérent dans le feu; prétendant avoir satisfait aux ordres de l'oracle, si elle l'avoit rendu de bonne foi; ou l'avoir punie, si elle les avoit voulu tromper. On les saisit; & les gardes du temple n'osérent pas les faire mourir, sans leur avoir donné des Juges. On choisit pour cela des Prêtresses; mais, elles n'étoient plus que deux. Les députés alléguérent que les femmes n'ont nulle part le droit de juger. On joignit deux hommes aux deux Prêtresses. Ceux-ci déclarérent innocens les députés, que les Prêtresses condamnoient à la mort. Les voix étant égales pour & contre, celles, qui étoient favorables, l'emportérent. De-là vint que, lorsque les Béotiens consultoient l'oracle, c'étoient des hommes, qui leur répondoient; au lieu que c'étoient des femmes pour toutes les autres nations.

La colonie d'Éoliens, qui avoit pour chef Penthilus, fut grossie d'un corps de troupes fort considérable, que les Béotiens lui envoyérent; de sorte que cette colonie en fut surnommée Béotienne. Long-tems après, la guerre des Perses, auprès de Platées, causa le dégât de leur païs. Cependant, les Thébains sçurent si bien rétablir depuis leurs affaires, qu'ils disputérent la principauté au reste des Grecs. Ils vainquirent même les Lacédémoniens dans deux combats. Mais, Épaminondas, leur

général, étant péri dans le second, ils perdirent, avec ce fameux capitaine, l'espérance de parvenir jamais à l'empire de la Gréce. Cela ne les empêcha pas cependant de faire la guerre pour les Grecs contre les Phocéens, qui avoient pillé leur temple commun. Cette guerre les ayant épuisés, & les Macédoniens s'étant déclarés leurs ennemis, Thébes fut détruite. Mais, elle fut ensuite réparée & rendue à ses anciens maîtres par ceux-la mêmes, qui en avoient été les destructeurs. Depuis ce tems-là, les affaires des Béotiens allérent toujours en décroissant; de façon que leur ville, du tems de Strabon, avoit à peine l'air d'un bourg remarquable. Les autres villes du païs, à l'exception de deux, n'eurent pas une meilleure destinée.

Nous n'entrerons pas ici dans un plus grand détail, que celui où nous venons d'entrer d'après Strabon, pour ce qui concerne la partie historique des Béotiens. Cette partie, qui ne seroit pas la moins intéressante de cet article, ne sçauroit être détachée de l'article des Thébains. Comme ceux-ci tenoient le premier rang dans la Béotie, les anciens Auteurs racontent, sous leur nom, tout ce qui regarde cette contrée. Et il faut avouer que ce n'est pas sans une sorte de raison, puisque les Thébains ont eu la principale part à ce qui s'est passé de leur tems.

II. Ce passage de Strabon, que nous avons rapporté, peut servir à rectifier l'idée, que feroit naître sans ce secours, ce que dit Étienne de Byzance; sçavoir, que la Béotie a été anciennement nommée Aonie, Mésapie, Ogygie & Cadméïde. On voit assez que le nom d'Aonie vient des Aones, dont parle Strabon; mais, quoiqu'Étienne de Byzance cite Thucydide, on ne trouve point dans cet Auteur, qu'il ait parlé de Mésapie. Le nom de Cadméïde vient naturellement de Cadmus. Pour celui d'Ogygie, nous doutons qu'on en ait d'autre autorité que celle d'Étienne de Byzance. Il est vrai que Varron dit que la plus ancienne ville, que l'on eût bâtie dans la Gréce, étoit Thébes en Béotie, & que le roi Ogygès en fut le fondateur. C'est apparemment sur quoi est fondé le nom d'Ogygie; mais, Thébes fut ajoûtée à la ville de Cadmée, qui étoit par conséquent plus ancienne. Varron, parlant du liévre, que quelques-uns prétendent avoir été nommé *lepus* en Latin, à cause de la legéreté de ses pieds, ajoûte qu'il croit plutôt qu'il vient de quelque ancien mot Grec, & apporte en preuve que les Éoles-Béotiens sont faciles à trouver, lorsqu'on sçait, comme on l'a déjà dit, que les Béotiens aidérent à Penthilus à conduire une colonie Éolienne, en y envoyant quantité de leurs gens; de sorte que cette colonie en fut surnommée Béotienne.

La nation Béotienne, selon Éphore, eût été en état de se faire un vaste Empire; mais, l'indocilité de cette nation, toujours mécontente de ses chefs, fut un obstacle à son agrandissement. Les

Béotiens, selon le même Éphore, négligeoient absolument les lettres & le sçavoir-vivre, & ne s'attachoient qu'à l'art militaire. Aussi passoient-ils pour les plus grossiers de toute la Gréce.

Le ciel d'Athènes est pur, dit Cicéron; d'où vient que les habitans de l'Attique sont plus subtils, & ont plus d'esprit que les autres Grecs. Le ciel de Thébes est grossier. C'est pourquoi, les Thébains sont épais & forts. Horace n'en parle pas mieux; car, pour marquer le peu de discernement, qu'Alexandre avoit pour les ouvrages de bel-esprit, il dit que, si on lui en avoit demandé son sentiment, on l'auroit pris pour un Béotien:

Bœotûm in crasso jurares aëre natum.

Cette grossiereté des Béotiens, selon M. Dacier, avoit donné lieu aux proverbes, *auris Bœotia*, oreille de Béotie, & *sus Bœotia*, pourceau de Béotie. Pindare, qui étoit Béotien, étant né à Thébes, ne dissimule point ce décri. Il exhorte le maître de la musique à faire chanter si bien le chœur, qu'on puisse connoître qu'il a évité l'ancien reproche, qu'on faisoit aux Béotiens, en les appellant pourceaux de Béotie à cause de leur ignorance & de leur stupidité.

C'est pourtant une chose remarquable, que nonobstant ce reproche, la Béotie n'a pas laissé de produire de grands Hommes dans les Armes, dans la Politique, dans l'Histoire, & même dans la Poësie; témoin Pindare lui-même, Plutarque, Épaminondas & tant d'autres, dont les noms sont célebres dans l'Antiquité. C'est dans la Béotie que se trouvent des lieux, où les Mythologues placent le séjour des Muses.

La Béotie, en général, étoit un païs enfermé & entrecoupé de montagnes de toutes parts, au midi du côté de l'Attique, au septentrion vers la Phocide, au couchant le long du golfe de Corinthe, & à l'orient le long de l'Euripe. Les principales étoient le Cithéron, l'Hélicon consacré aux Muses, le Mycalesse, le Hadylie & l'Acontius. On parle de plusieurs Fontaines célebres, l'Œdipodie, la Psamathe, la Dirce, l'Épicrane, l'Aréthuse, l'Hipocrène, l'Aganippe & la Gargaphie.

Ptolémée nous a conservé le nom des villes, que possédoient les Béotiens. C'étoient Siphes, aujourd'hui Rosa; Créusa, maintenant Livadia; Aulide, Saganée, Anthédon, qu'on croit être à présent Talandi; Phoces. Ces quatre dernieres étoient situées sur les bords de la mer Égée. Celles, qui suivent, étoient placées au milieu des terres; Thisbé, Thespies, Orchomène, Coronie, Hyampolis, Chéronie, Lébadie, Copes, Aliarte, Platées, Acriphie, Tanagre, Thébes & Délium. Entr'autres fleuves, qui ont arrosé la Béotie, on compte le Céphise & l'Ismène.

La Béotie appartient aujourd'hui aux Turcs, auxquels elle fut entièrement soumise dans le seizième siécle. Son nom moderne est

Stramulipe. Elle fait partie de la Livadie dans la Turquie d'Europe.

BÉOTIE, *Bœotia*, Βοιωτία. (*a*) Justin, au commencement du septième Livre de son Histoire, donne le nom de Béotie à la Macédoine. Il dit que cette contrée s'appelloit Béotie; & ceux qui l'habitoient, Pélasges. Tous les Commentateurs de cet Historien assurent qu'il faut lire Péonie, & non pas Béotie. Cette conjecture est fondée sur ce qu'on lit en plusieurs Auteurs anciens, & particulièrement dans Homère, qui appelle souvent les Macédoniens du nom de Péoniens. Justin même confirme ce que nous venons de rapporter; car, il dit plus bas, que la Péonie étoit une portion de la Macédoine. Les Pélasges, qui l'habitoient, furent ainsi appellés de Pélasgus, fils de Jupiter & de Larissa.

BÉOTIENS, *Bœotii*, Βοιωτοί. On appelloit ainsi les habitans de Béotie en Gréce. *Voyez* Béotie.

BÉOTUS, *Bœotus*, Βοιωτὸς, (*b*) fils de Neptune & d'Arné, fille d'Éole II. Ce Prince naquit à Métaponte, parce que son grand-pere, nullement persuadé que sa fille eût conçu de Neptune, comme elle le prétendoit, l'avoit donnée à un Métapontin. Dans la suite, ayant tué, avec Éole son frere, Autolyte femme de ce Métapontin, il fut obligé de s'enfuir. Il se retira chez Éole son grand-pere. Ce Prince le reçut comme son fils, & lui laissa le royaume de l'Éolide. Béotus donna alors au païs, dont il étoit roi, le nom de sa mere Arné, & le sien à ses sujets. Il fut pere d'un fils, nommé Itonus.

Dans ce qu'on vient de lire, nous avons suivi la narration de Diodore de Sicile. Celle de Pausanias est différente. Il nous donne Béotus pour fils d'Itonus & de la nymphe Mélanippe & pour petit-fils d'Amphictyon.

BÉRA, *Bera*, *ou* BÉER, *Beer*, Βαιὴρ, (*c*) ville de Palestine, située dans la tribu d'Éphraïm. Joatham, après le discours qu'il avoit tenu aux habitans de Sichem, sur le choix, qu'ils venoient de faire d'Abimélech pour leur roi, au préjudice de la maison de Jérobaal, se retira à Béra pour éviter les effets du ressentiment du nouveau prince d'Israël.

Selon Eusébe, il y avoit une ville du nom de Béra à huit milles d'Éleuthéropolis, vers le septentrion.

BÉRA, *Bera*, Βεηρά, (*d*) étoit le dernier des enfans de Supha.

BERCEAU. (*e*) Les Grecs appelloient le Berceau *cœtis*, qui veut dire un petit lit, ou *schaphé*, qui signifie une petite barque, parce que le Berceau en avoit la forme. Les Maillots, chez eux, se nommoient *spargana*. *Cunæ* & *cunabula* étoient les termes, dont les Latins se servoient pour expri-

(*a*) Just. L. VII. c. 1.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 187, 188. Pauf. pag. 543.
(*c*) Judic. c. 9. v. 21.
(*d*) Paral. L. I. c. 7. v. 37.
(*e*) Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 67.

mer le Berceau & les Maillots. Bartholin dit que le Berceau avoit différentes formes, quelquefois celle d'un bouclier [il entend apparemment celui d'un piéton légionnaire Romain]; quelquefois celle d'un crible, quelquefois celle d'une petite barque.

BERCORATES, *Bercorates*, (*a*) peuples des Gaules dans l'Aquitaine. Le nom de cette nation se lit ainsi dans l'édition de Pline par Dalechamp ; mais, on trouve Bercorcates dans celle du P. Hardouin. Il faut remarquer que Pline nomme dans l'Aquitaine plusieurs peuples, qui paroissent avoir été de peu de considération, & dont il est difficile de retrouver l'emplacement. M. de Valois observe que le nom de Biscarrosse, qui est un bourg dans le district de Born, sur la frontière de Buch, répond assez à celui de Bercorcates ; & il y est encore plus conforme en lisant Bercorates ou Bercorrates.

BERDE, *Berdes*, (*b*) un des lieutenans d'Alexandre le Grand. Ayant été envoyé vers les Scythes qui habitoient sur les rives du Bosphore, il revint bientôt après, accompagné de leurs ambassadeurs, qui demandérent à Alexandre, qu'il épousât la fille de leur Roi ; & s'il ne le croyoit pas digne de cet honneur, qu'il souffrît du moins que les principaux de sa cour fissent des alliances avec les grands Seigneurs du païs, & promettoient même que leur Roi viendroit en personne le trouver.

BÉRÉCYNTES, *Berecynti*, Βερέκυντες, (*c*) nation Asiatique, dont parle Strabon. Ce Géographe met cette nation au rang des nations Phrygiennes. Hésychius fait la même chose.

BÉRÉCYNTHIE, *Berecynthia*, autrement Bérécyntie. *Voyez* Bérécyntie.

BÉRÉCYNTIE [le Païs de], *Tractus Berecyntius*. (*d*) Ce païs faisoit partie de la Carie, selon Pline. Le P. Hardouin dit qu'il étoit auprès de la ville de Nysa & du fleuve Marsyas.

Étienne de Byzance place, vers le fleuve Sangarius, un païs du même nom ; & Vibius Séquester met sur le Sagaris, fleuve de Phrygie, une forteresse, qu'il nomme *Castellum Berecyntum*.

BÉRÉCYNTIE, *Berecyntia*, ville de Phrygie, selon Étienne de Byzance.

BÉRÉCYNTIE, *Berecyntia*, autre ville. Le seul passage des Anciens, où il en soit parlé, se trouve dans Festus. Le voici : Agathocle dit qu'il y a plusieurs Écrivains, qui prétendent qu'Énée fut enterré dans la ville de Bérécyntie, près du fleuve Nolos ; que quelqu'un de ses descendans, nommé Romus, vint en Italie, & y bâtit la ville, nommée Rome. Pomponius Sabinus répéte à peu près la même chose, & nomme le fleuve Molos. On pourra sçavoir où étoit cette ville, quand on aura découvert en quel païs est le fleuve Nolos ou Molos. Car, on

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 226. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

(*b*) Q. Curt. L. VIII. c. 1.

(*c*) Strab. p. 469, 680, 681.

(*d*) Plin. T. I. p. 276. T. II. p. 13.

ignore également l'un & l'autre.

BÉRÉCYNTIE [le Mont], *Mons Berecyntius*. Cette montagne étoit située dans l'Asie mineure. Mais, il ne me paroît pas aisé de marquer précisément le païs, où elle se trouvoit, les anciens Géographes mettant des lieux de ce nom en divers cantons de l'Asie mineure, comme on le voit dans les articles, qui précédent celui-ci. Elle étoit vraisemblablement ou dans la Carie, ou dans la Phrygie, & plutôt dans celle-ci que dans l'autre.

On donne le nom de Bérécyntie ou Bérécynte à Cybéle, la mere des Dieux, parce qu'elle étoit honorée sous le mont Bérécyntie. Virgile employe souvent cette Épithete de Cybéle.

Selon Diodore de Sicile, il y avoit aussi une montagne du nom de Bérécyntie dans la Créte, au païs des Antisaptéréens. C'est sur cette montagne, que l'on dit que les Dactyles Idéens avoient découvert l'usage du feu, du cuivre & du fer, & l'art de travailler ces métaux.

BÉRÉCYNTIE, *Berecyntia*. (*a*) On lit, dans la vie de S. Simplicius, par Grégoire de Tours, qu'il y avoit un simulacre de Bérécyntie, qu'on traînoit dans un char par les champs & par les vignes, pour la conservation des fruits de la terre. Ces Idolâtres chantoient & dansoient devant la statue de la Déesse. Le Saint, touché de cette impiété, fit sa priere & le signe de la croix. D'abord, l'idole tomba par terre; le char & les bœufs, qui le tiroient, demeurérent immobiles. Le peuple immole des victimes, bat ces bœufs pour les faire marcher, mais inutilement. Quatre cens de la troupe disent, *si c'est une divinité, qu'elle se réleve; qu'elle fasse marcher les bœufs. Si elle ne peut se remuer, c'est une marque certaine, qu'elle n'a rien de divin*. Ils immolérent encore une victime; & voyant que la déesse ne se remuoit point, ils se firent Chrétiens.

BÉRÉE. *Voyez* Berrhoée.

BÉRÉNICE, *Berenice*, (*b*) Βερενίκη, ville de Libye dans la Pentapole, qui étoit un canton de la Cyrénaïque. Non loin de ses murs, on voyoit un fleuve, nommé Léthon ou Lathon, & un bois sacré, où l'on dit qu'étoient les jardins des Hespérides. Telle est la description, qu'on lit dans Pline. mais, les Sçavans ne craignent pas d'avancer que les Anciens, qui ont placé les jardins des Hespérides à Bérénice se sont trompés. Ce qui les a induits en erreur, c'est le nom d'Hespéris ou Hespérides, qu'avoit cette ville, avant qu'elle eût emprunté d'une reine d'Égypte celui de Bérényce. Ils ont cru qu'elle avoit été appellée Hespéris ou Hespérides, du nom de ces Nymphes, que les Poëtes ont tant célébrées. Mais, elle n'avoit été nommée ainsi, que parce

(*a*) Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. T. II. p. 438.

(*b*) Plin. T. I. p. 249. Ptolem. L. IV. c. 4. Pomp. Mel. p. 35. Strab. p. 836, 837. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 31. *& suiv.* Tom. XIII. p. 441. T. XVI. p. 181. *& suiv.* T. XXI. p. 35. *& suiv.* p. 225. *& suiv.*

qu'elle étoit avantageusement exposée au soleil couchant, sur un cap à mille quatre-vingts stades au Sud de Cyrène. Une preuve de ce que l'on avance; c'est que si l'on remonte plus haut dans l'Antiquité, on trouvera que son premier & véritable nom etoit celui d'Hespéris ou Hespérides. C'est ainsi qu'Hérodote l'appelle, aussi-bien que Théophraste. Près de la Syrte, dit-il, non loin de la ville Hespérides. Dans Étienne de Byzance, on lit: Hespérides ville de Libye, qu'on appelle aussi au singulier Hespéris. L'erreur de ceux, qui ont placé le jardin des Hespérides dans cette ville, n'a pas échappé à Apollodore, qui a soin d'en avertir les lecteurs. » Ces jardins, dit-il, étoient situés non » dans la Libye, comme quelques-» uns le croyent, mais dans la » Mauritanie vers le mont Atlas.«

On trouve parmi les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, deux dissertations opposées, l'une de M. Fréret, & l'autre de M. de la Nauze, sur l'époque d'une Inscription Grecque, apportée de Tripoli d'Afrique, en Provence, & sur laquelle M. le président Bouhier & M. le marquis Maffei avoient déjà publié des remarques. Cette Inscription importante, dont le texte Grec est inséré dans le Mémoire de M. Fréret, est un décret de la communauté des Juifs établis à Bérénice. Elle a pour date *l'année 55, le 25 du mois Paophi, en l'assemblée de la Scénopégie.* C'est cette date, qu'il s'agit de déterminer; ce qu'on ne peut faire, sans trouver en même tems l'époque radicale de l'Ére de Bérénice.

M. le président Bouhier, dans son explication de quelques Marbres antiques, & M. le marquis Maffei dans ses *Galliæ Antiquitates*, font répondre cette année 55 à l'an de J. C. 25; ce qui donne pour époque radicale, l'année 30 avant notre Ére Vulgaire, année de la conquête de l'Égypte par Auguste.

M. de la Nauze fait concourir l'année 55 de l'Inscription, avec l'an 41 avant J. C.; ce qui donne pour époque radicale à l'Ére de Bérénice, la fin de l'année 96, ou le commencement de l'année 95 avant J. C.; tems où la Cyrénaïque, léguée aux Romains par Ptolémée Apion, fut déclarée libre par le Sénat.

M. Fréret compte cette année 55 de l'Inscription pour l'an 33 avant J. C.; & par conséquent il fait remonter l'époque radicale de Bérénice à la fin de l'année 87 avant J. C. C'est le tems où Lucullus, envoyé par Sylla pour appaiser les troubles de la Cyrénaïque, y fit des réglemens acceptés par les peuples.

Voilà donc trois époques différentes, données à l'Ére de Bérénice; l'Autonomie de la Cyrénaïque par M. de la Nauze, la législation de Lucullus par M. Fréret, & la conquête de l'Égypte par MM. Bouhier & Maffei.

M. Gibert donne une quatrième époque à la même Ére. C'est la réduction de la Cyrénaïque en province Romaine; événement qu'il place vers l'an 67 avant J.

C. En partant de ce point, il fait tomber l'année 55 de l'Inſcription à l'année 13 avant l'Ére Chrétienne. Ceux, qui voudront voir les raiſons, qu'on allégue de part & d'autre pour l'appui de ſon ſentiment, peuvent conſulter les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres.

On dit que le nom moderne de la ville de Bérénice eſt Bernicho, ou Bénic, au royaume de Tunis, dans la province de Meſrata ou Meſtrata.

BÉRÉNICE, *Berenice*, (a) Βερενίκη, ville ſituée dans la Troglodytice. Pline dit qu'on la ſurnommoit Panchryſos; terme, qui veut dire *toute d'or*. Le P. Hardouin croit que c'eſt la même que Strabon met auprès de Sabes; mais, ce qui m'empêche d'être de ſon ſentiment, dit M. la Martinière, c'eſt que la Bérénice Panchryſos de Pline étoit dans la Troglodytice; c'eſt-à-dire, au couchant de la mer rouge; au lieu que celle de Strabon, près de Sabes, étoit à l'autre côté de cette mer dans l'Arabie heureuſe.

BÉRÉNICE, *Berenice*, (b) Βερενίκη, ville ſituée auſſi dans la Troglodytice. Celle-ci étoit ſurnommée Épidire, parce qu'elle étoit ſous le promontoire & la ville de Dire. Cette ville de Bérénice étoit à l'entrée de la mer Rouge, à la gauche & fort prés du détroit de Rab-el-Mandel.

BÉRÉNICE, *Berenice*, (c) Βερενίκη, ville encore ſituée dans la Troglodytice, vers le milieu de la côte occidentale de la mer Rouge. C'étoit un port où abordoient les marchandiſes, deſtinées pour Coptos, ville qui n'en étoit éloignée que de deux cens cinquante-huit mille pas. Comme le voyage ſe faiſoit preſque toujours pendant la nuit, à cauſe de la fraîcheur, & que l'on campoit durant le jour, on arrivoit d'une de ces villes à l'autre le douzième jour. Cette ville, ſelon Pline, portoit le nom de la mere de Ptolémée Philadelphe. Elle étoit au fond du golfe. On croit que c'eſt préſentement Coſſir, dont le golfe porte le nom.

BÉRÉNICE, *Berenice*, (d) Βερενίκη, ville maritime, ſituée au fond de la mer Rouge. Elle étoit placée, ſuivant Pomponius Méla, entre le promontoire d'Héroopolis & celui de Strobile, qui eſt le même que Ptolémée nomme le promontoire près de Phara, & qui ſéparoit le golfe d'Élana de celui d'Héroopolis. Cette Bérénice eſt auſſi nommée par Joſephe, qui dit, en parlant de la flotte de Salomon, qu'elle fut conſtruite à Aſiongaber; mais que cette Aſiongaber s'appelloit de ſon tems Bérénice, & qu'elle n'étoit pas loin d'Élana. Selon D. Calmet, Joſephe s'eſt trompé, lorſqu'il a mis de ce côté de la mer Rouge, une Bérénice, qui étoit à l'autre bord. Voſſius croit au contraire que la Bérénice de Joſephe, eſt la même que celle de Pomponius Méla.

(a) Plin. T. I. p. 342. Strab. p. 771.
(b) Plin. T. I. p. 342.
(c) Plin. T. I. pag. 327, 341, 342. Strab. p. 770. Ptolem. L. IV. c. 5.
(d) Pomp. Mel. pag. 109. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 269.

BÉRÉNICE, *Berenice*, (*a*) Βερενίκη, ville de la Chersonnèse d'Épire, qui dut sa fondation à Pyrrhus. Ce Prince l'appella ainsi du nom de Bérénice, sa belle-mere, qui avoit épousé en secondes noces Ptolémée Soter.

Il y a encore eu quelques autres villes du nom de Bérénice. 1.° Une dans l'Asie vers la Syrie. 2.° Une autre dans la Thrace. 3.° Une autre dans la Cilicie.

BÉRÉNICE, *Berenice*, (*b*) Βερενίκη, avoit épousé en premières noces un certain Philippe, Macédonien d'assez basse naissance. Elle en eut un fils, nommé Magas. Dans la suite, étant venue en Égypte simplement pour y accompagner Eurydice, quand elle se maria à Ptolémée Soter, fils de Lagus, elle charma si bien ce Prince par sa beauté, qu'il voulut l'épouser. Elle devint mere de plusieurs enfans, & entr'autres, de Ptolémée Philadelphe. Cette Princesse prit un tel ascendant sur l'esprit du Roi, son mari, qu'elle lui fit préférer ce fils à tous les enfans des autres Reines, lorsqu'il pensa à se nommer un successeur. Pour Magas, dont nous venons de parler, elle lui procura le gouvernement de Cyrène, ville de la Libye.

Bérénice avoit eu de Ptolémée Soter, une Princesse, nommée Antigone, qu'elle maria à Pyrrhus, roi d'Épire. L'occasion de ce mariage fut un voyage, que ce jeune Prince avoit fait en Égypte. Comme il avoit vu que de toutes les femmes de Ptolémée Soter, Bérénice étoit celle, qui avoit le plus de pouvoir sur lui, & qui surpassoit toutes les autres en esprit & en prudence, il s'étoit attaché à elle particulièrement. Cette Princesse vivoit au commencement du troisième siécle avant l'Ère Chrétienne.

BÉRÉNICE, *Berenice*, (*c*) Βερενίκη, fille de Ptolémée Philadelphe, fut mariée à Antiochus Théus, où le Dieu, roi de Syrie, l'an 249 avant J. C. Ce Prince répudia pour lors Laodice, dont il avoit déjà eu des enfans. Mais, après la mort de Ptolémée Philadelphe, Antiochus Théus reprit Laodice & ses enfans. Cette Princesse, qui connoissoit la légereté & l'inconstance de son mari, craignant que, par un effet de la même légereté, il ne retournât encore à Bérénice, résolut de se servir de l'occasion pour assurer la couronne à son fils Séleucus Callinicus. Par le traité fait avec Ptolémée Évergéte, les enfans de Laodice étoient déshérités; & ceux qu'auroit Bérénice, devoient succéder. Et elle en avoit déjà un. Laodice ayant donc fait empoisonner Antiochus, Séleucus Callinicus fut nommé son successeur à la couronne.

Laodice ne se croyant pas en sûreté, tant que Bérénice & son fils vivroient, songea, de concert avec Séleucus Callinicus, à s'en défaire aussi. Mais, Bérénice,

(*a*) Plut. Tom. I. p. 386.

(*b*) Pauf. p. 12 Plut. T. I. p. 385. Roll. Hist. Anc. T. IV, P. 158. *& suiv.*

(*c*) Just. L. XXVII. c. 1. Daniel. c. 11. v. 6. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 254. *& suiv.*

avertie que les Émissaires du Roi la cherchoient pour la tuer, s'enferma avec son fils dans la ville de Daphné, où l'on vint bientôt l'assiéger. La nouvelle n'en fut pas plutôt répandue dans l'Asie, que toutes les villes, qui la composoient, touchées du souvenir de la grandeur de son pere & de ses ancêtres, & de pitié pour ses infortunes, lui envoyérent du secours. Ptolémée Évergéte lui-même, épouvanté des périls de sa sœur, y vola avec toutes les forces de son royaume. Mais, la trahison, plus puissante que toutes les troupes de Séleucus, accabla cette malheureuse Princesse; & le meurtre, qu'on en fit, devança l'arrivée des secours. Cette action parut barbare à toute la terre. De-là vint que toutes les villes rebelles, qui avoient déjà équipé une flotte redoutable, excitées, & par la crainte de la cruauté de Séleucus, & par le desir de venger la mort d'une Reine, pour la défense de laquelle on avoit fait ces grands préparatifs, se livrérent d'abord à Ptolémée Évergéte, qui se seroit infailliblement rendu maître de tous les États de son ennemi, si des dissensions domestiques ne l'eussent rappellé dans les siens; tant le parricide, dont celui-là s'étoit souillé, lui avoit attiré de haine; ou tant la mort d'une sœur, indignement assassinée, avoit concilié de faveur à celui-ci.

M. Rollin remarque qu'alors fut exactement accompli ce que le prophéte Daniel avoit prédit de ce mariage. *La fille du Roi du Midi viendra épouser le Roi du Septentrion, pour faire amitié ensemble; mais, elle ne s'établira point par un bras fort, & sa race ne subsistera point. Elle sera livrée elle-même avec ceux qui l'avoient amenée, & son fils & celui qui l'avoit soûtenue en divers tems.* Je ne suis point étonné, dit M. Rollin, que Porphyre, ennemi déclaré du Christianisme, ait regardé les prophéties de Daniel comme des prédictions faites d'après coup. En effet, auroient-elles été plus claires, s'il avoit été lui-même témoin des événemens, qu'il prédit?

Quelle apparence y avoit-il que l'Égypte & la Syrie, qui, du tems de Daniel, dépendoient & faisoient partie de l'Empire de Babylone, auroient l'une & l'autre des Rois originaires de la Gréce? Le Prophéte, plus de trois cens ans auparavant, les y voit déjà établis. Il voit ces deux Rois en guerre, ensuite réconciliés par un traité de paix, dont un mariage est le gage & le sceau. Il voit que c'est le roi d'Égypte & non celui de Syrie, qui donne sa fille pour être le lien commun de leur amitié. Il la voit conduire d'Égypte en Syrie avec une pompe magnifique, mais qui sera suivie de près d'une étrange catastrophe. Enfin, il voit que sa race, malgré les précautions expresses, prises par le traité, de la faire succéder seule à la couronne, à l'exclusion des enfans du premier lit, non-seulement ne monte point sur le trône, mais est entièrement exterminée; que la nouvelle épouse succombe elle-même, & est livrée à sa riva-

le, & qu'elle périt avec tous ses officiers, qui l'avoient conduite d'Égypte en Syrie, & qui jusques-là avoient été sa force & son soutien. » O mon Dieu, que vos » oracles sont dignes d'être crus » & respectés! « *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.*

BÉRÉNICE, *Berenice*, (*a*) Βερενίκη, fille unique de Magas, roi de Cyrène. Cette Princesse fut donnée en mariage par son pere à Ptolémée Évergéte, roi d'Égypte. Ce mariage se fit contre le gré d'Arsinoé, sa mere. Aussi, Magas eut à peine rendu l'esprit, qu'elle voulut le rompre, pour en faire contracter un autre à sa fille avec Démétrius, frere d'Antigonus, roi de Macédoine. Mais, l'attachement, qu'Arsinoé conçut elle-même pour son nouveau gendre, devint suspect à Bérénice, & ensuite odieux au peuple & au soldat, qui conspirérent la mort de Démétrius, & envoyérent des gens pour l'assassiner, tandis qu'il étoit couché avec sa belle-mere. Envain, Arsinoé, enhardie par les paroles de sa fille, qui de la porte de la chambre, ordonnoit aux assassins d'épargner sa mere, se mit entr'eux & son amant, pour empêcher qu'ils ne le tuassent, Elle n'en put reculer la mort que de quelques momens. Ce fut ainsi que Bérénice vengea l'infamie de sa mere, sans blesser la piété, & que fidele aux dernières volontés de son pere, elle retourna vers l'époux, auquel il l'avoit destinée. Elle l'aimoit tendrement. Un jour que Ptolémée Évergéte partoit pour une expédition, craignant les dangers, où il alloit être exposé dans cette guerre, elle fit vœu de consacrer ses cheveux, s'il en revenoit sans accident. Apparemment que c'étoit ce qu'elle estimoit davantage, & à quoi elle étoit le plus attachée. Quand elle le vit de retour avec beaucoup de bonheur & de gloire, pour s'acquitter de sa promesse, elle se les fit couper, & les offrit aux dieux dans le temple, que Ptolémée Philadelphe avoit fait bâtir à sa chere Arsinoé sur le promontoire Zéphyrion en Chypre, sous le nom de Vénus Zéphyrienne. Peu de tems après, ces cheveux consacrés s'étant perdus, on ne sçait comment, Ptolémée sçut très-mauvais gré aux Prêtres de leur négligence, & entra dans une grande colère contr'eux. Conon de Samos, Mathématicien, & habile courtisan, qui se trouva alors à Alexandrie, s'avisa de dire que ces cheveux avoient été transportés dans le ciel, & montra sept étoiles près de la queue du lion, qui, jusques-là, n'avoient fait partie d'aucune constellation, & dit que c'étoit la chevelure de Bérénice. D'autres Astronomes, soit pour faire leur cour aussi-bien que lui, ou pour ne pas choquer le Prince, employérent le même nom, qui est demeuré en usage jusqu'à présent. Callimaque, qui avoit été à la cour du

(*a*) Just. L. XXVI. c. 3. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 265. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. XXI. pag. 234.

Pere, composa un petit poëme sur la chevelure de Bérénice, que Catulle a traduit en Latin. Cette traduction est parvenue jusqu'à nous.

Bérénice fut mere de Ptolémée Philopator, qui succéda au royaume de son pere, après l'avoir, dit-on, empoisonné. Pour Bérénice, sa mere, on sçait qu'il la fit mourir ouvertement, avec son frere unique Magas. Cette Princesse donna son nom à une ville de la Pentapole dans la Cyrénaïque, parce qu'elle y avoit fait de grandes augmentations.

BÉRÉNICE, *Berenice*, Βερενίκη, (*a*) fille de Ptolémée Lathyre. Comme il n'y avoit qu'elle d'enfans légitimes, à la mort de son pere, qui arriva l'an 81 avant l'Ére Chrétienne, elle lui succéda au royaume d'Égypte. Son nom propre étoit Bérénice; mais, elle s'appelloit aussi Cléopâtre. C'étoit un usage établi dans la famille des Ptolémées, que les fils eussent le nom de Ptolémée; & les filles, celui de Cléopâtre.

Cependant, Sylla alors Dictateur perpétuel à Rome, envoya Alexandre pour prendre possession de la couronne d'Égypte, après la mort de son oncle Lathyre, en qualité d'héritier mâle le plus proche du défunt. Il étoit fils d'un autre Alexandre, qui avoit fait mourir sa mere. Mais, ceux d'Alexandrie avoient déjà mis Bérénice sur le trône; & il y avoit six mois qu'elle y étoit, quand Alexandre arriva. Pour accommoder le différend, & ne se pas faire d'affaires avec Sylla, maître de Rome, & qui, par conséquent donnoit la loi à l'univers, on convint que Bérénice & lui se marieroient ensemble, & regneroient conjointement. Mais, Alexandre, qui ne la trouva pas à son gré, ou qui ne voulut point d'associée à la couronne, la fit mourir dix-neuf jours après leur mariage, & regna seul quinze ans.

BÉRÉNICE, *Berenice*, Βερενίκη, (*b*) fille de Ptolémée Auléte. Cette Princesse étoit l'aînée de trois sœurs. Ptolémée Auléte, pour mettre sa vie en sûreté, ayant été obligé de s'enfuir d'Égypte, on déclara reine en sa place Bérénice, quoiqu'il y eût deux enfans mâles; mais, c'est qu'ils étoient beaucoup plus jeunes que leur sœur.

Dès que Bérénice fut montée sur le trône vers l'an 58 avant J. C., les Égyptiens envoyérent offrir la couronne & cette Princesse à Antiochus l'Asiatique en Syrie, qui, du côté de sa mere Sélène, étoit l'héritier mâle le plus proche. Les ambassadeurs le trouvérent mort & revinrent. A leur retour, on apprit que son frere Séleucus, surnommé Cybiosacte, vivoit encore. On lui envoya faire les mêmes offres, & il les accepta. C'étoit un Prince, qui avoit des inclinations basses, & qui ne songeoit qu'à amasser de l'argent. Son premier soin fut de faire mettre le corps d'Alexandre le Grand

(*a*) Roll. Hist. Anc. T. V. p. 229, 230.
(*b*) Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 409. *& suiv.* Hist. Rom. T. VII. pag. 71, *& suiv.*

dans un cercueil de verre, pour se saisir de celui d'or massif, où il avoit reposé jusqu'alors. Cette action, & beaucoup d'autres pareilles, l'ayant rendu également odieux à la Reine & à ses sujets, elle le fit étrangler peu de tems après. Elle épousa ensuite Archélaüs, grand-prêtre de Comane dans le Pont, qui se disoit fils du grand Mithridate, quoiqu'en effet, il ne fût fils que du principal lieutenant de ce Prince.

Cependant, Ptolémée Auléte, étant revenu en Égypte, & ayant repris possession de tous ses États, Bérénice fut mise à mort par l'ordre du Roi, son pere; & cela, parce qu'elle avoit porté la couronne pendant son exil. Tous ceux, qui avoient suivi le parti de cette Princesse, reçurent le même traitement, l'an 55 avant Jesus-Christ.

BÉRÉNICE, *Berenice*, Βερενίκη, (*a*) femme d'Attale III, roi de Pergame. Ce Prince, qui fit périr la plûpart des Grands de son royaume, & qui n'épargna pas même les Princes de son sang, répandit dans le public, que les uns & les autres avoient, à l'aide des maléfices, abrégé les jours de Stratonice, sa mere, & de sa femme, Bérénice.

BÉRÉNICE, *Berenice*, Βερενίκη, (*b*) native de Chio, l'une des femmes de Mithridate, surnommé Eupator, roi de Pont. Ce Prince, ayant été vaincu par Lucullus, général des Romains, envoya l'eunuque Bacchidas vers ses sœurs & ses femmes, avec ordre de les faire mourir. Quand Bacchidas fut arrivé, & qu'il eut signifié à ces Princesses l'ordre de Mithridate, qui, pour toute grace, leur laissoit la liberté de choisir le genre de mort, qui leur paroîtroit le plus doux & le plus prompt, Bérénice prit une coupe de poison; & comme elle l'alloit boire, sa mere, qui étoit présente, la pria de la partager avec elle; ce qu'elle fit enfin. Elles burent donc toutes deux. La moitié de la coupe fut assez forte pour emporter la mere abattue & affoiblie par les années; mais, elle ne le fut pas assez pour surmonter les forces & la jeunesse de Bérénice. Cette Princesse lutta long-tems contre la mort, avec des efforts très-violens. Enfin, Bacchidas, se lassant d'attendre l'effet du poison, elle fut étranglée, l'an 71 avant J. C.

BÉRÉNICE, *Berenice*, Βερενίκη, (*c*) fille de Costobare & de Salomé, sœur d'Hérode le Grand, épousa Aristobule, fils de ce Prince & de Mariamne. Elle fut en partie la cause de la mort de son mari & de son beau-frere, par les rapports, qu'elle faisoit à sa mere des entretiens, que ces deux freres avoient ensemble; ce qui donnoit lieu à Salomé d'aller aussi-tôt avertir Hérode de tout ce qu'elle avoit appris de sa fille. Après la mort d'Aristobule, elle épousa Theudion, frere de Doris, pre-

(*a*) Just. L. XXXVI. c. 4.

(*b*) Plut. Tom. I. p. 502, 503. Roll. Hist. Anc. Tom. V, pag. 363, 364.

(*c*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 762. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 15.

mière femme d'Hérode, & oncle d'Antipater, autre fils d'Hérode. Lorsque Theudion fut mort, elle alla à Rome, où elle fut très-considérée d'Antonia, femme de Drusus. Elle étoit morte, lorsqu'Agrippa, son fils, fit un voyage à Rome l'an de J. C. 36.

BÉRÉNICE, *Berenice*, *Βερενίκη*, (*a*) fille d'Agrippa le Grand, roi des Juifs, & de Cypros, & sœur du jeune Agrippa, fut d'abord destinée pour Marc, fils d'Alexandre Lysimaque, Alabarque d'Alexandrie. Mais, Marc étant mort, avant que les noces eussent été faites, le roi des Juifs la donna à Hérode, son frere. Elle en eut deux fils, Bérénicien & Hyrcan.

Bérénice, après la mort d'Hérode, qui étoit à la fois son mari & son oncle, entretint un commerce criminel & infame avec le jeune Agrippa, qui étoit son propre frere. Ils vivoient ensemble comme mari & femme; & ils n'avoient aucune confusion, ni aucun scrupule d'une liberté si honteuse. Cette manière de vivre fut un sujet de scandale pour toute la Judée. Tout le monde en parloit, tant la chose faisoit de bruit; & ce bruit leur revenant, ils voulurent sauver les apparences, en couvrant un peu ce grand scandale, & en faisant cesser les discours du peuple. Bérénice fit proposer à Polémon, roi d'un canton du royaume du Pont, de l'épouser; à condition qu'il se feroit circoncire. Les richesses & la beauté de Bérénice charmérent les yeux de Polémon. Il accepta le parti, se fit circoncire & l'épousa; mais, ce mariage subsista très-peu de tems. Cette Princesse, qui ne s'y étoit engagée, que pour couvrir son impudicité, & détourner par-là la médisance des hommes, se sépara bientôt de son mari, & retourna chez son frere Agrippa, pour y continuer ses débauches & son inceste. Polémon, qui ne s'étoit fait circoncire & n'avoit embrassé la religion des Juifs, que pour l'amour de Bérénice, s'en voyant abandonné, l'abandonna à son tour, & renonça au Judaïsme.

Sur la fin du regne de Néron, Florus étant gouverneur de la Judée, il y eut une sédition à Jérusalem, qui fut punie avec la plus grande cruauté. Bérénice étoit alors à Jérusalem pour l'accomplissement d'un vœu de Nazaréat, qu'elle avoit fait à Dieu. Attendrie sur le triste sort de ses compatriotes, cette Princesse fit ce qui dépendoit d'elle pour fléchir la colère impitoyable de Florus. Elle lui envoya, à diverses reprises, plusieurs de ses officiers; & voyant qu'elle n'obtenoit rien, & que les soldats exerçoient, jusque sous ses yeux, toutes sortes de cruautés sur les malheureux Juifs, elle vint elle-même se présenter à l'intendant comme suppliante. Mais, rien n'étoit capable de vaincre dans Florus la fureur de la ven-

(*a*) Joseph de Antiq. Judaïc. p. 673. *& seq.* Actu. Apost. c. 25. v. 13. *& seq.* c. 26. v. 1, *& seq.* Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 217. T. III. p. 156, 166, 378. *& suiv.*

geance, soutenue de la cupidité de s'enrichir; il rebuta Bérénice. Elle courut même risque d'être insultée en sa présence, & blessée par les soldats; & elle s'estima heureuse d'aller chercher sa sûreté dans son palais, où elle s'enferma avec une bonne garde. Cet événement, que nous pouvons regarder comme l'époque du commencement de la guerre des Juifs, tombe sous l'an de J. C. 66, & est fixé par Josephe au seize du mois Artémisius, qui, suivant l'estimation de Scaliger & de M. Tillemont, répond à peu près à notre mois de Mai.

A ses graces, Bérénice joignit beaucoup d'esprit & d'adresse. Par ces divers charmes, elle sçut plaire à Vespasien, aussi-bien qu'à Tite. Ce dernier eut occasion de faire connoissance avec elle, pendant la guerre de Judée. Elle le suivit à Rome après la prise de Jérusalem; & vivant avec lui dans le palais, elle étoit regardée comme destinée à devenir son épouse légitime; & elle s'en attribuoit d'avance tout le crédit & tous les honneurs. Il paroît néanmoins que Tite interrompit ses liaisons avec elle du vivant de son pere, & même l'éloigna, mais probablement avec promesse de la rappeller. Dès qu'elle sçut que ce Prince étoit devenu pleinement maître de ses actions, elle revint à Rome; & elle trouva que ce qui fondoit ses espérances, en étoit la ruine. Tite, en devenant Empereur, avoit pris les sentimens de sa place. Plus sévère à lui-même, depuis que la décision de ses démarches rouloit sur sa volonté seule, il fut frappé de l'inconvénient d'un mariage, qui déplairoit à tous les Romains. On sçait qu'ils ne connoissoient d'autre noblesse que celle de leur sang, & que les Rois & les Reines n'étoient pour eux, que des esclaves couronnés. Le mariage de M. Antoine avec Cléopâtre avoit été universellement condamné. Et quelle comparaison entre Cléopâtre, Reine puissante & issue d'une longue suite de Rois, & Bérénice, qui n'avoit que le titre de Reine, & dont la sœur Drusille avoit épousé Félix, affranchi de Claude? Tite, persuadé que son principal devoir étoit de ne domer à ceux, qui lui obéissoient, aucune occasion de censure & de plainte fondée, se vainquit lui-même, & sacrifiant son penchant à la raison d'État, il renvoya Bérénice sans retour.

BÉRÉNICE, *Berenice*, Βερενίκη, (*a*) fille de Mariamne & d'Archélaüs, fils de Chelcias, étoit petite-fille d'Agrippa le Grand.

BÉRÉNICE, *Berenice*, Βερενίκη, (*b*) dame vertueuse de la Libye Pentapolitaine, femme d'un Juif, nommé Alexandre. Catulle, gouverneur du païs, les fit mourir tous deux sur de fausses suppositions, que Jonathas, chef des Sicaires, employa contre eux par ordre de ce gouverneur. Leur mort arriva l'an 4 de la Passion de Jesus-Christ. Ce fut le moyen lâche &

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc p. 693. l

(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 997.

perfide, qu'employa Catulle, pour s'emparer des richesses considérables de ces deux innocens.

BÉRÉNICE, *Berenice*, Βερενίκη, étoit une sainte Dame, surnommée Véronique de la ville de Jérusalem. On dit que cette Dame, voyant que l'on conduisoit Jesus-Christ au Calvaire, accablé sous sa Croix, pour lui faire souffrir une mort ignominieuse, & qu'il avoit le visage tout couvert de sang & de crachats, en fut si touchée, qu'elle lui jetta son mouchoir, pour s'en essuyer le visage. On ajoûte que la figure & les traits du visage du Sauveur y demeurérent parfaitement imprimés.

On pense que c'est cette même image, que l'on conserve à Rome, & que l'on appelle la Sainte-Face, ou la Véronique. Tout ce que l'on a publié jusqu'ici de cette Bérénice, comme son voyage dans les Gaules, avec Saint Martial, & ensuite à Rome, pour y voir Saint Pierre, enfin son retour à Bourdeaux vers Saint Martial, ne paroît pas mériter beaucoup de créance dans l'esprit des plus sages Critiques. Il y en a qui croyent qu'il n'y a jamais eu de Bérénice, qui ait reçu l'empreinte de la face de Jesus-Christ sur son mouchoir, & que Véronique n'est autre chose que *vera icon*; c'est-à-dire, la vraie image, dont a fait mal à propos une personne, que quelques Modernes ont mise au rang des Saintes, le 4 de Février, ou d'autres jours. Mais, elle ne se trouve point dans le Martyrologe Romain, quoique l'on prétende qu'elle est morte à Rome. On veut que ce soit elle, que l'on honore en quelques endroits sous le nom corrompu de Sainte Vénice.

BÉRÉNICIEN, *ou* BERNICIEN, (*a*) suivant le texte de Josephe, *Bernicianus*, Βερνικίανος, étoit fils d'Hérode, roi de Chalcide, & de Bérénice, fille d'Agrippa le Grand.

BÉRÉNICIÉENS, *Bereniciæ*, peuples de l'Attique dans la tribu Ptolémaïde. Hésychius les nomme Béronicides.

BÉRENTHE, *Berenthes*, Βερένθης, la même que Brenthe. *Voyez* Brenthe.

BÉRENTHÉATE, *Berentheates*, Βερενθεάτης, fleuve autrement appellé Brenthéate. *Voyez* Brenthéate.

BÉRESCHITH, est le nom, que les Hébreux donnent à la Génèse, parce que ce livre commence par Béreschith; terme, qui, en Hébreu, signifie au commencement.

BERG, (*b*) terme, qui signifioit primitivement, *mons*, *collis*, montagne, colline, & qui ensuite a signifié *locus munitus*, *statio tuta*. Ce terme écrit, *bairg*, *béorg*, *byrg*, *biarg*, *bierg*, *byrig*, *burug*, *burg*, *purg*, selon les différens dialectes des langues septentrionales, est le même, au jugement de tous les Sçavans, que le Grec πύργος, ϐύργος, en Macédonien, & que πέργα en Phrygien, ville.

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 690.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XX. pag. 33, 34.

Suidas a dit : Πέργαμον τὴν πόλιν Ἴωνες λέγουσι, οἱ δὲ πάντα τὰ ὑψηλὰ, ville; donc & en même tems lieu élevé ; ce qui se voit encore plus évidemment dans le mot Teuton *Burg*, lieu habité, que Gibson ne balance pas à faire venir de *béorg, rupes*, un rocher. Végèce est le premier, qui ait latinisé ce mot ; & du Cange remarque fort bien que les Romains, ayant fortifié les lieux, nommés Burgs par les Germains, retinrent non seulement le nom de ces lieux, mais encore appellérent du même nom ceux, qu'ils bâtirent nouvellement, n'ayant aucun égard à la situation du lieu. Il suffisoit que le mot fût établi, pour désigner en général, lieu fermé, lieu fortifié, habitation même simplement, quelque part qu'elle fût située.

Il ne faut point omettre un passage de Spelman, où se voit clairement l'analogie des significations métonymiques de Dun & de Burg. Dunum *mons*, dit cet Auteur, *Anglo-Saxonib.* Dun, *alias* Berig *pro monte*; *sed ut* Berig *atque inde* Bergium *à monte ad civitates, oppida & valles transferuntur, ita quoque* Dun & Dunum *de iisdem dicta sunt ; propriè tamen quod situm montanum vel acclivem appetant.* Nous dirons à cette occasion, que Dun & Burg sont pris mutuellement l'un pour l'autre. Les anciens Bretons appelloient Din-Aden, Dun-Eden, la ville, que les Anglois nomment aujourd'hui Édenburg, Édimbourg. On pourroit en trouver beaucoup d'autres exemples.

BERGAME, *Bergamum*, nom d'une ville d'Italie. D'autres disent Vergame. *Voyez* Vergame.

BERGERS. (a) Selon M. Hardion, on doit reconnoître dans les Idylles de Théocrite, quatre espèces de Bergers, différens entre eux, soit dans les mœurs, soit dans les sentimens, soit dans les discours, qui sont l'expression des mœurs & des sentimens.

La première espèce, qui est la plus noble, est celle des pâtres de bœufs, Βουκόλοι. Ne nous imaginons pas que ce fussent des païsans stupides & grossiers, incapables d'aucune sorte de politesse ou d'agrément dans l'esprit. Ils étoient au contraire tous riches & bien élevés. Ils tenoient le premier rang dans les villes ou dans les campagnes, qu'ils habitoient.

La seconde espèce de Bergers, qui approche beaucoup de la première, est celle des pasteurs de brebis. Ποιμένες. Théocrite semble ne les avoir point distingués des pâtres de bœufs, du côté de la politesse. Il les joint même assez volontiers ensemble, pour les faire chanter à peu près dans le même goût.

La troisième espèce est celle des chevriers, Αἰπόλοι. Ceux-ci sont bien inférieurs de toutes façons aux deux autres.

Enfin, la quatrième espèce est celle de ces Bergers mercénaires, qui n'avoient point de troupeaux en propre, & qui étoient aux gages

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV. p. 530. *& suiv.*

d'autrui. Les acteurs de la quatrième Idylle sont de cette dernière espèce; & il faut remarquer que Théocrite ne manque point, dans chaque Idylle, d'instruire son Lecteur de la qualité & de la condition des Bergers, qu'il met sur la scène.

Cette distinction des Bergers de Théocrite, en quatre classes différentes, étant une fois bien entendue, peut, selon M. Hardion, nous être d'un grand secours pour acquérir une intelligence plus parfaite des Idylles pastorales de ce Poëte. Elle peut en même tems nous faire appercevoir l'avantage, qu'ont ces Idylles sur toutes celles, où l'on n'a pas observé cette distinction. Cet avantage consiste dans la variété, que produisent les contrastes des caractères différens dans les mœurs, dans les sentimens, dans les discours & dans le chant. Cette variété, à laquelle il est difficile de suppléer, nous manque absolument dans nos Églogues modernes, dont les Bergers, tous confondus sous une même idée, ennuyent & fatiguent par l'uniformité de leur caractère & de leurs discours. *Voyez* Bucolique & Pasteurs.

BERGERS [Chansons des]. (a) L'usage des chansons convient parfaitement à la vie pastorale. La simplicité des Bergers, & le loisir, dont ils jouissent, les invitent à chanter; & les images riantes, qui les environnent de toutes parts, fournissent à leurs chants des sujets inépuisables. Aussi l'idée, qu'on se forme de leurs amusemens, ou même de leur occupation journalière, c'est qu'ils chantent sans cesse. On imagine de la douceur, de la tendresse, de la naïveté dans leurs chansons; & si l'on ne peut les voir & les écouter eux-mêmes, on aime du moins les chansons faites dans le même genre. C'est à ce goût que nous devons nos Bergeries & nos Musettes, & que les autres nations, qui ont cultivé les Arts, ont dû aussi le bel usage du chant pastoral.

Il faut donc reconnoître deux différentes espèces de chansons des Bergers; celles, qu'ils chantent eux-mêmes, & celles qu'on fait à leur imitation. Si les unes & les autres se trouvent parmi nous, à plus forte raison, furent-elles en vogue dans la Gréce, où la vie pastorale étoit plus généralement & plus noblement exercée. Cependant, il ne reste peut-être de cet ancien tems aucune pièce, qui soit une simple chanson de Bergers. Théocrite, à la vérité, & les autres Poëtes Grecs font chanter les pasteurs; & les paroles, qu'ils leur mettent dans la bouche, à les prendre ainsi détachées, pourroient passer pour des chansons; mais, nous ne devons pas les rapporter ici comme telles, puisqu'elles font partie de véritables ouvrages de Poësie.

Tout ce qui nous reste de plus particulier sur les chansons des pasteurs Grecs, c'est qu'il y en avoit une, appellée Bucoliasme,

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 347, 348.

qu'on chantoit en conduisant le bétail au pâturage. Diomus, Berger de Sicile, en fut l'auteur ; & Épicharme en faisoit mention dans l'Alcyon & dans Ulysse fasant naufrage. On appelloit encore Bucoliasme un air à danser, qu'on jouoit sur la flûte. Athénée le distingue de la chanson, dont nous venons de parler.

BERGINUS, *Berginus*, (*a*) divinité particulière aux Bressans. On ne sçait rien de ce Berginus ; mais, il est incontestable qu'il étoit honoré comme un dieu par les Bressans, puisqu'il avoit un autel, que l'auteur des Antiquités de Bresse a fait graver, & une prêtresse, qui avoit soin de son culte. Le même Auteur rapporte, en effet, une Inscription, qui prouve que Nonia Maxima avoit exercé ce sacerdoce. Berginus étoit sans doute quelque héros du païs. C'est tout ce qu'on en peut dire, & son habit à la Romaine n'a rien qui doive nous surprendre.

BERGION, *Bergion*. *Voyez* Borgion.

BERGISTAINS, *Bergistani*, (*b*) peuples d'Espagne, qui habitoient entre les Pyrénées & l'Ébre. Il y en a qui les mettent à l'orient des Lacétains.

L'an de Rome 557, comme le consul M. Caton faisoit la guerre en Espagne, le bruit se répandit qu'il avoit dessein de conduire son armée dans la Turdétanie ; & on ajoûtoit faussement qu'il pénétreroit jusque dans les montagnes les plus impraticables. A cette nouvelle, qui n'avoit aucun fondement, sept forteresses de la République des Bergistains se révoltérent. Mais, Caton, ayant fait entrer son armée dans le païs, les remit dans le devoir, sans aucun combat mémorable. Peu de jours après, les mêmes peuples, voyant que le Consul étoit retourné à Tarragone, sans attendre qu'il en fût parti pour aller ailleurs, se soulevérent une seconde fois. Ils furent aussi une seconde fois subjugués ; mais, ils n'en furent pas quittes à si bon marché que la première. Car, ils furent tous vendus à l'encan, & par-là mis hors d'état de troubler davantage la paix.

Cependant, M. Caton, frappé de la révolte des Bergistains, craignit que les autres peuples ne les imitassent ; ce qui lui fit prendre le parti de désarmer tous les Espagnols, qui habitoient en de-çà de l'Ébre. Ces nations féroces, à qui la vie paroissoit insupportable sans armes, furent si sensibles à cet affront, que plusieurs se donnérent volontairement la mort. Le Consul, averti de cette résolution désespérée, fit appeller les Sénateurs de toutes les villes ; & les ayant assemblés : » Il est plus de votre » intérêt, que du nôtre, leur dit-» il, que vous demeuriez paisi-» bles & soumis, puisque toutes » vos révoltes ont toujours causé » plus de misères à vos peuples, » que de travail à nos armées. Le

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 358.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 16, 17.

» seul moyen, que je trouve d'ar-
» rêter vos soulévemens, c'est de
» vous mettre dans l'impossibilité
» de vous soulever. Mon dessein
» est d'employer la voie la plus
» douce, pour vous réduire à
» cette heureuse nécessité. C'est
» à vous de m'aider en cela de
» vos conseils. Je suis disposé à
» suivre celui, que vous me don-
» nerez, préférablement à tout
» autre. « Comme il vit qu'ils demeuroient dans le silence : » Je
» vous donne, dit-il, quelques
» jours pour faire là-dessus vos
» réflexions. « Comme, à une seconde assemblée, ils ne lui donnoient pas plus de réponse qu'à la premièr[illegible] il écrivit le même jour aux Ma[illegible]ts de toutes les villes, de détruire leurs fortifications ; & apprenant que cet ordre avoit été exécuté par la plûpart des peuples, il partit pour aller contraindre ceux, qui n'avoient pas encore obéi ; &, chemin faisant, il dompta tous ceux, qui se trouvérent sur sa route à droite & à gauche. Ségestice, une des plus fortes & des plus riches villes du païs, fut la seule contre laquelle il employa les machines de guerre pour la soumettre.

On croit trouver quelques traces des Bergistains dans le village de Berga, situé dans le voisinage d'Huesca en Arragon ; mais, la situation de ce village me paroît bien éloignée de celle que donnent à cette nation ceux, qui la mettent à l'orient des Lacétains.

BERGUSIE, *Bergusia*, Βεργουσία, (*a*) ville de l'Espagne Tarragonoise, située au païs des Ilergétes, selon Ptolémée. Les peuples, qui l'habitoient, se nommoient Bergusiens ou Bargusiens. *Voyez* Bargusiens.

Une ville de la Gaule Narbonnoise, sur la route de Milan à Vienne, a porté le nom de Bergusie. On lit *Bergusium* dans la Table Théodosienne, & *Bergusia* dans l'Itinéraire d'Antonin. Le nom actuel de ce lieu est Bourgoin ; & dans les titres de la chambre des Comptes de Grenoble, sous les Dauphins de la dernière lignée, on avoit perdu de vue l'ancienne dénomination, en écrivant *Burgundium*, dont la finale est néanmoins conforme à celle de la Table Théodosienne.

BÉRI, *Beri*, Βαρὶρ, (*b*) de la tribu d'Aser, étoit fils de Supha. Il avoit plusieurs freres.

BÉRIA, *Beria*, Βαρία, (*c*) le même que Baria, fils d'Aser & pere d'Héber & de Melchiel.

BÉRITH, *Berith*. *Voyez* Baalbérith.

BERMIE, *Bermius*, Βερμιὸς, (*d*) montagne de Macédoine, au rapport d'Hérodote. Cet Auteur dit qu'elle étoit inaccessible pendant l'hiver. Il y avoit au-dessous de cette montagne, des Jardins, qu'on prétend avoir appartenu à Midas, fils de Gordias. Là se trouvoient des roses à soixante feuil-

(*a*) Ptolem. L. II. c. 6. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.
(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 36.
(*c*) Genes. c. 46. v. 17.
(*d*) Herod. L. VIII. c. 138. Plin. T. I. p. 199. Ptolem. L. III. c. 13. Strab. p. 680. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 180.

les, qui y croissoient d'elles-mêmes, & qui étoient de meilleure odeur que les autres; & s'il faut s'en rapporter aux Macédoniens, Silène fut pris dans ces jardins.

C'est sans doute la même montagne, que Pline met dans la Phthiotide; ce qui doit être regardé comme une erreur de la part de ce Géographe; car la Phthiotide appartenoit à la Thessalie, & non pas à la Macédoine. Et il me semble que le témoignage d'Hérodote est préférable, en cette occasion, à celui de Pline.

Ptolémée & Strabon parlent aussi du mont Bermie. Le dernier dit que Midas avoit tiré ses richesses des mines, que fournissoit cette montagne. Mais, comme Midas, fils de Gordias, étoit roi de Phrygie, il y en a qui placent le mont Bermie dans cette contrée; autre difficulté encore plus difficile à résoudre. Ce qui paroîtroit de plus raisonnable, ce seroit de distinguer plusieurs montagnes du nom de Bermie; & alors, on en placera dans autant de païs, que l'on jugera à propos.

Au reste, en plaçant cette montagne dans la Macédoine avec Hérodote, il faut se rappeller que les bornes de la Macédoine se sont quelquefois étendues assez avant dans la Thrace; ce qui est dit pour l'intelligence d'un endroit des extraits de Photius, où le mont Bermie est donné aux Brygiens, qui étoient une nation nombreuse de Thrace.

BERNICE, *Bernice*, Βερνίκη, autrement Bérénice. *Voyez* Bérénice.

BÉROA, *Beroa*, (*a*) ville de Gréce dans l'Émathie. Cicéron en fait mention dans son discours contre L. Pison, à qui il reproche de s'être enfui dans cette ville, pour se soustraire aux plaintes & aux pleurs des misérables, qu'il avoit opprimés. C'est la même que Berrhoée. *Voyez* Berrhoée.

BÉRODACH, *Berodach*, autrement Mérodach. *Voyez* Baladan.

BÉROÉ, *Beroe*, (*b*) sœur de Clio. C'étoient deux nymphes, filles de l'Océan. Virgile nous les représente toutes deu[illegible]êtues de peaux mouchetées, [illegible]rnies de leurs agraffes d'or.

BÉROÉ, *Beroe*, vieille femme d'Épidaure, dont on dit que Junon prit la figure, pour tromper Sémelé.

BÉROÉ, *Beroe*, (*c*) femme de Dorycle d'Ismare. Cette Princesse, dit Virgile, fut autrefois considérée, & pour ses ancêtres, & pour ses enfans. Elle étoit du cap de Rhéte. Malade & solitaire, elle gémissoit de ne pouvoir célébrer les funérailles d'Anchise, avec les autres femmes Troyennes. La déesse Iris, voulant se mêler parmi elles, prit la forme de Béroé, & leur fit, sous cette forme, un discours relatif aux circonstances, où elles se trouvoient. Elle les engagea sur tout à brûler leur flotte, de peur qu'elles ne

(*a*) Cicer. Orat. in L. Pison. c. 89.
(*b*) Virg. Georg. L. IV. v. 341, 342.
(*c*) Virg. Æneid. L. V. v. 620, 621. & *seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 73.

fussent exposées à de nouveaux dangers.

BÉROÉ, *Beroe*, (*a*) Princesse, qui épousa Glaucus ou Glaucias, roi d'Illyrie. Cette Princesse étoit de la race des Éacides. Aussi prit-elle un soin particulier du jeune Pyrrhus, fils d'Éacide, roi d'Épire, lorsque ce Prince lui fut apporté, à peine âgé de deux ans.

BÉROÉE, *Beræa*. *Voyez* Berrhoée.

BÉRONES, *Berones*, Βηρώνες, (*b*) peuples de l'Espagne Tarragonoise, au rapport de Ptolémée. Ce Géographe les met dans le voisinage des Autrigons & des Arevaces, & leur donne trois villes; sçavoir, Tritium, ou Tritii Metallum, Oliba & Varia.

BÉRONES. (*c*) On lit dans Hirtius Pansa, au sujet de Cassius: *Semper enim Berones compluresque evocatos cum telis secum habere consueverat*. On demande ce qu'étoient ces Bérones. On pourroit peut-être l'entendre des peuples de ce nom, dont il est parlé dans l'article précédent. Il y en a qui veulent qu'on lise Varrones; d'autres, Verrones; d'autres, Barones, d'autres enfin, Bigérones. Il nous paroît difficile de prendre un parti sûr dans de pareilles circonstances. Ce qui est certain, c'est que les Bérones étoient une sorte de Satellites, ou comme nous dirions aujourd'hui des gardes du corps, qui avoient la charge de veiller sur la personne de Cassius. C'étoit par conséquent pour ce général une espèce de cohorte Prétorienne.

BÉRONICE, *Beronice*, nom, qui est le même que celui de Bérénice. *Voyez* Bérénice.

BÉROSE, *Berossus*, Βηρωσσὸς, (*d*) naquit à Babylone vers la conquête de la Perse par les Grecs, & fut élevé parmi les Prêtres Chaldéens, de l'ordre desquels il étoit. Bérose, ayant appris la langue Grecque, passa premièrement à Cos, célèbre par la naissance d'Hippocrate, & y établit une école, où il enseignoit l'Astronomie & l'Astrologie. De Cos, il alla à Athènes, où, malgré la vanité de son art, il s'acquit tant de réputation par ses prédictions Astrologiques, qu'on lui éleva dans le Gymnase, où se faisoient tous les exercices de la jeunesse, une statue avec une langue d'or.

C'est dans ses ouvrages qu'Hipparque avoit pris ses anciennes observations d'éclipses, que l'on trouve rapportées dans Ptolémée, & dont le calcul Astronomique montre l'exactitude. Bérose publia aussi une histoire Chaldéenne, qui finissoit à l'an 267 avant J. C., & qu'il dédia à Antiochus II, l'an 261. Nous en avons quelques fragmens & quelques extraits assez imparfaits. On remarque que non

(*a*) Just. L. XVII. c. 3. Plut. T. I. p. 384.
(*b*) Ptolem. L. II. c. 6.
(*c*) Hirt. Pans. de Bell. Alex. p. 730.
(*d*) Joseph. in Appion. p. 1043. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 250. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 148. *& suiv.* T. V. p. 364. T. VI. p. 178, 179. T. XVI. p. 205. *& suiv.*

seulement ce qu'il avoit dit de l'ancienne histoire des derniers rois de Babylone, est absolument conforme aux faits rapportés dans l'Écriture, comme Josephe & les premiers Chronologistes Chrétiens nous l'assurent; mais encore que ce qu'il dit des antiquités de cette ville, est tellement d'accord avec ce que raconte l'Écriture, que l'on est forcé de croire qu'il avoit consulté les livres des Juifs, ou que les traditions Chaldéennes ne contenoient rien pour l'histoire des premiers tems, qui ne fût assez conforme aux livres de Moïse dans le gros des faits, quelque opposition qu'il y eût d'ailleurs entre le systême religieux des Juifs & celui des Chaldéens.

Bérose, en effet, dans son histoire Chaldéenne, rapportoit, conformément à ce que dit Moïse, la destruction du genre humain par le Déluge, à la réserve de Noë, qui, par le moyen de l'Arche, se sauva sur le sommet des montagnes d'Arménie. Il parloit ensuite des descendans de Noë, supputoit les tems jusqu'à Nabulazar, roi de Babylone & de Chaldée, racontoit ses actions, & disoit comme il envoya Nabuchodonosor, son fils, contre l'Égypte & la Judée, qu'il assujettit à son Empire, brûla le temple de Jérusalem, emmena captif à Babylone tout le peuple Juif, & rendit ainsi Jérusalem déserte, durant soixante-dix ans, jusqu'au regne de Cyrus, roi de Perse. Il ajoutoit que ce Prince avoit, sous sa domination, Babylone, l'Égypte, la Syrie, la Phénicie, l'Arabie, & qu'il surpassoit, par la grandeur de ses actions, tous les rois des Chaldéens & des Babyloniens, qui l'avoient précédé.

Bérose est le seul auteur profane, qui ait parlé d'un Déluge véritablement universel. Il compte dix générations entre le premier Homme & le Déluge, comme Moïse. Il marque la durée de ces générations en sares ou périodes de 223 mois lunaires semblables au cycle de Méton de dix-neuf ans & demi. Ces sares, suivant la signification de leur nom en Chaldéen, marquoient la restitution ou le retour des éclipses; c'est-à-dire, des conjonctions du Soleil & de la Lune, à peu près au même lieu de l'écliptique. Le nombre des sares, ou périodes lunaires, attribué par Bérose à ces dix générations, étant évalué en années communes, fait une durée peu différente de celle, qui est marquée par Moïse; & le même rapport se trouve entre le reste de son histoire & la véritable Chronologie; c'est-à-dire, celle de la Bible.

Annius de Viterbe a fait imprimer, sous le nom de Bérose, un ouvrage plein de rêveries & de choses contraires à ce qu'on apprend des Anciens, que Bérose avoit écrit. Cet ouvrage trompa peu de gens, dès qu'il parut; & il y a long-tems qu'il ne trompe personne.

BÉROTH, *Beroth*, (a) ville située vers l'Euphrate dans le païs

(a) Reg. L. II. c. 8. v. 8.

de Soba. Lorsque David marcha de ce côté-là pour étendre sa domination, il entra dans la ville de Béroth, ainsi que dans celle de Bété, qui appartenoient toutes deux à Adarézer, roi de Soba, & il en emporta une quantité prodigieuse d'airain.

BÉROTH, *Beroth*, Βηρωθ, (*a*) ville, qui appartenoit aux Gabaonites. Elle fut ensuite donnée aux enfans de la tribu de Benjamin. L'Auteur du second livre des Rois nous apprend que les habitans de cette ville s'étant enfuis à Géthaïm, y demeurérent jusqu'au tems, où il écrivoit ce livre.

Béroth est une des quatre villes, qui furent épargnées à cause du serment, que les chefs d'Israël avoient juré à ces peuples, lorsqu'ils vinrent se présenter à Josué pour faire alliance avec lui, en feignant qu'ils étoient partis d'un païs fort éloigné.

Eusébe dit que Béroth est située à sept milles de Jérusalem, du côté de Nicopolis. Saint Jérôme, au lieu de Nicopolis, lit Néapolis ou Naplouse. M. Réland préfere la leçon d'Eusébe.

BÉROTH, *Beroth*, Βηρωθ, (*b*) ville, que possédoient les enfans de Jacan. Ce fut un des lieux, où campérent les enfans d'Israël, & ils allérent de-là à Moséra, où mourut Aaron. Selon Eusebe, on montroit cette station des Israëlites à dix milles de la ville de Pétra. Dans le livre des Nombres, on lit Bénéjaacan, qui est la même ville.

BÉROTHA, *Berotha*, (*c*) ville de Palestine dans la tribu de Nephthali. On dit qu'elle étoit située dans la partie septentrionale de cette tribu.

BERRHOÉE, *Berrhœa*, (*d*) Βέῤῥοια, ville d'Émathie dans la Macédoine. On dit qu'elle prit le nom de Phéron, son fondateur, par le changement des lettres Ph en celle de B; ou de Béroée, fille de Béres, fils de Macédon. Cette ville, située au pied du mont Bermius, selon Strabon, est connue dans les Actes des Apôtres. Saint Paul & Silas étant partis de Thessalonique, se rendirent à Berrhoée, où ils entrérent dans la synagogue des Juifs. Or, les Juifs de Berrhoée, selon la remarque de Saint Luc, avoient plus de noblesse & d'équité, que ceux de Thessalonique. C'est pourquoi, ils reçurent la parole du Seigneur avec beaucoup d'avidité, examinant tous les jours les Écritures, pour voir si ce qu'on leur disoit étoit véritable. Plusieurs d'entr'eux, beaucoup de femmes Grecques de condition, ainsi qu'un grand nombre d'hommes, crurent en Jesus-Christ. Cependant, les Juifs de Thessalonique ayant appris que Saint Paul avoit aussi prêché l'Évangile à Berrhoée, s'y rendirent pour mettre le trouble parmi le peuple. L'Apôtre s'échappa par le moyen

(*a*) Josu. c. 9. v. 17. *&* *seq.* Reg. L. II. c. 4. v. 2, 3.
(*b*) Numer. c. 33. v. 31, 32. Deuter. c. 10. v. 6.
(*c*) Ezech. c. 47. v. 16.
(*d*) Strab. p. 330. Ptolem. L. III. c. 13. Plin. L. IV. c. 10. Actu. Apost. c. 17. v. 10. *&* *seq.* Tit. Liv. L. XLIV. c. 45.

des Fideles. Mais, pour Silas & Timothé, ils demeurérent à Berrhoée.

Le nom de cette ville se lit diversement. Pline écrit *Berœa*; Ptolémée, *Berrhœa*; l'Abréviateur de Strabon, *Berœa*. Le texte Grec des Apôtres varie un peu. Suivant quelques exemplaires, on doit lire Βέροια, *Berœa*; & suivant d'autres, Βέρροια, *Berrhœa*. Il en est de même des versions Latines. La Vulgate dit *Beroa*, ou *Berœa*, & beaucoup de Modernes, *Berrhœa*. Cédrène, cité par Ortélius, prétend que cette Ville, ayant été rebâtie par l'impératrice Iréne, fut nommée *Irenopolis*. Cependant, les Notices épiscopales lui conservent son ancien nom. La Notice de Hiérocles, selon Schelstrate, l'appelle Βέροια, *Berœa*, & la met dans l'Illyrie, ou la première Macédoine.

L'explication d'Andronic Paléologue le Vieux, sur le rang des Métropoles soumises au Patriarche de Constantinople, met au trentième rang Berrhoée, & ajoûte: » Celle-ci, qui appartient au » siège de Thessalonique, ou » comme d'autres veulent, à celui d'Achride, a été honorée » du titre de trentième Thrône; « C'est-à-dire, que de suffragante de l'un de ces deux siéges qu'elle étoit, elle fut érigée en Métropole. Peut-être même ne fit-on cette érection que pour mettre d'accord les deux Métropolitains, qui y prétendoient. Le P. Charles de Saint Paul, qui, à la fin de sa Géographie sacrée, a donné une Notice Grecque & Latine de divers Auteurs, & en particulier de celle d'Hiérocles, lit dans le Grec Βερύα, au lieu de Βέροια, qu'on trouve dans la vraie Notice publiée par Schelstrate. Ortélius remarque que, selon Sophien, cette ville est nommée *Veria*; & selon Léunclavius, *Boor*. Il doute s'il ne faut point, pour les accorder, dire que les Grecs l'appellent *Veria*; & les Turcs, *Boor*.

BERRHOÉE, *Berrhœa*, (a) Βέῤῥοια, ville de Syrie, située dans la Cyrristice, selon Ptolémée. Elle étoit entre Antioche & Hiérapolis. Procope la met à une distance égale de ces deux villes. Ainsi, il y a une faute dans la quatrième carte de l'Asie de Ptolémée, où elle est mise fort près d'Hiérapolis & fort loin, à proportion, d'Antioche. M. Cousin, dans sa traduction Françoise de Procope, nomme mal cette ville, Bérée. Schelstrate dit que la Notice de Nilus-doxa-Patrius met cette Berrhoée pour le premier des huit grands Archevêchés, qui dépendoient du Patriarchat d'Antioche.

BERRHOÉE, *Berrhoea*, Βέῤῥοια, ville de Thrace, située entre Nicopolis de Mésie & Philippopolis de Thrace. Ammien Marcellin en parle comme d'une grande ville. La Notice d'Hiérocles, suivant Schelstrate, la nomme Béron dans la province de Thrace. La Notice, sous Léon le Sage & sous Photius le Patriarche, la

(a) Ptolem. L. V. c. 15.

donne pour une des Métroples de la Thrace. Ainsi, elle étoit alors le siége d'un Archevêque. Sa situation entre Nicopolis & Philippopolis, montre qu'elle est différente de Béroe, ou Biroe, ou Biréum, ville située sur le Danube.

BERSA, *Bersa*, Βαρσὰ, (a) roi de Gomorrhe, du tems d'Abraham. Ce Prince étoit allié de Bara, roi de Sodome. *Voyez* l'article de Bara.

BERSABÉE, *Bersabee*, (b) ville de la Terre Sainte, qui fut d'abord donnée à la tribu de Juda. Elle fut ensuite cédée à la tribu de Siméon, dont le partage se trouva au milieu de la première. Bersabée signifie le Puits du serment. C'est parce qu'Abimélech, roi de Gérare y avoit fait alliance avec Abraham. L'amitié, qu'ils s'étoient jurée, fut cimentée de quelques présens de brebis & de bœufs, qu'Abraham fit au roi de Gérare.

La ville de Bersabée étoit située à vingt milles d'Hébron vers le midi, & il y avoit là une garnison Romaine du tems d'Eusébe & de Saint Jérôme. Dans l'Écriture, on marque souvent les limites de la Terre Sainte par ces termes: *Depuis Dan jusqu'à Bersabée.* Dan étoit à l'extrêmité septentrionale; & Bersabée, à l'extrêmité méridionale du païs.

BERSOBÉ, *Bersobe*, Βηρσόβε, (c) village du païs de Galilée, dont parle Josephe. Cet Historien nous apprend qu'il l'avoit fait réparer & fortifier, aussi-bien que plusieurs autres.

BERTÉNUS [TIBERIUS], *Tiberius Bertenus.* (d) Parmi les monumens recueillis par M. le comte de Caylus, on en voit un, qui représente le tombeau de ce Tibérius Berténus, qui étoit menuisier, ou, pour parler plus juste, constructeur de lits. Il parle en première presonne, & dit: *Je suis enterré ici.* La dernière ligne de l'Inscription s'adresse au passant: *Viator, salve.* Au reste, les ornemens du tombeau ou de la pierre sépulchrale, sont fort simples. Le bas-relief ne présente que le compas & l'équerre, placés au-dessous d'un instrument, que l'on pouvoit apparemment regarder comme un rabot, à cause de son plan horizontal. L'espèce de crosse, qui paroît en dépendre, & qui ne peut avoir aucune liaison avec lui, est, ou mal rendue par le sculpteur, ou n'est plus dans notre usage; à moins qu'elle n'ait servi à polir le bois ou les matières, que Berténus employoit pour faire les lits de table, que l'on sçait avoir été une des grandes magnificences & un des grands objets du luxe des Anciens, & sur tout des Romains.

BÉRUTH, *Beruth*, (e) femme d'Hypsistus. Il sortit de leur mariage un fils, nommé Épigée, appellé depuis Uranus, & une fille, qu'on nomma Gé ou la Terre.

(a) Genes. c. 14. v. 2.
(b) Genes. c. 21. v. 31. Josu. c. 15. v. 28. c. 19. v. 2.
(c) Joseph. de Vit. sua. p. 1013.
(d) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. VI. p. 201, 202.
(e) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 159.

BÉRYLLE, *Beryllus*, Βηρύλλιον, (*a*) sorte de pierre précieuse de grand prix, & fort estimée. Elle est de couleur verte & transparente. Les Lapidaires lui donnent ordinairement six angles, afin que par une plus forte repercussion de lumière, elle acquiere plus de brillant & d'éclat. Celles, qui approchent plus de la couleur de l'eau de la mer sont les plus recherchées. Elle étoit la douzième au Rational du Grand-Prêtre, sur laquelle on avoit gravé le nom de Benjamin.

Cette pierre est appellée Béryle dans la Vulgate & dans les Septante, & Jaspe en Hébreu.

BÉRYLLE, *Beryllus*, Βήρυλλος, (*b*) avoit été d'abord précepteur de Néron. Il fut depuis son sécrétaire pour les lettres Grecques. Il reçut une somme d'argent très-considérable de ceux de Césarée pour obtenir de l'Empereur un édit, qui révoquât & cassât les priviléges accordés depuis longtems aux Juifs de cette ville. Cet Édit fut l'origine de leur révolte contre les Romains.

BÉRYTE, *Berytus*, Βηρυτὸς, (*c*) ville d'Asie dans la Phénicie, au pied du mont Liban, à quinze cens stades de Citium en Chypre. Elle fut détruite par Tryphon, & réparée ensuite par les Romains. C'est pour cela apparemment que Pline la qualifie Colonie, ajoûtant qu'elle s'appelloit encore Félix Julia. L'on y voyoit du tems de Strabon, deux légions qu'Agrippa y avoit placées. Son territoire avoit été augmenté d'une grande partie de celui de Marsyas, en avançant vers les sources de l'Oronte, qui étoient au mont Liban.

Cette ville est connue dans la Mythologie. Pontus, fils de Nérée, ayant eu des démêlés avec Uranus & Démarus, ce dernier, qui voyoit qu'il avoit du dessous, fit vœu de faire un sacrifice de son ennemi, s'il le pouvoit prendre. Il le prit, le sacrifia; & ses reliques furent consacrées dans la ville de Béryte. Cette ville faisoit partie du royaume de Cronos. Quand ce Prince partit pour aller parcourir l'univers, il laissa Béryte à Neptune, aux Cabires & à quelques autres.

A une demi-heure de chemin de Béryte, le long de la mer, on voit à droite la caverne, qui servoit autrefois de retraite à un grand dragon. A deux cens pas au de-là est une église des Grecs, au même lieu, à ce qu'ils disent, où Saint George tua ce dragon, qui étoit près de dévorer la fille du roi de Béryte. A une demi-heure de chemin de-là est un pont, appellé le pont de Béryte, soûtenu de six arcades. On y paye une caffare. A moitié chemin, on trouve une vieille masure, qu'on dit avoir été le palais du Roi de ce tems-là. D'autres disent que c'étoit l'endroit où l'on mettoit les

(*a*) Exod. c. 28. v. 20.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 696, 697.

(*c*) Strab. p. 755, 756. Plin. T. I. p. 264. Ptolem. L. V. c. 15. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVI. p. 38, 39. Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. T. III. p. 197.

filles, qui devoient être dévorées. Environ à deux heures de chemin du pont, dont il vient d'être parlé, on en trouve un autre, sous lequel passe une rivière, appellée en Arabe Naar-el-Kelb; c'est-à-dire, le fleuve du chien; sans doute parce qu'on y voit un anneau taillé dans le rocher, auquel est attaché un grand chien fait de la même roche, qui paroît encore dans la mer. On dit qu'autrefois ce chien aboyoit par enchantement, quand il venoit quelque armée, & que sa voix s'entendoit de quatre lieues. Un peu au-dessus de la descente, où est le chien, sont gravées sur le rocher en gros caractères ces lettres : *IMP. CÆS. M. AURELIUS. ANTONINUS. PIUS. FELIX. AUGUSTUS. PART. MARI. BRITANNIUS.* Au bout de ce pont, il y a une pierre de marbre d'onze palmes de long, & de cinq de large, où sont écrites six lignes en caractères Arabes.

Cette ville se nomme aujourd'hui Béroot, ou Birout selon d'autres. Elle appartient aux Turcs. Elle n'a plus rien de son ancienne beauté, si ce n'est la situation, qui est très-agréable, étant bâtie sur le bord de la mer, dans un terroir très-fertile. Elle n'est élevée au-dessus de l'eau salée, qu'autant qu'il le faut pour n'être pas sujette aux inondations & aux autres inconvéniens, qui proviennent de cet élément.

On doute que l'Écriture parle de la ville de Béryte. Il y en a qui croyent que le dieu Bérith, dont il est parlé ci-dessus, sous le nom de Baal-Bérith, étoit adoré dans cette ville, & lui avoit donné son nom. D'autres le dérivent de Béroé, fille de Vénus & d'Adonis. D'autres pensent que le nom de Bérith vient de *Bearoth*, qui veut dire des puits, ou des sources.

Nous avons des médailles de Béryte. Sur une de ces médailles, on reconnoît cette ville par le voile, qui couvre sa tête d'une manière non ordinaire. Sur une autre médaille de Béryte, on voit d'un côté la tête de Jupiter, & de l'autre la foudre.

Selon Étienne de Byzance, il y a eu une autre ville du nom de Béryte, qui étoit dans l'Arabie. Elle se nomma d'abord Diospolis.

BÉRYTH, *Beryth*, est la même que la précédente. *Voyez-en* l'article.

BERZELLAI, *Berzellaï*, (a) Βερζελλί, étoit de la ville de Molathi. Il fut pere d'Hadriel, qui épousa Michol, fille de Saül, après que ce Prince l'eut ôtée à David, son premier mari.

BERZELLAI, *Berzellaï*, (b) Βερζελλί, né à Rogelim en Galaad, étoit un homme extrêmement riche. Son attachement inviolable à la personne de David, l'a rendu célebre. Ce Prince, obligé de s'enfuir de Jérusalem, à cause de la révolte de son fils Absalom, étant venu à Maha-

(a) Reg. L. II. c. 21. v. 8.
(b) Reg. L. II. c. 17. v. 27. & seq. c. 19. v. 31. & seq.

naïm, Berzellaï fut un de ceux, qui s'empressérent de le secourir. Il lui offrit des lits, des tapis, des vaisseaux de terre, du bled, de l'orge, de la farine, de l'orge rôti au feu, des feves, des lentilles & des poids fricassés, du miel, du beurre, des brebis & des veaux gras.

Après la défaite & la mort d'absalom, Berzellaï, accompagna David, à son passage du Jourdain; & quoique fort vieux, ayant déjà quatre-vingts ans, il auroit desiré de le conduire encore au de-là du fleuve. Le Roi lui ayant proposé de venir avec lui à Jérusalem, pour y vivre en repos le reste de ses jours, Berzellaï lui dit: » Suis-je » maintenant en âge d'aller avec » le Roi à Jérusalem. J'ai quatre- » vingts ans; peut-il me rester » quelque vigueur dans les sens » pour discerner ce qui est doux » d'avec ce qui est amer? Puis-je » trouver quelque plaisir à boire » & à manger, ou à entendre la » voix des musiciens & des mu- » siciennes? Pourquoi votre ser- » viteur seroit-il à charge au Roi, » mon Seigneur? Je vous suivrai » seulement un peu, après avoir » passé le Jourdain. Car, pour- » quoi le Roi me rendroit-il » une telle récompense pour un » si petit service. Permettez, je » vous prie, à votre serviteur, » de s'en retourner, afin que je » meure dans mon païs., & que » je sois enséveli auprès de mon » pere & de ma mere. Mais, » mon Seigneur & mon Roi, » voilà Chamaam, votre servi- » teur, qui peut vous accompa- » gner. Faites pour lui ce qu'il » vous plaira. » David dit à Berzellaï: » Que Chamaam passe » avec moi. Je ferai pour lui tout » ce que vous voudrez, & je vous » accorderai tout ce que vous me » demanderez. «

Ce Prince passa ensuite le Jourdain, avec tout le peuple. Il baisa Berzellaï, & lui souhaita les bénédictions du ciel, & Berzellaï s'en retourna en sa maison. C'étoit alors l'an 1019 avant J. C.

BERZELLAI, *Berzellaï*, (a) Βερζελλί, Israëlite, qui étoit de la race sacerdotale. Il avoit épousé une des filles de Berzellaï de Galaad. C'est pour cela qu'il prit le nom de Berzellaï.

BES, *Bes*, (b) une des divisions de l'as Romain. Elle en valoit les huit parties, ou les deux tiers, & un peu plus de six deniers de notre monnoie. C'étoit aussi une mesure des liquides, qui tenoit les deux tiers de septier ou huit cyathes.

BESA, *Besa*, (c) dieu fort peu connu des Mythologues. Il avoit, suivant Ammien Marcellin, à Abyde dans l'extrêmité de la Thébaïde, un oracle, qui se rendoit par des billets cachetés. Zozime raconte que l'on envoya à Constance de ces billets, qui avoient été laissés dans le temple de ce dieu. L'Empereur fit faire des informations très-rigoureuses, & mit en

(a) Esdr. L. II. c. 7. v. 63.
(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 155, 166.
(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 40, 41. T. V. p. 302.

prison, ou envoya en exil un assez grand nombre de personnes. Apparemment qu'on avoit consulté cet oracle sur la destinée de l'Empire, ou sur le succès de quelque dessein, que l'on avoit formé contre l'Empereur.

BESAI, *Besaï*, Βασσοῦ. (*a*) Ses enfans revinrent de Babylone à Jérusalem, au nombre de trois cens vingt-trois.

BESAI, *Besaï*, sorte de vaisseau, qui étoit le même que le Bes. *Voyez* Bes.

BESANÇON, *Vesontio*, (*b*) Ο'υισόντιον, ville des Gaules dans la Celtique, située sur le Doux, appellé par les Latins *Alduasdubis.*

La ville de Besançon est une de celles, dont les commencemens se perdent dans les siécles les plus reculés. M. Chifflet dit avoir lu dans des Manuscrits, qu'on gardoit dans cette ville, qu'elle avoit été fondée quatre cens trente-quatre ans avant Rome; & c'est d'après cette opinion qu'avoient été faits les vers, qu'on lisoit dans l'arsenal de Besançon, du tems de l'Historien, que nous venons de citer.

Martia Romulidum senior Vesontio gente,
Magnanimos habui Martis in arte viros.
Nondum Cæsar eras, nec lilia sceptra gerebam,
Cùm cessit jussis Sequana terra meis.

L'origine du nom de Besançon ne nous est pas plus connue que celle de sa fondation. » M. Chifflet, dit la Martinière, que l'amour de sa patrie & le goût, » qu'il avoit pour l'Histoire, » avoient également engagé à » cette recherche, est si peu content de ce qu'il a trouvé là-» dessus dans les livres de ceux, » qui ont écrit avant lui, qu'il se » rabat sur d'anciennes légendes » manuscrites, qu'on garde dans » les archives de l'Église métro-» politaine, & dans lesquelles on » lit sur le 5 de septembre, que » c'est une tradition établie dans » le païs, que dans le tems qu'on » rétablissoit cette ville dans un » terrein champêtre, on y trou-» va un de ces bœufs sauvages, » que les Latins appellent *Vison*; » & que c'est de-là que cette ville » fut appellée *Bisontica*, en met-» tant la lettre B à la place d'un » V. *Eo namque tempore quo res-» taurabatur, silvester adhuc lo-» cus cùm esset, Vison ibi fera » reperta fuit; & indè vocabulum » perenne est sortita, id est Bi-» sontica, B. pro V.* [*sicut earum » est affinitas*] *litterâ positâ.* Ce » passage, continue la Martiniè-

(*a*) Esdr. L. I. c. 2. v. 17.
(*b*) Ptolem. L. II. c. 9. Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 38, 39. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. ex Epist. Jul. Imper. 38. ad Maxim. Phil. Robert. Chron. Fredeg. Chron. c. 36. Lud. Duf. Ann. Franc. Vit. S. Ebb. Episc. Senon. Dunod. T. I. p. 181. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 457, 458, 573. Tom. XIX. p. 502, 506.

» re, ne contente que médiocre-
» ment sur la véritable étymo-
» logie du nom de Besançon, &
» nous jette dans une nouvelle
» curiosité sans la satisfaire. Il
» nous apprend que cette ville
» fut rebâtie dans un païs cou-
» vert de bois. Où étoit-elle donc
» située auparavant, & quel nom
» portoit-elle ? C'est ce que, ni
» le passage, ni l'Auteur qui le
» rapporte, ne nous apprennent
» en aucune manière. «

C'est avec raison que la Martinière ne paroît pas satisfait du passage, qu'il a cité; mais, comme l'emplacement, où Besançon fut construit pour la première fois, pouvoit être couvert de bois, il n'y aura plus de difficulté sur le *silvester locus*, si on suppose, comme il est vraisemblable, qu'il s'est glissé quelque erreur dans le texte, & qu'au lieu de *restaurabatur*, l'original présentoit *ædificabatur*. Quoique ces deux termes aient une signification différente, ils ont cependant assez d'analogie entr'eux, pour que l'ignorance d'un Copiste ait substitué l'un à l'autre. La critique découvre mille exemples de pareilles altérations.

Il n'auroit pas été inutile, ce me semble, que la Martinière eût cité le passage en entier. Voici ce qu'il a omis : *Opinione quoque pristina veterum habitatorum memoriæ juniorum redditur, undè Bisuntica appellatur. Eo namque tempore quo* &c. Ce commencement montre que la découverte, dont il s'agit, n'étant appuyée que sur une tradition populaire des premiers habitans de Besançon, a tout l'air d'une fable, & doit être mise au rang de ces récits merveilleux, dont les Anciens embélissoient l'origine de leurs villes. Mais, en supposant que ce fait soit vrai; ce passage, sur tout si on adopte la leçon, que nous avons hazardée, montre que ce fait remonte jusqu'aux siécles les plus reculés, & est par conséquent antérieur à l'époque de la prise de Besançon par César. En effet, au tems de ce fameux capitaine, Besançon portoit le nom de *Vesontio*, qui est bien analogue à *Vison*, s'il n'est pas la même chose. César lui-même ne connoît cette ville que sous cette dénomination.

Quoiqu'il en soit, Besançon étoit dès-lors vne ville très-considérable. César ne s'en fut pas plutôt rendu maître, qu'il en fit sa place d'armes. La description, qu'il en donne, au premier livre de ses Commentaires, mérite sans doute de trouver ici place. » Il y
» avoit déjà trois jours, lit-on à
» l'endroit cité, que César étoit
» en marche [pour aller joindre
» l'armée ennemie], lorsqu'on
» vint lui annoncer qu'Arioviste,
» qui la commandoit, s'avançoit
» à grandes journées vers Besan-
» çon, pour s'emparer de cette
» ville, la plus considérable de
» la province, & qu'il étoit parti
» depuis trois jours. A cette nou-
» velle, César se hâta de préve-
» nir les desseins de l'ennemi.
» Cette ville, abondamment four-
» nie de toutes les provisions né-
» cessaires, étoit sur tout très-
« propre par sa situation à soûte-
» nir un long siége. Le fleuve le

» Doux l'entoure presqu'entière-
» ment, à l'exception d'un espace
» d'environ DC. pieds. Encore,
» cet espace est-il couvert d'une
» haute montagne, arrosée de
» deux côtés par les eaux du fleu-
» ve. Un rempart, construit à
» l'entour de cette montagne, la
» joint à la ville; & en fait une
» citadelle. «

Au sujet de ces six cens pieds, dont parle ici César, M. d'Anville fait cette observation: » Je remar-
» que, dit cet Académicien, que
» la base de cette montagne est
» d'environ 225 toises, qui font
» l'équivalent d'environ 1500
» pieds Romains; & si l'on veut
» maintenant le nombre de DC.,
» il faut conclure que César a
» voulu parler de pas & non de
» pieds, & spécialement de pas
» communs, qui, n'ayant que la
» moitié du pas Géométrique, se
» réduisent à deux pas & demi.
» Car, les 1500 pieds conduisent
» à cette supposition; & le rap-
» port de César ne peut s'expli-
» quer autrement; à moins qu'il
» ne soit plus simple de croire que
» c'est par faute de chiffre, qu'on
» ne voit pas MD. plutôt que
» DC. dans le texte des Com-
» mentaires. « M. d'Anville ajoûte au même endroit, que les circonstances, qui distinguoient Besançon du tems de César, sont celles qui distinguent encore de nos jours cette ancienne ville. Ce sentiment lui est commun avec presque tous les Auteurs, soit Géographes, soit Historiens, qui ont parlé de Besançon, depuis quelques siècles; car, ils conviennent que la position de cette ville est la même que celle qu'elle avoit alors, à la réserve de l'augmentation, que l'on y a faite au de-là du Doux. Cette rivière, comme le disent ces Auteurs, divise maintenant Besançon en deux parties.

Comme Besançon étoit la principale ville des Séquanois, elle fut élevée à la dignité de Métropole, lorsque plusieurs cités, unies à celle de ces peuples, formérent une province sous le nom de *Maxima Sequanorum*. Ainsi, quand on trouve dans Ptolémée, une ville qui précéde *Vesontio* chez les Séquanois, avec la dénomination de Didattium, ce ne peut être que par une position, que Ptolémée a cru antérieure, en suivant la méthode de ranger les lieux dans un ordre de longitude. On lit sur une médaille de Galba, dans le trésor de Goltzius: *MUN. VISUNTIUM*; & sur une colonne milliaire, qui porte le nom de Trajan, & trouvée à Mandeure, on voit *VESANT*.. Ammien Marcellin, faisant l'énumération des villes les plus considérables de la Gaule, dit que l'on voit *Bisontios* chez les Séquanois.

L'Histoire nous apprend que la ville de Besançon, ainsi que plusieurs autres, a été détruite & ruinée plusieurs fois. » J'appro-
» chois, dit Julien, de Besançon,
» ville autrefois considérable, où
» l'on voyoit des temples magni-
» fiques. Ce n'est aujourd'hui
» qu'une petite place, nouvelle-
» ment rebâtie, défendue d'une
» bonne muraille, & d'ailleurs

» forte par son assiette. Elle est » environnée d'une rivière, qu'on » nomme le Doux, & s'éleve sur » la pointe d'un rocher presque » inaccessible aux oiseaux même, » qui ne tient au continent que » par une langue de terre.« C'est ainsi que s'exprime Julien dans la lettre, qu'il écrivit au philosophe Maxime, environ quatre ans après son arrivée dans les Gaules.

Environ cent ans après la première ruine de Besançon, Attila vint fondre dans les Gaules. Tout le monde sçait combien ce Prince ravagea de païs. Plusieurs Écrivains, entr'autres, Robert, moine du monastère de Saint Martin d'Auxerre, Antoine Bonfinius & Nicolas Olahuz, archevêque de Strigonie, mettent la ville de Besançon au nombre de celles que l'armée d'Attila détruisit entièrement. Il paroît que cette ville avoit souffert extrêmement de son second désastre. La position, qu'on lui donna alors, & qu'elle garda long-tems, en est une preuve; car, elle ne fut rebâtie que sur la montagne, ainsi que l'atteste la Chronique, attribuée à Frédégaire.

Dans le huitième siècle, les Sarrasins mirent la Bourgogne à feu & à sang. Besançon fut pris & saccagé. C'est ce qu'attestent les Manuscrits, que l'on trouve encore dans cette ville, selon M. Dunod. On pourroit y joindre le témoignage de M. l'abbé du Four de Longuetue, & ce qui se lit dans la vie de Saint Ebbon, évêque de Sens.

Vers l'an 937, Besançon fut encore saccagé; & la Bourgogne, totalement dévastée par les Hongrois, plongés alors dans les ténébres du Paganisme. *Hungarici adhuc Pagani*, dit Hugues dans sa Chronique, *Burgundiam ferro & igne depopulari cœperunt.*

Il faudroit sçavoir présentement quelle position on donna à la ville, après les nouvelles ruines, dont il vient d'être parlé. Tant de désastres, dit M. Dunod, ont jetté de l'obscurité & de la confusion dans l'histoire de Besançon. Ce qui pourroit fournir les lumières nécessaires, comme les chartes, les monumens, les manuscrits, étant pour la plûpart ou altérés ou péris, on ne peut presque rien assurer touchant l'article dont il s'agit. Le même M. Dunod pense que Besançon fut long-tems réduit à ce qu'il appelle la ville haute, qui étoit située sur la montagne; & que dans le onzième siècle, il n'y avoit que cette partie, qui fût entourée de murs. Quoique son sentiment ne soit pas hors de vraisemblance, il ne me paroît pas entièrement confirmé par la preuve, qu'il donne. Elle consiste en ce que les manuscrits portent que l'église de Saint Jean-Baptiste a été bâtie *prope muros civitatis*, & celle de Saint Pierre *in suburbio*. Mais, ces deux Églises, ainsi qu'il en convient lui-même, ayant été fondées par des Évêques, qui vivoient avant les diverses ruines de Besançon, les passages cités ne sçauroient prouver ce qu'il prétend. On en peut seulement conclure qu'il est évident qu'ils ont été falsifiés. Il est vrai néanmoins

que l'on pourroit ſuppoſer que ces deux Égliſes ayant été détruites, lors des différentes ruines de la ville, ont été enſuite rebâties dans les ſiècles ſuivans ; & alors, les paſſages fourniroient la preuve, que l'on prétend en tirer, quoiqu'il s'agît, non d'une première bâtiſſe, mais d'une reſtauration. Ceci eſt encore un nouveau ſujet d'obſcurité, qu'il ne m'eſt pas poſſible de percer. Ni M. Dunod, ni M. Chifflet, qui rapporte quelque choſe de pareil, ni tout ce que j'ai pu conſulter, ne préſentent aucune lumière ſuffiſante pour diſſiper ces ténebres. Cependant, la ſuppoſition eſt tout au moins vraiſemblable.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt conſtant que Beſançon fut long-tems dans la poſition, qu'on lui donna après ſa deuxième ruine ; & il l'avoit encore ſuivant toute apparence dans le dixième ſiècle, lorſqu'il eſſuya le dernier déſaſtre, dont nous ayons connoiſſance ; enſorte que la poſition, que cette ville a aujourd'hui ne peut guere dater que de ce ſiècle, ou du ſuivant, ou plutôt, elle ne ſera parvenue que par dégrés à ſon ancienne grandeur. M. Chifflet, après avoir dit que Beſançon ne s'étendit pas au de-là de la montagne pendant long-tems, ajoûte que cette ville ſe trouva dans la ſuite environnée de remparts, depuis la montagne juſqu'à l'endroit, qu'il appelle *Civicam domum*, & même un peu au-deſſus. On voyoit, continue-t-il, encore de ſon tems des veſtiges de ce rempart dans les maiſons du grand fauxbourg ; c'étoient des maſſes & des monceaux de vieilles maſures, ſi compacts, qu'il étoit difficile de ſéparer les pierres. C'eſt de-là, pourſuit M. Chifflet, que d'anciens mémoires portent que l'on conſtruiſit les égliſes de Saint Laurent *in ſilvis*, & de Saint Pierre & de Saint Paul *in ſuburbiis*. Enfin, dit le même Auteur, Beſançon recouvra peu à peu ſon ancienne grandeur dans les ſiècles ſuivans.

On doit placer vers le même tems la conſtruction de cette partie de la ville, ſituée au de-là du Doux. Il n'eſt guere poſſible d'en faire remonter l'époque plus haut, ſans démentir des faits authentiques, & en particulier le texte de l'empereur Julien, qui décrit ce qu'il a vu de ſes propres yeux.

La ville de Beſançon eſt aujourd'hui dans la province de Franche-Comté, dont elle eſt la capitale. On trouve encore aux environs quantité de lieux, dont les noms prouvent le ſéjour, que les Romains ont fait dans ce païs. Mont-Juot, *Mons Jovis ;* Mercuro, *Mons Mercurii ;* Montermo, *Mons Termini ;* Mont-Délié, *Mons Delii ;* Charmarin, *Collis Marini*, ou *Neptuni ;* Champ-Vacho, *Campus Bacchi ;* Champ-Forgeron, *Campus Dei Fabri ;* Champs de la Veſte, *Campi Veſtæ ;* Mont de Brigille, *Mons Brigillæ ;* Port-Joan, *Portus Jani ;* Cha-l'Éſe, *Campus Iſis ;* Cha-l'Éleuſe, *Campi Eleuſini ;* Chamuſe, *Campus Muſarum ;* Pallante, *Campi Pales*, ou *Minervæ ;* Chau-Dane, *Collis Dianæ ;* Chalhue, *Collis Lucinæ ;* Prels de Pandor,

Prata Pande ; Rosemont, *Mons Rosarum.*

BESARA, *Besara*, ou *Bezara*, ville de la tribu d'Aser, à peu de distance de Ptolémaïde, & à vingt stades de Gabaa.

BESASIDES, *Besasides*, (*a*) général Espagnol, qui vivoit environ 195 ans avant l'Ére Chrétienne. Ce Général, de concert avec Budarès, soûtint la guerre contre les Romains. Q. Minucius, qui commandoit ces derniers, ayant attaqué les Espagnols, auprès de la ville de Turbe, leur tua douze mille hommes, fit Budarès prisonnier, & mit tout le reste des ennemis en déroute.

BESE, *Besa*, (*b*) tribu de l'Attique. Les habitans en sont nommés par Strabon Βησαιεῖς ; terme, qui peut se rendre en Latin par *Besaenses.* M. Spon, dans sa liste de l'Attique, dit Βῆσα, *Besa*, de la tribu Antiochide. Le nom de Bese doit s'écrire avec un *s* simple, pour le distinguer de celui de Besse de Locride, comme le remarque Strabon, dont le sentiment est conforme aux Inscriptions.

BESE, *Besa.* (*c*) Ortélius juge que c'est le nom d'un lieu particulier d'Égypte sur ce que dit Ammien Marcellin : *Oppidum est abydum in Thebaïdis parte situm extrema. Hic Besæ dei localiter appellati oraculum quondam futura pandebat, priscis circumjacentium regionum ceremoniis solitum coli.*

La difficulté tombe sur ces mots : *Besæ dei localiter appellati.* Ortélius les entend, comme si l'Historien avoit voulu dire le dieu de Bésa, ainsi nommé du nom du lieu, où étoit son oracle. Mais, il y en a qui ne croyent pas que ce soit le sens d'Ammien Marcellin ; car, il ne dit point que l'oracle fût ailleurs qu'à Abyde, ville située à l'extrêmité de la Thébaïde. » Là, ajoûte l'Historien, l'oracle du dieu, appellé Bésa par les gens du païs, [il ne sçait point sous quel nom cette divinité étoit connue des payens Grecs & Latins] prédisoit autrefois l'avenir ; & les peuples circonvoisins avoient coûtume d'y aller faire des cérémonies, établies par un ancien usage. « Pierre Pithou a travaillé à éclaircir ce passage. Si mon explication est bonne, dit la Martinière, comme j'en suis persuadé, il est question du nom local de ce dieu, & non pas du nom du lieu, qu'il prenoit aussi à cause des oracles, qu'il y rendoit. La conjecture d'Ortélius, si Bésa n'est point la même chose, que Bessa auprès de Memphis, ne convient pas, parce que la distance est trop grande.

Quoiqu'il en soit, de toute cette discussion, il est certain qu'il y avoit en Égypte, dans la Thébaïde, sur le Nil, une ville, nommée Bese, consacrée à un dieu de même nom. Antinoüs, favori de l'empereur Adrien, étant mort dans cette ville, ce Prince en fit une autre toute nouvelle, par les

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 44.
(*b*) Strab. p. 426.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 304.

bâtimens, qu'il y ajoûta; & il l'appella Antinople. Il y construisit un temple en l'honneur d'Antinoüs, à qui il donna des Prêtres & des Prophétes; car, il voulut que ce dieu de sa création rendît des oracles. Et en effet, on en débita quelques-uns, qui étoient de la composition d'Adrien lui-même.

BÉSECH, *Besech*, la même que Bézec. *Voyez* Bézec.

BÉSÉCATH, *Besecath*, (*a*) Βασουρώθ, ville de Judée. Hadaïa, pere d'Idida, mere du roi Josias, étoit de cette ville.

BÉSÉE, *Besee*, (*b*) Βασὶ, Israëlite, dont les enfans retournérent à Jérusalem, après la captivité de Babylone.

BÉSELAM, *Beselam*, (*c*) surnommé Mithridate, étoit un des officiers d'Artaxerxe, roi de Perse. Il se joignit à Réum Béeltéem, pour écrire à ce Prince contre les Juifs, qui vouloient rebâtir le temple.

BÉSÉLÉEL, *Beseleel*, (*d*) Βεσελεὴλ, fils d'Uri & petit-fils de Hur, étoit de la tribu de Juda. Il fut rempli de l'esprit de Dieu, de sagesse, d'intelligence & de science pour toutes sortes d'ouvrages; soit pour inventer & pour exécuter ce qui peut se faire avec l'or, l'argent & l'airain; soit pour sculpter les pierres précieuses, & pour les enchasser; soit pour travailler en bois à toutes sortes d'ouvrages. Dieu lui donna pour compagnon Ooliab, fils d'Achisamech, de la tribu de Dan. Ce furent ces deux habiles Artistes, que Moïse employa aux travaux du Tabernacle. Les Juifs de la ville de Sidon sont persuadés que le tombeau de Béséel & celui du prophéte Sophonie sont auprès des murailles de leur ville, & ils les visitent avec beaucoup de dévotion.

BÉSIDIES, *Besidiæ*, (*e*) ville d'Italie, au païs des Bruttiens. Cette ville & plusieurs autres du canton se rendirent au consul Cn. Servilius, sous l'an de Rome 549, parce qu'elles voyoient les Carthaginois s'affoiblir de jour en jour.

On croit que c'est aujourd'hui Bisignano, au royaume de Naples dans la Calabre citérieure, avec un évêché suffragant de Rossano.

BÉSIMOTH, *Besimoth*, la même que Bethjésimoth. *Voyez* Bethjésimoth.

BÉSIRA, *Besira*, Βησιρὰ, (*f*) lieu, situé à vingt stades d'Hébron. On croit que c'est la même chose que la cîterne de Sira, dont il est parlé au second livre des Rois.

BESLOTH, *Besloth*, Βασαλώθ, (*g*) Israëlite, dont les enfans revinrent de Babylone à Jérusalem.

BESLUTH, *Besluth*, (*h*) Βασα-

(*a*) Reg. L. IV. c. 22. v. 1.
(*b*) Esdr. L. I. c. 2. v. 49.
(*c*) Esdr. L. I. c. 4. v. 7.
(*d*) Exod. c. 31. v. 2. & *seq.*
(*e*) Tit. Liv. L. 30. c. 19.

(*f*) Reg. L. II. c. 3. v. 26. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 214.
(*g*) Esdr. L. II. c. 7. v. 54.
(*h*) Esdr. L. I. c. 2. v. 52.

λωθ, doit être le même que Besloth.

BÉSODIA, *Besodia*, Βασωδία, (*a*) pere de Mosollam, un de ceux, qui s'appliquérent à rétablir Jérusalem, après la captivité de Babylone.

BÉSOR, *Besor*, Βεσόρ, (*b*) ou BOSOR, torrent de Judée. Dom Calmet dit qu'il se rend dans la Méditerranée, entre Gaza & Rhinocorure, ou plutôt entre Rhinocorure & l'Égypte, selon Saint Jérôme. David, marchant contre les Amalécites, qui, après avoir pris & brûlé la ville de Siceleg, en emmenoiént tout ce qu'ils y avoient trouvé d'habitans sans distinction d'âge, ni de sexe, vint au torrent de Bésor, où il laissa deux cens de ses gens, qui ne purent le suivre, à cause de leur fatigue. Ayant continué sa route avec les quatre cens hommes, qui lui restoient, il tailla en pièces les ennemis.

C'est le torrent du Désert, que plusieurs ont pris mal à propos pour le torrent, ou le fleuve d'Égypte, dont il est parlé en quelques endroits de l'Écriture, & qui n'est autre que le Nil, ou le bras le plus oriental de ce fleuve.

BESSA, *Bessa*, le même que Bésa. *Voyez* Bésa.

BESSE, *Bessa*, Βῆσσα, (*c*) ville de Gréce au païs des Locriens. Homère nous apprend que ses habitans se trouvérent au siége de Troye, où ils étoient commandés par Ajax:

Βῆσσάν τε. Σκάρφην τε, καὶ Αὐγειὰς ἐρατεινὰς,

Sénéque, dans sa tragédie de la Troade, avoit ce vers en vue, lorsqu'après avoir fait demander par le choeur:

Quæ vocat sedes, habitanda captas?

Il ajoûte:

Bessan & Scarphen? Pylon an Senilem.

Il est aussi fait mention de Besse dans Strabon. Ce Géographe dit que ce n'est qu'une plaine, ainsi nommée de la situation naturelle du lieu; car, ajoûte-t-il, elle est couverte de brossailles, & il faut écrire Besse avec deux *ss*, puisque ce nom est pris de brossailles.

On dit qu'il y avoit un village auprès de Memphis en Égypte, qui porta le nom de Besse.

BESSES, *Bessi*, Βέσσοι, (*d*) peuples de Thrace. Strabon en parle ainsi: » Viennent ensuite ceux qui habitent le mont » Æmus, & après ceux-ci jusqu'au Pont, les Coralles, les » Besses, les Médes & les Danthélites. Toutes ces nations sont » fort adonnées aux brigandages. » Les Besses occupent la plus

(*a*) Esdr. L. II. c. 3. v. 6.
(*b*) Josu. c. 15. v. 4, 47. Reg. L. I. c. 30. v. 10. *& seq.* Amos. c. 6. v. 15.
(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 39. Senec. Troas. v. 813, 847. Strab. p. 426.
(*d*) Strab. p. 318. Plin. T. I. p. 203. Ptolem. L. III. c. 11. Tit. Liv. L. XXXIX. c. 53. Solin. p. 111. Eutrop. L. VI. p. 67. Herod. L. VII. c. 111. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. II. p. 284. *& suiv.*

» grande partie de l'Æmus. On » les appelle brigands, parce qu'il » y en a beaucoup parmi eux. Ils » habitent dans des chaumières, » & menent une vie dure. « Pline dit que les Besses avoient plusieurs noms; & ce Géographe les place au bord du Nestos, qui couloit à l'entour du Pangée. Le sentiment de ce dernier ne peut se concilier avec celui de Strabon, qu'en ce que Pline aura vraisemblablement compris différens peuples, sous le nom de Besses. Quoiqu'il en soit, le païs des Besses est appellé par Ptolémée la préfecture Bessique, qu'il met audessus de la préfecture Médique.

On prétend que Lucullus fut le premier d'entre les Romains, qui porta la guerre chez les Besses, & qui les défit dans une bataille décisive sur le mont Æmus. Il affiégea ensuite la ville d'Uscudama, que ces peuples habitoient, & la prit le même jour.

Du tems d'Auguste, plusieurs nations de Thrace, & entr'autres les Besses, ayant secoué le joug de l'obéissance, L. Pison, qui étoit alors gouverneur de Pamphylie, eut ordre de passer en Europe, pour s'opposer aux Rebelles. Les Besses ne l'attendirent pas; mais, dès qu'ils sçurent son arrivée, ils se retirérent. L. Pison les alla attaquer dans leur païs, & reçut d'abord un échec. Ensuite, il les battit, ravagea leur province & celles des peuples voisins, qui s'étoient soulevés avec eux. Tous les révoltés se soumirent, les uns volontairement, les autres forcés par la crainte, ou défaits en bataille rangée. Il s'éleva encore quelque tems après de nouveaux troubles dans les mêmes provinces. L. Pison les appaisa & subjugua les mutins. Pour le récompenser, on ordonna en sa faveur des prières publiques, & on lui décerna les honneurs du triomphe.

Strabon n'est pas le seul, qui nous ait tracé un portrait peu favorable des Besses. Saint Jérôme, dans l'épitaphe de Népotien, remarque que les Besses surpassoient les autres Thraces, & le reste des Barbares, en férocité. Saint Paulin, évêque de Nole, dit qu'ils étoient plus rigoureux que leurs neiges :

Et sua Bessi nive duriores.

Leur principale ville étoit Philippopolis, selon le P. Hardouin, qui soupçonne que Bessa étoit peut-être son ancien nom, & allégue Antonin, qui fait mention de Bessa dans la Thrace. Les éditions ordinaires ont Bessapara. L'exemplaire du Vatican porte Bessa; d'autres, Bassa. Il est aussi parlé de Bessa dans le Code Théodosien.

Le païs, occupé par les Besses, est compris à présent dans la Turquie d'Europe. Il répond en partie à ce qu'on appelle aujourd'hui la Macédoine & la Romanie.

BESSUR, *Bessur*, Βηθσοὺρ, (a) ville de Palestine dans la tribu de Juda. On croit que c'est la même,

(a) Josu. c. 15. v. 58.

qui est appellée ailleurs Bethsura. *Voyez* Bethsura.

BESSUS, *Bessus*, Βῆσσος, (*a*) Satrape de la Bactriane sous Darius, roi de Perse. Ce Satrape, qui avoit bien de la peine à souffrir quelqu'un au-dessus de lui, s'étoit rendu suspect à son maître; & comme il aspiroit à la royauté, la trahison étant la seule voie par laquelle il y pouvoit parvenir, ce n'étoit pas sans raison qu'on le craignoit.

En effet, lorsqu'on étoit en chemin, pour marcher contre Alexandre le Grand, Bessus trama avec Nabarzanes le plus grand de tous les crimes, & qui n'avoit point encore eu d'exemple parmi les Perses. Ils résolurent d'arrêter le Roi & de l'enchaîner; & ils pouvoient le faire aisément, par le moyen des troupes qu'ils commandoient l'un & l'autre. Leur dessein étoit, s'ils se voyoient poursuivis par Alexandre, de se racheter en lui livrant Darius en vie, croyant ne pouvoir lui faire un présent, dont il leur sçût plus de gré; mais que s'ils échappoient de ses mains, ils s'empareroient du royaume, après avoir tué Darius, & recommenceroient la guerre. Comme il y avoit long-tems qu'ils machinoient ce parricide, Nabarzanes, pour se frayer le chemin à un si horrible attentat, fit au Roi un discours, qui le rendit furieux; & mettant la main à son cimeterre, il l'alloit tuer, si Bessus & les Bactriens ne se fussent promptement mis autour de lui, résolus de se saisir de sa personne, s'il eût voulu passer outre. Cependant, Nabarzanes, s'étant échappé, & Bessus l'ayant aussitôt suivi, ils séparérent leurs troupes du gros de l'armée, & tinrent entr'eux un conseil secret.

Enfin, après avoir long-tems consulté, ils arrêtérent qu'on se saisiroit du Roi par le moyen des Bactriens, qui leur étoient entièrement dévoués, & qu'ils enverroient avertir Alexandre, qu'ils le tenoient, & qu'ils le lui gardoient vif; que s'il détestoit leur trahison, qui étoit ce qu'ils appréhendoient, ils tueroient Darius, & se retireroient dans la Bactriane avec leurs troupes. Mais, il ne leur étoit pas possible de prendre le Roi à force ouverte, au milieu d'un si grand nombre de Perses, qui ne le laisseroient pas sans secours; outre qu'ils craignoient la fidélité des Grecs. Ne pouvant donc employer la violence, ils ont recours à l'artifice. Ils arrêtent entr'eux de faire semblant de se repentir de leur retraite, & de s'excuser envers le roi, sur l'appréhension, qu'ils ont eue de son courroux. Cependant, ils envoyent sous main solliciter les Perses, & tâchent d'ébranler l'esprit du soldat par l'espérance & par la crainte, lui représentant qu'on le traîne au supplice, & qu'il se verra bientôt accablé sous les ruines d'un Em-

(*a*) Just. L. XII. c. 5. Q. Curt. L. IV. c. 6, 12. L. V. c. 8. *&* *seq*. L. VI. c. 3, 6. L. VII. c. 4, 5. Diod. Sicul. p. 601. *&* *seq*. Plut. T. I. p. 689, 690. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 682. *&* *suiv*. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. p. 427, 428. T. XVI. p. 242, 243.

pire tout près de tomber ; pendant que la Bactriane lui étoit ouverte, & lui tendoit les mains pleines de richesses au de-là de ce qu'il pouvoit s'imaginer. Sur ces entrefaites, Artabaze arrive ; & soit que ce fût par ordre du Roi, ou de lui-même, il assure Bessus & Nabarzanes, que Darius étoit appaisé, & qu'ils avoient autant de part que jamais à ses bonnes graces. Sur quoi se mettant à pleurer, tantôt ils entreprennent de se justifier, tantôt ils prient Artabaze de les protéger & de faire leur paix. La nuit s'étant passée de la sorte, Narbazanes, dès le point du jour, sous prétexte de faire les fonctions de sa charge, se rendit à la tente du Roi avec les Bactriens, couvrant par ce prétexte son exécrable dessein ; & Darius, ayant donné le signal pour marcher, monta sur son char suivant sa coûtume.

Cependant, il prit une envie forcenée à Bessus de tuer le Roi sur le champ ; mais, craignant de ne pas trouver grace auprès d'Alexandre, s'il ne le livroit en vie, il différa encore. Un jour, ses gens & ceux de Nabarzanes, trompés par des cris, qu'ils avoient ouïs, leur vinrent dire que Darius s'étoit tué lui-même. Aussi-tôt, ils volent à sa tente, suivis de leurs satellites ; & en arrivant, comme ils apprennent qu'il n'est pas mort, ils commandent qu'on s'en saisisse, & qu'on le charge de chaînes. Toutefois, les traîtres, afin qu'on ne dît pas qu'ils ne portoient point honneur au Roi, le liérent avec des chaînes d'or. Et de peur qu'il ne fût reconnu aux marques royales, ils couvrirent la charrette de vilaines peaux, & le firent mener par des gens, qui ne le connoissoient point, pour qu'ils ne pussent pas le montrer à ceux, qui le demanderoient. Quelques gardes le suivoient seulement de loin. Quelques tems après, Bessus & ses complices exhortérent Darius de monter à cheval, & de se sauver des mains de son ennemi ; mais, il leur répondit que les dieux étoient près de le venger ; & implorant la justice d'Alexandre, il refusa de suivre des parricides. Cela les mit dans une telle fureur, que lançant leurs dards contre lui, ils le laissérent tout couvert de blessures. Ils tirérent aussi sur les chevaux, qui traînoient la charrette, afin de les empêcher de passer outre, & tuérent deux esclaves, qui accompagnoient le Roi. Après un parricide si détestable, ils se séparérent pour laisser en divers lieux des vestiges de leur fuite, & tromper par ce moyen l'ennemi, s'il les vouloit suivre, ou l'obliger à diviser en tout cas ses forces. Nabarzanes dirigea sa marche vers l'Hyrcanie, & Bessus vers la Bactriane, suivis de peu de gens à cheval.

Ce dernier, s'étant revêtu de la robe royale, se fit appeller Artaxerxe ; & pour être en état de résister aux Macédoniens, il assembla les Scythes & le reste des peuples du Tanaïs. Mais, Bessus, effrayé de la vîtesse d'Alexandre, après avoir fait un sacrifice solemnel aux dieux du païs, se mit à traiter ses amis & ses chefs, pour

délibérer des affaires de la guerre en pleine table, à la mode de ces peuples. Quand ils furent échauffés par le vin, ils commencérent à relever leurs forces & à mépriser le petit nombre & la témérité des ennemis. Bessus, sur tout, faisoit de grands exploits de la langue; & tout fier d'un royaume acquis par un parricide, il disoit que rien n'avoit tant donné de réputation à Alexandre, que la bêtise de Darius, qui étoit venu au-devant de lui dans les détroits de la Cilicie; au lieu de se retirer en arrière, pour l'engager insensiblement dans des chemins perdus, parmi une quantité de rivières & de montagnes, où il n'eût eu aucun moyen de fuir, & encore moins de combattre; que pour lui, il étoit résolu de passer dans la Sogdiane, & d'opposer la rivière d'Oxus, comme une forte barrière, à son ennemi, pendant qu'il lui viendroit un puissant secours des nations voisines; qu'au premier jour, il auroit dans son armée les Chorasmiens, les Dahes, les Saques, les Indiens avec les Scythes d'au de là du Tanaïs, dont le plus petit passoit de toute la tête le plus grand des Macédoniens.

Les convives, à demi-ivres, applaudissent tous à cet avis; & là-dessus, Bessus commande qu'on verse du vin à la ronde, faisant de sa table un champ de bataille, où il défaisoit Alexandre.

Il y avoit, à ce festin, un Méde, nommé Cobares, qui se mêloit de l'art magique, mais qui étoit plus renommé pour en faire profession, que pour y être bien sçavant. C'étoit, au reste, un homme de sens & de probité. Cet homme, par forme de préface, ayant dit qu'il n'ignoroit pas qu'il ne fût plus avantageux à un serviteur de faire ce qu'on lui demandoit, que de donner conseil, parce que ceux qui obéissent, ne courent que la fortune des autres; au lieu que ceux qui conseillent, se chargent de l'événement; Bessus lui donna la coupe, qu'il tenoit à la main comme lui permettant de parler. Cobares, l'ayant prise, lui parla assez librement; & le conseil, qu'il donna à Bessus, étoit plus utile qu'agréable. Bessus, farouche de son naturel, devenu encore plus furieux par le vin, s'emporta de telle sorte, que ses amis eurent bien de la peine à empêcher qu'il ne le tuât; car, il avoit déja tiré son cimeterre. Il sortit de table tout forcené. Cobares, échappé parmi le tumulte, vint se rendre à Alexandre.

L'armée de Bessus ne consistoit qu'en huit mille Bactriens, qui lui obéirent, tant qu'ils crurent qu'à cause de la rigueur du climat, les Macédoniens passeroient aux Indes. Mais, dès qu'ils sçurent qu'Alexandre marchoit vers eux, ils l'abandonnérent, & chacun se retira chez soi. Pour lui, après avoir traversé la rivière d'Oxus avec ses amis, & brûlé ses bateaux, de peur que l'ennemi ne s'en servît, il se mit à lever de nouvelles troupes dans la Sogdiane.

Spitamènes étoit le grand confident de Bessus, qui le combloit

d'honneurs & de biens : mais, la perfidie, dit Quinte-Curse, ne s'apprivoise pas par des bienfaits, quoiqu'elle fût moins odieuse en cette occasion, où il sembloit que tout étoit permis contre le meurtrier de son Roi. Le prétexte du crime étoit spécieux : *la vangeance de Darius*. Mais, il n'en vouloit qu'à sa fortune, & non pas à son forfait; car, il n'eut pas plutôt sçu qu'Alexandre avoit passé la rivière d'Oxus, qu'il communiqua son dessein à Dataphernes & à Catènes, qui entrérent facilement dans ses vues; & prennant avec eux huit jeunes hommes des plus robustes, ils dresférent ainsi la partie. Spitamènes vint trouver Bessus; & le tirant à part, il lui dit qu'il avoit découvert que Dataphernés & Catènes conspiroient contre lui, pour le livrer en vie à Alexandre; mais, qu'il les avoit prévenus & les tenoit dans les fers. Bessus, infiniment obligé à Spitamènes, comme il croyoit, lui fit de grands remercîmens; & plein de vengeance & de rage, il commanda en même tems qu'on les amenât. Ils faisoient semblant d'avoir les mains liées, & se laissoient mener par leurs complices, lorsque Bessus les envisageant d'un œil furieux, se leva comme pour les aller déchirer. Mais, quittant alors toute dissimulation, ils l'environnent, & malgré sa résistance, le lient, lui arrachent la tiare de la tête, & mettent en pièces la robe royale de Darius, dont il étoit revêtu. Bessus avoua que c'étoit-là un coup du ciel, ajoûtant que les dieux n'avoient pas haï Darius, puisqu'ils le vengeoient de la sorte; mais qu'aussi ils aimoient bien Alexandre, ses ennemis même ayant toujours aidé à le rendre victorieux. On ne sçait ce que les Bactriens auroient fait, si ceux qui le prirent, n'eussent fait accroire que c'étoit par l'ordre d'Alexandre. Ils le mirent sur un cheval & le menérent au Roi.

Ce Prince s'étoit avancé vers le Tanaïs, lorsqu'il reçut Bessus, non seulement lié, mais tout nu. Spitamènes le tenoit attaché avec une chaîne, qu'on lui avoit passée au cou; & l'on n'eût sçu dire à qui cet objet étoit plus agréable; aux Barbares ou aux Macédoniens. En le présentant au Roi, il lui dit : » Enfin, je vous ai vengés, » vous & Darius, mes Rois & » mes Maîtres. Je vous amene ce » scélérat, qui a assassiné son Sei- » gneur, & qui a été pris de la » même façon dont il a montré » l'exemple. Hé ! que Darius » n'est-il en vie, ou que ne re- » vient-il des enfers pour voir ce » spectacle, lui qui ne méritoit » pas une si malheureuse fin, & » qui est si digne de cette consola- » tion? « Alexandre, après avoir fort loué Spitamènes, se tournant vers Bessus, lui dit: » Quelle rage » de tigre s'est emparée de ton » cœur, monstre de perfidie & de » cruauté, pour que tu ayes eu le » courage d'enchaîner ton Roi, » ton bienfaiteur, puis de le » meurtrir inhumainement? Il est » vrai qu'un vain diadême a été » le prix de ton parricide. « Bessus, n'ayant pas assez d'audace

pour excuser son crime, dit qu'il n'avoit pris le titre de Roi, que pour pouvoir lui livrer le royaume, & que s'il ne l'eût fait, un autre se seroit emparé de la couronne.

Le Roi fit venir Oxathres, frere de Darius, & lui mit Bessus entre les mains, afin qu'après qu'on lui auroit coupé le nez & les oreilles, & qu'il seroit attaché en croix, les Barbares le tuassent à coups de fléche, & gardassent si bien le corps, que les oiseaux même ne pussent en approcher. Oxathres se chargea volontiers de tout le reste; mais, pour ce qui étoit de chasser les oiseaux, il dit que personne ne pouvoit mieux s'en acquitter que Catènes, voulant par-là lui faire entendre son adresse merveilleuse à tirer de l'arc. Alexandre fit des présens à tous ceux, qui avoient amené Bessus, dont il différa le supplice pour le faire mourir au même lieu, où il avoit tué Darius. Telle fut, au rapport de Quinte-Curse, la fin de ce rebelle, dont les crimes méritoient, sans contredit, un pareil traitement.

Plutarque rapporte le genre de sa mort d'une manière différente. Selon lui, Alexandre, après avoir fait couper le nez & les oreilles, à Bessus, l'envoya à Ecbatane pour y souffrir le dernier supplice, sous les yeux de la mere de Darius. On fit courber par force des arbres l'un vers l'autre, & l'on attacha à chacun de ces arbres un des membres du corps de ce parricide. Ensuite, quand on leur eut laissé la liberté de retourner à leur état naturel, ils se redresserent avec tant de violence, qu'ils emportérent chacun le membre, qui y étoit attaché, & l'écartelérent de la sorte. C'est encore aujourd'hui le même supplice, qu'on fait souffrir aux criminels de lèze-majesté au premier chef, en les faisant tirer à quatre chevaux.

Diodore de Sicile dit que le frere de Darius, & les autres proches parens de ce Prince, firent subir à Bessus toute sorte d'affrons & de tourmens, & qu'ayant enfin coupé son corps en petits morceaux, ils les jettérent çà & là avec des frondes.

BESSUS., *Bessus*, Βῆσσος, fils parricide, dont parle Plutarque. Ce scélérat découvrit lui-même son crime, en faisant mourir des hirondelles, qui lui reprochoient, disoit-il, d'avoir tué son pere. On peut voir le traité, que Plutarque a fait sous ce titre : *Pourquoi la justice divine différe la punition des crimes ;* ainsi que les parallèles historiques de Cassandre, où cette histoire est bien circonstanciée.

BESTIA [L. CALPURNIUS], *L. Carpurnius Bestia*, (*a*) consul avec P. Scipion Nasica, l'an de Rome 641. La guerre ayant été déclarée à Jugurtha, roi de Numidie, Bestia fut chargé de la conduite de cette guerre. Mais, comme il se proposoit plutôt de

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 410. Salluft. in Jugurth. c. 19. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. I. p. 313. Hist. Rom. T. V. p. 316. *& suiv.*

s'enrichir que de vaincre, il se choisit pour Lieutenans généraux des hommes accrédités, puissans, dont l'autorité pût lui servir d'abri & de gage de l'impunité. De ce nombre fut Scaurus, qui retourna ainsi en Numidie pour tâcher d'y perdre sa réputation. L. Calpurnius Bestia ne manquoit pas de mérite. Il étoit laborieux, avoit beaucoup de pénétration d'esprit & de prévoyance. Il n'ignoroit pas le métier de la guerre; & il n'y avoit ni périls, ni embûches capables de l'étonner. Mais, l'amour de l'argent gâtoit toutes ces bonnes qualités, & les rendoit inutiles. Quand il fut arrivé en Numidie, il fit d'abord la guerre avec vivacité. Il emporta plusieurs places, & fit un grand nombre de prisonniers. Le premier soin de Jugurtha fut de bien connoître le génie & le caractère du général, auquel il avoit affaire. Il lui envoya des députés, qui le sondérent adroitement, & qui, après lui avoir représenté la difficulté de cette guerre, Jugurtha étant en état & dans la résolution de se bien défendre, lui firent entrevoir que ce Prince ne manquoit pas de reconnoissance à l'égard de ceux, qui lui rendoient service. L. Calpurnius Bestia entendit bien ce langage, & il n'en fallut pas davantage pour réveiller & mettre en mouvement sa passion dominante.

Jugurtha étant revenu dans son camp, on assembla le conseil de guerre. Il s'y présenta; & après avoir fait une courte apologie de sa conduite, il finit en protestant qu'il se remettoit entre les mains du Sénat & du peuple Romain. Le reste de la négociation se trama secrétement avec L. Calpurnius Bestia & Scaurus; & le lendemain le conseil ayant été rassemblé, le consul après une image de délibération, conclut que l'offre, que faisoit Jugurtha de se livrer aux Romains, seroit reçue. Aussi-tôt, Jugurtha, comme pour entrer en exécution du traité, fit délivrer au Questeur trente éléphans, quantité de bestiaux & de chevaux, & une assez petite somme d'argent. Ainsi fut conclue la paix en Numidie, sans l'autorité du Sénat & du peuple; & le consul s'en retourna à Rome pour la création des Magistrats.

Quand on eut appris à Rome de quelle manière les choses s'étoient passées en Numidie, la conduite de L. Calpurnius Bestia fut blâmée généralement; & ce fut-là le sujet commun des entretiens dans toute la ville. Le peuple témoignoit hautement sa colère & son indignation. Les Sénateurs étoient embarrassés, craignant de se déshonorer, s'ils ratifioient une paix si honteuse; & d'un autre côté ne se portant pas volontiers à casser un traité conclu par un Consul, qui étoit cher au parti des Grands. Car, c'étoit ce L. Calpurnius Bestia, qui, étant tribun du peuple, avoit fait rétablir, P. Popillius exilé par la faction de C. Gracchus. De plus, l'autorité de Scaurus, par les avis duquel on sçavoit que L. Calpurnius Bestia s'étoit conduit dans toute cette affaire, arrêtoit les

mieux intentionnés, & empêchoit qu'on ne prît une résolution vigoureuse. L. Calpurnius Bestia fut cependant condamné à l'exil l'année suivante.

BESTIA [L. CALPURNIUS], *L. Calpurnius Bestia*, (*a*) un de ceux, qui entrérent dans la conjuration de Catilina. Il étoit alors tribun du peuple désigné, & près d'entrer en charge. Suivant le plan qu'on avoit dressé, il devoit assembler la multitude & invectiver contre Cicéron, comme contre un homme timide, qui remplissoit la ville de terreurs paniques, & qui, par ses craintes mal fondées, avoit donné lieu à une guerre très-fâcheuse. Ce discours eût été le signal pour avertir tous ceux, qui avoient le mot, d'agir la nuit suivante chacun selon le département, qui lui avoit été distribué. Mais, comme tout le monde sçait, le complot fut découvert, & L. Calpurnius Bestia échappa au supplice, qu'il avoit mérité. Cependant, son animosité contre Cicéron étoit toujours la même. Aussi, à peine eut-il pris possession du Tribunat, qu'il entreprit de harceller & de fatiguer ce grand Homme. Comme il lui restoit encore quelques jours pour finir son consulat, L. Calpurnius Bestia ne voulut jamais lui permettre de haranguer; & ayant fait mettre les bancs sur la tribune, appellée Rostres, il ne lui permit pas d'y entrer pour parler au peuple. Mais, il lui commanda d'y venir, s'il vouloit, pour se démettre de son Consulat, en faisant le serment accoûtumé, & d'en descendre après l'avoir fait. C'est ainsi que L. Calpurnius Bestia commença à exciter, contre Cicéron, les premiers mouvemens d'une tempête, à laquelle peu d'années après il fut obligé de succomber.

BESTIA, *Bestia*. (*b*) Cicéron, dans ses Philippiques fait mention d'un Bestia. A en juger par la manière dont il en parle, nous croyons que c'est le même que le précédent.

Mais, un autre Bestia, dont il est question dans l'oraison pour M. Cœlius, nous paroît entièrement différent.

BESTIAIRES, *Bestiarii*, étoient, chez les Romains, des hommes qu'on payoit pour combattre contre des bêtes sauvages, ou bien que la Justice avoit condamnés à cette punition.

On distingue communément deux sortes de Bestiaires. Les premiers étoient condamnés aux bêtes, soit comme ennemis faits prisonniers, ou comme esclaves & coupables de quelque crime énorme. On les exposoit les uns & les autres aux bêtes tout nus & sans défense. Il ne leur servoit même de rien de vaincre les bêtes & de les tuer; car, on en lâchoit toujours de nouvelles sur eux; & le combat ne finissoit que par la mort des condamnés. Mais, il arrivoit rarement qu'il en fallût deux

(*a*) Plut. T. I. pag. 872. Sallust. in Catilin. c. 10. & *seq.* Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 472. & *suiv.*

(*b*) Cicer. Philip. 2. c. 11. pro M. Cœl. c. 26.

pour le même homme ; deux hommes étoient souvent vaincus par une seule bête. Cicéron parle d'un lion, qui en massacra lui seul deux cens. Les Bestiaires, qui succédoient aux premiers, s'appelloient ἐφεδροὶ, & les derniers ἐσχατοὶ ; chez les Romains, *meridiani*.

Les Chrétiens étoient des Bestiaires de cette espèce. Quelques-uns même d'entr'eux, quoique citoyens Romains, n'en étoient pas exempts. Ils auroient cependant dû l'être suivant les loix.

La seconde espèce de Bestiaires, c'étoient, ainsi que l'observe Sénéque, de jeunes gens, qui, pour acquérir de l'expérience au maniment des armes, combattoient quelquefois contre les bêtes, & quelquefois les uns contre les autres ; ou des braves, qui vouloient bien s'exposer à ces dangereux combats, pour montrer leur courage & leur adresse. Auguste excita les jeunes gens de la première qualité à ce genre d'exercice. Néron s'y exposa, & Commode, pour en être sorti victorieux, acquit le titre d'Hercule Romain.

On ajoûte deux autres espèces de Bestiaires ; les uns, qui l'étoient par état, combattoient pour de l'argent ; les autres, qui se présentoient armés, & plusieurs ensemble, combattoient en liberté contre un certain nombre de bêtes.

BESTIUS, *Bestius*, (*a*) étoit un homme sévère. Horace & Perse en font mention. Bestius en vouloit sur tout aux Philosophes Grecs, comme à des méchans, qui détournoient les hommes de l'avarice, & les excitoient à la générosité.

BÉTA, *Beta*, Βῆτα, (*b*) surnom, qui fut donné à Ératosthène, pour marquer que ce Philosophe ne tenoit que le second rang dans toutes les sciences. Béta n'est en effet que la seconde lettre de l'alphabet Grec. Mais, tout le monde ne convient pas que ce soit cette raison, qui ait fait donner à Ératosthène le surnom de Béta. *Voyez* Ératosthène.

BETA, *Beta*, Βῆτα, nom de la seconde lettre de l'alphabet Grec, comme on vient de le voir dans l'article précédent.

BÉTAIL, *Pecus*, (*c*) terme, sous lequel on comprend toutes les bêtes à quatre pieds, qui servent à la nourriture de l'homme & à la culture des terres. On les distribue en bêtes à cornes & en bêtes à laine. Les bêtes à corne sont les bœufs & les vaches ; & les bêtes à laine sont les moutons & les brebis. On peut y ajoûter les boucs, & les chévres, &c.

I. La nourriture du Bétail, chez les Anciens, faisoit partie de l'agriculture. Elle en est certainement une partie essentielle ; non seulement, parce que c'est ce Bétail, qui, par un fumier abondant, fournit à la terre les en-

(*a*) Horat. L. I. Epist. 15. v. 36. Persi. Satyr. 6. v. 37.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 403, 404.

(*c*) Reg. I. IV. c. 3. v. 4. Paral. L. II. c. 26. v. 10. c. 32. v. 29. Job c. 1. v. 3. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 498. *& suiv.*

grais, qui lui sont nécessaires pour conserver & renouveller ses forces; mais, encore parce qu'il partage avec l'homme les travaux du labour, & lui en épargne la plus grande peine. De-là vient que le bœuf, laborieux compagnon de l'homme dans l'agriculture, étoit si fort considéré chez les Anciens, que quiconque avoit tué un bœuf, étoit puni de mort, comme s'il eût tué un citoyen; par cette raison sans doute qu'il étoit regardé comme meurtrier du genre humain, dont la nourriture & la vie ont un besoin absolu du secours de cet animal.

Plus on remonte dans l'Antiquité, plus on voit que, chez tous les peuples, la nourriture du Bétail produisoit des revenus considérables. Sans parler ni d'Abraham, dont le nombreux domestique montre combien le devoient être ses troupeaux, ni de Laban son petit-neveu, ne voit-on pas, dans l'Écriture, que la plus grande partie des richesses de Job consistoit en troupeaux, & qu'il possédoit sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cens paires de bœufs & cinq cens ânesses? C'est par-là que la Terre promise, quoique d'une étendue assez médiocre, enrichissoit ses Princes & les habitans du païs, dont le nombre étoit presque incroyable, & montoit à plus de trois millions de personnes, en comptant les femmes & les enfans. Achab, roi d'Israël, se faisoit payer, chaque année par les Moabites, qu'il avoit vaincus, un tribut de cent mille agneaux & de cent mille moutons. Combien, en peu de tems, ce nombre multiplioit-il, & quelle abondance devoit-il répandre dans tout le païs?

L'Écriture, en nous représentant Ozias comme un Prince accompli pour toutes les parties d'un sage gouvernement, ne manque pas de faire observer que ce Prince avoit un grand nombre de laboureurs & de vignerons, & qu'il nourrissoit beaucoup de troupeaux. Il fit bâtir dans les campagnes de grandes enceintes, de vastes étables & des logemens fortifiés de tours, pour y retirer le Bétail & les pasteurs, & pour les y mettre à couvert & en sûreté. Il eut soin aussi d'y faire creuser beaucoup de cîternes; travaux moins éclatans, mais non moins estimables que les plus superbes palais. Ce fut sans doute la protection particulière, qu'il accorda à tous ceux, qui étoient employés à la culture de la terre & à la nourriture des troupeaux, qui rendit son regne un des plus opulens, qu'on eût encore vus dans Juda. Et il agit de la sorte, dit l'Écriture Sainte, parce qu'il se plaisoit fort à l'agriculture. *Erat quipppè homo agriculturæ deditus*. Le texte Hébreu est encore plus fort; car, il porte, *quia diligebat terram*. Il aimoit la terre. Il s'y plaisoit. Peut-être la cultivoit-il de ses propres mains. Du moins, il en mettoit la culture en honneur. Il en connoissoit tout le prix, & comprenoit que la terre, cultivée avec soin & avec intelligence, étoit une source assurée de richesses & pour le Prince & pour le

peuple.

peuple. Ainsi, il regardoit cette attention comme un des principaux devoirs de la royauté, quoique souvent il soit un des plus négligés.

Il est dit aussi, dans l'Écriture Sainte, au sujet du Saint roi Ézéchias, que ce Prince avoit une infinité de troupeaux de brebis, & de toutes sortes de grandes bêtes, & que le Seigneur lui avoit donné une abondance extraordinaire de biens. On comprend aisément que la seule tonte des bêtes à laine, sans parler des autres profits, qu'on en tiroit, devoit former un revenu très-considérable dans un païs, qui en nourrissoit une multitude presque sans nombre. Aussi, voyons-nous que la tonte des brebis étoit un tems de festin & de réjouissance.

II. Les troupeaux, dans l'antiquité Payenne, faisoient aussi la richesse des Rois, comme on le voit de Latinus dans Virgile, & d'Ulysse dans Homère. Il en étoit de même chez les Romains; &, par les anciennes loix, les amendes n'étoient pas en argent, mais en bœufs & en brebis.

On ne s'étonnera pas, après ce que nous avons vu des grands avantages, que produit la nourriture du Bétail, qu'un aussi sçavant homme que Varron n'ait pas dédaigné de descendre dans le dernier détail de toutes les bêtes, qui peuvent être de quelque usage à la campagne, soit pour le labour ou pour la nourriture, ou pour le transport des fardeaux, & la commodité des hommes. Il parle d'abord du menu Bétail, brebis, chévres, truies, qu'il désigne sous le nom de *greges*. Il passe ensuite au gros Bétail, bœufs, ânes, chevaux, chameaux; c'est ce qu'il nomme *armenta*. Il finit par les bêtes, qu'on peut appeller de la basse-cour, *villaticæ pecudes*; c'est-à-dire, les pigeons, les poules, les oies & beaucoup d'autres. Columelle entre aussi dans le même détail, & Caton le censeur en parcourt une partie. Ce dernier, interrogé quelle étoit la voie la plus sûre & la plus courte de s'enrichir à la campagne, répondit que c'étoit la nourriture du Bétail, qui procure à ceux, qui s'y appliquent avec soin & avec industrie, une infinité d'avantages.

En effet, les bêtes de la campagne rendent à l'homme des services continuels & importans; & l'utilité, qu'il en retire, ne finit pas même avec leur vie. Elles partagent avec lui, ou plutôt lui épargnent les pénibles travaux du labour; sans quoi, la terre, quelque féconde qu'elle soit par son propre fonds, demeureroit pour lui stérile, & ne lui produiroit aucun fruit. Elles servent à transporter dans sa maison, & à mettre en sûreté les richesses, qu'il a amassées au dehors, & à le porter lui-même dans ses voyages. Plusieurs d'entr'elles couvrent sa table de lait, de fromages, de nourritures succulentes, de viandes même les plus exquises, & lui fournissent la riche matière de toutes les étoffes, dont il a besoin pour se vêtir, & mille autres commodités de la vie.

BÉTARMONES, *Betarmones*, (*a*) nom qu'Homère donne aux Curètes & aux Corybantes.

BÉTASIENS, *Betasii*, autrement Béthasiens. *Voyez* Béthasiens.

BÉTÉ, *Bete*, (*b*) ville d'Asie, dans le païs de Soba, autrement de Syrie. Elle appartenoit à Adarézer, roi de ce païs, lorsque David s'en rendit maître. Ce Prince y trouva une quantité prodigieuse d'airain, qu'il emporta à Jérusalem. Il y en a qui pensent que c'est la même que Béten.

BÊTE, *Bestia*, *Bellua*, (*c*) animal, qui est privé de raison. Ce terme signifie la même chose, que celui d'animal, excepté que l'on n'y comprend pas les hommes. Il marque seulement les animaux, en tant qu'ils sont différens des hommes.

I. Presque tous les Philosophes de l'antiquité ont cru que les Bêtes raisonnoient. Plutarque a fait un discours assez grave pour prouver que les Bêtes ont de la raison. Toute la secte des Pythagoriciens devoit être dans le même sentiment, parce que la Métempsychose suppose que les ames des hommes passent dans les corps des animaux. Platon, dans son dialogue, ne nie point que sous le regne de Saturne, les Bêtes conversoient avec les hommes. On a même prétendu qu'elles avoient un jargon intelligible entr'elles; & suivant Porphyre, Apollonius de Tyanes entendoit leur langage. Saint Basile lui-même a compté parmi les beautés du Paradis terrestre, que les Bêtes y parloient.

Mais, plusieurs entre les Modernes ont prétendu prouver que les Bêtes n'ont point de sentiment, & que ce sont seulement des machines. C'est une opinion, qui a été renouvellée par Descartes. Un médecin Espagnol, nommé Gomésius Péreira, avança le premier cet étrange paradoxe; car, tout le monde convenoit que les Bêtes ont du sentiment. Il employa trente ans à en composer un traité, qui fut intitulé: *Antoniana Margarita*, du nom de son pere & de sa mere. Il le publia en 1554. On ne lui fit pas l'honneur de réfuter son opinion; & elle s'éteignit avec lui. Ainsi, jusqu'à Descartes, l'on a cru, sans contestation, que les Bêtes connoissoient. On disputoit seulement, si les Bêtes ont la faculté de raisonner en vertu de leur principe de connoissance. Mais, le dogme des Automates fit en peu de tems beaucoup de progrès. Il y en a qui croyent que Descartes a été poussé par sa doctrine à soûtenir que les Bêtes ne sentent point; car, en considérant les suites de son principe, touchant la substance étendue & la substance qui pense, il s'apperçut que la connoissance des Bêtes renversoit toute l'oeconomie de son systême.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 300.
(*b*) Reg. L. II. c. 8. v. 8.
(*c*) Job. c. 2. v. 3. c. 9. v. 17. c. 34. v. 14, 15. Psalm. 103. v. 29. Ecclesiaste. c. 3. v. 18. *& seq.* Isaï. c. 45. v. 9, 10. Luc. c. 8. v. 35. Joan. c. 9. v. 1. *& seq.* ad Rom. Epist. c. 9. v. 21.

L. P. Pardies a fait un livre de la connoiſſance des Bêtes, pour montrer qu'elles ne ſont deſtituées ni d'intelligence, ni de ſentiment; & qu'il eſt impoſſible d'expliquer tous leurs mouvemens & toutes leurs actions, par les ſeuls reſſorts d'une machine, qui ſe meut ſans connoiſſance. Thomas Willis a fait auſſi un traité de l'ame des brutes. Il y en a auſſi un de M. le Grand ſur le même ſujet. Nous avons encore un livre de l'ame des Bêtes, imprimé à Lyon en 1676, composé par Antoine d'Illy, prêtre d'Embrun.

Nous remarquerons que M. du Rondel, profeſſeur à Maſtricht, a prouvé que plus de trois cens ans avant les Stoïciens de Rome, un Cynique avoit ſoûtenu que les Bêtes n'avoient, ni ſentiment, ni connoiſſance, & étoient de pures machines. Dans ce cas, on a eu tort d'accuſer Goméſius Péreira d'avoir débité une nouveauté.

Le P. Daniël, dans ſes nouvelles difficultés de 1693, a beaucoup preſſé Deſcartes, en ſoûtenant qu'il y a dans les Bêtes un principe de connoiſſance & d'intelligence. Un médecin Épicurien, nommé Lami, a aſſuré que l'homme n'a d'autre empire ſur les Bêtes, que celui de la force & de l'adreſſe. Boileau fait dire à l'âne:

Ma foi, non plus que nous, l'homme n'eſt qu'une Bête.

Quoiqu'on prétende que les Bêtes ſont privées de raiſon & de liberté, on ne laiſſe pas de les punir quelquefois, comme ſi elles en avoient. Gui Pape rapporte que, paſſant auprès de Châlons, il vit un cochon attaché aux fourches patibulaires de cette ville; & qu'en ayant demandé la raiſon, on lui répondit qu'on l'avoit fait, parce que ce cochon avoit tué un enfant.

II. Quoiqu'il en ſoit de toutes ces opinions touchant la connoiſſance, le ſentiment, l'ame des Bêtes, voyons à préſent comment en penſe l'Écriture Sainte. Salomon, dans le livre de l'Eccléſiaſte, ſoit qu'il propoſe ſes propres ſentimens, ou les ſentimens des Philoſophes & des eſprits forts de ſon tems, s'exprime d'une manière à faire croire que les Bêtes ont de l'intelligence & une ame raiſonnable: » J'ai dit dans mon cœur, » lit-on au troiſième chapitre, » touchant les enfans des hom» mes: Dieu a voulu les éprou» ver & leur faire voir qu'ils ſe » ſont rendus ſemblables aux Bê» tes. C'eſt pourquoi, les hom» mes ſont ſujets aux mêmes ac» cidens que les Bêtes, & leur » ſort eſt égal. Comme la Bête » meurt, l'homme meurt auſſi. » Ils reſpirent de même; & l'hom» me à cet égard n'a rien de plus » que la Bête. Car, tout eſt va» nité; tout tend en un même » lieu. Tout a été fait de pouſſiè» re, & tout retourne en pouſ» ſière. Qui connoît ſi l'ame des » enfans des hommes monte en » haut, & ſi l'ame des Bêtes deſ» cend en bas? «

David ſemble ne mettre aucune différence entre la mort des animaux & celle des hommes; car, il parle de la mort des Bêtes

en ces termes : » Si vous cachez » votre visage, elles sont dans le » trouble ; si vous retirez l'esprit » qui les anime, elles meurent, » & retournent dans la poussiè- » re, d'où elles ont été tirées. «

Job dit aussi, parlant de Dieu : » S'il retiroit à soi son esprit, & » son souffle qui donne la vie, » dans l'instant toute chair expi- » reroit. «

Il ne faut pas pousser trop loin les conséquences de ces passages, ni en inférer que la Bête soit en tout égale à l'homme ; qu'elle raisonne comme lui ; qu'elle soit capable de religion, de connoître Dieu, de parvenir à la béatitude, d'agir par des vues surnaturelles. Les connoissances, les raisonnemens, les desirs, les vues de la Bête sont bornés à la connoissance & au discernement de ce qui peut contribuer à sa béatitude temporelle, à la conservation de son corps,& à la multiplication de son espèce. Son ame peut bien juger & discerner entre le chaud & le froid, entre l'utile & le dangereux pour sa santé ; mais, elle n'ira pas jusqu'à distinguer le bien du mal moral, ce qui est juste de ce qui est injuste, ce qui est licite, de ce qui est illicite. Elle sera, si l'on veut, immortelle & éternelle ; mais, ce privilége est un privilége, qui lui est commun avec tous les corps & avec la matière, dont l'essence est indéfectible, & dont la nature ne sauroit périr en aucune manière. La matière peut changer de figure, de situation, être en repos ou en mouvement ; mais, elle ne peut être anéantie, ni cesser d'être ; à moins que Dieu ne cesse de la conserver. Et en ce sens, les Anges mêmes & l'ame de l'homme ne sont pas plus privilégiés que la matière.

Mais, que devient l'ame de la Bête, séparée de la matière ? Nous n'avons aucune réponse à faire à cette demande, parce que nous n'avons aucun principe, qui puisse nous donner quelque connoissance, relative à cet objet. Ni la révélation, ni l'expérience, ni le raisonnement par les effets, ni par les causes, ne nous fournissent là-dessus la moindre lumière. Nous sçavons que Dieu a créé toutes choses pour sa gloire ; que l'ame de la Bête est incapable de s'élever jusqu'à la connoissance & à l'amour de son Créateur. Il faut donc qu'il en soit glorifié de quelque autre manière, qui ne nous est pas connue. Pourquoi vouloir sonder les secrets de sa sagesse, & porter nos jugemens au de-là de nos connoissances ?

Il y a une grande objection, que l'on tire de Saint Augustin contre l'ame des Bêtes. » Sous un » Dieu juste, dit ce Pere, nul ne » peut être malheureux qu'il ne » le mérite. « *Neque enim sub Deo justo miser esse quisquam, nisi mereatur, potest.* Or, si les Bêtes ont du sentiment & du raisonnement, elles sont malheureuses. Elles ont donc mérité de l'être, & elles ne peuvent l'avoir mérité que par le péché. Mais, si elles ont péché, elles sont donc capables de religion, d'amour & de connoissance de Dieu ; ce qui est

contraire à tout ce que nous venons de dire plus haut. Qu'elles soient malheureuses, on n'en sçauroit disconvenir, puisque l'homme lés tue, les mange, les assujettit aux travaux les plus durs & les plus outrés, les frappe, les maltraite, les poursuit, sans autre raison que sa volonté, son bon plaisir, ou son divertissement. Si les Bêtes avoient une ame capable de raison & de sentiment, Dieu auroit-il donné sur elles à l'homme pécheur un domaine si entier & si absolu? » On peut répondre que Dieu, » étant maître absolu de sa créa» ture, a le droit d'en disposer à » sa volonté, sans être obligé de » rendre compte à personne de sa » conduite. « N'est-il pas libre au p[illegible]er de terre, de faire de son argile tout ce qu'il juge à propos; un vase d'honneur, ou un vase destiné à des usages bas & honteux?

Dieu a créé les animaux pour l'homme. Il a donné à l'homme un empire absolu sur les animaux. Ce sont des vérités connues. Il a permis à l'homme de manger, & par conséquent de tuer les animaux. L'homme use de ce pouvoir & de cette liberté. Jusques-là, tout est dans l'ordre. De quoi se peut plaindre la Bête, que nous supposons raisonnable? Dira-t-elle à Dieu : *Je suis innocente; & vous m'assujettissez à un homme pécheur, brutal, insensé, qui abuse manifestement du pouvoir & du domaine, que vous lui avez donné sur moi?* L'enfant, malheureux & pécheur, fils de colère & d'indignation, né pour le travail & pour la misère, dira-t-il à son pere : *Pourquoi m'avez-vous engendré?* & à sa mere : *Pourquoi m'avez-vous mis au monde?* L'argile dira-t-elle au potier : *Que faites-vous? Votre ouvrage n'a rien d'une main habile.*

On voit dans Job, que Dieu punit quelquefois les Justes, quoiqu'innocens. *Multiplicabit*, dit Job, *vulnera mea etiam sine causa.* Dans un autre endroit, Dieu dit au démon, au sujet de Job : *Tu autem commovisti me adversùs eum, ut affligerem eum frustrà.* Saint Jean, dans son Évangile, nous apprend que les disciples de Jesus-Christ, ayant vu un aveugle-né, demandérent à leur divin maître, si c'étoient les péchés de cet homme, ou ceux de ses parens, qui lui avoient causé cette disgrace. Jesus-Christ leur répondit : *Ce n'est point à cause de ses péchés, ni des péchés de ceux qui l'ont mis au monde, que cet homme est né aveugle; mais, c'est afin que les œuvres de la puissance de Dieu éclatent en lui.* On nous dit que la Sainte Vierge & Saint Jean-Baptiste ont vécu dans l'innocence, & qu'ils n'ont pas même apporté au monde le péché originel. Cependant, le Saint-Esprit nous assure que le glaive de douleur perça le cœur de Marie, & que Saint Jean, après avoir beaucoup souffert dans la prison, mourut enfin par le fer des méchans. Les innocens & les justes ne sont donc pas toujours exempts de peine & de souffrance.

Pour revenir aux Bêtes, Dieu use envers elles de son souverain

pouvoir. Il uſe de ſon droit de Pere & de Créateur. Il ne fait injuſtice à perſonne. Il étoit maître de créer les Bêtes ou de les laiſſer dans le néant. Elles lui ont une obligation infinie au milieu de leur malheur, puiſqu'enfin elles tiennent de lui l'être, la vie, l'action & tout ce qu'elles ont de bien.

BÉTEN, *Beten*, Βαιθὸκ, (a) ville de Judée, qui appartenoit à la tribu d'Aſer. Elle étoit ſituée ſur la frontière de cette tribu.

BÉTERRES, *Bæterræ*, (b) Βαιτίρραι, ville de la Gaule Narbonnoiſe. Le nom de cette ville ſe trouve écrit diverſement. On lit *BAETERR.* dans une Inſcription du recueil de Gruter. Les manuſcrits de Pomponius Méla, ſelon Voſſius, portent *Bæterra.* Ceux de Pline, ſelon le P. Hardouin, *Bæterræ.* Ptolémée & Étienne de Byzance autoriſent la diphthongue de la première ſyllabe. Dans l'Itinéraire d'Antonin, on trouve *Beterras ;* & dans celui de Jéruſalem, *Biterris.* Il eſt évident, malgré l'opinion de M. de Valois, que la leçon de Βλίτερα dans le texte de Strabon, eſt vicieuſe ; & que cela vient apparemment d'une mépriſe du Λ pour un A en lettres onciales. Les Écrivains poſtérieurs, Idace, Sulpice Sévère, Grégoire de Tours, ont écrit *Biterræ.*

Cette ville a été colonie Romaine ; & ayant reçu des vétérans de la ſeptième légion, elle en prit le ſurnom de *Septimanorum*, que Pline & Pomponius Méla joignent à ſon nom. Pluſieurs Sçavans veulent y rapporter la dénomination de Septimanie, comme ſi Béterres eût prévalu ſur toute autre ville du même païs, & qu'il ne fût pas plus naturel que de l'union de ſept diſtricts ou territoires eſt ſorti le nom de Septimanie, dont il eſt fait mention pour la première fois dans une lettre de Sidoine Apollinaire. Il ne faut pas omettre que, dans la Notice des provinces de la Gaule, *Civitas Beterrenſium* eſt une de celles de la Narbonnoiſe première.

C'eſt aujourd'hui Béziers, ville de France, dans le Languedoc, avec un Évêché, ſuffragant de Narbonne.

BÊTES [Combats des]. Les combats des Bêtes ſe faiſoient dans les amphithéatres, dans les cirques & autres édifices publics. Les Bêtes, qui y ſervoient, étoient ou domeſtiques & privées, comme le taureau, le cheval, l'éléphant, &c. ; ou ſauvages, comme le lion, l'ours, le tigre, la panthère, &c. Elles combattoient, ou contre d'autres de la même eſpèce, ou contre des Bêtes de différentes eſpèces, ou contre des hommes. Ces hommes étoient ou des criminels, ou des gens gagés, ou des athlétes. On tenoit les Bêtes enfermées dans des cachots, ou caveaux rangés circulairement au rez de chauſſée des arènes. On les appelloit *caveæ.* Les plus fu-

(a) Joſu. c. 19. v. 25.
(b) Ptolem. L. II. c. 10. Pomp. Mel. p. 134. Plin. T. I. p. 147. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvil.

rieuses étoient attachées par les jambes avec des instrumens de fer. Les criminels, qui sortoient vainqueurs du combat des Bêtes, étoient quelquefois renvoyés absous; mais pour l'ordinaire, ce combat étoit regardé comme le dernier supplice.

Les Payens condamnoient au supplice des Bêtes les premiers Chrétiens; & ceux-ci bien loin de se défendre, se laissoient massacrer comme des agneaux.

Les Bêtes féroces ne servoient pas seulement dans les amphithéatres. Il y avoit, chez les Grecs & chez les Romains, des gens qui les apprivoisoient, qui leur apprenoient des tours de souplesse & qui les rendoient dociles au joug, si l'on en croit les monumens & les Poëtes. On voit dans plusieurs morceaux antiques, des léopards, des lions, des panthères, des cerfs, &c. attelés. On lit dans Martial, que les léopards ont été subjugués, les tigres conduits avec le fouet, les cerfs bridés, les ours emmuselés, les sangliers menés avec le licou, les bisontes ou taureaux sauvages mis aux chars, &c. Les Grecs, dit D. Bernard de Montfaucon, l'emportoient sur les Romains dans cet art, ainsi qu'en plusieurs autres. On vit, dans la seule pompe de Ptolémée Philadelphe, vingt-quatre chars, tirés par des éléphans, soixante par des boucs, douze par des lions, sept par des orix, cinq par des buffles, huit par des autruches, & quatre par des zébres.

L'empereur Éliogabale fit tirer son char par quatre chiens d'une grandeur énorme. Il parut en public traîné par quatre cerfs. Il fit une autrefois atteler des lions & des tigres. Dans ces occasions, il prenoit les habits des dieux, auxquels ces animaux étoient consacrés.

BETH, *Beth*, terme de Grammaire Hébraïque. C'est le nom de la seconde lettre de l'alphabet des Hébreux, qui est la même que le Βῆτα des Grecs & le B des Latins. Le Beth est aussi, en Hébreu, une lettre numérale, qui signifie deux; & quand il est avant un nombre de cent, il veut dire deux mille.

Ce nom vient du mot Hébreu *Baith*, qui signifie maison, parce que cette lettre, dit-on, en a la forme. Il faudroit donc prononcer Baith, qui est la forme absolue de ce nom, & non pas Beth, qui est la forme construite. Mais, l'usage en a autrement décidé, & l'on dit toujours Beth. C'est de ce mot que s'est formé en Grec le nom du Βῆτα, Béta.

BETH, *Beth*, (a) nom, que les Indiens donnent à leurs livres sacrés. Il ne se dit guere qu'au pluriel. Ils prétendent que Dieu donna à Brama quatre livres, où toutes les sciences & les cérémonies de la religion des Brachmanes sont comprises, & ce sont ces quatre livres, qu'ils appellent des Beths.

BÉTHABARA, *Bethabara*, Βηθαβαρὰ, (b) lieu situé dans la

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 239.

(b) Joann. c. 1. v. 28.

tribu de Manassé au de-là du Jourdain. C'est-là que Saint Jean-Baptiste baptisoit. La Vulgate lit Béthanie ; mais, la vraie leçon est Béthabara, comme le remarque Origène, ainsi que Saint Chrysostôme & Saint Épiphane. On croit que Béthabara, qui, en Hébreu, signifie la maison du passage, est le lieu où les Israëlites passérent le Jourdain sous Josué, & que c'est le gué ordinaire du Jourdain.

BÉTHACAD, *Bethacad*, ville de la tribu de Manassé au de-là du Jourdain. Elle est appellée Béthacor dans Josephe. Salomon fit rebâtir cette ville, parce que le roi d'Égypte, après l'avoir prise, l'avoit ruinée, & avoit fait passer tous les habitans au fil de l'épée. Ce Prince en fit ensuite un présent à sa fille, quand il la donna en mariage à Salomon.

BÉTHACAREM, *Bethacarem*, (a) selon la Vulgate. Les Septante lisent Béthacharma, Βαιθαχαρμὰ. C'est un nom de lieu, dont parle le prophéte Jérémie. Certains le prennent pour le même que Béthacharam. *Voyez* Béthacharam.

BÉTHACHARAM, *Bethacharam*, (b) nom d'un quartier de Jérusalem. L'intendance en étoit confiée à Melchias, fils de Réchab, qui fut chargé de bâtir la porte du fumier, quand on fut revenu de Babylone.

BÉTHAGABRA, *ou* BÉTHOGABRI, *ou* BÉTHOGABRIA. (c) Les Tables de Peutinger mettent Béthogabri entre Ascalon & Jérusalem. Josephe, qui lit Bétaris, place ce lieu au milieu de l'Idumée. Selon Guillaume de Tyr, les Arabes donnent à Béersabée le nom de Bethgabril ; & elle est à douze milles d'Ascalon. Suivant Benjamin, Bethgabérin est à cinq parasanges d'Hébron, & c'est la même que Maréſa. Les actes de Saint Ananie la placent dans le territoire d'Éleuthéropolis. Dom Calmet conclut de ces différentes opinions, qu'il faut placer cette ville entre Éleuthéropolis & Hébron.

BÉTHANAN, *Bethanan*, (d) Βηθανὰν, ville de Judée, qui fit partie du gouvernement de Bendécar, l'un des douze officiers chargés d'entretenir alternativement la table, ainsi que toute la maison du roi Salomon.

BÉTHANATH, *Bethanath*, (e) ville de la Terre Sainte. Elle étoit située dans la tribu des enfans de Nephthali, dont les villes étoient très-fortes, selon la remarque de l'Écriture.

BÉTHANIE, *Bethania*, (f) lieu situé au de-là du Jourdain, où Saint Jean baptisoit, & où il reçut cette ambassade célebre des Juifs, composée de Prêtres & de Lévites, chargés de lui demander qui il étoit, & s'il ne seroit pas le Christ. On sçait qu'il rendit un témoignage éclatant à la vérité. Il

(a) Jerem. c. 6. v. 1.
(b) Esdr. L. II. c. 3. v. 14.
(c) Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 890.
(d) Reg. L. III. c. 4. v. 9.
(e) Josu. c. 19. v. 38.
(f) Joann. c. 1. v. 28.

faut observer que le texte Grec ou original porte Béthabara. *Voyez* Béthabara.

BÉTHANIE, *Bethania*, (*a*) Βηθανία, bourg de Judée, situé à environ quinze stades de Jérusalem, à l'orient de cette ville, au pied du mont des Oliviers, sur le chemin de Jéricho à Jérusalem. Marie, qui répandit sur les pieds du Sauveur une huile de parfum, & qui les essuya avec ses cheveux, & Marthe, sa sœur, demeuroient dans ce bourg. Lazare, leur frere, que Jesus-Christ ressuscita quatre jours après qu'il eut été mis en terre, demeuroit aussi dans le même bourg, où se fit ce grand miracle. On en peut voir l'histoire à l'article de Lazare.

On assure que ce bourg est réduit aujourd'hui à un très-petit village.

BÉTHANOTH, *Bethanoth*, (*b*) ville de la Palestine, de la dépendance de la tribu de Juda.

BÉTHARABA, *Betharaba*, Βαιθάραβα, (*c*) ville de Judée. Elle fut d'abord accordée par Josué aux enfans de Juda. Mais, elle fut ensuite cédée aux enfans de la tribu de Benjamin.

BÉTHARAN, *Betharan*, (*d*) Βαιθαρὰν, ville de la Terre Sainte, située dans la tribu de Gad. Ceux de cette tribu la rebâtirent, ainsi que plusieurs autres, & rendirent toutes ces villes-là très-fortes.

BÉTHASIENS, *Bethasii*, (*e*) peuples des Gaules dans la Belgique. Il est parlé de ces peuples dans Tacite & dans Pline. Tacite les joint aux Nerviens & aux Tungres. Pline les nomme de maniere que l'énumération des divers peuples ne garde pas un ordre, qui convienne à leur position.

Mais, il résulte de Tacite, que les Béthasiens étoient en de-çà de la Meuse, & limitrophes des Tungres & des Nerviens. On trouve, dans le trésor géographique d'Ortélius, que Divæus a proposé de reconnoître le nom des Béthasiens dans celui de Béetz; & le lieu, ainsi nommé, est situé sur la rive gauche de la Gette, entre Leauve & Halen dans le Brabant. Cette position peut, en effet, trouver place dans un canton qui convienne aux Béthasiens, selon l'indice tirée de Tacite. L'opinion de M. de Valois, que le Béda Vicus, qui est dans l'Itinéraire d'Antonin, & qu'on nomme aujourd'hui Bidburg près de Tréves, a donné le nom aux Béthasiens, s'éloigne de ce qui paroît répondre aux circonstances rapportées par notre Historien. D'ailleurs, il n'est pas naturel de placer aux portes de Tréves un peuple, différent des Trévères; car, si l'on veut que les Béthasiens soient représentés par un *Pagus*, qui est connu dans le moyen âge, sous le nom de *Bedensis*, qu'il a tiré de *Beda Vicus*, ou Bidburg; il faut supposer que comme ce *Pagus* s'étendoit sur l'une & l'autre rive de

(*a*) Joann. c. 11. v. 1. *& seq.*
(*b*) Josu. c. 15. v. 59.
(*c*) Josu. c. 15. v. 6. c. 18. v. 22.
(*d*) Numer. c. 32. v. 36. Josu. c. 13. v. 27.

(*e*) Tacit. Hist. L. IV. c. 56, 66. Plin. T. I. p. 224. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 307, 316.

la Moselle dans le voisinage de Tréves, les Béthasiens resserroient les Trévères jusqu'auprès de leur capitale. Dans une Inscription du recueil de Gruter, on lit *Cives Betasii* ; ce qui doit désigner plus particulièrement les habitans d'une ville, dont on croit retrouver le nom dans celui de Béetz, que le corps de la nation entière.

Il y en a qui vont chercher la demeure des Béthasiens au de-là du Rhin. Ceux-là, selon la remarque du P. Hardouin, ne le font que faute de connoître les justes bornes du canton de la Belgique, où étoient situés ces peuples.

BÉTHAVEN, *Bethaven*, (a) ville de Palestine, située dans un désert de même nom, au païs des enfans de Benjamin. Un jour que les Philistins s'étoient percés l'un l'autre de leurs épées, à la vue de l'armée ennemie, commandée par Saül, ce Prince informé de cette nouvelle, se mit à les poursuivre jusqu'à Béthaven. C'est à cette occasion, qu'il prononça ce fameux serment : *Maudit quiconque prendra de la nourriture, avant que je me sois vengé entièrement de mes ennemis* ; serment par lequel Jonathas, son fils, manqua de périr, parce qu'il l'avoit violé, sans le sçavoir. Il est souvent parlé de Béthaven dans le prophéte Osée. C'étoit, selon ce qu'il en dit, un lieu prostitué au culte des faux dieux. On prétend que c'est la même ville que Béthel. *Voyez* Béthel.

BÉTHAZMOTH, *Bethazmoth*, Βηθασμώθ, (b) ville de Palestine, dont il est parlé au second livre d'Esdras. Elle étoit dans la tribu de Juda. Ceux de cette ville, qui revinrent de la captivité de Babylone, étoient au nombre de quarante-deux.

BETHBAALMAON, *Bethbaalmaon*, (c) ville de Judée, qui appartenoit aux enfans de la tribu de Ruben. C'est la même que Baalméon. *Voyez* Baalméon.

BETHBÉRA, *Bethbera*, (d) Βαιθηρά, lieu de la Terre Sainte du côté du Jourdain dans la tribu d'Éphraïm. Ceux de cette tribu se distinguérent du tems de Gédéon, dans une guerre contre les Madianites, dont le théatre se trouva placé aux environs de Bethbéra. Après s'être saisis de deux chefs de l'armée ennemie, Oreb & Zeb, ils leur coupérent la tête, & poursuivirent le reste, ayant ces têtes à la main, qu'ils apportérent ensuite à Gédéon.

BETHBESSEN, *Bethbessen*, Βαιθβασι, (e) ville de Judée, située au désert de la tribu de Juda. Du tems des Maccabées, Jonathas s'y étant retiré, avec Simon, son frere, & ceux qui l'accompagnoient, en répara les ruines, & la rendit une place forte. Bacchide en ayant été informé, vint mettre le siége devant cette ville, qu'il tint long-tems assiégée ; mais,

(a) Josu. c. 18 v. 12. Reg. L. I. c. 14. v. 23. *& seq.* Ose. c. 4. v. 15. c. 5. v. 8. c. 10. v. 5.
(b) Esdr. L. II. c. 7. v. 28.
(c) Josu. c. 13. v. 17.
(d) Judic. c. 7. v. 24, 25.
(e) Maccab. L. I. c. 9. v. 62. *& seq.*

malgré toutes ses machines de guerre, il ne put la prendre. Bien plus, Simon en étant sorti un jour avec ses gens, mit le feu aux travaux des ennemis, attaqua leur armée & la défit ; ce qui contraignit Bacchide d'accepter les conditions d'un traité de paix, qu'on lui proposa. Il jura alors que de sa vie il ne fe[illegible]lus aucun mal aux enfans d'Israël.

BETHCHAR, *Bethchar*, (*a*) Βαιθχόρ, ville de Palestine dans la tribu de Dan. Durant les guerres des Israëlites contre les Philistins, les premiers étant sortis de Masphath, poursuivirent leurs ennemis, en les taillant en pièces, jusqu'à un lieu situé dans le voisinage & au-dessous de Bethchar

BETHCHÉREM, *Bethcherem*, est la même chose que Béthacarem. *Voyez* Béthacarem.

BETHDAGON, *Bethdagon*, (*b*) ville de la Terre Sainte. Elle dépendoit de la tribu d'Aser, depuis que Josué la lui avoit adjugée. Elle étoit sur la frontière du païs.

BETHDAGON, *Bethdagon*, (*c*) autre ville de la Terre Sainte, mais qui appartenoit à la tribu de Juda. On prétend qu'elle fut ainsi appellée, parce qu'il y avoit un temple de Dagon, avant qu'elle passât sous la domination des Israëlites.

Ce terme *Bethdagon* signifie la maison de la tristesse. Ce fut, en effet, une maison de tristesse pour les Philistins en plusieurs occasions. 1.° Lorsqu'après avoir mis l'Arche du Seigneur dans le temple de leur infame idole, ils la trouvérent par terre, les bras, les jambes & la tête cassés. 2.° Lorsque les Philistins s'étant assemblés un jour de fête, pour offrir des sacrifices, ils firent venir Samson, à qui, quelque tems auparavant, ils avoient fait crever les yeux par la perfidie de Dalila, dans le dessein d'en faire leur jouët. Ce brave Juif, voulant tirer raison de cette indignité, feignit d'être fatigué, & pria celui qui le conduisoit, de le mener auprès des colonnes, qui soûtenoient le bâtiment, pour s'appuyer. Samson, y ayant été conduit, les ébranla avec tant de force, qu'il les renversa ; & avec elles s'écroula tout l'édifice, qui, par sa chûte inattendue, écrasa une multitude de personnes. Samson lui-même fut tué avec tous les Satrapes des Philistins. 3.° Lorsque Jonathas brûla le temple de Dagon, & qu'il fit périr par la flamme ceux qui s'y étoient retirés.

BÉTHEKED, *Bethcked*, ou BÉTHAKAD. Il y en a qui l'entendent dans un sens général pour une cabane de pasteurs. Mais, les Septante & plusieurs bons Interprétes l'expliquent d'un lieu, situé entre Jezraël & Samarie. C'est peut-être la même que Betkar.

BÉTHEL, *Bethel*, Βαιθὴλ, (*d*) lieu célebre dans l'Écriture Sainte, situé, selon D. Calmet, sur les confins des tribus d'É-

(*a*) Reg. L. I. c. 7. v. 11.
(*b*) Josu. c. 19. v. 27.
(*c*) Josu. c. 15. v. 41.

(*d*) Genes. c. 12. v. 8. c. 28. v. 10. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. p. 17, 18.

phaïm & de Benjamin, au couchant d'Haï. Lorſqu'Abraham, ſuivant l'ordre du Seigneur, ayant quitté ſon païs, avançoit du côte du midi, il s'arrêta en un endroit près de Béthel, où il dreſſa un autel au Seigneur, pour invoquer ſon nom. Ce fut auſſi auprès de Béthel, que le Seigneur apparut à Jacob d'une manière ſi éclatante. Voici comment :

Ce Patriarche, étant ſorti de Berſabée, s'en alloit à Haran. Lorſqu'il fut arrivé en un certain lieu, il réſolut d'y paſſer la nuit, parce que le ſoleil étoit déjà couché. Il prit une des pierres, qui étoient là, il en fit un chevet & s'endormit au même lieu. Alors, il vit en ſonge une échelle, dont le pied étoit appuyé ſur la terre, & le haut touchoit au Ciel; & des Anges de Dieu montoient & deſcendoient le long de l'échelle. Il vit auſſi le Seigneur, qui lui dit : » Je ſuis le Seigneur, le
» Dieu d'Abraham, votre pere,
» & le Dieu d'Iſaac. Je vous don-
» nerai, & à votre race, la terre,
» où vous dormez. Votre poſté-
» rité ſera nombreuſe comme la
» pouſſière de la terre. Vous vous
» étendrez à l'Orient & à l'Occi-
» dent, au Septentrion & au Mi-
» di, & toutes les nations de la
» terre ſeront bénies en vous &
» dans votre race. Je ſerai avec
» vous, & vous protégerai par
» tout où vous irez. Je vous ra-
» menerai dans ce païs, & ne
» vous quitterai point, que je
» n'aie accompli tout ce que je
» vous ai dit. «

Jacob, s'étant éveillé après ſon ſommeil, dit ces paroles : *Le Seigneur eſt vraiment en ce lieu-ci, & je ne le ſçavois pas.* Puis, ſaiſi de frayeur, il ajoûta : *Que ce lieu eſt terrible !. c'eſt véritablement la maiſon de Dieu & la porte du Ciel.* Jacob, ſe levant donc le matin, prit la pierre, qu'il avoit miſe ſous ſa tête, & l'érigea comme un monument, répa[illegible] de l'huile ſur le haut de cette pierre. Il donna à ce lieu le nom de Béthel; car, auparavant la ville s'appelloit Luza; c'eſt-à-dire, qu'il donna le nom de Béthel au déſert, où il paſſa la nuit, lequel étoit auprès de la ville de Luza, à laquelle les Hébreux donnérent le nom de Béthel, lorſqu'ils ſe furent rendus maîtres du païs de Chanaan.

Selon Euſébe, Béthel étoit à douze milles de Jéruſalem ſur le chemin de Sichem.

Depuis que Jéroboam, fils de Nabat, eut mis ſes veaux d'or à Béthel, les Hébreux attachés à la maiſon de David, donnérent par dériſion à cette ville, le nom de Béthaven; c'eſt-à-dire, maiſon de triſteſſe ou d'iniquité, au lieu de Béthel, maiſon de Dieu, que Jacob lui avoit donné.

Les Rabbins diſent que la pierre, ſur laquelle Jacob repoſa ſa tête à Béthel, fut miſe dans le ſanctuaire du Temple, bâti depuis le retour de la captivité; que l'on plaça ſur cette pierre l'Arche d'alliance, & que long-tems après la ruine du Temple, les Juifs avoient accoûtumé d'aller pleurer leur malheur ſur cette pierre. Les Mahométans croyent que leur tem-

ple de la Méque est fondé sur cette même pierre, & ils ont pour elle beaucoup de vénération.

On dit que la ville de Béthel prend aujourd'hui le nom de Sargoreg, & qu'elle est peu considérable.

BÉTHÉMEC, *Bethemec*, (*a*) ville de la Terre Sainte, qui étoit située dans la tribu d'Aser, sur la frontière de cette tribu.

BÉTHENNABRIS, *Bethennabris*, Βηθενναβρὶς, (*b*) bourgade de Judée, qui servit d'abord de retraite à ceux, qui s'étoient enfuis de Gadara, après que Vespasien se fut emparé de cette capitale de la Pérée. Mais, cette bourgade fut forcée bientôt après par le tribun Placidus, qui étoit resté sur les lieux par ordre de l'Empereur, pour achever de réduire ce qui n'étoit pas encore soumis.

BÉTHER, *Bether*. (*c*) Dans le Cantique des Cantiques, il est parlé des montagnes de Béther. La Vulgate lit dans un endroit les montagnes de Béther, & dans un autre les montagnes des Aromates. Plusieurs exemplaires portent Béthel, au lieu de Béther. Mais, l'Hébreu dit par tout Béther.

On demande ce que c'est que Béther, & quelle est sa signification. Il y en a qui croyent que c'est Béthoron, appellée Béther dans Eusébe, Béthara dans Josephe, & Béthra dans un ancien Itinéraire. D'autres veulent que ce soit Bétharis entre Césarée & Diospolis, selon l'indice de l'Itinéraire, dont nous venons de parler; ou enfin Bæther, suivant les Septante, qui, dans Josué, la placent entre les villes de Juda. Dom Calmet croit que c'est Béthoron la haute ou Béthora entre Diospolis & Césarée.

Il est souvent parlé, dans les écrits des Hébreux, de Béther, ville qui fut prise par l'empereur Adrien dans la révolte de Barchochébas. Le nombre des Juifs, qui s'y étoient renfermés, étoit si grand, que le sang des morts, qui couloit dans la mer, entraînoit des pierres de la grosseur de quatre séahs, & qu'il couloit jusques dans la mer dans un espace de quatre mille pas. Ainsi, la ville étoit à quatre milles de la mer.

BÉTHESDE, *Bethesda*, Βηθεσδὸ, piscine, qui est aussi appellée Bethsaïde. *Voyez* Bethsaïde.

BETHGADER, *Bethgader*, Βεθγεδὼρ, (*d*) fils de Hariph, étoit un des descendans de Caleb, fils de Hur, & petit-fils d'Éphrata.

BETHGAMUL, *Bethgamul*, (*e*) ville de Palestine dans la tribu de Ruben, au païs des Moabites. C'est l'une des villes sur lesquelles Jérémie dit que le jugement de Dieu étoit tombé.

BETHHAGLA, *Bethhagla*, Βαιθαγλαάμ, (*f*) ville de la Terre Sainte, située dans la tribu de Ju-

(*a*) Josu. c. 19. v. 27.
(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 889. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 425.
(*c*) Cantic. c. 2. v. 17. c. 8. v. 14.
(*d*) Paral. L. I. c. 2. v. 51.
(*e*) Jerem. c. 48. v. 23.
(*f*) Josu. c. 15. v. 6.

da, vers la frontière du païs. C'est apparemment la même qui est placée par Eusébe à huit milles de Gaza.

BETHHAGLA, *Bethhagla*, Βεθεγαιώ, (*a*) autre ville de Palestine, qui étoit située dans la tribu de Benjamin. Elle fut donnée par Josué aux enfans de cette tribu. On croit que c'est celle que Saint Jérôme met à deux milles du Jourdain.

BÉTHIA, *Bethia*, Βεθία, (*b*) fille d'un certain Pharaon, fut mere de Méred.

BETHJÉSIMOTH, *Bethjesimoth*, (*c*) ville de Judée dans la tribu de Ruben. Il paroît que depuis le partage, par lequel elle lui fut adjugée, elle étoit passée en la dépendance des Moabites. Car, du tems d'Ézéchiel, le Seigneur déclara que cette ville seroit ruinée, ainsi que plusieurs autres, en punition de ce que Moab & Séïr avoient dit que la maison de Juda étoit enfin devenue comme les autres nations. C'étoit, au reste, une ville des plus fortes du païs.

Cette ville, selon Eusébe, étoit à dix milles du Jourdain; mais, il y a beaucoup d'apparence qu'il la confond avec Jésimon, dont il est parlé dans les livres des Rois, & qui étoit en de-çà du Jourdain.

BETHLÉBAOTH, *Bethlebaoth*, (*d*) ville de la Terre Sainte. Elle fut donnée aux enfans de Siméon, lors du partage fait par Josué.

BETHLÉHEM, *Bethlehem*, Βηθλεέμ, (*e*) ville de Judée, que le sort adjugea avec ses villages aux enfans de la tribu de Zabulon. Il ne faut pas confondre cette ville avec une autre de même nom, dont il est parlé à l'article suivant. Abésan, qui succéda à Jephté dans le gouvernement des Israëlites, étoit né à Bethléhem. Après les avoir jugés durant sept ans, il mourut dans cette même ville, & y fut enterré.

BETHLÉHEM, *Bethlehem*, Βηθλεέμ, (*f*) ville de Palestine dans la tribu de Juda. Elle est célebre dans l'Ancien & le Nouveau Testament. Elle porta d'abord le nom d'Éphrata, qui fut changé dans la suite en celui de Bethléhem; à quoi on ajoûtoit quelquefois *de Juda*, Bethléhem de Juda; apparemment pour marquer la distinction d'une autre ville de même nom dans la tribu de Zabulon, dont on a fait mention dans l'article précédent.

Lorsque Jacob revenoit de Mésopotamie, Rachel étant morte à peu de distance de la ville de Bethléhem; il l'enterra sur le chemin, qui conduisoit à cette ville. Isaï, pere de David, étoit de Bethléhem; par conséquent son fils y avoit pris naissance. Mais, ce qui a fait le plus d'honneur à

(*a*) Josu. c. 18. v. 21.
(*b*) Paral. L. I. c. 4. v. 18.
(*c*) Josu. c. 13. v. 20. Reg. L. I. c. 23. v. 24. Ezech. c. 25. v. 9.
(*d*) Josu. c. 19. v. 6.
(*e*) Josu. c. 19. v. 15. Judic. c. 12. v. 8. *& seq.*
(*f*) Genes. c. 35. v. 19. c. 48. v. 7. Reg. L. I. c. 17. v. 12. Mich. c. 5. v. 2, 3. Matth. c. 2. v. 1. *& seq.* Luc. c. 2. v. 4. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 146, 147.

Bethléhem, c'est d'avoir aussi donné la naissance à celui, qui avoit été figuré par David; c'est-à-dire, à Jesus-Christ même. C'est ce que Dieu avoit fait prédire long-tems auparavant par la bouche d'un de ses Prophétes. » Et vous, Bethlé-
» hem Éphrata, disoit un jour
» Michée, vous êtes regardée
» comme un lieu trop peu consi-
» dérable, pour donner des Prin-
» ces à Juda. Mais, c'est de vous,
» dit le Seigneur, que sortira mon
» fils, pour être le dominateur
» dans Israël, lui dont la généra-
» tion est dès le commmence-
» ment, dès l'Éternité. «

Il se présente sur cette prophétie de Michée, qui prédit la naissance du Messie à Bethléhem, quelques difficultés. D'abord, on lit dans Saint Matthieu : *Et vous, Bethléhem, terre de Juda, vous n'êtes pas la dernière des villes de Juda*. Michée, au contraire, dit: *Et vous, Bethléhem Éphrata, vous êtes regardée comme un lieu trop peu considérable, pour donner des Princes à Juda.* Il semble qu'il y ait une contradiction entre Saint Matthieu & Michée ; l'un disant, que Bethléhem n'est pas la dernière des villes de Juda ; & l'autre, qu'elle est regardée comme un lieu peu considérable. On répond à cela, que Saint Matthieu a pu lire le texte de Michée avec une interrogation, en cette manière : *Et vous, Bethléhem, terre de Juda, êtes-vous la dernière des villes de Juda ?* D'ailleurs, quelques Critiques soûtiennent que l'Hébreu *Zehïr*, que l'on traduit ordinairement par petit, dernier, signifie aussi le contraire ; & on cite, pour le prouver, Jérémie & Zachée, dans les écrits desquels, Zéhïr, du consentement des Juifs, veut dire les chefs, les principaux du peuple. Enfin, Saint Jérôme & plusieurs autres, après lui, ont cru que Saint Matthieu avoit cité historiquement le passage de Michée, non pas tel qu'il est dans Michée, mais tel qu'il avoit été proposé par les Prêtres, pour relever en passant leur négligence, ou leur ignorance.

En second lieu, la plûpart des Juifs veulent bien reconnoître que le Messie sortira de Bethléhem ; mais, ils soûtiennent que ce Messie n'est point le Sauveur, & que la prophétie de Michée ne le regarde point, parce que celui, dont parle Michée, dominera ou regnera sur Israël, & que les restes de ses freres se convertiront, & se réuniront aux enfans d'Israël. Le Sauveur, disent les Juifs, n'a point regné sur Israël ; & s'il est Dieu, il ne sçauroit avoir de freres. Au surplus, n'est-ce pas trop borner le regne du Messie, que de le resserrer dans Israël ? On répond que le Sauveur, comme Dieu, n'a point de freres, mais qu'il en a comme fils de Marie. Michée lui-même distingue très-bien la naissance temporelle du Sauveur à Bethléhem, de sa naissance éternelle. Il n'est pas plus contraire à la grandeur du Messie de dire qu'il regnera sur Israël, qu'il ne l'est à Dieu de se qualifier, en tant d'endroits, le Dieu d'Israël. Cela n'exclut point leur domaine sur tout le reste des

hommes & des autres créatures.

Lorſque la Sainte Vierge arriva à Bethléhem avec S. Joſeph, il étoit fort tard, & il n'y avoit plus de place dans l'hôtellerie publique. Surquoi, il faut remarquer que, dans toutes les villes du Levant & ſur les grands chemins, il y avoit de grands bâtimens pour y recevoir les voyageurs, comme il y en a encore à préſent, que les Mahométans appellent carvanſeras. Dans ces ſortes d'hôtelleries, il n'y avoit que des magaſins, des chambres & des étables, ſans meubles & ſans autres commodités que le logement, de même que les carvanſeras d'aujourd'hui. La Sainte Vierge & Saint Joſeph, étant donc venus trop tard pour avoir place dans l'hôtellerie publique, cherchérent un lieu pour ſe mettre à couvert; & ſortant de la ville du côté de l'Orient, ils trouvérent à deux cens pas une ſorte de grotte ou de caverne, qui étoit peut-être une carrière, d'où l'on avoit tiré du ſable ou quelques pierres pour bâtir. Saint Jérôme la nomme ſouvent une caverne. Saint Auguſtin l'appelle une étable, parce qu'il y avoit une mangeoire d'animaux, comme de bœufs & d'ânes. Saint Cyprien la nomme une petite maiſon; mais, c'eſt un nom, que l'on donne à toute ſorte de demeures, même aux ſépulchres & aux nids des oiſeaux. Quelques-uns néanmoins conjecturent que c'étoit une maiſon, qui appartenoit à un pauvre homme, qui, n'ayant de place que pour ſa famille, mit la Sainte Vierge & Saint Joſeph dans ſon étable; & qu'enſuite ayant vu les prodiges de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, il les reçut dans ſa maiſon. C'eſt pourquoi, S. Matthieu dit, au ſujet des Mages: *Intrantes domum, invenerunt puerum.* D'autres croyent que ce fut dans la grotte du lait, où les Mages adorérent Jeſus-Chriſt.

L'empereur Adrien, pour effacer la mémoire du lieu, où Jeſus-Chriſt étoit né, avoit fait planter au-deſſus de la caverne un bois de futaye, en l'honneur de Thammuz ou d'Adonis; enſorte que dans les fêtes de cette infame divinité, on entendoit retentir la ſainte grotte des lamentations, que l'on faiſoit en l'honneur de l'amant de Vénus.

Bethléhem étoit ſituée ſur le penchant d'une colline à ſix milles ou deux lieues de Jéruſalem, vers le midi. Joſephe ſemble ne s'éloigner que de trente ſtades, qui font ſeulement trois mille ſept cens cinquante pas. Saint Juſtin le martyr l'éloigne de trente-cinq ſtades, qui font quatre mille trois cens ſoixante-quinze pas. Mais, il y a apparence que les chiffres, qui marquent cette diſtance, ſont altérés dans ces deux Auteurs; car, tous les autres, tant Anciens que Modernes, mettent conſtamment deux lieues de diſtance de Jéruſalem à Bethléhem. De Joppé à Bethléhem, il y avoit quarante-ſix milles ſuivant Saint Jérôme.

Il ne reſte plus de cette ville qu'environ cent cinquante maiſons, où demeurent des Turcs, des Maures, des Arabes, avec quelques Grecs & Chrétiens Maronites,

ronites, qui vivent les uns de la culture des terres voisines, & les autres de la vente des croix, des chapelets & d'autres petits ouvrages de bois d'olivier & de térébinthe, qu'ils vendent aux pélerins. La seule église de Notre-Dame est encore dans son entier, & telle qu'elle a été bâtie par Sainte Hélène, excepté une partie des ornemens, qui ont été enlevés. Le bâtiment est de pierres de taille en forme de croix. La nef a neuf aîles de chaque côté, soûtenues par quatre rangs de colonnes de marbre toutes d'une pièce, tirant sur le porphyre. L'autel du chœur & les deux chapelles, qui sont aux côtés, ne sont pas moins magnifiques. Cette Église n'est point voûtée; mais, au lieu de voûte, elle a une couverture de plomb, portée par une charpente de bois de cédre. Et ce qui est remarquable, elle n'est point couverte en plate-forme, comme les autres Églises & bâtimens de la Palestine, mais en toit pointu comme les nôtres. Les murs étoient autrefois revêtus de tables de marbre, que les Infideles ont presque toutes emportées pour orner leurs mosquées. Il y a treize fenêtres à chaque côté de la nef, qui donnent un grand jour dans toute l'Église; & ces fenêtres sont ornées de figures à la mosaïque, qui représentent la vie, les miracles, la passion & la mort de Jesus-Christ. Les couleurs des pierres de cette mosaïque sont si visibles & si éclatantes, & le fond, d'un or si luisant, qu'il semble que l'ouvrage soit nouveau, quoiqu'il y ait si long-tems qu'il est fait.

Au-dessous du chœur est la grotte, où l'on croit qu'est né Jesus-Christ. Elle a environ treize pas de longueur, cinq de largeur & dix de hauteur. A présent, on y descend par deux escaliers, qui sont aux deux côtés du chœur, vis-à-vis du grand autel. Au pied & au milieu des deux escaliers est un petit autel de marbre, avec un cercle d'argent, environné de rayons comme un soleil, au tour duquel sont gravées ces paroles: *Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est.* Devant l'autel, il y a trois lampes d'argent, qui brûlent continuellement. A cinq ou six pas de-là, en un coin de la grotte, est une crêche de porphyre, que Sainte Hélène, mere de Constantin, fit mettre en la place de l'auge, que l'on porta dans l'église de Sainte Marie-Majeure à Rome. C'est dans cette auge ou mangeoire, près de laquelle on croit qu'il y avoit un bœuf & un âne, que la Sainte Vierge coucha l'enfant Jesus. La voûte de la grotte est soûtenue de trois petites colonnes de porphyre, & ornée d'une belle mosaïque. Le pavé & les murs sont revêtus de tables de marbre gris ondoyé. Saint Jérôme dit que les Payens avoient élevé sur cette grotte une idole d'Adonis, amant de Vénus; & Génébrard assure que cette idole y fut mise par l'Empereur Adrien, en 135.

Les Grecs se sont rendus maîtres de l'église de Notre-Dame & de la chapelle de la Nativité. Leur logement & celui des Arméniens

sont du côté du midi. Vers le nord est le couvent des religieux de Saint François, avec l'église de Sainte Catherine, où ils font l'office. Ce couvent est fermé de hautes murailles, & ressemble plus à une forteresse qu'à un monastère. Les religieux y reçoivent les pélerins, & sont obligés de donner à manger à tous les Mahométans, qui passent à Bethléhem, & qui y font souvent du désordre, sans qu'il soit permis de s'en plaindre. On y voit une chapelle au lieu, où l'on croit qu'étoient la chambre & l'oratoire de Saint Jérôme. Il y a aussi un autel sur le tombeau, d'où le corps de ce Saint fut transporté à Rome.

BETHLEPTÉPHON, *Bethleptephon*, Βεθλεπτηφῶν, (*a*) ville & toparchie de Judée. Cette ville étoit au midi de Jérusalem ; & ce pourroit bien être, selon Dom Calmet, la même que Bethlébaoth, dont il a été parlé ci-dessus. Le païs de Bethleptéphon fut brûlé par Vespasien, au commencement de la guerre des Juifs.

BETHMAACHA, *Bethmaacha*, la même qu'Abéla. *Voyez* Abéla.

BETHMAON, *Bethmaon*, (*b*) ville de Palestine dans la tribu de Ruben, au païs de Moab. Elle fut menacée par le prophéte Jérémie de la colère du Seigneur, en punition des péchés de ses habitans.

BETHMARCHABOTH, (*c*) *Bethmarchaboth*, Βαιθμαχερὲβ, ville de la Terre Sainte. Elle fut donnée à la tribu de Siméon.

BETHMAUS, *Bethmaus*, (*d*) bourg de la Galilée, situé entre Séphoris & Tibériade, à cinq stades de cette dernière ville. Ce même lieu est nommé Bethméon dans le Thalmud, suivant la remarque de Ligtfooth.

BETHNEMRA, *Bethnemra*, (*e*) ville de Judée, située dans une vallée de la dépendance de la tribu de Gad. Les enfans de cette tribu la rebâtirent, ainsi que plusieurs autres du païs, qu'ils rendirent des villes fortes.

Dom Calmet croit que c'est la même que Nemrim, dont parle Jérémie, ou que Bethnabris, au de-là du lac de Génézareth, à cinq milles de Bethsaïde, vers le nord. La difficulté, c'est d'étendre la tribu de Gad jusqu'à Nemrim du côté du midi, ou jusqu'à Bethnabris, du côté du nord.

BÉTHOANNABA, *Bethoannaba*, étoit, selon Eusébe, un gros bourg, à quatre mille pas de Diospolis, vers l'orient. Saint Jérôme dit que plusieurs la mettent à huit milles de Diospolis. Il semble que Béthoannaba conserve quelques vestiges du mot *Nobé*, où le Tabernacle de l'alliance demeura quelque tems sous le regne de Saül. D'ailleurs, Saint Jérôme, dans l'épitaphe de Sainte Paule, assure que Nobé n'étoit pas loin de Diospolis.

BÉTHOME, *Bethome*, (*f*)

(*a*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 890.
(*b*) Jerem. c. 48. v. 23.
(*c*) Josu. c. 19. v. 5.
(*d*) Joseph. de vit. sua. p. 1003.
(*e*) Numer. c. 32. v. 36. Josu. c. 13. v. 27. Jerem. c. 48. v. 34.
(*f*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 461. de Bell. Judaïc. p. 715.

Βεθομὴ, ville de Judée. Les Juifs s'étant révoltés contre Alexandre Jannée, ce Prince en fit périr plusieurs en divers combats, & il contraignit les principaux de se retirer dans Béthome. Ayant pris cette ville de force, il les envoya prisonniers à Jérusalem, où, pour se venger des outrages qu'il en avoit reçus, il exerça contre eux la plus horrible de toutes les cruautés. Car, dans le tems qu'il faisoit un festin à ses concubines dans un lieu fort élevé, & d'où l'on pouvoit découvrir de loin, il en fit crucifier huit cens devant ses yeux, & égorger en leur présence, pendant qu'ils vivoient encore, leurs femmes & leurs enfans. Il est vrai qu'ils l'avoient étrangement offensé, lorsque ne se contentant pas de lui faire la guerre par eux-mêmes, ils avoient appellé des étrangers à leur secours, l'avoient souvent mis en danger de perdre la vie & le royaume, & l'avoient réduit à une telle extrêmité, qu'il fut contraint de rendre au roi des Arabes les places, qu'il avoit conquises dans le païs des Moabites & des Galatides, afin de l'empêcher de se joindre contre lui à ses sujets révoltés, sans parler des outrages infinis, qu'ils lui avoient faits. Mais, on ne doit pas pour cela avoir moins d'horreur d'une si épouvantable inhumanité; & elle lui fit donner avec justice le nom de Thracide, pour marquer par-là son extrême barbarie. Huit mille soldats de ceux, qui avoient pris les armes contre lui, se retirérent la nuit qui suivit cette action plus qu'inhumaine; & ils ne parurent plus durant son regne, qui fut toujours depuis fort paisible. Cela arriva l'an 84 avant J. C.

C'est la même que Béthom, ou plutôt Béthora, ou Bétharan, autrement Julias, patrie du prophéte Joël.

BÉTHONÉA, *Bethonea*, lieu, situé à quinze milles de Césarée, vers l'orient, où Eusébe & Saint Jérôme disent qu'il y avoit des bains d'eaux chaudes, très-utiles pour la santé.

BÉTHORON, *Bethoron*, (a) Βαιθωρὼν, ville de la Palestine. Elle étoit située dans la tribu d'Éphraïm. Les enfans de cette tribu la cédérent avec ses fauxbourgs aux Lévites, descendans de Caath. Josué, ayant marché au secours de ceux de Gabaon contre les Amorrhéens, poursuivit les ennemis par le chemin, qui montoit vers Béthoron, où il les tailla en piéces.

Cette ville est nommée Béthoron-la-haute, & celle, dont il est parlé dans l'article suivant, Béthoron-la-basse. Elle étoit située, selon Eusébe, à douze mille pas, ou quatre milles de Jérusalem, vers Sichem; c'est-à-dire, au nord de Jérusalem. Elle avoit été bâtie par Salomon, au rapport du même Eusébe.

BÉTHORON, *Bethoron*, (b) Βαιθωρὼν, autre ville de Palestine,

(a) Josu. c. 10. v. 10, 11. c. 21. v. 22.
(b) Maccab L. I. c. 3. v. 16. *& seq.* c. 4. v. 29. *& seq.* c. 7. v. 39. *& seq.*

située dans la tribu de Benjamin, mémorable pour les trois grandes victoires, que Judas Maccabée y remporta successivement sur les ennemis du peuple du Seigneur. La première se donna contre Séron, général de l'armée de Syrie. Il s'étoit présenté avec une armée qui effraya d'abord les enfans d'Israël. Mais, rassurés par les discours de leur chef, ils se jettérent sur l'ennemi, qui fut contraint de prendre la fuite, & poursuivi depuis la descente de Béthoron jusques dans la plaine. Tout ce qui put échapper au carnage, s'enfuit dans le païs des Philistins.

La seconde victoire, que Judas Maccabée gagna auprès de Béthoron, fut livrée contre Lysias. Ce fameux capitaine ayant appris la nouvelle d'une bataille considérable, gagnée par les Israëlites, en fut consterné; mais, il ne perdit pas pour cela courage. Dès l'année suivante, il leva une armée de soixante mille hommes & de cinq mille chevaux pour exterminer les Juifs. Étant entré en Judée, il alla asseoir son camp auprès de Béthoron. Judas s'y rendit aussi, n'ayant avec lui que dix mille hommes. Après une priere des plus pathétiques. Il donna le combat, & cinq mille hommes de l'armée ennemie furent taillés en piéces.

La troisième enfin, & la plus célebre des trois, c'est celle que perdit Nicanor. Ce général, étant parti de Jérusalem, vint camper auprès de la ville de Béthoron, où l'armée de Syrie le vint joindre. Judas, de son côté, alla camper auprès d'Adarsa, avec trois mille hommes seulement. Malgré la prodigieuse disproportion des troupes, la bataille fut donnée, & l'armée de Nicanor défaite. Il périt lui-même le premier dans le combat; ce qui fit que ses troupes, voyant que leur général étoit mort, jettérent bas les armes, & prirent la fuite. Elles furent poursuivies par les gens de Juda, durant un jour entier. Et par tout où elles passoient, les habitans du païs les chargeoient avec vigueur; ensorte qu'il n'en échappa pas un seul homme.

BETHPHAGÉ, *Bethphage*, (*a*) Βηθφαγὴ, lieu de Palestine, situé du côté de Béthanie, vers le mont des Oliviers. C'est de-là que J. C. envoya, dans un village voisin & à l'opposite de Bethphagé, deux de ses disciples, avec ordre de lui amener un ânon, qu'ils trouveroient en y entrant. L'ordre fut exécuté sur le champ, & Jesus-Christ se servit de cet ânon, pour faire son entrée triomphante dans Jérusalem.

On ne met que quinze stades, ou mille huit cens soixante-quinze pas de Jérusalem à Bethphagé.

BETHPHALETH, *Bethphaleth*, (*b*) ville de la Terre Sainte, située dans la tribu des enfans de Siméon, vers la frontière méridionale de la tribu de Juda. C'est une des villes, où l'on établit une partie du peuple, après le retour de la captivité de Babylone.

(*a*) Matth. c. 21. v. 1. *& seq.* Luc. c. 19. v. 29. *& seq.*

(*b*) Esdr. L. II. c. 11. v. 26.

BETHPHÉLETH, *Bethpheleth*, (*a*) ville, qui étoit en la dépendance de la tribu de Juda. Ce doit être la même que la précédente, qui passa ensuite dans la tribu de Siméon.

BETHPHÉSÈS, *Bethpheses*, Βηρσαφής, (*b*) ville de Judée, qui appartenoit à la tribu d'Issachar, depuis le partage de Josué.

BETHPHOGOR, *Bethphogor*, Βαιθφογὼρ, (*c*) ville de Palestine dans la tribu de Ruben.

BÉTHRAPHA, *Bethrapha*, Βαθραία, (*d*) étoit un des fils d'Esthon, de la tribu de Juda.

BETHSABÉE, *Bethsabee*, (*e*) Βηρσαβεὲ, fille d'Éliam, appellée aussi Ammiel, fut mariée à Urie Héthéen. C'étoit une des plus belles femmes de son tems. Elle occupoit à Jérusalem une maison, qui n'étoit pas loin du palais de David.

Un jour, ce Prince s'étant levé de dessus son lit, après midi, alla se promener sur la terrasse de son palais, & apperçut de-là Bethsabée, qui se baignoit. Il envoya aussi-tôt des gens pour la faire venir, & quand elle fut arrivée, il dormit avec elle. Bethsabée, s'étant purifiée de cette impureté, retourna chez elle, ayant conçu, & dans la suite, elle envoya dire à David, qu'elle avoit conçu; Alors, David manda à Joab, son général, qui faisoit le siége de Rabba, de lui envoyer Urie Héthéen, & Joab le lui envoya. Quand il fut venu, David lui demanda en quel état étoit Joab, ainsi que toute l'armée, & ce qui se passoit à la guerre. Il lui dit après cela de s'en aller chez lui, & de se laver les pieds. Urie sortit du palais, & le Roi lui envoya des mets de sa table. Il passa la nuit suivante devant la porte du palais du Roi, avec les autres officiers, & n'alla point dans sa maison. David, en ayant été averti, dit à Urie: » D'où vient que, » revenant d'un voyage, vous » n'êtes pas allé chez vous? « Urie répondit à David: » L'Arche » de Dieu, Israël & Juda de- » meurent sous des tentes. Joab » & les serviteurs de mon Sei- » gneur couchent à plate-terre; » & moi cependant j'irois en ma » maison manger & boire, & » dormir avec ma femme. Je jure, » par la vie, & par le salut de » mon Roi, que je ne le ferai » jamais. «

David dit à Urie, qu'il demeurât encore ce jour-là, & qu'il le renverroit le lendemain. Urie demeura donc à Jérusalem ce jour-là & le lendemain. David le fit venir pour manger & pour boire à sa table, & l'enivra. Mais, s'en étant retourné au soir, il prit son repos, avec les officiers du Roi, & il n'alla point chez lui. Le lendemain matin David envoya à Joab, par Urie même, une lettre écrite en ces termes: » Engagez Urie dans

(*a*) Josu. c. 15. v. 27.
(*b*) Josu. c. 19. v. 21.
(*c*) Josu. c. 13. v. 20.
(*d*) Paral. L. I. c. 4. v. 12.
(*e*) Reg. L. II. c. 5. v. 14. c. 7. v. 12. *& seq.* c. 11. v. 2. *& seq.* c. 12. v. 1. *& seq.* L. III. c. 1. v. 5. *& seq.* c. 2. v. 12. *& seq.* Paral. L. I. c. 3. v. 5. Psalm. 131. v. 11. Proverb. c. 4. v. 3. c. 31. v. 1. *& seq.*

» une action, à l'endroit où le » comb[illegible] sera le plus rude, & » qu'on l'y abandonne afin qu'il » périsse. « Joab, continuant donc le siége de la ville, mit Urie vis-à-vis le lieu, où il sçavoit qu'étoient les plus vaillans hommes. Les ennemis, ayant fait une sortie, chargérent Joab, & tuérent quelques-uns des gens de David, du nombre desquels fut Urie. Aussi-tôt, Joab envoya à David pour lui faire sçavoir tout ce qui s'étoit passé dans l'action.

Cependant, Bethsabée, ayant appris que son mari étoit mort, le pleura. Après que le tems du deuil fut passé, David la fit venir en sa maison & l'épousa, & elle lui enfanta un fils. Mais, cette action, qu'avoit fait David, déplut au Seigneur. Le Seigneur envoya donc Nathan vers David; & ce Prophéte, étant venu le trouver, lui dit: » Il y avoit deux hommes » dans une ville, dont l'un étoit » riche, & l'autre pauvre. Le ri» che avoit un grand nombre de » brebis & de bœufs. Le pau» vre n'avoit rien du tout qu'une » petite brebis qu'il avoit ache» tée & nourrie, qui étoit crûe » parmi ses enfans, en man» geant de son pain, en buvant » de sa coupe, & en dormant » dans son sein, & il la chéris» soit comme sa fille. Un étran» ger étant venu voir le riche; » celui-ci n'a point voulu toucher » à ses brebis ni à ses bœufs, » pour lui faire festin; mais, il a » pris la brebis de ce pauvre hom» me & l'a donnée à manger à » son hôte. « David entra dans une grande indignation contre cet homme, & dit à Nathan: » Vive » le Seigneur. Celui, qui a fait » cette action, est digne de mort. » Il rendra la brebis au quadruple » pour en avoir usé de la sorte, » & pour n'avoir point épargné » ce pauvre: « Nathan dit à David: c'est vous-même qui êtes cet homme. » Voici ce que dit le Sei» gneur, le Dieu d'Israël: je vous » ai sacré Roi sur Israël, & vous » ai délivré de la main de Saül. » Je vous ai mis entre les mains » la maison & les femmes de vo» tre Seigneur, & vous ai rendu » maître de toute la maison d'Is» raël & de Juda. Que si cela » vous a paru peu de chose, je » puis y ajoûter d'autres bienfaits » beaucoup plus considérables. » Pourquoi donc avez-vous mé» prisé ma parole, jusqu'à com» mettre le mal devant mes yeux? » Vous avez fait perdre la vie à » Urie; vous lui avez ôté sa fem» me & l'avez prise pour vous, » & vous l'avez tué par l'épée » des enfans d'Ammon. C'est » pourquoi, l'épée ne sortira ja» mais de votre maison, parce » que vous m'avez méprisé, & » que vous avez pris pour vous » la femme d'Urie. Voici donc » ce que dit le Seigneur. Je vais » vous susciter des maux, qui » naîtront de votre propre mai» son. Je prendrai vos femmes à » vos yeux; je les donnerai à ce» lui qui vous est le plus proche, » & il dormira avec elles aux » yeux de ce soleil, que vous » voyez. Car pour vous, vous » avez fait cette action en secret;

» mais pour moi, j'exécuterai cet-
» te vengeance à la vue de tout
» Israël & à la vue du soleil. «

David dit à Nathan : » *J'ai pé-*
» *ché contre le Seigneur ;* & Na-
» than lui répondit : le Seigneur
» a aussi transféré votre péché.
» Vous ne mourrez point. Mais,
» parce que vous avez été cause
» que les ennemis du Seigneur
» ont blasphémé contre lui, le
» fils, qui vous est né, va perdre
» la vie. « Nathan retourna ensuite à sa maison ; & le Seigneur frappa l'enfant, que Bethsabée avoit eu de David, de sorte qu'il fut fort mal. David pria le Seigneur pour l'enfant. Il jeûna. Il se retira en particulier & passa la nuit couché sur la terre. Les principaux de sa maison le vinrent trouver, pour l'engager à se lever de terre ; mais, il le refusa & ne mangea point avec eux. Le septième jour, l'enfant mourut, & les serviteurs de David n'osoient lui dire qu'il étoit mort. Cependant, David, voyant qu'ils parloient tout bas entr'eux, reconnut que l'enfant étoit mort. Aussitôt, il se leva de terre ; il alla au bain, prit de l'huile de parfum, & ayant changé d'habit, il entra dans la maison du Seigneur, & l'adora. Il revint ensuite chez lui. Il demanda qu'on lui servît à manger, & prit de la nourriture. Alors, ses officiers lui dirent :
» D'où vient cette conduite ex-
» traordinaire ? Vous jeûniez &
» vous pleuriez pour l'enfant,
» lorsqu'il vivoit encore ; & après
» qu'il est mort, vous vous êtes
» levé & vous avez mangé. «
David leur répondit : » J'ai jeû-
» né & j'ai pleuré pour l'enfant,
» tant qu'il a vécu, parce que je
» disois : qui sçait si le Seigneur
» ne me le donnera point, & s'il
» ne lui sauvera point la vie ?
» Mais, maintenant qu'il est mort,
» pourquoi jeûnerois-je ? Est-ce
» que je puis encore le faire re-
» vivre ? C'est moi plutôt qui irai
» à lui, & il ne reviendra jamais
» à moi. «

David consola ensuite sa femme Bethsabée. Il dormit avec elle, & elle eut un fils, qu'il appella Salomon. Le Seigneur aima cet enfant, & lui donna le nom de Jédidiah, ou d'Aimable au Seigneur. On comptoit alors l'an 1029 avant J. C.

Dans la suite, Dieu déclara qu'il regneroit après David ; qu'il lui bâtiroit un temple ; qu'il seroit comblé de sagesse, de biens & de lumières. Sur la fin du regne & de la vie de David, Adonias s'étant formé un parti, prétendit qu'en vertu du privilége de son âge, il regneroit préférablement à Salomon, qui étoit beaucoup plus jeune que lui. Nathan en donna avis à Bethsabée, & lui conseilla d'aller en parler au Roi, lui promettant qu'il iroit lui-même appuyer tout ce qu'elle lui auroit dit.

Bethsabée alla donc trouver le Roi dans sa chambre. David étoit alors fort vieux, & Abisag de Sunam le servoit. Bethsabée se baissa profondément, & adora le Roi, & ce Prince lui demanda ce qu'elle desiroit. Elle lui répondit : » Mon
» Seigneur, vous avez juré à vo-
» tre servante, par le Seigneur,

» votre Dieu, & vous m'avez » dit : Salomon, votre fils, re- » gnera après moi, & c'est lui qui » sera assis sur mon trône. Et » maintenant Adonias s'est fait » Roi, sans que vous le sçachiez, » ô Roi mon Seigneur. Il a im- » molé des bœufs, toutes sortes » de victimes grasses, & un grand » nombre de béliers. Il a invité » au festin tous les enfans du Roi, » Abiathar, grand-prêtre, & » Joab, général de l'armée; mais, » il n'y a point invité Salomon, » votre serviteur. Cependant, » tout Israël a maintenant les » yeux sur vous, ô Roi mon Sei- » gneur, attendant que vous leur » déclariez, Seigneur mon Roi, » qui doit être assis après vous » sur votre trône. Car, après que » le Roi, mon Seigneur, se sera » endormi avec ses peres, nous » serons traités comme criminels, » moi & mon fils Salomon. « Elle parloit encore au Roi, lorsque le prophéte Nathan arriva. S'étant présenté devant le Roi, il l'adora en se baissant profondément en terre, & lui dit : » ô Roi, mon Seigneur, » avez-vous dit: qu'Adonias regne » après moi, & que ce soit lui » qui soit assis sur mon trôné ? » Car, il est descendu aujour- » d'hui ; il a immolé des bœufs, » des victimes grasses & plusieurs » béliers. Il a invité tous les fils » du Roi, les généraux de l'ar- » mée & le grand-prêtre Abia- » thar, qui mangent & qui boi- » vent avec lui en disant : *Vive le* » *Roi Adonias.* Mais, pour moi » qui suis votre serviteur, il ne » m'a point convié, ni le grand- » prêtre Sadoc, ni Banaïas, fils » de Joïada, non plus que Salo- » mon, votre serviteur. Cet or- » dre est-il venu de la part du » Roi, mon Seigneur; & n'avez- » vous point déclaré à votre ser- » viteur, qui étoit celui qui de- » voit être assis après le Roi, mon » Seigneur, sur son trône ? «

Le roi David dit : *Qu'on me fasse venir Bethsabée.* Cette Princesse s'étant présentée devant le Roi, & se tenant devant lui, il lui jura & lui dit : » Vive le Sei- » gneur, qui a délivré mon ame » de toutes sortes de périls. Ainsi » que je vous ai juré par le Sei- » gneur, le Dieu d'Israël, en vous » disant : Salomon, votre fils, » regnera après moi ; & c'est lui » qui sera assis en ma place sur » mon trône ; je le ferai aussi, & » je l'exécuterai dès aujourd'hui.« Bethsabée s'inclinant jusqu'en terre, adora le Roi & lui dit : *Que David, mon Seigneur, regne à jamais.* Le roi David dit encore qu'on lui fît venir le grand-prêtre Sadoc, le prophéte Nathan & Banaïas, fils de Joïada. Lorsqu'ils se furent présentés devant le Roi, ce Prince leur dit : » Prenez avec » vous les serviteurs de votre » maître ; faites monter sur ma » mule mon fils Salomon, & me- » nez-le à Gihon ; & que Sadoc » grand-prêtre & Nathan pro- » phéte le sacrent en ce lieu » pour être roi d'Israël. Après » quoi, vous sonnerez de la trom- » pette, & vous crierez : *Vive le* » *Roi Salomon.* Vous retournerez » en le suivant ; & il viendra s'as- » seoir sur mon trône. Il regnera

» en ma place, & je lui ordonnerai de gouverner Iſraël & Juda. « Tout cela fut exécuté ponctuellement.

Adonias, voyant Salomon placé ſur le trône de David, vint trouver Bethſabée ; & cette Princeſſe lui dit : » Venez-vous avec » un eſprit de paix ? « Il lui répondit qu'il venoit avec des penſées de paix, & il ajoûta qu'il avoit un mot à lui dire. » Dites, » répondit Bethſabée. Vous ſçavez, dit Adonias, que la cou» ronne m'appartenoit, & que tout » Iſraël m'avoit choiſi par préfé» rence pour être ſon Roi ; mais, » le royaume a été transféré ; & » il eſt paſſé à mon frere, parce » que c'eſt le Seigneur, qui le lui » a donné. Maintenant donc, je » n'ai qu'une priere à vous faire. » Ne me faites pas cette confu» ſion que de me la refuſer. Expli» quez-vous, ajoûta Bethſabée. » Comme le roi Salomon, lui dit » Adonias, ne peut vous rien re» fuſer, je vous prie de lui de» mander pour moi Abiſag de » Sunam, afin que je l'épouſe. « Bethſabée lui promit de faire ce qu'il lui demandoit. Elle vint donc trouver le roi Salomon, afin de lui parler pour Adonias. Salomon ſe leva, vint au-devant d'elle, la ſalua profondément, & il s'aſſit ſur ſon trône. On mit auſſi un trône pour la mere du Roi, qui s'aſſit à ſa droite. Bethſabée dit à Salomon : » Je n'ai qu'une petite » priere à vous faire ; ne me don» nez pas la confuſion d'être re» fuſée. « Le Roi lui dit : » De» mandez ce qu'il vous plaira, » ma mere ; car, il ne ſeroit pas » juſte de vous renvoyer mécon» tente. « Bethſabée lui dit : » Donnez pour femme Abiſag de » Sunam à votre frere Adonias. « Le roi Salomon répondit à ſa mere & lui dit : » Pourquoi de» mandez-vous Abiſag de Sunam » pour Adonias ? Demandez-donc » auſſi pour lui le royaume ; car, » il eſt mon frere aîné, & il a » déjà pour lui Abiathar, grand» prêtre, & Joab, fils de Sarvia. « Salomon jura donc par le Seigneur, & dit : » Que Dieu me » traite dans toute ſa ſévérité, s'il » n'eſt point vrai qu'Adonias, par » cette demande, a parlé contre ſa » propre vie. « Salomon envoya donc Banaias, fils de Joïada, qui perça Adonias & le tua. Il n'eſt plus parlé de Bethſabée depuis cette époque, qu'on place vers l'an 1010 avant J. C.

Le premier livre des Paralipomènes & le ſecond livre des Rois font mention de quelques autres fils de Bethſabée, qui ſont Simmaa, ou Samua, Sobab & Nathan. Quelques Interprétes croyent que ces trois enfans étoient fils d'Urie ; mais, la plûpart ſoûtiennent qu'ils étoient fils de David. Le texte du ſecond livre des Rois eſt formel pour ce ſentiment. S. Luc, d'ailleurs, nous donne la généalogie de Nathan, fils de David, comme d'un des ayeux du Meſſie. L'endroit, que l'on cite des Proverbes, où Salomon dit qu'il a été le fils bien-aimé de ſon pere, & le fils unique de ſa mere, ne prouve autre choſe que la tendre prédilection de David & de

Bethſabée envers lui, à cauſe des promeſſes du Seigneur & des faveurs qu'il lui avoit faites.

On croit pour l'ordinaire, que le chapitre XXXI des Proverbes eſt une inſtruction, que Bethſabée donna à ſon fils Salomon ; & que ce Prince, pour en conſacrer la mémoire, voulut exprès la placer dans le recueil de ſes Maximes de morale. Il y en a même qui vont juſqu'à dire que Bethſabée étoit inſpirée, comme elle l'inſinue par ces mots : *Viſio, quâ erudivit eum mater ſua.* En effet, ſi l'on reconnoît que ce chapitre, tel qu'il eſt dans le livre des Proverbes, a été écrit par Bethſabée, on ne ſçauroit ſe diſpenſer de la reconnoître pour inſpirée. Mais, il eſt fort poſſible que Salomon, pour faire honneur à ſa mere, ait rédigé lui-même les inſtructions, qu'il en avoit reçues, & qu'il les ait données au public, comme ſi elle-même les eût écrites.

BETHSAIDE, *Bethſaïda*, (a) Βηθσαϊδά, ville de la Terre Sainte, ſituée ſur la mer de Tibériade dans la tribu de Zabulon. Elle donna la naiſſance à Saint Philippe, à Saint André & à Saint Pierre. Jeſus-Chriſt y fit pluſieurs miracles, & entr'autres celui de la guériſon d'un aveugle, qu'on lui préſenta un jour, auſſi-tôt qu'il fut entré dans la ville. Il prit l'aveugle par la main, le mena hors de la ville, & lui mit de la ſalive ſur les yeux. Puis, lui ayant impoſé les mains, il lui demanda s'il voyoit quelque choſe. Cet homme lui dit qu'il voyoit marcher des perſonnes, qui lui paroiſſoient comme des arbres. Jeſus-Chriſt lui impoſa une ſeconde fois les mains. Et alors ſes yeux s'ouvrirent entièrement ; de ſorte qu'il voyoit très-diſtinctement. Ces miracles éclatans & tant d'autres de cette eſpèce, que le Sauveur avoit faits à la vue des habitans de Bethſaïde, ne les touchérent point. C'eſt pourquoi, on les voit menacés, ainſi que ceux de Corozaïn, de la colère du Seigneur ; c'eſt-à-dire, d'être traités au jour du jugement, avec bien plus de rigueur que les habitans de Tyr & de Sidon ; parce que, dit l'Evangile, ſi ces derniers avoient été témoins des mêmes miracles que les autres, ils euſſent fait pénitence dans le ſac & dans la cendre.

Joſephe nous apprend que Philippe le Tétrarque augmenta de telle ſorte le bourg de Bethſaïde, qu'on l'auroit pris pour une ville, le peupla d'habitans, l'enrichit & le nomma Juliade, en l'honneur de Julie, fille d'Auguſte. Mais, on ne connoît point Bethſaïde ſous le nom de Juliade dans le Nouveau Teſtament. Dom Calmet a examiné dans une diſſertation ſur la Géographie de la Terre Sainte, les raiſons, que l'on apporte, pour montrer que Bethſaïde, eſt au couchant, & non à l'orient de la mer de Tibériade.

BETHSAIDE, *Bethſaïda*, (b) nom d'une piſcine de Jéruſa-

(a) Joan. c. 1. v. 44. Marc. c. 6. v. 45. c. 8. v. 22. *& ſeq.* Matth. c. 11. v. 21. Luc. c. 10. v. 13. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 618.

(b) Joan. c. 5. v. 2. *& ſeq.*

lem. Elle avoit cinq galeries dans lesquelles étoient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, & de ceux qui avoient les membres desséchés, qui tous attendoient que l'eau fût remuée. Car, l'ange du Seigneur, en un certain jour, descendoit dans cette piscine, & en remuoit l'eau; & celui, qui y entroit le premier, après que l'eau avoit été ainsi remuée, étoit guéri, quelque maladie qu'il eût. Or, il y avoit là un homme, qui étoit malade depuis trente-huit ans. Jesus, le voyant étendu, & reconnoissant qu'il étoit malade depuis fort longtems, lui demanda s'il vouloit être guéri. Le malade lui répondit: » Seigneur, je n'ai personne » pour me jetter dans la piscine, » après que l'eau a été remuée; & » pendant le tems que je mets à » y aller, un autre y descend » avant moi. « Jesus lui dit: » Levez-vous, emportez votre » lit & marchez. « Cet homme fut guéri à l'instant, & prenant son lit, il s'en alla.

Cette piscine est appellée Probatique, parce qu'on y lavoit les brebis destinées pour le sacrifice, & que ces brebis, en Grec, s'appellent *probata*. La Vulgate porte Bethsaïde; mais, les Septante lisent Béthesde, qui est la vraie leçon. Ce mot, qui est Hébreu, signifie, selon plusieurs Interprétes, la maison de Miséricorde, apparemment à cause des malades, qui étoient sous les galeries, qui l'environnoient. Selon d'autres, il veut dire maison de l'égoût ou de l'écoulement, parce que c'étoient des eaux, qui venoient du temple & du lieu, où l'on lavoit les victimes.

On lit dans Eusébe & dans Saint Jérôme, qu'il y avoit de leur tems deux piscines, ou une espèce de réservoir double à Jérusalem. L'un de ces réservoirs se remplissoit tous les ans des eaux de la pluie; & l'autre étoit rempli d'une eau entièrement rouge, comme si elle eût encore conservé quelque chose du sang des victimes, qu'on y lavoit autrefois.

Il y en a qui croyent que c'est dans cette piscine que Jérémie & les Prêtres avoient caché le feu sacré, en la place duquel on trouva, du tems de Néhémie, de l'eau boueuse. Et cette eau, ayant été versée sur l'autel des holocaustes, prit feu, dès que le soleil commença à briller. Mais, c'est une opinion, qui n'a aucun fondement solide.

BETHSALISA, *Bethsalisa*, qu'on croit être la même que Baalsalisa. Selon Eusébe, Bethsalisa est à quinze milles de Diospolis, vers le septentrion, dans le canton de Thamna.

BETHSAMÈS, *Bethsames*, Βαιθσαμύς, (a) ville de la Terre Sainte, dans la tribu de Juda. Elle fut cédée aux enfans d'Aaron descendans de Caath de la race de Lévi. Pendant que l'Arche du Seigneur étoit entre les mains des Philistins, & qu'elle leur faisoit éprouver toute sorte de maux,

(a) *Josu.* c. 21. v. 16. *Reg.* L. I. c. 6. v. 8. *& seq.* c. 7. v. 1.

leurs Prêtres leur donnérent ce conſeil : » Prenez l'Arche du Sei- » gneur ; mettez-là ſur un cha- » riot , & laiſſez - là aller. Si » elle va par le chemin, qui me- » ne en ſon païs vers Bethſa- » mès, nous pourrons dire que » c'eſt le Dieu d'Iſraël, qui nous » a faits tous ces grands maux. » Si au contraire elle n'y va pas , » ce ſera une preuve que ces » maux nous ſont arrivés par ha- » zard. «

Les Philiſtins, ayant ſuivi l'avis des Prêtres, mirent l'Arche de Dieu ſur un chariot, auquel on attela deux vaches, qui nourriſſoient deux veaux de leur lait. Ces bêtes, oubliant dans ce moment les ſentimens de la nature, marchérent droit, contre toute vraiſemblance, par le chemin qui menoit à Bethſamès. Les Satrapes des Philiſtins les ſuivirent juſqu'aux terres de cette ville. Les habitans, qui étoient alors aux champs, coupant le bled, n'eurent pas plutôt apperçu l'Arche, qu'ils en conçurent la plus grande joie. Le chariot vint ſe rendre dans le camp d'un Bethſamite, nommé Joſué, où il s'arrêta. Auſſi-tôt, ils coupérent le bois du chariot, mirent deſſus les deux vaches, & en offrirent un holocauſte au Seigneur. Pour l'Arche d'alliance, elle fut placée avec tout ce qu'elle contenoit, ſur une grande pierre, qui ſe trouva à propos dans cet endroit.

Cependant, les habitans de Bethſamès, furent punis de mort, parce qu'ils avoient regardé l'Arche du Seigneur. Il fit mourir cinquante mille - ſoixante - dix perſonnes du peuple ; & ils pleurérent tous de ce que le Seigneur avoit frappé le peuple d'une ſi grande plaie. Alors, les Bethſamites dirent : » Qui pourra ſubſiſter en la préſence du Sei- » gneur, de ce Dieu ſi ſaint ? Et » chez qui d'entre nous pourra- » t-il demeurer ? « Ils envoyérent donc des gens aux habitans de Cariathiarim, & leur firent dire : » Les Philiſtins ont ramené » l'Arche du Seigneur ; venez & » emmenez-la chez vous. » Ceux de Cariathiarim étant venus, amenérent l'Arche du Seigneur, la mirent dans la maiſon d'Abinadab à Gabaa, & ſanctifiérent ſon fils Éléazar, afin qu'il gardât l'Arche du Seigneur.

Bethſamès, ſelon Euſébe, étoit à dix milles de l'Euthéropolis, vers l'orient, tirant vers Nicopolis ou Emmaüs. M. Réland croit qu'il faut diſtinguer Hir-Schéméſh ou Irſémès de la tribu de Dan, de Bethſamès de la tribu de Juda. Mais, ſes raiſons, dit Dom Calmet, ne nous ébranlent point. Les paſſages mêmes, que Réland rapporte de Joſué, comparés à ceux du troiſième livre des Rois, où Hir-Sémés eſt miſe comme parallele à Bethſémés, ſont une preuve que c'eſt la même ville. Hir-Sémés ſignifie la ville du Soleil ; & Bethſémés la maiſon du Soleil. Comme les tribus de Juda & de Dan étoient limitrophes, on a attribué la même ville tantôt à une de ces tribus, & tantôt à l'autre.

BETHSAMÈS, *Bethſames*,

Βαιθσαμὺς, (*a*) autre ville de la Terre Sainte, ſituée dans la tribu d'Iſſachar, vers la frontière du païs.

BETHSAMÈS, *Bethſames*, Βαιθσαμὺς, (*b*) autre ville de la Terre Sainte. On la voyoit dans la tribu de Nephthali, dont les villes étoient très-fortes. Les enfans de cette tribu n'exterminérent point les habitans de Bethſamès. Ils ſe contentérent de les rendre tributaires.

BETHSAN, *Bethſan*, Βαιθσὰν, (*c*) ville de Judée dans la tribu de Manaſſé, qui paſſa dans la ſuite ſous les loix des Philiſtins. Ce fut après cette fameuſe bataille, où ils défirent les Iſraëlites, tuérent entr'autres, les enfans de Saül; Jonathas, Abinadab & Melchiſna, & contraignirent Saül lui-même de ſe donner la mort, pour ne pas tomber entre leurs mains; car, ce qui reſtoit d'Iſraëlites au de-là de la vallée de Jezrahel & au de-là du Jourdain, ayant appris cette fâcheuſe nouvelle, s'enfuit; & les ennemis vinrent s'emparer de leurs villes, du nombre deſquelles étoit celle de Bethſan. Le lendemain, les Philiſtins, étant allés dépouiller les corps des morts, & ayant trouvé celui de Saül ſur la montagne de Gelboé, lui coupérent la tête, & pendirent ſon corps au haut du mur de Bethſan. Quant à ſes armes, on les mit dans le temple d'Aſtaroth. Cependant, ceux de Jabès de Galaad, informés d'un traitement ſi injurieux pour le roi d'Iſraël, vinrent la nuit enlever ſon corps; & de retour en leurs païs, ils brûlérent les chairs & enſevelirent les os dans le bois de Jabès.

Cette ville eſt plus connue ſous le nom de Scythopolis. *Voyez* Scythopolis.

BETHSÉMÈS, *Bethſemes*. C'eſt la même choſe que Bethſamès. *Voyez* Bethſamès.

BETHSETTA, *Bethſetta*, (*d*) Βηθσεὲδ, nom d'une ville & d'une plaine dans la tribu de Manaſſé en de-çà du Jourdain. Ce fut juſqu'aux portes de cette ville, que Gédéon pourſuivit l'armée des Madianites, qu'il leur tua ſix vingt mille hommes, & qu'il fit un butin très-conſidérable en or, en argent, en meubles précieux, en chevaux & en chameaux.

BETHSIMOTH, *Bethſimoth*, (*e*) lieu de la Terre Sainte, au païs de Moab. Les Iſraëlites, ayant quitté les montagnes d'Abarim, allérent camper auprès de ce lieu dans les plaines des Moabites.

BETHSUR, *Bethſur*, la même que Bethſura. *Voyez* l'article qui ſuit.

BETHSURA, *Bethſura*, (*f*) Βαιθσουρὰ, ville de Paleſtine, qu'on croit être la même que celle qu'on connoît ſous le nom de Beſ-

(*a*) Joſu. c. 19. v. 22.
(*b*) Joſu. c. 19. v. 38. Judic c. 1. v. 33.
(*c*) Judic. c. 1. v. 27. Reg. L. I. c. 31. v. 10. *& ſeq.*
(*d*) Judic. c. 7. v. 23.
(*e*) Numer. c. 33. v. 49.
(*f*) Paral. L. II. c. 11. v. 7. Maccab. L. I. c. 4. v. 61. c. 6. v. 7. *& ſeq.* c. 11. v. 65, 66. L. II. c. 11. v. 5. c. 13. v. 19. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 419. 420.

sur. Elle étoit située dans la tribu de Juda, du côté de Jérusalem. Le roi Roboam la fit fortifier avec plusieurs autres du païs. Elle devint célebre principalement durant la guerre des Maccabées. On vint un jour annoncer à Antiochus, roi de Syrie, entr'autres nouvelles; que les Juifs, ayant défait son armée, avoient renversé l'idole abominable, qu'il avoit fait dresser sur l'autel de Jérusalem, & environné le temple de hautes murailles comme auparavant, ainsi que la ville de Bethsura, qui lui étoit chere. Ces nouvelles lui causérent une telle douleur, qu'il en mourut.

Antiochus, son fils, lui ayant succédé, quelques-uns des enfans d'Israël, qui suivoient son parti, comme ils avoient suivi celui de son pere, lui demandérent du secours contre leurs freres. Ce Prince, avec une armée de cent mille hommes de pied, de vingt mille chevaux & de trente-deux éléphans, marcha à leur secours par l'Idumée, & vint assiéger la forteresse de Bethsura. L'attaque dura plusieurs jours. Mais, les assiégés, dans une sortie, brûlérent toutes les machines, que les ennemis avoient faites, & les combattirent avec courage. Cependant Judas, étant parti de devant la forteresse, marcha vers Bethzachara, où Antiochus se rendit aussi en diligence. Il y eut là un choc des plus rudes. A la fin, les Israëlites ne se croyant pas en état de faire face, se retirérent du combat. C'est-là sans doute ce qui porta ceux, qui étoient dans Bethsura, à faire au Roi des propositions de paix, auxquelles il donna les mains. Ils sortirent donc de cette ville, n'ayant plus de vivres, parce que c'étoit l'année du repos de la terre. L'ennemi y entra alors & y mit garnison.

Bethsura resta au pouvoir d'Antiochus, jusqu'à ce que Simon alla en faire le siége, & qu'il contraignit ceux, qui y étoient renfermés, de lui demander à faire composition. Ce chef des Maccabées le leur accorda, & les fit en conséquence sortir hors de la ville, dont il demeura maître.

Cette ville étoit à l'opposite de l'Idumée méridionale; c'est-à-dire, qu'elle défendoit l'entrée de la Judée du côté de l'Idumée. On lit, dans le second livre des Maccabées, que Bethsura étoit à cinq stades de Jérusalem; mais, c'est une faute visible. Eusébe la met à vingt milles, ou sept lieues de Jérusalem, en tirant vers Hébron. On montre, au pied de la montagne de Bethsura, la fontaine, où l'on croit que l'eunuque de la reine Candace fut baptisé.

BETHTHAPHUA, *Beththaphua*, Βαιθαχού, (a) ville de la tribu de Juda. Ce nom veut dire la Maison de la pomme ou du pommier. Selon Eusébe, Beththaphua étoit la dernière ville de la Palestine, du côté de l'Égypte, & située à quatorze milles de Raphia.

BÉTHUL, *Bethul*, (b) ville de Judée. Elle appartenoit aux

(a) Josu. c. 15. v. 53.

(b) Josu. c. 19. v. 4.

enfans de la tribu de Siméon.

C'est apparemment la même que Béthelie, dont il est parlé dans Sozomènes. Cet Auteur dit que c'est un bourg de ceux de Gaza, qui étoit fort peuplé, & qui avoit des temples remarquables pour leur structure & pour leur antiquité. Il y avoit sur tout un Panthéon, ou un temple dédié à tous les dieux, situé sur une éminence, faite de terres rapportées, & qui dominoit sur toute la ville. Sozomènes conjecture que le nom de Béthelie, qui signifie Maison de Dieu, a été donné à cette ville, à cause de ce temple, consacré à tous les dieux. Saint Jérôme, dans la vie de Saint Hilarion, parle aussi de Béthelie. Il nous apprend qu'elle est éloignée de Pélusium de cinq petites journées. Enfin, on trouve un Évêque de Béthelie parmi les Évêques de Palestine.

BÉTHULIE, *Bethulia*, (a) Βετυλούα, ville célebre, pour avoir été le tombeau d'Holoferne. Ce fameux général de Nabuchodonosor, marchant contre l'Égypte, s'avisa, chemin faisant, de bloquer cette place; mais, une femme fit évanouir tous ses projets. On la nommoit Judith. Elle étoit également distinguée par sa naissance & par ses richesses, & elle joignoit la vertu la plus pure à la plus grande beauté. Elle étoit à peine mariée, qu'elle avoit perdu son époux; & depuis trois ans & demi qu'il étoit mort, elle vivoit dans le deuil & dans la retraite. Dieu lui fit concevoir le dessein généreux de délivrer sa nation d'un ennemi implacable, & lui donna le courage de l'entreprendre. Elle feignit de se retirer dans le camp d'Holoferne, pour ne pas être ensevelie sous les ruines de sa patrie. Naturellement belle & empruntant tous les secours, que l'art peut prêter à la nature pour faire paroître & triompher la beauté, elle inspira sans peine au Général des Perses tout l'amour qu'elle voulut. Enivré de sa passion, lorsqu'il croyoit toucher au moment de la satisfaire, Judith profita du sommeil profond, où l'avoient plongé les excès de vin, auxquels il s'étoit livré dans un grand repas, qu'il avoit donné à sa captive & aux principaux officiers de l'armée. Restée seule auprès de lui dans sa tente, elle lui coupa la tête, avec son propre sabre, & retourna heureusement à Béthulie, à la faveur de la nuit & de la liberté, que l'aveugle amour d'Holoferne lui avoit procurée dans le camp des Perses.

Son arrivée & l'heureuse nouvelle, qu'elle apportoit, répandirent la joie dans la ville, & relevérent les espérances des Juifs. Ils ne songérent aussi-tôt qu'à prendre les mesures nécessaires pour tirer un entier avantage d'un pareil événement. Dans cette vue, à la pointe du jour, ils feignent de faire une sortie, & de marcher aux ennemis. Ils se montrent en

(a) Judith. c. 6. v. 7. *& seq.* c. 7. v. 1. *& seq.* c. 8. v. 1. *& seq.* c. 9. *& seq. Capit.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 58, 59.

ordre de bataille fur le penchant de leur montagne. Ils s'avancent à pas lents en jettant des cris terribles. On veut alors prendre les ordres d'Holoferne; & comme on penfe qu'il dort encore, on effaie de l'éveiller par le bruit qu'on fait au tour de fa tente. Enfin, l'eunuque Bagoas pénétre jufqu'au pavillon fous lequel il repofoit. Mais, il n'y trouva qu'un tronc fanglant & fans tête; car, Judith l'avoit emportée. Le bruit en eft bientôt répandu dans toute l'armée. Le trouble fe met en même tems dans les différens corps, qui la compofent. Tirés de diverfes nations, ils n'ont plus le chef commun qui les réuniffe, les lie, & les faffe agir uniformément. Les mouvemens, que les Juifs paroiffent faire, augmentent le défordre, par l'incertitude des difpofitions à faire, ou pour les recevoir, ou pour fe retirer. Enfin, au moment qu'ils prennent le parti de la retraite, les Juifs fondent fur eux; la furprife & l'effroi redoublent la confufion; la retraite fe change bientôt en une déroute générale. Ils fe débandent, jettent leurs armes, abandonnent tentes, provifions, équipages, & s'enfuient tête baiffée les uns à travers la plaine, les autres par les défilés des montagnes voifines. Les Juifs marchent toujours fur eux en corps de bataille, & taillent en pieces ceux qu'ils peuvent atteindre; en même tems, les villes voifines, averties par les foins du gouverneur de Béthulie, détachent après les ennemis tout ce qu'elles ont de foldats, & en pourfuivent les miférables reftes jufqu'à leurs frontières.

Béthulie étoit fituée à l'entrée des montagnes de Judée du côté de l'Acrabatène, vers le Jourdain; &, à ce que croit M. Gibert, fur le chemin d'Acé à Jéricho. Cette ville, felon Dom Calmet, ne différe pas de celle de Béthul, fituée dans la tribu de Siméon. La raifon, qu'en apporte ce fçavant Bénédictin, c'eft que Judith, fon mari, & les principaux de Béthulie étoient de cette tribu; & que d'ailleurs Holoferne étant dans le deffein d'aller en Égypte, & ayant déjà foumis toute la Galilée, & tout ce qui étoit au de-là du torrent de Cifon, & même les montagnes, qui féparoient le royaume de Juda de celui de Samarie, il ne lui reftoit à affujettir que les terres de Juda & de Siméon, pour entrer en Égypte.

Quant à ce que dit l'Écriture de la pofition de Béthulie, qu'elle place dans le voifinage de Dothaïn, d'Efdrélon, de Chelmon & de Belma, Dom Calmet répond que tous ces lieux-là étoient fort éloignés, étant ou dans le Grand-champ, ou dans les environs; qu'en un mot, l'Écriture, dans cet endroit, marque la marche de l'armée ennemie, & donne la defcription du camp, qu'elle quitta, lorfqu'elle alla faire le fiége de Béthulie, & non pas celle du camp, qu'elle occupa durant le fiége; ce qu'il prouve par deux paffages de Judith. Voici ces deux paffages: *Holoferne commanda à toutes fes troupes de marcher con-*

tre Béthulie...... Ils se mirent tous en état de combattre les Israëlites, & ils vinrent le long de la montagne jusqu'au sommet qui regarde Dothaïn, depuis le lieu appellé Belma jusqu'à Chelmon, qui est vis-à-vis Esdrélon. Et ailleurs: *Le grand-prêtre Éliachim écrivit à tous ceux, qui demeuroient vers Esdrélon, vis-à-vis le Grand-champ, qui est près de Dothaïn, & à tous ceux qui étoient sur le passage, afin qu'ils se saisissent des montagnes par où on pouvoit aller à Jérusalem, & qu'ils missent des corps de garde dans les défilés par où on pourroit passer entre les montagnes.* Je laisse à d'autres plus habiles que moi, à décider si ces passages fournissent l'induction, qu'on prétend en tirer.

Quoiqu'il en soit, les voyageurs nous parlent d'une ville de Béthulie, située dans la tribu de Zabulon, à une lieue de Tibériade & à pareille distance d'Abéline, à trois lieues de Dothaïn & au nord de Scythopolis; mais, cette ville n'est connue d'aucun Ancien. Ni Josué, ni Josephe, ni Eusébe, ni Saint Jérôme, ne connoissent aucune ville de Béthulie en cet endroit; ce qui donne lieu de croire que celle, que l'on y a montrée depuis les Croisades, n'y a été fixée que par conjecture. Car, les voyageurs ont souvent ainsi donné, à tout hazard, des noms anciens à des lieux, qu'ils s'imaginoient être en la place des anciennes villes, qui leur étoient d'ailleurs connues par l'Histoire.

BETHZACHARA, *Bethzachara*, Βαιθζαχαρία, (a) ville de la Terre Sainte, du côté de Bethsura. C'est auprès de cette ville que se donna du tems des Maccabées, une célebre bataille, dont le détail mérite de trouver ici place.

Judas Maccabée, étant parti de devant la forteresse de Bethsura, marcha avec son armée vers Bethzachara, vis-à-vis du camp du roi Antiochus. Ce Prince, voyant cela, fit aussi marcher en diligence toutes ses troupes vers cet endroit. Les deux armées se préparérent donc au combat. Les ennemis montrérent aux éléphans du jus de raisin & de mûres, pour les animer davantage. Ils partagérent ces bêtes par légions; & mille hommes, armés de cottes de maille & de casques d'airain, accompagnoient chaque éléphant. Il y avoit aussi cinq cens chevaux choisis, qui avoient ordre de se tenir toujours auprès de chaque bête. Ces gens se hâtoient de prévenir en tous lieux les éléphans. Ils alloient par tout où chaque éléphant alloit, & ils ne l'abandonnoient jamais. Il y avoit sur chaque bête une forte tour de bois, destinée pour la mettre à couvert, & des machines dessus. Dans chaque tour, on remarquoit trente-deux des plus vaillans hommes, qui combattoient d'en haut, avec un Indien, qui conduisoit la bête. Le reste de la cavalerie fut placé sur les deux aîles, pour animer l'infanterie par le son des trompet-

(a) Maccab. L. I. c. 6. v. 32. & seq. Josep. de Antiq. Judaïc. p. 420.

tes, & la ſerrer dans ſes batail-lons.

Lorſque le Soleil eut frappé de ſes rayons les boucliers d'or & d'airain, il en rejaillit un éclat ſur les montagnes d'alentour, qui brillérent comme des lampes ar-dentes. Une partie de l'armée du Roi s'étendit ſur le haut des mon-tagnes, & l'autre dans la plaine. Cependant, on marchoit avec or-dre & précaution. Tous les habi-tans des environs, qui enten-doient les cris de cette multitude, le bruit de leur marche, & le fra-cas de leurs armes, en étoient épouvantés.

Judas s'avança avec ſon armée, pour donner le combat, & ſix cens hommes de l'armée du Roi furent d'abord taillés en piéces. Alors, Éléazar, voyant un des éléphans tout embarraſſé & tout couvert des armes du Roi, qui étoit plus grand que les autres, crut que le Roi même étoit deſ-ſus. C'eſt pourquoi, il expoſa ſa vie pour délivrer ſon peuple & pour s'acquérir un nom immortel. Car, il courut hardiment au mi-lieu de la légion, tuant à droite & à gauche, & faiſant tomber tout ce qui ſe préſentoit devant lui. Il alla ſe mettre ſous le ventre de l'éléphant, le tua & le fit tomber par terre. Et comme cette bête tomba ſur lui-même, il mourut ſous cet énorme poids. Mais, les Juiſs voyant les grandes troupes du Roi & l'impétuoſité de ſon ar-mée, ſe retirérent du combat.

Dom Calmet fait ſur le récit qu'on vient de lire, quelques ré-flexions fort intéreſſantes. » Je » ne doute nullement, dit-il, des » grandes actions des Maccabées, » dans les guerres qu'ils ont ſoû-» tenues contre les puiſſances les » plus formidables de l'Aſie. » Quand l'Écriture n'en diroit » rien, je croirois Joſephe dans » ſon hiſtoire des Juifs, Auteur » digne de foi. Mais, que ces » guerres ayent échappé à Poly-» be, Auteur contemporain, & » même le nom de ces Grands » hommes, qui s'en ſont mêlés » avec tant de gloire, voilà ce » qui doit ſurprendre, & beau-» coup au de-là de ce que je » pourrois dire, puiſque les hiſ-» toriens Grecs & Latins, qui ont » écrit après lui des événemens » de l'Aſie, n'en ont point parlé. » Il faut que ces guerres n'aient » pas été auſſi conſidérables, qu'on » le prétend, pour que leur re-» nommée n'ait pu venir à la » connoiſſance des peuples éloi-» gnés de la Judée. Tout con-» vaincu que je ſuis des grandes » actions de ces héros du peuple » Juif, des victoires qu'ils ont » remportées, je ſuis perſuadé » qu'il y a un peu d'exagération » à l'égard du nombre de leurs » ennemis contre un rien, pour » ainſi dire, qui leur tenoit tête; » car, j'appelle un rien, un corps » de troupes de huit à dix mille » hommes, & très-ſouvent moins, » contre des armées de ſoixante » mille combattans. En voici une » de cent mille hommes d'infan-» terie & de vingt mille chevaux, » apparemment contre une autre » de huit à dix mille hommes; » car, l'Écriture ne s'explique

» point sur les forces de Judas. Je » suis assuré qu'il n'en avoit guere » davantage ; & je ne suis nullement surpris que ce grand capitaine ait osé l'attaquer, & qu'il ait remporté un grand » avantage sur elle. Je sçais assez » de quoi est capable la valeur » intrépide, audacieuse & bien » conduite, & combien de petites armées ont remporté de victoires contre les plus grandes, » souvent très-braves & très-aguerries. L'Histoire ancienne » & moderne est toute parsemée » de ces sortes d'exemples, & il » y en a de tels qu'ils sont même » fort au-dessus de ceux des Maccabées. A l'égard des surprises » d'armées, je renvoye le Lecteur » à l'histoire de Polybe, pour en » être convaincu.

» Quant au nombre de ces armées prodigieuses opposées aux » Maccabées, je ne sçais qu'en » dire. Si elles avoient été telles » que l'Auteur les représente, » leur défaite auroit produit un » tel éclat dans le monde, qu'il » ne faut pas douter que Polybe, » Auteur contemporain, n'en eût » parlé. Lorsqu'on y réfléchit, une » si grande disproportion ne peut » que surprendre. Pour les éléphans, chargés de tours, de machines de guerre, & de trente » hommes de combat, je suis du » sentiment de Bochart, qui regarde cela comme exagéré, & » qui croit que ces armées n'étoient pas telles que l'Auteur » nous les représente ; mais, par » comparaison aux forces de ces » célebres chefs des Juifs, elles » étoient très-grandes, & les » éléphans très-gros & très-puissans sans être si chargés.

» L'Écriture nous explique fort » clairement la disposition de l'armée d'Antiochus & la situation » des lieux, où l'action se passa. » Elle ne dit pas un mot de celle » de Judas Maccabée ; à cela » près, sa conduite & sa hardiesse » me paroissent fort surprenantes. » Il attaqua sans doute par corps » séparés sur une très-grande profondeur ; façon de combattre » admirable & prudente. C'étoit » la méthode des Juifs. Comme » ils étoient toujours, ou presque » toujours, inférieurs à leurs ennemis, la nécessité de se défendre contre la puissance formidable de leurs voisins, qui cherchoient à les soumettre, animés » qu'ils étoient par le zéle du vrai » Dieu, dont ils soûtenoient la » cause ; tout cela joint ensemble » leur inspira cette belle façon de » combattre, vigoureuse & propre » aux petites armées. Ces capitaines célebres, foibles comme » ils étoient par leur petit nombre de troupes, n'avoient d'autres ressources que dans l'usage » d'une tactique rusée, dans la » surprise, le plus souvent à la » faveur des ténébres, & dans » les avantages des lieux, où ils » attendoient leurs ennemis, sans » craindre d'être enveloppés, & » les obligeoient par-là à combattre sur un front égal au leur ; » & souvent ils les attaquoient » dans les plaines ; tant leur façon » de se ranger étoit propre à tout, » & leurs soldats prêts à tout